ITINÉRAIRE GÉNÉRAL

DESCRIPTIF, HISTORIQUE ET ARTISTIQUE

DE L'ESPAGNE

ET

DU PORTUGAL



Paris. — Typographie Georges Chamerot, 19, rue des Saints-Pères. — 8360

COLLECTION DES GUIDES-JOANNE

ITINÉRAIRE GÉNÉRAL

DESCRIPTIF, HISTORIQUE ET ARTISTIQUE

DE L'ESPAGNE

ET

DU PORTUGAL

PAR

A. GERMOND DE LAVIGNE

de l'Académie espagnole

TROISIÈME ÉDITION

REVUE ET COMPLÉTÉE

contenant une carte routière des deux royaumes
13 cartes des lignes de chemins de fer, etc.; 21 plans de villes
un plan de l'Alhambra
et deux profils orographiques du centre de l'Espagne

PARIS

LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie

79, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79

1880

Toutes les mentions et recommandations contenues dans le texte des Guides-Joanne sont entièrement gratuites.

TABLE MÉTHODIQUE

ITINÉRAIRE DE L'ESPAGNE

PREMIÈRE PARTIE

RÉSEAU GÉNÉRAL DES CHEMINS DE FER

DEUXIÈME PARTIE

ROUTES DE TERRE

RÉGION NORD ET NORD-OUEST

PROVINCES BASQUES, ASTURIES, GALICE, VIEILLE-CASTILLE.

RÉGION NORD-EST

NAVARRE, ARAGON, CATALOGNE

RÉGION DU CENTRE

NOUVELLE-CASTILLE, ESTRÉMADURE

RÉGION SUD ET SUD-EST

ANDALOUSIE, MURCIE, ROYAUME DE VALENCE

ITINÉRAIRE DU PORTUGAL

CARTES ET PLANS

CARTES.

PLANS.

PRÉFACE

Le réseau des chemins de fer espagnols comprend, au commencement de l'année 1880, près de 7,000 kilomètres en exploitation. Ces lignes desservent les points principaux de la Péninsule, et en rendent désormais l'accès facile aux touristes.

Auprès des deux clefs de la frontière française, Bayonne et Perpignan, les Pyrénées ouvrent passage au réseau européen, qui peut maintenant atteindre directement la Méditerranée à Malaga, à Alicante, à Cartagène et à Valence ; l'Océan à la Corogne, à Lisbonne et à Cadix.

D'autres percées à travers les Pyrénées semblent devoir s'ouvrir, dans un temps peu éloigné, de Bayonne à Pampelune, de Tarbes à Huesca, de Bagnères-de-Luchon à Barbastro, et mettre en communication les lignes françaises et les lignes espagnoles par le centre des deux pays.

De Madrid, par le droit des capitales, des voies de fer rayonnent vers les points cardinaux de l'Espagne :

Au N., la ligne d'Irun.

Au N.-O., une ligne à construire, entre Zamora et Astorga, réduira considérablement le parcours entre la capitale et la Corogne ; tandis qu'une ligne, tout récemment votée par le parlement, ira un peu plus directement, par Ségovie et Palencia, vers Léon, Oviedo et Santander.

A l'O., la ligne du Tage, par Talavera et Navalmoral, exploitée aujourd'hui jusqu'à Malpartida, et dont le prolongement se fera par la vallée du Tage portugais, sera la plus courte direction entre Madrid et Lisbonne.

Au S., la ligne d'Aranjuez, Alcazar, Manzanarès, pénétrant au milieu des défilés de la Sierra Morena, met Cordoue à 16 heures de Madrid, Séville à 19 heures, Cadix à 23 heures.

Au S.-E., la ligne qui se soude à Alcazar et qui passe à Albacete, se ramifie, au-delà de cette ville, pour atteindre le littoral méditer-

ranéen, au S. à Cartagène, par Murcie; au S.-E. à Alicante, par Almanza; à l'E. à Valence, par La Encina.

A l'E., un chemin de fer se détachera d'Aranjuez pour atteindre Cuenca, puis Teruel dans le bas Aragon, et de Teruel rejoindra la côte de la Méditerranée à Valence et à Castellon de la Plana.

Au N.-E, une voie déjà ancienne et en pleine activité, par les vallées populeuses et fertiles du Henarès et du Jalon, conduit de Madrid à Saragosse, d'où part la ligne de Barcelone, maintenant prolongée jusqu'à la frontière française, où elle rencontre notre réseau du Midi.

La ligne d'Irun à Cartagène qui, par Madrid, traverse toute l'Espagne, compte 1,164 kilomètres, et peut être parcourue en 44 heures. Elle franchit la chaîne cantabrique, par d'immenses travaux, entre Beasain et Alsasua; elle touche Burgos, Valladolid, Avila, où elle sillonne les cimes du Guadarrama à des hauteurs inusitées; descend à l'Escorial, aborde Madrid, d'où elle parcourt les grandes plaines de la Manche; puis traverse les riches campagnes de Murcie. Les ramifications ferrées qui s'y rattachent conduisent à Pampelune et à Saragosse, à Bilbao, à Santander, à Léon, à Oviedo et à la Corogne, à Zamora, à Salamanque, à la frontière du Portugal, à Tolède, à Valence, à Alicante.

A Cordoue, une ligne s'étend jusqu'à Malaga; une autre jusqu'à Grenade. De cette célèbre capitale une voie traversera la vieille Andalousie, par Guadix, Baza et Lorca pour atteindre Murcie.

Sur la voie de Madrid à Cordoue s'embranche, à la station de Manzanarès, en se dirigeant vers l'Ouest, la seule ligne qui mette, quant à présent, l'Espagne en communication avec le Portugal, par Ciudad Real, Almaden, Merida et Badajoz, où elle rencontre la voie portugaise qui aboutit à Lisbonne. Par cette direction, la distance entre les deux capitales est de 880 kilomètres; elle sera bientôt réduite à 602 kilomètres, lorsque sera continuée la ligne de Malpartida, par Monfortinho et Abrantès.

La ligne d'Irun à Lisbonne, par le Nord-Espagne jusqu'à Medina del Campo, puis de cette ville à Salamanca, de Salamanca à Ciudad Rodrigo, puis à Coïmbre et à Lisbonne, comptera 1,054 kilomètres. Le parcours par Madrid, Badajoz et Lisbonne, est de 1,511 kilomètres.

La tête du réseau espagnol, à l'extrémité orientale des Pyrénées, se raccorde avec une ligne française venue de Perpignan, à la station de Cerbère, à l'entrée du tunnel des Balitres, au milieu duquel passe la ligne frontière. De ce point, la voie de fer longe tout le littoral de

la Méditerranée, en desservant Barcelone, Tarragone, l'embouchure de l'Èbre, Castellon, jusqu'à Valence, sur une étendue de 467 kilomètres. D'autres lignes continueront le tour de l'Espagne et longeront le littoral, d'Alicante à Murcie, à Almeria, Malaga, Tarifa et Cadix.

Parallèlement aux Pyrénées, et reliant l'Océan à la Méditerranée, comme le fait, de Bordeaux à Cette, le chemin de fer français du Midi, une ligne part de Bilbao, franchit la crête des Pyrénées cantabriques par la belle rampe d'Orduña; croise, à angle droit, à Miranda, la ligne d'Irun à Madrid; suit, jusqu'à Saragosse, la riche vallée de l'Èbre, en envoyant un embranchement vers Pampelune; passe au pied de Lerida, et, au-delà de cette ville, coupe, par de remarquables travaux, la chaîne qui sépare l'Aragon de la Catalogne, pour aboutir à Barcelone, après un parcours total de 606 kilomètres. Sur cette ligne, à Saragosse, s'embranche la voie de 340 kilomètres, indiquée ci-dessus, qui relie plus directement l'Aragon et la Catalogne à Madrid.

Plusieurs lignes sont en construction pour satisfaire à la curiosité du voyageur, ou pour aller au-devant des efforts de l'industrie. Les unes s'avancent vers l'extrémité occidentale de l'Espagne; elles livreront un jour aux touristes les beautés pittoresques, à peu près inconnues, des Asturies et de la Galice.

Dans le même avenir se présente celle qui couperait le centre de la Péninsule, par une ligne presque rigidement droite, venant de Castejon et passant à Soria, pour rejoindre, vers Siguenza, le chemin de fer de Saragosse à Madrid.

En Portugal, outre la ligne de l'Est, qui relie Lisbonne à Badajoz, une voie se dirige vers le nord jusqu'à Porto, et se prolonge jusqu'à la rive-frontière du Minho, sur la rive opposée duquel passe la ligne espagnole de Vigo à Monforte, rattachée, par cette dernière station, au grand réseau du Nord-Ouest.

Trois lignes en construction ou en projet, partant de points différents du chemin de fer de Lisbonne à Porto, viennent chercher, à la frontière espagnole, des points d'attache vers le centre ou le nord de la Péninsule.

D'autres desservent le sud du royaume par Evora et Beja, en se prolongeant en projet vers l'extrémité méridionale du royaume, au bord de l'Atlantique.

L'état actuel des voies ferrées en Espagne et en Portugal permet au voyageur de parcourir désormais toute la Péninsule dans des

conditions de rapidité et de confortable qui lui facilitent la connaissance de ce magnifique pays. Les compagnies qui exploitent les principales lignes ont concouru à ce résultat, en organisant une série de voyages circulaires à prix réduits et à itinéraires variés.

La description du réseau des lignes ferrées espagnoles et portugaises occupe deux sections distinctes dans le présent volume. Ces lignes sont exploitées par plusieurs compagnies, dont les plus importantes sont la compagnie du Nord et la compagnie de Madrid à Saragosse et Alicante. De la compagnie du Nord dépendent : la ligne du Nord proprement dite de Irun à Madrid, puis les lignes de Miranda à Bilbao et de Miranda à Castejon ; le chemin qui s'embranche sur la ligne du Nord à Alsasua, pour atteindre Saragosse par Pampelune et Castejon ; le chemin de Saragosse à Barcelone ; le chemin qui de Venta de Baños, sur la ligne du Nord, atteint Santander par Palencia et Reinosa ; les petites lignes rattachant Huesca et Barbastro à la ligne de Saragosse-Barcelone, la première par Tardienta, la seconde par Selgua, et enfin la voie conduisant de Quintanilla, sur le chemin de Santander, aux mines de houille de Barruelo. Le réseau du Nord comprend ainsi 1,750 kilomètres. La compagnie de Madrid à Saragosse et Alicante exploite la ligne de Tolède, la ligne d'Alicante, la ligne de Saragosse, la ligne d'Alcazar à Ciudad Real, la ligne d'Albacete à Cartagène, la ligne de Manzanarès à Cordoue, la ligne de Cordoue à Séville, et enfin la ligne de Séville à Huelva. Cet ensemble représente 1,698 kilomètres exploités. Une troisième compagnie a réuni l'exploitation des chemins de fer d'Andalousie, dont le réseau comprend les chemins de fer de Cordoue à Grenade et à Malaga, d'Ecija à Marchena, de La Roda à Utrera, et sans doute aussi la ligne future d'Algeciras à Ronda. Les autres lignes du réseau péninsulaire sont exploitées chacune par une compagnie spéciale.

Nous avons réparti ce réseau en trente-neuf routes pour l'Espagne, et dix pour le Portugal, qui seront sans doute les plus consultées de ce travail.

Cependant ce n'est là que l'itinéraire des voyageurs pressés ; ils auront rapidement parcouru, en quelques semaines, comme ils parcourent toute l'Europe, cette partie maintenant vulgarisée de la Péninsule. Mais heureusement pour le touriste, pour l'archéologue et pour l'artiste, pour peu qu'ils aient du courage, et qu'ils sachent se soumettre à des difficultés de locomotion qui, à côté des voies de fer, restent les mêmes qu'autrefois ; pour peu qu'ils acceptent un hébergement primitif et quelque maigre chère ; pour peu qu'ils aient con-

servé les traditions du voyage pédestre à l'aventure, il leur reste, dans tout ce curieux pays, d'intéressantes recherches et d'utiles études à faire, des impressions neuves à recueillir.

La Bizcaye et la Navarre ont d'admirables sites et de vieilles coutumes, Roncevaux, le Baztan, la vallée de Loyola, le chêne vénéré de Guernica ; les Asturies racontent encore, au milieu de monuments des premiers siècles chrétiens, les légendes du roi Favila et du roi Pélage ; la Galice, restée peu accessible, réserve bien des surprises, bien des vallées pittoresques où le voyageur n'a jamais mis le pied ; les Castilles ont leurs grandes cultures, les trésors de science de Simancas et d'Alcala, les richesses monumentales de Burgos, de Tolède, de Salamanque et de Ségovie ; le Haut-Aragon a ses riches vallées pyrénéennes et ses troupeaux émigrants, ses pèlerinages, les vieux souvenirs de Huesca et de la Peña de Oroel.

La Rioja a conservé des vestiges de la célèbre Numance ; la Catalogne a le Montserrat, San Miguel de Fay, le Lladoner et Poblet ; le Bas-Aragon a Teruel, Albarracin et ce curieux noyau orographique d'où partent, en sens opposé, quatre des grands cours d'eau de l'Espagne ; l'Estrémadure a de vieilles voies romaines, les sauvages montagnes de Bejar, les souvenirs solennels de l'impériale retraite de Yuste, l'énigme ethnographique des Batuecas et des Hurdès, les mines d'Almaden.

Il y a, çà et là, des eaux minérales dignes d'un plus grand renom : Santa-Agueda dans le Guipuzcoa, et Cestona en Bizcaye ; Ontaneda auprès de Santander, Orense dans la Galice, Fitero dans la Navarre, les Caldas et la Puda en Catalogne ; Arnedillo dans la Rioja ; Trillo, Sacedon et Loechès dans la vallée supérieure du Tage ; Ledesma auprès de Salamanque ; Alhama d'Aragon, Alhama de Murcie, Alhama de Grenade ; Carratraca au pied des montagnes de Ronda ; Archena près de Murcie.

Valence a des souvenirs du Cid, et cette campagne orientale qui est une merveille de fertilité, grâce à un admirable système d'irrigation organisé par les Arabes, et resté le même à travers toutes les vicissitudes de la politique et les lois différentes de la conquête. La Manche a ses plaines immenses : ce grand désert a reçu une vie éternelle de ce roman admirable dont le poète et l'artiste recherchent les aventureuses étapes. Murcie la désolée a sa population berbère, et les plantureuses richesses d'Orihuela et d'Elche.

L'Andalousie, que n'a-t-elle pas d'admirable partout, ailleurs même que sur le parcours de ses lignes de fer : Jaen, Baza, Guadix, la Sierra

Nevada, la délicieuse vallée d'Orgiva, les Alpujarres avec leurs richesses minières, et Ronda surtout, ce nid d'aigle des Arabes, et Ecija, et Osuna, et Tarifa, la vieille forteresse de Guzman le Bon, et la baie de Cadix, le Guadalquivir, Huelva, la Rabida d'où Christophe Colomb marcha vers l'Occident inconnu; les montagnes métallifères de Tarsis et du rio Tinto; les mystères des sierras d'Aroche et de Llerena!

Le Portugal aussi a ses merveilles : les féeries de Cintra; les grandeurs monastiques de Batalha, de Thomar et d'Alcobaça, où survit le tombeau d'Inèz; le centre scientifique de Coïmbra; le centre commercial de Porto; l'immensité et les grandes rêveries au cap Saint-Vincent, les grands aspects de la nature à Bussaco, et les souvenirs anciens à Obidos et à Setubal.

Les Baléares, enfin, ont des richesses ignorées, des secrets géologiques, des surprises au point de vue de la race et des mœurs.

Les Canaries et les Açores sont l'avant-garde du Nouveau Monde.

Ce sont là, à peu près, les points saillants vers lesquels nous avons entrepris de conduire le voyageur, par cent autres routes qui ne sont pas toujours des chemins. Du moins, au bout de chacune d'elles, l'intelligence, l'esprit et le savoir trouveront un ample dédommagement aux fatigues, aux ennuis, ou aux privations que l'entreprise aura coûtés.

Deux éditions de ce volume ont précédé celle-ci. Ce travail est néanmoins entièrement nouveau comme plan et comme développements.

Il présente, indépendamment des cent soixante-douze routes entre lesquelles est partagée cette description de la Péninsule, une étude des diverses provinces au point de vue de la géographie, de l'histoire, des mœurs et de la statistique.

Pour les chemins de fer, dont il importait de donner une description scrupuleuse, nous en avons entrepris l'exploration à plusieurs reprises, avec le gracieux concours des directeurs, des ingénieurs et des agents des compagnies, desquels nous avons reçu tous les plans, tous les renseignements techniques qui devaient faciliter ce travail.

C'est à l'aide de ces renseignements que l'éditeur a pu faire établir les dix cartes qui rendront si facile l'intelligence des itinéraires à entreprendre à travers le pays. Cinq d'entre elles méritent d'être particulièrement signalées : ce sont les tracés des rampes d'Orduña et de Barcena, sur les deux lignes de Miranda à Bilbao (route 3), et de Baños à Santander (route 5), et celui des curieux détours imposés

à l'art de l'ingénieur par les difficultés du passage du port de Pajarès, entre Léon et Oviedo ; puis les deux profils des voies ferrées d'Irun à Madrid et de Madrid à Cordoue. Ces profils donnent une intéressante idée de l'étrange structure orographique de l'Espagne, des obstacles que les voies de fer ont rencontrés pour franchir trois lignes de montagnes, et s'élever, notamment pour le passage du Guadarrama, à l'énorme altitude de 1,359 mètres.

Ce volume contient en outre des plans nombreux des principales villes d'Espagne, et, plus particulièrement, de quelques-unes de ces baies profondes et abritées qui donnent un caractère particulier au littoral de la Péninsule.

Nous avons nommé, dans les précédentes éditions, les amis dont les communications nous ont été le plus profitables. Nous devons répéter ici leurs noms, qui appartiennent à ce travail : M. Henri Baillière, juge au tribunal de commerce de la Seine, nous a communiqué ses notes d'un voyage en Espagne ; M. le vicomte Emmanuel de Grouchy, secrétaire d'ambassade, nous a confié sur le Portugal une précieuse correspondance à laquelle nous avons emprunté nos meilleures descriptions. Nous nommerons encore M. Jules Tardieu, ingénieur de la voie de Malaga à Cordoue, qui nous a donné d'exacts renseignements sur les chemins de fer d'Andalousie, et les docteurs D. Pio Gavilanès, d'Astorga, et D. Francisco Freyre, de Santiago. Les notes de ces deux médecins distingués, recueillies avec un empressement d'autant plus méritoire que la profession médicale a moins de loisirs, ont été pour nous une révélation de cette contrée à peu près inconnue, et restée encore peu abordable, qui occupe tout le nord-ouest de l'Espagne, et qui réclame le plus l'intérêt du voyageur, et l'intervention de l'État pour le prompt achèvement de ses voies ferrées.

A. Germond de Lavigne,
Correspondant de l'Académie espagnole.

Paris, février 1880.

INTRODUCTION

GÉOGRAPHIE ET STATISTIQUE DE L'ESPAGNE

Situation, étendue. — L'Espagne est bornée au N. par les Pyrénées, qui la séparent de la France, et par le golfe de Gascogne ; à l'O. par le Portugal, à l'E. par la Méditerranée, et au S., où le détroit de Gibraltar la sépare de l'Afrique, par la Méditerranée et par l'océan Atlantique. — Son étendue est de 905 kil. de large sur 1,132 de longueur; elle offre une superficie de 494,555 kil. carrés (Coello). Sa frontière, du côté de la France, peut avoir 550 kil. d'étendue. Ses points extrêmes sont : au N., le *cap Ortegal;* à l'E. le *cap Creüs ;* au S., *Tarifa,* et à l'O. le *cap Finisterre.*

Montagnes. — Le système Ibérien, qui comprend toutes les montagnes de la Péninsule, se divise en trois groupes, le *septentrional* ou *Pyrénées,* le *central* et le *méridional.* Les principales *sierras*, ou chaînes, faisant partie de ces groupes, sont : au N., la chaîne *Cantabrique* et les monts *Asturiens,* dépendant des Pyrénées ; au centre, la chaîne *Carpeto-Vetonique*, qui sépare les deux Castilles ; au S., la *sierra Morena,* qui s'étend du royaume de Valence jusqu'aux limites de l'Andalousie et du Portugal.

Fleuves et rivières. — Les plus grands fleuves de l'Espagne sont : l'*Èbre*, qui prend sa source dans la vallée de Reinosa, et, après un cours de 700 kil., se perd dans la Méditerranée, près d'Amposta ; — le *Duero* prend sa source dans la sierra de Urbion, et se jette dans l'Océan, à Porto (850 kil.) ; — le *Tage* (Tajo), le plus grand fleuve de la Péninsule, prend sa source dans les montagnes d'Albaracin, et se jette dans l'Océan, à Lisbonne (950 kil.) ; — le *Guadiana* prend sa source dans la Manche, et se perd, au S., dans l'Océan, près d'Ayamonte (850 kil.) ; — le *Guadalquivir*, dont la source est dans les montagnes qui se trouvent entre Grenade, Murcie et Jaen, se perd dans l'Atlantique, non loin de Cadix, après un cours de 550 kil. — Viennent ensuite 51 rivières de second ordre.

Canaux. — Parmi les nombreux canaux d'irrigation que possède l'Espagne, on distingue principalement : le *canal impérial d'Aragon*, ouvrage remarquable, commencé sous le règne de Charles-Quint ; — le *canal de Castille*, d'une longueur de 152 kil.; — le *canal du Manzanarès*, qui ouvre sur cette rivière, auprès du pont de Tolède, à Madrid, pour aller recevoir les eaux du Jarama, à 14 kil. au S. de la capitale ; — le *canal de Guadar-*

rama, d'une étendue de 17 kil.; — le *canal de San-Carlos*, de 11 kil. de longueur, creusé pour former un port auprès de l'embouchure de l'Èbre; — le *canal de Murcie*, dont 28 kil. seulement sont terminés, sur 244 qu'il doit avoir; — la *canalisation de l'Èbre*, par laquelle Saragosse se trouve en communication navigable avec la mer.

Climat et température. — Sous le rapport de la température, on divise la Péninsule en trois zones, représentées chacune par une végétation distincte : 1° La *région septentrionale* ou *Cantabre*, qui renferme des portions de la Catalogne, l'Aragon, la Navarre, les Provinces Basques, les Asturies, la Galice et quelques parties des deux Castilles. Les hivers y sont froids, les printemps humides et le climat tempéré; la température moyenne y oscille entre + 14 et + 9 degrés centigrades. L'été est la saison la plus agréable de cette zone. — 2° La *zone centrale* renferme les Castilles, une partie de Léon, de la Manche et de l'Estrémadure. Le printemps et l'automne seuls y sont agréables. La température moyenne y est de + 15 à + 13 degrés dans les régions basses, et de + 13 à + 11 dans les montagnes. — 3° La *zone méridionale* comprend l'Andalousie, les provinces de Murcie, d'Alicante et de Valence. Le climat y est délicieux dans le printemps et l'automne ; torride et tropical pendant l'été. L'hiver n'est pas froid, mais pluvieux ; il n'y dure que quelques jours. La température moyenne est entre + 21 et + 17 degrés.

Sol. — La proportion entre la surface productive et la surface improductive est la suivante :

Terres improductives.	(pour cent)	5.43
Terres occupées par les bâtiments et voies de communication. .	—	20.05
Surface productive.	—	74.56

On calcule que le produit de la culture des céréales s'élève à 93 millions d'hectolitres. Les prix moyens de l'hectolitre sont entre 25 et 26 pesetas pour le blé, et 13 à 14 pour l'orge.

La richesse en troupeaux compte 385,000 têtes de l'espèce chevaline ; 670,000 mulets; 755,000 ânes; 1,900,000 bêtes à cornes; 18,000,000 de bêtes à laine ; 3,150,000 chèvres ; 1,610,000 têtes de l'espèce porcine, représentant une valeur estimative de 827 millions de pesetas.

Les mines ont une surface de 220,389,000 mèt. carrés.

Eaux minérales. — L'*Annuaire officiel* des eaux minérales d'Espagne publié en 1878, classe ainsi qu'il suit 1,500 sources dont l'existence et la composition chimique ont pu être constatées :

Sulfureuses.	477
Chlorurées.	126
Bicarbonatées.	94
Sulfatées.	160
Ferrugineuses.	613

Elles représentent, au point de vue de la température, 1,220 sources froides, ou au-dessous de 24° c., 271 sources thermales de 25 à 70°. (On trouvera à la *Table alphabétique,* lettre E, l'indication des plus fréquentées parmi ces sources.)

Population. — D'après le dernier recensement, fait en 1877, elle s'élè-

verait à 16,731,570 (hommes, 8,754,570; femmes, 7,977,000). Voici, du reste, dans quelle proportion la population mâle se partage entre les différents groupes qui composent la partie active de la nation :

Gouvernement, fonctionnaires, employés.	(pour cent)	3.38
Armée, flotte.	—	4.16
Clergé.	—	0.90
Professions libérales.	—	2.08
Agriculteurs.	—	66.75
Artisans.	—	4.10
Industrie militaire.	—	4.46
Industriels.	—	3.18
Commerçants.	—	3.20
Professions diverses.	—	4.02
Rentiers.	—	1.08
Domestiques.	—	4.69
	Total. . . .	100.00

Les agriculteurs représentent les deux tiers de la population active.

La population totale donne 12 à 35 habitants par kilomètre carré.

Division politique et administrative. — La division géographique ou historique de l'Espagne comprenait, au commencement du siècle, 18 royaumes ou anciennes provinces : *La Nouvelle-Castille, l'Estrémadure, Léon, la Galice, les Asturies, la Vieille-Castille, les provinces Basques, la Navarre, l'Aragon, la Catalogne, Valence, Murcie, Grenade, Jaen, Cordoue, Séville, les Baléares et les Canaries.* Un décret de 1841 a partagé les provinces anciennes en quarante-neuf provinces ou départements, qui sont : *Alava, Albacete, Alicante, Almeria, Avila, Badajoz, les îles Baléares, Barcelone, Burgos, Caceres, Cadix, les Canaries, Castellon de la Plana, Ciudal-Real, Cordoue, La Corogne, Cuenca, Gerone, Grenade, Guadalajara, Guipuzcoa, Huelva, Huesca, Jaen, Léon, Lérida, Logroño, Lugo, Madrid, Murcie, Malaga, la Navarre, Orense, Oviedo, Palencia, Pontevedra, Salamanque, Santander, Ségovie, Séville, Soria, Tarragone, Téruel, Tolède, Valence, Valladolid, Bizcaye, Zamora et Saragosse.*

Le personnel actif soldé par l'État, dans les administrations centrales, provinciales et municipales, présente un total de 65,790 individus, percevant 438,442,393 réaux. — Les députés sont au nombre de 349; 1 pour 35,900 habitants.

L'administration judiciaire compte une cour suprême, 15 cours d'appel, 503 tribunaux de première instance, 9,400 justices de paix. La criminalité présente 48,000 procès, 36,755 délits, 24,259 condamnations. Les bagnes contiennent 19,539 criminels, l'un de ceux-ci cumule une somme de condamnations de 1,343 ans de galères en Afrique, 190 ans de galères en Espagne, 5 mois de prison et 73,000 douros d'amende.

La peine capitale a été subie depuis le commencement du siècle par 465 individus.

En comparant la criminalité en Espagne et en France, on constate, pour le ressort de la cour de Madrid, 1 accusé sur 204 habitants; pour le ressort de la cour de Paris, 1 sur 128.

Instruction publique. — Les écoles primaires, publiques ou privées,

sont au nombre de 24,353, soit une pour 147 familles; elles comptent, année moyenne, 1,252,000 élèves, soit 1 pour 57 habitants. Elles coûtent, en ressources ordinaires et extraordinaires, 82 millions de réaux.

L'enseignement secondaire a reçu 21,478 élèves; l'enseignement supérieur, 4,692, ainsi partagés : Agriculture, 78. — Arts industriels, 404. — Beaux-arts et leurs éléments, 3.536. — Conservatoire de musique, 431. — Déclamation, 70. — Diplomatie, 61. — Notariat, 92.

Il faut mentionner aussi les écoles supérieures des ponts et chaussées, des forêts, des mines, qui ont peu d'élèves; des collèges d'infanterie, de cavalerie, d'artillerie, un collège naval.

Commerce. — Le sol, d'après M. Garrido (*Espagne contemporaine*), produit des aliments suffisants pour 25 millions d'habitants.

L'industrie agricole exporte pour les marchés de l'Europe et de l'Afrique une valeur de 158 millions de piécettes en céréales, légumes, plantes textiles et tinctoriales, fruits, vins, huiles, eaux-de-vie, liège et planches. Pour l'Amérique, 75 millions, pour l'Océanie, 2 millions. Le reste de l'exportation représente : en produits du règne animal, 10 millions; en produits de la pêche, 22 millions; en métaux travaillés, 3 millions 500,000 p.; en tissus de laine, de coton, de soie, 6 millions; en produits d'autres industries (papier, cartes, cuirs, etc.), 13 millions. Ensemble : 275 millions. A l'importation, l'Espagne reçoit 371 millions.

Industrie. — Voici un tableau des capitaux employés dans les diverses industries et de la valeur produite :

	Capital. **Réaux**	Produit.
Industrie farinière (nombres ronds).	362.381.000	2.171.986.000
huile.	175.393.000	1.433.996.000
coton.	677.239.000	1.237.586.000
laine.	210.642.000	427.395.000
soie.	44.713.000	275.640.000
savon.	23.616.000	193.650.000
eaux-de-vie.	37.596.000	148.325.000
chanvre et lin.	17.880.000	106.607.000
fonderies.	296.487.000	» »
papeteries	97.807.000	74.833.000
tissus mélangés	8.140.000	74.320.000
tanneries.	75.751.000	48.545.000
bouchons.	1.656.000	48.300.000
Total.	2.059.306.000	6.228.265.000
En piécettes. . . .	514.826.500	1.557.066.250

3,748 exploitations minières, appartenant aux particuliers, ont donné 15,642,486 quintaux métriques de métaux valant 89,060,058 piécettes.

Navigation. — Les ports espagnols possèdent : pour la navigation au long cours, 1,446 navires à voile (245,000 tonneaux), 36 navires à vapeur (12,000 tonneaux, 5,100 chevaux); pour le cabotage, 3,293 navires à voile (101,000 tonneaux), 65 navires à vapeur (8,700 tonneaux, 4,500 chevaux). Le mouvement général de la navigation présente, à l'entrée, de toute provenance, 10,127 navires, à la sortie, pour toute destination, 9,097. Le cabotage, 48,932 entrées, 48,812 sorties.

Fêtes et spectacles. — 293 théâtres, donnant annuellement 7,980 représentations dramatiques et 3,900 représentations lyriques ; 100 places de taureaux donnant 400 courses ; 250 jeux de paume.

Statistique intellectuelle. — 71 sociétés scientifiques comptant 15,000 membres, 36 bibliothèques et 30,500 volumes.

Organisation militaire. — Elle comprend 17 capitaineries générales, réparties à peu près suivant l'ancienne division territoriale du royaume.

Armée. — Contingent annuel appelé, 50,000 hommes.

Marine. — 140 navires, 1,460 canons, 22,530 chevaux-vapeur, 823 officiers de guerre et gardes marines, 1,004 officiers de mer, 7,950 hommes d'équipage, 1,480 hommes de troupe, 1,332 mécaniciens ; effectif, 12,600.

Budget général (1879-80).

Recettes ordinaires	778,478,388	pesetas.
Id. provenant de la vente des biens de l'État	33,885,402	—
Ensemble	812,363,790	pesetas.
Dépenses ordinaires	806,590,940	pesetas.
Id. affectées aux produits des biens de l'État (intérêts et amortissement des bons du Trésor)	21,646,168	—
Ensemble	828,237,108	pesetas.

HISTOIRE, MŒURS ET DESCRIPTION PHYSIQUE

LES PROVINCES BASQUES.

Le Guipuzcoa. — Le *Guipuzcoa* est l'une des trois provinces espagnoles connues sous le nom de provinces *vascongades* ou basques ; les deux autres sont la *Bizcaye* et l'*Alava*. Ces trois provinces avaient conservé, à travers les révolutions politiques de l'Espagne, un régime particulier d'administration. La réforme survenue à la suite de la dernière guerre civile les a soumises au régime uniforme auquel obéissent les autres provinces du royaume. Elles constituaient autrefois la *Vasconie*, la plus ancienne des nations espagnoles, émigration de l'Orient, d'après certains écrivains. La langue basque est, selon le plus grand nombre, une preuve de cette origine orientale.

La radicale du nom Vasconie se trouve dans les syllabes *Ask*, *Eusk*, *Ausk*, *Vask* ou *Bask*, d'où sont venus les dérivés modernes Vascon, Vascuense, Vascongado, Vizcaya et Gascogne. La syllabe *Ask* a formé *Vasconie*, et de la syllabe *Eusk* est venu *Euskaldunia*, autre dénomination de la nation basque. Valère Maxime a dit des Vascons qu'ils étaient très-belliqueux, légers dans leur ornement et dans leur manière de combattre, terribles dans la mêlée, impétueux dans l'attaque, et professant, autant qu'aucune nation ancienne, ce dévouement héroïque dont a parlé César, et qui portait certains guerriers à se faire tuer pour leurs chefs dans la bataille et à s'immoler sur leurs corps pour ne pas leur survivre. Toute la partie méridionale de la Vasconie avait fourni des soldats à Sertorius.

et lorsque ce général eut été assassiné, tous ces braves se tuèrent les uns les autres.

Nous n'avons pas à faire l'histoire de l'ancien peuple basque, ni à décrire les luttes qu'il eut à soutenir contre les envahisseurs et contre les possesseurs successifs de l'Espagne. Son amour de la liberté et sa haine de tout assujettissement furent toujours tels, qu'à chaque changement de règne, et après une soumission apparente, il prenait les armes en manière de protestation. Les Basques ont ainsi formé à travers les siècles une nation distincte, toujours indépendante de ses maîtres effectifs, ne se mêlant jamais à eux, formant une espèce de fédération de petites républiques, et conservant presque intact son idiome primitif. La constitution d'un puissant royaume pyrénéen, sous le nom de Navarre, fut, pendant une certaine période, un moyen pour une partie des Basques, devenus Navarrais, de consacrer leur séparation des autres peuples de l'Espagne ; mais il resta toujours dans un coin de la Péninsule trois provinces indépendantes, s'administrant sous leurs lois primitives : le Guipuzcoa, l'Alava et la Bizcaye.

Le Guipuzcoa a pour limites, au N., l'océan Cantabrique, depuis le port de Motrico jusqu'au cap Figuier; à l'E., la France dont le séparent la Bidassoa et une ligne conventionnelle tracée au milieu du lit de ce fleuve ; à l'E. encore, la Navarre et les territoires de Goyzueta, Arano, Leiza et Areso de la vallée de Basseburie; au S., la chaîne Cantabrique qui le sépare de l'Alava; enfin à l'O., la Bizcaye, limitée par une ligne presque droite, tracée de Mondragon à Motrico.

Le pays est riche, les villes et les villages sont généralement bien bâtis, et presque tous entourés de murailles. Les maisons étaient autrefois construites en bois; aujourd'hui elles sont partout en pierre de taille pour les rez-de-chaussée, en briques pour les étages supérieurs, toutes ornées de balcons de fer qui dénotent, d'abord l'abondance de ce métal, ensuite l'habileté des ouvriers. De belles églises, de beaux édifices publics, et surtout ceux consacrés au jeu de paume, le premier et le plus aimé des délassements dans les provinces basques.

Le territoire est très-accidenté, très-montagneux, mais sans aridité. La végétation s'étend jusqu'au sommet des montagnes, qui produisent surtout de beaux bois de hêtre, des chênes et des châtaigniers.

Les mines sont nombreuses et de produits variés. On rencontre des pyrites de fer à Alzo, des sulfures de plomb au mont d'Haya; à Asteazu, du cuivre gris et du sulfure de cuivre; à Cizurquil, un minerai de fer abondant; à Hernani, de l'anthracite exploitée pour la calcination de la chaux ; il existe aussi dans cette ville des traces d'une ancienne exploitation de plomb argentifère. Entre Mutiloa et Cerain, la galène accompagnée de calamine; du fer argileux en beaucoup d'endroits, et presque partout du plâtre, de l'albâtre, du baryte et du spath calcaire.

Les eaux minérales du Guipuzcoa sont abondantes et renommées. Nous citerons parmi les plus efficaces et les plus fréquentées, les sources sulfureuses non thermales de *Santa Agueda,* près de Mondragon. A *Alzola* est une source bicarbonatée calcique thermale, nommée *Urberoaga.* A

Arachevaleta, à 11 kil. de Vergara et à 300 pas de la route de Madrid, et à *Escoriaza*, se trouvent des sources sulfureuses. A *Cestona*, non loin d'Azpeitia et de la célèbre vallée de Loyola, coulent deux sources chlorurées sodiques très-importantes, qui sont en grand crédit dans les provinces basques et dans la Navarre. Les eaux ferrugineuses sont également abondantes dans toute la province.

Les Guipuzcoans, comme tous les Basques, sont très-agriculteurs, ils cultivent jusqu'aux points les moins accessibles de leurs montagnes. Leurs forêts ont été magnifiques; elles sont aujourd'hui mal aménagées et mal entretenues[1]; quelques-unes cependant, celles de Salinas et de Hernio, produisent des bois magnifiques, très-estimés pour les constructions de la marine.

Les voies publiques sont nombreuses, et entretenues, sous la surveillance de la députation provinciale, au moyen des produits d'un péage perçu par des gardes-barrières placés sur les routes principales. Le tarif, qu'il est intéressant de connaître, impose une taxe de 9 réaux à toute voiture à quatre ou deux roues, chargée ou non chargée, tirée par six bêtes, avec augmentation ou diminution d'un réal par bête en plus ou en moins. Un char du pays avec une paire de bœufs, 3 réaux; à vide ou s'il est chargé seulement de provende pour l'attelage, 2 réaux. Le cheval, mulet ou mule de selle avec ou sans cavalier, 3 cuartos. Une bête de somme, 3 cuartos. Chaque tête de l'espèce bovine, 4 maravedis (34 pour un réal); chaque bête à laine, 2 maravedis.

L'industrie, dont les progrès sont très-remarquables dans le Guipuzcoa, a élevé à Irun une fabrique de savons, une manufacture de pianos, un atelier de construction de voitures; à Oyarzun et à Renteria des fabriques de tissus de fil; à Saint-Sébastien une fabrique de papiers peints. Il se fabrique, à Hernani, des bougies de blanc de baleine et surtout des allumettes-bougies qui s'expédient dans toute l'Espagne; à Lasarte et à Vergara, des tissus de coton; au Passage, des pointes de Paris; à Irura, à Tolosa existent des fonderies de fer, et des fabriques de papier sans fin, de tissus de laine et de bérets; à Azpeitia on exploite des carrières de marbre d'où on tire des dessus de tables et des cheminées; le Passage enfin, où s'exécutent de grands travaux de curage et d'approfondissement, possède des chantiers d'où sont sortis de nombreux navires de 180 à 500 tonneaux, paquebots, vapeurs, lougres d'une construction estimée.

Les Guipuzcoans se sont adonnés de tout temps à la navigation; ils étaient connus autrefois par leur grande habileté commerciale, par leurs voyages aventureux et leurs découvertes importantes. La pêche de la baleine était leur principale source de richesse. Fontarabie, Guetaria, Motrico avaient peint des baleines dans leurs armes en signe de cette branche intéressante de leur revenu. San Juan du Passage a longtemps conservé dans les siennes une fleur de lis, octroyée par Philippe le Bel, en reconnaissance des services rendus par les marins de ce bourg à une

1. Un article de l'ancien *Fuero* de Guipuzcoa infligeait une peine sévère à celui qui détruisait un arbre, et l'obligeait à en planter deux à la place.

escadre française bloquée par des vaisseaux anglais dans le port de la Rochelle.

Les Vascons luttèrent contre Édouard III d'Angleterre. Ils lui livrèrent, en août 1350, une bataille navale dans laquelle le roi et ses deux fils combattirent en personne ; ils y perdirent 26 navires de haut bord. Un Guipuzcoan, Juan Sebastian de Elcano, commandait *la Concepcion,* l'un des vaisseaux de l'expédition de Magellan, et dirigea plus tard en second la grande expédition de Loaïsa dans les mêmes parages ; un autre, Miguel Lopez de Legazpia, fit la conquête des Philippines, et y fonda la première ville espagnole dans l'île de Zebu. Les Guipuzcoans constituèrent, au commencement du XVIIIe s., à Caracas, une compagnie commerciale restée célèbre, et qui donna longtemps de l'ombrage aux Anglais. Cette compagnie rendit d'immenses services, elle fut assez puissante pour protéger les possessions espagnoles en Amérique, pour contribuer largement de ses deniers aux fortifications de la Havane ; ce fut la dernière gloire d'une puissance maritime qui s'efforce de se relever aujourd'hui.

Toute la province de Guipuzcoa parle l'idiome basque. C'est une langue fort ancienne, sans aucun rapport avec l'espagnol moderne, ni avec aucun dialecte connu. Elle est très-difficile à apprendre, sans articles comme le latin, et abondante en expressions pittoresques et imagées.

Les Guipuzcoans sont de belle race, affables, bons, loyaux, très-hospitaliers ; accueillant les étrangers avec empressement ; durs et inflexibles avec leurs ennemis. Ils tiennent à honneur leur antique noblesse ; ils sont jaloux de leurs priviléges, qu'ils ont défendus de tout temps avec acharnement. Les femmes sont belles, leur peau est d'une remarquable blancheur et leurs cheveux magnifiques. Elles sont honnêtes, élégantes dans leur mise, et l'histoire a donné de fréquentes preuves de leur vigueur corporelle et de la fermeté de leur caractère. Disons encore qu'elles sont très-habiles au jeu de paume.

Ce jeu est le divertissement favori des Basques. Il n'y a pas une ville ou un village des provinces basques ou de la Navarre qui n'en possède un ; c'est partout une institution communale, un monument public, et l'on cite parmi les plus remarquables celui d'Oyarzun.

Le costume des hommes de la campagne se compose généralement d'une culotte de toile blanche du pays ou de drap, de sandales en cuir de bœuf d'un travail curieux, d'une veste de drap et d'un béret bleu. Les femmes portent des jupes de laine un peu courtes, de couleurs généralement vives, des corsages de toile peinte à manches justes, et les sandales de cuir de bœuf. Celles qui sont mariées ont sur la tête des toques de mousseline ou de batiste du pays, les jeunes filles ont la tête nue et les cheveux réunis en longues nattes tombant sur les épaules. Les danses publiques ont un caractère tout particulier. Les dimanches et les jours de fête, toute la population se réunit sur la place publique et exécute, au son du tambourin et du fifre, des figures chorégraphiques très-compliquées, que la tradition a conservées depuis les temps primitifs.

Les provinces et les villes espagnoles ont des titres régulièrement conférés par ordonnances royales ; le Guipuzcoa a reçu, en 1466, du roi

Henri IV, les qualifications de *noble y leal,* et Charles-Quint y ajouta l'augmentatif *muy* (très-noble et très-fidèle).

La population du Guipuzcoa s'élève à 170,209 habitants [1].

La **Bizcaye,** l'une des trois provinces basques, l'ancienne Cantabrie, est classée comme province de troisième ordre. Elle dépend au titre judiciaire de l'*audiencia* de Burgos; au titre militaire elle forme un commandement relevant de la capitainerie générale des provinces basques et de la Navarre; au titre ecclésiastique elle appartient à deux diocèses, Calahorra et Santander; au titre maritime elle fait partie de l'arrondissement naval du Ferrol. Elle a pour limites, au N., la mer Cantabrique; au S., l'Alava; à l'E., le Guipuzcoa, et à l'O., la province de Santander; et mesure, tout au plus, 51 kil. du N. au S., 62 de l'E. à l'O. Sa côte maritime forme un développement de 80 à 85 kil.; ses principales villes sont Bilbao, Durango, Guernica et Balmaseda; ses ports les plus importants, Lequeitio, Portugalete et Laredo; ses cours d'eau, l'Ibaizabal, l'Arriata, l'Orozco et le Cadagna, réunis pour former le Nervion, qui traverse Bilbao avant de se jeter dans l'Océan par une vaste embouchure au-delà de Portugalete.

Toute cette contrée est très-montagneuse, moins sans doute que le Guipuzcoa. C'est le dernier effort du grand mouvement pyrénéen, et de cette chaîne granitique qui, après avoir séparé le Guipuzcoa de la Navarre à l'E., et de l'Alava au S., vient limiter la Bizcaye au S. en jetant des ramifications sur tout son territoire, et se relie par les roches d'Orduña aux Sierras des Asturies. Ce territoire, coupé par un grand nombre de vallées, inégal et accidenté, serait peut-être le moins productif de la Péninsule, sans le travail assidu et l'active intelligence de ses habitants. Par des efforts sans nombre et une admirable persévérance, ils sont parvenus à vaincre l'ingrate aridité du sol, à le rendre riant et fertile. On peut se faire une idée de cette lutte de l'intelligence humaine contre l'inertie de la nature, par l'examen de l'instrument aratoire qu'employe ce peuple agriculteur, et le seul possible dans ces terres fortes et argileuses. Le *laya* des Basques est une espèce de fourche en fer, à deux branches parallèles de 40 centim. de longueur, écartées de 12 centim. environ, et réunies au sommet par une traverse. Le manche en bois est perpendiculaire à l'une des branches. Les travailleurs, hommes et femmes, se rangent en file, chacun avec un *laya*, ils le plantent presque droit, montent sur la traverse pour l'enfoncer, le remuent en avant, en arrière, pour détacher le bloc de terre, et tous en même temps enlèvent ce bloc et le jettent devant eux en le retournant, continuant ainsi, et toujours en ligne droite. Un homme suit les *layeurs,* brise les mottes avec le hoyau, un autre coupe et arrache les racines et les ronces mises à découvert, puis on employe la herse et un cylindre de pierre.

Le sol est aménagé de telle sorte, que, dans une période biennale, la terre produit d'abord du blé, semé en novembre; puis des navets semés

1. Nos relevés de la population des provinces espagnoles nous ont été donnés par le général don Carlos Ibañès, directeur général de l'Institut géographique et scientifique de Madrid, d'après le dernier recensement, fait en 1877.

en août, en même temps que du trèfle rouge ou tout autre fourrage qui formera une prairie artificielle après la récolte du navet; puis le maïs, pour lequel le sol est plus soigneusement retourné encore que pour le blé, qui lui succédera au retour de la période. Ces soins constants, cette culture sans relâche, exigent la présence continuelle du cultivateur basque sur son petit domaine; il construit sa maison au milieu de ses champs, et ne forme pas de centres habités. Les villages sont rares, et ces habitations isolées, groupées çà et là selon le caprice du maître ou les exigences du sol, ombragées de bouquets d'arbres, rafraîchies par le voisinage d'un cours d'eau, donnent à tout ce pays un caractère particulier et très-pittoresque. Chacun habite chez soi; ces habitations sont des manoirs de famille — *echalteas;* — elles se transmettent du père au fils aîné, et la honte attend celui qui vendrait le bien patrimonial.

L'arrondissement formé par un certain nombre de domaines se nomme *république* ou *université,* ou encore *ante iglesia,* « devant l'église ». Une petite église s'élève en effet d'ordinaire au centre de chaque communauté; devant le portail est une vaste galerie couverte où se font les délibérations qui intéressent l'agglomération, et tout le territoire qui relève de ce conseil et de cette paroisse se nomme ainsi l'*ante iglesia.* D'espace en espace, au-dessus de ces habitations modestes, s'élèvent quelques châteaux également antiques; ils sont tous d'une architecture simple, la plupart flanqués de tours carrées. Les possesseurs sont les *parientes mayores,* les anciens; non pas les seigneurs, car nous avons dit que tous sont égaux en Bizcaye; mais les *infanzones,* c'est-à-dire, d'après l'étymologie de ce vocable basque, les premiers habitants du sol.

Dans l'histoire des populations basques, la Bizcaye fut la première des trois provinces qui fut habitée; elle est la terre noble et libre par excellence, l'*Infanzonazgo.* Le père Llano avait fait, en 1653, le nobiliaire des maisons *infanzonas* de la Bizcaye; il comprend quatre-vingt-huit noms, la plupart célèbres dans l'histoire de la Péninsule.

Les *ante iglesias* ont leurs délibérations sous le portail de la paroisse; les *merindades* ou municipalités dans l'une des villes de la province; de même aussi les *infanzones* de Bizcaye et des deux autres provinces basques avaient leurs assemblées bisannuelles, au mois de juin, sous l'arbre antique et célèbre qui s'élève auprès de l'*ante iglesia* de *Guernica,* à 28 kil. à l'E. de Bilbao. Cette coutume a disparu depuis la suppression des fueros basques; mais le vieux chêne subsiste, c'est le plus vénéré des monuments naturels du sol cantabrique. C'était sous son ombre que les Rois Catholiques Ferdinand et Isabelle, assis sur le banc de bois qui en entourait la base, avaient juré le maintien des libertés basques. Dans les temps anciens, cinq hérauts montaient dans les branches du chêne, et, sonnant de leurs trompes, convoquaient les Bizcayens à la *Calzarra,* ou assemblée générale. Les délibérations eurent lieu d'abord sur ce banc autour de l'arbre, puis la population étant devenue plus grande et ses délégués plus nombreux, on abandonna peu à peu la coutume patriarcale, et les assemblées se firent dans l'ermitage de *Nuestra Señora de la Antigua,* très-ancien sanctuaire situé tout près de l'arbre. Il existe à

côté de ce sanctuaire un vaste édifice comprenant une salle de réunion et des locaux pour la conservation des archives du *Señorio.* La salle maintenant inutilisée recevait les anciens, les députés des deux autres provinces, les ministres, les conseillers de la couronne, les généraux de l'armée. Au-dessus de la galerie publique sont placés vingt-six portraits en pied des anciens seigneurs de Bizcaye.

Les assemblées basques ont eu leurs partis, presque aussi célèbres, dans ces contrées du N. de l'Espagne, qu'en Italie l'ont été les Guelfes et les Gibelins. On nous permettra de dire ici quelques mots de l'étrange et puérile origine de dissensions qui durèrent de longues années. Les Alavais et les Guipuzcoans venaient, une fois l'an, en Bizcaye, célébrer une fête religieuse lors de laquelle il était d'usage de faire hommage à la chapelle d'énormes cierges de cire pesant jusqu'à 3 quintaux (147 kilog.). On apportait ces cierges sur des brancards. Un jour qu'on se disposait à suivre la procession, quelques hommes d'Ulibarri, en Alava, proposèrent de prendre le brancard sur les épaules; d'autres qui étaient de Murua, en Guipuzcoa, demandèrent qu'on le portât à bras. La discussion devint vive, les Alavais criaient *Gamboia* (en haut), les Guipuzcoans *Oñez* (en bas); on en vint aux coups, et plusieurs hommes furent tués dans la bagarre. De ce jour, Ulibarri fut surnommé *de Gamboa*, et ses habitants *Gamboinos;* Murua s'appela *Murua de Oñez*, et ses gens *Oñecinos.* Si futile que fût le sujet de la querelle, elle divisa bientôt toute la population basque; chacun dut prendre parti dans l'un ou dans l'autre camp, et bientôt il n'y eut ville, château, village et ante iglesia qui ne se déclarât *Gamboino* ou *Oñecino.* Il en résulta une espèce de guerre civile. Comme les Guelfes et les Gibelins, on arbora des couleurs, les uns le noir, les autres le blanc; il y eut de sanglantes rencontres, des domaines dévastés, des cultures ravagées, des villages incendiés, et bientôt des familles importantes des trois provinces se mirent à la tête des bandes ennemies et les organisèrent. Les uns et les autres s'enrôlèrent dans les grands partis qui divisèrent l'Espagne, et on vit de la sorte, au XIVe s., les Gamboinos marcher avec don Pedro le Cruel, les Oñecinos avec don Henri de Trastamarre, leurs chefs devenant forts et puissants, persécutés et privés de leurs biens, selon les chances successives de cette guerre des deux frères. En 1501, les Rois Catholiques, Ferdinand et Isabelle, intervinrent, menaçant de l'exil ceux qui se prononceraient dans cette lutte trop prolongée; on fit quelques exemples; le pouvoir royal s'étendit peu à peu sur les trois provinces, les haines s'adoucirent et disparurent.

La culture de la vigne et des arbres à fruits contribue beaucoup à donner au pays ses aspects riants et animés; partout se rencontrent de hautes treilles bordant les chemins et suspendues aux arbres; elles produisent d'assez bons raisins, mais le vin qu'on en tire, fabriqué sans aucun soin, est aigre et sans corps. On cite dans la Bizcaye les pêches *pavie* de la vallée de Gordejuela, auprès de Bilbao, les cerises de Busturia, les figues d'Ansora, les pommes de Durango; les noix, les châtaignes, y sont abondantes, et on exporte de grandes quantités de ces dernières en Angleterre et en Allemagne.

Les mines sont nombreuses; celle de Somorrostro (peroxyde de fer), dont Pline a parlé, est d'une merveilleuse puissance. Elle semble inépuisable. L'extraction annuelle s'élève à un million de tonnes de minerai, dont s'approvisionnent les usines de l'étranger et les forges du pays. Celle de Balmaseda est citée parmi les plus productives.

Les mines de galène sont assez abondantes, et régulièrement exploitées. On trouve ce métal auprès d'Elorio, à Manaria, à Guadalcano et au cap Villano, au N. de Bilbao. On a trouvé aussi, aux environs de cette ville, des filons un peu abondants de pyrite de cuivre, que les forges et martinets de Balmaseda traitent avec une habileté remarquable; on prétend qu'aucun autre établissement des trois provinces ne parvient à donner à ce métal une trempe aussi pure et une aussi belle couleur.

De nombreuses tentatives ont été faites pour trouver le combustible minéral; ces tentatives ont été vaines; du reste, ce combustible abonde dans les Asturies; il y est maintenant régulièrement exploité, et il arrive facilement par mer à une petite distance des établissements industriels de la Bizcaye.

L'abondance et la vogue un peu plus que locale des eaux minérales dans le Guipuzcoa ont appelé l'attention des Bizcayens sur leurs richesses hydrologiques; on a étudié dans ces derniers temps les propriétés de sources assez nombreuses, et des établissements plus ou moins modestes se sont élevés auprès de quelques-unes. Nous citerons parmi les eaux thermales celle de *Molinar de Carranza*, à 50 kil. à l'O. de Bilbao, classées parmi les acidules carboniques. Deux sources de même nature se trouvent à *Urberoaga* de Ubilla et à *Berriatueche*. Au nombre des bains sulfureux on signale surtout : ceux d'*Elorrio,* dans une jolie vallée à 11 kil. de Durango; les eaux sulfureuses froides de *Villaro,* près de la route de Bilbao à Vitoria; celle de *Cortezubi*, près de Marquina, source très-abondante donnant 100 litres à la minute, à la température de 20 degrés c.; celles de *Zaldua* ou *Zaldivar,* sulfureuses froides, très-chargées de sels à base alcaline. Les sources ferrugineuses sont en très-grande abondance, et dans la vallée d'Arratia on les rencontre plus fréquemment que les sources d'eau pure.

La passion des bains de mer a mis à profit la belle étendue de côtes et les plages sablonneuses de la Bizcaye; on fréquente surtout Santurce et Algorta à l'embouchure du Nervion, et les ports de Bermeo, Mundaca, Lequeitio et Zarauz.

Les établissements industriels ne sont pas moins nombreux que dans le Guipuzcoa; c'est la conséquence du déplacement des lignes de douane maintenant rapprochées de la frontière. On cite à Santa Ana de Bolueta, une fabrique d'ancres et d'appareils pour les constructions maritimes; dans l'ante iglesia de Begoña, une fabrique de toile; à la Piedad d'Ibaizabal, une belle fabrique de cristaux; une fonderie de fer à Ripa; à Abando, une fabrique de fils de fer, de clous et de pointes de Paris, une raffinerie de sucre; à San Mamès de Busturia, une fabrique de faïence, des corderies, des vanneries et des papeteries. Les produits de ces établissements sont tous utilisés dans la province qui n'exporte que du fer. Son commerce exté-

rieur est à peu près nul; elle reçoit par importation une assez grande quantité d'objets, les deux tiers du vin nécessaire à sa consommation, et presque la moitié du blé. Les Bizcayens sont bons navigateurs comme tous les Basques du littoral, et ce que nous avons déjà dit à ce sujet des Guipuzcoans se rapporte à ceux-ci, qui ont figuré dans toutes les circonstances où se sont trouvés les marins basques, dans la grande pêche, dans les voyages vers l'autre hémisphère, et dans les guerres maritimes.

Si à la longue l'action des siècles, les relations de peuple à peuple, le commerce, l'industrie, la guerre, modifient la physionomie particulière des nations, il en est peu qui aient résisté à cet entraînement comme les Basques et comme les Bizcayens. Ceux-ci ont gardé presque inaltérés le caractère et les mœurs que décrit Strabon dans ses récits sur les Cantabres. Leur idiome est resté le même, ils ont conservé ce qu'on a appelé « la folie cantabrique », cet amour ardent pour leur patrie, leur indépendance, leur religion, leurs vieilles lois et leurs traditions. Le Bizcayen est sobre, dur, robuste, agile, insensible aux rigueurs des saisons, tenace en ses résolutions, bref en ses discours, docile s'il est traité avec bienveillance, inflexible et rebelle s'il est maltraité; il est brave, actif, fidèle à sa parole, hospitalier, religieux, travailleur infatigable, ardent pour tout ce qui touche à ses intérêts, et entreprenant sans se laisser séduire par la nouveauté. Ses distractions et ses plaisirs ne sont pas moins violents que ses occupations habituelles; il recherche les jeux qui développent les forces et l'adresse. On voit les jeunes hommes, les jours de fête, réunis devant l'église, dans leur costume pittoresque, le béret sur le côté de la tête, les cheveux longs tombant en arrière, la veste de laine brune jetée sur une épaule, appuyés sur un bâton noueux qui peut en un instant devenir entre leurs mains une arme terrible, luttant entre eux à qui enverra le plus loin et le plus haut une lourde barre de fer. D'autres jouent à la boule; celle-ci est grosse et pesante, il faut un bras nerveux et une large poitrine pour la lancer vers le but. D'autres encore donnent, au jeu de paume — cette passion de tout le sol basque — des preuves d'une agilité, d'une souplesse et d'une adresse sans égales. La danse est chez eux un exercice non moins violent et nullement gracieux, c'est un autre moyen de dépenser cette exubérance de force qui s'exhale en cris étourdissants, lorsque l'agitation des membres ne suffit pas à cet immense besoin d'activité.

Les femmes, laborieuses, actives et courageuses, autant que leurs maris et leurs frères, travaillant comme eux à la terre, maniant le laya avec une vigueur égale, portant sur leur tête des charges qui semblent au-dessus de leurs forces, sont généralement belles. Leur teint est frais, vivement coloré; elles ont l'œil vif, le maintien assuré, et leurs beaux cheveux tombent derrière la tête dans toute leur longueur, réunis en une ou deux nattes ornées de rubans. Les jeunes filles vont toujours la tête nue, et les femmes se coiffent d'un mouchoir de mousseline noué sur le devant et dont les pointes flottent en arrière.

Les dernières statistiques assignent à la Bizcaye une population de 193,864 individus.

L'Alava.—Ce que nous avons dit des deux premières provinces basque se rapporte également à l'Alava ; toutefois les habitants de cette dernière, beaucoup plus agriculteurs que leurs voisins, n'ont rien de leur caractère aventureux ; ils sont loin de la mer et n'ont jamais tenté d'en courir les hasards. C'est un excellent peuple, de mœurs douces, très-bienveillant pour les étrangers. Entraîné par le mouvement général qui avait soulevé l'Espagne à la mort de Ferdinand VII, séduit par des agitations plus récentes, il a pris part à la guerre civile ; il a vu ses foyers détruits ; mais il est revenu à sa charrue, il a retrouvé ses coutumes paisibles, un travail assidu et ses modestes plaisirs, ses danses primitives, le jeu de paume et le jeu de boule. Les touristes reprochent à l'Alavais d'être dur dans la vie domestique, d'exclure de sa table ses enfants et sa femme, d'obliger celle-ci à un travail constant et pénible. Ce sont, en effet, les femmes qui cultivent les champs pendant que les hommes gardent les troupeaux. C'est là une des particularités des mœurs basques.

L'Alava forme une figure triangulaire occupant 116 lieues carrées. Il est borné au N. par la province de Bizcaye, à l'E. par la Navarre, au S. par la province de Logroño, et vers l'O. par celle de Burgos. Son territoire est généralement riche et fertile, principalement la partie arrosée par l'Èbre et qui porte le nom de *Rioja Alaveza*. On y rencontre des eaux abondantes, des sources minérales, de riches gisements de minerai de fer, des tourbes, du plâtre, des carrières de belle pierre, des marbres variés, et en abondance les produits animaux et végétaux nécessaires à la subsistance.

L'aspect de toute la province est riant; les chemins sont bons et bien tenus. On a souvent cité la belle vallée nommée la *Concha* d'Alava, de 28 kil. de long sur 15 de large, formée par les deux chaînes de San Adrian et de Badaya; c'était autrefois un immense lac situé à 486 mèt. au-dessus du niveau de la mer Cantabrique, et dont les eaux se sont écoulées par la vallée de l'Ebre. On signale aussi aux voyageurs la vue magnifique qui, du sommet de la tour de Vitoria, au centre de la province, embrasse plus de 150 villages chacun avec son église à tour carrée, son bois communal et ses riches pâturages. On évalue à 510 millions de réaux la richesse territoriale de l'Alava, et son revenu à plus de 20 millions.

D'après l'*Anuario estadistico*, le budget provincial présente, en recettes, 3,325,000 réaux; en dépenses, 3,332,000. Le budget municipal, 3,656,000 en recettes et 4,166,000 en dépenses.

L'Alava est la province espagnole qui compte le plus grand nombre d'établissements d'enseignement primaire, un pour 67 familles. Murcie, la plus arriérée, compte 1 établissement pour 370 familles. La moyenne, en Espagne, est de 1 pour 147.

La population de l'Alava est de 94,945 habitants.

LES ASTURIES.

Les *Asturi* étaient une nation guerrière, ayant l'horreur du joug romain, s'alliant contre Rome avec Carthage ; considérant comme ennemie toute

nation voisine qui se soumettait à la maitresse du monde; s'unissant aux Cantabres, non moins guerriers qu'eux, pour faire des incursions dans les provinces esclaves, et obligeant Auguste même à venir en personne pour les réduire. Auguste parut, et se retira devant les fatigues de la lutte contre cette poignée de montagnards, laissant à ses généraux, Antistius et Caristius, le soin d'une conquête qui importait à sa gloire. Vaincus par le nombre, les Asturi furent contraints de descendre dans la plaine, d'y habiter avec leurs vainqueurs, moyen plus puissant encore que la guerre pour assouplir leurs mœurs rebelles.

Rome leur achetait le lin *zoëlique,* les chevaux *tullotarii*, si renommés pour la douceur de leur allure, et leurs métaux précieux tenaient une place importante dans les trésors de l'empire.

Rome tombée, les Astures rentrèrent dans leurs montagnes, devant l'invasion des Vandales et des Goths. Ces derniers, maitres de la Galice, engagèrent la lutte; le nombre encore leur assura la victoire; la race nouvelle se confondit avec la vieille race pour fonder ce petit peuple de héros qui devait plus tard sauver les libertés de l'Espagne.

Après la célèbre bataille du Guadalete, qui dura huit jours, et dans laquelle les bandes arabes, amenées par le comte Julien, mirent en déroute l'innombrable armée du roi Rodrigue, trois années seulement suffirent aux soldats du croissant pour succéder, sur toute l'Espagne, à une domination qui avait duré trois siècles. Ce fut dans les montagnes des Asturies, où quelques Goths fugitifs s'étaient réunis aux montagnards primitifs, que Pélage, otage échappé de la cour du roi de Cordoue, donna le signal de la révolte. Les Asturiens, conduits par lui, attaquèrent les Maures comme ils avaient attaqué les Romains; ils descendirent dans les plaines et les dévastèrent. El-Horr, le roi de Cordoue, envoya contre eux une armée; Pélage l'attendit au passage dans les gorges de Covadonga, roula sur elle des pierres et des quartiers de rochers, et, aidé par les torrents grossis, il anéantit, sans qu'il en restât un seul homme, cette armée que Sébastien de Salamanque fait monter à 124,000 hommes. Effrayés par cette terrible défaite, les Maures respectèrent le repos de cette poignée de révoltés, et, derrière ces montagnes infranchissables, se fonda la jeune monarchie qui fut le berceau des monarchies espagnoles. Fruela, fils de Pelage, fonda Oviedo ; Alfonse le Chaste y transporta le trône que ses prédécesseurs avaient placé à Cangas de Onis et à Pravia : Ordoño Ier, Alfonse le Grand, passèrent les montagnes, pénétrèrent dans la Rioja, prirent Coria et Salamanque, et portèrent jusqu'aux rives du Duero les limites du royaume chrétien. Alfonse avait trois fils : Ordoño, Garcia et Fruela; il partagea entre eux ses conquêtes. Fruela II eut Oviedo, Garcia, la Galice. Ordoño II fonda, à Léon, la capitale d'un royaume nouveau. Fruela succéda à ses deux frères ; les lois de la politique le décidèrent à choisir pour sa métropole la capitale fondée par Ordoño, et les Asturies ne furent plus désormais qu'une province du royaume de Léon.

Cependant l'indépendance des royautés chrétiennes est gravement compromise; Almanzour envahit la Castille, puis l'Aragon, puis le royaume de Léon. Il assiége la capitale, qui lui résiste : l'assaut dure trois jours;

la ville est prise et rasée. Le roi don Bermude, prévoyant ce résultat des terribles menaces d'Almanzour, avait fait transporter au-delà des montagnes les reliques, les vases sacrés et les ossements des rois ses prédécesseurs; les Asturies, respectées par les armées arabes, furent une fois encore la sauvegarde de la monarchie et le refuge de ses défenseurs.

Plus tard, après la mort d'Alfonse VII, un semblant de royaume se reconstitua à Oviedo, avec doña Urraca pour reine, et lorsque Alfonse X, en guerre avec son fils, disait que Séville ne l'avait pas abandonné, il oubliait qu'Oviedo et les Asturies lui restaient fidèles. La guerre civile, allumée par les deux frères, don Pedro le Cruel et don Henri de Trastamarre, parvint cependant à diviser les Asturies. Gijon, Noreña et d'autres villes relevant du comte, se déclarèrent pour lui, et Oviedo fut le centre où se rassemblèrent les partisans de don Pedro. L'affreuse issue de cette lutte rapprocha les deux fractions de cette fidèle province, désormais unies pour l'amour de la royauté, la défense de leurs privilèges et de leurs libertés.

Lorsque don Juan Ier maria son fils don Henri avec Catherine, fille du duc de Lancastre, il lui donna en apanage et en propriété absolue la province des Asturies. A cette occasion, les Cortès du royaume furent réunies à Briviesca, en 1388, et déclarèrent, sur la proposition du roi, que les Asturies constitueraient désormais une principauté, et qu'à l'exemple du fils aîné du roi d'Angleterre, qui portait le titre de prince de Galles, du fils aîné du roi de France, qui recevait le titre de Dauphin, le premier-né de la couronne de Castille serait nommé désormais *prince des Asturies.* Ce suprême honneur, qui récompensait la vieille fidélité des Asturiens, assurait leur dévouement futur, et ils en donnèrent des preuves, aussi bien lors de la guerre des *comuneros* de Castille, qu'à l'époque où le petit-fils de Louis XIV, appelé au trône d'Espagne par le testament de Charles II, eut à combattre les prétentions des princes de la maison d'Autriche. Dans leur fidèle patriotisme, ils se prononcèrent contre l'invasion française en 1808, instituèrent une junte suprême, et organisèrent la résistance. S'ils répondirent à un devoir en envoyant des soldats à la bataille de Rio-Seco, ils faillirent cependant à leurs précédents et au souvenir de leur indépendance traditionnelle en ouvrant leurs portes aux Anglais, en recevant d'eux des subsides pour fomenter la révolte dans les provinces voisines.

En 1809, lors de l'organisation du territoire de l'Espagne sur le modèle de l'organisation française, le vieux nom des Asturies disparut, ce noble territoire devint le département du *Cap de Peñas.* Aujourd'hui, il est province de deuxième classe, sous le nom d'Oviedo, avec le titre tout particulier de *Principauté des Asturies.*

La nature a si nettement marqué les limites de la province des Asturies, qu'elles sont restées invariables à travers les siècles. Au N., c'est l'océan Cantabrique formant une ligne droite de belles côtes, au milieu de laquelle s'avance, sur une saillie de 20 kil., la colossale pyramide du cap de Peñas; au S., c'est la majestueuse chaîne des monts Asturiens, qui se partagent à l'O. en deux branches, l'une vers Astorga, l'autre vers Lugo; à l'E., une ligne perpendiculaire à la Sierra et à la côte, formée par le cours de la

rivière Deva (il existe une autre Deva en Guipuzcoa, tout auprès des confins de la Bizcaye); à l'O., une autre ligne perpendiculaire est formée par la rivière d'Eo. La province de Léon est au S., celle de Santander à l'E., et à l'O. se trouve la province de Lugo et l'ancienne Galice. Administrativement, Oviedo est le chef-lieu d'un diocèse et d'un *audiencia* judiciaire. La province dépend, au point de vue militaire, de la capitainerie générale de la Vieille-Castille; au point de vue maritime, de l'arrondissement de Gijon. Elle a la forme d'une ceinture, rétrécie vers l'E , une surface de 19,040 kil. carrés (238 en longueur et 80 dans sa plus grande largeur), et une population de 597,346 âmes.

Les principaux ports sont : Gijon, dont la baie, formée par les caps de Torres et de San Lorenzo, a environ 4 kil. de profondeur; Navia, à l'embouchure de la belle rivière de ce nom; Luerca, au fond d'une rade paisible et profonde, formée par le rio Recedo; Aviles, à l'abri de l'immense promontoire du Cap de Peñas; Lastres, bon port de refuge dans une baie étendue; Ribadesella, avec un môle moderne et un fond suffisant pour recevoir des frégates, et enfin Llanes, dont l'entrée est défendue par une ligne de récifs.

Les montagnes ont un aspect majestueux. Vues de loin, elles représentent une série de pyramides coniques, couronnées de neige pendant une partie de l'année. Leur premier abord est imposant et sauvage; elles semblent inaccessibles, elles recèlent d'admirables horreurs, de belles vallées et de beaux arbres, des pierres à bâtir et à lithographier, des marbres variés, de riches filons minéraux, des cavernes et des grottes de profondeurs surprenantes, et les magnifiques cascades d'Onis, de Bobia, de Reinazo, de Covadonga, et celle que forme le Deva à quelques kilomètres de sa source. Dans la plaine s'étendent de riches cultures et de merveilleux paysages; entre Grado et Cabrales, à l'O. d'Oviedo, sont les plus délicieuses vallées des Asturies; des rivières les traversent, recrutant à chaque pas un nombre infini de ruisseaux, qui descendent en sautillant des collines environnantes et qui donnent à tout ce sol une active végétation. Le territoire est couvert de métairies et de bâtiments de produit, de beaux bosquets de chênes et de châtaigniers. Peu de perspectives sont belles et riches comme celles de la vallée de Mieres, avec ses champs de couleurs variées; de la vallée de Grado avec le joli pont de Peñaflor et son bel amphithéâtre de rochers; de la vallée de Villaviciosa avec ses plantations de pommiers, ses collines en terrasses; des environs de Pravia où serpente le Nalon; de la vallée de San Bartolomé de Miranda avec son immense cirque de montagnes, et des grands pics de Caso, de Ponga, d'Amieba et de Cabrales.

Les eaux minérales abondent au milieu de ces richesses du sol. A Priorio, à 5 kil. d'Oviedo, jaillit une source chaude, sortant en grande abondance d'une roche calcaire, et très-renommée. Buyerès, dans la *feligresia* [1] de

1. *Feligresia* est, dans les Asturies, la dénomination donnée à cette agglomération qu'en Bizcaye on nomme *anteiglesia;* et la *merindad* ou municipalité se dit ici *consejo*.

San Bartolomé de Miranda, possède une source sulfureuse ayant, à la sortie du sol, 27° à 28° centig. de chaleur. Elle dégage une forte odeur d'hydrogène sulfuré, et contient de l'acide sulfhydrique, des chlorures de magnésium et de calcium, et ce principe particulier nommé *glairine*. A Prelo, à Camoca, sont des sources de même nature.

Les mines, on n'ignore pas qu'elles promettent de grandes richesses, et qu'elles ont déjà amplement récompensé leurs premiers explorateurs. Le charbon de terre occupe la plus grande partie du sous-sol de la province ; on le trouve surtout à Langreo, à Tudela, à Mieres, à Santo-Firme, à Ferroñes, à Lieres, à Nava et à Torazo. La mine de Langreo, aujourd'hui en complète exploitation, peut rivaliser, par la richesse et par la qualité, avec les mines les plus renommées de l'étranger. Une belle route avait été pratiquée de ce centre important jusqu'au port de Gijon, à 34 kil. de distance ; elle n'a pas suffi au mouvement de l'exploitation, et un chemin de fer est aujourd'hui en activité depuis la mine jusqu'au môle même de Gijon, où un *drop* enlève les wagons portant 300 tonneaux de combustible, et en verse instantanément le contenu dans les navires de charge. Il y a vingt ans, les ports de la province de Gijon expédiaient 286,000 quintaux de charbon (14 millions de kilog.). Ce mouvement a quintuplé depuis lors.

Les autres mines sont loin d'avoir appelé l'attention à un si haut degré, et cependant elles ne sont pas sans importance. On trouve le cuivre en douze endroits ; sur quelques points la veine est argentifère ; mais il n'existe qu'une exploitation en activité à la Felguerina de Labiana. On a rencontré le cinabre à Po de Cabrales, à Carabia et à Mieres : on ne l'exploite que sur ce dernier point. Le cobalt est en abondance et de bonne qualité à Peñamellera : l'exploitation commencée a été abandonnée. Il en est de même d'une mine de galène argentifère qui donnait trois onces d'argent par quintal à San Esteban de Lecès. Le fer abonde sur plusieurs points, mais il est inexploité. On trouve enfin la calamine à Piedrajuebes, l'étain à Salave, l'antimoine à Cangas de Tineo, l'aimant à El Franco ; le tripoli, le bol et les hématites à Llanes ; le borax ailleurs : on n'en tire aucun parti.

Le sol produit en grande abondance les bois de construction, le chêne et le châtaignier ; mais surtout les arbres à fruits, l'oranger, le citronnier, le noisetier, dont le fruit s'exporte pour l'Angleterre par Gijon et par Villaviciosa ; le cerisier, le figuier, le prunier, le noyer et le poirier qui entourent tous les villages et toutes les métairies. Des plaines entières sont couvertes de pommiers ; la pomme en est la plus estimée d'Espagne ; les Asturiens en font du cidre qui est leur principale boisson, et qui forme une des branches importantes de l'industrie agricole : on en expédie de grandes quantités dans les provinces voisines. Le vin ne se récolte que sur quelques *consejos* de la partie occidentale. Le territoire produit le blé en quantité suffisante pour les habitants, qui lui préfèrent d'ailleurs le maïs, dont ils font leur principale nourriture, sous forme d'un pain appelé *borona:* les fèves, les patates, les pois, les légumes, y viennent aussi en excellente qualité.

Nous ne parlons qu'en passant de la flore médicinale qui produit de

belles espèces, de la flore industrielle qui fournit quelques plantes tinctoriales, et des prairies, moins riches sans doute que celles du royaume de Léon, mais qui nourrissent une grande quantité de bêtes à laine, et des chevaux qui sont encore dignes des *tullotarii*, si estimés des Romains.

Il n'y avait, à bien prendre, sauf la voie maritime, qu'une route praticable aux voitures pour pénétrer dans les Asturies, celle de Léon et du port de Pajares. La construction de cette route avait coûté si cher, que Charles IV, dit-on, demanda si elle était pavée d'argent. L'un des chemins de fer du N.-O, dont l'achèvement est prochain, est établi à grands frais sur la même direction, il profitera du courant considérable qui conduira vers le centre de l'Espagne les produits précieux de la province d'Oviedo. D'aucun côté, si ce n'est de Santander, on ne peut arriver dans la province qu'en franchissant des ports (*puertos secos* — ports secs) d'un difficile accès, à travers des rochers escarpés, et à une grande hauteur au-dessus du niveau de la mer. Ce sont plutôt d'étroits sentiers, accessibles tout au plus aux chevaux, et inabordables dans la saison des neiges. On en compte cinq à l'O., dans l'arrondissement ou consejo de Cangas de Tineo : les ports de *Cuadro*, de *Cienfuegos*, de *San Anton*, de *Cerredo* et de *Leitarriegos* ; onze dans la chaîne méridionale : *Cerezal, Somiedo, la Mesa, Ventana, Cubilla, Pajares, Piedrafita, Vegarada, San Isidro, Caliago* et *Tarna* ; puis à l'E. : *Ventaniella, Arcenorio, Beza,* le célèbre défilé de *Covadonga*, où se trouve une abbaye en grand renom, et enfin *los Urrieles*, par où l'on communique avec la province de Santander. Nous ne saurions mentionner un *camino real*, qui figure, dans le tableau des voies publiques espagnoles, comme allant le long de la côte, de Santander au Ferrol par les Asturies et la Galice ; il est en mauvais état, à peine tracé, et impraticable pendant l'hiver. Il serait d'une grande utilité ; aucun effort n'a été tenté pour l'améliorer : pas un pont n'a été jeté sur les nombreux cours d'eau qui descendent à la mer, et qu'il faut traverser soit à l'aide de barques, souvent à peu de distance de la mer et pas toujours sans danger, soit encore à gué, en remontant à quelques lieues dans l'intérieur.

L'Asturien est robuste et persévérant ; il aime le travail, il s'y applique avec activité et énergie. Sa vie est sobre, sa loyauté et son honorabilité sont proverbiales ; il est profondément attaché à son pays et heureux des glorieux souvenirs des temps passés. Il a un caractère très-réfléchi ; il manifeste de grandes dispositions pour les sciences abstraites, beaucoup d'habileté pour les arts mécaniques, une extrême facilité de conception. La civilisation moderne, qui a modifié à peine les mœurs et les usages dans les régions les plus fréquentées de l'Espagne, est bien loin d'avoir atteint les coutumes asturiennes ; on retrouve dans cette province les habitudes rurales, celles de la vie domestique, les croyances, les superstitions, telles qu'elles étaient du XIIe au XVIe s. Rien n'a changé dans les cérémonies des funérailles, ni les étranges lamentations des pleureuses, ni le costume original des veuves; rien dans la forme des contrats, dans le règlement des indemnités pour les dommages causés à la propriété ou aux troupeaux, dans les réunions des communes convoquées à son de cloche.

L'idiome vulgaire, très-différent du bizcayen ou du galicien, et qu'on nomme le *bable*, est, à peu de chose près, la langue que parlait Alfonse le Sage au XIIIe s., celle des *Siete partidas*.

On retrouve encore, dans quelques sculptures à moitié détruites des premiers temps des Asturies, des traces des anciens costumes ; de même que les pauvres églises de San Miguel de Lino, de Villardoveyo et de Valdedios, bien conservées encore aujourd'hui, malgré l'ancienneté de leur origine, présentent de curieux spécimens de l'état des arts aux temps héroïques de l'Espagne primitive.

LA GALICE.

L'ancien royaume de Galice, fondé par les Suèves en 409, conquis en 585 par Leovigilde, roi des Visigoths, en 713 par les Arabes, fut, avec les Asturies et le royaume de Léon, une des provinces espagnoles où grandit et se développa le nouveau pouvoir chrétien. L'histoire ne dit pas quelle en fut d'abord la capitale. Il n'eut jamais une constitution distincte ; tantôt il fut une dépendance des Asturies, tantôt une annexe de la couronne de Léon, ou enfin une dépendance du royaume de Portugal, lorsque Ferdinand Ier en fit l'apanage de son fils, don Garcia. Santiago ou Compostelle, fondée, au IXe siècle, autour du sanctuaire où l'évêque Théodomir découvrit le corps de l'apôtre saint Jacques, était la plus importante et la plus célèbre des cités galiciennes ; sa renommée s'étendit dans toute la chrétienté ; mais elle ne devint jamais la résidence d'une cour. Longtemps, malgré ce titre de royaume, malgré la présence des comtes chargés de représenter le souverain, la Galice conserva des allures indépendantes ; les habitants, renfermés dans leurs montagnes, retranchés derrière leurs torrents, se souciaient fort peu de l'autorité royale ; les seigneurs étaient maitres absolus sur leur territoire, encourageaient l'indépendance de leurs vassaux, pillaient les étrangers qu'attirait la sainteté du célèbre tombeau, donnaient l'exemple des désordres les plus graves : du vol, de l'assassinat, de la rébellion à toutes les lois divines et humaines. Ferdinand et Isabelle, les Rois Catholiques, firent cesser ce désordre en organisant l'administration du royaume sur des bases tellement fortes, que cette organisation a survécu jusqu'à nos jours. Un décret royal constitua la Galice en *audiencia territorial*, et y envoya, comme *justicia mayor*, un conseiller du roi, Fernando de Acuña. En raison de sa célébrité, de son importance, Santiago fut tout aussitôt choisi par le *justicia mayor* pour le siège de son autorité ; lui et ses successeurs y restèrent près d'un siècle, jusqu'à ce qu'une cédule royale de 1563, motivée sur l'état de décadence du commerce et de la population de la Corogne, prescrivit d'y transporter l'*audiencia*. En 1569, une épidémie envahit la Corogne ; le siège fut porté à Orense. L'épidémie disparue, la Corogne réclama, et depuis lors la Corogne et Santiago ont été alternativement la résidence du représentant du pouvoir royal, jusqu'à l'organisation générale décrétée en 1835. Aujourd'hui, Santiago n'est plus qu'un modeste chef-lieu de province, survivant à sa re-

nommée passée ; la Corogne est le chef-lieu de l'autorité judiciaire comme du pouvoir militaire.

L'audience territoriale ou la capitainerie générale de Galice comprend tout le territoire de l'ancien royaume. Ses bornes sont : au N., l'océan Cantabrique ; à l'E., les Asturies et la Nouvelle-Castille ; au S., le royaume de Portugal , à l'O., l'océan Atlantique. Son étendue est de 31,992 kil. carrés ; la population réunie de ses quatre provinces administratives (Corogne, 610,680 ; — Pontevedra, 475,443 ; — Lugo, 414,817 ; — Orense, 397,976) est de 1,898,916 hab., c'est-à-dire 59 par kil. carré. On considère la Galice comme la contrée la plus peuplée de l'Espagne ; c'est aussi la plus humide, celle où il pleut le plus souvent. Le pays n'est que vallées et montagnes ; les premières sont très-fertiles ; les autres, ramifications des Pyrénées cantabriques, qui vont se perdre, soit vers le cap Finisterre, soit dans le royaume du Portugal où elles séparent les deux bassins du Miño et du Duero, sont bien boisées en chênes, en noyers, en châtaigniers et en beaux bois de construction ; le gibier y abonde ; elles renferment quelques bêtes fauves, et produisent l'une des meilleures races d'ânes qui soient en Espagne.

On cite parmi les rivières les plus importantes : le Miño, qui traverse tout le royaume, du N. au S., et le sépare du Portugal, sur une étendue de 80 kil., entre Padrenda et la Guardia ; le Tambre qui coule de l'E. à l'O., des environs de Lugo jusqu'à Noya, où il se jette dans l'Océan.

Tout le territoire est riche en eaux minérales : on signale, parmi les sources froides, celle de Bugarin (salines) ; parmi les sources thermales : Caldas de Reyes, Caldas de Cuntis, Carballinó, Viana, Lugo, Orense, Mondariz, Cortegada, et surtout celles d'Arteijo et de Carballo qui ont une grande renommée.

Le sol de la Galice est riche et généralement bien cultivé ; les belles plaines qui environnent Orense et Monterey produisent des céréales, du vin, du chanvre, des légumes et des fruits ; les campagnes de Tuy, de Rosamonde, de Redasdillo, sont agréables et fertiles ; on y rencontre des orangers, des citronniers, du maïs et du lin ; à Pontevedra et sur les rives de l'Ulla, de beaux froments, des fruits excellents, de riches prairies ; les vins de Vigo sont fort estimés ; dans le grand triangle que forment les trois villes de Lugo, Betanzos et Mondoñedo, on récolte surtout des avoines, du lin et des châtaignes, et dans la partie E. du cours du Miño, les jardins fournissent des fruits très-appréciés. Les Galiciens doivent à leur activité et à leur persévérance la plus grande partie de ces richesses ; ils ont rendu productive, à force de travail, une terre souvent ingrate ; aussi est-il peu de misère parmi eux. Ils sont très-habiles dans l'élève des bestiaux ; ils tirent un grand parti de leurs prairies naturelles ou artificielles, et y entretiennent, jusqu'au sommet des montagnes, de nombreux troupeaux de moutons, de chèvres et de bêtes à cornes.

Les arts mécaniques et industriels en souffrent quelque peu ; les fabriques sont rares, et l'on ne peut guère citer que les cristaux de la Corogne et les toiles de Tuy et de Vivero qui s'expédient par mer dans presque toute la Péninsule. Les mines sont sans importance ; le sol recèle

en certains points du cuivre, du fer et de l'étain, mais il n'a été fait aucune tentative pour les exploiter. Le commerce est peu actif, et cependant la Galice a des ports magnifiques : Vigo, dont la rade est une des plus belles qui existent, Noya, Muros, où il se fait une grande quantité de salaisons; Corcubion, qui a un fond excellent; Camarinas, qui présente un sûr refuge contre les plus mauvais temps; la Corogne, l'un des ports les plus connus du S. de l'Europe; le Ferrol et son magnifique arsenal; Vivero et Rivadeo, sur l'océan Cantabrique. Malgré ces conditions excellentes, le commerce de la Galice n'a aucune activité; c'est que le caractère galicien ne paraît pas s'y prêter.

Le Galicien a peu de sympathie pour ce qu'on appelle la civilisation. Il était, autrefois, quelque peu brutal; il a dépouillé aujourd'hui cette rude écorce; mais il a conservé ses mœurs simples et pures, ses goûts pacifiques et ses habitudes hospitalières. Les hommes sont de bonne taille, nerveux, robustes, et supportent aisément les fatigues. Les gens de la classe inférieure font d'excellents serviteurs, dévoués, attentifs et fidèles. Ils sont sobres, francs et discrets, très-naïfs aussi, et c'est d'eux qu'on disait autrefois qu'ils se mettaient au lit quand leurs femmes accouchaient. Ils quittent à peu près tous leur pays, où il leur est difficile d'amasser quelque pécule, et s'en vont comme les Asturiens, ou comme les Limousins et les Auvergnats en France, chercher dans les villes des conditions qui leur procurent quelque profit. Les uns se font domestiques de place ou portefaix, et presque tous ceux de Madrid — les *mozos de cordel* — sont *Gallegos;* les autres se louent dans la saison d'été pour aller faire la récolte dans les pays voisins : dans les Castilles, où les bras manquent; en Portugal, où les paysans sont d'une indolence telle, qu'ils laissent leurs moissons périr sur pied. Ils font d'excellents soldats, infatigables et sobres, un peu tristes, sujets au spleen, mais très-soumis et très-disciplinés. Tout n'est pas vertu néanmoins chez eux; ils ont leurs vices; on les dit vindicatifs, ombrageux et jaloux. Ils parlent un dialecte qui tient à la fois du vieux castillan et du portugais, avec quelques termes de pur latin qu'ils ont conservés depuis la domination romaine.

Les Castillans ne les aiment pas. Ce penchant pour la servilité et les travaux infimes leur attire les suprêmes dédains de leurs voisins des grandes plaines. L'Espagnol, noble comme le roi, a une expression proverbiale à leur adresse : *He sido tratado como si fuera Gallego.* — « On m'a traité comme un Galicien. »

PROVINCE DE LÉON.

Les Asturies furent le premier royaume de l'Espagne moderne qui secoua le joug des Maures; Léon en fut le second. Pelage, devenu roi d'Oviedo, passa les montagnes, prit Léon, et poussa devant lui les soldats du Croissant jusqu'au-delà des grandes plaines, laissant à ses successeurs le soin de porter les premières limites de sa conquête aux rives du Duero.

Le royaume de Léon, fondé par Alfonse le Catholique, fut bientôt, à la place d'Oviedo, le noyau de la monarchie chrétienne dans la Péninsule. « Il eut vingt-quatre rois, dit une inscription sculptée sur la frise de la salle de l'hôtel de ville de Léon, vingt-quatre rois avant que la Castille eût des lois; il fit des lois sans soulever de plaintes; il délivra les cent jeunes filles des mains de nos ennemis infernaux[1]. »

Léon fut le point de départ de toutes ces aventureuses expéditions dirigées contre les Maures, et que l'un des Ordoños conduisit jusqu'aux portes de Séville. Bientôt le royaume s'étendit au-delà du Duero, jusqu'aux frontières de l'Estrémadure; la Castille s'en sépara et devint, elle aussi, un royaume. Ferdinand, fils de Sancho le Grand, fut le premier qui s'appela roi de Léon et de Castille. Son fils, Alphonse VI, s'appela au contraire roi de Castille et de Léon, et de ce moment le vieux royaume perdit toute son importance passée. Les hasards de la guerre et des conquêtes varièrent maintes fois ses limites, qui comprenaient encore, au XVIII[e] siècle, les cinq provinces actuelles de Léon, de Palencia, de Valladolid, de Zamora et de Salamanca.

Aujourd'hui, la province de Léon mesure dans sa plus grande longueur 250 kil., depuis Llanaves au N.-E., jusqu'au pont de Domingo-Flores au S.-O.; et dans sa largeur 130 kil., de Valdefuentes de Valderas au S., jusqu'à Redipuertas au N. Sa population s'élève à 357,944 hab. Elle a pour limites : au N., la province d'Oviedo; à l'E., celle de Palencia; au S. Valladolid et Zamora; à l'O., Lugo et Orense. Une grande chaîne de montagnes, les monts Asturiens, forme sa limite du N., sur une ligne qui suit à peu de chose près le 43° degré de latitude, et qui, descendant à l'O., sépare Léon de Lugo et d'Orense. Une grande ramification de la chaîne du N. divise la province en deux parties, laissant à g. les districts de Ponferrada, Villafranca et Murias, à dr. Léon et ses grandes plaines; c'est cette ramification qu'on appelle les montagnes de Léon.

Les produits naturels du sol y sont nombreux : de beaux bois de construction, une grande abondance de hêtres dont les faînes produisent la seule huile en usage, et surtout des bruyères de grande espèce couvrant des lieues entières, et dont les fortes racines sont employées à la fabrication d'un charbon utilisé par les nombreuses forges du pays, dans une proportion de 1 million d'arrobes par an (11 millions 1/2 de kilogr.). Les montagnards choisissent les plus droites parmi ces racines, des jets de

1. La légende n'est pas tout à fait exacte. Un miracle se chargea de la délivrance des cent jeunes filles, et Léon n'en eut pas l'honneur. Les chroniques disent qu'à la mort de Fruela, fils d'Alfonse le Catholique, son fils Alfonse le Chaste se vit disputer le trône par Mauregat, son oncle. Celui-ci réclama l'appui de l'émir de Cordoue et lui promit un tribut de cent jeunes filles, dont cinquante devaient être nobles. Le cortège de ces tristes victimes passait non loin de Carrion-de-los-Condes, lorsqu'un troupeau de taureaux courut sus à l'escorte et la dispersa. La réalité de cet incident ou de ce miracle est attestée par une inscription dans l'église *Santa Maria del Camino* de Carrion, et certifiée de plus par une messe commémorative qui se célèbre chaque année, le mardi de la Pentecôte, dans la chapelle de Ntra Sra de la Victoria en cette église.

80 cent. ou 1 mèt. de long, et de 10 à 12 millim. de grosseur; ils les font sécher, les dépouillent de l'écorce, et les suspendent dans leurs habitations en les allumant par la partie inférieure. Ces racines brûlent lentement, produisant une lumière assez vive, lorsqu'on a soin de faire tomber à mesure la partie carbonisée. Les arbres à fruits, fort variés dans toute la partie occidentale, donnent des produits estimés des habitants de la plaine. Les cerises, entre autres, sont tellement abondantes dans les vallées de la montagne de Léon, qu'on les vend de 2 à 6 réaux l'arrobe de 25 livres. Les habitants de la plaine n'ont pas d'arbres et les proscrivent rigoureusement, prétendant qu'ils servent de refuge aux oiseaux, qui détruisent les semailles.

Plusieurs belles rivières traversent du N. au S. la partie orientale : l'Esla, l'Orbigo, le Tuerto, le Luna, le Bernezga, toutes tributaires du Duero. Aucune d'elles n'est employée pour fertiliser le sol; on trouve la trace d'un unique essai de retenue ou d'irrigation, attribué aux Romains, dans la vallée de l'Orbigo.

Comme toutes les provinces espagnoles, celle de Léon est riche en sources minérales. Elles coulent toutes telles que la nature les a créées; aucun travail ne les protège, aucune analyse n'en fait connaitre les propriétés. Beaucoup sont signalées vaguement; mais on cite avec quelque autorité les eaux ferrugineuses de Balbuenâ del Hospital, dans la montagne de Cepeda; de Parasolana et de Salas de la Rivera, dans le district de Vierzo; d'autres dans les montagnes de Cabrera Alta, à Herreros de Jamus et à Losilla; une source sulfureuse froide à Carbonera; des eaux thermales à Cofiñal, à Boñar, à San Adrian, dans la montagne de Oriente, et à Villanueva de la Tercia, dans la montagne du Nord, sur la route des Asturies.

Les montagnes de l'ouest présentent la trace de nombreux travaux de recherche et d'exploitation minière qui remontent aux Romains, et qui pourraient être repris aujourd'hui avec de grandes chances de succès. C'est surtout à *las Medulas*, que les premiers possesseurs de la Péninsule ont donné à ces travaux des proportions considérables. Rome en confia la direction à des hommes de mérite, et de ce nombre fut Pline le jeune. On en tirait une grande quantité d'or, et aussi un vermillon d'une excessive finesse, que l'édilité faisait employer à peindre les portes des citoyens revêtus de fonctions publiques. Ce vermillon était considéré comme plus précieux que le métal qui le recélait. Il existe à *las Medulas* des galeries d'une étendue considérable, qui conduisent vers des cavités naturelles fort curieuses. Çà et là se trouvent des gisements de minerai de fer qui alimentent au moins une forge dans chaque village, quelques filons de charbon de terre et d'antimoine; on prétend que vers la frontière occidentale, le *Sil*, qui descend des montagnes des Asturies, et va se jeter dans le Miño en deçà d'Orense, charrie encore quelques paillettes d'or d'un produit assez important. La houille se trouve dans le bassin de Sabero, à l'E. de Léon, dans la vallée de l'Esla.

L'élève des troupeaux est toujours la principale industrie de la population de la montagne; mais les laines léonaises sont bien loin d'être re-

cherchées aujourd'hui comme elles l'étaient anciennement. Nous trouvons, à cet égard, dans un tableau statistique qui remonte à quelques années, que la province de Léon possédait 113,596 bêtes à corne, valant plus de [illegible] millions et demi de réaux, au prix moyen de 556 réaux, et 692,000 têtes de brebis et de moutons, valant 17 millions de réaux au prix moyen de 25 réaux. Les chevaux, les mules, les ânes, les chèvres et les porcs représentent 82,000 têtes, valant 20 millions de réaux.

On compte dans les montagnes de Léon, d'après les plus récents documents, 200 kil. non interrompus de magnifiques pâturages. Sur ces pâturages vivaient des milliers de troupeaux mérinos qui rapportaient des sommes considérables. De 1801 à 1806, ces pâturages produisaient dans certains pays 30, 50 et 60,000 réaux: aujourd'hui l'on n'en tire pas 15,000. Cette étendue de 200 kil. ne suffisait pas, tant était grande la réputation des laines léonaises sur les marchés étrangers, et les pasteurs pénétraient plus avant dans la montagne, forcés par l'affluence de se rejeter sur des sites moins estimés. Puis toute cette vogue, toute cette richesse ont disparu comme par enchantement, et la misère a pris place au foyer de ces malheureuses familles, qui représentent le quart de la population.

La plupart des montagnards mènent la vie nomade, conduisant leurs troupeaux avant l'hiver, par les *cañadas*, dans les plaines abritées de l'Estrémadure; d'autres vont s'enrôler sur les navires de commerce, dans les ports de la côte de Cantabrie; d'autres encore sont muletiers; ils portent dans les Asturies les vins blancs de Rueda et de la Seca, et reviennent avec du poisson de mer et des viandes salées. Aussi a-t-on dit presque avec raison qu'on ne trouve pas un homme dans la montagne qui ne soit ou un vieillard ou un enfant. Ceux qui restent aident les femmes dans les travaux agricoles et dans la fabrication du beurre, qui est aujourd'hui le produit le plus estimé de cette contrée. Il est comparable en finesse au beurre de Flandre, et il est particulièrement expédié à Madrid, où le beurre de la Nouvelle-Castille et de la Manche est généralement détestable.

On remarque dans la province de Léon une étrange diversité de costumes. Le *Maragato*, montagnard des environs d'Astorga, porte le chapeau en pyramide, une espèce de fraise autour du cou, une jaquette courte et serrée, des culottes larges, et aux jambes des *gamaches* ou guêtres montant au-dessus du genou et boutonnées jusqu'en haut. Les femmes portent aux oreilles de grands anneaux, sur la tête une sorte de turban blanc aplati et élargi comme un chapeau ; leurs cheveux sont séparés en deux parties sur le front. Leur chemisette est garnie d'une fraise autour du cou , et par-dessus est un corsage brun boutonné, dont les manches larges sont ouvertes par derrière. Elles rehaussent ce costume, les jours de fête, par d'immenses colliers de corail tout ornés de médailles d'argent et de figures de saints. Un premier rang tourne autour du cou, passe sur les épaules où il est assujetti ; un autre rang descend jusqu'à la taille; un troisième pend jusqu'aux genoux avec une grande croix sur le côté droit. Ces deux costumes sont les plus originaux ; les autres n'offrent absolument rien de curieux. Le pasteur est enveloppé jusqu'aux genoux dans une ample saie, et porte des

guêtres jusqu'à mi-cuisse ; le cultivateur des grandes plaines a le gilet de drap bleu et la grande cape qui ne le quitte jamais ; le montagnard de l'Ouest revêt une jaquette courte ajustée à sa taille élancée. Les coiffures n'ont aucun caractère ; elles sont de tous les pays ; c'est, pêle-mêle, le chapeau de feutre ou de paille, la *montera*, le sombrero calañes d'Andalousie ou de Castille, ou le berret des voisins de la Bizcaye.

Les montagnards sont agiles, gais, affables, bons amis, laborieux, pleins d'honneur et de loyauté ; les hommes de la plaine, et en particulier les riverains de l'Orbigo, sont fiers, et n'ont pas à cœur, autant que les montagnards, l'éducation de leurs enfants. Peu soucieux d'un peu de bien-être intérieur, ceux qui cultivent le lin en si grande quantité n'ont quelquefois pas même de draps à leur lit ; ils aiment les aliments relevés, les piments, les poissons salés, et par conséquent ils boivent très-volontiers. Les *Parameses* ou habitants des plateaux intermédiaires sont plus tempérants, plus travailleurs et plus industrieux, parce qu'ils ont à lutter contre un sol plus ingrat et beaucoup moins productif ; aussi se réservent-ils quelque industrie pour les temps de chômage. Ils transportent d'un marché à l'autre des cuirs, des graines, ou les huiles de lin qui se fabriquent en assez grande quantité dans les basses terres. En général, c'est une population paisible, peu bruyante dans ses plaisirs, timorée, et, ajoute un écrivain, « ayant beaucoup de respect pour les autorités civiles ou ecclésiastiques ».

LA NAVARRE.

Roncevaux est l'évènement mémorable de la Navarre. Charlemagne avait été appelé par le roi maure Ibn-el-Arabi, qui réclamait son aide pour se rendre indépendant dans Saragosse ; il était venu avec deux armées ; l'une était entrée en suivant le littoral de la Méditerranée, l'autre avait traversé les montagnes sans obstacle. Mais lorsqu'ils virent sur leurs terres toutes ces cohortes, les Navarrais et ceux de Pampelune, à qui on avait dit qu'elles venaient pour les asservir, tentèrent d'en inquiéter la marche. L'expédition de Saragosse échoua, Ibn-el-Arabi refusa d'y recevoir Charlemagne ; l'armée allait manquer de vivres, il fallut rétrograder. Mais, en se retirant, l'empereur voulut punir les Navarrais de leur contenance hostile ; il laissa ravager leurs campagnes et rasa les murailles de leur principale ville. Alors, tout le pays cria vengeance ; les Navarrais suivirent les bataillons francs pendant qu'ils gravissaient lentement les pentes du col d'Ibañeta ; comme des loups affamés, ils couraient sur les flancs de cette longue colonne, la surveillant du haut des crêtes rocheuses, à l'abri derrière les forêts. Lorsqu'ils la virent bien engagée, ils attaquèrent la petite troupe qui gardait le convoi ; et quand les bataillons s'arrêtèrent, quand les preux revinrent pour protéger l'arrière-garde, alors retentirent ces grands cris que la légende a conservés :

Que veulent-ils de nos montagnes, ces hommes du Nord ? — Pourquoi sont-ils venus troubler notre paix ? — Unissons nos bras nerveux et souples ; déracinons ces rochers. — Lançons-les du haut de la montagne en bas jusque sur leurs têtes — Écrasons-les, frappons-les de mort ! (*Chant d'Altabiscar*.)

Les Francs tombèrent en grand nombre dans cette fatale embuscade ; parmi eux, douze des pairs de Charlemagne, et parmi ces pairs le preux Roland, préfet de la Marche de Bretagne, dont le nom est resté si célèbre dans toutes les Pyrénées.

Plus tard, Loup II (en basque *Ochoa*), duc de Gascogne, vassal du roi de France, fut convaincu de s'être mis à la tête des montagnards qui avaient formé ce guet-apens, et il fut ignominieusement puni de sa félonie par la corde : *Misere vitam in laqueo finivit*, dit une charte de Charles le Chauve.

Malgré cet échec mémorable, les défilés de Roncevaux servirent plus d'une fois encore de passage aux armées de France pour entrer en Navarre. Les Navarrais cis-pyrénéens s'étant révoltés contre le roi d'Aquitaine, leurs frères d'Espagne prirent parti pour eux ; Louis le Débonnaire accourut, soumit les premiers, et résolut de réduire les autres à son autorité. Il passa les montagnes avec son armée victorieuse, alla jusqu'à l'Èbre, s'empara de Tortosa ; puis il reprit le chemin par lequel il était venu. Mais, pour éviter les dangers de ce passage, où les montagnards songeaient à lui préparer le même accueil qu'à son père, il eut recours à un habile expédient. Il battit les vallées hautes des Pyrénées, y enleva les femmes et les enfants, et fit marcher ces otages dans les rangs de ses soldats.

Onze ans après, en 823, le bruit se répandit parmi les Navarrais que les Français préparaient une nouvelle invasion sur leurs terres ; leur roi Fortun Garcès réclama l'appui d'Abd-el-Rahman, émir de Cordoue. Ebles et Aznar, lieutenants du roi d'Aquitaine, franchirent les défilés avec leurs troupes. Les forteresses démantelées par Charlemagne n'avaient pas été relevées ; ils pénétrèrent dans le pays sans obstacle ; mais au retour, ils tombèrent dans la même embuscade que les preux de Charlemagne ; leur armée périt, et eux-mêmes, faits prisonniers, échurent l'un aux Navarrais, l'autre aux Arabes.

Désormais à l'abri de tentatives si mal accueillies, les Navarrais songèrent à se donner un roi. Ils avaient jusque-là obéi à des comtes. Iñigo, le premier qu'ils avaient élu, avait été surnommé *Arista*, ce qui signifie le plus brave, et voici comment le petit-fils d'Iñigo, Sancho Garcès, devint la souche de cette monarchie navarraise qui régna de 905 à 1512, époque où la Navarre fut annexée à la Castille par droit de conquête.

Garcia Iñiguez, le fils d'Iñigo, se rendant avec doña Urraca, sa femme, à la célèbre abbaye de San Juan de la Peña, tomba dans une embuscade que lui avaient dressée des Arabes. Il y fut tué, ainsi que sa femme, qui était enceinte. L'année suivante, les Navarrais s'étant réunis pour élire un souverain, Sancho de Guevara, l'un d'eux, leur tint ce discours, que rapporte Mossen Père Tomich, dans son *Histoire des rois d'Aragon* :

« Seigneurs, vous savez tous comment Garci-Iñiguez fut tué par les Maures, et avec lui sa femme. Par bonheur, je passai dans l'endroit où le conflit avait eu lieu, et j'y trouvai les cadavres des deux victimes, et je vis que du ventre de doña Urraca sortait une main d'enfant ; et tant prestement comme j'aperçus cette petite main, je dévalai de mon cheval, et par la blessure je tirai l'enfant du ventre de sa mère ; et je vis que cette

petite créature était un enfant mâle, et incontinent le fis baptiser et lui donnai le nom de Sancho ; et après l'emportai avec moi et l'ai fait nourrir ; et maintenant j'ai amené ici cet enfant et vous le présente à vous tous comme celui qui doit être votre seigneur. Mais s'il y a ici quelque personne ou cavalier qui veuille prétendre le contraire et que cela n'est pas ainsi que je l'affirme, j'offre de combattre de mon corps pour prouver que mes paroles sont aussi vraies que c'est moi qui les dis. »

L'infant fut surnommé *Sancho Cœso* (Sancho le Césarien), et fut proclamé roi sans opposition. Quant à Sancho de Guevara, on le nomma *Ladron* (voleur), parce qu'il avait dérobé le jeune roi à la mort, et il fut la souche d'une famille illustre, los Ladrones de Guevara, dont le vieux château, qui s'élevait, il y a quelques années encore, au-dessus de la vallée de Zadorra, a été détruit en 1839 par les carlistes, qui en avaient fait un instant une place forte.

Sancho el Cœso fut aussi surnommé *Abarca*, parce que, dans une marche forcée à travers les neiges pour venir au secours de Pampelune, il donna à ses soldats des sandales en cuir de bœuf cru nommées *abarcas*.

Nous ne nous proposons pas de faire l'histoire de la monarchie navarraise. Elle compta des hommes éminents : don Sancho le Grand, qui fit une royauté de la Castille pour la donner à son fils Fernando; Garcia Sanchez, le roi de Najera, qui mourut à la bataille d'Atapuerca en combattant contre son frère; Alfonso Sanchez, *le Batailleur*, qui prit aux Maures dix villes importantes ; don Sancho le Fort, qui décida, en faveur des chrétiens, l'issue de la fameuse bataille de las Navas de Tolosa, dans la Sierra Morena, et qui enleva, à la tête de ses chevaliers, les chaînes de fer qui entouraient la tente de Mohammed-el-Nasr (*V.* Pampelune, la Cathédrale); don Carlos le Mauvais, qui fut l'ennemi de la France pendant un règne de vingt ans ; don Juan II d'Aragon, qui fit empoisonner son fils don Carlos, prince de Viana, et sa fille Blanche, parce que tous deux revendiquaient la couronne du chef de leur mère ; François Phœbus, de la maison de Foix, et enfin Catherine, sa sœur, dont le mari, Jean d'Albret, que les Espagnols appellent *Juan de Labrit*, fut le dernier roi de la Navarre indépendante.

Sous le règne de ce prince sans autorité, la malheureuse Navarre était déchirée par vingt partis ; des prétentions plus ou moins légitimes surgissaient de toutes parts. Le plus puissant de ces prétendants, Ferdinand d'Aragon, le Roi Catholique, se présenta avec ses troupes sous les murs de Pampelune. Au bout de quatre jours, Catherine et Jean d'Albret abandonnèrent leur capitale; au septième jour, le 24 juillet 1512, la ville ouvrait ses portes, et Ferdinand jurait de maintenir les fueros. La Navarre appartenait désormais à l'Espagne. Gouvernée par des vice-rois, conservant le titre de royaume, elle a traversé les règnes sans secousses, avec cette vieille renommée d'une des provinces les plus intéressantes et les mieux administrées de la Péninsule ; souvent inquiétée par sa proximité des frontières françaises lorsque les deux pays étaient en guerre, quelquefois agitée par des questions de limites et de violation partielle de territoire ; mais toujours respectée jusque vers les dernières années du XVIIIe s.

En 1793, le général Caro avait passé la Bidassoa à Hendaye, et remporté quelques succès à Zugarramurdi et à Urdenharria, au pied du mont Mendibelsa ; l'année suivante, la Navarre fut envahie à la fois par la vallée de Baztan et par les défilés de Roncevaux, qu'aucun bruit de soldats n'avait troublés depuis la défaite d'Ebles et d'Aznar ; Moncey y attaqua un corps espagnol, commandé par le duc d'Osuna, qui se retira après avoir résolument combattu.

Plus tard, en 1808, les célèbres gorges virent passer trois bataillons commandés par le général d'Armagnac ; leur marche fut si rapide, qu'ils parvinrent sous les murs de Pampelune sans qu'on en fût averti, et qu'ils pénétrèrent dans la place sans qu'on essayât de leur en fermer les portes. D'Armagnac ne put aller toutefois jusqu'à occuper la citadelle du premier coup ; mais ce fut l'affaire du lendemain, et cela se fit sans mort d'homme, à coups de boules de neige. Nous le racontons plus loin (*V.* Pampelune, p. 168).

Dans cette occupation de la Navarre, nos troupes rencontrèrent deux ennemis redoutables, les partisans les plus célèbres de cette époque agitée : Mina, l'oncle et le neveu, qui tinrent la campagne contre eux pendant toute la durée de l'invasion, de 1808 à 1814.

Les Français rentrèrent en Navarre en 1823, et furent reçus en libérateurs par une grande partie de la population. Pampelune leur ouvrit ses portes, et ils l'occupèrent jusqu'au rétablissement de Ferdinand VII. A la mort de ce prince, les Navarrais, profondément divisés, s'armèrent pour les deux partis qui agitaient l'Espagne ; la guerre civile désola leur territoire. Mina reparut ; la lutte fut longue, le sang coula jusqu'au moment où la convention de Vergara rendit au parti de la reine Isabelle l'autorité qui lui avait été si chaudement disputée.

Le royaume de Navarre, souvent uni à l'Aragon sous un même roi, s'étendait, en 1134, sur les trois provinces basques, et même sur la Rioja. A d'autres époques, ses limites franchirent les Pyrénées et comprirent la *merindad* de Saint-Jean-Pied-de-Port ou Basse-Navarre. Ses bornes, si naturelles qu'elles fussent, varièrent par conséquent fort souvent ; mais depuis l'annexion à la Castille jusqu'au commencement du siècle présent, il eut pour limitrophes la France, les provinces basques, l'Aragon et la Vieille-Castille ; pour limites au N., les Pyrénées, le cours de la Bidassoa jusqu'à son embouchure ; à l'O., l'Oria et les montagnes de San-Adrian ; au S., l'Èbre ; à l'E., une ligne tracée entre les vallées de Roncal et d'Anso, descendant parallèlement au cours de la rivière Aragon, et s'arrêtant à l'Èbre, entre Buñuel et Novillas. L'organisation française de 1809 transforma le royaume de Navarre en département de la Bidassoa, et les cortès de 1822 lui ôtèrent son titre de royaume pour l'appeler province. Actuellement, la Navarre à 147 kil. dans sa plus grande longueur, 130 dans sa plus grande largeur, et une population de 316,899 habitants.

Les trois quarts de la surface de la Navarre, qui mesure environ 10,200 kil. carrés, sont occupés par un pays accidenté, rocheux, et ne se prêtant nullement aux travaux de l'agriculture. La province se trouve par conséquent divisée en deux zones, la montagne et la plaine, et la limite en

est tracée par un dernier soulèvement de terrain formant une ligne qui traverse Sanguesa, Tafalla, Puente la Reyna et Estella. C'est surtout à l'E., vers la province de Huesca, que se présentent les montagnes les plus hautes et les plus inabordables ; les communications y sont à peu près impossibles. La zone du S. forme une immense plaine qui s'étend jusqu'aux provinces de Saragosse, de Logroño, et de Soria ; elle est limitée par l'Èbre. Bien cultivée, cette plaine donnerait de magnifiques produits ; les rivières qui la parcourent se prêteraient à un système fructueux d'irrigations ; mais il reste beaucoup de choses à faire sous ce rapport, quels que soient le zèle et l'intelligence des Navarrais. La montagne fournit de beaux bois de pins, des chênes magnifiques, surtout dans les grandes forêts de Garoya et d'Irati, dont une partie est inabordable et se conserve à l'état de forêt vierge, avec une nombreuse population de bêtes fauves et de gros gibier. On y trouve de riches pâturages, des troupeaux nombreux ; on en tire une grande quantité de charbon employé dans les forges du pays. La plaine produit du blé, du maïs, des vins estimés, notamment ceux de Tudela et de Peralta, des olives, du lin et du chanvre ; dans les terres basses, on cultive avec succès les légumes, les arbres à fruits et quelques mûriers qu'on pourrait multiplier pour la culture du ver à soie, qui fructifierait certainement sous cet excellent climat. Les bêtes à cornes y sont belles et donnent de bon lait ; on y élève des chevaux, les races de la montagne ont le pied sûr et les formes élégantes, les mulets sont fins, d'un joli pelage, et recherchés jusque dans les départements du midi de la France.

L'industrie tire parti de la plupart des richesses du sol ; à Aescoa et à Salazar on exploite les bois pour les constructions civiles et pour la marine; la vallée de Roncal expédie dans tout le pays des fromages très-estimés ; la fabrique de papiers peints de Villava alimente toute la province ; Tudela possède une teinturerie pour les draps, une fabrique de bougie, des savonneries ; puis, çà et là, se trouvent des fabriques de drap, des distilleries d'eau-de-vie, des moulins à huile, et une grande quantité de moulins à farine.

Les cours d'eau sont nombreux et abondants. Ils contribueraient, s'ils étaient bien dirigés, à la fertilité de la plaine. C'est la Bidassoa, qui arrose les vallées de Baztan et de Lerin ; l'Araquil, qui parcourt une riche vallée entre les montagnes de Guipuzcoa et la *cuenca* de Pampelune ; l'Arga, qui passe sous les murs de la capitale, et arrose la province du N. au S. ; l'Aragon, qui descend des montagnes de Jaca, traverse une partie de la province à laquelle il a donné son nom, et entre auprès de Sanguesa dans la Navarre, qu'il parcourt en se dirigeant vers l'Èbre, aux approches duquel il rencontre l'Arga. Ces deux rivières et l'Erga, qui arrose la plaine en passant à Estella, sont les plus riches affluents de l'Èbre, ils ont donné lieu à ce dicton :

Ega, Arga y Aragon
Hacen al Ebro varon.

« L'Ega, l'Arga et l'Aragon
Donnent à l'Èbre son renom. »

Enfin l'Èbre lui-même, fleuve puissant et vagabond, rendu navigable, sur la dernière partie de son parcours dans la province, par les canaux de Tauste et de Tudela.

Les sources minérales sont moins abondantes que dans la province de Guipuzcoa ; mais une certaine célébrité s'attache à celles de Fitero, salines et thermales, qui coulent dans la *merindad* ou comté de Tudela, sur une espèce d'enclave pénétrant au-delà de l'Èbre dans la province de Soria. On cite encore, comme ayant la même composition minérale, Belascoain et Betelu sur le territoire de Pampelune, Aribe et Gorris dans le district d'Aoiz ; la première localité seule possède un établissement de médiocre importance ; dans les autres les sources coulent à peu près à l'état naturel, et sans qu'on ait constaté les propriétés des eaux. Echauri possède une source très-riche en acide carbonique ; à Zizur, à 4 kil. de Pampelune, jaillit une eau sulfureuse qui a été utilement employée contre les maladies de la peau. Là se bornent les ressources hydrologiques de la Navarre.

La richesse minière est peu considérable, et les forges, dans lesquelles on produit, année moyenne, de 25 à 30,000 quintaux (1,470.000 kil.) de fer doux, par la méthode catalane, sont surtout fournies de minerai provenant de l'inépuisable gisement de Somorrostro, près de Bilbao. Les veines de fer spathique qu'on rencontre en Navarre ne donnent, par cette méthode, qu'un fer aigre, et ne peuvent être utilisées avec quelque succès qu'en étant mélangées pour un tiers avec le minerai de Somorrostro. Quant aux autres métaux, on a rencontré quelques veines de spath calcaire avec de la galène ou sulfure de plomb à Arbizu, dans la chaîne des *dos Hermanas,* sur la limite de la vallée de la Borunda et de la cuenca de Pampelune. On exploite du cuivre gris à Elizondo, à Orbaiceta, aux environs de Leiza, du plomb auprès de Vera ; mais aucune usine n'existe encore pour le traitement de ces métaux. On extrait sur certaines parties du territoire une assez grande quantité de sel. Trois établissements l'obtiennent par la cuisson, huit ou dix par évaporation à l'air libre, et sur deux autres points, à Funes et à Valtierra, on exploite des mines très-importantes de sel gemme. L'intérieur de cette dernière, distribué en galeries soutenues par de solides piliers de sel et de gypse, ressemble à une église gothique.

Les routes sont au nombre des mieux tracées et des mieux entretenues de l'Espagne. L'entretien de ces routes, sous la surveillance de la députation provinciale, est confié à des cantonniers organisés par escouades, et dirigés, pour chaque lieue de chemin, par un *peon caminero,* et, pour un certain nombre de lieues, par un *peon capataz.* Des *inspecteurs* à cheval parcourent les sections confiées à leur surveillance, et font deux fois par semaine leur rapport au directeur, qui en réfère au membre de la députation provinciale spécialement chargé de la grande voirie. L'entretien d'une lieue de route coûte, en moyenne, de 2,000 à 2,500 pesetas par an ; il y est pourvu au moyen de droits de chaînes exercés d'après un tarif à peu près semblable à celui qui a été mentionné plus haut pour le Guipuzcoa.

Les habitants des deux zones de la Navarre diffèrent essentiellement par le caractère, par les mœurs et par les usages. Ceux de la plaine res-

semblent aux habitants des provinces voisines; ceux de la montagne sont Basques ou Guipuzcoans, autant que Navarrais ; ils parlent l'idiome *eskuara*, et très-peu le castillan. Les Navarrais du Nord et les Navarrais du sud, malgré leur origine et leur existence de tout temps commune, semblent par conséquent former deux races distinctes. Leurs mœurs sont généralement douces, et cependant les habitants de la plaine, sans doute à cause du climat, peut-être en raison d'un certain abus des spiritueux ou des aliments épicés, ont les manières plus rudes que les montagnards. Ils ont les uns comme les autres, néanmoins, une grande franchise dans le caractère, une grande noblesse et une certaine fierté dans les sentiments. Leurs institutions municipales ont conservé, surtout dans la montagne, où la propriété est plus divisée, ce caractère indépendant et démocratique qui les a rendus de tout temps si peu disposés à subir un joug étranger. Les Navarrais du nord n'aiment pas la guerre, ils ont peu de goût pour les armes; mais une fois engagés ils sont tenaces et combattent comme des lions. Dans la plaine, les prolétaires sont nombreux, la guerre est pour eux une ressource, et ils sont toujours disposés à s'enrôler dans un parti quelconque; les dernières guerres civiles en ont fourni la preuve. Les uns et les autres sont spirituels et vifs; ils aiment leur pays et leurs coutumes; leurs maisons sont tenues avec goût, et eux-mêmes sont d'une excessive propreté; ils sont habiles agriculteurs, et ils entendent assez bien le négoce. Les femmes navarraises sont fécondes, les familles nombreuses ; le sol natal est trop étroit pour cette population qui tend toujours à s'accroître; aussi beaucoup d'hommes vont chercher fortune dans les autres provinces de l'Espagne, et même en Amérique. Par son honorabilité, son intelligence et son aptitude, cette petite population fournit plus de sujets aux carrières de la magistrature, de l'Église et de l'armée, que celle de beaucoup de provinces plus étendues.

L'ARAGON.

Nos que valemos tanto como vos y podemos mas que vos, os elejimos rey con tal que guardareis nuestros fueros y libertades, y entre vos y nos un que manda mas que vos; sino, no!

« Nous qui valons autant que vous et qui pouvons plus que vous, nous vous élisons roi, afin que vous gardiez nos lois et nos libertés, et il y aura entre vous et nous quelqu'un qui pourra plus que vous; sinon, non ! »

Ce fut là, disent les traditions, la formule de serment imposée par les gentilshommes aragonais au premier prince qu'ils se donnèrent, lorsqu'ils fondèrent le petit royaume de Sobrarbe. Si elle ne fut pas inscrite dans les fueros de ce royaume, ce qui a fait douter de son authenticité, ce célèbre corps de lois n'en renferme pas moins une clause qui en recèle toutes les sévères conditions :

Que siempre que el rey quebrantasse sus fueros, pudiessen eligir otro rey, encora que sea pagano. — « Que si jamais le roi violait leurs fueros, ils auraient le droit d'élire un autre roi, fût-il païen. »

Le serment d'hommage fut, dit-on, prêté dans cette forme arrogante devant quatorze générations de princes, de 724 à 1336, depuis Garci-Ximenès, qui fut le premier, jusqu'à don Pedro IV, qu'on surnomma *del Puñal* — du poignard — parce qu'ayant invité les Cortès à annuler la formule, il prit ensuite le parchemin sur lequel elle était inscrite et le lacéra avec son poignard. On rapporte qu'en vengeant ainsi les affronts subis par ses prédécesseurs, don Pedro se blessa à la main; il vit son sang couler et s'écria : « Une loi qui donnait aux vassaux le droit d'élire un roi devait coûter le sang d'un roi! » Mais il resta encore entre le roi et les sujets, comme disait le serment, quelqu'un qui pouvait plus que lui et eux; ce quelqu'un était le *Justicia*, haut magistrat chargé de la conservation des lois, devant lequel il était permis de déférer les actes du roi qui blessaient quelque citoyen, ou de poursuivre les violations de la loi qui portaient préjudice à la chose publique. Le *Justicia*, non pas le Justicier, traduction inexacte et qui défigure le caractère du magistrat, mais *la Justice*, recevait le serment du roi, assisté des députés des états et des jurats de Saragosse. Son pouvoir s'étendait sur les juges, sur les ministres, sur tous les fonctionnaires dont l'action portait sur le peuple. Il était d'autant plus redoutable qu'il était généralement respecté comme l'homme de la nation, et qu'il n'était jugé par personne.

Le petit royaume de Sobrarbe (*V.* p. 526) s'était formé dans un coin de la montagne; il fut le berceau de la royauté aragonaise, comme le petit royaume de Cangas de Onis (*V.* Asturies) avait été, plus à l'ouest, le noyau du mouvement chrétien contre le joug musulman. De même que les successeurs de Pélage s'étendirent sur les Asturies, Léon et la Galice, de même les chefs élus de l'État de Sobrarbe gagnèrent la Navarre et l'Aragon, et en formèrent un grand royaume. L'un d'eux, Sancho II, qui régnait au XIe siècle, fit comme plus tard Ferdinand le Grand, roi de Léon : il avait quatre fils; il donna la Navarre à don Garcia, la Castille à don Fernando, l'Aragon à don Ramiro, et la terre de Sobrarbe et de Ribagorza à don Gonzalo.

Ramire fut donc le premier roi de l'Aragon, en 1034, et ce royaume, qui eut pour capitale, tantôt Huesca, tantôt Saragosse, se gouverna seul jusqu'à ce que don Ramire II, dit le Moine, un siècle après, en lutte contre sa noblesse (*V.* Huesca, p. 253), eût appelé à son aide don Ramon Berenger, comte de Barcelone, et l'eût attaché à sa cause en le fiançant à sa fille. Depuis ce moment, l'Aragon, annexé à la principauté de Catalogne, fut gouverné par les descendants de Ramon Berenger, jusqu'en 1479. A cette époque, il eut pour roi don Fernando II, qui devint l'époux d'Isabelle de Castille; et ceci fut stipulé pour l'indépendance de l'Aragon, que, lorsque les deux royaux époux venaient en Aragon, Fernando seul avait le droit d'y donner des ordres.

Cependant l'autorité du Justicia durait toujours; elle survécut même à la plupart de ces vieilles institutions espagnoles qui furent minées ou éteintes par la grande puissance de Charles-Quint. Mais Philippe II, ce roi impatient et despote, ne s'arrangea pas, dans une de ses provinces, d'une autorité qui pouvait contre-balancer la sienne, et il en jura la perte

le jour où son ministre, Antonio Perez, qu'il avait fait mettre en prison, en appela devant le tribunal du Justicia pour se faire rendre la liberté. Il y eut des troubles graves à Saragosse ; le comte d'Almenara, qui soutenait la cause de Philippe II, dans l'espoir d'en obtenir la vice-royauté d'Aragon, fut tué par le peuple. Philippe envoya des troupes. Le Justicia d'Aragon était à cette époque un jeune homme, Juan de Lanuza, qui à vingt-sept ans avait reçu la succession de la charge de son père. Il se laissa entraîner par son ardeur juvénile, et par le désir de défendre les libertés de sa patrie ; il leva des troupes et marcha au-devant de celles de Castille. Il fut battu, fait prisonnier, et Philippe II lui fit trancher la tête, sur la place de Saragosse, le 20 décembre 1581. Il en arriva de même, un an après, de deux autres Justicias, Jayme Lanuza et Francisco de Ayerbe ; le peuple fut terrifié. Autrefois, la moindre atteinte portée à ces fueros eût soulevé le royaume d'une extrémité à l'autre ; le mot de *liberté*, crié dans les villes et dans les villages, mettait tout en combustion et faisait courir aux armes. — Philippe II profita de la consternation produite par l'exécution des derniers protecteurs des privilèges aragonais, pour convoquer à Tarragone les états, auxquels il fit accepter une loi qui défendait le cri de *liberté* sous peine de la vie.

Au XVIIIe siècle, Philippe V traita l'Aragon en pays conquis et lui retira ce que Philippe II avait respecté, ses états et ses universités. De ce moment, l'Aragon fut soumis aux lois, aux usages et aux coutumes de la couronne de Castille.

Le royaume de Sobrarbe, où s'étaient réfugiées les libertés nationales après la chute de l'empire des Goths, s'était formé au milieu des Pyrénées d'Aragon, dans un petit espace de 12 lieues sur 10, limité au N. par les Pyrénées françaises, au S. par le territoire de Barbastro et par la célèbre Sierra de Arbe, d'où il avait pris son nom *Sobre-Arbe* — sur Arbe. L'Aragon, qui s'étendit autour du petit noyau monarchique, vit peu varier ses limites naturelles, qui le séparaient à l'E. de la Catalogne et d'une partie du royaume de Valence, au S. du royaume de Valence et d'une partie de la Nouvelle-Castille, à l'O, de la Navarre et des Castilles, au N. de la France sur une étendue de 26 lieues. C'était et c'est encore une vaste vallée en forme de conque, entourée partout de hautes montagnes et sillonnée par leurs ramifications. Le royaume d'Aragon a disparu sous les lois nouvelles de délimitation, comme le serment des gentilshommes de Sobrarbe sous le poignard de don Pedro IV, comme les libertés aragonaises sous la main de fer de Philippe II, et il forme maintenant une capitainerie générale, divisée en trois commandements militaires, occupant les trois provinces civiles de Saragosse, Teruel et Huesca. Sa population est loin d'être en proportion avec l'étendue du territoire ; la province de Saragosse compte 402,194 hab., celle de Huesca 256,376, celle de Teruel 294,052, soit 907,622. En 1808, on y comptait 149 villages abandonnés, 385 où il ne restait que très-peu d'habitants. Aujourd'hui le nombre des *desplobados* s'est accru du double, les peuplades habitées n'y ont rien gagné, elles sont presque toutes misérables ; les villes elles-mêmes sont loin de renfermer une population qui soit en proportion avec leur étendue.

Le sol fertile et productif des trois provinces souffre cruellement de ce défaut de bras; les routes sont dégarnies d'habitations, et les terres restent en grande partie à l'abandon; il faudrait peu d'efforts pour en tirer des produits riches et variés : entre les mains des Catalans ou des Valenciens ce serait, comme disait Alex. de Laborde, une terre de promission. Des rivières nombreuses et abondantes en parcourent toutes les parties; elles féconderaient admirablement, si elles étaient mieux conduites, un terrain que la sécheresse consume, et au milieu duquel les parties cultivées apparaissent comme des oasis. On cite, parmi celles-ci, les belles plaines qu'on rencontre en sortant de Fraga, sur la route de Barcelone, et en descendant du col de Frasno, sur la route de Madrid; celles de Daroca et d'Almunia; les riches et riants jardins de Calatayud et d'Ateca; les champs de fruits et d'oliviers d'Alcañiz, de Caspe, de Morella et surtout les magnifiques campagnes qui entourent Saragosse.

Chaque partie du territoire a d'ailleurs ses produits privilégiés, à part le blé, l'orge et le maïs, qui se récoltent à peu près partout. L'olivier se cultive surtout à Alcañiz, à Barbastro et à Saragosse; les territoires d'Ayerve, de Huesca, de Barbastro, de Tarazona, de Calatayud, de Daroca et d'autres produisent un vin qui a beaucoup de corps et qui s'exporte facilement; une culture et une fabrication un peu plus soignées donneraient à ces vins des qualités très-remarquables. Dans les territoires traversés par les principales rivières, le Jiloca, le Jalon, le Gallego, le Cinca, les fruits sont généralement exquis. Le lin s'obtient sur quelques points, surtout à Borja et à Calatayud, le chanvre presque partout et en grande abondance. Le pays se prêterait à la culture du mûrier et à l'éducation du ver à soie, et ce n'est guère qu'auprès de Saragosse, d'Albarracin, de Caspe et d'Alcañiz qu'on s'occupe de cette industrie très-intéressante. Nous citerons encore les laines : les laines d'Aragon ont été célèbres, elles sont longues, belles et fines; on cite parmi les meilleures celles de Venasque, et surtout celles des montagnes d'Albarracin.

L'Aragon est couvert de montagnes élevées, peu plantées généralement, mais très-riches en plantes aromatiques et médicinales. Les minéraux paraissent y être nombreux. On prétend qu'il existe une mine d'or à Hecho : l'indolence locale ne s'en est pas assurée; on voit des restes d'exploitation de mines d'argent à Calcena, à Venasque et à Bielsa, des mines de plomb à Zoma, à Venasque, dans la juridiction de Barbastro, sur la montagne de Sallent dans les Pyrénées; du fer doux dans beaucoup d'endroits; du cuivre à Almoaja, à Torres, à Noguera et sur les pentes du Moncayo, l'une des plus hautes montagnes de l'Espagne, célèbre par les orages qui s'y forment et qui, lorsqu'ils se déchaînent, jettent l'épouvante dans tout le pays à vingt lieues à la ronde. L'alun se rencontre aux environs d'Alcañiz et sur tout le prolongement de la Sierra de Gudar; l'émeri à Tordera et à Milmarcos; le cobalt dans la vallée de Gistain; du jais d'une grande finesse à Utrillas, à Alcañiz et aux environs de Daroca. Ce qui se fait pour le jais prouve quel est l'état d'inaction et d'indolence de l'industrie en Aragon : il est exploité par des étrangers, exporté brut, façonné en France, et il rentre en Espagne avec

une valeur décuple. Il en est de même pour l'alun, qui est beau, pur, sans mélange de corps étrangers, qui n'exige d'autre travail que l'enlèvement de la terre et de la boue qui l'enveloppent; on le vend brut et à bas prix pour l'exportation; il rentre nettoyé et valant fort cher. On trouve de riches mines de soufre vers Teruel, des gisements inépuisables de sel gemme à Torres, à Remolinos, et sous toute une chaîne de collines qui s'étend aux environs de Saragosse, le long de la rive gauche de l'Èbre. Le charbon de terre existe à Grustan et à Graus, mais à peine exploité. Il y a du marbre partout, et les plus belles veines sont vers Jaca, Hecho, Canfranc et Benabarre; mais les Aragonais ne sont ni industriels ni commerçants; ils diffèrent essentiellement en cela de leurs voisins les Catalans. La richesse foncière est la seule qu'ils estiment.

Les eaux minérales sont aussi abondantes dans l'Aragon que dans les provinces les plus favorisées de l'Espagne: on cite, dans la province de Saragosse, celles d'Alhama, celles de Tiermas, les eaux sulfureuses de Paracuellos de Giloca; les eaux froides de Quinto, laxatives; dans la province de Huesca les célèbres sources de Panticosa, et un grand nombre d'autres, inexploitées pour la plupart. On doit citer dans ce nombre la Fuente de la Cueva, auprès de Sarsa del Abadiado; la source d'Alquezar, employée dans le pays contre l'hypocondrie; la Fueba de Arro; la source ferrugineuse de Venasque et six sources sulfureuses, qui jaillissent tout auprès, sur le plateau de la montagne de Baños; enfin des sources salines, nombreuses au pied des Pyrénées, aussi utiles industriellement, si elles étaient exploitées, qu'au point de vue de la santé publique. L'exemple, sous ce rapport, est donné à la province de Huesca par celle de Teruel, où il existe quatre établissements pour la production du sel par évaporation : à Arcos, sur les confins du royaume de Valence, à Ojosnegros, à Armillas et à Valtablado. Le premier produit par an 340 hectol., les autres de 150 à 100 hectolitres.

Nous avons dit plus haut quel profit l'Aragon pourrait tirer des nombreux cours d'eau qui sillonnent le territoire pour l'irrigation et la fertilisation des terres. Les canaux d'arrosement et les rigoles qui ont été pratiqués sur quelques points, l'ont été d'une manière grossière; mais il est important de signaler les deux grands canaux dérivés de l'Èbre, auprès de Tudela (Navarre) : l'un, le canal de Tauste, pour l'irrigation des territoires de la rive gauche; l'autre, le canal Impérial, pour l'irrigation des plaines de la rive droite, et, en même temps, pour la navigation entre Tudela et Saragosse. Ils ont rendu d'immenses services à l'agriculture et à la fortune privée dans les localités qu'ils traversent. (*V.* p. 504, le Canal d'Aragon.)

Il nous reste à parler du caractère du peuple aragonais; nous le ferons avec l'opinion commune de Madoz et d'Alexandre de Laborde :

L'Aragonais est orgueilleux; il parle peu et défend son opinion avec fermeté. Son admiration pour son pays va jusqu'à l'hyperbole; la moindre contradiction l'enflamme. Il s'aveugle sur ses défauts et sur ceux de ses compatriotes, mais il ne sait pas dissimuler un certain sentiment d'envie, lorsqu'il parle à des étrangers. Sa fierté naturelle, son air habituellement

sérieux, ses manières froides, son ton souvent brusque, ont quelque chose de rebutant pour ceux qui ne le connaissent pas. Ce sont là ses seuls défauts ; ils sont rachetés par mille qualités estimables.

Si les Aragonais sont froids et sérieux, ils sont aussi réfléchis, prudents et pourvus d'un jugement solide et d'un sens droit. Leur prévention en faveur de leurs compatriotes ne les aveugle pas au point de leur faire méconnaître les mérites des autres, et ils savent rendre hommage à la valeur personnelle des étrangers. S'ils sont fiers, ils sont en même temps attentifs et dévoués. Si leur abord est froid, il est plus franc et plus cordial que l'accueil empressé et plein d'urbanité de quelques autres nationaux de l'Espagne. Habiles courtisans sans fausseté, braves sans fanfaronnades, hardis jusqu'à la témérité, entreprenant plus que bien d'autres, ils sont ambitieux et persévérants. Leur caractère décidé, ferme et inaltérable, les a souvent fait accuser d'indocilité. Jamais ils n'ont cédé quand il a fallu combattre pour la défense de leurs lois, de leur indépendance nationale, de leur liberté et du trône de leurs rois.

L'une des particularités les plus saillantes des coutumes aragonaises, c'est l'affection des habitants pour les *romerias* — les pèlerinages. Il est peu de villages, plus particulièrement dans la province de Teruel, qui n'aient auprès d'eux un ermitage. Les habitants y vont à certains jours, le plus souvent possible ; mais cela ne se passe pas toujours en prières, on s'y livre à toute espèce de divertissements et surtout au jeu de paume ; les Aragonais de Huesca ont, de plus, un goût très-prononcé pour les liqueurs fortes ; màis il est rare qu'il y ait abus, et que les entraînements de l'ivresse conduisent aux désordres et aux actes violents.

Au point de vue de la criminalité, les Aragonais valent à peu près autant que leurs voisins du royaume de Valence, moins que leurs voisins de la Catalogne, mais beaucoup mieux que leurs voisins de la Navarre. Dans un tableau comparatif du nombre d'accusés pour toute espèce de délits, en égard au chiffre de la population, nous trouvons dans l'audiencia de Pampelune 1 accusé sur 192 habitants, 1 sur 339 pour l'audiencia de Saragosse, 1 sur 363 à Valence, et à Barcelone seulement 1 sur 825. En matière de contrebande, la comparaison est à peu près la même : Barcelone est presque sans reproche, et compte au plus bas degré de l'échelle, 1 contrebandier sur 7,332 hab. ; Valence vient ensuite, 1 sur 5,200 ; puis Saragosse, 1 sur 4,174 ; Pampelune présente le plus de fréquence en ce genre de délit dans toute l'Espagne, 1 sur 2,069.

Disons encore un mot du délit d'homicide et des faits de blessure, parce qu'on a souvent exagéré la violence du caractère aragonais, et prétendu qu'il passait rapidement des paroles aux actions et de la menace à l'usage du poignard et du *trabuco*. Qu'on se rassure ; les Aragonais ont beaucoup moins de délits de cette nature à se reprocher que leurs compatriotes d'Albacete, de Cacerès, de Grenade, de Pampelune et de Valence : 458 délits pour une population de 734,685 justiciables, soit 1 sur 1,604 et une fraction.

Nous ne parlons pas des chemins : ils sont rares et ne sont, presque partout, que ce que la nature les a faits. On compte dans la province de

Saragosse, comme dignes du nom de route, la grande voie de Barcelone à Madrid; dans la province de Teruel, celle qui remonte, depuis Dàroca, la vallée du Jiloca et du Cinca; dans la province de Huesca, celle qui vient de Saragosse et va à Barbastro, et encore ces deux dernières sont-elles fort mal entretenues; le reste est impraticable, les chemins de village à village, les chemins muletiers sont de véritables fondrières, des fleuves de boue dans la saison des pluies. Les *posadas* sont rares et affreuses; les chambres n'offrent que des châlits; les aliments manquent totalement; les cuisines sont d'une malpropreté dégoûtante, les prix excessifs, et les hôtes souvent disgracieux et brutaux. Cela se modifiera sans nul doute, quand les voyageurs seront plus nombreux. Ce sera l'œuvre des voies de fer.

La Vallée d'Andorre est un pays neutre, portant le titre de république, situé au S. du département français de l'Ariège et entouré sur les trois autres côtés par l'Aragon (province de Lerida). Son étendue est de 40 kil., de l'E. à l'O. et de 30 kil. du N. au S.

La confédération se compose de six paroisses ou communes, Andorre, San Julian de Loria, Massana, Ordino, En Camp et Canillo, administrées par un gouvernement un peu monarchique, un peu démocratique; avec une certaine tendance vers l'aristocratie, parce que les traditions locales, qui n'admettent aux fonctions administratives que les possesseurs de biens-fonds, les chefs de famille, mariés ou veufs, à l'exclusion des célibataires, sont arrivées à perpétuer ces fonctions dans un petit nombre de maisons. Les deux princes souverains et indivis, la France et l'évêque d'Urgel, la première représentée dans tous ses rapports avec la vallée par le préfet de l'Ariège, nomment chacun un viguier ou lieutenant chargé de la justice criminelle, de l'administration et du commandement de la force armée. Mais le viguier choisi par la France est à peu près honoraire, c'est le délégué de l'évêque qui exerce seul l'autorité. Il peut être Espagnol ou Andorran, peu importe qu'il soit lettré, sa charge est à vie, mais elle peut lui être retirée par le souverain qu'il représente s'il vient à démériter. Ses sentences peuvent entraîner peine afflictive, mais dans ce cas, qui se présente rarement, il est obligé de soumettre sa décision à l'approbation des *cortès de justice*, tribunal suprême de la vallée pour l'administration de la justice criminelle. Ces cortès se composent des deux viguiers, du juge d'appel, du notaire ou avoué de la cause, d'un huissier, de deux prud'hommes nommés par le conseil général avec le titre de *rahonadors* (raisonneurs) ou défenseurs des accusés, spécialement chargés de veiller au maintien de la légalité et à la conservation des privilèges locaux. Le tribunal peut prononcer la peine capitale, et cette peine est exécutoire sans appel dans les vingt-quatre heures.

La justice civile en première instance est administrée par deux baillis, nommés par les souverains ou par leurs viguiers, sur une liste de dix personnes présentées par le conseil général, et choisies dans chacune des paroisses. L'appel se porte devant un juge dont la charge est perpétuelle,

à moins d'incapacité physique ou morale; il est nommé alternativement par l'un des souverains. Les appels sont rares et la législation les a entourés de certaines difficultés qui justifient cette rareté, non moins que la confiance des Andorrans dans l'impartialité de leurs baillis. La législation a prévu néanmoins un dernier ressort : le condamné peut recourir au souverain de qui relève le juge d'appel; la cause revient alors, pour la France, à la cour de Toulouse, et pour Urgel, à un conseil ecclésiastique ou au viguier de l'évêque.

Dans les petites communes, qui sont subdivisées dans chaque paroisse en *cuarts* ou quartiers ruraux, l'administration est confiée à des dizainiers ou décurions, nommés annuellement par les conseillers parroissiaux sous l'approbation du viguier. Le conseil général se compose de vingt-quatre membres, douze consuls et douze conseillers, élus en nombre égal dans les six paroisses; ils choisissent entre eux leur président, qui prend le titre de syndic procureur général. Les fonctions du président sont à vie, et sa nomination doit être soumise à l'intendant des finances de Barcelone, afin que celui-ci veuille bien faire accepter à la douane d'Urgel les certificats d'origine sous lesquels sont importés en Espagne les produits andorrans. Le conseil général se réunit à Andorre, dans une des salles du palais ou *Casa del Valle*. Sa mission est de conduire les affaires de police générale, d'économie, de traiter les questions contentieuses en matière communale; sa vigilance s'étend sur tout ce qui touche au bien du pays, sur l'exacte observation des coutumes, des lois et des privilèges locaux, sur les relations existant entre la république et les deux puissances voisines. Il est représenté, lorsqu'il ne siège pas, par le syndic procureur général ou par le sous-syndic qui agit en son nom.

Après le conseil général, viennent les conseils parroissiaux, composés de deux consuls et de deux conseillers, auxquels on adjoint souvent des prud'hommes et les chefs de famille aptes à remplir des fonctions publiques.

La république d'Andorre n'a ni code, ni lois écrites; elle possède seulement quelques règlements pour l'exacte observation des formes dans les procédures civiles et criminelles. Les juges se règlent sur le droit commun, sur les lois de Catalogne modifiées par les coutumes locales; les viguiers appliquent les peines selon leur pensée et leur conscience; les baillis prononcent selon leur bon sens, se réglant plutôt sur les us et coutumes que sur des lois positives, s'inspirant souvent de l'avis des gens instruits et des anciens du pays; le juge d'appel applique le droit espagnol ou le droit français selon son origine. Il faut dire cependant, à cet égard, qu'un homme distingué, citoyen d'Andorre et de la paroisse d'Ordino, le docteur Antonio Fiter y Rosell, entreprit, en 1748, de réunir en un *Manuel Digeste* les différents documents relatifs à la législation de son pays. Le conseil général décida, à sa prière, qu'il ne serait fait que trois copies de ce manuel, qu'on ne l'imprimerait pas et qu'on ne le laisserait pas voir aux étrangers, afin de ne pas rendre vulgaire la science du gouvernement et de l'administration de la vallée. Il n'a été pris, en effet, que trois expéditions du livre sacré du docteur Fiter : l'une est déposée

dans les archives, l'autre est entre les mains de l'évêque d'Urgel, la troisième dans celles du syndic procureur général.

Aucun fonctionnaire ou magistrat ne reçoit d'émoluments déterminés; le secrétaire du conseil général, gardien de ses archives, touche une légère gratification, et les consuls 12 livres catalanes (12 francs) et une mesure d'orge par an. Les frais de justice sont payés par les plaideurs et les coupables; les dépenses du gouvernement ou de l'administration des communes sont couvertes à l'aide des produits des droits de pâturage et des coupes de bois de construction et de charbonnage, perçus par les consuls, et dont le compte est présenté deux fois l'an, le lundi de la Pentecôte et le jour de saint Thomas apôtre.

Lorsque les syndics, les consuls, les conseillers et le secrétaire se réunissent en conseil ou en assemblée générale, ils reçoivent une indemnité quotidienne de 6 sous catalans (92 centimes); ils sont logés, nourris, et il est pourvu à la provende de leurs montures. Chaque paroisse possède, dans les combles de la *Casa de valle*, une chambre à deux larges lits, où couchent ses consuls et ses conseillers, lorsqu'ils doivent passer la nuit à Andorre. Le syndic et le sous-syndic ont aussi un logement, un peu plus spacieux, mais sans la moindre trace d'élégance. Les viguiers perçoivent un droit modique sur les causes criminelles, et les baillis 1 franc par procès civil, et 5 sous catalans (66 centimes) pour chaque témoin dont ils exigent le serment.

Les fonctionnaires portent, comme la population de la vallée, la culotte grise, le gilet rouge et la ceinture rouge des Catalans, la cravate noire, les bas de laine bleue, et les souliers à boucles; le viguier y ajoute un long surtout de drap noir, avec l'épée, la canne à pomme d'or, et le chapeau tricorne garni. Les baillis ont un manteau court à manches en drap noir, et le tricorne, sans épée ni canne; le syndic général porte seul le manteau rouge cramoisi.

L'unique contribution que payent les Andorrans, et qui se nomme la *Quistia,* est perçue alternativement par la France et par l'évêque d'Urgel. Au moyen de cette redevance annuelle, l'Andorre peut tirer en franchise de chaque pays le blé nécessaire à sa consommation, car on n'y récolte que de l'orge et du seigle. Elle s'élève à 1,920 francs pour l'année appartenant à la France; à 842 francs pour l'année réservée à l'évêque. La première de ces sommes représente une capitation d'environ 27 centimes.

Les travaux publics sont payés par les paroisses; chaque habitant, fût-il conseiller ou syndic procureur général, doit fournir sa prestation en nature.

La force armée se compose de 600 hommes, un par famille, fournis par les six paroisses. C'est le dixième de la population de la vallée. Ils sont divisés en six compagnies, commandées chacune par un capitaine ayant sous ses ordres les dizainiers. Ces miliciens n'ont ni tambours, ni drapeau, ni cocardes. Une fois l'an, le viguier, accompagné des baillis, du secrétaire du conseil général, et des consuls et conseillers dans chaque commune, passe successivement la revue de chaque compagnie. La cérémonie a lieu sur la place publique; on y dresse une table entourée de sièges; le secrétaire lit le rôle à voix basse; un conseiller, debout à côté de lui, répète

le nom à haute voix : celui qu'on appelle s'avance au milieu de la place, et, sans répondre, décharge son fusil en l'air, s'approche de la table, et exhibe ses munitions, qui doivent consister en une livre de poudre et 24 balles; on inflige une légère amende à celui qui ne satisfait pas à cette obligation. Le service est gratuit et se borne à l'escorte des prisonniers d'une commune à l'autre. Lorsque les circonstances l'exigent, on convoque les somatènes, c'est-à-dire, toute la population valide, et alors cette force publique peut s'élever à un millier d'hommes, mal armés, mais généralement bons tireurs.

L'Espagne, qui n'a aucun droit de souveraineté sur la vallée d'Andorre, agit à son égard comme protectrice, en raison de son autorité sur le prince-évêque d'Urgel; elle est représentée dans ses rapports avec la vallée par le capitaine général de la Catalogne, et entretient auprès d'elle un commissaire spécial chargé de veiller à l'exécution des conventions mutuelles, à la remise des criminels et des déserteurs. Ce commissaire peut même réclamer l'entrée de la force armée pour la recherche des malfaiteurs et des conspirateurs.

Malgré ce protectorat, malgré la souveraineté de la France et de l'évêque d'Urgel, les Andorrans ont toujours su s'affranchir de la dépendance de l'un ou de l'autre. Ils sont restés constants dans leur neutralité, ne prenant jamais part aux agitations politiques de leurs voisins, et toujours respectés par eux. Deux fois les rois d'Aragon se crurent autorisés à y mettre le séquestre; mais ils renoncèrent promptement à cette espèce d'usurpation. La République française déclina sa souveraineté, se refusa à nommer le viguier et le bailli, à recevoir la Quistia et respecta la neutralité de ce petit pays. On raconte à ce propos qu'une colonne française dirigée sur Urgel pour en faire le siège avait pénétré jusqu'au milieu de l'Andorre; une députation alla à sa rencontre, invoqua l'indépendance de la vallée, et le général Charlet, qui commandait la colonne, donna aussitôt l'ordre de rétrograder. Le refus de la République d'exercer sur l'Andorre la vieille suzeraineté de la France ne parut pas à ce petit pays un motif suffisant pour s'en affranchir à jamais; il pensa, sans doute, que son indépendance était mieux assurée par une double souveraineté indivise, que par la souveraineté d'un seul; aussi, lorsque l'Empire succéda à la République, les Andorrans s'empressèrent-ils d'offrir l'impôt. Une députation du conseil général fut envoyée à Paris pour assister au sacre, et l'on prétend que Napoléon apercevant ces figures étranges, affublées de rouge, aurait demandé ce que c'était. On lui nomma les députés de l'Andorre. « Je me rappelle, dit-il, une république en miniature, blottie dans un petit coin des Pyrénées, que j'ai respectée comme une curiosité politique. »

L'instruction publique est presque nulle; il y a à peine une école primaire dans chaque paroisse, les jeunes gens qui veulent en savoir davantage vont faire leurs études en France ou en Catalogne.

L'industrie se borne à quelques métiers de drap grossier et de toile commune, et à six forges en roulement sur l'Ordino. Ce dernier nombre est loin toutefois de représenter la richesse minérale de la vallée, car, d'après Madoz, elle possède d'abondantes mines de fer de la meilleure

qualité, une de plomb, de l'alun, du quartz, de l'ardoise, des jaspes, des marbres. La mine de plomb argentifère des Cortals d'En Camp serait d'autant plus facile à exploiter, que le bois, si rare dans les Pyrénées-Orientales, abonde dans cette partie. « Mais les prudents pasteurs de l'Andorre, dit à ce propos M. le capitaine Fervel (*Campagnes de la Révolution française dans les Pyrénées-Orientales.* — Paris 1853), se gardent bien d'entrer dans une voie où ils risqueraient leur indépendance. « Les « Espagnols qui sont souvent en guerre, disait l'un d'eux, nous demande- « raient notre plomb, et les Français, peut-être, ne dédaigneraient pas « notre argent. »

« Les Andorrans, dit encore M. Fervel, reconnaissent donc que leur seule garantie d'indépendance est la pauvreté, et c'est pourquoi ils relèguent sur la frontière d'Espagne, à San Julian, et excluent des fonctions publiques tous ceux d'entre eux qui s'occupent d'échange et de commerce ; en un mot, tous ceux qui cherchent à s'enrichir... Le territoire appartient exclusivement à un petit nombre de familles qui reconnaissent dans l'aîné un héritier universel, et tiennent si fort à honneur de ne rien ajouter ni retrancher aux biens qui leur ont été transmis par leurs ancêtres, que certains patrimoines sont restés jusqu'à ce jour ce qu'ils étaient au IXe siècle. Le reste des habitants, depuis les frères des héritiers jusqu'à leurs plus humbles serviteurs, accoutumés à une pauvreté héréditaire, vivent à l'ombre des possesseurs du sol, traités en égaux et payant du travail de leurs mains les maîtres qui les nourrissent. »

Ainsi donc le commerce de la vallée d'Andorre se borne à peu de chose. Elle exporte pour la France des peaux brutes, de la laine et des brebis ; pour l'Espagne, du fer, du bétail (la production la plus importante du pays), du drap, du jambon, du fromage et du beurre. L'importation est considérable, tout ce qui se consomme en comestibles et en boissons vient d'Espagne, même le sel ; et de France, on introduit seulement du poisson et quelques liqueurs. La contrebande est très-active, le village de San Julian en est l'entrepôt, et fait passer en Espagne les produits de l'industrie française en échange des vins fins, des huiles, du sel, des denrées coloniales, et de la soie qu'il introduit d'Espagne en France.

Quant aux produits du sol, ils sont nécessairement peu abondants dans cette contrée toute montagneuse ; le terrain est presque entièrement occupé en pâturages, les terres de labour produisent de l'orge, quelques légumes, du chanvre, d'excellentes pommes de terre, un peu de fruits, des noix, des châtaignes et du tabac dans la partie méridionale. Dans la montagne croissent des pins, des chênes, des chênes verts, des frênes, des peupliers, fournissant en abondance du combustible et des bois de construction qu'on expédie par le Valira et par le Sègre jusqu'à l'Èbre, d'où ils rejoignent Tortosa et la Méditerranée. Nous avons dit que le bétail, grâce à l'excellence des pâturages, est le produit le plus important du pays. On y élève aussi des mulets, d'assez bons chevaux et des porcs dont la chair est fort estimée. La chasse est abondante, et la bête fauve, c'est-à-dire l'ours, le sanglier, le loup et le renard, habite les parties les plus sauvages où elle est rarement inquiétée.

L'Andorre a peu de curiosités architecturales et peu de monuments des temps anciens. On montre cependant, sur une roche, au-dessus du village d'Ordino, les ruines d'un ancien château dont on attribue la fondation aux Maures. Au sommet du port de Fontargent, l'un de ceux qui conduisent vers la France, on retrouve, dans le rocher, les scellements d'un anneau de fer qui avait été placé là, dit-on, par Louis le Débonnaire, en souvenir de son passage, ou comme limite de la vallée. Andorre, la capitale, est un village de pauvre aspect, dont les maisons, bâties en débris de schiste et de granit, n'ont, le plus souvent, aucun enduit. Son édifice le plus important est le palais ou *Casa del Valle*, où le conseil général tient ses sessions, où logent les syndics, et accidentellement les consuls et les conseillers. La façade, d'une architecture lourde et massive, n'a que trois fenêtres de dimensions inégales, et quelques lucarnes; son angle gauche porte une tourelle percée de meurtrières et surmontée d'une croix. Au-dessus du portail, qui ressemble à une porte cochère délabrée, se trouve cette inscription : *Domus consilii, sedes justitiæ*, et, au-dessous de l'inscription, un écu de marbre blanc aux armes de la République. Ces armes, écartelées de la crosse et de la mitre, sont, d'un côté, trois pals sur champ d'azur, de l'autre côté deux vaches accornées et clarinées. (*V.* Andorra, p. 537.)

Les Andorrans sont religieux, hospitaliers, pacifiques, fidèles à leurs antiques coutumes, jaloux à l'excès de leurs libertés. Ils commettent rarement de graves délits, si faibles que soient les pénalités qu'on leur inflige. Ils vivent généralement des produits de leur sol, de leurs troupeaux, de la chasse et de la pêche. On dit qu'ils aiment le vin. « Leur caractère est tout imprégné de leur faiblesse, dit aussi M. Fervel. Catalans de mœurs et de langage, ils diffèrent de ceux-ci par la finesse et par la patience. Ils sont curieux, parleurs même, mais subitement muets et ignorants quand ils croient leurs intérêts en jeu. Aussi, faire le niais pour éviter ou tendre un piège, cela s'appelle-t-il dans les vallées voisines, *faire l'Andorran*. Du reste, c'est surtout vis-à-vis des Espagnols qu'ils usent de réserve et de méfiance, et ils ont beaucoup moins d'inclination pour le pays qui reçoit toutes les eaux de leur vallée, que pour celui qui est séparé du leur par un désert de montagnes. »

LA CATALOGNE.

Don Pascual Madoz, l'auteur du *Dictionnaire géographique, statistique et historique de l'Espagne*, a été longtemps le chef politique de la province de Barcelone; il y a joué un rôle important, et il ne saurait être suspect dans l'opinion qu'il exprime sur les habitants de cette intéressante contrée, la plus active, la plus industrieuse, oserons-nous le dire? la plus française de l'Espagne. Avant donc de parler du pays, nous parlerons des hommes, à l'aide du portrait nettement tracé par Madoz. C'est, d'ailleurs, presque textuellement, l'opinion émise en 1808 par Alexandre de Laborde, et ce jugement d'un Français acquiert une consécration puissante par

l'adoption que Madoz en a faite en le plaçant, comme sa propre pensée. dans son magnifique travail, et en le signant de son nom.

Les Catalans sont laborieux, sobres, enthousiastes pour toute espèce de progrès, d'une imagination vive et pénétrante, ennemis cependant de toute innovation qui porterait atteinte à leurs coutumes, recherchant peu les distinctions, fidèles à leur profession, et surtout à celle suivie par leurs pères. On leur reproche de l'âpreté dans le caractère, de la rudesse dans l'expression, de la véhémence dans les actions. Ces reproches ne manquent pas de fondement; mais si l'on en recherche l'origine, si en même temps on tient compte des bonnes qualités de ce peuple, on trouvera les défauts bien compensés.

L'activité constitue le fond du caractère catalan; elle est brusque, il faut en convenir, chez les hommes dont l'éducation n'a point adouci l'humeur native; mais on doit leur rendre cette justice, que ce besoin de mouvement, cette vivacité naturelle leur ont fait entreprendre de grandes choses. L'activité des Catalans a souvent donné la victoire à leurs armes du temps des comtes de Barcelone et des rois d'Aragon ; elle les a conduits dans l'île de Mayorque, d'où ils ont chassé les Sarrasins; elle les a introduits dans l'île de Sardaigne, où ils ont un instant fondé l'autorité des rois d'Aragon ; elle leur a ouvert le chemin des mers, et les a portés sur tous les points du monde connu ; elle a tourné leur génie vers le commerce; elle a mis en honneur chez eux l'industrie, qu'ils ont placée si haut ; elle a perfectionné sur leur sol l'agriculture ; elle a été le mobile de la création de toutes ces fabriques qui rivalisent par l'installation avec nos meilleures fabriques de France et qui font aujourd'hui la richesse du pays.

Les Catalans sont d'infatigables travailleurs ; ils ont l'oisiveté en horreur ; aucun obstacle ne les rebute. Il n'y a en Espagne ni ville ni port où l'on ne rencontre des Catalans. On les retrouve en France, en Angleterre. en Italie, en Allemagne, dans les Indes, en Amérique. Ils sont braves, hardis, souvent téméraires ; ils sont avec les Aragonais et les Galiciens les meilleurs soldats de l'Espagne.

On prétend qu'ils sont avides d'argent, que cette avidité les conduit à se livrer aux travaux les plus pénibles ; mais ils dépensent aussi facilement qu'ils acquièrent; ils sont généreux, et ils en ont donné de fréquentes preuves dans les époques malheureuses de la Révolution française. Une foule de nos nationaux de toute condition, de tout âge, de tout sexe ont trouvé chez eux à cette époque des secours et des consolations, et plusieurs de leurs villes ont acquis des titres ineffaçables à la reconnaissance de nos provinces du Midi.

Ils aiment avec passion ; s'ils sont reconnaissants du bien qu'on leur a fait, ils sont implacables dans leur vengeance quand ils ont été offensés ; ils ont rarement assez d'empire sur eux-mêmes pour étouffer leur ressentiment. Le Catalan n'est pas méchant cependant ; il se désespère, il crie. il se met en fureur, mais il n'en vient pas souvent aux voies de fait. Il accorde difficilement son amitié ; quand il l'accorde, on peut compter sur elle avec toute sécurité. quels que soient les changements qui surviennent dans sa fortune, quelque importants que soient les sacrifices qu'on peut

réclamer de lui. S'il quitte sa province pour aller dans un pays étranger. il est sûr d'y trouver un pays et une famille dès qu'il y rencontre un Catalan. Les secours et l'appui dont il aura besoin ne lui manqueront plus, et peut-être les obtiendra-t-il avec plus d'empressement, avec plus de sincérité qu'il ne les obtiendrait de personnes de son propre sang.

Il est enthousiaste pour la liberté, et il a souvent soutenu pour elle de terribles luttes. Sous ce rapport, il soupire toujours après une indépendance à laquelle il a quelquefois tenté de parvenir les armes à la main ; on écrirait presque toute son histoire en faisant le tableau de ses insurrections.

Les Catalans sont très-religieux, et apportent dans la célébration du culte beaucoup de piété, et aussi beaucoup de luxe et d'ostentation. Il est peu de villages dans le voisinage duquel il n'y ait quelque ermitage sous l'invocation d'un saint patron. Ces petits sanctuaires, toujours placés dans des sites agréables, voient accourir, aux jours de fête, toutes les populations d'alentour.

Les gens du peuple ont conservé le fameux bonnet de laine rouge, le *gorro*, dont la pointe s'enroule au-dessus du front, la large ceinture rouge ou bleue, retenant sur les hanches une culotte ronde sans jarretières, des bas de laine ou plutôt des guêtres, car ces bas n'ont pas de pied et s'arrêtent à la cheville, et pour chaussure la sandale de sparterie couvrant à peine le bout des doigts, nommée en catalan *espardenya.*

L'idiome catalan est celui des provinces méridionales de la France, c'est *la langue limousine* introduite par nous, avec nos lois et nos mœurs, lors de la grande lutte contre les Maures, et lorsque la Catalogne s'appelait la Marche espagnole et dépendait de l'ancienne Septimanie. Mais cet idiome a perdu en Catalogne la douceur qui le caractérise dans nos provinces, et qui s'est mieux conservée dans le royaume de Valence. On parle peu le castillan, et, si on le parle, il est défiguré par un mélange d'expressions et de tournures catalanes.

L'ancienne Catalogne n'existe plus comme *principauté*, son nom ne subsiste que comme capitainerie générale, embrassant les quatre provinces civiles dont les chefs-lieux sont Barcelone, Girone, Lerida et Tarragone. Chacune de ces provinces est administrée par un gouverneur civil. et forme un commandement militaire dépendant de la capitainerie générale.

Ses limites sont du reste les mêmes aujourd'hui qu'autrefois ; elle occupe l'extrémité N.-E. de l'Espagne sur une étendue de 226 kil. de l'E. à l'Ouest et de 248 kil. du N. au S. Elle a la forme d'un triangle, dont le sommet est formé par la ligne des Pyrénées ; à l'E. est la Méditerranée, au S. la province de Valence, à l'O et au S.-O. l'Aragon. Le sol en est sur beaucoup de points aride et raviné ; les ramifications des Pyrénées y forment des vallées sauvages que les Aragonais, à force de travail, ont transformées en champs fertiles, en vignobles productifs, en belles plantations d'oliviers et en riches pâturages ; les plus remarquables, parmi celles-ci, sont certaines contrées de la haute montagne, et les environs de Ripoll, d'Olot, de la Seu d'Urgel, de Camprodon, où des cultures pro-

ductives ont envahi même les rochers. Les belles plaines de l'Ampurdan, semées de villages et de fermes, les campagnes de Girone, de Vich, de la Cerdagne, d'Urgel, de Tarragone, donnent une haute idée de l'activité et de l'intelligence de leurs habitants.

Les principaux produits de cette laborieuse culture sont : dans la montagne, le pin et le sapin, le chêne et le chêne vert ; dans la plaine, le noyer, le peuplier blanc et noir, le liége, de nombreux arbres à fruit, l'olivier, le mûrier, l'amandier, le noisetier, le caroubier. Parmi les légumes : les haricots, les patates, les fèves, les pois, et les pois chiches, et de nombreuses variétés de plantes potagères. Le vin forme une des principales richesses de la Catalogne, et on cite surtout ceux de Llansa, de la Selva, de Culera dans l'Ampurdan, ceux d'Alella, de Taya et de Tiana sur la côte, et le malvoisie de Sitgès. On y élève peu de troupeaux, si ce n'est dans les riches pâturages des Pyrénées, dans la Cerdagne, dans l'Ampurdan, et au S. dans les environs de Tortosa.

La Catalogne ne le cède d'ailleurs en rien, au point de vue pittoresque, aux provinces voisines ; de toutes parts se développent de magnifiques paysages, et on cite surtout l'admirable panorama de la célèbre montagne de Montserrat (*V.* p. 222).

Les richesses minérales de ce sol montagneux sont nombreuses : partout on en extrait la chaux, le plâtre et l'argile, et on exploite aussi le sel sur l'immense rocher de sel gemme de Cardona, des sources salées à Gerri, des mines de plomb à Falset, des mines de fer dans les Pyrénées, le charbon de terre à Ripoll et à San Juan de las Abadesas. On a du reste trouvé ce précieux combustible sur beaucoup d'autres points, à Manresa, à Tarraga, à Martorell, dans les montagnes de Prades et auprès de Mequinenza. On connaît des gisements de plomb, de fer et de cuivre dans l'Ampurdan, à Basagoda, à Sellera, à Vidreras, à la Bisbal ; sur d'autres points on a trouvé l'étain, le zinc et le cobalt ; la pierre à fusil a été l'objet d'une grande exploitation à Valls et à Montblanch ; les marbres de Tarragone et de Tortosa sont très-connus.

De tous ces centres minéraux naissent des sources dont les vertus sont préconisées. Elles sont nombreuses et importantes. On cite, parmi les eaux thermales, les Caldas de Monbuy, les sources de Carriga, les Caldas d'Estrach, les Caldas de Malavella, toutes salines ; et parmi les sources sulfureuses, la Puda, dans le Llobregat, et Ntra Sra de Caldas au pied de la Maladetta.

Les côtes ont une étendue de 389 kil. depuis le cap Cervera, à l'extrême limite des Pyrénées, jusqu'à l'embouchure de la rivière de Cenia, qui sépare l'extrémité S. de la Catalogne de l'ancien royaume de Valence ; les principaux ports, à partir du N., sont : Rosas, Cadaquès, Palamos, Barcelone, Tarragone, Salou et les Alfaquès à l'embouchure de l'Èbre.

On manufacture en Catalogne les matières premières tirées du sol, et beaucoup d'autres apportées de l'Espagne et même de l'Amérique, des étoffes de soie, des tissus de laine, des draps, des flanelles, des serges, des étamines, des toiles, du linge de table ; plus de 30,000 femmes et jeunes filles sont occupées sur le littoral à la fabrication de blondes et de

dentelles, qui sont fort estimées; et dans les provinces presque entières de Barcelone et de Girone, la récolte et la préparation du liège emploient un grand nombre d'individus. On rencontre partout des verreries, de vastes ateliers de tannerie, des fabriques de papier, de savon, d'eau-de-vie, de chapellerie, d'armes à feu et d'armes blanches; mais de toutes ces industries, la principale c'est l'industrie du coton, qui avait pris un développement auquel la crise d'Amérique a malheureusement été fatale.

Si les Basques ont été les plus hardis marins de l'Océan, les Catalans réclament une place parmi les premiers navigateurs partis de la Méditerranée. Une belle ligne de côtes, de bons ports, et une plage partout accessible ont développé chez eux le goût des entreprises lointaines, et ils ont pris une part active dans les rapports commerciaux entre les deux hémisphères. Ils disputent à la Tarteside (*V.* Andalousie) l'honneur d'avoir été visitée la première par une flotte phénicienne ; il existe entre eux et l'antique Phocée une communauté d'origine qui, de tout temps, a entretenu entre Barcelone et Marseille de nombreuses relations. On remarque en effet quatre familles bien distinctes dans la race catalane : les descendants des Phéniciens et des Grecs occupent le littoral, tant de fois colonisé par les immigrations de ces deux peuples; ce sont les navigateurs et les commerçants de l'antique principauté; les descendants des races indigènes et des Celtes habitent les terres intérieures, élèvent les troupeaux, cultivent le sol, exploitent ses richesses minérales, et livrent leurs produits aux navigateurs, qui les transportent sur les premiers marchés du monde.

Rome, qui avait compris l'importance de la Catalogne et l'appui qu'elle pouvait y trouver dans ses luttes contre Carthage, avait fait de Tarragone le centre politique de ses possessions dans la Péninsule. Elle organisa la province, la constitua en petites républiques : la Cerretanie, l'Ausétanie, la Castellanie, la Lacétanie, etc., elle y rencontra et y combattit, longtemps et vainement, ces premiers germes d'indépendance qui ont traversé les siècles.

Lorsque Rome fut tombée, la Péninsule ibérique fut envahie par les Alains, les Suèves, les Vandales, les Goths ; la Catalogne fut encore le siège de la monarchie nouvelle, jusqu'au moment où cette monarchie se transporta à Séville. C'est de cette époque obscure que paraît dater son nom actuel, qui dérive sans nul doute de *Castellum* ou de *Castella*, ainsi que celui de la Castille, comme le pense Zurita. Puis vinrent les bandes sarrasines : la Catalogne fut le champ où se rencontrèrent les combattants des deux religions. Les Francs passèrent les Pyrénées, comme l'avaient fait les Goths et les Vandales. D'abord repoussés jusqu'à Narbonne, ils revinrent en force, prirent Barcelone et y installèrent un comté feudataire de leur empire. Charlemagne constitua la Catalogne en Marche espagnole, la divisa en neuf comtés, à peu près comme elle avait été divisée par les Romains. Le pays se peupla, la terre mise en culture devint riche et productive ; c'était la plus importante partie de la Septimanie, lorsque Charles le Chauve y envoya Wifred comme gouverneur, lui abandonnant la souveraineté pour lui et ses successeurs. Wifred se fit reconnaître comme marquis ou comte de Barcelone et de la Marche espagnole. Cet état d'in-

dépendance dura plusieurs siècles. Ce fut la plus belle et la plus glorieuse période de l'existence catalane, l'époque des guerres maritimes contre les pirates de la Corse et des Baléares, de l'expédition contre les Maures de Mayorque, conduits par Raymond Bérenger III à la tête de sa noblesse, de la grande croisade formée par ce prince contre les Maures d'Espagne, de concert avec les républiques de Gênes et de Pise, de l'expédition contre Almeria, et de la prise de Tortosa, la place la plus avancée et la plus importante des Maures auprès des frontières chrétiennes.

L'union de Raymond Bérenger IV avec une princesse d'Aragon interrompit le cours de cette existence indépendante ; la Catalogne fut réunie à la couronne d'Aragon sans rien perdre de ses mœurs distinctes, de son idiome, du caractère particulier de sa race, et en regrettant souvent ses libertés d'autrefois. Elle conserva encore ce caractère lorsqu'elle fut annexée à la Castille, jusqu'au moment où le joug lui paraissant trop dur, exaspérée par les vexations des représentants du roi Philippe IV, elle se souleva, en appela au roi de France et redevint province française, comme lorsqu'au IXe siècle elle faisait partie des Marches de Septimanie. Il en résulta des guerres sanglantes, et ce siège terrible de Barcelone pendant la durée duquel les monnaies, frappées dans la ville avec le métal des vases sacrés et de l'argenterie des particuliers, reçurent pour exergue : *Barcino civitas obsessa*. Philippe IV, dans sa correspondance familière, parlait de ce siège dans les termes suivants : « Ils sont réduits à cinq onces de pain un jour, et à six onces de viande de cheval l'autre jour, et ils ne parlent pas de se rendre. »

Enfin, nous en avons dit un mot déjà, la Catalogne, entraînée dans le parti de l'archiduc Charles, lors de la guerre de la Succession, fut cruellement punie de la part qu'elle avait prise à cette lutte. Sa nationalité avait été gravement atteinte, son industrie, sa richesse profondément compromises ; elle s'en releva grâce à cette heureuse activité, à cette ardeur laborieuse qui lui ont fait tirer parti du malheur lui-même. Elle redevint et elle est restée, malgré les misères et les luttes nouvelles des guerres du commencement de ce siècle, même malgré les horreurs d'une guerre civile encore récente, la plus industrieuse et la plus riche des provinces espagnoles.

Elle est aussi la plus peuplée, et compte aujourd'hui 1,761,996 hab. ainsi partagés entre les quatre provinces civiles : Barcelone, 826,050. — Girone, 305,101. — Lerida, 297,377. — Tarragone, 333,468.

LA VIEILLE-CASTILLE.

La Vieille-Castille a, dans l'histoire de l'Espagne, une importance qui nous fait un devoir de lui consacrer un paragraphe spécial ; mais avec la division administrative actuelle de la Péninsule, ce n'est plus qu'une distinction purement géographique. Burgos, qui en était la capitale, est devenue un chef-lieu de province et le siège d'une capitainerie générale qui ne porte pas même le titre de Vieille-Castille. Par une bizarrerie que nous

ne nous expliquons pas, c'est la capitainerie générale placée à Valladolid qui a reçu cette dénomination.

La Vieille-Castille, dont l'étendue était de 1,508 l. carrées, comprenait les territoires de Burgos (333,044 hab.), Santander (241,555 hab.), Logroño (175,020 hab.), Soria (158,319 hab.), Segovia (151,169 hab.) et Avila (181,779 hab.), ayant par conséquent pour bornes, au N., l'océan Cantabrique, à l'E., la Navarre et l'Aragon, au S., la Nouvelle-Castille, à l'O., le royaume de Léon. Deux grands fleuves arrosent ce territoire, l'Èbre et le Duero, ayant pour affluents un grand nombre de rivières assez importantes. L'eau, du reste, abonde de toutes parts, les sondages la rencontrent à une faible profondeur, et les sources minérales froides ou thermales n'y sont pas moins nombreuses que dans les provinces basques. On cite celles d'Arnedo, de Briviesca, d'Arnedillo et de Torrecilla de Cameros. Les montagnes qui enveloppent le territoire sont riches en produits végétaux et minéraux ; des bois, d'excellents pâturages auprès de Reinosa, des cristaux minéraux vers la Granja et San Ildefonso, des marbres bleus et bruns du côté de Ségovie, noirs veinés de blanc dans les environs de Reinosa. Le produit le plus important de la Vieille-Castille, ce sont les céréales, dont l'abondance est telle, que plusieurs provinces voisines s'y alimentent. Les vignes y existent aussi en grande quantité et en excellente qualité, et il est regrettable que les habitants ne soient pas plus habiles dans la fabrication des vins. On y élève avec quelque succès les troupeaux à laine, et la laine qu'on en retire est recherchée dans la plupart des fabriques d'Espagne et de l'étranger.

On sait quelle est l'origine du mot *Castille*. Ce territoire formait, en avant du royaume de Léon, comme un boulevard contre les invasions des Maures ; toutes ses villes étaient fortifiées, ses positions avancées étaient hérissées de *castels* dont on retrouve partout les vestiges. Il fut, après la proclamation de l'indépendance espagnole par Pélage, au milieu des montagnes de l'Asturie, après la constitution des deux souverainetés de Léon et de la Navarre, l'un des premiers royaumes qui s'arrachèrent violemment à la domination de l'islamisme. Le comté de Burgos, qui appartenait au célèbre comte Fernand Gonzalez, fut le centre autour duquel la Castille se constitua indépendante, et devint en moins d'un siècle l'État le plus important et le chef-lieu de l'Espagne catholique. D'abord comté sous Fernand Gonzalez et ses héritiers, la Castille fut érigée en royaume en 1035, sous Fernando Ier, arrière-petit-fils du fondateur, et vit se succéder sur son trône tous ces hommes illustres : Alfonse le Brave, saint Ferdinand qui conquit Séville, Alfonse le Sage qui fit le code des lois espagnoles (*las Partidas*), don Pedro le Cruel ou pour mieux dire le Justicier. et Isabelle la Catholique qui réunit la Castille à l'Aragon par son mariage avec Ferdinand V. et qui, après la conquête de Grenade et l'expulsion des Maures, confondit tous les royaumes de la Péninsule en une seule monarchie.

Les Vieux-Castillans, dont le type subsiste dans la province de Burgos « sont, dit un écrivain, silencieux, graves et tristes ; ils portent sur leurs visages rembrunis l'image de l'ennui et de la pauvreté. » En effet, ils sont

sérieux, réservés, fiers ; ils sont lents dans tout ce qu'ils font, peu communicatifs, surtout avec les étrangers ; mais ils sont simples dans leurs mœurs, ingénus dans leurs actions, vrais dans leurs procédés, et braves surtout. La probité est leur partage ; ils sont obligeants avec noblesse et sans affectation. On peut les appeler les *bonnes gens* de l'Espagne. Ils ne sont point riches ; leur province est une des plus pauvres de la monarchie espagnole, en raison du peu de débouchés qui s'offrent à leurs produits. Le peu de moyens qu'ils entrevoient pour sortir de leur misère les décourage et les retient dans cette indolence qu'on leur reproche.

Santander vient après Covadonga. Alphonse Ier, surnommé le Catholique, fonda, à cette extrémité de la région asturienne, les « quatre villes de la côte » : c'étaient Castro-Urdiales, Laredo, Santander, San-Vicente de la Barquera. Santander en était la principale ; c'était le centre de ce petit pays qu'on a appelé la *Montaña*, non pas que le territoire de Santander soit par lui-même montagneux ; mais parce que le vaste bassin qu'il présente est encaissé et dominé par de grandes masses de hauteurs : les monts d'Europa, les châteaux de Las Urrioles, les cimes de Peñamellera qui forment, à l'O., la limite du territoire vers les Asturies; au S.-O. les hauts défilés du San Glorio, de Pineda, de Sierras Albas, de Brañoseras, du Sepos, où se trouve la coupure du Besaya suivie par le chemin de fer de Madrid, les montagnes de Hijar, celles d'Obios et d'Aradillas, de Peñarroble, et plus loin les rochers de la Magdalena et de Ramales, à la suite desquels vient, à angle droit, du S. au N., une ligne de hauteurs plus petites qui descendent vers la mer, et qui forment la limite de la Bizcaye. Au N. règne l'Océan sur une étendue de 135 kil. de côtes rocheuses, coupées de distance en distance par des baies profondes, où se trouvent, à partir de l'ouest, les ports de Tina Mayor, de Tina Menor, de San Vicente de la Barquera, de Comillas, de Suances, de Santander, de Santoña, de Laredo, et de Castro-Urdiales. La côte est belle ; mais peu abordable pendant la mauvaise saison, et ces différents ports ne sont pas toujours accessibles aux navires fuyant devant le mauvais temps. Neuf feux de classes différentes éclairent cette partie de la côte espagnole : à Castro Urdiales ; à Santoña ; sur l'île de Mouro à l'entrée de la baie de Santander; au château de la Cerda, dans l'intérieur de la baie ; sur l'édifice de la capitainerie du port ; au cap Mayor, à l'O. de Santander ; sur la pointe en avant du port de Suances ; à la pointe du port de San Vicente de la Barquera. Le plus important est le phare du cap Mayor (*V.* p. 119).

De nombreux cours d'eau naissent dans la province. L'Èbre, le Pisuerga, qui ont leurs sources à la base S. des montagnes de Reinosa, l'un traversant toute l'Espagne pour se jeter dans la Méditerranée, l'autre qui descend du N. au S. à travers la Vieille-Castille, pour se joindre au Duero auprès de Simancas. Le Besaya, qui prend sa source sur les pentes N. de la même montagne, et qui parcourt, en allant vers l'Océan, les gorges profondes et pittoresques où s'engagent avec lui la route de Santander et le chemin de fer. Le Besaya se jette dans l'Océan avec le Saja, au fond de la baie de Suances. Le Deva, qui forme la baie de Tina Mayor, descend des pics

d'Europe, auprès de Potes. L'Ason vient de la partie supérieure de la vallée de Ruesga, et est un des tributaires de la baie profonde qui s'étend en arrière de la montagne de Santoña. La rivière de Santander se forme de trois ruisseaux de peu d'importance qui se réunissent auprès de Guarnizo; enfin l'Agüera, réunion de petits cours d'eau venant des vallées de Villaverde et de Guriezo, constitue la rivière d'Oriñon, non loin de la limite de la Bizcaye.

La province est riche en eaux minérales, par la notoriété sinon par la quantité : les Caldas de Besaya, chlorurées sodiques thermales; Puente Viesgo, chlorurées sodiques thermales, dans la vallée de Toranzo; la Hermida, auprès de Potes, chlorurées sodiques très-thermales; Ontaneda et Alceda, dans la vallée de Toranzo, sulfureuses calciques thermales, alimentant deux beaux établissements qui sont signalés parmi les mieux installés d'Espagne; la Fuente Santa de Lierganes, sulfurées calciques; Solares, bi-carbonatées calciques et thermales, dans un des sites les plus pittoresques des environs de Santander, et des sources ferrugineuses froides. Les baies et les criques formées par la côte sur plusieurs points présentent de jolies plages de sable fin, très-propices pour les bains de mer, et des établissements en renom se sont établis à Castro-Urdiales et au Sardinero, tout auprès de Santander.

La province de Santander possède des mines; sa principale richesse à cet égard a consisté d'abord en mines de fer exploitées à Camargo, à Revilla, à Solares, à Galizano, à Limpias, Ampuero, et surtout à Mioño et à Onton, non loin de l'immense gisement de Somorrostro en Bizcaye.

Cette importance s'est considérablement accrue depuis qu'a été entreprise et développée, avec un grand succès, l'exploitation des mines de calamine et de blende découvertes sur tout le versant S. de la chaîne cantabrique, et plus particulièrement au voisinage des monts Asturiens. Le plus important de ces gisements, à Reocin, signalé par la teinte rouge du sol aux voyageurs qui passent avec le chemin de fer dans la vallée de Besaya, est exploité par la Real Compañia Asturiana, et envoie des quantités considérables de minerai aux fonderies de zinc en France et à celles de la Vieille-Montagne. (*V.* p. 117.)

D'autres gisements de même nature sont exploités, moins fructueusement peut-être, à Udias, aux pics d'Europe, à Mercadal; et ils donnent un caractère tout particulier à la production minière de la province. La quantité de minerai obtenue, en l'une des dernières années, par 9 exploitations distinctes, s'est élevée à 811,327 quintaux métriques. On trouve et on exploite du cuivre à Barcena et à Soto, près de Reinosa (6,145 quintaux métriques par an); à Las Rosas, des lignites qui alimentent la grande verrerie de la Luciana (59 quintaux métriques). La valeur totale des exploitations de fer, de cuivre, de plomb, de zinc et de lignite s'est élevée à 5,206,000 pesetas. On trouve du plomb et de la galène argentifère auprès de Castro-Urdiales. A Cabezon de la Sal et à Cabiedes existent des bancs considérables de sel commun, dont l'exploitation n'est pas entreprise d'une manière régulière. A Esles et à Totero, ont été reconnus des bancs de kaolin non

moins pur que celui que fournit le territoire d'Espelette dans les Basses-Pyrénées. Enfin, on a signalé au Puerto del Escudo et à Parbayon, des bancs de roches bitumineuses desquelles l'industrie pourrait obtenir par la distillation des huiles minérales. Les autres gisements de toute nature reconnus et non exploités sont au nombre de plus de huit cents.

Le chemin de fer, venant de Venta de Baños, par Palencia et Alar, entre dans la province entre Mataporquera et Pozazal, et la traverse du S. au N., franchissant la montagne et les gorges du Besaya, entre Reinosa et Barcena, par d'immenses travaux. Une grande route, de premier ordre, de Valladolid à Santander, suit la même direction. Une autre route, de deuxième ordre, vient de Burgos, et passe la limite de la province auprès de San Miguel de Luena ; elle se réunit à la première à Peña Castillo, deux kilom. avant l'arrivée à Santander. Une troisième, de même ordre, se détache de la précédente à Muriedas, à 2 kil. 1/2 après Santander, et se dirige par Solares, Riotuerto et Ramales, vers la limite de la province de Bilbao, d'où elle atteint cette capitale. Une quatrième, du même ordre, part de Torrelavega, vers San Vicente de la Barquera, et longe le littoral, dans la province d'Oviedo, pour rejoindre cette ville par la vallée d'Infiesto. Une autre, vieille route historique, que suivit Charles-Quint, après son abdication, pour aller chercher sa retraite de Yuste, a son origine au port de Laredo, descend du N. au S, par Ramalès, et pénètre dans la province de Burgos, où elle rencontre Medina de Pomar. Ces routes sont bonnes ou à peu près bonnes ; les autres voies locales ne sont pas toujours très-praticables.

Toute la partie montagneuse est très-boisée en chênes, en hêtres, en chênes-lièges ; mais n'a pas assez de communications intérieures pour l'exploitation des planches, des poutres et des écorces que l'on pourrait en tirer. Ces pâturages représentent une surface de 185,000 hectares, où l'on nourrit 17,000 bêtes à cornes, 2,400 chevaux, 81,000 moutons et chèvres, et 3,000 têtes de l'espèce porcine.

La pêche est l'industrie toute naturelle des petits ports de la côte, principalement de Castro-Urdiales et de Laredo ; elle alimente les marchés de Burgos, de Valladolid et de Madrid ; il existe dans ces deux ports des fabriques nombreuses de salaisons et de conserves.

Dans l'intérieur de la province, l'industrie la plus active est la préparation, la conservation et l'expédition des farines. L'Èbre et le Besaya font mouvoir, aux environs de Reinosa, de nombreuses minoteries, des usines considérables, que l'on nomme : « fabriques de farines », et dont les produits, enfermés dans des barils de chêne, sont en grande partie envoyés à Santander, d'où ils sont expédiés vers les Amériques. Un document ancien évaluait à 25 le nombre de ces usines, à 124 le nombre des meules qui y sont en mouvement, et à 7,500,000 réaux la valeur des établissements. Un autre document, plus récent, établit qu'il a été expédié de Santander, pour l'Amérique, en une année moyenne, 284,495 barils et 33,537 sacs, représentant 2,544,256 arrobes (29,284,400 kil.) et, pour les autres pays étrangers, 1,364,911 arrobes de farines (15,703,081 kil.) et 33,352,451 kil. de blé. Ces chiffres donnent une idée du transit considé-

rable qui se fait par la province et aussi de l'immense importance des produits des grandes plaines de Castille.

La population de la province de Santander s'élève à 241,565 âmes. On évalue au dixième le nombre des enfants fréquentant les écoles d'enseignement primaire. Le principal établissement d'enseignement secondaire est l'Institut de Santander, fondé en 1839, sous le titre d'Institut cantabrique, et qui a reçu une excellente organisation, Il possède un cabinet de physique complet; un cabinet d'histoire naturelle; des collections géographiques, mathématiques et topographiques. A l'Institut sont annexées une École professionnelle de nautique, une École de dessin, et une bibliothèque de trois mille volumes. Des collèges existent à Villacarriedo, à Reinosa et à Santoña. Celui-ci possède aussi une École de nautique. Il faut mentionner également l'École normale des professeurs établie à Santander depuis 1868.

Dans chaque partie de la province il existe des traditions religieusement suivies par la jeunesse des classes laborieuses pour le choix d'une profession. Ceux qui naissent dans les ports de la côte ne se bornent pas à se faire pêcheurs ou navigateurs, ils ont tous pour coutume d'émigrer, pendant quelques années, à Cuba ou dans l'un des autres pays d'Amérique. Ceux de l'intérieur vont pratiquer un métier quelconque dans la Péninsule, et reviennent dès que le travail fait défaut. Les Pasiegos, originaires des partidos de Romalès et de Villacarriedo, fabriquent du beurre, des fromages, et vont les vendre dans les provinces voisines; quelques-uns font un trafic plus ou moins licite. Ceux de Torrelavega, de Cabuerniga et de San Vicente de la Barquera vont jusqu'en Andalousie, et dans les ports de la province de Cadix, où ils ouvrent boutiques d'huile, de vinaigre, de vin, etc.

Les habitants de la province sont pacifiques, laborieux, studieux et sobres. Le plus grand nombre se nourrit de maïs, de pommes de terre et de légumes; on consomme plus particulièrement le pain de blé à Santander, à Castro, à Laredo, à Santoña ,à Torrelavega et à Reinosa.

Les *Montañeses*, c'est le nom générique des habitants, sont intelligents, instruits; mais ils ont la réputation d'être processifs. La vie est simple. La population rurale est particulièrement honnête, et accueillante pour l'étranger. Elle est très-attachée au travail des champs tant que dure la semaine.

Le soir des jours de fête, les hommes s'adonnent avec passion au jeu de boules; les jeunes gens dansent avec l'accompagnement monotone du tambour de basque; les femmes jouent à la brisque. La femme a une existence très-laborieuse et très-dévouée; elle aide son mari dans le travail des champs, elle sème, elle entretient la terre, elle recueille la récolte, elle cultive le jardin, et soigne les bestiaux. Ce n'est pas seulement une compagne toujours très-aimée, c'est un associé nécessaire d'une industrie activement conduite, et la petite fortune que le laboureur accumule péniblement est plus souvent atteinte par la mort de la femme que par celle du mari.

La femme de Santander est un type tout spécial, qui se distingue très-

particulièrement de la villageoise de la province et de la citadine du reste de l'Espagne.

La femme du peuple tient un grand rôle dans le mouvement de la ville. C'est elle, sur le port, qui charge et décharge les navires ; elle partage avec l'homme les risques et les profits de la pêche ; elle donne la vie à la manufacture de tabacs et aux fabriques de conserves. Très-indépendante de caractère, elle partage son existence entre les devoirs de la famille et les nombreux ateliers où elle trouve de l'emploi, sans que ce genre de vie expose à la moindre atteinte, ni son honnêteté, ni l'affection qu'elle porte au foyer domestique.

Un tableau déjà ancien de la proportion de la criminalité relativement au chiffre de la population, établit que la province de Santander occupe le trente-quatrième rang dans le classement comparatif des provinces espagnoles. Il ne dépend pas du bon témoignage que nous venons de porter, avec Madoz, du caractère pacifique et bienveillant des habitants, qu'il n'y ait dans les entraînements de la vie maritime et manufacturière des causes accidentelles qui ne compromettent pas pour cela notre appréciation.

La province de la Rioja, qui fit partie de la Vieille-Castille, et dont le chef-lieu est Logroño, a pour points extrêmes, en haut Villafranca et Belorado, de la province de Burgos, dans les montagnes d'Oca ; en bas, Alfaro et Cervera, sur les frontières S. de la Navarre, et Agreda dans la Sierra de Moncayo. C'est une grande vallée ayant la figure d'un S, mesurant 136 kil. dans sa longueur, 45 à 50 dans sa largeur. Elle est parcourue par l'Èbre d'une extrémité à l'autre, et nettement limitée par quatre chaînes de montagnes. La plus importante est celle qui sépare les deux bassins parallèles de l'Èbre et du Duero ; elle commence à Villafranca, à 30 kilomètres E. de Burgos ; descend du N.-O. au S.-E. entre la Rioja et la province de Soria, et se termine vers Tarazona d'Aragon. La seconde va, du S. au N., de Villafranca à Pancorbo et à Miranda. La troisième commence à cet étroit passage où l'Èbre s'élance entre les rochers de Buradon et de Bilibio, prenant successivement les noms de Toloña, Sonsierra et Abalos, jusqu'aux derniers sommets de la Sierra Cantabria au N.-E. de Laguardia. De ce point, l'Èbre forme lui-même la limite jusqu'à la ville d'Alfaro, près de la route de Pampelune à Tudela. La quatrième enfin se rattache à la première au-dessus d'Agreda, et monte au N. jusqu'à Alfaro, en suivant le cours de l'Alhama.

Tout ce bassin, qui occupe 8,370 kil. carrés, a pour limites l'Alava et la Navarre au N., la Vieille-Castille à l'O., Soria au S., l'Aragon à l'E. Il produit des fruits de toute sorte en assez grande quantité pour en exporter dans les provinces basques ; des céréales, du vin renommé (plus de 650,000 hectol.), de l'huile excellente, bien que la culture de l'olivier y soit peu étendue, de la soie et toutes les variétés des plantes potagères. Le mouvement commercial y est très-actif ; il consiste surtout en troupeaux et en laines de belles espèces très-estimées. Le sol des montagnes recèle quelques richesses minérales : un peu de fer dont l'exploitation a été abandonnée en raison de son âcreté, du cinabre vers Torrecilla de

Cameros, la galène sur certains points de cette même chaîne du S.-E.; du cuivre aux environs d'Arnedillo, de Cervera et de Villaverde ; un filon d'antimoine à Aguila; du cuivre de rosette et un peu d'argent auprès de Haro; de la marcassite à Anguiano ; de l'étain à Robles; du charbon de terre vers Arnedillo ; à Agoncillo, des carrières de *bol* de qualité égale à celui d'Arménie, et des argiles fines qui ont été employées par les Romains pour la céramique ; enfin de beaux marbres à Baños de Rioja, Muro de Cameros et Ezcaray.

Les forêts y ont été abondantes et d'un bel aspect ; elles sont devenues ce que deviennent les forêts de toute l'Espagne ; l'incurie les détruit, et l'absence de mesures contre la vaine pâture en empêche la reproduction.

La Rioja ne le cède pas aux provinces voisines en richesses hydro-minérales ; ses eaux d'Abalos, de Foncea, de Grabalos, de Torrecilla de Cameros et d'Arnedillo ont des vertus dûment constatées. Le professeur de chimie Louis Proust, qui a analysé ces dernières dès 1806, disait qu'elles n'étaient pas inférieures à celles de Bagnères de Bigorre, et « qu'il y avait folie à aller chercher en pays étranger ce que la nature a répandu en si grande abondance sur le sol espagnol.» Le professeur Proust a eu parfaitement raison s'il a fait une comparaison de quantité ; mais il n'est pas étonnant que les malades un peu fortunés préfèrent les thermes français aux établissements espagnols, si dépourvus en général d'une installation à peu près confortable.

L'industrie manufacturière n'a pas progressé, dans la Rioja, comme le commerce. On y fabrique des draps, des serges, des toiles pour les besoins du pays, de la chapellerie, de la passementerie, des cuirs, du papier, du savon, etc., comme partout, et sans exporter au dehors.

Le pays tout entier offre un charmant aspect. Ces belles montagnes toutes couvertes de verdure, ces rochers escarpés s'élançant au milieu d'une végétation puissante qui ne néglige aucune parcelle d'humus, ces vastes prairies, ces pentes couvertes de vignobles, ces plaines où les sillons s'alignent avec une irréprochable régularité, ces eaux abondantes qui descendent de toutes les hauteurs pour fertiliser la campagne, tout cela présente aux regards une succession de riches tableaux et de perspectives pittoresques.

Les Riojanos sont de braves gens ; ils ont le caractère noble, franc et honorable de leurs voisins de l'Alava et de la Castille, et cependant nous ne saurions dire qu'il y ait une égale vertu et une aussi louable moralité chez les habitants de la plaine et chez ceux de la montagne. Des uns aux autres la différence est grande. Ceux-ci, vivant sur un sol ingrat qui ne leur fournit pas, à leurs premiers efforts, des moyens suffisants de subsistance, luttent courageusement, travaillent sans cesse, ou bien vont chercher dans le commerce les ressources que la terre ne fournit pas en assez grande quantité. Ils amassent presque tous un petit pécule, le rapportent dans leurs foyers, y installent quelque industrie, et y introduisent peu à peu l'aisance et les bons exemples. Les autres, les riverains de l'Ebre, vivent sur un sol fertile qui fournit, sans peine et presque sans

travail, aux besoins matériels de la vie. Placés à une petite distance des provinces récemment encore ouvertes aux marchandises étrangères, sauf interdictions douanières, ils avaient coutume, il y a peu d'années, d'aller y pratiquer, la nuit, un genre de commerce hasardeux mais lucratif, que la loi n'a pas encouragé ; ils vivaient le jour dans la mollesse, ils aiment les boissons spiritueuses, et n'avaient pas généralement d'aussi bonnes mœurs que leurs voisins de la montagne. L'établissement des lignes de douanes à la frontière de la France a grandement modifié la cause et détruira certainement l'effet. En somme, c'est un beau peuple, de constitution robuste, très-expert dans la fabrication du vin, et très-enclin à la profession des armes. Les femmes sont belles, gracieuses, laborieuses et adroites.

Le chef-lieu de la province romaine autour de l'Èbre était *Varia,* dont il ne reste plus, auprès de Logroño, qu'un pauvre village de quelques feux, encore semé de vestiges de cette grande époque ; le pays de Varia était *la Varejia* ou *Arejia,* le temps en a fait *la Rioja*. Occupée par Suintila, soumise par Leovigilde, possédée par les musulmans, elle devint un comté sous les institutions surgies en Asturies. Sancho *Abarca,* premier roi de Navarre, s'en empara, en fit une principauté importante, prit en affection Najera, capitale de la Rioja avant Logroño, et quand Garcia Sanchez succéda à son père, il s'intitula roi de Pampelune et de Najera. Un autre Garcia Sanchez, petit-fils de celui-ci, transporta à Najera le siège de la cour de Navarre, et fut surnommé *el de Najera.*

Garcia Sanchez convoitait les États de son frère Ferdinand Ier, de Castille. Une fois installé à Najera, il tombe malade ou feint de l'être, afin d'attirer son frère auprès de lui. Ferdinand accourt pour le voir; mais, averti du piège, il s'échappe et rentre dans ses États. Ferdinand tombe malade à son tour ; Garcia va le visiter, et, victime de la ruse qu'il a ourdie, est saisi et enfermé dans le château de Cea. Mais il corrompt ses gardes, s'évade en jurant de se venger, et rassemble une armée.Ferdinand fait de même ; plus fort en nombre, plus habile capitaine, il enveloppe à Atapuerca, à 4 lieues de Burgos, la troupe de Garcia, qui, assailli par l'élite des chevaliers de Castille, tombe mortellement frappé de plusieurs coups de lance.

Ferdinand vint triomphant à Najera, y déposa le corps de son frère, envoya son neveu Sancho Garcès en possession du royaume de Navarre, et annexa la Rioja à la Castille.

Tour à tour soumise à l'Aragon et à la Castille, cette province, dont l'importance avait déchu depuis la chute de la royauté de Najera, se vit tout à coup envahie, en 1360, par don Henri de Trastamarre et don Tello. Don Pedro accourut pour s'opposer à cette invasion, rencontra son frère auprès de Najera, le battit et reprit la ville. Najera, sept ans après, le 3 avril 1367, fut témoin d'une nouvelle rencontre entre don Pedro et don Henri. Du côté du premier, à Navarrete, étaient le prince de Galles, Olivier Clisson, Jean Chandos, le captal de Buch, le comte de Foix ; avec don Henri marchaient Duguesclin, le maréchal d'Audenehan, le Bègue de Villaine. Une trahison découvrit le flanc de l'infanterie de Duguesclin ;

elle fut mise en désordre, et la bataille fut décidée par la fuite de don Henri et par la capture de presque tous les chevaliers français.

Les fastes de la vieille province de Rioja, confondus avec ceux de la province actuelle de Logroño, ne fournissent plus, à partir de cette époque déjà reculée, d'éléments pour l'histoire de l'Espagne. Les Français y vinrent en 1521, pendant la courte occupation de la Navarre par François Ier; ils y reparurent en 1808, et souffrirent du mauvais accueil des Riojanos. L'un de ceux-ci, qui fit alors ses premières armes, joua plus tard un rôle important dans les luttes qui ont suivi la mort de Ferdinand VII, et dont il fut l'une des plus illustres victimes. Ce fut Martin Zurbano.

La province de Soria est l'une des plus petites et des moins peuplées de l'Espagne; les changements successifs qui se sont opérés dans la division administrative du royaume ont beaucoup réduit son importance, qui n'a jamais été bien grande, et lui ont enlevé chaque fois quelques parcelles de son territoire. Elle a pour bornes : au N., les provinces de Burgos et de Logroño; à l'E., celle de Saragosse; au S., celle de Guadalajara, et à l'O., celles de Ségovie et de Burgos. C'est le sol le plus aride et le climat le plus froid de toute la Péninsule : une succession de montagnes, de vallées profondes, sans doute pittoresques par leur forme, mais d'un aspect peu attrayant. Sur certains points, la végétation est active et riche; on rencontre de grands bois de pins, de hêtres, de chênes; sur d'autres points se présentent d'immenses pâturages autrefois couverts de nombreux troupeaux; mais la plus grande partie de la contrée n'offre que des cimes pelées, dépourvues de végétation, couronnées de neige pendant presque toute l'année. La grande culture y est à peu près nulle, et le sol ne fournit pas aux habitants des ressources suffisantes. Les produits naturels sont peu abondants ; les richesses minières de la province voisine de Guadalajara ont provoqué sans succès les recherches de quelques industriels; on a trouvé des gisements de charbon de terre, inexploitables en raison de l'absence des communications; du minerai de fer qui n'a pu être employé, parce que ses produits étaient aigres; du soufre, du cuivre, du plomb et de l'étain,qui ne paraissent pas en assez grande abondance pour qu'il y ait bénéfice à les extraire. Les marbres ne manquent pas, mais l'état des chemins ne permet pas non plus de les exploiter utilement.

Les cours d'eau sont nombreux, l'industrie en tire peu de parti; les lacs, dans les parties élevées, sont une des particularités de cette contrée : deux d'entre eux donnent naissance au Duero et au Queiles; un autre, voisin de Medinaceli, est alimenté par une abondante source salée. L'exploitation de cette source occupe tout un quartier de la ville.

Les chemins sont ce qu'ils peuvent être dans une contrée aussi accidentée. La ligne de fer projetée à travers la province, et qui rejoindrait vers Sigüenza la ligne de Saragosse, y sera certainement d'un grand secours. Le chemin de Pampelune à Madrid, qu'elle remplacera, était autrefois très-suivi. La *carretera general* de Madrid à Barcelone emprunte 40 kil. du territoire de Soria entre Esteras et Monreal d'Ariza; un

chemin de voitures part d'Aranda en Castille, traverse la province par Almazan, et se relie, vers Huerta, à la route de Barcelone ; d'autres, desservant les localités entre elles, ne sont accessibles qu'aux chevaux et aux mulets, et il faut toute l'audace des habitants pour essayer d'y faire passer quelquefois les rares voitures à bœufs qui transportent des bois exploités.

Les récoltes comprennent quelques céréales de qualité inférieure, des légumes, un peu de vin, du lin, du chanvre, des fruits tardifs, mais fort bons. Le bois abonde pour le combustible, toutefois il est mal aménagé, et disparaît peu à peu. Le gibier est abondant, et aussi la bête fauve, le renard et le loup. Celui-ci descend des montagnes par bandes, pendant l'hiver, pénètre dans les villages, et bloque chaque nuit les habitants dans les maisons.

Les troupeaux formaient autrefois le principal revenu de la province. Le commerce des laines fines, au moins aussi important alors que celui de la province de Léon, a considérablement déchu, et la richesse en troupeaux ne s'élève plus qu'à 1 million de piécettes, sur les sept millions et demi de la richesse totale de la province.

Nous trouvons sur un tableau statistique des industries et professions des Sorianos, et du produit moyen qui en résultait pour chacun d'eux, il y a trente ans, que 39 médecins, pour toute la province, gagnaient chacun, par jour, 10 réaux 32 maravedis (2 fr. 75 cent. env.) ; 161 chirurgiens et saigneurs (*sangradores*), 5 réaux 1/2 (1 fr. 40 cent.) ; 88 avocats, notaires, greffiers et receveurs, 4 réaux (1 fr. 10 cent.) ; 54 apothicaires, autant que les médecins ; 2 imprimeurs et 2 architectes, 4 réaux ; 76 tailleurs et 15 barbiers, 1 réal 1/2 ; 11 cardeurs, 28 maravedis (23 cent. 1/2). La situation ne s'est pas beaucoup améliorée.

Le commerce est à peu près nul. Les grains et les laines y tiennent le premier rang. Une boutique est chose à peu près inconnue, et quand on en rencontre une dans les principales localités, elle réunit pêle-mêle tout ce qui peut être nécessaire à la consommation locale : quelques tissus, la quincaillerie, des légumes, du lard, de la morue, un peu de sucre et du cacao. On exporte du bois vers Madrid ou vers l'Aragon, et l'on importe, en échange, quelques objets de première nécessité.

L'instruction publique, on peut le comprendre, laisse beaucoup à désirer ; les écoles sont rares. — La statistique, qui accuse un nombre de 484 écrivains publics, secrétaires de municipalité, sacristains et maîtres d'école, leur assigne à chacun un revenu quotidien de 1 réal 3 maravedis. On compte 489 écoles fréquentées par 9,000 garçons et 3,000 filles.

En résumé, les Sorianos sont de braves gens, de mœurs simples, « soumis à l'autorité et respectueux vis-à-vis des personnes de qualité », comme l'a dit Madoz à propos des Léonais ; très-francs, apportant une grande bonne foi dans leurs contrats, respectant la propriété, et ayant rarement affaire à la justice. La statistique criminelle a enregistré, à cet égard, 437 accusés pour la population totale, c'est-à-dire 1 pour 265 individus ; 1 homicide sur 656 ; et à Soria, particulièrement, 1 sur 962.

LA NOUVELLE-CASTILLE.

La Nouvelle-Castille est peut-être la province du centre de l'Espagne qui manque le plus d'unité et de physionomie particulière. Toute son histoire passée se résume dans l'histoire de Tolède ; mais les splendides souvenirs de ce royaume célèbre sont insuffisants à dissiper l'obscurité qui couvre le reste de la région. Le seul mouvement qui s'y fasse n'a pas d'autre théâtre que Madrid, et ne rayonne pas au-delà du territoire restreint de la capitale. Guadalajara, au centre de la fertile contrée de l'Alcarria, Cuenca, au fond de ses montagnes sauvages, Ciudad Real, au milieu de ses plaines immenses, restent isolées dans leurs districts, et ne reçoivent du chef-lieu de la province d'autre impulsion que celle qui s'adresse aux autres divisions de la monarchie.

Lorsque les braves Castillans du XIe siècle, franchissant les montagnes du Somosierra et du Guadarrama, descendirent vers l'étroit royaume de Tolède, ils traversèrent les grandes plaines, passèrent le Tage et le Guadiana, et, arrivés aux montagnes de la Sierra Morena, au terme de cette marche glorieuse qui dura un siècle et demi, ils donnèrent à leur conquête le nom de la patrie qu'ils avaient laissée derrière eux, et l'appelèrent la Castille-Nouvelle.

Au nord de cette immense province s'élèvent les sommets neigeux du Somosierra, au N.-O. les hautes murailles du Guadarrama, vers l'orient les Sierras de Molina et de Cuenca s'unissent à celles d'Alcaraz et de Murcie, qui bornent le S.-E.; au S. une partie de la Sierra Morena sépare la Castille des jardins délicieux de l'Andalousie ; à l'occident s'étend l'Estrémadure.

Une population insuffisante occupe cette vaste contrée, un peu pressée dans la campagne de Tolède, rare et disséminée dans les solitudes de la Manche. Rarement la nature s'y réveille de son aride monotonie, plus rarement la main de l'homme a cherché à animer par quelque monument ces interminables perspectives. Un fait digne de remarque et qui prouve encore combien la Nouvelle-Castille diffère par les costumes des autres provinces espagnoles, c'est qu'on n'y rencontre presque pas de couvents dans les campagnes. L'ère monastique était antérieure à l'époque de la conquête ; l'agriculture était déjà affranchie de la tutelle des abbés ; les fondations religieuses restaient désormais confinées dans les villes. Et d'ailleurs, cette époque était éminemment féodale et guerrière, et on retrouve encore, au-dessus de presque chaque village, un vieux château construit par les Maures ou par leurs vainqueurs, ou bien, au milieu des habitations, quelque alcazar converti plus tard en palais.

Les villes castillanes sont en petit nombre, si l'on considère l'étendue du territoire, et sauf une seule, malgré le mouvement qui devait résulter du voisinage de la capitale, elles n'ont conquis ni importance ni renom. L'énumération en sera brève : Siguenza avec sa magnifique cathédrale, Guadalajara avec son palais désert, Alcala avec ses souvenirs universi-

taires, Madrid, la capitale moderne, Tolède la vieille cité impériale, Cuenca la monumentale, Huete dans les montagnes de l'orient, et deux seules villes, et encore modernes, au milieu des grandes plaines du midi : Almagro et Ciudad Real.

Aucune, si ce n'est Tolède, n'appelle vivement l'attention de l'artiste et de l'homme d'étude; mais celle-ci offre à elle seule un merveilleux musée de vestiges goths, de ruines arabes, de synagogues hébraïques, de paroisses mozarabes, de constructions gréco-romaines, et tous les plus beaux échantillons de l'art gothique, depuis le sarcophage aux dimensions modestes, jusqu'aux arcs immenses de la belle cathédrale. A Tolède habitent les vieilles traditions, rendues plus poétiques encore par le voisinage de Madrid, où ne manquent pas tous les genres de contrastes : les souvenirs de la cour autrichienne et les grandeurs stériles de la maison de Bourbon, les rues étroites et les vastes habitations, de belles promenades ombragées et des alentours d'une aridité navrante, un magnifique palais, et nul monument religieux digne d'attention.

Après ces deux villes, l'observateur n'a plus à voir en Castille que la riche oasis d'Aranjuez, les beaux jardins de la Granja, au milieu de la montagne, et les lourdes masses de l'Escorial.

L'histoire particulière de la Nouvelle-Castille n'a pas plus de relief que sa physionomie physique.

Lorsque les Carthaginois et les Romains se disputaient la possession de la Péninsule, ce territoire était partagé en grandes tribus indépendantes l'une de l'autre, distinctes par les mœurs et par le mode de gouvernement. Ses plaines orientales, correspondant à peu près à la province actuelle de Cuenca, formaient une grande partie de la Celtibérie ; à l'ouest de la Celtibérie, depuis le Guadarrama jusqu'aux montagnes de Tolède, s'étendait a Carpétanie. Au sud, les Oretani occupaient les vastes campagnes limitées par la Sierra Morena, la Manche aujourd'hui.

Quand vinrent Requila avec les Suèves, Euric avec les Visigoths, toutes ces divisions disparurent. Leovigilde établit sa cour à Tolède qu'aucune cité n'égala en puissance et en gloire jusqu'au moment de l'invasion des Arabes, en 711. Ils se répandirent en un clin d'œil sur toute l'Espagne, ne rencontrant dans cette course torrentielle que Tolède, qui essaya un instant de leur fermer ses portes ; puis ils franchirent le Guadarrama et pénétrèrent jusque dans la Cantabrie. Tolède cessa d'être une capitale et devint le chef-lieu d'une grande province arabe qui comprenait, non-seulement toute la Castille actuelle, mais encore une partie de l'Andalousie, les royaumes de Murcie et de Valence, et presque toute la Vieille-Castille.

Au IXe siècle, l'un des Hadjibs des Ommiades, Ismaïl-ben-Dylnun, fit du gouvernement de Tolède un royaume indépendant, et s'allia aux gouverneurs d'Albarracin et de Valence pour tenir tête aux Maures d'Andalousie. Le roi de Cordoue prit les armes, fut battu et se vit un instant assiégé dans sa capitale. Tolède devint la reine de tout le centre de la Péninsule, et le royaume de Valence était son tributaire.

Mais bientôt, au milieu de dissensions sans nombre, la puissance arabe se mit à déchoir. Ferdinand Ier, réunissant les forces de la Vieille-Castille

et de Léon, envahit à son tour les campagnes de Guadalajara et de Madrid, ne s'arrêta qu'aux rives du Tage, brûlant et dévastant sur son passage, et faisant payer sa retraite au prix de nombreuses richesses et de tributs humiliants. Une alliance s'en suivit; mais elle ne préserva pas longtemps le royaume de Tolède, et un jour, en 1085, le trône croula et le roi arabe, expulsé, alla se réfugier à Valence. La monarchie castillane se transporta à Tolède, elle s'y maintint deux siècles sans étendre beaucoup ses limites, jusqu'à ce qu'Alfonse VII, vainqueur des infidèles, dictant des lois aux autres rois chrétiens, eût attaché sur son front le diadème impérial. Il passa le Guadiana, prit Calatrava et s'avança jusqu'à la Sierra Morena. Les musulmans divisés entre eux sollicitèrent son alliance, l'attirèrent jusqu'au milieu de l'Andalousie et du royaume de Murcie. Cordoue lui ouvrit ses portes, et vit planter la croix sur sa superbe mosquée; Baeza se rendit : Almeria, enveloppée par les troupes chrétiennes, cernée sur mer par les galères de Gênes et de Barcelone, tomba au pouvoir du roi, avec toutes les richesses que la piraterie y avait accumulées.

Lorsque la mort surprit Alfonse VII, son successeur, non moins influent sur les autres monarques de la Péninsule, dictant la paix au dedans, arbitre au dehors entre la France et l'Angleterre, résolut de porter un grand coup contre cette puissance toujours inquiète, et de convoquer contre l'islamisme une croisade décisive.

Des chevaliers de presque tous les pays de l'Europe, des aventuriers, avides de combats et de butin, accoururent à la voix du monarque castillan. Alfonse écrivait au pape Innocent III qu'il avait dans son armée cinquante mille fantassins et douze mille cavaliers étrangers; l'Aragon fournit vingt mille hommes et trois mille chevaux conduits par leur roi don Pedro II; don Sancho VIII amena les chevaliers de Navarre; le Portugal envoya ses hommes d'armes; le roi de Léon, ennemi du roi de Castille, était le seul qni manquât dans cette royale armée.

Toutes ces masses nombreuses, réunies sous les murs de Tolède, s'ébranlèrent enfin au mois de juillet 1212, à travers les grandes plaines de la Manche, refoulant les Maures vers la sierra Morena, et enlevant en passant les postes qu'ils étaient venus fonder en vue de la terre chrétienne. On pénétra dans les montagnes : tous les passages en étaient coupés, fermés par des roches amoncelées. Les chrétiens, conduits par un pâtre, tournèrent les obstacles par un sentier inconnu de l'ennemi, et bientôt les deux armées se trouvèrent en présence dans une petite plaine entourée de hauteurs et nommée las Navas de Tolosa.

Le 12 juillet, l'armée espagnole tout entière communia et se rangea en bataille. Les troupes de Castille étaient au centre, celles de Navarre et d'Aragon formaient les deux ailes, puis les combattants s'ébranlèrent, conduits par trois rois, voyant s'élever au milieu de leurs bannières les croix des prélats. Le choc fut terrible, le centre plia, mais il fut promptement soutenu par l'arrière-garde que formait la chevalerie des ordres militaires. On revint à la charge, et bientôt le désordre se mit dans les rangs des musulmans. Mohamed-al-Nassr, qui les commandait, avait dressé sur une éminence son pavillon de soie rouge; les plus braves de son

armée l'entouraient rangés en cercle, et en avant de ce cercle un retranchement formé de chaînes les protégeait contre les attaques de la cavalerie. Lorsque les lignes musulmanes eurent été rompues dans la plaine, les efforts des chrétiens se portèrent sur cette espèce de camp fortifié qu'ils trouvèrent vaillamment défendu par son double retranchement d'hommes et de fer. Les Navarrais parvinrent les premiers à briser les chaînes et à pénétrer dans l'enceinte; de ce moment commencèrent la défaite, la déroute et le carnage des musulmans : ils laissèrent deux cent mille cadavres sur un espace de quatre lieues. Mohamed, qui jusque-là était resté assis sur un bouclier au milieu de son pavillon, s'élança sur son cheval et ne s'arrêta qu'à Jaen. Le butin fut immense, Alfonse le livra à ses alliés de Navarre et d'Aragon, ne voulant pour lui que la gloire d'avoir dirigé cette importante journée.

De ce moment, jamais un musulman ne descendit les versants nord de la Sierra Morena, l'Andalousie fut désormais ouverte aux armes chrétiennes.

Ferdinand III continua l'œuvre d'Alfonse; Cordoue, Jaen, l'opulente Séville, tombèrent l'une après l'autre entre ses mains. Alfonse X s'empara de Murcie. Ses successeurs devinrent maîtres successivement de toutes les places du littoral andalou, et, en 1340, la victoire du Salado, sur les plages de Tarifa, mettant à néant l'innombrable armée du roi de Maroc, recula la frontière chrétienne de la Sierra Morena aux rivages de la Méditerranée.

Il ne restait plus qu'un asile au croissant dans l'Espagne redevenue chrétienne, c'était la célèbre Grenade. Les Maures surent s'y maintenir pendant le règne agité et les fureurs homicides du roi de Castille don Pedro II, pendant cette triste lutte qui se termina par un fratricide à Montiel, pendant les règnes maladifs et indolents de Henri III, de don Juan II, et pendant l'anarchie qui dévora les Castilles sous don Henri IV.

« Mais, dit M. José Maria Quadrado (*Recuerdos y Bellezas de España*), l'aurore de la restauration jaillit subitement de cette nuit ténébreuse : l'immortelle Isabelle de Castille, en donnant sa main à Ferdinand d'Aragon, réunit en un seul les deux plus puissants royaumes de l'Espagne. La monarchie se releva forte et puissante; il appartenait à la Reine Catholique de faire disparaître du sol espagnol le dernier vestige de l'invasion sarrasine : Grenade tomba, et bientôt, au nord, Jean d'Albret fut dépossédé de la Navarre. De tous ces éléments divers, de toutes ces provinces distinctes, de tous ces royaumes rivaux, il se forma une grande unité, une nationalité désormais indivisible. La Castille lui donna son nom longtemps encore, puis la Castille devint l'Espagne, l'Espagne fut la suzeraine de l'Italie, la maîtresse d'un nouveau monde, elle ceignit son front de la couronne impériale.

« La cour, jusque-là errante, suivant, d'une capitale à l'autre, les progrès successifs de la conquête, se fixa enfin, dès que la nation fut arrivée à l'apogée de sa gloire. Madrid, au centre de la Castille et du royaume, fut choisie par Philippe II pour sa résidence, et ce choix, qu'on pourrait appeler un caprice de cette volonté de fer, est peut-être de tout le testa-

ment de Philippe II, la seule chose qn'aient conservée ses descendants et ses successeurs, la seule que les révolutions et les siècles aient respectée parmi les grandes entreprises du fils de Charles-Quint. »

La Nouvelle-Castille est aujourd'hui partagée en cinq provinces civiles : Madrid (394,968 hab.), Ciudad Real (264,887 hab.), Cuenca (239,898 hab.), Guadalajara (203,017 hab.) et Tolède (351,824 hab.). La dénomination de Nouvelle-Castille appartient uniquement aujourd'hui à la capitainerie générale qui comprend l'ancienne région, plus la province de Ségovie, de la Vieille-Castille.

La province de Guadalaraja se trouve située entre celles de Ségovie, de Soria et de Saragosse au N. ; la province de Teruel à l'E.; celle de Cuenca au S., et la province de Madrid à l'O. C'est une riche contrée, abondante surtout en céréales, produisant peu de vignes et d'oliviers, et dont une partie, nommée l'Alcarria, se fait remarquer par sa fertilité. Elle est arrosée par un grand nombre de cours d'eau, parmi lesquels les plus importants sont : le Tage, le Jarama et le Henarès. Ses richesses hydrologiques se bornent à deux sources minérales, célèbres du reste, celle de Sacedon, appartenant au patrimoine royal, et celle de Trillo, qui reçoivent chaque année une grande affluence de baigneurs venus des provinces environnantes. Les mines sont importantes et quelques-unes exploitées de longue date. Les plus anciennes et les plus riches sont les mines de fer de *Setiles,* dont l'exploitation est active ; celles de cuivre de *Pardos*, dans lesquelles on visite des galeries romaines très-remarquables, et enfin les fameuses mines de galène argentifère de *Hiendelaencina,* nommées *Santa Cecilia*, la *Suerte* et la *Fortuna*, qui ont rapporté de tels bénéfices à leurs possesseurs, que les habitants de la contrée où elles se trouvent se sont mis à fouiller le sol de toutes parts dans l'espoir d'y rencontrer des gisements minéraux. Quelques recherches ont été couronnées de succès, l'argent a été trouvé sur certains points, et l'*Annuaire statistique* constate qu'en 1861, la quantité de minerai extrait s'est élevée à plus de 42 quintaux métriques. On a trouvé aussi dans la province un minéral non moins précieux, le charbon de terre, et même de la tourbe dont on extrait environ 1,500 quintaux par année.

L'agriculture et l'élève des bestiaux constituent la principale industrie des habitants de la province. La propriété y est très-divisée. Dans les villes on citait autrefois les importantes fabriques de drap de Guadalajara et de Brihuega ; aujourd'hui il s'y fabrique des serges et des flanelles ; à Alcocer, à Argecilla et à Sigüenza, des toiles de lin et de chanvre, des verres à vitre à Arbeteta et à Recuenco ; du papier à Gargoles et à Civica ; des meubles communs à Atienza.

Les habitants diffèrent peu de leurs voisins. Ceux qui touchent à l'Aragon ont emprunté quelque chose des mœurs aragonaises, moins l'énergie. Ils sont généralement travailleurs et sobres, surtout habiles dans l'élève des troupeaux et dans la fabrication de l'huile ; beaucoup d'entre eux émigrent à cet effet en Andalousie pendant la saison des récoltes. « Ils étaient d'une simplicité toute primitive; mais ils ont appris par le contact des

gens de la ville, — c'est M. Madoz qui nous le dit, — que la sincérité et la bonne foi ne sont pas les premières conditions des relations humaines, et leur innocence a fait place à la ruse et à la malice. Un paysan de l'Alcarria en remontrerait aujourd'hui en finesse au plus habile courtisan. » Ils sont du reste d'une grande activité; ils ont peu de besoins, et leurs modestes salaires leùr suffisent amplement.

La province de Cuenca a été composée d'une partie de l'ancien territoire de la Nouvelle-Castille; elle dépend, au point de vue militaire, de la capitainerie générale de Madrid ; sous le rapport judiciaire, de l'audience d'Albacete.

Elle a pour limitrophes, au N. la province de Guadalajara, à l'E. celles de Teruel et de Valence, au S., celles d'Albacete et de Ciudad Real, à l'O., les provinces de Madrid et de Tolède. Elle occupe 21,266 kil. carrés.

C'est l'une des contrées les plus montagneuses de l'Espagne. On y signale principalement la haute chaîne de Tragacete, sur les limites de la Castille et de l'Aragon, ramification de la sierra centrale de Molina, dans laquelle prennent leur source, presqu'au même point, quatre fleuves qui coulent vers les parties les plus opposées de la Péninsule, le Tage, le Jucar, le Guadalaviar et le Cabriel; la chaîne de Valdemeca, dont la hauteur est considérable, et qui passe au N.-E. de Cuenca; la sierra de Mira, dont l'un des pics, le pic de Rassera, est d'une élévation telle, que de son sommet on découvre une partie des côtes de Valence. Ces montagnes sont presque toutes couvertes de bois de pins, exploités comme bois de construction. On y trouve des carrières de pierre à bâtir, des marbres qui ont été exploités pour la construction des principaux édifices du pays. Les terrains plats sont peu communs, et, pour produire quelques céréales, les habitants profitent des plus petites surfaces de terre végétale qu'ils rencontrent au milieu de leurs rochers. Les taillis, les futaies ont été exploités pour fournir du combustible aux contrées de la Manche qui en sont complètement dépourvues; mais, malheureusement, avec si peu d'intelligence, que le déboisement et la nudité ont succédé à ces beaux aspects de riche et épaisse verdure.

Les cours d'eau sont abondants. Des quatre que nous venons de nommer, le Guadalaviar seul ne passe pas dans la province de Cuenca ; mais d'autres rivières importantes : le Guadieta, l'Oliana, le Mira, le Zancara, le Gigüela pourraient offrir à la fertilisation du sol d'importantes ressources, si l'industrie locale savait en tirer parti. Sur quelques points, on rencontre de petits lacs alimentés par des sources puissantes; l'un d'eux, à la Almarcha, nommé le *Pozo Airon*, mesure trois cents pas de circonférence, son niveau ne baisse jamais ; on prétend que la sonde n'en atteint pas le fond ; ses eaux sont salées, et on n'a pu y acclimater aucune espèce de poisson.

La province possède quelques sources minérales. La principale jaillit auprès de la rive gauche du Gigüela, à 2 kil. 1/2 de Saelices ; ses eaux sont froides et ferrugineuses. Auprès de la rive gauche du Cabriel sur le

territoire de Mira, jaillit au milieu de sites très-pittoresques une source sulfureuse tempérée qui est dans l'abandon.

Les terres sont généralement de qualité inférieure : on pourrait y créer des pâturages, améliorer le sol par les irrigations; mais les bras manquent, surtout dans la montagne, et ces sources de richesse publique restent négligées. Les plaines voisines de l'Alcarria (province de Guadalajara), au N., et de la Manche, au S., sont les plus productives, et l'agriculture s'y trouve dans une situation florissante.

L'état des chemins est peu brillant. Tracés à peu près au hasard dans la montagne, ils sont à peine entretenus dans les plaines, pour les grandes directions comme pour les communications secondaires.

Les produits comprennent les céréales, du vin, de l'huile, du safran, des légumes et, dans la montagne, du miel excellent, du fer, des bois de construction et des bestiaux. Ce sont là presque les seuls éléments du commerce, qui s'est trouvé réduit à peu près à rien depuis que la guerre civile a détruit une grande partie des troupeaux, et principalement certaines races de bêtes à laine dont les produits étaient fort recherchés par les fabriques des provinces voisines.

Une seule ville, Requena, présente une certaine activité manufacturière. La fabrication des tissus de soie y met en mouvement environ 500 métiers.

On a cherché des mines dans la province de Cuenca comme dans toutes les autres, et ce sol montagneux donnait à croire qu'on y ferait d'importantes découvertes; les espérances à cet égard ont été presque complètement déçues. On connaît dans tout le pays 17 gisements de cuivre, un de plomb, un d'or assez douteux, et un de charbon de terre. Nous parlons plus loin de la belle mine de sel de Minglanilla (*V.* p. 559).

Les habitants de cette partie de l'Espagne sont d'une grande simplicité ; c'était du moins leur caractère distinctif avant que la guerre civile, qui a désolé tout leur pays, ne fût venue éveiller chez eux des passions qui ont profondément modifié les mœurs. Ils aiment la tranquillité ; ils sont laborieux, sobres, dociles à la voix de l'autorité et toujours disposés à accepter les charges qu'on leur impose au nom de l'intérêt public. Les sept huitièmes de la population se consacrent à l'agriculture et à l'élève des troupeaux. Le costume, chez les deux sexes, est commun et sans aucune originalité; dans les classes élevées on marche à cet égard avec la civilisation.

L'instruction publique se ressent de cet état de simplicité ou d'indifférence. On compte dans la province 317 communes et, pour ce nombre, 251 écoles fréquentées par 10,312 élèves. Ce n'est pas la 20e partie de la population.

Malgré la simplicité des mœurs et la tendance pacifique que nous venons de constater avec Madoz, le tableau de la criminalité n'est pas des plus satisfaisants. C'est sans nul doute la conséquence de l'état d'ignorance dans lequel vivent les 19 vingtièmes de la population. Cuenca occupe le neuvième rang dans cette triste échelle, et compte un accusé sur 230 individus, un coupable de crime à main armé, sur 1,106.

La richesse imposable ne dépasse pas 33 millions de réaux.

LA MANCHE.

Cette dénomination a disparu du nombre de celles des provinces espagnoles. L'ancien territoire a été partagé entre les provinces modernes d'Albacete, Tolède, Cuenca, Ciudad Real; celle-ci, qui en occupe le centre, en a retenu la plus grande partie. La Manche faisait partie de l'ancien royaume de Nouvelle-Castille; son nom lui venait de l'arabe *Manxa*, qui signifie terre desséchée. Elle mesurait, du N. au S., 186 kil., et 300 de l'E. à l'O. Le caractère particulier de ce vaste territoire est d'abord la sécheresse, l'immense étendue des plaines, l'absence complète des arbres, la rareté ou l'exiguïté des cours d'eau, et, au contraire, l'abondance des nappes d'eau salée. De là, un nombre considérable de plantes salines propres à la fabrication de la soude et très-recherchées des bestiaux. La propriété territoriale y est réunie dans un petit nombre de mains, et par conséquent la population est peu nombreuse et pauvre. Les localités sont comme la propriété; elles sont très-agglomérées et on peut parcourir de 20 à 25 kil. de terrain sans rencontrer un habitant. Ce serait la plus malheureuse et la plus dédaignée des provinces espagnoles, si Cervantès ne l'avait rendue célèbre en la prenant pour théâtre de son roman immortel. On cite néanmoins de grandes fortunes, grandes surtout en numéraire, en onces d'or parcimonieusement entassées. Les grands propriétaires vendent leurs récoltes au comptant; ils n'ont pas de besoins, ils ne dépensent pas, et ne connaissent ni les avantages du crédit ni les fantaisies de la spéculation. Leur or ne produit pas. Ils ont de nombreux serviteurs à qui ils donnent de faibles salaires, de nombreux troupeaux, d'immenses terres à blé, de bons chevaux andalous ou des chevaux manchois de fine race; ils ont deux distractions, la chasse du lièvre au lévrier et le jeu. Celui-ci est une passion ardente. Ils jouent de grosses sommes, mais les pertes ne sont jamais énormes, parce qu'ils jouent toujours entre eux.

La province de Ciudad-Real, qui comprend le cœur de l'ancienne Manche, a pour limites, au N., la province de Tolède et une partie de celle de Cuenca; à l'E., Albacete; au S., Cordoue et Jaen; à l'O., Cacerès et Badajoz; sur 175 kil. de l'E. à l'O. et 135 du N. au S.

Le climat y est peu agréable lorsque manquent les pluies, toujours très-rares; les chaleurs sont excessives, la terre se crevasse, les moissons périssent brûlées, et un autre fléau, celui des sauterelles, vient compléter les calamités qui assaillent le malheureux possesseur. Ce spectacle désolé de plaines interminables et arides ne se modifie que lorsqu'on a atteint le cours du Guadiana. Sa rive gauche présente un tout autre aspect : un terrain accidenté, des arbres, de l'ombre, quelques irrigations, et plus loin des hauteurs, des sources, des cours d'eau et des vallées profondes.

On rencontre dans cette partie, la plus fortunée de la province, de nombreuses sources minérales, acides ou ferrugineuses, chaudes ou froides. On cite *los Hervideros de Fuensanta, Puertollano, Fuencaliente, Santa Cruz*

de Mudela, *Val de Peñas*. L'existence de la plupart a été constatée, mais aucune, à l'exception de Puertollano, n'est l'objet d'une exploitation régulière. Les mines occupent aussi une place importante dans l'étude géologique du territoire et de la partie qui s'étend entre le Guadiana et la sierra Morena. La plus célèbre est Almaden, qui possède d'inépuisables filons de cinabre, et dont il a été parlé dans presque tous les temps. Théophraste, qui vivait trente ans avant le Christ, parlait déjà du cinabre d'Espagne; Vitruve, contemporain d'Auguste, Pline, en ont fait mention, et celui-ci rapporte que la mine était fermée par une porte dont la clef était entre les mains du gouverneur de la province, et qu'on n'y pénétrait que sur un ordre de l'empereur. Les Maures négligèrent de l'exploiter; il en fut de même de la part des différents gouvernements chrétiens qui possédèrent successivement Almaden, jusqu'à Charles-Quint qui y installa des mineurs allemands. On prétend qu'il a existé dans la province des mines d'or et d'argent, de plomb, de cuivre; mais aucune ne parait être l'objet d'une recherche bien active; la difficulté des communications en est la principale cause. Nous avons parlé des bancs de sel : on en exploite un certain nombre, et on en extrait une quantité assez considérable de salpêtre pour les fabriques de poudre de l'État.

Les produits du sol se bornent, nous l'avons déjà dit, aux diverses espèces de céréales. Dans les pays les plus favorisés par les cours d'eau, on récolte quelques légumes, des fruits estimés et les pêches, particulièrement à Granatula; des vins appréciés et dont le mode de fabrication, perfectionné dans ces derniers temps, suivant les procédés importés de France, a complètement modifié la qualité, au grand avantage du produit et des producteurs. Le vin de Val de Peñas a une réputation étendue, celui de Ciudad Real est également fort recherché. La peau de bouc dans laquelle on les transportait a pu être le plus grand obstacle à leur succès; on l'a abandonnée à peu près à mesure que se sont multipliées les facilités de transport, et les vins y perdent à leur avantage, un goût souvent repoussant. La province produit encore du vinaigre, des eaux-de-vie qui s'expédient à Madrid; de l'huile, mais en quantité inférieure aux besoins de la consommation, qui se pourvoit en Andalousie; puis un peu de safran, du lin, du chanvre, du sparte, des sels de soude et de la soie. Les troupeaux sont nombreux, surtout à Ciudad Real, riche en mules et en bêtes à laine; à Val de Peñas, où les chèvres abondent, à Villanueva de los Infantes, à Manzanarès et à Daimiel. La race des mulets y est fort belle, principalement à Almagro, et supérieure aux autres races de la même espèce en Espagne. Les taureaux sont vigoureux, de belle taille et braves.

Le commerce est à peu près nul, de même que l'industrie; nous devons cependant mentionner la manufacture de blondes et de dentelles d'Almagro, qui expédie jusqu'à Paris, et qui occupe 8 à 9,000 personnes.

L'instruction publique est dans une situation peu brillante, et cependant elle occupe, dans les tableaux de l'instruction générale en Espagne, une place moins éloignée qu'on ne serait porté à le croire. Il n'existe pas d'établissement d'instruction secondaire, c'est vrai, et l'Université fondée, en

1553, à Almagro, ne s'est point maintenue; mais du moins trouve-t-on dans la province un nombre d'écoles primaires supérieur à celui des communes, c'est-à-dire 137 écoles fréquentées par 7,280 élèves; soi 1 sur 34, relativement au chiffre de la population.

La criminalité n'atteint pas les proportions que pourrait faire craindre l'état de misère et souvent même de vagabondage de la grande majorité des habitants. La moralité est excellente parmi eux. Il en résulte que la province de Ciudad Real fournit à la statistique un accusé sur 363, et un délit d'attaque contre les personnes sur 1,197 individus. Ciudad Real est classée, à cet égard, au 31e rang parmi les provinces espagnoles.

On dit les Manchois très-intelligents et possédant une grande aptitude pour toute espèce de connaissances; malheureusement les occasions leur ont manqué de fournir la preuve de cette heureuse faculté. Condamnés à une existence exclusivement agricole; exploités par un petit nombre de riches propriétaires, ils ont vécu dans un état de misère perpétuelle, réduits à s'expatrier ou à mourir de faim, lorsque les récoltes venaient à manquer. Si récent que soit encore le mouvement introduit parmi eux par les chemins de fer, on peut déjà s'apercevoir qu'il porte ses fruits; les Manchois se déplacent, ils sont venus jusqu'en France, ils parlent de ce qu'ils ont vu, et ils ont déjà introduit dans leurs villes des améliorations qui sont le résultat de ces voyages. Val de Peñas, autrefois misérable, aujourd'hui vivant et animé, est une des preuves de ce progrès.

Les Manchois sont robustes, sobres, habitués au travail, patients avec ceux qui savent les traiter sans rudesse; c'est une bonne population, loyale, franche et cordiale.

La province d'Albacete, qui comprend, d'après les dernières statistiques, 219,044 habitants, a été formée de districts empruntés aux territoires de Cuenca, de Murcie et de la Manche. Elle a pour limites : au Nord, la province de Cuenca; à l'Est, celle de Valence et d'Alicante; au Sud, celle de Murcie; à l'Ouest, celles de Ciudad Réal et de Jaen. Sa structure physique est toute différente de celle de la province qu'on vient de traverser. Sur une partie s'étendent de petites collines peu élevées, séparées par des vallées accidentées et très-propices à la culture; sur une autre partie, de hautes montagnes, dont quelques-unes atteignent 1,400 mèt. d'altitude; puis, une plaine d'une immense étendue, coupée par le lit profond et raviné d'une rivière abondante. De nombreux cours d'eau aident à la fertilité de la plus grande partie de ce territoire, malheureusement trop découvert et privé d'arbres, partout exposé sans obstacle aux rudes ardeurs du soleil. Il s'y trouvait autrefois, et même au siècle précédent, des plantations abondantes; on a laissé malheureusement s'étendre, sans y mettre aucun obstacle, la fièvre du déboisement; l'incendie a succédé aux coupes et aux abatages, et les tentatives de plantations faites sur certains points ont rencontré une étrange opposition et une lutte malveillante. Ce préjugé, que nous avons déjà signalé dans l'Aragon, commence cependant à disparaître, et, sur le territoire d'Almansa, ont été entreprises avec succès des plantations de mûriers, d'oli-

viers, de noyers et d'arbres à fruit. Sur une seule partie de la province, la culture des arbres n'a pas été proscrite, et on signale à cet égard les vallées du district d'Alcaraz, au S.-O. d'Albacete, sur les versants orientaux d'une partie de la Sierra Morena. En raison de l'immense quantité d'arbres fruitiers et de plantes productives qui s'y rencontrent, cette contrée ressemble à un délicieux jardin, et offre un séjour des plus agréables.

Les principales rivières de la province d'Albacete sont le Mundo, qui descend vers le Sud de la province, où il traverse, confondu avec le Segura, les campagnes de Murcie et d'Orihuela, pour se jeter dans la Méditerranée à quelques lieues au S. d'Alicante. Le Jucar parcourt et fertilise la partie septentrionale de la province, et pénètre dans celle de Valence, où il se réunit au Cabriel. Il importe de citer aussi le canal d'Albacete, dont la construction, due au règne de Charles IV, a sauvé le pays des épidémies qui le dépeuplaient. Des sources abondantes, et entre autre celles nommées les *Ojos de San Jorge*, suintaient sur une partie du territoire de la ville, inondant ses faubourgs à certaines époques, n'ayant aucun écoulement régulier, menaçant souvent l'existence des habitations, et ayant la plus pernicieuse influence sur la santé publique. A la suite d'une pétition adressée à Charles IV, des ingénieurs furent envoyés, les travaux furent entrepris avec la plus grande activité, et un canal, de 32 kil. d'étendue, entraîna vers le Jucar les eaux pernicieuses des sources de Saint-Georges et celles de quelques petits lacs voisins, en donnant de la fertilité à toute cette partie du territoire.

On cite dans la province d'Albacete des sources minérales nombreuses et importantes, parmi lesquelles celles de Tus ou de Yeste, sulfureuses froides; celles de Chinchilla, non loin d'Albacete, salines, purgatives; celles de la Fuensanta, au milieu des rochers de la Sierra Morena, à 22 kil. d'Alcaraz, eaux salines d'une froideur excessive, en grande réputation parmi les populations de la Manche et des campagnes de Montiel; et à Villatoya, auprès de Casas Ibañes, une source abondante ferrugineuse carbonatée et thermale.

L'agriculture est en grand progrès dans la province d'Albacete, et plus florissante que dans le centre de la Castille; mais on ne saurait cependant en comparer les produits avec ceux des riches provinces de Valence et de Murcie; il y a, sous ce rapport, beaucoup à faire; la fertilité naturelle du sol, l'abondance des eaux sont des causes de richesses dont on peut encore tirer un grand parti. Ses produits sont variés, mais malheureusement exposés à un fléau terrible, la sauterelle, qui cause dans toute la Manche et dans les provinces avoisinantes d'épouvantables désastres. Les céréales sont abondantes; on récolte des fruits, des légumes, un miel excellent, et on se livre avec succès, depuis quelques années, à l'élève du ver à soie. Quelques parties du territoire sont presque exclusivement consacrées à la culture du safran, qui s'exporte généralement à l'étranger, par la voie de Valence. Dans l'arrondissement de Casas Ibañes on en récolte plus de douze mille livres, qui, vendues à raison de 40 piécettes l'une, répandent, année moyenne, dans le pays, une somme de

475,000 piécettes en numéraire. Les frais de culture s'élèvent à environ 12 ou 15 piécettes par livre, il reste par conséquent au producteur un bénéfice net de 25 piécettes. Le vin est estimé, sans être de qualité supérieure. La pierre à bâtir, le plâtre, le grès, le marbre, se trouvent de tous côtés, ainsi que le kaolin pour la porcelaine, et l'argile pour la poterie. Le bétail est en nombre, surtout les moutons et les chèvres, dans les districts d'Alcaraz et de Yeste. La race des bêtes à cornes est belle, et produit non-seulement de beaux sujets pour l'alimentation publique, mais encore des taureaux de combat dont la réputation n'est pas au-dessous de celle des taureaux les plus renommés de Navarre et de Salamanque. Les mulets sont d'une bonne espèce, et la race des chevaux d'Alcaraz, aujourd'hui un peu abâtardie, a été longtemps en demeure de fournir à la cavalerie espagnole. La chasse est abondante, surtout dans les districts d'Alcaraz et de Yeste, dont les montagnes servent de refuge à un bon nombre d'animaux nuisibles, aux loups, aux renards, aux sangliers, et même aux ours.

La fureur minière, qui a apporté un tel désordre dans les fortunes de la province de Murcie, n'a pas gagné la province d'Albacete. Il y existe des mines sans aucun doute, mais on s'est peu occupé de les mettre en exploitation. On sait néanmoins qu'il se trouve du plomb argentifère à Chinchilla; du soufre à Hellin, à Moratalla et vers le confluent du Segura et du Mundo; de l'argent et du cuivre sur les versants de la Sierra del Madroño; de l'or, de l'argent vers Collado Marino, sur la rive droite du Jucar; du laiton et du zinc aux environs de San Juan d'Alcaraz; en certains endroits du charbon de terre et des lignites, et du minérai de fer à Salobre.

La principale industrie des habitants est l'agriculture et l'élève des troupeaux; puis viennent les sparteries, le tissage du chanvre et des étoffes communes en laine; l'abatage des bois de pins pour la construction, et leur transport par flottage; quelques distilleries d'eau-de-vie, et la coutellerie qui s'exporte d'Albacete dans une grande partie de l'Espagne. La main-d'œuvre pour ces diverses industries se paye en temps ordinaire 5 réaux par jour en hiver, 6 ou 7 réaux en été; on loue une paire d'ânes de 8 à 10 réaux; une paire de mules de 12 à 14 réaux, et pendant le piquage du blé jusqu'à 20 réaux, plus une demi-fanègue (25 litres) d'orge; un attelage de bœufs, 10 réaux.

Nous relevons les chiffres suivants sur les tableaux de l'instruction publique et de la criminalité dans la province:

Les gens qui savent lire sont, à ceux qui ne savent rien, dans la proportion de 556 sur 1.000 à Albacete, au plus haut degré de l'échelle, et de 1 sur 15 à Yeste, au plus bas degré.

On compte dans toute la province 1 accusé sur 224 (1 sur 121 à Casas Ibañes, 1 sur 621 à Alcaraz).

L'arme blanche occupe une grande place parmi les délits d'homicide. Les circonstances où elle figure sont en nombre presque double de celles où figurent les armes à feu (60 contre 38); cela se conçoit dans un pays dont l'industrie a le monopole de la fabrication des navajas pour le reste

de l'Espagne; mais l'instrument contondant ou de forme inconnue remplit, dans le tableau de criminalité, une place encore plus grande (104). Cela semble prouver que si l'habitant de la province d'Albacete est prompt à frapper, il n'est du moins pas armé à l'avance pour le meurtre. Ceci exclut la préméditation et la tendance dans la plupart des cas, et plaide quelque peu en faveur des mœurs locales. On s'est plu à constater qu'on ne signale jamais ces graves attentats qui trahissent le relâchement des mœurs et la dépravation du cœur, ni l'empoisonnement, ni le parricide, ni l'assassinat occulte; le sixième péché capital paraît être le péché mignon de la province d'Albacete.

L'ESTRÉMADURE.

L'antique région d'Estrémadure ne figure plus, de même que l'Andalousie, la Castille, la Manche, parmi les divisions actuelles de l'Espagne administrative.

L'Estrémadure s'étend depuis le 38e jusqu'au 40e degré, en latitude N.; depuis le 9e degré et demi et le 12e, en longitude calculée d'après le méridien de l'île de Fer. Elle a pour limitrophes; au N. et au N.-E., le royaume de Léon et la Nouvelle Castille, au S. et au S.-E., les anciens royaumes de Séville et de Cordoue, à l'O. le royaume de Portugal. Son étendue est de 260 kil. du N. au S., de la sierra de Gata à la sierra Morena, et de 198 de l'E. à l'O, dans sa plus grande largeur. Elle occupe ainsi une étendue de 51,480 kil. Ces limites sont naturelles et formées de toutes parts par des montagnes. Au S., c'est la sierra Morena qui la sépare de l'ancienne Andalousie (province de Cordoue, de Séville et de Huelva); à l'E., c'est une branche de cette chaîne qui remonte depuis le point où se rencontrent les limites de Séville et de Cordoue, jusque vers le Guadiana, de l'autre côté duquel s'étend, dans la même direction, la sierra de Guadalupe qui rencontre le Tage, et au N. du Tage une ligne qui coupe les plaines de Plasencia jusqu'à la Sierra de Gredos. De ce point, les limites sont formées de l'E. à l'O., par les montagnes de Béjar, par les rochers à peu près inexplorés des Batuecas, et par la sierra de Francia, de l'autre côté de laquelle s'étend la province de Salamanque; enfin, vers l'O., l'Estrémadure est séparée du Portugal par la sierra de Gata, par la rivière d'Eljas qui descend jusqu'au Tage, et du Tage au Guadiana par la sierra de Portalègre.

Les difficultés de l'administration sur une étendue de pays aussi considérable, coupée par deux grands fleuves et par de nombreuses ramifications de montagnes, avaient depuis longtemps fait ressortir la nécessité de la diviser; l'organisation de 1833 en fit deux provinces. Estrémadure *(extrema tierra)* est aujourd'hui le nom d'une capitainerie générale à laquelle sont subordonnés les commandements militaires de ces deux provinces. Caceres et Badajoz, les deux villes les plus importantes, sont devenues les deux chefs-lieux; mais Badajoz, siège de la capitainerie générale, a l'inconvénient d'occuper une position un peu extrême, inconvénient qui n'est point compensé par l'importance militaire de la place.

L'autorité judiciaire, *audiencia*, siège à Cacerès pour les deux provinces, qui sont placées sous la juridiction ecclésiastique des six diocèses de Badajoz, Plasencia, Coria, Tolède, Avila et Ciudad-Rodrigo.

L'Estrémadure forme de nombreuses vallées, et ne présente pas de grandes plaines de labour comme la Castille et la Manche. Son caractère particulier, ce sont les vastes pâturages (*dehesas de pasto*), ressource immense pour les troupeaux immigrants des provinces du Nord (*V.* Province de Léon); mais en même temps l'une des causes de la pauvreté du pays et de l'exiguïté de la population, qui ne s'élève qu'à 725,984 âmes pour cette immense étendue, soit 59 individus par lieue carrée. Les statistiques constatent que les pâturages occupent plus du tiers de la surface exploitable du territoire, et sur ces pâturages on compte, tant en troupeaux immigrants qu'en troupeaux sédentaires, 2,223,000 bêtes à laine, évaluées à 20 millions de piécettes, 244,000 porcs valant 10 millions, 405,000 chevaux et mulets évalués 5 millions. Les éleveurs et propriétaires de troupeaux, qui jouissent depuis des temps illimités du droit de vaine pâture, y sont en lutte constante avec les agriculteurs ; les propriétaires des terrains susceptibles de culture aiment mieux percevoir un droit minime de location, que de travailler pour faire valoir un sol qui produirait abondamment; la contrée est presque entièrement réduite au triste état d'un pâturage forcé. D'un autre côté, le patrimoine royal, les ordres militaires, les majorats, les grands propriétaires, les communautés et les chapitres ecclésiastiques, détiennent encore de vastes étendues de pays qu'ils immobilisent. Il en résulte que ce territoire, qui pourrait nourrir et enrichir le tiers de la population de l'Espagne, fait vivre à peine quelques misérables habitants privés de travail. Ceux des *Estremeños* qui se sont consacrés à l'exploitation du sol ont sans doute compris quel pourrait être l'avenir de leur pays; la mesure lente, mais maintenant irrévocable, de la *désamortisacion* des biens du clergé amènera, sans doute, un résultat heureux en divisant peu à peu la propriété ; les efforts dans ce sens seront secondés par l'établissement des voies de fer, par la possibilité de rendre le Tage et le Guadiana navigables à peu de frais, par les facilités que présentent, pour l'irrigation des terres, les nombreux cours d'eau qui sillonnent les vallées. Mais cette transformation du pays sera bien lente encore, parce qu'il y manque ce qu'il faudrait à presque toute la moitié de l'Espagne, plusieurs millions de bras laborieux. Nous devons dire cependant qu'on a entrepris la culture du coton, avec de grandes espérances de succès, dans la vaste et riche campagne de Coria, à 50 kil. au N. de Cacerès.

Les produits en céréales ont quelque importance dans certaines parties de la province de Badajoz, sur les bords du Guadiana et dans la Tierra de Barros ; on y récolte aussi de l'huile et du vin. Dans la province de Cacerès, nous devons citer des fruits excellents, des oranges, des limons, des pêches, des fraises ; dans toute la partie qui avoisine la rive droite du Tage, un peu de vin et d'huile et une médiocre quantité de céréales.

Le territoire de la province de Cacerès passe pour un des plus privilégiés de l'Espagne, et il serait peut-être le plus riche, si la population

était moins indolente et la propriété plus divisée. Le sol est abandonné à lui-même, le cultivateur ne tire aucun parti de sa fertilité; d'ailleurs les grands propriétaires, qui en possèdent la plus grande partie, le laissent en pâturages, et ne font pas appel aux bras de la population. Celle-ci, réduite à l'inaction, ignorant, en outre, les ressources de la vie industrielle, cherche ses moyens d'existence dans la contrebande, à laquelle l'encourage la proximité de la frontière de Portugal, ou bien fait un métier pire encore. On en trouve malheureusement la preuve dans le peu de sûreté des routes qui avoisinent le Tage, et de celles qui traversent les montagnes; et, par exemple, la célèbre sierra de Guadalupe.

L'industrie, dans toute la région, se borne à la fabrication d'objets de consommation dans les localités mêmes, et rien ne s'expédie au-delà. Le commerce est par conséquent à peu près nul; il est d'ailleurs réduit à une nullité plus complète par la contrebande très-active qui se fait sur la frontière de Portugal.

Nous ne parlons pas des mines; il en a été signalé un certain nombre, mais aucune n'est encore l'objet d'une exploitation sérieuse.

L'instruction publique compte, dans la province de Badajoz, 5 établissements d'ordre supérieur fréquentés par 663 élèves, et 117 écoles élémentaires recevant 16,400 enfants, c'est-à-dire 16 pour cent de la population; dans la province de Cacerès, 14,770 élèves pour 276 écoles, soit 22 pour 100.

La statistique criminelle présente, dans la province de Cacerès, 1 accusé sur 206 individus; dans celle de Badajoz 1 sur 269; et pour les faits d'homicide, plus fréquemment commis avec armes blanches qu'avec armes à feu, 1 coupable à Cacerès sur 265 individus, 1 à Badajoz sur 406. Celle-ci occupe le seizième rang, Cacerès le septième, dans l'échelle de criminalité des provinces espagnoles.

Ce qu'a dit de Laborde des Estrémeños est encore vrai aujourd'hui. « Placés dans un pays qui semble isolé de tout autre, et où les occasions de communiquer avec les différentes parties de la monarchie espagnole ne sont pas fréquentes; ils se concentrent en eux-mêmes et s'abandonnent à leur propre existence. Ils ne connaissent ni les agréments de la vie, ni les moyens de se les procurer. Le peu d'usage du monde leur en fait redouter la fréquentation et les éloigne de la société. De là vient qu'ils paraissent taciturnes, lorsqu'ils sont peut-être les plus sérieux de tous les Espagnols. Ils craignent l'abord des étrangers, ils fuient leur compagnie, et se plaisent à rester confinés toute leur vie dans leur province. Un certain dégoût pour l'occupation et le défaut de connaissances les éloignent du travail, et les retiennent constamment dans l'oisiveté.

« Ils ont d'ailleurs des qualités excellentes; ils sont francs, sincères, remplis d'honneur et de probité, lents à former des entreprises, mais fermes dans leurs projets et constants dans leurs idées. Ils ont toujours été excellents soldats; ils sont énergiques et robustes, supportant sans murmure les fatigues et les dangers de la guerre; ils y ont toujours développé un courage remarquable. »

L'Estrémadure a donné le jour au fameux don Garcia de Paredès, à

plusieurs des conquérants de l'Amérique, Fernan Cortez, Francisco Pizarre, le marquis del Valle de Goanaca, et d'autres de leurs compagnons d'armes. La ville de Plasencia affirme avoir été habitée, avant 1440, par la famille de Christophe Colomb, qui comptait plusieurs marins distingués, et qui quitta l'Espagne pour aller habiter Gênes après avoir été impliquée dans des troubles politiques qui eurent lieu à cette époque. Cela expliquerait pourquoi l'illustre découvreur revint apporter à l'Espagne les projets qu'il avait conçus.

L'ANDALOUSIE.

Administrativement, ce nom célèbre et poétique, qui désignait d'une façon générale le sud de l'Espagne au-dessous de la Sierra Morena, n'appartient plus qu'à une circonscription militaire établie sur une partie de ce territoire, c'est-à-dire à la capitainerie générale, dont le chef-lieu est à Séville, et que subdivisent des *comandancias generales,* en même temps provinces civiles, placées à Séville, à Cordoue, à Cadix et à Huelva. L'autre moitié de l'Andalousie forme la capitainerie générale de Grenade, avec les *comandancias generales* ou les provinces civiles de Grenade, Jaen, Almeria et Malaga. Ces deux grandes divisions ont aussi été affectées aux *audiencias* ou cours judiciaires, dont les sièges sont à Séville et à Grenade. Nous n'avons donc plus à parler de l'Andalousie que pour ce qu'elle a été, et nous étudierons à la suite la statistique, la description ou l'histoire actuelle de ses divisions modernes.

La vieille Andalousie avait pour limites naturelles : au S. la Méditerranée et l'Océan, chacun dans une étendue à peu près égale, à dr. et à g. du rocher de Gibraltar ; à l'O. les frontières de Portugal ; au N. la chaîne de la sierra Morena ; à l'E. les montagnes de Segura et de Cazorla. Ces limites renferment une étendue de pays de 485 kil. de l'E. à l'O., et de 223 kil. du N. au S., soit 63,567 kil. carrés de superficie.

Cette grande section géographique de la Péninsule espagnole est hérissée de montagnes plus ou moins élevées, les unes fertiles, les autres riches en pâturages; en mines de toute espèce, ou en carrières de marbre et de pierres de diverses natures. La Sierra Morena, qui l'enveloppe d'abord de l'E. à l'O., puis dans la direction du S.-O., donne naissance à une foule de cours d'eau qui, descendant vers le S., vont pour la plupart se joindre au Guadalquivir, dont le cours est parallèle à la chaîne, au pied de ses derniers contreforts. Un petit nombre d'autres, comme le rio Tinto et l'Odiel, vont se jeter directement dans l'Océan, entre les bouches du Guadalquivir et celles du Guadiana. A peu près parallèlement à la Sierra Morena, et formant une seconde ligne, se dessine une autre chaîne qui part du district de Huescar, dans la province de Grenade, court vers l'O. où elle rencontre les montagnes d'Alhama et de Ronda, descend vers le S., s'approche un instant de Cadix, et revient aboutir vers Gibraltar. Cette chaîne sépare les cours d'eau qui naissent dans la contrée, et à l'exception d'un seul, le Guadalete, qui des montagnes de Ronda descend vers le golfe de Cadix, elle dirige tous les autres vers la Méditerranée, où ils ont leurs embouchures entre Gibraltar et le

château de los Torreros, qui forme la limite des provinces d'Almeria et de Murcie. Parmi ces fleuves, nous pouvons citer le Guadairo, le Guadajoz, le Grande, l'Adra et l'Almanzora ; les autres, le Genil, le Guadix, le Guadalimar et le Corbones, descendent des versants opposés, et se jettent dans le Guadalquivir.

Quand on pénètre de la Castille dans l'Andalousie, avant d'atteindre Cordoue, on traverse un pays dont les produits naturels indiquent l'influence d'un climat qui n'est déjà plus tempéré ; la transition cependant est encore peu sensible. Mais peu à peu on voit la végétation prendre un nouveau caractère ; sur les pentes des montagnes croissent les lentisques, les kermès, les anagyris et autres arbustes des pays chauds ; puis les plantes ombellifères, les malvacées et les labiées de l'Afrique. Aux environs de Séville on distingue les platanes, les éritales, l'arbre corail ; puis, à mesure qu'on s'approche des côtes maritimes, disparaît toute trace de la végétation européenne, pour faire place aux plantes exotiques. Le palmiste ou palmier nain est la plante indigène de cette partie de l'Andalousie, il s'empare de tout le terrain que le laboureur ne sait pas lui disputer. Le câprier, l'olivier sauvage, croissent spontanément dans les terres rocheuses ; les girofliers ou violiers se rencontrent partout. Au temps de la floraison, les villages sont embaumés par les parfums des orangers et des limons, qui forment autour de tous les centres habités des bois considérables ; le feuillage disparaît sous un immense rideau de fleurs blanches, et, à certains moments, les émanations parfumées sont telles, que le voisinage de ces arbres magnifiques est presque insupportable. La terre est sèche, mais néanmoins d'une fertilité telle, qu'il n'est à peu près rien, parmi les choses nécessaires à la vie de l'homme, qu'elle ne produise en grande abondance. Il se fait des récoltes considérables de blé, d'orge, d'huile, de vins exquis, qui fournissent à une grande partie de l'Europe et de l'Amérique. Les champs donnent des fruits de toute espèce ; les vergers et les jardins sont couverts d'orangers, de limons, de figuiers, de grenadiers. Les légumes sont très-appréciés, et rares cependant en raison de la sécheresse d'un terrain où manquent les irrigations. Sur les côtes de la Méditerranée, entre Gibraltar et Almeria, on cultive le coton et la canne à sucre ; on récolte la soie, le citron, la bergamote, les figues, les amandes, et on prépare les raisins secs. D'immenses pâturages nourrissent une grande quantité de bétail : des vaches, des chèvres, des moutons ; la chasse est abondante, surtout en lièvres et en perdrix. On sait quels sont les mérites des magnifiques races de chevaux de sang généreux et de noble allure qu'élève l'Andalousie. Les rivières renferment presque toutes d'excellents poissons, et ceux que produit la mer sont variés et estimés. Si riche, au temps des Carthaginois et des Romains, en mines d'or, d'argent, d'autres métaux et de pierres précieuses, le sol andalou recèle encore des trésors considérables, et nous aurons l'occasion de les préciser en nous occupant de chaque province.

Du caractère général des Andalous nous pouvons dire qu'ils sont gais, d'une imagination ardente, ayant conservé jusque dans le langage et dans la prononciation de nombreuses traces de leur origine arabe. On retrouve

parmi eux un grand nombre de familles de la race *gitana;* l'ardeur du climat et l'indépendance des mœurs ont permis à cette race curieuse et originale de se perpétuer sans aucune altération.

La population des huit provinces andalouses s'élève à un chiffre de 3,197,516 hab., ainsi répartis : Séville, 498,063 : Malaga, 502,480 ; Grenade, 476,541 ; Cadix, 412,904 ; Cordoue, 378,285 ; Jaen, 403,440 ; Almeria, 358,243 ; Huelva, 207,560.

L'histoire de la vieille Andalousie est des plus obscures parmi les histoires des provinces espagnoles. La fable s'en occupa la première dans les temps héroïques ; elle raconta comment Hercule Argonaute, s'ouvrant un passage entre les deux montagnes de Calpe et d'Abila, vint combattre le roi berger Gérion, qui habitait la *Tartessis*, et lui enleva ses troupeaux. Après la fable d'Hercule, l'Écriture désigna la Tartesside comme une riche contrée où le roi Salamon envoyait ses vaisseaux tous les trois ans faire ample récolte d'or et d'argent, puis de certains produits particuliers à cette terre. La Tartesside était la partie la plus éloignée de cette contrée à peine explorée ; elle s'étendait entre le Bétis et cet autre fleuve qu'on nomma le Guadiana. L'une des montagnes de cette partie, encore à peu près déserte, qui forme aujourd'hui la province de Huelva, conserve même le nom de Tharsis, souvenir de l'ancienne splendeur de la contrée.

Le Bétis donna ensuite son nom au pays, qui fut envahi par les Carthaginois. Les Romains disputèrent à ceux-ci cette riche possession, s'y installèrent, en firent une de leurs grandes provinces, et y fondèrent la célèbre Italica. Elle leur donna quelques-uns de leurs grands hommes: Trajan, Adrien, Théodose et Sénèque. A la chute de l'empire d'Occident, les Barbares pénétrèrent en Espagne; les Vandales de Galice descendirent jusque dans la Bétique, d'où ils chassèrent les derniers défenseurs de la puissance romaine. C'est d'eux, dit-on, que la Bétique reçut son nom nouveau de *Vandalia*, que les Arabes adoptèrent ensuite en l'altérant et en faisant *Vandalucia*, puis *Andalucia*. Ce fut l'époque brillante de cette contrée privilégiée, depuis le moment où l'Ommiade Abd-el-Rahman fonda, à Cordoue, en 756, le califat d'Occident, jusqu'à l'époque où, après l'extinction de la dynastie des Ben-Humeyas, l'Andalousie fut partagée en quatre royaumes qui avaient pour capitales Séville, Cordoue, Jaen et Grenade. Dès cette époque elle cessa d'être l'expression d'une division unitaire de l'Espagne. Après la conquête de Grenade et l'expulsion des Maures par les Rois Catholiques, les quatre royaumes devinrent quatre provinces dépendantes de la Castille ; ils en forment aujourd'hui huit, enclavées dans l'étendue du riche territoire de l'ancienne Andalousie.

Province de Cordoue. — La province de Cordoue dépend, au point de vue judiciaire, de l'*audiencia* territoriale de Séville ; au point de vue militaire, de la capitainerie générale d'Andalousie ; et sous le rapport ecclésiastique, elle relève de quatre diocèses différents : Cordoue, Alcala la Real, Séville et Llerena. Elle a pour limites : au N. les provinces de Badajoz et de Ciudad Real ; à l'E. celle de Jaen ; au S. celles de Grenade et de Malaga ; à l'O. celle de Séville.

Le climat y est généralement doux et bienfaisant. Au N. s'élèvent les montagnes de la Sierra Morena, où l'hiver est froid, et dont les cimes sont presque toujours couvertes de neiges; mais la partie méridionale forme une magnifique campagne, où les chaleurs de l'été se font vivement sentir. Les vents n'y sont jamais violents, l'atmosphère est pure, le sol est couvert d'arbres de belle venue et de fleurs aux parfums les plus doux; on considère cette partie du territoire andalou comme la plus délicieuse de toute la Péninsule ; ce fut toujours la plus appréciée par les nations qui ont successivement occupé l'Espagne dans les temps anciens.

La montagne et la plaine sont également fertiles ; les eaux y abondent, puis les arbres, les arbustes, les fruits, les pâturages, les plantes médicinales. Le miel, la cire et l'huile sont au nombre des produits les plus intéressants. Au XVIe s., l'agriculture y florissait à tel point, que, dans un seul district, celui de Santa Elena, on récoltait annuellement jusqu'à un demi-million de fanègues de blé (278,000 hectolitres). On retrouve partout des traces d'habitations qui prouvent que la population en était nombreuse ; mais peu à peu, par suite de l'expulsion des Maures, ce riche pays s'est dépeuplé, et aujourd'hui les bras manquent, les récoltes sont insignifiantes, et la soie elle-même, dont les produits étaient considérables, ne donne pas annuellement 4,000 livres. La montagne est cultivée à peu près partout ; on y rencontre surtout un magnifique plateau d'une remarquable fertilité nommé *los Pedroches*, situé à 204 mèt. au-dessus du cours du Guadalquivir, et à 461 mèt. d'altitude totale. Presque toutes les pentes de la montagne de ce côté sont douces et unies, par conséquent très-propres à toute espèce d'aménagement ; la nature les couvre d'elle-même d'une abondante végétation. La propriété de cette partie de la province est très-divisée, et produit proportionnellement davantage que la plaine, bien qu'elle coûte plus de travail aux habitants. Les chênes verts sont en grand nombre dans les régions supérieures, et les oliviers dans les parties les plus voisines du fleuve ; la culture de ces derniers s'est considérablement propagée depuis quelques années, et sur beaucoup de points ils ont remplacé les vignes. La proportion du rapport des céréales, dans les terres bien aménagées qui avoisinent les centres habités, est de vingt, trente, et souvent plus pour un. Au-delà de ces territoires, on se borne en mars et en avril à couper les broussailles ; on y met le feu au mois d'août ; on sème sans autre préparation, et l'on passe la herse pour couvrir le grain. Ainsi travaillés, ces terrains produisent encore vingt pour un, malgré les inconvénients graves de la libre pâture, à laquelle il n'est apporté aucun empêchement.

Dans la plaine, c'est-à-dire au-dessous du Guadalquivir, les propriétés sont considérables ; elles appartiennent à de grandes familles, à des majorats ou à des corporations ecclésiastiques. Elles sont tenues par des colons, et sont loin d'être cultivées comme le permettrait la fertilité du sol, aussi bien à cause de la pénurie des bras, que parce que les cultivateurs d'aujourd'hui n'ont plus les connaissances et l'expérience des Arabes. Les terres sont aménagées par tiers. L'un est ensemencé, un autre est labouré où plutôt hersé pour les semailles de l'année suivante, le troi-

sième est livré aux troupeaux. On ne cultive annuellement, en les fumant légèrement, que les terrains voisins des villages.

Nous ne parlons pas des chemins ; il n'y a dans toute la province, après les chemins de fer de Séville et de Malaga, qu'une seule grande route, et encore n'est-elle pas partout d'un parfait entretien. Les chemins de la montagne sont généralement difficiles, en pentes trop rapides ; ceux de la plaine, praticables dans la belle saison, se défoncent aux premières pluies ; ils sont carrossables en certains temps, mais, en d'autres, inaccessibles même aux mulets.

Nous avons sommairement indiqué les principaux produits. L'élève des troupeaux se place au nombre des revenus les plus importants de certaines localités, et l'espèce porcine est, dans la plupart, celle qui rapporte le plus. Les bêtes à laine de la montagne produisaient autrefois une laine fort estimée avec laquelle on fabriquait d'excellents draps à Cordoue, à Séville et à Tolède ; on en faisait même de nombreuses expéditions pour l'Amérique ; mais cette branche de revenu s'est considérablement réduite. Les figuiers, les orangers, donnaient aussi en abondance, et toute l'année, des fruits estimés ; aujourd'hui on en importe des provinces voisines. L'élève des chevaux, issus de cette célèbre race arabe connue sous le nom d'*Ooelmefki,* n'est presque plus rien aujourd'hui, les sujets sont rares et dégénèrent.

L'industrie est nulle, et se borne aux produits les plus usuels.

Un pays ne saurait offrir toutes les richesses, celles qui viennent à la surface du sol, celles que la terre recèle dans son sein ; l'ancienne Bétique a donné et donne encore un démenti à ce principe. Sa richesse minière n'est pas inférieure à sa richesse végétale. Les premiers Andalous, instruits par les Phéniciens dans l'art d'exploiter les mines, mais connaissant peu encore la valeur du métal monnayé, fabriquaient les ustensiles de ménage avec l'argent qu'ils tiraient du sol, et payaient en grains, en bétail ou en fruits leurs échanges commerciaux. Les idées sont un peu différentes aujourd'hui : bien des gens ont abandonné les travaux de la surface pour engloutir souvent leur patrimoine dans les entrailles de la terre ; la manie minière et l'espoir de faire des fortunes rapides ont causé de grandes erreurs et ruiné bien des familles ; la terre a été consultée inutilement en cent endroits ; mais dans beaucoup d'autres elle a abondamment répondu aux espérances qu'on avait conçues. Strabon a dit que les rivières et les ruisseaux de la Bétique charriaient de l'or ; le sol n'en offre plus ; une mine d'or et une mine d'argent, dénoncées dans ces dernières années, ont été abandonnées faute de produits suffisants ; celles de plomb sont nombreuses, et surtout les gisements de charbon de terre, qui donneront d'abondants résultats lorsque les moyens de communication auront été organisés pour en faciliter l'exploitation.

Le commerce de la province est peu important, l'absence de routes le rendait presque impossible, et il n'a pas encore répondu à l'élan que lui donnent les nouvelles voies de fer. On expédie sur Séville et sur Grenade les céréales qui excèdent les besoins locaux ; sur la Castille et l'Estrémadure les huiles de la montagne, et celles de la plaine vers Malaga et les

villes de la basse Andalousie, d'où on les exporte en France, en Angleterre, et vers les autres ports de la Méditerranée. Les bestiaux, les bêtes à laine, les porcs suivent la même direction. Les vins, bien qu'ils soient estimés, celui de Montilla, par exemple, n'ont pas encore beaucoup de débouchés. Presque tout le reste, les étoffes, le métal ouvragé, la quincaillerie, vient de la Catalogne, de France et d'Angleterre, souvent par contrebande.

Les habitants de la montagne ressemblent peu, à beaucoup d'égards, à ceux de la plaine; ils sont bienveillants, laborieux, assez intelligents, mais de formes grossières; on leur reproche d'être intéressés, malins et méfiants. Sur les bords du Guadalquivir, ce caractère général se modifie et se rapproche de celui des habitants de la plaine. Ceux-ci ont une certaine éducation, des formes polies, du savoir-vivre et de la franchise. Toutefois le bas peuple, qui passe sa vie dans les champs, est d'une lourdeur peu commune.

On n'ignore pas qu'au point de vue physique, l'Andalou est bien conformé, grand, fort et nerveux ; que les femmes sont grandes, bien faites ; que leurs manières charmantes, leur physionomie intelligente manquent rarement leur effet sur le voyageur. Les types diffèrent suivant les provinces de la vieille Andalousie, et suivant les races primitives qui s'y sont installées lors des invasions venues de la côte d'Afrique.

Province de Séville.—On a formé du royaume de Séville trois provinces : Séville, Cadix et Huelva. Celle de Séville a aujourd'hui pour limites, au N., la province de Badajoz, à l'E. celle de Cordoue, au S. celles de Malaga et de Cadix, à l'O. l'Océan et la province de Huelva. Elle occupe une superficie de 8,000 kil. carrés, que les plus récentes statistiques divisent ainsi qu'il suit, en prenant pour base une mesure agraire, l'*aranzada*, qui correspond à peu près à un demi-hectare. Les édifices, rivières, chemins et terrains incultes en représentent environ 96,000 ; les plantations d'arbres plus ou moins utiles, 120,600 ; les prairies et pâturages, 316,062; les vignes, 19,617; les jardins maraîchers et les vergers, 8,300; les oliviers, 332,786 ; les terres labourables, 792,665.

Le climat de la province se ressent de l'absence des pluies et du manque de grands arbres ; l'olivier, dont nous venons d'indiquer le nombre, est de trop petite taille pour avoir sur les vapeurs humides l'action des grands bois, des pins et des chênes. Les jours de pluie sont environ dans la proportion du quart dans le cours de l'année, et sur ce nombre, il en est tout au plus 50 ou 60 pendant lesquels la pluie est suivie et abondante. Il ne pleut presque jamais en été, et s'il survient un peu d'orage, au mois d'août ou au commencement de septembre, quand le développement de l'olive a été un peu tardif, ce fruit en souffre beaucoup, et quelques gouttes suffisent pour le piquer et en compromettre la maturité. Il est rare que les pluies, qui sont surtout abondantes vers l'équinoxe d'automne, grossissent le cours du Guadalquivir jusqu'au point de le faire déborder ; cela arrive plutôt à l'époque de la fonte des neiges dans la montagne, vers les sources du fleuve et de ses affluents, et il en résulte

toujours de graves inconvénients pour la santé publique ; les eaux séjournent dans les terrains bas qui bordent le fleuve, et produisent des miasmes qui causent un grand nombre de fièvres intermittentes. Certaines contrées en ont été décimées ; malheureusement, les riverains du fleuve n'ont jamais tenté d'y remédier, soit en rectifiant les pentes du terrain, soit en cherchant à le canaliser au profit des irrigations et de la production agricole.

La température est généralement élevée et supérieure même, sur certains points, à celle des autres contrées placées sous cette latitude. Les terres basses traversées par le Guadalquivir et ses affluents sont les plus chaudes, et surtout la riche campagne d'Ecija, qu'on a surnommée la *sarten* (la poêle) *de la Andalucia.* Séville est à peu près dans les mêmes conditions. La température s'y élève en moyenne, pendant l'été, à 30 ou 36° centig. Les soirées sont constamment rafraîchies par une brise venant de l'O., du S.-O. et du N.-O., que les habitants appellent *marea.* En hiver, il est bien rare que le thermomètre descende à zéro le matin, il se tient en moyenne de 3 à 6° au-dessus, atteint de 7 à 10° au milieu du jour, et ne descend jamais le soir au chiffre du matin. Cet heureux climat n'est pas exempt de maladies endémiques ; les plus fréquentes, la scrofule, la phtisie pulmonaire, les affections du système nerveux, le rachitisme, ne résultent pas toutefois de causes inhérentes au sol. M. Madoz s'en prend « au raffinement des mœurs, aux vices qui minent les constitutions les plus robustes et qui fauchent tant d'existences à leur fleur, à l'usage exagéré des corsets chez les jeunes personnes, et en somme à toutes ces circonstances que résument le mot *civilisation* et ses conséquences. On ne peut donc dire que ces misères soient spéciales à Séville, à Ecija et aux autres villes de la province ; elles sont communes à tous les grands centres du monde, et toujours en proportion directe avec l'abondance des jouissances et des moyens de destruction. »

Il en est de même de la plupart des maladies épidémiques, et cependant on doit considérer les fièvres intermittentes comme malheureusement particulières à l'Espagne et à ses contrées chaudes. Elles règnent généralement dans toute la province de Séville au printemps, et surtout à l'automne, comme conséquence des grandes pluies de mai et de juin. L'abus des fruits, la mauvaise qualité de ceux que mange le bas peuple, l'habitude de dormir sur le sol, surtout à l'époque des moissons et des foins, et l'usage de l'eau de puits sont au nombre des causes déterminantes.

Les richesses minérales de la province de Séville sont de quelque importance, moindres toutefois que celles de la province de Huelva, que nous aurons à signaler. Le fer, l'argent, le plomb, le cuivre, le charbon de terre se trouvent dans la Sierra Morena, et dans les chaînes secondaires, puis d'excellents matériaux de construction, le granit, la chaux, etc. On a trouvé de l'argent à Cazalla et à Almaden, et ces mines exploitées à tort et à travers sans direction intelligente, sans aucune entente de l'art de l'ingénieur, sont riches encore, mais à peu près inexploitables, à moins de travaux dont les produits ne compenseraient

pas la dépense. Le plomb se trouve en assez grande abondance à l'état de sulfure et de galène. La plupart des filons, qu'on signale facilement sur presque tous les points de la montagne, ont été exploités dans les temps anciens, et l'on retrouve, en de nombreux endroits, des amas de scories qui démontrent l'importance de ces exploitations. On y a également découvert le cuivre, mais il n'a encore été l'objet que de tentatives timides. Le temps dira si l'on doit espérer de ces gisements les mêmes résultats que des mines magnifiques de Rio Tinto, qui appartiennent à la province voisine. Le fer existe en grande quantité ; des forges établies auprès de la mine du Pedroso apportent sur les marchés de la province des fontes et des fers qui s'y placent avantageusement. Nous signalons à leur place (R. 32) les gisements houillers de Villanueva del Rio : des recherches conduites dans les parties voisines de la chaîne ont amené la découverte d'autres dépôts de combustible minéral, ce qui deviendra peu à peu d'une grande importance pour l'avenir de la province. L'argile plastique du sol même de Séville est employée depuis longtemps dans la célèbre et ancienne fabrique de faïences du faubourg de Triana.

Le *Guadalquivir* est le cinquième des fleuves de l'Espagne par la longueur de son parcours (583 kil.), et le sixième par le nombre de ses tributaires. Il sépare la province de Séville à peu près en deux parties égales, et reçoit, dans cette province, quelques affluents importants : le *Genil,* qui vient de Grenade ; le *Corbones,* qui arrose les campagnes de Marchena et de Carmona ; le *Guadaira,* dont on remarque le cours pittoresque dans la vallée d'Alcala de los Panaderos, sur la route de terre de Cordoue à Séville, et quelques autres cours d'eau de moindre importance. Le Guadalquivir n'est pas navigable au-dessus de Séville, c'est-à-dire à plus de 112 kil. de son embouchure. De nombreux projets ont été présentés pour le rendre praticable de Séville à Cordoue, mais il n'a été donné suite à aucun, et il n'est pas probable, maintenant que le chemin de fer est en exploitation, que l'on songe davantage à ces travaux.

Les eaux minérales ne sont pas nombreuses ; on cite cependant une source ferrugineuse thermale dans le district de San Lucar la Mayor, à Aznalcollar, dans le voisinage de l'ancien monastère del Tardon. On y a construit, depuis quelques années, un établissement public. Auprès de Marchena existe une source sulfureuse froide qui jouit de quelque renom dans les pays avoisinants ; à la Campana, des eaux salines ; à la Roda, une source sulfatée très-abondante ; à Utrera, une autre source saline ou acidule, et enfin, à Séville, les gens du peuple ont grande foi dans l'eau d'un puits voisin d'une fabrique de plâtre, dont on fait usage d'une façon tout empirique, et sans que la science s'en soit encore occupée.

L'état des chemins de cette belle province est loin d'être satisfaisant, et il ne contribue pas pour peu de chose à la langueur du commerce et à l'inertie de la production industrielle. Les chemins de fer, maintenant achevés, de Séville à Cordoue et à Cadix, celui de Séville à Huelva, apporteront d'immenses modifications à cet état de choses, et donneront un essor considérable aux produits de la province, de même qu'ils faciliteront les échanges intellectuels entre ses habitants ; mais en apportant

de telles facilités et de telles aises dans la locomotion, ils n'en feront ressortir que plus durement le triste état de certaines autres communications.

Ce beau pays est apte à toute espèce de produits agricoles, céréales, grains de toute nature, légumes, plantes potagères, fruits de tout genre, oranges, vins, huiles, réglisse. On y a acclimaté le tabac, qui vient avec une remarquable facilité dans les terres riveraines. Le chanvre et le lin y sont fort beaux, mais le peuple ne sait user d'aucun moyen mécanique pour les préparer, ce qui en rend la culture fort coûteuse. Le coton croît avec succès dans l'une des grandes îles que forme le Guadalquivir, entre Séville et la mer, et l'on espère en étendre davantage la culture.

Les troupeaux, l'élève des chevaux et des bestiaux forment une des richesses de la province ; on y compte au moins 30,000 têtes de bêtes à cornes, 40,000 chevaux et cavales, 400,000 bêtes à laine, 80,000 chèvres et 50,000 têtes de l'espèce porcine.

L'industrie ne peut faire que peu de progrès dans un pays riche par les produits agricoles, où la douceur du climat, la simplicité de la vie, le cercle restreint des besoins, n'ont pas introduit les exigences du luxe. Les fabriques, les manufactures, se réduisent à peu de chose, on n'en rencontre pas hors de Séville, et la fabrication la plus importante est en ce moment celle de la soie. Cette industrie peut devenir des plus intéressantes. Il y avait du reste, à Séville, autrefois, au temps du roi don Juan II, plus de 13,000 métiers d'étoffes de soie tissées d'or et d'argent, de chasubles, d'ornements d'église, et leurs produits jouissaient d'une grande réputation. Le développement de l'industrie des Pays-Bas, les guerres de la maison d'Autriche, la découverte de l'Amérique, l'émigration qui en fut le résultat, portèrent un coup terrible au commerce et à l'industrie sévillans. On ne compta bientôt plus qu'une centaine de métiers occupés à la fabrication de ceintures, de taffetas et de quelques autres tissus de soie de peu d'importance. Aujourd'hui l'industrie del *arte de la seda* semble vouloir reprendre; le nombre des ateliers augmente, leurs produits sont plus dignes d'attention, et la culture du mûrier, encouragée par une consommation plus active, commence à prendre une grande extension. Il faut citer encore quelques fabriques de toile, des teintureries, la fameuse fabrique de faïences de la Cartuja de Triana, la plus ancienne de l'Espagne, une fonderie de fer d'où sont sorties les pièces du pont de fer qui joint la ville au faubourg de Triana, et un grand nombre d'objets employés dans Séville et aux environs par l'industrie du bâtiment. Citons encore les fabriques de savon, d'odeurs, d'essences, d'huiles parfumées de San Juan d'Alfarache et de Coria, jolis villages sur le Guadalquivir, un peu au-dessous de Séville. On a longtemps cité les jardins de San Juan : ils sont le but des nombreuses parties de plaisir, des promenades en bateau de la population de Séville, et l'industrie qui s'y est établie y a formé la plus attrayante réunion de fleurs et de plantes odoriférantes.

Au point de vue commercial, Séville, jusqu'où remontaient autrefois les navires d'Amérique, a considérablement perdu par l'affectation exclu-

sive du port de Cadix au commerce avec les colonies d'Amérique, et perd davantage par les difficultés de navigation du Guadalquivir, dont le lit s'ensable un peu plus tous les jours. Les deux chemins de fer de Cordoue et de Cadix porteront sans doute encore préjudice au commerce extérieur de Séville, en recueillant eux-mêmes sur leur parcours, et sans que la ville intervienne, les produits de toute la contrée. Séville sera probablement réduite à vivre de son commerce local et de son industrie future.

L'instruction publique est dans un abandon complet ; le nombre des élèves, dans les établissements d'instruction, est au chiffre de la population comme 1 est à 29, et ces établissements manquent presque partout. Il y a une université à Séville, et nous nous en occuperons à propos de cette ville ; mais hors de là on ne trouve de collège d'enseignement secondaire qu'à Carmona. A Ecija et dans les autres villes un peu importantes, les gens aisés aiment mieux retenir leurs fils auprès d'eux, en ne leur donnant qu'une éducation très-insuffisante, plutôt que de les exposer « aux désordres et aux passions de la grande ville ». La statistique a compté, sur 1,569 individus, 658 sachant lire et écrire, 28 sachant lire seulement et 892 ne sachant ni lire ni écrire.

Le véritable caractère andalou doit s'étudier dans la province de Séville. L'Andalou est surtout querelleur, dit M. Madoz, les rixes sont fréquentes parmi le peuple, souvent pour les causes les plus frivoles, et la *navaja* y joue un rôle regrettable. Il est peu d'hommes du peuple qui ne soient armés de ce fatal instrument, et il en est de telle taille, maniés avec une telle dextérité, qu'il en résulte d'atroces blessures, bien souvent mortelles. Il faut constater cependant, comme l'un des signes caractéristiques du caractère andalou, que si les rixes ont trop souvent cette cruelle issue, surtout lorsque le vin a monté les têtes, si les altercations sont vives, les injures violentes et les menaces redoutables, tout s'apaise fort souvent aussi rapidement que l'excitation est venue ; un mot spirituel ou l'intervention affectueuse d'un assistant suffit pour faire rentrer la navaja dans la ceinture ; les deux adversaires vont boire de compagnie, ils oublieront volontiers le sujet de la querelle et ne le feront pas renaître. L'Andalou est prompt à s'irriter, mais il est peu d'Espagnols moins rancuniers et moins vindicatifs que lui. La preuve que les résultats ne sont pas généralement aussi terribles qu'on pourrait le craindre, c'est que dans l'échelle de la criminalité et des délits d'homicide, la province de Séville n'occupe en Espagne que le quatorzième rang : la proportion du nombre des coupables au chiffre de la population est de 1 à 682 1/2. Les districts d'Osuna et de San Lucar la Mayor sont à cet égard les moins bien notés ; celui d'Alcala de Guadaira, mieux partagé, ne compte qu'un coupable sur 2,098 hab. Dans la statistique des délits de toute nature, la province de Séville occupe, au contraire, l'une des premières places, la cinquième, et on y compte en moyenne un accusé sur 201. Parmi les districts de la province, c'est celui de Carmona qui est le plus mal partagé ; il présente un accusé sur 98 1/2, tandis que dans le district de Lora il s'en trouve seulement 1 sur 222 1/2.

De ce que nous avons dit de l'influence du vin sur l'esprit querelleur de l'Andalou, il ne faudrait pas inférer qu'il fût adonné à la boisson. L'usage du vin est un fait accidentel : l'homme du peuple en prend rarement pendant ses repas ; quelquefois le soir, lorsque sont terminés les travaux de la journée ; dans les campagnes, seulement les jours de fête ; parmi les artisans, le samedi après la paye de la semaine ; mais il est rare que cela aille jusqu'à l'ivresse.

L'exagération et l'emphase du langage andalou sont choses proverbiales. L'Andalou a l'imagination vive, une grande sensibilité, un caractère décidé, joyeux, porté à la plaisanterie, et ce n'est pas à tort qu'on l'a surnommé le Gascon de l'Espagne. Il conçoit rapidement une idée, il l'exprime avec véhémence ; son style est hyperbolique, rempli de métaphores et de pointes. Il résulte aussi de cette disposition d'esprit, développée par l'ardeur du climat, par la beauté du ciel, par le spectacle d'une riche végétation, une remarquable aptitude pour la poésie, la peinture et les beaux-arts en général. Les poètes sévillans, Arguijo, Rioja, Herrera, Lista, Reinoso ; les peintres Murillo, Zurbaran, Herrera, Roelas, Cespedès ; les sculpteurs et d'autres talents qui se sont fait un renom dans les arts, dans les belles-lettres et dans les autres branches des connaissances humaines, ont acquis à juste titre à l'Andalousie le droit de constituer une école qui réclame une place importante en Espagne aussi bien qu'en Europe.

Cette vivacité de l'esprit, cette ardeur de l'imagination rend les Andalous moins propres aux études abstraites ; ils comprennent rapidement, ils perçoivent nettement la relation des idées entre elles, et par conséquent ils sont loin d'être sans aptitude pour les sciences physiques et mathématiques ; mais ces conditions extérieures qui ont une si grande influence sur leur esprit, ce besoin d'une vie animée à laquelle tout les convie, cette vivacité des sensations, ne se prêtent pas à de grands efforts de méditation, et les rendent à peu près étrangers aux études métaphysiques et aux questions abstraites de la psychologie, qui ont tant de séductions pour les esprits rêveurs de l'Allemagne et de l'Écosse. Aussi les traite-t-on souvent de paresseux, surtout lorsqu'on les compare aux habitants du nord de l'Espagne, sans se rendre compte que la fertilité du sol, la générosité du climat, la richesse et la vigueur de leur constitution rendent leurs besoins beaucoup moindres, et ne les obligent pas à ce travail constant des populations moins favorisées. Content de peu, l'Andalou laisse volontiers à la Providence le soin du lendemain. « Dieu nous a appris, dit-il, que nous devions lui demander le pain de *chaque jour* ».

On le dit généralement galant et amoureux ; il aime en effet beaucoup le beau sexe ; mais c'est plutôt galanterie de paroles, courtoisie, attentions délicates, que réalité et positivisme. Dans les villages, dans les classes agricoles et parmi les artisans, les jeunes gens sont fidèles à cette coutume tant décrite dans les comédies de Calderon, d'aller causer la nuit avec les jeunes filles à leurs fenêtres, à travers leurs grilles, — *hablar à la reja*, — et cela dure toute l'année entre promis et promise, sans que jamais il y ait entre eux de relations coupables. Nous parlons ici de la campagne et non des villes, car si nous voulons constater l'état de la morale publique

à Séville, nous trouvons que le rapport des naissances illégitimes aux naissances légitimes y est de 26 7/8 pour cent.

La femme andalouse est réellement belle et gracieuse. Elle est généralement petite et brune ; la vivacité et l'expression du regard, la flexibilité de la taille, l'agilité du mouvement, la petitesse du pied, l'énergie d'un caractère passionné, la douceur et la séduction du langage font d'elle l'un des types les plus remarquables du sexe féminin dans la Péninsule.

On évalue la richesse territoriale de la province de Séville à 21 millions de piécettes, la richesse en troupeaux à 2 millions 1/2, la fortune urbaine à 8 millions 1/2, la richesse industrielle à 4 millions 1/2, la richesse commerciale à 2 millions 1/2 : soit, ensemble, 39 millions.

Province de Huelva. — Cette province est au nombre des moins importantes de l'Espagne ; sept autres provinces seulement lui sont inférieures sous le rapport du chiffre de la population. Son étendue est de 11,160 kil. carrés. Elle a la forme d'un triangle tronqué, ayant sa base à l'Océan qui la borne au S., sur une étendue de 112 kil. Au N. elle est limitée par la province de Badajoz, à l'E. par celle de Séville, et à l'O., sur 84 kil., par le Portugal.

Les deux tiers environ de son étendue vers le N. sont occupés par l'extrémité occidentale de la chaîne de la Sierra Morena, dont les dernières ramifications prennent les différents noms de Sierra de Aroche, Sierra de Aracena, et de Andevalo, selon les localités qui s'y trouvent. L'autre tiers, ou la partie méridionale, est composé de terrains d'alluvion coupés par de nombreuses collines. Les deux ramifications d'Aroche et d'Aracena sont assez fertiles, les eaux y abondent, le sol porte des châtaigniers, des chênes verts, des lièges, des noyers, des cerisiers, et d'autres arbres à fruits. La Sierra d'Andevalo est desséchée et stérile ; il n'y croît que des pins et des chênes ; on y trouve cependant des pâturages de quelque étendue. Le gland est l'objet d'une récolte considérable, et l'élevage des individus de l'espèce porcine constitue une branche importante de la richesse du pays. La plus haute des montagnes de la province est le San Cristobal, situé auprès des mines du rio Tinto, et dont la base à 5 kil. de tour ; viennent ensuite le mont d'Andevalo, la Peña de Guzman et la montagne de Tharsis, qui conserve le nom le plus ancien de la vieille Tartesside. C'est au pied de cette montagne, dans ses environs et parmi les contreforts de la Sierra d'Andevalo, que se trouve cette abondance de mines, riches surtout en pyrites de cuivre, dont l'exploitation, activement conduite sur plusieurs points, doit faire la fortune de tout ce pays et en transformer l'aspect. On trouve dans les Sierras d'Aracena et d'Aroche des carrières de marbre. La plaine offre de belles terres en bon rapport, plantées d'oliviers, de vignes, de figuiers, et surtout d'orangers dont les fruits sont très-estimés.

Les deux principales rivières sont l'Odiel et le rio Tinto ; celui-ci prend sa source auprès des mines de cuivre dont nous allons parler, et reçoit son nom de la teinte rouge que lui donne, au début de son cours, le sol qu'il traverse. Les mines de *rio Tinto*, situées dans l'arrondissement de Valverde del Camino, sont les plus considérables de la province. C'est un

gisement immense de pyrite de fer contenant 3 pour cent de cuivre, qui a été exploité de tout temps, à en juger par les scories qui s'y trouvent accumulées, et dans lequel ont été pratiqués des puits d'une grande profondeur et sept étages successifs de galeries. On en tire, année moyenne, 230,000 kil. de cuivre fin, dont la plus grande partie est utilisée dans la belle fonderie de Séville. L'exploitation est complète au rio Tinto, c'est-à-dire qu'on traite le minerai par la cémentation et par la cuisson. Dans les autres parties de la province, à *Tharsis*, à *Valverde*, au *Cerro*, à *Calañas*, où le bois manque complètement, où la difficulté des transports ne permet pas de faire arriver le combustible minéral en assez grande abondance, on se borne à la cémentation. Parmi ces différents gisements, celui de Tharsis est des plus remarquables ; le minerai contient environ 50 pour 100 de soufre; qui est utilisé comme combustible pour la calcination, en attendant que des moyens plus larges permettent d'en tirer un parti plus direct. Si désert et si peu praticable que soit encore le pays dans cette partie de la province, nous ne saurions trop engager le voyageur à visiter ces exploitations qui sont d'un grand intérêt.

Il est tout naturel qu'à côté de telles richesses minérales, il jaillisse du sol les sources chargées des riches principes qu'il recèle. Le docteur Pedro Maria Rubio, dans son *Traité des eaux minérales de l'Espagne*, a signalé l'eau qui coule dans l'intérieur de la mine de Rio Tinto, et qu'on emploie pour le lavage du minerai. Mais on ne saurait la considérer comme eau minérale naturelle; elle est le résultat de la lixiviation par les eaux courantes des principes chimiques contenus dans le minerai, c'est-à-dire le sulfate de fer, le cuivre, l'alumine, la magnésie, l'acide sulfurique à l'état libre et l'acide arsénieux. C'est, à l'intérieur, un poison violent ; mais employée en bains locaux, pure ou mêlée d'eau, elle a produit des résultats remarquables pour la guérison de plaies invétérées, d'ulcères et de certaines maladies de la peau. Auprès de la Coronada, dans l'arrondissement de Valverde, jaillit une source excessivement abondante qui fait mouvoir un moulin à peu de distance ; on la nomme *Fuente Tintilla ;* elle est de même nature que celle du rio Tinto, acidule, ferrugineuse, le sulfate de cuivre y prédomine. Il existe encore, à San Lucar de Guadiana, sur la rive même du fleuve, une source de même composition. La marée montante recouvre cette source chaque jour ; on y prend, à marée basse, des bains dont la réputation est fort ancienne.

Nous n'avons rien à dire des chemins de la province, qui sont nuls ou détestables. On ne peut compter comme tels que la route de Séville à Huelva, parallèle au chemin de fer, et une autre, de Huelva à Badajoz par la Sierra Morena.

L'industrie est locale, et ses productions ne sortent pas du pays, si ce n'est quelques navires de différents tonnages qui se construisent à Huelva, à Cartaya, à Ayamonte, et dont l'excellente construction, les formes solides et la bonne marche sont appréciées des armateurs de Cadix, de Gibraltar, et même de la Catalogne. Un tableau, qui date de quelques années, nous a démontré qu'il était sorti de ces trois chantiers, en deux ans, 43 navires destinés à la haute mer, et jaugeant ensemble 7,000 ton-

neaux, 180 barques de cabotage, et 463 barques de pêche et chaloupes, le tout d'une valeur de 288,000 pesos fuertes (1,563,840 fr.).

Nous ne saurions rien dire de l'instruction publique : pas d'écoles supérieures, et seulement 102 écoles élémentaires qui reçoivent en tout 4 à 5,000 élèves. Néanmoins, au point de vue des mœurs, la province de Huelva est loin d'occuper un degré aussi inférieur dans l'échelle de la civilisation espagnole. Sur les 49 provinces du royaume, elle se trouve la 26e dans l'ordre de la criminalité, la 28e quant aux faits d'homicide. Ses habitants ont l'esprit prompt, le caractère ardent, les passions violentes. L'usage des liqueurs spiritueuses, la contrebande, le port habituel d'armes, sont les causes déterminantes de ce résultat. Braves gens du reste, laborieux, intelligents et économes. Le type andalou est moins marqué chez eux que chez leurs voisins de Séville et de Cadix ; il décroît à mesure qu'on s'approche des frontières du Portugal et des limites de l'Estrémadure. Leur langage ne diffère pas ; leur costume, celui des hommes surtout, se distingue par certaines formes et quelques broderies de style arabe, qui ne manquent pas d'originalité.

Province de Cadix. — Elle est limitée au N. par les provinces de Huelva et de Séville, à l'E. par celle de Malaga, au S. par le détroit de Gibraltar, à l'O. par l'Océan ét par la province de Séville. C'est une des trois provinces formées de l'ancien royaume de Séville, de première classe sous le rapport civil et administratif, dépendant, au point de vue militaire, de la capitainerie générale d'Andalousie. Ses villes principales sont Algeciras, Arcos, Chiclana, Jerez, San Fernando, Medina Sidonia, Olvera, le Puerto de Santa Maria, San Lucar de Barrameda et San Roque. Il faut comprendre aussi, comme dépendant de la province de Cadix, l'archipel des Canaries et les quatre présides de la côte d'Afrique, Ceuta, Alucemas, Melilla et Velez de la Gomera.

Le territoire est occupé par plusieurs petites chaînes de montagnes escarpées dont le centre est placé à Ronda, et dont la plus élevée porte le nom de montagne de Grasalema. Il est généralement d'une grande fertilité et d'une grande richesse ; on peut en juger par ce relevé de la division de la propriété dans le district de Jerez, qui compte plus de huit cents métairies, une soixantaine de domaines d'une grande étendue, d'immenses communaux en prairies et en plantations d'arbres, une trentaine de grands pâturages pour l'élevage des bestiaux, et une vingtaine de chantiers d'exploitation pour les forêts. Ses principaux cours d'eau sont le Guadalquivir, le Guadaira, le Genil, le Palmones, le Rio de la Miel, le Salado de Tarifa, sur les bords duquel les Maures d'Abdul-Tacen furent mis en déroute en 1340, le Mastral et le Guadalete.

Les produits de ce magnifique pays consistent surtout en céréales, en fruits, en légumes et en plantes potagères; les vins y sont justement renommés, à Jerez, au Puerto de Santa Maria, à San Lucar de Barrameda, à Rota, d'où vient le *Tintilla,* et à Prado del Rey, où l'on récolte le *Pajarete*. On y élève de belles races de chevaux et de mulets, des taureaux de course, un très-petit nombre de bêtes à laine. Le poisson y est fort recherché des

gourmets, surtout celui qui se pêche dans les canaux des marais salants.

L'agriculture en est la principale industrie; l'exploitation du sel vient ensuite; puis les différents produits qui fournissent à la consommation des villes, mais sans exportation au-delà d'un rayon très-limité; et cependant il faut citer le pain d'épices, fabriqué dans quelques villes de la province, et qui s'expédie par Cadix jusqu'à l'étranger.

Les habitants de la province de Cadix ne diffèrent pas des autres Andalous sous le rapport des usages et des mœurs. Ils ont les mêmes mérites et les mêmes défauts, la gaieté, la vivacité du langage, l'élégance du costume, l'amour de la danse, l'exagération en toute chose, dans l'affection comme dans la haine, dans la bravoure comme dans la timidité, dans le savoir comme dans l'ignorance. Leur intelligence est vive, leurs idées sont claires; féconds dans le choix des expressions, ils parlent avec élégance. Leurs passions sont fougueuses; ils sacrifient tout à la satisfaction de leurs caprices, ils sont querelleurs, mais sans cette violence que l'on reproche aux habitants des autres provinces de l'Espagne. Comme partout, la démoralisation que l'on observe dans une partie de la province résulte du grand nombre de ports ouverts sur la côte et des mœurs des marins qui les fréquentent. Le voisinage de Gibraltar, qui favorise la contrebande, est également la cause de nombreux désordres, de vols et d'actes sanglants. Il existe, par compensation, peu de peuples plus religieux que le peuple andalou, et le criminel le plus endurci professe un respect profond pour les préceptes de l'Église. Il est peu de pays où l'on puisse voir cet étrange spectacle d'un criminel, les mains encore teintes du sang de sa victime, ou couvert des vêtements qu'il lui a enlevés, se présenter à l'église pour invoquer l'image à laquelle il porte une dévotion particulière. Jamais il ne quitte son scapulaire, suspendu à un ruban ou à une petite chaîne d'argent. Cette disposition de l'esprit a certainement une grande influence sur les mœurs, et nous devons signaler, comme un heureux résultat, que sur la population de 412,904 âmes, que les dernières statistiques donnent à la province, on compte seulement 860 accusés, c'est-à-dire 1 sur 462. C'est surtout dans les districts de San Lucar de Barrameda et de San Roque qu'ont été commis le plus grand nombre de délits à main armée; 1 sur 615 à San Lucar; 1 sur 441 à San Roque; tandis qu'à Cadix, renommée par la douceur de ses mœurs, on ne compte qu'un coupable sur 5,380 individus. Du reste, les établissements de bienfaisance y sont nombreux, et l'instruction publique y est dirigée avec un zèle et un succès dignes de la renommée de la *culta Cadiz*. Lorqu'on compare la situation de cette branche importante avec celle de quelques autres provinces, on peut constater quelle en est la supériorité. Ainsi, dans la province de Cadix, pour 41 communes on compte 263 écoles, soit 6 pour chacune, et dans la province de Burgos, les 1,214 communes n'ont que 694 écoles, c'est-à-dire un peu plus d'une pour deux communes.

Province de Malaga. — Le territoire de Malaga dépendait autrefois du royaume de Grenade, il forme maintenant une province indépendante qui a pour limites, à l'O., le cours du fleuve Guadairo et une ligne qui vient

aboutir au Genil en face de la petite ville arabe de Benameji; au N., une partie du cours du Genil entre Benameji et Isnajar; à l'E., une ligne qui passe au pied de la sierra de Alhama et vient aboutir à la mer, à la Torre del Pino, entre le petit port de Nerja et celui d'Almuñecar. Les provinces qui l'avoisinent sont : à l'O. et au N.-E. Cadix et Séville, au N. Cordoue, à l'E. Grenade. La côte de la Méditerranée, qui la borde au S., a un développement de 152 kil. Sa surface totale est de 8,370 kil. carrés. Le climat y est généralement sain.

Le territoire est presque entièrement montagneux; la plaine la plus étendue est celle qui entoure Malaga et qui a 67 kil. de circonférence; après elle vient la jolie Vega d'Antequera. Hors de là, tout est montagnes ou vallées profondes, arrosées par cinq rivières. Ces montagnes présentent une curieuse particularité; c'est une grande quantité de grottes et de cavernes. On cite, parmi celles qui attirent les visiteurs, le Barranco de Cea, dans le district d'Archidona, cavité perpendiculaire dont le fond n'a pas été mesuré; auprès de Villanueva de San Marcos, sous le mont Belda, une grotte très-étendue, terminée par un lac; à 5 kil. de Carratraca, sur le chemin d'Ardalès, une colline isolée, de 170 mèt. de circonférence et de 40 mèt. de hauteur, sous laquelle existe une magnifique salle voûtée couverte de stalactites; elle était restée inconnue jusqu'en 1821, et un tremblement de terre y pratiqua une ouverture; dans la Sierra de la Camorra, à 12 kil. d'Antequera, treize grottes qui se suivent; dans le district de Benaojan, la caverne du Chat, immense cavité de près d'une lieue d'étendue; quelques rares visiteurs prétendent que vers le milieu de cette profondeur on voit des vestiges d'un édifice qui a dû être considérable; auprès de la tour de las Palomas, à 8 kil. de Malaga, la grotte de la Mina, renfermant plusieurs salles avec des stalactites. Plutarque a raconté que du temps de Marius et de Cinna, le jeune Crassus se réfugia dans une grotte de la Bétique, voisine de Malaga, et que son ami Vivius Paciecus lui envoyait chaque jour des vivres, par un serviteur qui avait ordre de les déposer à l'entrée de la grotte, sans jamais chercher à connaitre à qui ils étaient destinés. Crassus habita huit mois cette retraite, et l'historien raconte que, de peur que la tristesse ne le gagnât, son hôte lui envoya un jour pour charmer sa retraite, deux belles jeunes filles que le réfugié accueillit avec un vif sentiment de surprise et de gratitude.

Les sources minérales abondent dans la province de Malaga. On cite les *Baños de la Hedionda* auprès de Alora; *les baños Hediondos* (bains Fétides) à Alhaurin-Grande; la *fuente Herrumbrosa* (rouillée) dans la plaine de los Membrillarès; les sources *del Sultan*, à Almogia; sur le chemin de fer de Malaga à Cordoue, la *fuente de Piedra*, auprès d'une station du chemin de fer de Cordoue, qui porte le même nom; les Romains l'avaient surnommée « la fontaine divine »; ses eaux, souveraines pour la guérison des maladies de la pierre, étaient expédiées jusqu'à Naples. Des eaux ferrugineuses à Cartama; auprès de Ronda, la *hedionda de las Monjas;* une source sulfureuse à Tolox; mais surtout les eaux sulfureuses froides de *Carratraca*, à 40 kil. de Malaga, qui reçoivent chaque année de 15 à 1,800 malades.

Les produits du sol sont nombreux. On rencontre partout le palmier, et

dans la montagne le palmiste, le sparte et l'amiante. Sur toute la côte, à l'E. de Malaga, entre Torrox et Velez Malaga, on cultive la canne à sucre et une variété renommée de patates, puis les orangers, les citronniers, le raisin destiné à l'exportation, les figues, les grenades et tous les fruits d'Europe, parmi lesquels les poires de Ronda sont très-estimées. Le liège, le chêne vert, abondent sur certains points; sur d'autres les pins pour les constructions navales, les châtaigniers, les mûriers, et aussi le miel et la cire. Il est inutile de mentionner les vignobles, qui sont justement célèbres, et qui occupent presque tout le territoire vers l'E. et les versants méridionaux des nombreuses collines qui entourent Colmenar et la Casa Bermeja. L'excellence du climat de Malaga a permis d'y introduire la plupart des arbres et des plantes de l'Amérique et des autres continents. On y trouve le coton, l'indigotier, le cacaotier, le cèdre, le coco, l'œillet de la Chine, le platane d'Amérique, le tabac, les tomates de Buenos-Ayres, la sensitive du Brésil, et un grand nombre d'autres plantes curieuses. Les troupeaux sont peu nombreux, et surtout la race chevaline. La chasse est abondante en lièvres, en lapins et en perdrix; les montagnes et les bois sont habités par une certaine quantité de chevreuils, de sangliers, de loups, de renards, de chats sauvages à robe tigrée; on rencontre enfin quelques reptiles, la couleuvre commune, la vipère, des scorpions et des tarentules. La pêche fournit des poissons magnifiques et d'une qualité très-estimée.

L'industrie se borne, en général, à la culture du sol et au transport des produits sur les marchés des villes. Cependant on trouve, en quelques endroits, des métiers de toiles de ménage, de couvertures, des fabriques de ceintures, de tissus de laine, des distilleries d'eau-de-vie, des fabriques de draps communs, de papiers peints. Il existe à Marbella deux fonderies de fer assez importantes en pleine activité; à Nerja, à Torrox et à Velez Malaga, des sucreries bien installées; à Ronda des fabriques de tissus de laine, et surtout une manufacture d'armes à feu fort estimées; à Malaga même des établissements industriels de plusieurs natures.

Les mines occupent une place importante dans les revenus de la province. On compte dix-huit mines de plomb régulièrement exploitées, rendant en moyenne de 33 à 36 pour 100 et une petite quantité d'argent; le produit total peut s'élever à 1,173 quintaux métriques. Le fer est plus abondant, et le minerai alimente à Ojen, à Marbella et à Benalmadena plusieurs fourneaux et fonderies. Le graphite fournit environ 1,250 quintaux, et l'on rencontre encore, sur plusieurs points, quelques gisements de pyrite de cuivre, et du nickel à l'état d'arséniure et d'oxyde vert. Les marbres, les jaspes, se trouvent en abondance et en grandes variétés; mais il faut surtout mentionner la pierre de Mijas, qui est une espèce d'agate à nuances opaques, employée pour l'ornementation des édifices du culte. Les colonnes qui décorent l'église des Salesas Reales à Madrid, et celles de la chapelle de la *Encarnacion* dans la cathédrale de Malaga, sont en marbre de Mijas.

Le commerce se fait surtout par Malaga; il comprend, pour l'exportation, année moyenne, 900,000 arrobes de vins secs et doux (l'arrobe

11 litres), 1 million d'arrobes de raisins secs muscats (l'arrobe 12 kil.), 400,000 arrobes de raisins longs (*pasas largas*), 300,000 arrobes de figues sèches, 100,000 arrobes de cerises sèches d'un goût exquis, provenant de la province de Cordoue, 1 million d'arrobes d'huile, 1,500 caisses de mille citrons chacune, provenant de Malaga, Velez Malaga et Estepona; puis, dans des proportions égales, des garbanzos, du maïs, des grenades, des oranges, des olives, enfin du poisson, et surtout des anchois qu'on expédie vers l'Italie, la Grèce et les îles de l'Archipel. L'importation se borne à peu de chose; la province de Malaga se suffit à elle-même. Il y vient, néanmoins, environ 50,000 quintaux de morue de Terre-Neuve, et 250,000 arrobes de sucre, de Cuba, quantité qui doit se réduire en raison des progrès de l'industrie sucrière à Torrox et à Valez Malaga. Il faut dire aussi que les récoltes en céréales ne fournissent à la consommation que pour la moitié de l'année, et que pour le reste il faut recourir aux provinces voisines; il en est de même pour les draps et pour les différents objets nécessaires pour le vêtement.

L'instruction publique ne se trouve pas dans un état plus brillant dans la province de Malaga que dans les provinces voisines. Le nombre des écoles publiques ou particulières ne s'élève pas à plus de 210, et elles sont fréquentées par 10,000 élèves tout au plus; c'est dans la proportion de 1 sur 45.

Nous avons peu de choses à ajouter à ce que nous avons dit du caractère général des habitants. Ceux de la province de Malaga se distinguent par une grande franchise, une parfaite courtoisie et des relations très-agréables. Leur esprit est vif, leur pénétration facile, et ils se signalent, surtout dans le district et dans les montagnes de Ronda, par une valeur éprouvée. Mais cette valeur dégénère facilement en une certaine sauvagerie; les coups et les blessures tiennent une place importante dans l'histoire des mœurs de la province. Si on veut l'expliquer par l'ardeur du climat méridional, par la situation du pays, qui reçoit de première main la mauvaise influence des vents suffocants des déserts d'Afrique, par le voisinage de Gibraltar qui encourage la contrebande et le mauvais esprit qui en est la conséquence, on sera presque étonné que Malaga ne soit encore qu'au douzième rang dans l'échelle générale de la criminalité, et au neuvième pour les faits de meurtre à main armée.

La richesse de la province est évaluée à 95 millions de piécettes.

Province de Grenade. — Cette province est bornée au N. par celles de Jaen et d'Albacete, à l'E. par celle d'Almeria, au S. par la Méditerranée, à l'O. par les provinces de Malaga et de Cordoue. Ce n'est qu'une partie du territoire du célèbre royaume de Grenade, dont les limites renfermaient, en outre, les territoires d'Alméria et de Malaga. Elle occupe une superficie de 10,075 kil. carrés.

Nous avons dit que l'ancienne région d'Andalousie était maintenant partagée en huit provinces; celle de Grenade est en même temps le chef-lieu d'une capitainerie générale dont relèvent les commandements militaires d'Almeria, Malaga et Jaen.

Le royaume de Grenade fut le dernier des États arabes qui tomba au pouvoir des chrétiens, en 1492.

Le climat de cette belle province est doux et pur, la contrée tout entière est montagneuse, et la chaleur de cette région méridionale est tempérée par l'altitude du sol et par la fraîcheur constante qu'entretiennent les montagnes. Celles-ci sont généralement élevées ; les pics les plus hauts, dans la Sierra Nevada, sont le Mulahacen (3,530 mèt.) ; le Veleta (3,447 mèt.) ; la Alcabaza (3,403 mèt.). Celles des sierras de Tejada, de Gador, d'Aljibe, de Huescar et d'Elvira sont généralement moins élevées, mais aussi plus riches, plus pittoresques et plantées d'arbres d'une belle venue. Les ruisseaux, les sources pures ou médicinales y jaillissent de toutes parts, les vallées sont d'une admirable fertilité, et le sol recèle une grande abondance de mines, des bancs de sel, des carrières inépuisables de marbre et d'albâtre, d'où l'architecture a tiré les matériaux de la plupart de ses monuments.

La campagne produit en abondance les céréales, des légumes, des vins estimés, l'huile, la soie, le lin, le chanvre, le coton, la canne à sucre, le sparte et des fruits excellents. La magnifique *Vega* de Grenade, fertilisée par le Genil et par ses affluents, est, on le sait, le sol le plus riche de toute l'Espagne. C'est un immense bassin de 68 kilomètres de tour, sillonné dans tous les sens de canaux d'irrigation pratiqués par les Maures, semé de jolis villages, et présentant, du haut des collines où Grenade est bâtie, un aspect ravissant. Le Genil naît au pied de la Sierra Nevada et traverse la Vega d'outre en outre. La Sierra de Elvira, qui limite une partie de la Vega, est remarquable par l'aspect de ses rochers, par l'activité de sa végétation, par le pittoresque de ses paysages. Au pied de ses versants, on rencontrait, au bord du Genil, le *Soto de Roma*, ce magnifique bois d'ormes, de frênes et de peupliers qui occupe une lieue d'étendue, et dont les rois arabes s'étaient fait un lieu de plaisance. Les cortès de Cadix le donnèrent à lord Wellington, duc de Ciudad Rodrigo, pour le récompenser de ses services pendant la guerre de l'indépendance ; sa famille l'a morcelé et vendu en détail.

Les sources d'eaux minérales sont nombreuses dans la province, et la plupart ont acquis, par les services qu'elles ont rendus à la santé publique, une célébrité incontestée. De ce nombre nous devons citer les bains d'*Alhama* (eaux salines thermales), dont la réputation remonte aux premiers temps de l'occupation arabe ; ceux d'*Alicum*, près de Guadix, recherchés pour la guérison des maladies de la peau ; les sources sulfureuses d'*Alomartes*, celles de *Baza ;* les bains de *Graena*, également auprès de Guadix, alimentés par trois sources ferrugineuses carbonatées ; ceux de *Lanjaron*, de même nature, et plusieurs autres dont l'installation laisse malheureusement beaucoup à désirer.

L'industrie a pris jusqu'à présent peu de développement dans la province. La soie était autrefois l'un de ses produits importants autour de Grenade, et surtout dans les montagnes des Alpujàrres. On élevait des vers à soie dans tous les villages, au XVII[e] et au XVIII[e] siècle ; le quart des habitants de la ville tissait des ceintures et des écharpes. Cette in-

dustrie est très-limitée aujourd'hui. Il existe encore, sur quelques points, des fabriques de tissus de fil et de laine, des distilleries d'eau-de-vie, des fabriques de sucre et de savon; mais rien de plus. On s'occupe cependant de donner quelque développement à l'industrie sucrière; la plus grande partie du territoire voisin de la Méditerranée est très-propice pour la culture de la canne, vers Motril et Almuñecar, et une grande compagnie, la *Sociedad Azucarera Peninsular*, a établi, dans ces deux villes, des fabriques et des raffineries dont les produits sont importants, malgré les difficultés d'une concurrence toute profitable à l'Amérique, en raison du bas prix de la main-d'œuvre dans les colonies.

Les distilleries d'eau-de-vie et d'alcool ont été nombreuses ; mais la législation intervenue à cet égard, en 1846, a fait fermer la plupart des fabriques, et a nui considérablement à toute une population de muletiers et de voituriers qui vivaient du transport des vins et des spiritueux. Le reste des produits industriels de la province ne dépasse pas les besoins de la population. Le prix de la journée d'ouvrier varie entre cinq et huit réaux; c'est peu de chose; mais les malheureux qui se consacrent à l'agriculture gagnent bien moins encore; le plus qu'ils reçoivent, à Motril, ne dépasse pas cinq réaux; à Loja, à Alhama et dans les Alpujarres, il en est qui ne sont pas payés plus de deux réaux et deux réaux et demi.

C'est plutôt dans la province d'Almeria que dans celle de Grenade que l'industrie minière a pris un si grand développement; les montagnes recèlent néanmoins, dans celle-ci, d'abondantes richesses. Le plomb et le cuivre s'y trouvent dans plus de soixante gisements, l'antimoine à Motril et à Aldeire; mais on rencontre surtout, comme nous l'avons déjà dit, des scories résultant des exploitations anciennes, et qui renferment encore une assez grande quantité de métal pour qu'on puisse les soumettre fructueusement à un nouveau traitement.

La province de Grenade compte 102 kil. de côtes; mais ces côtes sont bordées d'énormes murailles de rochers, ne laissant qu'un étroit passage aux cours d'eau qui descendent de l'intérieur. On y rencontre de petites plages très-découvertes, et quelques baies étroites et peu praticables. Le commerce est nul, par conséquent, et se borne à la sortie, par Motril et Almuñecar, de cotons, de sucres et de vins en petite quantité. Par quelques points du territoire et par la voie de terre, on exporte des eaux-de-vie, des fruits, des oranges, des limons, des huiles, du sparte élaboré; il en entre autant, en échange, par les points opposés.

L'instruction publique n'est pas dans un état brillant. Grenade fait exception par elle-même; il s'y trouve une université fort ancienne, des collèges d'où sont sortis des hommes éminents; mais la science et les méthodes d'enseignement y sont restées en arrière. Dans la province, on rencontre à peine 50 ou 60 individus, sur 500, qui sachent lire et écrire; les parents s'inquiètent peu de faire donner quelque instruction à leurs enfants. En somme, sur les 476,000 individus qui composent la population totale, on compte seulement 14,500 enfants qui fréquentent environ 300 écoles publiques ou particulières, complètes ou incomplètes.

Les habitants de la province de Grenade sont d'un caractère énergique,

généreux, spirituels et sobres; les femmes sont gracieuses et très-séduisantes. Il existe néanmoins entre eux, selon la position topographique, de notables différences. Dans la région orientale, ils perdent presque entièrement le caractère andalou, et se rapprochent, aussi bien pour le type que pour le langage, des Murciens, avec qui ils sont en relations constantes. Les habitants de la montagne forment une race magnifique ; ils sont grands, forts, leur physionomie est ouverte en même temps que grave, et porte tout le caractère d'une grande simplicité. L'homme du peuple est bienveillant, social et franc ; son imagination est vive, il s'exprime avec facilité. A la ville on remarque une grande tendance vers le luxe, bien que les fortunes soient rarement en harmonie avec les dehors affectés par presque tous. En général, et comme tous les Andalous, les Grenadins ressemblent plus aux Orientaux qu'à leurs congénères d'Europe. Ils n'ont ni la réserve des Castillans, ni la fierté des Aragonais, ni l'orgueil des Bizcayens, ni la sécheresse des Catalans, ni la légèreté d'esprit des Valenciens ; ils sont fanfarons, ils parlent d'eux-mêmes, de leur mérite, de leurs richesses ; ils sont pompeux dans leurs discours, querelleurs et remuants, provocateurs avec le faible, humbles quand on leur tient tête, ce qui n'empêche chez eux, dans l'occasion, ni la valeur ni l'héroïsme. Ils ont une grande affection pour le *trabuco* et la *navaja;* aussi la province de Grenade est-elle bien haut placée dans l'échelle de la criminalité. Les boissons spiritueuses, l'abus qu'on en fait dans les classes inférieures, la pauvreté, l'oisiveté, l'excitation que cause cet ardent climat, rendent malheureusement fréquents les délits de toute nature. Grenade est la huitième des provinces espagnoles par le nombre des accusés, la *deuxième* par le chiffre des attentats contre la vie des personnes.

Les statistiques les plus récentes évaluent la richesse de la province à environ 20 millions de piécettes.

Province de Jaen. — C'était un ancien royaume maure, et c'est une des divisions qui ont été formées dans l'ancienne Andalousie. Elle est de troisième ordre au point de vue administratif, et dépend, au point de vue militaire et judiciaire, de la capitainerie générale et de l'*audiencia* de Grenade. Ses limites sont : au N., la province de Ciudad Real ; au N.-E., celle d'Albacete ; au S.-E. et au S., celle de Grenade, et celle de Cordoue à l'O. Elle est complètement entourée de montagnes, excepté du côté de Cordoue. La Sierra Morena la borne au N.; la limite se trouve à la sortie du défilé de *Despeña Perros.* Le territoire est fertile, couvert d'arbres et d'arbustes, parfaitement abrité, et les troupeaux immigrants y trouvent pour l'hiver d'excellents pâturages.

Le Guadalquivir y prend sa source auprès de Cazorla, quitte un instant la province pour pénétrer dans celle d'Albacete, et revient dans celle de Jaen qu'il traverse de l'E. à l'O.

Les eaux minérales y sont peu abondantes. On cite une source ferrugineuse auprès de Villaba ; la source sulfureuse de la *Fuente de la Encina,* à 8 kil. d'Andujar, avec établissement de bains ; auprès de Martos, d'autres bains sulfureux, et la source sulfatée calcique de *Jabalcuz* auprès de Jaen.

Il y existe en outre une grande quantité de salines, des gisements de sel gemme et des ruisseaux salés; l'exploitation qui se fait à *Don Benito*, sur le chemin de Baeza à Jaen, est à elle seule capable de fournir le sel nécessaire à toute la province.

Les mines constituent la base principale de la richesse locale : on en rencontre dans presque toutes les ramifications de la Sierra Morena, à l'état de plomb, d'antimoine, de galène argentifère, de sulfure de cuivre; mais c'est surtout le plomb qui fournit la plus grande quantité. On extrait annuellement de 55 à 60,000 quintaux (28,000 quint. mét.) de minerai de plomb, le seul à peu près qu'on exploite. En même temps on s'est mis, depuis quelques années, à traiter de nouveau les scories anciennes, dans lesquelles les exploitations primitives ont laissé une quantité considérable de métal. Toutefois la position topographique de la province, la difficulté des communications, le défaut de science et de méthode dans la conduite des travaux, ne permettent pas à cette industrie d'être aussi fructueuse qu'elle devrait être. C'est une grande richesse en réserve pour des temps meilleurs.

Les principaux produits de la surface du sol sont les céréales et les bois de construction. On cultive en outre l'olivier et la vigne sur une très-grande partie de la province, mais l'huile est inférieure à celle de la province de Cordoue, et le vin, fait avec peu de soin, est rude, grossier, et ne se conserve pas. Les fruits sont abondants, et l'on mentionne, parmi les plus exquis, les pommes et les cerises de la vallée de Jaen, les melons de Grañena, les pêches d'Alcaudete, les grenades de Jimena, les prunes d'Ubeda, les figues de Quesada et les poires de Jandulilla.

L'élevage des troupeaux a perdu de son importance. On citait, parmi l'espèce chevaline, la belle race de la Loma d'Ubeda qui a disparu. Les environs de Jaen possèdent néanmoins une race très-appréciée, mais qui n'a malheureusement pas conservé toute la pureté de son origine arabe. On élève une grande quantité de mulets, forts, de belle robe et de formes élégantes. Il existait autrefois, dans la Sierra de Cazorla, des troupes de taureaux élevés presque à l'état sauvage, et qui produisaient, pour les courses, des sujets d'une vigueur et d'une bravoure remarquables. Cette race a déchu, et Jaen est sous ce rapport en arrière des provinces voisines. Les bêtes à laine y sont peu nombreuses, et les laines de qualité inférieure.

L'industrie peut être considérée comme nulle; le commerce se borne à l'exportation des produits du sol et à l'importation de denrées et de produits de première nécessité qui manquent dans la province. Parmi les premiers nous devons citer le *garbanzo* (pois chiche) comme le plus recherché. On le récolte dans la Loma d'Ubeda, et on le transporte à Ciudad Real, à Murcie, à Albacete et à Valence, à Valdepeñas, où il joue un grand rôle dans l'alimentation publique.

L'instruction publique occupe un rang assez avancé. La criminalité se présente sous des couleurs sombres. La province de Jaen est la 12e par le nombre des délits de sang, la 27e par le nombre des accusés en général. Cette propension à user du couteau et de l'arme blanche a surtout pour

causes le vagabondage, l'ivrognerie et l'élévation de la température, et cependant on dit les *Jaetanos* généralement laborieux, sobres et doux, pacifiques par tempérament et par éducation, et dociles à la voix de l'autorité. Leur habitude des chevaux et des mulets en fait de bons soldats, recherchés pour le recrutement des régiments de cavalerie. Ils sont très-hospitaliers, accueillent parfaitement le voyageur, et sont toujours prêts à donner le pain, l'eau et la place au foyer au pauvre des provinces voisines, qui vient chercher dans celle de Jaen du travail et une existence plus facile.

Province d'Almeria. — Elle dépend de l'*audiencia* et de la capitainerie générale de Grenade, et occupe l'extrémité orientale de l'ancienne région d'Andalousie. Ses limites sont, au N., les provinces de Grenade et de Murcie; à l'O. celle de Grenade; à l'E. Murcie; au S. et au S.-E. la Méditerranée sur une étendue de 99 milles. Elle mesure, du N. au S., 90 kil.; de l'E. à l'O., 158 kil.; sa surface occupe 14,220 kil. carrés. Le climat de cette province, tempéré par la belle étendue de côtes qui en enveloppe une partie, est, surtout dans la partie méridionale, doux et agréable comme un printemps perpétuel, les pluies y sont rares; dans l'intérieur des terres et dans les montagnes de la partie N., l'hiver est souvent rigoureux et il y neige quelquefois.

Le territoire est presque entièrement occupé par des montagnes ou par des groupes de collines qui appartiennent aux ramifications de plusieurs sierras importantes.

L'une, la sierra Nevada, limite la province à l'O. L'accès en est généralement difficile; on y trouve les belles carrières de marbre blanc et bleu de Macael, utilisé dans la plupart des monuments de l'Andalousie. Dans d'autres parties, auprès de Bacarès et de Sera, existent des mines de fer, de plomb et de nitre, exploitées avec une grande activité. Les vallées et les vallons formés par la Sierra sont fertiles et de bon produit. Les plus hautes montagnes de la sierra Nevada appartiennent à la province de Grenade, ce sont le *Mulahacen* et le *Pic de Veleta.*

La Sierra de *Maria*, qui forme la partie occidentale de la province, est très-boisée, on y exploite surtout du bois de chauffage pour les usages domestiques et pour les fourneaux des verreries. On y récolte des plantes médicinales et tinctoriales, dont quelques-unes s'exportent. Une partie de cette petite chaîne, nommée la sierra de Estancias, est de l'aspect le plus sauvage, on n'y trouve ni arbres, ni plantes, ni aucune matière combustible; quelques sentiers qui la traversent pour communiquer d'un village à l'autre sont d'une hardiesse surprenante.

La sierra de *Alhamilla* commence à 10 kil. au N. d'Almeria, et s'étend sur environ 30 kil. Le Cerro Calataivir, sa principale montagne, s'élève à 504 mèt. On y rencontre quelques filons de minerai de cuivre et des pyrites de fer, surtout dans le voisinage des bains thermaux d'Alhamilla, et, au-delà, de nombreux gisements de galène. L'exploitation de ces mines occupe la plus grande partie des habitants des localités placées dans la vallée de l'Almeria. On remarque, dans une partie de cette chaîne, à

2 kil. du village de Nijar, au lieu dit le Zacayo, une cavité naturelle de 210 mèt. de diamètre, qu'on croit être l'ancien cratère d'un volcan.

La sierra de *Cabrera* est une continuation de la précédente et occupe une étendue de 20 kil. dans la direction de la petite ville de Mojacar. On trouve dans ce groupe et dans ses ramifications, des galènes, de l'antimoine, des malachites, de l'oxyde rouge de fer, un gisement considérable de fer magnétique, et du gypse d'une remarquable blancheur.

La sierra *Almagrera*, dans laquelle on a trouvé des mines d'argent, occupe l'extrémité E. de la province, entre Vera et Cuevas, et jusqu'au bord de la mer.

La sierra de *Gata*, à l'E. d'Almeria, est une ramification de la sierra de Cabrera; sa forme et ses produits indiquent qu'elle est le résultat d'une grande fermentation volcanique; on y rencontre des basaltes, des marbres, des agates, des calcédoines et un banc considérable de kaolin, autrefois exploité, et qui l'est de nouveau aujourd'hui pour la fabrique de Séville.

A l'O. de la province s'élève la fameuse sierra de *Gador*, dépendant du groupe des Alpujarres. Elle s'étend du N.-O. au S.-E. sur un espace de 5 kil., et ses points les plus élevés atteignent 2,150 mèt. au-dessus du niveau de la mer. On découvre de ces cimes, par les belles matinées, les côtes de Barbarie, à 225 kil. de distance. Cette sierra est célèbre dans toute l'Europe par ses abondantes mines de plomb. On a calculé que, depuis 1795 jusqu'en 1841, on en avait extrait onze millions de quintaux. Les montagnes, qui étaient très-boisées autrefois, sont maintenant complètement dégarnies par le fait d'un exploitation inintelligente du bois pour le traitement du métal.

De toutes ces hauteurs jaillissent un nombre considérable de ruisseaux, de torrents, de sources minérales ou thermales, mais il n'en descend aucun cours d'eau un peu important. L'un d'eux, l'*Adra*, forme la limite méridionale de la province, et son bassin sépare la sierra de Gador de l'Alpujarre proprement dite. Les trois autres sont : le *torrent de Lorca*, qui coule au N. et au pied de la sierra Maria, pénètre dans la province de Murcie, baigne les murs de Lorca et va se joindre au Segura, au-dessous de Murcie; l'*Almanzora*, qui prend sa source dans les versants orientaux de la sierra de Baza, coule de l'O. à l'E., en traversant la petite rivière de Purchena, forme un bassin entre la sierra d'Almagro et celle de Cabrera, et se jette dans la mer à l'E. de Vera, auprès de la *Torre del Peñon*. Le dernier est l'*Almeria* qui coule au S. de la sierra de Baza, auprès d'Ocaña, et qui forme une jolie vallée, longée par la route de Guadix et de Grenade; il se jette dans la Méditerranée, un peu à l'E. d'Almeria.

De l'embouchure de l'Adra jusqu'à la pointe de Elena, sur une étendue d'environ 28 kil., la côte décrit, de l'O. à l'E. une ligne à peu près parallèle au méridien. A partir de cette pointe, elle remonte vers le N- et forme une vaste courbe au centre de laquelle se trouve Almeria, et dont l'extrémité opposée à la pointe de Elena est formée par le cap de Gata. Le golfe d'Almeria présente ainsi, d'une pointe à l'autre, une ouverture de

7 lieues 1/2. A partir du cap de Gata où s'élève une tour de vigie sur une éminence nommée la Testa de Gata, la côte continue de l'O. à l'E., sur une étendue de quelques milles, puis monte presque directement vers le N.-E. jusqu'à la rencontre du deuxième degré E. du méridien de Madrid (4° degré O. de Paris), où commence la côte de la province de Murcie. Dans la plus grande partie de son étendue, cette côte est montagneuse et escarpée, il s'y présente peu de plages, et les points où elle est abordable sont peu nombreux.

Les moyens de communication dans la province sont en très-petit nombre et bien insuffisants pour les débouchés nécessaires aux industries minière et agricole. Après la route médiocre qui va d'Almeria à Guadix, on cite un chemin partant de Dalias, au S.-O. de la sierra de Gador, et se dirigeant vers l'O., par Berja, Castalla et Barical; un second, très-pittoresque, qui remonte, depuis le petit port d'Adra, la délicieuse vallée de la rivière de ce nom, et qui aboutit à Berja; plusieurs autres, qui pénètrent à l'E., dans la province de Murcie, et enfin des chemins muletiers, qui sont de très-difficile accès.

Les produits du sol sont abondants et estimés; les vallées sont généralement semées en maïs. On y récolte des fruits excellents; à Albanchez et à Rioja, des oranges, des limons; à Adra, des patates et la canne, dont on tire un sucre excellent; à Purchena, des vins estimés; dans les villages de l'O., une assez importante quantité de soie; à Almeria, tous les fruits d'Europe et bon nombre d'autres originaires d'Amérique. On y élève aussi beaucoup de bestiaux; ceux de l'espèce bovine, dans la province d'Almeria, sont remarquables par leur taille et par la beauté de leur race. On exploite, sur certains points, des salines appartenant à l'État et dont on tire un sel commun d'assez bonne qualité.

La fabrication de la sparterie vient ensuite, elle emploie environ deux mille individus qui gagnent de 6 à 8 réaux par jour. Les femmes employées à *hacer la tamisa*, c'est-à-dire à tordre les filaments de sparte, reçoivent 2 réaux pour 16 livres de matière employée. La pêche ne se fait qu'à Almeria, à Roquetas et au cap de Gata, où existe une madrague qui rapporte annuellement de 40 à 50,000 réaux.

Le commerce consiste surtout en exportation de plomb pour les principaux ports de France; de sparte brut pour Lisbonne et Porto, où il est transformé en *esteras;* de varech ou kali, dont on tire la soude à Malaga, et en importation de tissus de coton et de laine de Catalogne, de soieries de Valence, de lingerie confectionnée de Marseille et de Gibraltar.

Ce qui a été dit des Andalous, sous le rapport des mœurs, des coutumes et du caractère, s'applique complètement aux habitants de la province d'Almeria. Ils sont de mœurs simples, religieux, sobres, vigoureux, mais déjà ils perdent le type caractéristique des Cordouans et des Grenadins, et, à mesure qu'on avance vers l'E., ce type disparaît pour faire place au caractère particulier qui distingue les Murciens.

L'instruction publique est très-arriérée : on compte 124 écoles, c'est-à-dire 1 et 1/5 par commune 4,444 élèves, soit 1,40 p. 100. La morale pu-

blique est néanmoins dans une situation très-satisfaisante, et malgré les conditions contraires que lui feraient l'état d'abandon de l'instruction publique, le peu d'activité du commerce, l'élévation de la température. Almeria se trouve placée au trentième rang dans le tableau de la criminalité en Espagne. On y compte un accusé sur 354 individus : les coups et blessures figurent pour les trois quarts dans le nombre des crimes et délits.

Province de Murcie. — Cette province n'est qu'une partie du royaume de Murcie. Les provinces voisines d'Albacete, d'Alicante et d'Almeria ont pris chacune quelques parcelles de l'ancien territoire. Les limites actuelles sont, au N., la province d'Albacete, à l'O. la province d'Almeria et les territoires de Velez Blanco, Velez Rubio, d'où la ligne frontière descend dans la direction du S.-E. vers la mer; au S. la mer jusqu'au cap de Palos; à l'E. la mer également jusqu'à la Torre de la Horadada et une ligne tracée de ce point, qui vient se rattacher à la limite N.

La province de Murcie a une étendue de 10,600 kil. carrés, divisés en 4,433 kil. de plaine ou de *secano* (terrain uniquement arrosé par les pluies): 1,550 de *regadio* (terrain fertilisé par des cours d'eau ou des irrigations), et 4,340 en montagnes et terrains vagues. Les principales localités, chefs-lieux de districts judiciaires, sont : Caravaca, Cartagène, Cieza, Lorca, Mula, Totana et Yecla.

La côte est généralement montagneuse, bordée de rochers qui se dressent comme des murailles, et au pied desquels la mer a une profondeur telle, que les navires peuvent les effleurer de leurs vergues : les plages y sont rares et les points d'abordage fort éloignés les uns des autres. Son étendue, de la limite O. à la limite E., est de 142 kil.

Les plus hautes montagnes de la province se trouvent dans la sierra de España, et atteignent de 700 à 820 mèt. d'altitude. Leur constitution géologique est la même que pour celles des provinces voisines. L'énorme promontoire ou cap de Palos est l'extrémité d'une chaine dont le nom varie dans tout son parcours, et qui se rattache à la sierra d'Almagrera, dans la province d'Almeria. Le fer, le cuivre, le plomb s'y rencontrent en abondance, et l'on en reconnaît de tous côtés d'importants gisements. Les cavités, les grottes, les cavernes ne sont pas les moindres curiosités naturelles de ce sol mouvementé; on cite surtout celle de Barquillo, auprès de Caravaca; celle de don Juan, auprès de Cartagène, dans lesquelles existent de fort belles stalactiques et des échantillons de cristal de roche teinté par les oxydes de fer et de cuivre. De l'un de ces échantillons on a fait, pour l'église de Cartagène, une croix de vingt pouces de hauteur.

Les eaux minérales ne sont pas moins abondantes dans la province de Murcie que dans celles que nous avons déjà parcourues. Nous devons signaler les sources sulfureuses d'*Archena ; Mula* se trouve dans la même partie de la province; la source, à la température de 36° cent., est classée parmi les « acidules carboniques avec fer » ; *Fortuna* est à 22 kil. de Murcie et à 17 d'Orihuela, dans le partido de Cieza ; ces sources appar-

tiennent à la catégorie des eaux salines, et sortent de terre à la température de 50°. Nous rencontrerons celles d'*Alhama* sur la route de Grenade à Murcie.

Il faut encore citer, parmi les richesses minérales de la province, les salines exploitées à Molina, à la Rosa, à Calasparra et à Sangonera, non loin de Murcie. Le sel qu'on en extrait est d'une grande blancheur, moins salé cependant et moins propre aux salaisons que le sel marin; on exploite celui-ci dans deux grands lacs alimentés par l'eau de la mer à Pinatar.

Les chemins de la province étaient à peu près nuls, c'est la maladie de toute l'Espagne; Murcie a trouvé dans les nouvelles voies de fer des débouchés importants que réclamaient la variété des produits du sol et son admirable fertilité.

Le sol et le climat se prêtent en effet, non-seulement à toutes les cultures des zones tempérées, mais à un grand nombre de celles qui appartiennent aux climats les plus chauds. Les vallées, que parcourent tous ces cours d'eau descendant des montagnes, produisent de beaux fruits, des légumes et toute espèce de plantes qui croissent avec une vitesse extraordinaire. La plaine de Murcie était autrefois couverte de mûriers, mais l'insuccès de plusieurs années successives a fait à peu près renoncer à l'élève du ver à soie. Les orangers, les limons, les citronniers, surtout dans la vallée de Ricote, croissent et se multiplient avec une merveilleuse rapidité. Au milieu d'eux se dressent les palmiers et quelques autres arbres de l'Amérique et de l'Asie. Dans les terrains secs (*secanos*), on cultive le blé, l'orge, l'avoine et le maïs, et sur certains points, autour de Lorca, par exemple, dont le territoire est habilement irrigué (*de regadio*), le sol rend cent pour un. L'agriculture est d'ailleurs arrivée, dans la province, à un haut degré de perfection, la terre produit sans cesse et sans fatigue, et l'on obtient facilement, sur certains terrains, deux récoltes et quelquefois trois. Les rizières de Calasparra sont d'un grand produit; sur une grande partie de la montagne on récolte le sparte, qui forme l'une des branches de revenu de la province. A Murcie, à Mula, à Lorca, à Cartagène et à Totana, on cultive l'olivier, et la fabrication de l'huile atteint des proportions importantes. La récolte du vin a diminué devant les difficultés du transport, et aussi devant l'immense supériorité des vins d'Alicante; néanmoins, à Cieza et dans l'arrondissement de Mula, cette culture s'est soutenue et semble être en progrès.

L'agriculture est donc la principale industrie du pays, et néanmoins l'exploitation des mines de plomb et d'argent y emploie un grand nombre de bras; on en traite les produits dans une trentaine d'établissements. On fabriquait des tissus de soie d'importance secondaire; cette industrie, qui diminue chaque année, est condamnée à disparaître. On trouve aussi dans le pays quelques manufactures de tissus de coton, de lin et de chanvre; mais ces fabriques ne fournissent pas au-delà des besoins des localités, et ne sont pas assez importantes pour être appréciées au point de vue de la richesse publique.

Nous venons de mentionner le plomb et l'argent parmi les principales

richesses du sol. On trouve ces deux métaux dans les montagnes qui bordent la côte de la Méditerranée : on y compte jusqu'à 3,000 puits datant de toutes les époques, et dont une partie est encore exploitée. Le sulfure domine dans tous ces gisements, et on en trouve un magnifique filon au confluent du Mundo et du Segura. On rencontre aussi de belles carrières de marbres blancs à veines bleues, de jaspes rouges, la pyrite martiale réfractaire, qui est partout en grande abondance, l'hydrochlorate de soude cristallisée, enfin l'amiante, l'anthracite et un peu de charbon de terre.

Le commerce ne possède sur la côte que trois ports : Cartagène, Aguilas et Mazarron ; ces deux derniers sont très-secondaires. La province y envoie, pour l'exportation, des céréales pour 45,000 piécettes, du sparte brut ou travaillé pour 125,000; de la soie en rame pour 1 million et demi ; quelques tissus ; des plombs pour 250,000 piécettes ; de l'argent en barre pour 1 million; des vins pour 600,000 piécettes. L'importation consiste en denrées coloniales, en céréales de l'Andalousie, en bestiaux de la province de Jaen, etc.

Les Murciens, entre les Andalous et les Valenciens, forment un peuple à part, ou plutôt deux peuples : les montagnards et les habitants de la côte. Les premiers sont graves, réservés ; ils n'ont rien modifié, malgré le mouvement qui se fait autour d'eux, des mœurs qu'ils ont reçues de leurs pères. Ils sont restés Arabes ou Kabyles par la physionomie, par les usages et par le costume. Ceux qui habitent le voisinage de la Méditerranée sont d'un esprit plus vif, ils aiment la nouveauté, ils suivent le mieux qu'ils peuvent le progrès de la civilisation, ils se prêtent avec empressement aux relations sociales. Les uns et les autres se ressemblent par un naturel bienveillant, par des habitudes laborieuses, par une excessive honnêteté, par un caractère énergique sans violence.

Murillo, dans sa *Géographie historique de l'Espagne*, a dit des Murciens : « Ils sont si entichés de leur mère patrie, qu'ils ne peuvent se déterminer qu'avec difficulté à perdre de vue le sommet de ses tours ; de là vient qu'on voit peu de Murciens dans les universités, encore moins dans les armées, et peu qui se livrent à la navigation. Ils sont adonnés à la bonne chère et à l'oisiveté. »

Alexandre de Laborde a ajouté à ce portrait : « Le fond principal de la manière d'être des Murciens est une habitude décidée pour l'oisiveté ; le véritable bonheur des Murciens aisés est le lit, la table et le cigare. Ils n'ouvrent jamais un livre ; s'ils cherchent à s'instruire, c'est seulement de la conduite de leur voisin. Ils dorment deux fois par jour et longtemps. Ils font cinq repas ; ils déjeunent deux fois, d'abord avec du chocolat, ensuite avec du piment ; ils dînent, ils goûtent encore avec du chocolat ; le soir ils soupent. Ils fument gravement, ils sont alors dans un tel état de repos, que tout périrait autour d'eux sans qu'ils daignassent se déranger.

« L'artisan et l'ouvrier dorment aussi deux fois et font le même nombre de repas, ils fument souvent et avec non moins d'importance. Ils commencent tard leur travail et le finissent de bonne heure, ils y emploient à peine le quart de la journée.

« L'oisiveté règne aussi parmi les femmes. Celles d'une condition relevée font les mêmes repas, dorment après, et passent le reste du temps assises et presque toujours les bras croisés; elles ne prennent jamais un livre et ne s'occupent d'aucun de ces petits ouvrages, utiles dans une famille, qui sont l'attribut naturel des femmes. Chez les femmes du peuple, ce goût de l'oisiveté est si décidé, qu'on ne saurait trouver une servante pendant l'été, et que beaucoup de celles qui sont placées quittent leurs conditions à l'entrée de la belle saison. Alors elles se procurent aisément de la salade, quelques fruits, des melons, surtout du piment; ces denrées suffisent à leur nourriture, elles les achètent si bon marché, qu'avec la valeur d'un demi-réal, elles se nourrissent toute la journée. Elles prétendent que c'est folie de se fatiguer au travail, lorsqu'on trouve assez de quoi se nourrir.

« Les Murciens ne sont pas recherchés pour leur table; les mets délicats y paraissent rarement, les légumes les plus communs sont leur principale nourriture. Parmi ceux-ci, le piment tient la première place, il est servi à tous les repas; le Murcien croirait n'avoir point dîné s'il n'en avait point mangé; cet aliment fait essentiellement le fond de la nourriture du peuple. Un préjugé contre la viande de bœuf est généralement répandu à Murcie; personne n'en mange; le peuple regarde comme juifs ceux qui en font servir sur leurs tables. Aussi n'en trouve-t-on qu'à Orihuela, à trois lieues de Murcie. »

Madoz se tait sur ces particularités un peu chargées du portrait des Murciens. « Les habitants de la campagne de Murcie, dit-il à propos du costume, conservent dans leur physionomie, dans leurs manières, dans beaucoup de leurs habitudes, les traditions. On remarque tout particulièrement dans la province deux localités chez lesquelles les types sont nettement prononcés et d'un caractère très-particulier. Ces localités sont Algezares et Fortuna. Les hommes se consacrent au commerce, et voyagent dans les principales villes des contrées méridionales de l'Espagne, sans rien perdre des coutumes dans lesquelles ils ont été élevés; leur mise, la rudesse de leurs manières ne subissent aucun changement, malgré ce frottement continuel avec des étrangers. Ils reviennent après de longues années, sans s'être aucunement modifiés, sans que l'affection extraordinaire qu'ils portent à leur ville, à leurs amis, à leurs parents, se soit affaiblie. Rien ne saurait donner une idée de l'union tout étroite et tout intime qui règne entre les habitants de ces deux localités. »

L'instruction primaire, longtemps négligée, a fait des progrès depuis quelques années. On ne compte encore, néanmoins, que 191 écoles dans toute la province; ces écoles ne reçoivent que 7,300 élèves, c'est-à-dire environ 1 sur 50.

Au point de vue de la criminalité, c'est-à-dire du nombre des individus traduits devant les tribunaux, Murcie se place au 28e rang (1 prévenu sur 366 individus), et au 33e rang pour les faits de coups et blessures (1 sur 1,168). L'oisiveté, l'indolence, n'empêchent point, on le voit, d'avoir quelquefois la main prompte et de céder aux mauvaises influences du climat et des vents d'est.

PROVINCE DE VALENCE.

Cette province n'occupe plus qu'une partie du territoire de l'ancien royaume, qui comprenait toute la partie S.-E. de l'Espagne, depuis la rivière de Cenia, limite de la Catalogne, jusqu'à la tour de la Horadada, borne du royaume de Murcie sur la Méditerranée. Il avait pour limitrophes la Catalogne, l'Aragon, la Castille, le royaume de Murcie, il comprenait les territoires d'Alicante et de Castellon, et mesurait 651 lieues carrées.

Aujourd'hui la province de Valence, affaiblie au profit de celles d'Alicante et de Castellon, ne compte plus que 8,959 kil. car., avec une très-petite étendue de côtes.

La température y est très-variée, mais généralement saine et agréable; c'est uniquement dans quelques parties très-limitées, que les lagunes formées par la mer, les marécages produits par quelques irrigations, occasionnent des fièvres souvent pernicieuses; dans tout le reste du territoire on respire un air pur et bienfaisant. Le paysage est admirable; partout se trouvent de magnifiques jardins, des fleurs qui embaument l'air, des fruits délicieux. Dans le voisinage de la côte les vents de mer s'élèvent entre 9 et 10 heures du matin, et tempèrent les chaleurs. On connaît à peine les froids de l'hiver, et la gelée est un phénomène extraordinaire.

La route que nous venons de suivre donne déjà une riante idée du pays; sa nature est des plus variées, et partout également riche. Des terrains d'une grande fertilité, de vastes pâturages, des montagnes boisées où croissent les bois de toutes les essences, des carrières abondantes en beaux marbres, de beaux fleuves qui répandent la fertilité, grâce à une perfection dans la science des nivellements et des irrigations, que les Valenciens ont hérité des Arabes. Ces fleuves sont : le Turia ou Guadalaviar, qui descend des montagnes de Teruel et d'Albarracin; le Jucar, grossi du Cabriel, qui ont la même origine; l'Albayda, l'Alcoy, le Juanès, qui naissent dans la province et la traversent de l'O. à l'E.

Les eaux minérales sont moins abondantes que ne devrait le faire supposer la richesse des eaux pures; on cite cependant les sources salines de *Bellus*, à 8 kil. de Jativa, auprès desquelles a été construit un établissement de bains convenable; les sources sulfureuses de *Chulilla;* celles de *Vallanca, de Cortès de Pallas*, à peine étudiées, mais qui attirent cependant un certain nombre de malades des pays environnants.

Les routes sont nombreuses et généralement bonnes; l'une, celle de Madrid à Valence par Albacete, devient inutilisée par le fait du chemin de fer; une autre vient également de Madrid par Cuenca; une troisième va de Valence à Barcelone par Murviedro et Castellon de la Plana, un chemin de fer suit la même direction. D'autres routes enfin conduisent à Alicante par Alcoy et par le littoral; à Saragosse par Teruel, en s'embranchant sur celle de Barcelone.

Les produits sont abondants et variés. Le riz y occupe le premier rang, et il est peu de contrées où cette culture soit conduite avec un tel succès

passés maîtres en l'art d'aménager la terre, de préparer les engrais qui et une semblable perfection. Les cultivateurs du royaume de Valence sont lui conviennent et d'en diriger l'arrosage. Après le riz vient le blé, puis le maïs, les fèves, les mûriers, et aussi les melons. Il faut mentionner ceux-ci parmi les meilleures productions du sol valencien; on en cultive un grand nombre de variétés recherchées sur toutes les tables. L'oranger occupe parmi les arbres à fruit la place la plus importante; c'est l'arbre type de la province de Valence; dans les jardins, dans les vergers, dans les champs, de toutes parts, il déploie son magnifique feuillage, ses immenses buissons; en avril il est blanc de fleurs, pendant l'automne et l'hiver il est rouge de fruits. Les territoires que traverse le Jucar, Cullera, Alcira, Carcagente, Gandia, sont couverts d'orangers; il n'est pas un terrain, jusque-là stérile, où l'on ne l'ait planté; on en a formé des forêts entières. Après lui viennent les palmiers, à Alcira et à Carcagente; les grenadiers à Gandia, à Carcagente, à Jativa, et surtout une variété de cet arbre dont le fruit est sans côte et qui est d'un goût excessivement délicat. La cochenille a aussi commencé à prendre place parmi les éléments de la fortune publique; elle a été semée avec succès sur la plupart des nopals qui jusque-là ne servaient qu'à clore les propriétés; la récolte de cet insecte occupe les femmes et les enfants, et procure au pays un bénéfice important.

La nature même de ces différentes cultures ne laisse que peu de temps et peu de place pour l'élève des bestiaux; ils sont moins nombreux que dans la plupart des autres provinces de la Péninsule. Les chèvres et les bêtes à laine forment le plus grand nombre; les bêtes à cornes comptent à peine, et ne figurent dans la statistique de la province que pour le nombre nécessaire aux travaux des champs. La chasse est assez abondante; le magnifique lac de l'Albufera y contribue pour la plus grande part.

Cette abondance de produits agricoles apporte de nombreux éléments à l'industrie et au commerce. La soie occupe beaucoup de bras; les fabriques du pays fournissent de beaux tissus unis ou ouvrés, et surtout de très-beaux velours de couleurs vives et variées. Puis viennent les tissus de fil, de chanvre, de lin, de laine, des draps, des serges, des galons, des feutres, enfin des savons, des cuirs, des sparteries, la fonte de fer, le verre, les tuiles peintes et les faïences, l'eau-de-vie, l'huile et la teinture extraite de la cochenille.

L'instruction primaire est dans un état satisfaisant. Presque toutes les communes ont au moins une école; on en compte 595 fréquentées par 35,500 élèves, c'est-à-dire à peu près par le seizième de la population qui est de 677,890 âmes.

Les Valenciens ont été successivement Celtibères, Phéniciens, Carthaginois, Romains, Visigoths et Arabes; leur caractère se ressent de ces diverses origines, et varie selon les territoires où l'un de ces types est resté dominant. Ici, il ne se commettra ni un vol ni une action coupable; ailleurs, les mauvaises passions sont fréquentes; certaines zones sont habitées par une population industrieuse; d'autres servent de refuge à de nombreux malfaiteurs. Comme type général toutefois, le Valencien est vif, ingénieux; il aime par-dessus tout le plaisir, les danses, le bal, tous les

exercices qui exigent de la légèreté. Il est très-religieux, sobre et travailleur ; il est vivement attaché à son pays, à ses champs, à ses canaux, à sa chaumière. Il est affable, très-attentif pour l'étranger, modeste dans sa mise, dépensier pour tout ce qui touche à la dévotion ou au plaisir. Le costume a subi fort peu de changements ; le bonnet rond en laine rouge, la mante rayée de vives couleurs jetée sur l'épaule, l'ample culotte plissée retenue par une ceinture de soie rouge, et quelquefois, les jours de fête, le gilet de velours, les alpargates en chanvre attachées autour de la jambe par plusieurs mètres de tresse, et des jarretières à agrafes d'or. Les femmes sont belles, gracieuses, malgré un certain embonpoint : leur peau est plus blanche que celle d'aucune femme de la Péninsule; elles ont de la grâce, de l'aménité, un caractère enjoué ; elles aiment la toilette, les rubans, les fleurs et les plumes. Le peuple valencien emploie l'idiome *limousin*, l'ancienne langue d'Oc, introduite par don Jaime le Conquérant, la même que parlent les Catalans, mais plus pure, mieux prononcée, et sans ces rudes terminaisons qui rendent si pénible à l'oreille le langage du peuple de la campagne de Barcelone; on parle du reste partout, et très-purement, la langue castillane.

S'il y a dans certaines parties de la province de mauvaises passions; s'il y existe des malfaiteurs, ce n'est pas à dire pour cela que Valence soit marquée de couleurs sombres dans le tableau de la criminalité en Espagne. La province occupe le quinzième rang pour les faits de prévention en général (1 accusé sur 257 individus), et le dixième rang pour les actes attentatoires à la sûreté des personnes (1 sur 596 individus).

C'est une des plus petites provinces de l'Espagne, et la deuxième par le chiffre de sa population.

La *Huerta* de Valence, ce merveilleux jardin d'une fertilité si vantée, veut ici une mention particulière. Il a une étendue de 3 lieues carrées et 2/5 ; la mer le limite à l'E. ; au N. et à l'O. s'étend une ligne de collines, et au S. le lac de l'Albufera. Le fond du sol est l'ancienne plage, qui s'étendait jusqu'aux collines, et qui, peu à peu, s'est recouverte d'une couche épaisse d'une terre marneuse et argileuse, sablonneuse sur quelques parties. Ce n'est donc pas la nature du sol qui donne à la Huerta de Valence une aussi précieuse fertilité, c'est ce climat sans égal, cette température généreuse; c'est encore l'admirable activité de cette nombreuse population, c'est l'expérience qu'elle s'est acquise de génération en génération depuis les Arabes; c'est surtout ce système d'irrigation et cette science de l'arrosage qu'on ne pratique aussi bien en aucun pays de l'Europe. La Huerta est sillonnée par huit canaux principaux ou *acequias*, alimentés par des prises faites sur le Turia, et, aux époques de sécheresse de ce torrent, par les sources appartenant en propre à certaines communes du territoire, obligées de fournir l'eau en quantité déterminée, pendant un nombre légal de jours et de nuits. Ces *acequias* se subdivisent en un nombre considérable de rigoles et de veines distribuées avec un art infini, et qui font ressembler à une toile d'araignée la carte spéciale de la Huerta. Tout cela est réparti, en vertu de règles invariables, avec une parfaite entente ; chaque canton a ses heures, chaque champ a son mo-

ment assigné; le signal de l'ouverture des veines sur un point, de leur fermeture sur un autre, est donné par la grande cloche de la cathédrale de Valence, le *Micalet;* la fidèle distribution, l'emploi régulier de l'eau sont surveillés par un agent spécial, *el acequiero*, pour chaque *acequia*, et les infractions à la loi, les fraudes, les détournements de ce précieux instrument de la richesse du pays sont surveillés et punis par un tribunal spécial. Le *tribunal des eaux*, dont l'institution remonte aux Arabes et date de l'année 920, administre le régime des eaux sans qu'il ait jamais été modifié. Il est composé de la réunion des huit syndics élus par les participants aux huit *acequias;* il siége le jeudi de chaque semaine, en plein air, devant le portail latéral de la cathédrale, sur un banc que le chapitre est tenu de fournir. Les plaignants et les défendeurs y comparaissent « sans lettrés ni greffiers »; le syndic de l'acequia à propos de laquelle le différend s'est produit ne vote pas dans la cause; le jugement est immédiatement exécutoire, sans appel.

Le volume des eaux et sa répartition sont calculés de manière que chacun reçoive l'eau habituellement tous les quinze jours, et même tous les huit ou neuf jours à certaines époques de l'été. Chaque champ est disposé sur un plan d'un niveau parfait, et les plus ingénieuses combinaisons de digues permettent d'élever ou d'abaisser à volonté le cours des rigoles pour qu'il y ait toujours un arrosage égal. Un bourrelet de terre entoure le champ, l'eau s'y répand en nappe, y séjourne jusqu'à saturation, et passe ensuite chez le voisin.

Les huit *acequias* alimentent ainsi une surface de près de 22,000 mesures (*cahizadas*) représentant chacune 1,200 brasses carrés (2 mèt. 89 car.), et appartenant à 62 villages ou hameaux dont la population réunie s'élève à 72,500 âmes, ce qui place 21,500 individus sur chaque lieue carrée de la Huerta. C'est pour chaque famille de 5 personnes 1,800 à 1,900 brasses carrées. Mais aussi la terre ne se repose jamais, elle donne tout ce qu'elle peut produire et elle produit merveilleusement : le fruit n'est pas encore récolté, que déjà est semé ou planté celui qui doit le remplacer. Les acequias fournissent en outre le mouvement à 120 moulins à farine et à une vingtaine de fabriques de tissus de soie, de laine et de coton.

Province d'Alicante.— Cette province, qui dépend du ressort judiciaire (*audiencia*), et de la capitainerie générale de Valence, a été formée, en 1833, de territoires empruntés aux provinces voisines. Elle a pour limites : au N., la province de Valence; à l'E., et pour partie au S., la mer; à l'O., Murcie et une partie de la province d'Albacete. Elle occupe une superficie de 5,087 kil. carrés, et se place au quinzième rang parmi les quarante-neuf provinces espagnoles, en raison de sa population qui s'élève à 411,790 habitants.

Son territoire, très-montagneux, est coupé par d'énormes ravins alternant avec des cultures d'une vigueur et d'une richesse remarquables; le ciel y est pur et magnifique, le climat toujours tempéré et sain sur toutes les parties de la province. Aucune rivière ne la traverse, des ruisseaux seulement fertilisent quelques vallées; mais au-delà les irrigations sont

impossibles, les pluies sont rares, surtout dans le voisinage de la côte, et les récoltes souvent compromises.

Les montagnes de Benicadell et d'Agullent forment, au N. d'Alicante, et sur une étendue de 55 kil. environ, une barrière escarpée dans laquelle sont ménagés trois ou quatre passages de difficile accès. Le plus important est la gorge ou *port d'Albayda*, par lequel passe le *camino real* qui va d'Alicante à Jativa, et de là à Valence par Xixona et Alcoy. Le mont d'Agullent est intéressant par les formes qu'il affecte et par les immenses cavités encore inexplorées qui s'ouvrent dans ses profondeurs. Le mont de Benicadell, dont la constitution est analogue, et sur lequel on rencontre les mêmes végétaux et les mêmes particularités géologiques, semble avoir été violemment arraché des flancs du mont d'Agullent par une commotion du sol, et c'est dans la déchirure qui les sépare que se trouve le port d'Albayda. Le Benicadell, de nature calcaire de la base jusqu'au sommet, et à pentes abruptes, est entouré d'horribles précipices. Les sentiers qui conduisent au sommet sont difficiles et périlleux, et le plateau qui occupe la cime n'a pas plus de 10 mètres d'étendue. De ce point la vue est admirable. Le Benicadell occupe le centre d'un cercle immense; on aperçoit au N.-E. le lac de l'Albufera de Valence, et, dans certains jours, les édifices de cette ville, à une distance de 98 kil.; puis, tout à l'entour, un étrange panorama de montagnes et de cimes amoncelées, qui s'étendent jusqu'à la Méditerranée, et la bordent comme une muraille taillée à vif dans une convulsion du globe. On remarque parmi ces montagnes le *Mongo*, autre merveilleux observatoire, qui s'élève au S. des riches campagnes et des jardins d'orangers et de palmiers de Denia, presque à l'extrémité de la pointe que forment les côtes espagnoles dans ces parages. De son sommet l'observateur, placé entre le ciel et la mer, aperçoit nettement les montagnes de l'île d'Iviça et celles de Mayorque. Quand l'atmosphère est pure, l'œil suit toutes les sinuosités du golfe de Valence, y rencontre une foule de villes, Valence, Sagonte, Castellon, signale les montagnes d'Oropesa et même celles des Alfaquès à l'embouchure de l'Èbre. Au S. et au S.-O., on peut reconnaître le cap de Palos auprès de Cartagène. C'est au sommet du Mongo, élevé de 1,044 mèt. au-dessus du niveau de la mer, que s'installèrent M. Méchain, et après lui MM. Biot et Arago, pour mesurer le méridien; ils y construisirent une cabane de pierres sèches dont les quatre murs à demi ruinés subsistent et portent encore le nom de *casa de M. Biot*.

Nous venons d'indiquer deux des points intéressants qui, dans la province d'Alicante, sont de nature à attirer l'attention du touriste; l'espace nous manque pour décrire tout l'intérieur de cette curieuse partie de l'Espagne, les riches vallées qui se cachent au milieu de ses montagnes, les riants et fertiles jardins qui entourent Alicante, Denia et Orihuela.

Au milieu de tout ce pays, les chemins sont rares et difficiles, mal entretenus et nullement en proportion avec les besoins de l'exploitation agricole, de l'industrie et de l'exploitation minière. Il s'y trouve trois ou quatre routes passables; tout le reste n'est praticable que pour les chevaux et les mulets. Une route conduit d'Alicante à Almansa parallèle-

ment au chemin de fer; une autre d'Alicante à Murcie par Elche et Orihuela; une troisième dessert Alcoy.

L'aspect général de la province, la nature rocheuse et calcaire de ses montagnes, la rareté des cours d'eau donnent, au premier aperçu, une faible opinion de ses produits; mais la constance de ses habitants, leur persistance laborieuse, leurs connaissances pratiques sont parvenues à contraindre la nature et à rendre presque partout la terre productive. L'eau manquait; ils ont sondé le sol, fouillé les montagnes, amené à la surface les eaux souterraines, qu'ils ont conduites jusqu'à leurs cultures par de nombreux canaux, ou recueillies de place en place par des barrages ou *pantanos* habilement construits. Celui de Tibi, notamment, sur la route d'Alicante à Alcoy, est une œuvre considérable et remarquable. Ils ont ainsi transformé en jardins les terrains les plus ingrats; ils ont apporté la terre sur les pentes abruptes, et disposé en forme de terrasses, au milieu des rochers, des plantations de vignes et d'arbres utiles de toute espèce. Nulle part en Espagne la culture n'est conduite avec plus de soin, plus de perfection et n'offre une plus grande variété de produits.

L'industrie compte en première ligne les draps fins d'Alcoy, des fabriques de papier, de tissus de lin et de chanvre, de nattes fines de jonc ou de sparte, de tissus de laine; la pêche et l'industrie muletière; puis des toiles de coton, des toiles à voiles et ces mantes rayées, l'une des particularités originales du costume local; — les plus estimées se fabriquent à Benilovilla; — des ceintures, des velours de soie, des dentelles qui occupent plus de deux mille femmes à Novelda, et certaines pâtes ou gâteaux d'amandes nommés *turons*, connus dans toute l'Espagne pour leur goût exquis; enfin, le vin, qui est le plus célèbre des produits d'Alicante.

On exploite dans tout le territoire une grande quantité de mines de plomb, de cuivre, et même de charbon de terre. Les premières et les secondes produisent des résultats assez importants; les mines de charbon sont moins intéressantes.

Le commerce par les différents ports de la côte est assez actif; non pas cependant qu'il faille considérer le port d'Alicante comme le plus important de l'Espagne pour l'exportation. Néanmoins le chemin de fer qui le met en communication avec Madrid y occasionne maintenant un mouvement considérable. La province exporte, par mer, des amandes, de la sparterie, du kermès, de la réglisse, du vin, de l'eau-de-vie, des limons, des oranges, des figues et des raisins secs, des cannes à sucre, des dattes; vers l'intérieur, les draps d'Alcoy, des tissus de laine, du sparte et du jonc bruts ou fabriqués, et aussi des limons, des oranges et des fruits secs. En retour elle reçoit des huiles de l'Andalousie, du blé de la Castille, des laines de l'Aragon et des toiles de coton de la Catalogne.

Alcoy a deux foires importantes, le 29 avril et le 15 octobre; celle d'Orihuela dure dix-huit jours, du 6 au 24 août; on y vient de Valence, de Murcie, d'Albacete, de Castellon et d'autres points plus éloignés; les transactions y sont considérables et s'étendent à toute espèce de produits:

tissus, bijoux, cristallerie, estampes, quincaillerie, meubles, jouets d'enfant, bestiaux, bêtes à laine, chevaux et mulets. Une autre foire se tient à Villena, du 29 septembre au 5 octobre; il s'y fait un mouvement de 10 à 12 millions de réaux. Enfin, à Pétrel, le second mercredi de juin, et pendant quatre jours, les spéculations sur la soie s'élèvent à un chiffre de près de 750,000 piécettes.

Les habitants de la province d'Alicante sont gais, ingénieux, studieux, aimant la musique, la danse, le chant et tous les exercices corporels. Ils se livrent au travail avec ardeur, et ne laissent néanmoins échapper aucune occasion de plaisir. Ceux qui se consacrent aux sciences y réussissent généralement; ils ont une plus grande aptitude pour les arts et surtout pour l'agriculture, parvenue chez eux à un plus haut degré qu'en aucune autre partie de l'Espagne. Leur caractère est franc, bienveillant, agréable; ils donnent facilement leur affection, mais il faut reconnaitre aussi qu'ils la retirent avec presque autant de facilité. Le peuple est de mœurs habituellement douces; mais lorsque les circonstances l'y poussent, il arrive promptement à un état d'irritation et même de férocité dont on ne le croirait pas capable. Il est peu de querelles qui ne deviennent sanglantes, souvent pour une bagatelle, et la vengeance est une des passions ardentes des basses classes. Le costume de celles-ci ne diffère pas du costume valencien : la chemise blanche retenue au cou par un mouchoir de couleur passé dans un large anneau; le gilet de velours noir ou de couleurs vives à boutons d'argent ou de métal blanc; le pantalon blanc serré à la taille par une large ceinture de soie ou de laine; les bas blancs et les espartilles attachées au-dessus de la cheville, comme le cothurne des Romains; la mante rayée à couleurs vives et à dessins variés, et le mouchoir noué autour de la tête à peu près comme un turban. Les gens aisés dédaignent ce costume, qui dessine si bien les formes élégantes de l'homme du peuple, et suivent de plus ou moins prés les modes de la capitale. On parle le castillan dans les classes élevées; mais les autres classes ont conservé, dans toute sa pureté, l'ancien idiome valencien ou la langue d'oc apportée par les Aragonais. Cette langue est très-agréable chez les Valenciens et les Alicantais, particulièrement chez les femmes.

Nous parlerons peu de l'instruction publique ; elle est fort arriérée. Les écoles sont rares, les grands établissements d'instruction secondaire nuls, malgré la propension que nous nous sommes plu à reconnaître aux Alicantais vers les sciences. Il est pénible de constater qu'à Alicante, si haut placée commercialement et politiquement, il n'y a ni école de commerce ni enseignement des beaux-arts, de physique, de chimie, rien en un mot de ce qui peut aider aux connaissances pratiques ; rien de ce qui doit assurer le progrès des diverses branches de l'industrie; ni école d'agriculture, ni jardin d'acclimatation.

Les tableaux de criminalité dénotent une situation qui n'est pas en l'honneur de la province. C'est de vingt à quarante ans, alors que les besoins de l'homme sont plus pressants et ses passions plus vives, que les délits sont plus fréquents. Sur 847 accusés, 780 ne savaient ni lire ni écrire. Les faits de coups et blessures figurent pour la moitié du

chiffre des délits, et les blessures par armes blanches représentent dans cette moitié une proportion des 841 millièmes. Ceci justifie ce que nous avons dit plus haut de la vivacité et de l'irascibilité du caractère alicantais.

Néanmoins la province d'Alicante est loin d'occuper une place élevée dans l'échelle générale de la criminalité en Espagne, et la preuve, c'est que, proportionnellement au chiffre de la population, Cuenca présente 1 accusé sur 228 âmes, Albacete 1 sur 237, Ciudad-Real 1 sur 362, et Alicante — au 35e rang — 1 sur 379.

Castellon. — Cette province peu importante, formée d'une partie du territoire de l'ancien royaume de Valence, dépend au titre militaire de la capitainerie générale de cette ville, au titre maritime du département de Cartagène, et de l'*Audiencia* de Valence au point de vue judiciaire. Elle occupe une étendue de 4,898 kil. carrés, avec une population de 288,756 individus. Elle est limitée au N. par les provinces de Tarragone et de Teruel, à l'E., par la Méditerranée, au S., par la province de Valence, et à l'O. par le territoire de Teruel. Sa côte se développe, sur 113 kil., depuis le cap Canet, un peu au-dessus du Grao de Murviedro, jusqu'à l'embouchure du rio Cenia, à une petite distance au N. de la ville de Vinaroz.

Le territoire présente quelque variété. Au N. et vers la partie septentrionale s'élèvent de hautes montagnes rocheuses; la température y est rude, le sol est stérile et souvent très-sablonneux. On ne rencontre, dans cet ensemble désolé, que cinq petites plaines, qui forment des espèces d'oasis remarquables par la douceur du climat, par l'abondance des eaux, par la richesse de la végétation. Ces petites plaines se trouvent auprès des villes de Morella, Vistabella, Benasal, Zucayna et Alzaneta. La partie orientale de cette province est loin de présenter les merveilles de fertilité de la province de Valence; mais il faut dire aussi que le sol est moins travaillé, les cours d'eau sont moins abondants et les bras manquent. Cependant on ne saurait se dispenser de mentionner la belle plaine qui entoure le chef-lieu et qui a été nommée *la Plana*. Le ciel y est pur, l'atmosphère toujours saine, le terrain, partout arrosé par des dérivations du Mijarès, est d'une remarquable fertilité. On y cultive le chanvre, le blé, les fèves, l'olivier, la vigne, le mûrier, l'oranger, toute espèce de fruits et de légumes. Les troupeaux y étaient nombreux autrefois, les dernières guerres civiles ont presque tout détruit, et il faut maintenant faire venir les chèvres et les porcs de la Castille, les chevaux de la Galice, les ânes du haut Aragon, les bêtes à laine du bas Aragon et de la Castille, les bêtes à cornes de la plaine de Valence et de la Manche.

L'agriculture est la principale industrie; on trouve néanmoins des fabriques de draps, de tissus de laine, de mantes et de ceintures à Morella, à Benasal, à Cinco Torres et à Castellfort; des fabriques de papier à Altura, à Begis et à Zorita; des fonderies de fer et de cuivre à Bojar, à Arès del Maestro et à Rosell; puis des distilleries d'eau-de-vie, des fabriques de savon; et à Val de Uxo, à Forcall, à la Mata, des ateliers où l'on fait

en immense quantité ces alpargates de chanvre qui sont l'unique chaussure de presque toute la population.

La province de Castellon n'a pas été préservée de la fièvre minière ; on a fouillé la plupart de ses montagnes, on a trouvé à peu près tous les métaux : le fer, le plomb, le cuivre, le cobalt, même l'argent, le cinabre et le mercure. Ces deux derniers se rencontrent dans la sierra de Espadan, et il est arrivé fréquemment qu'à la suite des grandes pluies, on a recueilli au bas de ces montagnes, dans le lit des torrents, des globules de mercure natif entraîné par les eaux.

On cite cinq sources minérales. Celles de *Villavieja de Nules*, à 17 kil. de Castellon; celles de *Cati*, salines froides, à 56 kil. au N. de Castellon, ont une grande réputation dans le pays, mais sont peu fréquentées en raison de l'état détestable des chemins et de l'absence de toute installation commode ; les sources de *Toja*, de la même classe, à 17 kil. au N.-O. de Castellon, sont aussi peu fréquentées, et pour les mêmes causes ; à *Navajas*, tout auprès de Segorbe, coule une eau cristalline, agréable au palais, chargée de sulfate de magnésie, de muriate de magnésie, de carbonate de fer, et par conséquent purgative ; une autre source voisine, nommée la *fuente de la Peña*, a sur l'estomac une puissante action ; mais les habitants du pays se refusent à l'employer, parce que, disent-ils, ils n'ont pas assez de pain pour suffire à l'appétit qu'elle provoque. Enfin, à *Montanejos*, à 73 kil. au N.-O. de Castellon, se trouve une source abondante, tiède et saline, employée comme purgative.

Le commerce de la province est peu actif. La côte compte cinq ports qui font l'exportation et le cabotage, Benicarlo, Castellon, Nules, Torreblanca et Vinaroz ; le mouvement y est peu intéressant.

Au point de vue des mœurs, des coutumes, du costume même, les Castellonais présentent un caractère mixte. Vers le N. et l'O., ils sont quelque peu Catalans et Aragonais, ils empruntent même l'idiome de leurs voisins ; dans la partie orientale et méridionale, ils sont restés Valenciens, vifs, gais, beaux et de taille élancée, francs et ouverts, dévoués dans leurs amitiés, aimant le plaisir et les fêtes, rarement provocateurs, mais répondant promptement à une provocation, et jouant alors très volontiers de l'arme blanche. Leur costume est généralement celui de la province de Valence. C'est d'ordinaire la chemise et le gilet, sans veste, une cravate laissant retomber les deux bouts sur la poitrine, l'ample caleçon de toile du pays, des bas ou chausses sans pieds, attachées par de jolies jarretières ou *ligas* en soie, des alpargates de chanvre ou de sparte, et sur la tête un mouchoir roulé en manière de turban. Ce costume classique et pittoresque tend malheureusement à disparaître, et il est remplacé, dans quelques parties du pays, par le chapeau à grandes ailes, la veste, le gilet et le pantalon large en pagne ou en velours bleu, avec une ample ceinture. L'idiome varie selon les districts : dans la Plana c'est le valencien ou la langue limousine, riche, brève, énergique et harmonieuse ; mais à mesure qu'on avance vers la Catalogne, le langage devient rude et brusque. Dans la plaine de Segorbe, on parle le castillan avec quelques variantes, et vers l'Aragon il est vicié par un détestable accent.

Il y a quelques écoles dans les villes, elles manquent complètement dans les campagnes; la proportion est de une école et 1/4 par commune, soit une pour 1,053 hab. On compte 4 élèves 1/2 sur 100 individus.

La statistique criminelle présente des résultats plus satisfaisants. Castellon occupe le 29e rang dans l'échelle générale, et présente un accusé sur 351 hab.; et, sur 1,223, un coupable de coups et blessures, avec instruments généralement contondants.

ILES BALÉARES.

Le groupe des Baléares comprend les îles de *Majorque*, *Minorque*, *Cabrera* (île aux Chèvres), *Iviça*, *Formentera* (île au Blé), *Conejera* (île aux Lapins) et quelques îlots sans importance. Les Grecs appelaient les trois premières *Gymnésiennes*, parce que leurs habitants allaient nus au combat, et les trois dernières *Pityuses*, à cause des forêts de pins qui les couvraient. Il est très-probable que du temps où l'Espagne et l'Afrique étaient réunies, les îles Baléares se rattachaient à la péninsule hispanique ; en effet, elles sont le prolongement de la chaîne de montagnes qui traverse la province d'Alicante pour aboutir au Mongo et au cap San Martin. Par leur climat, par la nature de leur sol, par leurs productions, elles ne diffèrent pas non plus des provinces voisines de la Péninsule. — On ignore à quelle époque on a commencé à les appeler Baléares, et d'où leur vient ce nom. L'opinion la plus accréditée est celle qui fait dériver leur nom du mot grec βάλλειν, qui signifie lancer, et il leur aurait été donné à cause de l'habileté des habitants à manier la fronde. Diodore dit qu'il n'y avait pas de casque, pas de cuirasse, pas de bouclier qui pût résister à leur coup, et Florus explique l'adresse prodigieuse de ces insulaires par l'éducation qu'ils recevaient dans leur enfance ; il affirme que les mères ne donnaient à leurs fils que le pain abattu de loin avec la pierre lancée par eux. — Suivant Strabon, ces îles furent colonisées par les Rhodiens. Elles tombèrent au pouvoir des Carthaginois, comme tout le littoral de l'Espagne, et, plus tard, elles furent conquises par les Romains. Magon avait fondé, dans l'île de Minorque, *Portu smagonis* (Mahon) ; Metellus le *Baléarique* fonda, dans l'île de Majorque, Palma et Pollenza, et les peupla de 3,000 Romains qu'il fit venir d'Espagne. Après avoir été occupées successivement par les Vandales, par les Grecs et par les Arabes, ces îles furent conquises (1229-1235) par Jaime Ier d'Aragon, qui les donna à son second fils, et elles formèrent un royaume indépendant jusque vers le milieu du XIVe s., où don Pedro IV d'Aragon les réunit à sa couronne. Depuis cette époque, elles ont toujours fait partie du royaume d'Espagne. Les îles Baléares forment une capitainerie générale, une province civile de troisième classe, une *Audiencia*, un arrondissement naval et trois diocèses ayant pour siége l'un Majorque, l'autre Minorque, le troisième Iviça. La population réunie de l'archipel s'élève à 291,934 âmes. (*V.* la carte.)

LES CANARIES.

L'archipel des Canaries forme une province civile de troisième classe, une *audiencia* ou arrondissement judiciaire, une capitainerie générale, et deux diocèses suffragants de l'archevêché de Séville. Il se compose de sept îles principales dont nous donnons les noms ci-après, et de quelques îlots inhabités. Il est situé dans l'océan Atlantique, en face du Maroc, à une distance de 20 à 80 lieues de cette côte, à la hauteur des caps Bojador et Guer.

Ce groupe occupe, entre les 29e et 27e degrés de latitude N., et les 9e et 14e degrés de longitude E. du méridien de Madrid, et dans la direction de l'E. à l'O., les positions suivantes : au N., les sept îlots ; à leur suite Lanzarote, puis Fuerteventura, séparée de la première par un canal; vers l'O., la Gran Canaria ; plus à l'O., Ténériffe et son pic célèbre, au-dessous Gomera, et enfin Palma et Hierro (ou île de Fer), placées toutes deux sous la même latitude (*V.* la carte). On les considère comme ayant appartenu au continent africain ; leur structure orographique et la direction de leurs montagnes les rattachent évidemment au grand système de l'Afrique septentrionale et de l'Atlas.

La température y est à peu près celle du midi de l'Espagne, quelquefois alourdie par les grandes chaleurs venues de la zone torride. Le printemps, qui commence dès le mois de mars, y est plus agréable, plus délicieux qu'en aucune partie de la terre ; une végétation magnifique, une grande abondance de fleurs, de belles moissons, de frais pâturages, des plantes médicinales et odoriférantes répandent autour des îles, et jusqu'à deux lieues en mer, une atmosphère parfumée dont on ne saurait décrire les séductions. L'été est rarement chaud, grâce à la division montagneuse du sol et à la fraicheur qu'y répand la brise de mer; et cependant, dans certains jours, le vent de S.-E., qu'on appelle aux Canaries le *levante*, l'ennemi le plus cruel de l'Archipel, y apporte, du centre de l'Afrique, une chaleur suffocante dont l'air de mer ne peut adoucir les brûlantes impressions. Voici cependant, d'après les observations les plus exactes, la température moyenne des îles Canaries pendant les douze mois de l'année, d'après le thermomètre centigrade : janvier, 17° ; février, 18 ; mars, 19 ; avril, 19 ; mai, 22 ; juin, 23 ; juillet, 25 ; août, 26 ; septembre, 25 ; octobre, 24 ; novembre, 21 ; décembre, 18. Il n'y a donc qu'une distance de 9 à 10° entre le maximum et le minimum de chaleur. La neige couronne le sommet du pic de Teyde à Ténériffe, et quelques sommets dans les îles de Palma et de Canaria ; mais le froid intense qui règne à cette hauteur n'a jamais aucune influence sur la température des régions basses.

Les îles Canaries sont très-montagneuses, et peu propres à l'agriculture ; ce sont des pentes très-rapides, la roche mise à nu sur beaucoup de points par les eaux pluviales ou par les torrents, et d'immenses plages de sables improductifs. Le travail, qui en d'autres pays a fertilisé un sol non moins ingrat, y est peu encouragé par le système administratif. La propriété y est à peine divisée ; elle est restée entre les mains des familles

des premiers possesseurs ; elle est représentée par de nombreux majorats, par des biens d'église, et ce qui appartient à des particuliers est grevé de tels impôts et de telles servitudes, que la production n'est nullement encouragée. Les produits de ce sol privilégié sont donc presque tous naturels, et n'en sont pas moins abondants et remarquables.

La végétation est magnifique ; ce climat participant à la fois de l'énergie des zones torrides et de la douceur des zones tempérées, a permis de naturaliser dans l'Archipel des végétaux des deux hémisphères, Les Canaries sont un terrain intermédiaire où les plantes de chacun des deux continents viennent s'acclimater avant de passer dans l'autre ; les types européens s'y rencontrent, mais avec plus de vigueur et de beauté dans la région qu'on a appelée méditerranéenne, et qui s'étend de 300 mèt. à 650 mèt. au-dessus du niveau de la mer ; cette même région présente quelques plantes d'Amérique. Dans la région sous-tropicale, qui commence à la côte, et comprend, jusqu'à l'altitude de 325 mèt., des plaines de sable qui rappellent le Sahara d'Afrique, on rencontre diverses plantes du désert, dont les semences ont été apportées par le levante, et différentes espèces de palmiers. De leur côté, les espèces réellement locales par leurs formes, par leurs caractères, sont remarquables et dignes de toute l'attention des botanistes.

Les îles Canaries n'ont ni rivières ni ruisseaux un peu considérables. Ce sont généralement des alluvions intermittentes, alimentées par les pluies ou par la fonte des neiges, formant dans leurs cours irréguliers de profonds ravins avec lesquels elles descendent jusqu'à l'Océan, sans que, sur leur parcours, aucuns travaux aient été entrepris pour utiliser les eaux et prévenir les désastres qu'elles causent. Quelques sources jaillissent en certains points, les unes d'eau douce et potable, les autres minéralisées dans leur passage au milieu de ce sol volcanique qui forme presque partout la base de l'Archipel. Des travaux ont été entrepris pour chercher des ressources plus considérables ; mais les résultats obtenus ne se sont pas trouvés jusqu'à présent à la hauteur des dépenses faites.

On peut dire nettement qu'il n'y a pas, dans tout le groupe des sept îles, un chemin praticable. Les localités de quelque importance, les plus riches par l'agriculture, celles qui ont pris le monopole du peu de commerce et d'industrie qui se fait dans le pays, sont placées sur la côte ou à une petite distance, et aucun des chemins qui vont au-delà n'est carrossable, même ceux qui partent des capitales des îles. En beaucoup d'endroits, dès qu'ils atteignent les montagnes, ils sont même inaccessibles aux chevaux. Par mer, les communications sont faciles entre une île et l'autre ; un bateau pêcheur peut aller en peu d'heures du port de la *Luz*, dans la Gran Canaria, à celui de *Handia* de Fuerteventura ; il ne faut que quatre heures pour se rendre du port de *Santa Cruz* à celui de *Papagayo* de Lanzarote ; on pourrait par conséquent, ce qui n'existe pas, établir entre ces trois îles un courrier régulier. Elles ne correspondent aujourd'hui qu'accidentellement, et lorsqu'il se présente des barques de commerce allant d'une île à l'autre. Entre Ténériffe, Palma, Hierro et Gomera, qui forment un groupe un peu séparé, il serait très-facile de faire de même.

Parmi les productions excessivement variées de l'Archipel, nous citerons les céréales, les légumes de toute espèce, les racines alimentaires. des fruits d'une grande variété, puis les amandes, les châtaignes, les olives, les noix, le lin, le safran, le miel, la cire. Le lichen est l'objet d'une récolte assez importante ; le kali, d'où l'on obtient la soude par incinération, y a été introduit en 1752. La soie se récoltait encore assez abondamment jusque vers la fin du siècle dernier, surtout à Ténériffe et à Palma ; les Maltais en achetaient une partie, et le reste, brut ou fabriqué, s'expédiait en Amérique ; mais ce dernier débouché a manqué aux insulaires lors de la proclamation de l'indépendance américaine, et la culture du mûrier a presque entièrement cessé à Ténériffe. Les vins sont célèbres ; ils ont constitué longtemps l'une des branches de revenu les plus importantes. Au commencement de ce siècle, on les vendait jusqu'à 1,500 réaux la pièce ; mais peu à peu l'Angleterre leur a préféré les vins du cap de Bonne-Espérance ; les vins de Jerez, de Madère, certains vins de Portugal et de France sont venus leur faire concurrence, et le prix est descendu jusqu'à 300 réaux. Les fruits coloniaux peuvent facilement s'acclimater ; mais l'industrie locale ne s'y prête pas suffisamment ; les Canaries ne sauraient d'ailleurs rivaliser avec l'Amérique pour le bas prix de la main-d'œuvre ni pour l'étendue des terrains cultivables, et il n'existe de plantations de ce genre qu'à Palma, où l'on fabrique un peu de sucre et un peu de miel pour la consommation locale. On a fait aussi, plutôt par curiosité que par spéculation, quelques plantations de café qui ont parfaitement réussi, mais qui n'ont pas été continuées ; le coton a été acclimaté avec succès ; le tabac, apporté d'Amérique, s'est propagé de telle sorte, qu'on le considère maintenant comme plante indigène. Sa couleur, son goût et son parfum lui donnent une grande ressemblance avec le tabac de la Havane ; il présente toutefois, pour la fortune de l'Archipel, de bien moindres ressources que la cochenille, qui a réussi d'une façon merveilleuse. Ce précieux insecte fut apporté, vers 1823, par un ancien intendant de la province, qui en entreprit les premières cultures à ses dépens. L'essai fut continué par les ordres du gouvernement, avec quelques faibles encouragements, et, dans les dernières années, Ténériffe en a exporté plus de 25,000 kil. La cochenille se sème sur des nopals indigènes qui croissent sur tous les terrains, et dont le fruit est utilisé par les habitants, soit comme aliment, soit parce qu'il produit une eau-de-vie passable.

Les habitants des Canaries pratiquent depuis longtemps la pêche sur les côtes occidentales de l'Afrique. Une trentaine de barques ou brigantins de 20 ou 25 tonneaux, montés par 700 marins, sont habituellement employés à cette industrie, qui pourvoit les îles de 70,000 quintaux métriques de poisson salé, résultat relativement considérable si on le compare même aux produits de la grande pêche des bancs de Terre-Neuve.

L'industrie manufacturière est tout à fait nulle. Les dames travaillent elles-mêmes la soie pour en faire des ceintures, des bas à jour, des bourses, des cordons ; on fabrique quelques toiles de ménage pour pantalons, chemises, linge de lit et de table ; la laine est employée en draps communs, bonnets pour le peuple, chapeaux de feutre ; enfin il existe

quelques ateliers où se fabriquent des tapis de jonc et de sparte qui sont d'une grande finesse et de prix modiques. L'ébénisterie fait quelques progrès à Ténériffe et à Canaria.

Le commerce est très-limité. L'Angleterre importe d'Europe ses produits manufacturés, les étoffes de fil, de laine, de soie et de coton, la quincaillerie, la faïence, les ustensiles en fonte de fer ; et de l'Inde, des huiles, des nankins, des tissus de soie et de coton, du thé. La France apporte des laines fines, la parfumerie, les drogues simples et composées pour la pharmacie. L'Amérique du Nord, des planches, de la farine, du maïs, du riz, du porc salé, de la bougie, de l'huile de baleine ; la Hollande et les villes anséatiques, des toiles de lin ; les Antilles, du sucre, du café, du cacao ; l'Espagne enfin, des olives, de l'huile, les faïences de Séville, les soies de Catalogne, du papier, du vin, de l'eau-de-vie, etc. Les îles Canaries, en échange, envoient les produits que nous avons signalés plus haut, mais en quantité et en valeur bien inférieures à celles de l'importation.

L'instruction publique est à un degré pénible d'infériorité. L'enseignement supérieur n'existe pas ; l'enseignement secondaire existe à peine ; l'enseignement primaire présente les résultats suivants : Population, 283,532 habitants ; 190 écoles, 3,850 élèves, soit 20 élèves par école, et 1 élève 1/2 sur 100 habitants.

Cette population est répartie dans quatre villes, soixante-sept villages et vingt-quatre hameaux.

Les habitants des Canaries sont bienveillants et doux, leurs mœurs sont simples, honnêtes et religieuses. Sous un ciel aussi ardent, dans un pays soumis à de nombreux accidents atmosphériques, les passions pourraient être véhémentes ; lorsque la partie productive du sol est si réduite, la classe pauvre devrait être nombreuse et inquiète ; les désordres, les haines, les querelles pourraient être fréquentes ; mais le bon naturel est plus puissant que ces diverses causes réunies, et le tableau de la criminalité dans l'Archipel présente les résultats les plus honorables. Point de ces faits de désordres provoqués par le vin et la débauche, point d'actes de perversité, point d'homicides, et, s'il en existe, ils sont accidentels, et ils ne sont pas survenus sans provocation. L'étranger, que l'étude de la nature attire aux Canaries, n'a à craindre, dans les sentiers les plus solitaires de la montagne, aucune tentative de vol ou de violence. C'est généralement un beau peuple, robuste et bien constitué, de bonnes manières, et digne à cet égard d'appartenir aux pays les plus policés de l'Europe. Le costume, dans les classes élevées, se règle d'après les modes françaises, anglaises et espagnoles ; celui des gens du peuple n'a rien de caractéristique.

Les anciens avaient donné aux Canaries le nom d'îles *Fortunées*, a dit Strabon, parce qu'on les croyait voisines des Champs-Élysées. Ce fut, tout aussi bien, en raison des charmes de leur climat : de même que leur situation, à l'Occident de l'ancien monde, les fit nommer les *Hespérides*. Connues des Romains, signalées par Pline, mentionnées par Ptolémée et par Plutarque, fréquentées par les Phéniciens et par les Carthaginois, elles furent ensuite complètement oubliées. Une expédition arabe, partie

de Lisbonne, en 1016, les découvrit de nouveau. Elles avaient été considérées autrefois comme appartenant au continent africain ; elles devinrent dépendance de l'Europe par le fait de cette nouvelle découverte. En 1345, le pape les assigna à Louis, comte de Clermont, avec le titre de roi, sous la condition d'imposer la loi chrétienne aux peuples qui les habitaient ; Louis négligea d'en prendre possession. En 1393, elles furent reconnues par une flotte de Bizcayens qui en ramena des prisonniers et quelques produits. C'est alors que Jean de Bethancourt, seigneur de Granville, organisa une expédition, sous les auspices et avec le concours du roi Don Henri III de Castille, qui lui conféra la souveraineté de sa future conquête, à la condition de prêter foi et hommage à la couronne d'Espagne.

Bethancourt, qui prit le titre de roi, aborda à Lanzarote et y fonda une ville qui a conservé son nom. Il rencontra de la part des habitants une vive résistance, s'empara de quatre autres îles, et fut heureusement secondé par un religieux, dom Mendo, que le pape avait attaché à son expédition avec le titre d'évêque, et avec la mission de prêcher aux insulaires la foi catholique. C'était un peuple magnifique, dont les lois, les mœurs et la religion n'avaient rien de conforme aux lois, aux mœurs et à la religion des autres peuples de l'ancien monde. Ils étaient doués d'une vive intelligence, ils cultivaient la musique et la poésie, dont la tradition leur avait été laissée par les voyageurs anciens ; adorant la nature, ayant pour ministres de leur culte des vestales auxquelles ils rendaient des honneurs presque divins, professant pour les femmes une grande considération. Ils n'avaient pas de demeures bâties ; ils habitaient dans des grottes, et embaumaient leurs morts, qu'ils conservaient enveloppés dans des peaux de chèvres. La race de ces hommes, que les Espagnols appelaient *Guanches*, a complètement disparu sous les persécutions et les cruautés des successeurs de Bethancourt.

Ceux-ci : Maciot, Pedro Barba de Campos, Antonio Fernandez de Lugo, ajoutèrent successivement la Grande Canarie, Ténériffe et Palma aux conquêtes faites par le fondateur. L'archipel devint un point de relâche pour tous les navigateurs qui se dirigeaient vers le nouveau monde, et qui y trouvaient d'abondantes ressources, un commerce facile, une industrie des plus actives.

Une espèce d'indépendance succéda à la royauté fondée par Bethancourt, mais avec des représentants de la royauté espagnole qui exercèrent souvent leur mandat avec le plus rude despotisme. Les plaintes de la population portèrent Charles III à réunir l'archipel à la couronne, sous la réserve de quelques privilèges qui ont à peu près disparu aujourd'hui.

Nous dirons, à la fin de l'Itinéraire de l'Espagne, quelques mots de chacune des sept grandes îles de cet Archipel.

BIBLIOGRAPHIE

PRINCIPAUX OUVRAGES CONSULTÉS

ESPAGNE

Alceda (*Aguas minerales de*), por el doctor d. J. Salvador Ruiz, in-8. Valladolid, 1862.

Anuario-almanaque del Comercio, de la industria, de la magistratura y de la administracion. Madrid, in-4, Bailly Baillière, 1879.

Anuario estadistico de España (1860-1861).Madrid, in-4. Imprenta nacional, 1863.

Anuario oficial de las Aguas minerales de España (1876-1877). Madrid, in-8, imprenta de Aribau y Cᵉ, 1878.

Ariège, Andorre et Catalogne. Guide historique, pittoresque et descriptif, etc., par L. Boucoiran. Paris, Giraud, 1854.

Arnedillo (*Memoria acerca de las aguas de*), par el doctor d. J. Herrera y Ruis, in-8. Madrid, 1864.

Baléares et Pithyuses, par M. Frédéric Lacroix. (*Univers pittoresque.*) In-8. Paris, 1850. Firmin-Didot.

Barcelone. — El Consultor, Nueva Guia de Barcelona, par J.-A.-S., grand in-8. Barcelone, impr. de Antonio Flotats, 1858.

Barcelone. — Guia de Barcelona, por d. Cayetano Cornety Mas, edicion de 1877, in-8. Lib. de Eudalgo Paig.

Barcelone. — Guia cicerone de Barcelona à Arenys-del-Mar ; — de Barcelona à Granollers ; — de Barcelona à Martorell ; — de Barcelona à Tarrasa ; por los ferrocarriles, su autor don Victor Balaguer. — 4 brochures de 100 pages chacune. Barcelone, 1857.

Biarritz et autour de Biarritz, par Germond de Lavigne, in-32, Hachette, 1879.

Cadix. — Guia de Cadiz, San Fernando y el departamento, par don Jose Rosetty. In-8. Cadiz, 1857.

Campagnes de la Révolution française dans les Pyrénées orientales, 1793, 1794, 1795, par M. J.-N. Fervel, 2 vol. in-8. Paris, Pillet fils aîné.

Carte de l'Espagne et du Portugal, par don Francisco Coello, échelle 1/2000000. Madrid, 1879.

Carte des chemins de fer de l'Espagne et des routes de 1ᵉʳ, 2ᵉ et 3ᵉ ordre, dressée au dépôt central des plans du ministère de Fomento, 1876.

Carte des chemins de fer de l'Espagne et du Portugal, publiées par la *Gaceta de los Caminos de hierro*, Madrid.

Carte itinéraire de l'Espagne et du Portugal, dressée par ordre de S. Ex. M. le maréchal duc de Bellune, sous la direction du lieutenant général comte Guilleminot. Paris, 1823.

Carratraca (*Aguas minerales de*), monographie par le Dʳ d. J. Salgado y Guillermo. Madrid, 1860.

Chemin de fer du Nord (le) *en Espagne,* par Émile Barrault, in-12, 207 pages. Paris, H. Plon, 1858.

Chemins de fer espagnols (les), par A. Germond de Lavigne. Paris, Hennuyer, 1858. *Patrie*, novembre et décembre, 1864. *Gazette des Eaux*, janvier, février et mars, 1865.

Chroniques chevaleresques de l'Espagne et du Portugal, par M. Ferdinand Denis, in-8. Paris, Desforges, 1840.

Climat de l'Espagne(du), par le Dʳ Ed. Cazenave de La Roche, in-8. Paris, Plon. 1863.

Cordoue. — Descripcion de la catedral de Cordoba, par don Luis Ramirez y de la Casas-Deza, in-12. Cordoue, 1853.

Deux artistes en Espagne, par Desbarrolles, illustrés par Eugène Giraud. Paris, in-4. Gustave Barba.

Diccionario geografico-estadistico-historico de España, par D. Pascual Madoz, 16 vol. in-4. Madrid.

Espagne, depuis l'expulsion des Maures jusqu'à l'année 1847, par M. Joseph Lavallée. (*Univers pittoresque*), 2 vol. in-8. Paris, 1850, Firmin-Didot.

Espagne contemporaine, par Fernando Garrido, in-8. Bruxelles, 1662, Lacroix et Verboeckhoven.

Essai sur les systèmes métriques et monétaires des anciens peuples, par don V. Vazquez-Queipo, sénateur du royaume d'Espagne, 4 vol. grand in-8. Paris, Dalmont et Dunod, 1859.

Été en Espagne (un), par Augustin Challamel, in-12, 210 p. Paris, 1843.

Gaceta de los caminos de hierro, periodico semanal, publiée à Madrid, calle Magdalena, 6.

Gazette des Eaux, Paris ; et *Annuaire des Eaux minérales* de la France et de *l'étranger*. Paris, 1858 à 1879.

Granja (la). Descripcion del real sitio de San Ildefonso, sus jardines y fuentes; su primitivo autor el dr D. Santos Martin Sedeño; sexta edicion. Tercera vez aumentada por el dr D. Andres Gomez de Somorrostro y Martin. In-18, Eduardo Baeza. Segovia, 1854.

Grenade. — Manual del artista y del viagero en Grenada, par don Jose Gimenez Serrano, in-16. Grenade, Sinarès, 1846.

Guia del viagero en España, par don Francisco de Paula Mellado; quinta edicion, in-12, Madrid, Mellado, 1852.

Guias Madrileñas de ferro carriles, in-18. Madrid, impr. de Rojas.

Guide to Spain, by H. O'Shea. London, in-8, Longmans, Green and Co, 1865.

Halbinsel der Pyrenæen, von M. Willkomm, Leipzig, Gustav Meyer, 1855.

Handbook for Travellers in Spain, by Richard Ford, 2 vol. in-8. London, John Murray, 1855.

Histoire du Consulat et de l'Empire, par M. A. Thiers, de l'Académie française. Paris, Paulin.

Historia de la dominacion de los Arabes en España, par don Jose-Antonio Condé, nouv. édition, 3 vol. in-12. Barcelone, Oliveres, 1844.

Hiver à Majorque (un), par Georges Sand. Paris, 1842.

Indicador de Valladolid, par don M. G. Moral. Valladolid, 1864.

Itinéraire descriptif de l'Espagne, par Alexandre de Laborde, 5 vol. in-8. Paris, 1808.

Itinéraire descriptif et historique des Pyrénées, par Adolphe Joanne, 1879. Paris, L. Hachette.

Itinerario general de España, por el coronel de caballeria D. J. Pedro de Rozas y Campuzano, in-32 oblong. Madrid, 1856. 4e édition. Impr. de Ribadaneyra.

La Puda de Monserrat, historia topografica quimica y medica, par el doctor d. Manuel Arnus, in-8. Barcelone, 1863.

Lettres d'Espagne, par A. Germond de Lavigne. (*Moniteur universel* de janvier, février, 1858. *Patrie*, octobre et novembre, 1862, novembre et décembre, 1864.)

Lettres sur l'Espagne, par Adolphe Guéroult. Paris, 1838.

Lettres sur l'Espagne, par Mme J.-E. Dupont-Delporte (de Brinkmann), in-8. Paris, 1859. Rouvier.

Madrid. — Catalogo de los cuadros del Real museo de pintura y escultura de S. M., par D. Pedro de Madrazo. Madrid, 1876. In-8.

Madrid. — Guia de Madrid, par A. Fernandez de los Rios. in-8. 1876.

Madrid en el bolsillo, guia practica del viagero, por L. L. de R.

Madrid en la Mano o el Amigo del forastero, par D.-P.-J. M., in-12. Madrid, 1850. Gaspar y Roig.

Madrid. — Guia del Ferro carril del Mediterraneo. Madrid.

Madrid. — Historia de las estatuas, monumentos y esculturas publicas de la Corte, in-8, Madrid, Rufino, 1848.

Madrid. — Le Musée royal de Madrid, par le comte L. Clément de Ris, in-12. Paris, Jules Renouard, 1859.

Madrid. — Manuales del viagero de Madrid à Barcelona, Cadiz, Malaga, Valencia, par d. J.-D. Lopez, brochures in-16. Madrid, imprenta de Montero, 1854.

Madrid. — Nuevo manual historico, topografico, estadistico, y descripcion de Madrid, par D. Ramon de Mesonero Romanos, in-12. Madrid, 1854.

Montserrat. — Guia de Monserrat y de sus cuevas, su autor D. Victor Balaguer, in-12, 188 p. Barcelone, 1857.

Montserrat, Recuerdos tradicionales e historicos, par don Victor Balaguer, in-12 de 260 pages. Barcelone, 1853.

Montserrat (Visite au), par Germond de Lavigne, avec dessins et carte. Livraison 491 du *Tour du Monde*. 1868. Librairie Hachette et Cie.

Musées d'Espagne, par Louis Viardot, in-12. 1852. Paris, Paulin et Le Chevalier.

Navarre. — Voyage archéologique et historique dans l'ancien royaume de Navarre, par M. Cenac Moncaut, in-8, 147 p. Paris, Didron, 1857.

Provinces basques. — Voyage archéologique et historique dans le pays Basque, le Labour et le Guipuzcoa, par M. Cenac Moncaut, in-8, 116 p. Paris, Didron, 1857.

Recuerdos y Bellezas de España, monuments, vues pittoresques, antiquités, dessinés d'après nature et lithographiés, par F.-J. Parcerisa; sous le patronage de LL. MM. Texte par MM. Joaquin Piferrer, Py y Margal, J.-M. Quadrado, Pedro de Madrazo. In-4, un volume par province. Madrid.

Résumé biographique de la Péninsule ibérique, par le colonel Bory de Saint-Vincent, in-18. Paris, Amb. Dupont et Roret, 1826.

Santander y su provincia, guia consultor é indicador.par A. M. Coll y Puig. In-12. Santander, imp. de Lopez Herrero, 1875.

Séville. — Guia para visitar el Alcazar

de Sevilla, in-18, 32 p. Séville, 1858.

Séville. — *La Reine de l'Andalousie,* souvenir d'un séjour à Séville, par M. Paulin Niboyet. Paris, 1858.

Séville. — *Noticia de los principales monumentos* historicos de Sevilla; guia de los naturales y forasteros, in-16. Séville. J.-M. Geofrin.

Séville. — *Noticia historica de la Santa Casa de Caridad* de Sevilla, in-4. Séville, 1857. Alvarez y Comp.

Theatro critico universal, o discursos varios en todo genero de materias, para desengaño de errores communes; escrito por el M.-R.-P.-M.-F. Benito Geronymo Feijoo, in-4. Madrid, 1730.

Toledo en la Mano, o descripcion historica artistica de la magnifica catedral y de los demas celebres monumentos, por don Ramon Parro, 2 vol. in-8. Tolède, 1857.

Tour du Monde (le). — Voyage en Espagne, par Gustave Doré et Charles Davillier, in-4. Librairie Hachette.

Tratado completo de las fuentes minerales de España, par el Excmo Sr don Pedro Maria Rubio, in-8. Madrid, 1853.

Trophées des armées françaises de 1792 à 1815, 6 vol. in-8. Paris, Lefuel.

Viage de Sus Majestades à Andalucia y Murcia, en setiembre y octubre de 1862, por don J. Cos-Gayon. Madrid, imprenta nacional, 1863.

Viage de SS. MM. à las provincias de Andalucia, en 1862, por F. dr P. Hidalgo y Pongilioni. Cadiz, Gautier, 1863.

Victoires et conquêtes des armées françaises. Paris.

Voyage artistique en Espagne et en Portugal, par le baron Taylor, in-4°. Paris, Gide, 1826.

Voyage en Espagne, par le marquis de Langle, in-8, 1re édition, 1785; 6e édition.

Voyage en Espagne, par Théophile Gautier, in-18. Paris, Charpentier.

PORTUGAL

Almanach de l'université de *Coïmbre.*

Carte du Portugal, par Calmet de Beauregard.

Carte du Portugal, par E.-A. de Bettencourt.

Carte du Portugal, par Gerardo A. Perry, capitaine adjoint aux travaux géodésiques du royaume, 1875.

Cintra Pinturesca, ou memoria descriptiva da villa da Cintra, Collares et seus arredores, 1 vol. in-8. Lisboa, 1838.

Chroniques chevaleresques, par M. Ferdinand Denis, in-8. Paris, Desforges, 1840.

Catalogue de la section portugaise à l'Exposition universelle de 1878 à Paris. — Introduction par le baron de Wildik.

Contemporains (les), tom. Ier : *Le Portugal et la maison de Bragance,* par A. Teixeira de Vasconcellos, gr. in-8. Paris, 1859, publication de la Société ibérique.

Descripçao do real mosteiro de Belem, pelo abbade A.-D. de Castro e Sousa. In-8, 24 p. Lisboa, 1837.

Descripçao Topografica da nobilissima cidade de Lisboa, etc.; pelo professor Joaquim José Ventura da Silva, in-8, 40 p., 1835.

Esquisses portugaises. Promenades dans l'Estrémadure, par Henry de Pène. *Revue contemporaine,* 1854.

Guide du voyageur à Lisbonne. Histoire, monuments, mœurs, par Olivier Merson, in-12. Paris, Hachette et Ce, 1857.

Ilustraçon (Illustration portugaise), 1 vol. in-folio.

Madère. — *Union médicale* (1er et 6 octobre 1859). Itinéraire de Paris à Madère, par le docteur P. Garnier.

Manual do viajante, par G.-A. da S.-S., in-12. Lisboa, 1845.

Mappa do Portugal de Juan-Baptista de Castro.

Panorama literario, 9 volumes.

Portugal. Erinnerungen aus dem Jahre 1842. Mainz, Victor von Zabern, 1843.

Portugal illustrated, par Kinsey, 1 vol. gr. in-8. London, 1829.

Portugal (le), par M. Ferdinand Denis, 1 vol. in-8. (*Univers pittoresque*), in-8. Paris, Firmin-Didot, 1846.

Portugal (le) et ses colonies, par Ch. Vogel. Paris, Guillaumin, 1860.

Portugal und seine Colonien im Jahre 1852, von Julius Freihern von Minutoli, Dr. 2 vol. in-8. Stuttgard et Augsbourg, 1855.

Portugal. Recordaçoes do anno de 1842, pelo principe Lichnowsky, in-8. Lisboa, impressa nacional, 1845.

Voyage du ci-devant duc du Chatelet en Portugal, revu par J.-F. Bourgoing, 2 vol. in-8. Paris, Arthus Bertrand, 1808.

Voyage, par M. Olivier Merson, in *Tour du Monde,* livr. 71, 72, 73. Paris, Hachette et Ce, 1860.

RENSEIGNEMENTS GÉNÉRAUX

AVIS ET CONSEILS AUX VOYAGEURS

Passe-ports. Le passe-port est toujours nécessaire pour un voyage en Espagne. Il est également exigé pour pénétrer en Portugal. Il doit être visé par le ministère des affaires étrangères et par les représentants des deux pays à Paris.

Chemins de fer (*V.* la Préface). On délivre à Paris, dans les bureaux de ville des lignes d'Orléans et du Midi, et à la gare du chemin de fer d'Orléans, de même qu'aux gares de Bordeaux et de Bayonne, des billets directs pour l'Espagne ; pour les voyages circulaires à prix réduits ; pour les principales stations de la ligne du Nord, et pour les lignes correspondant avec celle-ci sur Bilbao, Tudela, Santander, Léon, Pampelune, Saragosse et Barcelone.

Les lignes du Nord, de Bilbao, de Santander et de Léon sont en correspondance, et des billets sont délivrés de chacune de ces lignes pour les autres.

Les mêmes facilités existent entre les lignes de Pampelune à Saragosse, de Castejon à Bilbao, de Saragosse à Barcelone et de Saragosse à Madrid.

Les lignes d'Andalousie, de Cartagène, d'Alicante, de Valence et de Tolède correspondent entre elles.

Les voyageurs ont droit au transport gratuit de 30 kil. de bagages déposés et enregistrés. L'excédent du poids se paye par fraction indivisible de 10 kil. et à raison de 5 centimes de réal pour 10 kil. et par kilom.

Aux termes d'une disposition spéciale, qu'il a été nécessaire d'introduire dans l'usage des chemins de fer en Espagne :

« Tout voyageur a droit de continuer à occuper, jusqu'au terme de son voyage, la place qu'il a trouvée libre à son entrée dans le train ; mais sans préjudice du droit qu'ont les compagnies de retirer les voitures.

« Pour faire prévaloir ce droit, il suffit que le voyageur qui quitte momentanément sa place y laisse, pour la marquer, un objet quelconque lui appartenant.

« Tout nouveau venu peut prendre toute place qui ne serait pas marquée.

« S'il s'élevait une discussion au sujet d'une place marquée, la parole du possesseur de l'objet ferait foi, à défaut de la déclaration d'autres voyageurs.

« Le dépôt d'un objet ou d'un gage pour désigner une place occupée n'a de valeur que dans les stations suivant celle du point de départ du train. Dans cette première station il est indispensable que la place que désire le voyageur soit occupée par lui-même. »

Il est prudent de se munir de quelques provisions de bouche et de s'informer à l'avance des stations où sont installés des buffets et des cantines. Les bons buffets sont rares, et il est difficile de les indiquer, parce qu'ils peuvent être sujets à des mutations qui modifieraient l'opinion qu'on exprimerait ici sur leur compte. On peut cependant citer ceux de Miranda, Castejon, Venta de Baños, Catalayud, Avila, Alcazar, etc. Mais ils sont généralement beaucoup trop chers pour les ressources qu'ils offrent au voyageur. Le tarif des repas, déjeuner ou dîner, est partout de 14 réaux

(3 piécettes et demie). Les cantines ont quelques provisions chétives et peu attrayantes.

Douanes. —Les bagages sont visités à la première station de la frontière.

Routes, diligences, voyages en poste. — Les tarifs de ces diligences sont peu élevés, mais les excédents de bagages se payent fort cher. Depuis quelques années, les voies de terre, qui étaient dans un fort mauvais état, se sont considérablement améliorées.

Lorsqu'on voyage en poste (*en ruedas*), les distances sont payées, non par poste, mais par lieue de 20,000 pieds (20 au degré, ou 5 kil. 550 mèt.), et à raison, par lieue, de 6 réaux pour la voiture si elle appartient à la poste, 6 réaux pour chaque cheval ou mulet et 3 réaux de guides au postillon. Ce tarif varie selon la nature de la voiture et le poids des bagages. A franc étrier (*à la ligera*) le voyageur paye 6 réaux pour son cheval, et autant pour celui de son guide. A la charge des voyageurs sont, en outre, les droits de péage des chaînes (*portazgos*) et des bacs ou barques.

Pour les routes qui ne sont parcourues ni par les malles-poste ni par les diligences, on trouve encore quelques *coches*, lourds carrosses faisant 55 à 60 kil. par jour ; des *galeras*, chariots à quatre roues couverts et non suspendus ; des *carritos*, charrettes couvertes d'un berceau de paille, non suspendues, avec fond en sparterie, attelées de deux chevaux ou de deux mules en flèche, et courant par tous les chemins d'une vitesse à rompre les os ; des *calesas* et des *tartanas*, véhicules plus petits et plus convenables, mais pas mieux suspendus ; enfin, et surtout, les chevaux de selle ou les mules. Ce dernier mode de voyager est préférable pour les touristes dans tous les pays.

Bateaux à vapeur. — De nombreux bateaux anglais, français, espagnols ou allemands, font un service à peu près régulier entre Barcelone, Valence, Alicante, Cartagène, Alméria, Malaga, Gibraltar, Algésiras, Cadix, et en sens inverse; on les rencontre dans ces ports au moins une fois par semaine. Quelques-uns vont jusqu'à Marseille ; d'autres vont à Alger et à Oran ; d'autres encore partent de Bordeaux et aussi, accidentellement de Bayonne et touchent aux ports de la côte N., Saint-Sébastien, Bilbao, Santander, Gijon, La Corogne et Vigo. D'autres services suivent les côtes de Portugal par Porto et Lisbonne jusqu'à Cadix. L'arrivée et le départ de ces bateaux, les prix des divers parcours, sont régulièrement annoncés dans les ports espagnols par des affiches placardées dans les rues, dans les hôtels et dans les établissements publics.

Hôtelleries. — Ces hôtelleries, qui valent beaucoup mieux que leur réputation, se divisent en plusieurs classes : L'*Hôtel* ou la *Fonda*, où l'on trouve la table et le logement, comme dans nos hôtels français ; la *Posada*, où l'on ne peut avoir que le logement, et quelquefois, comme dans nos auberges de campagne, une chétive nourriture ; la *Venta*, espèce d'auberge où le voyageur peut apprêter les aliments qu'il porte, mais où il ne trouve souvent que de l'eau, du vin assez mauvais et de l'eau-de-vie plus mauvaise encore. — Les prix, dans les meilleurs hôtels ou *fondas*, ne sont pas exorbitants, si ce n'est à Madrid. On a le logement et la table pour 25 à 40 réaux, mais il faut toujours faire son prix en arrivant. Dans la plupart, le prix par jour est établi sans distinction, c'est-à-dire qu'il n'est pas loisible d'en défalquer les repas qui n'auraient pas été pris. C'est une condition à débattre.

Monnaies. — Un décret royal, du 15 avril 1840, a régularisé le système des anciennes monnaies de la manière suivante :

Or. Le *doblon d'Isabel*, qui vaut 100 réaux (*reales*), ou 26 fr. 31 c. de notre monnaie.

Argent. Le douro (*duro*), qui vaut 20 réaux, soit 5 fr. 26 c.;
Le *medio-duro*, appelé aussi *escudo*, qui vaut 10 réaux ;
La *peseta*, unité monétaire, qui vaut 4 réaux, soit un peu plus de 1 fr.;
La *media-peseta*, valant 2 réaux, soit 50 c. à peu près;
Le *réal*, correspondant à 0 f,2631 de notre monnaie, est divisé fictivement en 34 *maravédis*.

Cuivre. La pièce de *dos cuartos*; le réal en contient quatre, plus un *ochavo*. — Le *cuarto*, valant 4 maravédis ou 0,03096. — L'*ochavo*, valant 2 *maravédis*, ou 0,0145.

On n'a pas démonétisé les vieilles pièces, et on trouve encore l'ancienne once valant 328 réaux, et la *peseta* et *media peseta* à colonnes, valant, la première 5 réaux, la seconde 2 réaux et demi.

On trouve des bureaux de change, pour les monnaies espagnoles, à Bayonne, à Perpignan, et dans les gares internationales d'Hendaye, Irun, Cerbère, Port Bou. Du reste, il n'est nécessaire de se pourvoir, à ces bureaux, que de menue monnaie. La Compagnie du Nord, particulièrement, fait recevoir dans toutes ses stations la monnaie française d'or et d'argent pour sa valeur égale en monnaie espagnole. Auprès de chaque guichet un tableau indique la concordance des deux monnaies. La pièce d'or française est acceptée pour 76 réaux, et la pièce de 5 francs d'argent, très-répandue en Espagne, a cours sous le nom de *napoléon*, et pour 19 réaux.

Le papier de banque, à Madrid, est en coupures de 200 réaux.

Mesures. — Le système métrique, pour la mesure des distances, est actuellement en vigueur, et indépendamment des chemins de fer, la plupart des routes de terre sont abornées en kilomètres. L'ancienne lieue espagnole équivaut à 5,550 mèt. — La *vara* vaut 83 cent.; le *pied* 27 cent.; le *palmo* 20 cent. Nous indiquons dans le courant de ce volume l'équivalent des autres mesures locales, qui varient encore suivant les provinces.

Poste aux lettres. — Les lettres pour l'intérieur de l'Espagne s'affranchissent au moyen de timbres-poste de 10 centimes de peseta pour l'intérieur d'une ville et de 25 centimes pour 15 grammes pour le royaume. Cet affranchissement est obligatoire; les lettres non affranchies sont mises au rebut. — Pour la France et les pays de l'Union postale, 25 centimes pour 15 grammes. Taxe 50 centimes lorsque la lettre n'est pas affranchie. Les timbres se vendent dans tous les *Estancos* ou bureaux de tabac. Les lettres adressées poste restante (*en lista*) sont retenues à l'administration et distribuées d'une manière spéciale. Dans une salle, sont placardées à la muraille des listes manuscrites, divisées par catégorie pour l'intérieur, les militaires et l'étranger. Ces listes portent le nom du destinataire et un numéro d'ordre. On demande ce numéro à un guichet, et la lettre est aussitôt remise.

Télégraphie. — Tarif pour l'intérieur et pour 10 mots, 4 réaux plus 5 mots gratuits pour l'adresse et la signature; pour la France, 20 mots, 4 piecettes. — Le télégramme se paye par l'apposition d'un timbre que l'expéditeur achète à l'un des guichets du bureau.

ABRÉVIATIONS

alt., altitude.
d., degré.
dr., droite.
ch., chemin.
env., environ.
g., gauche.
h., heure.
hab., habitants.
haut., hauteur.
kil., kilomètre.
l., lieue.
larg., largeur.
lat., latitude.
long., longueur, longitude.
mèt., mètre.
min., minute.
p., page.
r., réal ou réaux (Espagne), réal ou reis (Portugal).
R., route.
s., siècle.
V., ville.
v., village.
V., voir.

EXPLICATION DE QUELQUES TERMES

Ayuntamiento, hôtel de ville.
Arroyo, ruisseau.
Asiento, siège, place en voiture.
Baul, malle.
Billete, billet, carte.
Calle, rue.
Casas consistoriales, municipales, maison de ville.
Coche, voiture ; *al coche*, *señores*, en voiture messieurs.
Coro, chœur dans l'église.
Cote, mesure de l'altitude.
Custodia, tabernacle porté dans les processions.
Equipage, bagage.
Ferro carril, Camino de hierro, chemin de fer.
Estanco, bureau de tabac et de timbres.
Fonda, hôtel ou buffet.
Maleta, valise.
Patio, cour intérieure entourée de galeries.
Pente, inclinaison descendante sur le chemin de fer.
Plaza de toros, place ou cirque pour les courses de taureaux.
Rampe, inclinaison montante sur le chemin de fer.
Rio, rivière. Tous les noms de rivière se disent au masculin.
Rois Catholiques. Cette expression désigne spécialement la reine Isabelle de Castille et son époux Fernando d'Aragon, qui firent le siège de Grenade.
Saco de noche, sac de nuit.
Sierra, chaîne de montagnes.
Silleria, stalles du chœur dans l'église.
Sombrera, carton à chapeau.
Trascoro, arrière-chœur ; pan de mur extérieur du fond du chœur.
Tramvia, tramway.

PRONONCIATION

Ch se prononce *tch :* Chiclana, Chinchilla, concha, — *Tchiclana*, *Tchintchilia*, *contcha*.

LL, *ll*, se prononcent mouillés : Lladoner, caballero, calle, comme *Liadoner, cabaliero, calié*.

Ñ, *ñ*, se prononcent comme *gn* liés ; ainsi Baños, Santoña, comme gagna.

Qu se prononce k : Tembleque, Azuqueca, Lequeitio, — *Tembleké*, *Açoukéca*, *Lekéitio*.

U se prononce toujours *ou :* Alsasua, Irun, puerto, — *Alsasoua*, *Iroun*, *pouerto*.

B à peu près comme V : Alcobendas, Bidassoa, — *Alcovendas*, *Vidasoa*.

V à peu près comme B : Avila, Valladolid, Valsain, — *Abila*, *Baliadolid*, *Balsaïn*.

Z comme le Ç : Subiza, Manzanarès, Lizarza, — *Subiça*, *Mançanarès*, *Liçarça*.

J, *X*. Pour prononcer ces deux lettres il faut une bonne oreille et beaucoup de pratique.

CHEMINS DE FER

(1. RÉGION DU NORD)

Itinéraire de l'Espagne par G. DE LAVIGNE.

HACHETTE & Cie Editeurs, Paris.

7° 6° 5° 4°

43° 42°

GOLFE DE GASCOGNE

FRANCE

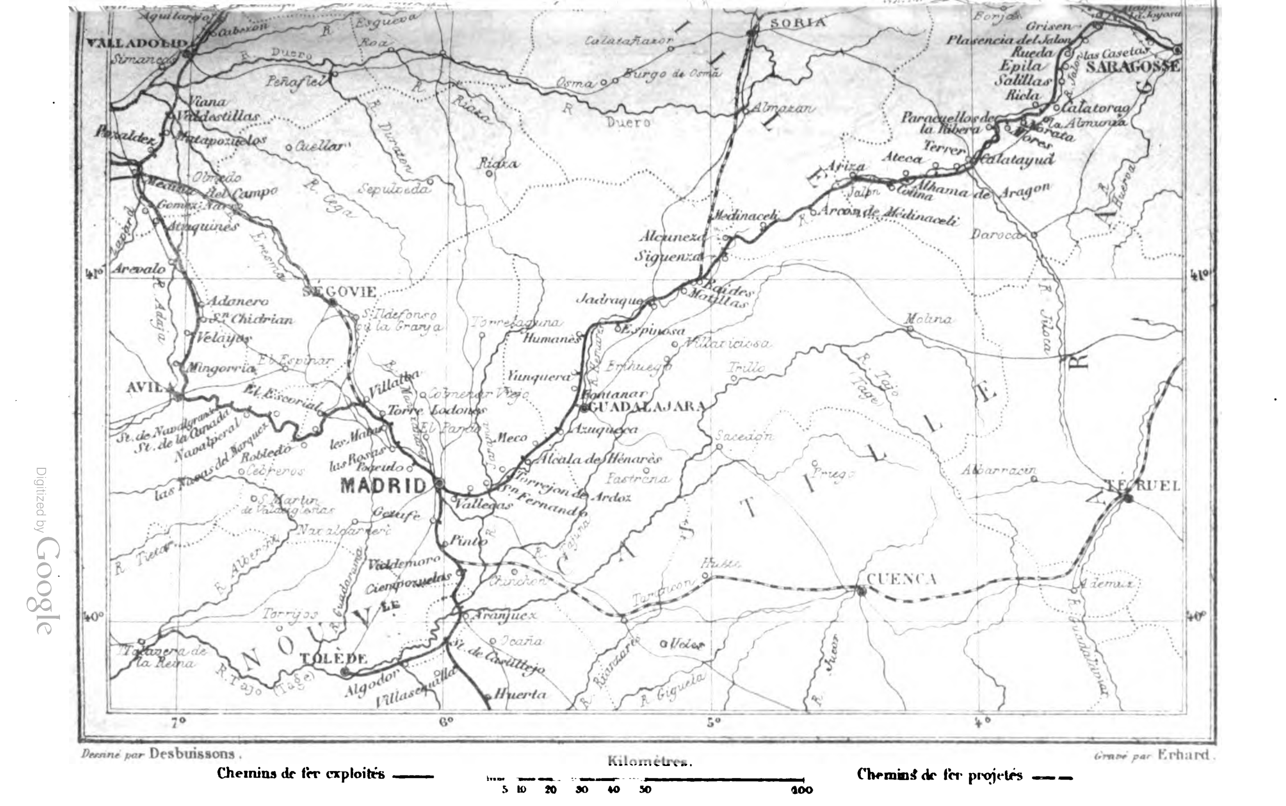
PROV^CES BASQUES

NAVARRE

VIEILLE CASTILLE

LA RIOJA

SANTANDER
Santillana
Llanes
G. de Ajo
Santoña
Laredo
Castrourdiales
C. Machichaco
Bermeo
Portugalete
BILBAO
ST SÉBASTIEN
Fontarabie
Hendaye
St Jean de Luz
Biarritz
BAYONNE
Dax
Puyoo
Adour Fl.
Guethary
Cambo
St Palais
St Jean Pied de Port
Irun
Renteria
Hernani
Andoain
Tolosa
Elizondo
Bidassoa R.
Alduides
Roncevaux
R. Deva
R. Orio
Deva
Arrigorriaga
Areta
Valmaseda
Llodio
Amurrio
Lezama
Orduña
Inoso
Izarra
Durango
Vergara
Arpeitia
Oñate
Villarreal
Zumarraga
Beasain
Otzaurte
Alsasua
Huarte Araquil
Irurzun
Juasti
Echarri Aranas
Olazagoitia
PAMPELUNE
Aoiz
St de Noain
St de Campanas
St de Carinoain
Tafalla
Olite
Sanguesa
Sos
R. Arga
Aragon R.
Marcilla
Caparroso
Villafranca
Milagro
St de Castejon
Ejea de los Caballeros
Tudela
St de Rivaforada
Rincon
Alfaro
Arnedo
Cervera
Calahorra
Arnedillo
Alcanadre
Recajo
LOGROÑO
Lodosa
Estella
Viana
Fuenmayor
La Guardia
Briones
Haro
Navarrete
Torrecilla
Najera
St Domingo
Ezcaray
Belorado
VICTORIA
Oazurza
Nanclares
Salvatierra
Araya
Manzanos
Miranda de Ebro
Pobes
Pancorbo
(Ebre)
R. Oca
R. Ebro
Medina de Pomar
Villarcayo
Briviesca
Santa Olalla
Quintanapalla
BURGOS
Cartaja de Miraflores
Quintanilleja
Arlanzon
Estepar
Villaquiran
los Balbases
Villodrigo
Quintana
Lerma
R. Arlan
Castrogeriz
Torquemada
Magaz
PALENCIA
Villaumbrales
Grijota
Manzuecos
Paredes
Villaumbroso
Monzon
Amusco
Pina
Fromista
Marcilla
Cabanas
Osorno la Mayor
Carrion
R. Carrion
Espinosa de Villagonzalo
Herrera
Pisuerga R.
Alar del Rey
Mave
Aguilar
Quintanilla
Mataporquera
Pozazal
Reinosa
Pesquera
Montablis
Barcena
Portolin
Sta Cruz
les Fraguas
los Corrales
Caldas de Besaya
R. Besaya
Torrelavega
Renedo
Guarnizo
Boo
Pax
Potes



VALLADOLID
SORIA
SARAGOSSE
SÉGOVIE
AVILA
MADRID
GUADALAJARA
TEUEL
CUENCA
TOLÈDE
Peñafiel
Simancas
Arevalo
Siguenza
Medinaceli
Calatayud
Daroca
Molina
Aranjuez
Alcala de Hénarès
El Escorial
Dessiné par Desbuissons.
Gravé par Erhard.
Kilomètres.
5 10 20 30 40 50 100
Chemins de fer exploités
Chemins de fer projetés

ITINÉRAIRE

DE L'ESPAGNE

ET

DU PORTUGAL

PREMIÈRE PARTIE

RÉSEAU GÉNÉRAL DES CHEMINS DE FER

ROUTE 1.

DE BAYONNE A MADRID,

PAR IRUN, BURGOS ET VALLADOLID.

38 kil. de Bayonne à Irun ; — 639 kil. de Irun à Madrid ; trajet en 24 heures.

(Voir, pour le trajet de Paris à Bayonne, les *Itinéraires de Paris à Bordeaux* et de *Bordeaux à Bayonne* (Collection Joanne), et, pour les renseignements pratiques, la Table alphabétique à la fin du présent volume.

Pour Bayonne et Biarritz, voir *Biarritz* de la collection des Guides-Diamant (Hachette et Cie).

Omnibus à la gare de Saint-Esprit pour Bayonne (25 centimes), et pour le chemin de fer de Biarritz (15 centimes, en 10 minutes).

DE BAYONNE A IRUN.

Chemin de fer 38 kil. (La gare pour la ligne d'Espagne est la même que pour la ligne de Bordeaux; il n'y a pas de bureau central dans Bayonne.

Prix : de Bayonne à Irun : 1re cl. 4 fr. 65 c. ; 2e cl. 3 fr. 45 c. ; 3e cl. 2 fr. 60 c.

En quittant la gare, le train pénètre aussitôt dans un tunnel de 178 mèt. pratiqué au-dessous d'une partie de la ville de Saint-Esprit, et qui débouche dans la direction des magasins et des chantiers qui bordent la rive droite de l'Adour. On traverse ce fleuve sur un pont de 268 mèt. en treillis de fer, laissant à droite Bayonne, les vastes bâtiments de l'Hôpital militaire, les allées de Boufflers, la Porte de France, le beau pont de pierre qui relie la ville à son faubourg de Saint-Esprit, la citadelle, et plus loin, le riant panorama de la rade du Boucau et de l'embouchure de l'Adour. Au-delà du pont, la voie passe dans un second tunnel, de 218 mèt., sous le faubourg de Mousserolles, et se sépare, à g., de la ligne de Pau et Toulouse. Puis elle contourne les fossés de la place, franchit la Nive sur un pont en fer de 134 mèt. et, plus loin, la route d'Ustaritz, qui conduit aussi en Espagne par la vallée de Baztan (*V.* la table méthodique, 2e partie). On laisse à g. les ruines du château de Marrac qui fut, en 1808, la résidence de Napoléon Ier; au delà, à dr., les coteaux de Bassussary et d'Arcangues, couverts de jolies habitations. On

laisse, du même côté, le petit lac de Brindos, et, peu après, le hameau de la Négresse, où se trouve la station de

10 kil. **Biarritz.** La célèbre petite ville est à 3 kil. sur la dr.; une jolie route, desservie par des omnibus à tous les trains, y conduit (voir *Biarritz,* Guide-diamant). — En quittant la station, on contourne le lac de *Mouriscot*, dominé par les plantations du *bois de Boulogne*, et l'on s'engage sous le tunnel de la Négresse (275 mèt.). A g., à la sortie, sont les habitations éparses d'*Oyhare*, plus loin les coteaux boisés d'*Alhaitea*, à dr. les habitations de *Bidart*, qui descendent jusqu'à la mer. La voie côtoie le rivage, à une hauteur moyenne de 20 mèt., puis coupe la route de Bayonne à Béhobie, laissant à g., sur les pentes de la falaise, les jolies habitations de

15 kil. *Guéthary*, v. de 800 hab. A dr., au pied d'une coupure de la falaise, s'étend un petit havre, protégé par deux lignes de rochers comme par des jetées naturelles. Pendant la saison d'été un assez grand nombre de familles étrangères viennent résider dans le village pour y prendre les bains de mer. — La voie continue à longer le rivage pendant 4 kil., passant au-dessus d'une série de petites baies arrondies, entourées de pentes gazonnées ; puis elle s'en éloigne, pour croiser de nouveau la route d'Espagne, et laisse à dr. la ville de

23 kil. **Saint-Jean de Luz** (la station est à 500 mèt. de la ville); — V. de 2,800 hab. A la sortie de la station, on traverse la Nivelle sur un pont de 45 mèt., ayant à droite la ville, ses bassins et le pont de pierre sur lequel passe la route d'Espagne. La voie contourne également à dr., et par une grande courbe de 3 kil. de développement, les collines où sont groupées les habitations du faubourg de *Ciboure*. Par une échappée entre les collines, on découvre la pointe et le fort de Socoa. A gauche, on aperçoit le vieux château d'*Urtubie*, où Louis XI se rencontra, en 1462, avec les rois de Castille et d'Aragon. Urtubie est aujourd'hui un domaine entouré de métairies. Du même côté, se trouve le village d'*Urrugne*, dominé par les hauteurs boisées de la *Croix des Bouquets*. Au delà s'élèvent, à l'extrémité de la chaîne française des Pyrénées, les deux montagnes de la *Rhune* et de *la Haya*, la première en France, celle-ci en Espagne. Au 30e kil. la voie s'engage sous un tunnel de 415 mèt., dit le tunnel des *Redoutes*. En effet, à dr. se trouvent les deux redoutes d'*Exail* et de *Fady*, à g. celle des *Sans-Culottes*, qui font partie de l'ancien système de défense des hauteurs, en avant de la frontière. Le tunnel est au point le plus élevé de la ligne, à une altitude de 43 mèt. 1/2, et sur la dr., à la sortie, on aperçoit, sur une pointe qui domine la mer, le château d'Arragorry, appartenant à M. Ant. d'Abbadie, de l'Institut. Au delà, la voie, descendant par une pente de 1 pour 100, se rapproche de la mer, laisse à gauche la redoute *Serrès*, et côtoie l'une des rives de la *Bidassoa* formant la baie d'Hendaye. Sur la dr., à 1,500 mèt. et de l'autre côté de la baie, s'élève la vieille forteresse espagnole de *Fontarabie*, et plus loin s'étendent les falaises du *cap Figuier,* commencement des côtes de Cantabrie, à l'extrémité S. de l'embouchure de la Bidassoa. Béhobie et l'ancienne entrée de l'Espagne, dominés par la montagne de Louis XIV, sont à 2,000 mèt. à g., ainsi que l'île célèbre *des Faisans*, protégée par quelques travaux contre les envahissements du fleuve et de la marée, qui l'ont considérablement réduite.

35 kil. *Hendaye*, v. de 460 hab., dernière station du chemin de fer français (Buffet. *Bureau de change des monnaies*). Le train *allant en Espagne* ne s'y arrête que 5 min. Le train *venant* d'Espagne s'arrête

30 min. Le transbordement des voyageurs et des bagages, du train français sur le train espagnol, nécessité par la différence de largeur de la voie, se fait à *Irun*. A l'inverse, les trains venant d'Espagne ne s'arrêtent pas à Irun, et le changement de voitures se fait à la gare d'Hendaye. — On peut se faire conduire d'Hendaye à Fontarabie en bateau à travers la baie.

La voie française, en sortant de la gare d'Hendaye, parcourt encore *300 mèt.*, avant d'atteindre la rive de la Bidassoa et le beau pont international en pierre, de 130 mèt. de long, qui franchit ce fleuve. Le milieu de ce pont et le milieu du chenal de la Bidassoa forment la limite entre les deux pays. A droite du pont, le regard s'étend sur l'embouchure, et sur la colline que couronne Fontarabie; à g. s'élève, à 3 kil. au-delà de Béhobie, la colline de *San-Marcial*, surmontée par un ermitage et par un fort, premier ouvrage de défense du territoire espagnol. Plus loin est la montagne de la Haya, dont l'ascension est intéressante. On parcourt, au-delà du pont, sur 2,400 mèt., une jolie campagne cultivée, avant d'atteindre

38 kil. **Irun**, première station espagnole. Arrêt de 25 min. pour la visite de la douane et le **changement de voitures**. Buffet. — L'horloge d'Irun et celles de toute la ligne sont réglées d'après l'heure de Madrid, qui retarde de 25 minutes sur l'heure de Paris et des trains français.

Irun (omnibus pour la ville, 10 min., 1 réal) est à 800 mèt. à g. de la station. V. de 5,750 hab., située sur la rive g. de la Bidassoa, entre le mont Jaizquivel au N. et les dernières ramifications de la Haya au S. Son nom signifie *bon lieu* en langue basque. La ville d'Irun paraît avoir été l'*Idanusa* des Romains; on y a trouvé plusieurs débris de murailles et des médailles qui attestent son antiquité. Comme toutes les autres villes de la frontière, elle a été souvent attaquée et plusieurs fois incendiée. La ville d'Irun porte les titres de *Muy noble y leal benemerita y generosa;* ses armes ont pour exergue *Vigilante custos*.

Le faubourg d'Irun qui se trouve situé du côté de la frontière française est habité par la classe pauvre. L'intérieur de la ville est propre. L'*église*, dédiée à *Nuestra Señora del Juncal* (N.-D. des Joncs), ne ressemble nullement aux églises romanes et gothiques; on peut la regarder comme un type de l'architecture religieuse du Guipuzcoa pendant la Renaissance. Son beau vaisseau a 28 mèt. de largeur et 43 de longueur. Du reste, l'ornementation y est à peu près nulle, et l'attention n'est guère attirée que par l'autel et par les deux tombeaux de l'amiral don Pedro de Zubiaur et du bachelier Astigar, qui se trouvent sous le porche. — Sur la *place d'Isabelle II* ou de *la Constitucion*, place assez vaste et ornée de belles maisons, s'élève l'*Hôtel de Ville*, lourde construction du XVIIe s.

A peu de distance d'Irun jaillit une fontaine d'eau ferrugineuse, et se trouve une mine de fer considérable en exploitation.

Excursion d'Irun à Fontarabie.

(Omnibus à la gare d'Irun en 20 min., au prix de 2 réaux.)

Au sortir d'Irun, on suit la rive g. de la Bidassoa. On traverse une plaine alluviale couverte de magnifiques champs de maïs, on laisse à g. un ancien couvent de capucins, puis on atteint (1 h. env. à pied) la petite colline que couronne

Fontarabie, en espagnol *Fuenterrabia,* en latin *Fons rapidus*, V. de 3,200 hab. C'est la ville espagnole très-caractérisée, avec ses toits qui se rejoignent presque au dessus des rues, ses maisons noircies par le temps, ses balcons en fer ouvragé, ses fenêtres grillées (*rejas*), et ses

boutiques sombres. Ce qui lui donne surtout un aspect tout particulier, c'est l'état de ruine, de solitude, de désolation, dans lequel elle se trouve. Ses fortifications et ses portes sont à demi écroulées. En certains endroits on ne voit que des décombres; les débris des murailles sont percés à jour par les boulets, et quelques gitanos habitent seuls ces ruines abandonnées. Rien de plus saisissant que l'aspect de la rue principale qui monte à l'église, quand on l'aperçoit après avoir franchi le seuil de la seule porte qui ait survécu aux vieilles fortifications.

François Ier s'empara de Fontarabie en 1521; en 1638 le prince de Condé et l'archevêque de Bordeaux l'assiégèrent, mais ils furent repoussés, et pendant la déroute plus de 2,000 soldats français se noyèrent dans les eaux de la Bidassoa. En 1794, défendue par 800 hommes et 50 bouches à feu, elle accueillit, par une décharge à mitraille, 300 Français, sous les ordres du capitaine Lamarque et du représentant Garreau. Le détachement républicain répond par une fusillade nourrie, s'empare d'une position qui domine la place, et la somme de se rendre. Deux capucins dirigeaient la défense. Lamarque leur fait dire qu'ils seront passés au fil de l'épée, si la place n'est pas livrée dans un délai de six minutes, et les capucins, qui ne se soucient pas qu'on tienne parole, livrent Fontarabie. En 1808, en 1813, en 1823 et en 1837, cette malheureuse ville fut encore prise ou reprise. Elle avait reçu d'ancienne date, et selon le vieil usage espagnol, les titres de *muy noble, muy leal;* Philippe IV lui concéda, en 1618, celui de *muy valorosa*, en souvenir de l'héroïque défense soutenue pendant soixante-neuf jours par les femmes de Fontarabie contre 25,000 assiégeants; enfin Ferdinand VII, à son avènement, la nomma *siempre muy fiel*.

L'église est du style gothique à l'intérieur et du style de la Renaissance à l'extérieur; elle n'a de remarquable que les sculptures de l'autel. Les croisées de la sacristie offrent une belle vue. Le château fut construit par le roi de Navarre, Sancho Abarca, qui régnait vers 907. Il renferme deux parties bien distinctes : la façade du couchant, située du côté de la place, et qui doit dater de la dernière partie du XVIe s., et des constructions beaucoup plus anciennes qui dominent la Bidassoa. La première partie, attribuée à Charles-Quint, et connue sous le nom de Palais de Jeanne la Folle, est d'une architecture lourde et massive; maintenant elle tombe en vétusté. Du reste cette curieuse ville, si morte et si ruinée, possède encore un grand nombre de *palacios*, qui témoignent de son ancienne splendeur. Leurs façades, timbrées d'écussons gigantesques, offrent le caractère de lourdeur pompeuse et et de solidité grandiose, qui forme le cachet de la Renaissance espagnole, dans les églises comme dans les constructions civiles. Celui du comte de Torrealta, entre autres, élève ces qualités et ces défauts à leur plus haute expression.

Au N. de Fontarabie se trouve le petit *port* de pêcheurs *de la Magdalena*. Plus loin s'avance dans la mer le *cap Figuier* ou *cabo de Higuer*, d'où, pendant les temps clairs, on peut jouir d'une superbe vue sur la côte de France et jusqu'à l'embouchure de l'Adour.

Le port de Fontarabie est sûr, mais dans les basses eaux il reste presque à sec. On peut s'y procurer des bateaux pour traverser la Bidassoa, moyennant quelques pièces de menue monnaie : on va aborder à Hendaye, d'où l'on peut gagner directement Saint-Jean-de-Luz, le long de la côte.

On peut faire une promenade très-intéressante de Fontarabie au *Passage* en montant, au-dessus de la Magdalena, à l'ermitage de *Nuestra*

Señora de Guadalupe, et en suivant la crête du mont *Jaizquibel*, qui forme le fond du golfe cantabrique (5 h. à pied). Un sentier rapide descend au milieu du Passage.

D'IRUN A MADRID.

Chemin de fer 631 kil.

Prix : d'Irun à Madrid : 1re cl. 277 réaux 75 c.; 2e cl. 208 réaux 50 c.; 3e cl. 125 réaux 25 c.

A peu de distance de la gare d'Irun, la voie pénètre au milieu d'une série de tranchées pratiquées à travers les collines qui relient la base de la montagne de Haya, à g., au mont *Jaizquibel*. Par instants, entre ces tranchées, on aperçoit un joli pays, de riches cultures et des coteaux boisés. A 2 kil. de la gare, on rejoint et on croise la route de Madrid, qui suit constamment la voie de fer, soit à dr., soit à g., jusqu'à la traversée des montagnes. Au kil. 5, on rencontre le premier tunnel de la ligne, long de 466 mèt. et pratiqué sous le col de *Gainchurisqueta*, l'un des contre-forts du Jaizquivel. On se trouve, à la sortie, au milieu d'une vallée boisée, sillonnée de cours d'eau, dominée à g. par les montagnes de la Navarre, qui s'étend jusqu'à

10 kil., *Renteria*, b. de 2,870 hab. bien déchu de son importance passée. On y contruisait autrefois des navires de 800 tonneaux. Renteria fait un assez grand commerce de clous et de quincaillerie. L'église, bâtie dans le style de celle d'Irun, date du XVIe ou du XVIIe s., et se trouve encore dans un état parfait de conservation. On voit à Renteria un grand nombre de vieilles maisons du XVe s., percées de petites fenêtres géminées ogivales.

Renteria est à g., séparée de la voie par la rivière *Oyarzun*; à dr., un peu plus loin, est le bourg de *Lezo* (920 hab.) qui ne fut pas moins important autrefois. On signale, dans la vieille église de Lezo, un christ en bois qui attire chaque année un grand nombre de pèlerins. On traverse l'Oyarzun sur un beau pont de fer, et tout aussitôt on s'engage dans un tunnel de 200 mèt. ouvert sous la colline de San Antonio occupée par une fonderie de plomb appartenant à une compagnie française. A la sortie se développe, à dr., le beau spectacle de la baie de *Passage*, qui précède l'embouchure de l'Oyarzun, et des rochers immenses formant le goulet par lequel cette baie communique avec la mer.

12 kil. *Passage*. Ce port est le plus sûr des côtes de la Biscaye, mais les atterrissements de l'Oyarzun et et d'autres petits ruisseaux le comblent graduellement; il pourrait devenir un port militaire de premier ordre, de grands travaux de curage y ont été commencés. De ses chantiers sont sortis un grand nombre de navires pendant les XVIe, XVIIe et XVIIIe s. C'est du Passage que Lafayette partit pour l'Amérique.

Sur le promontoire qui domine l'entrée du côté de l'est, s'élève une tour ronde adossée à un bâtiment carré, construit, dit-on, sous Isabelle la Catholique pour la défense du port; cette tour porte le nom de Santa Isabel. La ville, pittoresquement située des deux côtés de la passe, se divise en deux parties, San Juan ou *Passage de France*, sur la rive dr., et San Pedro ou *Passage d'Espagne*, sur la rive g. L'église de San Juan, la principale, est une lourde construction sans clocher et de peu d'intérêt. Les habitants, au nombre de 1,260, sont tous pêcheurs. Les femmes sont renommées pour l'habileté avec laquelle elles manient l'aviron.

Les voyageurs, que les batelières du Passage se disputent bruyamment pour leur faire parcourir le bassin, et qui ne comprennent pas leur langage, pourraient se croire tombés en de fort mauvaises mains, s'ils n'étaient assurés à l'avance de

leurs bonnes intentions. Cette promenade au pied d'un amphithéâtre de montagnes pittoresques est des plus agréables. Mais il serait imprudent de vouloir visiter le Passage en descendant à la station ; on n'est pas toujours sûr d'y trouver un bateau, et alors on peut être exposé à faire à pied le tour de la baie, soit 3 kil. Il vaut mieux venir par Saint-Sébastien (25 min. voiture 6 à 8 fr., très-jolie route).

La voie de fer longe le fond de la baie et le bassin de retenue qui y fait suite, sur un viaduc en pierre long de 67 mèt., à 15 mèt. au-dessus du niveau moyen de la mer ; la route est au-dessous de la voie, à g. On traverse un pays très-accidenté, planté d'arbres fruitiers, dont la vue est malheureusement interrompue par un trop grand nombre de tranchées ; à g. est le village d'*Alza*, à dr., sur les pentes du mont *Ulia*, on aperçoit de nombreuses habitations qui précèdent Saint-Sébastien. Une courbe de la voie présente successivement aux regards les dunes de la *Zurriola*, le cours et l'embouchure de la rivière *Urrumea*, audelà de laquelle se développent la ville, au pied du *mont Orgullo*, puis la baie, *la Concha*, dont l'entrée, barrée par l'île de *Santa Clara*, est commandée par les masses imposantes des monts Orgullo et Igueldo, couronnés de forts.

Une magnifique plage de sable fin, descendant à la mer par une pente insensible, décrit un vaste demi-cercle tout autour de la baie ; elle est chaque année le rendez-vous de nombreux baigneurs, qui viennent à Saint-Sébastien de presque tous les points de l'Espagne.

La station, assise sur la rive d. de l'Urruméa, laisse à dr. la ville et la baie, à 1 kil.

17 kil. **Saint-Sébastien** (arrêt de 10 min. *Omnibus*, 2 réaux 25 c., par place. 2 réaux 1/2 pour 30 kilog. de bagages, une valise 2 réaux, un sac de nuit 6 cuartos), ville maritime, ancienne capitale du Guipuzcoa, résidence du capitaine général des Provinces basques. Autrefois circonscrite dans une étroite enceinte de murailles, au pied du mont Orgullo, cette ville, a pris, depuis quinze ans, un développement considérable. Sa population, dans cette période de temps, s'est accrue de 15,000 à 19,000 habitants.

Deux églises paroissiales, un couvent, un arsenal, une caserne, tels sont les principaux édifices actuels de Saint-Sébastien, presque tous rejetés sur les dernières pentes du mont Orgullo. Au centre de l'ancienne ville, l'hôtel de l'ayuntamiento occupe tout un côté de la *plaza Nueva,* belle place régulière entourée de portiques avec boutiques élégantes. et de maisons à balcons en fer construites sur un plan uniforme. Le reste de la ville est entièrement occupé par de hautes maisons bordant des rues dallées, presque toutes en ligne droite, et dont la largeur semble avoir été strictement calculée d'après les nécessités de la circulation.

On voit régner partout une propreté qui mérite d'être signalée.

Parmi les édifices publics de Saint-Sébastien, l'*église Santa Maria* mérite seule une visite ; c'est un édifice irréprochable dans son ensemble et dans ses détails. Les nefs sont très-larges et très-élevées. Le *coro,* auquel les Espagnols donnent tant d'importance dans l'ornementation de leurs églises, se fait remarquer par son élégance ; malgré la lourdeur des autels, on ne peut se dispenser d'en admirer la majesté et la richesse. L'église de *San Vicente* est moins belle que celle de Santa Maria ; ses détails intérieurs appartiennent à la Renaissance, mais l'extérieur est du style gothique. — Le théâtre n'a rien de notable ; il peut contenir 700 places. En dehors de la ville se trouvent les *Arenas* destinées aux courses de taureaux.

Itinéraire de l'Espagne par G. DE LAVIGNE.

S.T SEBASTIEN

HACHETTE & C.ie Éditeur, Paris.

LÉGENDE

1 *Plaza Nueva*
2 *id. Vieja y Puerta de la Plaza*
3 *Plazuela de las Escuelas*
4 *Forges du Roi*
5 *Quartier des Rameurs*
6 *Collège des Jesuites*
7 *Hôpital*
8 *Eglise de S.ta Maria*
9 *Couvent de S. Telmo*
10 *Eglise de S.t Vincent*
11 *Batterie des Carmelites*
12 *Batterie del Mar*
13 *Poudrière*
14 *Batterie de la Reine*
15 *id. de S.n Antonio*
16 *id. de las Mugeres*
17 *id. de S.ta Clara*
18 *id. del Mirador*
19 *id. del Principe*
20 *id. de S.n Gabriel*
21 *Môle Caiburu*
22 *Camingaucho*
23 *Caierdi*
24 *Chemin couvert du Nord*
25 *Maison du Consulat*
26 *Torrecoya*
27 *Cayarriba*

GOLFE DE GASCOGNE
Orgullo
Poudrière de Bardocas
Phare
Château
Télégraphe
R.o Urumea
Dunes de la Zurriola
Ch. de Fer de Bayonne
I. de S.ta Clara
Ancien Phare
M.t Igueldo
LA CONCHA
Ville nouvelle projetée
Station
Chemin de Fer de Tolosa
Emplacement où s'élevait le couvent de la Antigua
Parador
Couvent de S.t Bartolomé
Machilandaenea
Arbiequiela
Gascué
Martaenea
Erecalde
Arralola
Ocariz
Pintore
Dirima
Champonenea
R.o Urumea
Casa de las Monjas
Amara

Dessiné par Vuillemin.

Gravé par Erhard.

Metres.
0 100 200 400 600 800

L'importance commerciale de Saint-Sébastien est encore assez considérable : il entre dans son port environ 700 ou 800 navires par an. L'été, lors de la saison des bains de mer, la ville prend une animation extraordinaire. La partie nouvelle comprend des hôtels somptueux, des cafés, cercles et casinos, où l'étranger trouve toutes les distractions accoutumées de la vie des eaux.

Les curieux doivent visiter le mont Orgullo, du sommet duquel, à 116 mèt. au-dessus de la mer, on découvre de vastes perspectives. La montée commence près de l'église de Santa Maria. 45 minutes suffisent pour atteindre la forteresse qui couronne le point culminant (il faut se munir d'une permission, délivrée au gouvernement militaire). Rien de plus charmant, de plus varié que cette promenade. A mi-côte on remarque, parmi les rochers, les tombeaux des officiers anglais qui périrent en 1836, en défendant Saint-Sébastien contre les Carlistes.

Le port, dans lequel les navires ne peuvent arriver qu'à marée haute, et par l'unique chenal que l'île de Santa Clara laisse libre entre elle et la montagne, est situé immédiatement au pied du mont Orgullo, complètement abrité de toutes parts et couvert même, du côté de la baie, par quatre jetées qui se protègent mutuellement. Le mouillage dans la baie n'est pas très-sûr; celle que forme l'embouchure de l'Urrumea, de l'autre côté du mont Orgullo, est rendue peu praticable par la barre de cette rivière.

Saint-Sébastien a été presque entièrement détruit, en 1813, par les Anglais et les Portugais, lorsqu'ils vinrent, sous les ordres du général Graham, y assiéger la garnison française.

« Pendant que celle-ci se retranchait paisiblement dans la citadelle et aux abords du mont Urgullo, a dit M. de Quatrefages (*Promenades d'un naturaliste*), Saint-Sébastien était mis à sac par ses prétendus libérateurs. Une soldatesque effrénée, et que pas un officier ne tenta d'arrêter, pillait les maisons, massacrait les habitants. Les soldats anglais et portugais mirent le feu à plusieurs points de la ville et dansèrent à la lueur des flammes. Quand les alliés crurent n'avoir plus rien à prendre, trouvant que les flammes allaient trop lentement, ils eurent recours à des cartouches incendiaires. Saint Sébastien tout entier fut détruit, et l'on évalue à plus de 100 millions de réaux les pertes immédiates.

« Pendant que se commettaient ces atrocités, la garnison française, retirée et bloquée dans le château et sous le feu de 59 canons, obusiers et mortiers, repoussait les sommations des assiégeants. Le général Rey, qui la commandait, soutint la défense aussi longtemps que l'honneur militaire pouvait l'exiger, et, lorsque enfin il eut capitulé, il s'embarqua portant une carabine sur l'épaule, et avec une fière attitude que rendait bien légitime l'héroïque défense qu'il avait dirigée. »

En 1836, Saint-Sébastien fut assiégée par les Carlistes, qui ne purent pas s'en emparer, grâce à la résistance de la légion anglaise et à la contenance courageuse de la population et de la milice.

La ville de Saint-Sébastien porte les titres de *Muy noble y muy leal*, très-noble et très-fidèle.

De Saint-Sébastien à Pampelune, *V.* R. 42 : — à Bilbao R. 43. — Par mer à Bayonne, Santander, Gigon, La Corogne, etc. *V. Bateaux à vapeur.*

En quittant la station de Saint-Sébastien, on franchit l'Urrumea sur un pont en fer, au-delà duquel la voie s'engage sous un tunnel de 300 mèt. A la sortie de ce tunnel on retrouve, à g., la rivière, coulant au pied des jolies collines boisées et des prairies qui entourent le bourg d'*Astigarraga*.

21 kil. *Hernani*, V. de 3,560 hab., l'une des dix-huit villes où se tenaient successivement les assemblées générales de la province de Guipuzcoa. Hernani a joué un rôle important pendant les récentes guerres civiles, et a été longtemps le centre des opérations des deux partis. Elle est la patrie du chevalier Juan de Urbieta, qui fit prisonnier François Ier à la bataille de Pavie. La ville occupe une jolie position, à dr., plus loin que la station, sur le flanc d'une colline nommée Santa Barbara, et dominée par des hauteurs couvertes de fortifications. La rue principale monte à l'église. Les maisons très-noires, très-hautes et dont les toits se rapprochent, rappellent celles de Fontarabie. Ce sont pour la plupart d'anciens « palais » en pierre de taille avec écussons armoriés sculptés (*V.* les nos 23, 25, 42, 48, 52 de la grande rue). Autour de l'église de petites rues circulaires très-pittoresques. L'église est grande et renferme de magnifiques sculptures sur bois. A dr., du chœur, le « baiser de Judas », à gauche du chœur le « lavement des pieds de Jésus au jardin des oliviers ». On remarque à la sortie de la ville, une très-élégante habitation moderne avec de beaux jardins, appartenant à don Antonio Murua. On compte aux environs plusieurs forges importantes.

Il est plus facile de venir à Hernani, de Saint-Sébastien, en voiture (8 à 10 fr.; 50 min.). Deux jolies routes, par la plaine et par la montagne : l'une pour venir, l'antre pour retourner. Il y a d'ailleurs un service d'omnibus de la station de Saint-Sébastien à Hernani (2 réaux).

On retrouve, à Hernani, la route de Madrid, qui accompagne la voie à dr., et dessert *Urnieta* (2,000 hab.). Un peu après cette petite ville, entourée de riches cultures, on s'engage dans un tunnel long de 1,000 mèt., pratiqué sous un contrefort du mont *Burunza*, qui s'élève à dr. A l'issue du tunnel on atteint

31 kil. *Andoain* (station à g.). La ville, qui compte 2,600 hab., est en avant du train à dr., et sur les flancs d'une colline que la voie traverse en tunnel. L'église, avec une jolie façade de l'époque de la Renaissance, s'élève, dans une position très-dégagée, juste au-dessus du souterrain. Celui-ci mesure 300 mèt. et débouche en vue d'une partie de la ville. La voie franchit, sur un pont viaduc en pierre de 85 mèt., la rivière *Leizaran*, qui va à dr., sous les murs d'Andoain, rejoindre le fleuve *Oria*, au-delà d'un pont de pierre où passe la route de Madrid. Depuis Andoain et pendant 40 kil., la voie, entourée de jolies collines très-cultivées, suit, en le remontant pendant une grande partie de son cours, l'Oria, dont les eaux rapides et abondantes font mouvoir, dans toute la vallée, un grand nombre de moulins, d'usines et de fonderies, qui donnent à ce parcours un aspect des plus animés. Les collines sont parsemées de vieilles habitations pittoresques, et de bâtiments d'exploitation.

A partir de cette station, la voie monte sans cesse. Elle est, à Andoain, à la cote de 36 mèt., elle atteindra 614 mèt., sous le tunnel d'Otzaurte, 50 kil. plus loin dans la montagne. On franchit l'Oria, à *Javora*, sur un pont de fer de 50 mèt., et on laisse à g., sur la rivière et sur la route, *Villabona* (1680 hab.), *Irura* (464 hab.), à dr., en face d'*Irura*, *Anoeta* (400 hab.), au-dessus *Hernialde* (360 hab.), puis une fonderie de fer et une fabrique de papier sans fin, qui précèdent

43 kil. **Tolosa** (arrêt 3 min. La ville et la station sont à g. Service régulier et quotidien, de Tolosa à Pampelune en 7 h., prix 30 r.). V. de 8,200 hab., ancienne capitale de la province de Guipuzcoa, située dans une charmante position, près du confluent de l'Oria et de l'Azpiroz, et dans une vallée formée par les

monts d'*Izazcun* et de *Montescue*. Les rues sont belles, bien tracées, bien empierrées, presque toutes avec des trottoirs en dalles, bordées de jolies maisons en pierre, avec balcons en fer. La maison de ville est sur la place Neuve, où se trouve aussi le jeu de paume. Sur la place Vieille, à l'entrée de la ville, du côté de la Navarre, sont le casino de la Société Tolosane et un bel édifice nommé le palais Idiaquez.

L'église de Santa Maria, la plus belle, n'a pas extérieurement une architecture remarquable. Le portique de la façade est surmonté d'une statue colossale de saint Jean-Baptiste. L'intérieur forme un temple somptueux à trois nefs. Le retable est de construction moderne, en beau marbre du pays. Un bel édifice nommé l'*Armeria*, construit au commencement du XVIIe s. et dans lequel avait été établie une manufacture importante d'armes blanches, dirigée par l'État, est occupé aujourd'hui, en partie, par la garde civile et pour une autre partie par la halle. Il y a de belles promenades, l'une sur les bords de l'Oria, l'autre, nommée *Paseo de Igarondo*, le long du ruisseau de Berastegui, vers la route de Navarre.

Tolosa avait été fortifiée par les troupes libérales, peu de temps après la mort de Ferdinand VII; mais lorsque les Carlistes vinrent l'occuper, en 1835, ils démolirent ces fortifications, qui n'ont pas été rétablies depuis.

De Tolosa à Pampelune, *V.* Route 42. De Tolosa à Bilbao, par Azpeitia et par la belle vallée de Loyola (R. 44).

A la sortie de la station de Tolosa, à dr., au-delà d'une grande fabrique de draps, se détache une route de voitures conduisant par *Albistur*, *Vidania* et *Goyaz*, au-dessus d'une magnifique vallée, à *Azpeitia* et *Loyola*. Des voitures de louage (fonda Sistiago et fonda Mendia) font cette excursion dans la journée. D'autres routes conduisent à *Berastegui* et *Leiza*, par le Paseo de Igarondo; aux bains de *Betelu* (très-fréquentés, eaux sulfureuses) et plus loin à *Lecumberry*, en Navarre.

Au-delà de Tolosa commence cette série de travaux d'art auxquels le chemin de fer a été obligé par le cours sinueux de l'Oria, et pour le passage de la chaîne Cantabrique (Voir à g. de préférence). Entre Tolosa et la prochaine station de Beasain, sur 15 kil., la voie traverse les contreforts de la vallée, sous quatre tunnels de 280, 520, 474 et 286 mèt., et passe quinze fois l'Oria sur des ponts de fer ou de pierre, dont le plus important mesure 57 mèt., et le moindre 16 mèt. On remarquera à g., après le premier tunnel, *Alegria*, petite V. de 1,350 hab., avec une forge importante et une fabrique de papier sans fin (*la Providencia*): du même côté, *Icasteguieta* (308 hab.), avant le deuxième tunnel, et, à la sortie de celui-ci, une maison dont la façade est ornée d'une fresque curieuse. Plus loin, à dr., avant le troisième tunnel, *Legorreta* (882 h.), au milieu d'une jolie plaine entourée par une courbe de la rivière; du même côté, après le quatrième tunnel, *Isasondo* (700 hab.), dominé par la montagne conique de *Alalar;* au delà, *Villafranca*, jolie petite ville de 1,200 hab., entourée de murailles, sur la pente d'une colline, avec une fonderie importante et deux palais, dont l'un renferme une galerie de tableaux. Puis de nombreuses habitations agricoles, qui bordent la route et la rivière jusqu'à

59 kil. *Beasain* (station à dr., arrêt 5 min., — 1,450 hab.). A g., se détache une route de voitures conduisant à *Alsasua*. Une bifurcation de cette route suit la vallée de *Segura* et de *Cegama*, pour aboutir au même point. Cette excursion très-intéressante, au cœur de la chaîne Cantabrique, peut se faire par l'une

des deux routes et retour par l'autre. (V. le *Guide-diamant de Biarritz.*)

A partir de Beasain les rampes du chemin de fer deviennent plus fortes; elles dépassent, sur une partie du parcours, 1 cent. 1/2 par mèt., et la vitesse du train n'est que de 25 kil. à l'heure. On traverse encore quatre fois l'Oria, que la voie laisse ensuite à g., pour remonter l'un de ses affluents. Les tunnels se rapprochent, et, jusqu'à la station suivante de Zumarraga, sur 13 kil. 1/2, on en compte neuf, mesurant à la suite 103, 70, 125, 416, 236, 140, 530, 463 et 685 mèt. La voie fait, de ce côté, un grand détour dans la direction N.-O., presque à angle droit sur la direction suivie depuis Saint-Sébastien, et afin d'éviter d'attaquer directement la chaîne de *San Adrian*. C'est après le troisième tunnel que se trouve jeté, au-dessus d'une riche vallée et du village pittoresque d'*Ormaïsteguy*, un beau viaduc de 300 mèt. de long, réunissant deux montagnes. Il est construit sur deux culées et quatre piles colossales en pierre, de 35 mèt. 1/2 de hauteur, et son tablier, en treillis de fer, forme cinq travées ayant chacune 60 mèt. de portée. On aperçoit ce viaduc en avant, à dr., dès la sortie du deuxième tunnel, et on jouit en même temps et du même côté d'une vue magnifique sur les versants cultivés, boisés et parsemés d'habitations qui dominent la vallée de l'*Areria*, que la voie suit à flanc de coteau et à une grande hauteur. C'est à Ormaïsteguy, dans le palais Iriarte-Erdicoa que naquit, en 1788, le célèbre général carliste Thomas Zumalacarregui, tué devant Bilbao, et dont les restes reposent à Cegama. Ormaïsteguy, qui compte 720 hab., possède des sources minérales, dont l'une alimente une maison de bains située précisément sous le viaduc, à côté d'un chemin qui va à *Oñate*, par Legazpia.

Les tunnels qui se succèdent après Ormaïsteguy, laissent entre eux des espaces de 8 à 900 mèt., que la voie franchit sur des remblais considérables, et pendant lesquels la vue découvre de riches vallées, qui semblent inabordables et qui possèdent une population nombreuse. Le dernier de ces tunnels est percé sous le col de *Eizaga*, qui sépare la vallée de l'Areria, à son origine, de celle de l'Urola, et qui débouche juste en face des deux villes jumelles de Zumarraga et Villareal. Une grande courbe formant presque un demi-cercle autour du contre-fort d'Eizaga, fait passer le train en vue des deux villes, qu'on ne voit plus qu'en écharpe depuis la station.

73 kil. **Zumarraga** et **Villareal** (altit. de la voie, 358 mèt.; arrêt 6 min.; *omnibus* de la station au bureau central; 2 réaux par pl.; 2 réaux pour les bagages jusqu'à 40 kil.; 1 réal pour chaque objet plus petit. Services de voitures correspondant avec l'arrivée des trains de poste (*tren correo*). *V.* R. 45, 46, 47 et la table alphabétique). Villes de 1,400 et 1,000 hab., séparées par l'Urola. Dans la première, à dr., on signale l'église, située près de la rivière, avec un fort beau portail; celle de Villareal conserve le corps de sainte Anastasie, vierge et martyre, née à Jativa, dans la province de Valence. On remarquera les deux maisons municipales, qui, selon l'usage consacré dans toutes les villes basques, portent, sculptées, les armes de la ville et de la province. Villareal est dominé par le mont Iriméo, sur le versant duquel, à g., se trouve le château d'*Ipenarrieta*, dont la masse carrée attire les regards. Ce château fut construit, en 1605, par Cristobal de Ipenarrieta, chevalier de Calatrava, secrétaire particulier de Philippe III. On raconte que plusieurs personnages de la cour d'Espagne, passant en voyage devant la modeste maison natale de don Cristobal, le plaisantèrent sur sa

simplicité. Cristobal leur promit de les y recevoir d'une façon digne d'eux, et fit construire ce château qu'on dit très-remarquable par l'architecture et par les détails.

La route de terre remonte la vallée, comme le chemin de fer. Ces deux voies se séparent à Villareal; la route va gravir, à dr., le port de Descarga, pour passer à Vergara, à Mondragon, et descendre vers Vitoria par le port d'Arlaban; la voie de fer, décrivant une courbe qui la ramène de la direction N.-O. à la direction S., remonte un instant le cours de l'*Urola*, ayant à dr. la riche et la riante vallée de *Legazpia* (1,320 hab.), au fond de laquelle coule cette rivière; plus loin, *Telleriarte*, hameau sur le chemin d'Oñate, et au milieu duquel on remarque une lourde maison carrée, sans jours, qui a appartenu à l'Inquisition. Cette partie de la voie, depuis Zumarraga, sur 15 kil., comprend de grandes tranchées pratiquées dans la roche, des remblais considérables jetés sur les pentes de la vallée, et seulement un seul tunnel de 282 mèt., celui de *Brincola* auprès de l'ancienne halte de *Oazurza* (altitude 506 mèt. 60). — A partir de ce point commencent les immenses travaux qui ont été pratiqués pour la traversée du faîte de la chaîne. Sur 11 kil., entre Oazurza et la montagne d'*Otzaurte*, on compte une succession de treize souterrains ayant ensemble une longueur de 7,310 mèt. Le plus considérable est celui d'Oazurza, dans lequel on s'engage dès la station (2,953 mèt., sous 200 mèt. de crête); puis Osina, 701 mèt.; Aria Undia, 100 mèt.; Ustaran, 363 mèt.; Pajoeta, 185 mèt.; Ascoaran, 160 mèt.; Osineta, 720; Salinas, 340; La Fuente, 158; Rosea Aria, 225; Pajeza, 106; Salera, 141. Ici vient le viaduc d'Otzaurte, 115 mèt., enfin le tunnel d'Otzaurte, 1,158, au milieu duquel la voie atteint son point culminant, 614 mèt. 20. Dans les courts intervalles occupés, entre ces souterrains, par des remblais de 12, 17, 19 et jusqu'à 25 mèt. de hauteur, la vue s'étend, à g., par échappées, sur la jolie vallée de *Cegama*, dont les versants sont plantés de chênes, de noyers, de châtaigniers, et que la voie suit parallèlement en la présentant sous ses divers aspects. Cegama est une petite ville de 2,500 hab., à laquelle on arrive directement de Beasain (10 kil.) par la vallée supérieure de l'Oria, dont la source est près de la voie de fer. La petite ville est entourée de belles prairies naturelles, où s'élèvent des troupeaux à laine et à cornes qui font sa principale richesse. Les minerais de fer abondants qu'on exploite dans toute la montagne y alimentent trois fonderies et des forges à martinets mus par l'Oria. Zumalacarregui repose sous le chœur de l'église de Cegama, dans un cercueil de plomb. Entre le tunnel de Pajoeta (5e) et celui d'Ascoaran (6e), on découvre, à dr., la montagne d'*Aitzgorry*, couronnée par l'ermitage de *San Adrian*. (Ascension à faire. *V.* le *Guide-diamant de Biarritz*.)

A partir du grand tunnel d'Otzaurte, la voie descend avec de moindres pentes qu'à la montée. L'aspect de la montagne change complètement : la végétation est moins active, et les montagnes dénudées, sillonnées de cours d'eau, laissent voir de grands rochers en aiguilles, et de place en place quelques bouquets de bois de chêne d'une belle venue, mais clair-semés et abandonnés à une exploitation inintelligente. La voie, traversant de grandes tranchées dans la roche, et passant sur des remblais importants, décrit un immense demi-cercle de 2 à 3 kil. de rayon, pour contourner à dr., la base pittoresque des monts d'*Alzania*, et pénétrer un instant en Navarre, dans la belle vallée ouverte de *Borunda*, où l'on rencontre le chemin de fer de Pampelune, soudé à la ligne du Nord, à la station de

103 kil. **Alsasua** (arrêt de 15 min. *Buffet. Changement de train* pour la ligne de Pampelune, R. 12, *A*).— Petite V. de 1,500 hab., sur la rive g. de l'Araquil. On y visite un ancien sanctuaire très-vénéré et placé sous l'invocation du *Santo Cristo*. Un peu plus loin on passe auprès d'*Olazagoïtia*, v. de 800 hab. On aperçoit à g. son église lourde, carrée et sans ouvertures. La voie remonte la vallée de Borunda, ayant à dr. cette rivière au milieu des prairies, et au delà une belle colline toute verdoyante plantée de chênes, flanquée de mamelons dénudés. La route de Pampelune à Vitoria accompagne le chemin de fer. On passe successivement en vue de *Ciorda*, à dr.(500 hab.) sur la limite de la Navarre et de l'Alava, sur les pentes de la montagne d'Urbasa; *Eguino* à dr. (100 hab.), en Alava, au pied de la *Peña de Olano; Andoain* à g. (200 hab.); *Harguren*, à dr., *Albeniz* à g. (150 hab.).

115 kil. *Araya*, petit v. de 400 hab. caché à la vue par un pli du terrain, et dont le territoire est très-riche en minerai de fer. On remarque à g. un haut fourneau important, et à quelque distance, sur le sommet d'un rocher escarpé, les ruines d'un vieux château. Un chemin qui se dirige vers les montagnes, à dr., conduit à Cegama par le port de San Adrian et par la Roche-Percée (*Peña horadada*), qui domine ce passage. Un peu au-delà de la station d'Araya, la voie franchit le Borunda, et laisse à g. les vallons d'où descend ce ruisseau. Elle passe, du même côté, en vue du v. d'*Eguilaz* (200 hab.), et s'engage dans une jolie plaine cultivée où elle traverse le *Zadorra*, à la hauteur de *Mezquia* (v. de 20 maisons). Une succession de collines cultivées l'accompagne des deux côtés jusqu'à

122 kil. *Salvatierra*, petite V. de 1,732 hab., entourée de très-anciennes murailles dont une partie a été détruite par les Carlistes. Elle est située à dr., sur une hauteur d'où elle domine la vallée. On y remarque une belle maison de ville dont la vaste salle servait aux réunions des assemblées provinciales. La ville renferme deux églises, un couvent de religieuses franciscaines, et hors de ses murs est une jolie promenade avec l'indispensable jeu de paume.

A quelque distance de Salvatierra, après avoir laissé à dr. le v. de *Gaces* (1,000 hab.), la voie franchit, sous le tunnel de *Chinchetru* (520 mèt.), un dernier mamelon de la *Sierra de Arlaban*. A peu près à 300 mèt. sur la g., et suivant la même direction que la ligne de fer jusqu'à Vitoria, se trouve une ancienne voie romaine qui allait d'Astorga à Bordeaux. Des vestiges de cette voie se retrouvent à *Alegria*, très-ancienne petite ville d'origine romaine, réduite à 800 hab., et qu'on voit à g. Dans le fond, sur une colline, on découvre l'ermitage d'*Estivariz*, élevé sur les ruines d'un ancien manoir fortifié qui appartenait aux comtes de Salvatierra. A dr., à la même hauteur, apparaissent au loin, sur un contrefort de la sierra d'Arlaban, les ruines du célèbre *château de Guevara*, construit au xve siècle sur le modèle du château Saint-Ange de Rome, et berceau d'une illustre famille. Il a été détruit en 1839 par les Carlistes. Le domaine appartient aujourd'hui à la maison d'Oñate, dont le fils aîné prend toujours le titre de marquis de Guevara. (*V.* l'origine de cette famille dans l'historique de la Navarre, Introduction).

La voie court maintenant au milieu des prairies fertiles de l'Alava, sillonnées de cours d'eau, parsemées de villages avec leurs jolis clochers. On signale à g., près Alegria, *Elburgo*, v. de 200 hab.; à dr. *Oreitia* (150 hab.); *Matauco* (100 hab.); à g. *Cerio* (120 hab.); à dr. *Ilarrazu* (150 hab.); plus loin *Arcaute* (90 hab.); *Elorriaga* (100 hab.). Tous

ces villages, situés à 2 ou 3 kil. l'un de l'autre, et que traverse la route de Pampelune, font partie d'une agglomération ou *hermandad* de 23 clochers, réunissant, sous une même administration municipale, une population de 2,500 à 3,000 âmes dont Elorriaga est le centre.

146 kil. **Vitoria** (arrêt, 10 min. *Omnibus* de la station à la ville, 2 réaux par place, 3 réaux pour une malle jusqu'à 40 kil., 2 réaux pour une valise, 4 cuartos pour chaque objet plus petit. Deux services de voitures par jour pour Vergara par Mondragon). V. de 18,266 hab., capitale de la province d'Alava, située à 42°, 20′ de latitude N. et à 1° E. du méridien de Madrid, dans une position charmante, sur une petite hauteur qui domine toute la plaine de l'Alava.

L'intérieur de la ville présente, au premier coup d'œil, trois parties bien distinctes : la *villa suso* (ville haute) encore entourée de murailles et de boulevards à demi ruinés; la *vieille ville* qui se compose de six rues avec d'anciennes maisons armoriées, élevées autour et comme au pied de la ville haute, également entourées de murs et communiquant par trois portes avec la *ville moderne*. Celle-ci comprend de beaux édifices bien construits, des maisons à balcons élégants, et principalement la *place Neuve* et les *arceaux*, les deux curiosités de la Vitoria actuelle. La place Neuve est un beau carré de 60 mèt. de côté, formé d'édifices d'égale hauteur, dont les rez-de-chaussée sont partagés, sur chaque côté, en dix-neuf arcades ou *arceaux* à pilastres d'ordre dorique. La place tout entière est dallée et les arcades sont, pendant l'hiver, la promenade favorite des dames de Vitoria. L'hôtel de ville (*casa consistorial*) s'élève au centre, du côté du midi, et dépasse en hauteur les maisons de la place; on y remarque un bel escalier double, un beau balcon de pierre, la façade taillée en bossage et surmontée de deux écus sculptés aux armes de la ville.

Églises. La collégiale de *Santa Maria*, dans la ville haute, monument gothique datant de la moitié du XIIe s. et que surmonte une tour plus moderne et d'un excellent style. L'intérieur est divisé en trois nefs avec galeries et arcs gothiques d'un bel aspect. On y signale la chapelle de *Santiago* et plusieurs tombeaux. La sacristie possède un beau tableau de la *Piedad*, attribué par les uns à Van Dyck, par les autres à Murillo. L'église *San Miguel*, enclavée dans les murailles de la haute ville, est de la même époque; elle a trois nefs; le maitre-autel, œuvre de Juan Velasquez et de Gregorio Hernandez, date du milieu du XVIIe s. On y conserve le fameux glaive victorien sur lequel le syndic procureur général prêtait serment de bien remplir sa charge, sous peine d'avoir la tête tranchée.

Les anciens couvents sont nombreux. Dans celui de la *Concepcion*, aujourd'hui transformé en magasins, on a conservé un maître-autel et deux retables, regardés comme les œuvres d'art les plus curieuses de Vitoria.

Édifices publics. Le *Palacio de la Diputacion*, achevé en 1844, avec un beau jardin entouré de grilles. On y a recueilli une quinzaine de tableaux provenant des couvents de la ville, parmi lesquels quatre sont de l'Espagnolet. — L'*Académie de dessin*, le *palacio de la Sociedad Vascongada*, et trois maisons historiques, situées calle de la Cuchilleria, calle Pintoreria et calle Zapateria. Dans la première habitait le célèbre cardinal d'Utrecht, en 1522, lorsqu'il reçut la nouvelle de son exaltation au pontificat, sous le nom d'Adrien VI; la deuxième reçut le roi Alphonse le Sage en 1256; dans la troisième logea François Ier. — Le *théâtre* est un joli édifice bien installé.

Promenades. Vitoria est surtout

riche en promenades et en jardins qui la rendent très-agréable aux touristes de la belle saison. Les habitants ont promenades d'hiver et promenades d'été : l'hiver les *arceaux* de la place Neuve et les *petits arceaux* (arquillos); l'été, le *campo de las Brigidas*, le *Prado*, le *campo de Arana*, et surtout la *Florida*. Celle-ci, située hors la ville, vers le chemin de fer, possède de magnifiques ombrages ; elle est entourée de grilles de fer, ornée de bancs de pierre, de jardins, de statues et d'une belle fontaine. Le *Prado* est de l'autre côté de la voie de fer (à g.) à la sortie de la station; une avenue avec un pont sous la voie le relie à la *Florida*. Le *campo de Arana* est à 500 mèt. de la ville, sur la route de Navarre. Les environs sont délicieux pendant l'été; la ville est entourée de jardins sillonnés de ruisseaux ; les plantes potagères y sont cultivées avec un grand succès. On cite *San Martin*, la *Fuente mineral* (source purgative), *San Cristobal* et *Santa Marina* parmi les promenades rurales les plus fréquentées.

De belles routes bien tenues divergent de Vitoria à travers la plaine. Les chemins ruraux sont au contraire de véritables cloaques sans nul entretien.

Vitoria est une ville intelligente, conduite dans la voie du progrès par son administration municipale. Elle possède des institutions utiles, un hôpital bien dirigé, un institut des sciences, une académie de dessin, de nombreuses écoles. L'Alava est la province qui compte, en Espagne, le plus grand nombre d'établissements d'enseignement primaire, un pour 67 familles.

De Vitoria à Bilbao, R. 49 ; — à Pampelune, par chemin de fer (Vitoria à Alsasua en rétrogradant, Alsasua à Pampelune, R. 12 A.); — à Logroño et Calahorra, par chemin de fer (Vitoria à Miranda, ci-après, Miranda à Logroño, R. 4).

En quittant Vitoria, la voie parcourt une belle plaine toute semée de hameaux et de bouquets de bois, sillonnée de haies et de chemins creux. Elle laisse à g. la route de Castille, et traverse le *Zadorra* dans un site pittoresque et accidenté qui précède

159 kil. *Nanclarès de la Oca*, v. de 600 hab. à g. de la voie. A 1 kil. au N. se trouve une source minérale carbonatée calcique gazeuse, récemment découverte, la *Fuente Bolen*, avec une bonne fonda. On suit la très-pittoresque vallée du Zadorra au milieu de prairies, de coteaux boisés et de rochers dont la voie attaque la base. On aperçoit à dr., sur une hauteur, les ruines d'une forteresse nommée le *Castillo de Arganzon*. Au pied de cette hauteur se trouve la *Puebla de Arganzon*, ancienne petite ville de 1,000 hab., entourée de murailles et fermée par quatre portes; la voie traverse le Zadorra sur un pont de pierre avant d'arriver à

170 kil. *Manzanos* (altit. 470 mèt. 71), v. de 500 hab. avec une belle minoterie, une des plus importantes d'Espagne, appartenant à un négociant de Vitoria, don Juan Lopez de Gamiz. Les produits très-estimés de cette manutention, mis plus d'une fois à la disposition des autorités dans des moments de disette, s'expédient principalement en Amérique. Une tonnellerie pour la fabrication des barils servant aux expéditions et une fabrique de chocolat font partie du même établissement. On laisse à droite, après Manzanos, *Armiñon*, v. de 300 hab., avec un joli pont de 6 arches sur le Zadorra, où passe la route de Castille. La rivière coule à dr., à côté de la voie, et celle-ci s'engage sur un haut remblai sous lequel passe, à angle droit, le chemin de fer de Bilbao à Tudela et Saragosse. Cette ligne décrit à g. une courbe qui l'amène à côté de la ligne du Nord, à la station commune de

179 kil. **Miranda de Ebro** (Arrêt 30 min. *Buffet*, déjeuner 12 r., dîner 14); — **changement de train** pour Bilbao d'un côté et de l'autre pour Logroño, Castejon, la ligne de Pampelune, Saragosse et Barcelone. (*V.* R. 3 et 4, 12 et 13.) — *Omnibus* pour Miranda : 2 reaux par place, et pour les bagages 3 r., 2 r. et 4 cuartos, comme à Vitoria.

V. de 3,230 hab., la première de la Nouvelle Castille, assez sale, assez mal tenue, entourée d'une enceinte fortifiée présentant trois lignes de défense, et dominée par un vieux château avec garnison. Elle est traversée par l'Ebre qui la coupe en deux parties égales. L'Ebre n'a encore atteint à Miranda que la sixième partie de son long parcours de près de 700 kil. — La voie laisse la ville à g. et franchit le fleuve sur un pont de 4 arches. Il reçoit un peu au-delà le ruisseau l'Oroncillo, qui descend des fameuses gorges de *Pancorbo*.

La voie, remontant le cours de l'Oroncillo, traverse en tranchée d'énormes masses calcaires taillées à pic, et s'élève par des rampes qui accroîtront son altitude de 140 m., sur les 19 kil. qui séparent Miranda de Pancorbo. Ces montagnes, de l'aspect le plus sauvage, appartiennent à la *Sierra de Oña*. La construction de la voie dans ces gorges étroites, où passent également la route de Castille et l'Oroncillo, a donné lieu à des travaux considérables. On doit remarquer, à g. d'un immense remblai de 20 mèt., qui coupe une vallée à l'entrée de la gorge, les ruines du monastère de *Bugedo*, de l'ordre des Prémontrés. Il jouissait de rentes importantes en céréales et en argent, que lui payaient les territoires voisins de *Bugedo* et d'*Ameyugo*, villages situés dans deux jolies vallées qui s'étendent à dr. des remblais. L'Ebre coule au loin, au-delà de la vallée de l'Ameyugo, et on découvre à l'extrême horizon les montagnes de Santander.

On traverse successivement deux tunnels en roche, de 200 et 300 mèt., suivis d'un magnifique viaduc de 6 arches en pierre, ayant chacune 50 mèt. d'ouverture, à 33 mèt. de hauteur. La vallée reparait encore à dr.; la voie la domine sur un remblai d'une grande hauteur, conduisant à un second viaduc en pierre, dominé en avant par un immense rocher à pic, déchiqueté en aiguilles. Ce viaduc, formé de 3 arches et appuyé sur le roc en guise de culée, a 52 mèt. de longueur; il donne passage, à 37 mèt. de profondeur, à la route et à l'Oroncillo. Il aboutit immédiatement à deux tunnels, l'un de 20 mèt., l'autre de 300 mèt., à peine séparés. La gorge se compose de trois entonnoirs successifs; c'est dans le troisième, où débouche le tunnel, que se trouve comme engloutie la petite ville de Pancorbo. Le spectacle est du reste plus saisissant lorsqu'on vient, en sens contraire, des plaines de Castille; les rochers, plus imposants de ce côté, semblent barrer complètement le passage, et l'on devine à peine la coupure où se cache la ville, et au fond de laquelle la voie s'est ouvert un passage.

198 kil. **Pancorbo**, arrêt 5 min. (2000 hab.) La voie, la route de terre, les maisons et le torrent occupent, entre deux murailles de rochers, un espace qui n'a pas 50 mèt. de largeur. Pancorbo ne conserve plus que les ruines des deux châteaux qui la défendaient. L'un, Santa Marta, avait été bâti par les Maures; l'autre, Santa Engracia, qui s'élevait au sommet de la montagne du N., et qu'on apercevait de plusieurs lieues de distance, avait été construit à grands frais en 1794; il fut rasé, en 1823, par la division française sous les ordres du prince d'Hohenlohe. Il n'y reste plus que des caves encore remarquables, pratiquées dans le rocher par la mine. En 1813,

les débris de l'armée française s'étaient solidement retranchés dans le défilé de Pancorbo, et contraignirent Wellington à abandonner la route pour opérer dans une autre direction.

On entre tout aussitôt dans la plaine, mais le sol continue à s'élever jusqu'au-delà de la station de *Santa Olalla*, où la voie rencontrera le faîte de la *Brujula*, le point le plus élevé de la région. A g. se détache un chemin qui va rejoindre l'Ebre jusqu'à Logroño, et, d'abord à dr. puis à g. de la voie, suit la route de Madrid, plantée d'arbres. On parcourt de grandes cultures limitées par des collines dénudées, et sans autres points habités que les deux villages de *Cubo* (600 hab.) et *Poza* (550) à dr. On passe le Zadorra sur un pont de pierre avant

221 kil. **Briviesca** (Arrêt 5 min. *Omnibus* aux prix indiqués à Miranda). V. de 3,814 hab., bien bâtie, à rues étroites et parallèles, qu'entourent des murailles peu solides, élevées en moellons et en terre, et percées de quatre portes qui se correspondent. L'histoire dit que la reine Isabelle la Catholique la prit pour modèle, lorsqu'elle fit construire, en avant de Grenade, la ville de *Santa Fé*. L'église principale, la Collégiale, n'a rien de remarquable qu'une chapelle gothique appartenant au marquis de Sopraga; le retable de cette chapelle, en bois sculpté, est d'une grande richesse en statuettes, en ornements de toute espèce et en arabesques d'une grande variété; il date du XVe s. On peut visiter aussi, dans la chapelle du couvent de Santa Clara, un maître-autel non moins richement sculpté. Les écrivains espagnols rendent cette justice à l'occupation française, que des ordres sévères avaient protégé ce remarquable travail, et que la chapelle ayant été destinée à recevoir des prisonniers, des sentinelles furent placées devant le retable, afin de n'en laisser approcher personne. Transformée plus tard en magasin, la chapelle n'a pas été aussi scrupuleusement préservée d'accidents qui ont altéré les riches arabesques de la partie inférieure.

C'est à Briviesca que dans une assemblée des cortès, tenue en 1388, le roi don Juan Ier fit déclarer que le premier-né de la couronne de Castille porterait le titre de prince des Asturies, et il présenta sous ce titre son fils Henri, en le revêtant d'un manteau de pourpre et en le baisant au front.

On peut, de Briviesca, faire une excursion à Oña, à 23 kil. au N., sur la route de Santander, pour visiter, au milieu d'une très-riche vallée arrosée par quatre rivières, un célèbre couvent de bénédictins dédié à *san Salvador*, et situé à peu de distance de l'Ebre. Ce couvent fut fondé, en 1011, par le comte don Sancho, pour lui servir de sépulture. L'extérieur de cette habitation est d'un style simple; les richesses de l'architecture gothique se déploient à l'intérieur. Les tombes royales que renferme la chapelle se composent de quatre *urnes* d'une grande richesse avec cette épitaphe : « Ici reposent l'infante Garcia, Sancho de Navarre et sa femme, et Sancho II, qui fut assassiné à Zamora.» Les anciennes peintures et les travaux d'art qui entourent ces mausolées sont remarquables. Dans la guerre de l'Indépendance, cet antique monastère fut pillé, et sa riche bibliothèque brûlée. En 1835, Cordova en fit une caserne, et les soldats mutilèrent les sépultures. — On peut voir aussi, à 5 kil. d'Oña, un pont très-élevé d'une seule arche, jeté sur l'Ebre, nommé la *Horadada*, et qu'on attribue aux Romains.

Dans la plaine, après Briviesca, on laisse à dr. le village de *Pradanos* (500 hab.). Çà et là quelques groupes de peupliers jettent un peu de fraîcheur sur ce paysage uniforme; plus

loin, à g., est *Castil de Peones*, v. de 500 hab.

236 kil. *Santa Olalla*. Le bourg (500 hab.) est fort éloigné de la station, à dr. Après avoir quitté la station et dans la plaine, on aperçoit à g. *Villaescusa* (200 hab.), au pied de collines nues. La voie s'élève sur un long remblai, qui décrit une grande courbe, à dr., autour du petit village de *Piedrahita* (100 hab). Ce pays est livré à une grande sécheresse et exposé à des vents violents dont ne sauraient le garantir les hauteurs dépouillées qui limitent la plaine. Les rampes augmentent, et la voie coupe, par quatre tunnels successifs de 700, 400, 500 et 1,100 mèt., le faîte aride et désolé de *la Brujula*, à 934 mèt. d'altitude. (Le sommet de la montagne de la Brujula atteint 965 mèt.) On descend, après le dernier tunnel, pour atteindre

252 kil. *Quintanapalla*. Le village (400 hab.), à 1 kil. à dr. et avant la station, a occupé un jour une place intéressante dans l'histoire des dynasties espagnoles. Le roi Charles II vint y recevoir sa fiancée, Marie-Louise de Bourbon, fille aînée du duc d'Orléans, frère de Louis XIV. Le mariage royal fut ratifié dans l'église du village. A une petite distance de Quintanapalla on signale une montagne calcaire sous laquelle existent des grottes considérables d'un accès facile, avec de magnifiques stalactites.

Un désert sépare cette station de celle de

268 kil. **Burgos**, capitale de l'ancienne province de Vieille-Castille. (Arrêt 25 min. *Buffet*, déjeûner, 12 réaux; dîner, 14 r.) — *Omnibus* pour la ville 2 réaux par place, 3 réaux pour le bagage jusqu'à 40 kil. (1 réal par 10 kil. en sus), 2 pour une valise, 4 cuartos pour un moindre paquet.

Burgos, V. de 25,800 hab., est située par 24° 20' de latitude et 0° 0'10″ de longitude occidentale du méridien de Madrid, sur le versant d'une vallée arrosée par l'*Arlanzon*, qui baigne les murs de la ville et la sépare du faubourg de *Vega*. Son climat est froid et généralement humide; les vents de N.-N.-O. et N.-E. y soufflent presque constamment, et y tempèrent beaucoup les chaleurs de l'été. Les hivers les moins rigoureux y durent au moins huit mois, et on y a vu tomber de la neige le jour de la Saint-Jean. L'été est court, et souvent, au milieu même de la canicule, il est nécessaire de se couvrir comme au mois de janvier. Cette inconstance du climat n'a du reste aucune mauvaise influence sur la santé publique, et n'affaiblit en rien l'autorité du dicton populaire qui recommande de passer l'*hiver à Burgos*.

Burgos est digne de la très-sérieuse attention des antiquaires et des touristes, et nous leur signalerons le plus rapidement possible les monuments et les curiosités qu'ils doivent visiter.

Rues et places. Au centre de la *plaza Mayor* ou *plaza de la Constitucion* s'élève, sur un élégant piédestal, la *statue en bronze de Charles III*. Le nom de ce grand prince, « restaurateur des arts et père de la patrie », se retrouve sur la plupart des monuments importants de l'Espagne moderne, qui lui doit les meilleures de ses institutions. La *plaza de la Libertad* est formée d'édifices construits depuis une quarantaine d'années, au milieu desquels est enclavée la célèbre *casa del Cordon*, antique palais flanqué de tourelles, couvert de sculptures et d'armoiries, élevé vers la fin du xve s. par le comte de Haro, Fernandez de Velasco, et sa femme, doña Mencia de Mendoza, à la magnificence desquels Burgos doit encore l'admirable chapelle du Connétable dans la cathédrale. Au-dessus de la porte, et en forme de tympan, est sculpté un grand cordon de l'ordre Teutonique, reliant entre elles les armes

royales et celles des maisons de Velasco, Mendoza et Figuero. Ce vieil édifice est occupé en partie par les bureaux de l'administration militaire; on y remarque une cour intérieure ou *patio* à double et triple rang de galeries, et dans l'appartement occupé par le représentant du possesseur actuel, M. le duc de Frias, une curieuse collection de portraits de la maison de Velasco. On signale encore la *calle del Huerto del Rey*, dont la belle apparence contraste avec l'étroitesse et l'irrégularité de la plupart des rues de Burgos ; les rues *del Cid*, de *Laïn-Calvo*, *Avellanos*, *Fernan-Gonzalez*, qui, par leurs noms et leurs principaux édifices, appartenant encore à la noblesse espagnole, rappellent les temps célèbres où Burgos était la capitale des rois de Castille ; ces édifices sont malheureusement dans un pénible état d'abandon. Toutes ces rues sont empierrées en cailloux de rivière, et généralement bordées de trottoirs.

Promenades. Les trois promenades les plus fréquentées sont : l'*Espolon* (Eperon) situé près de l'Arlanzon, dont le sépare le beau jardin de la marquise de la Viluena. Une ligne de maisons modernes le borde du côté opposé. L'Espolon est la perle de Burgos; il est formé de trois avenues d'arbres dallées et sablées. Une grille de fer le borne du côté du jardin; le long de cette grille s'élèvent huit statues de pierre, placées par ordre de Charles III, en 1747, et représentant Fernan Gonzalez, Fernando Ier, Alfonso XI, Enrique III, Alfonso VI, Teodorico I, Juan I et san Millan de Cagulla. Cette promenade forme l'entrée de la ville du côté de la route de Madrid; elle est fréquentée en toute saison par la meilleure société de Burgos. Les *Cubos* que l'on trouve plus bas, en suivant le cours de l'Arlanzon, succession d'enceintes circulaires, garnies de bancs, au pied des bastions de la ville, et à l'abri du vent du N.; les Burgalais en font leur promenade d'hiver. Enfin l'*Isla*, charmant espace planté d'arbres et de fleurs, également voisin de l'Arlanzon, et très-fréquenté pendant les belles soirées de mai et de juin.

Nous mentionnerons encore les hôpitaux, les établissements de bienfaisance, la maison des Enfants trouvés (*Expositos*), institution protégée avec une grande sollicitude. Cette maison contient environ 680 enfants et en reçoit année moyenne 250. On envoie les nourrissons dans les campagnes, et on ne les confie qu'à des femmes mariées, d'une moralité notoire, qui reçoivent un réal par jour jusqu'à la sixième année, 20 réaux par mois de 6 à 8 ans, et 15 réaux de 8 à 11 ans.

La Cathédrale. Cette merveille du XIIIe s. construite, du consentement du roi saint Ferdinand, sur l'emplacement qu'occupait le palais, son portail et ses deux clochers d'architecture gothique de 84 mèt. d'élévation, produisent une impression indéfinissable au premier aspect.

Malheureusement elle est masquée par de vilaines constructions. Vue d'un peu loin, elle s'élève dans toute sa splendeur, dominant la ville et le pays. Lorsque les yeux s'égarent dans cet amas de clochers à formes coniques, à flèches dentelées, parmi ces faisceaux de piliers grêles, montant comme des roseaux le long des tourelles pyramidales qui s'élancent des angles de la tour octogone du dôme; à la vue de cette riche architecture, où la grâce et la légèreté sont unies à la solidité, on éprouve un sentiment profond d'admiration.

La façade principale, placée vers l'O., est une merveille de dentelle de pierre, et les deux pyramides percées à jour semblent si légères, qu'on se demande comment elles résistent aux ouragans si fréquents dans la contrée. Le portail de l'O. porte le nom de la sainte Vierge, à qui la cathé-

drale est dédiée; les deux frontons des entrées de côté représentent la Conception et l'Assomption; mais les portes sont malheureusement dégarnies de la majeure partie des riches ornements dont elles étaient parées autrefois. La rose est d'une grande élégance, et à l'étage supérieur deux doubles fenêtres, du plus pur style ogival, présentent entre leurs entre-colonnes trois images de jeunes hommes couronnés. La porte du N. est également enrichie de sculptures et de statues ; celle de la *Pellegeria*, construite sous la Renaissance, développe une grande profusion d'ornements du genre *plateresque*, entourant quatre grandes statues de saint André, saint Jacques, saint Jean-Baptiste et saint Jean l'Évangéliste, avec une telle multitude de figurines et de détails capricieux, qu'on dirait plutôt une peinture qu'une œuvre sculptée.

L'intérieur de la cathédrale de Burgos répond à la magnificence de l'extérieur. Il est orné de tableaux, de statues, de pendentifs, de bas-reliefs, d'encadrements, qui reçoivent, par les vitraux coloriés des hautes fenêtres en ogive, des torrents de lumière, dont les rayons décomposés produisent un effet magnifique.

Le temple affecte la figure d'une croix latine; il a 81 mèt. de long., 25 de largeur à la croix, et 58 de largeur dans les nefs. Il comprend trois nefs parallèles interrompues par la croisée, au milieu de laquelle s'élève un dôme magnifique de 60 mèt. de haut, une cathédrale dans la cathédrale, d'une grande hardiesse de construction et d'une grande somptuosité de détails. Cette belle œuvre, à laquelle travailla notre célèbre Philippe de Bourgogne, fut achevée en 1567. Plus d'un écrivain l'a proclamée la neuvième merveille du monde; Charles-Quint déclara que c'était « un joyau qu'il fallait enfermer afin de ne pas le prodiguer et d'en faire désirer la vue » ; et Philippe II, que « c'était plutôt l'œuvre des anges que le travail des hommes ».

Le *coro* et sa grille massive produisent, dans l'intérieur, l'effet que nous reprochons en général aux chœurs des églises espagnoles, d'interrompre la perspective du monument et de nuire à la solennité des cérémonies du culte; signalons toutefois le grand orgue et le double escalier qui y conduit, le sanctuaire ou *capilla real* où reposent plusieurs membres de l'ancienne maison royale de Castille. La chapelle est toute en bois sculpté et incrusté, et représente les scènes de l'Ancien et du Nouveau Testament. Au milieu de la grande nef est suspendu l'étendard fort curieux que portait le roi Alfonse VIII, à la bataille de las Navas de Tolosa. — Les chapelles de la cathédrale méritent toutes un examen attentif. Elles sont ornées de bonnes sculptures, de monuments remarquables et de beaux vitraux. La plus célèbre, la plus digne d'une longue visite, est la *capilla del Condestable*, construite dans le style ogival fleuri du XVe s., en dehors de l'abside et sur l'un des côtés. Ce riche et élégant appendice, qui nuit quelque peu, au dehors, à l'harmonie de l'ensemble, a son entrée derrière le maître-autel; il a été érigé pour servir de sépulture à l'illustre famille de Velasco. Le tombeau principal est celui du fondateur, le connétable de Castille, don Pedro Hernandez de Velasco, mort en 1492, et de sa femme doña Mencia de Mendoza, morte en 1500. Le tombeau est en marbre des environs de Burgos, et les statues ont été taillées dans deux blocs apportés de Carrare. Les sculptures de la chapelle représentant le Crucifiement de Notre-Seigneur, son Agonie, sa Résurrection et son Ascension, sont attribuées à Jean de Bourgogne. On doit aussi examiner la haute et superbe grille que couronne l'image de saint Jacques; c'est un chef-d'œuvre de Cristobal de Andino (1523), natif de

Burgos. Parmi les autres objets curieux que renferme cette chapelle, se trouvent un énorme bloc de jaspe poli, une belle Purification, dans le retable, et les statues de saint Sébastien et de saint Géronimo, attribués à Becerra. La sacristie de la chapelle renferme aussi des objets précieux, et surtout un tableau représentant une Madeleine à mi-corps. On ignore l'auteur de cette magnifique peinture dont la figure a un mérite tel, que beaucoup d'artistes la préfèrent à la fameuse Vierge de Raphaël, que possède le Musée de Madrid, celle dont Philippe IV disait : « C'est *la perle* de mes tableaux ».

La première chapelle à droite, lorsqu'on entre par la porte principale de l'église, porte le nom de *Chapelle du Christ*. Elle est très-vaste. Au centre du retable est placé le célèbre christ en bois sculpté venant de l'ancien couvent des Augustins. La tradition l'attribue à Nicodème, qui l'aurait modelé d'après le corps du Sauveur lorsqu'on le descendit de la croix. Cet emplacement était autrefois occupé par la magnifique peinture du Greco, aujourd'hui placée dans l'ancienne sacristie.

Dans la chapelle gothique de *Santa Ana*, on visite le tombeau de l'archevêque Luis de Acuña y Osorio, riche en sculptures et en belles statues ; « c'est, dit Bosarte, l'un des historiens de la cathédrale, le plus élégant modèle de la sculpture gothique ». L'autel est de style gothique pur ; le retable, en bois sculpté, représente la rencontre de saint Joachim et de sainte Anne, parents de la Vierge ; une belle peinture, attribuée à Andréa del Sarto, représente la Vierge avec un enfant sur ses genoux, accompagnée de saint Jean et de saint Joseph.—La *chapelle de Santiago* est la paroisse de la cathédrale ; elle renferme les sépultures de plusieurs archevêques. — Dans la *chapelle de San Enrique*, qui est contiguë, se trouve un magnifique monument de marbre d'Italie, avec la statue à genoux, en bronze, du prélat fondateur de cette chapelle, Enrique de Peralta y Cardeñas, mort en 1679. — La *capilla de la Visitacion* contient aussi de curieux monuments et six peintures représentant la vie de Jésus-Christ, par un artiste allemand, et l'image de Nuestra Señora de Oca, sur un trône, avec l'enfant Jésus tenant une pomme. — La *capilla de la Presentacion,* la seconde à droite, en entrant par le portail O., possède une belle peinture représentant la Vierge assise, de grandeur plus que naturelle, avec l'enfant Jésus donnant la bénédiction. Ce chef-d'œuvre est attribué à Michel-Ange, mais on le croit plus sûrement de Sébastien del Piombo.

La chapelle de *Santa Tecla* renferme, comme ombre au tableau, un amas inouï d'ornements, de sculptures et de peintures du plus mauvais goût ; cette chapelle date de 1734, et sa voûte en demi-orange (*media naranja*), selon l'expression espagnole, s'élève à 16 mèt. de hauteur. — La porte du cloître, qui est tout auprès, est peut-être la plus ancienne de la basilique. Sur l'imposte de l'arc, à la droite du spectateur, on voit une tête de pierre qu'on dit être le portrait authentique de saint François. Le patriarche assistait, dit la tradition, à la construction du portail de l'église ; il était fort occupé à voir travailler les ouvriers, lorsqu'un sculpteur habile se hâta d'esquisser sa figure, et la transporta tout aussitôt sur cette pierre qui fut mise à la place qu'elle occupe encore aujourd'hui. La tête est enveloppée du capuchon, le visage a une expression angélique, le regard est animé, la bouche sourit, et la barbe, qui est d'une grande longueur, donne à cette image une apparence de majestueuse dignité.—Près de cette porte est l'entrée de l'ancienne *sacristie,* ou chapelle de *Santa Cata-*

lina. Cette pièce contient une série de portraits de tous les archevêques et évêques de Burgos, depuis saint Jacques le Majeur jusqu'à l'avant-dernier titulaire passé, en 1857, à l'archevêché de Tolède. C'est dans cette chapelle, au-dessus du principal autel, que se trouve cette peinture tant admirée de *Jésus crucifié* que Bosarte a attribuée à Mateo Ceroso, mais qui porte bien visiblement, dans une traînée d'ombre au pied de la Croix, le monogramme du maître D.S. GRECO PT.

La salle du Chapitre (*sala Capitular*), qui vient ensuite, et qui reçoit d'ordinaire la dernière visite des curieux, n'a rien qui soit en rapport avec la magnificence de cet admirable ensemble, à l'exception du plafond en bois sculpté. Elle est d'une pauvreté et d'une nudité qui font peine. A la muraille du vestibule de cette salle est suspendu un coffre de moyenne grandeur auquel se rattache un grande curiosité, et qu'on nomme le *coffre du Cid*. C'est, dit le vulgaire, l'un de ceux que l'illustre guerrier remplit de ferraille et de sable, et remit à certains marchands israélites en leur disant qu'ils renfermaient sa vaisselle plate, et en leur demandant contre ce gage une somme de 600 marcs d'argent, qui lui était nécessaire pour faire face aux dépenses de la guerre. Ce coffre, peut-être apocryphe, a renfermé de très-anciens parchemins, et est vide aujourd'hui.

De la plate-forme de la grande tour, on voit le panorama complet de Burgos ; la ville s'étend sur la pente d'une colline qui domine l'ancien palais des comtes et plus tard des rois de Castille. La rivière d'Arlanzon arrose le pied de cette colline, sépare la ville de ses faubourgs, et continue son cours à travers une campagne fort triste.

On visite, après la cathédrale, la paroisse de *San Gil*, une autre curiosité artistique de très-vieille date, et surtout la chapelle de la *Navidad* de cette église ; — la paroisse de *Santa Agueda*, dans laquelle le Cid fit entrer le roi don Alfonse VI, pour lui demander de jurer qu'il n'avait eu aucune part à la mort de son frère, don Sancho, tué devant Zamora.

L'attention du touriste doit se porter tout entière sur cette jolie nef, de style ogival pur, qui renferme un beau tombeau du style de la Renaissance.

Nous avons encore à citer parmi les monuments religieux de Burgos, *San Esteban*, avec une assez belle Cène, et *San Nicolas*, avec un retable tout en pierre magnifiquement sculpté. Des couvents en grand nombre, et surtout la célèbre *Cartuja* (Chartreuse) de *Miraflores*, le couvent des religieuses de *Las Huelgas Reales*, *l'ospicio del Rey*, situés à une petite distance de la ville, méritent de longues visites ; le premier renferme de magnifiques sculptures, de beaux tableaux et de nombreux souvenirs historiques (*V.* plus loin).

En montant vers le château, après avoir visité Santa Agueda, on rencontre l'arc de triomphe élevé par Philippe II à Fernan Gonzalez. Il est de style dorique et d'un bel effet. C'est près de là, dans la calle Alta, que se trouve la place où fut le *solar del Cid* (maison du Cid). Un monument a été érigé, en 1784, sur les ruines de cette demeure illustre ; il se compose d'une colonne portant un écu armorié et un écusson. Des deux côtés sont deux obélisques ; l'un porte les armes du monastère de San Pedro de Cardeña, où le Cid fut inhumé ; l'autre, l'inscription *Caput Castellæ*, et les insignes particuliers de la ville de Burgos. Les glorieux restes du grand capitaine et ceux de doña Chimène, sa femme, sont maintenant à l'*Hôtel de Ville* de Burgos, où ils ont été apportés en grande pompe, du monastère de San Pedro de Cardeña, le 19 juin 1842. Ils sont renfermés dans un coffre de

bois sculpté portant, sur les côtés, deux strophes à l'honneur des illustres époux. Ce coffre est déposé dans un petit oratoire au service duquel est affecté un chapelain.

L'Hôtel de Ville de Burgos (*Casa consistorial*) renferme à la fois les services municipaux et le tribunal de paix. Il y a une façade sur la *plaza Mayor*, et l'autre sur l'*Espolon*. Il est de construction moderne et décoré avec peu de goût. On voit dans la salle des séances (*sala capitular*) le siège des juges de Castille Nuño Rasura et Lain Calvo, trisaïeux du Cid, et leurs portraits, qu'on dit être des copies de Murillo. Les archives possèdent quelques documents curieux.

Nous signalerons parmi les autres monuments ou édifices publics : l'ancienne *casa consistorial*, placée au-dessus de l'*Arco* ou porte de *Santa Maria*, et cette porte elle-même, qui s'élève à la sortie de la ville, vers les routes de Madrid et de Valladolid. Elle est flanquée de six tourelles et ornée des statues de Nuño Rasura, de Lain Calvo, du comte Diego Porcello, de Fernan Gonzalez, du Cid et de Charles-Quint, en l'honneur duquel la porte fut érigée ; — la *casa de Miranda*, à l'extrémité orientale du faubourg de Vega ; — la *casa de Angulo*, édifice du XVIe s., voisin du précédent, et dont le portail mérite l'attention ; — enfin le palais du comte de *Villariezo*, à l'entrée de la calle de los Avellanos, dont la construction parait remonter au Xe s., et dans lequel fut retenu prisonnier le célèbre et puissant connétable don Alvaro de Luna.

Burgos possède une salle de spectacle ; un lycée artistique et littéraire, des cercles, des cafés, dont le plus fréquenté est le *Café Suizo*, sur la promenade de l'Espolon et sur la *plaza Mayor*.

Deux faits importants ont signalé l'histoire de Burgos à l'époque de l'invasion française. L'empereur Napoléon y installa son quartier général, le 12 novembre 1808, et y offrit pleine et entière amnistie à tous les Espagnols qui consentiraient à déposer les armes.

Le 6 juin 1813, Joseph rétrogradait sur Vitoria, la ville de Burgos fut évacuée et le château préalablement démantelé.

Excursions.

La Cartuja de Miraflores (*Chartreuse*). Ce couvent est situé tout près de la ligne du chemin de fer, à 4 kil. avant Burgos. On y parvient, à pied, en sortant de Burgos par le *paseo de la Quinta*. On laisse cette promenade à gauche, et l'on prend un chemin qui monte vers le chemin de fer. On aperçoit un arc ogival construit par Henri III et sur lequel sont sculptées les initiales J. C. R. R. R. (Jésus-Christ Rédempteur Roi des Rois). On passe sous cet arc et on longe les murs d'un jardin, jusqu'à ce qu'on rencontre une croix de pierre sur une colonne cannelée portant les images du Christ et de la Vierge. Cette croix est du XVIe s. Le couvent fut fondé en 1441, sur l'emplacement d'un palais d'Henri III, pour servir de sépulture royale, et fut tout à fait terminé par Isabelle, en 1488, d'après les dessins de Juan de Colonia ; il est du plus beau style gothique fleuri. Ce fut aussi cette princesse qui fit construire le retable, doré, dit-on, avec le premier or qui arriva d'Amérique, le chœur, et le mausolée sur lequel on lit cette inscriptions : « Ici reposent Juan II et sa seconde femme Isabelle, avec son fils l'infant Alonzo, qui mourut à Cardeñosa, le 15 juill. 1470, âgé de 16 ans. » Ces tombeaux sont en marbre blanc et d'un travail achevé. Les effigies royales avaient été placées sur le maître-autel, richement décoré de sujets tirés de la vie de Jésus-Christ ; mais malheureusement elles ont été mutilées pendant la guerre de l'Indépendance.

On admire, dans la chapelle de *Saint-Bruno*, une très-belle statue du saint, en bois peint, chef-d'œuvre du portugais *Pereira*, et des tableaux de *Ribera*. Miraflores était habité par les chartreux depuis 1562. On visite les cellules, appartements de quatre pièces, ayant chacun une galerie couverte et un petit jardin. Il y avait 26 chartreux et 26 logements semblables, sans communications autres qu'un guichet par lequel on faisait passer le repas des reclus.

Le couvent de **San Pedro de Cardeña,** situé 8 kil. plus loin, au fond d'un vallon aride, à peu près inabordable, est un monument des plus anciennes gloires espagnoles; il est, du reste, dans un état déplorable de ruine et de délabrement. Il faisait partie des domaines du Cid, et le palais de l'illustre capitaine était encore, en 1711, enclavé dans son enceinte. C'est là que le Campeador, exilé de Castille par le roi don Alfonse, vint faire une station et demander aux moines de bénir sa bannière.

Devant l'autel de l'église repose la reine doña Sancha, la fondatrice du monastère (VIe s.), et dans une chapelle latérale on voit, d'abord au centre, le tombeau maintenant vide du Cid et de Chimène, puis tout autour des sépultures sur lesquelles se lisent bien des noms illustres : le roi de Navarre Ramire Sanchez, et doña Elvira, sa femme, fille du Cid ; don Sancho, roi d'Aragon, et doña Maria Sol, sa femme, fille du Cid ; Diego Rodriguez, fils du Cid, tué à Consuegra par les Maures; doña Teresa, mère du Cid; Diego Lainez, père du Cid ; don Alvaro Fanez Minaya, son cousin ; Fernando Diaz, son frère bâtard; Lain Calvo; don Gomez de Gormas ; Martin Antolinez, son capitaine, et tant d'autres. En lisant tous ces noms de la légende on croit rêver, et la vue de ce cloître transporte la pensée vers des temps qui semblent appartenir à la fable. On signale la chapelle des *Martyrs* dont l'autel est élevé sur deux cents tombes du IXe s. On voit auprès de la porte de sortie le tombeau d'un Maure converti au christianisme, serviteur du Cid. Rien n'est triste comme le spectacle de la destruction du couvent, œuvre de la guerre, et qui semble dater d'hier. Çà et là il subsiste encore quelques fines sculptures qui sont des chefs-d'œuvre, et qui font vivement regretter ce qui a disparu.

Las Huelgas. — Le célèbre monastère de *Las Huelgas reales* se trouve dans une riche plaine, à 1 kil. 1/2 à l'O. de Burgos, sur les bords de l'Arlanzon. Son nom régulier est *Santa Maria la Real ;* il fut construit, vers la fin du XIIe s., par le roi Alfonse VIII, le vainqueur des Maures à la bataille de las Navas de Tolosa, sur l'emplacement d'un palais dont l'agrément et les ombrages avaient fait le lieu de plaisance de la cour de Castille. Ce palais était surnommé *Las Huelgas del Rey* (les plaisirs du roi). Le surnom est resté, fort mal à propos, sans nul doute, au couvent qui a remplacé le palais. Propriété du patrimoine royal, richement doté, destiné dès sa fondation à recevoir cent religieuses nobles des premières maisons de l'Espagne, jouissant autrefois des plus grands privilèges, le couvent de Las Huelgas est de plus un monument artistique remarquable et précieux. Le style arabe et le style byzantin dominent dans toutes ses parties, bien que des constructions faites à des époques plus modernes y aient introduit quelques détails de la décadence, trop peu nombreux, du reste, pour déparer l'ensemble. C'est là surtout le défaut du retable principal de l'église. Celle-ci, par la belle élévation des voûtes, par la légèreté des colonnes et la délicatesse des ogives, est un précieux modèle archéologique. La nef centrale, distribuée en raison de l'affectation spéciale de l'édifice, laisse peu de place aux fidèles du

dehors ; une petite partie est occupée par le *coro* des douze chapelains chargés du service religieux, le reste est réservé aux religieuses. Dans cette partie réservée, où personne ne pénètre, on remarque la grille richement ornée qui l'entoure. On parle aussi de plusieurs belles lignes de stalles, avec leur prie-Dieu, en bois de noyer sculpté, toutes couronnées des armes de Castille et de Léon. Au milieu, entre les lignes de stalles, s'élève le mausolée du fondateur du couvent, Alfonse VIII, et de sa femme doña Léonor, et, sur les côtés, les tombeaux de quatre princesses leurs filles, une vingtaine d'autres tombes royales, parmi lesquelles on mentionne celle du roi Alfonse le Sage.

Ce qu'il importe de signaler à l'attention des visiteurs, c'est d'abord la chapelle de saint Bernard ou de saint Jacques, dont les murs sont couverts de riches arabesques, ce sont les nervures élancées et les fines colonnettes du cloître ogival de San Fernando, et, dans ce cloître, la porte et le plafond, de pur style arabe, du passage qui communique avec le chœur intérieur ; les nombreux chapiteaux byzantins de ce cloître, et ceux qui supportent les arcs semi-circulaires du second cloître nommé *las Claustrillas*. L'étude de cette partie du monument est d'un grand intérêt. On remarque encore la salle capitulaire, vaste pièce dont la voûte est soutenue par quatre colonnes centrales composées de groupes de colonnettes détachées ; puis le portique (*la porteria*), formé de cinq arcs semi-circulaires richement ornés, sous lequel se trouvent le tour qui donne entrée dans le couvent, et le parloir de l'abbesse. Derrière la grille qui ferme l'un des arcs, on voit une porte murée qui n'est ouverte que lorsqu'une personne royale vient visiter la sainte demeure.

Le monastère de Santa Maria de las Huelgas est soumis à la règle de l'ordre de Cîteaux ; on dit qu'il lui reste, de l'immense dotation dont il jouissait, des rentes s'élevant à 150,000 douros (750,000 fr.). Les religieuses, en raison de leur qualité de nobles, ne sont pas appelées sœurs (*sor*), mais dames (*señora doña*).

L'*ospicio del Rey*, à 10 min. au delà du couvent des Huelgas, possède une très-belle porte et un patio charmant du xve s.

De Burgos à Bilbao, par chemin de fer : Burgos à Miranda en rétrogradant, Miranda à Bilbao R. 3 ; — de Burgos à Santander, par terre, R. 50 ; par chemin de fer : Burgos à Venta de Baños en suivant la ligne du Nord, Venta de Baños à Santander, R. 5 ; — de Burgos à Logroño, R. 53, ou chemin de fer par Miranda ; — de Burgos à Lerma, Aranda, le Somosierra, R. 54.

Le chemin de fer, en quittant Burgos, passe en vue du couvent de Las Huelgas et parcourt la vallée de l'Arlanzon, toute parsemée de villages construits en pisé ou en briques grossières séchées au soleil. On laisse à g. *Buniel,* jolie petite ville aux toits de tuiles, et à dr.

278 kil. *Quintanilleja,* v. de 100 hab. De belles plaines, limitées à dr. par des collines boisées, séparent cette station de celle de

288 kil. *Estepar*. Le village (344 hab.) est à 500 mèt. à dr., tout près du confluent de l'Hormaza et de l'Arlanzon, à l'embranchement de la route de Madrid avec une autre route, qui se dirige à l'O., vers *Carion de los Condes*.

299 kil. *Villaquiran* (arrêt 6 min.), v. de 415 hab. A dr. de la voie, après cette station et au-delà du hameau de *Los Balbases*, on aperçoit *Celada del Camino*, joli village de 300 hab., dans une vallée fertile ; *Pampliega,* très-ancienne petite ville, où existait autrefois un monastère de Bénédictins dans lequel le roi goth Wamba vécut retiré pendant sept ans. Il y fut inhumé, et ses ossements y restèrent jusqu'au temps d'Alfonse le

Sage, qui les fit transporter dans l'église Sainte-Léocadie de Tolède. Pampliega, en amphithéâtre, à l'extrémité d'une ligne de montagnes et au-dessus d'une vaste plaine, fait un commerce considérable de blés. A. g., sur l'*Hormaza*, dont le cours est bordé d'arbres, se trouve *Villanueva de las Carretas*.

310 kil. *Villodrigo*. Le village est au milieu de la plaine, à 1 kil. à g. (315 h.) La plaine se rétrécit au-delà de cette station, et la voie franchit, sur un pont en biais de trois arches, le confluent de l'Arlanza et de l'Arlanzon.

321 kil. *Quintana*. Le village (224 hab.) est à 1 kil. à dr.; à g., on aperçoit *Herrera*, et plus loin *Palenzuela*.

332 kil. *Torquemada*. V. de 3,000 hab., située à dr., au milieu d'une belle plaine et sur la rive dr. du Pisuerga. Les jardins qui bordent la rivière produisent d'excellents légumes qui alimentent Burgos, Valladolid et Palencia. Le vignoble est très-renommé. Il y a autour de la ville quelques bois qui fournissent le combustible aux habitants; mais au delà et dans les plaines qui s'étendent à g., la pénurie est telle, qu'on en est réduit à brûler de la paille, des sarments et du fumier desséché.

Au-delà de la station de Torquemada, la voie, ayant à g., à 4 kil., une ligne de collines cultivées, traverse le Pisuerga sur un pont de pierre de 15 mèt.

344 kil. *Magaz*, v. de 78 maisons pauvres et basses (553 h.), au pied d'une colline que dominent les ruines d'un vieux château. Le paysage est très-pittoresque, la vue s'étend sur un grand nombre de villages entourés de plantations. Un chemin se détache à Magaz, à dr., pour aller vers *Palencia*, qui est à 8 kil. 1/2 au N.-O. On rencontre après Magaz

353 kil. **Venta de Baños** (arrêt 12 min.), **embranchement** de la ligne du Nord avec la ligne de *Santander* (R. 5), sur laquelle se rattachent, à Palencia, les lignes du N.-O., *Asturies et Galice* (R. 6 et 7) **changement de train** pour ces directions.

Venta de Baños dépend de la petite ville de *Baños de Cerrato*, (530 hab.), située à 700 mètres environ à l'E., dans une plaine fort triste, mais fertile, et sur les bords du Pisuerga. *Baños*, ainsi que son nom l'indique, possède une source minérale dont la réputation remonte aux plus anciens temps de l'Espagne. Le roi visigoth Receswinte, le prédécesseur du célèbre Wamba, demanda à cette source, en 661, le soulagement d'une maladie de la pierre dont il était atteint. Il fut guéri, et, par reconnaissance, il construisit auprès de la source une chapelle qui y existe encore, mais dans un état déplorable. On y conserve la table de marbre sur laquelle le roi fit graver une inscription commémorative.

On retrouve auprès de la fontaine les traces de travaux d'aménagement qui ont dû être importants ; elle est aujourd'hui tout simplement entourée d'un demi-cercle de pierres à peine entretenu, et qui ne la préserve pas des visites quotidiennes des bestiaux. L'eau, qui est saline purgative, est employée avec succès par les habitants du pays pour les douleurs d'estomac, les cardialgies, les fièvres rebelles et intermittentes, et surtout pour la pierre.

De Venta de Baños à Santander, R. 5; — à Léon, Astorga, Oviedo, Lugo, La Corogne, Santiago, Vigo, etc., R. 6, 7, 55 à 61.

La voie laisse à g., au-delà de Baños, et au pied d'une montagne en pain de sucre couronnée par les ruines d'un château, le village de *Tariego*, sur le Pisuerga; il se compose de 90 maisons et d'une trentaine d'habitations souterraines pratiquées dans le calcaire.

Au delà, la voie, ayant à g. le cours du Pisuerga, traverse le *Carrion*, avant le confluent de ces deux rivières, sur un pont en pierre de 7 arches. A dr. sont la *Venta* et le monastère de *San Isidro de Dueñas*. Un peu plus loin, on aperçoit à plusieurs reprises, du même côté, le *canal de Castille*, qui coule parallèlement au chemin de fer.

359 kil. **Dueñas**, V. de 3,835 hab., située sur les pentes d'une colline, au pied de laquelle passe le canal de Castille. Ses maisons, assez mal bâties, n'ont qu'un rez-de-chaussée pour la plupart ; beaucoup d'habitations, signalées seulement par leurs cheminées, sont pratiquées dans la colline. La campagne est magnifique. Vers l'E., on découvre une grande étendue d'un pays fertile, jusqu'aux approches de *Cevico de la torre*. Dueñas mentionne avec quelque fierté, dans ses fastes historiques, la rencontre qui se fit dans ses murs entre Ferdinand d'Aragon et Isabelle de Castille avant leur mariage, célébré à Valladolid. Un an après, naquit à Dueñas l'infante Isabelle, fille de ces illustres époux, celle qui épousa Alfonse, roi de Portugal.

La voie, au-delà de Dueñas, se trouve entre le Pisuerga à g., la route et le canal à dr.; celui-ci est bordé de quelques peupliers. Elle rencontre la venta de *Trigueros*, celle de *Vista Alegre*, et

373 kil. *Aguilarejo*, hameau auprès d'un pont à écluse du canal; en face sont les ruines du couvent de *Santa Maria de Palazuelos*.

377 kil. *Cabezon*. La tradition rapporte que c'était autrefois une ville importante, beaucoup plus peuplée que Valladolid. Aujourd'hui c'est un pauvre village de 200 hab., qui vivent pour la plupart dans des habitations souterraines. Le vieux pont sur lequel la route de terre franchit le Pisuerga à Cabezon, à g. de la voie, tient une place dans les souvenirs de notre campagne d'Espagne. Les Anglais, se retirant devant un corps français, coupèrent une arche de ce pont, qui a été remplacée par une arche en charpente encore existante. Au N. s'élève une petite montagne nommée *Altamira*, que dominent les ruines d'un vieux château. A côté de la voie coule le Pisuerga, que l'on traverse un peu après la station, sur un beau pont de neuf arches, dont les principales ont 24 mèt. d'ouverture et 16 mèt. de hauteur sous clef. A g. s'étend une grande plaine cultivée, arrosée par l'*Esgueva*, et dans laquelle, pendant la saison d'été, se produisent souvent des phénomènes de mirage. La voie rencontre un second pont sur l'Esgueva avant d'atteindre

389 kil. **Valladolid**. (Altit. 691 mèt. — Arrêt 20 min. — *Buffet*. 12 et 14 réaux. — OMNIBUS pour la ville : 2 réaux par place, une malle ou 40 kil., 3 r.; pour une valise, 2 r.; pour un objet de moindre volume, 4 cuartos).

Valladolid, V. de 45,000 hab., est située par 41° 39′ de latitude N. et 1° 1′ de longitude O. du méridien de Madrid, sur la rive g. du Pisuerga, au confluent de cette rivière et de l'Esgueva, et tout à côté du canal de Castille. Climat sain, atmosphère généralement pure, beau ciel. Température assez froide et humide pendant l'hiver et pendant le printemps, très-chaude pendant deux mois d'été, et très-agréable en automne.

Les *Promenades* sont belles et nombreuses. La principale est le *Campo grande*, derrière la station du chemin de fer. Au S.-O. est le *paseo de Recoletos;* au N.-O. l'*Espolon*, sur la rive g. du Pisuerga ; et à l'E. le *Prado de la Magdalena,* sur la rive g. de l'Esgueva. Enfin, hors la porte de Tudela, est la promenade de la *Fuente de la Salud*. Il faut citer aussi l'*Acera*, celle des galeries de la Plaza Mayor qui fait face à l'Ayuntamiento. C'est le lieu préféré de réunion par tous les temps.

VALLADOLID

Itinéraire de l'Espagne par G. DE LAVIGNE. HACHETTE & Cie Editeurs, Paris.

Route de Zaratan

Portillo de S. Pedro

Esgueva R.

Las Moreras

Pisuerga R.

Jardin du Roi

Route du Monastère du Prado

Pl. de la Constitution

C. de la Constitucion

Ronda de S. Anton

Pa. de la Polvora

Campo Grande

Alameda

Chemin de Madrid

Pa. de S. Fernando

Ancien grand Chemin

Gare

Chemin de Fer du Nord

LÉGENDE

1 Cathédrale C 2
2 Couvent de San Pablo C 1
3 Musée et Bibliothèque C 2
4 Palais Royal C 1
5 Université C 2

PLACES

6 Plaza de S. Benito el viejo C 1
7 id. de Fabionelli B 1
8 id. de la Fuente Dorada C 2
9 id. del Hospicio B 1
10 id. de Santa Maria C 2
11 id. de San Miguel BC 2
12 id. de San Nicolas C 2
13 id. del Ochavo BC 2
14 id. de Portugalete C 2
15 id. de la Red B 2
16 id. de Tenerias B 23

Dessiné par Augte Thiollet

Mètres 0 500 1000

Gravé par Erhard

Peu de villes de la Péninsule sont aussi favorablement placées que celle-ci pour le commerce intérieur et extérieur. L'industrie y a pris, depuis quelques années, un développement considérable.

Valladolid, chef-lieu de province, est la résidence du capitaine général de la Vieille-Castille, d'un gouverneur civil, et d'un évêché suffragant de Tolède; elle possède une université dont les cours sont suivis par près de 1,000 étudiants, et qui peut passer aujourd'hui pour la troisième de la Péninsule; une académie des beaux-arts, un beau musée, une bibliothèque publique, deux beaux théâtres, un palais royal, une caserne de cavalerie, trois d'infanterie, beaucoup d'institutions savantes et philanthropiques. Cette ville est célèbre par la multitude des évènements historiques qui se sont passés dans ses murs. Elle fut longtemps la capitale de l'Espagne, la ville préférée des rois, jusqu'à l'époque où Philippe II décida l'installation de la cour à Madrid. Philippe III y revint en 1601, les administrations de l'État y siégèrent de nouveau; mais l'avènement de Philippe IV rappela la cour à Madrid, et Valladolid ne fut plus qu'une des résidences royales.

Le *Palacio real* est situé sur un des côtés de la *Plazuela de San Pablo*. L'extérieur de cet édifice n'a rien de majestueux. Philippe III l'avait considérablement agrandi, en 1601, en achetant au duc de Lerma plusieurs maisons contiguës. Il avait été réparé, il y a cinquante ans, pour servir de résidence à l'infant don Francisco de Paula. L'intérieur renferme un bel escalier, de vastes galeries, celle de Savoie surtout; un *patio*, ou cour intérieure, entouré de bustes en demi-relief, de Berruguete, représentant les empereurs romains. — Napoléon logea dans ce palais lors de son séjour à Valladolid. — Tout auprès se trouve le couvent des Dominicains de *San Pablo*, qui, après avoir fréquemment servi aux réunions des conciles, des cortès du royaume, après avoir été le théâtre d'actes mémorables dans l'histoire du pays, fut transformé un instant en préside péninsulaire. Les pierres d'une partie de ses bâtiments ont été enlevées pour servir à des constructions modernes. On admire encore sa riche façade gothique et la beauté du portail, orné d'une telle quantité de sculptures, qu'Antonio Pons, dans son voyage d'Espagne, a dit : « Il faut voir ce portail pour croire qu'il y ait eu des hommes assez patients pour terminer une pareille entreprise. » La partie supérieure est couronnée des armes du cardinal duc de Lerma, dont le magnifique tombeau est maintenant au musée. L'église est remarquable et dans de grandes proportions. — La peinture représentant saint Paul devenu aveugle est de *Bartholomé Cardenas*. — Les jolies statues par *Hernandez*, un splendide mausolée, les peintures, la bibliothèque, objets précieux qu'on admirait autrefois, ont disparu pendant la guerre de l'Indépendance.

Auprès de San Pablo on trouve le *collège dominicain de San Gregorio*, fondé, en 1488, par Alonzo de Burgos, évêque de Palencia. Sa façade gothique est encore plus riche que celle de San Pablo; mais les trésors de tous genres que renfermait ce collège ont disparu, et l'édifice lui-même semble toucher à une destruction finale. Derrière le palais est la *calle del Leon*, qui tire son nom d'un lion sculpté sur la maison n° 2; de là, en remontant, à g., par une rue étroite, on arrive, en traversant la *Plazuela del Rosario*, à l'église de *Santa Maria de las Angustias*. D'après une inscription placée au-dessus du chœur, cet édifice fut construit par Martin Sanchez de Aranzamendi, en 1604; la façade, d'ordre corinthien, est ornée de bonnes statues représentant saint Pierre, saint Paul et une Piété. L'intérieur ren-

fermait beaucoup d'objets d'art qui ont été transportés au musée. On peut voir encore, dans la chapelle, une célèbre *Mater Dolorosa*, par Juan de Juni. Le *Grand Théâtre*, nouvellement construit, fait face à l'église.

Non loin de là, sur la *Plazuela de Chancilleria*, se trouve l'ancien palais de l'Inquisition, occupé aujourd'hui par l'*Audiencia* ou cour d'appel. En revenant vers le centre de la ville, on arrive sur la *Plazuela de Santa Maria*, occupée par l'Université. On y remarque la chapelle, et, dans la *sala del Claustro*, à l'étage supérieur, la série des portraits des rois d'Espagne depuis Philippe V jusqu'à Isabelle II.

La *bibliothèque* de l'Université possède 12,000 volumes, parmi lesquels une curieuse collection de Bibles en toutes les langues, et quelques manuscrits précieux.

Près de l'Université, sur une autre place, on rencontre le *Colegio mayor de Santa Cruz*, fondé en 1494, où sont aujourd'hui le *musée* et la *bibliothèque provinciale*. C'était autrefois l'un des six grands collèges du royaume. Le style est de la Renaissance : la façade est magnifique, et au-dessus de la porte on voit l'image du fondateur agenouillé devant la Vierge.

La *bibliothèque* occupe une grande et haute galerie de 34 mèt. de long, et possède 14,000 volumes classés, 200 manuscrits, 600 médailles, sans compter un nombre de livres au moins égal, provenant des couvents de la ville, et empilés dans une salle, jusqu'à ce qu'on puisse les reconnaître et les cataloguer.

Musée. Il serait très-difficile de donner une analyse exacte de tous les objets que renferme cette riche collection, qui ne le cède qu'à celles de Madrid et de Séville. Les toiles les plus remarquables sont dues à des peintres étrangers, tels que *Vicente Carducci*, *Rubens*, *Arsenio Mascagni*, Florentin, *Bartolomé Cardenas*, Portugais. Les peintures qui attirent le plus l'attention sont celles de *Rubens*, nommées les *Fuensaldañas*, parce qu'elles ont appartenu aux religieuses d'un couvent de ce nom situé à 5 kil. de Valladolid. L'une (nº 1) représente la Vierge sur un trône, entourée d'anges et d'enfants; l'autre (nº 138), saint Antoine de Padoue et l'Enfant-Dieu ; la troisième (nº 140), saint François et un frère lai. Ces tableaux avaient été emportés par l'armée française en 1808, et ont été rendus plus tard à l'Espagne. Les autres objets dignes d'intérêt sont les bronzes de *Pompeio Leoni*, et les sculptures sur bois peint, dont les meilleures sont de *Berruguete*, *Juan de Juni* et *Hernandez*.

A l'entrée du Musée se trouve le portrait du fondateur, le grand cardinal Pedro Gonzalès Mendoza, qui fut longtemps le « *Tertius Rex* » de Castille. — Dans la première galerie du rez-de-chaussée sont de médiocres peintures provenant du couvent de Franciscains où Christophe Colomb reçut sa première sépulture. Les stalles du chœur, en noyer sculpté, sont rangées autour du salon, ainsi que plusieurs statues d'une assez bonne exécution. — L'escalier principal est tapissé de portraits de moines, de prélats et de papes. — Dans la deuxième galerie, deux tableaux représentent des chapitres tenus à Valladolid et à Rome, peints par *Diego Frutos* Les nºs 3 à 24 rappellent divers passages de la vie de *fray Pedro Regalado*, le saint tutélaire de Valladolid. — Dans le second escalier, voir, sous le nº 15, un saint François nourrissant 6,000 moines dans le désert, par *Diego Frutos;* au nº 4, le même saint ressuscitant 30 morts à la fois. — Dans la troisième galerie se trouvent 30 autres toiles représentant les miracles de *Regalado*, et une série de mauvais portraits de moines bénédictins.

Après cette masse confuse de bonnes et médiocres productions, toutes curieuses pour l'artiste et l'observateur, on entre dans le GRAND SALON, qui a 35 mèt. de long sur 7 de large et 14 de hauteur. C'est dans cette salle qu'on admire les toiles célèbres de Rubens les *Fuensaldañas;* nº 137, san Diego, par *Vicente Car-*

ducci; no 5, une Annonciation, par *José Martinez;* le no 161 représente un taverne, attribuée à *Velasquez;* no 13, la Cène, par *Ant. Pareda*, né à Valladolid, en 1599; no 24, une Conception. — Au centre du salon, on voit les statues en bronze doré du duc et de la duchesse de Lerma, par *Pompeio Leoni* de Milan; ces bronzes proviennent du couvent de San Pablo; deux anges placés près de l'Assomption de *Rubens*, sculptés par *Hernandez;* san Miguel et san Juan sculptés par *Berruguete*. — Les stalles qui entourent ce salon proviennent du chœur du couvent de *San Benito*, qui sert aujourd'hui de caserne. Berruguete, qui les a sculptées, fut aidé dans ce beau travail par son élève Gaspar de Tordesillas. Ces stalles représentent en bas-relief la vie de N.-S. et de quelques saints de l'ordre de saint Benoît.

Nous signalerons maintenant, dans les galeries du Musée.

1re SALLE. — Les nos 5 et 9, san Francisco, deux belles toiles par *V. Carducci*. — No 8, le jubilé de la *Portiuncula* et le prophète Élie, par *Diego Diaz*. — No 15, saint Dominique faisant l'aumône, par *Leandro Bassano;* un crucifix en bronze de Pompeio Leoni.

2e SALLE. — No 2, saint Pierre par *Ribera*. — Nos 4 et 16, Adoration des rois et des bergers, par *B. Cardenas;*

3e SALLE.— No 29, la Vierge et l'enfant; no 33, sainte Anne et l'enfant, ainsi que d'autres toiles également curieuses par leur antiquité;

4e SALLE. — No 1, une sainte famille provenant du couvent des bénédictins, vraie peinture florentine, le chef-d'œuvre de *Diego Diaz*. — Les nos 4, 5 et 6 attribués à *Rubens;*

5e SALLE. — Quelques pauvres productions de *Bayeu* et de *Palomino*. — Les nos 20 et 22 représentant des passages de la vie de saint Dominique, par *B. Cardenas*. — Sur une table, un modèle du couvent du Prado par le colonel d'artillerie *Leon Gil de Palacios*, dont Madrid possède aussi des ouvrages du même genre;

6e SALLE. — Le no 3, qui représente un saint Joaquin et un enfant attribué à *Murillo*. — No 8, saint Pierre, par *Ribera;*

7e SALLE. — No 24, un retable sculpté et des peintures de l'école de Ribera et de Luca Giordano;

8e SALLE. — D'anciennes peintures représentant saint Jean, la Vierge et saint Benoît;

9e SALLE. — No 16, un saint Bruno, par *Zurbaran*. — No 18, une Annonciation, par *Alessandro Bronzino*, et une Tentation de saint Antoine, de *Bosch*.

10e SALLE. — No 13, la légende du cep de vigne, ouvrage curieux par le travail et par le sujet. — No 24, le Christ, la Vierge et Madeleine, par *Ribalta* (douteux).

Nous recommandons surtout au voyageur les sculptures que renferme ce curieux musée; car l'artiste ne peut nulle part ailleurs étudier mieux la grande école castillane.

La 1re *salle* possède trois petites statues, par *Berruguete;* no 2, sainte Thérèse de Jésus, chef-d'œuvre de *Hernandez;* no 3, par le même, saint François; no 7, du même, le Christ portant sa croix, d'une superbe exécution, et le baptême du Christ; no 14, une autre sainte Thérèse, par *Hernandez*; no 20, saint Bruno, statue colossale de *Berruguete;* no 22, une belle Vierge, par *Hernandez;* no 24, san Antonio, le premier ermite, par *Juni*.

2e *salle*.— No 5, un bas-relief gothique très-curieux; no 28, san Dimas, le bon larron, par *Hernandez;* no 29, la mort du Sauveur par le même, belle composition.

3e *salle*. — No 23, la Pieta, par *Hernandez*, beau travail; du même artiste, le bon et le mauvais larrons, par *Leone Leoni;* no 36, le baptême du Christ, par *Hernandez*, beau travail, et un bas-relief représentant saint Simon Stock recevant le scapulaire des mains de la Vierge; no 37, de Juan de Juni, l'ensevelissement du Christ; du même, saint Antoine de Padoue et saint Bruno; — Dans la *sala de juntas* (salle des assemblées) on remarque un portrait du cardinal Mendoza, fondateur du collège de Santa Cruz; une vue du collège; deux crucifix d'ivoire sur croix d'ébène à coins d'argent, sculptés par *Pompeio Leoni;* une Madeleine du *Corrège* et deux écritoires en bronze faites par ordre de Philippe V, avec leurs bureaux.

En retournant par l'Université, on rencontre la **cathédrale**. Cet édifice, élevé à la place de l'ancienne collégiale, fut commencé sous Philippe II, qui chargea Herrera, en 1785, d'en faire les plans et d'en surveiller l'exécution; mais, après la mort de ce prince, les travaux furent discontinués, et la cathédrale, qui ne devait le céder en perfection qu'à Saint-

Pierre de Rome, ne fut jamais terminée telle qu'Herrera l'avait projetée. On peut en voir les plans primitifs et un modèle en bois dans les *archives*, collection qui mérite d'être visitée.

La façade de cette métropole se compose de deux corps d'ordre dorique. Des quatre tours qui devaient orner l'édifice, une seulement était terminée; elle s'écroula le 31 mai 1841, et n'a pas été reconstruite. — L'intérieur de l'église est simple, sans ornements, et d'une véritable grandeur architecturale. On y remarque les stalles du chœur de la vieille collégiale gothique, et celles qui appartenaient au couvent de *San Pablo*, faites sur les dessins d'Herrera. Sur le maître-autel est une Assomption par *Zaccarias Velasquez*. — On signale une belle peinture florentine représentant le Crucifiement, et une transfiguration, par *Luca Giordano*. — On doit visiter la chapelle où se trouve le tombeau du comte Pedro Ansurez, seigneur et bienfaiteur de Valladolid; la statue du vieux guerrier est appuyée sur une urne funéraire, l'épée dont il se servait est posée sur la partie supérieure du monument, et sur les deux extrémités se lisent deux inscriptions en son honneur. Voir aussi le *cloître*, d'ordre dorique; les *archives*, qui remontent à l'année 1517. On y conserve les plans et dessins de la cathédrale, ainsi qu'une collection de portraits de tous les évêques de ce diocèse. Le trésor possède une magnifique *custodia* (tabernacle en argent), chef-d'œuvre de *Juan d'Arfe*, en 1590; cette *custodia*, qui pèse 282 marcs d'argent (63 kil. 196 gr.), a 2 mèt. de haut, et le sujet principal représente Adam et Ève dans le paradis terrestre. On la sort processionnellement le jour de la Fête-Dieu.

En sortant de la cathédrale, on pénètre au centre de la cité, à la *Fuente Dorada*, et de là à *el Ochavo*, petite place d'où une rue étroite conduit à la *Plaza Mayor*.— De l'Ochavo part *la calle de la Plateria*, qui est peuplée d'orfèvres, véritables artistes, dont on admire encore aujourd'hui les ouvrages. Cependant cette belle industrie n'est plus que l'ombre de ce qu'elle était sous Charles V.

On doit visiter, dans la calle Plateria, l'église de *la Cruz*, attribuée aussi à Juan de Herrera. Dans l'intérieur sont plusieurs groupes remarquables sculptés par Gregorio Hernandez : un Christ au jardin des Oliviers, un *Ecce Homo,* et une belle Descente de croix, composée de sept figures de grandeur naturelle, qu'on promène dans les processions de la Semaine Sainte.

La *Plaza Mayor*, d'un style et d'une grandeur remarquables, fut construite sous Philippe II, et servit de modèle à celle de Madrid; elle est entourée de beaux édifices, à quatre étages de balcons, formant au rez-de-chaussée de larges galeries dallées, soutenues par plus de 400 colonnes de granit, de 3 mèt. de hauteur. Cette place est l'endroit le plus fréquenté de la ville; on y trouve les plus beaux magasins. Le côté S., *la Acera*, sert de promenade d'hiver. C'est sur cette place qu'avaient lieu les exécutions et les combats de taureaux. C'est là que fut décapité, en juin 1453, le grand connétable Alvaro de Luna, favori de Juan II, abandonné par son maître, après de longs services. Là encore, Philippe II fit célébrer, le 6 octobre 1559, un *auto-da-fé* resté mémorable.

La *Plaza Campo Grande*, voisine du chemin de fer, est un vaste espace triangulaire dont le sommet est vers la ville à l'entrée de la calle Santiago.

Lors des glorieux jours de Valladolid, les *auto-da-fé*, les joutes, les tournois et les fêtes royales avaient lieu sur le *Campo Grande,* qu'on a aussi appelé *Campo de Marte*. Cette vaste place est entourée de palais, d'hôpitaux et de couvents, dont plu-

sieurs sont dans un état complet de délabrement. Parmi eux, cependant, on remarquera *San Juan de Latran*, qui mérite quelque attention. La place est disposée en trois grandes avenues; celle de gauche, l'*Alameda de Recoletos*, forme la promenade favorite ; elle est garnie de bancs et entourée de parterres couverts de fleurs.

Non loin de là, on peut visiter la *Casa de la Misericordia*, ou *Colegio de Niñas Huerfanas*, fondée par le peintre Diego Valentin Diaz, pour de jeunes orphelines. Le *retable* de cette chapelle a été peint par Diaz, dans le genre florentin. On y remarque aussi une *Charité* avec des enfants, et une *Vierge* travaillant dans le Temple. — Tout près se trouve l'*Hospital de la Resurreccion*, ou *el General*, dont la chapelle possède une *Virgen del Escapulario*, sculptée par Hernandez, et une Résurrection, par Pantoja. A côté de cet édifice, s'élève la jolie chapelle de *Portaceli*, fondée par Rodrigo Calderon, fils d'un simple soldat de Valladolid et l'infortuné favori du duc de Lerma. Le *retable* et le *maitre-autel* de la chapelle sont splendides et composés de marbres et de bronzes dorés. Les belles peintures représentant saint François et saint Dominique sont attribuées à Caballero Maximo (Stanzioni). Le corps du fondateur repose dans une belle urne. — A côté de Portaceli se trouve la *Mision de Agostinos*, édifice élevé, en 1768, par Ventura Rodriguez.

Le couvent des *Carmelitas Calzados* était jadis l'ornement du *Campo Grande*. Cette sainte habitation, après avoir servi d'hôpital pendant la guerre de l'Indépendance, est maintenant transformée en caserne.

On visitera encore avec intérêt, en dehors de l'itinéraire que nous venons de suivre : l'église gothique de *la Magdalena*, dont la façade est décorée des armes du fondateur, Pedro de Gasca, évêque de Palencia. Cette église fut bâtie, en 1570, par Rodrigo Gil. Le grand retable, d'ordre corinthien, est un chef-d'œuvre d'Esteban Jordan; — l'église *San Lorenzo*, dans la sacristie de laquelle se voit un singulier tableau, représentant la procession qui eut lieu lorsqu'on apporta à doña Maria, femme de Philippe III, une copie de la *Virgen de las Candelas*, par Hernandez ;— l'*Antigua*, église gothique du XIe siècle, fondee par le comte Pedro Ansurez : sa tour est romane. On y signale un *retable* par Juan Juni ; une des sculptures les plus remarquables de Valladolid. — L'église *San Miguel* appartenait jadis aux jésuites et sert maintenant d'église paroissiale ; elle a une belle nef et de beaux piliers d'ordre corinthien ; le *retable* est orné de sculptures représentant la Nativité et la Circoncision, que quelques personnes attribuent à Becerra, mais qui est plutôt l'ouvrage de Jordan. Le *San Miguel* est de Pompeio Leoni. La sacristie mérite une visite ; elle possède encore de belles peintures. — *Las Huelgas* est un édifice d'ordre corinthien attribué à Herrera ; on y admire le beau tombeau de marbre blanc de la fondatrice, Maria de Molina, femme du roi don Sancho le Brave. Le *retable* est de Hernandez. — Le *retable* de *las Descalzas Reales* est enrichi de plusieurs peintures par Matias Blasco ; l'Assomption qui se trouve au centre, est de Carducci.

La chapelle peu élégante de *Santa Anna* est la plus moderne de Valladolid ; elle a été construite sous Charles III, les tableaux sont de Bayeu et de Goya. — La tour en briques et le portail de *San Salvador* attirent l'attention. Dans l'intérieur, se trouvent quelques tombeaux de la famille de Medinaceli. — L'église de *San Martin* possède une image très-ancienne est très-vénérée de la Vierge, nommée *Nuestra Señora de la Peña de Francia*, qu'on dit dater du XIIIe s.

L'antiquaire et l'artiste feront bien de jeter un coup d'œil sur quelques anciens palais de nobles familles, jadis édifices somptueux et imposants, mais bien déchus de ces magnificences passées.

En sortant de la *Plazuela Vieja*, et en entrant dans la *Calle de San Martin*, la première maison qu'on voit à dr. est celle où l'on dit que Alonso Cano tua sa femme. Berruguete, statuaire célèbre, demeurait près de San Benito.

Fabionelli, le Mécène de Valladolid, demeurait sur la *plaza* qui porte encore son nom ; le *patio* de sa maison, d'ordre corinthien, est orné de médaillons. — La *Casa de Villasante,* dans la rue del Rosario, et le *patio* de la *Casa Revilla*, au coin de la rue de la Ceniza, méritent d'être visités : cette dernière maison est tout ornée d'arabesques et possède un riche escalier. — La *Diputacion provincial* est logée dans l'ancien palais des amiraux de Castille. — La *Casa del Sol*, en face San Gregorio, possède un beau portail et sert maintenant de caserne pour les recrues ; c'était jadis la maison de Diego Sarmiento de Acuña, dont la bibliothèque était une des plus belles d'Espagne.

On trouvera plusieurs beaux *patios* dans les rues de *Las Damas*, 7, de *Francos*, 19, del *Obispo*, 32, del *Prado*, 9. — Christophe Colomb est mort dans la maison nº 7 de la rue qui porte son nom (*calle de Colon*), et Cervantès habitait, en 1605, la maison nº 14 de la *calle del Rastro*, lorsqu'il faisait imprimer le *Don Quichotte*.

Excursions. A 11 kil. de Valladolid, sur la route de *Zamora*, se trouve **Simancas**, V. de 1,200 h. dont les archives ont un haut intérêt (*V*.R.62). —A 23 kil. N. est le v. de *Fuensaldaña* dont le château offre, en très-bon état encore, un très-curieux spécimen des anciennes forteresses de la Castille. Il appartient au marquis d'Alcañices, et sert maintenant de magasin à grains.

Des diligences vont régulièrement de Valladolid à Benavente et à la Corogne; Aranda de Duero, Rio Seco, Salamanca et Ségovie (voir R. 62, 63, 64). On projette un tramvia entre Valladolid et Medina de Rio Seco, et un chemin de fer de Valladolid à Calatayud par la vallée du Duero. Des barques-diligences, sur le canal de Castille, partent de Valladolid pour Palencia, à raison de 12 réaux par personne.

Le chemin de fer, en quittant Valladolid, pénètre dans une région d'une aridité et d'une monotonie désespérantes. Ce sont de grandes plaines sablonneuses, plantées de vignes et de quelques bois de pins clair-semés. On rencontre successivement, dans cette triste traversée

403 kil. *Viana*, v. de 400 hab. au-delà duquel on traverse le Duero, sur un pont en treillis de fer de 30 mèt. de portée.

408 kil. *Valdestillas*, v. de 950 hab., à g. de la voie. On passe l'Adaja sur un pont de pierre. Une route, qui s'éloigne du village vers le sud, conduit au Guadarrama par Olmedo et Ségovie (R. 64). On reconnaît de ce côté quelques rares tentatives de culture. Le canal, qui s'embranche sur le Pisuerga, auprès de Valladolid, pour aller jusqu'à Ségovie, se croise ici avec le chemin de fer.

415 kil. *Matapozuelos*, petite v. de 1,500 hab., à 1 kil. de la station, à g., avec des maisons basses et une haute église carrée, sur la route de Valladolid à Medina. La plaine, à g., présente une étendue considérable; à l'horizon s'élève une ligne de collines crayeuses et toutes droites ; on compte un seul arbre dans cette vaste solitude. A dr. on découvre le clocher de *Rueda* (2,600 hab.) sur la route de Madrid en Galice.

423 kil. *Pozaldez*, bourg de 2,200 hab. situé à g., à 800 mèt. de la station ; son église est surmontée

d'une jolie tour carrée en brique avec un campanile octogone. L'aspect du pays s'améliore, les terres sont meilleures et plus cultivées ; on remarque des champs de blé et surtout des vignes. Une courbe considérable conduit à

432 kil. **Medina del Campo.** (Arrêt 8 min. — **Embranchement** des lignes de *Zamora*, de *Salamanca* et de Portugal par la Beira-alta. (*V.* R. 9, 10 et 11.) La ville est à 1 kil. de la gare, à dr. de la voie. V. de 5,000 hab. dans une riante situation, au milieu d'une immense plaine fertilisée par le Zapardiel et parsemée de groupes d'arbres. La ville est dominée par les ruines considérables de l'ancienne forteresse de *la Mota,* qui fut habitée par la cour de Castille, au temps de la reine Isabelle et de sa fille Jeanne la Folle. Isabelle y mourut en 1504. Ces ruines, qui offrent à l'œil des masses de béton avec revêtements de briques, méritent une visite ; elles recèlent encore des souterrains considérables. On remarque dans la ville, qui a un caractère très-pittoresque, la grande place carrée, entourée de galeries soutenues par des colonnes en bois. Sur un des côtés s'élève l'église collégiale, dont la façade en briques, de peu d'apparence, est de reconstruction moderne. L'église est surmontée d'une tour carrée servant de base à un clocher octogone, coiffé d'un berceau en fer portant la grosse cloche. L'intérieur présente une grande nef sans intérêt; mais on doit y remarquer l'*altar mayor,* fermé par une grille en fer couronnée de fleurs de lis. Le retable, sculpté et doré, représente la vie du Christ. Au-dessus de la chaire est suspendue une vieille bannière des rois de Castille ; on la promène dans l'église à chaque changement de règne. La chapelle de la Vierge, en rotonde, est ornée de trois retables dorés d'une grande richesse. On signale encore dans la ville un hôpital, avec un beau cloître et un escalier d'élégante construction.

La voie, laissant la ville à dr., passe en tranchée, à g., au pied du vieux château et en facilite la vue au voyageur. On aperçoit ensuite à dr. au loin, *Madrigal* (600 hab.), au-delà de quelques plantations de pins, avant d'atteindre la station de

441 kil. *Gomez Narro.* Le v. (300 hab.) est à 2 kil. à g. de la station.

A quelque distance de ce point, et à mesure que l'on avance à travers ces immenses campagnes plates et nues, on commence à apercevoir en avant et à g. les sommets du Guadarrama. La voie s'élève constamment pour atteindre ces hauteurs.

450 kil. *Ataquinès,* v. de 1,600 hab., à 1 kil. de la station, à dr., sur la route de Madrid à la Corogne. Le village est caché à la vue par un pli de terrain; on n'en aperçoit que le clocher et quelques toits. Le nom d'Ataquinès a été donné aux petits mamelons qui dominent le village, et qu'on appelle *los Ataquinès,* comme on dit *los Arapiles* de ceux qui précèdent Salamanca. Au delà, on laisse à g. un petit village, *San Pablo ;* puis la voie, rencontrant un mamelon, le traverse par une longue tranchée, à la suite de laquelle elle franchit le confluent de l'Adaja et de l'Arevalillo, sur un beau viaduc en pierre, de quatre arches de 30 mèt., eu plein cintre, à 25 mèt. de hauteur. A dr. on aperçoit la ville d'*Arevalo,* placée en longueur sur le sommet d'un profond ravin planté d'arbres, au fond duquel coule l'Adaja. Les tranchées qui font suite au viaduc et qui décrivent une grande courbe autour de la ville, permettent, dans leurs intervalles, de la voir sous différents aspects, avec son vieux château et les tours élégantes de ses six églises.

467 kil. **Arevalo.** — *Arrêt* 5 min. (3,500 hab.), a joué dans l'histoire du pays, aux XIVe et XVe siècles, un rôle assez important. Elle possédait une résidence royale, aujourd'hui à

peu près anéantie, où séjournèrent successivement la reine Isabelle la Catholique, Charles-Quint, Philippe II, Philippe III et Philippe IV. Les habitants sont cultivateurs, et quelques-uns sont fort riches; la campagne est toute cultivée en blé.

La station est à 1 kil. 1/2 au-delà de la ville, à laquelle elle est reliée par un beau pont de pierre, jeté sur le ravin de l'Adaja, et sur lequel passe la route de Galice, que la voie traverse à niveau.

Des terres sablonneuses succèdent aux belles cultures d'Arevalo. On aperçoit, à dr., un grand bois de pins pignons qui fournit de beaux matériaux de construction; plus loin, à g., *Adanero* (1,100 hab.) sur la route de Galice, puis Castro-Nuño et ensuite Santa Agueda (500 hab.). Les cultures reparaissent, le terrain est très-productif; mais l'eau manque, les centres habités sont rares, désolés par les fièvres, et les travailleurs ont plusieurs lieues à faire pour arriver à leurs champs. A l'horizon, à dr., on découvre une belle ligne de montagnes appartenant à la Sierra d'Avila.

478 kil. *Adanero*. Station isolée au milieu des plaines, et qui prend son nom du chef-lieu de canton, situé à 5 kil.; elle ne sert guère que pour l'expédition des grains. On passe en vue de *San Chidrian* (1,100 hab. à g.), non moins éloigné qu'Adanero de la station qui porte son nom. Du même côté, on aperçoit la tour de l'église de *Castro Blanco* (800 hab.). Un grand bois de pins est au-delà du village. Plus loin, on aperçoit les hautes montagnes de Somosierra, au-dessus de Ségovie.

487 kil. *San Chidrian* (altitude 935 mèt.). On découvre à dr., en avant, le *puerto* d'Avila, espèce de dépression dans la chaîne, que suivra la voie pour passer sur le versant sud du Guadarrama.

493 kil. *Velayos* (970 hab.). Le village, à 2 kil. à dr., fait un grand commerce de *garbanzos* (pois chiches). D'autres villages fort pauvres se présentent des deux côtés de la voie, à quelques kilomètres de distance l'un de l'autre. Le pays change d'aspect, il devient plus accidenté; mais le sol, de plus en plus ingrat, ne nourrit que quelques bois de chênes verts, chétifs et clair-semés. Le seul produit est le gland doux.

504 kil. *Mingorria* (1,400 hab.). Cette petite ville, ancienne colonie basque, se présente tout entière sur le penchant d'une colline derrière la station. On y exploite les blocs de granit qui couvrent déjà, sur la g., les premières pentes de la montagne, et qui attirent vivement l'attention. Tous les flancs du Guadarrama, du côté du N., présentent le spectacle de ces chaos immenses formés de blocs erratiques énormes, groupés et entassés de la façon la plus étrange, usés, arrondis, modelés par le patient travail des siècles, et qui donnent à la montagne, surtout avec les grandes ombres du soir, l'aspect le plus fantastique.

La voie traverse de grandes tranchées pratiquées à coups de mine, et parcourt un vaste désert boisé de chênes rabougris. On y élève des troupeaux de taureaux de courses appartenant au marquis de Miraflores. Ce désert, où la chasse abonde en lapins et en perdrix, recèle aussi un assez grand nombre de loups qui prélèvent, deux fois l'an, de forts tributs sur les troupeaux de moutons, à l'époque de leur migration des Asturies vers l'Estrémadure. La voie, décrivant une grande courbe à gauche, passe sur un remblai de 15 mèt. de hauteur, à côté et au-dessus d'*Avila*, qui se présente à dr., sur la pente d'une colline, entourée de belles murailles crénelées flanquées de tours rondes. La cathédrale domine toute la ville. Entre l'enceinte et la voie, on compte de nombreux couvents avec les campaniles de leurs chapelles. Le plus rapproché est celui de San Francisco, et, tout à

côté de la voie, au pied du remblai, on remarque le très-joli clocher de San Antonio, maison de retraite pour les prêtres.

518 kil. **Avila** (altitude 1,132 mèt. —*Arrêt* 20 min.; *Buffet,* déj. 12 réaux, dîner 14 réaux. La station est à 1,200 mèt. de la ville).

Avila (6,925 hab.) est le chef-lieu d'une province qui fait partie de l'ancien territoire de la Vieille-Castille : cette contrée est froide, l'hiver s'y prolonge, le printemps y existe à peine, mais l'automne y est généralement agréable. Avila est à peu près entourée de montagnes plantées de chênes, de pins, d'érables, de bruyères, dont l'aspect est varié, mais peu pittoresque. On rencontre aux environs de jolies vallées, celle d'Amblès et de Corneja, riches en produits du sol, en marbres, en pierres à bâtir, en pâturages et en troupeaux, mais sans débouchés. Le touriste peut y entreprendre de nombreuses excursions, et y gravir quelques pics d'où la vue s'étend sur les deux Castilles et sur les campagnes d'Estrémadure. Du sommet de *Cabeza la Parra,* entre autres, on découvre Tolède, à 100 kil. au S.-E., Madrid, à 90 kil. à l'E., et au delà, les grandes plaines de la Manche. Mais les moyens d'explorer le pays sont nuls; on y trouverait à peine une voie praticable aux voitures sur une étendue d'une lieue, et, pour les piétons comme pour les cavaliers, les chemins dans la montagne sont souvent dangereux. C'est à peu près un pays perdu; il ne communique avec Madrid que par les chemins du Guadarrama, et, avec Salamanca et Plasencia, par des routes de deuxième et troisième ordre récemment établies (*V.*R. 72 et 73).

Avila est le siège d'un évêché. Ses rues ne sont pas belles et ses maisons sont presque toutes en granit noir, qui donne à l'ensemble un aspect sombre et froid. La ville est entourée de murailles formant un hexagone irrégulier percé de neuf portes, et qu'on considérait comme les plus belles fortifications du moyen âge. La cathédrale, vaste et bel édifice gothique construit en granit, datait des rois goths, et fut réédifiée, en 1107, par les ordres du roi Alphonse VI. Elle se rattachait par la solidité de ses murailles, par la forme de sa construction, par les créneaux qui la couronnaient et qui couronnent encore la tour du dôme, au système général de défense de la ville; c'était à la fois une église et un *alcazar*.

Sainte Thérèse naquit à Avila; c'est le plus précieux souvenir de la ville, qui possède, sur l'emplacement même où s'élevait la maison de la célèbre ascète, un couvent de Carmélites placé sous son advocation, et occupé aujourd'hui par une bibliothèque sans livres et par un lycée de musique et de déclamation. La chapelle de ce couvent, encore consacrée au culte, conserve au-dessus de la porte principale un buste de la sainte, et, dans l'intérieur, un portrait assez bon, et quelques restes du mobilier de sa cellule. Les couvents sont d'ailleurs nombreux à Avila; quelques-uns sont encore habités. De ce nombre sont l'*Incarnation*, où sainte Thérèse prit le voile; *San José*, le premier qu'elle fonda; *Santo Tomas*, somptueux édifice construit, en 1482, par les rois catholiques, Ferdinand et Isabelle, et dont l'église possède, dans un tombeau de marbre blanc, les restes de l'infant don Juan, fils des fondateurs, mort en 1496. Les stalles du *coro* de cette église méritent l'attention du voyageur.

Au-delà d'Avila, la voie de fer s'élève vers la montagne par des pentes successives qui, du reste, ne dépassent nulle part 15 millim. par mètre. Cette traversée a donné lieu à des travaux considérables; les vallées sont traversées et comblées par des remblais, dont l'un n'a pas moins de 45 mèt. d'élévation. On compte jusqu'à l'Escorial, sur un

parcours de 71 kil., 16 tunnels présentant ensemble une longueur de 4,478 mètres.

Un premier remblai se trouve à 6 kil. d'Avila à la hauteur du village de *Tornadizo* (200 hab.), qu'on reconnait dans une vallée, à 3 kil. sur la droite. Un peu plus loin et à l'issue d'une tranchée, on découvre, à 2 kil. en avant, et vers le milieu d'une grande courbe que la voie décrit à gauche, le viaduc de *la Gartera*, de 114 mèt. en trois travées, avec tablier métallique, au-dessus d'un ravin de 28 mèt. de profondeur.

La voie contourne en ∩ la vallée déserte et inculte de la Gartera ; le viaduc est au milieu de l'une des branches; deux tunnels de 116 et de 135 mèt. sont pratiqués de l'autre côté, séparés par un remblai d'où l'on revoit le viaduc à dr. On s'engage bientôt sous un troisième tunnel long de 1,000 mèt., sous 70 mèt. de crête (*Navalgrande*), à l'issue duquel le regard s'étend, à dr., sur une vallée profonde, affreusement déserte, inculte, désolée, qui présente un spectacle réellement solennel. Une montagne rocheuse, le *canto del Pico,* s'élève au-dessus de ce désert, au fond duquel coule le maigre ruisseau de Valdelavia. La voie domine ce sombre passage du haut d'un remblai de 30 mèt. Elle rencontre, au delà, une succession de remblais et de tranchées, jusqu'au viaduc de *Valdespinos,* formé de trois arches de pierre, de 15 mèt. de portée, à 33 mèt. d'élévation. On passe le tunnel de *Val de Juño* (130 mèt.), celui de la *Pedriza* (152 mèt.), ayant à dr., à la sortie, une vallée profonde sur le versant de laquelle on aperçoit, en arrière, la ligne qu'on vient de parcourir. Tout aussitôt, on pénètre dans le tunnel de la *Cañada*, dont l'entrée, sous une cime de 60 mèt. de hauteur, se trouve au point culminant de la ligne, à l'altitude de 1,359 mèt. 88, le point le plus élevé où atteigne un chemin de fer en Europe [1]. Ce n'est un mérite qu'au point de vue des difficultés vaincues; la rareté des eaux, l'inclémence de la température, l'insalubrité du site pour les agents de la voie, l'accumulation des neiges pendant la saison froide, forment l'autre côté de la médaille. Le tunnel mesure 945 mèt., il aboutit au garage de

541 kil. *La Cañada*, La voie descend maintenant par des pentes rapides et au milieu de travaux non moins considérables, pour se retrouver, à 98 kil. de là, à la station de Madrid, à l'altitude de 595 mèt. Dans cette région élevée s'étendent quelques prairies à herbe courte, où viennent paître, pendant l'été, les troupeaux du bas de la montagne et des villages qui entourent l'Escorial. Un mince ruisseau descend dans la vallée pour aller former l'*Alberche*, qui rejoint le Tage auprès de Talavera. A dr. se développe un panorama d'une grande étendue. On découvre au loin la Sierra de Tolède, à 120 kil.; et, sur les bords de l'Alberche, dont le cours se dessine dans le fond de la vallée, apparaît le petit village de *Cebreros*, si bien abrité par les montagnes, qu'il y croît des fruits très-appréciés, des olives et des raisins de table excellents. — La voie, ayant à g. de hautes montagnes, à dr. des contre-forts qu'elle coupe en tranchées profondes, en avant de grandes perspectives, arrive à

550 kil. *Navalperal* (altitude 1,270 mèt.), v. de 750 hab., dans un entonnoir formé par quatre montagnes. Les habitations sont à dr., l'église s'élève à g.

Sur ce point commence une immense forêt de chênes et de pins, faisant partie d'un domaine appartenant à la duchesse de Medinaceli, et que le chemin de fer traverse sur une étendue de 12 kil. Dans les parties

[1] Le plus haut sommet du Guadarrama, à Navacerrada, près de la route de Ségovie, est à 1,826 mètres.

basses de la vallée, à dr., on remarque des arbres magnifiques. En avant, sur une crête, on voit une ferme et un charmant chalet de plaisance où l'on jouit d'une vue admirable. Ce domaine considérable n'est pas exploité ; on pourrait en tirer régulièrement, année moyenne, un grand revenu ; mais le duc ne permettait pas qu'il y fût abattu un seul arbre.

555 kil. *Las Navas del Marquez* (arrêt 4 min.). Le bourg, qui compte 2,800 hab. et qui se trouve à 3 kil., à g., dans la montagne, possède un très-ancien édifice arabe appartenant au duc de Medinaceli. On rencontre, après la station, le tunnel de *Conejero* (314 mèt.), un haut remblai, le tunnel de l'*Alijar* (130 mèt.) ; 3 kil. plus loin le tunnelde la *Fontuana* (60 mèt.); 2 kil. au delà le tunnel de *Peña-Rubia* (115 mèt.), plus un viaduc de 50 mèt., à 30 mèt. de hauteur, sur le ravin du *Zarzalon*. La voie décrit ici à g., autour d'une vallée profonde, un grand circuit de 3 kil, de rayon, rencontrant un tunnel de 60 mèt. sous la *Casilla*, un tunnel de 145 mèt. à l'*Encinar*, un beau viaduc courbe de 105 mèt,, en 7 arches à 42 mèt. de hauteur, au-dessus du ruisseau de *Molinos*, affluent de l'Alberche ; puis encore le tunnel de la *Palomera* (100 mèt.), après le viaduc; un remblai haut de 40 mèt. jeté sur le ravin du torrent de la *Parra;* le tunnel de la *Paradilla* (674 mèt.), et le tunnel de *Robledo* (76 mèt.) à la suite duquel la voie reprend sa direction première, pour arriver à

573 kil. *Robledo* (altitude 1,009 mèt.). En quittant cette station, la voie contourne en tranchée l'un des grands contreforts de la chaîne , ayant, à 2 kil. à dr., dans le bas de la vallée, le village de *Robledo* (1,500 hab.). Elle passe sous un dernier tunnel, celui du *Portachuelo* (245 mèt.) et se trouve en vue de la campagne et du plateau de Madrid. Les grands travaux cessent.

581 kil. *El Escorial* (alt. 920 mèt. — Arrêt 4 min.). Le village de l'*Escorial de Abajo* (d'en bas — 750 h.) est à dr. de la voie; la célèbre résidence royale, ou *San Lorenzo*, et le village de l'*Escorial de Arriba* (d'en haut) sont à 1 kil. à g. sur le flanc de la montagne. (Voir, pour la description de l'Escorial, la Route 2, *Madrid et les résidences royales*.)

Las Zorreras (halte) pour les trains mixtes.

593 kil. *Villalba*, hameau où l'on exploite le granit du Guadarrama pour les constructions de Madrid. La voie rencontre ici les aspects arides et les terres improductives qui signalent le voisinage de la capitale. Elle côtoie la grande route de Castille, franchit le rio *Guadarrama* , qui coule quelques instants à dr,, et traverse, sous un souterrain de 250 mèt. dans de magnifiques bancs de granit bleu, les hauteurs où est construit

Torre Lodones (halte), v. de 580 hab. sous un climat très-froid exposé à tous les vents. On y cultive beaucoup dè légumes.

La première moitié du nom de Torre Lodones se justifie par l'existence d'une vieille forteresse qui couronne une hauteur sur la droite.

614 kil. *Las Rosas*, v. de 325 hab., dans un vallon fertile que le chemin de fer parcourt sur un remblai considérable. On longe à g. le domaine royal du *Pardo*, entouré de murs en mauvais état, et planté, dans un sol généralement sablonneux, de chênes d'une médiocre venue (V. *Résidences royales*).

La Remisa (halte).

623 kil. *Pozuelo*, v. de banlieue (2,500 hab.) très-fréquenté dans la belle saison par les habitants de Madrid qui y ont bâti de jolies maisons. Pozuelo, situé dans une plaine fertile, entouré de jardins, est surtout habité par les employés des grandes administrations, qui communiquent facilement avec la ville par le chemin de fer.

La voie décrit ici une grande courbe dont le centre est à *Aravaca*, v. de 800 hab. situé à g., sur une colline au pied de laquelle passe la route de Castille. Du même côté on aperçoit le petit v. de *Chamartin*, (116 hab.) où Napoléon établit son quartier-général, dans le palais des ducs d'Ossuna, le 2 décembre 1808, et où il reçut la capitulation de Madrid. C'est de là qu'il lança les décrets qui destituaient le conseil de Castille, supprimaient l'Inquisition, et plaçaient une ligne de douanes à la frontière de France. Napoléon partit de Chamartin avec 60,000 hommes pour passer le Guadarrama, et aller à la recherche des Anglais qui occupaient la Vieille-Castille. On conserve, avec son mobilier et dans l'état où elle était à cette époque, la chambre, en forme de rotonde, que l'empereur occupa à Chamartin.

Le chemin de fer passe en viaduc au-dessus de la route de Castille, et du chemin de fer *du Tage*, traverse le *Manzanarès*, et longe les jardins du domaine royal de la *Moncloa* et de *la Florida*. La gare d'arrivée s'étend à la base de la *Montagne du Principe Pio*, que couronne une immense caserne monumentale. A droite coule le Manzanarès, séparé de la station par l'avenue de *la Florida*.

A la sortie de la gare on trouve la porte de *San Vicente*, par laquelle on pénètre dans la ville. Le *Palais-Royal* et les écuries (*caballerizas reales*) s'élèvent à droite de cette porte.

631 kil. **Madrid.** (Alt. 595 mèt. 10 à la gare du Nord.)

OMNIBUS conduisant à la Puerta del Sol, *le jour* 2 réaux par place, 1 réal pour le bagage, 4 cuartos pour un carton à chapeau ou un sac de nuit. *La nuit* 4 réaux, 2 réaux et 1 réal. Omnibus conduisant à domicile avec 80 kil. de bagages, 16 réaux le jour, 32 la nuit.

VOITURES DE PLACE. — La course de jour 4 réaux, après minuit 12 réaux, plus les bagages.

Position. — Climat. — Origine.

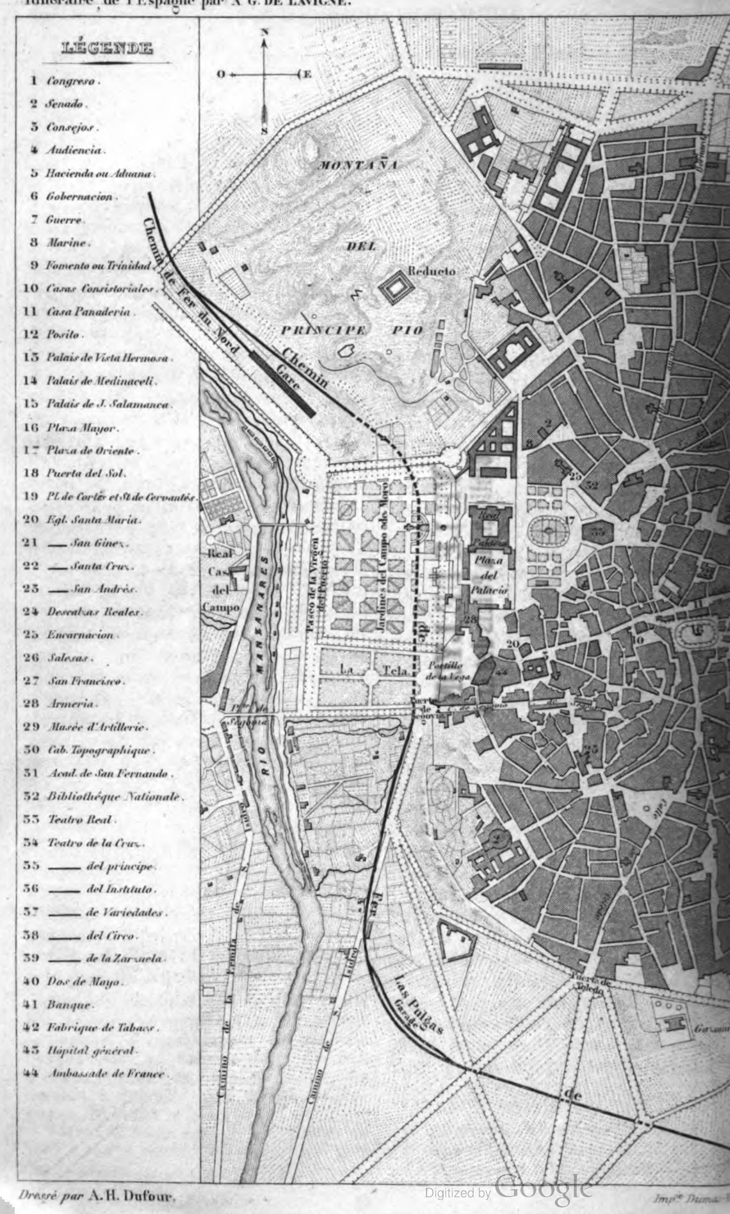
Voir la table alphabétique pour les renseignements généraux.

Madrid, capitale de la monarchie espagnole, chef-lieu de la capitainerie générale de la Nouvelle-Castille, est situé par 45° 25′ de latitude N., 6° 2' de longitude O. du méridien de Paris, et à 675 mèt. au-dessus du niveau de la mer. Cette ville, dont l'enceinte a été considérablement étendue, depuis 1868, à la suite de la suppression des vieilles murailles et par l'annexion de quartiers suburbains, occupe aujourd'hui une surface d'environ 2,025 hectares, sur plus de 19 kilomètres de tour. Sa population est de 400,000 habit. Elle est bâtie sur un sol inégal et sablonneux, au milieu d'une grande plaine aride qui, bornée au N. par les montagnes de Somosierra et de Guadarrama, n'a pour limites sur les autres côtés qu'un immense horizon. C'est la capitale la plus élevée de l'Europe ; de là ce mot des Andalous, les Gascons de l'Espagne : « Le trône du roi d'Espagne est le premier après celui de Dieu. »

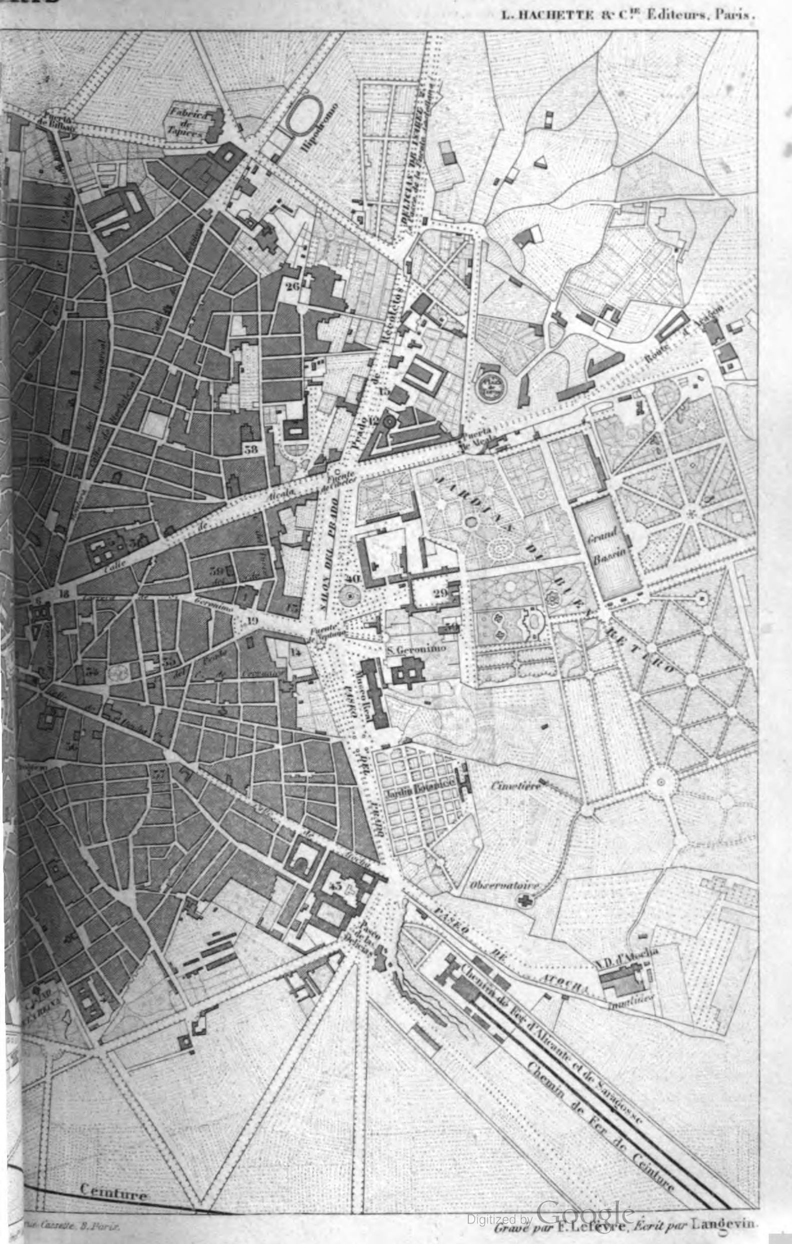
Autrefois, disait-on, Madrid jouissait d'un climat délicieux qui décida Philippe II à lui donner la préférence sur ses illustres rivales, lorsqu'il eut à choisir une capitale. Les choses ont changé depuis ; mais pas à ce point qu'il n'y ait plus que deux saisons dans cette ville : 9 mois d'hiver et 3 mois d'enfer, selon le dicton vulgaire. Le ciel est presque toujours pur et serein, mais l'air est sec, vif et pénétrant, surtout en hiver. Il est très-dangereux pour les poitrines délicates, pour les personnes qui ont le système nerveux impressionnable ; on en ressent les effets sans qu'il fasse un souffle d'air, ce qui a fait dire proverbialement :

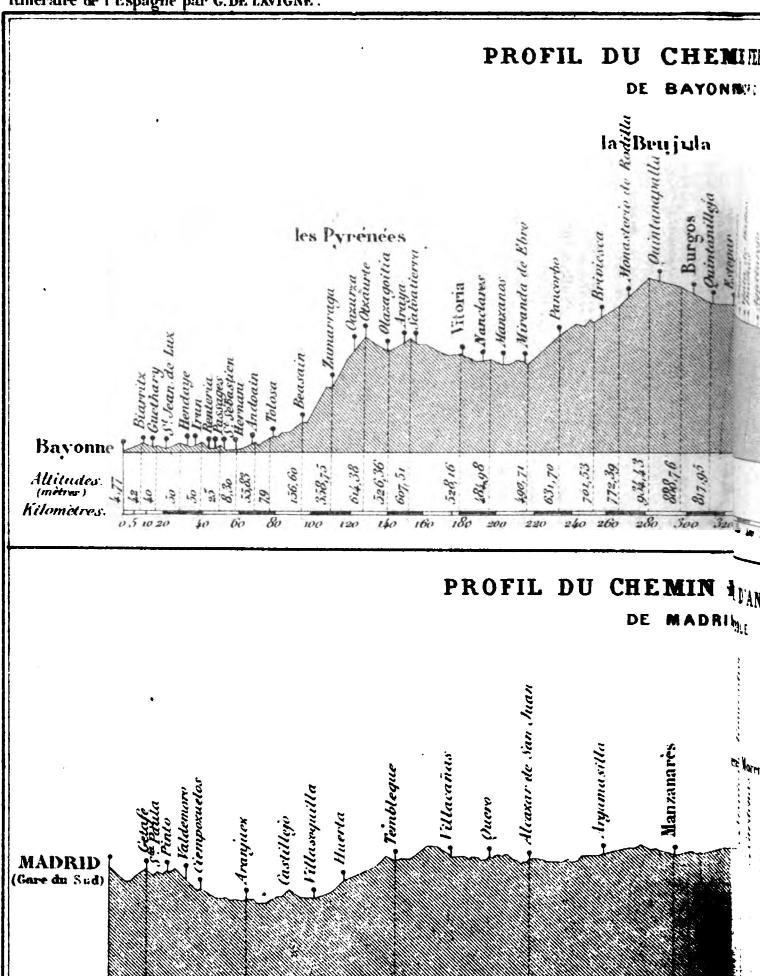
El aire de Madrid es tan sotil
Que mata á un hombre,
Y no apaga á un candil.

Itinéraire de l'Espagne par A. G. DE LAVIGNE.



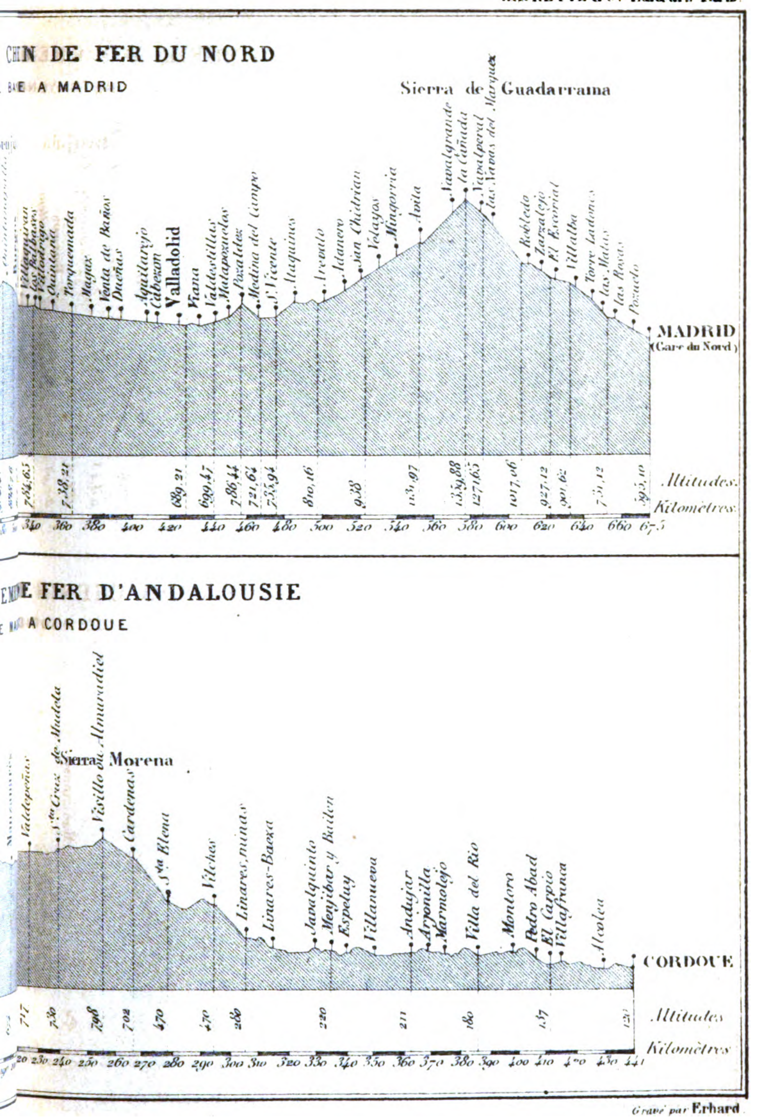
L. HACHETTE & Cie Éditeurs, Paris.





Dessiné par l'auteur

HACHETTE & Cie Éditeurs Paris.



Gravé par Erhard.

Le printemps y est tempéré et souvent pluvieux, l'été brûlant, l'automne généralement sec et beau jusqu'au mois de novembre. « L'élévation du sol (dit M. Guéroult, *Lettres sur l'Espagne*), le voisinage des montagnes y donnent au froid une intensité particulière. On souffre plus à Madrid l'hiver avec 4 degrés, qu'à Paris avec 12. Il souffle du Guadarrama un air subtil et pénétrant qui vous entre dans la poitrine comme une pointe aiguë, qui serre les tempes et irrite les nerfs ; et, si l'on n'a pas bien soin de s'envelopper dans son manteau et de se couvrir la bouche avec un pli ou le pan rejeté sur l'épaule, on court risque d'attraper une maladie terrible, qu'on appelle ici pulmonie, et qui vous envoie d'ordinaire dans l'autre monde en moins de deux ou trois jours, Quelquefois, il est vrai, des journées ravissantes, tièdes, sereines, éclatantes de soleil, viennent interrompre le règne de cette température glaciale ; alors on se croirait au mois de mai. »

L'absence d'arbres dans les alentours est une des causes les plus réelles de cette rudesse du climat de Madrid. Rien ne préserve la ville, en hiver, des vents du nord, en été, des rayonnements brûlants des sables qui l'entourent. Toutefois il se fait tous les jours de nouvelles plantations, et peu à peu, dans quelques années, Madrid abrité rentrera en possession de son ancien climat.

Après la pulmonie, le climat de Madrid réserve encore, surtout aux étrangers, une maladie endémique qui fait quelquefois bien des ravages; c'est une colique convulsive qui paraît avoir quelque rapport avec celle des peintres, et qui a souvent des suites longues et fâcheuses. On dit aussi que Madrid est fatal aux enfants pendant la période de la dentition, et enfin qu'il est prudent de s'y faire un régime de pilules et de tisanes :

Aun las personas mas sanas,
Si son en Madrid nacidas,
Tienen que hacer sus comidas
De píldoras y tisanas.

Madrid n'a point d'histoire particulière, comme capitale, et il en est d'elle comme de la plupart des capitales de l'Europe, ses commencements sont fort obscurs. Les Espagnols lui attribuent une antiquité fabuleuse ; les Français, au contraire, la font sortir de terre au XVIe s. seulement. Les uns sont injustes, les autres quelque peu ridicules. Madrid, élevé au rang de capitale par le bon plaisir de Philippe II, eut, comme tous les parvenus, des généalogistes complaisants qui lui trouvèrent une antique origine. On invoque comme preuve à peu près irréfutable une pierre de la porte de *la Culebra* sur laquelle était sculpté un serpent. Sachant que ce reptile était l'emblème que les Grecs portaient sur leurs drapeaux et gravaient sur leurs constructions, on a déduit, de sa présence sur un monument de Madrid, que du temps de Cadmus cette ville était déjà florissante. D'un autre côté, en démolissant l'*arco de Santa Maria*, on a trouvé des lames de métal portant des caractères qu'on n'a pu déchiffrer. Le maestro Juan Lopez de Hoyos a conclu que ces caractères étaient chaldéens, et que l'arco de Santa Maria avait été construit par Nabuchodonosor, roi de Babylone, *lors de son passage à Madrid*. D'autres historiens ont vu Madrid, les uns dans le *Mantua* des Carpetanes, dont Ptolémée parle dans ses *Tables*, les autres dans le *Miacum* des Romains. Mais la moindre attention suffit pour faire voir que la position géographique assignée à ces villes ne saurait s'appliquer à la capitale actuelle de l'Espagne. Et cependant le calendrier officiel semble consacrer ces fables en disant sérieusement, dans ses époques célèbres, que l'an de grâce 1879 correspond

à l'année 4048 de la fondation de Madrid.

Madrid, ont dit au contraire les historiens français, n'était avant Philippe II qu'un rendez-vous de chasse. Ceci est une grave erreur. A cette époque, Madrid était déjà important; les dates et les faits qui suivent nous paraissent la meilleure réfutation des deux systèmes. — Il est impossible de prouver l'existence de Madrid sous la domination des Grecs, sous celle des Romains et même à l'époque de la conquête arabe. Mais deux siècles plus tard, en 939, le jour du dimanche des Rameaux, d'après plusieurs chroniqueurs presque contemporains de cet évènement, don Ramiro entra dans *Magerit*, berceau, on n'en peut douter, du Madrid actuel. En 1083, Alfonse VI fit la conquête définitive de Madrid et donna des *fueros* à ses habitants. Ses successeurs l'agrandirent, et, au XIVe s. déjà, cette ville était assez importante pour que Ferdinand IV et Alfonse II y réunissent les Cortès en 1309, en 1327 et en 1335. Henri III s'y fit couronner en 1394. Ses successeurs Juan II, Henri IV et les rois catholiques habitèrent souvent son *Alcazar* et le fortifièrent. C'est à Madrid que Charles-Quint reçut la nouvelle de la victoire de Pavie, c'est à Madrid que François Ier fut conduit prisonnier, c'est à Madrid que fut signée la paix entre la France et l'Espagne.

Pendant le moyen âge, l'Espagne, divisée en plusieurs royaumes musulmans et chrétiens, avait eu autant de capitales : Tolède, Cordoue, Séville, Grenade, Léon, Burgos, Saragosse, etc. Tous ces royaumes n'en firent plus qu'un seul après la prise de Grenade. Les rois catholiques, Isabelle et Ferdinand, ne songèrent pas encore à lui donner un centre fixe, une capitale. Suivant les évènements, ils habitèrent tour à tour Valladolid, Tolède ou Madrid. — Charles-Quint, toujours en voyage ou en guerre, n'avait point tranché cette question importante, lorsqu'il abdiqua en faveur de son fils Philippe II. Celui-ci, nous l'avons vu, donna la préférence à Madrid. Nous ne serions pas exact en disant, comme nous l'avons fait plus haut, que le caprice seul ait déterminé ce choix. Philippe avait sans doute une affection particulière pour Madrid; mais il céda certainement à un motif politique pour préférer cette ville à Tolède, siège de la monarchie des Goths; à Oviédo et à Léon, berceau de la restauration espagnole et théâtres de luttes héroïques, et enfin à Cordoue, à Séville et à Grenade, au beau ciel, au sol fertile, aux chefs-d'œuvre de l'architecture arabe. C'est précisément ce passé brillant qui fit repousser ces anciennes capitales. — A un royaume nouveau, Philippe voulut donner une capitale nouvelle. Il pensait qu'elle absorberait les provinces, qu'il n'y aurait plus des Aragonais, des Andalous, des Basques, des Catalans, ayant des intérêts divers et parlant des langues différentes; mais un seul peuple, les Espagnols. Ses espérances furent trompées. Trois siècles se sont écoulés, et l'Espagne n'est pas encore bien homogène. Madrid situé dans une plaine stérile, sans commerce possible, sans industrie et sans écoles, resta sans influence et sans initiative. Au lieu d'imprimer le mouvement aux provinces, il le reçut d'elles, et l'hommage que celles-ci lui ont prêté ressemble à celui que, sous la féodalité, les grands seigneurs rendaient à leur impuissant suzerain. Sa suprématie n'a été longtemps que nominale. La faute en fut d'abord à son fondateur, qui l'établit loin de tout cours d'eau et au milieu de populations indolentes; ensuite, aux successeurs immédiats de Philippe II, qui négligèrent de la doter d'universités qui lui auraient donné l'influence du savoir à défaut de celle du commerce; enfin à ses administrations municipales, qui longtemps ne firent rien pour l'embellir et l'assainir. Le gouverne-

ment actuel s'efforce de réparer les fautes de ses prédécesseurs ; la ville de Madrid a enfin compris qu'il ne lui suffisait pas de servir de résidence aux souverains pour être la capitale de l'Espagne ; elle a des écoles, des académies, des musées, des eaux abondantes, des fontaines ; elle est maintenant le centre d'un réseau important de chemins de fer, son enceinte s'agrandit, l'industrie s'y installe. — Mais ces améliorations, que bien d'autres devront suivre, sont trop récentes pour que leur effet ait pu se faire sentir encore.

On comprendra maintenant que Madrid n'ait point d'histoire particulière comme les autres capitales. Il a été le théâtre de beaucoup d'intrigues politiques, mais rarement il a agi au nom de la nation dont il devait représenter les idées et les intérêts.

Madrid a pour armes, sur champ d'argent, un ours secouant un arbousier vert, aux fruits rouges. L'écu est entouré d'une orle bleue avec sept étoiles, et le tout est surmonté d'une couronne royale. On dit que l'ours est un souvenir du grand nombre de ces bêtes fauves qui existaient sur l'ancien territoire de Madrid ; que les sept étoiles de l'orle sont une allusion à la constellation de la grande Ourse ; la couronne vient de Charles-Quint. — La ville de Madrid porte les titres de *muy noble y muy leal*, que lui donna Henri IV ; de *imperial y coronada*, qu'elle reçut de Charles-Quint, et de *muy heroica*, par lequel Ferdinand VII la récompensa de son dévouement dans la guerre de l'Indépendance. L'ayuntamiento en corps est appelé Excellence, et chacun de ses membres Seigneurie.

A ces titres il faut ajouter ceux que lui donne le vulgaire : « Il n'y a qu'un Madrid, » *No hay sino un Madrid*, disent les uns. — « Madrid seule est une capitale, » *Solo Madrid es corte*, ajoutent d'autres. — Et enfin, dit-on encore : « Où se trouve Madrid le monde doit se taire! » *Donde está Madrid calle el mundo!*

Édifices publics.

Le **Palacio Real** est situé dans la partie la plus occidentale de la ville, sur la hauteur qu'occupait l'*Alcazar*. Ce château, qui servait de demeure aux rois de Castille et de défense à la ville, fut réduit en cendres, sous Philippe V, dans la nuit du 24 décembre 1734. Le roi fit venir de Turin l'abbé Jubarra, dont il n'adopta pas le projet trop grandiose, puis J.-B. Sachetti. Le plan de celui-ci fut adopté. Les constructions commencèrent le 7 avril 1737, et le palais fut inauguré vingt-sept ans plus tard, par Charles III, le 1er décembre 1764 ; il coûta, dit-on, près de 80 millions. Cet édifice forme un carré de 132 mèt. de côté ; ses quatre façades à peu près égales dans leur architecture, diffèrent beaucoup par l'élévation ; ainsi, celles du S. et de l'E. n'ont guère plus de 28 mèt. de hauteur, tandis que les deux autres en ont presque le double, par suite de la déclivité du sol. Vu de l'ancienne route de Castille, des bords du Manzanarès, de l'arrivée du chemin de fer du Nord ou de la montagne du Principe Pio, avec ses contre-forts, ses terrasses et ses jardins en pente qui lui font un magnifique piédestal, ce palais est d'un aspect imposant, et ses masses blanches se détachent sur ce beau ciel de la façon la plus majestueuse. Ses angles sont flanqués de corps saillants qui forment pavillons et rompent la ligne horizontale. Le rez-de-chaussée, construit en pierres taillées en bossage, est simple et sévère ; au contraire, le grand corps qu'il supporte est léger et gracieux. Les parties en retrait sont ornées de pilastres à chapiteaux doriques ; celles qui font saillie, de colonnes ioniques. Les espaces compris entre les colonnes ou les pilastres sont percés, au rez-de-chaussée, de fenêtres surmontées

d'auvents; au premier étage, de riches balcons, et des frontons alternativement triangulaires ou circulaires ornent toutes les ouvertures. Les colonnes et les pilastres supportent une large corniche qui cache la toiture de plomb. Enfin, sur une balustrade en pierre qui se découpe sur l'azur du ciel, se dressent de grands vases. La corniche, les colonnes, les pilastres, les jambages et les frontons des fenêtres, en un mot, tout ce qui est en relief et sculpté est en pierre blanche de Colmenar; le reste des constructions est en granit d'une teinte rougeâtre. Les portes et les fenêtres sont pour la plupart en acajou.

En entrant par l'une des trois portes du S., on arrive dans un vestibule circulaire qui conduit sous un portique où se développe le grand escalier. Au delà se trouve la cour, qui est carrée, dallée en granit, entourée d'un portique que surmontent deux galeries, l'une vitrée, au premier étage, l'autre découverte et garnie d'une balustrade de pierre. Sous les arcades du portique on remarque les statues colossales des empereurs romains nés en Espagne, Trajan, Adrien, Théodose et Honorius. Dans une niche, en face de l'escalier, se trouve la statue de Charles III, auquel Madrid doit plus qu'à Philippe II. Il est représenté sous l'armure et le manteau des empereurs romains, mais il est lourd et trapu, ce qui a fait dire que la véritable statue est cachée dans celle que l'on voit. L'escalier est une des plus belles parties du palais; les marches, d'une seule pièce, sont de marbre noir et blanc. A partir du premier palier, orné de deux lions de marbre blanc, il se divise en deux branches parallèles qui conduisent à la salle des gardes. La cage de cet escalier est décorée de douze colonnes d'ordre composite dont les chapiteaux, au mépris de Vitruve, sont formés de châteaux, de lions et de colliers de la Toison d'or. Sur la voûte, l'habile Conrad Giacinto a peint à fresque la Monarchie espagnole rendant hommage à la Religion. On rapporte que Napoléon, montant cet escalier dans les premiers jours de décembre 1808, dit, en posant la main sur un des lions: « Je la tiens enfin, cette Espagne tant désirée! » puis, se tournant vers son frère Joseph, il ajouta: « Mon frère, vous serez mieux logé que moi. » — Nous ne ferons pas la description des trente salles du premier étage, mais nous ne saurions nous dispenser de parler de la onzième, la plus grande et la plus belle, appelée *salon de Embajadores*. A la voûte, peinte par Tiepolo et représentant, dans une allégorie peu intelligible, l'Exaltation de la monarchie espagnole, sont suspendus deux magnifiques lustres en cristal de roche. Les murs sont couverts de velours cramoisi à bordures d'or, et de douze grandes glaces, devant lesquelles, sur des tables de marbre, sont entassés des bustes, des pendules et d'autres objets d'art d'un grand prix. A la droite du trône, gardé par quatre lions de bronze doré, on voit la statue de la Prudence, et, à la gauche, celle de la Justice.

La chapelle, située à la façade N., a la forme d'une ellipse. A l'une des extrémités de son grand axe se trouve le maître-autel, et à l'autre, la tribune de la reine. Elle est surmontée d'un dôme, qui s'élève bien au-dessus du palais, et sous lequel Conrad Giacinto a représenté la Sainte-Trinité, la Vierge et plusieurs groupes de saints, originaires d'Espagne. Cette chapelle est plus riche que belle; les marbres et les ornements en stuc doré, qui la revêtent presque en entier, sont d'un effet criard. — On doit signaler, dans le palais, à l'attention des visiteurs, le *guarda-joyas*, la bibliothèque, la salle de spectacle, la magnifique collection de tapisseries flamandes dont sont ornées, dans les grands jours, les galeries du premier étage sur la cour.

Cette collection est des plus précieuses et à peu près inconnue. On compte plus de 800 pièces qui occuperaient une étendue de 2,000 mèt. Ce sont toujours les mêmes que l'on déploie les jours de fêtes, et c'est le plus petit nombre que la photographie a obtenu de reproduire.

Auprès du palais se trouvent les écuries royales (*caballerizas*), immense bâtiment qui renferme la collection de ces merveilleuses voitures de gala servant aux cortéges de la cour, dans les cérémonies extraordinaires.

Peu de monuments civils de Madrid remontent au-delà du règne de Charles III (1759-1788). La dynastie autrichienne, absorbée par la défense de ses vastes États, n'avait rien fait pour embellir sa capitale et loger ses nombreuses administrations. Encore aujourd'hui la plupart de celles-ci occupent d'anciens hôtels particuliers, appropriés tant bien que mal aux besoins des services publics qu'on y a établis.

Le **Palacio del Congreso** (Chambre des députés) fait exception à cette remarque. Ce palais, inauguré en 1850, rappelle assez celui de notre corps législatif par sa disposition intérieure et surtout par sa façade principale. Au centre et faisant saillie, un fronton triangulaire dont le tympan représente l'Espagne recevant la Loi, qu'accompagnent la Force et la Justice, repose sur six colonnes corinthiennes. Deux lions gardent le haut du perron, que terminent deux beaux candélabres de bronze. Cette façade est en granit gris et en pierre blanche, les autres sont en brique. L'intérieur de l'édifice est très-riche et orné de belles peintures dues aux pinceaux des meilleurs peintres actuels de Madrid, don Federico de Madrazo, don Carlos Rivera, don Vicente Camaron, et Espalter.

Palacio del Senado (plazuela de los Ministerios). Nous ne mentionnons le Palais du Sénat que pour ne pas paraître l'avoir oublié. Sa façade est en plâtre; c'est l'éternel fronton triangulaire soutenu par des colonnes cannelées. La salle des séances, en carré long, occupe l'ancienne église d'un couvent d'Augustins chaussés; elle est peu convenable comme aspect et comme acoustique pour l'affectation qu'elle a reçue.

Palacio de los consejos (Conseil d'État). Cet édifice, construit sous Philippe III par les ducs d'Uceda, était, dit-on, après l'Alcazar, le plus important de Madrid. On doit néanmoins se borner à en regarder l'extérieur, qui est d'une certaine élégance architecturale, et que décorent plusieurs écussons aux armes royales. Dans l'intérieur, le vestibule et l'escalier attendent encore leurs ornements; dans les cours, les galeries n'ont pas leurs colonnes, et les grandes salles où se réunissait la noblesse du XVIIe s. ont été divisées à l'infini pour y établir les innombrables bureaux du Conseil.

Palacio de Justicia. On a affecté, en 1870, aux services judiciaires, le magnifique édifice des *Salesas Reales*. Ce fut d'abord, et jusqu'à la date de cette transformation, un monastère important fondé, en 1758, par Ferdinand VI et sa femme, doña Maria Barbara de Portugal, pour l'éducation des filles nobles. Au fond d'un grand parvis fermé par une grille s'élève l'église. Sa façade est composée d'un seul corps. Au-dessus de la porte principale (elle en a trois), on voit un bas-relief représentant la Visitation, et de chaque côté les statues de saint François de Sales et de sainte Françoise Fremiot. — Mais la plus belle façade est celle qui donne sur les jardins, et qu'on appelait le *Palacio*, parce que c'est la partie que s'était réservée Maria Barbara. Les objets précieux qu'elle renferme, ses colonnes en marbre vert de Grenade, ses magnifiques retables, ses excellents tableaux, ses belles fresques sont dignes de la sérieuse attention des connaisseurs.

On y remarque surtout le tombeau de Ferdinand VI. Il est porté par deux lions de bronze, des deux côtés sont les statues colossales de la Justice et de l'Abondance, et, en face, un bas-relief représente les Beaux-Arts réunis sous la protection du roi. Un rideau simulé, en porphyre, le couvre en partie; un enfant en soulève un coin, et un autre montre une épée nue. Au fond, sur une espèce de pyramide, le Temps enchaîné tient d'une main le portrait de Ferdinand, et de l'autre le signale à l'admiration de la postérité. — Le tombeau de la reine, placé dans le chœur, est orné d'enfants et de médaillons.

Audiencia (plazuela de Provincia). L'inscription placée sur la porte principale nous apprend que cet édifice, terminé en 1634, sous Philippe IV, fut d'abord une prison *sûre et commode*. La partie affectée aux détenus a été démolie, on n'a conservé que celle qu'occupait autrefois la *sala de Alcaldes,* qui sert aujourd'hui de tribunal de paix pour une partie des arrondissements de Madrid. La façade, qui était fort belle, a beaucoup souffert d'un incendie qui éclata en 1791.

Ministères. — *Hacienda*. (Finances. — Calle de Alcala.) Cet édifice fut construit, en 1769, pour servir de douane, et on le nomme encore *la Aduana*. Il est à regretter qu'il soit entouré de maisons, et ne présente que les façades les plus étroites, celles du S. et du N. Celle du S., qui est la principale, donne sur la calle d'Alcala et repose sur un soubassement de granit taillé en bossage. La plus grande de ses trois portes est surmontée d'un balcon que soutiennent des modillons terminés par des têtes de satyres et des cariatides. Des attiques, alternativement triangulaires et demi-circulaires, couronnent les fenêtres du premier étage. Au-dessus de celle du milieu, on voit l'écu royal soutenu par deux Renommées en marbre, dues au ciseau de Roberto Michel. Enfin, une corniche dans le goût de Vignole termine dignement ce bel édifice, dont l'intérieur mérite une visite. On remarque l'escalier et surtout la grande cour, entourée, au rez-de-chaussée, d'un élégant vestibule, et, au premier étage, d'une belle galerie.

Gobernacion. — (Intérieur.) — La critique s'est acharnée à tort sur cet édifice. Il pourrait être plus léger sans doute, mais son ensemble est imposant. Il faut monter pour arriver à la cour, mais c'est la faute du terrain. L'escalier avait été oublié, ou, du moins, l'architecte français, Jacques Marquet, l'avait mis dans ses plans en face de l'entrée principale; le comte d'Aranda voulut placer là le corps de garde, et l'escalier s'est trouvé plus tard rejeté dans un coin.

Guerre. — *Palacio de Buenavista*. Ce palais fut construit à la fin du siècle dernier. La ville de Madrid l'acheta et l'offrit au favori Godoy, prince de la Paix. Buenavista, après avoir servi successivement de parc d'artillerie et de musée militaire, fut habité, de 1841 à 1843, par le régent Espartero, duc de la Victoire. — Cette belle construction domine la promenade du Prado, les jardins du Retiro et la rue d'Alcala.

Marine (Plazuela de Ministerios). Cet édifice a été occupé successivement par une foule de services publics, depuis Charles III, qui l'avait fait construire pour le premier secrétaire d'Etat. Bâti sur un terrain en pente et entouré de maisons, il n'a rien extérieurement qui réponde à son importance; mais on vante son escalier et les fresques de ses voûtes. Le ministère de la marine possède un *musée* intéressant.

Fomento. — (Travaux publics et instruction publique.) — Du couvent de la Trinidad, fondé par Philippe II, il ne reste plus d'intact que le *cloître* et l'escalier. Tout le reste a été remanié en raison des différentes

destinations que l'édifice a reçues, et présente l'ensemble le plus hétérogène. « On y voit, dit M. Mesonero, un ministère avec un clocher; un couvent surmonté d'un télégraphe; une nef d'église avec une double rangée de balcons; un conservatoire des arts dans les chapelles; et un musée de peintures dans les corridors et les bureaux d'un ministère. »

Les deux autres ministères, *Grâce et Justice* et *Outremer*, n'ont rien de remarquable.

Le *ministère d'État* est installé au rez-de-chaussée du Palais-Royal, à l'O. de la grande cour.

Le Palais de la *Présidence du Conseil des ministres* est dans la calle de Alcala (nº 51), non loin du Ministère de la Guerre; l'édifice est sans intérêt.

Casas consistoriales. — Hôtel de ville — (Plazuela de la Villa). Cet édifice, qui forme un carré long assez étendu, n'a qu'un rez-de-chaussée et un étage. Ses angles sont terminés par des pavillons carrés à toiture en clocheton; la façade qui donne sur la place est percée de deux portes de mauvais goût; elles sont de la fin du XVIIᵉ s. En revanche, le péristyle, construit par Villanueva, sur la rue de la Almudena, est irréprochable. Si on en excepte le grand salon, qui est bien décoré, et la salle des séances du Conseil, dont l'installation est moderne, l'intérieur de l'*Hôtel de Ville* n'a rien de remarquable. On peut même dire qu'il est indigne de la capitale. Dans une de ses salles est exposée une fameuse *custodia* de l'orfèvre Francisco Alvarez.

Panaderia. — C'est un vaste édifice commencé en 1590, au milieu de l'un des côtés de la plaza Mayor, et dont le rez-de-chaussée devait servir de boulangerie. Il ne reste de l'œuvre première que le portique, qui est en granit. Au-dessus de ce portique s'élèvent trois étages couverts d'ornements *churriguerresques*. (Nous avons dit ailleurs que ce nom avait été donné aux compositions souvent extravagantes de l'architecte Churriguerra et de ses imitateurs.) La fenêtre du balcon principal est surmontée des armes royales soutenues par deux lions. C'est à ce balcon, d'où se promulguent les lois, que la famille royale assistait aux fêtes publiques, et aux grandes courses de taureaux, lorsque la place n'était pas livrée au public et ouverte à la circulation comme aujourd'hui. — La Panaderia est surmontée de deux tours terminées en pyramides et dont l'une a une horloge éclairée la nuit. On se demande pourquoi cet édifice, qui a une certaine apparence monumentale, n'a pas été choisi pour l'Hôtel de Ville.

Édifices particuliers.

Les anciennes habitations de la noblesse espagnole n'ont généralement rien de remarquable au point de vue monumental, et on pourrait se borner à une simple nomenclature. L'historien Ponz disait que la majeure partie ne se distinguait des habitations des particuliers que par la dimension. Il n'en est pas une qui mérite, non pas, comme dit Fernandez de los Rios, le titre pompeux de monument; mais qui puisse jamais, en disparaissant, laisser quelque regret aux arts ou aux études historiques.

Plus intéressantes sont les habitations qui datent seulement du milieu du siècle dernier, et qui ont remplacé les constructions anciennes sans pouvoir tirer parti de ce qui subsistait. On signalera les suivantes dans cette revue rapide.

Palais du duc de Liria. Il forme un vaste parallélogramme rectangulaire avec treize ouvertures sur la principale façade et cinq sur les petits côtés. Le corps saillant du milieu est surmonté d'une attique, d'aspect un peu théâtral, portant les armes de la maison de Liria. Le palais est séparé de la plaza de

Afligidos par une vaste cour fermée d'une belle grille. Il est bas, un peu écrasé ; la façade, dessinée par Ventura Rodriguez, présente une belle colonnade d'ordre dorique. Il renferme une bonne galerie de tableaux.

Palais du comte de Altamira (calle Ancha de San Bernardo, 18). Le plan de ce palais avait été dessiné par Ventura Rodriguez, et n'a été exécuté que sur une très-petite partie, mais cette partie est d'une remarquable exécution, de proportions parfaites et d'un grand effet ; le reste n'a rien qui le distingue des habitations voisines.

Palais du duc de Villahermosa. Il occupe l'angle gauche de la carrera de San Geronimo, sur le Prado. C'est une vaste habitation peu monumentale, construite en briques, dans laquelle on cite surtout une magnifique salle de bal à voûte lambrissée, une bibliothèque dont une partie a appartenu aux Argensolas, de beaux tableaux, et des tapisseries fort anciennes dont on pavoise la façade du palais les jours de fêtes royales.

Le *Palais du marquis de Casa Riera* (calle de Alcala, 64) occupe l'emplacement d'un ancien couvent ; il possède un vaste jardin et des salons richement décorés.

Le *Palais de Medinaceli* forme, sur la carrera de San Geronimo, l'angle opposé à celui de Villahermosa. Il vient d'être presque entièrement reconstruit dans le style du XVIIe s. ; le terrain qu'occupent les nombreux bâtiments et les jardins a une étendue de 245,000 pieds carrés. On y remarque une salle d'armes dont la principale pièce est le harnais de guerre du grand capitaine Gonzalve de Cordoue, et qui renferme en outre quelques pièces de canon des premiers temps, des mousquets à rouet et à mèche, des escopettes arabes, des hallebardes, des pertuisanes, des armures complètes d'hommes d'armes, collection d'autant plus intéressante que ce sont tous des trophées ou des souvenirs de cette noble famille. La bibliothèque se compose de 15,000 volumes ; la galerie de tableaux possède de très-beaux originaux, et les appartements particuliers sont meublés avec une rare richesse. Le visiteur y retrouvera ce beau portrait de la duchesse de Medinaceli, en costume national andalou, de don Federico de Madrazo, qui a si vivement attiré l'attention à la grande exposition de Paris en 1855.

Le *Palais d'Alcañices,* qui était autrefois habité par le favori Louis de Haro, à l'angle de la calle d'Alcala et du Prado, a été restauré par le duc de Sexto. L'ornementation en est lourde et disproportionnée. Ce palais possède des archives précieuses.

Le *Palais de l'Infantado*, calle de San Pedro, a peu d'apparence extérieure; la distribution intérieure est remarquable, les salons sont fort beaux. La bibliothèque, la salle d'armes, les remises et les écuries méritent d'être visitées.

On peut signaler aussi l'*hôtel d'Oñate* (calle Mayor), plutôt à cause de son étendue que du mérite de son architecture ; la maison de la calle Torrijos où naquit le général *Torrijos,* fusillé à Malaga, en 1831, l'une des plus illustres victimes des révolutions espagnoles ; puis encore. une maison de modeste apparence, dans la calle de Cervantès, sur la façade de laquelle on lit, en lettres d'or, sur une plaque de marbre blanc :

Aqui vivió y murió
Miguel de Cervantès Saavedra,
Cuyo ingenio admira el mundo.

Et enfin la *casa de los Guzmanes,* à l'extrémité de la calle Mayor près de la cuesta de la Vega. C'est dans cette habitation que François Ier fut retenu prisonnier.

Beaucoup d'autres demeures de l'ancienne noblesse espagnole sont devenues des maisons bourgeoises, ou ont été affectées à des adminis-

trations, à des industries, à des hôtels ou à des cafés. Les plus remarquables habitations actuelles sont aujourd'hui l'œuvre de l'aristocratie moderne, celle de l'industrie, du commerce, de la banque, et aussi celle de la politique.

On signalera d'abord l'ancien *Palais de Salamanca*, aujourd'hui hôtel de la Banque hypothécaire (Paseo de Recoletos). — Le nouvel *hôtel Salamanca* construit par le duc d'Uceda, sur le terrain des Salesas, dans le style Louis XIV. — Le *Palais de M. Xifré*, en style arabe de la meilleure époque, à l'angle de la calle Lope de Vega et et du Prado. — Le *Palais de Portugalete*, construit en en 1874, par un architecte français, M. Adolphe Ombrecht; il est un peu de tous les styles; on y remarque le patio, la salle de billard, la salle de bains, et un beau plafond de don Marcelo Contreras. Le *Palais de M. Finat*, sur la calle Ramon de la Cruz. — Les palais *Anglada*, à l'extrémité du quartier Salamanca, et *Murga* à l'entrée des Recoletos.

Places.

Parmi les 72 places qui figurent dans les statistiques de Madrid, trois ou quatre seulement méritent ce nom; les autres ne sont que des élargissements de rue ou des carrefours. Aussi le peuple ne les appelle-t-il que des *plazuelas*, petites places. Voici celles que leur forme régulière ou leur importance historique recommande à l'attention du voyageur.

Plaza Mayor.—Philippe III fit démolir les vieilles maisons qui entouraient cette place depuis le règne de Juan II, et, par ses ordres, l'architecte Juan Gomez de Mora les reconstruisit sur un plan uniforme. La plaza Mayor forme un rectangle de 122 mèt. de long sur 94 de large. Ses quatre côtés sont entourés d'un portique dont les piliers, hauts de 21 mèt., supportent les trois étages des maisons qui la décorent. Des arcs cintrés mettent cette place en communication avec les rues voisines.

La plaza Mayor a servi de théâtre aux auto-da-fé, aux pièces religieuses de Lope de Vega, aux exécutions criminelles ou politiques, aux manifestations populaires et aux fêtes publiques, tournois ou *corridas*, que les rois présidaient du balcon de la *Panaderia*. Un square elliptique distribué en parterres garnis de fleurs et entouré d'une grille à hauteur d'appui occupe la plus grande partie de la place. Au milieu, sont des bassins avec jets d'eau et au centre s'élève la statue équestre de Philippe III, fondateur de cette place, sur un piédestal qu'entoure une grille de fer. Cette statue, exécutée d'après un tableau de Pantoja de la Cruz, par des artistes italiens, laisse beaucoup à désirer, le cheval surtout; mais, malgré ces défauts, l'ensemble en est majestueux. Une chaussée pavée, sillonnée par les rails d'un *tramvia*, entoure le square et le sépare des galeries qui occupent le rez-de-chaussée des quatre côtés de la place. De grandes ouvertures voûtées communiquent avec les principales rues voisines.

Plaza de Oriente. — Le palais royal était borné du côté de l'E. par de lourdes et vieilles constructions que le roi Joseph fit démolir dans l'intention de faire une grande place. Son règne agité ne lui permit pas de réaliser ce projet. Au retour de Ferdinand VII, cet espace était encore un désert exposé au soleil et aux vents glacés du Guadarrama. C'est seulement en 1841 qu'ont été entrepris les travaux qu'on admire aujourd'hui.

Cette place demi-circulaire est entourée d'une promenade, entre les arbres de laquelle s'élèvent, de distance en distance, 44 statues colossales en pierre.

Ces statues n'ont pas été faites pour la place qu'elles occupent;

elles avaient décoré d'abord la terrasse supérieure du palais. On les en descendit de crainte que leur poids ne compromît la solidité du monument. — Au centre est un square de forme ovale, un peu plus élevé que le sol de la place, et entouré d'une grille. On a planté de chaque côté deux jardins. Au milieu du square (les Espagnols disent *glorieta*) et sur un soubassement en granit, s'élève un monument portant une magnifique et célèbre statue équestre du roi Philippe IV, dont le grand-duc de Toscane fit hommage au roi en 1640. Cette statue fut exécutée par le Florentin Pietro Tacca d'après une peinture de Velazquez. Le roi monte un cheval qui galope, et cette œuvre hardie n'est, dit-on, en équilibre que grâce aux conseils donnés à l'artiste par le célèbre Galilée. Le même mouvement a été donné par Bosio à la statue de Louis XIV de la place des Victoires, à Paris. Le piédestal est très-élevé et de forme rectangulaire. Deux inscriptions mentionnent l'époque où ce monument a été érigé ; des bas-reliefs représentent Philippe IV donnant la croix de Santiago à Velazquez, et une allégorie rappelant la protection que ce roi accorda aux lettres et aux arts. Au-dessous des inscriptions, on voit deux fleuves, représentés par deux vieillards, vidant leur urne dans des vasques dont le trop-plein se déverse dans un grand bassin demi-circulaire. Quatre lions beaucoup plus grands que nature occupent les angles du soubassement.

L'édifice un peu lourd du Théâtre-Royal termine la place, du côté opposé au palais.

Plaza del mediodia del Palacio.— Cette place se développe en avant du palais ; elle est limitée au N. par la façade principale, au S. par l'Armeria, à l'E. par une galerie inachevée qui rattache le palais à l'Armeria. Du côté de l'O., qui sera également fermé par une galerie parallèle, le terrain descend en pentes rapides vers la *Vega* ou la vallée du Manzanarès, et la vue s'étend sur un vaste horizon. La place gagnera en régularité à l'achèvement de la galerie, mais cette vue magnifique sera entièrement cachée. Lorsque les deux galeries seront terminées, on abattra l'Armeria, qui sera remplacée par une grille. Ce sera le complément des plans de Sachetti. On dit aussi qu'on élèvera sur la place un monument, soit à Philippe II, qui choisit Madrid pour capitale, soit à Philippe V, qui fit construire le palais.

Puerta del Sol. — La *Puerta del Sol* ne mérite, ni par sa grandeur, ni par la beauté de ses édifices, l'immense réputation dont elle jouit. Ce n'est pas une *porte*, bien que le nom le dise; il y avait là tout simplement autrefois une chapelle, le *Buen Succeso*, avec une peinture à l'image du soleil au-dessus du portail. Ce n'est pas non plus une place dans le vrai sens du mot, mais un carrefour allongé où aboutissent les plus belles rues du nouveau Madrid. Son étendue est très-bornée, puisqu'elle n'a que 200 mèt. de long, et que sa plus grande largeur est de 50 mèt. Elle doit sa célébrité à sa physionomie toute particulière, à la foule qui s'y presse à toute heure du jour. Elle est entourée de belles constructions, mais aucune n'a un caractère monumental, pas même l'ancien hôtel des *Correos* occupé par le ministère de la *Gobernacion*. Dans ces édifices se trouvent les principaux hôtels, et, au rez-de-chaussée, des magasins élégants et les cafés les plus fréquentés.

Au milieu de la place s'élève un bassin de dimensions modestes, avec un jet d'eau et une gerbe dont le débit pourrait être considérable, mais qu'on est obligé de modérer en raison de l'exiguïté du bassin. En avant et en arrière de ce bassin, dans le plus grand axe de la place, ont été placées deux colonnes lampadaires

portant 5 becs de gaz. Entre le bassin et les refuges qui entourent les candélabres, se dessinent les courbes et les croisements des voies de tramvias venant des quatre points cardinaux de la ville, et qui ont à la Puerta del Sol leur point de correspondance. Le long des édifices se développent de larges trottoirs, ornés des divers embellissements importés par la civilisation moderne, des vespasiennes et des kiosques lumineux. Il est utile de dire, à propos de la première de ces importations, qu'elle est d'autant plus utile à Madrid qu'il y est sévèrement interdit d'y suppléer ailleurs. Les kiosques, les colonnes et certains autres édifices d'une utilité semblable ont à Madrid un caractère de lourdeur et de mauvais goût qui en excuse moins la présence sur la voie publique. Il faut ajouter à cela, sur le « côté soleil » de la puerta del Sol, de gros piliers soutenant des tringles en fer, fixées aux maisons par l'autre extrémité, et sur lesquelles pendant la saison d'été sont tendus des *velaria* destinés à ménager un peu d'ombre aux promeneurs.

La *Puerta del Sol* est le point central, le cœur de la ville. C'est là qu'aboutissent les grandes artères : au N. la calle de la Montera, la calle del Carmen, la calle de Preciados ; à l'O. la calle del Arenal et la calle Mayor; au S. la calle de Correos, la calle de las Carretas, la calle Espoz y Mina ; à l'E. la carrera San Geronimo et la calle d'Alcala. C'est de là que la vie pénètre à toutes les extrémités de la ville. C'est la place publique, le *Forum*. La base de pierre des candélabres, — *las farolas*, — qui occupent le centre de la place, devient au besoin la tribune aux harangues, et, dans l'occasion, les improvisateurs ne manquent pas. C'est le salon public de toute cette classe moyenne qui n'aime pas la maison, et à qui il faut du soleil, des nouvelles et la cigarette ; c'est la bourse du petit commerce, des *arrieros* et des *mozos de cordel*. Vous y reconnaîtrez les premiers à leur veste ronde, — la *zamarra*, — en astracan, en peau d'agneau bien frisée, ou en drap orné d'applications de velours et de drap de couleur. Les seconds sont tous enfants des Asturies et de la Galice, ce sol renommé par la naïveté de ses habitants. Les *gallegos*, ces braves gens robustes et travailleurs, sont rangés sur un des côtés de la place, portant enroulées autour du corps de longues cordes de sparterie avec lesquelles ils assujettissent leurs fardeaux. Les gallegos sont les portefaix de Madrid.

La *Puerta del Sol* est couverte, à toute heure du jour, de groupes nombreux qui discutent et qui se communiquent la chronique, et au milieu des groupes circulent avec leurs éventaires de bois blanc, criant et provoquant l'acquéreur, les marchands de *fosforos* (les allumettes de cire), la plus petite et la meilleure des choses d'Espagne, de papiers à cigarette des célèbres fabriques d'Alcoy, de billets de la loterie nationale et de *palillos*, ces petit curedents de bois qui se servent sur toutes les tables. La chronique arrive là toute fraîche du palais royal et du théâtre, de l'hôtel de la *Gobernacion*, de la chambre des députés, des bureaux des chemins de fer, des cafés en renom, du Prado et de la place des Taureaux. Il est étonnant qu'il n'y ait pas un journal de Madrid qui s'intitule la *Puerta del Sol*, ou du moins qu'il n'y ait pas, sous ce titre, une *gacetilla* dans chacun des nombreux journaux de la capitale.

Pour qui connaît la facilité d'improvisation et l'esprit poétique des Espagnols, leur goût passionné pour le quatrain, le sonnet et le bout-rimé, il faudrait encore quelque chose à la *Puerta del Sol :* les statues de Pasquin et de Marforio.

Plaza de las Cortes. — Nous ne

parlons de cette place irrégulière et montueuse que parce qu'un monument y a été élevé à Miguel de Cervantès. — La statue de l'immortel écrivain fut exécutée à Rome par Antonio Sola et fondue en Prusse. Les journaux de Rome en firent le plus grand éloge. On ne saurait l'accepter qu'en faisant abstraction de l'homme qu'elle représente. Avant d'avoir lu l'inscription mise sur son piédestal, beaucoup trop élevé (pour le dire en passant),

A Miguel de Cervantès Saavedra,
Principe de los Ingenios españoles.
Año de 1835,

tout étranger croira voir un jeune officier de fortune du temps de Philippe III. Le costume, la pose et même le papier qu'il tient dans la main droite, tout contribue à cette erreur. Cervantès a bravement combattu à Lépante, c'est vrai; mais s'il est célèbre aujourd'hui, c'est comme écrivain et non comme soldat. L'épée et l'attitude décidée sont de trop dans cette image du grand penseur. Le monument ne fait pas songer à l'auteur du *Don Quichotte*.

La *plaza Santa Ana*, pratiquée sur l'emplacement d'un couvent du même nom, à une extrémité de la calle del Principe et devant la façade du *Teatro español*, est un joli jardin bien planté. Elle s'est appelée suivant les circonstances : Plaza del Principe et Plaza de Topete. — La *Plaza de Bilbao* est un jardin, s'élevant en terrasse au-dessus du sol des rues qui y aboutissent. — La *Plaza del Progreso* occupe l'emplacement de l'ancien couvent de la Merced ; la statue de Mendizabal s'élève au centre.

Fontaines.

Madrid, la ville la plus altérée du monde, a dit Théophile Gautier, a bien de quoi satisfaire maintenant sa soif dévorante. Le canal du Lozoya (dont il sera question plus loin) lui fournit une quantité considérable d'eau excellente. Le temps n'est plus où les *aguadores* passaient les nuits à recueillir pieusement dans leurs barils l'eau que distillaient goutte à goutte les sphinx, les tortues et les mascarons des fontaines. Tout Madrilègne peut avoir de l'eau du jour, — il n'a pas même besoin d'aller la chercher, elle va le trouver jusqu'au troisième étage.

Le métier de porteur d'eau, moins lucratif depuis l'amélioration que nous venons de signaler, est exercé généralement par les habitants des Asturies et de la Galice. C'est un privilège concédé par l'alcade corrégidor, et pour l'obtenir il faut, indépendamment d'une petite somme, une réputation de probité intacte. L'*aguador* qui se retire vend sa place, comme chez nous les agents de change ou les notaires, ou comme les décrotteurs du Pont-Neuf.

La fontaine de la petite place de *Lavapiès* se compose d'un socle général sur lequel s'élève un soubassement de forme octogone, surmonté d'une belle statue d'Adonis ou d'Endymion. Aux deux côtés E. et O. sont deux bassins. A leur pied, une enceinte formée de bornes et de barres de fer sert de dépôt aux barils des aguadores. — Les ornements et les sculptures de la fontaine de la rue de *Segovia* ne sont ni du même style ni de la même époque; mais, en apprenant qu'ils ont appartenu à d'autres monuments, on trouve qu'on en a tiré un très-bon parti. — La fontaine de la *red de San Luis* est moderne. Une colonne entourée de plantes aquatiques et surmontée d'une vasque en forme le centre, et, à sa base, sont quatre petits Génies, assis sur des dauphins qui vomissent de l'eau. L'eau potable est fournie par deux grenouilles et deux tortues.

Ces fontaines font partie de celles qui doivent assurer l'alimentation publique. Parmi celles qui contribuent à l'ornementation et à l'em-

bellissement de la ville, il importe de citer la fontaine de *Cybèle* à l'entrée de la calle d'Alcala. La déesse, assise sur un char traîné par deux lions, est entourée d'attributs d'une belle exécution. La fontaine est au milieu d'un petit square planté, fermé par une grille. — La fontaine d'*Apollon* est située au milieu de la plus belle partie du Prado, celle qu'on nomme le *salon;* elle se compose d'un fût carré dont la base supporte quatre vasques superposées où l'eau est versée par des mascarons. Sur la corniche sont assises quatre statues représentant les Saisons. Le dieu, debout, est placé sur un piédestal circulaire qui couronne le monument. — Le vaste bassin de la fontaine de *Neptune* est à la suite du salon, dans l'axe de la carrera San Geronimo. Neptune, tenant de la main droite une couleuvre enroulée autour du bras, et de la main gauche le trident, est debout sur un char formé d'une conque renversée, flanquée de roues à palettes. Le char est conduit par deux beaux chevaux marins à demi plongés dans l'eau du bassin, où apparaissent des têtes de tritons lançant des gerbes d'eau. — Les *Cuatro Fuentes* (les quatre fontaines) se trouvent sur une place circulaire formée par le Prado, entre le Musée et le Jardin botanique. Elles sont en pierre blanche et semblables. Un jeune triton étreint un dauphin, au centre d'une vasque supportée par une colonne ornée de têtes d'ours. — Plus loin on rencontre la fontaine de l'*Alcachofa*. Elle se trouve à l'extrémité du Prado et du Jardin botanique, à la rencontre de la calle d'Atocha. Elle se compose d'un bassin, au milieu duquel s'élève une colonne soutenue par un triton et une néréide. Cette colonne est surmontée d'une vasque portant un artichaut (*alcachofa*), dans les feuilles duquel sont groupés des enfants. — Il faut mentionner aussi la *Fuente Castellana*, située à l'autre extrémité des promenades qui entourent cette partie méridionale de Madrid. Le monument se compose d'un obélisque de granit rouge, couronné par une étoile de bronze et supporté par un soubassement en granit.

Édifices religieux.

Les églises de Madrid,— aucune n'a rang de cathédrale,— ne se font remarquer ni par leur beauté ni par leur grandeur. Elles se ressemblent toutes ; on dirait qu'elles ont été tirées du même moule. Ce sont toujours de larges croisées, de hautes coupoles, d'énormes piliers, de lourdes arabesques. La lumière y est ou trop rare ou criarde, et une piété un peu puérile y a prodigué les ornements de mauvais goût. Ce ne sont que retables plus ou moins dorés qui cachent ou écrasent les quelques tableaux de maître qui s'y trouvent encore. Ces observations générales ne s'appliquent pas aux chapelles des couvents, mais seulement aux paroisses.

Églises paroissiales. *Santa Maria*. Cette église, qui a son entrée principale sur la place des *Consejos*, est, dit-on, la plus ancienne de Madrid. Son architecture est fort pauvre, et on ne peut y signaler que la chapelle de Santa-Ana et la statue de *Nuestra Señora de la Almudena*. La chapelle possède, au milieu d'un retable dont la matière vaut mieux que le travail, un tableau d'*Alonso Cano*. La statue, d'après la tradition, fut sculptée par Nicodème et peinte par saint Luc.

San Ginès (calle del Arenal). Un incendie a privé cette église, en 1834, de la plupart des curiosités qui l'enrichissaient; c'est une des plus grandes et des plus claires de Madrid, sa forme est celle de la croix latine. On y remarque surtout le tableau et les sculptures du maître-autel, la chapelle du *Santisimo Cristo* et la *Santa Boveda*.

Santa Cruz (calle de Zaragoza).

Nous ne mentionnons cette église (reconstruite dans la seconde moitié du dernier siècle), dont l'intérieur est très-sombre et le portail d'un style bizarre, qu'à cause de sa tour qui mesure 39 mèt., et du haut de laquelle on domine tout Madrid. On nommait cette tour autrefois l'*Atalaya de la Corte.*

San Andrès (plaza San Andrès). L'église d'aujourd'hui n'est pas celle où allaient prier les rois catholiques lorsqu'ils habitaient la maison de *Lasso de Castilla.* Elle ne date que du XVIIe siècle, et n'a de remarquable que la *chapelle de San Isidro.* Cette chapelle, qui est une véritable église, fut construite à frais communs par Philippe IV, Charles II et la ville, en l'honneur du saint laboureur, patron de Madrid ; elle coûta, à ce qu'on assure, 12 millions de réaux. Elle se compose de deux nefs : la première est carrée, la seconde octogone et surmontée d'une coupole ; l'une et l'autre sont revêtues, presque en entier, des marbres les plus beaux. Dans la première, on admire quatre tableaux de *Ricci* et de *Careño*, représentant des miracles de san Isidro ; dans la seconde, la vie de la Vierge par *Francisco Caro.* Le retable de la salle octogone est tout en marbre et surchargé d'ornements et de statues.

San Justo y Pastor (calle San Justo, entre les rues de Atocha et de las Huertas). La façade de San Justo est la plus belle de celles des paroisses de Madrid. Elle est de forme convexe et décorée de bas-reliefs et de statues représentant les vertus théologales ; deux petites tours ornées de pilastres concourent à la beauté de l'ensemble. L'intérieur se compose d'une seule nef ; on y voit de beaux retables, des sculptures modernes qui ne sont pas sans valeur, et des fresques dues aux frères Velazquez.

Parmi les seize paroisses de Madrid, les cinq dont on vient de parler sont les seules qui offrent quelque intérêt. Nous nous bornons à mentionner les autres :

San Martin (calle del Desengaño);

El Salvador (plazuela de San Nicolas) dont la tour était nommée l'*Atalaya de la villa;*

San Pedro (calle del Nuncio) ;

San Sebastian (calle San Sebastian) ;

Santiago (calle Santiago) ;

San Luis (calle de la Montera), qu'on appelle aussi *Saint-Louis-des-Français ;*

San Lorenzo (calle del Salitre);

San José (calle de Alcala) ;

San Millan (plazuela de San Millan) ;

San Ildefonso (plazuela de San Ildefonso);

San Marcos (calle San Leonardo).

Églises des couvents. — *San Isidro el Real.* Après l'expulsion des Jésuites, en 1769, Charles III fit transporter dans cette église, remarquable par ses belles proportions et par sa richesse, les reliques de San Isidro et de sa femme, santa Maria de la Cabeza. On y remarque une statue de san Isidro, sur un trône de nuages ; celles de la Foi et de l'Humilité, à côté du tombeau du saint patron de Madrid ; la Sainte-Trinité, qui est sur le maître-autel, par Raphael Mengs ; saint François Borgia et saint Louis de Gonzague sur les autels latéraux ; deux scènes de la Passion ; saint Pierre et sainte Madeleine dans la chapelle du *Santisimo Cristo*, par Ricci... Cette église est un véritable musée, et il suffit de citer les noms des artistes qui y ont contribué : Giordano, Alonso Cano, le divin Moralès, Palomino, Donoso, Cuello, Carducci, Herrera le jeune, etc. San Isidro est la plus grande des églises de Madrid et en deviendra sans doute la cathédrale. Il n'y a à blâmer que la profusion des dorures du dôme qui surmonte la croisée, et la multiplicité des piliers qui ornent l'intérieur. La façade est formée de trois portes entre quatre demi-colonnes,

et de deux pilastres aux extrémités, qui supportent une corniche surmontée d'une balustrade. — Des deux côtés s'élève une tour inachevée. C'est dans cette église que se célèbrent les solennités de la cour ou de la ville, et qu'ont été déposés, en 1853, les restes de *Fernandez Moratin* et de *Donoso Cortez.*

Descalzas Reales (place de ce nom). Ce monastère fut fondé par doña Juana, fille de Charles-Quint, et mère de Sébastien, roi de Portugal, sur les terrains qu'occupait le palais de son père. La façade, construite en pierre et en brique, est sévère, comme la plupart des œuvres exécutées sous Philippe II.

La Encarnacion (à l'un des angles de la Plaza de Oriente). Cette église, construite en 1616, par Marguerite d'Autriche, femme de Philippe III, et restaurée au XVIIIe siècle par l'architecte Ventura Rodriguez, est peut-être la plus élégante de Madrid. — Le grand retable, qui a un tableau de Vicente Carducci, est de toute beauté. Le tabernacle, les autels latéraux, les tribunes, en un mot tous les ornements intérieurs, ont été faits sous la direction du célèbre Rodriguez. Un grand nombre de peintures et de sculptures méritent l'attention de l'artiste. Nous signalerons seulement les *Noces de Cana*, par Bartolomé Roman, dans la sacristie; *Saint Philippe* et *Sainte Marguerite*, par Vicente Carducci, sur leur autel respectif, et enfin les statues de saint Augustin et de sainte Monique, par Gregorio Hernandez.

Salesas Reales (place de ce nom). (Voir *Palacio de Justicia.*) Ce célèbre monastère a été supprimé en 1870, et les services judiciaires y ont été installés.

San Francisco el Grande (place de ce nom). Une première église avait remplacé l'humble ermitage bâti par ce saint patriarche, au XIIIe siècle. Celle qui existe aujourd'hui a été terminée en 1784. C'est une rotonde de 32 mèt. 50 c. de diamètre et de 43 mèt. d'élévation jusqu'à la naissance de la coupole. Elle est entourée de sept chapelles ornées d'assez beaux tableaux. Il est fâcheux que ce temple grandiose se trouve dans un vilain quartier. Un décret des Cortès a érigé *San Francisco el Grande* en Panthéon national, et l'a désigné comme lieu de sépulture des grands hommes. Le couvent sert aujourd'hui de caserne d'infanterie et de prison militaire.

Nuestra Señora de Atocha (à l'extrémité orientale du Prado). Ce monastère a été reconstruit en 1813 par Ferdinand VII. L'image de la Vierge, d'après la légende, a été apportée en Espagne par saint Pierre. Cette église, décorée avec goût, comblée de présents, est une des plus belles de Madrid. La nef est pavoisée de drapeaux espagnols et étrangers. C'est à Nuestra Señora de Atocha que se célèbrent les mariages de la famille royale, et que les troupes prêtent serment de fidélité. — Le couvent est occupé par l'hôtel des Invalides.

Capilla del Obispo. Cette chapelle date du règne des Rois catholiques, Isabelle et Ferdinand. Les deux battants de la porte d'entrée sont chargés de bas-reliefs très-bien conservés ; les colonnettes et les plates-bandes de l'intérieur rappellent le style gothique dont Madrid offre si peu d'exemples. Le grand retable, orné d'une multitude de statues, les tombeaux de Francisco de Vargas et de sa femme, Inès de Carvajal, sont certainement d'un beau travail ; mais on admire surtout le magnifique mausolée de l'évêque de Plasencia. Voici une partie de la description qu'en donne Mesonero Romanos : « Dans une grande niche, dont le bas-relief du fond représente Jésus dans le jardin des Oliviers, la statue du prélat est agenouillée sur une estrade devant un riche prie-Dieu. Derrière, et au pied des degrés, on voit les statues de son aumônier et de deux autres

prêtres tenant la crosse et la mitre. La richesse des accessoires le dispute au naturel des figures, qui sans doute sont des portraits. De chaque côté de la niche, des colonnes *plateresques* soutiennent un second corps, dont le centre est occupé par une image de la Vierge. Frises, corniches, piédestaux, soubassements, tout est orné de figurines, de guirlandes, d'arabesques capricieuses exécutées avec le plus grand art. Pour donner une idée de ce travail, nous ajouterons qu'il y a dix-sept statues se détachant complètement du fond, et une quarantaine en relief plus ou moins saillant. L'ensemble de ce mausolée, ouvrage du sculpteur Giralte, manque de style et de grandeur; mais chaque partie, prise séparément, est parfaite. Ce monument est d'autant plus précieux qu'il est le seul à Madrid qui fasse connaître le point où en était la sculpture sous Charles-Quint. »

Cimetières. — Malgré les inconvénients reconnus de la sépulture dans les églises et dans les couvents, malgré plusieurs prohibitions royales, cette vieille habitude subsistait encore en Espagne, lorsque Joseph Bonaparte fut mis par son frère à la tête de ce royaume. Pour en finir avec cet abus, le nouveau roi fit construire les cimetières de la porte de Fuencarral et de celle de Tolède, et défendit, sous des peines sévères, d'enterrer partout ailleurs. — Ces cimetières diffèrent complètement des nôtres, et la différence n'est pas à leur avantage. Au lieu de nos champs de repos, on peut même dire de nos jardins de repos, ce sont des cours désolées, sans un arbre, sans un brin d'herbe. Ces cours sont entourées de murailles percées de plusieurs rangées de niches superposées comme les cellules d'une ruche. Moyennant 120 fr., le cadavre peut occuper cette niche pendant quatre ans. Si, au bout de ce temps, le loyer n'est pas renouvelé, il passe à l'ossuaire commun. L'adoption de ce système fort peu gracieux fut une concession faite au clergé; on ne voulut pas le priver des droits qu'il percevait sur la garde des morts; mais les cimetières généraux, dont il est chargé, sont si mal tenus, que des confréries en ont établi de particuliers, qui diffèrent seulement par un peu de verdure et par les galeries dont les cours sont entourées. Les monuments isolés sont fort rares dans les onze cimetières de Madrid. On remarque dans celui de *San Nicolas,* à droite du chemin de fer d'Alicante, le mausolée de Calderon de la Barca, pour lequel Martinez de la Rosa a composé l'épitaphe suivante :

Sol de la escena hispana sin secundo
Aqui Don Pedro Calderon reposa;
Paz y descanso ofrecele esta losa,
Corona el cielo, admiracion el mundo.

Ce cimetière renferme aussi les tombeaux de don Augustin Arguellès, l'un des tuteurs de la reine, et de deux célèbres littérateurs contemporains, don José Espronceda et don Mariano José de Larra, plus connu sous le pseudonyme de Figaro. *A Fuencarral* on voit le monument du marquis de Saint-Simon, qui, en 1808, défendit la porte de los Pozos contre les troupes de Napoléon; à *San Sebastian,* celui de la famille Fagoaga; à *San Ginès,* ceux de don Joaquin Fondesviela et du marquis de Espeja; à *San Justo,* celui de Genaro Perez de Villaamil, peintre; à *la Patriarcal,* le monument du grand poète Quintana.

Musées.

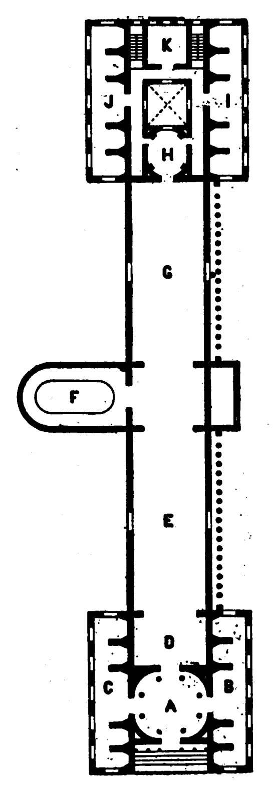
Real Museo. — Ferdinand VII, sous l'inspiration de la reine Isabelle de Bragance, sa première femme, conçut le projet de réunir en une collection unique les peintures dispersées dans les palais de Madrid et dans les résidences royales; il fit approprier, de ses deniers, les bâti-

ments que Charles III avait destinés à un musée des sciences naturelles. La reine Isabelle II, sa fille, continuant son œuvre, fit transporter au Musée Royal les meilleures toiles de l'Escorial, et aujourd'hui « le Musée de Madrid est le plus riche d'Europe »; on peut s'en rapporter à M. Viardot, qui les a visités tous. Pendant tout un siècle, le XVI[e], celui de la Renaissance, l'Espagne marchait à la tête de l'Europe; l'Italie, la Flandre et l'Allemagne lui étaient soumises, et il ne s'y faisait pas une grande œuvre qui ne fût offerte à Charles-Quint, et après lui, à Philippe II. Les successeurs de ces deux grands rois perdirent leurs provinces, mais ils conservèrent et augmentèrent leurs richesses artistiques. Philippe IV, l'ami de Velazquez, employa les derniers écus d'un trésor épuisé en achats d'œuvres d'art. Philippe V, petit-fils de Louis XIV, et Charles III qui fit tant pour l'embellissement de Madrid, accrurent encore les richesses amassées par la dynastie autrichienne. Voilà comment Madrid possède tant de tableaux précieux. Cependant, malgré leur nombre et leur beauté, ils ne forment pas un vrai musée, mais seulement une collection sans pareille. Le Musée de Madrid n'est ni complet ni proportionné; les origines des différentes écoles n'y sont pas représentées, et dans ces écoles, tandis que tel maître a presque tout son œuvre, tel autre, aussi illustre, n'a pas même une esquisse. Au point de vue historique et chronologique, le Musée de Madrid est inférieur à celui du Louvre; mais, considéré comme réunion de chefs-d'œuvre, il lui est préférable.

Faire un choix entre les *deux mille deux cent cinq* tableaux inscrits sur le catalogue ne serait pas chose facile, si nous n'étions guidés par les excellents travaux de MM. Louis Viardot et Clément de Ris, et aussi par le remarquable catalogue de don Pedro de Madrazo.

L'édifice du Musée Royal n'offre rien de remarquable dans son ensemble. Les parties étudiées séparément en sont belles, mais son développement considérable le fait paraître lourd et écrasé. Comme plusieurs des monuments de Madrid, il est bâti sur un terrain en pente, et les étages se confondent. En entrant par la façade principale, celle qui donne sur la rampe de San Geronimo, on arrive dans un vestibule circulaire, orné de huit grosses colonnes, et surmonté d'une lanterne. Le plan ci-contre indique cette distribution. Des deux côtés sont deux galeries de 40 mèt. de long sur 10 de large, consacrées aux peintres espagnols et italiens. En face, un grand arceau donne accès dans une galerie voûtée, longue de 105 mèt., large et haute de 10. Cette galerie est éclairée par en haut et contient également des tableaux des deux grandes écoles. Au milieu, à gauche, s'ouvre une porte donnant entrée dans ce qu'on appelle le *salon de la Reyna Isabel*, salon de forme elliptique, éclairé par une voûte malheureusement trop basse, et dans lequel ont été réunis, sans acception d'écoles, les principaux chefs-d'œuvre du Musée. C'est la *Tribune* de Florence, et le *Salon carré* de Paris. Le plancher de ce salon est ouvert au milieu et soutenu par des colonnes en fonte bronzée; cette ouverture laisse apercevoir, à l'étage inférieur, dans une *hypogée*, suivant l'expression de M. Clément de Ris, les principales sculptures, qui détachent la blancheur de leurs marbres au milieu d'une demi-obscurité. En revenant dans la grande galerie on y trouve, en travers, entre la porte du Salon de la Reine et la travée où est placé le *Spasimo* de Raphaël, deux merveilleuses vitrines renfermant des cristaux taillés incrustés d'or et d'émaux, « les joyaux du musée ». En suivant, à gauche, la galerie centrale, on arrive à une autre rotonde dans laquelle a été

réunie l'école française. De chaque côté s'ouvrent deux corridors con-



LÉGENDE. — A. Vestibule. — B. Salon des peintres espagnols. — C. Salon des peintres italiens.—D. Espagnols contemporains. — E. Galerie principale, espagnols.—F. Salon de la Reine.—G. Galerie principale, italiens.—H. École française. — I. École flamande et hollandaise. — J. École flamande et hollandaise. — K. Différentes écoles. — Au-dessous, écoles flamandes. — Étage supérieur, Salle de Goya.

duisant aux salles de la peinture flamande et hollandaise, salles qui se retrouvent identiquement à l'étage inférieur et qui communiquent aux galeries de sculpture. La grande galerie, la salle française, le salon de la reine Isabelle, reçoivent le jour d'en haut; les deux salles espagnoles et les quatre salles flamandes sont éclairées latéralement; l'installation récente de ces dernières salles a été faite avec le meilleur goût. Ce qui frappe dès le premier moment, dans cette installation générale, c'est l'absence complète de *dévers,* c'est-à-dire de cette inclinaison calculée de manière que le regard arrive plus directement au tableau, et sans miroitage.

Nous devons dire maintenant, que toute cette magnifique collection est parfaitement entretenue; les repeints sont rares; les restaurations, en très-petit nombre, sont faites avec une grande réserve et une habileté remarquable. Le climat sec et pur de Madrid est certainement pour beaucoup dans ce magnifique état de conservation, et il permet de livrer les tableaux sans dangers à la seule patine du temps, et sans les recouvrir de ces triples couches de vernis qui les font briller comme des miroirs.

Nous avons adopté pour notre examen la division par écoles, et dans chacune d'elles nous mentionnons par ordre chronologique (le catalogue officiel a adopté l'ordre alphabétique) les principaux maîtres représentés et leurs ouvrages les plus importants.

Mais, avant tout, nous indiquons les principaux tableaux qui forment la magnifique exposition du salon de la Reine.

Le catalogue des peintures du musée de Madrid, rédigé avec une grande science et un soin particulier par l'éminent écrivain Don Pedro de Madrazo, indique ceux de ces tableaux qui ont été reproduits par la lithographie, ou qui figurent dans la remarquable collection photographique de M. Laurent, de Madrid.

Nous reproduisons ces indications : (L. — Lithographie du Musée ; Ph. — Photographie Laurent.)

SALON DE LA REINE ISABELLE.

1565. **Rubens.** *Saint Georges terrassant le dragon.* — Ph.
243. **Le Greco.** *Portrait d'homme.*
431. **Tintoret.** *Portrait de jeune homme.*
559. **Volterra.** *Le Calvaire.* — Ph.
756. **Joanès.** *La Visitation.*
106. **Castiglione.** *Gladiateurs romains.*
1442. **Metsys.** *Le Sauveur.*
521. **Vanni.** *Les Maries.*
760. **Joanès.** *Le Saint-Sauveur.* — Ph.
950. **Ribalta.** *Les évangélistes saint Jean et saint Matthieu.*
433. **Tintoret.** *Buste d'homme.*
155. **Dughet.** *Paysage montagneux.* — L.
1424. **Hemmeling.** *Triptyque, Sujets sacrés.* (*Oratoire de Charles-Quint.*) — Ph.
585. **École lombarde.** *Le Déluge.*
1291. **Christophsen.** *L'Annonciation, la Visitation, la naissance du Christ et l'Adoration*, retable en quatre compartiments.
762. **Joanès.** *Le grand-prêtre Aaron.* — Ph.
761. **Joanès.** *Melchisédech, roi de Salem.*
70. **École de Michel-Ange.** *Jésus-Christ mort.* — Ph.
1398. **Holbein.** *Portrait d'homme.* — Ph.
1989. **Claude Lorrain.** *Paysage au soleil couchant.* — Ph.
1330. **Van Dyck.** *Portraits de Van Dyck et du comte de Bristol.* — Ph.
411. **Tintoret.** *Sébastien Venieri, général vénitien.* — Ph.
1517. **I. Van Ostade.** *Concert grotesque* (Copie).
1322. **Van Dyck.** *La Duchesse d'Oxford.* — Ph.
2051. **Poussin.** *Paysage, la chasse de Méléagre.* — Ph.
795. **Mazo.** *Paysage montagneux.*
1484. **Moro.** *Portrait de la reine Marie d'Angleterre.* — Ph.
1331. **Van Dyck.** *Portrait de Henri Liberti, organiste d'Anvers.*
248. **Guerchin.** *Saint Pierre dans la prison.* — L.
1084. **Velazquez.** *Portrait de l'infante Marie d'Autriche, fille de Philippe IV.* — Ph.
982. **Ribera.** *L'échelle de Jacob.* — L. Ph.
1058. **Velazquez.** *Les Buveurs* (los Borrachos). — L. Ph.
890. **Murillo.** *Saint François de Paule.* — Ph.
1092. **Velazquez.** *Le bouffon de Philippe IV.* — Ph.
1558. **Rubens.** *Le serpent d'airain.* — L. Ph.
1327. **Van Dyck.** *Henri, comte de Bergh.*
1091. **Velazquez.** *Portrait d'un sculpteur*, d'abord attribué à Alonso Cano. — Ph.
690. **Carreno.** *Portrait de Pierre Iwanowitz Potemkin, prélat d'Ulech, ambassadeur du czar.*
60. **Bellino.** *La Vierge, l'enfant Jésus, sainte Ursule, Madeleine.* — Ph.
1584. **Rubens.** *Persée délivrant Andromède.* — Ph.
888. **Lotto.** *Un mariage au* XVe *siècle.* — Ph.
291. **Luini.** *La fille de Hérodias.* — Ph.
333. **Le Parmesan.** *Portrait d'une dame avec trois enfants* (Ricarda Malaspina). — L. Ph.
454. **Titien.** *Philippe II.*
1407. **Jordaens.** *Méléagre.* — Ph.
450. **Titien.** *Bacchanale.* — L. Ph.
533. **Véronèse.** *Moïse sauvé des eaux.* — L. Ph.
392. **Sassoferrato.** *La Vierge en contemplation.* — Ph.
349. **Pulzone de Gaëte.** *Portrait d'homme.*
90. **Annibal Carrache.** *L'Assomption de N.-D.*
395. **Sebastien del Piombo.** *Jésus portant la croix.* — Ph.
843. **Paul Véronèse.** *Vénus et Adonis.* — L. Ph.
367. **Raphaël.** *Portrait d'un cardinal.*
1386. **Gossaert.** *La vierge et l'enfant Dieu.* — Ph.
67. **Bronzino.** *Un jeune violoniste.* — Ph.
365. **Raphaël.** *La Vierge au poisson.* — Ph.
1063. **Velazquez.** *Mercure et Argus.* — Ph.
383. **Andréa del Sarto.** *Portrait de sa femme Lucrecia Fede.* — L.
135. **Corrège.** *La Vierge, l'Enfant Jésus et saint Jean.* — Ph.
417. **Tintoret.** *Portrait d'un prélat.*
371. **Raphaël.** *La Sainte Famille au lézard.* — L. Ph.
1410. **Jordaens.** *Une famille.* — Ph.
370. **Raphaël.** *La Vierge à la rose.* — Ph.
1120. **Zurbaran.** *Vision de San Pedro Nolasco.* — L. Ph.
850. **Moralès.** *La Vierge et l'Enfant.* — Ph.
295. **Mantegna.** *La mort de la Vierge.* — Ph.

451. **Titien.** *Offrande à la déesse des amours.* — L. Ph.
332. **Le Parmesan.** *Portrait d'un personnage inconnu.* — Ph.
453. **Titien.** *Charles-Quint.* — L. Ph.
1435. **Mengs.** *L'adoration des Bergers.*
236. **Giorgione.** *Sujet mystique, Sainte Brigitte.* — Ph.
341. **Pordenone.** *La Vierge, l'Enfant Jésus, saint Antoine et saint Roch.*— Ph.
1057. **Velazquez.** *Saint Antoine, abbé, visitant saint Paul.* — L. Ph.
1317. **Durer.** *Portrait d'homme.* — Ph.
1385. **Jean Mabuse.** *La Vierge et l'Enfant Jésus.* — Ph.
364. **Raphaël.** *La Sainte Famille à l'agneau.* — Ph.
1316. **Durer.** *Son portrait à 26 ans.* — Ph.
670. **Alonso Cano.** *La Vierge adorant son Fils.* — L. Ph.
1483. **Moro.** *Pejeron, bouffon des comtes de Benavente.* — Ph.
983. **Ribera.** *Jacob recevant la bénédiction d'Isaac.* — Ph.
1059. **Velazquez.** *La forge de Vulcain.* — L. Ph.
271. **Murillo.** *La Vierge tenant l'Enfant Jésus sur ses genoux.*
1075. **Velazquez.** *L'infant don Fernando d'Autriche, frère de Philippe IV.* — L. Ph.
1330. **Rembrandt.** *La reine Artémise*—Ph.
859. **Murillo.** *L'Adoration des bergers.*— L. Ph.
455. **Titien.** *Vénus et Adonis.* — L. Ph.
1233. **Van Dyck.** *Portrait du peintre David Rickaert.*
1049. **Claude Lorrain.** *Paysage, la Madeleine à genoux, le matin.* — L.
398. **Sébastien del Piombo.** *Jésus portant la croix.*
1039. **Sanchez Coello.** *Portrait d'un chevalier de Saint-Jacques.*
289. **Luini.** *L'enfant Jésus et saint Jean l'embrassant.*
335. **Le Parmesan.** *Sainte Barbe.*
412. **Tintoret.** *Portrait d'homme.* — Ph.
384. **Andréa del Sarto.** *La Vierge, l'enfant Dieu et saint Jean.* — L.
1354. **Van Eyck.** *La Vierge couronnée par deux Anges.*
108. **Catena.** *Jésus donnant les clés à saint Pierre.* — Ph.
14. **Angelico da Fiesole.** *L'Annonciation.* — Ph.
257. **Jules Romain.** *Sainte famille.*
1352. **Van Eyck.** *Un religieux en prière.* — Ph.
1818. **Van der Weiden.** *Descente de croix.* — Ph.
1104. **Velazquez.** *Portrait d'homme.*— Ph.
83. **Carrache.** *Jésus couronné d'épines.*
17. **Barrocci.** *La naissance de l'enfant Dieu.* — L. Ph.
757. **Joanès.** *Martyre de sainte Inès à Rome.* — Ph.
262. **Guido Reni.** *Assomption.*
1335. **Van Dyck.** *L'arrestation de Jésus-Christ.*
747. (Dessus de porte.) **Iriarte.** *Paysage.*

Galeries du Musée.

ÉCOLE ESPAGNOLE.

(Nous indiquons par le mot *salon* les œuvres qui figurent dans le salon de la reine.)

Vicente Macip (1523-1579), connu sous le nom de *Juan de Joanes*, est de tous les imitateurs de Raphaël celui qui en a le plus approché. — Parmi les 18 tableaux que possède le Musée. il faut remarquer nº 755, *la Cène*, et 749 à 753, une *Vie de saint Étienne*, en cinq compositions, depuis son ordination jusqu'à sa mise au tombeau.

Dominico Theotocopuli (1558-1625), surnommé le **Greco**. Ses œuvres, dont la meilleure est le *Christ mort*, nº 239, ne justifient pas la réputation que lui firent ses contemporains.

José Ribera (1588 1656), appelé *l'Espagnolet*. Le Musée compte 58 tableaux de ce maître, qui passa sa vie en Italie, imita Caravage à Rome, Corrège à Parme, et devint lui-même à Naples. — Dans sa première manière, nous signalerons : nº 977, *Saint Barthélemy, apôtre*, tenant un couteau avec lequel il se martyrise; — 1004, *Prométhée :* « du réalisme fait par un homme de génie (Cl. de Ris) »: la couleur est attaquée avec une telle furie qu'elle sauve ce que le sujet offre d'ignoble. — Dans la deuxième manière : 985, *Saint Paul ermite*, priant devant une tête de mort; 982 (salon), *Échelle de Jacob :* ne brille pas par ce que l'on nomme la couleur locale, mais est plein d'harmonie, malgré une violente opposition d'ombre et de lumière. — Enfin, dans la troisième manière, Ribera lui-même : 974, *Saint Jacques ;* 1000, *Saint Roch*, qui étaient à l'Escorial; et nº 989, *le Martyre de Saint Barthélemy*, dont tout le monde connaît la gravure : il est impossible de concevoir une plus belle tête que celle du saint.

Francisco Zurbaran (1598-1662). Ce maître fécond, qui excella à exprimer les

rigueurs de la vie ascétique, ne travailla pas pour les rois, et n'a rien au Musée de Madrid qui puisse faire apprecier son vrai mérite. Les nos 1120 (salon), *San Pedro Nolasco*, et 1121, *Sujet mystique*, méritent cependant de fixer l'attention. — Ph.

Velazquez de Silva (1599-1660) fut le peintre et l'ami de Philippe IV ; aussi presque tout son œuvre est au Musée de Madrid. « C'est là seulement, en présenee des 64 toiles que le Musée contient, que l'on peut admirer la fécondité, les ressources, la brosse toujours jeune, toujours active, jamais fatiguée, de ce grand artiste. » Velazquez s'est essayé dans tous les genres : histoire, paysage, portrait, animaux, intérieurs, nature morte, et dans tous il est maître. « Entre les 64 tableaux de Velazquez, dit M. Clément de Ris, j'en ai noté 33 comme des chefs-d'œuvre. » Faisons encore un choix dans ce choix : n° 1055, *le Christ en croix*, placé à côté de celui de Murillo, donne un éclatant démenti à ceux qui ont prétendu que le *privado* de Philippe IV manquait d'inspiration religieuse. L. Ph. — 81 (salon), *Portrait d'un sculpteur inconnu*, d'abord attribué à Alonso Cano ; — 1062, *las Meninas*, Ph.; — 1070, portrait de *Philippe IV*, Ph.; — 1071, portrait à cheval du *comte-duc d'Olivarès*, L. Ph. : — 138 (salon), *Réunion de buveurs* (*los Borrachos*) : sur un tonneau qui lui sert de trône, est assis l'un des buveurs, le front ceint de pampre, mais à moitié nu. A ses pieds s'agenouille une espèce de soldat, qui reçoit avec respect une couronne de lierre... C'est un de ces tableaux dont nulle description ne peut donner l'idée et dont nul éloge ne peut faire apprécier la beauté ; — 195 (salon), *la Forge de Vulcain*. Apollon informe Vulcain des rapports criminels qui existent entre Vénus et Mars. Cette composition manque de style ; mais, si on oublie le rang des personnages et si l'on ne veut y voir qu'un voisin officieux, s'empressant d'annoncer une mauvaise nouvelle, c'est un chef-d'œuvre de vérité. — 1060, *Reddition de Bréda* (*las Lanzas*). En présence des chefs des armées espagnole et flamande, le marquis de Spinola reçoit du gouverneur de Bréda les clés de cette ville. « Ce n'est plus de la peinture, c'est de l'éblouissement. » A gauche, les blonds Flamands aux faces rondes et rougeaudes ; à droite, les Espagnols au visage pâle, à la barbe pointue ; au milieu, les deux chefs. L. Ph. — 335, *les Filandières*, ou une fabrique de tapis. « Dans une chambre éclairée par un demi-jour, pendant l'ardeur de l'été, des femmes du peuple, à demi nues, sont occupées aux divers travaux de leur état, tandis que des dames se font présenter des tapisseries terminées. Tout le tableau est dans le clair-obscur, et l'artiste, en se jouant d'une telle difficulté, a su produire les plus merveilleux effets de lumière et de perspective. » (M. Viardot.) On y signale surtout une espèce de tour de force de Velazquez, c'est le mouvement de la main de l'une des fileuses qui fait tourner son rouet au premier plan. Ph.

Antonio Pereda (1599-1669). — N° 939, *Saint Jérôme* entendant la trompette du jugement dernier, rappelle la touche emportée et les têtes extatiques de Ribera. Ph.

Alonso Cano (1600-1667) fut à la fois peintre, sculpteur et architecte ; mais il ne mérite pas le nom de Michel-Ange espagnol qu'on lui a donné. Son dessin est correct, sa peinture élégante ; le *Christ mort*, pleuré par les anges, le prouve. 672. L. Ph. — 670, *la Vierge adorant son fils* (salon). L. Ph.

José Antolinez (1639-1676). — *La Madeleine*, 629. Des anges la soutiennent dans son extase. La tête est magnifique. Ph.

José Leonardo (1616-1656). — 768. *Une marche de troupes*, conduites par le duc de Feria. Dessin étudié, couleur vigoureuse, têtes expressives, paysage excellent. L. Ph. — N° 767, *Reddition de Breda*. On a déjà vu le même sujet traité par Velazquez. En comparant les deux tableaux, on voit la différence qu'il y a entre le talent et le génie. L. Ph.

Bartolomé-Esteban Murillo (1618-1682) fut plus fécond que Velazquez. Si le Musée de Madrid ne compte de lui que 46 tableaux, c'est que cet artiste travailla pour tout le monde, et qu'on trouve ses œuvres un peu partout. En Espagne, il est peu de cathédrales, peu de grandes familles qui ne possèdent quelque toile de ce maître ; en Europe, il est peu de capitales qui n'aient acheté, à grand prix, quelque Vierge du peintre de Séville. Depuis longtemps, Murillo est connu et apprécié en France ; nous nous contenterons donc de signaler ses plus beaux tableaux. — 854, *la Sainte Famille au petit chien*. L. Ph. Comme *la Forge de Vulcain*, de Velazquez, cette composition manque du style propre au sujet. Saint Joseph est un bon menuisier, la sainte Vierge une simple ménagère, et le petit Jésus un jeune espiègle, faisant aboyer

un petit chien contre l'oiseau qu'il tient dans sa main; mais il faut reconnaître que c'est un chef-d'œuvre d'exécution.— 801, *le Martyre de saint André.* — 859 (salon), *l'Adoration des Bergers,* si lumineux. L. Ph. — 378, *l'Immaculée Conception.* L. Ph. — 868-869, *les Extases de saint Bernard et de sainte Ildefonse.* Ph. — Enfin, 875, *le Christ en croix,* qui, pour être inférieur à celui de Velazquez, n'en est pas moins d'une rare beauté.

J. B. Mazo (1630-1687), élève et gendre de Velazquez, imitait tous les peintres, et son maître en particulier, au point de tromper les plus habiles connaisseurs. — 788, *Vue de Saragosse,* d'une belle couleur. Les groupes du premier plan sont de la main de Velazquez. Remarquable comme étude du costume espagnol. L. Ph. — 789, *Portrait de Tiburcio de Redin, mestre de camp du temps de Philippe IV.*

Miguel Tobar (1678-1758). — 47, *Portrait de Murillo.* Ph. — 226, *la Divine Bergère,* charmante composition.

Francisco Goya (1746-1828), dernier représentant de la peinture espagnole : n'est guère connu en France que par ses eaux-fortes, les *Caprices,* et ses lithographies, la *Tauromachie.* Le catalogue du Musée Royal n'indique que trois tableaux de cet artiste fougueux; mais on retrouve dans les couloirs quelques-unes de ces furieuses ébauches où Goya s'est plu à retracer des scènes de la guerre de l'Indépendance. Ces ébauches, comme les trois tableaux du catalogue, ne sont certainement pas des modèles à imiter; le dessin est incorrect, la couleur est sans éclat, et cependant ils font impression. Goya, le réaliste espagnol, « avait ce que Voltaire appelle le diable au corps ». — 732, *Marie-Louise,* femme de Charles IV. Elle est représentée à cheval, en uniforme de colonel des gardes. — 731, *Charles IV,* faisant pendant. Ph. — 733, *un Picador à cheval.*

ÉCOLE ITALIENNE.

1° École de Venise.

La plus riche de toutes les écoles italiennes au Musée de Madrid est celle de Venise. Titien fut l'ami de Charles-Quint.

Bellino Giovanni (1426-1516), fondateur de l'école vénitienne. — 60 (salon). *La Vierge, l'enfant Jésus, sainte Ursule et sainte Madeleine.* Ce tableau (sur bois) a appartenu à Philippe V.

Giorgione (1478-1512), élève du précédent. — 792. *Sujet mystique.*

Titien (1477-1576.) « Après Venise, c'est à Madrid qu'il faut étudier Titien. » En présence de ses 43 tableaux, presque tous des chefs-d'œuvre, il en coûte de se résigner au rôle ingrat d'indicateur. — 453 (salon). *Le Portrait équestre de Charles-Quint.* L. Ph. — 462. *La Gloire.* Ph. Allégorie chrétienne en l'honneur de Charles-Quint et de Philippe II. — 461. *Salomé* portant la tête de saint Jean-Baptiste. C'est probablement en parlant de ce tableau que Tintoret disait du Titien : « Cet homme peint avec de la chair broyée. » L. Ph. — 455 (salon). *Vénus et Adonis :* la déesse cherche à retenir le beau chasseur. L. Ph. — 451 (salon). *Offrande à la Fécondité.* — 471. *La Victoire de Lépante.* Ce tableau, qui ne laisse voir aucune trace de fatigue, fut peint par Titien à l'âge de 94 ans! — 450 (salon). *La Bacchanale.* — 475. *La Vierge des douleurs.* Peinte sur ardoise. Il est impossible de mieux exprimer les souffrances de la mère de Dieu. Ph.

Sébastien del Piombo (1483-1543) est un peintre célèbre, sans pourtant avoir réalisé les espérances du jaloux Michel-Ange, qui chercha à en faire un rival dangereux pour Raphaël. Nous citerons de lui : — 396. *Le Christ descendant aux limbes.* — 395 (salon). *Jésus portant sa croix.* On y retrouve le coloris de Giorgione allié au dessin de Michel-Ange.

Le Tintoret (1512-1594). Presque aussi fécond que Titien, il a 34 tableaux au Musée de Madrid; mais ils sont moins importants que ceux de son émule. Voici les principaux : — 416. *La Sagesse mettant les Vices en fuite.* — 433 (salon). *Portrait d'homme.* — 427. *Judith et Holopherne.* — 428. *La Gloire,* cette esquisse *furieuse* du tableau qui orne la salle du grand conseil dans le palais des doges, fut achetée par Velazquez pour Philippe IV. — 410. *Bataille de terre et de mer,* pleine de vie et de mouvement. Malheureusement, il a été repeint. — 411 (salon). *Portrait de Sébastien Benieri,* général vénitien; fort beau.

Paul Véronèse (1530-1588), la troisième personne de la trinité vénitienne. Parmi ses 25 tableaux, nous signalons : — 513-545. *Portraits de femme,* remarquables par la finesse de ton. — 528. *Jésus-Christ et le Centurion,* noble et vigoureuse peinture. — 526 (salon). *Vénus et Adonis.* L. Ph. — 527 (salon). *Jésus au milieu des docteurs.*

Pierre Malombra (1556-1618), inconnu en France. — 292. *La Salle du collège de Venise.* C'est faire l'éloge de ce tableau

que de dire qu'il fut pendant longtemps attribué à Titien.

Alexandre Varotari (1590-1650). — 412. *Orphée*, les animaux charmés le suivent pour l'entendre. La couleur vaut mieux que le dessin.

J. B. Tiepolo (1693-1770). — 1183. Esquisse d'un plafond : 409. *Triomphe de Vénus.*

2° École de Florence.

Léonard de Vinci (1452-1519). — 550 (salon). *Portrait de Monna Lisa.* — C'est une répétition ou plutôt une copie de la *Joconde*, du Louvre. L. Ph.

André del Sarto (1488-1550), que ses compatriotes appelaient *André sans défauts*, a 7 tableaux, tous sur bois. Nous n'en examinerons que quatre : — 664 (salon). *Portrait de Lucrezia Fede*, sa femme. C'est un des meilleurs et des plus beaux portraits. C'est pour satisfaire les caprices de l'original qu'André del Sarto s'était fait fripon. — 386 (salon). *La Vierge, l'enfant Jésus, saint Jean et deux anges.* « D'un effet surprenant, quoiqu'il ait un peu poussé au noir dans les ombres. » — 385. *Sujet mystique*, espèce de Sainte Famille. Ce tableau, dont on fait grand cas, a été acheté à la vente de Charles Ier d'Angleterre. L. — 387. *Sacrifice d'Abraham.* C'est la répétition de celui qu'André del Sarto envoya à François Ier pour implorer le pardon de sa faute.

Michel-Ange (1474-1564). Le livret donne comme de cet artiste *le Christ à la colonne*, n° 69. Nous croyons qu'il lui fait peu d'honneur. Ph.

Salviati (1510-1563). — 361. *La Vierge endormant l'enfant Jésus dans ses bras.* « Il faut remarquer le style et l'élévation de la tête de la Vierge. »

Bartolomé Carducci (1560-1608). — 81. *Une Cène*, importante. Ph.

3° École de Rome.

Raphaël Sanzio (1483-1520). Il représente presque à lui seul cette école au Musée de Madrid. « Mais quelle représentation complète et magnifique! Trois portraits et sept tableaux, parmi lesquels deux au moins de premier ordre! Il n'y a que Rome où Raphaël passa toute la partie active de sa trop courte vie, il n'y a que le Vatican avec ses chambres, ses loges et son musée, qui puissent offrir une telle réunion des œuvres du *divin jeune homme.* Raphaël est au-dessus des éloges, la gravure a popularisé ses ouvrages; on nous excusera donc de ne donner que la liste pure et simple de ceux que Madrid possède. Les voici dans l'ordre du catalogue : — 723. *La Vierge à l'agnus Dei* ou au lézard. — 369. *Une Sainte Famille.* Ce tableau, qui appartient à l'époque de transition entre la seconde et la troisième manière de Raphaël, est surnommé la *Perla.* Il appartenait à Charles Ier d'Angleterre. Philippe IV l'acheta à la mort de ce prince et dit en le voyant : « Voici la perle de mes tableaux. » (Grande galerie à l'entrée du salon.) Ph.—741 (salon). *La Vierge au poisson.*— 366. *Spasimo di Sicilia.* Jésus succombant sous le poids de sa croix est soutenu par Simon de Cyrène. C'est la pièce capitale du Musée. (Dans la grande galerie en face de l'entrée du salon.) Ph. — 370 (salon). *La Vierge à la rose.* Ph. — 364 (salon). *La Sainte Famille.* Ph. — 368. *La Visitation*, transporté sur toile à Paris. Ph. — 372. *Portrait d'homme.* Ph. — 367 (salon). *Portrait d'un cardinal* inconnu, sur bois.

Gaspre Dughet (né à Rome en 1613, mort à Rome en 1675) était le beau-frère du Poussin. On l'appela aussi Gaspar Pusino. On le considère comme le coryphée du paysage historique. Il a cinq tableaux au Musée de Madrid : — 153. *Paysage*, campagne accidentée, rivière et cascades. *La Madeleine adore la croix.* Style du Poussin, poésie de Claude Lorrain.

4° École de Parme.

Corrège (1494-1534), bien pauvrement représenté. Il n'a rien qui puisse être comparé à notre *Mariage de sainte Catherine* et surtout à l'*Antiope.* — 132. *Jésus et la Madeleine :* a plusieurs repeints. — 135 (salon). *La Vierge, l'enfant Jésus et saint Jean.*

Lanfranc (1581-1647). — 280. *Funérailles de César.* Composition théâtrale.

5° École de Bologne.

Annibal Carrache (1560-1609). Deux tableaux importants : — 86. *Vénus et Adonis.* — 90 (salon). *L'Assomption de N.-D.*

Guido Reni (1575-1642), froid imitateur du Carrache. — 258. *Cléopâtre*, cette tête pâle et renversée en arrière que tout le monde connaît. L. Ph. — 262 (salon). *Assomption.*

L'Albane (1578-1660), l'Anacréon de la peinture. — 1. *Toilette de Vénus.* L. Ph. — 2. *Jugement de Pâris :* fins et gracieux pendants, très-bien conservés. Ph.

Dominiquin (1581-1641). — 147. Le *Saint Jérôme écrivant dans le désert* fait regretter que ce peintre n'ait que deux tableaux à Madrid.

Le Guerchin (1590-1666), surnommé le *Magicien de la peinture*. — 248 (salon). *Saint Pierre dans la prison*. — 249. *Suzanne au bain*. Les deux juges du peuple la contemplent au moment où elle va entrer dans le bain: elle est entièrement nue et cependant aussi chaste que belle. L.

Joseph Crespi (1663-1747), et non *Daniel Crespi*. — 145. *Le Christ mort*. « Dépourvu de style, mais d'un beau sentiment et d'une couleur fort remarquable. » Ph.

6° École de Naples.

Antonio Ricci (1600-1649), surnommé *Barbalonga*. — 16. *Sainte Agathe* couchée mourante dans son cachot; une draperie couvre ses seins coupés.

Aniello Falcone (1600-1666). — 156. *Une Bataille*. C'est un choc entre cavaliers et fantassins; mêlée confuse, mais pleine de vie et de mouvement.

Salvator Rosa (1616-1673), qui fut peintre, graveur, poète, musicien, acteur, et aussi un peu conspirateur et bandit. Il n'a qu'un tableau à Madrid. — 356. *Une vue du golfe et de la ville de Salerne*. Il est froid et pâle. On ne le croirait pas de la même main qui traça la grande bataille du Louvre. L.

Luca Giordano (1632-1705), appelé communément *Luca Fa Presto*, était doué d'une facilité merveilleuse. Il a traité tous les genres et imité tous les maîtres, mais ce n'est pas un véritable artiste. Le Musée de Madrid ne compte pas moins de 60 tableaux de ce Protée de la peinture. — 207. *Prise d'une place forte*. — 187. *Jugement de Salomon*.

ÉCOLE ALLEMANDE.

Albert Dürer (1470-1528) a 9 tableaux à Madrid. — Signalons : 1316 (salon). *Portrait du peintre*, sur bois. L'auteur s'est représenté vêtu d'un surtout rayé blanc et noir, et coiffé d'un bonnet semblable. Ph. — 1314-15. Deux panneaux représentant *Ève recevant la pomme du serpent* et *Adam tenant la pomme qu'Ève lui a donnée*. Ph.

Raphaël Mengs (1728-1779). — 1435 (salon). L'*Adoration des Bergers*. Cette composition, comme la plupart de celles de ce peintre, plus érudit et plus consciencieux qu'original et inspiré, est pleine de bonnes intentions, mais d'une exécution timide.

ÉCOLE HOLLANDAISE.

Jérôme Bosch (1450-1518. — 1180. *La Création*. Dieu entre Adam et Ève récemment créés.

Rembrandt (1606-1674). — 1544 (salon). *La reine Artémise*. Ph.

Philippe Wouwermans (1620,.....). — 1830. *Passage d'un gué*. Ph. — 1831. *Chasse au lièvre*. Ph.

ÉCOLE FLAMANDE.

Sans nous arrêter à la première école, chez laquelle les attributions à tel ou tel artiste sont bien hasardées et qui n'intéresse guère que les antiquaires, nous passons au roi de la seconde école flamande.

Rubens (1577-1640). Tandis que Paris n'a que 31 tableaux de ce peintre grand seigneur, que Dresde n'en compte que 28, Madrid en a réuni 62 et des plus importants! Nous aurions voulu, comme nous l'avons fait pour Raphaël, énumérer toutes ces toiles, mais nous devons reculer devant le nombre. — 1558. *Le Serpent d'airain*. — 1559 (salon). L'*Adoration des Mages*. L. Ph. — 1612. *Danse de Paysans*, sur bois. Ph. — 1607. *Portrait équestre de Philippe II*. L. Ph. — 1609. *Portrait de Thomas Morus*. — 1565 (salon). *Saint Georges terrassant le dragon*. — 1566. *Rodolphe de Habsbourg et son écuyer*, accompagnant à pied un prêtre et son sacristain qui portent le viatique et auxquels ils ont cédé leurs chevaux. L. Ph. — 1611. Le *Jardin d'amour*, qui mériterait d'être dans le salon. L. Ph. — 1584 (salon). *Persée délivrant Andromède*. — 1587. *Nymphes et Satyres*. Ph. — 1589. La *Voie lactée*. L. Ph. — 1591. Les *Trois Grâces*. L. Ph.

Van Dyck (1599-1641). Plus heureux que Paris, qui n'a guère de l'élève et rival de Rubens que des portraits, Madrid possède en outre des tableaux d'histoire. — 1319. Le *Couronnement d'épines*. Composition sans défaut, et qu'on dirait peinte par Rubens. — 1322 (salon). La *duchesse d'Oxford*. L. Ph. — 1330 (salon). *Van Dyck et le comte de Bristol*. Ph. — 1331 (salon). *Portrait de Liberti*, organiste d'Anvers. — 1335 (salon). *Prise de Jésus dans le jardin des Oliviers*.

Jordaens (1594-1678). De cet artiste, héritier de la fougue de Rubens, le Museo

Real a 8 tableaux supérieurs à ceux qui sont au Louvre. — 1405. Le *Mariage de sainte Catherine*. La tête de la sainte est magnifique. Ph. — 1410. *Famille particulière*, harmonieux malgré l'éclat des couleurs. Ph. — 1407 (salon). *Méléagre offrant à Atalante la hure du sanglier de Calydon*, qu'elle blessa la première. Ph.

Jean Breughel (1589-1642), qui doit probablement à la finesse et au velouté de ses ouvrages le surnom de *Velours*, expose 54 tableaux. Nous ne parlerons que de deux. — 1253. *Guirlande de fleurs*, sur bois. La Vierge et les autres figures du centre sont de Rubens. Les fleurs sont préférables à celles de van Huysum lui-même. — 1228. *Vénus et Cupidon dans un jardin*, sur bois également. « D'un éclat, d'une harmonie et d'une fraîcheur incomparables. » Ph.

David Teniers (1610-1694), dont les personnages si spirituellement posés n'ont paru d'*affreux magots* qu'au solennel Louis XIV, se présente avec 53 tableaux. Nous remarquerons : 1718. *Fête de Paysans*, sur cuivre, L. Ph., et 1719, *Fête champêtre*. Ph. Tous deux pleins d'entrain et parfaitement conservés. — 1747. *Galerie de tableaux de l'archiduc Albert*, sur cuivre. Teniers s'y est peint montrant à l'archiduc, qu'accompagnent trois autres personnages, les dessins des tableaux qu'il a achetés par son ordre. On reconnaît les tableaux dont se composait la galerie. Entre autres, *Danaé*, *Calisto dans le bain de Diane*, etc. Ph.

ÉCOLE FRANÇAISE.

Nous ne parlerons des ouvrages de cette école, trop peu nombreux à Madrid, qu'autant qu'ils ajoutent à la gloire de nos peintres.

Nicolas Poussin (1594-1665). — 2043. *Le Parnasse*, « dans lequel Poussin a donné, dans toute leur plénitude, la mesure de ses facultés : science de composition, sévérité et élévation de style, noblesse de dessin, vigueur et fermeté de la touche ». Ph. — 2040. *Paysage couvert et agréable :* à gauche un Satyre va découvrir Diane endormie, sous de grands arbres ; à droite un Amour cueille des fleurs. — 2051 (salon). *La Chasse de Méléagre*. L.

Claude Lorrain (1600-1682). — Le Louvre n'a rien à comparer aux deux tableaux suivants : — 1988. *Paysage*, effet de soleil couchant, ou *Tobie et l'Ange*. L. — 1987. *Paysage*, effet de soleil levant, ou *Sainte Paule la Romaine s'embarquant pour la Terre sainte*.

SCULPTURE.

Le Musée renferme quelques sculptures remarquables sur lesquelles nous devons appeler l'attention.

Dans la partie qui correspond au salon de la reine, au milieu de copies d'antiques (le Faune au chevreuil, la Vénus Capitoline, Castor et Pollux, etc.), le *Groupe de Saragosse*, par don José Alvarez. C'est un fils défendant son père blessé par des soldats français. — De Pompeio Leoni d'Arrezo, sculpteur de Philippe II, un groupe en bronze, *Charles-Quint enchaînant la Fureur*, et trois statues, également en bronze, représentant la sœur, la femme (Isabelle de Portugal) et le fils (Philippe II) de l'empereur. — Le groupe en marbre de *Daoiz et Velarde*, les héros du 2 mai, par Sola. — Un *Petit Amour*, par l'auteur du groupe de Saragosse. *Les Muses*, qui firent partie de la collection de Christine, reine de Suède. — Un autel en marbre avec des bas-reliefs représentant les triomphes et les fêtes de Bacchus. — Deux tables incrustées de pierres précieuses, présent du pape Pie V à Philippe II, après la bataille de Lépante. — L'*Apothéose de Claude*, ouvrage du temps de Néron, présent du cardinal Jérôme Colonna à Philippe IV. — Enfin, un grand nombre de mosaïques, de vases étrusques, de bustes, etc.

Academia de San Fernando (*nobles artes*). — Cette académie possède, au premier étage de l'édifice qu'elle occupe calle d'Alcala, 11, une collection d'environ 300 tableaux, distribués dans 11 salles. Voici les principaux peintres espagnols qui y figurent :

Blas del Prado (1497-1557). — *Fondation de Notre-Dame de Lorette*. C'est une composition grande, noble et parfaitement exécutée. Aussi la croit-on d'une époque postérieure.

Ribera. — *Saint Jérôme* écrivant au bruit de la trompette céleste. Grande figure d'une extrême énergie.

Zurbaran. — Quatre *Portraits de Moines*, d'un style sévère et sombre.

Murillo. — *Sainte Élisabeth soignant les teigneux*. Nous ne donnerons pas la description de ce chef-d'œuvre ; voici le jugement qu'en porte M. Viardot : « Les attitudes nobles ou grotesques sont également variées et naturelles ; les expressions de la pitié ou de la douleur, pleines

d'énergie et de vérité; le dessin, d'une hardiesse et d'une pureté qui défient toute censure; la couleur, de cet éclat magique dont Murillo seul eut le secret. » — *Fondation de Sainte-Marie-Majeure.* Deux tableaux désignés sous le nom de *Medios Puntos* marquent le point extrême où Murillo s'est élevé comme coloriste.

Carreno (1614-1685). — Magnifique copie du *Spasimo* de Raphaël.

Goya. — Une *Maja*, portrait plein de grâce et de vigueur, et quatre petits pendants. *Auto-da-fé, Procession du vendredi saint, Course de taureaux, Maison de fous.* Fantaisies charmantes, spirituelles et animées.

Parmi les étrangers, nous n'avons à signaler que **Rubens**. — *Hercule et Omphale.*

Les statues sont si rares en Espagne que nous croyons devoir appeler l'attention sur une série de figurines. Elles sont d'un quart de nature, en pâte coloriée et représentent le *Massacre des Innocents.* Ces groupes sont pleins d'invention et de vérité.

Au deuxième étage se trouve *la galerie d'Histoire naturelle.* (V. plus loin.)

Museo nacional. — Lorsque les couvents furent supprimés, l'Académie des beaux-arts obtint l'autorisation d'envoyer des commissions chargées de recueillir les objets d'art qu'ils renfermaient. Mais les provinces s'obstinèrent à garder les tableaux des couvents de leur ressort. La commission ne put donc opérer que dans ceux des environs de Madrid, et ses recherches furent presque sans résultat. Le Musée se compose de 800 tableaux parmi lesquels on devrait faire un choix. On ne peut guère, d'ailleurs, en parler que par ouï-dire, car, depuis 1841, le ministère de Fomento a pris la place qu'occupait le musée dans l'ancien couvent de la Trinidad. Depuis 18 ans, les tableaux sont dispersés dans les corridors, les bureaux et les salons de ce ministère, loin des artistes et des amateurs! On parle d'une excellente copie de la *Transfiguration*, par Jules Romain.

Galeries particulières. — On doit citer parmi les collections particulières, les galeries du duc d'Albe, de M. Urzaiz, du duc de Pastrana, du duc d'Uceda, du marquis de Javal-Quinto, du duc de Medinaceli, du marquis de Villafranca, de don Valentin Carderara, etc.

Galerie des ducs d'Albe.

Un très-beau paysage de **Rubens**; une *Sainte Famille,* du **Titien**; un portrait du même; une *Sainte Famille*, de **Pietro Perugino**; *portrait du grand-duc d'Albe*; *portrait du fils de Murillo,* exécuté par son père.

Galerie de M. Urzaiz.

Quatre belles *Marines*, par **van de Welde**; un retable du vénérable Angelico de **Fiesole**.

Galerie du duc de Pastrana.

Une charmante série de tableaux de **Rubens** représentant la fable de *Méléagre*, peints pour une tapisserie. Esquisse du célèbre *Jardin d'Amour*, du même.

Galerie du duc d'Uceda.

L'*Enfant Jésus endormi sur la croix*, chef-d'œuvre de **Murillo**; *Sainte Rosalie*, du même; *Jupiter et Sémélé* (grandeur naturelle), par **Dosso Dossi**; deux charmants tableaux trouvés à Pompéi; un superbe portrait de Bind Altoviti, par **André del Sarto**.

Galerie du marquis de Javalquinto.

La Vierge, avec les mystères de la vie de Jésus-Christ, en forme d'entourage, enrichis de très-beaux détails d'architecture; peinture sur bois attribuée à **Hemmeling**, *portrait de Moreto*, par **Murillo**; *portrait de* **Alonso Cano**, par lui-même; grand et beau *Paysage*, de **Ruysdaël**; *portrait de femme,* par **André del Sarto**.

Galerie du duc de Medinaceli.

Le *Siège de Béthulie, par Holopherne*, attribué à **Martin Schoen**; cinq paysages de **Salvator Rosa**; cinq paysages du **Poussin** (Dughet); *portrait du duc de Lerme à cheval*, par **Rubens**; *portrait d'une duchesse,* par **Velazquez**; *portrait de Charles-Quint*, par **Pantoja de la Cruz**; por-

trait par **Murillo**; le *Père éternel et ses Anges*, par **Pierin del Vaga**.

Galerie du marquis de Villafranca.

Une série de tableaux représentant les exploits des Moncada, par **D. Teniers**; portrait de Guzman el Bueno avec son fils, par **Van Dyck**.

Collection de don Valentin Carderera.

La grande esquisse du tableau de l'*Annonciation* de **Paul Véronèse**, envoyée par l'auteur à Philippe II; études des trois têtes du tableau de *Suzanne* du Museo Real, par **Paul Véronèse**; *portrait de Marie de Médicis*, par **Porbus**; la *Vision de saint Bruno*, par **Mola**, même sujet qu'au Musée du Louvre, avec des variantes; *Abraham et les trois anges*, par **Tiepolo**.

Ce qui distingue surtout la collection de M. Carderera, c'est l'immense quantité de portraits historiques et espagnols qu'elle renferme. On en compte plus de deux cents à l'huile d'une authenticité constatée; un nombre au moins égal copiés par l'éminent artiste dans les collections particulières, sur les monuments, sur les tombeaux, pendant de nombreux voyages en Espagne, et, enfin, près de vingt mille épreuves gravées par les meilleurs artistes, des portraits de tous les hommes célèbres de l'Europe.

M. Carderera publie une *Iconograghie espagnole* dans laquelle il a fait successivement paraître la reproduction des pièces les plus précieuses de ses collections.

Armeria. — Cet édifice, qui ferme au S. la place du Palacio Real et qui sera bientôt démoli, n'a de remarquable que son développement. Philippe II fit transporter dans la grande galerie du premier étage les armes et les curiosités historiques qu'on conservait à Valladolid et à Simancas. Ses successeurs suivirent son exemple, et au commencement du XIXe s. cette collection était extrêmement riche. Mais survint la guerre de l'Indépendance : les Madrilègnes pillèrent l'Armeria pour repousser l'invasion: les Français reléguèrent ce qui restait dans les greniers.

Aujourd'hui toutes les pertes ne sont pas réparées; mais le désordre dont se plaignaient avec raison les visiteurs n'existe plus; tout a été classé avec goût et avec méthode. — On y compte encore 2,538 objets, parmi lesquels on doit signaler les suivants, sous la responsabilité du catalogue, dont les indications sont quelquefois contestables :

141. Armure de mailles d'Alfonse V d'Aragon. — 321. Armure complète de l'électeur de Saxe, prisonnier de Charles-Quint. — 402. Armure de don Juan d'Autriche. — 481. Armure riche de Charles-Quint. — 1588. Brassart d'Ali-Pacha, amiral des Turcs à Lépante. — 1598. Épée de Boabdil, dernier roi des Maures. — 1659. Épée de Pélage, trouvée à Covadonga. — 1666. Bouclier très-riche, à tête de Méduse, qui a appartenu à Charles-Quint. — 1702. Épée du grand capitaine Gonzalve de Cordoue, sur laquelle jurent les princes des Asturies. — 1727. La *Colada*, épée du Cid Campeador. — 1766. Reproduction de l'épée de François Ier, reprise en 1808 par Napoléon. — 1807. Épée de Fernand Cortez. — 1913. Épée de Tolède du comte-duc d'Olivarès. — 1931. Plats de fer, vaisselle de campagne de Charles-Quint. — 2455. Armure de Christophe Colomb. — 2425. Litière de cuir de Charles-Quint. — 2490. Armure du grand capitaine. — 2521. Casque de François Ier.

Museo militar de Artilleria. — Ce musée occupe au Buen Retiro le salon du roi, où se réunirent les anciennes Cortès jusqu'en 1789. Cette pièce est grande, bien ornée, parfaitement éclairée; les armes des royaumes qui composaient autrefois la monarchie espagnole se voient encore au soffite. — A la porte d'entrée sont les statues colossales de Philippe IV, fondateur du Retiro, et de Louis Ier, qui y naquit; en guise de colonnes, se dressent deux canons enlevés aux Maures de Jolo, en 1552, par le général Urbistondo. — Au rez-de-chaussée, on trouve une collection de pièces d'artillerie, depuis le XIIe jusqu'au XVIIe s. Dans les salles du premier étage, sont classés avec assez d'ordre un grand nombre d'objets intéressants soit au

point de vue de l'art, soit à cause des souvenirs qu'ils éveillent. Parmi ces derniers, nous citerons la tente des Rois catholiques; l'étendard de Fernand Cortès à la conquête de Oaxaca; les épées de Palafox, le défenseur de Saragosse; de Castaños, duc de Bailen; de Mina, le guerillero constitutionnel; l'uniforme et le suaire de Daoiz et Velarde. (Entrée les mardis et samedis, de 10 à 3 h., billets payés 1 piécette pour 6 personnes, aux bureaux du Gobierno civil, et au profit des asiles de bienfaisance du Pardo.)

Museo de Ingenieros. — Plans en relief, œuvres d'art, ponts militaires, plans de sièges et de batailles, modèles divers. Ouvert les mardis et vendredis, palais de San Juan, dans le jardin du Buen Retiro. (Carte d'entrée, payée 1 piécette pour 6 personnes, bureau du Gobierno civil.)

Gabinete topografico. — Au *Cason*, salle de bal de l'ancien palais du Buen Retiro. — Parmi les objets curieux qui le composent, on citera un modèle en bois du palais royal que Jubara voulait élever à Madrid; un plan de Madrid de dix mètres de superficie; les plans de Valladolid, d'Aranjuez, de l'Escorial, et des modèles de plusieurs monuments.

Museo naval. — Ministère de la marine. — Nous devons signaler cet établissement curieux à l'attention de ceux qui voudront se faire une idée de l'histoire maritime de l'Espagne. Entrée les mardis et vendredis de 10 à 3 h., billets pris au Gobierno civil et payés 1 piécette pour 6 personnes.

Museo de ciencias naturales. — Il occupe le deuxième étage de l'Académie de San Fernando, calle de Alcala, 11. Les objets sont entassés dans dix salles obscures et petites. — *Minéralogie.* — La collection des minéraux est remarquable par le nombre, la beauté et la valeur intrinsèque des échantillons, celle des cristaux par leur régularité et leur grandeur. — *Zoologie.* — La collection des animaux est fort incomplète, mais il y en a de très-rares. On doit citer comme *unique* le squelette fossile d'un quadrupède gigantesque que Cuvier a désigné sous le nom de *Megatherium americanum.* Les étrangers sont admis sur la présentation de leur passeport.

Jardin Botanico. — Sur le Prado, entre le musée et la porte d'Atocha. — Son étendue est d'environ un hectare et demi. Une grille de fer l'entoure de tous côtés. On lit au-dessus de la porte principale: *Carolus III. P. P. Botanices instaurator, civium saluti et oblectamento, anno MDCCLXXXI.* C'est, en effet, l'une des plus belles promenades de Madrid. On y délivre gratis aux indigents les herbes médicinales dont ils ont besoin. — Dans les serres chaudes on cultive des plantes et des arbres exotiques. Entrée, du mois de mai au mois de septembre, avec cartes, le matin de 6 à 12 h. Entrée publique de 4 h. jusqu'à la nuit.

Madrid possède encore plusieurs autres établissements scientifiques, tels que l'*Observatoire*, le *Conservatoire des arts, le Cabinet des machines*, etc., etc.; ces établissements, dont le développement a été rapide, attestent que si la capitale de l'Espagne est inférieure par l'industrie et le commerce à la plupart des villes qui lui obéissent, elle a néanmoins compris qu'elle doit justifier sa prépondérance par l'autorité que donnent les lumières et le savoir.

Bibliothèques. — La *Bibliothèque nationale* (calle de la Biblioteca, 10) renferme 140,000 volumes imprimés, et 8,500 manuscrits d'une grande valeur; mais il en est aussi un certain nombre qui ne sont pas connus. Trois salles seulement sont mises à la disposition des lecteurs. Un certain désordre règne dans les autres; une énorme quantité de livres, provenant de l'Escorial ou des couvents réformés, est encore entassée

dans des caisses. Cet important établissement possède, en outre, un musée de médailles et un cabinet d'antiquités. Ouvert, sauf pendant le mois d'août, sauf aussi les jours fériés et les jours *de estero y de desestero* *, de 10 h. du matin à 3 h. de l'après-midi, ouvert également le soir de 7 à 9 h. pendant les mois d'hiver. Il y a quelques variantes selon les saisons.

La *Bibliothèque du Palais* possède plus de 100,000 volumes, des manuscrits, des exemplaires de luxe. Elle n'est pas ouverte au public.

Les autres bibliothèques sont celle de *San Isidro*, dépendante de la Faculté de philosophie et des lettres, calle de Toledo, 45. Elle possède 57,000 volumes et est ouverte en hiver de 9 h. à 3 h., en été de 10 h. à 2 h.; celle de l'*Université*, 25,000 volumes, est ouverte de 9 h. à 3 h., calle Ancha de San Bernardo, 51. Puis les bibliothèques du *Musée des sciences naturelles*, calle de Alcala, 19, 9,000 volumes; de l'*École de médecine*, 22,600 volumes, calle de Atocha, 106, de 10 h. à 3 h. et le soir; de l'*École de pharmacie*, calle de la Farmacia, 11, de 10 h. à 2 h.; de l'*Académie de l'Histoire* (18,000 volumes et 1,500 manuscrits), calle del Leon, 21, toute la journée avec permission de l'Académie; de l'*Académie des Nobles-Arts*, 4,000 volumes, de 10 h. à 2 h.; de l'*Académie espagnole*, réservée aux membres de l'Académie (8,000 volumes); celles du *Congreso* et du *Sénat*, réservées aux sénateurs et aux députés.

Académies. — *Académie espagnole*, calle de Valverde, 26. Elle compte 36 membres résidants, 24 correspondants nationaux et des correspondants étrangers. — *Académie de l'Histoire*, calle del Leon, 36 membres domiciliés à Madrid, 24 correspondants nationaux et des correspondants étrangers. — *Académie des Nobles-Arts*, 15 membres pour la peinture, 11 pour la sculpture, 15 pour l'architecture, 12 pour la musique. — *Académie des Sciences morales et politiques*, 36 membres domiciliés, 30 correspondants; plaza de la Villa. — *Académie des Sciences exactes, physiques et naturelles; Académie de médecine et chirurgie; Académie de jurisprudence et de législation. Athénée scientifique et littéraire*, chaire publique et conférences, calle de la Montera, 22.

* Ces deux mots seront expliqués plus loin, p. 82. (L'année à Madrid. Avril.)

Instruction publique. — La municipalité de Madrid entretient 92 écoles publiques gratuites d'enseignement primaire, distribuées sur les différents points de la ville, suivant l'importance et les besoins de la population : 36 écoles de garçons, 36 de jeunes filles, 12 de petits enfants, 8 d'adultes. Madrid subventionne, en outre, plusieurs établissements particuliers d'instruction populaire, d'enseignement élémentaire. Ces établissements reçoivent 9,210 élèves, dirigés par 186 professeurs, et la dépense représente 279,000 piécettes. Vient ensuite un certain nombre d'établissements spéciaux et d'instruction secondaire, colléges, écoles modèles, écoles normales d'instituteurs et d'institutrices.

Bienfaisance. — Six hospices, vingt hôpitaux très-bien tenus, et un grand nombre de confréries religieuses et sociétés philanthropiques secourant les malades et les pauvres à domicile, font l'éloge de l'esprit charitable de la population de Madrid.

Théâtres.

Le théâtre espagnol, qui brilla d'un si vif éclat au XVIe et au XVIIe s., qui fournit à Corneille le *Cid* et le *Menteur*, — le *Menteur*, sans lequel Molière avoue qu'il n'aurait jamais écrit le *Misanthrope*; — le théâtre espagnol, disons-nous, a perdu son originalité et sa nationalité. Depuis le règne de Philippe V, la littéra-

ture dramatique. nous pourrions même dire la littérature en général, subit l'influence française. Aux comédies de cape et d'épée irrégulières, barbares, si l'on veut, mais si poétiques, si intéressantes, si espagnoles, ont succédé malheureusement des pièces, imitées, adaptées ou traduites du français et qui, par conséquent, ne rendent ni les mœurs ni les idées de l'Espagne. Cette trop grande facilité de puiser, sans respect des droits de la propriété littéraire, à des sources déjà fort appauvries, place la littérature dramatique espagnole dans un état de décadence profondément regrettable. Les œuvres originales sont si rares, que l'écrivain qui a tiré de son fond un drame ou un roman, ne manque jamais de signaler cette exception aux habitudes littéraires. Citons, pour être juste, quelques auteurs qui, dans ces derniers temps, ont protesté avec talent contre l'imitation des œuvres étrangères : *Breton de los Herreros, Martinez de la Rosa, Gil Zarate, Garcia Gutierrez, Zorilla*, *Rubi, Hartzembusch, le duc de Rivas, Adelardo Lopez de Ayala, Luis de Eguilaz, Ventura de la Vega*, etc., etc.

Les théâtres de Madrid ont deux bureaux : à l'un on prend un billet d'entrée générale, et au second un billet portant le numéro de la place que l'on désire occuper. On conserve ce numéro pendant la durée de la représentation.

Teatro Real. — Le Théâtre-Royal ou de l'Opéra, commencé en 1818 et inauguré en 1850, est le principal de Madrid. La façade principale occupe l'un des côtés de la place de Oriente, regardant l'entrée E., du Palais-Royal. La salle est grande, bien décorée, avec la loge royale en face de la scène, et 2,000 spectateurs peuvent y prendre place aisément. Les abords du théâtre sont très-faciles ; on y remarque une belle galerie couverte pour l'arrivée des voitures, et des issues nombreuses qui permettent la sortie presque instantanée des spectateurs. La scène, parfaitement machinée, a 28 mèt. de profondeur sur 18 d'ouverture. On y joue d'une manière très-satisfaisante le grand opéra et le ballet.

Teatro Español (anciennement nommé théâtre *del Principe*, plaza Santa Ana). — Ce théâtre fut construit au commencement de ce siècle. On y joue toute espèce de pièces, même la féerie, mais avec une mise en scène qui ne laisse pas toujours beaucoup d'illusions. Les acteurs y sont généralement bons. — 1,200 places.

Teatro de Variedades. — C'est dans ce théâtre, qui fut jadis un jeu de paume, que naquit et grandit l'opéra-comique espagnol, jusqu'au jour où il s'est installé à la Zarzuela.

Teatro de la Comedia. — Ce théâtre, établi dans la chapelle de l'ancien couvent de *los Basilios*, n'a rien de remarquable. Comme les deux précédents il ne contient guère que 800 personnes.

Teatro del Circo. — Il fut construit, il y a une vingtaine d'années, pour servir aux troupes hippiques que dirigeaient les gymnastes français *Paul*, *Auriol* et autres. Depuis il a été changé en théâtre où l'on donnait des opéras italiens et des ballets ; mais, le Théâtre-Royal s'étant réservé ces spectacles, on y joue des comédies et des vaudevilles traduits. Le Circo peut contenir 1,800 personnes.

La Zarzuela est l'opéra-comique espagnol. C'est un joli théâtre, élégant, bien distribué, situé dans un beau quartier neuf, calle de Jovellanos, à peu de distance des Cortès et de la calle d'Alcala. On y joue des pièces lyriques dont les poëmes sont généralement traduits des nôtres, sous des titres différents, et dont la musique seule est originale.

Les autres théâtres sont : le théâtre d'*Apolo ;* le théâtre et le *cirque de Madrid ;* les *Novedades ;* le salon

Eslava; le théâtre *Martin;* l'*Alhambra*, le *cirque de Price*, puis des copies de cafés-concerts et de skatings à l'imitation de ceux des diverses capitales de l'Europe.

Toros. — Philippe V défendit les *corridas de toros* qu'il regardait comme barbares; mais son successeur, se rendant aux vœux du peuple, les autorisa de nouveau, et fit même construire près de la porte d'Alcala en 1749, la *plaza* qui a fait place aux belles constructions du quartier neuf. La *place* actuelle, construite beaucoup plus loin, auprès de la route d'Aragon, est un élégant monument de style arabe, construit en briques, en pierre et en fer, ayant un diamètre de 60 mèt. et pouvant contenir 12,300 spectateurs. Tout est numéroté, divisé en stalles; on arrive sans désordre par de nombreuses entrées; chacun se place suivant son numéro. L'arène est entourée d'une barrière circulaire, *las tablas,* en planches de 2 mètres de haut, peintes en rouge. Elle est percée de quatre portes pour le service de la place, l'entrée des taureaux, l'enlèvement des cadavres. Une seconde enceinte, qui entoure cette première, est garnie d'un réseau de cordes pour mettre les spectateurs à l'abri des atteintes de certains taureaux, qui, dans l'ardeur de la poursuite, escaladent quelquefois *las tablas*. A partir de cette seconde enceinte commencent les gradins découverts destinés aux spectateurs. Au-delà sont les places couvertes, *gradas cubiertas;* au dessus les loges (*palcos*), et parmi celles-ci, fermées d'un large vitrage, les tribunes du roi et de l'ayuntamiento, richement décorées. Il est de rigueur, pour les gens qui se piquent d'élégance, d'avoir leur loge aux Toros, comme on a une loge au Théâtre-Royal. On y donne régulièrement 24 courses dans l'année, tous les lundis, d'avril à octobre. Les places sont tarifées en raison de leur position au soleil ou à l'ombre, et varient de quatre réaux *al sol*, jusqu'à 20 réaux *à la sombra*.

Les billets se prennent à la Puerta del Sol, dans la calle d'Alcala, auprès du café Suisse, à la calle de Carretas.

A côté de la *plaza*, il en existe encore une autre qui appartient à une société d'amateurs (*aficionados*), et qu'on nomme la plaza de los Campos. On n'y admet que les sociétaires et des invités. Les loges y sont aussi recherchées qu'à Paris celles du Conservatoire de musique.

Jardins.

Le Parc de Madrid. — Ce jardin, qui s'est longtemps appelé le Buen Retiro, date de l'époque plus brillante que glorieuse de Philippe IV. On n'y trouve plus du reste aucun souvenir de ce roi qui, éloigné des affaires par le comte-duc d'Olivarès, se consolait de la perte de ses États dans l'intimité de Lope de Vega, de Calderon et de Velasquez. Rien n'y rappelle davantage le règne de Ferdinand VI, où le chanteur Farinelli était tout-puissant, et où le tricorne et l'habit français avaient remplacé, au grand scandale des Espagnols, le chapeau à plume et la cape nationale.

Les Français, en 1808, y avaient établi leur quartier général. Ferdinand VII se hâta de faire disparaître ces traces de l'occupation étrangère, et aujourd'hui le nouveau Retiro n'a rien à envier à l'ancien. Son étendue, depuis le Prado jusqu'à la montagne russe, est de 1,100 mèt., et 1,400 depuis celle-ci jusqu'à la muraille d'Atocha. Il y a deux entrées principales : l'une à la rampe de San Geronimo, et l'autre appelée de la *Glorieta*, près de la porte d'Alcala. La place de la *pelota* (jeu de paume) précède la première entrée; à dr. se trouvent le *Salon de los Reyes*, changé en musée d'artillerie, et le *Cason*, devenu le cabinet topographique. Une large avenue bordée de

haies et plantée de tilleuls, parmi lesquels sont rangées de laides statues colossales des rois d'Espagne, conduit au grand étang, vaste pièce d'eau entourée d'allées très-fréquentées par les promeneurs. Plus loin, on rencontre la *casa de fieras* (ménagerie), presque inhabitée, et à dr. l'observatoire météorologique.

Derrière le grand étang s'étendent de vastes jardins qui ont été considérablement agrandis depuis que le Buen Retiro a été cédé à la ville pour former le Parc de Madrid, et dont l'étendue s'accroît encore par la variété des perspectives et la diversité des ornements. Ce sont des fontaines, des lacs, un canal, une montagne artificielle, une cabane cachant un salon d'un luxe oriental, *la casa del pobre*, *la casa del pescador*, la faisanderie, etc., etc.

Pour visiter certaines parties, il est nécessaire de se pourvoir d'une permission de l'administration.

Nous citerons encore parmi les très-rares jardins de Madrid, le *Casino*, borné par les murs de la ville dans sa partie la plus méridionale. Ses bosquets et ses parterres, dessinés sur un terrain accidenté qui en rend l'aspect très-agréable, sont égayés par un joli ruisseau et ornés de statues en marbre et en bronze.

Les jardins du Palais occupent les terrains de l'ancien *Campo del Moro*, vaste espace en terrasse situé au-dessous du palais, inculte et abandonné il y a peu de temps encore, et qui formait le plus triste contraste avec les magnificences de la demeure royale. La reine Isabelle les a fait planter et dessiner. Une allée se détache de la partie inférieure des jardins, traverse le Paseo de la Virgen del Puerto et les nombreux lavoirs qui se pressent aux abords du Manzanarès, et aboutit à un joli pont de pierre qui met le palais en communication avec la *Casa del Campo*, dont nous aurons occasion de parler plus loin.

Promenades.

Le Prado. — Avant Charles III, le Prado était un parc montueux et planté sans symétrie. Ce monarque, en faisant aplanir le sol, tracer des allées régulières et élever les huit fontaines monumentales que nous avons décrites, le changea en une des plus belles promenades du monde. — Le Prado forme un large boulevard planté de doubles ou triples rangées d'arbres, qui entoure une partie de la ville, depuis le canal du Manzanarès, en passant devant l'ancienne porte d'Atocha, où se trouve la gare des chemins de fer du Midi, le Jardin botanique, le Musée Royal, l'extrémité de la carrera San Geronimo, de la calle d'Alcala, et toutes les belles constructions nouvelles des Recoletos, jusqu'à la Fuente Castellana. Son étendue totale est de près de 6 kilomètres, ainsi partagés : les Delicias, du canal du Manzanarès jusqu'à la porte d'Atocha, 2,250 mèt.; le paseo du Prado, 650 mèt.; le tronçon de la fontaine de l'Alcachofa jusqu'au Salon, 460 mèt.; les Recoletos, 670 mèt.; la Castellana et son prolongement, 1,860 mèt. — La partie qui se développe entre la carrera San Geronimo et la rue d'Alcala et qu'on nomme le *Salon* a 70 mèt. de large.

Il serait difficile de donner une idée de l'affluence des promeneurs qui se pressent au Salon, dans les beaux jours et surtout dans les belles soirées d'été. Le sol en est soigneusement nivelé, battu, balayé même, comme l'aire d'une salle de bal champêtre; des bancs s'y rencontrent de place en place. Les chaises et les fauteuils en fer de l'usine Tronchon y figurent en longues rangées. Une longue barrière, surmontée de candélabres à gaz, sépare le Salon d'une large allée macadamisée, où les voitures circulent à la file sous la surveillance de la garde urbaine, dont l'uniforme et l'équipement ont quelque ressemblance avec

ceux de nos gendarmes de la Seine. C'est là que l'étranger peut se faire une idée de la physionomie de la population de Madrid.

« Les vrais promeneurs, a dit Mesonero Romanos, ceux qui recherchent la promenade par goût, comme exercice, qui veulent aller doucement sans être heurtés, s'arrêter tout en causant avec leurs amis, prendre une prise, puis continuer tout en se rappelant des souvenirs de jeunesse, ceux-là sont fidèles à l'ancien *Paseo* qui s'étend auprès de la porte d'Atocha, jusque vers l'église de ce nom. Les provinciaux et les étrangers préfèrent la partie qui longe le Jardin botanique, ayant, d'un côté, l'agréable vue de ce jardin, de l'autre, le spectacle animé des voitures et des cavaliers; quelques-uns recherchent l'allée de San Firmin, qui va de la carrera San Geronimo à la calle d'Alcala, le long des hôtels, parallèlement au Salon; d'autres, enfin, affectionnent le paseo de Recoletos; mais la jeunesse élégante et, à certaines heures, la foule se pressent au Salon. C'est là que règnent les intrigues amoureuses, c'est là que la confusion, la cohue, les courtoisies incessantes, la variété des costumes et des physionomies, le bruit des voitures et des chevaux, la poussière, les cris des enfants qui vendent de l'eau et des fleurs, une animation inconnue dans les autres promenades de Madrid, tout cela produit quelque chose d'extraordinaire qui, au premier moment, fatigue les étrangers, et qui est ensuite plein d'attraits pour eux. Cette promenade offre un spectacle tout particulier pendant ces belles journées d'hiver, où le ciel de Madrid brille d'un si vif éclat. De deux à cinq heures, on y rencontre l'affluence la plus brillante, les grâces les plus séduisantes, les toilettes les plus coquettes, une multitude de voitures et de chevaux; en un mot, toute l'élégance d'une capitale. Puis, l'été, pendant ces longues soirées où la plus agréable fraîcheur succède à des chaleurs accablantes, les groupes se forment dans cette partie du Salon qu'on appelle *Paris*, et tiennent joyeuse séance jusqu'à une heure avancee de la nuit. »

Autrefois, au Prado et dans les lieux publics, on voyait courir au milieu de la foule de jeunes garçons tenant une corde d'étoupes allumée, et criant à tue-tête *la candela, señoritos; la candela, caballeros; la candela!* Aujourd'hui le *candelero* porte devant lui un éventaire couvert de petites boîtes à un cuarto, à deux cuartos, et plus habituellement, étrange contraste, le marchand de *cerillos* est un aveugle. Les aveugles sont nombreux en Espagne, c'est le triste effet de ces belles nuits trop sereines, ou de la vive réverbération de la lumière du jour sur les murailles blanchies à la chaux; ils vivent des petites industries de la rue, ils sont presque tous guitaristes; puis ils vendent, les pauvres gens! ce qui donne la lumière, les allumettes et les journaux du soir.

« Il existe aussi, a dit Théophile Gautier, un commerce dont on n'a aucune idée à Paris, ce sont les marchands d'eau au détail. Leur boutique consiste en un *cantaro* de terre blanche, un petit panier de jonc ou de fer-blanc qui contient deux ou trois verres, quelques *azucarillos* (biscuit de sucre poreux) et quelquefois un couple d'oranges ou de limons. D'autres ont de petits tonneaux entourés de feuillages qu'ils portent sur le dos; quelques-uns même, le long du Prado par exemple, tiennent des comptoirs enluminés et surmontés de renommées de cuivre jaune avec des drapeaux. Ces marchands d'eau sont ordinairement de jeunes *muchacos* galiciens en veste couleur de tabac, avec des culottes courtes, des guêtres noires et un chapeau pointu; il y a aussi quelques Valencianos avec leurs grègues de toile blanche, leur pièce d'étoffe posée sur l'épaule, leurs jam-

bes bronzées et leurs *alpargatas* bordées de bleu. De tous côtés on entend leurs cris aigus modulés sur tous les tons et variés de mille manières : « *Agua! agua! quien quiere agua? Agua helada, fresquita como la nieve!* »

Avant de quitter le Prado, nous devons mentionner le monument du *dos de Mayo*, qui s'élève en face de la fontaine d'Apollon, et à g. de l'allée qui monte au Buen Retiro. Le terrain qui l'entoure se nomme le *Campo de la lealtad*. Le *dos de Mayo* a été élevé à la mémoire de trois braves officiers d'artillerie, Ruiz, Daoiz et Velarde, qui, à la tête de quelques hommes déterminés, cherchèrent à s'opposer à l'occupation du quartier de Monteleon par une colonne française que commandait le général Lefranc. La lutte était inégale; les défenseurs n'en combattirent pas moins avec un rare héroïsme. Enveloppés par nos troupes irritées d'une aussi longue résistance, écrasés par le nombre, ils tombèrent jusqu'au dernier. Le monument du *dos de Mayo* est une espèce de cippe en granit gris, surmonté d'un obélisque de granit rougeâtre; des inscriptions en l'honneur des victimes sont gravées sur les côtés du socle. On retrouve, du reste, un autre monument à la mémoire de Daoiz et Velarde dans le parterre du Buen Retiro. Le groupe, en marbre de Carrare, a été exécuté par Antonio Sola.

Delicias. — Cette promenade commence à la porte d'Atocha et s'étend vers la droite sur une longueur de 2,250 mètres. Elle se divise en deux embranchements aboutissant à des ponts jetés sur le canal du Manzanarès. Elle n'a d'autre ornement que ses quatre rangées d'arbres ; elle ne présente d'autre accident que les places qui, de distance en distance, en rompent la monotonie, et cependant il est peu de promeneurs qui ne la parcourent jusqu'au bout : les bords du canal sont si verts et si frais!

Los Recoletos étaient un faubourg bordé de masures et de terrains vagues ; il fut aligné et nivelé par les soins du duc de Sexto, alcade corregidor, planté de chaque côté de quatre rangées d'arbres, au milieu desquels alternent de petits parterres entourés de treillages. Des édifices importants et élégants se sont élevés le long des bas-côtés, le palais de Salamanca, le couvent de San-Pascual, l'hôtel du Crédit mobilier, les palais de Doriga, d'Ardanaz, d'Uceda, le cirque de Price, le théâtre et le cirque du prince Alfonse, etc.

C'est parallèlement au paseo des Recoletos que s'étend, à droite, tout le nouveau quartier de Salamanca et de la calle de Serrano.

Florida. — Du temps de Charles III et même de Charles IV, la Florida était la promenade la plus fréquentée de Madrid. Aujourd'hui elle est à moitié envahie par le chemin de fer du Nord, et on n'y voit guère que les blanchisseuses qui vont à la rivière. Elle commence à la porte San Vicente, et se prolonge jusqu'au Pardo. A droite et à gauche on y jouit d'un beau coup d'œil.

Virgen del Puerto. — Cette promenade, qui va de la porte de Ségovie à celle de San Vicente, le long de la rive g. du Manzanarès, est toujours déserte, excepté les jours de fête où les Asturiens s'y réunissent pour manger et danser sous ses grands arbres.

Fuente Castellana. — Cette promenade continue le Paseo de Recoletos, et s'étend au N., en ligne droite, l'espace de 1,800 mèt. environ, jusqu'au petit bois de Chamartin ; sa largeur est fort inégale. On y remarque deux jolies fontaines : celle *del Cisne* et celle de l'*Obelisco*, au milieu de places circulaires entourées d'arbustes et de rosiers toujours en fleurs. La Fuente Castellana est, après le Prado, la promenade la plus agréable et la plus fréquentée de Madrid. — Nous ne parlerons

pas des autres *paseos* et *rondas*, car ce sont des chemins bordés d'arbres, et non de véritables promenades.

Portes.

Madrid avait cinq grandes portes et neuf petites; presque toutes ont disparu avec les anciens remparts.

Puerta de Alcala. — La plus belle est incontestablement celle d'Alcala, située à l'extrémité de la rue de ce nom, et à laquelle aboutit la route d'Aragon. C'est un véritable arc de triomphe destiné à perpétuer le souvenir de l'entrée de Charles III à Madrid. — Des colonnes ioniques, dont les chapiteaux sont moulés sur ceux que Michel-Ange imagina pour le Capitole, supportent une large architrave et divisent le monument en cinq compartiments. Les trois du milieu sont percés de grandes portes en arc, et ceux des côtés de passages rectangulaires. — Au-dessus de la corniche, au milieu d'une attique, une Renommée soutient les armes royales entourées de trophées; le dessus des portes est orné de cornes d'abondance, et les clefs des arcs portent des têtes de lions. La façade du côté de Madrid ne diffère de celle qui regarde la campagne que par la substitution de pilastres aux colonnes, sauf à la porte du milieu, et de trophées d'armes avec petits génies, qui surmontent la corniche au-dessus des deux portes rectangulaires.

La construction est en granit gris et les sculptures en pierre blanche.

Le seul défaut de cette belle entrée est de ne pas se trouver dans l'axe de la rue d'Alcala.

Puerta de Toledo. — La porte de Tolède, à laquelle aboutit l'ancienne route de Tolède et d'Andalousie, a été commencée en 1813. Ce monument avait pour objet de fêter le retour de Ferdinand VII après sa captivité à Valençay. Une inscription fut rédigée en conséquence, sous l'impression des haines et des misères de la guerre de l'Indépendance. L'ayuntamiento de Madrid inaugura le monument en 1827, presque en présence des troupes françaises, à la veille du jour où la dernière division de notre armée libératrice, rentrant de Cadix, allait traverser l'Espagne pour rentrer à Bayonne, et la dédicace resta telle qu'elle avait été conçue en 1813. Elle n'existe plus aujourd'hui.

La porte de Tolède se compose de trois ouvertures, l'une en arc, flanquée de colonnes ioniques, et deux carrées avec des pilastres du même ordre. La hauteur du monument est de 24 mèt., y compris les groupes de 6 mèt. qui surmontent l'attique. Ces groupes représentent, du côté extérieur, l'Espagne protectrice des beaux-arts, et, du côté de la ville, les armes de Madrid soutenues par deux génies. Sur les deux portes latérales sont des trophées militaires. L'œuvre entière est lourde et surtout écrasée par le couronnement.

Puerta de San Vicente. — Nous imiterons Mesonero Romanos, qui, dans son *Manual de Madrid*, reproduit, en parlant de cette porte, construite en 1775, la description donnée par Alex. de Laborde. « C'est une grande porte en arc, ornée en dehors de deux colonnes doriques, et en dedans de deux pilastres du même ordre; elle est surmontée d'une corniche sur laquelle s'élève une attique triangulaire, qui se termine en un trophée d'armes; elle est accostée de deux autres portes carrées et plus basses, couronnées aussi par des trophées. Cette porte est d'une bonne architecture et ses ornements sont distribués avec goût. » Elle conduit à la promenade de *la Florida* à *la Casa del Campo*, à la station du chemin de fer du Nord et à la résidence royale du Pardo.

Ponts.

Nous parlons des ponts avant de parler de la rivière, puisque de mau-

vais plaisants ont prétendu que celle-ci avait été vendue pour payer ceux-là.

L'un est le

Pont de Ségovie. — Il fut construit en pierre de taille, sous Philippe II, par Juan de Herrera, architecte de l'Escorial. Il a neuf arches. Celle du milieu a 13 mèt. d'ouverture. Les autres vont en diminuant; les dernières n'ont que 10 mèt. On vantait autrefois l'élégance de ce pont; on ne peut plus en juger, car le lit de la rivière s'élève constamment, et les sables finiront par envahir et combler les arches. Ce pont a 200 mèt. de long sur 7 de large; sa construction et celle de la chaussée ont coûté, dit-on, 200 mille ducats.

Le pont de Tolède se compose, comme le précédent, de 9 arches élégantes et simples. On ne peut en dire autant des nombreux ornements, cassolettes, oves et chicorées qui surmontent son parapet; ils sont fort riches, travaillés avec soin, mais d'un goût déplorable. — Une jolie place demi-circulaire précède ce pont du côté de Madrid.

Le Manzanarès. — Ce pauvre cours d'eau, d'une rive à l'autre duquel don Juan allume son cigare, a inspiré tant de plaisanteries, qu'on ne le nomme plus sans sourire. Cervantès l'avait baptisé *arroyo con honores de rio*, un ruisseau qui prétend au rôle de rivière; et Tirso de Molina, qui le surnommait le vicomte des rivières (*vizconde de rios*), et le duc des ruisseaux (*duque de arroyos*), prétendait qu'il n'avait de cours qu'en hiver, pour suivre l'exemple des facultés d'Alcala et de Salamanque. Un ambassadeur allemand préférait le Manzanarès à toutes les autres rivières parce qu'il était *navigable en voiture et à cheval*. Il prend sa source à 8 lieues de Madrid, près du village de Manzanarès, qui lui a donné son nom, et coule du N.-O. au S.-E., traversant le Pardo, laissant à sa droite la *Casa del Campo*, à sa gauche Madrid, pour aller se jeter dans le *Jarama*, à 4 lieues de la capitale. Le Manzanarès, comme tous les cours d'eau formés par les neiges des montagnes, est presque à sec en été; c'est à peine si ses eaux suffisent à laver le linge et à alimenter le canal dont nous allons parler. L'hiver il occupe son lit d'une façon très-honorable, mais rarement d'eaux limpides et transparentes.

Le canal du Manzanarès, commencé sous Charles III et terminé sous Ferdinand VII, va du pont de Tolède au village de Vacia-Madrid. Un peu de fraîcheur et un peu de verdure répandues dans la partie sud de la ville, sont les seuls avantages qu'elle ait retirés de ce travail coûteux. Les services qu'il rend au commerce et à l'approvisionnement sont tout à fait nuls, car le Jarama dans lequel il se jette n'est pas toujours lui-même navigable.

Canal du Lozoya. — Celui-ci promet de plus grands services à la ville, qu'il approvisionne maintenant en abondance d'une excellente eau potable. Le canal commence près de Torrelaguna, à 70 kil. de Madrid, par un barrage en pierre de taille nommé le Ponton de Oliva, qui présente 50 mèt. de largeur à la base et 30 mèt. de hauteur, retenant la rivière de Lozoya afin d'en régler la distribution. Selon la nature et la situation des terrains qu'il traverse, il a été conduit en tranchée, en tunnel, par des siphons de fonte, sur des remblais ou des arches. Dans la plus grande partie de son parcours, il a 2 mèt. 25 de largeur sur 2 mèt. 80 de hauteur. Parmi les travaux d'art auxquels il a donné lieu, on remarque le pont-aqueduc de *Aldehuelas*, qui a 26 mèt. d'élévation et 2 arches de 14 mèt. 50 d'ouverture, et celui du *Sotillo*, à deux lieues de Madrid, qui a 13 arches et 84 mèt. de long.

Le réservoir d'arrivée, de dimensions capables d'emmagasiner une

quantité d'eau nécessaire à la consommation d'une semaine, reçoit l'eau à plus de 100 mèt. au-dessus du seuil de l'ancienne porte de Santa Barbara. Une façade élégante signale la fontaine de distribution, d'où partent les conduites qui peuvent amener les eaux à tous les étages des maisons de Madrid.

Commerce et Industrie.

Madrid est loin d'être un centre de production matérielle ou manufacturière comme le sont Paris, Londres, Vienne ou Bruxelles. Le manque d'eau, l'absence du combustible, le défaut de communications faciles et rapides, ont été de sérieux obstacles à ce développement d'une des branches les plus importantes de la fortune publique. Les chemins de fer, qui maintenant sillonnent le pays, ont apporté d'heureuses modifications à cet état de choses; les lignes du Midi fournissent des charbons anglais et ceux de Belmès; la ligne du Nord les charbons des Asturies et des bassins que traverse la section d'Alar à Santander; et le gouvernement encourage ce mouvement en organisant tous les trois ans des expositions industrielles qui déjà ont fourni la preuve de l'habileté et de l'intelligence des fabriques locales. Quant à présent, celles-ci sont en petit nombre et l'énumération en sera rapide.

Parlons d'abord des établissements officiels ou semi-officiels qui président au commerce et à l'industrie.

La Chambre de commerce siège plazuela de la Aduana Vieja, n° 2.

La Bourse, qui a quelque temps occupé l'église d'un ancien couvent de moines basiliens, calle del Desengaño, se tient maintenant dans le même hôtel que la Chambre de commerce. Elle se réunit tous les jours, excepté les jours de fêtes consacrées, les mercredi, jeudi et vendredi de la semaine sainte, le jour de la fête du roi et le 2 mai. Elle dure deux heures, de 1 heure à 3 heures de l'après-midi. La petite bourse se tient à la Puerta del Sol, l'hiver à l'angle de la calle de la Montera, et l'été au côté opposé, au coin de la calle de Carretas.

Les *agents de change* sont au nombre de 36 ; ils sont tenus à un cautionnement de 500,000 réaux.

La *Banque d'Espagne,* située dans la calle de Atocha, 15, et dirigée par un gouverneur nommé par le roi, est constituée au capital de 200 millions de réaux, divisé en cent mille actions de 2,000 réaux. Elle peut émettre des billets au porteur de 500, 1,000, 2,000 et 4,000 réaux jusqu'à concurrence de cent millions. Les bureaux sont ouverts de 1 h. à 5 h.

La Caisse générale des depôts, calle del Turco, 9, constituée sur les mêmes bases que celle de Paris, paye l'intérêt à 5 p. 100 des sommes déposées dont la restitution doit être demandée un mois à l'avance, et à 3 p. 100 seulement pour celles qui doivent être restituées au moment même de la demande. Elle est administrée par un directeur dépendant du ministère des finances.

Madrid compte plusieurs sociétés d'assurances contre l'incendie, sur la vie, et un petit nombre de grandes compagnies commerciales parmi lesquelles nous devons comprendre en première ligne les sociétés de crédits qui se sont fondées à l'exemple des sociétés françaises : le *Crédit mobilier espagnol,* le *Crédit commercial,* les *Compagnies de chemins de fer,* la *Compagnie madrilègne du gaz.* On doit citer une Société métallurgique de San Juan de Alcaraz ; la *Azucarera peninsular* et quelques compagnies minières, au nombre desquelles celle de Hiendelaencina dans la province de Guadalajara.

Fabrica de moneda (Monnaie). Elle occupe un bel hôtel récemment construit sur le paseo de Recoletos. L'exécution des monnaies au point de vue de la gravure et de l'em-

preinte laisse peu à désirer. L'établissement, bien installé et bien outillé, est régi par l'Etat, et peut frapper de 180 à 200,000 pièces de différents modules. Il possède un curieux musée de coins, matrices et poinçons anciens, depuis le temps d'Isabelle la Catholique jusqu'à l'époque actuelle. C'est à l'hôtel des Monnaies que se font les tirages périodiques de la loterie de Madrid. L'établissement possède la collection des médailles gravées depuis Philippe V, à l'occasion des victoires, des proclamations, des évènements remarquables ; des modèles de l'antique, des dessins, des plans, et enfin une école de gravure en monnaies et en médailles.

Fabrique de tabacs (calle de Embajadores, nº 59). Elle occupe un vaste édifice construit en 1790. Ses différents ateliers occupent deux mille ouvriers qui manutentionnent, par an, environ 1,500,000 livres de tabac de Havane, de Virginie ou de qualité moyenne, et des cigarettes. Il existe dans l'établissement des écoles et un asile pour les enfants des ouvriers.

Fabrique de poudre. Auprès de la première écluse du canal du Manzanarès. Elle renferme 2 moulins et 20 mortiers. Il en sort annuellement 6,600 arrobes (l'arrobe représente 11 kil. 52), dont 4,000 en poudre de chasse et 2,600 en poudre de mine. On ne fabrique que pendant neuf mois, et on suspend pendant les chaleurs, en raison du manque d'eau.

Fabrique de papier timbré (calle San Mateo, nº 5). Elle occupe cent ouvriers ; le produit est évalué à 51 millions ; c'est le seul établissement de ce genre pour tout le royaume.

Imprimerie nationale. Elle est divisée en trois départements : la typographie, la fonderie et la chalcographie. Les matrices dont on se servait à la fonderie, jusque dans les dernières années, dataient de 1780, et on les conservait religieusement pour les caractères destinés aux impressions classiques et officielles. On a finit par adopter les types anglais et français employés aujourd'hui pour la *Gazette de Madrid*. La chalcographie conserve les planches gravées des plus beaux tableaux du Musée. L'administrateur de l'Imprimerie nationale, en même temps directeur de la *Gazette officielle*, reçoit 30,000 réaux d'appointements. Le budget général de l'établissement s'élève à 1,662,000 réaux.

Real fabrica de plateria (orfèvrerie). Cette très-remarquable fabrique date du règne de Charles III. Elle a été fondée sur une vaste échelle, et il en est sorti une grande quantité de beaux produits. L'argenterie, la vaisselle plate, les beaux services de table des maisons riches de Madrid, viennent tous de cet établissement dans lequel on fabrique, depuis une époque plus récente, le plaqué et le maillechort pour lesquel l'Espagne était tributaire des autres Etats européens. Les magasins et les ateliers occupent un bel édifice avec une jolie façade d'ordre dorique sur la calle de San Juan, à l'angle du Prado, en face du Musée.

Fabrique royale de tapis. Elle date du règne de Philippe V et fut fondée par les ordres de ce prince sur le modèle de celle des Gobelins; les premiers directeurs furent des Flamands, Van der Gotten et ses fils. Elle occupe un vaste édifice avec jardins, fontaines, etc., hors de l'ancienne porte de Santa Barbara. Ses produits purement artistiques sont peu nombreux; mais elle fabrique pour les particuliers des tapis de haute laine et des tapis turcs qui rivalisent avec les produits des manufactures françaises.

Fabrique de faïence de la Moncloa. Cette fabrique est la propriété du patrimoine royal. Il en est sorti annuellement jusqu'à 270,000 pièces de faïence et de porcelaine, aussi bien pour le service du palais que pour la vente publique. Elle donne

aujourd'hui peu de preuves d'existence.

Fabrique de voitures. C'est un très-vaste établissement, le seul dans Madrid, occupant environ trois cents ouvriers, dont une partie sont Français. Il en est sorti de belles voitures de luxe, des équipages pour la maison royale, des voitures publiques, malles-poste, diligences, omnibus, etc. La construction de ces dernières est généralement lourde et massive.

Fonderie de fer. Cet établissement produit toute espèce de machines et de moteurs, des presses hydrauliques, des machines à vapeur, des ornements de fonte pour les travaux de bâtiments, des machines pour l'imprimerie. Les imprimeurs de Madrid sont néanmoins encore tributaires des constructeurs étrangers dont la fabrication indigène ne saurait atteindre l'habileté et la précision.

La *fabrication des tissus* a fait à Madrid de faibles essais, sans heureux résultats. Les draps et les soieries françaises, les toiles belges et hollandaises, les cotons anglais alternent avec les meilleurs produits de l'industrie nationale pour l'habillement des classes aisées. Le reste de la population tire des fabriques de la Catalogne et de Valence ces draps de qualité très-inférieure, et ces velours à gilets de couleurs heurtées et de fabrication peu satisfaisante, qui donnent au costume espagnol un aspect qui n'a plus aujourd'hui rien de national. Les artisans sont du reste fort habiles, et Madrid pour être bien mis n'a plus à recourir aux tailleurs, aux modistes, aux chemisiers et aux chapeliers des pays voisins.

Citons encore, parmi les meilleures industries locales, l'*ébénisterie* qui a placé dans les salons de Madrid de magnifiques preuves du talent des ouvriers qu'elle emploie, les *pianos,* les *instruments de musique,* les *glaces,* les *tapis de jonc et de sparterie,* industrie toute nationale, et enfin les *meubles en fer,* les lits surtout, progrès nouveau et des plus importants en raison des inconvénients trop connus de cet ardent climat.

L'étranger à Madrid.

L'introduction de l'étranger dans la société de Madrid, dit à peu près Mesonero Romanos, est l'une des choses les plus simples et les plus faciles. Une lettre de recommandation, une relation accidentelle, une rencontre dans une maison, dans une soirée, pendant un voyage, suffisent à un Espagnol pour offrir sa maison à un étranger et à celui-ci pour se présenter sans hésitation. La formule est simple : *Aqui esta su casa* (Vous êtes ici chez vous). De la part de celui-ci c'est une question de tact, et le tact est le même dans tous les pays ; il consiste surtout à ne pas accepter trop rapidement certaines offres, à ne pas « prendre au mot » ce qui n'est souvent qu'une forme de politesse, à ne pas affecter de dédain pour les choses nouvelles qu'on rencontre, tout autant qu'à s'abstenir de formules exagérées d'admiration. Une autre question de tact est dans le choix de l'heure opportune pour les visites. Dans cette partie de la société qu'on appelle le monde, on dîne à six ou sept heures du soir ; dans la classe moyenne, à midi ou à une heure. Le moment opportun pour les visites est donc de deux à quatre heures. Pour le soir, il est convenable d'attendre qu'on soit invité, de ne pas se présenter avant neuf heures, et de ne pas rester plus tard que onze heures ou minuit. On voit à cet égard que les coutumes espagnoles ne diffèrent pas des usages français.

Le costume, les modes, le cérémonial ne diffèrent plus de ceux adoptés par la société choisie des autres pays ; cependant il y a des nuances, et il est du devoir de

l'étranger de les étudier soigneusement. « A cet égard, dit Mesonero, si l'étranger est jeune, il sera promptement initié à ces mystères par deux beaux yeux et par un gracieux sourire : s'il est vieux et observateur, qu'il prenne pour guide les livres de Sénèque ou les *Caractères* de La Bruyère.

« Notre société est loin d'avoir atteint ce degré de perversité ou de civilisation raffinée auquel semblent parvenus nos voisins d'au-delà des Pyrénées, à en juger par les romans de Balzac, de Dumas, de Sand et de Soulié. Nous avons une même croyance et nous croyons tous; la dissimulation et l'hypocrisie tiennent peu de place dans nos mœurs ; nos désirs ne sont ni aussi violents ni aussi étendus; l'instruction n'est peut-être pas immense dans les classes élevées, elle est sans doute insuffisante dans les classes inférieures; dans les unes et dans les autres, il se commet sans doute des délits : mais partout domine l'esprit religieux, un jugement sain et une droiture naturelle. »

Il y a, pour l'étranger, des particularités de la vie madrilègne qui échappent sans doute à un observateur national, mais qui frappent l'attention au premier abord. C'est, avant tout, le calme de cette population, même les jours de plus grande fête. Elle est chez elle dans la rue, c'est son terrain, c'est son domaine; elle y circule sous ce ciel pur, sans hâte, sans presse : elle sait qu'elle a le temps. Elle observe surtout une précaution qu'on réclamerait en vain de l'indocile population parisienne, c'est de prendre toujours la droite dans les rencontres, et de suivre toujours dans les rues le trottoir de droite. Pas un homme ivre, pas un mauvais sujet, pas d'injures, de brusqueries ni d'impertinences. Toutes les classes sont confondues, le grand d'Espagne qui rentre à pied d'une cérémonie au palais, la femme du monde en mantille de dentelle, le mozo avec sa corde de sparterie sur l'épaule, la femme des faubourgs avec son foulard noué sous le menton, triste survivante de la *manola* disparue, le bourgeois madrilègne drapé dans son manteau brun doublé de velours vert et rouge, l'arriero en veste d'astracan ou de peau d'agneau (*la zamarra*), la gitana en jupe à volants, et l'élégant moderne en paletot.

Vient ensuite la mantille, et plaise à Dieu que son règne soit éternel, qu'elle reste victorieuse dans cette guerre de mauvais goût et de ridicule audace que lui font la mode française et le chapeau à rubans et à plumes ! Avoir ces magnifiques cheveux noirs, abondants et souples, luisants comme le jais, et les cacher sous une coiffe de carton ; engloutir cette tête d'un si pur ovale, ce cou si bien posé, ces épaules si belles sous les plis enrubannés du bavolet; éteindre les couleurs de ces riants visages, les étincelles de ces yeux si vifs, en les flanquant du bariolage d'une plate-bande artificielle, c'est un crime de lèse-humanité, c'est la négation de la beauté ! Nulle part la femme n'a imaginé plus heureux ornement que la mantille, et elle n'est pas digne de se dire Espagnole celle qui la dédaigne et se croit plus puissante avec l'arsenal de la modiste. Il est si léger d'ailleurs, si bien combiné avec la mansuétude du climat, ce charmant voile que de grosses épingles attachent dans le nœud de la chevelure, et qui se marie aux bandeaux, descend sur le cou, se drape sur les épaules, encadre la figure et enveloppe la taille sans rien cacher de toutes ses grâces! Il est bien fait pour l'Espagnole, ce riche tissu dont les réseaux laissent entrevoir, en la rendant plus blanche encore, toute la fraîcheur de cette belle carnation !

« Avec une mantille, a dit Théophile Gautier, il faut qu'une femme

soit laide comme les trois vertus théologales pour ne pas paraître jolie. Malheureusement, c'est la seule partie du costume espagnol que l'on ait conservé, le reste est *à la française*. Les derniers plis de la mantille flottent sur un châle, un odieux châle, et le châle lui-même accompagné d'une robe d'étoffe quelconque qui ne rappelle en rien la basquine.... L'éventail corrige un peu cette prétention au *parisianisme*. Une femme sans éventail est une chose que je n'ai pas encore vue dans ce bienheureux pays. »

Il est encore deux infiniment petits de la physionomie madrilègne qui y tiennent une place immense, c'est la cigarette et le *cerillo*.

Les *cerillos* ou *fosforos*, c'est-à-dire les allumettes-bougies en cire, sont, si petites qu'elles soient, l'une des grandes industries, on peut presque dire l'un des progrès de l'Espagne. L'allumette en bois y est complètement inconnue ; l'allumette au phosphore amorphe n'y a pas encore entrepris sa croisade, et l'on ne dit pas cependant que les empoisonnements et les nécroses aient augmenté les misères de l'humanité espagnole. La consommation des *cerillos* est immense, et la fabrication de ce modeste générateur du feu atteint, dans certaines villes, des proportions colossales.

Le cigare, le *puro* comme on l'appelle, est loin d'être entré dans les habitudes comme chez nous, qui cependant l'avons reçu de l'Espagne ; mais la cigarette !

Ce petit cylindre de papier roulé, gros comme un porte-plume et bourré de tabac haché, que chacun fabrique à sa guise, et qui se vend, pour les inhabiles, dans les *estancos nacionales*, au prix d'un réal le paquet d'une trentaine, n'est pas moins répandu en Espagne que cette allumette de cire qui se trouve dans toutes les poches. Dès que deux hommes se rencontrent, l'un d'eux présente la cigarette, l'autre fournit le feu ; dans les groupes, le paquet circule, la cigarette s'offre toujours et à tout le monde ; on ne vous demande pas : fumez-vous ? précaution qui, chez nous, sauve quelquefois un cigare ; on ne vous dit pas *usted gusta?* avec la crainte d'être pris au mot ; la cigarette vaut moins d'un centime, et ici

La façon de donner vaut mieux que ce qu'on donne.

La cigarette se fume lentement, à petits coups, sans ces grandes aspirations qui activent la combustion et provoquent l'irritation des bronches. A une cigarette qui s'achève ne succède pas immédiatement une cigarette nouvelle, comme chez nous succède sans interruption un cigare à un autre cigare. Sobre en cela comme en toutes choses, l'Espagnol sait savourer l'arrière-goût et le souvenir.

Partout on fume et à toute heure. Après le repas, cela va sans dire, c'est le complément de toute réfection ; mais avant la fin du repas, dans cet intervalle qui suit le second service et qui précède le dessert (*los postres*), — c'est un raffinement de goût dont nous ne nous doutons pas et qui a son mérite. A ce moment, la cigarette calme l'excitation du palais, le repose, et le prépare à des sensations nouvelles.

Au théâtre on ne fume pas encore dans la salle, mais cela viendra ; on fume dans les escaliers, dans le foyer, dans les coulisses, et la fumée s'insinue dans les loges sans obstacle. Aux taureaux, on fume à tous les étages ; au salon, les jours de *tertulia,* on s'abstient par respect pour l'ameublement ; mais dans les administrations publiques, dans les chemins de fer, dans les restaurants, dans les cafés, le tabac a droit de cité, c'est une coutume que rien ne saurait détrôner.

Et parlons des cafés pendant que nous y sommes. Ils présentent, le soir surtout, une physionomie toute particulière ; un tumulte incroyable, un encombrement d'hommes de toutes les classes, l'homme du monde, l'employé, l'arriero et le soldat ; tout le monde fume, cela va sans dire, et le nuage est d'autant plus épais, que la chaleur est énorme et la ventilation absente. Et malgré cette chaleur, toutes les têtes restent coiffées, tous les manteaux couvrent les épaules, par cette double raison que jamais tête ou épaules espagnoles n'ont aimé être découvertes, et qu'il n'existe ni patères ni porte-manteaux dans un café espagnol. On n'y trouve pas un journal ; de moment en moment entre un enfant qui distribue pour 2 cuartos l'une des feuilles du soir, ou qui crie des *fosforos* ou des papiers à cigarettes, d'autres colportent des billets de loterie et des photographies obscènes. Les habitués discourent très-haut, s'interpellent d'une table à l'autre, frappent dans les mains pour appeler le garçon. Les plus graves jouent aux dames ou au domino, et quelques femmes en mantilles, ou enveloppées (*tapadas*) dans un châle à la française, émaillent faiblement ce sombre tableau. Le service est toujours insuffisant, on attend de longs moments la consommation, et on a beau frapper dans les mains à tous les coins de la salle, les rares garçons n'en vont pas plus vite.

Après ces observations générales, il ne sera pas hors de propos de donner ici un rapide aperçu des usages suivis dans le cours de l'année par la population madrilègne ; ce sera en même temps fournir au voyageur une règle pour l'emploi de son temps.

L'année à Madrid.

Janvier. La fête du jour de l'an passe inaperçue en Espagne, sans étrennes, sans félicitations, sans visites et sans réunions de famille ; elle ne diffère d'aucune autre solennité religieuse. On fête uniquement le patron du jour, Manuel, et ce nom est très-répandu. Les Espagnols ne célèbrent pas le jour de leur naissance, mais ils tiennent beaucoup, les dames surtout, aux félicitations et aux visites le jour du saint patron, et l'un des premiers soins de l'étranger doit être d'étudier le calendrier de la Nouvelle-Castille. Les tribunaux et les cours, fermés depuis la fête de Noël, rouvrent avec quelque solennité. Le 5, veille du jour des Rois, toute la population assiste à une farce traditionnelle. Des bandes d'enfants, des gens du peuple, des Asturiens surtout et des Gallegos. la race des commissionnaires et des *mozos de cordel,* parcourent les rues portant des torches qu'ils agitent, frappant sur des tambours, sur des ustensiles ou des fragments de tôle. Quelques-uns sont munis de paniers de sparterie garnis de provisions ; l'un d'eux, invariablement, porte une échelle ; au haut de cette échelle pendent des paniers et des cordes. Ce malheureux, chargé, surchargé, entraîné par ses compagnons qui courent et qui crient, est la victime de cette grosse farce ; on lui a persuadé qu'il fallait aller au-devant des rois mages, l'échelle servira à escalader les murailles pour les voir venir, et la bande court ainsi follement de l'est à l'ouest, et du sud au nord, promenant partout sa victime qui sue sang et eau, et qui finit par demander grâce aux rires bruyants de toute son escorte.

Ce soir-là, dans les réunions de la classe moyenne, on tire au sort les compères ou les intimes (*estrechos*) ; l'usage a vieilli, mais il persiste encore. Cette innocente distraction a lieu deux fois dans l'année, à peu de jours de distance, le 31 décembre et le 5 janvier. Les jours qui précèdent, on entend crier dans la rue les *Motes nuevos*,

« devises nouvelles pour les dames et les cavaliers ». Ce sont de petits papiers portant des devises, des versets, des demandes ou des réponses. On les plie, on les jette dans un chapeau, après avoir écrit sur chacun le nom d'une personne de la réunion. On tire à là fois un billet de dame et un billet de cavalier, les deux personnes nommées en même temps sont engagées pour l'année, le cavalier est aux ordres de la dame et doit n'être en défaut, en aucune occasion, ni de soins empressés ni de galanterie.

Le 17 janvier, vient une seconde farce populaire, *las vueltas de san Anton*; c'est une joyeuse procession de mules et de chevaux harnachés qu'on conduit par les calles de Hortaleza et de Fuencarral manger l'orge bénite, avec grand accompagnement de voitures, et grande affluence d'oisifs et de curieux.

Le monde, pendant ce temps, se livre à ses plaisirs favoris; les salons du palais, des ambassades, de l'aristocratie et des hauts fonctionnaires sont ouverts et animés; dans chaque maison on danse une fois par semaine. Dans quelques autres, on retrouve, dans de simples *tertulias de brasero*, ce que nous appellerions les réunions autour du foyer, les intimes causeries et ces longues conversations qui, pour l'étranger, sont une heureuse étude. A l'Athénée, les hommes éminents de la politique et des lettres tiennent des cours publics. Les théâtres ont réservé pour ce moment leurs meilleures nouveautés, c'est-à-dire les traductions les plus récentes des pièces françaises; l'hiver, rude un instant, s'adoucit, et l'on trouve au Prado, chaque jour, de trois à cinq heures, une foule animée et élégante sous un ciel admirable.

Février. Comme partout à peu près, ce mois n'a plus rien à Madrid de son antique splendeur; « les farces politiques, a dit Mesonero, ont fait beaucoup de tort aux farces privées », mais il est trois jours, cependant, où la raison obtient une trêve complète. On danse partout, même dans les théâtres, et le populaire, costumé en Turc ou en arlequin, court les rues en criant et en faisant des lazzis, envahit en tumulte le Prado ou la plaza de Toros. Il a consacré le mercredi des Cendres à la plus grotesque et à la plus irrévérente des sottises du carnaval, singulière coutume chez cette nation religieuse. La foule se porte ce jour-là sur les bords du canal du Manzanarès, pour *enterrer la sardine*. On appelle ainsi, non pas ce joli poisson argenté qui sera la ressource du carême, mais un bout de boyau de porc. La fête est animée, sinon extravagante, comme la descente de la Courtille.

Mars. Le carême est scrupuleusement suivi; des prédicateurs attirent les fidèles dans les églises, et la société profane remplace les bals par des soirées de musique où brillent des talents privés généralement remarquables. Les belles voix et le talent musical sont au nombre des mérites particuliers des habitants de Madrid.

Avril. La semaine sainte offrira à l'étranger un intéressant spectacle. L'office divin se célèbre partout avec une grande solennité; on renomme surtout les musiques de la chapelle royale, de l'Incarnacion, de San Isidro, des Descalzas Reales, et les offices célébrés dans les chapelles des Ordres militaires. Le jeudi saint, après les offices, le roi lave les pieds à un certain nombre de pauvres; puis, dans l'après-midi, entouré des hauts fonctionnaires, des ambassadeurs, des dignitaires ecclésiastiques, de toute la cour en costume de cérémonie, il va visiter les stations. Le vendredi saint, il se fait au palais une procession solennelle, et celles des paroisses, dans le cours de la semaine de Pâques, ont lieu avec une pompe qui attire les fidèles et les curieux. Aussitôt après la

semaine sainte, la cour va passer le printemps à Aranjuez, et tout le monde officiel s'y transporte avec elle.

Il est aussi, en avril, un saint qui est très-fêté et, surtout, très-chômé, bien que son nom ne figure pas au calendrier, chômé également à une époque correspondante de l'autre moitié de l'année; ceci appartient au chapitre des *cosas de España*, c'est-à-dire des choses particulières au pays. Ce saint se nomme *Esparto*, ses fêtes sont appelées *dias de estero* à l'entrée de l'hiver, et de *desestero* au printemps. Ce sont les jours réellement solennels, jours de grande affaire, où l'on garnit ou dégarnit les habitations, et surtout les ministères, les administrations, les bureaux, les musées, les bibliothèques, salons, chambres, cabinets, corridors, des tapis de sparterie qui défendent les planchers et les carrelages contre la froidure. C'est un branle-bas général qui veut un déménagement complet du mobilier. Ce jour-là amène une suspension absolue du travail, c'est un congé prévu et apprécié des employés. Nous en donnons une preuve à propos de la Bibliothèque nationale (p. 67). Vous allez dans une administration un jour, par hasard, vous trouvez portes closes, on vous répond : *Dia de estero.*

Mai. On célèbre pendant ce mois deux fêtes toutes particulières à Madrid; c'est l'anniversaire du 2 mai, et la *romeria* de san Isidro, le patron de la ville. Le 2 mai est l'occasion d'une revue et d'un service religieux autour du monument de Daoïz et Vélarde au Prado. Le 15, jour de la *romeria* de san Isidro, toute la population sort de Madrid, et va s'installer autour de l'ermitage consacré au patron de la ville, dans les prairies et sous les ombrages qui dominent la rive droite du Manzanarès. C'est une grande fête populaire fort courue.

Juin. L'apparat qui préside à la célébration de la Fête-Dieu (*Corpus Christi*), est digne de cette « capitale de deux mondes ». Les rues que suit la procession sont pavoisées, les balcons tendus d'étoffes de toutes couleurs et de riches tapis. Les veillées de saint Antoine de Padoue, de saint Jean et de saint Pierre sont aussi des fêtes, surtout pour les basses classes, qui les célèbrent en allant danser à la Florida et au Prado, ou en parcourant les rues avec des guitares. On appelle généralement ces fêtes les *Verbenas*, d'après les anciennes coutumes de la population de Madrid d'aller à pareille époque cueillir la verveine, nommée aussi la *plante sacrée* en raison de ses vertus médicinales. Mais, au lieu de la récolte hygiénique, on trouve des beignets, des croquettes frites, des pois chiches grillés, des petits saints de terre cuite, des jeux, du vin, des liqueurs et des curieux.

Juillet. Les courses de taureaux ont commencé après Pâques et durent jusqu'à la canicule : elles ont lieu les lundis soir ; mais c'est surtout au commencement de juillet qu'elles deviennent animées, qu'elles ont les taureaux les plus sauvages et les toreros les plus célèbres, les spectateurs les plus passionnés. A cette époque, c'est une question de mode et presque une obligation pour la société de Madrid.

Août. C'est la saison des champs. Les moins riches et les moins libres ne vont pas au-delà des communes suburbaines de Pozuelo ou de Carabanchel, sur les bords desséchés du Manzanarès; d'autres vont, dès la fin de juillet, respirer l'air marin sur le littoral cantabrique, à Saint-Sébastien, à Santander, ou encore à Bilbao, et quelques-uns viennent, en passant, voir Londres et Paris, et y recueillir les dernières modes. La partie inamovible de la population madrilègne supporte héroïquement les 34 degrés Réaumur que le ciel lui déverse, et calme patiem-

ment les feux qui la brûlent en prenant des bains de sable humide dans les profondeurs du lit du Manzanarès.

Septembre. Ce mois ramène un ciel moins brûlant, une atmosphère pure et un climat plus tempéré. Le 21, s'ouvre la grande foire qui dure quinze jours, et se tient dans toute la partie supérieure de la rue d'Alcala. Sur le côté droit de cette rue, on dresse des boutiques en planches qui appartiennent aux pauvres de San Bernardino, et qui sont louées à leur profit. Toutes les marchandises de la vie usuelle sont exposées dans ces boutiques qui attirent la ville et les paysans d'alentour. La calle de Carretas est transformée en un immense bazar de toiles, de percales et de cotonnades ; sur les plazuelas de Santa Ana, del Angel, del Progreso, de las Descalzas, partout, en un mot, où il y a un peu d'espace, s'expose tout un musée d'antiquités et d'objets précieux ; tout est dehors, des vêtements, des meubles, des livres, des tableaux, des jouets, des fruits ; le spectacle s'anime encore des cris des vendeurs et du mouvement inouï des curieux, de l'active circulation des voitures. Au point de vue de la distraction publique, du résultat mercantile, de l'affluence des étrangers, ces quinze jours sont une des phases les plus curieuses de l'année à Madrid. Cela dure jusqu'aux premiers jours d'octobre.

Octobre. Les étudiants rentrent à leurs classes; le Manzanarès reprend son cours; la société élégante rouvre ses demeures; les théâtres forment leurs troupes et les débuts commencent.

Novembre. Le 1er et le 2, on visite les cimetières, le jour, et le soir on mange des beignets; le 15, on va dans les bois du Prado faire provision de ces excellents glands doux, qui sont une des particularités des *postres* sur les tables de la bourgeoisie. Le droit de faire cette récolte appartient aux Madrilègnes pour toute la journée, de temps immémorial.

Décembre. Ce mois n'a que huit jours, du 24 au 31, tous les autres passent inaperçus et ne servent qu'à préparer les fêtes qui terminent l'année. Noël, *noche buena*, ramène à Madrid le siècle d'or, et fait des Madrilègnes les gens les plus heureux de la terre. Rien n'est comparable à ce bruit, à ces joies, à ces fêtes, à ces bombances de toute nature. Pendant cette dernière semaine, personne ne travaille, tout le monde s'agite, danse et mange. Madrid est devenu une tuerie de volailles, un immense étalage de sucreries et de pâtisseries. La place Mayor est le centre le plus animé de ce grand magasin général de comestibles, de ces joies, de ces danses, de ce tumulte; c'est un concert intraduisible de tambours de basque, de guitares, de zambombas. Aucune fête n'est comparable à celle-là; c'est une ivresse qui ne cesse que lorsqu'il s'agit de tourner le feuillet, de lire un nouveau chapitre et d'aller voir, comme nons le disions en commençant celui-ci, si les rois mages vont arriver.

Caractère et Mœurs.

« Les enfants de Madrid, dit M. Mesonero, sont vifs, intelligents, satiriques, généralement aimables et gracieux, passionnés pour les modes. Ils copient volontiers les coutumes des étrangers, dédaignent celles de leur pays, parlent de toutes choses avec cette facilité superficielle qui s'acquiert dans les relations de la société. La précocité de leur intelligence fait concevoir à leur égard de flatteuses espérances ; mais une éducation assez peu sévère, les distractions trop nombreuses d'une capitale, arrêtent tout court l'effet de ces facultés naturelles et les rend stationnaires. Ils brillent par leur élégance, par leurs bonnes manières, par leur loquacité agréa-

ble, mais ils atteignent rarement les positions élevées; laissant presque toujours la première place aux étrangers qui, plus patients et moins arrogants, arrivent presque sans rencontrer de lutte ou de résistance. Leur physique est avenant; mais il se ressent des causes qui agissent sur le moral; il ne se développe pas. Les Madrilègnes sont généralement petits, fluets et maladifs. En se dépaysant, ils changent d'apparence et aussi d'idées; on peut apprécier alors ce dont ils seraient capables avec une autre direction.

« Les femmes!... Quelle n'est pas leur influence dans un pays où le désir de briller, le luxe extravagant, les continuelles occasions de ruine, l'adoration vouée à tout ce qui est éclat extérieur, font la loi suprême! Chacune s'efforce de faire plus que ses facultés ne lui permettent. La femme de l'artisan joue à la dame, l'employé épuise ses minces appointements à faire briller sa femme à l'égale d'une marquise; celle-ci emploie les rentes de son mari à se faire un train de maison égal à celui des princesses; tous se ruinent devant la funeste idole de la mode. Avoir voiture surtout est la grande maladie du moment. Ceci dit, on ne saurait oublier avec quel charme, avec quelle élégance les dames madrilègnes sacrifient à cette idole. Leur éducation peut être fort négligée au point de vue économique, elle est parfaite en ce qui touche aux arts d'agrément et aux talents de société. Personne n'interprète mieux les délicieuses mélodies de Verdi ou de Meyerbeer; personne ne danse avec plus de perfection; personne ne parle, ne joue, ne plaisante et ne séduit avec plus de grâce; personne ne s'entend mieux à unir le sentimentalisme du roman à la plus aimable coquetterie. Par le costume, par la mode, par le langage, nulle femme ne sait mieux unir la grâce nationale à la grâce étrangère, pour en faire une grâce particulière que nous pouvons appeler *la grâce madrilègne*. La femme de Madrid est petite, bien faite, de jolie figure; sa taille est souple, son teint délicat, sa physionomie distinguée.

« Les mœurs du peuple se sont considérablement améliorées, et elles s'adouciraient complètement sans les nombreuses occasions de dissipation que lui apportent cette multitude de fêtes, de pèlerinages, de *verbenas*, de courses de taureaux qui l'entraînent, et surtout ce nombre prodigieux de tavernes. L'homme du peuple ne boit pas, mais la taverne est un point de rencontre où, sous prétexte de manger un morceau de pain et un *chorizo*, on parle beaucoup, on discute, on s'anime et on arrive promptement aux voies de fait.

« Le *manolo* et la *manola*, ces types de la race picaresque si bien dépeints par Cervantès et par Goya, sont à peu près disparus; on ne les rencontre plus avec ce costume classique et pittoresque que retraçaient les images du dernier siècle. Le manolo, l'homme du quartier de Lavapiès et des vieilles rues de Madrid, est cordonnier, tavernier, boucher ou voiturier; il revêt la veste ronde, étroite et courte, couverte d'une multitude de petits boutons; un gilet ouvert garni de boutons comme la veste, la chemise brodée à col rabattu, sous lequel est passé un mouchoir de couleur retenu par une bague, une ceinture rouge ou jaune, le pantalon large du bas, des bas blancs et des souliers courts et étroits; le petit chapeau calañes à bords retroussés, puis une baguette à la main et la terrible navaja dans la ceinture.

« La manola, ce type classique de grâce, d'élégance et de désinvolture avec le jupon en cloche, les bas rouges, le soulier étroit, la mantille et la longue tresse retenue par un énorme peigne penché, on ne la retrouve plus. Cette femme vive, rieuse, arrogante, au langage si pittoresque

et souvent si hardi, couvre maintenant ses beaux cheveux d'un foulard attaché sous le menton, et s'en va paisiblement et silencieusement faire sa journée à la fabrique de tabacs, chez les cordonniers, les couturières et les tailleurs. Les mœurs peut-être y ont gagné. Le pittoresque et l'originalité y ont immensément perdu. »

Histoire.

Nous avons rapidement indiqué plus haut quelles étaient les origines de Madrid; nous n'avons pas l'intention de nous étendre sur les particularités de l'histoire de cette capitale qui se rattachent d'ailleurs à l'histoire générale de l'Espagne. Ce que nous devons dire seulement, en ce qui touche les relations mutuelles de nos deux pays, c'est qu'après l'invasion impériale à main armée, après l'intervention royaliste en faveur du système absolu, la France est venue remplir en Espagne une mission plus nationale et plus digne d'elle, en envoyant ses financiers, ses capitaux et ses ingénieurs coopérer au mouvement industriel qui transforme le pays et lui rend ainsi une importance au moins égale à celle qu'il avait autrefois. Trois compagnies de crédit, plusieurs compagnies de chemins de fer, d'importantes exploitations minières, sont le résultat de cette intervention pacifique qui porte à l'Espagne le fruit de notre expérience, et donne à la haute intelligence et à l'esprit actif de ses nationaux un heureux aliment.

Alentours de Madrid.

Rien n'est plus triste et n'est moins digne des approches d'une grande ville; le terrain est ondulé; les hameaux et les habitations, déjà bien rares, sont perdus dans ses replis et échappent à la vue. Madrid n'a plus de faubourgs depuis l'extension de l'enceinte; tout de suite, au-delà de la ligne d'octroi, commence la campagne nue et déserte. La terre produit du blé, de l'orge; on y aperçoit peu de vignes, quelques rares oliviers, pas d'arbres, des carrières à plâtre et point d'eau. A peine, çà et là, des jardins chétifs, quelques habitations appartenant à des personnages de la capitale. A une certaine distance, l'isolement est à craindre, et les maisons de campagne se sont mises sous la protection des villages de la banlieue. Ainsi, à Carabanchel, le beau domaine de *Vista Alegre*, les habitations de la comtesse de Montijo, du marquis de Remisa, de M. de Salamanca; à Chamartin, les palais et les jardins des ducs de l'Infantado que Napoléon Ier habita en 1808; *Villaviciosa* où mourut Ferdinand VI, et où furent enfermés, à deux époques éloignées, les favoris Antonio Perez et Manuel Godoy; à Pozuelo de Arabaca, le domaine de *Somos Aguas*, et enfin, auprès du petit village de la Alameda, la magnifique propriété de *El Capricho*, au duc d'Osuna.

C'est dans cette catégorie des propriétés qui occupent les alentours de Madrid que nous pouvons placer encore deux domaines royaux, la *Casa del Campo* et la *Moncloa*. La première s'étend sur toutes les hauteurs de la rive droite du Manzanarès en face du palais. On y arrive par un pont de pierre qui traverse le Manzanarès en bas du Campo del Moro. C'est un immense enclos distribué en jardins, en parcs, en bois, en terres de produits, sillonnés par un cours d'eau. Ce fut longtemps le rendez-vous à la mode de la population de Madrid et un lieu de promenade fort recherché pendant les soirées d'été. « Pendant trente ans, a dit le marquis de Langle (*Voyage en Espagne*, 1785), les bosquets de la Casa del Campo ont été témoins des amours où plutôt des fantaisies amoureuses, des scènes galantes de Philippe IV, de Ferdinand VI et de quelques courtisans. La duchesse

des Ursins, le duc de Noailles, le marquis de Louville et la princesse de Fontarabie en connaissaient parfaitement tous les tours et les détours. » *La Moncloa* est sur la droite de la route de Castille et du chemin de fer du Nord. On y remarque un joli palais nommé la Florida, le vieux palais de la Moncloa, la fabrique de faïence et de porcelaine à peu près inoccupée, appartenant au domaine de la couronne, et diverses constructions qui méritent l'attention du visiteur. *La Montagne du Principe Pio* formait un troisième domaine clos de murs, au-dessus de la gare du Nord et du paseo de San Vicente. Ce domaine a été transformé en promenades agréables et en un quartier nouveau, le barrio de Arguellès, d'où la vue s'étend sur la ville, sur la campagne et sur le cours riant, quoique desséché, du Manzanarès.

LES RÉSIDENCES ROYALES.

Le Pardo.

Le Pardo est à 12 kil. de Madrid, sur la rive droite du Manzanarès. On y parvient par un chemin qui se détache de la *Carretera general* de Castille, au-delà de la station du chemin de fer du Nord, et un peu après qu'on a passé le vieux pont de San Fernando. Situé au milieu de bois considérables, il forme un groupe d'une centaine d'habitations, dépendant, pour plus de la moitié, du patrimoine royal. Les propriétés particulières sont pauvres et d'un aspect misérable.

Le palais est un ancien rendez-vous de chasse bâti par Henri III, réédifié par Charles-Quint, et agrandi, embelli par Philippe II, Philippe III et Charles III. C'est un grand bâtiment carré, flanqué de quatre tours et composé de quatre corps de logis qui communiquent par des galeries extérieures. L'intérieur, qui comprend une grande quantité d'appartements, est orné de décorations en stuc et de beaucoup de peintures à fresque de Gaspard Becerra. On y remarque surtout une belle collection de tapisseries, tendues dans presque tous les appartements, et fabriquées à Madrid d'après des dessins originaux de Goya ou des copies de David Teniers. Elles représentent des chasses, des scènes champêtres et des épisodes de l'histoire de don Quichotte. On voit dans la chapelle quelques belles peintures de Francisco Bayeu, de Mariano Morella, de Moralès et de Lucas Giordano.

Un jardin planté d'arbres fruitiers précède le palais, et au delà s'étendent des bois immenses, complètement entourés d'un mur en maçonnerie qui a de 75 à 80 kil. de développement. Cette vaste enceinte renferme deux autres propriétés royales, la *Zarzuela*, jolie habitation à un étage, située à une lieue à l'O. du Pardo et que décoraient autrefois de très-belles peintures qui en ont été retirées. La Zarzuela est entourée de beaux jardins. L'infant don Fernando, qui l'avait fait construire, y faisait représenter des pièces dramatiques récitées et chantées, point de départ d'un genre qui est devenu l'opéra-comique espagnol, et qui, selon M. Madoz, a pris son nom de *Zarzuela* du petit palais du Pardo. La seconde propriété est la *Quinta*, située à 1 kil. 1/2 à l'E.; elle est entourée de jardins et de pièces d'eau.

Le Manzanarès traverse du N. au S. le domaine du Pardo, et y reçoit plusieurs petits ruisseaux qui sourdent au milieu des bois. La chasse est très-abondante dans ce domaine, dont une très-petite partie est cultivée; on y trouve un grand nombre de bêtes fauves, des loups et surtout des renards.

L'Escorial.

El Escorial est le nom du village; il tire son origine des scories de fer,

vestiges d'une très-ancienne exploitation, dont le sol est couvert aux alentours. Il y a deux villages de ce nom assez rapprochés l'un de l'autre, Escorial de *Abajo* (d'en bas) et Escorial de *Arriba* (d'en haut). Celui-ci se compose d'environ 300 maisons bien bâties avec des quartiers pour la troupe, des palais qui ont appartenu à l'infant don Carlos et à don Manuel Godoy, et les dépendances du célèbre palais de *San Lorenzo*.

On vient de Madrid à l'Escorial, par le chemin de fer du Nord (quatre trains dans la journée dont un est spécial à cette résidence). On paye 25 r. 50 en 1re cl.; 19 r. 25 en 2e cl.; 11 r. 50 en 3e cl.; le trajet se fait en 1 h. 1/2 ou 2 h. La station, qui touche l'Escorial *de Abajo*, est à 20 min. du palais. Une jolie avenue y conduit le long des murs du parc.

On sait quelle est l'origine de cet immense édifice que les Espagnols considèrent comme la huitième merveille du monde artistique. Philippe II le fit construire, en 1565, comme souvenir de la prise de Saint-Quentin et pour l'accomplissement d'un vœu fait à saint Laurent dont l'église avait été canonnée pendant le siége. Comme témoignage plus direct, le roi voulut donner à l'édifice la forme du gril sur lequel le saint avait souffert le martyre. Il occupe par conséquent un parallélogramme régulier de 200 mèt. dans un sens et de 156 mèt. dans l'autre. Le manche du gril est figuré par l'habitation royale qui se détache à angle droit de l'un des côtés; les pieds sont représentés par des tours de 55 mèt. d'élévation qui dominent les quatre angles. L'ensemble de l'édifice présente un développement de 811 mèt., et on y compte 15 portes, 17 niches et 1,110 fenêtres.

Il est entièrement construit en granit, d'une couleur générale jaunâtre peu agréable à l'œil, et qui lui donne l'aspect des habitations en argile ou en pisé de presque tous les villages espagnols. L'aspect en est monotone et froid, nullement monumental, quels qu'aient été les efforts de l'architecture pour relever cette énorme masse par les détails d'ordre dorique, qui disparaissent dans l'immensité de la construction.

L'effet est le même dès qu'on a pénétré dans l'intérieur. L'impression physique causée par cet amas de pierres sombres, par cet entassement de blocs de granit, le froid que l'on ressent au milieu de ces murs où le soleil ne pénètre pas, sous ces longs couloirs voûtés où l'air circule toujours glacé et humide, quelle que soit la chaleur du dehors, imposent à l'esprit une disposition qui ne s'efface pas pendant la durée de cette visite dans cette solitude. Les belles peintures de Giordano, les tableaux de prix de la sacristie, quelques riches détails d'architecture du Panthéon, de l'église et du grand escalier, les richesses et les curiosités de la bibliothèque, les élégances surannées des appartements royaux, rien ne suffit à détourner la pensée de cette disposition pénible. La grande et despotique figure de Philippe II, tyran, moine et hypocondriaque, semble présente partout où l'on pénètre; il vit encore dans ce misérable retrait, dans cette cellule de cénobite d'où il dirigeait orgueilleusement ses royaumes, et qui par sa nudité étrange est le point qui frappe le plus l'attention dans ce grand reliquaire.

La façade principale de l'édifice occupe le côté qui regarde l'ouest. Elle présente trois portails monumentaux, et se termine par deux hautes tours carrées. On a employé à la construction du portail principal d'énormes blocs pour lesquels il a fallu des chars spéciaux traînés par 40 paires de bœufs. Au-dessus de la porte s'élève la statue en pierre de saint Laurent, haute de 4 mèt. en costume de diacre, tenant un livre dans la main gauche et dans la droite un gril en bronze doré. Les

pieds, les mains et la tête de cette statue sont en marbre blanc. On pénètre sous un vaste vestibule voûté, au-dessus duquel se trouvent les bibliothèques. Ce vestibule conduit à une cour nommée la cour des rois, de 62 mèt. sur 36 mèt., entourée de hautes constructions à cinq étages. Au fond s'élève la façade de l'église, précédée de larges degrés, et formée de six hautes colonnes doriques portant les statues colossales en pierre et en marbre des six rois de Juda : Josaphat, Ezéchias, David, Salomon, Josias et Manassès. La tradition rapporte qu'elles ont été tirées, ainsi que celle de saint Laurent, d'un même massif de pierre, qu'on retrouve auprès du village de Peralejo, et sur lequel on a gravé cette inscription :

Seis reyes y un santo
Salieron de este canto,
Y quedó para otro tanto.

(Six rois et un saint ont été tirés de cette carrière; il en reste pour tout autant).

Les couronnes des rois, qui pèsent de 35 à 40 kilog., les sceptres et les autres attributs sont en bronze doré.

On raconte que cette cour, avec ses 267 croisées, fut la dernière partie achevée du monastère de l'Escorial, et on signale comme la dernière pierre qui fut posée celle qui forme la corniche, au-dessus de la huitième fenêtre du côté nord, en comptant depuis la façade de l'église.

Du vestibule sur lequel ouvre la porte principale de cette façade, on pénètre dans la partie de l'église qui était autrefois destinée au public, et qui forme un espace carré, avec deux autels, nommé *bajo-coro*. Le bajo-coro est fermé du côté de l'église par une belle grille de bronze en trois travées. On remarque la voûte de cette petite nef, laquelle est à peu près plane, construite en larges pierres avec une rare habileté architecturale, et ne reposant que sur quelques piliers fort espacés. Au-dessus se trouve le chœur, avec ses stalles, les orgues, etc.

L'église, dans laquelle on entre par la grille du milieu du bajo-coro, forme un vaste espace carré de 50 mèt. de côté, construit en granit, avec une grande sobriété d'ornementation, pavé en dalles de marbre blanches et grises, et partagé en trois nefs par quatre énormes piliers carrés de 8 mèt. de côté, placés au centre, à 15 mèt. 1/2 l'un de l'autre, supportant de grands arcs au-dessus desquels s'élèvent la base circulaire de la coupole, puis la coupole elle-même. En avant de cette base s'avancent deux larges balcons, avec balustrades en bronze, auxquels on arrive par quatre escaliers tournants pratiqués dans le massif des piliers. La coupole, en dôme plein cintré, à 16 faces, se termine, à la clef, par une lanterne, terminée par un lanternon que surmonte une pyramide cannelée de 8 mèt. de haut. Cette pyramide, pour compléter à l'extérieur cette description, porte une boule creuse en métal de cloche, de 2 mèt. de diamètre, et du poids de près de 1,500 kilog. Enfin se détache au-dessus de la boule une croix en fer pesant 82 kilog. engagée de 4 mèt. dans la pyramide de pierre, et haute de 4 mèt. 1/2. Le sommet de la croix se trouve à 95 mèt. du sol de l'église.

On compte autour de l'église 48 autels, ayant la plupart, pour retables, de beaux tableaux peints par Fernandez Navarrete, el Mudo, Zucara, Juan Gomez, Lucca Cangiasi, Luis de Carabajal, Peregrino Tibaldi, Juan d'Urbina, Cincinnato, Alonso Sanchez et Velazquez.

Devant chacun de ces autels, dans un petit tombeau de marbre, sont enfermés des reliques du saint auquel chaque autel est consacré. On mentionne au nombre de ces pieuses richesses, et parmi celles qui sont

conservées dans des reliquaires spéciaux, dans d'autres parties de l'église, des morceaux de la vraie croix, un fragment de la corde avec laquelle le Christ fut attaché, un débris de l'éponge sur laquelle on lui présenta du vinaigre et du fiel, un morceau de la crèche où il vint au monde, des morceaux de vêtements de la Vierge ; le squelette entier d'un des Saints Innocents ; les corps entiers de neuf martyrs ; plus de cent têtes authentiques, parmi lesquelles celles de quelques-unes des onze mille vierges ; un grand nombre de bras et d'autres reliques de moindre importance. Une inscription placée dans le chœur, en 1754, constate que ces reliques classées selon certaines catégories : insignes, presque insignes, moindres, petites, corps entiers, têtes entières, ossements grands et petits, forment un total de 7,422. Huit fresques sont peintes sur les voûtes des nefs ; elles sont l'œuvre de Lucas Giordano et datent seulement du règne de Charles II. La première, dans l'angle N.-E., représente en plusieurs groupes l'annonciation et la conception de la Vierge, la naissance du Sauveur, l'adoration des anges et des rois ; la deuxième, au S.-E., le voyage des Israélites dans le désert ; la troisième, au N.-O., le triomphe de l'Eglise militante ; la quatrième, dans la nef du milieu devant le chœur, le jugement dernier ; la cinquième, au S.-O., présente une peinture allégorique symbolisant la pureté virginale de la mère de Dieu ; la sixième, au milieu de la nef de gauche, a pour sujet la victoire des Israélites sur les Amalécites ; la septième, à gauche du maître-autel et au-dessus de l'autel consacré à saint Jérôme, représente le jugement de ce saint ; enfin la huitième, en avant de la chapelle du maître-autel, la mort, la sépulture et l'assomption de la Vierge. La lampe en bronze doré suspendue à cette voûte a été donnée au Monastère, en 1827, par le dernier roi.

La *capilla mayor* est à l'extrémité de la nef du milieu en face du chœur; elle renferme le maître-autel, les oratoires et les monuments royaux. Des marbres précieux, de couleurs variées, forment l'autel, les larges degrés qui y conduisent et les revêtements des parois de la chapelle. Le retable est un monument de tous les ordres d'architecture, formé de marbres de toute espèce, d'ornements dorés, de statues de bronze plus grandes que nature, et de peintures estimées. Celles-ci sont du Peregrino, de Tibaldi, Pelegrin et Federico Zucara ; les sculptures et les statues sont pour la plupart de Leone Leoni et de Pompeio Leoni son fils. L'une d'elles, un saint Paul, placé au dernier étage, porte la date de 1588. La même profusion de marbres et de dorures a présidé à l'ornementation des oratoires pratiqués des deux côtés de la chapelle. Les monuments occupent deux vastes arcs, qui se développent au-dessus des oratoires et qui sont intérieurement revêtus de marbre noir avec inscriptions en lettres de bronze doré. Ce sont deux groupes de statues en bronze doré, plus grandes que nature. Le groupe du côté gauche de l'autel, côté de l'évangile, se compose de figures de l'empereur Charles-Quint, armé, revêtu du manteau impérial, ayant à sa droite l'impératrice Isabelle, mère de Philippe II, en arrière l'infante doña Maria leur fille, puis les infantes Eleonor et Marie, sœurs de l'empereur, toutes à genoux et les mains jointes. Dans le groupe du côté de l'épître, se trouvent le roi Philippe II armé, portant le manteau royal, à sa droite la reine Anne sa quatrième femme, mère de Philippe III ; en arrière la reine Isabelle, sa troisième femme, à la droite de celle-ci la reine Marie, princesse du Portugal, première femme du roi et mère de l'infant don Carlos, placé

lui-même derrière sa mère. Ce groupe est de Pompeio Leoni. La fresque qui couvre la voûte de la capilla mayor est de Luqueto, et représente le couronnement de la Vierge, avec les quatre prophètes Isaïe, Jérémie, Ezéchiel et Daniel.

La *sacristie* communique avec l'église par le côté sud ; une pièce intermédiaire, l'anti-sacristie, était autrefois ornée de tableaux qui ont été transportés au musée de Madrid.

La sacristie est une vaste salle voûtée, longue de 29 mèt. sur 8, éclairée par le côté est, dallée en marbre gris et blanc. Un buffet, formé de bois variés, acajou, ébène, cèdre et noyer, occupe tout le côté O. et renferme les ossements sacrés ; il est surmonté de riches vitrines contenant des reliquaires, des calices, des croix, des chandeliers. Au-dessus on remarque, suspendus à la muraille, deux beaux miroirs en cristal donnés par la reine Anne d'Autriche. Quelques tableaux de grands maîtres ornent les murs ; les ornements et les arabesques de la voûte sont de Granelo et de Fabricio.

L'œuvre réellement remarquable de la sacristie est l'autel de la *Santa Forma* (Sainte-Hostie) qui occupe l'extrémité sud de la salle. Il est construit en marbre, avec ornements en bronze doré. Des bas-reliefs en marbre blanc représentent la sainte hostie foulée aux pieds par des hérétiques, recueillie par l'empereur d'Allemagne Rodolphe II, et envoyée au roi Philippe II. Un grand tableau de Claude Coello, qui occupe tout le retable, figure la perspective de la sacristie elle-même et de l'église, pendant la procession qui eut lieu pour la réception de la sainte hostie. Les personnages qui assistent à cette procession sont autant de portraits historiques. A certaines époques de l'année, aux fêtes de saint Michel et de saint Simon, ce tableau descend par des coulisses au-dessous de l'autel, et laisse voir une chapelle intérieure ou *camarin,* avec un riche tabernacle en bronze doré dans lequel est exposée la *santa forma.* On peut pénétrer dans le *camarin* par une porte qui ouvre sur le côté de l'autel ; l'intérieur en est très-richement décoré.

Le *chœur* est occupé, sur ses deux côtés et sur le fond, par deux rangées de 124 stalles en bois précieux, dont l'ornementation et la sculpture sont d'une grande sobriété. Celles du prieur et de ses deux latéraux, au milieu de la haute rangée du fond, sont plus riches et plus travaillées, et se terminent par une espèce de dais que couronne une petite statue de saint Laurent. On signale, à l'extrémité gauche de la rangée du fond, la stalle où se plaçait Philippe II, lorsqu'il venait assister dans le chœur aux offices divins. Un immense lutrin, d'un poids considérable, s'élève au milieu du chœur au-dessous d'un riche lustre en cristal de roche. Le vulgaire prétend que le pivot en acier du centre du pupitre tourne dans une crapaudine en diamant ; le pupitre est tout simplement soutenu par des galets en bronze roulant sur des bandes de métal. Deux belles et grandes orgues, considérées comme les meilleures de l'Espagne, s'élèvent l'une en face de l'autre, au-dessus des rangées de stalles des grands côtés. Les peintures et fresques qui décorent le chœur sont du Cincinnatus et de Lucca Cangiasi.

Derrière les stalles du prieur, se trouve une porte ouvrant sur un étroit couloir, lequel conduit à une petite salle ou chapelle, éclairée par une fenêtre donnant sur la cour des rois, au-dessus du portail de l'église. L'autel de cette petite chapelle sert de piédestal à un magnifique Christ en marbre blanc, d'une admirable expression, attaché sur une croix de marbre noir, soutenue elle-même par une croix en bois. Au-dessous de l'appui qui soutient les pieds du Christ on lit cette inscription : *Ben-*

venutus Zelinus (Cellini) *civis florentinus faciebat,* 1562. On rapporte que cette belle œuvre fut donnée au roi d'Espagne par le grand-duc de Toscane. Elle a reçu quelques réparations.

Il est bon de remarquer aussi, dans cette partie de l'église, la bibliothèque du chœur qui se compose des énormes livres de chant du lutrin rangés, la tranche en dehors, dans des casiers de bois de prix. Ces livres, au nombre de 218, hauts de 1 mèt., et ayant, ouverts, un développement de 1 mèt. 66 c., sont formés de magnifiques feuilles de parchemin blanchi des deux côtés, et écrits avec une remarquable perfection. Ceux qui servent les jours des principales solennités sont ornés de vignettes et d'enluminures d'un rare mérite, dues au talent resté célèbre de Fr. André de Leon et de son élève Fr. Julian de la Fuente.

Le *Panthéon*, ou caveau destiné aux sépultures des rois d'Espagne, est situé sous la capilla mayor ; le prêtre qui officie au maître-autel a les pieds au-dessus de la clef de voûte de ce caveau. On y descend par un escalier dont l'entrée se trouve dans le passage qui conduit de l'église à la sacristie. Les vingt-cinq premières marches de cet escalier sont en granit, et s'arrêtent devant une porte en marbre de Tolède ornée de bronzes dorés d'une grande richesse, et portant une plaque commémorative de marbre noir. C'est là que commence la descente du caveau.

C'est un magnifique escalier, dont les marches, au nombre de 34, les revêtements et la voûte sont de marbres de couleurs. Trois paliers partagent cette descente. A droite du premier, une porte épaisse bordée d'ornements de bronze, ferme un triste caveau qui est comme l'antichambre, la salle d'attente du Panthéon, et qui reçoit la dépouille mortelle le jour des funérailles. Ce caveau est appelé le *pudridero,* son nom indique sa sombre mission. La mort y complète son œuvre, et le corps y séjourne jusqu'à ce qu'il puisse être placé dans sa sépulture définitive. Deux portes, ouvrant à droite et à gauche du dernier palier, donnent entrée, l'une dans la sacristie du Panthéon, l'autre dans le caveau des Infants.

Le Panthéon des rois est une pièce octogone de 10 mèt. de diamètre sur un peu plus de hauteur, revêtue entièrement de jaspes, de porphyres et de marbres non moins précieux, relevés par une profusion d'ornements en bronze doré. L'entrée occupe un des côtés de l'octogone ; sur le côté qui y fait face s'élève un autel surmonté d'un christ en bronze, œuvre d'un artiste romain. Les six autres côtés sont occupés par quatre rangs de niches superposées, renfermant chacune un cippe de forme antique, en marbre noir, supporté par des griffes de lion et rehaussé de moulures en bronze doré, avec un cartouche portant le nom du roi dont ce cippe a reçu la dépouille. Les rois occupent le côté gauche, les reines qui ont laissé succession sont du côté droit. On compte ainsi 26 tombes (deux au-dessus de la porte) et parmi les noms : Charles-Quint, Philippe II, Philippe III, Philippe IV, Charles II, Charles III, Charles IV, Ferdinand VII, Isabelle, femme de Charles-Quint, Anne, femme de Philippe II, Marguerite, femme de Philippe III, Élisabeth de Bourbon, première femme de Philippe IV. Plusieurs cippes sont inoccupés.

Le caveau des Infants et des reines sans succession est relativement d'une grande simplicité, les revêtements sont en stuc et en imitation de marbre. On y compte 51 niches où sont placés les cercueils étiquetés.

De l'église, et en sortant par l'antésacristie, on pénètre dans le *cloître* inférieur formé de quatre galeries voûtées, en arcades plein cintre, peintes d'assez mauvaises fresques. Ces galeries entourent une cour

carrée de 45 mèt. de côté, d'un beau style d'architecture, et occupée par un joli parterre avec quatre bassins et une fontaine monumentale en marbres variés. Au milieu de l'une des galeries se développe le *grand escalier*, l'une des œuvres remarquables de cet immense monument, aussi bien par le plan, qui est de l'architecte Jean-Baptiste Castello de Bergame, que par les fresques, qui sont dues au pinceau célèbre de Lucas Giordano. Les degrés, au nombre de 52, forment trois rampes, l'une au centre, aboutissant à un vaste palier qui s'étend sur toute la largeur de la cage, les deux autres en retour, à droite et à gauche, aboutissant au cloître supérieur, qui est la répétition exacte de celui du rez-de-chaussée. Au-dessus d'une architrave d'ordre dorique, qui se développe sur trois côtés de la cage, règne une grande frise haute de 2 mèt. 1/2, sur laquelle Giordano a peint, en trois sujets, la bataille, le siège et la reddition de Saint-Quentin. Sur le quatrième côté, au-dessus des arcades du cloître supérieur, est représentée la fondation du monastère de l'Escorial. Une large corniche sépare cette frise de la voûte qui, sur un vaste développement, agrandi encore par l'habileté des perspectives, représente la Trinité sur un trône de nuages, entourée d'anges et d'un nombre infini de groupes de toute l'armée céleste. Un balcon se dessine au premier plan, en face du spectateur placé sur les dernières marches des rampes supérieures, et, devant ce balcon, on remarque au milieu d'un groupe de personnages en costumes du temps de Charles II, l'artiste lui-même, ayant auprès de lui sa femme et sa sœur.

On signale dans la fresque qui occupe la frise du côté droit, une malice du peintre. On raconte que des artistes ou des courtisans, jaloux de lui, cherchèrent à persuader au roi que Giordano ne savait pas peindre à fresque, qu'il exécutait ses sujets sur toile et qu'il les appliquait ensuite sur la muraille. On décida Charles II à venir visiter les travaux. Le roi se rendit à l'Escorial, et tout aussitôt, lorsqu'il arriva au grand escalier, on lui fit remarquer, au point de réunion de deux lez mal assujettis, un coin de toile se détachant du mur au-dessous de la corniche et replié sur lui-même. Giordano, qui avait été prévenu, avait peint ce trompe-l'œil, qui subsiste dans toute sa vérité, pour l'utilité des ciceroni et l'amusement des visiteurs.

La *bibliothèque des imprimés* occupe une vaste salle de 52 mèt. de long, divisée en trois travées éclairées sur la façade principale. Elle est richement ornée; les fresques nombreuses qui la décorent sont de Carducci; celles de la voûte, représentant les arts libéraux, sont dues au pinceau de Pellegrini. Des tables de porphyre et de marbre, une grande sphère du système de Ptolémée, d'autres sphères, des globes célestes et terrestres occupent le milieu de la salle, dans toute sa longueur. La plus grande partie des volumes que cette bibliothèque possède sont cartonnés, d'autres sont couverts en vélin, et les plus anciens de la collection sont à tranches dorées avec le titre écrit sur la tranche, ce qui fait qu'ils ont été rangés le dos contre le mur. Les derniers ont été reliés et rangés selon l'usage moderne. On montre, parmi cette rare collection : un volume richement relié à coins de bronze et à fermoirs d'argent, contenant en lettres d'or les quatre évangiles, les préfaces et épîtres de saint Jérôme et les canons d'Eusèbe de Césarée. Il date du temps de l'empereur d'Allemagne Conrad et de son fils Henri II; une copie richement ornée et enluminée de l'Apocalypse de saint Jean; un livre de prières, non moins remarquable en enluminures, qui a appartenu à Charles-Quint; deux missels; et des volumes d'estampes fort curieux.

La *Bibliothèque des manuscrits*, placée à l'étage au-dessus de celle des volumes, est très-riche en documents hébreux, grecs, arabes, latins, etc.; on y trouve de très-anciennes bibles en différents idiomes; l'une d'elles, en langue grecque, a appartenu à l'empereur Cantacuzène; de vieux codes de la collection canonique espagnole; un code arabe écrit en 1049; un Coran fort précieux rapporté, dit-on, de la bataille de Lépante, et magnifiquement orné; un Ptolémée parfaitement conservé; des livres de prières qui ont appartenu aux rois catholiques et à Charles-Quint; des manuscrits persans, des livres chinois, de riches collections de dessins et de plans d'artistes célèbres.

Il reste à visiter dans l'Escorial le collège, le séminaire et le palais. Nous devons être rapide dans la description de ces trois parties de l'édifice qui n'offrent du reste qu'un intérêt relativement secondaire. Le *collège*, dont l'entrée se trouve à gauche du péristyle de l'église, est un établissement d'enseignement secondaire. On visite dans le collège : 1° le vestibule voûté, qui occupe la base de l'une des tours de l'église. On nomme ce vestibule la *Salle des Secrets* parce qu'on y entend distinctement, d'un angle quelconque, les paroles prononcées à voix basse dans l'angle opposé; 2° une grande galerie servant de promenoir, dont la voûte et les murs sont couverts de peintures d'une détestable exécution attribuées à Francisco Llamas; ces peintures sont une honte pour l'Escorial; 3° le réfectoire, la cuisine et quelques classes. Les autres parties du collège, dortoirs, infirmeries, etc., ne sont pas accessibles aux visiteurs.

Le *couvent* occupe un espace égal à celui du collège, à droite de l'église; il ne présente rien de notable.

L'entrée principale du *palais*, qui occupe environ le quart de l'édifice, se trouve au milieu de la façade nord. Le palais est une succession d'appartements dont il est difficile d'apprécier la distribution, et qui ressemblent à tous les appartements royaux possibles, garnis de mobiliers de toutes les époques, et d'une profusion de pendules dorées qui ne réclament aucune attention au point de vue de l'art. Ces appartements possèdent néanmoins de fort belles tapisseries d'origine espagnole et flamande, et quelques tableaux d'un grand mérite. On signale, dans l'appartement du roi, plusieurs pièces, le cabinet de travail, la chambre de la sieste, l'oratoire, nommées les pièces des bois fins (*de maderas finas*), dont les parquets, les lambris, les portes, les volets et les fenêtres sont des chefs-d'œuvre d'ébénisterie, de marqueterie et d'incrustation; la serrurerie est au niveau de cette recherche. Au milieu des appartements royaux se trouve la *Salle des batailles*, longue galerie de 54 mèt., dont toute une face est occupée par deux immenses fresques de Granello et de Fabricio, représentant la célèbre bataille de la Higueruela et la victoire remportée sur les Arabes par le roi don Juan II sous les murs de Grenade. Sur l'autre face de la galerie et dans les panneaux formés par les huit croisées, les artistes ont peint la bataille de Saint-Quentin, la prise du connétable de Montmorency, le siége et la prise de la ville. Sur les deux extrémités sont représentées deux expéditions maritimes faites aux îles Açores sous le règne de Philippe II; c'est un curieux spécimen de tous les modèles de navires et d'embarcations de ce temps. La voûte est couverte d'une foule d'ornements capricieux peints avec une grande légèreté et un goût parfait.

On descend de la salle des batailles à l'*appartement* (*habitacion*) *du fondateur*. C'est assurément la partie la plus curieuse et la plus solennelle de cette visite à l'Escorial. C'est là qu'habitait Philippe II; là qu'il mourut après une longue et douloureuse maladie. Une salle oblon-

gue, carrelée, aux murs nus et blanchis à la chaux, sans meubles, éclairée par une fenêtre donnant sur les jardins. C'était là que la haute noblesse espagnole, que les ambassadeurs des grandes puissances de l'Europe venaient attendre le bon plaisir de ce roi sombre et soucieux. Deux larges portes en chêne poli, à deux vantaux, ouvrent sur deux pièces carrées également nues, deux alcôves éclairées seulement par les portes. Dans l'une était le lit du roi; dans l'autre, qui lui servait à la fois de cabinet de travail, d'oratoire et de tribune pour assister à l'office divin, on conserve une table en bois de chêne surmontée d'un casier, avec un pupitre et un large portefeuille ou sous-main, un fauteuil à bras et deux chaises en X, sur lesquelles le roi allongeait sa jambe gonflée par la goutte. C'est là tout l'appartement de celui qui construisit ce monument de granit et de marbre. Il ne s'en était réservé que ce coin sépulcral, et lorsque ses souffrances ne lui permettaient pas d'aller occuper dans le chœur sa stalle accoutumée, il ouvrait au fond de son alcôve un volet de bois, et, par une baie pratiquée dans le gros mur qui sépare ce retrait de la capilla mayor, à droite du maître-autel, il entendait les chants des moines et voyait le prêtre officiant. Si on a eu froid en parcourant cet immense entassement de pierres de l'église et du monastère, c'est un autre froid qui saisit l'âme lorsqu'on se trouve dans cette triste cellule, et l'impression qu'on y reçoit domine toutes les autres.

Des jardins s'étendent à l'E. et au S. du couvent; ils sont construits sur un terrain inégal et soutenus par des murailles. « On y rencontre, a dit Théophile Gautier, plus d'architecture que de végétation; ce sont de grandes terrasses et des parterres de buis taillé qui représentent des dessins pareils à des ramages de vieux damas, avec quelques fontaines et quelques pièces d'eau verdâtre. » Au-delà de ces jardins, la vue s'étend sur un vaste panorama de montagnes et de landes incultes.

On va visiter comme curiosité, tout à côté de l'Escorial, le pavillon de Charles IV (*la case del Principe*), sur les pentes orientales de la colline qui domine le couvent. Ce pavillon, en forme de croix à trois branches, est un petit musée de peintures, de sculptures, de mosaïques en marbre et en ivoire. A une demi-lieue, on rencontre la *Granja de la Fresneda* avec d'importantes plantations et des pièces d'eau, et plus loin, la *Silla del rey,* banc taillé dans le roc, sur une hauteur, au milieu d'un bois de châtaigniers, et sur lequel Philippe II venait s'asseoir pour présider aux travaux de construction du monument.

Des documents du temps établissent que la construction de l'Escorial a duré 21 ans et qu'il y fut dépensé, jusqu'au moment de la mort de Philippe II, 6,000,000 de ducats ou 16 à 17,000,000 de francs. On est moins renseigné sur les dépenses qui furent faites pendant les règnes suivants, pour mener à fin cette entreprise considérable. On sait cependant que les deux caveaux des rois et des Infants ont coûté 2,563,000 réaux.

La Granja.

C'est ici comme à l'Escorial; San Ildefonso est le village et *la Granja* la demeure royale. On y vient par la route de Madrid à Ségovie (voir la R. 107) en franchissant la chaîne du Guadarrama, au port de Navacerrada; la distance est de 62 kil. Les rois d'Espagne avaient autrefois un palais à 3 kil., Valsain (*vallis sapinorum*), au milieu de magnifiques bois de sapins. Philippe II avait pris cette résidence en affection, au commencement de son règne, et l'avait considérablement embellie. Un incendie la réduisit en cendres sous Charles II, et Philippe V, voulant construire un palais qui lui rappelât le Versailles

de sa jeunesse et ses magnifiques jardins, choisit pour son emplacement une *grange* ou métairie qui appartenait aux moines de Saint-Jérôme de Ségovie, et un vieil ermitage construit par Henri IV, en 1454, et dédié à saint Ildefonse. On commença les travaux en 1719, la chapelle fut achevée en 1723, et, l'année suivante, lorsque le roi, atteint de mélancolie, eut abdiqué cette couronne dont la conquête lui avait coûté tant de peines, il choisit pour retraite son palais de la Granja, en se réservant pour y vivre une modeste dotation de six cent mille ducats. Il goûta pendant huit mois les douceurs de cette solitude, que son fils interrompit deux fois; puis, au mois de septembre 1724, la mort prématurée de ce prince le força de reprendre sa couronne. Trois ans plus tard, toujours séduit par l'heureuse existence de la Granja, il parlait d'une seconde abdication, lorsque la reine, pour le distraire de cette pensée, le décida à un grand voyage en Andalousie. Pendant l'absence du roi les architectes, les peintres, les sculpteurs les plus célèbres furent chargés de la décoration de la résidence. Jubara et Sachetti, Firmin, Thierry et Dumaudré, Procaccini et Sani tracèrent les jardins, les semèrent de statues, ornèrent, décorèrent et couvrirent de peintures les salles du palais. Le monument était complet, lorsque Philippe V mourut, en 1746. Pour loger les ouvriers, on avait élevé autour du palais des baraques de toutes formes. Charles III les fit reconstruire, aligna les rues, et fit de cet amas confus un charmant village, que complétèrent successivement une belle fabrique de cristaux fondée par des Catalans, le palais des infants, le quartier des gardes, les écuries, les maisons des chanoines et des ministres. Le palais, qui occupe la partie la plus élevée d'une place en pente, formée par la plupart de ces édifices, présente une façade peu remarquable, limitée par deux tours à flèches aiguës. Au centre se développe l'abside, assez étrangement ornée, de la collégiale. L'intérieur de cette église porte ce même cachet d'étrangeté et de goût baroque. Le seul monument qu'on y remarque est le tombeau élevé par Ferdinand VI à la mémoire de son père qui n'avait pas voulu que ses restes fussent placés à l'Escorial, auprès de ceux de la maison d'Autriche. Le corps de la reine Isabelle de Farnèse fut, en 1776, placé sous la même pierre que celui de son époux. L'urne funéraire, qui s'élève au-dessus d'un piédestal de marbre, et que soutiennent deux Vertus dans l'attitude de la douleur, porte deux médaillons avec les portraits du roi et de la reine; une draperie est soulevée au-dessus de ces médaillons par la Renommée tenant en main sa trompette, et derrière l'urne se dresse une pyramide que couronne un vase où brûlent des parfums. Tout en haut deux anges soutiennent un écu aux armes royales.

La façade principale du palais est du côté des jardins; elle est formée de pilastres et de demi-colonnes encadrant les fenêtres de l'étage inférieur et celles de l'étage supérieur, que couronnent des frontons de forme baroque et une corniche ornée de vases. Au centre s'élève une attique, soutenue par quatre cariatides entre lesquelles on aperçoit les armes royales et des médaillons. D'élégants trophées surmontent cette façade. Les appartements intérieurs rivalisent avec ceux du palais de Madrid en grandeur et en richesse; mais ils pèchent par une uniformité qui signale, du reste, à peu près toutes les résidences royales. Les salles basses possèdent encore, malgré les dons de Ferdinand VII au musée de Madrid, une riche collection de statues et d'antiquités formée à Rome par la célèbre Christine de Suède et achetée plus tard par Philippe V; les appartements supérieurs sont garnis de belles peintures.

La principale magnificence de la

Granja se trouve dans ses jardins, dont les eaux sont le plus remarquable ornement. Devant le palais s'étend un beau parterre, dont les bordures de buis et de myrte sont coupées çà et là par des piédestaux portant, comme ceux de Versailles, des statues et des vases.

Au fond de ce parterre se développe la cascade *Nueva*, descendant d'un bassin circulaire, au milieu duquel s'élève le groupe des trois Grâces soutenues par des tritons et rejaillissant sur dix étages successifs en marbre de couleurs variées. Un temple octogone, un peu lourd, formé de pilastres d'ordre ionique et de trophées, revêtu intérieurement de marbres et de mosaïques, domine la cascade. Dans un autre bassin, placé en bas de la chute, Amphitrite, assise sur une coquille, regarde se jouer autour d'elle des dauphins, des cygnes et des zéphyrs. Puis, dans tout le parc, se succèdent des bassins, des fontaines, des jeux hydrauliques d'un bel effet, auxquels fournissent abondamment les ruisseaux qui descendent de la montagne et qui se réunissent, tout en haut du domaine, dans un vaste lac nommé *la Mer*.

On cite parmi les plus remarquables des 26 groupes et bassins qui décorent les jardins : la *Fontaine d'Éole*, où les eaux jaillissent avec grand bruit de la base d'un rocher; une série de cascatelles nommée la *Carrera de caballos*; un *bassin* couvert de dauphins, de tritons et de petits amours escortant le char triomphal de *Neptune*; *Apollon* frappant de ses flèches le serpent *Python* qui vomit des torrents d'eau; *Andromède, Persée et le dragon*, occupant le centre d'une pièce d'eau qu'entourent huit statues des quatre éléments et des quatre poésies, — le jet d'eau lancé par le dragon s'élève à 31 mèt. de haut; — à la gauche du palais, au milieu d'un groupe d'enfants et d'un parterre de fleurs de marbre, *Vertumne et Pomone* occupant l'un des étages d'une cascade en amphithéâtre; le *Canastillo*, immense corbeille de fleurs et de fruits d'où l'eau jaillit en gerbe par 40 jets dont le principal s'élève à 20 mèt.; la *Fama* (la Renommée), énorme jet qui atteint 35 mèt.; et enfin les *Bains de Diane*, scène immense où se trouvent des groupes de nymphes, une chasse, des chiens, des bêtes fauves, des lions, des serpents, des oiseaux, Actéon avec sa flûte, et, au milieu de tout cela, une extraordinaire abondance d'eau jaillissant de tous côtés. Le mélancolique Philippe V s'arrêta quelques instants, avec un sentiment de plaisir, devant cette magnifique pièce, la première fois qu'on la fit jouer devant lui, puis reprenant son allure morose : « Tu m'as distrait trois minutes, dit-il, mais tu m'as coûté trois millions. »

On visite encore à la Granja le *Labyrinthe*, construit avec toutes les ruses et toutes les surprises qu'on s'ingéniait à créer à cette époque; les *Jardins réservés*, qu'on peut visiter avec une permission spéciale, et dans lesquels se trouvent les serres et un jardin fruitier nommé le *Potose*.

C'est dans le palais de la Granja que Ferdinand VII, se sentant malade, confia, le 6 octobre 1832, la direction des affaires à la reine Marie-Christine, dont le premier acte fut une amnistie accordée aux libéraux. Peu de jours après cette résolution, le roi, circonvenu par deux de ses ministres, le comte d'Alcudia et don Francisco Calomarde, déclara héritier de sa couronne, aux termes de la loi promulguée par Philippe V et au détriment de ses filles, son frère, l'infant don Carlos. « La reine Christine à peu près abandonnée, dit un historien, fut sur le point de se résigner à cette résolution funeste. Une seule personne à la cour possédait assez de résolution, d'habileté et d'influence pour détourner une semblable calamité; c'était l'infante Luisa Carlota, sœur de la reine et épouse de l'infant don François de Paule.

Elle était alors au Puerto de Santa Maria, auprès de Cadix; des personnes de confiance l'avertissent, elle prend tout aussitôt la poste, parcourt en trente-six heures, sans s'arrêter, cette longue route de Séville à Madrid, et accourt à la Granja, où elle ne parvint qu'après vingt-quatre heures à vaincre les obstacles qu'opposait le parti de don Carlos à une rencontre entre elle et la reine. On arriva jusqu'au roi avec des peines qui ne furent pas moindres. Il fallut des précautions inouïes et des habiletés diplomatiques surhumaines pour l'amener à révoquer son décret, et à reconnaître enfin les droits immédiats au trône de sa fille aînée l'infante Isabelle, et, à son défaut, de l'infante Marie Luisa Fernanda, *selon l'ancien mode de succession à la couronne*. On raconte qu'une fois obtenue cette déclaration solennelle, l'infante Luisa Carlota fit appeler Calomarde, lui adressa de violents reproches, et, dans le paroxysme de la colère, alla jusqu'à lui donner un soufflet. Calomarde, pâle de rage, répondit qu'une main blanche ne pouvait offenser, et l'infante, s'emparant du décret de Ferdinand, le déchira en morceaux. »

Une grave insurrection militaire, survenue le 12 août 1836, compléta, par son analogie avec celle du 5 octobre 1789, la ressemblance du palais de la Granja avec celui de Versailles. Un mouvement, en faveur de la Constitution de 1812, avait éclaté à Malaga et avait gagné d'abord l'Andalousie, puis l'Aragon, puis l'Estrémadure et la plupart des autres provinces. Madrid, déclaré en état de siége, était maintenu par la contenance ferme et les mesures vigoureuses du général Quesada; la reine régente habitait la Granja. Des meneurs se rendirent à cette résidence et parvinrent à soulever le régiment des milices provinciales qui formait une partie de la garde du palais. Au moment où l'insurrection éclata, on ferma les portes, les insurgés les assaillirent et menacèrent de faire venir du canon. La régente, conservant une admirable fermeté au milieu de la terreur générale, ordonna alors d'admettre dans ses appartements une députation des révoltés. On les introduisit au nombre de douze. Les orateurs de la troupe furent les sergents Higinio Garcia et Alexandro Gomez; ils demandèrent à la reine la Constitution de 1812 et la liberté. La reine essaya de leur faire sentir qu'ils ne comprenaient pas même l'objet de leur demande. Les soldats avouèrent « qu'ils ne connaissaient pas la Constitution, mais qu'on leur avait dit qu'elle était excellente, qu'elle améliorerait leur position et qu'elle diminuerait le prix du sel ». La discussion ne dura pas moins de cinq heures; enfin à deux heures du matin, la reine, cédant aux instances des personnes qui l'entouraient, consentit à ce que la Constitution fût provisoirement proclamée, et signa un décret qui convoquait les Cortès pour donner au pays, s'il y avait lieu, une autre Constitution plus appropriée à ses besoins.

Aranjuez.

On va de Madrid à Aranjuez par le chemin de fer du Midi (*V.* R. 21); la distance de 49 kil. est parcourue en 2 heures environ, et par quatre trains dans la journée. Le pays que traverse la voie est nu et triste, complètement découvert, sans un arbre, sans une habitation. Aranjuez est placé comme une oasis au milieu de ces steppes. La végétation y est magnifique, il y croît surtout des arbres du Nord, des ormes, des frênes, des bouleaux, des trembles; mais ce qui frappe davantage le voyageur à son arrivée, et lorsqu'il a franchi le lit encaissé et les eaux jaunes du Tage, ce sont les champs de fraises et de légumes que traverse la voie. Aranjuez, sous ce rapport, alimente une partie de Madrid.

La station du chemin de fer, placée

au milieu de grands arbres, ouvre sur un rond-point entouré de bancs de marbre où se réunissent de grandes allées ombreuses. Ce rond-point est derrière le palais, on le traverse et on débouche sur une place carrée dont les côtés sont formés par les portiques des casas de *Infantes* et de *Oficios*, et par la chapelle de San Antonio que précède un escalier un peu monumental. Au milieu de cette place s'élève une belle fontaine, la *Fuente de Diana*.

A gauche est le palais, dont on voit l'un des côtés, et que limite une longue galerie couverte que le prince de la Paix fit construire pour pouvoir venir à couvert de son hôtel au château. A droite s'étend le village.

Celui-ci est moderne, formé de 34 rues larges, alignées et désertes, se coupant à angles droits et bordées de maisons peu élevées, assez bien construites, sur des plans à peu près uniformes. La plupart sont des hôtelleries ou des maisons meublées. On y compte une population stable de 3,600 âmes qui s'élève à 20,000 pendant le séjour de la cour; mais ce séjour est rapide, il se limite à quelques semaines de printemps, après les fêtes de Pâques, et le reste de l'année le village est à peu près désert.

« Le palais, dit Théophile Gautier, est en brique à coins de pierres, d'un effet blanc et rouge, avec de grands toits d'ardoise, des pavillons et des girouettes qui rappellent le genre de constructions en usage sous Henri IV et Louis XIII, le palais de Fontainebleau ou les maisons de la Place royale de Paris. » — « S'il est dans l'univers un site ravissant, disait encore le marquis de Langle, en 1785, c'est bien le site d'Aranjuez. Des fenêtres du palais, l'œil voit, embrasse et détaille sans confusion le nord de la Nouvelle-Castille, la partie occidentale de l'Aragon, le cours du Tage, des vallons, des plaines, des montagnes, un horizon immense. Cette situation est peut-être unique dans le monde. »

Le palais fut construit par Philippe II, continué par Philippe V et achevé par Charles III. La part que prit à sa construction chacun des rois qui se succédèrent dans l'intervalle est indiquée par une inscription, placée sur la principale façade de l'édifice.

On retrouve dans l'intérieur un buste de Philippe V, et celui de Louis XIV dans le grand escalier. Les appartements ressemblent à ceux des autres palais : de beaux meubles, de riches tentures, des tableaux de Giordano et de Mengs, des plafonds peints par Bayeu et Amiconi, et particulièrement une mosaïque représentant une tempête, et qu'on prendrait pour une peinture des plus achevées. Il n'y domine, du reste, ni style, ni caractère particulier; cette longue série de salons n'a aucune physionomie marquée, et deux seules choses réclament une place dans le souvenir : le cabinet que Charles III fit revêtir de porcelaine de la Chine, et le boudoir arabe où la reine Isabelle a fait reproduire les riches peintures de l'Alhambra.

Les jardins ont un caractère plus précis, et on y retrouve facilement le cachet des différents règnes. On y remarque, vers la partie orientale du palais, le petit jardin *de las estatuas* qui s'étend devant les fenêtres de l'ancienne chambre royale, et au milieu duquel s'élève une fontaine ornée d'une statue de Philippe IV et des bustes en marbre des empereurs romains. Au milieu du *parterre* se trouve la *fontaine d'Hercule*, entourée de quatre bassins et de massifs de fleurs; des deux côtés se dressent les deux fameuses colonnes du détroit; autour du piédestal sont sculptés les travaux du demi-dieu, et lui-même occupe le haut du monument, soulevant Antée, qu'il étouffe dans ses bras. Vers le N., le Tage, qui circule au milieu du domaine et forme çà et là de bruyantes cascades, entoure

une île distribuée en jardins et en bosquets, toute parsemée de statues de bronze, de bassins de marbre et de fontaines, parmi lesquelles on remarque surtout celle d'Apollon. « Toutes ces fontaines, dit M. Quadrado, moins compliquées dans la forme, moins riches dans les détails, moins abondantes et moins variées dans leur jeu que celles de la Granja, portent l'empreinte de la sévérité et du bon goût des premières années du XVIIe siècle, et le jardin entier, malgré les réformes qu'il a subies, a conservé le cachet de ses premiers maîtres. Il est sombre comme les pensées de Philippe II, mystérieux et galant comme les plaisirs de Philippe IV. » A l'orient du palais, s'étend, sur une longueur d'une lieue, une double ligne d'ormes noirs qu'on a nommée l'Avenue de la reine. Entre cette avenue et le Tage on rencontre des sites délicieux, le *Sotillo*, le jardin de *Primavera* et le jardin *del Principe*. Celui-ci fut tracé par Charles IV, lorsqu'il n'était encore que prince des Asturies; d'un aspect plus riant et d'une distribution plus moderne, il forme un charmant lieu de repos au milieu de cette longue promenade de l'avenue.

Moins loin du palais, on conduit le visiteur à la *casa del Labrador*, — la maison du laboureur, — petite construction de modeste apparence un peu égayée par des statues placées dans des niches à la hauteur des balcons de l'étage supérieur, et dont l'intérieur recèle toutes les surprises de l'opulence royale : un escalier en beaux marbres rehaussés de bronzes dorés, le pavage en mosaïques et en marbre; une succession de salons tous plus ornés et plus riches les uns que les autres, dont les plafonds sont couverts de fresques de Maella et de Zaccharias Velasquez, et les murs garnis de tentures en soie et de paysages brodés; une *galerie italienne* peuplée de bustes et de riches curiosités.

Les *nouveaux jardins* occupent aussi un espace limité par le Tage et par l'avenue de la Reine : ils réunissent dans leur distribution tous les caprices de la fantaisie, tous les trésors de la végétation; des fleurs rares, des fruits de toutes les régions, des arbres de tous les pays. *Une montagne suisse*, un labyrinthe, un pavillon chinois, un temple grec, une masse de rochers artificiels surmontés d'un groupe représentant l'Union du vieux Tage et de la nymphe Jarama; une chaumière d'ermite dans une petite île, des fontaines construites sur le modèle de celles de la Granja, donnent à cette partie du parc un aspect riant et coquet, qui distrait agréablement des sévérités de la partie la plus ancienne.

Un bois de haute futaie, épais et touffu, commence tout auprès des nouveaux jardins, et se prolonge vers le N. et l'O., sur une étendue considérable.

Le domaine royal occupe autour d'Aranjuez un territoire de 27 kil. de long et de 110 kil. de circonférence. Chaque roi, depuis Charles-Quint, s'est complu à l'agrandir par d'importantes acquisitions, à y faire des constructions et des plantations de toute nature. On y rencontre des bois entiers d'oliviers, de mûriers, des champs de vignes des crus les plus renommés, et des prairies artificielles entretenues par les dérivations du Tage, où paissent des troupes nombreuses de chevaux, de juments poulinières, et des troupeaux de bêtes à corne.

ROUTE 3.

DE MIRANDA A BILBAO.

Chemin de fer. — 104 kil. — Prix : 1re cl. 52 r.; 2e cl. 39 r.; 3e cl. 23 r. 50.

Les voyageurs qui viennent *de Bayonne* ou *de Madrid*, par le chemin de fer du Nord, à destination de *Bilbao*, descendent à *Miranda*, traversent les bâtiments de la gare, et trouvent, de l'autre côté, la ligne de Bilbao. Le départ des trains sur cette

ligne est combiné avec l'arrivée de ceux de la ligne du Nord.

(Se placer de préférence à la droite du train.)

En quittant la station de Miranda, la voie prend sa direction au N.; puis, décrivant une courbe, franchit le *Rio Bayas,* qui vient se réunir à l'Ebre, passe au-dessous de la ligne du Nord, coupe à niveau la route d'Irun à Madrid, et remonte la vallée du Bayas, ayant d'abord à gauche, puis à droite, le lit presque toujours à sec de ce torrent. La voie, qui s'élève par de petites rampes, est dominée par quelques collines peu élevées. La végétation est peu active. On remarque à gauche le vieux manoir de *San Pelayo,* entouré de contre-forts en terre, et à droite le joli village de *Anucita* (100 kil.), couronnant un mamelon, presqu'à la hauteur de la station de

15 kil. *Pobes,* ham. de 68 hab. En sortant de cette station, la voie croise une route allant de Vitoria à *Puente Larra,* ayant à dr. le Bayas, dans un beau ravin rocheux, au-delà duquel on aperçoit le petit village de *Subijana,* confondu au milieu des rochers. On franchit le torrent sur un pont de 25 mèt., et on s'engage, dans le défilé de *Techas,* sous un tunnel de 112 mèt. La voie traverse le Bayas à plusieurs reprises, se frayant un passage dans le défilé au milieu de belles roches à pic, plantées, dans leurs crevasses, de quelques chênes rabougris. A la sortie du défilé, les collines forment un vaste cirque dominé par des rochers à stratifications horizontales. On laisse à dr. les villages de *Catadiano* et de *Anda,* dont les églises ressemblent à des forteresses, et, du même côté, après ce dernier village, le vallon par lequel le ruisseau du Bayas vient à la rencontre de la voie. Celle-ci, resserrée dans un bois de chêne, décrit une grande courbe qui l'amène à la station de

34 kil. *Izarra,* v. de 120 hab. à gauche. Le chemin de fer, dont l'alt. à Miranda était déjà de 490 mèt., s'élève peu pour atteindre, depuis les plateaux de l'Alava, le faite de la chaîne. Les rampes les plus fortes ne dépassent pas 7 millim. par mètre, si ce n'est aux deux derniers kilomètres, où il existe un remblai avec rampe de 1 pour cent. Ce remblai conduit à la montagne de Gujuli, sous laquelle est pratiqué un tunnel de 283 mèt. Le point culminant de la voie (624 mèt.) se trouve à la sortie de ce tunnel, vers Bilbao. C'est là que se sont présentées de grandes difficultées pour racheter, sur une distance de 50 kil., en ligne droite, entre le faîte et Bilbao, une différence d'altitude de 603 mètres.

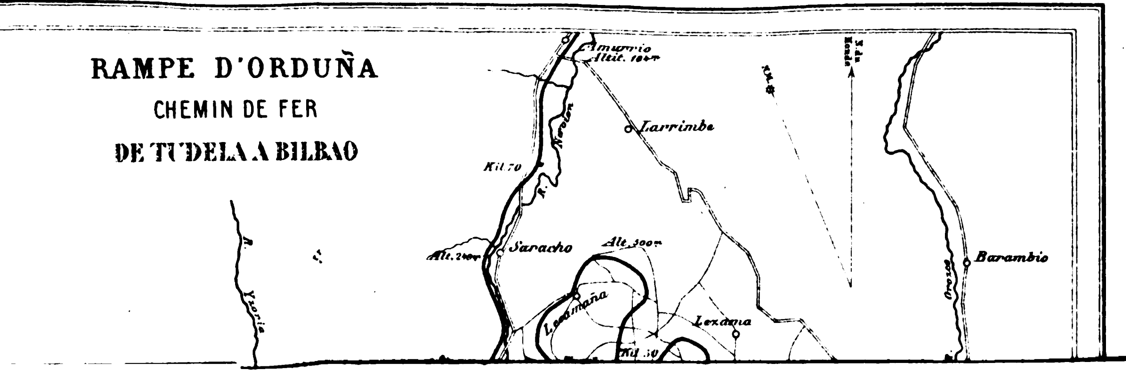
Au-delà du tunnel de Gujuli, et à la suite d'une tranchée dans la roche vive, on découvre à dr. et à une grande profondeur, l'immense vallée de l'*Orozco,* plantée de forêts sur lesquelles plane le regard. L'un des ruisseaux qui forment ce torrent descend de la gauche, passe sous un viaduc haut de 12 mèt. et forme à dr. une grande chute, du haut des roches presque verticales qui portent la voie.

40 kil. *Inoso,* hameau, à dr.

La voie, descendant par une grande pente de 14 millim., sur une étendue de 17 kil. et sur le flanc des montagnes qui dominent cette vallée, décrit une série de courbes en sens alterne, pénètre dans le fond des gorges, revient plusieurs fois presque sur elle-même, dominant toujours à dr. et de très-haut un magnifique paysage. (*V.* le plan.) Dans les méandres de ce parcours, on rencontre successivement, après la halte d'Inoso, trois tunnels de 200, 107 et 55 mèt., avant d'atteindre la station de

49 kil. *Lezama*, v. de 600 hab. On aperçoit ce v. à l'avance, depuis la sortie du dernier tunnel, s'élevant dans la vallée, à dr., au sommet d'une colline isolée. Lezama est le

Itinéraire de l'Espagne par G. DE LAVIGNE. HACHETTE & Cie Editeurs Paris.



centre d'une dizaine de hameaux disséminés qui constituent ensemble une agglomération de près de 2,550 hab. L'Orozco s'éloigne à dr., avec les forêts qui en accompagnent le cours, et, entre cette rivière et les hauteurs que contourne la voie, s'étend une riche campagne ouverte et bien cultivée. Un peu au-delà de la station de Lezama, et après un nouveau détour, on débouche tout à coup, à l'issue d'une profonde tranchée percée entre de hauts rochers verticaux, au-dessus d'un vallon large de 700 mèt. et profond de plus de 200 mèt. De l'autre côté, et presque en bas du vallon, on aperçoit la voie qui, pour atteindre cette profondeur, est obligée de faire, vers la gauche, un grand détour de 15 kil. sur le flanc des montagnes, et jusqu'au fond du cirque immense qu'elles forment autour de la plaine d'Orduña. La partie de la voie que l'on ne doit atteindre qu'après ce long détour, passe à une petite distance de la ville d'*Orduña,* qu'on aperçoit dans le bas et au pied de la masse imposante de rochers verticaux auxquels on a donné le nom de la ville : la *peña de Orduña.* On ne rencontre dans ce détour que deux petits tunnels, l'un de 64 mèt., au-dessus de la gorge, l'autre de 75 mèt., un peu plus loin, après le village d'*Aloria.* Au fond du cirque, et servant pour ainsi dire de centre à la courbe la plus éloignée au S., se trouve, sur un mamelon planté d'arbres, à dr., le joli village de *Delica* (550 hab.). A ce sommet de la courbe, la voie franchit, sur un viaduc de 50 mèt. de long et de 18 mèt. de haut, le ruisseau du *Nervion* qui prend sa source à peu de distance, au milieu des rochers du mont *Santa-Agueda,* dans un site des plus sauvages, et qui, recueillant dans la vallée d'Orduña tous les ruisseaux qui l'arrosent, descend à côté de la voie jusqu'à Bilbao, d'où il se rend à la mer. Du viaduc du Nervion, la voie revient, en suivant le flanc oriental de la Peña, et coupe la route qui vient de Burgos par la montagne, un peu avant la station de

63 kil. **Orduña,** V. de 3,140 âmes, dépendance isolée de la Bizcaye, au milieu du territoire de l'Alava. Elle était entourée de vieilles murailles avec réduits, boulevards, tours crénelées, et percées de six portes auxquelles aboutissaient les routes de Burgos, de Bilbao, de Vitoria et de Loza. On n'en retrouve plus aujourd'hui que de rares vestiges. On remarque dans la ville, parmi les constructions de quelque valeur, le solide hôtel de la douane, qui occupe un angle de la place, et un ancien couvent de franciscains-récollets. La place est spacieuse, entourée de galeries et de boutiques. Les deux églises ne renferment rien qui soit digne d'attention. Orduña, pendant les dernières guerres civiles, a été tour à tour occupée par les deux partis.

La station d'Orduña est à peu près au niveau du fond de la vallée. De ce point, la voie, descendant encore par des pentes de 1 pour cent, se dirige, presque sans détours, vers Bilbao. Elle est dominée à gauche par les pentes abruptes de la Peña, au milieu de laquelle s'ouvre une profonde cavité qui recevrait, disent les gens du pays, un troupeau de 600 moutons. A dr. s'élève une colline qui semble barrer la vallée d'Orduña, ne laissant qu'un étroit passage à la route de Bilbao et au Nervion. Lorsqu'on arrive à cette colline, on aperçoit à dr. du train, à 200 mèt. de hauteur, la tranchée en corniche par laquelle la voie a débouché en quittant la station de Lezama, et on peut suivre de l'œil, en arrière, toutes les sinuosités des 15 kilomètres que l'on vient de parcourir. Les fils du télégraphe électrique évitent ce détour en traversant la gorge en ligne droite. Le paysage s'élargit, les montagnes s'éloignent à gauche ; à droite, on

aperçoit le village de *Saracho,* traversé par la route et par le Nervion, et, un peu en arrière du train, on découvre encore le clocher et quelques maisons du village de Lezama.

70 kil. *Amurrio,* petite V. de 1,213 hab. (Voiture pour les bains de *Luyando*). Une riche plaine s'étend à droite de la voie, des habitations la garnissent, et parmi elles quelques fonderies. A une petite distance de la station, on traverse le Nervion sur un pont de fer de 24 mèt., un peu avant sa réunion avec le ruisseau de *Ysoria,* qui descend des pentes nord de la Peña d'Orduña. La rivière et la route sont à gauche de la voie, la séparant de la jolie vallée arrondie où se trouve le village de *Luyando* (400 hab.). On aperçoit à l'entrée du village, où le train ne s'arrête pas, un petit établissement de bains, composé de deux bâtiments séparés par le Nervion, sur lequel est jeté un pont de bois. La maison d'habitation est en arrière, assez élégante, et ornée de volets verts, la source (ferrugineuse) et les bains sont près de la voie. A cent pas de l'établissement et à l'entrée du village, on remarque une croix de pierre, avec une inscription indiquant que là se trouvait autrefois « le fameux arbre *Malato* ». Il était placé sur la route de Castille, deux lieues avant la limite de la province d'Alava et de celle de Bizcaye ; il indiquait le point où cessait de s'exercer l'enrôlement pour les armées royales.

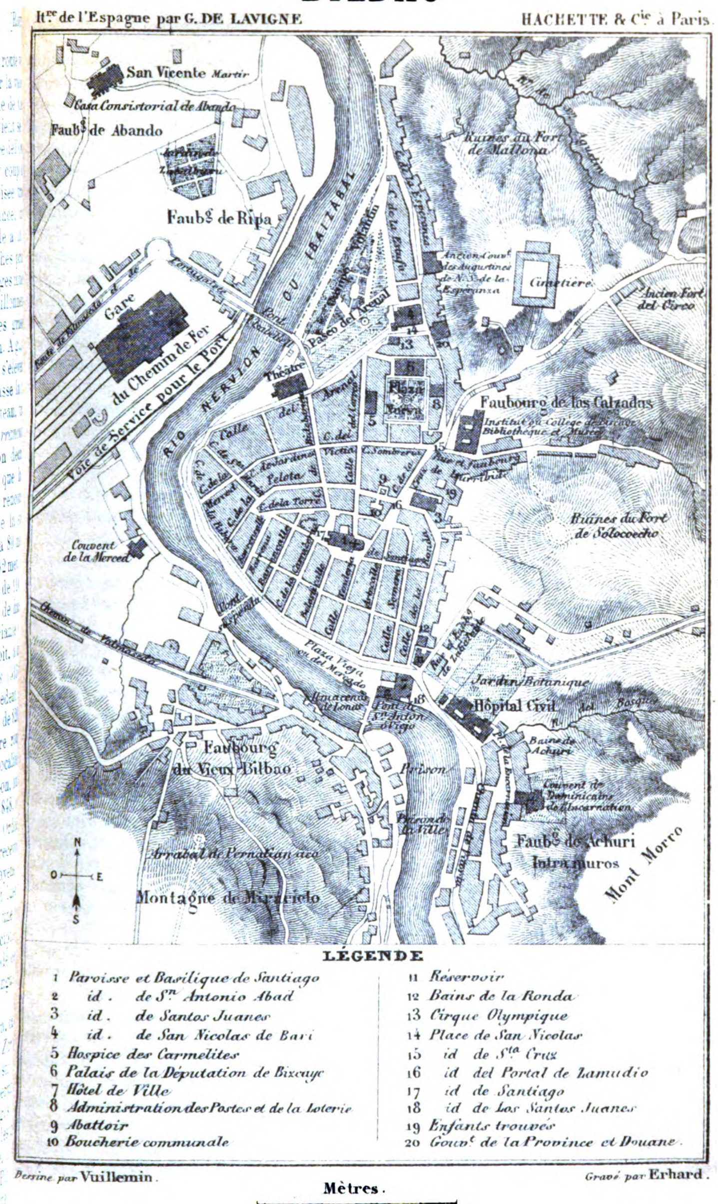
Une ligne de collines, dont la voie traverse la base en tranchée, sépare la vallée de Luyando de celle de *Llodio* (b. de 2,000 hab.) qui appartient encore à l'Alava.

83 kil. *Areta,* v. de 410 hab. Ce village est beaucoup moins important que Llodio, mais il appartient à la Bizcaye, et, comme le chemin de fer a été construit avec des capitaux bizcayens, cette considération a dominé dans le choix de l'emplacement de la station. Une route venant de Vitoria à Bilbao, par la vallée de l'*Orozco,* rejoint la route de Castille à Areta, où l'Orozco vient se jeter dans le Nervion. La vallée de l'Orozco, à dr., présente un riant coup d'œil ; une longue colline boisée trace, à 3 ou 4 kilom. de distance, comme un contrefort parallèle à la voie ; dans le bas sont de riches prairies, des métairies et des forges mues par les cours d'eau qui sillonnent la vallée, et des montagnes grises se dressent en arrière-plan. A g., après une grande tranchée, s'élèvent de belles montagnes où passe la route de terre, à flanc de coteau, traversant le village d'*Arrancudiaga* (350 hab.). Le Nervion décrit de nombreuses sinuosités que la voie coupe en ligne droite, rencontrant sur 7 kil., à partir de la station d'Areta, 8 ponts de 40 à 80 mèt. de longueur, un tunnel de 82 mèt. et un beau viaduc en pierre de 110 mèt. de long sur 15 mèt. 1/2 de hauteur, jeté en travers d'une riante vallée dans laquelle on aperçoit, à dr., le joli village de *Miravalles* (515 hab.) et les moulins qui précèdent

94 kil. *Arrigorriaga,* v. de 820 hab. Ce nom signifie « pierre rouge ». C'est une très-ancienne localité dont l'église fut construite, dit-on, au IXe s. Un combat y eut lieu, en 848, contre l'infant de Castille don Ordoño, et l'église fut érigée pour recevoir les restes des nobles bizcayens tués dans ce combat. L'infant lui-même y périt, et repose dans une tombe auprès de la porte principale. On dit qu'Arrigorriaga possède de très-curieuses archives en langue basque.

Au-dessus d'Arrigorriaga, on aperçoit le petit village de *Zaratamo* (388 hab.), et au delà, en suivant le cours pittoresque du Nervion, le hameau d'*Artunduaga.* A g. s'élève, sur les belles roches parmi lesquelles passe la route de Castille, l'église de *San Miguel de Basauri.* Plus loin, la voie coupe à niveau une route

BILBAO



Itre de l'Espagne par G. DE LAVIGNE
HACHETTE & Cie à Paris.
San Vicente Martir
Casa Consistorial de Abando
Faubg de Abando
Faubg de Ripa
Gare du Chemin de Fer
Voie de Service pour le Port
Rio Nervion ou Ibaizabal
Paseo del Arenal
Théâtre
Plaza Nueva
Ancien Couvt des Augustines de N. S. de la Esperanza
Cimetière
Ancien Fort del Circo
Ruines du Fort de Mallona
Faubourg de las Calzadas
Institut ou College de Biscaye Bibliothèque et Musée
Ruines du Fort de Solocoecho
Couvent de la Merced
Chemin de Valmaseda
Plaza Vieja ou del Mercado
Jardin Botanique
Hôpital Civil
Bains de Achuri
Prison
Couvent de Dominicaines de l'Incarnation
Faubourg du Vieux Bilbao
Faubg de Achuri Intra muros
Mont Morro
Montagne de Miraflores
N
O
E
S
LÉGENDE
1 Paroisse et Basilique de Santiago
2 id. de Sn Antonio Abad
3 id. de Santos Juanes
4 id. de San Nicolas de Bari
5 Hospice des Carmelites
6 Palais de la Députation de Bizcaye
7 Hôtel de Ville
8 Administration des Postes et de la Loterie
9 Abattoir
10 Boucherie communale
11 Réservoir
12 Bains de la Ronda
13 Cirque Olympique
14 Place de San Nicolas
15 id de Sta Cruz
16 id del Portal de Zamudio
17 id de Santiago
18 id de Los Santos Juanes
19 Enfants trouvés
20 Gouvt de la Province et Douane.
Dessiné par Vuillemin.
Gravé par Erhard.
Mètres.
50 100 200 300

venant de Vitoria par Durango, et qui franchit le Nervion, à dr., sur un vieux pont nommé le *Puente Nuevo,* auprès duquel eut lieu un engagement entre les carlistes et les troupes d'Espartero. Le général, un instant entouré d'ennemis, y fut blessé.

Un peu au delà, se développe, au-dessous de la voie, la jolie vallée de *la Peña*, avec l'importante fonderie de *Bolueta,* une fabrique de papiers, et des moulins à farine mus par le Nervion. La voie pénètre sous un tunnel de 986 mèt., à la sortie duquel on s'arrête à la station de Bilbao, construite sur un vaste terre-plein, à 21 mèt. au-dessus du niveau moyen de la mer au port de la ville.

104 kil. **Bilbao**, capitale de la province de Bizcaye. V. de 19,000 hab. (35,000 avec les faubourgs), et port de commerce, située sur la rive dr. du Nervion, dans une petite plaine dominée par les monts d'Archanda au N., de Morro à l'E., Maravilla au S.; mais complètement découverte du côté N.-E., d'où viennent les vents glacés de l'Océan. La ville est bien tenue, ses maisons ont un bel aspect, et leurs toits, qui avancent sur la voie publique, en formant auvent, abritent les passants du soleil ou de la pluie. Ses rues sont bien alignées, pavées en cailloux, garnies de rangées de dalles, toujours propres et tranquilles ; les voitures de charge n'y circulent pas, et les marchandises y sont transportées sur de petits camions traînés à bras. On n'y rencontre aucun édifice remarquable, mais on visitera avec intérêt la *plaza Nueva.* C'est un vaste quadrilatère de 66 mèt. sur 55, entouré de maisons à trois étages, dont les rez-de-chaussées en galeries sont garnis de magasins. Sur l'un des côtés s'élève le palais de la Députation provinciale, dont la façade, ornée de pilastres d'ordre ionique, est surmontée de l'écusson aux armes du señorio de Bizcaye. Les quatre églises paroissiales sont très-anciennes; l'une d'elles, Santiago, antérieure à la fondation de la ville, a été réédifiée, en 1404, dans le style gothique, gâté à l'intérieur de l'église par les constructions modernes du *coro,* le mauvais goût des tribunes, et les proportions exagérées des orgues.

Les promenades de Bilbao sont dignes de la visite du voyageur. La principale et la plus fréquentée est celle *del Arenal;* elle forme un triangle dont le plus grand côté est bordé par le Nervion; elle est plantée de beaux arbres en quinconce. L'Arenal est auprès du port et de la gare du chemin de fer, dans le voisinage du théâtre (édifice médiocre et incommode), et, à l'une de ses extrémités, est jeté, sur le Nervion, un beau pont en fer. En remontant le cours de la rivière dans la ville, on trouve une jolie passerelle en fer précédée d'escaliers, qui réunit la ville à un faubourg, et au delà on aperçoit le vieux pont de pierre qui forme le sujet des armes de la ville de Bilbao. Il part du pied de la tour de San Anton, et joint la ville à *Bilbao la Vieja.* La seconde promenade, nommée le *Campo Volantin,* est à la suite et au N. de l'Arenal, également sur le bord du fleuve, et plantée de belles allées d'arbres, de 3,000 pas d'étendue. Une troisième, située à l'autre extrémité de la ville, s'étend au-dessus de l'aqueduc qui amène les eaux destinées au service de Bilbao. Le *Monton,* où existe la prise d'eau, à 1 kil. 1/2, est l'un des sites les plus riants et les plus agrestes des environs.

Bilbao prend une extension remarquable; un nouveau plan d'agrandissement de la ville a été approuvé par le Gouvernement, et on a commencé à tracer l'emplacement des futurs quartiers à ouvrir; les égouts sont entrepris, les conduites de gaz sont posées. Six hôtels, entourés de jardins, vont venir embellir cette

partie de la ville. En un mot, l'œuvre de l'agrandissement se déroule peu à peu, sous une direction persévérante, secondée par l'initiative privée.

Bilbao a joué un rôle très-important dans les dernières guerres civiles. Assiégée trois fois par les armées carlistes, elle se défendit avec une remarquable énergie, et consacra de nouveau le surnom de *Ciudad invicta*, que lui avait conféré la reine Isabelle. Zumalacarregui, qui dirigeait l'un des sièges, en juin 1835, y reçut la blessure dont il mourut. Espartero, venu au secours de la ville, le 24 décembre 1836, y livra aux carlistes, autour du pont de Luchana, un combat de nuit acharné, qui causa de part et d'autre des pertes considérables.

Le mouvement général du port de Bilbao, en 1877, a représenté : à l'entrée 2,954 bâtiments portant 652,374 tonneaux ; à la sortie 2,934 navires. A l'importation, 139,549 tonneaux ; à l'exportation, 78,320 : total, 217,869.

Une jolie route de 11 kil., se détachant du faubourg de la rive gauche et suivant à peu près parallèlement le cours du Nervion, conduit de Bilbao à **Portugalete.** Un tramvia dont le point de départ est auprès de la place de l'Arenal, conduit par la rive droite jusqu'aux *Arenas,* à l'embouchure même du Nervion. Un long et important faubourg sur la rive dr., des jardins, des propriétés particulières, et à g., sur la route de Portugalete, un magnifique bâtiment couronné de dômes couverts en plomb, servant de dépôt de mendicité, des exploitations agricoles, une belle fonderie de fer et d'acier (le Desierto) alimentée par les mines de Somorrostro, donnent une grande animation au parcours entre Bilbao et l'embouchure de la rivière. Les belles plages sablonneuses qui s'étendent des deux côtés de l'embouchure sont très-fréquentées pendant la saison des bains de mer. Les deux villages de *Santurce*, à g., et d'*Algorta,* à dr., deviennent, à cette époque, le rendez-vous de toute la société de Bilbao.

De Bilbao à Saint-Sébastien, R. 43, en sens inverse. — De Bilbao à Tolosa, R. 44. — A Villareal (chemin de fer du Nord), R. 46. — A Vitoria, R. 46. — A Burgos, par Miranda (chemin de fer), R. 3 et 1re. — A Pampelune, R. 44 et 42. — A Saragosse et Barcelone, par Miranda et les chemins de fer, R. 3, 4, 12 et 13. — A Santander, R. 51.

ROUTE 4.

DE MIRANDA A CASTEJON.

Chemin de fer. — 145 kil. — Prix : 1re cl. 72 r. 50 ; 2e cl. 54 r. 50 ; 3e cl. 32 r. 75.

Les voyageurs qui viennent de *Bayonne* ou de *Madrid* par le chemin de fer du Nord, se dirigeant sur *Castejon* (Pampelune), *Saragosse* et *Barcelone*, descendent à la gare de *Miranda,* traversent les bâtiments de la gare, et trouvent, de l'autre côté, la ligne de Castejon. Le départ des trains sur cette ligne est combiné avec l'arrivée de ceux de la ligne du Nord.

(Se placer de préférence à la gauche du train.)

En quittant la station de Miranda, la voie laisse la ville à dr., traverse l'Èbre sur un pont en fer de 90 mèt., et parcourt en ligne droite une grande plaine plantée de bouquets de peupliers. En avant se trouve le village d'*Ircio* (350 hab.), bâti sur un mamelon au pied duquel la voie rejoint l'Èbre, dont elle suit constamment la rive dr. Sur cette partie de son cours, le fleuve est encaissé entre de hautes murailles formées de grandes roches grises, déchirées, creusées à jour, d'un aspect des plus pittoresques. L'une de ces roches, le *Bilibio,* forme l'extrémité méridionale d'une petite chaine nommée *Sierra de Toloño ;* l'autre, nommée le *Buradon*, est un des contre forts du grand soulèvement granitique de Pancorbo. L'Èbre les rencontre à 4 kil. au-delà d'Ircio,

et s'ouvre, entre leurs bases, deux passages profonds qu'on appelle les *Conchas del Ebro*. Le premier, la *Concha chiquita*, forme un entonnoir dominé par des masses de calcaire caverneux presque verticales. La voie, soutenue par des contreforts en maçonnerie, passe en corniche un peu au-dessus du fleuve. Sur l'autre rive se glisse, le long des rochers, une route qui conduit de Miranda à Haro. L'autre gorge, la *Concha de Haro*, se présente 4 kil. plus loin; les roches, plus élevées, plus majestueuses, ne laissent de passage qu'au fleuve et à la vieille route, et la voie de fer pénètre, par un tunnel de 71 mèt., sous les masses qu'elle rencontre à dr.

Cette pittoresque entrée forme la limite de la province de Burgos et de celle de Logroño; au-delà se développent les vastes et riches campagnes de la Rioja. Le cours de l'Èbre, à dr., est constamment dominé par une ligne de collines, d'où il s'éloigne plusieurs fois pour décrire dans la plaine, et vers la g., de grandes sinuosités. La voie court sur le flanc de ces collines, à une hauteur de 20 ou 30 mèt. au-dessus du niveau moyen des eaux. Une grande courbe à dr. permet d'apercevoir en avant et en amphithéâtre, entre deux mamelons,

19 kil. **Haro**, V. de 6,535 hab., dominant une petite plaine qui s'étend vers le S. Son territoire est riche; on y cultive la vigne, et on y récolte un vin clairet assez estimé. Haro était le chef-lieu d'un comté dont le titre a été porté par une famille illustre, et notamment par le premier ministre de Philippe IV, qui traita avec Mazarin de la paix des Pyrénées.

En quittant la station, située au-dessous de la ville, on franchit sur un pont en fer de 163 mèt., le Rio *Tiron*, qui descend des plaines de la *Rioja*. La voie se tient toujours sur le flanc des collines, et, dans les tranchées qu'elle a pratiquées pour se faire un passage, elle a mis à jour, à dr., plusieurs étages de caves ou *bodegas*, dépendant des habitations de *Briones*, qui couronne le sommet.

28 kil. *Briones*; V. de 3,180 hab., entourée de fortes murailles et fermée de portes, sur le penchant d'une colline qui domine l'Èbre. Son église est surmontée d'une fort belle tour; ses remparts forment une promenade plantée d'arbres, d'où la vue s'étend sur une belle plaine, cultivée surtout en vignes. La récolte du vin y est considérable. Briones est une très-vieille ville où se conclut, en 1372, entre le roi de Castille, don Henri de Trastamarre, et celui de Navarre, Charles le Mauvais, un traité de paix qui fut cimenté par les fiançailles de Charles le Noble, fils du second, avec doña Leonor, fille du roi de Castille.

Un chemin peu praticable descend de Briones, au S., vers *Santo Domingo de la Calzada* (23 kil.). C'est la seule communication avec cette ville, qui mérite d'être visitée (R. 53).

On aperçoit à g., en quittant Briones, et au-delà de l'Èbre, le bourg de *San Vicente* (2,450 hab.). L'église occupe le sommet d'un mamelon et domine une vaste campagne; les maisons sont éparses sur les pentes du mamelon. Un peu plus loin, et au point où la voie se rapproche de l'une des sinuosités de l'Èbre, elle se trouve, à dr., au-dessous d'un ancien couvent d'Hiéronymites, vaste édifice, dans la chapelle duquel on conserve encore une belle statue de *Nuestra Señora de los Angeles*, et un tableau de saint Sébastien qu'on prétend être de El Mudo. De belles allées d'arbres et des jardins, dont les fruits sont magnifiques, entourent ce couvent. Il dépend de la petite ville de *San Asencio* (1,616 hab.), située hors de la vue, à dr., au milieu d'un territoire partagé en vallons d'un aspect très-pittoresque. On y récolte du vin en abondance,

comme dans toute la contrée, et tout un faubourg de la petite ville est occupé par les *bodegas* où ce produit s'élabore et se conserve. Un mauvais chemin, qui se détache de San Asencio, descend, au S., vers *Najera,* ancienne résidence royale presque oubliée (*V.* la R. 53).

Au delà, et du même côté, on rencontre la *venta de la Estrella.* Un peu plus loin, à g., se dresse une petite montagne de forme conique nommée *Davalillo*, dont la base est presque entièrement entourée par l'Èbre, et à suite de laquelle on aperçoit, de l'autre côté du fleuve, le village de *Baños de Ebro* (500 hab.).

La voie laisse à dr. le village de *Torre Montalvo* (150 hab.), traverse le rio *Najerilla* sur un beau pont en fer de 186 mèt., et pénètre dans une tranchée au-delà de laquelle elle débouche au-dessus de la jolie campagne de

45 kil. *Cenicero*, petite V. de 2,080 hab., qui a dû un certain renom à sa résistance, en octobre 1834, contre les troupes carlistes commandées par Zumalacarregui. Les habitants s'étaient enfermés dans l'église qui fut brûlée en partie. Les rues sont larges et bien empierrées; on remarque dans la principale une assez jolie fontaine.

Le pays autour de Cenicero est planté de vignes. Des cultures variées, des jardins, des taillis s'étendent dans les terrains compris entre l'Èbre et le remblai où passe la voie de fer. En face, sur la rive g. du fleuve, on aperçoit le bourg d'*el Ciego* (1,300 hab.), et plus loin, au pied des montagnes de la Sierra de Toloño, dans une riante position, la vieille ville de *Laguardia* (2,800 h.) encore entourée de remparts et flanquée de tours.

Laguardia doit à la douceur de son climat, réellement délicieux pendant l'automne, le succès d'une très-intéressante industrie qui n'est pas assez répandue en Espagne, la récolte de la soie et la culture du mûrier. Ses environs possèdent actuellement plus de 40,000 pieds de cet arbre,et les soies de Laguardia, d'une qualité remarquable, ont été signalées aux dernières expositions de Paris.

Une courbe considérable de la voie, suivant une profonde sinuosité de l'Èbre, au pied de collines à pic, conduit à la station de

55 kil. *Fuenmayor,* petite V. de 2,030 hab., située dans une plaine fertilisée par des irrigations bien conduites. La ville est à environ 2 kil. au S. de la station. A env. 6 kil., au Sud, sur un chemin qui mène à Najera, se trouve *Navarrete* petite ville de 2,000 âmes, dont le nom a été donné à la célèbre bataille dans laquelle Henri de Trastamarre et Duguesclin furent battus par don Pedro de Castille et le Prince Noir. Cette bataille eut lieu à Najera; Navarete était le quartier de l'armée anglaise.

Le pays, au-delà de la station de Fuenmayor, devient plus accidenté, la voie décrit de nombreuses courbes pour obéir aux difficultés du terrain, et suit un remblai considérable pour atteindre

69 kil. **Logroño** (arrêt 10 min.; — omnibus pour Navarrete et Najera). Logroño est le ch.-l. d'une province formée de l'ancien territoire de la Rioja.

V. de 11,500 hab., située sur la rive dr. de l'Èbre, et sur une pente très-inclinée. Elle est entourée d'une plaine fertile, et présente un aspect agréable. L'intérieur de la ville est régulier. Les rues sont alignées et se coupent à angles droits; mais elles ne sont pas d'une propreté exemplaire, surtout la nuit, après l'heure fixée par l'édilité pour le dépôt des ordures dans les rues. Le nettoyage et la salubrité publiques sont confiés aux eaux de l'*Iregua*. ruisseau qui arrose la campagne audessus de Logroño, et qui alimente les fontaines de la ville. On remarque : le séminaire, ancien couvent

de jésuites; la maison de Miséricorde; l'hôpital; la maison des Enfants trouvés (*casa de expositos*); et de vieux couvents. La tradition assure que l'église principale, *Santa Maria de Palacio*, a été érigée par ordre de Constantin; elle porte en conséquence le titre d'église impériale. A défaut de dates précises, on peut constater qu'elle remonte à plus de 1,000 ans. Ses cloîtres sont plus anciens encore, ils tombent de vétusté. L'église est surmontée d'une flèche d'une grande hardiesse et d'un grand mérite architectural, haute de 60 mèt. L'église de Santiago, également remarquable par sa construction, a 120 pas de long et 60 de large en une seule nef, sans un pilier. C'est dans ce temple, dit-on, que se fonda l'ordre de chevalerie de Santiago. La principale place, la *Redonda,* est entourée de maisons d'assez bonne construction; celle *del Coso* servait aux courses de taureaux jusqu'à la construction du cirque actuel, qui date de 1843 et qui peut recevoir 14,000 spectateurs. Les sorties de la ville sont d'un bel aspect, et, au-delà de l'une d'elles, la *Puerta del Carmen*, se trouve la promenade de *las Delicias*, devant laquelle s'étend la gare du chemin de fer.

Logroño communique avec les campagnes au-delà de l'Èbre, et avec les routes de Vitoria et de Pampelune, par un pont de douze arches plein-cintre, long de 200 mèt., qui conserve encore les vestiges des tours qui le défendaient. On en fait remonter la construction à la fin du XIe s.

De bonnes routes conduisent de Logroño : au N. E., vers Pampelune, par Viana et Estella (*V.* R. 78); au S., vers Madrid, par Soria (*V.* R. 85).

A 2 kil. de Logroño, on traverse sur un pont en fer de 117 mèt., la petite rivière d'Iregua, au-dessus de son confluent avec l'Èbre, et on rencontre un peu plus loin, à g., le hameau de *Varea*, triste reste de l'ancienne cité de Varia, siège autrefois de la puissance romaine sur les bords de l'Èbre. Au-delà du fleuve et sur les pentes des collines, à g., on aperçoit *Viana*, ancienne capitale d'une principauté navarraise, où passe la route venant de Pampelune à Logroño. Un joli paysage se développe entre le chemin de fer et l'Èbre jusqu'à

70 kil. *Recajo*, hameau, avec un bac pour le passage de l'Èbre. La route de Logroño à Tudela accompagne la voie à gauche, jusqu'à la rencontre du ruisseau de *Leza*, que l'on franchit sur un pont en fer de 94 mèt. On aperçoit, à g., au bas du remblai, le v. d'*Agoncillo*, 690 h., non moins ancien que Varea; il conserve encore des vestiges de la ville romaine d'*Egon* qui l'a précédé. On y remarque un vieux château avec tours carrées crénelées. Au-delà d'Agoncillo, on laisse, à g., tout auprès de la voie, *Arrubal*, v. de 215 h.; plus loin, sur un mamelon, le hameau de *San Martin* entre le chemin de fer et l'Èbre; de l'autre côté du fleuve, dans une belle plaine, *Mendavia*, bourg de 2,052 hab., et, plus près de la rive gauche, l'ermitage de *San Anatol*. Dans le fond, au loin, et au-dessus des collines qui suivent parallèlement le cours de l'Èbre, se dessinent de place en place les cimes des Pyrénées. Vers San Anatol, de grandes roches interceptent le passage de la voie; elle s'empare d'une partie du lit de l'Èbre, ayant à dr. des falaises à veines rouges qui l'accompagnent jusqu'à

98 kil. *Alcanadre*, bourg de 1,265 hab., à dr. Un peu plus loin, et d'une courbe dont le sommet est occupé par le village de *San Gregorio*, à g., on peut distinguer les vestiges d'un ancien aqueduc romain qui recueillait les eaux au-delà de l'Èbre, vers *Lodosa*, traversait ce fleuve, et se dirigeait vers Calahorra. Lodosa, qu'on aperçoit au pied de

collines à pic, compte un grand nombre d'habitations creusées dans le roc, et qu'on attribue aux Maures. La campagne qui s'étend entre cette ville (2,875 hab.) et l'Èbre est soigneusement cultivée et très-productive, surtout en blés. A la suite de Lodosa, et sur une colline tout près l'Èbre, on aperçoit *Sartaguda* (351 hab.); ensuite, entre la voie et le fleuve, dont on s'éloigne, *Muriltejo*, petit village, entouré de bois d'oliviers qui précèdent

118 kil. **Calahorra.** La ville est à droite de la station sur un mamelon. Ce fut la *Calagurris* où Sertorius s'enferma et soutint un long siège contre Pompée. Elle résista longtemps malgré les horreurs d'une famine telle, que les hommes, dit Valère Maxime, se nourrissaient de la chair de leurs femmes et de leurs enfants. Rome fut tellement émue de cet héroïsme féroce, que la *fames Calagurritana* y devint proverbiale. Calahorra fut prise et rasée, ses habitants massacrés, et plus tard César la reconstruisit et la colonisa. Au xe siècle elle appartenait aux Arabes. Don Garcia de Navarre les en chassa en 1045. En 1366, don Henri de Trastamarre entra dans Calahorra à la tête des Grandes Compagnies qui, entraînées par un discours de leur célèbre capitaine Bertrand Duguesclin, proclamèrent don Henri roi de Castille. Là s'arrêtent les souvenirs historiques de Calahorra.

Construite sur la pente d'une colline, cette ville domine une vaste étendue de pays. Elle compte aujourd'hui 7,110 hab. Le Cidacos coule à l'E. au pied de ses murs, descendant vers l'Èbre, qui passe à 2 kil. au N., et qui reçoit, en face de la ville, la rivière d'Ega venant d'Estella. L'intérieur de la ville est triste, les maisons sont de pauvre apparence; on y remarque néanmoins quelques bons édifices, la maison de ville, les arcades de la place, un ancien couvent de carmélites transformé en prison, des écoles, et un théâtre à côté de la chapelle du couvent encore ouverte au culte. La cathédrale est très-ancienne, et fut fondée, d'après la tradition, par les premiers apôtres qui vinrent prêcher la religion du Christ; on n'y remarque qu'une porte gothique datant des premières constructions. Politiquement, administrativement, judiciairement, Calahorra ne joue plus aucun rôle, mais elle est le siège d'un diocèse épiscopal très-étendu, suffragant de l'archevêché de Burgos, et comptant près de 1,000 paroisses.

De Calahorra à *Arnedo* (20 kil.) et aux bains d'*Arnedillo* (30 kil.). Omnibus à tous les trains. — *V.* R. 83.

En face de Calahorra, de l'autre côté de l'Ebre, qui s'éloigne à 2 kil., on aperçoit les quatre v. de *San Adrian* (562 hab.) près du confluent de l'Ega, *Andosilla* (1,260 hab.), *Lerin* (2,120 hab.) et *Azagra* (1,756 hab.). Les campagnes très-fertiles au milieu desquelles se trouvent ces v. sont très-productives en blé.

Après avoir quitté la station, on traverse, sur un pont en fer de 117 mèt., la rivière du Cidacos qui se jette dans l'Èbre à g. La voie, se dirigeant en ligne droite, parallèlement à la route de terre, parcourt de belles cultures, passe auprès du bourg d'*Aldea Nueva* (2,231 hab.), à dr., et se rapproche de l'Èbre avant d'atteindre

131 kil. ***Rincon de Soto,*** petite ville agricole de 1,100 hab., au milieu d'une immense plaine.

L'Èbre s'éloigne de nouveau à g. et la belle campagne qu'il arrose est limitée, au N., par une ligne de collines sur la dernière desquelles s'élève, dans une position des plus pittoresques, la jolie ville de *Milagro,* sur la ligne de Pampelune à Saragosse (R. 12, B.). Au dessous, on voit se dessiner le cours de l'Ara-

gon et descendre la ligne de fer.

La voie franchit le *Rio Alhama* sur un pont en fer de 48 mèt., à l'entrée même de la station de

140 kil. *Alfaro.* Cette très-ancienne ville a joué autrefois un rôle important. Elle était l'une des clefs du royaume de Navarre et sa possession a été souvent disputée. Sa population a dépassé un chiffre de onze mille familles; elle possédait un beau château, des quartiers pour la troupe, des magasins pour le commerce; presque tout cela a disparu; les monuments sont des ruines et la moitié des maisons sont inhabitées. On ne compte guère plus à Alfaro que 5,200 hab. Il y reste néanmoins des témoignages de son importance passée, des rues larges, propres, bien empierrées, six places spacieuses, principalement la *plaza Mayor* entourée de maisons régulières, entre autres celle de l'Ayuntamiento, et de larges galeries. L'église, qui porte le titre d'*Insigne Collégiale,* est un bel édifice construit en briques, datant du commencement du XVIIe s. et dans lequel on signale le chœur et la *silleria*. On attribue l'abandon dont Alfaro a été victime, depuis deux siècles surtout, non pas tant à la rigueur du climat et aux vents violents qui y ont souvent causé la perte des récoltes et des troupeaux, qu'à l'absence de communications faciles avec les localités voisines. Le chemin de fer peut rendre à cette jolie ville l'importance qu'elle a perdue. Une petite distance (6 kil.) sépare Alfaro de

146 kil. **Castejon,** station d'*embranchement* avec la ligne de Pampelune à Saragosse (*V.* R. 12, B.).

De Castejon à Pampelune, Saragosse, Madrid, R. 12. — A Barcelone, R. 13. — A Soria, R. 79. — Aux bains de Fitero, R. 80. — Aux bains de Grabalos, R. 81. — Des services de voitures, organisés par la compagnie du chemin de fer, conduisent à Corella, et l'été à Fitero et à Grabalos.

ROUTE 5.

DE VENTA DE BAÑOS A SANTANDER.

Chemin de fer 230 kil. — Prix: 1re cl. 129 r.; 2e cl. 91 r. 50; 3e cl. 51 r. 75.

La ligne de Santander se détache du chemin de fer du Nord à la station de *Venta de Baños,* à 353 kil. d'Irun et à 285 de Madrid. Elle prend la direction du N., en laissant à g. la rivière Pisuerga et la route de terre venant de Valladolid dans la même direction.

11 kil. **Palencia** (deux gares à 800 mèt. l'une de l'autre, la première pour la ligne de Santander (arrêt 8 min.), la seconde pour la ligne du Nord-Ouest (*Noroeste*) qui s'embranche sur la ligne de Santander et se dirige vers les Asturies, par Léon et Oviedo, et vers la Galice, par Léon, Astorga, Lugo et la Corogne (R. 6 et 7). — C'est à cette seconde gare, où il se fait un arrêt de 15 min., que s'effectue le **changement** des voyageurs, entre les trains du réseau du Nord et les *trains des Asturies et de la Galice*.

Palencia, V. de 13,123 hab., chef-lieu d'une des provinces qui ont été formées du territoire de la Vieille-Castille; résidence d'un gouverneur civil, d'un commandant militaire et d'un évêque. Ses rues sont larges, bien éclairées, régulièrement alignées. Elle possède un séminaire, une société économique, un vieux palais nommé le Palais de don Sancho, un palais épiscopal, dans une jolie position, à une extrémité de la ville. Située au milieu d'une grande plaine, sous un climat un peu froid, mais très-pur, sur les deux rives du Carrion, elle est entourée de belles promenades plantées d'arbres et de quelques vestiges de ses anciennes murailles.

La rue principale est bordée de deux galeries formées de colonnes de toutes dimensions. Les rez-de-

chaussée sont occupés par les principales boutiques de la ville.

La *cathédrale,* d'architecture gothique, est l'une des grandes églises de l'Espagne; on y remarque : le retable du maître-autel, composé de cinq étages de figurines, peintes ou sculptées; les stalles du chœur; la grille qui le ferme; les chaires et les sculptures du *trascoro.* Parmi celles-ci il est intéressant de signaler une statue de *San Luis rey de Francia,* auprès de celle de saint Herménégilde, l'un des premiers rois de l'Espagne. L'horloge, placée dans l'une des tribunes du transsept, présente un groupe de trois figures, un lion, un chevalier armé de toutes pièces et un Maure à grosse tête coiffé d'un sombrero. Le lion frappe les quarts, le chevalier frappe l'heure et, à chaque coup, le Maure ouvre une large bouche et la referme. On conserve dans l'église, sous une niche de verre, le corps momifié, et revêtu de riches habits, d'une reine de Navarre, doña Urraca. Derrière le chœur est un caveau dans lequel descend un escalier de vingt marches; saint Antolin, patron de l'église, vécut au fond de ce caveau pendant plusieurs années; on y a placé sa statue, et on y montre un puits profond dont l'eau, dit-on, possède un grand nombre de vertus. Le cloître mérite d'être visité.

L'hôpital, sous l'invocation du même saint, est richement doté. Un autre établissement de bienfaisance a été établi dans la maison même qu'habita le Cid, et on prétend qu'il a eu pour fondateur l'illustre guerrier. A l'O. de la ville, le Carrion forme une île occupée par des jardins, et qu'on nomme *Cuernago.* On l'appelait autrefois les *Florestas de don Diego Osorio;* on y donna un tournoi et des fêtes magnifiques en l'honneur de Charles-Quint.

Palencia est célèbre par les conciles nombreux qui s'y sont tenus. Une assemblée des Cortès y fut convoquée, en 1312, pour l'élection d'un régent du royaume. Palencia possède, entre autres établissements industriels, une importante fabrique de couvertures et d'étoffes de laine qui fournit à presque toute l'Espagne, et exporte même jusque dans les colonies d'Amérique. Cette industrie occupe le tiers de la population, hommes, femmes et enfants; les laines viennent de la *tierra de Campos* et des environs de Léon. Autour de Palencia sont les teintureries, les presses à lustrer, et des moulins à foulon. On attribue la blancheur et le beau lustre qui font la réputation de ces étoffes à la qualité des argiles employées dans les moulins. Palencia expédie aussi des grains et des farines à Santander.

La station de Palencia (*Nord*), située à l'E. de la ville, regarde sur une campagne très-étendue et complètement nue, au milieu de laquelle s'élève un monticule conique, haut d'environ 100 mèt. et couronné par un ermitage nommé le *Cristo del Otero.*

La voie suit à peu près la direction de l'ancienne route de terre de Palencia à Santander, à travers les plaines immenses de la *tierra de Campos.* Elle laisse à g. *Husillos* (v. de 500 hab.) auprès du confluent du Carrion et de l'*Ucieza.*

[La durée des arrêts est indiquée à l'appel de chaque station.]

24 kil. *Monzon de Campos* (station à dr.), gros b. de 852 habitants, situé à dr., à quelque distance de la station, dans une vaste plaine, dominée au N. et à l'E. par deux collines nues que surmontent des forteresses en ruines. On aperçoit à dr. l'une de ces forteresses, présentant une énorme masse carrée avec tour crénelée. Monzon fut une résidence royale; il n'en reste d'autres traces qu'un vieux palais en mauvais état, le palacio de Altamira. Le bourg est sale, bâti en terre, la couleur des habitations se confond avec celle du sol; la plaine a perdu de son admirable fertilité, depuis

que le canal de Castille a détourné les eaux destinées à l'irrigation; on compte quelques groupes de peupliers chétifs. On franchit, un peu après la station, le rio *Ucieza,* sur un pont de 15 mèt. d'ouverture. Cette rivière, un peu canalisée, accompagne la voie à dr, pendant une partie de son cours.

33 kil. *Amusco* (station à dr.), b. de 850 hab., aussi triste et aussi pauvrement mal construit que Monzon; mais la campagne est magnifique; on y aperçoit, dans un rayon de 5 à 10 kil., dix ou douze villages d'agriculteurs et de bergers. Rien n'est comparable, dit-on, à la fertilité d'une partie de cette campagne, qui, couverte par les débordements réguliers de l'Ucieza, produit, en rare abondance, des blés magnifiques. Amusco a deux places à arceaux, et une église gigantesque et lourde, qui, au milieu de ses petites maisons basses, produit un singulier effet. On l'a surnommée *el Pajaron de Campos* (le gros oiseau des champs). Le maitre-autel est proportionné à l'église, et on assure qu'il n'y en a pas de semblable en Castille; il occupe toute la largeur de la nef, s'élève jusqu'à la voûte, et représente les douze apôtres, de dimensions athlétiques, entourant saint Pierre, en costume pontifical. Le tout est en bois doré. Amusco possède un grand ermitage gothique à trois nefs avec cinq autels, dont le principal est dédié à *Nuestra Señora de las Fuentes.* Les pâtres de tous les pays y viennent en grande pompe, le dimanche qui suit le 15 août, et la fête se termine par des danses, des courses de *novillos* (jeunes taureaux) et des feux d'artifice.

38 kil. *Piña de Campos* (station à g.), petite V. de 1,300 hab., située entre l'*Ucieza* et le canal de Castille, sur un territoire beaucoup moins fertile que celui des deux stations précédentes. L'église est modeste. Les maisons et les clôtures des jardins sont construites en terre. On y voit les ruines d'un beau château crénelé, couronné de huit tours rondes. — Le terrain, au-delà de cette station, est plus accidenté, et les rampes de la voie, jusque-là insignifiantes, deviennent plus fortes. On franchit de nouveau l'Ucieza, sur un pont de 12 mèt., puis le canal de Castille dont le cours, à travers la campagne, à g., est signalé par une ligne d'arbres, aux approches de

44 kil. *Fromista,* petite V. de 1,600 hab., dans une plaine, un peu plus plantée, traversée par une route bordée d'arbres allant à *Carrion de los Condes.* A g., passe le canal de Castille. La ville est assez importante; on y remarque trois églises et quelques habitations entourées de plantations, mais presque toutes sont bâties en pisé et d'un aspect triste. On aperçoit dans la campagne, à g., le clocher de la ville de *Carrion;* cette ville parait destinée à être un jour le point central d'un tramvia qui relierait les deux stations de Fromista sur la ligne de Santander et de Sahagun sur la ligne de Léon. — En quittant Fromista, la voie s'élève, par une rampe presque continue de 6 millimètres, jusqu'à

50 kil. *Marcilla,* bourg de 90 maisons presque toutes bâties en terre, et séparées entre elles par des cloaques complètement inabordables dans les saisons des pluies. La voie de fer descend, au delà, dans la petite vallée de l'*Arroyo de Valdavia,* et touche à

56 kil. *Las Cabañas,* humble village en terre de 220 hab., situé dans une petite plaine. On y remarque, à environ 60 mèt. à l'O., une vieille tour carrée à quatre étages, entourée d'une forte muraille; elle a 40 mèt. environ d'élévation et ses murs inférieurs ont plus de 4 mèt. d'épaisseur; elle appartient au marquis de Villatorre. Le chemin court horizontalement jusqu'à

62 kil. *Osorno la Mayor,* village en terre de 1,250 hab., situé à g., dans

une plaine fertile, arrosée par la rivière d'*Abanades*, dont les bords sont plantés de peupliers et d'ormes. La voie de fer traverse cette rivière, sur un pont de deux arches de 14 mèt. d'ouverture, et monte par une rampe continue jusqu'à

71 kil. *Espinosa de Villagonzalo*, v. de 696 âmes, ancienne ville murée, dans la vallée du Buedo, à 3 kil. à dr. avant la station. La voie, pour franchir le massif de San Cristobal, qui forme le point le plus élevé de la région, s'élève sur un remblai de près de 2 kil. et d'une hauteur *maxima* de 9 mèt.; elle coupe le massif par une tranchée d'environ 1 kil. et d'une profondeur *maxima* de 18 mèt. qui a déplacé 600,000 mèt. cubes de terre. L'altitude, au point culminant, est de 860 mèt. Au-delà de la colline de San Cristobal, on descend jusqu'à la rencontre du rio Pisuerga que la voie franchit sur un pont de quatre arches de 26 mèt. en avant de

84 kil. *Herrera*, gros b. de 1,544 hab., bien bâti, rues propres et bien empierrées, avec une place carrée entourée d'arceaux. On y remarque, au côté O., les ruines d'un fort beau château appartenant à M. le duc de Frias, et dont l'origine paraît remonter aux Maures; il y reste encore quelques traces de curieuses sculptures. Herrera, situé sur une petite hauteur, est entouré de beaux jardins et de nombreuses plantations d'arbres, que baigne le *Pisuerga*. Les légumes qu'on y cultive ont une grande renommée. La voie remonte la rive g. du Pisuerga, se tenant presque constamment au niveau du sol. On aperçoit au loin à dr. le sommet des montagnes de Oña et Pancorbo, où passe la ligne du Nord entre Cubo et Briviesca.

91 kil. *Alar del Rey* (arrêt 15 min.), très-modeste village de 100 maisons, dont la majeure partie sont des magasins où s'entassent les blés récoltés dans toute la plaine, et les farines des nombreuses minoteries mues par les cours d'eau qui traversent le pays. Le canal de Castille aboutit à Alar (954 hab.).

Se placer à g. du train. — En quittant la station d'Alar on retrouve à g. le Pisuerga et, au delà, la route de Santander qui suit la base d'une ligne de hauteurs. A dr. s'élèvent des collines rocheuses et boisées d'un joli aspect. On laisse à g. le village de *Villeta*, avec un pont sur le Pisuerga et des moulins à farine; on aperçoit au delà une vallée cultivée et de beaux rochers.

101 kil. *Mave*, v. de 100 hab., à dr. A quelques kilomètres au delà, et à la hauteur du petit village de *Villaescusa* (100 hab.), à dr., la vallée se rétrécit et la voie, ayant le Pisuerga à dr., pénètre dans une gorge étroite en entonnoir (*el congosto*) formée par de belles roches verticales, caverneuses, rongées par les eaux et creusées à jour, qui surplombent sur plusieurs points et semblent se réunir par le sommet; l'une d'elles, qui domine ce passage pittoresque, s'élance comme une flèche d'église, en présentant les découpures les plus curieuses. On traverse trois fois le Pisuerga dans ce court trajet. A la sortie, on débouche dans une jolie plaine cultivée, au milieu de laquelle se trouve, à g., derrière un rideau de verdure, la petite ville d'*Aguilar de Campo* (1,000 hab.), à 2 kil. de la station qui porte ce nom.

Dans la campagne, s'élèvent deux collines couronnées de ruines, et au pied desquelles on exploite des carrières de beau marbre. Les premières de ces ruines sont celles du château des seigneurs d'Aguilar. Les plus éloignées ont fait partie, dit-on, d'un ancien manoir du célèbre preux Bernardo del Carpio. Au pied de l'une de ces collines, dans une jolie vallée, existe un ancien couvent de moines Prémontrés, avec un cloître d'architecture arabe. Deux tombes, qui se trouvent auprès de ce couvent, seraient, d'a-

près l'historien Mariana, celles de Bernardo del Carpio et de son lieutenant Fernando Gallo. Aguilar joua, en effet, un certain rôle dans les agitations du moyen âge de l'Espagne.

110 kil. *Aguilar*, station. Vallon raviné, collines incultes.

115 kil. *Quintanilla de las Torres*, v. de 80 hab., à dr. Sur la g. de la voie se détache une petite ligne de fer de 5 kil., pour l'exploitation des mines de houille de Barruelo. On laisse à dr. les villages de *Menaza* (70 hab.) et de *Cuena* (90 hab.), dans un joli pays, au milieu de prairies arrosées par les affluents du rio *Camesa*. Au delà, collines arides avec quelques bouquets de chênes.

122 kil. *Mataporquera* (80 hab.). A g., après la station, on aperçoit, dans un vallon, le village de *Matarrepudio* (80 hab.), après lequel la voie s'élève sur une suite de hauts remblais en courbe. A dr., la vue s'étend sur une vallée très-cultivée, en haut de laquelle se trouve le village de *Hormiguera* (70 hab.), traversé par la route de terre. Une série de tranchées, dans de belles roches, conduit à

131 kil. *Pozazal*. Cette station, placée dans une tranchée, au milieu des rochers et sur le flanc des montagnes de la *Sierra de Sepos*, est au point culminant de la ligne. Tous les versants supérieurs sont garnis de barricades en charpente qui retiennent les neiges, et protègent la voie pendant la saison d'hiver. La voie a atteint cette hauteur (alt. 984 mèt.) presque sans efforts. Les plus grandes difficultés du parcours se rencontreront à la descente rapide à laquelle le chemin de fer est contraint pour se retrouver presque au niveau de la mer, à Santander, à 78 kil. plus loin.

On descend de Pozazal sur un haut remblai, par des ravins sauvages, ayant à g., et dans le bas, une belle vallée où passe la route de terre. Sur cette route, se trouve la petite ville de *Fuenbellida*, et au delà, au milieu d'une courbe décrite par la voie, on aperçoit le beau viaduc de *Cervatos*, formé de 12 arches en pierre, au-dessus d'une vallée profonde et pittoresque. Sur la g., près de ce viaduc, se trouve le petit village de *Cervatos* (159 hab.), dont l'église, *la colegiata*, mérite l'attention toute particulière de l'artiste et de l'archéologue. C'est l'un des plus rares et des plus curieux vestiges de cette époque romantique secondaire où le grotesque et l'obscène se confondaient avec les recherches de l'art. Le portail principal, des croisées, une frise tout entière, des chapiteaux et des consoles présentent, à cet égard, les groupes, les figures, les gestes les plus étranges et les plus indécents qu'aient pu inspirer une imagination dévergondée. L'exécution est loin d'être parfaite ; on remarque de grandes inexpériences de dessin et peu de fini, le temps a d'ailleurs effacé bien des détails ; ce n'en est pas moins un curieux spécimen de ce genre. On n'a aucune donnée certaine sur l'origine de la collégiale de Cervatos et sur l'époque à laquelle elle a été construite ; les suppositions qui l'attribuent aux Phéniciens ou aux Templiers, ne sont fondées sur aucune indication précise. Le caractère général de l'architecture et certains détails donnent lieu de penser qu'elle n'est pas antérieure au XI[e] s. Deux inscriptions assez vagues ne fournissent aucun éclaircissement à cet égard. L'intérieur, où l'on célèbre encore le culte religieux, se trouve d'ailleurs dans un état pénible de délabrement.

On voit à g., après *Cervatos*, en bas d'un haut remblai, le village de *Matamorosa* (300 hab.), avec une source minérale ; une jolie plaine, des prairies, puis au loin, au pied de hautes montagnes, *Fontibre* (150 hab.) où l'*Èbre* prend sa source, puis *Salces* (150 h.) où le fleuve futur, déjà grossi par plusieurs ruisseaux,

fait mouvoir des moulins à farine. La voie franchit le rio *Hijar*, sur un pont de pierre, et passe subitement de la plaine à la montagne, en atteignant

142 kil. **Reinosa** (altitude 847 mèt.; *arrêt*, 20 min. *Buffet*), V. de 2,800 hab., fort ancienne et dont les maisons, généralement bien bâties, conservent, sur leurs façades, de nombreux écussons armoriés. La ville est traversée par l'Èbre, sur lequel est jeté un pont de pierre où passe la route de Santander. Reinosa fait un commerce considérable de blés récoltés sur les plateaux, de farines préparées dans les établissements considérables des vallées environnantes, de vins et d'eaux-de-vie fabriqués dans les Castilles. La traversée de la chaîne cantabrique par les gorges du *Besaya*, qui s'ouvrent au-delà de Reinosa, la seule praticable à de longues distances à l'E. et à l'O., a fait longtemps de Reinosa l'entrepôt principal de tout ce commerce entre la plaine et Santander, port d'expédition pour l'étranger et surtout pour l'Amérique.

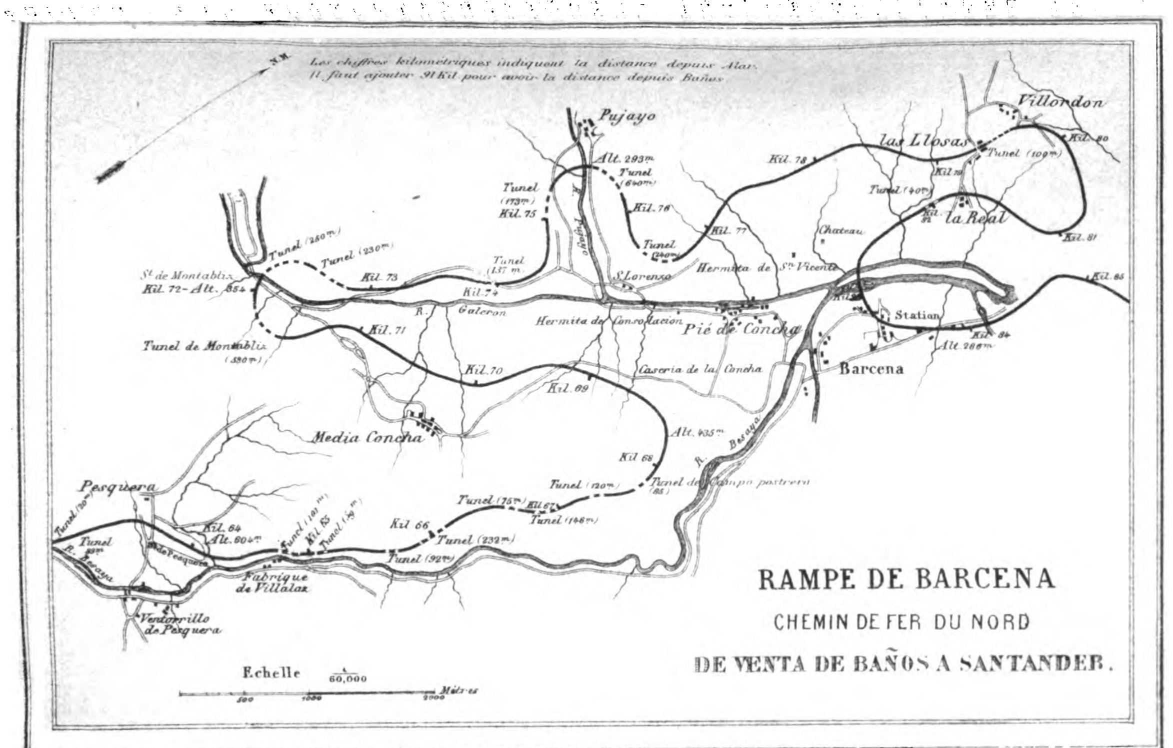
Il existe auprès de Reinosa quelques établissements industriels, notamment une mine de lignite, de plusieurs kilomètres de galerie, et une verrerie considérable nommée la Luisiana.

La voie, à la sortie de la station de Reinosa, passe à dr. de la ville, franchit l'Èbre sur un pont en fer de 5 arches, et tout aussitôt, à la hauteur des dernières maisons, entre dans un tunnel de 1,300 mèt. sous 30 mèt. de crête, le premier et le plus important des souterrains qu'elle aura à traverser jusqu'à Barcena. A la sortie de ce tunnel, elle rencontre à g. le ruisseau du *Besaya*, dont elle suit à peu près le cours à travers la montagne, le franchissant plusieurs fois, de même que la route de terre. Celle-ci est l'une des mieux construites de l'Espagne. Une grande courbe, à g., au milieu de laquelle se trouve un tunnel de 416 mèt., contourne le village de *Cañeda*, à dr., et conduit la voie, à flanc de coteau, au milieu de tranchées profondes dans des bancs de gypse et de marne, pendant que le Besaya descend au fond de la vallée. Après un tunnel de 87 mèt. sous la *Peña Uncion*, on se trouve dans une gorge très-sauvage, dominée par des collines un peu boisées, et l'on aperçoit, à dr., dans une échappée, l'église d'*Aldueso*, et à g., au dessous de la voie, au fond de la gorge du Besaya, où passe la route, une grande fabrique mue par le torrent. Deux kil. plus loin, la voie, ayant en face et à g. d'immenses rochers, contourne, dans un joli vallon, le village de *Lantueno* (200 hab.). On traverse le Besaya, la route, le rio *Albardon*, pour s'arrêter à une station de prise d'eau, au-dessus du village de

152 kil. *Santiurde* (60 maisons). (Se placer à dr.) A partir de ce point, la voie se trouve sur le flanc des montagnes, à une grande hauteur au-dessus du Besaya et de la route, descendant par des pentes de 12 à 15 millim. au milieu de belles roches calcaires qu'elle traverse en tranchées ou en souterrains. Souvent elle est soutenue, et comme en corniche, par d'énormes murailles en pierres sèches appuyées sur les petits plateaux qui dominent le torrent, et à 100 mèt. au moins au-dessus de celui-ci. De l'autre côté de la gorge s'élèvent de hautes cimes, également à pic, un peu plantées, sillonnées de ruisseaux qui se précipitent en cascades.

On rencontre 2 petits tunnels de 20 mèt. et de 89 mèt. taillés en roche, sous la *peña Corvato* et la *peña Cesia*.

155 kil. *Pesquera* (200 hab., alt. 604 mèt.), v. situé en partie dans la montagne, à g. de la voie, et en partie dans le fond de la gorge, à dr., au bord de la route. Ici se succèdent, à travers les contreforts de la montagne, une série de tunnels



RAMPE DE BARCENA
CHEMIN DE FER DU NORD
DE VENTA DE BAÑOS A SANTANDER.
Les chiffres kilométriques indiquent la distance depuis Alar.
Il faut ajouter 91 Kil. pour avoir la distance depuis Baños.
N.M.
Pujayo
Villordon
las Llosas
la Real
Chateau
Hermita de Sn. Vicente
S. Lorenzo
Hermita de Consolacion
Pié de Concha
Caseria de la Concha
Barcena
Station
Alt. 286m.
Kil. 84
Kil. 85
Kil. 81
Kil. 80
Tunel (109m.)
Kil. 78
Tunel (40m.)
Kil. 77
Kil. 76
Tunel (640m.)
Alt. 293m.
Tunel (173m.)
Kil. 75
Tunel (137 m.)
Kil. 74
Galeron
Kil. 73
Tunel (230m.)
Tunel (250m.)
St. de Montablix
Kil. 72 - Alt. 354
Tunel de Montablix (380m.)
Kil. 71
Kil. 70
Kil. 69
Media Concha
Alt. 435m.
Kil. 68
Tunel de Campo postrero (85)
Tunel (120m.)
Kil. 67
Tunel (75m.)
Tunel (146m.)
Kil. 66
Tunel (232m.)
Tunel (92m.)
Kil. 65
Kil. 64
Alt. 604m.
Pesquera
Fabrique de Villalaz
Ventorrillo de Pesquera
R. Besaya
Echelle 1/60,000
500
1000
2000
Mètres
Dessiné par Desbuissons.
Gravé par Erhard.

qu'il est utile de signaler, en même temps que les distances qui les séparent (V. le plan) :

.... 6e tunnel, au-dessus de la *fabrica* de Villalas, *Bustio*, 110 mèt. — A 200 m. 7e tunnel, *Bernia*, 59 mèt. — A 500 mèt. 8e tunnel, *Peñon de Osio*, 92 mèt. — A 200 mèt. 9e tunnel, *La Cobertoria*, 232 mèt. (crête 84 mèt.). — A 550 mèt. 10e tunnel, *Las Canales*, 75 mèt. — A 160 mèt. 11e tunnel, *Abarqueras*, 146 mèt. — A 300 mèt. 12e tunnel, *Pical del Muro*, 120 mèt. — A 290 mèt. 13e tunnel, *Campo Postrero*, 85 mèt.

A la hauteur de ces trois derniers tunnels, la gorge s'élargit, les montagnes du côté droit s'éloignent, le Besaya et la route sont encore à une grande profondeur, et en avant se développe la belle vallée de *Barcena*, toute parsemée d'habitations, avec le village et la station à 2 kil. 1/2. En sortant du tunnel de Campo Postrero, la voie se trouve comme au sommet d'une immense muraille, qui surplombe la vallée d'une hauteur de plus de 200 mèt. La voie décrit une courbe rapide, contourne les rochers, retourne en arrière des montagnes, sur le versant opposé à Pesquera, par des pentes de 12, 16, 19, 20 millim. par mèt., cherchant dans tous les détours de la vallée les moyens d'allonger son parcours, afin de descendre graduellement jusqu'au niveau de la station. Elle développe ainsi, au lieu des 2,500 mèt. qui séparent de Barcena le tunnel de Campo Postrero, 16 kil. par une nouvelle série de tranchées et de souterrains. Elle s'engage d'abord sur le côté S. de la petite vallée de *Media-Concha*, passant au-dessous du hameau de ce nom, et rencontrant, au fond de cette vallée, un quatorzième tunnel (*Montabliz*, 530 mèt.) à 3,600 mèt. de celui de Campo Postrero.

163 kil. *Montabliz*, station. La voie, décrivant une courbe au fond de l'espèce de cul-de-sac formé par la vallée de *Media-Concha*, franchit sur un pont en pierres de 8 mèt. le ruisseau de Galeron qui descend, à g., d'une gorge sauvage, et revient, par le versant N., pour se rapprocher de Barcena.

A 400 mèt. 15e tunnel, *La Valleja*, 250 mèt. — A 100 mèt., 16e tunnel, *Gustarozo*, 230 mèt. — A 1,500 mèt., 17e tunnel, *Prado Simon*, 187 mèt.

Courbes successives en ∩ pour contourner le vallon de *Pujayo*.

A 500 mèt. 18e tunnel, *Terrenos Blancos*, 177 mèt.

Pont de 8 mèt. sur le rio de *Pujayo*, qui va rejoindre le Galeron dans le bas de la vallée, à dr. Le village de Pujayo est au-dessus de la voie, à g.

A 300 mèt. 19e tunnel, *Pujayo*, 610 mèt (crête 65 mèt.) — A 160 mèt. 20e tunnel, *San Lorenzo*, 240 mèt.

A la sortie de ce tunnel, on est revenu dans la vallée de Barcena, en face du village, au-dessus du Galeron et du village de *Pie de Concha*, mais trop haut encore pour qu'il soit possible d'atteindre la station en ligne directe. La voie continue donc à contourner la vallée, pénètre de nouveau dans un cul-de-sac opposé à celui de Media-Concha. (Se placer à g.) La voie rencontre le 21e tunnel (100 mèt.), à 2,880 mèt. de celui de San Lorenzo, sous le hameau de *Las Llosas*, laisse à g. le village de *Villordun*, décrit une grande courbe irrégulière en forme de poche, de 2,500 mèt. de tour, dans des tranchées de roches rouges, qui la ramène en face et au-dessous de *La Llosas*, au hameau de *La Real*, où se trouve le 22e tunnel (40 mèt.). Après ce tunnel, on parcourt encore 2 kil. pour revenir, par un dernier détour, dans la grande vallée, franchir, à 8 mèt. de hauteur, le lit rocheux du Besaya, et arriver, par une dernière courbe, à la station de

175 kil. *Barcena* (*Cantine.* — Alt. 287 mèt.), v. de 1,500 hab. A cette station, la voie n'est pas encore tout à fait sortie de la montagne, les pentes continuent. On traverse le Besaya qui passe à dr. de la voie, et du même côté se développe un ravin boisé très-pittoresque, à l'entrée duquel se trouve une importante fabrique de farines, mue par une belle chute d'eau tombant de 16 mèt. au fond du ravin. Un petit embranchement franchit le torrent pour rattacher cet établissement au chemin de fer.

178 kil. *Portolin.* Un peu après cette station, on aperçoit, à moins de 400 mèt. à g., le fond de la courbe que décrit la voie dans le fond du vallon entre Las Llosas et La Real. A dr., dans une petite plaine, on laisse les deux hameaux de *Elguera* et de *La Serna*, précédant la station de

180 kil. *Santa Cruz.* Cette station est au milieu d'une riche vallée, entourée de collines vertes couvertes de prairies. Le v. est à dr. L'église, très-vieille, est à g. Le Besaya, en parcourant la vallée, fait mouvoir de nombreuses usines. En approchant de la station suivante, on aperçoit, à g., une maison de campagne moderne, entourée de jardins clos de murs, et appartenant au marquis Moriana ; on remarque en arrière une tour carrée, vestige de l'ancien manoir seigneurial.

183 kil. *Las Fraguas*, v. de 150 hab. En sortant de la station, on rencontre une ligne de collines qui ferment la vallée. La route de terre s'élève à g. pour les franchir; la voie, traversant le Besaya, pénètre, par quatre tunnels successifs, dans la gorge rocheuse et pittoresque de *Media-Hoz*, ayant à g. le torrent, et, à flanc de coteau, la route bien construite et bien entretenue. Le village de Media-Hoz se trouve après le dernier tunnel, entouré de plantations. On débouche dans la vallée de *Buelna*, traversée par le Besaya, que la voie de fer franchit de nouveau sur un pont biais en fer. Cette vallée, très-riante, très-cultivée et très-habitée, est fermée par une enceinte de collines.

191 kil. *Los Corrales*, agglomération de 2,200 hab., centre de la vallée de Bueldą. On aperçoit, à g., les hameaux de *San Mateo* et de *Barros*, celui-ci est groupé au-dessus d'un ravin dont les pentes sont garnies de plantations. Les montagnes qui s'élèvent à g., couvertes de prairies, offrent de riantes échappées. Celles de dr., au pied desquelles coule le Besaya, sont abruptes et granitiques ; elles se rapprochent pour fermer de nouveau la vallée. La voie s'élève sur un haut remblai, traverse le torrent, et, ayant celui-ci à g., pénètre dans un étroit vallon où se trouvent, d'abord, une fabrique de farines, avec une jolie maison d'habitation, puis

196 kil. *Las Caldas de Besaya* (à g. de la voie), station d'eaux thermales. Un grand nombre de sources très-abondantes jaillissent au bord du torrent et même dans son lit, au pied d'un vallon pittoresque. Deux établissements de bains, un casino, un théâtre, s'élèvent de l'autre côté du Besaya, que traverse un pont de pierre derrière la jolie station du chemin de fer. La route, formant la rue du village, sépare l'établissement de l'hôtel, qui est considérable et bien installé. Les maisons peu nombreuses de Caldas, également affectées aux baigneurs, ont un aspect d'aisance et de propreté qui indique une certaine vogue. On la dit très-légitimée par l'efficacité des eaux et par les agréments du site. Les eaux sont chlorurées sodiques et très-abondantes. Une analyse faite en 1876 y a constaté, par litre d'eau, 2 gr. 877 c. de chlorure de sodium, 0,362 de sulfate de chaux, 0,189 de bi-carbonate de chaux, 0,129 de bi-carbonate de magnésie, etc: soit 3,826 de principes fixes, et des gaz carbonique, oxygène et azote.

Leur thermalité dépasse 36 degrés centigrades. Les rhumatisants, les gastralgiques, les catarrheux, les paralytiques, forment la majorité de la population malade, qui atteint un chiffre moyen de 14 à 1,500 individus. La montagne qui s'élève derrière le village est boisée, sillonnée de sentiers et de jolies promenades, et, à moitié de sa hauteur, on aperçoit un vieux couvent gardé par huit moines dominicains, et qui sert aujourd'hui de maison de retraite pour les ecclésiastiques.

Une petite gorge, à la sortie du vallon de Las Caldas, ayant le Besaya au fond et la route en corniche à g., donne entrée dans une vaste et riche vallée. A g., le v. de *Vernolas*. Dans la ligne des collines qui s'écartent sur la g., on signale un terrain rouge avec un groupe d'habitations; ce sont les mines de calamine de *Reocin*, exploitées par la compagnie *Real asturiana*, et produisant jusqu'à 4,000 quintaux de minerai par jour. Elles alimentent les fonderies de la compagnie et de la Vieille-Montagne de minerai de zinc. On laisse à g., dans le parcours de la vallée, les villages de *Riocorbo* et de *Cartes*, à dr. *Viernoles*. Le Besaya s'éloigne à g., pour aller se jeter dans la mer à la baie de *Suances*, à l'O. de Santander, et, dans le fond de la vallée, on aperçoit également la route, qui se dirige vers *Torrelavega*. Au fond, à dr., s'élèvent des montagnes boisées qui séparent cette vallée de celle du *Rio Pas*, où se trouvent les bains d'*Alceda*, d'*Ontaneda* et de *Viesgo* (*V.* R. 52). L'aspect général est riant et animé ; de belles prairies, des champs entourés de haies, des troupeaux et beaucoup d'habitations. La voie s'élève sur un remblai, pour atteindre la station de

202 kil. *Torrelavega*, v. de 3,000 hab. La station, située à 3 kil. de la ville, domine toute la plaine et offre une vue magnifique.

Le pays se rétrécit, la voie pénètre en tranchées à travers des terrains de calcaire rouge qui la conduisent dans la vallée du Pas. On aperçoit cette rivière à dr., traversée, au pont de Vargas, par la route de Burgos à Santander. Il y eut sur ce point un engagement contre les Carlistes, où se portèrent les habitants de Santander. La voie franchit le rio Pas sur un pont de fer de 150 mèt., avant d'arriver à

210 kil. *Renedo*, v. de 500 hab., où se prend, pendant la saison d'été, la correspondance pour les bains d'Alceda et d'Ontaneda (R. 52). Une grande plaine très-fertile, la *Vega mayor*, précède

219 kil. *Guarnizo*, v. de 200 hab., à 2 kil. à g. Sur la dr. la voie est à la hauteur du fond de la baie de Santander et, un peu plus loin, elle atteint

222 kil. *Boo*, v. de 400 hab., à 2 kil. à g. A dr. dans le fond de la baie, se trouvaient les chantiers de construction nommés el *Astillero de Guarnizo*, appartenant à l'État, et sur lesquels on construisait autrefois des navires de tout tonnage. L'Astillero est remplacé aujourd'hui par un groupe de jolies maisons de campagne et d'habitations, très recherchées en été par les habitants de Santander. Guarnizo est relié à la ville par un service de bateaux mouches.

Depuis la station de Boo, on découvre, en avant, le beau panorama de Santander et de la mer. Toute cette partie de la voie, jusqu'à la gare d'arrivée, a été assise sur les lagunes du fond de la baie; des digues, nommées les *Muelles de Maliaño*, la protègent, en même temps qu'elles ont conquis une étendue considérable de terrains sur lesquels s'établiront d'importantes exploitations agricoles. Les ateliers, les magasins du chemin de fer se trouvent à g., au pied d'une colline où passe la route de terre, et que couronnent les habitations, d'assez triste aspect, d'un faubourg de pêcheurs nommé la *Calle alta*.

Ce faubourg précède la ville.

230 kil. **Santander**, V. de 40,650 hab., capitale d'une province de récente formation, dépendant de l'ancien territoire de la Vieille-Castille; résidence d'un gouverneur civil, d'un gouverneur militaire, d'un commandant de marine, d'un évêque, consuls français et étrangers. Port de 1re classe, dans une baie magnifique et sûre, accessible aux bâtiments de tout tonnage. Cette baie est formée par une espèce de coupure au milieu des grands rochers de la côte Cantabrique, ayant 1 mille 1/2 à 3 milles de largeur, et 4 de longueur. Le port est bordé de deux grands quais d'où la vue est admirable; d'un côté la baie; de l'autre de jolies collines couvertes de prairies et de bouquets d'arbres; puis un vaste amphithéâtre de montagnes, émaillées, au premier plan, de blanches habitations et de métairies entourées de cultures, un peu arides au second plan, et couronnées de neiges au fond de l'horizon. La ville est au pied de l'une des collines du N., et dans une espèce de presqu'île limitée, à l'O., par le cours du Pas, à l'E., par la rivière de *Solia*.

Santander se divise en ville haute et ville basse, laquelle comprend la nouvelle ville. La première renferme: le château de San Felipe, la cathédrale, de beaux édifices; dans la partie basse sont les principales rues, dont la plus animée est la calle San Francisco, et sur le port une ligne de constructions qui en font un des plus beaux d'Espagne. On doit visiter: la *cathédrale,* édifice du style gothique, à trois nefs, dont le maître-autel conserve deux précieuses reliques, les têtes des saints martyrs Emeterio et Celedonio, patrons de la ville. On remarque, auprès de la porte, un vaste bassin de marbre servant de bénitier; l'inscription en relief, en caractères arabes, qui l'entoure, en ferait remonter l'origine à une assez haute antiquité. Au-dessous est une vaste crypte très-curieuse servant d'église (*El Cristo*).—Le grand hôpital civil et militaire de *San Rafael.* — La *manufacture de tabacs* qui occupe 1,000 personnes et emploie annuellement 800,000 kil. de tabacs nationaux et étrangers. Elle est installée dans un ancien couvent de religieuses; l'aspect en est sombre, les bâtiments sont humides et insuffisants. — La *prison,* de système moderne avec surveillance centrale. — Le *théâtre,* pouvant contenir 1,000 spectateurs. — L'*asile* de *San José,* dirigé par des sœurs de Saint-Vincent-de-Paul, qui reçoit 500 élèves, garçons et jeunes filles. — Dans la nouvelle ville, près de la gare du chemin de fer, le quai et les *warfs* de Maliaño, où se porte le mouvement maritime et commercial. — Au fond de la baie le *Lazaret,* dans l'île de *Pedrosa.*

Santander a de jolies promenades: La *plaza de la Libertad,* l'*Alameda primera* dans l'intérieur de la ville, à la partie O.; l'*Alameda segunda,* à l'une des extrémités, vers la route de Bilbao, dans un vallon. Le *Paseo del Alta* contourne toute la partie supérieure de la ville, depuis l'Alameda Segunda jusqu'au faubourg de Miranda, le quartier des marins; il offre une belle vue sur la ville, la baie, les montagnes et l'Océan. La route du *Sardinero* passe devant la *plaza de Toros,* qui peut contenir 8,000 spectateurs, et après avoir laissé sur la droite la *chapelle des Martyrs,* élevée aux frais de la corporation des marins et des pêcheurs, elle descend vers les établissements de bains de mer, très-fréquentés pendant la saison d'été. La plage du *Sardinero* est jolie, étendue et bien abritée. Il s'est établi sur la hauteur qui la précède, de jolies habitations entourées de plantations, et des hôtels, villas et *casas de huespedes* qui peuvent loger à la fois 4 à 5,000 personnes. Un tramvia de 4 kil. part du centre de Santander pour

HACHETTE & Cie Éditeurs à Paris.

OCÉAN

Isla de Mouro

Plage du Sardinero

P^te del Rastro

P^te del Lobo

P^te Palomera

P^te del Caballo

Sémaphore

Plage de la Magdalena

P^te del Puerto

I. Latorre

I. Horadada

Promontorio

Pueblo de Cueto

Altura de Arcillo

Molinos

Pantano de las Llamas

Rio de las

Altura de S. Miguel

Pueblo de Monte

Haute

Atalaya

Miranda

Sardinero

Plaza de Toros

SANTANDER

Promenade

Route de Bilbao

Route Caro

Islas Hermanas

BAIE DE SANTANDER

P^te Rabiosa

Ferro-Carril de Madrid à Santander

Terrains inondés

Embarcadère de Miliano

P^te del Pedro

Embarcadère de Pedreña

Venta de Pedreña

LEGENDE.

1 Cathédrale.
2 Nouvelle Gare, en Construction.
3 Hopital.
4 Grande Alameda.
5 Petite Alameda.
6 Gouvernement et Douane.
7 Embarcadère.
8 Petits Ports.
9 Mairie.
10 Bains de St Martin.
11 _id._ et Hotel de la Magdalena.
12 _id._ du Sardinero.
13 _id._ de la Grande Plage.
14 Terrains desséchés.

Routes carrossables.
Sentiers pour chars à Bœufs et Piétons.

Mètres

0 500 1000 1500 2000

Dessiné par L. Thuillier.

Gravé par Erhard, 12, rue Duguay-Trouin.
Imp. Dufrénoy. 5 R. du Four-St Germain.

conduire au Sardinero, en passant près du barrio de Miranda. Au-delà du Sardinero, à l'O., en suivant la côte, on va au phare du *cabo Mayor*. Il est à 62 mèt. au-dessus du niveau de la mer, l'édifice a 31 mèt., de sorte que le feu se trouve à 93 mèt. de hauteur. L'appareil est du système Fresnel, à feux supérieur et inférieur fixes; celui du centre à intervalles de minute. Ce feu peut se voir à 20 milles au large. Près de là, on remarque, au bord de la mer, un pont naturel, *Puente forado;* présentant, parallèlement à la côte, une arche gigantesque de 40 à 50 mèt. d'ouverture et de 30 mèt. de hauteur formée par les rochers. Les falaises qui l'accompagnent sont très-pittoresques. On peut visiter encore, dans la baie, le *maréographe*, le phare du *Castillo de la Cerda*, à feu fixe à 24 mèt.; le *Sémaphore;* le phare de l'*Ile Mouro*, à feu fixe à 44 mèt.

Santander est une des premières places commerciales de l'Espagne. Les principaux objets de son commerce sont : le blé des Castilles, les farines qui proviennent de toute la province et des provinces voisines, les laines de Léon, de la Rioja et de Soria. Santander expédie chaque année, pour Cuba et Porto-Rico, 100 navires avec 2,000 hommes d'équipage, jaugeant env. 50,000 tonneaux, et transportant 300,000 barils de farines, beaucoup plus estimées dans les colonies de l'Amérique du Sud que celles qui proviennent des États-Unis du Nord.

Santander a reçu des titres de *muy noble*, *siempre leal y decidida;* son ayuntamiento prend le titre d'*excellence*, et ses armes sont surmontées d'une couronne ducale.

Santander est sous un climat très-doux, bien que variable et humide. La température y descend rarement plus bas que 5 degrés au-dessus de zéro et ne s'y élève presque jamais plus haut que 25°. De belles campagnes très-productives, des jardins entourent la ville; la végétation est partout très-active; il y croit beaucoup d'eucalyptus. La colonie française y est peu nombreuse, mais elle offre d'agréables ressources aux étrangers auxquels Santander offre dans la belle saison un séjour salutaire.

De Santander à Burgos, V. R. 50. — A Santoña et Bilbao, R. 51. — Aux bains d'Alceda et d'Ontaneda, R. 52. — Une route de 2e ordre vers Oviedo, par Torrelavega, San Vicente, Llanes, suivant en partie la côte.

ROUTE 6.

DE PALENCIA A LÉON ET LA CORUÑA (LA COROGNE) *.

A. De Palencia à Léon.

Chemin de fer *Noroeste*. — 123 kil. — Prix de *Palencia à Léon* : 1re cl. 61 r. 60; 2e cl. 42 r. 80; 3e cl. 25,80.

Palencia. (*V.* ci-dessus R. 5.) — La station du chemin de fer du Nord-Ouest est auprès de la Porte de Monzon.

La voie est un instant commune à la ligne de Léon et à celle de Santander. A une petite distance de la station, on laisse à dr. cette dernière ligne, et on franchit le *Carrion*. sur un pont de 75 mèt., puis le canal de Castille, sur un pont oblique en fer de 20 mèt.

6 kil. *Grijota*, petite V. de 1,200 h., au centre d'une plaine immense toute cultivée en blé. Elle est le point principal du commerce des farines de la *tierra de Campos*. Le commerce a une importance considérable, les farines sont expédiées à l'étranger et outre-mer par Vigo et la Corogne.

12 kil. *Villaumbrales*, v. de 800 h. à quelque distance, à dr., sur le

* Au moment où s'imprime ce volume, la ligne de Palencia à la Corogne est loin d'être terminée. Nous la divisons en sections, selon l'état d'achèvement et d'exploitation.

canal de Campos. A 1 kil. à g. de la voie s'étend le lac de la *Nava*, d'une superficie d'environ 1,400 hectares, alimenté par des eaux de plusieurs ruisseaux, et sans autre issue que l'évaporation très-active de la saison d'été. Dans les années pluvieuses, il peut avoir 1 mèt. 50 à 2 mèt. de profondeur, et il sort quelquefois de ses limites. Pendant l'été, il est à sec et forme un vaste pâturage qui appartient chaque année et successivement aux cinq villages riverains. Il sert de refuge pendant l'hiver à un nombre considérable d'oiseaux aquatiques. Le dessèchement en a été plusieurs fois tenté dans l'intérêt de la salubrité et de l'agriculture, mais les cinq villages s'y sont constamment opposés.

La voie court toujours au milieu de grandes plaines, sans aucun autre arbre que ceux qui bordent le canal, à dr., et presque sans habitations. Aucune particularité, pendant la plus grande partie du trajet, n'attire l'attention du voyageur, si ce n'est l'emploi de machines à vapeur pour la culture et pour la moisson. On laisse à dr.

15 kil. *Becerril,* ancienne petite V. de 3,100 hab., à 500 mèt. de la station, au-delà de laquelle on traverse le canal sur un pont oblique de 20 mèt.

21 kil. *Paredes de Nava,* V. de 5,000 hab., à dr. C'est la patrie du célèbre peintre et sculpteur Berruguete, qui a sculpté pour sa paroisse natale, Santa Eulalia, un très-beau maître-autel. Les habitants de Paredes sont tous cultivateurs, et le pays, uniquement livré à la culture du blé, passe pour fort riche. Les femmes de cette ville et de tous les villages d'alentour filent de la laine pour les fabriques de Palencia.

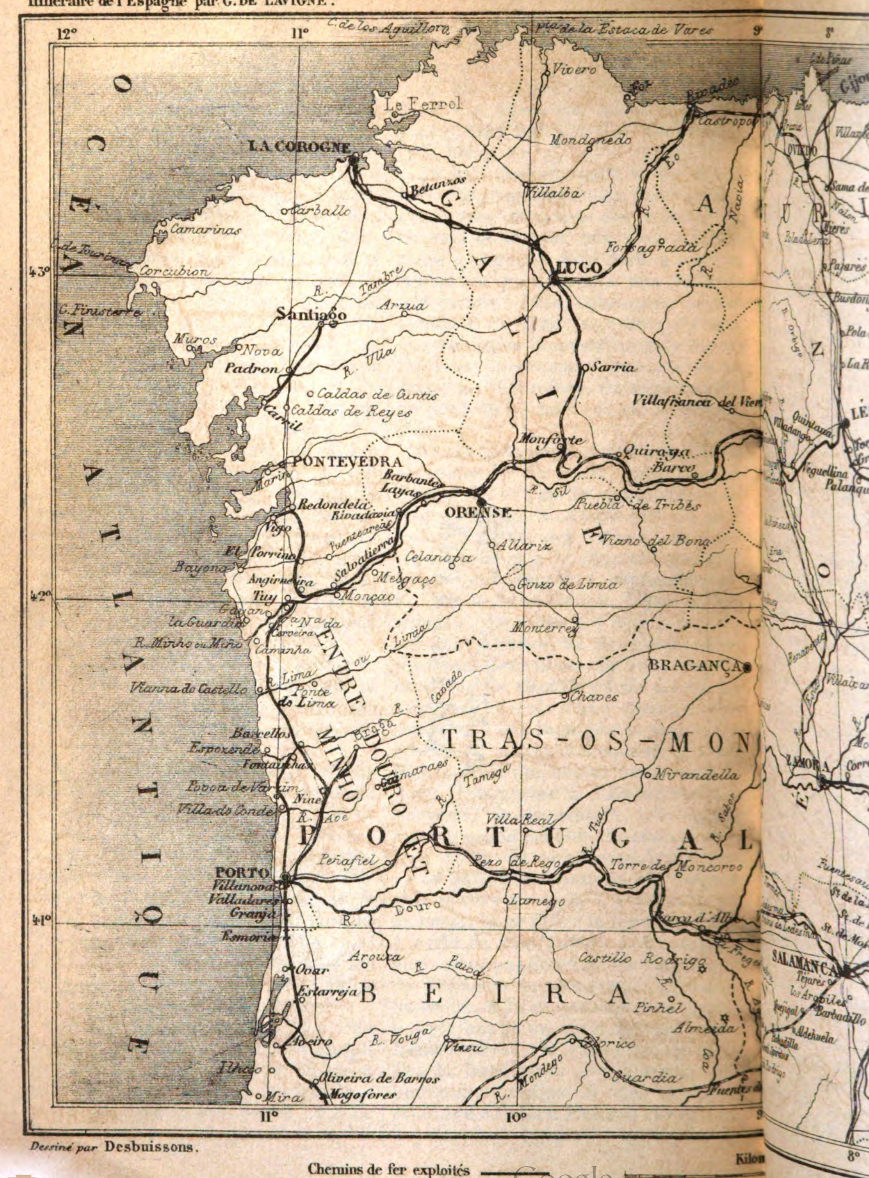
29 kil. *Villaumbroso*, v. à dr. au milieu de la plaine, derrière un pli de terrain. On traverse le ruisseau de *Valdejinate* avant la station de

35 kil. *Cisneros*, petite V. de 1,700 hab., à dr. A g. est le v. de *Mazuecos*, 650 hab., à 5 kil., sur le Valdejinate. On franchit le rio *Sequillo* avant

47 kil. *Villada,* V. de 2,600 hab. à dr. On laisse du même côté, *Pozuelos,* (200 hab.) et à g. *Villacreces* (100 hab.)

56 kil. *Grajal*, petit v. de 1,500 hab. On y remarque une jolie église, l'ancienne demeure des comtes de Grajal, et surtout une vieille forteresse qui passe pour être d'origine arabe, et qui présente aux regards une masse carrée, couronnée de créneaux et de guérites, flanquée aux quatre angles de quatre tours rondes. Ce vieux monument appartient au marquis d'Alcanicès. On traverse sur un pont de 33 mèt., le rio *Valderaduey.*

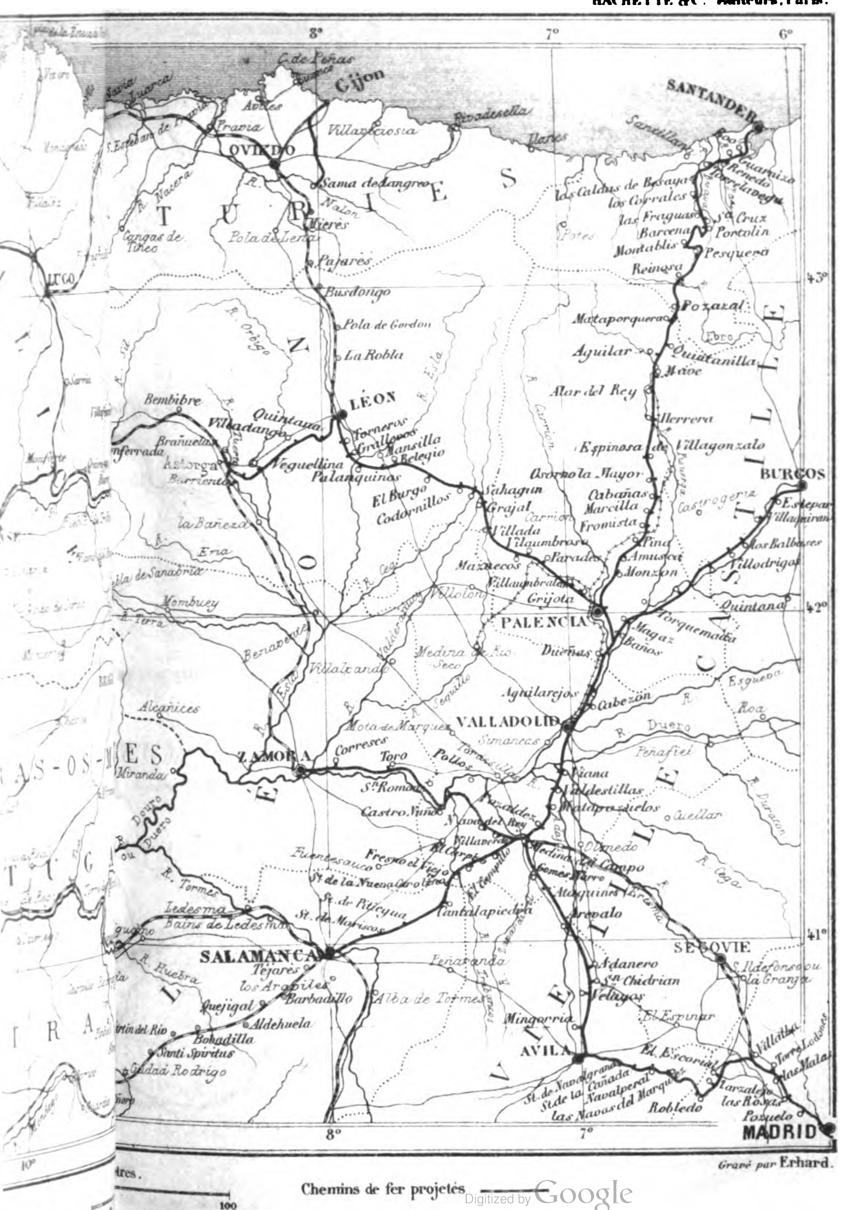
62 kil. *Sahagun* (station à g.), très-ancienne V. de 2,700 hab., autrefois célèbre par le monastère de moines bénédictins dont elle ne possède plus que des ruines, et dans lequel se tenait le chapitre général de la congrégation espagnole de l'ordre de Saint-Benoît. L'église, qui subsiste, conserve les tombeaux du roi don Alfonse VI de Léon et de plusieurs personnes de race royale ou noble de Castille et de Léon. Le tombeau du roi, d'une grande élégance et d'une importance artistique reconnue, attira l'attention du roi Philippe III qui voulut un instant le faire transporter à l'Escorial. On aperçoit, de la station, les ruines encore considérables du monastère. Une route de quatrième ordre traverse Sahagun, allant de Mayorga à Cea et vers le nord. Un tramvia est en projet pour relier la ligne de Léon à celle de Santander, à Fromista, en passant par Carrion. La campagne de Sahagun apporte une agréable diversion à la monotonie des grandes plaines qu'on vient de parcourir. Deux rivières, le *Valderaduey* et le *Cea* la fertilisent, et y arrosent de nombreux jardins et des vergers plantés d'arbres à fruits et surtout de noyers. Les habitants cultivent la



Itinéraire de l'Espagne par G. DE LAVIGNE.
(III. RÉGION DU OUEST)
12°
11°
10°
9°
8°
43°
42°
41°
OCÉAN ATLANTIQUE
C. de los Aguillons
Pta de la Estaca de Vares
Vivero
Foz
Rivadeo
Castropol
Le Ferrol
LA COROGNE
Mondoñedo
Betanzos
Villalba
Carballo
Camarinas
C. de Tourinan
Corcubion
C. Finisterre
LUCO
Fonsagrada
GALICE
Santiago
Arzua
R. Tambre
Muros
Nova
Padron
R. Ulla
Sarria
Caldas de Cuntis
Caldas de Reyes
Carril
Villafranca del Vierzo
Monforte
Quiroga
Barco
R. Sil
PONTEVEDRA
Marin
Barbantes
Layas
Redondela
Rivadavia
ORENSE
Puebla de Tribes
Vigo
Puenzeareas
Allariz
Viana del Bollo
El Porrino
Salvatierra
Celanova
Bayona
Angirueira
Melgaço
Ginzo de Limia
Tuy
Monçao
Caminha
La Guardia
R. Minho ou Miño
Monterrey
ENTRE MINHO E DOURO
R. Lima
BRAGANÇA
Vianna do Castello
Ponte do Lima
Chaves
R. Cavado
Barcellos
Braga
TRAS-OS-MON
Espozende
Fontainhas
Guimaraes
Povoa de Varzim
Mirandella
Nine
Tamega
Villa do Conde
R. Ave
Villa Real
R. Tua
R. Sabor
PORTUGAL
Peñafiel
Pezo de Rego
Torre de Moncorvo
PORTO
Villanova
Valladares
Granja
Lamego
R. Douro
Esmoriz
Barca d'Alva
Arouca
R. Paiva
Castillo Rodrigo
Ovar
Estarreja
BEIRA
Pinhel
Almeida
Aveiro
R. Vouga
Vizeu
Celorico
Ilhavo
R. Mondego
Guardia
Oliveira de Barros
Mira
Mogofores
Fuentes de Oñoro
Gijon
OVIEDO
Villaviciosa
Sama de Langreo
Pajares
Busdongo
Pola de Gordon
LEON
Quintana
Villadangos
Veguellina
Palanquinos
ZAMORA
Villalcampo
Corrales
Fuentesauco
SALAMANCA
Tejares
Los Arapiles
Barbadillo
Aldehuela
Ledesma
Dessiné par Desbuissons.
Chemins de fer exploités
Kilom.
5 10 20 30 40

CH DE FER
(…NORD-OUEST)

HACHETTE & Cie Éditeurs, Paris.



vigne et conservent leurs vins sous terre dans des silos. Le terrain est généralement gras et argileux, et l'on remarquera les sabots des gens de la campagne, garnis de quatre grosses chevilles de 4 centimètres de hauteur, qui les tiennent élevés au-dessus du sol.

On franchit le *Cea*, un peu après la ville, sur un pont en fer de 53 mèt. de longueur. Au-delà se retrouvent les grandes plaines, et seulement un petit taillis de chênes étiques. On traverse en tranchée, près du v. de *Cordonillos*, un massif de terre argileuse, le premier soulèvement qui se présente depuis Palencia. Le Cea coule à dr., arrosant quelques prairies, au pied d'un plateau planté d'arbres.

68 kil. *Calzada*, v. de 200 hab., à 1,500 mèt., à g. de la station. On laisse du même côté *Berezanos* (1,200 hab.).

80 kil. ***El Burgo***, hameau, station de prise d'eau. Une profonde tranchée conduit auprès du v. de

Reliegos (300 hab.), situé à dr. de la station, derrière une colline. On passe à niveau la route royale de Valladolid à Léon, avant la station de

96 kil. *Santas Martas*, v. de 200 hab., sur la rive dr. du rio *Esla*, et desservant la petite v. de ***Mansilla de las Mulas***, (1,270 h.) à 4 kil. à dr. sur la même rivière. Mansilla, la plus jolie localité de toute cette partie de la contrée, est le chef-lieu d'une agglomération de 10 villages occupant une espèce de delta formé par l'*Esla*, le *rio Porma* et le *Bernezga*, qui se réunissent auprès du chemin de fer, à la station suivante. Ce delta est fertilisé par les irrigations, et très-productif. De la station de Santas-Martas, on découvre au loin, à dr., une vaste étendue de pays montant graduellement jusqu'aux montagnes des Asturies, à 55 kil. au N., et, à l'horizon, toute la crête de ces montagnes, depuis le port de Pajarès au N., jusqu'au passage de la ligne de Santander à Reinosa. On peut reconnaître, à une dépression, *le port de Tarna*, à g. des sommets de Covadonga, dominé par trois énormes rochers nommés les *frailes de Maraña*.

De Santas Martas à Léon, le tracé de la voie forme un immense demi-cercle, de 27 kil. de diamètre, qui évite le delta de Mansilla, pour traverser les trois cours d'eau, à leur confluent, après la station de

105 kil. *Palanquinos*, joli v. de 280 hab. à g. et à 1 kil. de la voie, sur la rive g. de l'Esla, au milieu d'une *huerta* fertile toute plantée en jardins. *Palanquinos* est le lieu de plaisir des Léonais; on y vient les jours de fête en parties nombreuses.

On traverse l'Esla sur un beau pont de fer de 300 mèt. de longueur. La voie parcourt un pays plus animé, maintenant planté d'arbres et ombragé. Les champs et les prairies, très-arrosés par le Bernezga qui coule à dr., sont entourés de haies vives.

114 kil. *Torneros*, v. de 100 hab. On laisse à dr., entre la voie et la rivière, *Villecha* (350 hab.) *Trobajo de Abajo* (150 hab.) d'où l'on aperçoit en avant la vieille ville de Léon, sur une hauteur, dominée par les flèches élégantes de sa cathédrale; au premier plan un beau pont sur le Bernezga, et le célèbre monastère de *San Marcos*. La station est à 1 kil. de la ville, rattachée à celle-ci par un pont de service sur le Bernezga.

123 kil. **Léon.** Altitude de la voie, 832 mètr. **Embranchement** des deux lignes du Nord-Ouest, Galice et Asturies. — *Changement de train* pour la ligne des Asturies. — *Buffet*. — Arrêt de 30 minutes pour la ligne de Galice; 15 min. pour la ligne des Asturies. — *Omnibus* de la gare à la ville, 2 réaux.

Léon, V. de 9,866 hab., fondée sous Auguste par la *Legio Septima gemina* qui lui donna son nom; aujourd'hui chef-lieu de province et

dépendant de la capitainerie générale de Valladolid. Léon était entourée de vieilles murailles d'un aspect imposant, de 4 à 5 mèt. d'épaisseur, flanquées de ces grosses tours rondes sans couronnement, qu'on appelle en Espagne *cubos;* il n'en subsiste qu'une partie.

Le monument le plus important de Léon est sa *cathédrale.* Les poètes et les historiens n'ont omis, à l'égard de cette église, aucune des formules admiratives, et nous ne pouvons dire qu'elles soient complètement méritées. Les architectes se sont demandé plus d'une fois comment ces murailles de dentelle pouvaient se soutenir, à moins que ce ne fût par miracle, et des voyageurs enthousiastes ont été jusqu'à dire que, comme modèle de l'art gothique, la cathédrale de Léon l'emportait sur les autres par la perfection du travail, sinon par la grandeur. Un dicton espagnol a résumé ces opinions diverses, en faisant la part de chacune des plus célèbres cathédrales espagnoles dans l'admiration des hommes intelligents : *Sevilla en grandeza, Toledo en riqueza, Compostela en fortaleza, Leon en sotileza.* L'état de vétusté où se trouve la cathédrale de Léon en a nécessité la restauration, et, malgré l'habileté des architectes, ces travaux ne pourront pas conserver à l'ancien monument sa réputation de légèreté. La rose du portail, qui est fort grande, n'y répond pas non plus, bien que M. Quadrado ait dit (*Recuerdos y Bellezas de España*) que que ce soit « le plus gracieux spectacle que l'art puisse combiner d'accord avec la fantaisie ».

La façade principale regarde l'occident; elle se compose de cinq beaux arcs en ogive, dont les piliers, formant un portique, sont ornés de nombreuses sculptures et de statues. Trois de ces arcs donnent entrée dans les trois nefs de l'église. Au-dessus règne un vaste balcon tout à jour, que dominent deux tourelles (*templetes*) de forme hexagone, s'appuyant sur les étriers de la façade, et au-dessus duquel on remarque une Annonciation. On compte plus de quarante statues autour des piliers du portail et dans les arcades ouvertes entre une porte et l'autre; statues un peu plus grandes que nature, représentant des apôtres, des vierges et des moines, des reines et des prélats. Auprès de l'angle du N., une reine tient une balance et une épée sur la lame de laquelle on lit : *Justitia est unicuique dare quod suum est.* Tout auprès, sur un pilier portant les deux blasons du lion et du castel, se déroulent en majuscules gothiques ces mots : *Locus appellationis ;* c'était là qu'au XIIIe s. se rendaient les jugements d'appel. Au-dessus du pilastre qui sépare en deux la porte du centre, se voit une grande et belle image de *Nuestra Señora la Blanca,* que la vénération locale a entourée d'une vitrine, à côté de laquelle se lit la mention d'un décret épiscopal concédant, en 1436, les indulgences à quiconque invoque cette sainte figure. Des deux côtés du portail s'élancent, à une grande hauteur, les deux tours renfermant les cloches et l'horloge.

Les piliers de l'intérieur, formés de faisceaux et de colonnes délicates, sont d'une finesse et d'une légèreté extrêmes, et eux seuls, dans les trois nefs, supportent les arcs de la voûte. Les murs du contour, qu'aucune chapelle ne couvre, semblent n'avoir aucune part à la solidité de la construction; ils n'ont pas, en bien des endroits, plus de 30 cent. d'épaisseur ; ils semblent, dit M. Madoz, n'avoir à remplir d'autre rôle que celui des glaces d'une lanterne, empêcher l'air extérieur de pénétrer dans le temple. La partie basse représente une série d'arcs gothiques accolés. Au-dessus règne le balcon, merveilleusement travaillé et à jour, d'une galerie étroite qui fait le tour du vaisseau ; au-dessus de cette ga-

lerie et jusqu'aux chapiteaux d'où s'élancent les arcs, ont été placées, à chaque fenêtre, entre les colonnettes, quatre statues de saints en demi-relief; et toute la partie supérieure des croisées, finement découpée, est garnie de riches vitraux. Aux deux extrémités de la croix, et à l'entrée de la grande nef, sont d'immenses rosaces formées de découpures en pierre et garnies de vitraux de couleur. Autour du sanctuaire, au-dessus du maître-autel, tout est à jour.

Les nefs latérales forment, sur les côtés de l'abside, des chapelles dont les voûtes et les jours sont semblables à ceux de la nef; toutes sont fermées par des grilles en fer, et quelques-unes possèdent des retables d'un bon style. Le retable principal, au fond du sanctuaire, est dédié à l'Assomption de Notre-Dame; il s'élève au-dessus d'un soubassement de beaux marbres bruns tirés des carrières du pays. Il est d'ordre corinthien, mal exécuté, mais magnifiquement doré. Au centre est un beau groupe, en demi-relief, représentant l'Ascension de la Vierge sur un nuage, soutenue par des chérubins, et entourée de figures d'apôtres éparses sur le champ du retable. La *custodia*, beau travail d'orfèvrerie en argent repoussé, orné de statuettes d'apôtres et des saints patrons de la ville et de la cathédrale, se trouve placée dans une niche ménagée au milieu du soubassement.

Autour du sanctuaire, et faisant face aux chapelles de l'abside, sont plusieurs retables en marbre. L'un d'eux renferme le corps de san Alvito, dans une urne de marbre richement sculptée; un autre, placé vis-à-vis de l'entrée de la sacristie capitulaire, possède également, dans une urne de marbre, les restes de l'évêque san Pelayo, et au chevet, derrière le tabernacle, se trouve un monument renfermant le corps du roi don Ordoño II, qui fonda, dit-on, cette cathédrale.

Le sanctuaire et le *coro* sont fermés par une belle grille en fer rehaussée d'ornements en bronze. Le *coro* occupe les deux premiers entre-colonnements de la grande nef vers le transsept; il est entouré de stalles sculptées en bois de noyer, et renferme les orgues et une tribune haute pour les musiciens et les chanteurs. Le *trascoro* ou mur qui sépare le *coro* de la nef, faisant face à l'entrée principale, est orné de belles figures en demi-relief peintes et dorées.

Au N.-O., sous l'une des tours, est la chapelle paroissiale de *San Juan de Regla;* au S.-O., sous l'autre tour, se trouve la chapelle des fonts baptismaux. La chapelle de Santiago flanque l'un des côtés du temple; elle est vaste et d'un beau style gothique; ses voûtes sont élevées, les arcs d'une grande hardiesse; les vitraux de la partie orientale, de couleurs très-vives, représentent des saints et des saintes.

Cette chapelle sert actuellement de vestiaire pour les chanoines; on la traverse pour pénétrer dans le cloître.

Le cloître forme un carré régulier ayant sur chaque côté six arcs gothiques, ornés de sculptures et d'ornements qui ne sont pas d'aussi bon goût que ceux de la cathédrale. Dans l'épaisseur des murs latéraux sont placés quelques tombeaux avec des figures sans valeur. Le préau est un ancien cimetière maintenant recouvert de dalles; on y remarque surtout une balustrade régnant sur les quatre faces, avec des lions de place en place faisant l'office de gargouilles.

La cathédrale de Léon a eu trois époques très-distinctes. Ce fut l'évêque don Manrique qui, au commencement du XIIIe s., la réédifia presque complètement dans l'état où elle est aujourd'hui.

La collégiale de San Isidoro a eu aussi deux époques. Ce fut d'abord une modeste église (1005) fondée

par Alfonse V ; puis Ferdinand Ier, ayant obtenu du roi maure qui régnait à Séville le corps de san Isidoro, prescrivit la reconstruction complète de cette église (1050), afin qu'elle fût digne de recevoir ces reliques vénérées. Le roi maure les fit conduire jusqu'à Toro, aux limites du royaume d'Estrémadure ; Ferdinand alla les y recevoir, et, aidé de ses fils, les apporta à pied et sur ses épaules jusqu'à Léon. On convoqua les prélats de l'Espagne chrétienne à la consécration du nouveau temple, dans lequel on plaça également les reliques de saint Vincent, martyr, des saintes Sabine et Cristela, « qui ne recevaient pas à Avila le culte qu'elles méritaient », un morceau de la vraie croix, et la mandibule inférieure de saint Jean-Baptiste. La collégiale de San Isidoro fut érigée en Panthéon des royautés de Castille et de Léon. C'est le Saint-Denis espagnol des premiers siècles. Les sépultures de onze rois, de douze reines, de vingt-un princes ou grands seigneurs se trouvent dans la chapelle de Santa Catalina, séparée de la collégiale par le cloître. Parmi les rois, sont : Alfonse V, le premier fondateur ; Ferdinand Ier, qui, averti de l'approche de la mort, se fit apporter dans l'église, et se fit couvrir de cendres en attendant l'heure suprême. Parmi les reines : doña Urraca, l'infante qui aimait le Cid, reine de Zamora ; Zaida, fille du roi de Séville, convertie à la religion catholique par les miracles qui accompagnèrent la translation du corps de San Isidoro ; elle épousa ensuite don Alfonse VI. Ces sépultures ont malheureusement été profanées pendant les guerres dont l'Espagne a eu à souffrir.

La collégiale a l'aspect d'un couvent plutôt que d'un temple ; l'extérieur porte l'empreinte des deux époques qui l'ont vu construire et restaurer : de lourds piliers, des portes et des fenêtres plein-cintre, dont les arcs, doubles ou triples, sont soutenus par des colonnettes rondes accouplées ; une grande sobriété de sculptures. Le portail latéral a été restauré au xve ou au xvie siècle, et on a conservé dans cette restauration des sculptures des temps antérieurs, notamment une frise régnant au niveau de la clef de l'arc et formée de douze carreaux représentant les signes du zodiaque placés sans ordre régulier. Ce portail, à côté duquel se trouve un charmant portique de pur style byzantin, est surmonté d'un fronton portant l'écusson couronné aux armes de Castille, et, au-dessus de l'arc, la statue équestre de san Isidoro, en costume d'évêque, la mitre en tête et l'épée à la main. L'intérieur offre le caractère gothique primitif ; il est partagé en trois nefs, le *coro* occupant une partie de la nef centrale. Le maître-autel, très-élevé, a une apparence majestueuse. Il est sans cesse éclairé par douze cierges et quatre lampes latérales, et le Saint-Sacrement y est constamment exposé, par privilége du saint-siége, depuis un concile qui fut tenu à Léon au viie s. Une belle grille de fer avec son soubassement de marbre noir ferme le sanctuaire.

Léon possède encore un monument semi-religieux remarquable, c'est le *monastère de San Marcos*, dont l'origine paraît dater du commencement du xiie siècle. C'est un vaste édifice carré, situé hors de la ville, sur les bords du Bernezga, et formé de bâtiments de dates différentes. Ferdinand le Catholique en avait prescrit la reconstruction, qui fut commencée en 1514, et, au commencement du xviiie siècle, on réédifia les deux côtés qui sont sur la rivière et dans l'alignement du pont. Ce dernier côté est d'un aspect grandiose, mais froid ; les ouvertures sont peu nombreuses : cintrées au premier corps, carrées au second avec balcons de fer, et séparées par des pilastres régnant de bas en haut, entre lesquels sont des guirlandes

des médaillons sculptés en demi-relief, représentant des personnages des temps anciens et des chevaliers de l'ordre, puis quelques mascarons grotesques d'une bonne exécution. L'entrée principale, dans le style de la Renaissance, est monumentale et surmontée d'un fronton avec sculptures, écusson armorié et une statue de Saint-Jacques au sommet. On remarque aussi, des deux côtés du grand arc qui surmonte le portail, deux bas-reliefs d'une belle exécution et malheureusement mal conservés, représentant le Crucifiement et la Descente de croix. L'église est grande, spacieuse ; la solide restauration qui en a été faite y a conservé un grand nombre d'ornements du style gothique et surtout les stalles du chœur, l'un des monuments les plus parfaits et les mieux achevés de cette époque et de ce genre.

Le monastère de San Marcos de Léon rappelle un fait historique de pénible mémoire, c'est l'emprisonnement de l'immortel poète don Francisco de Quevedo-Villegas. Il avait joué un rôle important auprès du duc d'Osuna, vice-roi de Sicile ; son protecteur tombe ; il est enveloppé dans sa disgrâce, longtemps privé de sa liberté, puis il rentre à la cour. Philippe IV le nomme son secrétaire, lui offre le ministère des affaires étrangères, l'ambassade de Gênes, qu'il refuse pour aller chercher le repos dans son petit domaine seigneurial. Alors il circule des écrits satiriques qui lui sont attribués, certain surtout à propos de l'indolence du roi, et, dépouillé de ses biens, il est jeté dans un cachot au-dessous du niveau du Bernezga. On montre ce cachot aux visiteurs du couvent de San Marcos.

Il reste à voir à Léon : la *plaza Mayor,* entourée d'édifices à peu près réguliers à deux rangs de balcons, formant au rez-de-chaussée des galeries dallées. C'est là que sont les magasins achalandés et que se promène l'élite de la société léonaise pendant les jours d'hiver ou les longues soirées d'été ; — la *casa Consistorial*, vaste édifice, situé sur un des côtés de la *plaza Mayor,* et où sont installés les services municipaux ; il est flanqué de deux tours surmontées de lanternes ; — la *casa capitular,* affectée aux archives de la municipalité ; — la *casa de los Guzmanes,* magnifique palais appartenant au duc de Frias, et occupé par le gouverneur civil. Il se fait remarquer, au premier aspect, par une profusion de grilles et de balcons de fer forgé d'un beau travail. On disait à ce propos à Philippe II : « L'évêque de Guzman a bâti à Léon une maison dans laquelle il entre tant de quintaux de fer. — En vérité ! répondit le roi, c'est beaucoup de fer pour un évêque. » On remarque surtout les fenêtres et les balcons des façades latérales, des écussons sculptés d'une finesse extraordinaire et, dans l'intérieur, un escalier en pierre, en limaçon, qui monte jusqu'à l'attique du palais ; — la maison de la marquise de *Villasinda,* située à peu de distance de la casa de los Guzmanes, solide édifice presque autant bardé de fer, en partie occupée par une maison de miséricorde ; — la *casa de Luna,* restée inachevée.

Léon possède encore : un théâtre contenant 1,200 places ; un bel hôpital (*San Antonio Abad*) ; un palais épiscopal ; une maison de miséricorde bien organisée ; plusieurs établissements d'instruction publique ; douze églises et plusieurs couvents, les uns encore habités, les autres à peu près en ruine. La *bibliothèque provinciale,* installée dans l'ancien béguinage des dames nobles de Santa Catalina, possède env. 4,000 volumes, assez mal classés.

Les promenades sont toutes hors de la ville ; on ne peut se promener, en effet, dans l'intérieur, que sous les galeries de la place et sur le parvis de la cathédrale, où s'élève

une assez étrange fontaine, quasi monumentale, appelée *la fuente de Neptuno*. Hors des murs est un vaste carré planté d'arbres, nommé le *paseo de San Francisco*, et ayant pour côtés : le cirque des taureaux, l'hospice, les ruines du couvent de San Claudio et la chapelle de Santa Nona. Les carrés entourés par les allées sont plantés de fleurs ; cette promenade est très-fréquentée pendant l'été. Sur la rive gauche du Bernezga, au-delà du couvent de San Marcos, est le *paseo de la Ronda* ou *de Papalaguinda*. Au-dessous de la ville, le confluent du Bernezga et du Toro forme une prairie servant de champ de manœuvre pour la troupe, et de lieu de fête pour les gens du peuple. La route de Valladolid est bordée d'une double allée d'arbres nommée le *Castro*. Citons encore la *Lazerna*, sur une chaussée qui traverse le Toro, au N., dans la direction des montagnes ; la route des Asturies, remontant le cours du Bernezga, et enfin le chemin de *Carbajal de la legua*, sur lequel on rencontre, à 30 min. de la ville, une métairie, le *corral de la media legua*, où l'on va prendre du lait et de la crème. On peut dire à bon droit, du reste, que les alentours de Léon sont une promenade continuelle. Dans un cercle plus éloigné s'étendent des vergers, des jardins, des terrains potagers et de belles prairies.

De Léon à Oviedo (Chemin de fer R. 7)

B. De Léon à Brañuelas.

Chemin de fer. — 80 kil.

Prix : 1re cl. 101 r.; 2e cl. 75 r. 85 ; 3e cl. 45 r. 60.

La voie de fer, en quittant à g. la station de Léon, monte jusqu'à la rencontre de la route de Léon à Astorga, puis, après une courbe en demi-cercle, revient vers le S. et presque jusqu'à la hauteur du village de *Villacedré*. Elle se dirige ensuite à l'O., se tenant à une distance moyenne de 3 à 4 kil. au-dessous de l'ancienne route, et traversant une contrée plate et sans arbres. On rencontre quelques hameaux insignifiants, des métairies, jusqu'à la station de

133 kil. (de Palencia), *Quintana*, v. de 250 hab.

142 kil. *Villadangos*, v. de 427 h. L'église est dédiée à l'apôtre saint Jacques (*Santiago apostol*).

La campagne prend un aspect un peu plus riant aux approches de la rivière d'*Orbigo,* qui fertilise la plaine dans un rayon assez étendu, et dont les bords sont garnis de plantations d'arbres. On la traverse sur un beau pont de fer de 104 mèt. auprès de *Hospital de Orbigo,* v. de 50 maisons, auquel est annexé celui de *Puente de Orbigo,* à 500 mèt. de distance. Tous deux réunis ont une population de 200 hab. Le nom du premier de ces villages lui vient d'une vieille chapelle et d'un hôpital pour les pèlerins, appartenant aux ordres de Saint-Jean de Jérusalem et de Malte, et aujourd'hui abandonnés.

158 kil. *Veguellina*, v. de 250 hab. sur la rive dr. de l'Orbigo. On passe devant *la Calzada,* restes déserts et ruinés d'un hameau de quelques habitants. Il ne s'y trouve qu'une pauvre *venta*. Au delà on aperçoit *San Justo,* v. de 1,000 hab., situé sur les pentes d'une colline, et sur les bords du rio *Tuerto* où l'on rencontre également *Barrientos*, v. de 200 hab. sur la rive g. du Tuerto. La voie franchit cette rivière sur un pont de 2 arches et de 53 mèt. de long., au-delà duquel elle s'arrête sous les murs de

175 kil. **Astorga**, altitude de la voie 859 mèt. 1/2. La station est à environ 1 kil. de la ville. — V. de 5,800 hab., située à l'extrémité de l'un des contreforts de la chaine de Manzanal, au niveau du sol du côté

O., et en escarpement vers le N.-E. et le S., dans une position par conséquent très-aérée. Elle jouit d'un climat très-salubre. Astorga est du petit nombre des villes d'Espagne qui n'ont pas été atteintes par l'épidémie du choléra. Elle est entourée de vieilles murailles en ruine, mais curieuses encore, et flanquées de tours semi-circulaires. On a essayé de les relever, il y a une trentaine d'années, avec une telle inhabileté que les parties reconstruites s'écroulaient à mesure. Elles forment une enceinte presque rectangulaire. La face N., tronquée au tiers de sa longueur, vient former avec la face E. une place d'armes qui domine le faubourg de San Andrès. La cathédrale occupe l'angle N.-O., et le séminaire est installé dans une espèce de fort, à l'angle S.-O.

La *cathédrale* a été bâtie à plusieurs époques; l'édifice actuel date de 1471, et la tour qui porte les cloches est des premières années du XVIIIe siècle. Elle est d'un beau style gothique, de 58 mèt. de longueur sur 23 de largeur, à trois nefs, les deux latérales ne s'élevant qu'à la naissance des arcs de la nef principale. Le retable est une œuvre très-importante de Gaspar Becerra, le meilleur sculpteur du XVIe siècle; il représente des sujets tirés de la vie de Notre-Seigneur et de la Vierge, une *Ascension* et un *Couronnement*. On remarque également: les vitraux de la grande nef, qui représentent la Vie de Notre-Seigneur; *la silleria*, ou boiserie, d'un travail compliqué; la grille de fer, qui date de 1622; la sacristie, qui est vaste et pavée en marbre du pays, et le cloître, d'une grande pureté de style, mais avec cette imperfection, très-choquante, que les murs latéraux sont complètement nus et sans relation aucune avec l'élégante architecture des arcs extérieurs. Astorga compte quatre autres paroisses, deux couvents de religieuses encore occupés, et un couvent qui appartenait aux Franciscains. Un quatrième, sous l'invocation de San Dictino, a été longtemps ce qu'on appelait « monastère double ». Institué pour recevoir surtout des femmes, il était en même temps habité par des moines. Cette communauté, où une clôture séparait les deux sexes, était sous la présidence d'un abbé. Ce couvent a disparu; une belle habitation entourée de jardins l'a remplacé. Un séminaire, qui date du commencement de ce siècle, peut loger cent élèves et leurs professeurs.

Les rues d'Astorga sont bien tracées, bien entretenues et bordées de trottoirs. On y compte 9 places; la principale, *plaza de la Constitucion*, est entourée de maisons à deux rangs de balcons et à rez-de-chaussée en galerie. Sur l'un des côtés s'élève la Maison de Ville, très-bel édifice de la Renaissance, datant des commencements du XVIIIe siècle, flanqué de deux tours carrées très-élégantes. On y remarque l'horloge publique, où deux figures de Maragatos, homme et femme, en bois peint, frappent alternativement les heures. L'une des promenades, l'*Alameda*, se trouve hors de la ville; l'autre, le *Paseo Nuevo* ou le *Jardin*, s'étend sur une partie des remparts, à l'E., d'où la vue porte à 10 kil. d'étendue; elle est plantée de jolis arbres et distribuée en parterres garnis de fleurs. Dans les murs, qui forment la clôture de cette promenade favorite des habitants d'Astorga, ont été placées quelques pierres, presque toutes sépulcrales, trouvées dans les ruines, et sur lesquelles se lisent des inscriptions romaines.

Astorga a longtemps prétendu au rôle de capitale des Asturies, en concurrence avec Oviedo; elle faisait valoir son antiquité, son nom d'*Asturica Augusta*. Son évêché date du IIIe siècle de l'ère chrétienne (252). Elle ne joua du reste qu'un rôle modeste dans tous les mouvements politiques qui eurent lieu autour d'elle. Son nom a pris, en 1810, une place

importante dans l'histoire d'Espagne, et la longue résistance de ses habitants et de sa garnison a eu un retentissement mérité. L'Espagne fit grand bruit de la défense d'Astorga; aussi, selon l'usage antique et solennel, le gouvernement ajouta aux titres de *noble y leal*, que la ville possédait comme tant d'autres, celui de *bene merita de la patria*, et, pour immortaliser le souvenir de cette défense, on décréta l'érection, sur la place publique, d'un monument dont il n'a plus été question.

Astorga possède des hôtelleries convenables, un casino avec cabinet de lecture et beau salon de fêtes.

La *Maragateria* est à peu de distance d'Astorga. Nous avons déjà dit quelques mots des *Maragatos* (*Mauros captos?*); leur pays est une contrée d'environ 22 kil. d'étendue, en longueur comme en largeur, situé à l'O. d'Astorga, sur les pentes des ports de Manzanal et de Foncebadon. Il comprend 36 villages, dont les plus importants sont : *Santa-Colomba*, *Santiagomillas* et *Castrillo de los Polvazares*. Les Maragatos, placés sur un sol peu productif, laissent à leurs femmes le soin d'en tirer tout le parti possible; ils cherchent dans le métier de muletier les ressources que leur refuse la nature. Parmi ces petites nationalités particulières qu'on rencontre sur le territoire espagnol, c'est une de celles qui ont le mieux conservé leurs mœurs primitives. Leur costume, de même que certains de leurs usages, n'a pas varié depuis des siècles, et on les cite, ce qui est plus précieux encore, comme le type de la vie laborieuse, de l'honorabilité et de la bonne foi. Ils ne se marient jamais qu'entre eux; ils aiment la danse presque autant que les Basques; mais plus que ceux-ci ils sont simples, graves et peut-être même monotones.

Un chemin de fer est projeté entre Astorga et Zamora. Il passerait par la Bañeza et Benavente, et aurait 115 kil. Il raccourcirait de 60 kil. la distance entre la Galice et Madrid.

[Astorga est tout au plus à 80 ou 90 kil. de la frontière de Portugal; mais sans communications faciles. Il n'existe que des chemins muletiers souvent très-accidentés, particulièrement au passage des montagnes de *Teleno*, de *Peña Negra* et de la *Culebra*. On rencontre, dans la partie la plus accessible, quelques villages de 100 à 200 h. : *Santiagomillas*, *Castrillo de los Nabos*, *Castro Contrigo, Peque, Mombuey*. Le pays est du reste très-pittoresque. A Mombuey on coupe la grande route de Zamora à Vigo. De l'autre côté, on trouve *Valparaiso* et *Rio Manzanas*, v. frontière. Si à Mombuey, on veut en s'allongeant, suivre la route nationale, on rejoint à 26 ou 28 kil. à l'O., la *Puebla de Sanabria* (*V.* R. 63), place militaire, d'où une route de 30 kil. environ conduit à *Braganza*. La frontière est entre les deux, au S. du v. de *Pedralva*.]

Après la station d'Astorga, on rencontre

186 kil. *Vega de Magaz*, v. de 160 h., dans une jolie vallée, sur la rive g. du rio *Porcos*.

202 kil. *Brañuelas*, v. de 200 h., sur la ligne de partage des bassins du Duero et du Miño, où sont provisoirement installés les services de bout de ligne, et les voitures publiques en correspondance avec le chemin de fer pour la partie de la ligne non achevée : *Ponferrada*, *Monforte* et *Lugo*. Ces voitures attendent les voyageurs à l'arrivée du train-poste, et les conduisent en 19 ou 20 h. à la gare de Lugo, où ils arrivent à temps pour prendre le train de La Corogne.

Brañuelas est, au moment où s'imprime ce volume, le point limite de la partie exploitée du chemin de fer de Galice, depuis Palencia. Une interruption de 240 kilomètres, sur laquelle les travaux de nivellement et de construction sont plus ou moins avancés, existe entre Bra-

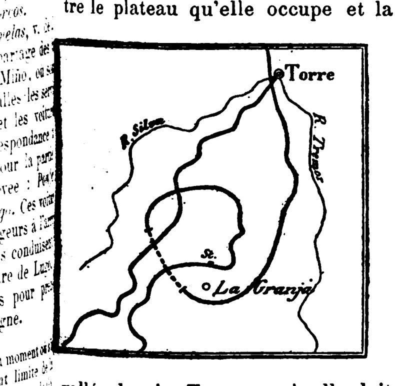
ñuelas et *Lugo*. A Lugo, on retrouve la ligne ferrée en pleine exploitation jusqu'à la Corogne, point terminus. Jusqu'à ce que cette lacune soit comblée, il est utile de prendre les devants, en donnant une description aussi exacte que possible de la partie non ouverte de la voie ferrée, en même temps que la route de terre restera indiquée telle qu'elle est actuellement suivie par les voitures correspondant avec le chemin de fer. Le voyageur aura donc à la fois, sous le signe *C*, le tracé de la voie de Brañuelas à Lugo, et à la suite, sous le signe *D*, l'indication de l'ancienne route.

C. De Brañuelas à Lugo.

(Chemin de fer, 240 kil.)

La direction prise par le chemin de fer aborde la montagne à quelques kilomètres au N. du port de Manzanal, où passe la route nationale. La ligne de partage est franchie à 3 kil. de Brañuelas, et la voie descend par de fortes pentes et des courbes nombreuses.

213 kil. (de Palencia) *La Granja San Vicente*, v. de 200 h. en avant d'une étroite et profonde vallée. La voie passe à une petite distance à g. au-dessus du village, et, afin de racheter la différence de hauteur entre le plateau qu'elle occupe et la



vallée du rio Tremor, où elle doit continuer, elle revient en contremarche et en descendant, décrivant, à g., un anneau complet de 5 kil. 648 mèt. de tour, et revenant à 1 kil. en avant de la station, pour passer à angle droit en tunnel au-dessous d'elle-même, et déboucher dans la vallée en bas et à dr. de la Granja. Le tunnel a une étendue de 1,000 mèt. et se trouve, au point de croisement, à 96 mèt. 47 au-dessous de la voie.

222 kil. *Torre*, v. de 30 maisons en terre couvertes en paille (150 h.), au confluent du rio *Silva* avec le rio *Tremor*. La route de premier ordre du port de Manzanal rejoint ici la voie de fer, et l'accompagne dans le fond d'un vallon resserré. A la hauteur de *Viloria*, v. de 150 h., à dr. du chemin de fer, le Tremor s'unit au rio *Boeza*, qui forme, jusque vers Ponferrada, une riante vallée suivie par la route, la voie de fer et la rivière.

232 kil. ***Bembibre***, petite V. de 2,925 hab., ancienne seigneurie des ducs de Frias. Elle est située sur la rive dr. du Boeza, dans une jolie position. Les maisons sont bien bâties, les rues droites et empierrées; la place, de forme irrégulière, est entourée d'arceaux, et la ville est dominée par les ruines d'un vieux château seigneurial. Hors des murs, et sur la route même, on voit un vieil ermitage (*el Ecce homo*) en grande vénération dans tout le pays. Une fête religieuse, qui attire tout le clergé et la population d'alentour, s'y célèbre le 14 septembre de chaque année. L'église (*San Pedro*) était au xve s. une synagogue juive. A une petite distance sur la route, et en vue de la voie, se trouve le v. de *San Roman de Bembibre*. La voie, à la hauteur de ce v., franchit le Boeza, puis la route, prenant la dr. de la vallée et laissant à g. le v. de *Villaverde*, et un peu plus loin celui de *Almazcara* (200 hab.). Elle passe ensuite entre la route et la rivière, au-dessus et à 500 mèt. de

242 kil. *San Miguel de Las Dueñas*, v. de 500 hab. dans une petite plaine limitée à g. par le Boeza. La voie suit désormais la rive dr. de

cette rivière, ayant en vue, à g., le v. de *Molina Seca*, sur le chemin qui descend du port de *Foncebadon*, et plus bas *Campo* sur le même chemin. En continuant dans cette direction, la voie laisse à dr. le faubourg d'*Otero*, puis, à dr., les vieux murs de Ponferrada, et franchit le *Sil*, ayant à g. le confluent où cette rivière reçoit le Boeza. La station est au-delà du Sil, à l'O. de la ville.

250 kil. **Ponferrada**, ancienne V. de 5,642 hab., dans une très-forte position. Le *Sil* et le *Boeza*, l'enveloppent presque complètement, et ne laissent qu'un étroit passage au N.-E. Deux ponts, jetés sur ces deux rivières, rattachent la ville aux deux faubourgs d'*Otero* au S. et de *La Puebla* à l'O. Les rues sont étroites, mais bien pavées et bordées de trottoirs; les maisons ont généralement deux étages. La principale église, *Santa Maria de la Encina*, est remarquable par sa tour, haute de 32 mèt., et par son maître-autel, construit sur le modèle de celui de la cathédrale d'Astorga, et sans doute par un élève de Gaspar Becerra. On remarque encore dans l'église de La Encina les belles dimensions de la sacristie et quelques curiosités artistiques : deux portraits de Ferdinand VI et de la reine sa femme, une collection de belles glaces de Venise, et un grand tableau, d'un auteur inconnu, représentant la bataille de Lépante. La maison de ville, qui date de la fin du XVIIe s., présente une élégante façade flanquée de deux tours élancées. La ville possède un beau théâtre, un vaste établissement d'enseignement secondaire installé dans un ancien couvent d'Augustins; un casino, et de jolies promenades sur les bords des deux rivières, et sur les trois routes qui, se détachant de la ville au N. conduisent vers *Orense*, *La Corogne* et *Luarca*.

Ponferrada fut certainement une ville romaine : les anciens fondements du pont sur le Sil, les monnaies anciennes trouvées dans des fouilles, une belle mosaïque mise à jour auprès de la route d'Orense semblent justifier les assertions qui ont été produites à cet égard. Elle était un des points militaires de la voie indiquée, entre Lugo et Astorga, par l'Itinéraire d'Antonin. Au point le plus élevé du plateau sur lequel la ville est construite, se voient les ruines encore imposantes d'un vieux château qui a appartenu aux Templiers; en 1486, il fut occupé par surprise par le comte de Lemos, révolté contre les rois catholiques.

En quittant la station de Ponferrada, le chemin de fer laisse à dr. les deux routes de La Corogne et de Luarca. — Celle-ci qui franchit, dans la direction du N., la chaîne des Asturies, à *Leitariegos*, descend à *Cangas de Tineo* (R. 7) et aboutit à *Luarca*, sur le rivage de l'Océan Cantabrique. — La route de La Corogne se dirige à peu près en droite ligne vers le N.-O., et atteint Lugo à 113 kil. Le chemin de fer fait un détour considérable en descendant toute la riche vallée du Sil, où l'accompagne la route d'Orense. La voie coupe cette route au-delà de la station, et, se tenant sur la rive dr. du Sil, rencontre le v. de *Villa de Palos* (500 hab.), un peu avant la station de

266 kil. *Toral de los Vados*, v. de 400 hab., entre le rio *Cua* et le rio *Burbia*, qui se jettent l'un auprès de l'autre dans le Sil, à g. de la voie. Celle-ci rencontre les v. sans importance de *Passadelo*, *Paradela*, *Requejo*, à un ou deux kil. de distance; traverse deux fois le Sil qui décrit une boucle sur la dr.; laisse à g. *Barosa*; puis, après le deuxième pont, *Cobas*, hameau à dr. Elle décrit ensuite, avec la vallée, une grande courbe, à l'extrémité de laquelle se trouvent *Sobredo*, puis

283 kil. *Quereño*, v. de 150 hab. Le Sil est à g. Le chemin de fer laisse à dr. *Pumarès*, à g. *Naveiras*,

à dr. *Sobradelo*, ayant en vue, de l'autre côté de la rivière, la route d'Orense qui vient franchir le Sil, et passer sur la dr. de la voie à

292 kil. *Puente Nuevo*. La rivière, le chemin de fer et la voie descendent ainsi la partie rétrécie de la vallée, ayant à dr. *Estama*, à g. les v. de *Millaroso*, *Coedo* et *Alijo*, à environ 1,000 mèt. les uns des autres.

298 kil. **El Barco**, V. de 5,200 h., chef-lieu du district de Valdeorras, dans une jolie position; pays de culture fertile et riche. La ligne suit constamment la rive dr. du Sil, ayant en vue des deux côtés de nombreux groupes d'habitations, à g. *Villaria*, à dr. *Otarelo*, *Villanueva*, *Vega de Cabo*, *Castro*, *Vega de Molinos*, *Puebla*, et plusieurs autres, dépendant tous de l'ayuntamiento de *San Jorge de Villamartin*, qui précède la station de

309 kil. *Rua* (*San Esteban*), bourg de 2,000 h., baigné par le Sil et traversé par la route, au milieu d'une plaine fertile produisant de beaux fruits et surtout d'excellent vin. Foire mensuelle de bêtes à cornes. A Rua, la route passe à g. du chemin de fer, traverse le Sil et pénètre dans la province d'Orense, pour gagner cette ville à 90 kil. Au-delà de Rua, 10 villages jusqu'à

320 kil. *Montefurado* (*San Miguel*), bourg de 800 hab. à dr., à 150 mèt., sur la route allant dans la province de Lugo. Trois v. à dr., deux à g. sont voisins de la voie et du Sil, à 100, 200 et 300 mèt. La voie franchit le Sil pour suivre la rive g., laissant à dr. *Quiroga*, (500 hab.), 2 kil. avant d'atteindre

333 kil. *San Clodio*. Le v. est à g. à 150 mèt. La voie, sur ce côté de la vallée, coupe, sous deux tunnels de peu d'étendue, les contreforts des hautes collines qui dominent la rivière, puis, après 4 kil. dans cette direction, elle revient sur la rive dr., et suit le flanc des coteaux de *Cobas*, soutenue par des murs considérables, s'engageant sous deux tunnels, dont l'un a 525 mèt., pour quitter la vallée du Sil et emprunter celle du rio *Lor*, affluent du premier. La voie remonte sur une courte distance la rive g. du Lor, encore appuyée sur des murs de soutènement. Puis elle passe sur la rive dr., où elle rencontre cinq tunnels et d'autres travaux de soutien très-importants. Elle suit le ravin de las *Frieiras*, et s'élève en rampes de 15 à 20 pour cent, vers le sommet de la ligne de partage de la vallée de *Lemus*, traversant la crête sous un tunnel de 880 mèt.

354 kil. *Abrence* (*San Juan*), v. de 200 hab. dépendant de l'arrondissement de Quiroga, à quelque distance à g. A l'issue du dernier tunnel, la voie pénètre dans la vallée de Lemus et arrive en pente, et avec peu de difficultés, jusqu'à

362 kil. **Monforte**, ancienne ville, centre d'une agglomération de 11,000 habitants, situé à 50 kil. au S. de Lugo. Monforte n'a communiqué jusqu'à présent avec les localités voisines que par des chemins muletiers. Cette ville est située dans une contrée montagneuse, donnant de bons produits, et particulièrement du vin. Elle a été fortifiée autrefois, et occupe une hauteur dont la base est baignée par le *Cabe*. On y signale trois anciens couvents, dont l'un appartenait aux jésuites, qui y avaient établi un collége d'humanités en réputation dans la contrée. L'édifice est aujourd'hui occupé par la municipalité. L'église (*San Juan de Dios*) est fort belle.

Au-delà de Monforte le chemin de fer traverse, au pied de la hauteur sur laquelle la ville est bâtie, le *rio Cabe*, dont il remonte le cours, à quelque distance de la rive droite, passant à côté des hameaux de *Aspera* (50 h.) et *Ven*, avant d'atteindre

375 kil. *San Martin de Boveda*, chef-lieu d'un ayuntamiento de

3,000 h., où se rejoignent deux chemins, l'un venant de Monforte, l'autre de Quiroga par la montagne.

385 kil. *Rubian de Cima*, v. de 260 h., dans une jolie campagne très-cultivée. Au-delà de *Rubian* commencent des travaux d'une certaine importance qui ont pour objet le passage de la ligne de partage entre le bassin du *Cabe* et celui de la rivière du *Sarria*, sur le territoire de l'ayuntamiento d'Oural. La ligne coupe en tranchée des massifs élevés, et pratique trois tunnels, dont l'un mesure 1670 mèt. en rampe. La ligne traverse la plaine, à g. de cette rivière, jusqu'à

407 kil. *Sarria*, petite V. de 1,000 h. Au-delà de la station, la voie coupe une route qui vient de l'O. à l'E., pour rejoindre la route de Castille à *Piedrafita*, plus loin, et à deux reprises, la route de Sarria à Lugo, se tenant à g. et à une petite distance de la rivière, rencontrant les v. de *Betote* (à dr.), *Gayan* (à g.). et *Villapede* (à dr.). La voie incline au N. O. avec le Sarria, coupe cette rivière à son confluent avec le *Neira*, suit la rive dr. de celle-ci jusqu'à sa rencontre avec le *Miño*, et remonte, côte à côte, la rive g. de ce fleuve, ayant à dr. les v. de *Cela*, *Quinte*, *Paradela* et *Pena*, avant d'atteindre

442 kil. **Lugo**, V. de 21,300 hab., capitale de l'une des quatre provinces formées de l'ancien royaume de Galice, et qui sont aujourd'hui dans l'ordre de leur importance : la Corogne, Pontevedra, Lugo et Orense. Au point de vue administratif, la province de Lugo est de troisième ordre; au point de vue militaire, c'est l'un des quatre commandements généraux relevant de la capitainerie générale de Galice, dont le chef-lieu est à La Corogne ; son littoral, qui s'étend de la baie de Rivadeo à la Estaca de Vares, sur environ 100 kil., appartient à l'arrondissement maritime du Ferrol.

Lugo, centre d'un ayuntamiento très-populeux, composé de 60 villages ou feligresias, présentant avec celle du chef-lieu une population agglomérée de 14,000 âmes, est situé sur une colline, à 640 mèt. au-dessus du niveau de la mer, au centre d'une petite plaine entièrement découverte sur un rayon de 5 à 6 kil. Au S. de la ville passe le *Miño*, dont la source est à 70 kil. vers le N., et qui prend le nom de *Minho* lorsqu'il vient former, au S. d'Orense, les limites du Portugal.

Lugo est une vieille ville ; les Romains la nommaient Lucense; les Suèves y tinrent un instant leur cour; les Arabes et le moyen âge y ont laissé des souvenirs qui se sont peu à peu effacés avec le cours des siècles. Muza, le conquérant de l'Espagne, était à Lugo, se disposant à poursuivre les chrétiens dans les montagnes de la Galice, lorsqu'un messager envoyé par Abd-el-Melek, calife de Damas, vint, en saisissant la bride de son cheval, le sommer de comparaître devant son souverain pour lui rendre compte de sa conduite. Lugo appartint quarante ans aux Arabes. Repris, en 755, par Alfonse le Chaste, surpris par une incursion normande en 969, il fut détruit par Almanzour en 997, en même temps que Santiago et Léon. A la mort d'Alfonse IX, cette ville prit parti dans les divisions auxquelles donna lieu la succession de ce prince; plus tard, elle joua un rôle dans la révolte du comte de Lemos contre Ferdinand le Catholique; puis son histoire, confondue avec celle de l'Espagne, n'offre aucun évènement saillant, jusqu'à l'époque de la guerre de l'Indépendance. Lugo fut maintes fois occupé, pendant cette guerre, par les armées belligérantes, et notamment par celle du maréchal Soult, à l'époque de la fameuse retraite des Anglais sur la Corogne.

On remarque, en arrivant à Lugo, les magnifiques murailles qui forment autour de la ville une enceinte

à peu près carrée; elles ont de 10 à 12 mèt. de hauteur, une épaisseur de 5 à 6 mèt., un développement de 2,115 mèt., et sont flanquées de *cubos*, ou tours semi-circulaires, qui présentent à l'œil des masses imposantes. Ces tours étaient autrefois au nombre de 85, percées de barbacanes et couronnées de créneaux et de mâchicoulis. Aujourd'hui, les remparts forment une promenade, d'où l'on découvre au loin un immense et magnifique horizon. On en attribue la construction aux Romains.

La ville ne remplit pas toute l'enceinte; d'assez grands espaces, autrefois habités, sont devenus des jardins et des terrains cultivés; le reste est bien construit; les principales rues sont pavées et bordées de trottoirs. La *plaza Mayor* est un carré parfait, avec galeries servant de promenade, au rez-de-chaussée, du côté occupé par l'hôtel de ville. Parmi les autres places, assez nombreuses, celle de l'Hôpital, vaste et bien nivelée, sert de champ d'exercice pour les troupes.

Lugo montre encore parmi ses édifices dignes de quelque attention : le *palais épiscopal; l'hôpital civil;* la *prison*, de construction moderne; le quartier d'infanterie de San Fernando, etc. La bibliothèque épiscopale renferme environ 6,500 volumes, et quelques manuscrits provenant des couvents supprimés à Lugo et dans les villes voisines.

La *cathédrale*, située au midi de la ville, est un solide édifice gothique dont les diverses parties sont d'époques différentes, et ne présentent pas une parfaite harmonie. Elle offre intérieurement trois nefs bien éclairées; on y remarque la boiserie du chœur, montée et sculptée par Alonso Moure, Galicien; le maître-autel, tout en marbre, orné de bronzes dorés, et la chapelle de San Froilan, servant de sacristie. Le cloître est une œuvre élégante, peu ancienne d'ailleurs. Les couvents étaient nombreux; ils sont aujourd'hui ou inoccupés, ou affectés à des services publics.

Les promenades sont variées. Nous avons cité les remparts; il y a en outre : une plantation d'arbres sur la plaza Mayor; les bords du Miño qui sont agréables et pittoresques; le chemin qui descend au faubourg du pont, et celui qui conduit au *bain minéral.*

Celui-ci se trouve près de la rive g. du Miño, à environ 1 kil. de la ville, sur la route de Santiago. Les sources sulfurées sodiques et thermales sont connues depuis longtemps : Pline et d'autres écrivains latins en ont parlé. On y retrouve des traces de voûtes et de conduites qui indiquent une fort ancienne appropriation, digne de l'attention et des recherches des antiquaires. Au-dessus de ces vestiges anciens on a construit, il y a peu d'années, un établissement avec baignoires de marbre, de faïence et de pierre. Il peut loger convenablement 200 personnes, tout auprès des sources et des bains. On jouit, des fenêtres de cet établiseement, d'une vue des plus agréables sur le cours du Miño, et sur la riche campagne que ce fleuve parcourt.

L'eau minérale jaillit en abondance par plusieurs sources. Elle est claire et limpide. Sa température s'élève à 44° C.; son poids spécifique est de 1,0003.

L'analyse y a constaté particulièrement les principes suivants, sur 1,000 grammes : sulfure de sodium, 0,019; sulfate de soude, 0,089; et chlorure de sodium, 0,063.

Minéralisation totale, 0,314.

On a constaté l'efficacité des sources thermales de Lugo contre la plupart des maladies de la peau, les rhumatismes, les affections scrofuleuses, les affections chroniques de la poitrine, les blessures, les cardialgies, etc.; ces eaux reçoivent chaque année 12 à 1400 personnes.

Les chemins qui entourent Lugo sont généralement mauvais. Deux

seulement sont praticables : la carretera d'Astorga à la Corogne, maintenant remplacée par le chemin de fer, et celle de Santiago. Le mouvement industriel et commercial, peu important, consiste dans le commerce des bestiaux et des viandes salées, dans quelques tanneries, des fabriques de chapeaux et de bas de fil.

De Lugo à Santiago, R. 58; — à Orense par Monforte, R. 6 et 8.

D. De Brañuelas à Lugo.

(Route de terre, 164 kil.)

1. PAR LE PORT DE FONCEBADON.

Ce chemin, qui est adopté de préférence par les piétons, se nomme le *camino antiguo,* l'ancien chemin des Romains, on l'a nommé aussi le chemin *français,* parce qu'il était suivi par les pèlerins de Santiago. Il part d'Astorga à l'O., et traverse en ligne presque droite la plaine par *Murias*, *Santa Catalina*, *El Ganzo,* jusqu'à *Rabanal*, v. de 60 maisons, au pied du port de *Foncebadon*. C'était, d'ailleurs, le seul moyen de communication avant la construction de la carretera, qui passe plus au N. Ce chemin s'engage, par des rampes assez douces, à travers cette grande chaîne qui sépare la province de Léon du territoire de *Vierzo,* au milieu de sites pittoresques et de petits hameaux habités par les Maragatos (*V.* p. 128).

Au sommet du port s'élève *la Cruz de Ferro*, une croix de fer, au haut d'un poteau soutenu, à la base, par un amas de pierres qui va toujours s'augmentant, parce qu'il est d'usage que chaque voyageur en apporte une lorsqu'il passe la première fois. Le port de la Croix de Fer est le chemin traditionnel que suivent tous ces bons et naïfs Galiciens qui vont chercher fortune dans les Castilles. Un dicton prétend que les filles de Galice, en ajoutant leur pierre au tas, au pied de la croix, font vœu de ne pas revenir telles qu'elles sont passées. A l'E. est le petit v. de *Foncebadon* (180 hab.). Lorsqu'on l'a dépassé, on descend par des pentes beaucoup plus rapides, où l'on rencontre *Manjarin*, *El Acebo*, pauvre v. de 40 maisons couvertes en chaume, et habité par des bergers, à l'entrée d'une jolie vallée très-boisée, au milieu de laquelle se trouve *Molina Seca*, v. de 120 maisons. Le chemin contourne une succession de collines cultivées, s'élève jusqu'au petit bourg de *Campo*, que le *rio Boeza* sépare de

51 kil. **Ponferrada** (*V.* plus haut, p. 130).

2. PAR LA CARRETERA (Route de terre).

A l'arrivée à *Brañuelas* par le chemin de fer, on trouve les voitures, le *correo* et les diligences qui font le service des voyageurs jusqu'à l'achèvement de la ligne de Lugo. Un raccordement de 6 kil. de nouvelle route rattache la tête de ligne avec la *carretera*, au-delà du v. de *Manzanal*, évitant ainsi la montée du port. On rejoint la grande route au lieu dit *la Retuerta*, et l'on prend au delà la direction du N.

Le chemin de fer en construction est à une petite distance à dr. Après *la Venta de la Silva*, la route coupe deux fois le tracé en anneau qui précède la station de *La Granja* (ci-dessus p. 129). De là on descend vers *Torre*, v. de 120 hab. La route rejoint le chemin de fer, franchit le rio *Torre*, puis le *Boeza ;* et, suivant la rive dr. de cette rivière, longe une jolie promenade, plantée de peupliers, qui précède

21 kil. *Bembibre* (voir ci-dessus p. 129).

A 15 min. plus loin, on trouve le v. de *San Ramon de Bembibre*, et un peu plus loin, sur une hauteur, le sanctuaire de *Ntra Sra de la Peña*, encore habité par la communauté des Pères du Saint-Esprit. La route prend la g. du chemin de fer à la

hauteur du v. de *Villaverde*, à g., passe auprès de *Almazcara* (200 hab.) et suit une jolie plaine où coule à g. le Boeza, et à l'extrémité de laquelle elle rencontre *San Miguel de las Dueñas*, v. d'égale importance où l'on aperçoit un couvent de Bernardines dans une situation pittoresque. Elle passe ensuite sur la dr. du chemin de fer, s'élève sur le flanc du *Monte Arenas*, descendant ensuite vers

39 kil. **Ponferrada** (*V.* ci-dessus p. 130). — La route sortant de Ponferrada, laisse à dr. un chemin qui conduit à *Luarca* par les montagnes des Asturies, à g. la route d'*Orense*, et atteint, à 7 kil., *Camponaraya* (120 hab.) puis, à 6 kil.

52 kil. *Cacabelos,* agglomération de 1,550 hab., occupant une grande plaine découverte fertilisée par le *Cua*, affluent du Sil; il s'y tient pendant l'année plusieurs foires très-importantes. Entre le village et *Pieros*, son annexe, qu'on rencontre un peu plus loin, il existe un défilé où, le 3 janvier 1809, les têtes de colonne de l'armée du maréchal Soult, poursuivant l'armée anglaise, en rencontrèrent l'arrière-garde, forte d'à peu près 6,000 hommes, et la culbutèrent.

58 kil. *Villafranca del Vierzo,* V. de 3,550 hab., chef-lieu d'un partido judiciaire étendu, au centre d'une contrée fertile, *le Vierzo*, dont les habitants s'occupent surtout de l'élève des bestiaux et de la fabrication du beurre, qui est fort estimé. Cette contrée est parcourue par une grande quantité de cours d'eau, dont quelques-uns, dit-on, charrient des parcelles d'or provenant de pyrites de fer aurifère dont il paraît exister des gisements dans les montagnes environnantes. Villafranca est dans une gorge formée par plusieurs montagnes; la ville est traversée par les deux rivières de *Burbia* et de *Valcarce,* qui se réunissent sous ses murs et vont se joindre au Sil au-dessous de Toral.

Les maisons de Villafranca ont une bonne apparence; quelques rues sont bordées de trottoirs, et la place de la Constitution est pourvue de deux rangs d'arceaux où se tiennent les marchés de la semaine. Quelques édifices méritent l'attention du voyageur, et l'on doit citer, en première ligne, l'ancien palais des marquis de Villafranca, qui sert de forteresse et qui commande l'entrée de la ville à la g. de la route de Madrid; c'est un vaste carré, flanqué de quatre tours rondes, et datant du commencement du XVI[e] s. On remarque ensuite : l'ancien collège des Jésuites, dont la chapelle est devenue l'église paroissiale, et les bâtiments ont été convertis en habitations particulières; l'hôpital de Santiago; un couvent de franciscaines réformées, sous l'advocation de *Ntra Sra de la Anunciacion;* l'église en est belle, et possède, surtout, un maître-autel d'un beau style et d'une grande richesse, orné de marbres, d'agates et de bronzes dorés. De tous les édifices publics, le plus digne d'attention est la collégiale, construite en 1726, sur le modèle de la basilique de Saint-Jean-de-Latran. « Elle était excessivement riche en reliques, et en ornements d'argent, qui ont disparu. » Ces malheurs « produits par la guerre de l'Indépendance » ont été trop souvent imputés à l'occupation française; nous pouvons rappeler ici que ce furent les troupes anglaises, en retraite sur la Corogne, qui, à la suite du combat de Cacabelos, commirent à Villafranca les plus graves et les plus honteux désordres.

En sortant de la ville, on traverse le Burbia sur un magnifique pont de pierre de 90 mèt. de long, sur 3 mèt. 1/2 seulement de largeur. On rencontre, à de petites distances, dans la plaine : *Perege,* v. de 40 maisons; *Trabadelo* (936 hab.), sur la rive g. du Valcarce; *Portela de Valcarce* (70 hab.), *Ambas Mestas* (92 hab.), où la route franchit le rio

Balboa; Vega del Valcarce, ch.-l. d'un ayuntamiento dont font partie ces derniers villages, et qui réunit une population de 1,080 hab. La vallée de Valcarce se trouve resserrée entre deux collines, au sommet desquelles sont les ruines de deux châteaux qui ont appartenu aux Templiers, du XIIe au XIVe s., et qui étaient, de ce côté, les clefs du royaume de Léon. L'un, dont on voit encore les tours découronnées, se nomme *Sarracin;* l'autre, qui n'est plus que décombres, se nommait le *Castro de Vega*.

86 kil. *Ruitelan,* v. de 150 hab., appartient de même à la vallée de Valcarce, et se trouve encore dans la plaine; mais au delà commencent les rampes. La route pénètre dans la montagne en passant par *Herreria* (3 kil.) et *Castro y Laballos* (6 kil.), s'élevant péniblement jusqu'au port *Piedrafita* (4 kil.), dont le sommet est à 1,115 mèt. au-dessus du niveau de la mer, et qui donne son nom à une chaîne, formant de ce côté la limite des provinces de Léon et de Lugo.

Sur l'autre versant de la montagne, on passe à une petite distance de *Santa Maria de Cebrero*, ch.-l. d'un ayuntamiento dont dépend Piedrafita, et qui appartient au partido de *Becerroa*, dans la province de Lugo.

100 kil. *Castelo de Noceda*, v. dépendant de la feligresia de *San Juan de Noceda* (700 hab.), dans la Sierra de Piedrafita, et de l'ayuntamiento de

102 kil. *Doncos* (2,675) hab.), situé au milieu de montagnes boisées, abondantes surtout en magnifiques châtaigniers. On descend, au-delà, dans une profonde vallée entourée de hautes montagnes, fertilisée par la rivière de *Navia*, que la route franchit sur un beau pont de pierre en deçà de

107 kil. *Santa Maria de Nogales*, feligresia de 250 âmes.

La route rencontre ensuite *Agueira, Pozacas,* hameaux de la même agglomération, puis *Orta* (91 hab.), passe à *Cruzul* le rio *Naron*, et s'élève de nouveau pour traverser, au milieu de la *Sierra de Becerrea*, les territoires de *Becerrea*, *Cerezal*, *Constantin*, *la venta de Baralla*, dont les églises sont à de petites distances l'une de l'autre. Là, on franchit le *Neira;* puis on passe à *Baliña,* avant d'atteindre

140 kil. *Sobrado de Picato*, v. de 88 hab., au-delà duquel on traverse le *Tordia*, au village de même nom, puis le rio *Mera*, à peu de distance de *Corgo*, v. de 200 hab., dans une grande plaine peu productive. Plus loin, la route passe à *Lajoza*, franchit, à *Bao*, le rio *Chamosa*, sur un pont de 4 arches, et le *Tolda* au-delà de *Centuriz*.

164 kil. **Lugo** (*V.* ci-dessus, p. 132, et la Table alphabétique).

E. De Lugo à la Corogne.

Chemin de fer, 115 kil. — Prix : 1re cl. 57 r. 60 ; 2e cl. 43 r. 20 ; 3e cl. 26 r.

De Palencia à Lugo, 442 kil.

La contrée que le chemin de fer traverse en remontant la rive g. du Miño et ayant à dr. la route de terre, est parsemée d'une multitude de hameaux ou feligresias à de courtes distances les uns des autres, et dont l'énumération serait sans aucun intérêt. Les principaux sont : la *venta de Ramil; Otero de Rey* (184 hab.), sur un plateau, au-dessus de la rive g. du Miño.

16 kil. (de Lugo), *Rabade* ou *Puente de Rabade* (196 hab.), sur la rive dr., avec un beau pont sur le Miño. La voie traverse également ce fleuve, ayant à dr. *Barde* et *San Juan de Valdomar*, pour prendre la rive dr. du *Ladra*, affluent du Miño, qu'elle franchit plus loin au-delà de *Carral* (109 hab.), et avant

28 kil. *Santiago de Bahamonde* (200 hab.).

35 kil. *Puebla de Parga* (350 h.).

42 kil. *Guitiriz*, hameau de 30

maisons, avec hôtellerie et maison de poste, où se trouve une source minérale sulfureuse nommée la fontaine de *San Juan;* elle est peu thermale, et coule librement, en grande abondance. Les habitants de toute la contrée ont grande foi dans ses vertus et s'y succèdent du mois de juin au mois de septembre ; mais la source n'en est pas moins restée dans l'état le plus primitif ; il n'y a pas même, autour du bassin naturel qu'elle forme à son émergence, un banc pour s'asseoir, ni un arbre pour donner un peu d'ombre aux malades. Guitiriz appartient à la province de Lugo, et se trouve sur la limite qui sépare cette province de celle de la Corogne. En quittant cette station, la voie laisse la route à g. et s'éloigne vers le N. afin d'éviter des hauteurs au-delà desquelles elle rencontre la rivière de *Mandeo* qu'elle traverse auprès de la halte de *Teijeiro* (56 kil.). Au delà elle rencontre les stations de

66 kil. *Curtis*, v. de 200 hab.

78 kil. *Cesuras,* ayuntamiento ou agglomération de 500 maisons dont le territoire est baigné par le Mandeo.

84 kil, *San Pedro de Osa,* feligresia de 7 à 800 hab. dans une riante vallée arrosée par un affluent du Mandeo.

93 kil. *Betanzos*, V. de 4,410 h., située sur une colline au pied de laquelle passent les rivières *Mandeo* et *Mendo;* elle est dans une jolie position, au milieu de collines plantées de vignes. La plupart des rues sont en pente, généralement dallées et très-propres. On remarque sur la place principale, qui sert de champ de foire, et où a été plantée une promenade très-fréquentée, un beau et vaste bâtiment, construit, vers 1760, pour recevoir les archives de l'ancienne province de Galice. L'édifice une fois construit, on n'a pas donné suite au projet dont il était le but ; les archives sont restées à la Corogne, et le bâtiment de Betanzos est devenu une caserne. La route de la Corogne, qui traverse la ville et des faubourgs d'un agréable aspect, est plantée d'arbres à l'arrivée comme à la sortie. Indépendamment de la route de Madrid et de celle de la Corogne, trois chemins partent de Betanzos, allant au Ferrol au N., à Santiago au S., et à Villalba à l'E., et donnent à cette ville une certaine activité commerciale. On y fait beaucoup de vin ; on y expédie des grains, et presque tout le pain destiné à l'alimentation de la Corogne est fabriqué à Betanzos, d'où il est transporté chaque jour.

Entre Betanzos et la Corogne se succèdent de petites localités qui donnent aux chemins l'aspect d'un long village : *Augustia, Cortiñan, Guisamo.*

106 kil. *Cambre*, feligresia de 700 hab. sur les bords du *Mero*, non loin de l'embouchure de cette rivière

109 kil. *El Burgo*, v. de 200 hab. à l'embouchure du Mero, avec un pont sur lequel passe la route pour venir rejoindre la voie de fer. L'une et l'autre suivent ensemble le bord de la vaste baie au fond de laquelle se jette le Mero, et qui porte le nom de baie de la Corogne. Dans cette partie de son parcours, la voie rencontre les v. ou hameaux de *Veladon*, *Piedralonga*, *Eires*, *Monelos et Santa Lucia*.

C'est par cette direction que les Anglais, continuant leur retraite sous la poursuite du maréchal Soult, arrivèrent en avant de la Corogne, le 11 janvier 1809. Un combat très-vif eut lieu, dans lequel le général sir David Bair eut un bras emporté par un boulet, et le général sir John Moore reçut une blessure mortelle. Les troupes anglaises s'embarquèrent silencieusement pendant la nuit du 16, et, le matin du 17, les premiers de nos bataillons qui pénétrèrent dans les faubourgs virent la flotte levant l'ancre. Dans l'après-midi elle était en partie hors de vue.

115 kil. (557 de Palencia). **La Corogne** (Coruña), chef-lieu de la capitainerie générale de Galice, V. de 30,000 hab.

Le port et les fortifications de la Corogne font toute son importance. La ville se partage en deux parties distinctes : la ville haute, située sur le penchant d'une montagne, défendue par un fort et par d'anciennes murailles ; et la ville basse ou *Pescaderia,* entourée de travaux importants. Il faut citer aussi parmi ses défenses : le *castillo de San Anton*, assis sur un îlot ; le *castillo de San Diego*, formant avec le précédent les clefs du port ; le *castillo de Santa Cruz*, avec une batterie de 8 canons, et la batterie de Oza, défendant la rade. La Pescaderia, qui forme la ville neuve, est bien bâtie ; ses rues sont presque toutes dallées, mais l'entretien de cet excellent mode de pavage laisse beaucoup à désirer. La calle real est large, très-animée ; la calle Espoz y Mina a de belles maisons avec de vastes balcons vitrés (miradores), mais partout le manque d'élégance se fait sentir. Point d'édifices publics, point de monuments. Le *palacio*, sur la place de la Constitution, sert à la fois pour loger les autorités, le capitaine général, le gouverneur civil, pour les réunions de la députation provinciale, pour le tribunal, pour la prison, et pour les archives du royaume qu'attend inutilement l'édifice spécialement construit à Betanzos. On peut cependant citer : la douane, dans un bâtiment insuffisant et inachevé ; le *consulado,* qui renferme le tribunal de commerce, la chambre de commerce, la bibliothèque publique et des écoles ; le *Teatro Nuevo*, qui n'a aucune apparence extérieure.

Les édifices militaires sont nombreux ; l'attention ne peut guère s'arrêter que sur la *Maestranza de artilleria*, ou arsenal, où se fabrique une assez grande quantité de matériel.

L'instruction publique, à la Corogne, compte, entre autres utiles établissements : des cours de science nautique, de mathématiques, de dessin, de commerce et de langue française, fondés par la chambre de commerce.

Les églises ne sont nullement remarquables. — La collégiale, *Santa Maria del Campo*, est du style gothique, petite, à trois nefs, avec un porche normand et une tour à pyramide. — *San Jorge* occupe la chapelle d'un ancien collège de jésuites, dans laquelle on peut remarquer, sur les deux autels des bras de la croix, une *Annonciation* et un *Purgatoire*, de Pierre Vanderlaken. *San Andrès*, qui appartient à la corporation des marins, est très-ancien. — Les couvents sont nombreux : mentionnons *Santa Barbara*, qui possède le seul monument artistique remarquable de la ville, un bas-relief datant du XVe s., et qui a été placé au XVIIIe au-dessus d'une porte latérale ; un couvent de capucines (*capuchinas*), fondé en 1680, et encore occupé ; un couvent de *San Francisco*, où logea Philippe II lorsqu'il vint s'embarquer à la Corogne, en 1551, pour son voyage d'Angleterre, et qui sert aujourd'hui de *préside correctionnel.* Cet établissement renferme env. 500 prisonniers occupés à différentes industries, employés aux travaux de la ville, à ses fortifications ou à son entretien. Enfin la Corogne possède des ermitages, des chapelles, et parmi celles-ci un oratoire particulier construit par les soins de la comtesse Mina, et où sont déposés, dans une urne, les cendres du célèbre général.

Promenades publiques. La Réunion, très-fréquentée pendant l'été, située entre la ville et les remparts, se compose de trois allées d'arbres un peu chétifs avec des bancs de pierre. Le *jardin de San Carlos* a été planté sur un ancien boulevard; au centre est un monument funèbre

d'une élégante simplicité, renfermant les restes du général anglais, sir John Moore.

Le *Paseo de Santa Margarita* est à l'entrée de la route qui conduit à Bergantiños; c'est le chemin des ...aux d'Arteijo et de Carballo; la vue s'étend de cette promenade sur de beaux jardins, sur la baie de l'Orzan et sur la *tour d'Hercule*.

Une autre promenade, suivant le bord de la mer, conduit à ce célèbre monument, le plus ancien de la Corogne et celui dont la ville est le plus fière. La tour d'Hercule, qui s'élève à l'extrémité de la presqu'île où est bâtie la Corogne, existait, dit-on, avant que les Romains s'emparassent de l'Espagne; on la considère comme l'œuvre des Phéniciens ou des Carthaginois. Elle occupe le sommet d'un monticule, et n'a pas plus de 82 pieds de hauteur (23 mèt.). Elle était autrefois couronnée par une coupole ou rotonde qu'a remplacée depuis une toiture en bois. Sa forme est un carré de 8 mèt. 1/2 le côté; elle est à trois étages voûtés, communiquant intérieurement par un lourd escalier de bois pratiqué à travers les voûtes. Autrefois on montait par une rampe extérieure tournant autour des quatre faces. Au sommet de la tour on entretenait un feu; aujourd'hui il s'y trouve deux petites tourelles, dont l'une porte un appareil du système Fresnel.

Il reste à signaler parmi les établissements de la ville la *fabrique de tabacs*, comprenant deux vastes bâtiments dans lesquels est employé un personnel de 2,300 femmes. Fondée en 1808, cette fabrique manufactionne, année moyenne, un million de livres de tabac, soit : 2,500 en cigares de la Havane, 7,500 en cigares de qualité moyenne, 890,000 en cigares communs. Il faut aussi mentionner une *verrerie* qui produit surtout des bouteilles destinées à l'exportation des vins du Ribeiro, envoyés à la Havane en concurrence avec le vin de Bordeaux. Il en est sorti jusqu'à 30,000 bouteilles par semaine, et 150 ouvriers y sont employés.

Le port est vaste et sûr. La baie très-étendue, et dans laquelle les navires peuvent entrer par tous les temps, a un fond excellent.

Il est utile maintenant de dire un mot des conditions morales de la population de la Corogne. Les naissances illégitimes y sont dans la proportion de 2 sur 5 naissances légitimes, et l'on doit tenir compte, dit M. Madoz, de ce que la Corogne est une place de guerre avec forte garnison et un port très-fréquenté; « ces causes produisent un effet naturel que partout ailleurs on pourrait appeler démoralisation. »

Nous devons ajouter ici, comme point de comparaison, qu'à Séville, sous l'ardent climat de l'Andalousie, cette proportion n'est que de 1 sur 4.

ROUTE 7.

DE PALENCIA A LÉON, OVIEDO ET GIJON.

A. De Palencia à Léon.

Chemin de fer, 123 kil.

(*V.* Route 6, p. 119. A Léon, *changement de train* pour la ligne d'Oviedo.) *Buffet.* Arrêt, 15 minutes.

B. De Léon à Oviedo.

139 kil.

Le chemin de fer des Asturies, à la sortie de la station, laisse à g. la voie d'Astorga, et remonte la vallée du *Bernezga,* ayant cette rivière à dr., au pied d'une ligne de collines dénudées et d'aspect argileux, qui limitent une large vallée. La campagne prend un caractère tout différent de celui qu'elle présentait avant l'arrivée à Léon : les terres sont bien aménagées, les plantations nom-

breuses; on remarque des groupes d'arbres, peupliers et frênes, des haies vives bien fournies, des prairies bien arrosées. A g., le v. de *Torenzana,* avec jardins entourés de murs. Sur le versant des collines, on signale les villages de *Llanos, Somerzon, Sorribas* et des métairies.

134 kil. (de Palencia), *Santibañes,* 100 hab. Le Bernezga coule à dr., au pied des collines. A g., une vallée, avec de nombreux villages, des prairies bordées de peupliers, et des troupeaux de mules, de chevaux et de vaches. A. dr., près de la voie, *Cuadros, Cascantès,* v. sans importance; à g., *Cabanillas,* des fermes, des métairies; beaucoup de ruches, dont le produit est considérable. Plus loin, du même côté, se développe un cirque de collines cultivées jusqu'à mi-côte, et couronnées de bois de chêne, nommé *la Hoja de Campo Sagrado.* — Pont sur la Bernezga, qui coule à g. de la voie. A dr. cesse la ligne des collines. A l'extrémité de la Hoja s'élève une chapelle fondée et entretenue par le marquis de Campo Sagrado. La route de terre, qui a presque constamment accompagné la voie, est franchie à niveau, et passe à g., avant

149 kil. *La Robla,* 150 hab. On remarque les premiers soulèvements de la montagne. Aux environs existent plusieurs gîtes carbonifères importants : à dr., à 5 kil., *Orzonaga* et *Batallada;* à. g., à 6 kil., la *Magdalena* et *Otero de las dueñas.* En avant et en travers de la voie, on aperçoit la ligne des monts asturiens, dont les cimes alternent en dents de scie; la voie de fer les aborde en décrivant à dr. une courbe considérable.

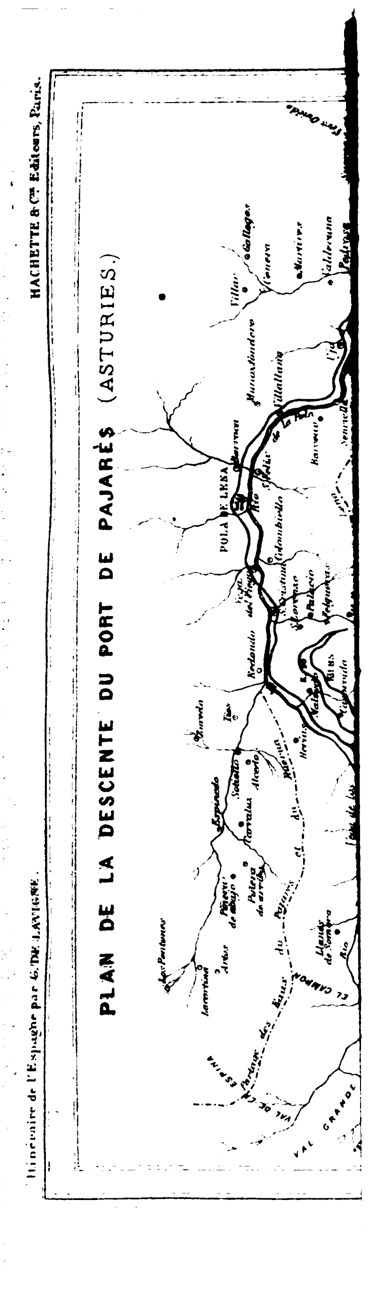
Au-delà de la Robla, la route des Asturies se trouve à g.; auprès de la route coule le Bernezga, et de la dr. vient un canal d'irrigation qui passe sous la voie, au-dessus de la route et au-dessus de la rivière.

On traverse le Bernezga à *Puente de Alba;* 14 maisons. Au delà, *Pedrodilla, Huergas de Gordon, el Millar.* La route est bien tenue et bordée de dalles. A dr., tout auprès de la voie, s'élève une chapelle qui porte le nom de *Buen Suceso;* elle est le but d'un important pèlerinage. Du même côté, dans la montagne, une exploitation houillère, dont on aperçoit les galeries.

157 kil. *Pola de Gordon,* à dr., v. de 24 maisons, centre d'une agglomération de 3,200 âmes. La rivière coule entre la station et le village. A 7 kil. de Pola, *Ciñera,* station d'arrêt, pour le service des mines de charbon. La voie s'engage dans un étroit défilé avec la route et la rivière, qu'elle traverse quatorze fois sur des ponts en fer; elle coupe, par 7 tunnels de 74, 64, 70, 45, 205, 320 et 18 mèt., les premiers contreforts de la chaîne. Tranchées en roche vive, ravins profonds et gorges sauvages, dominées par des rochers verticaux d'une hauteur excessive. On rencontre, à dr., *Santa Lucia,* 10 maisons, avant d'arriver au troisième tunnel, et, après le quatrième, *La Vid,* 20 maisons, dans une situation pittoresque. A l'issue de ce défilé, la voie parcourt une vallée plate, dominée par de hautes montagnes, parmi lesquelles on nomme, à g., *la Tercia, las Porcas, la Mediana* et le *Millaro;* celle-ci est la plus élevée de cette partie de la chaîne.

169 kil. *Villamanin,* 100 hab. La route de terre, un peu au-dessus de ce village, s'engage dans un défilé pratiqué entre deux énormes roches de quartz, et que l'on nomme le *Puente Tuero.* Le torrent coule à une grande profondeur au-dessous de la route. La voie de fer traverse une jolie vallée de 2 kil. d'étendue, au-delà de laquelle elle s'engage sous trois tunnels : *Villanueva,* au kil. 49, depuis Léon, (115 mèt.); *Camplongo,* au kil. 51 (41 mèt.); et *Acero,* au kil. 52 (50 mèt.).

177 kil. *Busdongo,* 160 hab. Terminus actuel de la voie de fer. Au



et,
gé-
.eu
ıs-
ırs
ıui

les
ute
ul-
es-
ınt
:ai-
ce.
on
tés
ı.),
est
ne.
ıt :
la,
ıai-
où
ute
ar-
et
de

) et
des
au
ffé-
nce
ısé-
ans
/oi-
léjà
kil.
ons,
ant
757
tion
rin-
s la
ces,
ıgo,
nèt.
.rité
des
que-
re-

bre
d'a
hai
rie
To
mu
on
So
1
10(
au
lée
pra
tro
de
Cu
tar
des
do
Pl
lop
jus
boi
Ca
Be
A
l'ex
cha
ma
rou
sta
fra
ava
1
ren
de
ten
por
et
dal
ava
ape
rier
den
abo
con
A
Ast
la
dr.
pas
rou
C

elà commencent les rampes du *uerto de Pajarès* ou de *la Perruca,* e seul passage de la montagne praicable aux voitures dans la bonne aison, mais inabordable dès que urviennent les neiges. Les voyaeurs quittent le train, et prennent les voitures en correspondance réulière avec le chemin de fer. Deux ervices sont à leur disposition : es voitures basses, très-sûres, se isant inversables, ne recevant pas le bagages, et d'ailleurs d'une soidité éprouvée, ayant la forme des mnibus, à banquettes latérales et ortière à l'arrière, et sur le devant n cabriolet, fermé au besoin de vaistas, devant lequel est la banquette ccupée par le mayoral et ses aides. L'attelage compte quatre paires de nules, au milieu desquelles on ajoute ne paire de bœufs pour monter la artie la plus rude. Les bagages uivent dans un fourgon. A la desente, l'attelage est lancé à toute itesse, avec une explosion de cris, le provocations, d'injures et de coups de bâton. L'autre service se fait par une diligence de l'ancien système, nommée la *ferro carrillana,* avec impériale et bâche. Le trajet du puerto demande 5 heures, de Busdongo à *Pola de Lena.*

La montée se fait au milieu de sites arides, rocheux, sans nulle trace de culture, ravinés et dévastés. La route est large, bien tenue, et au bord, du côté du versant, protégé par un parapet et de hauts accotements, s'élèvent, de distance en distance, de hautes colonnes et des pyramides en pierres de taille destinées à jalonner le chemin en temps de neige. Les habitations sont rares, et isolées presque toutes sur des piliers en charpente. Au point culminant du col, il se fait un changement subit : la ligne des crêtes sépare nettement les tristesses et les aridités de la province de Castille des aspects riants de la province d'Asturie. Le versant méridional est brûlé et dénudé ; le versant nord est tout aussitôt, et dès le sommet, vert, gazonné, couvert d'une végétation active. On descend au milieu d'un pays magnifique, cultivé jusqu'au fond des grandes profondeurs où se réunissent les cours d'eau qui forment le *Lena.*

On découvre des habitations, des métairies et des villages dans toute la montagne. Il y a des champs cultivés partout où se présente un espace horizontal; les versants sont boisés avec des noyers, des châtaigniers, des cerisiers en abondance. Peu après le point culminant, on rencontre, bordant les deux côtés de la route, le v. de *Pajares* (200 h.), avec deux modestes *posadas.* On est encore au milieu de la montagne. Tout autour, sur les pentes, sont : *Flor de Acebo, la Romia, la Muela, Vegullina,* petits ham. de 8 à 10 maisons, et *Puente de los Fierros,* où l'on franchit le rio Pajarès. La route devient horizontale, plantée d'arbres, principalement de noyers, et bordée de maisons jusqu'à *Pola de Lena.*

La ligne de fer entre Busdongo et Pola de Lena donnera lieu à des travaux considérables. Il y aura, au passage du port, à racheter une différence de 650 mèt., sur une distance horizontale de 3 kil., et, par conséquent, à chercher ce rachat dans tous les détours des vallées qui avoisinent le sommet. Les travaux, déjà entrepris, comprennent, sur 54 kil. à parcourir entre ces deux stations, l'énorme chiffre de 83 tunnels, ayant ensemble une longueur de 24,757 mètres, sans parler d'une proportion relative de ponts et viaducs. Le principal de ces tunnels, passant sous la ligne de partage des deux provinces, est à peu de distance de Busdongo, et aura une longueur de 3,026 mèt. Le tracé offre cette particularité qu'il parcourt 32 kil. à moitié des hauteurs jusqu'à un point, *Felgueras,* où il s'arrête, et revient en re-

broussant et en descendant sur les mêmes versants, pendant 10 kil., jusqu'à *Vegullina,* où il rebrousse encore, pour achever son parcours côte à côte avec le rio Pajarès jusqu'à Pola de Lena. Il présente dans tout ce parcours des pentes à peu près constantes de 2 pour 100. Ce sera le travail le plus considérable qui se sera fait en Espagne. (V. le plan.)

---

231 kil. *Pola de Lena,* 200 maisons rangées des deux côtés de la route, agglomération de 10,747 h. et district judiciaire. On reprend immédiatement le chemin de fer.

A la sortie de Pola de Lena, la voie domine, à dr., le cours de la rivière, qui prend ici le nom de *Lena.* La vallée est large et riante. Les collines vertes qui l'entourent sont couvertes de nombreuses habitations. On franchit un ravin sur un viaduc, *el Muñon*, de trois arcs, ayant chacun 13^{m},40. De l'autre côté de la vallée, on aperçoit un joli village, avec une fonderie d'acier. Une courbe met le train en vue, à dr., de l'axe de la vallée. Un tunnel de 75 mèt. (*Senriella*) débouche en vue d'une mine de houille en exploitation, à dr., à l'entrée de la vallée du *rio Aller*, affluent de Lena. On traverse un autre tunnel, *Ujo,* de 102 mètres, auprès du v. de ce nom.

240 kil. *Santullano,* 150 hab. Jolie station à g., dans un site délicieux. Un peu en avant, à dr., on aperçoit un vieux pont de cinq arches, où passe la route. En face est *Villariego*. Ce joli site ressemble à ceux de la vallée de la Vesdre, entre Liége et Spa. Sur le pont est établie une voie de wagonnets venant à la gare où se chargent les charbons pour la fonderie de Mierès. Dans le haut de la montagne, à dr., on découvre une chapelle appartenant au marquis de Campo Sagrado. Le long de la voie s'élève une ligne d'habitations d'ouvriers et de mineurs.

244 kil. **Mierès,** 4,000 hab. Jolie ville s'étendant au pied des montagnes et le long de la route de terre, de l'autre côté de la rivière. Dans toute la montagne, au-dessus, existent des mines de houille, de fer, de soufre, de cinabre, dont on aperçoit les cheminées et les appareils. Dans un joli vallon, en face, formé par le *rio San Juan* et perpendiculaire à la rivière, on reconnaît une usine pour l'extraction du mercure. Après la station de Mierès a été établie une station d'arrêt pour le chargement des charbons. En face, à dr., dans le milieu de la vallée, on voit les nombreux bâtiments de l'importante fonderie de fer de *Mierès,* dirigée par M. Numa Guilhou : fourneaux, fours à coke, voies de fer. installation considérable. La voie s'engage dans le tunnel de la *Peña Laspra,* 103 mèt., et traverse sur un pont de fer de 3 arches de 25 mèt. la rivière, qui a pris depuis Ujo le nom de *Caudal.* A g. s'élève le mont *del Padron;* à dr., on voit un pont et la route d'Oviedo.

250 kil. **Olloniego,** 650 hab. La station est à g. et la route à dr. En bas des moulins à maïs, et au-delà de la rivière, une belle colline boisée, au sommet de laquelle se trouve un ermitage entouré d'un groupe d'arbres. On s'engage sous le tunnel d'*Olloniego,* 704 mèt. La montagne qui le domine est couronnée d'un ancien château maure. A dr. s'ouvre une petite vallée, d'où vient le *rio Nalon*. Tunnel de *los Portales,* 183 mètres. A la suite, la voie s'engage dans un étroit défilé, au milieu de grandes roches, puis franchit sur un pont de fer, de 3 arches de 25 m., le rio Nalon. (Se placer à g.) La vue s'étend sur la magnifique vallée du *Barco Soto*, parcourue par le Nalon, et formant une vega couverte de riches cultures et de plantations variées, arbres à fruits, noyers, cerisiers, pommiers. Tunnel du *Soto del Rey,* 127 mèt., à l'issue duquel on retrouve la vallée de *el Barco;*

que la voie domine à demi-côte.

256 kil. **La Segada,** jolie station en forme de châlet, au milieu d'un verger. A la sortie, la voie passe sur un beau viaduc en marbre, de 4 arcs de 12 mèt., au-dessus des vergers. Au delà, à g., se développe encore la vallée du Nalon. Tunnel de *el Caleya*, de 703 mèt. A la sortie, à dr., vallons, bruyères et bois de chênes. A dr., on aperçoit une fabrique de poudre. La campagne est riche et présente une belle végétation. Autre tunnel, 427 mèt., *el Fresno,* à la sortie duquel la voie laisse à dr. des carrières de gypse et le pont de *los Pilares*.

Le chemin de fer atteint Oviedo, en passant sous l'une des arcades de l'aqueduc qui amène dans cette ville les eaux de la source de *Filoria*. Cet édifice remarquable mesure 382 mèt. de longueur, et compte 41 arcs, dont le plus élevé a 10 mèt. de hauteur. L'aqueduc forme la limite de la station vers l'arrivée.

262 kil. **Oviedo** (arrêt, 20 m. — La ville est à gauche de la station, à 300 mèt.). V. de 28,000 hab., capitale de la province de son nom, avec gouverneur civil et commandant militaire; à 23 kil. au S. de la côte cantabrique, sur un terrain un peu en pente, entourée d'une jolie plaine fertile. Construite comme toutes les vieilles cités, sans plan déterminé et un peu de tous les temps, sans rues alignées, Oviedo n'en est pas moins une jolie ville, propre, avec de belles maisons et quelques édifices.

Les *casas consistoriales* (hôtel de ville), qui datent de 1662, ont un aspect imposant; les galeries du rez-de-chaussée, dallées et spacieuses, servent de promenade pendant les jours de pluie, et sont occupées par les principaux magasins de la ville.

La place qui s'étend en avant de l'hôtel de ville est peu en harmonie avec ce monument, que l'on considère comme l'un des mieux appropriés qui soient en Espagne. Les maisons qui l'entourent sont d'assez chétive apparence, moins la façade de la petite église de *San Isidro*, qui a appartenu à un collège de jésuites. Oviedo possède : deux *prisons*, élevées sur les ruines de châteaux de vieille date; un *théâtre* insignifiant; deux ou trois établissements d'instruction primaire; le collège de San Isidro, celui de Santa Catalina, celui de San Pedro de los Verdes, et l'*Université*, bel édifice moderne, situé hors de la ville, et qui possède quelques collections utiles. Sa bibliothèque compte 12,000 volumes; son musée ornithologique est assez riche; le cabinet de physique passe pour l'un des plus complets qui existent en Espagne; le cabinet de chimie a été formé à Paris.

L'*Hospice provincial*, très-bel établissement qui a été construit en 1752, avec une jolie chapelle, est richement doté et parfaitement organisé; il reçoit 6 à 700 personnes, donne du travail aux adultes, recueille les pauvres et les filles repenties, élève les enfants trouvés, et dirige leur éducation jusqu'à l'âge où ils peuvent prendre une condition ou se marier. Les *hôpitaux* sont de très-ancienne fondation. Celui de *San Juan* avait été institué pour recueillir les pèlerins venant non-seulement d'Espagne, mais de France, d'Italie, et même d'Allemagne; ceux de *Santiago* et de *los Remedios* sont sans importance, et d'ailleurs sans intérêt au point de vue architectural.

La *cathédrale*, qui a succédé à la basilique primitive, construite en 780 par le roi Fruela et agrandie en 830 par Alfonse le Chaste, fut l'œuvre des constantes pensées des évêques qui se succédèrent sur le siége d'Oviedo. Don Gutierrez de Toledo fut le premier qui posa, en 1380, les bases de l'église actuelle, et don Francisco de Mendoza la termina, en 1528, par l'érection de cette tour magnifique qui s'élève à 80 mèt. au-dessus de l'angle droit de la façade.

La tour d'Oviedo n'est pas riche dans ses détails et dans ses ornements comme celle de la cathédrale de Burgos ; mais ces ornements sont si bien distribués, les quatre tourelles qui flanquent l'étage des cloches sont si sveltes et si élégantes, que cette tour peut, sans conteste, être regardée comme l'une des plus belles en ce genre qui soient en Espagne.

« On ne saurait imaginer, sans le voir, dit M. J. M. Quadrado (*Recuerdos y Bellezas de España*), quelle hardiesse et quelle richesse l'art gothique, bien qu'il fût déjà parvenu à la période de sa décadence, a su communiquer à cette tour audacieuse qui domine les plus hauts édifices de la ville. Assise sur les quatre piliers de l'arc de droite du portail, elle se détache du temple dès son deuxième corps, au-dessus duquel s'élève un troisième étage, richement couronné par un balcon à ornements gothiques. Les fenêtres des deux corps, une sur chaque côté, sont élancées, ogivales, séparées par deux colonnettes, avec des arabesques à leur partie supérieure, et des frontons de feuilles frisées formant panache ; la sphère du cadran de l'horloge occupant la partie inférieure de l'une d'elles. Le principal ornement de cette construction, et le secret de sa légèreté, consistent dans les faisceaux de sculpture qui enveloppent ses angles de bas en haut, s'élançant les uns du centre des autres, et diminuant à mesure qu'ils s'élèvent. Le quatrième corps, moins élégant et de dimensions réduites, laisse percer le style de la Renaissance dans les arcs semi-circulaires de ses fenêtres, dans l'architrave, dans la corniche, dans la balustrade et dans ses quatre tourelles angulaires qui cachent les escaliers conduisant à la plate-forme des cloches. Au cinquième corps reparaît l'art gothique, plus délicat, plus aérien. Les tourelles se couronnent de chapiteaux coniques terminés en spirale; des aiguilles de pierre s'élancent de la balustrade comme les fleurons d'un diadème; puis, au milieu de ce groupe de légères ciselures, surgit la pyramide octogone, creusée, transparente, hérissée de feuillages sur ses arêtes, finement brodée, qui se détache sur l'azur du ciel, et qui, depuis plus de trois cents ans, résiste au vent dont le souffle semble devoir la renverser chaque jour. »

Le portail se compose de trois grandes arcades qui correspondent aux trois nefs de l'intérieur. L'arcade du centre est plus élevée que les deux autres; au-dessus de celle de gauche devait être construite une seconde tour qui n'a jamais été commencée. Les trois portes sont richement ornées de fleurons, de guirlandes, mais on n'y voit aucune statue. L'art du sculpteur s'est borné à placer, au-dessus de la porte principale, les six figures de la Transfiguration et les bustes de Fruela et d'Alfonse le Chaste.

L'intérieur n'est pas vaste : 67 mèt. de long sur 22 mèt. de largeur; mais ses proportions exactes, les nombreuses ouvertures qui percent l'épaisseur de ses murailles, semblent accroître ses dimensions. Les piliers ont pour chapiteau une simple touffe de feuilles, les arcs s'élancent avec une majestueuse nudité, et la galerie qui entoure la nef et contourne les deux bras de la croix avec ses croisées en ogive, placées deux à deux entre chaque pilier, coupées par de frêles colonnettes, et complétées par des balcons à jour, est d'une pure et gracieuse légèreté. D'immenses fenêtres, divisées en six compartiments par des arêtes de pierre, s'élèvent au-dessus de la galerie jusqu'à la voûte, murées du côté du N., et garnies, du côté du S., de vitraux aux plus vives couleurs, entourant dans chaque compartiment l'image d'un saint.

Quatre gros piliers soutiennent les arcs de la croix ; contre l'un de ces piliers, celui qui forme l'angle de la

capilla mayor, au côté de l'épître, est appuyée, au-dessus d'un fût de colonne ayant pour chapiteau des coquilles de pèlerin renversées, une très-ancienne statue du Sauveur, contemporaine, dit-on, de l'évêque Pélage, au commencement du XIIe siècle. Quelques rares pèlerins viennent encore s'agenouiller devant cette vénérable image.

La *capilla del rey Casto*, construite par Alfonse II, au N. de la cathédrale, pour servir de sépulture à ce prince et à ses successeurs, fut démolie en 1705 et restaurée par l'évêque don Thomas Reluz. On y pénètre par un arc gothique, dont les fleurons surmontent une grille de fer d'un riche travail; un second arc qui fait suite à celui-ci est de date très-ancienne, il appartenait à la basilique primitive. L'intérieur de cette chapelle est riche; les sculptures sont élégantes et de bon goût; mais ce qui attire surtout les regards, c'est le *panthéon* des rois, monument d'ordre corinthien, placé dans la partie N. C'est un cénotaphe de pierre blanche couvert de sculptures, de moulures et d'arabesques, et renfermant neuf urnes scellées intérieurement. Sur chacune est gravé un écusson royal et au-dessus la *croix des anges*, ornement spécial à Oviedo et qui affecte la forme de la croix de Malte. Une inscription, sur l'un des côtés du cénotaphe, donne les noms des rois dont ces urnes renferment les cendres : Fruela Ier, Bermude le Diacre, Alfonse le Chaste, don Ramire Ier, don Ordoño Ier, don Alfonse III le Grand, don Garcia Ier, doña Giloyra, femme de Bermude, doña Urraca, femme de Ramire Ier, etc. Une belle grille de fer, rehaussée d'ornements et de feuillages, sépare ce panthéon du reste de la chapelle.

La *Camara Santa*, ancienne chapelle San Miguel, ouvrant au S. de la croisée, est la partie la plus vénérable de la cathédrale sous le double aspect artistique et religieux. Elle se divise en deux parties, la chapelle et le reliquaire. La chapelle forme une voûte semi-circulaire, sans jours sur les côtés, éclairée seulement, au fond, par une fenêtre percée au-dessus de l'arc surbaissé sous lequel est le reliquaire. Le long des côtés sont six piédestaux portant chacun deux statues d'apôtres appuyées aux colonnes qui supportent les arcs. Les chapiteaux de ces colonnes représentent des animaux et des oiseaux fantastiques. La partie que le reliquaire occupe est fermée par une grille de fer. On y aperçoit une armoire divisée en compartiments, et au milieu de ce sanctuaire, un coffre de bois de chêne couvert de lames d'argent, et sur lequel sont sculptées la figure du Christ, celles des apôtres, de la Vierge et de saint Jean Évangéliste. On dit que ce coffre, construit par les disciples des apôtres, fut apporté de Jérusalem en Afrique, d'Afrique à Séville, de Séville à Tolède, et enfin dans les Asturies. Nul, prétend M. Quadrado, n'a jamais osé l'ouvrir, et une mystérieuse terreur a plus d'une fois arrêté la main des prélats qui ont tenté de le faire. M. Madoz assure néanmoins qu'il a été ouvert, en 1075, en présence d'Alfonse VI et de sa sœur doña Urraca, et que les reliques de la chapelle proviennent de ce coffre. On remarque, parmi ces reliques, deux morceaux de la vraie croix, l'un des trente deniers de Judas, un morceau du cœur de saint Barthélemy, un fragment de la baguette de Moïse, une sandale du pied droit de saint Pierre, un morceau du pain multiplié dans le désert, de la manne, un débris du tombeau de Lazare, des cheveux de la Madeleine, le saint suaire du Rédempteur, etc., etc. On voit aussi, parmi les joyaux, une croix historique donnée par Alfonse le Chaste, la célèbre *croix des anges*, couverte de pierreries et portant surtout un rubis d'une rare grosseur; le travail en filigrane est d'une si exquise finesse, qu'on a supposé

qu'il devait avoir été fait par des envoyés de Dieu. Une autre croix vient de Pélage et des défilés de Covadonga ; elle est en bois ; Alfonse III la fit couvrir d'or ciselé et de pierreries. On l'appelle la *croix de la Victoire*.

Revenons à l'église. La *capilla mayor* occupe l'abside, de forme pentagone ; le retable, qui suit cette forme, est à cinq corps, divisés chacun en cinq compartiments. Les figures en relief représentent la Vie et la Passion du Christ ; au centre, est le Sauveur avec les quatre Évangélistes ; au-dessus, la Vierge entourée d'anges, et, sur le couronnement, la Scène du Calvaire et des statues occupent le sommet des pilastres. Si la sculpture n'atteint pas la perfection de l'art, on doit du moins admirer le fini et la richesse de cet immense panneau doré dont le travail a duré *près d'un siècle*, et qui a coûté des sommes énormes. Des pierres sépulcrales indiquent, dans le sanctuaire, la dernière demeure de plusieurs évêques des XVe et XVIe siècles ; un seul monument occupe une niche au-dessus de l'évangile, c'est une statue, à genoux devant un prie-Dieu, de l'évêque don Juan Arias de Villar (1490).

Entre la *capilla mayor* et le *coro* s'étend une balustrade moderne, en bronze.

Le *coro* est digne de l'église. Parmi les sculptures fort remarquables de la boiserie et des stalles, au milieu des images de l'Ancien Testament, et du filigrane délicat qui court au-dessus de la frise des dossiers, il s'est glissé deux sujets profanes qui offensent un peu la sainteté du lieu, mais qui échappent facilement à l'attention. De grandes orgues, de ce style extravagant à grandes trompettes horizontales et transversales qui semble avoir été adopté dans toutes les églises, s'élèvent des deux côtés, au-dessus de la boiserie et jusqu'au sommet des arcs. La grille du *coro* est un peu massive ; elle forme cinq arcs gothiques ornés de fleurons et de chicorées.

Le *trascoro*, l'arrière-chœur, est d'un grand luxe, mais de deux styles fort différents. Au centre s'élève l'autel de *Nuestra Señora de la Luz*, surmonté d'un riche retable tout orné de statuettes, de fleurons, d'arabesques, de niches gothiques, portant au sommet la *croix des anges*, et des deux côtés, dans deux niches entourées de portiques à colonnes et à frontons circulaires, nus et secs, deux mauvaises statues de saint Pierre et de saint Paul.

On pénètre dans le cloître par une entrée voisine de celle qui conduit à la *Camara Santa*. Ce cloître n'est pas vaste, mais gracieux et d'une riche architecture ; chaque côté se compose de quatre grandes fenêtres d'un gothique pur, à jours différents, divisées en cinq compartiments par de très-légères colonnettes ; quelques statues sont entre les piliers, et les chapiteaux offrent une succession de caprices, de feuillages, d'arabesques ou de scènes historiques un peu confuses et fort naïves, parmi lesquelles tient une place très-populaire la lutte du roi chasseur Favila, fils de Pélage, contre un ours qui l'étreignit et l'étouffa.

Il nous reste à mentionner, après la cathédrale, le couvent de *San Pelayo*, encore occupé par vingt Bénédictines, bel édifice dont la fondation remonte au Xe siècle, mais reconstruit ; ceux de *Santa Clara, del Rosario*, le collège de *San Matias*, celui de *San Vicente*, la première fondation de l'abbé Fromistano, dont il reste encore l'église, érigée en 1592, et un cloître qui mérite une visite.

On cite, à Oviedo, comme édifices particuliers, les maisons du comte de Nava, du comte de Toreno, du marquis de Campo Sagrado et du duc del Parque. On visite avec un grand intérêt la fabrique de fusils, vaste usine en plein fonctionnement et très-habilement dirigée.

La ville possède trois fontaines qui n'ont rien de remarquable, et de jolies promenades d'où l'on jouit d'une vue étendue et pittoresque. Le *Campo de San Francisco*, les allées de *Bombé* et le *Jardin botanique* sont les plus recherchées. On peut signaler encore la *Tenderina*, très-fréquentée l'hiver, et les belles avenues que forment, à leur point de départ, les différentes routes de Gijon, de Castille, de Pumarin et de Chamberi.

Celle-ci conduit en une heure (8 kil.) à *Priorio*, petit v. de 404 hab., où se trouve un établissement d'eaux thermales, nommées *las Caldas de Oviedo*, et fort estimées dans la province. Elles sont carbonatées calciques et faiblement minéralisées, mais particulièrement riches en gaz azote et oxygène. Elles ont une température de 41° C. et sont souveraines contre les douleurs arthritiques ou rhumatismales, les maladies des appareils digestif et respiratoire, celles du système osseux et diverses paralysies. Le gaz azote, qui se dégage au-dessus des sources, est employé avec succès en inhalations. L'établissement est bien installé en bains et cabinets d'aspirations. L'hôtel est bon. Il y vient, année moyenne, 1,000 à 1,100 baigneurs.

C. D'Oviedo à Gijon.

Chemin de fer, 32 kil.

La ligne qui conduit d'Oviedo à Gijon traverse, au N.-O. de la ville, une jolie campagne appartenant à la feligresia de

268 kil. (de Palencia) *Lugones*, 650 h., rencontre la rivière de *Nora* et la traverse sur un pont de fer.

273 kil. *Lugo* (1,500 h.). Au delà est le hameau de Castro, et plus loin, au haut d'une côte, la *venta de la Campana*. La ligne coupe ici une petite chaine qui se détache des monts Asturiens vers le *port de Tarna*, traverse la province du S.-E. au N.-O., et vient former le *cap de Peñas*.

283 kil. *Serin*, feligresia de 800 âmes. La voie rencontre, auprès de la route, la *venta de Puga*, passe, à la *venta de*

290 kil. *Veriña* (100 h.), auprès d'un fort, ancien édifice en ruines, qu'on attribue aux Templiers. Au delà, on traverse une plaine fertile semée de maisons de campagne, et d'où l'on commence à apercevoir

294 kil. **Gijon**, v. de 6,200 hab., située sur les pentes d'une colline entourée presque entièrement par la mer Cantabrique. C'est le chef-lieu d'une province maritime, d'un district judiciaire, la résidence d'un commandant d'artillerie garde-côte, et d'un commandant militaire. On entre à Gijon par une belle porte construite sous Charles III et nommée *del Infante*, à cause d'une inscription dédicatoire à Pélage portant ces mots : *Infans Pelagius... Senatus populusque Gegionensis...*, etc. Cette porte ouvre sur une belle rue, droite et large, nommée *la Corrida*, qui a 522 mèt. de long, et traverse toute la ville jusqu'au port. Les autres rues sont généralement droites, propres et bordées de maisons bien bâties. On cite, parmi ces dernières : l'hôtel ou palais du marquis de San Esteban ; la fabrique de tabacs, qui occupe 1,400 ouvrières, et un institut, fondé sous les inspirations de Gaspar de Jovellanos, ministre de la justice de Charles IV, en 1797, où sont enseignées les lettres, les mathématiques, les langues francaise et anglaise. L'établissement possède une belle bibliothèque. L'église n'a rien de remarquable.

Le port de Gijon est le meilleur de toute la côte ; l'entrée en est facile par tous les temps, et le fond en est bon. Des services réguliers de bateaux à vapeur, faisant escale dans les différents ports du littoral, touchent à Gijon pendant la bonne saison. La rade est vaste et protégée par les deux petits promontoires

du cap *San Lorenzo* et du cap de *Torres*. Elle présente, à marée basse, de belles plages où se promènent les nombreux visiteurs qui, pendant l'été, viennent à Gijon prendre les bains de mer.

Le commerce y est considérable ; la belle « route charbonnière » ouverte jusqu'à Langreo par M. Aguado, et maintenant un chemin de fer de 34 kil., amènent au port en quantité considérable les combustibles minéraux de ce riche bassin houiller. Les wagons arrivent jusqu'au môle où le *drop*, appareil de construction anglaise, enlève tout chargé un wagon du poids de trois tonneaux, le descend dans le navire, le décharge et le ramène à quai en moins de 2 minutes.

L'inscription de la porte de l'Infant indique que Pélage a laissé des souvenirs à Gijon. Ce n'était qu'un pauvre bourg habité par des pêcheurs, lorsque le prince vainqueur y entra, en 722, après le meurtre, par les habitants, du gouverneur maure Munuza. Pélage fut comte de Gijon avant d'être proclamé roi par les chrétiens, le lendemain de la victoire de Covadonga. (V. R. 55.)

ROUTE 8.

DE MONFORTE A VIGO.

Chemin de fer 171 kil.

Monforte (*V.* R. 6, p. 131).

La voie de fer s'embranche sur la ligne de Galice à la station de Monforte et descend par la vallée du *Cabe*, en suivant la rive dr. de cette rivière jusqu'à son confluent avec le Sil. Elle traverse celui-ci et en accompagne la rive g. jusqu'à sa jonction avec le Miño. A la hauteur de cette jonction, la voie traverse le fleuve sur un pont considérable en treillis de fer et se tient sur la rive dr. en plaçant sa première station auprès du vieux pont de

44 kil. **Orense**, V. de 5,840 hab. Une chanson populaire dit qu'on y voit trois choses qu'on ne saurait rencontrer nulle part en Espagne : le saint Christ, le pont et la *Burga*, d'où jaillit l'eau bouillante :

Tres cosas hay en Orense
Que no las hay en España :
El Santo Cristo, la Puente
Y la Burga hirviendo el agua.

La belle image du Christ, que possède la cathédrale, appartenait autrefois à la petite église du Finistère, au N. du célèbre cap de ce nom. Elle fut apportée à Orense, en 1333, par l'évêque Perez Mariño, et placée dans une chapelle auprès du maître-autel. Plusieurs retables sculptés, représentant la Passion, entourent la vaste niche où se trouve cette précieuse image, qui ne manque pas d'un certain mérite artistique, et qui est en grande vénération dans tout le pays.

Les *Burgas* (les sources), qui jaillissent à l'O., dans le bas de la ville, ont fait de tout temps sa célébrité, et lui ont donné son nom. Les Suèves l'appelaient en allemand *Warmsee* (lac bouillant), et cette étymologie d'Orense, donnée par M. Rubio, nous paraît assez acceptable. Les Burgas sont au nombre de trois, à 25 mèt. l'une de l'autre. La burga *de Arriba* (d'en haut) et celle de *Abajo* (d'en bas) fournissent chacune, en tout temps, 125 litres par minute : leur eau est amenée par des conduits dans un bassin de 100 mètres carrés. La troisième, nommée le *Surtidero*, jaillit directement, avec une assez forte émission de gaz, dans un plus petit bassin. Leur température est de 66 à 68° centig. L'eau est parfaitement limpide, d'une saveur peu différente de celle de l'eau potable ordinaire et sans aucune odeur, bien que le P. Feijoo ait dit, dans son *Teatro critico universal*, qu'elle dégageait beaucoup d'hydrogène sulfuré. L'analyse y a constaté, sur 1,000 parties d'eau, 0,220 de

carbonate de soude, 0,165 de chlorure de sodium, et 0,157 d'acide silicique. Le gaz dégagé par le *Surtidero* se compose de 14 parties d'acide carbonique, et 80 de nitrogène ou azote.

Ces sources, qui ont une grande analogie avec celle de Carlsbad, par leur chaleur, par leur abondance, et en partie par leur composition, ont reçu, quant à présent, peu d'applications au point de vue thérapeutique; mais elles servent, comme celles de Chaudesaigues et de la fontaine chaude de Dax, en France, à tous les usages domestiques, à la cuisson des aliments, aux bains et aux lessives. Le grand bassin a été transformé en lavoir public ; dans celui du *Surtidero* on trempe les oiseaux pour les plumer, les pommes de terre pour les peler, les tripes pour les blanchir, et il n'est pas étonnant que la décomposition des matières organiques produise dans ce dernier l'odeur hépatique accusée par le P. Feijoo. Le docteur Casares a dit que si toutes les sources thermales qui coulent autour d'Orense étaient réunies, elles formeraient une rivière certainement plus forte que ne l'est le Manzanarès pendant l'été. « Et cela ne prouve pas grand'chose, » ajoute M. Rubio.

Le *pont* d'Orense, situé à 500 pas au N. de la ville, à l'entrée de la route de Santiago, franchit le Miño, encaissé par les rochers granitiques qui forment la base de la montagne d'Orense. La première partie du pont, du côté de la ville, est jetée sur un ravin fréquemment envahi par les grandes eaux ; elle se compose de 3 petites arches de 11 mèt. d'ouverture. Un château la défendait autrefois. L'autre partie, le pont proprement dit, a 370 mèt. de longueur, sur une largeur de 5 mèt. Il compte 7 arches ; celle du milieu mesure 44 mèt. d'ouverture, et 38 mèt. de hauteur.

On est peu d'accord sur l'origine de ce pont, que les uns attribuent à l'empereur Trajan et dont les autres ne font pas remonter la construction au-delà du XIIIe siècle.

Orense ne présente pas, outre ses trois merveilles, rien qui mérite l'attention particulière du voyageur ; au dehors, toutefois, s'étend une agréable vallée avec des jardins, des vignes, des prairies, de beaux arbres, et quelques jolies maisons de campagne. Le climat y est variable, et peu tolérable en été.

D'assez mauvais chemins rattachent Orense à Santiago et à Pontevedra.

En quittant Orense, le chemin de fer continue à longer la rive droite du *Miño,* se tenant entre ce fleuve et le chemin de Vigo. On rencontre de nombreuses localités, parmi lesquelles les plus importantes sont

56 kil. *Barbantes* (266 hab.), où la voie traverse le Barbantiño, et une route de première classe allant d'Orense à Pontevedra.

62 kil. *Layas,* v. de 618 hab., sur un territoire un peu montueux.

75 kil. *Rivadavia,* petite V. de 1,315 hab., à laquelle on arrive par un pont de trois arches jeté sur l'Avia, affluent du Miño. Elle est dans une position pittoresque et dans une espèce de gorge que forment les deux montagnes de *Santo Domingo* et de *Santa Marta.* Le chemin de terre s'écarte de la voie en ligne à peu près directe de l'E. à l'O. par *La Cañisa* et *Puente Areas,* pendant que la voie s'éloigne vers le S. avec le Miño, traversant une campagne sillonnée de cours d'eau et rencontrant des localités peu importantes, mais nombreuses, qui donnent à la contrée un aspect très-animé. On signale successivement *Filguieras bajo* et *Filguieras alto, Angudes, El Real, Campo de Souto.* Un peu au-delà de ce dernier village, à 46 kil. d'Orense (kil. 90), un petit cours d'eau, le *Barja,* qui rejoint la rive gauche du Miño, indi-

que la frontière du Portugal, allant du N. au S. La rive gauche du Miño, nommé *Minho* par les Portugais, appartient désormais à ce royaume, dans lequel on aperçoit, 5 min. après cette limite, la petite ville de *Melgaco* et 17 kil. plus loin, à la hauteur du kil. 76, *Monçao*. Sur la rive droite, la voie franchit de nombreux affluents du Miño, notamment, à la station de *Salvatierra*, sur un pont en fer de 100 mèt., le *Tea* qui descend de *Puente Areas*. Elle rencontre *Sataos*, *Boleteanes* et

134 kil. *Angirneira*. Cette station est comme le pivot d'une courbe considérable que fait la voie, pour passer de la direction E.-O., qu'elle a suivie jusque-là, à la direction S.-N., quittant le cours du Miño pour remonter celui du rio *Louro*, dans la presque-totalité de son tracé jusqu'aux approches de la V. de Redondela. Angirneira est la station correspondante de la ville de

Tuy (5,048 hab.), située à 3 kil. à g. de la voie. C'est une très-ancienne ville, déjà renommée du temps de Pline. Elle occupe un plateau élevé, dont la base est baignée par le Miño. En face, de l'autre côté de ce fleuve, se trouve *Valencia do Minho*, place forte portugaise, également construite sur une hauteur. Les deux villes sont à une petite portée de canon l'une de l'autre. Tuy est bien bâti; la plupart des cours de ses maisons sont plantées d'arbres; ses rues sont régulières et bien pavées; elle a de jolies promenades, l'une surtout, sur la muraille, au N.-E. de la ville. La cathédrale (*la Asuncion de Ntra Sra*) offre l'apparence d'un château-fort; on y remarque la *silleria* du chœur et les clochers. Le climat de Tuy est délicieux, et la campagne voisine de la ville, les bords du Miño, sont semés d'une multitude de charmantes habitations.

A Angirneira, le chemin de fer prend la vallée du Louro dont il remonte la rive g., à côté de la route de terre de Tuy à Vigo. Il rencontre

146 kil. *El Porrino*, v. de 132 hab., dans une belle plaine, sur la rive g. du Louro. La route de terre s'éloigne à g. pour atteindre Vigo plus directement. La voie de fer continue à remonter la vallée peuplée de nombreux villages, et, par un grand détour, atteint

160 kil. *Redondela*, V. de 2,600 hab., située au fond de la rade de Vigo, avec un petit port où la mer pénètre aux heures du flux. Ce port ne reçoit que des caboteurs de petit tonnage et des bateaux de pêche. La voie côtoie la rive orientale de la rade, ayant en vue la jolie baie que forme la mer au-delà de Redondela et dans laquelle est établi, sur une île, le lazaret de Saint-Simon. Un passage étroit, formé par les deux pointes de Randa et de Bestias, semble fermer cette baie, et la séparer de la rade de Vigo, qui se développe à dr. dans sa magnifique étendue. A g. passe la route venant de Pontevedra. La voie traverse dix villages qui se succèdent comme un long faubourg, et s'arrête à l'entrée de la ville, auprès de la porte de *Gamboa* et derrière le faubourg de l'*Arenal*.

171 kil. **Vigo.** — Un service de bateaux à vapeur partant de Saint-Nazaire deux fois par mois, fait escale à Vigo, Lisbonne et Cadix. — V. de 5,520 hab., ch.-l. d'un district judiciaire et d'un arrondissement naval, relevant de la province administrative de Pontevedra, de la capitainerie générale de la Corogne et du diocèse de Tuy.

M. Olivier Merson, auteur du *Guide du voyageur à Lisbonne*, décrit dans les termes suivants l'aspect de Vigo, vu de la rade, à l'arrivée du bateau à vapeur : « Qu'on se figure une ville couvrant le versant d'une montagne, des maisons assises tout le long de la plage, une baie se prolongeant fort loin, fermée de tous côtés par des montagnes,



orique de
ec soin et
e sévérité

la princi-
ıronne le
mmée *El*
it encore
. des rues
avées de
ɔrdées de
règles les
gnement.
prison; à
trouve la
z propre
ientôt les
ville.
remparts
ut gravir
difficile,
endant, à
belle, et
se four-
lons, sur
sur les
dont les
n instant
reuse.
remparts
ı s'étend
soit qu'il
soit qu'il
érieur de
ifications
! Quelle
e tableau

s admiré
qu'on est
visite le
visite ne
Ces quel-
ces bas-
brasures
méchants
s les plus
mais été
les plus
des cita-
téresser,
château
le, dans

que la fro
du N. au
nommé *M*
appartien
dans lequ
cette limit
et 17 kil.
kil. 76, *M*
la voie fra
du Miño,
Salvatier
100 mèt.
Puente A
Boleteane
134 kil
est comr
considéra
passer de
a suivie ju
quittant l
monter c
presque-t
qu'aux a
dela. An
responda
Tuy (5
à g. de la
ville, déj
Pline. El
dont la b
En face,
se trouve
forte po
struite su
villes so
non l'un
bâti ; la
maisons
rues sont
elle a de j
tout, sur
la ville.
de Ntra
château-f
silleria d
climat de
campagn
bords d
multitud
tions.
A An
prend la
remonte

chargées d'une riche et énergique végétation ; qu'au sommet de cette cité on installe un château-fort ; qu'en face l'on bâtisse une autre petite ville ; que l'on meuble tous les côteaux, collines ou montagnes en scène de villages, de maisons et de jardins ; que l'on étende entre les deux villes une vaste nappe d'eau unie comme le ciel, bleue comme le ciel, tranquille et limpide comme le ciel, et l'on aura Vigo à dr., Cangas à g., tout autour la plus belle, la plus sûre et la plus imposante rade du monde.

« Vigo s'élève en amphithéâtre, d'étage en étage, jusqu'au sommet d'une haute colline. C'est un fouillis de maisons blanches, bariolées de vert et de rouge, qui se trouvent là sans savoir pourquoi, sans rime ni raison. La ville commence par une route, celle qui mène à Santiago, ombragée de beaux et grands arbres, et finit par un couvent et des palmiers. Tout cela est surmonté d'un château-fort, et la ville, le couvent, la route et la citadelle se détachent en teintes vigoureuses de lumière et d'ombre sur les tons doux et violacés des montagnes du fond.

« En face, Cangas baigne le pied de ses blanches maisons dans le bleu de la mer, que sillonne une nuée d'embarcations, légères comme des oiseaux. A gauche s'étend la rade proprement dite, défendue de tous les vents par les hautes montagnes qui lui servent de ceinture, et, de plus, garantie des caprices furieux de l'Océan par les îles Corregos, qui en ferment l'entrée.

« A notre droite, la rade se déroule au milieu de plusieurs plans de collines verdoyantes, et se prolonge, par une profonde et inégale échancrure, à plusieurs kilomètres dans le continent. Derrière la première de ces collines les navires viennent en quarantaine. Là aussi est placé le Lazaret.

« ... L'église de Vigo, dit plus loin le même auteur, est construite dans le style grec, et l'ordre dorique de l'intérieur a été étudié avec soin et avec un grand sentiment de sévérité par l'architecte. »

La citadelle, qui forme la principale défense de Vigo, couronne le sommet d'une colline nommée *El Castro*. « On y parvient, dit encore M. Merson, en gravissant des rues étroites et tortueuses, pavées de larges dalles de granit, bordées de maisons bâties contre les règles les plus élémentaires de l'alignement. On passe auprès de la prison ; à quelques pas de là, se trouve la caserne, bâtiment d'assez propre apparence ; on dépasse bientôt les dernières maisons de la ville.

« Avant d'atteindre les remparts du château *del Castro*, il faut gravir longtemps encore une côte difficile, abrupte et rocheuse. Cependant, à bien prendre, la route est belle, et les regards s'arrêtent sans se fourvoyer jamais, dans les vallons, sur les croupes des collines, sur les sommets des montagnes, dont les lignes varient d'instant en instant de la manière la plus heureuse.

« Arrivé enfin sur les remparts *del Castro*, quel panorama s'étend autour du spectateur, soit qu'il regarde la rade de Vigo, soit qu'il plonge des yeux dans l'intérieur de la Galice, au milieu des ramifications de la Sierra Cantabrique ! Quelle plume pourrait dessiner ce tableau et peindre cette scène !

« Après avoir longtemps admiré le merveilleux panorama qu'on est venu chercher si haut, on visite le château *del Castro*. La visite ne saurait durer longtemps. Ces quelques murailles branlantes, ces bastions crevassés, ces embrasures égueulées, ces deux ou trois méchants canons juchés sur les affûts les plus vermoulus qui aient jamais été conservés sur les remparts les plus frangés de la plus lézardée des citadelles, tout cela ne peut intéresser, et l'on quitte bientôt ce château qu'un des cicerones appelle, dans

son orgueil de Gallego, *un fuerte imprenable.* »

Vigo est entouré de mauvaises murailles en maçonnerie avec six portes. La puerta *del Sol* et la puerta *del Placer* ouvrent sur les routes qui conduisent à Porriño et de là à Orense; de la puerta de *Falperra* se détache le chemin de Tuy, et de celle de *Gamboa* la route de Pontevedra. La défense de l'enceinte est complétée par des batteries et par les châteaux de San Julian et de San Sebastian, de beaucoup moindre importance que celui de Castro.

Il entre dans le port, année commune, 600 navires jaugeant ensemble près de 35,000 tonneaux, et les articles qu'ils importent, soit de l'étranger, soit spécialement de l'Amérique, soit par le cabotage, représentent une valeur de huit millions et demi de réaux; l'exportation atteint un peu plus de la moitié de ce chiffre.

La rade a environ 30 kil. de profondeur au-delà de Vigo; elle se rétrécit entre les deux pointes de Randa et de Bestias, et forme cette vaste baie sur l'un des côtés de laquelle se trouve la petite ville de *Redondela,* et qui constitue le refuge le plus sûr et le plus paisible de tout le littoral espagnol.

ROUTE 9

DE MEDINA DEL CAMPO A ZAMORA.

Chemin de fer. — 90 kil. Prix : 1re cl. 42 réaux 25 c.; 2e cl. 32 r. 50 c.; 3e cl. 21 r. 75 c.

Le chemin de fer de Zamora s'embranche à Medina del Campo sur la ligne du Nord (V. R. 1, p. 33), passe au N. de cette ville, où il coupe à niveau la *carreterareal* des Asturies, allant de Madrid à la Corogne. Un peu plus loin il traverse le *Zapardiel* sur un pont en fer de 40 mèt., laisse à dr., sur une hauteur, le hameau de *Dueñas*, où exista un château qui fut habité par Philippe le Beau et Jeanne la Folle.

11 kil. *Villaverde,* v. de 600 hab., situé dans la plaine, à 2 kil. à g. de la voie, et entouré de vignobles qui produisent un vin blanc très-estimé.

17 kil. *Nava del Rey*, jolie ville de 6,200 hab., située également à g., à une petite distance de la voie. Elle possède une belle église romane, dans laquelle on remarque une sacristie de très-bon style. Le territoire est très-fertile, surtout pendant les années pluvieuses; il produit du vin blanc que l'on compare à celui de Jerez.

La voie parcourt les vignobles de Nava del Rey, et traverse à niveau une route qui conduit de Valladolid à Salamanca.

28 kil. *Venta de Pollos*, v. de 800 hab., à 1 kil. à g. de la station.

On franchit la rivière de *Trabancos* sur un pont en fer de 35 mèt., et au delà la voie parcourt une forêt considérable de chênes verts nommée le *Monte de Cubillejas*, d'une étendue de 35 à 36 kil. carrés. Au-delà de cette forêt, on aperçoit à dr., sur une colline, une grande habitation blanche sans apparence; c'est le château de la marquise de la Espeja, propriétaire de cette forêt et de presque tout le pays d'alentour.

39 kil. *Castro-Nuño*, petite ville de 2,400 hab., située à 3 kil. de la station à g., dans une riante position, sur les pentes d'une colline et au centre d'une plaine très-cultivée que parcourt le Duero. La voie traverse ce fleuve sur un pont en fer de 250 mèt., en 6 travées assises sur piles tubulaires.

On parcourt de nouveau une grande forêt de chênes nommée le *Monte de Cubillas*, et appartenant, comme la précédente, à la marquise de la Espeja. Le Duero coule à g. et suit la même direction que la

voie, qui le domine du haut de remblais importants.

49 kil. *San Roman*, v. au-delà duquel on traverse le *Hornija*, sur un pont de 35 mèt., puis le *Bajoz*, dont le cours forme la limite entre les provinces de Valladolid et de Zamora.

58 kil. **Toro**, V. de 8,700 âmes, située sur la rive dr. du Duero et à dr. de la station, à l'extrémité méridionale d'une immense plaine limitée par le cours de ce fleuve, et que les anciens ont nommée les *Campos de Toro*.

Toro est entouré d'un mur en terre percé de six portes, lesquelles appartiennent à des époques différentes, et offrent un aspect quelque peu monumental. On y compte 2,100 maisons et 5 places principales, parmi lesquelles la *plaza de la Constitucion* se signale par deux lignes de galeries servant de promenade, et par la Maison de ville, dont l'entrée est d'un aspect grandiose. La *place de San Francisco*, où se trouvent les ruines d'un ancien couvent de franciscains, est vaste et plantée d'arbres, avec plusieurs rangées de bancs de pierre. Sur cette place est le cirque des Taureaux, qui peut contenir 4,000 personnes. Sur la *plaza del Mercado* on remarque la *Tour de l'Horloge*, beau monument s'élevant au-dessus d'un arc de 10 mèt. de hauteur, sur 7 mèt. d'ouverture. Le troisième étage de la tour forme une galerie en pierre sculptée, avec des pyramides aux quatre points cardinaux, et une coupole sous laquelle est la cloche.

Le seul édifice de quelque intérêt que l'on rencontre dans la ville est un ancien palais gothique appartenant au duc d'Albe, et dont la façade est encore fort belle. Les églises sont nombreuses, mais sans aucun intérêt ; on en compte 16, et 12 couvents plus ou moins ruinés aujourd'hui.

Une route qui traverse le Duero, sur un beau pont de 20 arches, relie Toro à Salamanca, par Fuente Sauco.

Toro s'est trouvé mêlé aux évènements historiques du règne de Don Pedro le Cruel, et son nom a souvent retenti dans les troubles politiques du moyen âge. Lorsque Ferdinand le Grand partagea ses États entre ses enfants, il donna aux infantes Elvire (*Jeloira*) et Urraca tous les couvents, afin qu'elles pussent y passer les années qui précéderaient le mariage, et de plus il assigna Zamora à doña Urraca et Toro à doña Elvire.

Toro fut fréquemment habité par des rois ; c'est là qu'Alfonse XI, surnommé *le Vengeur*, ayant attiré, en 1327, l'infant don Juan *el Tuerto*, l'un de ses tuteurs, le fit assassiner avec deux chevaliers qui l'accompagnaient, déclarant au peuple, le lendemain, qu'il l'avait convaincu de traitrise. Don Pedro le Cruel, don Henri de Transtamarre, vinrent successivement à Toro ; les Cortès du royaume y furent plusieurs fois convoquées et y décrétèrent un corps de lois municipales qui ont conservé le nom de *Leyes de Toro*. Dans l'une de ses réunions, en 1515, cette assemblée proclama rois de Castille Jeanne la Folle et son époux Philippe Ier, sous la régence de Ferdinand le Catholique. Ce fut l'un des derniers évènements qui signalèrent la ville de Toro, restée obscure depuis lors, et ne prenant aujourd'hui qu'une faible part au mouvement commercial et industriel de cette partie de l'Espagne.

La plaine de Toro est cependant renommée par sa fertilité et par l'excellence des grains qu'elle produit ; les collines qui avoisinent la ville sont surtout célèbres par la qualité des fruits de toute nature qu'on y récolte. Protégés du côté du N., parfaitement exposés au soleil du midi, les versants de ces collines ont été surnommés la Côte d'Or (*cuesta de oro*). Ce nom provient autant de la richesse et de l'abondance

des produits, que de la couleur rougeâtre des terrains.

A la sortie de la station de Toro, on retrouve le Duero coulant à g., au pied des collines, dans lesquelles la voie pratique des tranchées considérables. Les bords du fleuve sont plantés de grands arbres, et sur les versants, à droite, on remarque les nombreux jardins plantés de figuiers, de pêchers, d'amandiers et de cerisiers, dont les fruits sont expédiés jusqu'à Madrid. On traverse un bois considérable de pins pignons, puis une forêt de chênes d'assez mauvaise venue, nommée le *Monte de la Reina*. Le Duero s'éloigne à dr. Son cours est marqué par de beaux groupes de verdure, et, dans la plaine qu'il parcourt, on remarque quelques villages peu importants. La campagne au delà est très-étendue.

79 kil. *Correses*, v. de 800 hab., entouré de plantations de vignes. Au delà on traverse une grande campagne sans perspective, et quelques prairies. La voie franchit la rivière de *Valderaduey*, sur un pont en fer de 35 mèt., à 3 kil. avant Zamora. La station d'arrivée se trouve dans une vallée, à 2 kil. de la ville, qui occupe une hauteur à gauche.

90 kil. **Zamora** (*Omnibus* de la station au centre de la ville), V. de 12,400 hab., d'origine fort ancienne. Les Maures l'occupèrent dès les premiers temps de leur conquête. M. de Laborde prétend qu'ils l'avaient nommée *Medina to Samurâh*, « la ville aux turquoises », en raison du grand nombre de ces pierres précieuses qu'on trouvait dans les environs. Cette interprétation est un peu forcée, et Samurâh serait tout simplement le nom du vêtement de fourrure que portent surtout les Basques, les Maragatos et les muletiers, la *zamarra*.

Souvent prise et reprise par les Maures et par les Castillans, Zamora fut fortifiée par ceux-ci de telle sorte que de nombreuses tentatives des premiers ne parvinrent pas à la réduire : elle fut surnommée Zamora la bien murée. C'était une des clefs du royaume de Léon, et l'on comprend qu'elle fût de siècle en siècle le but des efforts des califes. Le terrible Almanzour parvint à s'en rendre maître, en 984, et la rasa ; mais la résistance fut telle qu'il en resta ce dicton populaire : « Zamora n'a pas été prise en une heure. » Le roi Ferdinand le Grand en releva les murailles, et la donna à l'infante Urraca, lors du partage qu'il fit de ses États entre ses enfants. C'est sous les murs de Zamora que se passèrent ces drames héroïques racontés par les chroniques du Cid, la mort du roi don Sancho et le combat en champ clos des fils d'Arias Gonzalo, défenseurs de la ville, contre Diego Ordoñez de Lara, champion de l'armée royale. Zamora, cédée par doña Urraca au roi, redevint ville de Castille jusque vers le commencement du XVI[e] siècle, où elle fut prise un instant par le roi de Portugal, en guerre avec la reine Isabelle la Catholique. Depuis lors elle n'a joué aucun rôle dans l'histoire du pays ; elle fut occupée par les Français après la bataille de *Medina de Rio Seco*.

Il subsiste encore, autour de Zamora, une forte muraille en pierre de forme très-irrégulière, assise sur le rocher, présentant une multitude d'angles et de renfoncements. A l'extrémité S.-O. de la ville est une citadelle dans l'enceinte de laquelle se trouvent la cathédrale, le palais épiscopal, et tout auprès les ruines d'une vieille maison qu'habita le Cid. Ce sont à peu près les seuls édifices dignes d'attention, sauf encore le vieux palais de doña Urraca, où l'on voit un buste mutilé de cette princesse. Mentionnons aussi une jolie promenade sur les remparts, avec une vue très-étendue sur la campagne et sur le faubourg de San Lazaro ; et enfin le pont du

Duero, belle œuvre de 16 arches, en pierre de taille et d'une grande solidité.

La cathédrale, placée sous l'invocation de la *Transfiguration de Notre-Seigneur*, est d'une grande simplicité et d'une remarquable pureté architecturale. Le style dominant est le style roman, et la cathédrale de Zamora est digne, à cet égard, des plus belles églises françaises de cette époque. Il est à remarquer, à ce propos, que l'évêque qui fonda la cathédrale de Zamora était du Périgord, et que ce fut lui qui introduisit le style roman dans cette région de l'Espagne. L'arc de l'entrée du côté méridional et la coupole du transsept en sont les parties les plus dignes d'attention. Le retable, beau travail en marbre blanc, encadré de colonnes de marbre rouge, avec des ornements en bronze, représente la Transfiguration. Le chœur est entouré d'une belle boiserie en noyer où sont sculptés, au-dessus de chaque stalle, les patriarches, les apôtres, les évangélistes, avec des inscriptions tirées des saintes Écritures. Dans l'une des chapelles on signale une momie parfaitement conservée, trouvée au couvent de *Moreruela*, et qu'on croit être le corps de la fondatrice inconnue de ce couvent.

Des routes conduisent de Zamora à Benavente (R. 67), à Salamanca (R. 68), aux bains de Ledesma (R. 69), et à la frontière de Portugal (R. 66), par Braganza. Elles traversent des pays très-accidentés, et sont généralement peu praticables.

Un chemin de fer est projeté de Madrid à Medina del Campo, par Ségovie, et ensuite entre Zamora et Astorga, par Benavente et la Bañeza. Il suivrait une ligne à peu près droite, qui éviterait ainsi le détour par Venta de Baños et Léon, et raccourcirait de 110 kil. le trajet total entre Madrid et la Galice.

ROUTE 10.

DE MEDINA DEL CAMPO A SALAMANCA.

Chemin de fer. — 77 kil.

Le chemin de fer de Salamanca s'embranche à *Medina del Campo* sur la ligne du Nord (*V.* R. 1, p. 33) et passe à l'E. de cette ville, autour de laquelle il décrit une grande courbe, à 2 ou 300 mèt. de distance, en parcourant une plaine de terres à blé où elle rejoint l'ancienne route.

12 kil. *El Campillo*, v. de 350 h., vignes nombreuses produisant un vin de qualité moyenne. Grandes cultures et troupeaux de bêtes à cornes et à laine. A g. le v. de *Braojos*.

22 kil. *El Carpio*, bourg de 1,200 hab., situé au milieu de la plaine à 2 kil. La station est à g., ombragée par quelques pins parasols. *El Carpio* était le principal apanage des comtes de ce nom ; on y voit un palais qui leur appartient, et les ruines d'une église d'ancienne date, où subsiste une crypte servant à leur sépulture. Dans le bourg s'élève une tour carrée qui date, dit-on, de l'époque arabe ; elle est entourée de ruines. A 2 kil. environ d'El Carpio, le chemin franchit la rivière de *Trabancos*, sur un pont en treillis de fer. A dr. à 2 kil. on aperçoit *Fresno el Viejo*, petite V. de 1,100 hab. avec une grande église.

33 kil. *Cantalapiedra*, V. de 1,600 hab. à 1 kil. à g. sur une route de Medina à Peñaranda. La station est à g. avec les ateliers et les magasins de la Compagnie. Cantalapiedra était autrefois fortifiée ; il s'y trouve quelques fabriques de toiles. On parcourt, dans des tranchées de terres blanches et poudreuses, une grande plaine pelée et inculte, au fond de laquelle se présente une gorge montagneuse plantée de chênes et de

sapins. On rencontre, à l'issue de cette gorge, le ruisseau de *Guaraña*, que la voie franchit sur un pont de fer ainsi que le *Cotorillo*.

13 kil. *La Carolina*, v. de 200 h., à quelque distance de la voie, dominé par deux collines; pauvre et misérablement construit; le sol est dans l'état d'abandon le plus complet. Bois de pins et de chênes chétifs et clair-semés,

53 kil. *Pedroso*, 60 maisons mal bâties, 250 h. Le v. est un peu avant la station à g., dans un bouquet de peupliers et d'aulnes.

65 kil. *Gomecello*, 150 h. Le v. est à 1 kil. avant la station.

70 kil. *Moriscos*, 40 maisons à 500 mèt. à dr., communiquant à la voie de fer par un chemin de piétons. L'eau y manque, et les habitants n'ont que celle qu'ils recueillent dans quelques citernes. Le parcours est sans aucun intérêt jusqu'à

77 kil. **Salamanca**. Vaste station dans une belle position, à 800 mèt. de la ville qu'elle domine. Service d'omnibus des divers hôtels. — V. de 15,800 hab.; elle a reçu les titres de *muy noble y muy leal*, comme la plupart des villes d'Espagne; mais elle doit en outre à ses richesses monumentales le surnom de *Petite-Rome*, et à son université célèbre celui moins vulgaire encore *de Mère des vertus*, *des sciences et des arts*. La ville, située sur la rive droite du *Tormes* et dans une espèce d'enfoncement, est encore entourée d'anciennes murailles percées de neu portes, parmi lesquelles la *puerta de San Pablo* est remarquable par les statues dont elle est ornée. La *puerta del Rio* débouche vers le pont jeté sur le Tormes, au S. de la ville, et qui est une des antiquités les plus curieuses de Salamanque. Il se compose de 27 arches, et mesure plus de 400 mèt. de long, sur une largeur de 3 mèt. 1/2, qui paraît commune à tous les anciens ponts de l'Espagne. Le style en est le même que celui de l'aqueduc de Ségovie et des ponts de Merida, d'Alcantara, et autres de l'époque romaine. La date de sa construction est inconnue, mais on sait qu'il a été réédifié sous Trajan, et plus tard sous Adrien.

Les maisons de la ville sont généralement anciennes; presque toutes ont appartenu aux plus grandes familles du royaume; on signale parmi elles la *casa de las Conchas*, appartenant au marquis de Valdecarzana. On la nomme ainsi en raison de la grande quantité de coquilles de pèlerins sculptées en relief sur sa façade. Le patio ou cour intérieure se distingue par une grande richesse d'ornements, parmi lesquels des têtes de chiens portant des écussons fleurdelisés de modèles différents. On remarque aussi la *casa de la Sal*, dont le patio est entouré de belles colonnes, et orné de riches médaillons dans le style de la Renaissance; les maisons du comte de Garcigrande, des Maldonados, des Espinosa, du marquis de Alenarza et du comte de Monterey.

Parmi les rues, qui sont tristes, un peu désertes, avec des trottoirs où l'on rencontre souvent des dalles tumulaires, la rue qui a le caractère le plus local est *la Rua*, avec ses boutiques d'orfèvres, de libraires, et ses *portales* (arcades). La plus belle est la rue de Zamora qui est droite et large, et qui traverse une partie de la ville, depuis la porte de Zamora jusqu'à la *plaza Mayor*. Celle-ci, justement renommée en Espagne, est un vaste espace carré entouré d'un portique de 90 arcades, sous quelques-unes desquelles débouchent les rues de la ville, et dont les tympans renferment des médaillons représentant la série des rois et des hommes célèbres de l'Espagne. Les maisons sont toutes pareilles, à trois étages, avec une balustrade au-dessus de l'architrave. Sur un des côtés est l'hôtel de ville, dont la façade, ornée de colonnes

corinthiennes, présente les deux bustes en pierre de Charles IV et de la reine Marie-Louise. Cette belle place est du reste presque moderne; elle a été commencée en 1720, et terminée en 1735, sous le règne de Philippe V. Elle servait autrefois pour les courses de taureaux. L'arène a été transformée en un square planté d'arbustes et garni de fleurs. La *plaza* des taureaux est maintenant près du chemin de fer, et peut contenir 6,000 spectateurs.

Salamanque est remarquable par ses monuments qui sont nombreux, par la pureté du style architectural, par l'état de conservation qu'ils présentent; mais une particularité surtout ajoute au charme que le visiteur éprouve en les étudiant, c'est l'aspect de la pierre employée à ces édifices. Elle est rose plutôt que jaune, d'un grain très-fin, facile à tailler, et se durcissant ensuite au contact de l'air, très-favorable par conséquent au travail du sculpteur, et reflétant sous les rayons du soleil des tons dorés qui retiennent le regard. On remarque, parmi les chefs-d'œuvre de l'architecture que possède la ville, l'édifice nommé l'*Arzobispo;* il fait partie du grand collège de ce nom, et il est occupé par le collège des nobles irlandais. C'est un monument somptueux; la façade présente un aspect grandiose, les deux galeries du patio principal sont d'une élégance et d'une délicatesse remarquables. La chapelle possède un retable dont la peinture et la sculpture sont, dit-on, de Berruguete et de Michel-Ange.

La **cathédrale** est une œuvre majestueuse dont la construction a été commencée en 1513, et continuée, jusqu'en 1734, dans le style gothique moderne. Elle occupe un plan à peu près carré de 49 mèt. de long, sur 50 mèt. de large. Le portail, d'un magnifique travail, forme trois entrées; celle du milieu est divisée en deux par une colonnette sur laquelle est placée une statue de la Vierge, au-dessous de deux demi-reliefs représentant la Naissance du Sauveur et l'Adoration des Rois. Les deux autres portes sont décorées d'une manière semblable; l'une d'elles, nommée la *puerta de las Palmas*, est surmontée d'un demi-relief représentant l'Entrée de Jésus-Christ à Jérusalem. La tour qui s'élève au-dessus du portail a été construite par l'architecte Churriguera, dont les travaux quelque peu extravagants ont créé en Espagne une école qu'on a nommée *churrigueresque*. Il est difficile du reste d'apprécier, à propos de la tour de Salamanque, le goût du constructeur, car, lors du tremblement de terre de Lisbonne, en 1755, l'administration de la ville, redoutant une semblable catastrophe, prit l'étrange détermination de soutenir la tour par une enveloppe de maçonnerie. Elle renferme une cloche du poids de 23,600 kil. Les proportions intérieures de l'église sont remarquables, les piliers d'une grande solidité, les voûtes élancées et hardies. L'ornementation se compose d'un grand nombre de statues, de bas-reliefs, de fleurons d'une grande délicatesse, d'une série de médaillons représentant des saints et des hommes illustres, et d'une belle ligne de balcons sculptés courant au-dessus des arcs de la grande nef; les *respaldos* ou extrados du *coro* sont couverts de constructions et d'ornements d'un goût douteux; la boiserie et les stalles sont sans intérêt; mais les orgues sont fort belles. Il existe dans le chœur, deux statues de *saint Jean* et de *sainte Anne*, dignes d'attention, et qui sont attribuées à Juan de Juni, auteur de *la Piedad* de la cathédrale de Ségovie. On remarque, parmi les richesses du trésor, une *custodia*, œuvre d'orfèvrerie d'un grand mérite.

La vieille cathédrale, située à une petite distance de la basilique moderne, est un édifice simple, massif, à moitié fortifié, qui paraît apparte-

nir au commencement du XIIe siècle. Il est humide et négligé. Le retable, formé d'un ensemble de tableaux sur bois représentant la Vie du Christ, mérite une mention.

Le *Colegio Viejo* date de 1410; il a été reconstruit, en 1760, sur les dessins d'Hermosilla, et compte au nombre des beaux monuments de Salamanque. On y signale : le cloître, formé de deux galeries, l'une dorique, l'autre ionique ; l'escalier principal, construit dans le même style et avec la même magnificence que le célèbre escalier du palais de Madrid ; les salles, dans l'une desquelles est une boiserie, ornée d'une riche collection de miniatures de Chine envoyée par un évêque des Philippines, ancien élève du collège. Les galeries de cet édifice sont occupées aujourd'hui par le musée provincial. L'église possède d'anciennes peintures de Fernando Gallegos, surnommé le *Van-Eyck* espagnol, né à Salamanque.

Le couvent de *Santo Domingo*, belle construction faite à plusieurs époques, présente par conséquent plusieurs genres d'architecture. L'église, en forme de croix latine, et dans le style gothique moderne, offre un joli portail couvert d'enjolivements et de statues. L'intérieur est vaste; on est presque étonné de n'y pas rencontrer l'obstacle habituel formé par le coro. Celui-ci est installé au-dessus d'une voûte mi-plate, placée au-dessus de l'entrée, et dont la forme hardie attire l'attention. Le cloître est orné d'une grande profusion de figures, de médaillons, de bas-reliefs et de gracieuses arabesques. L'escalier principal, la sacristie, la bibliothèque, sont dignes d'attention.

Le *collège des Jésuites*, aujourd'hui occupé par un séminaire, mérite aussi une visite. Le portail de l'église, formé par six grandes colonnes corinthiennes, est surmonté d'un beau médaillon représentant l'Ascension de Notre-Seigneur.

Le collège des ordres militaires *de Calatrava* a été fondé par Charles-Quint; la façade est grandiose, et l'on remarque, dans l'intérieur, un magnifique escalier.

Il y a encore à Salamanque 24 paroisses, qui n'ont en général qu'un faible mérite artistique; on en cite deux, *San Martin* et le *Santi Spiritus*, dont les portails sont d'un style gracieux et délicat qui rappelle le genre de Berruguete. Sur le premier existe un haut-relief qui représente saint Martin partageant son manteau.

On a compté jusqu'à 20 couvents de différents ordres; le plus remarquable est celui des Augustines-Récollettes de Monterey, dont l'église attire l'attention, aussi bien par son architecture, que par les sculptures et par les tableaux dont elle est ornée.

L'Université se fait gloire d'une très-ancienne origine; son histoire se lie à celle de la littérature en Europe et dans la Péninsule. Au XIIe siècle déjà, on professait dans la vieille cathédrale. Alfonse IX, roi de Léon, donna un grand développement aux études qui, avant lui, étaient presque exclusivement ecclésiastiques, et fonda l'Université, à laquelle Ferdinand III concéda d'importants privilèges. Alfonse X lui accorda une protection toute particulière, y créa de nouvelles chaires qu'il dota de son propre trésor. Au XIVe siècle, elle était citée au second rang parmi les quatre grandes universités de l'Europe : Paris, Salamanque, Oxford et Bologne. Elle atteignit, au XVIe siècle, la plus haute période de sa célébrité. Elle compta jusqu'à 10,000 étudiants; les familles les plus illustres du royaume y envoyaient leurs fils; on y venait de tous les pays de l'Europe; ses recteurs étaient les hommes les plus éminents du pays, et l'on cita parmi eux des princes de race royale. Il en est sorti des travaux d'une grande importance; ses professeurs concoururent, sous Alfonse X, à la rédac-

tion des *Tables Alfonsines* et du célèbre code des *Siete Partidas;* la médecine dut à ses docteurs la traduction des *Œuvres arabes* d'Avicenne, l'Averrhoès, et les *Commentaires* le Galien; Christophe Colomb vint consulter ses professeurs en astronomie sur ses projets de recherche l'un nouveau monde. Au XVe siècle, Paris lui demanda Pedro Ciruelo comme professeur de mathématiques, et Bologne, Bartolomé Ramos comme professeur de musique. Au XVIe siècle, on y enseignait le système de Copernic, réputé hérétique dans la plupart des autres pays. Lors du schisme d'Avignon, les papes Urbain et Clément portèrent certaines questions devant l'Université de Salamanque, et se soumirent aux solutions qui en émanèrent. Le haut rang des personnages qui la consultaient prouve l'importance qu'on attachait à ses ugements.

L'enseignement de l'Université de Salamanque, bien déchu de ce qu'il était autrefois, comprend aujourd'hui les chaires de philosophie, de littérature générale, de chimie générale, le physique appliquée, d'économie politique, de droit public et administratif, de langue grecque et d'histoire naturelle. Dans un institut annexé à l'Université, on enseigne le latin et l'espagnol, la géographie, l'histoire générale et celle de l'Espagne, la morale et la religion, la psychologie et la logique, les éléments de physique, d'histoire naturelle, les mathématiques élémentaires, la langue française, la rhétorique, la poétique, la mécanique rationnelle. La faculté de jurisprudence comprend histoire et les éléments du droit romain, le droit civil, criminel et commercial de l'Espagne, les institutions du droit canon, les codes espagnols, la discipline ecclésiastique, les collections canoniques, la pratique du barreau. Le recteur de Université reçoit 26,000 réaux d'appointements, les professeurs 12,000, secrétaire 8,000.

L'Université se compose de deux édifices désignés sous le nom de grandes et petites écoles. L'entrée principale, construite sous le règne des rois catholiques, présente une façade toute sculptée portant l'écu des armes royales et des médaillons à l'image des rois. C'est une œuvre achevée et parfaite dans le style plateresque, chargée d'une infinité de détails, exécutés avec un grand talent et une rare délicatesse. Les grandes et petites écoles sont distribuées autour de cloîtres élégants, et des peintures de grand mérite, exécutées par des artistes en renom des écoles espagnole et italienne, ornent quelques-unes des salles. La statue en bronze de Fray Luis de Leon, sur un haut piédestal de marbre blanc, occupe le centre du *patio* des petites écoles. La bibliothèque possède environ 60,000 volumes.

Nous passerons rapidement sur les faits de l'histoire particulière de Salamanque, sur son origine des plus anciennes, romaine ou carthaginoise. Salamanque fut longtemps sous la domination des Arabes, jusqu'à la conquête d'Alfonse le Grand; le calife Modhafer la prit et la rasa; Alfonse VI et ses successeurs la réédifièrent, et les rois catholiques la firent grande et riche. Voisine du Portugal, elle fut souvent victime des dissensions qui éclatèrent entre les deux pays, et servit de point d'appui aux opérations qu'ils entreprirent l'un contre l'autre.

Junot y passa le 12 novembre 1807, conduisant son armée en Portugal; sir John Moore y vint un an après, hésitant, en présence de l'occupation de Madrid par Napoléon, et de la marche de l'armée française, sur la direction que devait prendre sa retraite vers les côtes de l'Océan. Plus tard, Salamanque fut le centre des opérations du maréchal Masséna avant et après la bataille de Fuentes de Oñoro. Marmont en fortifia les couvents pour donner à l'armée un point de résistance après la reddition

de Ciudad-Rodrigo. C'est sous les murs de Salamanque, à 6 kil., qu'eut lieu, le 21 juillet 1812, cette bataille des *Arapiles*, dont le résultat funeste et imprévu commença la ruine des affaires françaises en Espague.

De Salamanca aux bains de Ledesma, R. 69; — à Plasencia, R. 71.

ROUTE 11.

DE SALAMANCA A LA FRONTIÈRE DE PORTUGAL.

Chemin de fer, 113 kil.

Un chemin de fer est concédé entre Salamanca et la frontière de Portugal pour se rattacher à une ligne portugaise, qui prend son point d'embranchement à Coïmbre, sur le chemin de fer de Lisbonne à Porto, et remonte toute la vallée du Mondego pour franchir la Serra d'Estrella, au-dessus de Guarda, et aboutir à la frontière espagnole au-delà du v. portugais de Villarformoso.

La ligne espagnole part de la gare de Salamanca (R. 10), contourne toute la ville par une ligne de raccordement longue de 2,065 mèt., qui rejoint la rive g. du Tormes à l'O. à 15 mèt. 34 plus bas que la gare. La ligne franchit le *Tormes* sur un pont en fer de 456 mèt., à 18 mèt. 50 au-dessus des basses eaux, et à la hauteur du point d'embranchement de deux routes allant l'une vers la Fregeneda, l'autre vers Ciudad-Rodrigo et avant la station de

3 kil. *Tejares*, v. de 160 h. La voie coupe ces deux routes et emprunte tout aussitôt la direction suivie par la seconde.

8 kil. *Doñinos*, v. v. de 150 h. On rencontre au delà, à dr., le hameau de *Golpeja*, les villages de *Calzadilla*, *la Rad*, et

19 kil. *Barbadillo*, v. de 500 h., à dr., au milieu d'une belle plaine. On laisse, tout auprès et du même côté. *Calzada de Don Diego*, 400 h.

27 kil. *Quegigal* (120 h.). Un peu plus loin, avant la ferme de la *Boveda de Castro*, on franchit le ruisseau de *Robleda*, qui passe à dr. A la même hauteur, à g., et à la base d'une colline en partie boisée, se trouve

34 kil. *Aldehuela*, v. de 400 h., avec une grande église qui ne sert que les jours de grande fête, parce qu'elle est dans un marais qui la rend souvent inabordable.

A *San Muños,* on traverse le rio *Huebra* sur un pont de fer de 30 mèt. de portée; à g. est *Santa Olalla*, 200 h.. et un peu plus loin, à dr., sur la route,

49 kil. *Boadilla*, v. de 155 hab., fort pauvre et de triste aspect. Il est entouré d'une plaine fertile qui produit une grande abondance de céréales. Une belle forêt de chênes, sur les collines qui limitent la plaine, appartient au marquis de La Espeja. On aperçoit, sur la dr., *Fuente de San Esteban*, v. de 400 âmes.

56 kil. *Martin del Rio*, v. de 60 maisons basses et misérables. Les habitants, tous cultivateurs, élèvent des quantités considérables de dindons (*pavos*), qu'ils expédient en troupeaux, sous la conduite des femmes et des enfants, dans les villes voisines. De Martin del Rio se détache une route allant à Ledesma au N., à 72 kil. — La voie traverse, au-delà de Martin del Rio, un autre ruisseau, le *Castillejo*, et l'on parcourt quelques espaces plantés de chênes verts un peu avant d'arriver à

68 kil. *Santi Spiritus*, v. de 160 hab., sur le *rio de los Gavilanes*. La voie, jusque-là en plaine, coupe l'un des contre-forts des montagnes de *Carazo*, ramification de la grande *Sierra de Villoria*, décrivant. en pente, une série de courbes en tranchées et en remblais sur le versant S. de ces montagnes. Elle rencontre l'*el de Carpinteros*, misérable hameau

de 10 maisons, d'où l'on découvre Ciudad Rodrigo, au milieu d'une vaste plaine baignée par la rivière *Agueda*, et sur une haute colline, à dr. La voie passe à environ 1,000 mèt. en vue de la ville, et franchit l'Agueda sur un pont de 30 mèt. fondé sur le roc.

87 kil. **Ciudad-Rodrigo.** — La station est à 1,500 mèt. au S., à l'alt. de 700 mèt. Une avenue pour les voitures et les piétons contourne la colline afin d'aborder la place par le N.—V. de 4,852 hab., place forte de deuxième ordre, à 22 kil. de la frontière de Portugal, et à 37 kil. d'Almeida, l'une des places du royaume voisin. « La ville, dit M. Thiers, est construite sur une hauteur taillée presque à pic du côté de l'*Agueda*, qui la baigne au S., et suffisamment défendue de ce côté par l'escarpement du lit de la rivière à l'E., et au N. elle domine également le terrain environnant, mais s'y rattache par une pente assez douce, ce qui la rend naturellement accessible vers ces deux côtés. » Les édifices sont de construction très-ordinaire, et l'on ne cite, comme dignes d'une mention, que la cathédrale, la chapelle de Cerralbo, et l'église d'un ancien couvent de saint Augustin. On visite, dans la première, le retable et les stalles du chœur; dans la seconde, le mausolée du cardinal Pacheco, ancien archevêque de Burgos, les statues et les marbres de la décoration intérieure. Les rues sont mal entretenues. La place est entourée de vieilles murailles qui ont été plusieurs fois reconstruites, dans des styles et avec des matériaux différents, et une partie s'est conservée telle que du temps des Romains. Auprès de la porte de la Colada se voit encore un vieux château, solide et bien défendu, construit au temps de don Henri de Trastamarre. Un très-beau pont, jeté sur l'*Agueda*, rattache à la ville un chemin qui descend au S. vers les vallées de la *Sierra de Gata*.

Ciudad-Rodrigo, en raison de sa position, a été deux fois choisie comme base d'opération par les armées belligérantes pendant la guerre de l'Indépendance; elle fut occupée, en 1810, après un siége en règle, par le maréchal Masséna, qui y mit 5,000 hommes de garnison, 100 et quelques bouches à feu, des fusils, beaucoup de cartouches, des vivres. Moins de deux ans après, le général Barrié, chargé de garder la place, avait seulement 1,800 hommes et à peine un mois de vivres, lorsque vint lord Wellington, suivi d'un parc de siége en règle et de 40,000 hommes.

Après que la brèche eut été ouverte, le général Barrié, sommé par le général anglais, répondit, en homme d'honneur, qu'il mourrait sur le rempart et ne capitulerait point. Il soutint un premier assaut, arrêta la première colonne par la mitraille, par la fusillade; puis une autre colonne ayant pénétré dans la ville et l'ayant pris à revers, il fut obligé de mettre bas les armes. La ville, quoique alliée, fut pillée, et le général anglais reçut les remercîments publics des Cortès, qui lui décernèrent la grandesse, avec le titre de duc de Ciudad-Rodrigo.

L'excursion de Ciudad-Rodrigo aux *Batuecas et à la vallée des Hurdès* (R. 70) est d'un grand intérêt de curiosité et doit être recommandée. On trouvera à Ciudad-Rodrigo des renseignements et des guides.

Au-delà de la ville, la voie suit en pente une partie de la vallée de l'*Agueda*, traverse cette rivière de la rive g. à la rive dr., et parcourt les campagnes qui séparent cette vallée de la frontière, où elle rencontre

104 kil. *Espeja*, v. de 500 h., puis 113 kil. *Fuentes de Oñoro*, 600 hab., dernier v. espagnol, sur les pentes E. d'un soulèvement de terrain qui forme la ligne de partage entre les deux royaumes et entre deux petits cours d'eau, le *Campo* en Espagne et le *Turones* en Portugal.

(alt. 790 mèt. à 4 kil. de la frontière). — La petite plaine de Fuentes de Oñoro fut, en mai 1811, le théâtre d'une bataille qui dura deux jours entre l'armée du maréchal Masséna et celle du duc de Wellington, et qui fit le plus grand honneur aux combattants, mais sans résultats précis. La ligne espagnole se raccorde, par une grande courbe, avec la ligne portugaise, dont la première station est au S. de *Villarformoso*, et qui, par le N. de la province de Beira, descend la vallée supérieure du *Mondego* pour rejoindre, à Coimbra, la ligne de Lisbonne à Porto (V. Portugal).

ROUTE 12.

D'IRUN A MADRID.

PAR PAMPELUNE ET SARAGOSSE.

A. D'IRUN A PAMPELUNE.

PAR ALSASUA.

Chemin de fer. -- 155 kil.

Prix : 1re cl. 77 r. 50; 2e cl. 58 r. 35; 3e cl. 35 r. 05. (Trajet, 8 heures.)

1° *D'Irun à Alsasua* (103 kil.) (*V.* R. 1, p. 5, par le chemin de fer du Nord).

A Alsasua, le chemin de fer pénètre dans la jolie vallée de *Borunda,* suivant le même tracé que la route de terre de Vitoria à Pampelune, et se tenant presque constamment entre cette route et le rio Borunda. Il passe en vue de *Urdiain* (800 hab.), village d'agriculteurs et de pasteurs, rencontre *Iturmendi* (460 hab.), entouré de forêts riches en beaux bois pour les constructions de la marine.

112 kil. *Bacaicoa,* dans une petite plaine très-cultivée. A dr. s'élèvent les montagnes de la *Sierra de Urbasa,* couronnées par d'immenses plateaux. Un remblai et une tranchée profonde conduisent à

113 kil. *Echarri-Aranaz*, petite V. de 1,015 hab. Ce territoire, fertilisé par le Borunda, produit en abondance du blé et du bétail; sur la dr. s'étend la riche vallée d'*Ergoyena*, formée par les pentes abruptes des sierras de *Urbasa* et de *Andia*. Un chemin, qui s'élève sur ces pentes, conduit à Estella par le puerto de *Lizarraga*. La vallée est fertilisée par un grand nombre de ruisseaux dont la réunion forme le rio *Zizarra-Bengoa*, qui passe sous la voie à Echarri pour rejoindre le Borunda. Une montagne, la *Peña de Beriain*, haute de 1,448 mèt., la limite en avant.

On laisse à g. une suite de jolis villages, éloignés l'un de l'autre de 2 kil. : *Arbizu* (800 hab.), *Lacunza* (1,000 hab.), *Arruazu* (360 hab.), et la voie rencontre la rivière, qu'elle franchit sur un pont de 29 mèt., en arrivant à

122 kil. *Huarte-Araquil*. La rivière et la vallée prennent, à partir de ce point, le nom d'*Araquil*. Huarte, qui compte 650 hab. et qui porte le titre de bonne ville, est au centre d'une belle plaine fertile, peuplée de troupeaux et dominée au N. par la montagne d'*Aralar*, sur l'un des sommets de laquelle, au-dessus de Huarte, on aperçoit la chapelle de *San Miguel de Excelsis*, en grande vénération dans le pays. On laisse à g. *Irañeta* (350 hab.), puis *Yabar* (380 hab.).

129 kil. *Villanueva* (260 hab.). La voie franchit de nouveau l'Araquil sur un pont de fer de 29 mèt. et ensuite le rio de *Lecumberri*. Ce dernier cours d'eau vient du N. avec la route de Tolosa à Pampelune, et tous deux pénètrent dans la vallée de l'Araquil par une gorge étroite qu'on aperçoit à g., et qui porte le nom de *Paso de las dos Hermanas*.

134 kil. *Irursun*, v. de 25 feux, situé au pied de la montagne de la *Trinidad*, à l'entrée d'un long défilé par lequel la route de terre pénètre dans la campagne de Pampelune.



Itinéraire de l'Espagne par G. DE LAVIGNE.

HACHETTE & Cie Éditeurs Paris.

LÉGENDE

EDIFICES RELIGIEUX

1	S. Agostin	C 2
2	Cathédrale	C.D 2
3	Carmelitas descalzas	B 1
4	S. Domingo (et Hopital)	C 1
5	Evêché (et Seminaire)	D 2
6	S. Firmin	B 2
7	Inclusa (Enfants assistés)	C 1
8	S. Lorenzo	B 2
9	La Misericordia	B 3
10	S. Nicolas	B 2
11	S. Saturnin et le Pozo	C 2

EDIFICES CIVILS

12	Abattoir	B 1
13	Boulangerie municipale	B 3
14	Députation provinciale	C 2
15	Hôtel de Ville	C 2
16	Jeu de Paume	C 2,3
17	Marché	C 1
18	Reservoirs et St. Ignace	C 3
19	Théatre et Casino	C 2
20	Tribunal	B 2
21	Usine à Gaz	B 1
22	Capitainerie Générale	C 1

PORTES

23	Puerta de Francia	C 1
24	id. de S. Nicolas	C 3
25	id. Nueva	B 1
26	id. de la Rochapea	C 1
27	id. de la Taconera	A 2
28	id. de la Tejeria	C 2

A B C D · 1 2 3 · la Rochapea · ARGA R. · Couvent · Jardins de la Taconera · Paseo de Barañain · Calle Mayor · C. de Mercaderes · Pl. S. José · Plaza de la Constitucion · Paseo de Valencia · Caserne · Plaza de Toros · CITADELLE · Rte de la Vallée de Baztan · Conduite d'eau · N O E

Dessiné par Augte. Thiollet — Gravé par Erhard.

Mètres 0 100 200 300 400 500

La voie de fer s'écarte de cette direction, et vient retrouver à *Izurdiaga* le cours de l'Araquil, qui descend au S. en baignant la base de la Sierra de Andia. On traverse, sous un tunnel de 98 mèt., à *Osquia*, l'un des contre-forts de ces montagnes, puis deux fois l'Araquil. Des remblais et des tranchées considérables, dans un pays très-accidenté et très-pittoresque, conduisent jusqu'à

146 kil. *Zuasti*, v. de 80 hab. La voie se dirige en droite ligne sur *Loza*, v. de 85 hab.; puis de ce point, décrit, dans la campagne de Pampelune, une grande courbe qui la conduit au-dessus de cette ville, pour la ramener à la station de la ligne de Saragosse. Successivement, depuis Loza, on aperçoit la ville, d'abord en avant et à dr., puis on la contourne en traversant deux fois la route venant de Vitoria par le défilé d'Irursun; et on la revoit, à g., en haut de la station

155 kil. **Pampelune** a une population de 22,500 âmes, sans compter la garnison. Elle est la résidence d'un capitaine général, d'un gouverneur civil, et possède un évêché, suffragant du siége de Burgos, une *audiencia* ou cour suprême ayant juridiction sur 290,000 hab.

De l'éminence où elle est assise, Pampelune domine tout le pays. Ses fortifications, dont une partie paraît devoir être abandonnée ou reculée, sont en assez mauvais état, notamment celles de la citadelle. Elles forment à peu près un quadrilatère rectangulaire. La citadelle est au S.-O. Commencée en 1571, par les ordres de Philippe II, elle forme un pentagone régulier de 252 mèt. de côté extérieur, fortifié d'après le premier système de Vauban et sur le modèle de la citadelle d'Anvers. Elle renferme trois petites casernes d'infanterie pouvant recevoir de 1,000 à 1,200 hommes, et un quartier de cavalerie pour 80 hommes et 60 chevaux. Douze petits groupes de maisons, partagés en 22 pavillons, entourent la place et servent au logement des officiers employés dans la forteresse. Les casemates sont construites sous le terre-plein de la courtine où se trouve la porte de secours.

Pampelune est d'un joli aspect, bien bâtie et bien administrée : les rues sont bien pavées et proprement tenues. La *plaza del Castillo*, aujourd'hui *plaza de la Constitucion*, une des plus grandes qui soient dans la Péninsule, présente un grand carré régulier de 133 mèt. de côté, formé au S. par le théâtre et le palais de la Députation provinciale, derrière lesquels est la place des Taureaux, et, sur les autres faces, par des édifices à trois ou quatre rangs de balcons, dont quelques-uns ont un caractère d'ancienneté assez remarquable. Les rez-de-chaussée sont disposés en galeries ou arceaux, mais sur des plans différents, et leur aspect nuit à l'harmonie de l'ensemble. Au centre est une fontaine monumentale, surmontée de la statue de la Bienfaisance, et alimentée par les eaux de l'aqueduc de *Subiza* (*V.*, ci-après, de Pampelune à Saragosse, p. 169).

Le *théâtre* a été construit en 1840 et en 1841, sur un emplacement qu'occupait un couvent de carmélites déchaussées; il a peu d'apparence au dehors : sa façade n'a rien de monumental; mais l'intérieur est commode, bien distribué, les couloirs en sont vastes et il peut contenir 800 personnes.

Le palais de la *Députation provinciale* renferme une belle salle richement décorée et ornée des portraits en pied des anciens rois de Navarre. Les archives possèdent des documents curieux. Derrière le palais s'étendent de beaux jardins.

La *place des Taureaux* est d'une époque encore plus récente; elle occupe une circonférence de 252 mèt. et peut contenir 8,000 personnes.

Les *jeux de paume* sont dans le

voisinage du théâtre et de la place des Taureaux. On ne saurait négliger de signaler un divertissement de cette nature, pour lequel les Basques et les Navarrais sont très-passionnés. Deux salles placées l'une à côté de l'autre, auprès de l'entrepôt général, appartiennent à la municipalité, qui les afferme au profit des établissements de bienfaisance.

L'hôtel de ville, ou *casa municipal,* est un ancien édifice en pierre de taille d'une architecture médiocre; l'intérieur est spacieux et intéressant à visiter. Au bas de l'escalier, vaste et bien éclairé, on a placé, au milieu du pavage, une curieuse mosaïque découverte dans les fondations d'une maison de la ville. Deux beaux salons richement ornés sont destinés aux réunions de l'ayuntamiento. L'un des salons est décoré de douze tableaux représentant les rois de Navarre. Cet édifice municipal possède quelques richesses particulières, des ornements, des bijoux, qui témoignent de l'ancienne importance de Pampelune. Il occupe l'un des côtés de la *plaza de la Fruta*, petit quadrilatère servant de marché aux légumes et aux fruits.

Le marché principal occupe la place *de Abajo.* Il mérite l'attention toute particulière des étrangers. La surveillance de l'administration municipale se porte avec un soin extrême sur les denrées de toute nature destinées à l'alimentation publique. Les règles qui président à la fixation des prix, les précautions employées pour prévenir la hausse des grains, pour éviter les coalitions et les monopoles, pour empêcher les erreurs volontaires de poids de la part des vendeurs, pour contrôler le bon état des denrées, des viandes et des poissons, pour assurer la bonne et saine fabrication du pain au meilleur marché possible, toutes ces institutions très-remarquables et spécialement dues aux administrations qui se sont succédé à Pampelune, sont bien réellement dignes d'une sérieuse étude. Les étrangers ne doivent pas négliger de se faire expliquer l'organisation du marché, d'y voir le *reposo y visita,* et l'un des étaux à la viande. Ils visiteront surtout le bel édifice de la boulangerie municipale, situé sur le Paseo de Valencia, et dans lequel sont réunis d'abord un établissement, dit le *vinculo*, où la municipalité emmagasine les grains qu'elle apporte sur le marché aux époques où la hausse serait à craindre, et les *hornos*, où le pain est fabriqué pour les particuliers, et en raison d'un compte courant de grains fournis par eux.

La sollicitude de l'administration municipale de Pampelune ne s'étend pas avec moins d'activité sur les établissements de bienfaisance placés sous sa direction.

L'*hôpital général* est un vaste édifice placé du côté N. de la ville et près du cours de l'*Arga*. Il peut contenir jusqu'à 800 lits. *La casa de la Misericordia,* située sur la promenade de la *Taconera,* sert de réfuge aux pauvres valides. Elle renferme des ateliers de tailleurs et de cordonniers, des métiers à fabriquer des toiles et des couvertures de laine.

L'*Inclusa* ou la *Maternidad*, a été fondée en 1804, par don Joaquin Xavier de Lasage, prieur de Roncevaux, et depuis évêque de Pampelune. Cet établissement recueille les enfants trouvés de toute la province et les orphelins de père et de mère jusqu'à l'âge de sept ans; on y reçoit également les orphelins de mère et les enfants que les mères ne peuvent nourrir ou faire nourrir par des nourrices. A sept ans, les garçons qui y ont été élevés passent à la *casa de Misericordia,* où ils reçoivent l'instruction primaire et les premières notions d'un état; les filles y restent jusqu'à ce qu'elles puissent être placées au dehors comme servantes ou comme ouvrières. La visite de l'*Inclusa* excite un vif intérêt; un soin excessif y préside; l'ordre et la propreté y règnent sous la surveil-

lance des sœurs de la charité à qui l'établissement est confié.

La **cathédrale** est un des édifices religieux les plus importants, les plus complets et les plus corrects que l'Espagne ait conservés. Elle est dédiée à la Vierge sous le nom de Ntra Sra *del Sagrario* (N.-D. du Sanctuaire) et possède une image vénérée de la mère de Dieu dont on fait remonter l'existence aux temps apostoliques. La première église de Pampelune fut détruite par les Maures avec la ville, en 860. Don Sancho le Majeur en ordonna la reconstruction en 1023, et elle fut achevée en 1101. Trois siècles après, la plus grande partie s'écroula, et Charles le Noble la fit réédifier sur de nouvelles bases, telle qu'elle existe aujourd'hui. Les seuls débris qu'on ait recueillis de la basilique du XIIe siècle se bornent à huit chapiteaux très-richement sculptés, qui ont appartenu à la porte principale. La façade actuelle date de la fin du siècle dernier. Cette œuvre gréco-romaine, si parfaite qu'elle soit par elle-même, contraste avec les richesses du style gothique que la cathédrale de Pampelune étale de toutes parts. Un vaste portique corinthien, surmonté d'un fronton, occupe le centre de la façade. Le tympan a pour ornement un écu d'armes, et aux extrémités s'élèvent quatre piédestaux portant les statues de saint Firmin, saint Saturnin, saint François-Xavier et saint Honeste. Les deux tours, d'une hauteur de 50 mèt., sont réellement majestueuses. D'abord carrées, elles deviennent octogones au troisième étage, et se terminent par huit colonnes corinthiennes que couronne une corniche soutenant huit urnes et d'où s'élève une coupole *impériale*. Dans les tours et dans les entrecolonnements sont suspendues 10 cloches dont la principale, réservée pour les grandes fêtes, pèse, dit-on, 250 quint. d'Espagne (119 quint. métriques).

La cathédrale a la figure d'une croix latine ; elle se compose de cinq nefs qui ont ensemble une largeur de 24 mèt. sur une longueur de 65 mèt., depuis la porte principale jusqu'à l'abside, où se trouve le maître-autel. Les ogives présentent, à leur point d'intersection sous la voûte, des écus d'armes, parmi lesquels sont ceux d'Aragon et de Navarre, et celui de doña Blanca, fille de Charles le Noble : une bannière blanche en champ d'azur. Au milieu de cette nef est le chœur (*el coro*). Une belle grille, chef-d'œuvre de serrurerie de la Renaissance, le ferme. Une inscription (sur l'une des barres) indique qu'elle fut faite par Guillaume Croenat, en 1507. A l'entrée, se trouve le tombeau de Charles III de Navarre et de sa femme Léonor de Castille. Les deux statues royales, en albâtre, sont couchées sur le couvercle ; elles portent le manteau royal et la couronne en tête ; leurs mains sont croisées ; le roi a les pieds appuyés sur un lion ; la reine sur deux lévriers couchés[1].

La boiserie du chœur a été sculptée, en 1530, par Miguel Anchetea ; elle est tout en chêne apporté exprès d'Angleterre. Elle se compose de deux rangs de stalles, comptant 56 sièges au rang supérieur, 44 au rang inférieur, toutes précieusement travaillées. Chaque dossier du premier rang est occupé par un personnage en demi-relief, de plus de 1 mèt. de hauteur. Ces personnages représentent des saints, des prophètes, des patriarches, et, au-dessus du siège central, le Christ ressuscité portant la croix. Une riche corniche Renaissance et une foule de jolis détails magistralement exécutés complètent cette magnifique boiserie.

Nous signalerons rapidement les

1. On lit sur le tombeau du roi ; *Aqui jace sepellido don Karlos IIII de Navarra...* Ce chiffre IIII est erroné ; Charles le Noble, dont il s'agit, était le troisième du nom ; il n'y a pas eu de Charles IV en Navarre.

autres particularités remarquables de la cathédrale de Pampelune : la *capilla mayor,* où se trouve le maître-autel, fermée, comme le *coro,* par une grille magnifique; le maître-autel est en bois doré, dans un style gréco-romain qui contraste malheureusement avec toute l'ornementation de l'église.—Les *nefs latérales:* dans celle de gauche sont les fonts baptismaux en marbre rouge; plus loin, au sixième pilier, une statue de la Vierge, de grandeur naturelle, sculptée en pierre; — les *sacristies:* l'une servant aux chapelains ; il s'y trouve une grande fenêtre ouvrant sur le rempart et d'où l'on contemple un panorama magnifique ; l'autre consacrée aux chanoines. Cette sacristie, très-vaste, affecte la forme d'un T; elle est tendue en damas et entourée de peintures dont quelques-unes sont remarquables. On y conserve une image de *N. D. del Pilar,* et une motte de terre, sur laquelle la tradition dit que la mère de Dieu a posé le pied. Dans la *salle capitulaire* se voit l'image de *N^tra S^ra del Sagrario;* elle est placée au-dessus du siége destiné à l'évêque.

En se dirigeant vers le *cloître,* on remarquera une image colossale de saint Christophe, sur une armoire de bois dans laquelle sont renfermés les livres de musique, et tout auprès une jolie porte ogivale ouvrant sur un bel escalier en colimaçon qui monte aux galeries supérieures. La porte qui conduit au cloître est une des plus belles que la fin du XIVe siècle nous ait laissées ; elle se trouve dans le croisillon méridional de la cathédrale, et débouche dans l'angle N.-O. des galeries. Au-dessus de cette porte se trouve un tympan orné d'une grande composition en relief, représentant la mort de la Vierge, et tout autour, dans les piliers, dans les soubassements, sont des ornements et des scènes qui en font un véritable chef-d'œuvre de délicatesse et de goût.

Nous signalons les principaux trésors de sculpture que renferme ce cloître magnifique : le tombeau en marbre du général Mina ; — le mausolée du comte de Gages, Français, ancien vice-roi de Navarre, monument élevé en 1755, par ordre du roi d'Espagne Charles III et par les soins du sculpteur Robert Michel; — le tombeau de Lionel de Navarre, fils naturel de Charles le Noble, et celui de sa femme ; — l'*Adoration des Mages,* groupe considérable dû au ciseau de Jacques Perut; — en face du tombeau de Lionel de Navarre, sous un arc richement orné, celui de l'évêque don Miguel Sanchez de Asyain ; les sculptures de ce monument ont grandement souffert pendant la guerre de l'Indépendance; la *Barbazana,* belle chapelle gothique construite par l'évêque Barbazano, à qui on doit également deux des galeries du cloître. Dans cette chapelle on conserve de précieuses reliques. Au milieu de la chapelle Barbazane est le tombeau du fondateur.

A côté s'ouvre une porte remarquable donnant entrée dans la *Salle précieuse*. Les sculptures de cette porte sont dignes d'attention, comme toutes celles du cloître, Les deux piliers sont formés par les statues de l'ange Gabriel et de la Vierge, et le tympan, divisé en quatre panneaux, représente une série de scènes de la vie de la mère de Dieu. Sur la porte elle-même est sculpté un paysage. La *Salle précieuse* servait autrefois à la réunion des Cortès du royaume de Navarre, et les évêques y prêtaient serment. Son nom ne lui vient pas des richesses qu'elle pouvait renfermer, ni des ornements qui la décoraient, mais de ce que les chanoines chantaient le cantique : *Pretiosa in conspectu tuo,* lorsqu'ils s'y rendaient pour tenir chapitre.

La chapelle de la *Santa Cruz,* placée en saillie complète dans l'intérieur du préau, est aujourd'hui plus digne d'attention que la *Salle précieuse*. La grille qui la ferme est

un vénérable souvenir de l'histoire belliqueuse de la Navarre et se rattache à la glorieuse origine historique de l'*orle* de chaînes qui entoure l'écu des armes de Navarre. A la célèbre bataille de las Navas de Tolosa, la tente de Mohamed-al-Nasar était défendue par un retranchement formé de chaînes de fer. Don Sancho enleva ces chaînes, comme trophée de la victoire. Des fragments en ont été conservés, et se retrouvent encore dans la cathédrale de Tudela, à Roncevaux, dans la salle de la Députation provinciale à Pampelune; la plus grande quantité fut reforgée pour construire les grilles de la chapelle de la *Santa Cruz*. Ce fait est indiqué par une inscription latine placée sur un panneau, à l'entrée de la chapelle.

En sortant du cloître, on doit aller visiter le *réfectoire*, dont la porte s'ouvre à peu de distance de la chapelle de *Santa Cruz;* puis contempler la belle campagne de Pampelune, vue des galeries des combles.

Il reste à signaler au voyageur la paroisse de *saint Saturnin*, premier évêque de Pampelune. L'église, fort ancienne, renferme de curieuses sculptures, une chapelle dédiée à *Ntra Sra del Camino*, un autel placé sous l'invocation de saint Michel et richement doré. Non loin de la paroisse, au carrefour formé par plusieurs rues, dont l'une est la *calle Mayor*, une dalle couvre le puits avec l'eau duquel, d'après la tradition, saint Saturnin baptisa les premiers chrétiens.

Mentionnons encore la paroisse de *San Lorenzo*, sa sacristie, son clocher bizarre, sa chapelle principale dédiée à saint Firmin, et spécialement consacrée aux cérémonies de l'ayuntamiento; puis la *basilica* de Saint-Ignace de Loyola, située près du palais de la Députation provinciale.

Parmi les promenades de la ville, la *Taconera* est la plus importante. Elle s'étend devant la citadelle et jusqu'aux remparts, en vue de la vallée et de ce magnifique amphithéâtre de montagnes parsemées d'habitations et de riches villages. La municipalité fait entretenir avec un soin particulier cette belle promenade, où se réunit d'ordinaire toute la population. Le *salon* (on nomme ainsi, dans les promenades d'Espagne, l'allée principale, préférée par les promeneurs élégants et les riches toilettes) a 126 mèt. de long et 38 de large.

Pampelune a reçu les titres de *muy noble y muy leal*, et quelquefois aussi elle prend celui d'*imperial;* elle a pour armes un lion rampant couronné, tenant une épée dans sa patte dextre, et pour *orle* les chaînes de Navarre. Des historiens attribuent sa première fondation à Tubal, 2121 ans avant l'ère chrétienne. Il est plus constant qu'Euric s'y établit en 466, et que, près d'un siècle après, elle tomba au pouvoir des Francs, qui la conservèrent jusqu'à l'invasion de Léovigilde et des Goths. En 738, elle fut prise par les Arabes, qui s'y maintinrent douze ans. Les Navarrais expulsèrent les Arabes, se placèrent sous la protection de Charlemagne, et celui-ci, devenu pour Pampelune un ennemi plus redouté que les Maures, profita de son passage à main armée, quand il marcha sur Saragosse, pour ravager le pays et renverser les murailles de la capitale. La déroute et la destruction de l'arrière-garde de Charlemagne dans les gorges de Roncevaux furent la vengeance des Navarrais.

Pampelune devint le chef-lieu du comté de Navarre, lorsque Garcia Iñigo s'efforça, au XIIIe s., de reconstituer son indépendance; puis elle fut la capitale de la monarchie que Sancho Abarca fonda ensuite en 905. Le 22 juin 1512, une armée nombreuse fut envoyée par le roi de Castille, Ferdinand le Catholique. Cette armée vint mettre le siège devant Pampelune, qui ouvrit ses portes au bout de deux jours. Jean

d'Albret, alors roi de Navarre, tenta, en 1521, avec le secours du roi de France, de reprendre sa capitale; et cette prise d'armes fut signalée par un seul incident mémorable, la blessure que reçut, en prenant part à la défense de la ville, un jeune homme d'un grand courage, capitaine au service du roi catholique et gentilhomme de Bizcaye, Ignace de Loyola. Lorsque le nom du fondateur de la Société de Jésus fut devenu célèbre, les habitants de Pampelune se souvinrent de ce fait d'armes, et érigèrent à la mémoire de saint Ignace, et sur la place même où il était tombé blessé, la chapelle (*basilica*) qui existe encore aujourd'hui.

En février 1808, la division française du général d'Armagnac entra dans Pampelune, et y prit ses logements. Le général avait ordre de s'installer dans la citadelle. Voici comment s'effectua sans coup férir ce hardi coup de main. Un détachement de soldats sans armes avait été conduit dans la citadelle pour y recevoir des vivres; le chef de bataillon Robert était parmi eux, déguisé. Il avait neigé. En attendant la distribution, quelques soldats firent des boules de neige et s'amusèrent à se les jeter. La partie s'engagea; tous y prirent part, et un groupe vint, en jouant, se placer sur le pont-levis, de manière à empêcher qu'on pût le lever. Alors, à un signal convenu, d'autres se précipitèrent sur le corps de garde, surprirent les hommes et les désarmèrent. Le général était logé chez le marquis de Besolla, dont l'hôtel fait face à la porte de la citadelle. Il avait avec lui un peloton de grenadiers, qui prêta main forte; et la citadelle fut occupée en un instant.

Après la triste déroute de Vitoria, Joseph se réfugia à Pampelune, et s'opposa à la destruction des murailles, que ses généraux voulaient renverser en se retirant. La place fut laissée sous le commandement du général Cassan, qui y soutint pendant quatre mois un siége pénible, et qui fut enfin obligé de capituler.

De Pampelune à Saint-Sébastien (voir R. 42), en sens inverse; — à Tolosa (même R.); — à Irun (R. 41, en sens inverse); — à Bilbao, par Tolosa (R. 42 et 44, en sens inverse); à Saint-Jean-Pied-de-Port, Saint-Étienne-de-Baigorry, Tardetz (R. 74, 75, 76, et l'*Itinéraire des Pyrénées,* par Adolphe Joanne); — à Jaca (R. 77); — à Logroño (R. 78); — à Soria (R. 79).

B. DE PAMPELUNE A SARAGOSSE.

Chemin de fer. 181 kil.

Prix : 1re cl., 91 r.; 2e cl., 68 r., 40; 3e cl., 41 r. (Trajet en 6 h. 30 m.)

La station du chemin de fer de Pampelune à Saragosse se trouve à près de 2 kilomètres de la ville, sur la route de Vitoria et sur la rive droite de l'Arga. La voie, au départ, décrit une grande courbe, traverse cette rivière sur un pont en maçonnerie, puis l'*Elorz,* et coupe la route de Pampelune à Estella, laissant à dr., au sommet d'un monticule, *Zizur mayor* (160 hab.); un peu plus loin, *Zizur menor* (100 hab.), avec une vieille église qui date des premiers temps de l'art gothique. On traverse de nouveau le lit profond et torrentueux de l'Elorz, puis le village d'*Esquiroz* (200 hab.), peuplé de gitanos, et au-dessus duquel on aperçoit *Barbataïn* entre deux collines dénudées. On rejoint à Noïan l'ancienne route de Pampelune à Tudela, pour la suivre désormais pendant la plus grande partie du parcours, jusqu'aux approches de l'Èbre.

13 kil. *Noaïn* (150 hab.). En avant et à g. de la voie, se développe le bel aqueduc qui conduit, à travers la vallée, les eaux destinées à la ville de Pampelune.

Ces eaux sont fournies par des sources abondantes qui jaillissent du mont Francoa, auprès du petit

village de *Subiza*, à 15 kil. de la ville, à dr. du chemin de fer. L'aqueduc, œuvre importante et d'une exécution parfaite, date seulement de la fin du XVIIIe s. La première section se compose de conduites souterraines, aérées, de 20 en 20 mèt., par des regards couverts de grosses pierres. Ces conduites rencontrent, à la hauteur de Noaïn, une vallée profonde, à travers laquelle a été construit l'aqueduc. Cette seconde section, dont l'aspect tout à fait grandiose rappelle les œuvres des Romains, a une étendue de 1,245 mèt. Sa hauteur, au-dessus de la partie la plus basse de la vallée, est de 18 mèt. Elle est divisée en 97 arcades en briques, ayant chacune 8 mèt. d'ouverture, soutenues par de solides piliers en pierre de taille de 2 mèt, d'épaisseur. Le chemin de fer passe sous l'aqueduc, et, pour se frayer ce passage, a coupé l'une des piles, en réunissant deux arches en une seule. La partie de ce beau travail qui n'est pas visible n'est pas moins digne d'intérêt. A l'issue des arcades de la vallée de Noaïn, la conduite traverse en galerie la montagne de *Tajonar*, sur une longueur de 1,000 mètres, avec 8 puits d'aérage, dont l'un atteint 68 mèt. de crête. Ensuite, viennent un massif de 580 mèt. et de 5 mèt. de hauteur, percé, au milieu, de 12 arcades de pierre; puis d'autres galeries de 300 mèt., de 1,500 mèt., de 1,400 mèt., jusqu'aux approches de la ville, où le canal conducteur pénètre à travers le rempart, et arrive au réservoir principal, placé à côté de la chapelle de Saint-Ignace.

L'aqueduc de Subiza a été construit par l'architecte Ventura Rodriguez, mort avant son achèvement. Il a coûté 5 millions de réaux, et a été l'objet, il y a peu d'années, de travaux complémentaires qui lui permettent d'amener à Pampelune un volume d'eau plus en rapport avec les besoins des habitants.

En quittant la station de Noaïn, la voie court en droite ligne vers la Sierra de Alaiz, ayant en avant une montagne élevée et rocheuse, le mont *Carrazcal*. Elle contourne la base de cette montagne, laissant à g. le village d'*Oriz*. Plus loin, on aperçoit, sur le sommet d'un monticule, le vieux château ruiné de *Tiebas :* le village (200 hab.) est en bas, entouré de pentes cultivées.

22 kil. Biurrun, 390 h., à l'entrée de la Sierra d'Alaiz ; la voie monte, en accompagnant à peu près la route de terre, et par des pentes de 14 millimètres par mètre, pour atteindre le point culminant du passage. A dr., se détache une route qui conduit à Puente la Reina. On est au milieu des montagnes ; le pays est triste, et coupé par un grand nombre de petites collines. Sur un monticule, à dr., dont la voie longe la base, on aperçoit ***Murate de Reta***, v. de 160 hab., et au delà, après avoir dépassé un chemin qui conduit, à dr., à *Artajona*, la voie attaque, par une tranchée longue de 1 kil. sur 10 mèt. de hauteur, et à une altitude de 595 mètres, la crête formant la ligne de partage des eaux de l'*Arga* et du *Zidacos*. A cette hauteur, et sur la route qui passe à g., se trouve l'ancien relais de la *venta del Piojo*, et, plus loin, derrière un bois de chênes, le village d'*Unsué*. La voie descend maintenant par des pentes de 14 millim., coupant deux fois la route de Tudela, et, laissant à g., ***Mendivil*** (95 hab.), au milieu de collines et de ravins. On passe, du même côté, devant ***Barasoaïn*** (400 hab.), qu'un ravin rocheux sépare de la station de

34 kil. *Garinoaïn* (300 hab.). Les pentes continuent dans un pays encore accidenté et sans culture. La route et le ruisseau raviné du Zidacos accompagnent la voie, à g., jusqu'à la hauteur de *el Poyo*, joli village groupé d'une façon pittoresque sur les pentes d'un coteau aride. On remarque quelques vignes et des oliviers, les premiers depuis Pampe-

lune. Peu à peu les plantations reparaissent, la vallée s'élargit; on traverse le Zidacos sur un pont de fer; puis, ayant la route à dr., on rencontre, à la sortie d'une profonde tranchée, les vieilles murailles crénelées, flanquées de tours carrées, de

43 kil. *Tafalla* (arrêt 4 min.), jolie petite V. de 5,380 hab., qui fut longtemps une des premières places de la Navarre et la résidence de ses rois. On appelait Tafalla et Olite, la ville voisine, *la flor de Navarra.* Don Carlos le Noble y fit construire un palais, entouré de vastes jardins clos de murs, qui s'étendaient jusqu'aux fortifications. Ce palais est aujourd'hui en ruines. Sur la place s'élève un bel hôtel de ville récemment construit. Dans l'église principale, *Santa Maria*, on remarque un beau retable gréco-romain, représentant les principales scènes de la vie de Notre-Seigneur et de la Vierge; quelques bas-reliefs sont dignes d'attention.

On cultive en assez grande abondance, dans la jolie plaine de Tafalla, des vignes et des oliviers dont les produits sont estimés.

La voie franchit de nouveau le Zidacos sur un pont en fer, de deux travées de 15 mèt., et peu après arrive à

48 kil. *Olite* (altitude, 320 mèt.), petite V. de 2,600 hab., à dr., dans une jolie plaine fertile, sur la limite de cette zone de la Navarre appelée la Ribera. On y remarque deux églises : l'une, *San Pedro,* est surmontée d'une tour gothique très-élevée; dans l'autre, *Santa Maria*, existent un portique avec les statues des douze apôtres et des fonts baptismaux d'une belle exécution. Don Carlos le Noble, qui avait pris Olite en affection à l'égal de Tafalla, y avait construit un palais, aujourd'hui en ruines, qu'il projetait de réunir à celui de Tafalla par une longue galerie d'une lieue d'étendue. Cet édifice, encore très-intéressant, s'aperçoit de la station, à côté de laquelle on remarque également un ancien couvent de franciscains.

Le chemin de fer suit à une très-petite distance le cours du Zidacos, dans une belle plaine cultivée. A g., de l'autre côté de la rivière, que la profondeur de son lit cache à la vue, on rencontre successivement les trois villages de *Beire* (280 hab.), *Pitillas* (500 hab.); *Murillete* (200 hab.), puis *Traibuenas* (100 hab.), tout auprès du point où le Zidacos se réunit à l'*Aragon.*

60 kil. *Caparroso.* Le bourg (1,800 hab.) est à g., à 6 kil. de la station, sur l'autre bord de l'Aragon, et dominé par une colline conique, au sommet de laquelle on aperçoit le vieux château féodal de San Martin. La route de terre quitte la voie, pour aller rejoindre Caparroso, et suivre au delà une ligne de collines qui séparent la vallée de l'Aragon d'une contrée désolée, formée de maigres pâturages, nommée *las Bardenas reales*, parce qu'elle appartient au patrimoine royal, et dans laquelle la plupart des vallées de la Navarre exercent, à certaines époques, des droits de pâture consacrés par de très-anciennes concessions. Les Bardenas occupent une immense étendue, complètement déserte, entre la rivière d'Aragon et l'Èbre. Une ligne droite de plusieurs kilomètres conduit jusqu'à

68 kil. *Marcilla* (1,200 hab.). De cette station on aperçoit, à g., le cours et les grandes nappes d'eau de l'Aragon, qui coule au pied des montagnes de Caparroso et se rapproche de la voie. Marcilla est à 2 kil. à dr., dans une plaine fertile. On y remarque le vieux manoir, encore en bon état, de Mosen Perez de Peralta, connétable de Castille, qui vivait au XVe s. On peut voir, dans une des salles de ce manoir, aujourd'hui propriété du marquis de Falcès, une cuirasse, un casque et une armure de fer qui ont appartenu au célèbre guerrier. A 4 kil. en arrière de Marcilla, sur la rive dr. de l'Arga,

qui vient à peu de distance se jeter dans l'Aragon, se trouve *Peralta,* petite V. de 4,200 hab., qui fut autrefois l'apanage de Mosen Perez. Peralta est au pied d'une colline dont le sommet conserve encore des vestiges de l'ancienne ville, et au niveau d'une plaine très-fertile, donnant de beaux fruits, d'excellents légumes, et surtout des vins qu'on compare à ceux de Malaga, et qui sont fort recherchés.

A peu de distance de Marcilla, la voie rencontre l'Aragon, et le traverse sur un beau pont, long de 480 mèt., assis sur piles tubulaires en fer, et divisé en 16 travées de 20 mèt. chacune. Un viaduc oblique sur le canal de *Cinco Villas*, et une tranchée dans des terrains d'alluvion précèdent

74 kil. *Villafranca*, V. de 3,500 hab., dans une jolie position. Son territoire est très-productif en blé et aussi en vins, de la nature de ceux de Jerez, et qui ne méritent pas une moindre réputation que ceux de Peralta. Villafranca, attaquée, en 1834, par Zumalacarregui, fut le théâtre de l'une des scènes les plus atroces de cette triste guerre civile. Les habitants s'étaient réfugiés dans la tour de l'église et s'y défendaient courageusement. Le général carliste fit amonceler au pied de cette tour du bois, des broussailles, des sarments arrosés d'eau-de-vie, et y fit mettre le feu. L'église fut incendiée. Cette œuvre horrible de destruction dura tout une nuit.

En quittant la station, la voie longe des champs de vignes. A dr., on aperçoit une ligne de montagnes arides dont le pied est baigné par l'Aragon. Sur les pentes qui terminent cette chaine, et à 5 kil. de la voie, se trouve *Milagro,* V. de 1,300 hab., dominée par une tour élégante; une jolie église s'élève en bas des pentes, au bord de la rivière.

79 kil. *Milagro.* Le ravin où coule l'Aragon s'aperçoit à dr., et le regard peut en suivre la trace jusqu'au point où cette rivière rencontre l'Èbre. La vue s'étend sur une vaste et belle plaine, coupée au milieu par le fleuve, vers lequel on descend en ligne dr. Au-delà du fleuve, et dans une position presque semblable à celle de Milagro, on aperçoit *Alfaro,* sur la voie de fer de Bilbao à Castejon (page 109), et, dans le fond, au pied d'une ligne de collines qui séparent la Ribera de Navarre de la Rioja, la petite ville de *Corella.* En avant d'Alfaro, on voit le chemin de fer de Bilbao, qui vient à la rencontre de celui-ci. La voie traverse l'Èbre, sur un pont considérable de même construction que celui de l'Aragon, long de 700 mètres, en 21 travées de 30 mèt., avec fortes culées en maçonnerie, précédé et suivi de longs remblais nécessités par l'étendue que prend le cours de l'Èbre lors des crues d'eau de la mauvaise saison. A une petite distance du pont, la voie s'arrête à la station d'embranchement de

88 kil. **Castejon** (arrêt de 20 min.). — **Changement de train** pour Logroño, Miranda, les lignes du Nord, du Nord-Ouest et de Bilbao. — *Buffet.* — Services de voitures pour Corella, Soria (R. 79), les bains de Fitero et de Grabalos (R. 80, 81). Castejon était autrefois une bourgade de quelque importance et qui a complètement disparu. Ce n'était en ces derniers temps que le point où l'on traversait l'Èbre en bac sur la route de Pampelune à Cintruenigo et *Soria.* L'embranchement des deux chemins de fer, le buffet, les services de correspondance donnent à ce lieu désert un intérêt nouveau.

La voie parcourt une plaine et de grands pâturages, ayant à g. le *Soto* de Castejon, domaine de chasse, appartenant au marquis de Vallehermoso. Au delà coule l'Èbre, au pied d'une ligne de montagnes. On traverse une suite de tranchées à travers les *laderas* (coteaux) *del Cristo,* et on côtoie l'Èbre. On passe en rem-

blai au-dessus des beaux jardins et des cultures maraîchères de la Mejana, et on traverse *Tudela* dans toute sa longueur avant d'arriver à la station. A g. se développe sur l'Èbre un vieux pont très-curieux qui rattache la ville à l'ancienne route de Navarre. C'est une réunion de 17 arches aussi différentes de style que de dimensions, qui se présentent dans l'ordre suivant, en partant de la ville : quatre ogives très-accusées, deux pleins ceintres d'un caractère antique, une ogive très-ancienne, au centre une arche très-haute et à plein cintre, une ogive, trois pleins cintres, une autre ogive basse et étroite, un plein cintre surbaissé, une ogive surbaissée, et enfin deux pleins cintres. Les culées font saillie à angle droit, en aval, c'est là que s'élevaient les tours ; du côté d'amont, elles opposent un angle aigu au courant de l'Èbre. Un mur de défense, percé de meurtrières, règne sur le parapet d'amont, il suit les retraites des culées et abrite le tablier contre les coups de vent. Enfin, sur les culées d'amont, s'élèvent deux pavillons grossiers avec des auvents qui se prolongent sur la voie publique ; c'étaient autrefois des moulins à farine.

La route, qui descend du vieux pont pour traverser la ville, croise le chemin de fer sous un viaduc oblique, et, plus loin, se trouve un autre viaduc de trois arches de 12 mèt., sous lesquelles passent le *Prado*, l'une des promenades de Tudela, une route allant vers Fontellas et la rivière Queiles, affluent de l'Èbre.

104 kil. **Tudela** (arrêt 8 min.). La ville compte 9,000 hab. Les maisons sont élevées et solidement bâties, les rues tristes et étroites, à l'exception de celle de Herrerias qui est plantée de deux lignes d'arbres. — L'église (*basilica*) mérite une visite. La place neuve, sous laquelle passe la Queiles, est entourée de maisons construites toutes sur le même plan. Deux jolies promenades, l'une d'hiver, l'autre d'été, s'étendent, celle-ci le long de la route de Saragosse, celle-là auprès de la *plaza de Toros*, assez vaste édifice de construction moderne situé derrière la station.

Le nom de Tudela a retenti d'une manière éclatante dans les fastes de notre campagne d'Espagne. Les maréchaux Lannes et Moncey y remportèrent, le 22 novembre 1808, un succès important sur les deux corps d'armée des généraux espagnols Castaños et Palafox.

De vastes champs, de beaux oliviers presque séculaires accompagnent le chemin de fer, dès la sortie de la station de Tudela, jusqu'aux approches de *Fontellas* (180 hab.), dont presque tout le territoire appartient au marquis du même nom. L'Èbre, qui a décrit une grande courbe en s'éloignant de la voie, reparaît à 100 mèt. à g., au lieu dit *le Bocal*, où se trouvent le point d'attache et la prise d'eau du canal d'Aragon (*V.* R. 82). Celui-ci suit la voie à g., séparé d'elle par un bois. Au-delà de l'Èbre on aperçoit *Cabanillas* (450 hab.) et plus loin *Fustiñana* (1,000 h.). Des remblais et une tranchée de 1 kil. dans les terrains d'alluvion conduisent à

114 kil. *Rivaforada*, v. de 800 h., situé à 200 mèt. à g., auprès du canal, sur lequel a été établie une machine à vapeur qui fait monter l'eau nécessaire pour les irrigations. Dans le fond à dr., on découvre le *Moncayo*, arête centrale de l'Espagne, qui domine l'Aragon, la province de Soria et la Nouvelle-Castille. La rive dr. de l'Èbre, au-delà de Rivaforada, présente une suite de mamelons en pains de sucre formés de stratifications horizontales, presque alternativement blanches et rougeâtres.

126 kil. *Cortès*. Le village (1,200 hab.) situé à 900 mèt. à g., est la dernière localité de la Navarre dans cette direction. On signale dans le

village un château du comte de Zaldivar, et plus loin, dans les montagnes, les ruines d'un vieux château qu'on dit avoir appartenu à don Sancho Abarca, premier roi de Navarre, et au milieu desquelles subsiste un ermitage. *Mallen*, le premier village d'Aragon (2,000 hab.), est à 1,400 mèt. à dr.

On franchit le ravin de la Marga sur un pont de 45 mèt., à hauteur de 8 mèt., à la suite duquel se présentent successivement un remblai de 1 kil. sur 20 mèt. de hauteur et une longue tranchée de 2 kil., pratiquée dans la marne, à 9 mèt. de crête. Un chemin qui se dirige à g., vers l'Èbre, conduit à *Tauste* et dans la riche plaine des *Cinco-Villas* d'Aragon. Celles-ci se nomment *Tauste*, *Egea*, *Sabada*, *Un-Castillo* et *Sos*. La route qui relie ces cinq villes va rejoindre Sangüesa en Navarre.

136 kil. *Gallur*, petite V. de 2,400 hab. A g. se trouvent le canal, la route et l'Èbre sur lequel est jeté un pont de bateaux. Gallur est dans une position pittoresque, sur la pente d'une colline qui domine le canal. L'église, très-élevée, est surmontée d'un joli campanile. Il est facile d'apprécier sur ce point du parcours, et avant même d'arriver à la station, quels travaux a dû exiger l'établissement du canal d'Aragon.

A la suite d'une tranchée dans les terrains d'alluvion, on traverse, sur un pont en tôle de 28 mèt., le canal qui se tiendra désormais à dr. de la voie. A g., sur la rive opposée de l'Èbre, se trouve le petit port de *Pradilla*, où se déposent les blés des Cinco-Villas, que les bateaux de l'Èbre viennent prendre pour les porter à la Méditerranée.

144 kil. *Luceni* (700 hab.), station de prise d'eau (arrêt 6 min.). De grandes campagnes s'étendent à dr. A g. on se rapproche du cours de l'Èbre, dominé par un beau groupe de montagnes ayant toujours l'aspect blanc et rougeâtre que nous avons signalé. Sur le bord du fleuve, et le dominant du haut d'un escarpement, se trouve *Alcala de Ebro* (250 hab.); sur l'autre rive *Remolino*, v. de 600 hab., dans le voisinage duquel on exploite, au pied de la montagne, des salines qui produisent annuellement 60,000 quintaux. C'est sur cette partie de l'Èbre que Cervantès a placé l'aventure de la barque enchantée ; c'est de ce côté du fleuve, qu'après cette triste aventure, don Quichotte et Sancho, allant au hasard dans la plaine, rencontrèrent le duc et la duchesse, et c'est au village voisin, à *Pedrola*, qu'ils reçurent cette grande hospitalité que raconte l'admirable roman.

148 kil. *Pedrola* (2,300 hab.). Une grande partie des terres et des champs d'oliviers qui entourent Pedrola, un domaine et un palais dans le village appartiennent au duc de Villahermosa. Le village de Pedrola est à 2 kil. à dr. de la station. On laisse à g. *Cabañas*, à 2 kil., au milieu d'une plaine bien irriguée ; à dr. sont des coteaux plantés d'oliviers, avant

157 kil. *Alagon*, petite V. de 2,950 hab., située au milieu d'une plaine spacieuse, limitée au N. par l'Èbre, et au S.-E. par le cours du Jalon qui vient se jeter dans l'Èbre. Les maisons de cette petite ville sont pauvres, construites en mauvaises briques, les jardins sont entourés de murs en terre, lézardés et écroulés. On remarque néanmoins, dans Alagon, un bel édifice qui était autrefois le collège et le couvent des jésuites ; l'église de ce couvent (*San Antonio de Padua*) est d'une construction élégante ; un dôme construit en briques de différentes couleurs la surmonte. On aperçoit aussi, s'élevant au-dessus de l'église paroissiale d'Alagon, une jolie tour octogone très-ornée.

On reconnaît à g., au-delà de l'Èbre, et au-dessus d'une brèche

dans la montagne, les ruines du château de *Castellar*. La voie traverse la rivière Jalon, avant sa jonction avec l'Èbre, sur un pont de fer de deux travées de 15 mèt. A une petite distance de ce pont, et à 5 ou 600 mèt. au S., on signale les travaux importants auxquels a donné lieu la rencontre du canal et du Jalon. Anciennement le canal passait en souterrain au-dessous de la rivière. Aujourd'hui et à la suite de changements nécessités par le nivellement, un pont-canal de 4 arches a été jeté au-dessus du Jalon, en même temps qu'au-dessus de ce pont-canal s'élance une arche plein cintre, donnant passage, avec des rampes de plus de 20 degrés, à un chemin muletier qui vient d'Alagon, en suivant la rive g. de la rivière, pour aller à Plasencia.

161 kil. *la Joyosa*. Cette station dessert à la fois le village de la Joyosa (280 hab.) situé à 1 kil. à g., et celui de *Torrès* (1,500 hab.) placé à égale distance, à dr., sur le bord de l'Èbre. Tout auprès de Torrès on aperçoit le joli village de *Sobradiel*. On traverse de belles cultures. Les canaux d'irrigation venant de l'Èbre passent sous la voie pour aller fertiliser les plaines qui se développent à dr.

166 kil. *Las Casetas* (arrêt 8 min.). Le hameau qui compte 10 maisons entourées de plantations est à 1 kil. à g. (310 h.) A cette station se rattache la **ligne de Madrid à Saragosse.** — **Changement de train,** pour les voyageurs *de Pampelune à Madrid* ou de *Madrid à Pampelune*. La marche des trains est combinée de manière que les voyageurs venant de Pampelune ou de la ligne de Logroño, à destination de la ligne de Madrid, et *vice versâ*, puissent s'arrêter à Las Casetas, sans remonter à Saragosse.

De Las Casetas à Saragosse.

13 kil. séparent Las Casetas de Saragosse. Si l'on continue dans cette direction, allant de Pampelune à Saragosse, à Barcelone et au delà, on passe en vue du village d'*Utebo* (600 hab.), dont on remarque la tour octogone en briques, surmontée d'un chaperon en ardoises. Plus loin, on aperçoit une tour semblable, au-dessus de ***Monzalbarba***, v. de 500 hab. Des deux côtés de la voie sont semées des maisons de campagne. Au-delà de l'Èbre, se montre le village de ***Juslibol*** (400 hab.) où se trouve une habitation d'été, avec beaux jardins, appartenant à l'archevêque de Saragosse, et au loin, dans la ligne des montagnes, se développe la route qui va de Saragosse à Jaca et aux Pyrénées. La voie, arrivée sous les murs de Saragosse, passe devant la vieille forteresse maure de l'***Aljaferia***, coupe la route de Madrid, et, contournant la partie occidentale de la ville, s'arrête auprès de la *puerta del Carmen*. — Les trains à destination de la ligne de Barcelone sont conduits à la gare du faubourg d'***Altabas***, par un embranchement qui se détache à g. avant l'Aljaferia, et franchit l'Èbre pour se raccorder avec la ligne, au N. de Saragosse.

181 kil. **Saragosse.** (Omnibus spéciaux conduisant en ville, 1 réal par voyageur, 1 réal pour une malle, 1/2 réal pour chaque objet de moindre volume.) V. de 67,000 hab., située sur la rive g. de l'Èbre, à 274 mèt. au-dessus du niveau de la mer.

Coup d'œil général. — Lorsque Auguste vint en Espagne, l'an 728 de la fondation de Rome, il érigea la modeste cité de *Salduba* en colonie militaire, et lui donna son nom, *Cæsarea-Augusta*. Il y éleva des temples, y fonda des bains et un cirque, et en fit la « plus brillante des villes intérieures de l'Espagne tarraconnaise (1) ». Les Goths l'appelèrent *Cesaragosta*. Puis vinrent Tarif et Musa, avec leurs armées

(1) Pomponius Mela.



SARA

Itinéraire de l'Espagne par G. DE LAVIGNE.

LÉGENDE

EDIFICES PUBLICS

1 Académie des beaux arts D.E 2
2 Audiencia (Tribunal) C 2,3
3 Correos (Poste) C 3
4 Hotel de ville D 2
5 Seminario Conciliar D 2
6 Statue de Pignatelli C 4
7 Théâtre D 3
8 Torre Nueva (Tour penchée) C 2
9 Université E 2

EDIFICES RELIGIEUX

10 Palais Archiepiscopal D 2
11 Santa Engracia D 4
12 San Felipe C 2
13 San Gil D 3
14 San Juan et San Pedro D 2
15 San Miguel E 3
16 San Pablo B 2
17 N. D. del Pilar C,D 2
18 Santiago D 2
19 la Seo D 2

Dessiné par Augte Thiollet

OSSE

HACHETTE & Cie Editeurs Paris



Gravé par Erhard.

1000

nombreuses et menaçantes; l'arabe *Saracusta* devint la rivale de Cordoue, de Tolède et de Merida; elle fut le chef-lieu de l'une des cinq provinces de l'empire des Maures en Espagne; elle commanda à tout le pays compris entre les sources du Tage et les montagnes de Cantabrie. Un instant menacée par Charlemagne, qui vint l'assiéger avant sa sanglante retraite à travers les défilés de Roncevaux, elle resta riche, heureuse, grandissante et civilisée, sous l'autorité des califes, jusqu'au moment où ce petit noyau de chrétiens qui avait formé le royaume de Sobrarbe, conduit par des rois valeureux, envahit peu à peu la Navarre et l'Aragon, et vint asseoir à *Saragosse* le trône du royaume nouveau.

Vue de près, dans ses rues tortueuses, où pénètrent déjà quelques alignements modernes, Saragosse offre peu de traces de ces époques diverses; c'est seulement l'aspect pittoresque qu'on doit en rechercher. Il faut choisir un site d'où il soit possible d'en embrasser l'ensemble, et nulle place, selon le conseil de M. Py y Margall (*Recuerdos y Bellezas de España*), n'est mieux choisie que le vieil hospice de *la Misericordia*, dont les fenêtres dominent toute la ville. On a devant les yeux, au premier plan, l'élégante coupole du couvent dominicain de San Ildefonso, au fond les dômes du Pilar, la flèche hardie de la Seo, et, dans l'intervalle, au milieu d'un amphithéâtre de toits, une foule de clochers de toute forme, des tours en brique de style gothique et de style arabe, et au centre l'élégant campanile de *la Torre nueva*. On distingue la trace bien marquée des enceintes successives de Saragosse, et son plan elliptique, diamétralement coupé par deux longues rues, que terminaient autrefois quatre portes. Le *Coso*, formant un vaste demi-cercle et comme un large fossé bordé d'édifices publics et de vieilles maisons seigneuriales, indique où était l'enceinte de la primitive *Cæsarea-Augusta*. Le Coso était autrefois la partie animée de la ville, le théâtre des fêtes publiques, des grandes joutes, des tournois chevaleresques et des courses de bague, où accourait toute la noblesse espagnole, pour lutter devant ces fenêtres toutes pavoisées et ornées de dames de beauté. « Cette rue, dit Luis Lopez (*Antiguedades de Saragoza*), s'appelait autrefois le *Foso* ou le *Sacro Foso*. On s'était fait une espèce de gloire de conserver sur les façades des maisons les traces des balles et des boulets qui s'y étaient logés pendant le siège de 1809 et lors de la révolution de 1838. Ces traces disparaissent peu à peu.

Si le voyageur va de préférence s'asseoir hors de la ville, sous les arbres d'un chemin qui longe la rive gauche de l'Èbre, au bord d'une prairie qui dépend du vieux faubourg d'*Altabas*, il aperçoit en face de lui, s'élevant sur l'autre rive du fleuve, l'imposante basilique du *Pilar*, avec tous ses petits dômes d'apparence mauresque, couverts en tuiles vernies jaunes et vertes, avec son clocher à trois étages, modèle inachevé des trois autres clochers qui devaient occuper les angles de ce vaste édifice. Au delà s'élance, derrière les habitations, la tour aérienne de la *Seo*. A l'extrémité du pont, à côté des murailles nues qui enveloppent le Pilar et lui donnent l'aspect d'un mystérieux monastère, se dessine l'arc étroit de la *Puerta del Angel*, entrée des routes de France et de Catalogne, et, au-delà de cette porte, on rencontre tout aussitôt, et dans un petit espace, les édifices les plus curieux de la ville.

On jouit aussi d'une vue plus complète de Saragosse, de toute la campagne qui l'environne et d'une partie du cours du canal d'Aragon, du haut d'un monticule placé au S.

de la ville, à une petite distance de ses murs, auprès du village animé de *Torero*. Ce site, appelé le *Salon*, est une des promenades favorites de Saragosse. On y arrive par des allées d'arbres qui partent de la porte Santa Engracia et de la porte d'Espartero.

Édifices publics. — Sur la gauche, à quelques pas de la *Puerta del Angel*, les constructions modernes du *Seminario conciliar* remplacent l'ancien palais de la Députation du royaume ; à côté, sur une petite place, se déploie la belle façade moderne de l'archevêché, surmontée d'un écu aux armes d'Aragon. Sur la droite de la porte, ce bâtiment carré, d'aspect étrange, tout en brique, de style gothique, avec des ouvertures semi-circulaires et des bustes dans des médaillons, et dont on ne voit que deux côtés à l'angle d'une petite rue, c'est à la fois la *Casa municipal*, maison de ville, et la *lonja* ou bourse des négociants. La porte est plein cintre, flanquée de deux fenêtres, surmontée d'un étage à trois larges ouvertures. De nombreuses fenêtres, en forme de galerie, occupent la partie supérieure de l'édifice, et, aux quatre angles, au-dessus de l'entablement, s'élèvent quatre tourelles élancées, revêtues en tuiles vernies blanches et vertes. Si l'extérieur est de peu d'apparence, il n'en est pas de même de la vaste salle rectangulaire où se réunit le commerce aragonais. Elle est formée par vingt-quatre belles colonnes placées sur quatre rangs. Les deux rangées latérales et les colonnes de chaque extrémité sont appuyées aux murs ; les deux rangées du milieu partagent l'espace en trois nefs. Les chapiteaux doriques qui couronnent les fûts sont surmontés, sur les quatre faces, d'écussons aux armes de Saragosse, avec le lion rampant, soutenus par des anges et par des griffons, et cachant la naissance des nervures qui s'élancent pour former la voûte et qui se réunissent sous des rosaces dorées. Des fenêtres demi-circulaires, entourées de riches sculptures, ouvrent au milieu des arcs sur trois des côtés ; et, tout autour, à la hauteur des chapiteaux, règne une corniche portant en caractères gothiques une longue inscription à la date de 1851.

La *Torre nueva*, plus connue sous le nom de *Tour penchée*, a été construite en 1504, par les Jurats de Saragosse, sur la petite place de San Felipe, pour porter l'horloge de la ville. Elle est tout à fait isolée ; elle a 84 mèt. de haut sur 12 mèt. 60 cent. de largeur à la base. Elle est octogone, entièrement construite en briques ; mais avec une variété de formes, d'ornements et de dessins rappelant tour à tour le style gothique et le style arabe. L'imagination de l'architecte a donné à chaque étage un aspect différent ; le soubassement est plein et massif ; le premier étage est formé d'angles rentrants, et représenterait, vu de plan, une étoile à huit grandes pointes et à huit plus petites. Les étages supérieurs, reprenant la forme octogone, les angles flanqués de colonnettes striées, présentent successivement de grandes ogives, une jolie galerie de fenêtres à trèfles, une ceinture d'arabesques en faïences de couleur et des corniches dentelées, jusqu'au troisième corps, dont les milieux sont occupés par de petites tourelles rondes, à demi détachées de la masse. Au-dessus, règne un balcon en fer qui se développe suivant les contours des tourelles et des colonnettes des angles, et, en retrait de ce balcon, se trouve le campanile, renfermant la grosse cloche de l'horloge. Une autre petite cloche, celle des quarts, coiffe d'une manière bizarre la pointe de la flèche, où elle est soutenue par une armature en fer ; une croix dorée la surmonte. Un escalier de 260 marches, tournant autour du noyau intérieur de la

tour, conduit au balcon, et il est inutile de dire quel magnifique panorama se développe de cette hauteur. Une circonstance peut contribuer à donner le vertige au visiteur, c'est la forte inclinaison de cette tour, qui penche tout d'une pièce vers le S.-O., et qui surplombe sa base de près de 2 m. 1/2. On prétend que c'est un tour de force de l'architecte ; que cette inclinaison a été calculée à dessein, et cependant, ce qui donnerait raison à l'opinion contraire, c'est qu'il s'était formé à la base une assez large crevasse. La tour a été complètement réparée en 1860. Une inscription, placée au-dessus de l'entrée, signale cette restauration. Malgré les craintes qui s'étaient manifestées sur sa conservation, et qui avaient été jusqu'à en faire interdire l'entrée, il est probable que la *Torre inclinada* a encore de longues années d'existence.

L'*Aljaferia* est le seul des édifices de Saragosse qui conserve des souvenirs de la royauté. Il se trouve hors de la ville, à l'O., entouré d'un fossé profond, et ressemble plutôt à une fabrique moderne, à une caserne, qu'à l'ancienne demeure des souverains. Les rois arabes en avaient fait leur palais de plaisance ; les conquérants chrétiens y installèrent un couvent de moines bénédictins relevant d'une communauté de Carcassonne ; puis les moines disparurent et la royauté en prit possession, l'orna et l'agrandit. Aujourd'hui c'est un des forts avancés de la ville, occupé par un régiment d'infanterie et par une section d'artillerie. Malgré cette destination actuelle et les dévastations qui en résultent, l'Aljaferia n'a pas tout à fait perdu la trace du passage de ses hôtes illustres. Les Rois catholiques, Ferdinand d'Aragon et Isabelle Ire, qui l'ont habité longtemps, y avaient fait faire des travaux importants, un bel escalier, et surtout une longue suite de plafonds lambrissés et dorés qui aujourd'hui encore semblent sortir des mains de l'ouvrier, et avec lesquels contraste péniblement la nudité des murailles. On remarque surtout le plafond du *salon de la alcoba ;* c'est la chambre qui a vu naître, en 1271, la fille de don Pedro III et de Constance de Sicile, qui fut reine de Portugal, et canonisée sous le nom de sainte Isabelle. On prétend ici, comme pour le retable de la Cartuja de Miraflores à Burgos, que le plafond de cette chambre fut doré avec le premier or qui vint d'Amérique. On ne retrouve de souvenirs arabes que dans une petite pièce octogone donnant sur la cour, et qu'on dirait transportée tout entière de l'Alhambra de Grenade ; les murs en sont couverts de riches ornements, des arcs d'une grande légèreté forment la voûte, qui a été malheureusement cachée par un plafond moderne. Nous pouvons dire, en passant, que c'est dans l'Aljaferia qu'est placée une partie de l'action du *Trovatore.* Du vieux palais, par un temps clair, on distingue facilement, dans la montagne, le château de Castejar qui tient aussi sa place dans cette œuvre célèbre.

Nous ne devons pas négliger de mentionner encore le pont de pierre sur l'Èbre qui réunit la ville au faubourg d'Altabas et à la gare de Barcelone. L'arche centrale, il en compte sept, mesure 39 mèt. d'ouverture. Puis la *plaza de Toros* entre la jolie église de Ntra Sra *del Portillo* et la *Misericordia,* au milieu du quartier des gitanos.

Édifices particuliers. — Un assez grand nombre de vieilles maisons patrimoniales se font reconnaître dans les rues silencieuses de l'ancienne ville, à leurs façades noircies, aux entourages sculptés de leurs fenêtres, aux ornements de leurs portails qui rappellent le vieux style byzantin, et surtout à leurs patios. Bien peu de ces maisons sont restées à leurs anciens possesseurs, et il est

navrant de voir, comme dans la calle San Pedro, les ignobles *carros* et les tartanes boueuses d'un entrepreneur de transports publics, entassés contre les délicieuses colonnes d'un patio de ce genre.

On cite, parmi ces demeures de l'aristocratie aragonaise, la maison du comte de *Sastago,* occupée aujourd'hui par le Casino; l'édifice occupé par l'*Audiencia,* avec les deux tours qui flanquent sa façade et une belle porte ornée de cariatides; l'antique maison de Torellas, aujourd'hui *casa del Comercio.* Le patio de celle-ci est formé par six colonnes de caractère différent : celles des angles, rondes et sveltes, les deux du milieu, entourées de cordons en spirales profondément fouillés, et les chapiteaux formés par des sphinx et par des griffons. Le balcon de la galerie est couvert de cornes d'abondance, d'urnes, de reliefs gréco-romains, et porte des arcs mauresques d'une grande légèreté, qui se répètent sur le mur du fond de la galerie, dont le plafond est partout richement lambrissé. Le second étage est formé de petites fenêtres gothiques entourées de moulures, de grecques et d'arabesques. On remarque plus de richesse encore et plus d'homogénéité de style dans le patio de la casa de *Zaporta* ou de *la Infanta.* Il est formé par huit colonnes à base cannelée; le fût, au-dessus de cette base, est formé de trois figures adossées de nymphes ou de satyres, dont les bras sont entrelacés. Des draperies ou des guirlandes de fleurs et de feuilles cachent les membres inférieurs, à l'endroit où ils se confondent avec la pierre. Au-dessus des chapiteaux se détachent des figures grotesques accroupies, supportant les solives de la galerie. Les arcs de celle-ci sont plein cintre, entourés de moulures, avec des figures d'animaux dans les tympans, et au-dessus règne un entablement d'une grande richesse, soutenu par des consoles. Un bel escalier, dont les ornements répondent au style général de cette œuvre coquette, conduit à la galerie, dans laquelle on pénètre par trois arcs élégants.

On signale encore, parmi les édifices curieux qui n'exigeraient pas moins de détails que les précédents, la *Aduana Vieja* (vieille douane), aujourd'hui dans un état déplorable. Son architecture intérieure conserve quelques traces de l'époque romaine. Son patio est formé par huit colonnes de pierres, supportant une galerie de vingt arcs ornementés. Quelques-unes des salles intérieures sont richement lambrissées, et, au-dessus des deux portes de sortie, on remarque des écus aux armes des rois de Sobrarbe. — La maison du comte d'*Altarès,* dans la calle de Contamina, offre un portail couvert de broderies gothiques. — Celle du comte de *Fuentes,* occupée par l'administration des postes, présente un assez beau patio, cruellement dégradé par les voitures. — Citons enfin la casa de *Torresecas,* occupée par le gouvernement de la province; — le palacio de los *Lunas,* sur le Coso, où habita le pape Benoît XIII, Aragonais, de l'illustre maison de Luna ; — la casa de *Ayerve,* dans la calle del Pilar; — la casa de *Lazan,* sur la place de la Aduana Vieja; — la casa de *Tarazona*, habitée par le capitaine général.

En recherchant ces vieilles demeures, le visiteur ne manquera pas de parcourir la calle *Plateria,* l'une des plus animées du centre de la ville, et dont une fantaisie politique a maladroitement changé le nom, il y a quelques années, en celui fort peu agréable de *calle de la Manifestacion.* Cette rue est restée habitée par les *plateros,* les orfèvres. La forme traditionnelle des joyaux portés par les gens de la campagne mérite de fixer la curiosité ; on y vend en foule de petits bijoux d'argent représentant, dans toutes les dimensions, la sainte image de N. D. del Pilar.

Édifices religieux. — *San Salvador* ou la *Seo* (*Seo* ou *Seu* est une expression de l'idiome limousin, équivalant aux mots *Sede* en espagnol, *Sedes* en latin, — siège ; — c'était en effet le siège épiscopal de Saragosse). Sa façade gréco-romaine et sa tour, d'un style un peu exagéré, contrastent avec les vieilles traditions de cette métropole qui date de l'époque romaine. Ce frontispice, formé de colonnes corinthiennes, présentant au second corps trois niches avec les statues de saint Pierre, de saint Paul et du Sauveur, et surmonté d'un fronton uni, triangulaire, annonce un monument moderne, et, dès qu'on a franchi le portail, on se trouve au milieu des plus précieuses richesses de l'époque gothique et de la Renaissance. Le premier corps de la tour, en forme de piédestal, construit en pierres taillées en bossage, s'élève aussi haut que la façade, et l'écrase de sa masse imposante. Sur le second corps, plus étroit que le premier, et de même sans ouvertures, se détache en relief l'immense cadran de l'horloge, soutenu par deux figures ailées, le Temps et la Vigilance. Le troisième corps, en retrait sur le précédent, est octogone, formé de colonnes corinthiennes, portant, au-dessus des quatre angles du corps inférieur, les statues colossales des Vertus cardinales, et percé de huit fenêtres dans la baie desquelles se balancent les cloches. Le quatrième corps, pareillement octogone, percé de huit fenêtres, s'élève au-dessus de pilastres portant des pots à feu, et se termine en une coupole arrondie, au-dessus de laquelle s'élance une pyramide octogone terminée par une croix à rayons. Cette belle œuvre, d'un effet neuf, d'une grande légèreté malgré la gravité du style, fut dessinée à Rome, en 1685, par l'architecte Contini, et l'exécution en fut confiée, à Saragosse, à deux artistes aragonais. Le grand défaut de la Seo est de ne pas avoir d'entrée principale. La façade dont nous avons parlé est près de l'une des extrémités ; on entre par un angle, et, au lieu d'apercevoir du premier coup ce riche ensemble, on n'en voit que peu à peu les détails, et on en apprécie mal la distribution. L'intérieur forme, sur un plan presque carré, cinq nefs séparées par quatre rangées de beaux piliers gothiques; les piédestaux sont en beau marbre jaune; les chapiteaux, en feuillages, supportent des tailloirs dentelés d'où s'élancent des faisceaux d'arcs d'une ogive des plus correctes, dont les sommets se rencontrent sous de riches rosaces. Le sol est garni de larges dalles de marbre blanc, à travers lesquelles s'incrustent, dans un apparent désordre, de grandes lignes en marbre brun et rouge qui représentent l'image réfléchie des dessins formés dans la voûte par le croisement des arêtes. La capilla Mayor, à peine distincte des autres chapelles, est surmontée d'une vaste coupole gothique, en forme de tiare, ornée de statues, chargée de riches ornements du style plateresque, et qui fut reconstruite par Benoît XIII. Cette coupole contribue à jeter quelque lumière dans ce vaisseau malheureusement un peu sombre. Le retable de la capilla Mayor est tout en marbre blanc, d'un gothique pur et d'une richesse extraordinaire de fleurons, de volutes et d'arabesques ; des scènes encadrées dans ces gracieux ornements représentent le martyre de saint Laurent, l'ensevelissement de saint Vincent, des épisodes de la vie de l'évêque saint Valère. Trois grands tableaux de haut-relief forment le corps principal: l'Adoration des Rois Mages, la Transfiguration et l'Ascension de Notre-Seigneur. Nous devons encore signaler dans cette chapelle : le tombeau de la princesse Maria, fille de Jaime el Conquistador; celui de l'archevêque don Juan d'Aragon, frère de Ferdinand le Catholique ; l'urne qui renferme le cœur de l'in-

fant don Balthazar Carlos, fils de Philippe IV, mort à dix-sept ans, et le fauteuil à deux sièges placé du côté de l'épître, tout orné de sculptures Renaissance, où s'asseyaient les rois lors de leur sacre. Il n'y a pas de moindres richesses dans les autres parties de la Seo : dans le chœur, qui occupe le centre de la nef du milieu, domine le siège archiépiscopal chargé de sculptures; les stalles, en chêne de Flandre, sont très-sobres d'ornements, mais les dossiers sont formés de colonnettes gothiques et d'arcs entourés de feuillages finement fouillés; le lutrin est une œuvre magistrale qui date de 1413. L'art plateresque a décoré de toutes ses richesses l'enceinte extérieure du chœur, dans laquelle sont ménagées de petites chapelles avec une étonnante profusion d'ornements, de figurines et de bas-reliefs. L'attention doit surtout se porter sur le *trascoro,* dont les côtés, formant des portiques soutenus par des colonnes en balustre, présentent deux belles statues de saint Vincent et de saint Laurent, et des bas-reliefs où figurent ces deux martyrs. Le centre du trascoro est occupé par un petit temple formé de six colonnes salomoniques en marbre noir entourant un beau crucifix ; sur ces colonnes porte une lourde coupole dorée, d'aspect malheureusement baroque, surchargée d'ornements, de statues d'anges, et dominée par la statue du Christ ressuscité. Un excès d'ornements, d'attributs, d'emblèmes qui envahissent les piliers, de la base jusqu'à la voûte, charge la plupart des arcs des dernières nefs, sous lesquels se trouvent les chapelles latérales.— Celles de San Vicente et de Santiago, auprès de l'entrée, se signalent à cet égard ; mais on doit admirer néanmoins, dans l'une, quatre grandes toiles de Rabiella ; dans l'autre, une statue de saint Vincent, œuvre moderne de don Carlos Salas; plus loin les peintures du retable de la chapelle des saintes Justa et Rufina; les panneaux peints de la chapelle *del Nacimiento ;* des bustes d'anges dans celle de San Benito: le retable, les tombeaux de Ferdinand d'Aragon et de doña Ana de Gurrea, sa mère, dans celle de San Bernardo. — La chapelle de San Gabriel est un modèle accompli du genre plateresque ; on en admire la grille de bronze, l'arc de marbre blanc, la voûte, et l'autel consacré aux trois archanges. — La chapelle de San Augustin est une des plus anciennes; elle existait déjà en 1207, et a été restaurée à grands frais en 1430; son ornementation actuelle appartient à un style un peu exagéré. — La chapelle de San Pedro Arbuès conserve quelques ornements de la bonne époque gothique; on y remarque trois grands tableaux de Francisco Ximenès de Tarazona, et une statue du saint porté sur un nuage. — Dans la chapelle de San Miguel, chapelle paroissiale, existe un autel portatif ou oratoire gothique, couvert de médaillons et de compartiments qui représentent des scènes de la Passion, peintes avec une prodigieuse finesse de détails dans les costumes et dans l'architecture ; puis le tombeau de marbre blanc de l'archevêque don Lope de Luna, sans égal dans tout l'Aragon, et dont on doit admirer un à un les délicieux détails. Toutes ces chapelles sont fermées par de belles grilles en fer très-ouvragées.

Parmi les trésors de l'église, les plus précieux sont une croix gothique en or et en pierreries, sur laquelle le roi jurait d'observer les fueros d'Aragon; les bustes en argent de saint Valère, saint Laurent et saint Vincent, donnés par le pape Benoît XIII, en 1405 ; la *custodia*, tabernacle d'argent à trois corps, de style plateresque, fait en 1537 ; et, parmi les vêtements sacrés, une chasuble couverte de pierreries, une autre brodée en or sur tissu d'argent, et celle de Ferdinand d'Aragon, brodée en soie avec une rare élé-

gance. On trouve dans la sacristie quelques peintures de mérite. Le cloître et ses cellules, où le chapitre de la Seo vivait en communauté sous la règle de saint Augustin, ont disparu pour faire place aux agrandissements successifs de l'église.

Nuestra Señora del Pilar. La légende rapporte que la mère de Dieu ordonna à saint Jacques de construire une chapelle sur un point qu'elle lui désigna, afin d'y placer une petite colonne de marbre et une image modelée par les anges. Cette modeste chapelle primitive avait huit pieds de large et le double en longueur. Plusieurs fois relevé de ses ruines et agrandi chaque fois, ce célèbre sanctuaire occupait, vers la fin du XVIIe siècle, le centre d'un cloître tout entouré de chapelles. Soixante-seize lampes d'argent, rangées sur deux lignes, brûlaient jour et nuit devant la sainte image, que surmontait un dais d'argent. En 1681, on posa la première pierre de l'immense basilique qui existe aujourd'hui. Nous avons dit quel est son aspect du côté de l'Èbre; la face opposée, sur la place del Pilar, n'offre pas un ensemble plus monumental. Cest un long quadrilatère de 135 mèt. de côté, grand, mais non grandiose, selon l'expression de M. Pi y Margall, partagé en trois nefs par douze gros piliers carrés capables de supporter des tours. Deux de ces nefs, la première et la troisième, où se trouvent la sainte chapelle et l'*altar mayor*, sont surmontées de coupoles: la nef centrale ne semble qu'une galerie pour passer de l'une à l'autre. Autant les arcs de la Seo sont chargés d'ornements, ses voûtes élégantes et riches, ses murs couverts de tableaux, de beaux retables et de ciselures, autant est nu et froid l'intérieur de l'église du Pilar. Si ce n'était le retable du maitre-autel, dû à l'habile ciseau du sculpteur valencien Forment, et représentant les principaux actes de la vie de la Vierge; si ce n'étaient encore les sculptures de la *silleria* du chœur et sa belle grille de bronze, il n'y aurait rien à admirer dans cette basilique, sauf le sanctuaire. Celui-ci forme un petit temple dans le temple; l'image vénérée, sur son pilier de marbre, occupe la place même où saint Jacques l'a déposée il y a dix-neuf siècles. Le petit temple, ouvert de trois côtés et sur un plan elliptique, est formé par de belles colonnes de marbre, supportant une voûte sculptée en écailles, entourée de guirlandes dorées, de médaillons, d'où pendent des drapeaux pris aux Maures, et éclairé au milieu par une large ouverture circulaire tout entourée d'anges et de figures de saints. L'autel ou tabernacle, devant lequel brûle une grande quantité de lampes suspendues à la voûte au milieu d'*ex-voto* de toute nature, de cœurs d'or et de dons précieux, représente au centre la Vierge sur un trône de nuages; à gauche saint Jacques et ses disciples agenouillés. A droite, dans l'ombre, on voit la sainte image, sculptée dans un bois devenu noir par l'œuvre des siècles, et vêtue d'une riche dalmatique qui ne laisse paraître que la tête de la Vierge et celle de l'enfant-Dieu. Un dais d'argent la surmonte, et l'immense rideau de velours sombre, semé d'étoiles, qui occupe le fond, contribue encore à absorber la lumière, malgré laquelle il est difficile de distinguer la statuette vénérée et d'en deviner la forme. Une belle balustrade en argent ferme cette partie du sanctuaire et tient à distance les fidèles, qui s'y succèdent à toute heure du jour. Des dalles de marbre garnissent le sol de la chapelle et reproduisent, comme dans la Seo, les arcs et les dessins de la voûte. Par les ouvertures de celle-ci on voit se développer la coupole de l'église, projetant une vive lumière sur les fresques d'Antonio Velazquez, qui en décorent les contours. Sur deux des côtés de la sainte chapelle, des escaliers, pro-

tégés par des balustrades de marbre, conduisent à une crypte souterraine où reposent, dans des tombeaux de marbre noir, plusieurs dignitaires, des archevêques, et, dans une urne, le cœur du second don Juan d'Autriche, fils naturel de Philippe IV.

Dans la sacristie de l'église, on remarque un bel *Ecce Homo* attribué au Titien. Dans celle de la sainte chapelle, est conservé ce qui survit aujourd'hui des vêtements et des joyaux offerts dans tous les temps à la sainte image par les fidèles, les grands seigneurs, les princes et les rois : le nombre en était grand et la valeur immense ; l'impôt qu'ils ont subi en 1809, pour subvenir aux besoins du siége, les a considérablement réduits.

Nous devons maintenant, après cette description des deux célèbres basiliques, nous borner à mentionner rapidement les principales églises que cette ville possède. L'une d'elles, cependant, appelle vivement l'intérêt dans un autre ordre d'idées : c'est la paroisse souterraine des *Santas Masas*, dans laquelle ont été déposés les restes de nombreux martyrs immolés sous les murs de Cæsarea Augusta, aux temps des persécutions des premiers siècles chrétiens. Dans une vaste crypte, récemment réédifiée, sont rangées, au milieu de quatre files de colonnes, les tombes grossières qui renferment ces saintes dépouilles. Citons aussi : la paroisse de *San Miguel de los Navarros,* dans laquelle on voit de curieux bas-reliefs de la passion du Christ; — l'église de *Santa Cruz,* édifice très-ancien ; — *San Pedro et San Juan,* surmontée d'une très-jolie tour carrée de style arabe ; — *Santiago,* dont le retable représente l'apparition de la Vierge remettant à l'apôtre la sainte image. Cette église est entourée de vestiges de l'époque byzantine; dans sa tour, qui a perdu un peu de son aplomb, existe une très-vieille cloche qui date de la domination des Goths. — *San Pablo Apostol* renferme un beau tombeau sculpté de Don Diego de Monréal, évêque de Huesca, et un retable en bois doré attribué à Damian Forment, l'auteur du retable de l'église du Pilar. — *San Felipe y Santiago* possède un élégant portail, formé de deux colonnes salomoniques en marbre noir, surmontées, au premier corps, du Labarum de Constantin, et, au second corps, du Saint-Sacrement soutenu par les images des deux patrons de l'église.

Les *couvents* étaient en grand nombre ; on en a fait des casernes : mais, dans ce qui subsiste de la plupart d'entre eux, l'archéologue et l'artiste trouveront encore plus d'un détail digne d'une intelligente attention.

Parmi les hospices, nous citerons surtout la *Misericordia,* maison de secours pour les hommes, les femmes et les enfants, dont la fondation remonte à 1666. La Misericordia est administrée par la Commission provinciale de bienfaisance ; le travail y est organisé de manière que les produits profitent également aux assistés et à la dotation de l'établissement.

Instruction publique. — Saragosse ne répond peut-être pas, sous ce rapport, à son importance comme cité et comme ancienne capitale. Nous citerons cependant : son *université littéraire,* qui possède une bibliothèque de 25,000 vol. ; des cabinets de physique, de chime, d'histoire naturelle, bien installés, et un jardin botanique assez complet situé à g. du paseo de Santa Engracia; des écoles d'*Escolapios;* deux séminaires ; une école normale ; une quarantaine d'écoles d'instruction primaire ; une académie de médecine et de chirurgie ; une académie juridico-pratique et une académie de *nobles y bellas artes,* dont le musée renferme un assez grand nombre de tableaux, parmi lesquels on rencontre quelques originaux du Titien, du Dominicain, de Bayeu, de Salvator

Rosa, de l'Espagnolet. L'ensemble est peu remarquable.

Les promenades de Saragosse sont riantes et variées. La plus importante, dans la ville, est le paseo de *Santa Engracia,* qui part de la place de la Constitution, au point central du Coso, et s'étend, planté d'arbres et bordé de belles habitations, jusqu'à la porte monumentale de Santa Engracia. De beaux ombrages, des bancs de marbre forment à cet endroit, hors de la ville, un vaste rond-point (*glorieta*) où se réunissent les promeneurs. On avait proposé d'y élever un monument commémoratif des sièges de Saragosse. Il y a été placé une statue de Pignatelli, le créateur du canal d'Aragon.

On doit faire, en une demi-journée, une promenade qui donne une idée complète de la ville et de son aspect extérieur. On sort par la porte de Santa Engracia, encore criblée de balles et de boulets; on traverse dans sa longueur la glorieta de Pignatelli, et on va passer le Huerba sur le pont de Santa Engracia. A g. on suit une jolie avenue nommée le *Paseo de las Damas;* on remonte à l'extrémité de cette avenue un petit cours d'eau bordé d'arbres, à côté duquel passe un chemin ombragé qui conduit au *Monte Torero.* On monte jusqu'au *Salon,* d'où, au pied de la petite église de San Fernando, on découvre toute la ville et toute la campagne de Saragosse. De l'autre côté de la colline se trouve le village, riant et animé, avec ses chantiers de construction et de réparation des barques employées à la navigation sur le canal. A droite est la *Casa Blanca,* embarcadère des voyageurs et des marchandises pour le Bas-Èbre. On revient du Monte Torero à travers de beaux jardins; on repasse le Huerba auprès du Presidio de San José (maison de détention) et on rentre en ville par la porte d'Espartero.

Siége de Saragosse. — Le siége de Saragosse par les Français est au nombre des faits les plus saillants de la révolution espagnole; mais il serait difficile de le rapporter ici avec les détails qu'il mérite. Nous rappellerons seulement les principales circonstances de cette défense énergique qui a placé Saragosse à un rang si éminent dans l'histoire contemporaine. La place fut investie par le maréchal Lannes, le 28 déc. 1808. Bien que Saragosse fût à peine fortifiée, que son enceinte, hors les fronts protégés par l'Èbre et par le Huerba, consistât seulement en un mur de 3 à 4 mèt. de haut et de 1 mèt. d'épaisseur, les premières attaques tentées de vive force ne purent réussir, et il fallut ouvrir la tranchée comme devant une place régulièrement fortifiée. Les Français, pénétrant dans l'enceinte par le couvent de Santa Engracia, au bout de vingt-sept jours de tranchée et après un assaut général, ne pouvaient avancer vers le centre de la ville qu'en faisant le siége de chaque maison, qu'en marchant sous le sol, rencontrant partout des combattants infatigables, des ennemis résolus. « Il fallait emporter chaque île de maisons, dit M. Thiers, et le maréchal Lannes, aimant mieux perdre du temps que des hommes, avait prescrit de cheminer avec la sape et la mine. Les Espagnols avaient barricadé les portes et les fenêtres de leurs maisons, pratiqué des coupures au dedans, de façon à communiquer intérieurement; puis crénelé les murailles afin de pouvoir faire feu dans les rues, lesquelles, en outre, étaient traversées de distance en distance par des barricades armées d'artillerie. Aussi dès que nos soldats y voulaient paraître, ils étaient à l'instant assaillis par une grêle de balles partant des étages supérieurs et des soupiraux des caves, ainsi que par la mitraille partant des barricades.... Il n'y avait d'autre ressource que de cheminer de maison en maison, de s'avancer à cou-

vert contre un ennemi à couvert lui-même, et de procéder lentement pour ne pas perdre l'armée dans cet horrible genre de combats. » Le bombardement vint ajouter ses désastres à cette lutte terrible : en quarante-deux jours, il tomba sur la ville 16,000 bombes. On avait mis des guetteurs au sommet de la Tour-Neuve; la cloche tintait à chaque mortier qu'ils voyaient allumer. — « Malgré cet épouvantable feu, dit M. Joseph Lavallée, les défenseurs ne perdirent ni le courage ni la gaieté : pendant les jours les plus brûlants du siège, il y eut toujours des réunions, des *tertulias*. Seulement, lorsqu'on entendait la cloche de la Tour-Neuve, on posait les cartes sur la table, on faisait le signe de la croix, on recommandait son âme à Dieu; puis on relevait ses cartes et l'on se remettait à jouer. »

L'épidémie vint à sévir : plus de 15,000 hommes, sur 40,000 contribuant à la défense, étaient déjà dans les hôpitaux. On n'avait plus le temps ni d'enterrer les cadavres, ni de recueillir les blessés. La junte de défense, cédant à tant de calamités réunies, résolut de capituler, et envoya un parlementaire. Il fut convenu que tout ce qui restait de la garnison sortirait par la porte principale, déposerait les armes et serait prisonnière de guerre, à moins qu'elle ne voulût passer au service du roi Joseph.

« Le 21 février, dit encore M. Thiers, 10,000 fantassins, 2,000 cavaliers, pâles, maigres, abattus, défilèrent devant nos soldats saisis de pitié. Ceux-ci entrèrent ensuite dans la cité infortunée, qui ne présentait que des ruines remplies de cadavres en putréfaction. Sur 100,000 individus, habitant ou réfugiés dans les murs de Saragosse, 54,000 avaient péri. Un tiers des bâtiments de la ville était renversé ; les deux autres tiers, percés de boulets, souillés de sang, étaient infectés de miasmes mortels. Le cœur de nos soldats fut profondément ému. Eux aussi avaient fait des pertes cruelles. Ils avaient eu 3,000 hommes hors de combat, sur 14,000 participant au siège..... Rien dans l'histoire moderne n'avait ressemblé à ce siège, et il fallait dans l'antiquité remonter à deux ou trois exemples, comme Numance, Sagonte ou Jérusalem, pour retrouver des scènes pareilles. »

Saragose a reçu le titre de *siempre heroica*, et le drapeau de sa milice a été décoré du collier de l'ordre de Saint-Ferdinand.

De Saragosse à Pampelune, *V.* ci-dessus, en sens inverse ; — à Huesca, R. 19; — à Barbastro, R. 18, par Selgua ; — à Jaca, R. 88 ; — à Panticosa, R. 87 et 91 ; — à Teruel, R. 93 ; — aux bains des Pyrénées françaises, Eaux-Bonnes, Cauterets, Barèges, Bagnères, Luchon, R. 90.

C. DE SARAGOSSE A MADRID.

Chemin de fer. — 341 kil. — Prix : 1re cl., 170 r. 50; 2e cl., 132 r. 14; 3e cl., 80 r. 94.

Le bureau central du chemin de fer est à l'hôtel des *Cuatro naciones*, sur le Coso. Des omnibus spéciaux conduisent à la gare (1 réal par voyageur, 1 réal pour une malle, 1/2 réal pour chaque objet de moindre volume).

La gare de départ se trouve au S.-E. de Saragosse, hors de la porte *del Carmen*. On suit, sur 14 kil., la direction de Pampelune (R. 12, p. 174) jusqu'à la station de *las Casetas*.

14 kil. *Las Casetas*. **Embranchement** de la ligne de Saragosse à Madrid, sur la ligne de Saragosse à *Castejon-Bilbao* et *Castejon-Pampelune* (*V.*, p. ces lignes, R. 4 et 12, p. 171). Arrêt, 10 min. pour la division du train sur Pampelune et sur Madrid.

En quittant la station de las Casetas, dans la direction du S.-O., on laisse à dr. la ligne de Navarre, et on passe en vue de la station de

la Joyosa, qui appartient à cette ligne. La voie franchit le *Jalon* sur un pont de fer, à une petite distance au-dessous du croisement de cette rivière avec le canal impérial; puis passe en vue d'*Alagon* (*V*. p. 173), et traverse le canal lui-même en décrivant une grande courbe qui la met dans la direction de Madrid. (Se placer à g. de préférence.)

27 kil. *Grisen,* v. de 340 hab., situé sur la rive g. du Jalon. La voie remonte le cours de cette rivière, la laissant à quelque distance à g., au pied d'une ligne de collines. On traverse de belles plantations d'oliviers avant d'atteindre

35 kil. *Plasencia del Jalon,* v. de 900 hab., apanage du comte de Plasencia, qui y possède une habitation. A dr. s'étend une plaine immense qui porte le nom de *Llanura de Plasencia,* et que traverse un chemin allant de Saragosse à *Borja* et à *Tarazona*. A g., de belles montagnes s'élèvent au-dessus du cours du Jalon.

42 kil. *Rueda*, v. de 1,000 hab., à g., avec quelques habitations percées dans le rocher. Ce fut autrefois une forteresse assez importante appartenant aux rois maures de Saragosse; elle portait alors le nom de *Rota*. Quelques ruines au sommet d'un mamelon, dans un recoin abrité par les rochers, sont les seuls vestiges que Rueda ait conservés de cette époque.

46 kil. *Epila* (3,900 hab.), dans une très-jolie position, à 1 kil. de la station, à g.; également adossée à la montagne, dans laquelle une partie des habitants s'est creusé de nombreuses demeures. Ce fut une cité très-ancienne; elle était une des étapes de la route militaire qui conduisait de Saragosse à Mérida. La voie traverse une grande plaine bien cultivée, parfaitement nivelée et irriguée, avant d'atteindre

50 kil. *Salillas*, 850 h. On aperçoit, à g., dans la plaine, un petit groupe de maisons certainement insuffisant pour les 90 familles du village; mais le regard rencontre çà et là, au sommet des plis du terrain, un certain nombre de petits cônes en pierres, qu'on prendrait pour des abornements. La fumée qui sort de ces cônes trahit les habitations creusées dans les bancs de craie. Les tranchées que la voie parcourt en sortant de la station ont ouvert une partie de ces terriers. Une maison qu'on aperçoit à quelques kilomètres de Salillas est la *venta de la Romera*. C'est un ancien relais de la route de Saragosse à Madrid, qui, plus loin, se rapproche de la rive opposée du Jalon.

56 kil. *Calatorao*, petite V. de 1,900 hab., à 1 kil., à g., sur une éminence qui domine une campagne plantée d'arbres à fruit. Ce fut encore une cité romaine. Des fouilles pratiquées sur divers points y ont fait découvrir des mosaïques, des colonnes et des monnaies de l'époque impériale. Le riche territoire de Calatora s'étend jusqu'à

61 kil. *Ricla* (arrêt, 5 min.; altit., 363 mèt.), petite V. de 2,700 hab., sur la rive g. du Jalon. On remarque son église, surmontée d'une jolie tour carrée en pierre rouge, avec un clocheton octogone. A 5 kil., de l'autre côté de la rivière, se trouve *Almunia*, où passe la route de Madrid, et d'où se détache un chemin qui conduit, à 50 kil. à l'E., vers la petite ville de *Cariñena,* très-célèbre par ses vins, qu'on compare à ceux de Malaga. A Ricla commencent les travaux importants auxquels a donné lieu le passage de la voie au milieu de la *Sierra de Vicor,* que parcourt le Jalon en descendant de Calatayud. Déjà, depuis Catalorao, on vient de traverser deux fois cette rivière; un pont de fer de 40 mèt. précède la station de Ricla. Les tunnels, les ponts et les tranchées profondes vont se succéder rapidement; on compte, entre Ricla et Calatayud, sur une distance de 36 kil., 18 ponts et 11 tunnels, ceux-ci mesurant en-

semble une longueur de 3,033 mèt. Les rampes, du moins sur cette partie du parcours, sont peu importantes, et n'atteignent pas 1 centimètre par mètre.

Ce parcours présente un caractère particulier, c'est l'aspect très-pittoresque et toujours riant de la vallée du Jalon, l'élégance des travaux, et le soin tout particulier qui y a présidé. Cette longue percée semble avoir été faite sans efforts, et la végétation, si active dans cette contrée, s'est hâtée de reprendre la place qui lui a été un instant disputée.

Une jolie vallée très-plantée fait suite, à dr., à la station de Ricla; mais bientôt les collines se rapprochent, on traverse de nouveau le Jalon, qui serpente sans cesse autour de la voie; puis on pénètre dans une tranchée profonde aboutissant à un tunnel de 102 mèt. Viennent ensuite un pont de 65 mèt. en deux travées, et tout aussitôt le tunnel *del Estrechuelo,* long de 722 mèt., percé dans la roche vive, sous une montagne haute de 189 mèt. Au delà, à moins de 1 kil., un pont de 40 mèt.; puis un tunnel de 120 mèt., dominé par de beaux rochers élancés, taillés en aiguilles, couverts de mousses et de belles teintes dorées. Ce premier défilé débouche dans un riant vallon entouré de collines, dont les flancs sont couverts de jardins en terrasses.

69 kil. *Morata,* petite V. 2,200 hab. On aperçoit, à g., un grand couvent surmonté d'un clocher octogone, et la petite ville, dont les maisons en terre ont un aspect assez pauvre. Les habitants sont agriculteurs, et tirent de leurs jardins des légumes estimés. Le Jalon fait mouvoir au pied de la ville des moulins à huile et à farine. Un chemin conduit, à l'E., à Almunia.

A 3 kil. 1/2 de la station, on retrouve le Jalon. La voie le traverse, en se dirigeant vers de hauts rochers, au sommet desquels est assis le petit village de *Villanueva.* Un tunnel de 176 mèt. pénètre sous ces rochers, et conduit dans le vallon de *Morès,* où l'on traverse deux fois encore le torrent, puis un ravin qui précède la station.

78 kil. *Morès*, v. de 700 hab., abrité par deux mamelons; sur l'un d'eux s'élève une vieille ruine pittoresque. Le Jalon coule sur la dr., accompagné d'un chemin qui va à Calatayud. Les grands travaux cessent un instant; mais la voie est presque toujours en remblai et coupe une quarantaine de ruisseaux et de rigoles d'irrigation.

84 kil., *Paracuellos de la Ribera*, v. de 820 hab., à g. Les jardins qui bordent le cours du Jalon produisent d'excellents fruits, et notamment des pêches renommées. Ici surtout se présentent et s'accumulent les travaux importants. La rivière coule dans une gorge profonde, accompagnée d'une route muletière; les montagnes se resserrent et leurs sommets sont élevés.

Sur les 13 kil. qui séparent la station de celle de Calatayud, on compte 8 ponts, 7 tunnels et de grandes tranchées. Le premier pont, de 65 mèt., en deux travées, précède une profonde tranchée de 20 mèt. de crête, à l'issue de laquelle on aperçoit, en avant, le village d'*Embid*, dans une position bien plus hardie que celle de Villanueva, sur une montagne élevée de 124 mèt. au-dessus de la voie. Le Jalon et la route passent dans un ravin de 20 mèt. de profondeur, au pied de cete montagne. La voie franchit ce ravin sur un tablier de fer de 40 mètres, passe sous la montagne d'Embid par un tunnel de 360 mèt.; retrouve le ravin à l'issue de ce tunnel, et y jette un pont de 80 mèt. Puis se suivent, à 100 mèt. au plus de distance, un tunnel de 97 mèt., un pont de 50 mètres, une tranchée, un pont de 50 mèt., un tunnel de 100 mèt., une tranchée, un pont et un tunnel de 103 mèt. Dans les intervalles, on aperçoit une jolie vallée, de belles roches, des terrains bien cultivés, de

beaux oliviers, des jardins plantés d'arbres à fruits. Un village, *Cambiel*, partage la réputation de Paracuellos pour les fruits qu'il produit.

Au fond du vallon de Cambiel, on trouve un pont de 50 mèt.; tout aussitôt, un tunnel de 206 mèt.; un autre pont; le tunnel de la *Ribota,* long de 780 mèt., sous 91 mèt. de crête; un pont sur un ruisseau, et, enfin, un dernier tunnel de 365 mèt. Il faut encore ajouter à ces travaux une dérivation du Jalon, que la voie repousse de son lit un peu avant la station de

97 kil. **Calatayud** (altit., 529 mèt. Arrêt, 20 min. — *Buffet.* — La ville est à dr., à 1 kil. de la station). — V. de 12,300 hab., située sur la rive g. du Jalon, au-dessus du confluent de cette rivière avec le *Jiloca.* Le quartier souterrain creusé en étages dans la montagne, un peu au-dessus de la ville, et habité par les gens pauvres, existait déjà au temps des Maures; on le nomme encore *la Moreria.* La partie basse, plus moderne, comprend environ 1,000 maisons bien bâties, et, au milieu d'elles, quelques édifices importants : la maison de ville, un palais épiscopal, 13 églises; 15 couvents, dont 6 de femmes, encore habités; un collège, un théâtre, une place de taureaux. La collégiale, ou église de *Santa Maria,* était, dit-on, l'ancienne mosquée des Arabes; elle fut consacrée au culte et agrandie par Alphonse le Batailleur, lorsqu'il prit la ville, en 1120. C'est un beau vaisseau à trois nefs, en forme de croix latine, dans lequel on remarque le retable et un autel dédié à N^tra S^ra *de la Peña.* La tour en briques qui surmonte l'église est très-élevée, et terminée par une aiguille couverte en plomb. La seconde église, collégiale *del Santo Sepulcro,* est également fort ancienne; elle a été réédifiée en 1613. Elle a appartenu aux chevaliers de l'ordre de Jérusalem, et fut pendant un temps la métropole de tous les établissements de cet ordre en Espagne. Il n'y reste aucun souvenir de ce temps. C'est aujourd'hui une lourde masse de briques, et l'on vante beaucoup trop l'ornementation en marbre de son maître-autel. On doit cependant mentionner les autres églises de Calatayud, et, parmi elles, l'abside gothique et la tour arabe de *San Pedro Martir;* l'antique portail de la paroisse de *San Martin,* et sa tour carrée, aujourd'hui tronquée; la tour octogone de *San Andrès,* ornée d'arabesques et de tuiles vernies. L'époque arabe est encore représentée à Calatayud par les fortifications qui couronnent les hauteurs. Ces fortifications ont été entretenues avec soin jusqu'à notre temps.

Calatayud est la seconde ville de l'Aragon. Son territoire, fertilisé par les irrigations du Jalon et du Jiloca, — on nomme le premier le Nil aragonais, — produit d'excellents fruits, des légumes, des céréales et des plantes textiles. L'industrie et le commerce y sont sans importance. On y fabriquait autrefois des outils de jardinage qui étaient renommés pour leur trempe, due aux qualités particulières des eaux du Jalon.

Des communications assez faciles relient Calatayud à *Daroca,* à *Soria* et à *Molina de Aragon.*

Sur la route qui conduit à cette dernière ville, et à 25 kil. de Calatayud, se trouve l'ancien monastère de *Piedra*, fondé au commencement du XIIIe s., et autrefois occupé par une communauté de l'ordre de Citeaux. C'est aujourd'hui une propriété particulière, et les produits de la culture des terres qui l'avoisinent y sont entassés au milieu de richesses architecturales de diverses époques, et qui méritent tout l'intérêt du visiteur. Il y reste encore des statues, quelques fresques, des sculptures, et surtout un fort bel escalier à double révolution. Le site où se trouve le couvent de Piedra est des plus pittoresques. L'édifice est con-

struit sur les pentes d'une montagne, au milieu d'une gorge sauvage, au fond de laquelle coule le torrent de Piedra, qui forme, au milieu des rochers, des chutes et de belles cascades, que le dessin a plusieurs fois reproduites. (On trouve à Calatayud des moyens de transport pour se faire conduire au couvent de Piedra. C'est une excursion très-recommandée.)

En sortant de la station de Calatayud, on traverse le Jiloca, et l'on rejoint la route de Madrid et la rivière, que l'on suivra désormais constamment jusqu'à l'origine de celle-ci. Une jolie plaine s'étend jusqu'à

103 kil. *Terrer*, v, de 1,000 h. Toute cette plaine forme un jardin planté d'arbres à fruits, où l'eau abonde; et on doit signaler la quantité de canaux d'irrigation, dont la plupart passent en siphons au-dessous de la voie.

110 kil. *Ateca*. La station est avant la ville, au-dessous de laquelle on passe en tranchée. V. de 4,000 hab., sur la rive g. du Jalon. On y remarque la maison de ville; l'église paroissiale, fort ancien édifice qui possède une image miraculeuse de N.-D., et que domine une jolie tour en briques, dont la première moitié est d'architecture arabe. Le sol de l'église avait la propriété de conserver les corps, et on a grand soin de faire voir aux visiteurs une momie qui en a été retirée, et un squelette nommé *la Muerte de Ateca*, qui figure dans la cérémonie de la fête des morts. Une autre tour, fort ancienne et entièrement arabe, s'élève auprès de la paroisse; elle appartient au vieux château, d'où le Cid expulsa les Maures en 1173.

Un pont de 65 mèt. en deux travées, et dont la pile centrale est formée de colonnes de fer, traverse le Jalon au-delà de la ville. La voie laisse la rivière à g., et pénètre de nouveau dans une vallée étroite dominée par des collines, sous lesquelles sont pratiqués cinq tunnels de 170, 210, 350, 100 et 98 mèt. Le lit raviné du Jalon est tantôt à dr., tantôt à g. de la voie, des deux côtés de laquelle se développent de jolis sites et des vergers plantés jusque sur les berges de la rivière. Le quatrième tunnel passe sous le village de

118 kil. *Bubierca* (1,300 hab.). On aperçoit ce v. en avant, à l'extrémité d'une courbe et dans une charmante position. 4 kil. après le dernier de ces tunnels, on rencontre deux petits souterrains qui précèdent immédiatement

123 kil. *Alhama de Aragon*, v. de 1,000 hab., sur la rive g. du Jalon, au pied d'un beau groupe de montagnes (altit., 648 mèt.). C'était une place forte, au temps des Maures, et il subsiste encore un vieux château construit sur un rocher au-dessus du village. Alhama possède aussi une église paroissiale gothique, très-ancienne. Ce qui a surtout donné quelque importance à ce village, de même que son nom arabe, qui signifie bains, c'est l'existence, à 500 pas de là et sur les bords du Jalon, de sources minérales depuis longtemps célèbres. Ces sources, qui fournissent ensemble plus de 2 millions de litres en 24 heures, jaillissent d'une roche calcaire en dégageant de nombreuses bulles de gaz acide carbonique, et à la température de 33 à 24° cent. Elles sont classées bicarboniques calciques, et renferment, dans 1 litre d'eau, les principes suivants :

Gaz acide carbonique.......	0,101	c. cub.
Chlorure de sodium........	0,133	gr.
Sulfate de calcium..........	0,176	
— de magnesium.....	0,106	
Bicarbonate de magnesium	0,024	
— de calcium.....	0,036	
Matière organique.........	0,024	
Bicarbonate de fer........	0,118	
Au total..................	0,727	

On leur attribue une grande efficacité contre les affections calcu-

leuses et contre les névralgies rhumatismales. On les emploie en bains et en boisson. La saison commence le 1er juin et finit à la fin de septembre. Alhama possède quatre établissements construits sur les deux rives du Jalon, et qui reçoivent dans l'année une moyenne de 3,000 malades. On se loge convenablement dans les établissements ou dans les hôtels du village. Les bains restent ouverts toute l'année.

Le *bain neuf* a été construit et distribué avec intelligence. On l'aperçoit à g. et tout près de la voie; le bâtiment est vaste, d'un aspect confortable, avec un joli jardin orné de statues et d'une pièce d'eau. Les sources fournissent d'eau courante les baignoires et les piscines : elles forment, en sortant du rocher, dans le village même, une belle cascade et un ruisseau qui vient passer sous la voie pour aller se perdre dans le Jalon. Il existe au-dessous du v. un lac d'eau thermale, alimenté par des sources donnant plus de 5,000 pouces fontainiers, et au-dessus duquel il se fait un dégagement constant d'acide carbonique (118 c. c.) et de gaz azote en excès (0,96). On se promène en bateau sur ce lac, où l'on peut faire, pour certaines affections respiratoires, une cure d'aspiration.

On paye par bain ou par douche 2 réaux. Les logements dans l'établissement coûtent, par jour, depuis 15 jusqu'à 25 réaux.

Le pays est très-pittoresque ; la vallée du Jalon, les collines qui l'avoisinent, la proximité de la route de Madrid, fournissent de nombreux moyens de distraction et de promenade. L'air est d'une extrême pureté ; les comestibles, les fruits, les eaux potables, sont excellents, et les gens du pays sont bons et empressés.

On trouve à Alhama un service de voitures organisé pour visiter le monastère de Piedra. 5 h. aller et retour.

Le chemin de fer parcourt au-delà d'Alhama une grande plaine très-découverte pour atteindre

128 kil. *Cetina*. Ce village (1,150 h.) est bâti sur une colline que domine un vieux château crénelé. Ses maisons sont construites en calcaire rouge. Le Jalon coule à dr. ; la voie le traverse un peu avant

136 kil. *Ariza* (1,420 h.). L'aspect du village et de tout ce qui l'entoure est assez original. Il est bâti en pierres rouges, comme Cetina ; le rocher qui le domine est rouge, les tours de l'église gothique et du vieux couvent de franciscains sont rouges, ainsi que les débris d'anciennes murailles qui couronnent le rocher ; on aperçoit, çà et là, des cônes rouges dans lesquels sont creusées des habitations qui ressemblent à des nids de guêpes, et le Jalon lui-même, qui reçoit en dissolution les débris du rocher, des ruines et des pierres, roule des eaux qui conservent leur teinte rouge jusqu'à Ateca et la communiquent aux terrains qu'elles arrosent. Ariza est la dernière station de l'Aragon; on rencontre à 8 kil. de là, vers *Monréal*, la limite de la Nouvelle-Castille et de la province de Guadalajara. On laisse à dr., sur la route de Madrid, *Monréal* (380 hab.), *Huerta* (180 hab.), premier village de Castille, et *Montuenga ;* puis de grands espaces arides et désolés jusqu'à

159 kil. *Arcos de Medinaceli* (alt. 825 mèt. — Arrêt 5 min.), v. de 650 hab. situé sur le Jalon à g., et presque englouti dans des tranchées de terres rouges. Ses maisons sont mal bâties et pauvres; l'église paroissiale est fort ancienne, mais sans intérêt. Au sommet de la colline qui domine le village, on aperçoit les ruines découronnées d'un vieux château qui ne conserve plus que quatre murailles épaisses et solides. — La voie s'élève à partir d'Arcos, et par des rampes de 13 et 14 mil. par mèt., pour aborder les contreforts de la *Sierra de Muedo*. Elle traverse les belles roches majestueuses de l'un

de ces contreforts, auprès du village de *Somaen,* par un tunnel de 100 mèt.; puis le Jalon au-dessus d'un ravin de 15 mèt.; puis encore de petits tunnels, des tranchées profondes et des remblais de 14 à 15 mèt., au pied desquels, à dr., il a fallu dévier le cours de la rivière et le tracé pittoresque de la route.

Après une succession de tranchées et de remblais, à travers un vallon sauvage et rocheux, on retrouve un pont sur le Jalon, et en avant la montagne de *Jubera,* surmontée d'une ruine, et sous laquelle est percé un tunnel de 153 mèt. Au delà se multiplient les méandres du Jalon, de la route et des canaux d'irrigation qui croisent à chaque instant le chemin de fer. De grandes tranchées dans la roche et le tunnel de *Lodarès* (52 mèt.) précèdent la station de

175 kil. **Medinaceli** (alt. 1,013 mèt.). La V. est à dr. à 1 kil., au sommet d'une colline, dans une magnifique position. Medinaceli, V. de 1,500 hab., est l'apanage d'un titre de duc porté par l'une des illustres familles de l'Espagne. Son climat est rarement tempéré ; les hivers y sont très-froids et neigeux. La ville, qui a été solidement fortifiée, conserve encore quelques vestiges de murailles; elle comprend environ 300 maisons d'assez laide apparence; parmi elles trois posadas, un hôpital pour les pauvres et les pèlerins, deux couvents de religieuses, et le palais des ducs, solide édifice en pierre et en brique à un seul étage, insignifiant du reste à l'intérieur. L'église paroissiale renferme, des deux côtés du maître-autel, quatorze sépultures de la famille de Medinaceli. Du S.-E. à l'E. la ville est entourée par une belle promenade au-dessous de laquelle se déroulent, dans une vaste étendue, la route descendant vers Madrid par *Alcolea* et *Sauca*, le cours du Jalon, toute la campagne fertilisée par cette rivière, et un grand nombre de villages.

Les rampes continuent, et vont devenir plus fortes. A g. on perd de vue le Jalon, dont la source est à quelques kil., auprès du village d'*Esteras;* à dr. suit la route de Madrid par Siguenza, au pied de collines tristes, déboisées et pierreuses, entre lesquelles se cache le pauvre village de *Fuencaliente,* qui ne paraît plus posséder la source chaude à laquelle il a dû son nom. On aborde, par une dernière rampe de près de 2 pour 100, le grand tunnel de *Horna,* long de 935 mèt., à 117 mèt. de crête, sous lequel se trouvent le point culminant de la voie, à une alt. de 1,119 mèt., et la ligne de partage des deux bassins du Jalon et du Henarès.

On descend dès la sortie du tunnel. A dr., après une tranchée de 4 ou 500 mèt., on aperçoit la source du ruisseau le *Henarès,* qui descend vers la voie, au-dessous de laquelle il passe à plusieurs reprises. A g. se voit le village de *Horna* au milieu de quelques arbres. On rencontre des terres cultivées, quelques plantations, des peupliers, et à dr., sur une colline dont les pentes sont cultivées en jardins,

196 kil. *Alcuneza* (arrêt 5 min.), v. de 430 hab., à dr., sur la route de Siguenza. — On quitte ces tristes montagnes, la vallée s'ouvre; le Henarès coule à g., au milieu des plantations et cultures jusqu'à

202 kil. **Siguenza** (alt. 974 mèt.).

Cette V., qui compte 4,900 hab., est bâtie en amphithéâtre sur les pentes d'une colline qui domine le cours du Henarès. Il subsiste encore d'importants vestiges des murailles qui l'entouraient. A la partie la plus élevée de la haute ville, dont les rues sont très-escarpées, s'élève l'ancien Alcazar, qui est aujourd'hui la demeure des évêques. C'est une véritable forteresse entourée de hautes murailles et flanquée de grosses tours fondées sur le rocher. La *cathédrale* occupe l'un des côtés de la *plaza Mayor*. C'est un bel

édifice gothique bien construit. La façade est percée de trois portes; au-dessus de celle du centre se voit un médaillon en marbre, sculpté en demi-relief, représentant la Vierge qui remet la chasuble à saint Ildefonse. Deux tours de 40 mèt. de hauteur la dominent. Dans l'intérieur on remarque : les piliers qui soutiennent la nef centrale; le maitre-autel, formé de trois corps d'ordres ionique, dorique et composite, orné de nombreuses sculptures et de statues d'un grand mérite artistique; la chapelle de Santa Librada, patronne du diocèse, dans le transsept, du côté de l'évangile, avec un beau retable et un reliquaire où sont conservés la tête de la sainte et tous les ossements de son corps réunis dans un sac; le *coro*, vaste, entouré d'une boiserie délicatement sculptée; un magnifique autel en marbre rouge et noir dédié à *N*[tra] *S*[ra] *la Mayor*, et ornant le *trascoro;* la sacristie dont la voûte est couverte de sculptures et de mascarons remarquables par la variété et la finesse des physionomies; la chapelle du *Niño Jésus* qui précède un portail aussi richement sculpté et fouillé que les ornements de l'Alhambra; enfin la salle capitulaire qui possède quelques beaux tableaux.

Le cloître, œuvre remarquable du style gothique, est tout orné de sculptures fouillées à jour, et partout fermé de vitrages. Une chapelle à droite, propriété des marquis de Bedmar, renferme les tombeaux de cette famille. Les reliques précieuses, les tableaux et les riches objets nécessaires au culte abondent dans cette belle église, et sont dignes d'une grande attention.

Siguenza, qui possédait autrefois une savante université, a conservé deux collèges, celui de San Antonio, bel édifice, et celui de San Martin, transformé aujourd'hui en petit séminaire. On y remarque encore un bon nombre de maisons bien bâties, un ancien hospice qui est devenu une importante fabrique de tissus; une belle promenade nommée l'Alameda, plantée de beaux arbres et de rosiers; enfin un aqueduc de très-ancienne construction.

Siguenza a conservé un caractère tout particulier et franchement espagnol; la population est simple, bienveillante et hospitalière. On dit que c'est un séjour très-agréable même pour des étrangers. L'air y est vif; mais le climat est excessivement sain, et on remarque dans le pays beaucoup de vieillards. Des routes suivies par des services de voitures en correspondance avec le chemin de fer conduisent de Siguenza à *Atienza, Molina de Aragon, Soria* et *Teruel.*

La vallée de Siguenza est ouverte et riante; mais, presque à la sortie de la station, les collines se rapprochent, la végétation abandonne leurs flancs abrupts; on pénètre, en pentes rapides, dans une gorge étroite partagée en entonnoirs, d'un aspect froid et sauvage, où serpente le Henarès, qui passe vingt fois sous la voie.

202 kil. *Moratilla,* 750 hab. On rencontre des masses immenses de roches au milieu desquelles sont pratiquées de grandes tranchées à pic, de 20 à 30 mèt. de cime, et deux tunnels de 100 et 110 mèt. A l'issue de cette traversée très-imposante et d'un aspect solennel on atteint

218 kil. *Baides* (arrêt 5 min.), pauvre v. de 800 hab. englouti dans un ravin, à gauche entouré de rochers et de montagnes arides, exposé au vent du nord, et à peine égayé par quelques arbres qui bordent le Henarès.

Après Baides, l'aspect devient moins sauvage; la vallée est un peu plus ouverte; des buissons, quelques plantations de chênes clair-semés garnissent les pentes; on aperçoit quelques traces de culture.

226 kil. *Matillas,* v. de 80 hab. sur un mamelon, au-dessus d'une petite plaine qui s'étend à g. Un service

de voitures conduit, pendant la saison, de Matillas aux *bains de Trillo*. Plus loin on aperçoit un vieux pont de pierre sur le Henarès, et, sur une hauteur à g., les ruines d'un château, avant d'atteindre

237 kil. *Jadraque* (alt. 789 mèt.), petite V. de 2,400 hab., à g. de la station. Elle est au milieu d'une campagne très-cultivée, productive en céréales et en fruits, qui s'exportent en grande quantité vers Madrid.

Au sommet d'une colline, à g. de la voie, on aperçoit les ruines d'un ancien château appartenant au duc d'Ossuna, à qui appartient également, entre Jadraque et Espinosa, une grande forêt de chênes renfermant une chasse abondante.

A 17 kil. au nord de Jadraque, au pied de la *Sierra de Pela,* l'une des ramifications de la grande chaîne du Guadarrama, se trouvent les mines célèbres de galène argentifère de *Hiendelaencina*, qui méritent une excursion.

A mesure qu'on descend vers la plaine, l'aspect de la vallée du Henarès s'améliore, la végétation devient plus active, les plantations sont plus nombreuses et plus productives. La rivière reçoit plusieurs affluents qui fertilisent la campagne. On rencontre successivement les stations de

250 kil. *Espinosa,* v. de 400 hab.

263 kil. *Humanès,* v. de 950 hab., situé à dr. et à 1 kil. Des collines accidentées s'étendent sur la g., sillonnées par un chemin qui va rejoindre *Hita* (1,000 hab.) dont on aperçoit les tours sur la pente d'un mamelon. Une grande plaine un peu inégale, fertilisée par un canal d'irrigation emprunté au cours du Henarès, appartient à la duchesse de Medinaceli.

273 kil. *Yunquera,* v. de 320 hab., à 500 mèt. à g. puis

276 kil. *Fontanar,* 330 hab. — La voie traverse une grande plaine cultivée, à l'extrémité de laquelle on découvre *Guadalajara,* qui se présente gracieusement sur un groupe de petites collines, avec ses tours carrées couvertes en ardoises, et les flèches élancées de l'ancien couvent de San Francisco, qui domine la ville à g. et dont on a fait un château fortifié, occupé par le génie militaire.

285 kil. **Guadalajara** (arrêt 5 min., alt. 642 mèt.). V. de 7,000 hab., située sur la rive g. du Henarès, au pied d'une ligne de collines plantées de vignes et d'oliviers. Cette ville a été autrefois entourée de murailles, dont il reste çà et là quelques vestiges, au milieu des habitations qui les ont dépassées. Les maisons sont généralement bien construites, en pierre et en briques ; mais l'aspect des rues est triste et pauvre. L'édifice le plus remarquable est l'École centrale du génie militaire (*Academia de Ingenieros*). Les bâtiments, construits sur l'ordre de Philippe V, destinés par lui à une fabrique de drap qui cessa d'être en activité au commencement de ce siècle, sont vastes et magnifiquement disposés. On y signale surtout la salle affectée à la classe de dessin, qui peut recevoir 150 élèves, puis la bibliothèque, le musée, le cabinet topographique. En face de l'école est un grand bâtiment réunissant les deux quartiers de San Carlos et de San Fernando, qui peuvent recevoir plus d'un régiment, avec des pavillons pour le logement des officiers.

L'une des curiosités monumentales de Guadalajara est le Palais des ducs de l'Infantado, dont la construction a été commencée, en 1461, par le marquis don Diego Hurtado de Mendoza; la façade principale, d'une architecture gothique d'assez mauvais goût et surchargée d'ornements, est percée de fenêtres mauresques de dimensions différentes; un grand écusson aux armes de la maison, supporté par des satyres, en couronne le portail. A l'intérieur on remarque surtout le

patio, cour vaste, entourée de galeries soutenues de chaque côté par six colonnes rondes et en pierre, d'ordre dorique. Les arcs, d'un style étrange, offrant un certain mélange du premier style gothique et de l'art mauresque, sont surbaissés et affectent la forme d'une lourde accolade épaissie par les ornements. Dans les tympans de ces arcs sont sculptés des lions, la queue flottante, avec des têtes de mouton, et, au-dessus des colonnes, s'élèvent des écussons d'armes surmontés d'aigles aux ailes déployées. La galerie supérieure est formée de colonnes torses à chapiteaux octogones; les arcs, non moins lourds, sont tout chargés de chicorées, et dans les tympans courent des chimères ailées à corps de griffon et à tête d'aigle. Un riche balcon à jour, tout fouillé et ciselé, en occupe la base. A l'entablement se retrouve le style grec le plus pur. Dans le palais, l'attention se porte sur la salle des *linages* (généalogies), dont le plafond, en bois sculpté, étale une profusion de dorures; d'autres salles sont décorées de peintures d'assez bon goût. Cette demeure princière est du reste dans un complet abandon, les salons sont coupés par des cloisons en torchis, et la salle des *linages* est devenue un magasin.

On retrouve un souvenir de l'illustre famille des Mendoza dans la chapelle de San Francisco, qui domine l'entrée de la ville; c'est un caveau funéraire construit à grands frais, sur le modèle de celui de l'Escorial, et, rivalisant, par le choix des marbres, avec le tombeau des Médicis à Florence. Il se compose d'une vaste salle, dont le contour est divisé en compartiments renfermant chacun un tombeau en marbre rouge violet. On en compte 28; le dernier reste ouvert, attendant la dépouille mortelle d'un Mendoza.

L'eau dont la ville s'alimente est amenée par un aqueduc venant des hauteurs voisines, et remarquable, non par son étendue, mais par sa construction; on l'attribue aux Romains. Il est en briques, et la voûte de la conduite est assez élevée pour laisser passer un homme à cheval.

L'église qui la première réclame l'attention est celle de *Santa Maria de la Fuente*, sans apparence extérieure, mais méritant une visite. Elle date du XVe s. L'intérieur est vaste, distribué en trois nefs, et présente quelques sculptures estimées. On y signale deux tombeaux: de Juan de Morales, trésorier des rois catholiques, et de Yañes de Mendoza, chanoine de Tolède. Les fidèles y vénèrent une image de la vierge des Batailles, celle, dit-on, que le roi Alphonse VI portait constamment à l'arçon de sa selle, lorsqu'il allait en guerre contre les Maures. L'église de *San Nicolas*, qui occupe la partie la plus élevée de la ville, est surmontée d'une jolie coupole; on voit sur son maître-autel quatre statues en bronze des quatre évangélistes, et, au-dessus des autres autels, des sculptures d'un certain mérite représentant la Vierge au rosaire, saint Joseph et saint François-Xavier. Une autre église, *San Ginès*, possède les tombeaux de don Pedro Hurtado de Mendoza, et de sa femme, doña Juana de Valencia, construits dans le style le plus pur de la Renaissance.

La *Concordia*, la promenade favorite de Guadalajara, est agréable, bien plantée, bien entretenue, et ne déparerait pas une ville plus importante.

Le chemin de fer se tient à 6 ou 700 mèt. à l'O. de la ville; le Henarès coule entre les deux dans un lit profond, et s'éloigne ensuite dans la plaine, vers la g., pour reparaître auprès de

296 kil. *Azuqueca*, v. de 500 hab. Au delà on aperçoit, à l'extrémité de la plaine, à g., sur les bords du Henarès, un joli domaine avec ferme et maison d'habitation, appartenant au marquis de Sierra Bul-

lones (général Zabala). Ce domaine précède

300 kil. *Meco* (937 h.).

308 kil. **Alcala de Henarès** (alt. 588 mèt. — arrêt 4 min. — cantine), V. de 9,000 âmes. « La docte Alcala, dit M. Quadrado (*Recuerdos y Bellezas de España*), campée au milieu d'une vaste plaine sur la rive dr. du Henarès, abritée par une ligne de collines, montre fièrement ses coupoles et ses tours. Elle se présente comme une digne sentinelle de la royale ville du Manzanarès, qu'elle précède de six lieues. Mais, lorsqu'on pénètre dans son enceinte, soit par la porte *de los Martires*, qui ouvre sur la route de Guadajalara, soit par l'arc moderne qui regarde l'occident, du côté de Madrid, l'illusion s'évanouit : une vieillesse prématurée attaque ses édifices; ses églises n'osent plus réclamer une place parmi les monuments de premier ordre; le palais épiscopal qui la couvrait de son ombre, l'université qui répandait au milieu de ses murs des flots d'étudiants, sont maintenant à l'abandon, sans un seul habitant; la solitude règne dans ses longues rues, sur ses places où croît l'herbe, et le peu de mouvement qui s'y fait se concentre dans la *calle Mayor*, qui, bordée d'arcades, traverse la ville à peu près d'une extrémité à l'autre. Certaines rues, exclusivement bordées d'églises et de couvents dont on aperçoit les coupoles par-dessus les clôtures en brique, rappellent la triste immobilité et la solitaire grandeur de Rome. »

Alcala s'honore d'être la patrie de Miguel Cervantès. Elle montre aussi avec vanité le somptueux tombeau du cardinal Ximenès de Cisneros. De ses 18 couvents de moines qui ont été expropriés, on a fait des casernes, un hôpital, une école de cavalerie, à peu près inoccupés. Ses célèbres imprimeries ont disparu.

Le principal et le plus célèbre de ses édifices est le *colegio mayor de San Ildefonso*, le siège de cette université fameuse qui posséda les maîtres les plus illustres, et qui comptait jusqu'à onze mille étudiants, lorsque François Ier vint passer trois jours à Alcala à l'époque de sa captivité. Le collège de Saint-Ildefonse reste encore un somptueux monument, dont les vastes cours sont entourées de galeries et de salles où se tenaient les différentes classes. L'architecture en est généralement grandiose, et la sculpture y a laissé quelques œuvres dignes d'attention. On remarque, par exemple, dans la première cour, quatre médaillons, dont l'un représente l'illustre fondateur du collège, le cardinal Ximénès de Cisneros. La chapelle du collège attire surtout les visiteurs; elle renferme le tombeau de Ximenès, l'un des plus magnifiques monuments de ce genre que l'Espagne ait conservés. Il est tout en marbre; l'image couchée du prélat, revêtu des ornements pontificaux, est l'œuvre, comme tout le reste, du Dominico de Florence; des ornements d'un goût exquis, des feuillages, des médaillons, des figures d'anges, des griffons les ailes étendues, sont sculptés sur les faces du sarcophage, qui a près de 2 mèt. de hauteur. Au pied de la couche funèbre, deux anges soutiennent une table de marbre sur laquelle on lit une inscription commémorative en termes pompeux.

On admire dans la chapelle, autant peut-être que le mausolée, la grille de bronze qui l'environne. Elle date de l'époque de la Renaissance; elle est ornée d'une grande profusion de feuillages, de figurines, de grotesques d'une merveilleuse exécution, et sur la corniche sont placées de distance en distance des urnes d'un modèle charmant. Au-delà de la troisième cour se trouvait le *Paraninfo*, ou grand amphithéâtre, où se conféraient les grades; c'était la partie la plus richement ornée du collège, les meilleurs ar-

tistes du XVIe s. y avaient travaillé.

Il faut encore citer, parmi les beaux édifices d'Alcala, le *palais des archevêques de Tolède;* c'est un vaste monument à la décoration duquel ont travaillé les célèbres sculpteurs Berruguete et Covarrubias. L'État l'a racheté aux archevêques pour y installer les *archives générales du royaume*, et continuer, avec des documents plus modernes, le célèbre et précieux dépôt de Simancas. Viennent ensuite le *collége du Roi*, fondé par Philippe II, pour l'éducation des fils des serviteurs de la famille royale; le *collége des Jésuites;* l'église de *San Diego*, de laquelle on a fait une caserne.

L'*église Magistrale*, la principale église d'Alcala, est la seule en Espagne qui porte ce titre qu'elle a reçu du pape Léon X; elle est grande, du style gothique, et affecte quelque ressemblance avec la cathédrale de Tolède. On y remarque la grille qui ferme la *capilla Mayor ;* les ornements du *coro*, et quelques peintures de mérite, un saint Jérôme de Vicente Carducho, d'autres de Juan de Sevilla et de Juan Vicente Ribera. C'est dans la seconde paroisse, *Santa Maria la Mayor*, que Cervantès a été baptisé, le 9 octobre 1547.

C'est aussi dans une petite rue solitaire, aboutissant à la campagne, du côté du chemin de fer, que se trouve la maison où naquit Cervantès. On ne voit du reste qu'un mur de clôture avec une porte murée, au-dessus de laquelle est placée une pierre portant l'inscription suivante donnée par le poëte Quintana :

Aqui nació
MIGUEL de CERVANTÈS SAAVEDRA
Autor del don Quijote.
Por su nombre y por su ingenio
Pertenece al mundo civilisado,
Por su cuna
Alcala de Henarès
Año de 1840.

On laisse à g., en quittant Alcala, de jolis jardins bien cultivés arrosés par le Henarès. La route de Madrid suit du même côté et traverse la rivière, qui s'éloigne à g. avec les collines dont elle baigne le pied ; on ne perd pas de vue son cours qui est indiqué par une ligne de plantations. La voie coupe, sur un pont en fer de 5 arches, la *rambla del Torote*, affluent du Henarès, et parcourt une belle plaine jusqu'à

318 kil. *Torrejon de Ardos*, bourg de 2,100 hab., de très-vilaine apparence, et dont les habitants font un commerce considérable de grains. Les *bains de Loeches* sont à 11 kil. Un service de voitures est organisé pendant la saison (*V.* R. 105). On aperçoit à g., au pied des collines, le château d'Aldover ; plus loin, un beau domaine appartenant au duc d'Ossuna, et qu'on visite facilement avec des billets donnés à Madrid par l'intendant des propriétés du duc. On franchit, sur un pont en briques de 5 arches, la rivière de Jarama, qui descend des montagnes de Guadarrama et vient rejoindre le Henarès. C'est à Torrejon de Ardos que fut livré, en 1843, par Narvaez, au régent Espartero, un combat qui mit le pouvoir dans les mains du parti dit modéré.

323 kil. *San Fernando,* à 2 kil. à g., est un domaine du patrimoine royal, entouré de terres, de plantations et de pâturages qui occupent une étendue de 40 kil. carrés. L'habitation est insignifiante ; le village, qui compte env. 80 familles, est surtout occupé par les bâtiments d'exploitation du domaine. L'ancien château, construit par Ferdinand VI, avait été concédé à une entreprise industrielle qui y avait installé une filature et une fabrique de tissus de coton.

A dr., au-delà de la station de San Fernando, paraissent le village de *Canillejas*, surmonté d'une tour en brique rouge; *Coslada*, sur une colline avec quelques arbres, puis à g. *Ambroz* et

330 kil. *Vicalvaro*, bourg de 1,800 hab. On y exploite, à dr. de la station, des bancs de silex employé au pavage des rues de Madrid. Le nom de Vicalvaro a été rendu célèbre, dans ces derniers temps, par un mouvement militaire dirigé par le général O'Donnell contre le comte de San Luis, et qui eut pour résultat la chute de ce dernier et la constitution du parti de l'Union libérale, avec un cabinet progressiste dans lequel O'Donnell eut le portefeuille de la guerre.

334 kil. *Vallecas*, bourg de 2,100 hab., situé à 1 kil. à g. de la station. Les habitants font un grand commerce de céréales. Des deux côtés de la voie s'étend une grande plaine cultivée et sans habitations; au loin, à g., on aperçoit les montagnes qui dominent le cours du Tage; de ce même côté, à 15 kil. au milieu de la plaine, s'élève une colline isolée surmontée d'une chapelle et nommée *el Punto;* on prétend que cette colline indique le centre géographique de l'Espagne. En arrière, à dr., on découvre le village de Pinto, deuxième station sur le chemin de fer de Madrid à Aranjuez et Alicante. — La voie pénètre dans une tranchée considérable, dans les intervalles de laquelle on aperçoit la plaine et quelques petits villages, puis, à l'issue d'une courbe décrite de g. à dr., on débouche en vue de Madrid. A g., vient se raccorder la ligne d'Alicante; on aperçoit au delà les ateliers considérables du chemin de fer. A dr. se développent les magasins des docks qui précèdent la station.

341 kil. **Madrid** (alt. 614 mèt.). *V.* la page 38.

ROUTE 13.

DE PERPIGNAN A MADRID

PAR BARCELONE ET SARAGOSSE.

Chemin de fer 916 kil. — Pour le trajet de Paris à Perpignan et de Perpignan à la frontière, voir *les itinéraires de Paris à Bordeaux, de Bordeaux à Toulouse, à Cette et à Perpignan ; de Paris à Lyon, de Lyon à la Méditerranée, et des Pyrénées*, de la collection Joanne (Paris, Hachette et Cie).

A. DE PERPIGNAN A PORT BOU.

Chemin de fer 43 kil.

Le prolongement du chemin de fer du Midi vers la frontière espagnole, laisse à dr., un peu au-delà de Perpignan, l'ancienne route de poste par le Perthus, et se dirige au S.-E., ayant à g. la ligne de Prades. Il rencontre la route de Perpignan à Port-Vendres, dont il suit la direction, et traverse le lit souvent à sec du *Réart*, laissant à g. *Cornella del Vercol.*

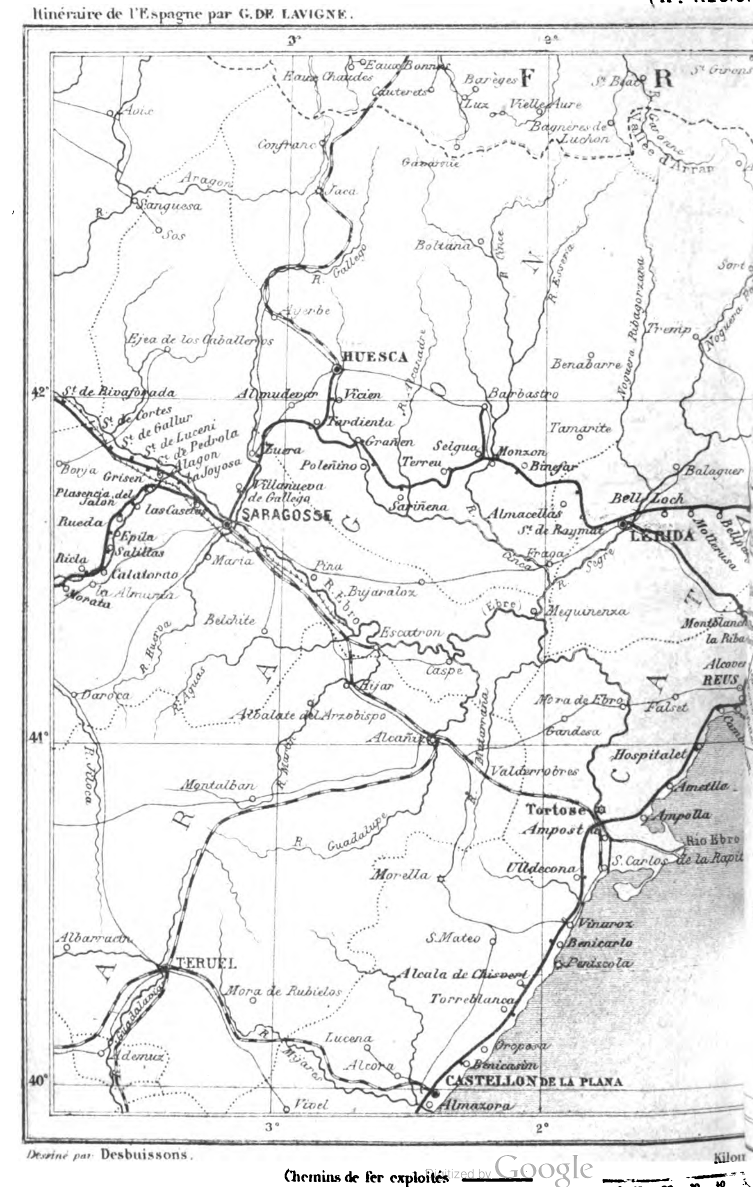
13 kil. *Elne*, V. de 2,698 hab., sur une petite colline que couronne une belle et ancienne cathédrale du XIe s. classée comme monument historique, et d'un grand intérêt. Un peu après cette ville, la voie franchit la rivière de *Tech*, sur un pont métallique de 4 travées et de 157 mèt. de longueur.

17 kil. *Palau del Vidre*, 950 hab. Ancienne église des Templiers, dans laquelle on remarque deux beaux retables en bois doré du XIVe s. A g. on aperçoit les ruines de l'ancienne forteresse de *Taxo d'Amount.*

22 kil. *Argelès-sur-Mer*, V. de 2,600 hab. au milieu des belles campagnes que dominent les hautes montagnes des Albères. La voie se rapproche de la mer et s'engage dans le tunnel de la *Croix de Force* pratiqué sous un des contreforts de la chaîne. Au sortir du souterrain, on jouit du charmant spectacle de la ville et du port de Collioure.

27 kil. **Collioure**, V. de 3,632 hab., sur les bords d'une baie semi-circulaire que la voie contourne. Le port, peu important aujourd'hui, reçoit des bateaux de pêche et quelques caboteurs, par lesquels on expédie les lièges exploités dans les forêts

Itinéraire de l'Espagne par G. DE LAVIGNE.



Dessiné par Desbuissons.

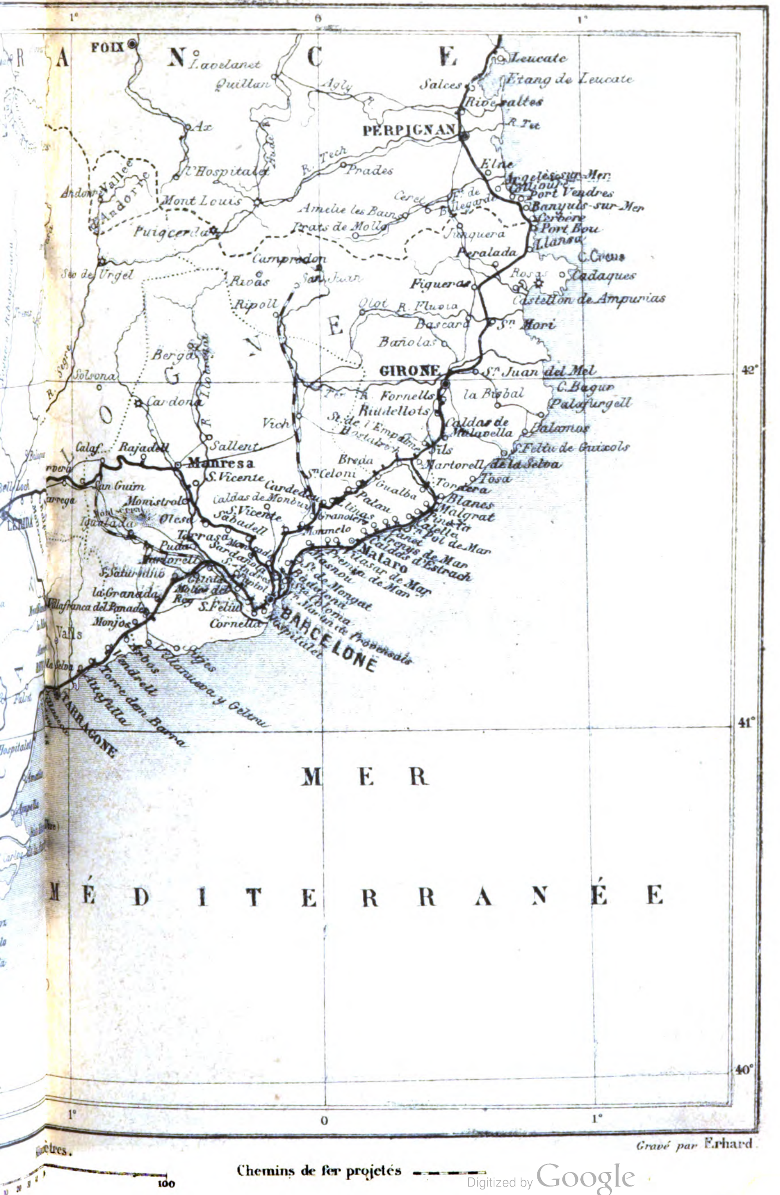
Chemins de fer exploités

Kilom

CHEMINS DE FER

(II. RÉSEAU DU NORD EST)

HACHETTE & Cie Editeurs, Paris.



Gravé par Erhard.

Chemins de fer projetés

des Albères. Le chemin de fer s'engage dans un second tunnel, long de 840 mèt., au-dessus d'une colline que surmonte le fort Saint-Elme.

29 kil. **Port-Vendres**, V. de 2,188 hab. Au fond d'une belle rade longue de 1 kil., large de 300 mèt., avec une profondeur de 13 mèt. qui lui permet de recevoir les navires du plus fort tirant d'eau. Sur cette rade ouvrent deux ports, le port marchand et le port militaire. La rade et les deux ports peuvent contenir jusqu'à 500 bâtiments. L'entrée de la rade est éclairée par des feux fixes portant à 10 milles. Le chemin de fer, descendant vers le S. et ayant la mer à une faible distance à g., pénètre dans un petit souterrain suivi d'une longue tranchée. et gagne le bord de l'anse des *Paulilles* par le tunnel de *Las Portas*, long de 357 mèt.

34 kil. *Banyuls-sur-Mer,* village industrieux et station de bains de mer, avec une jolie plage de sable fin. Les vignobles de Banyuls produisent les meilleurs vins du Roussillon.

Au delà la voie passe au fond de l'anse de *Terrembrou,* au pied du *Pic Jouan*, et parcourt sur des remblais considérables la vallée sauvage de

41 kil. *Cerbère*, dernière station française, où est installée la gare internationale avec douane. Voie de transbordement et *Buffet* pour les voyageurs *venant* d'Espagne, avec arrêt de 30 min. Le train *pour* l'Espagne ne s'arrête que 10 min.,et le transbordement se fait à la station espagnole de *Port Bou.*

En sortant de la gare de Cerbère, on s'engage sous un long tunnel de 1,071 mèt. sous la montagne des Balitres (*dels Belliustres*, en catalan). La ligne frontière passe à peu près par le milieu de ce tunnel, à 476 mèt. de l'entrée et à 595 mèt. de la sortie vers l'Espagne. La voie est en rampe de 1 millim. par mètre sur la plus grande partie du souterrain (772 mèt.).

43 kil. *Port Bou*, première station espagnole. *Arrêt* de 25 min. pour la visite de la douane et le **Changement de voitures**. — *Buffet.* Les horloges de la ligne espagnole, réglées sur l'heure de Madrid, retardent de 25 min. sur l'heure des trains français. — Port Bou est un petit port de pêcheurs au fond d'une crique et à l'extrémité d'un ravin qui passe sous la voie à 22 mèt. de profondeur. La gare se trouve resserrée dans un entonnoir de 800 mèt. de longueur, entre la sortie du tunnel des Balitres et l'entrée de celui de la *Pineda.*

B. DE PORT BOU A BARCELONE.

Chemin de fer, 166 kil. — Prix, par la ligne de Granollers, 1re cl. 84 r. 50; 2e cl. 63 r. 50 ; 3e cl. 42 r. 25.

La voie s'engage sous le tunnel de *la Pineda* (827 mèt. sous 170 mèt. de crête) et parcourt, au delà, des sites rocheux, incultes et très-accidentés, ayant à g., pendant quelques instants encore, le rivage de la mer à 30 mèt. plus bas que la voie qui descend à la sortie du tunnel. Remblai sur le barranco de *la Balca;* tranchée de 8 mèt. dans une colline; autre remblai de 19 mèt. sur le barranco *del Marques*, et pentes de 8 millim. pour descendre à

2 kil. *Culera*, 690 h. Sites accidentés, dominés par un massif de montagnes se rattachant aux premiers sommets des Pyrénées. Passage de la *riera de Culera* sur un viaduc en fer de 8 travées, haut de 10 mèt. et long de 184 mèt. Tout aussitôt tunnel de *San Antonio,* 400 mèt. sous 80 mèt. Pont sur la *riera de Garbet* et, à 1 kil., tunnel de *Grifeu,* 600 mèt., sous un contrefort haut de 80 mèt. Après la sortie de ce tunnel, la voie court parallèlement au littoral à 12 ou 13 mèt. au-dessus de la mer, ayant à dr. des hauteurs rocheuses, et à g. un chemin en corniche dominant le rivage.

6 kil. *Llansa*, petite V. de 1,900 hab., à 3 kil. de la mer, où se trouve un petit port de pêche. La voie prend ici la direction E.-O. et, s'élevant par une rampe continue de 0,015 sur 3,000 mèt., passe sous le tunnel *del Molino* (160 mèt.); plus loin, au point culminant, sous le tunnel de *Canellas* (1,350 mèt. sous 113 mèt.), puis descend, par des pentes de 0,015 sur 2,286 mèt., jusqu'à la station de

14 kil. *Vilajuiga*, 750 hab. Au pied des derniers contreforts des Pyrénées-Orientales, dominés par le vieux château de *Caramanso*. Route de Castellon d'Ampurias à Rosas. Au delà succession de rampes et de pentes jusqu'à

19 kil. *Perelada*, 1,700 hab. Petite V. ancienne, agréablement située, dans une petite plaine fertile arrosée par le *Llobregat*. On y remarque les ruines d'un château, et un palais appartenant aux comtes de Perelada. On cite, parmi les personnages nés à Perelada, le célèbre chroniqueur Ramon Montaner et Thomas Rocaberti, théologien, archevêque et vice-roi de Valence, à la fin du XVe s. — A la sortie de la station, la voie traverse, sur un pont en fer de 110 mèt., le ravin du *rio Muga*, et suit un remblai de 4 kil. 1/2 sur une hauteur moyenne de 2^m,50 qui aboutit à la station de

26 kil. **Figueras** (arrêt 10 min.), V. et place forte de 10,100 hab., située sur le penchant d'une colline aplatie, au centre de l'une des grandes plaines de l'Ampurdan. Ses rues sont larges, propres, bordées de maisons de bonne apparence; la place, vaste et carrée, est entourée d'arcades dépendant de maisons très-différentes de forme et de hauteur.

A Figueras a lieu tous les ans, le dernier lundi de mai ou le premier lundi de juin, une procession nommée le *profaso de la Tramontana*, qui est l'une des fêtes les plus importantes de la contrée. Elle date de l'année 1612. Une grave épidémie désolait tout l'Ampurdan; on se porta en foule vers le sanctuaire de *N^{tra} S^{ra} de Requesens*, dans la montagne, à 5 h. au N. de Figueras, pour demander le vent du Nord. L'alcade, le curé de la paroisse, la moitié des conseillers de la municipalité marchent en tête de la procession, qu'accompagnent les congrégations locales et presque tous les habitants; on se fait suivre de provisions de toute sorte, car la fête dure trois jours, un pour aller, l'autre pour séjourner dans la montagne, le troisième pour revenir. Chaque village voisin de la route envoie sa population et son clergé pour recevoir la procession à la limite du territoire, et l'accompagner jusqu'au territoire voisin. Elle arrive au sanctuaire vers le soir, à l'heure du salut, et on allume aussitôt un immense feu, à la vue duquel les cloches se mettent en branle dans toute la campagne.

La citadelle de Figueras, nommée le *castillo de San Fernando*, parce qu'elle a été construite sous le règne de Ferdinand VI, occupe, au-dessus de la ville, la place d'un ancien couvent de capucins. Ses remparts, ses casemates, les fossés, les contrescarpes sont pratiqués dans le roc vif; sa forme est un pentagone régulier. Elle renferme de magnifiques magasins, des logements qui peuvent recevoir jusqu'à 20,000 hommes, de belles écuries pour 500 chevaux, d'immenses souterrains, tout cela à l'épreuve de la mine et de la bombe. Les Espagnols la considèrent comme la plus forte de leurs places; et cependant, pendant les guerres du commencement de ce siècle, elle a changé de mains plusieurs fois. Ce qui faisait dire aux Espagnols : « Que la citadelle leur appartenait en temps de paix, mais qu'elle appartenait aux Français en temps de guerre. »

Du haut du fort, on jouit d'une vue magnifique : au N., sur les Albères, dont les pentes sont couver-

tes de chênes-lièges ; à l'O., sur des collines parsemées de bouquets d'oliviers ; en face, vers l'E., sur une plaine fertile traversée par de nombreux cours d'eau ; et enfin, sur le golfe de Rosas, déployant son vaste demi-cercle de sable depuis le delta marécageux de Fluvia jusqu'à la Punta del Falco.

On parcourt, en quittant Figueras, une vaste plaine où l'on rencontre l'ermitage de *Santa Ana*, puis la rivière de *Manol* qu'on traverse pour arriver à

31 kil. *Vilamalla* (340 hab.), sur la rive dr. du torrent de *Toña*.

34 kil. *Toña*.

36 kil. *San Miguel*. Une tranchée de 10 mèt. de crête sépare la station du lit du *Fluvia*, que la voie franchit sur un pont de 160 mèt. à 21^m,50 de hauteur au-dessus du thalweg. La voie s'élève par rampes de 12 et 15 millim. sur 3,300 mèt. pour atteindre

42 kil. *Camallera*, 150 hab., dans une petite plaine, sur la route de Gérone à Cadaquez. La voie redescend sur 4,500 mèt. jusqu'aux approches de

48 kil. *San Jordi*, 100 hab. Au delà un pont en treillis de fer de 200 mèt. en 7 travées, sur 15 mèt. de hauteur, sur le *Ter*, puis un pont de 20 mèt. sur *la Bolla*, dans une petite plaine cultivée qui entoure

51 kil. *Flassa*, 265 hab. (arrêt 4 min.). On traverse une jolie plaine arrosée par la *riera de San Marti*, que l'on passe sur un pont de 24 mèt.

54 kil. *Bordils*, 370 hab. Pont de 40 mèt. sur la *riera de Palagret*.

58 kil. *Celra*. Succession de tranchées, de remblais, de ponceaux sur de petits cours d'eau. Pont en treillis de fer de 5 travées et de 194 mèt. de long sur 10 mèt. de hauteur, au confluent de l'*Onyar* et du *Galligans*, et, plus loin, passage à niveau d'une route allant à la *Seliera*, à l'entrée de la station de

67 kil. **Gerona** (arrêt 15 min.). V. forte de 14,180 hab., située au pied de deux hautes montagnes fortifiées, et séparée en deux parties, la ville haute et la ville basse, par la rivière *Oña* qui va se jeter dans le *Ter* en amont du faubourg de Pont-major. La ville haute s'échelonne en amphithéâtre : ses maisons sont à plusieurs étages et bien construites ; mais les rues sont étroites et tortueuses, l'aspect général de la ville est sombre et triste. Si l'on monte au-dessus de Girone, vers les forts qui la dominent, on jouit d'un magnifique coup d'œil. On aperçoit au N. les Pyrénées, à 40 kil. à l'O. les montagnes de *Monseñi*, à une distance égale et à l'E. l'immense étendue de la Méditerranée.

La ville basse, nommée le *Mercadal*, forme un front défendu par cinq bastions. La ville haute présente une enceinte d'épaisses murailles, flanquées de grosses tours et de deux bastions. Le château du Monjuich, situé au N., sur un rocher, à 600 mèt. du mur d'enceinte, est un carré bastionné de 1.200 mèt. de côté ; ses approches sont défendues par trois redoutes en maçonnerie.

Les édifices remarquables de l'intérieur de la ville sont surtout la cathédrale et le palais de l'évêché.

Par ses vastes dimensions, la solidité de sa construction et la délicatesse de ses sculptures, la *cathédrale* est l'un des édifices religieux les plus complets que possède la Catalogne. On ne peut pas dire cependant que l'aspect extérieur en soit gracieux ; la façade présente un grand mur plat en pierres de taille à assises régulières, sur lequel semble plaqué, ou même peint en grisaille, tant il a peu de relief, un frontispice moderne et gréco-romain à 3 étages d'ordres dorique, corinthien et composite, surmonté d'une grande fenêtre circulaire. Comme ce frontispice n'occupe pas la largeur de la muraille, il est flanqué à dr. et à g. de deux constructions également plaquées, ressemblant aux colonnes élancées

des minarets, et atteignant chacune une fenêtre à balcon, à la hauteur du troisième étage. Au sommet de la muraille, qui finit brusquement sans entablement ni corniche, on voit poindre sur un arrière-plan la toiture de l'église; sur le côté dr. monte une grosse tour octogone, avec campanile en retrait surmonté d'un petit dôme. Ce qui réduit encore l'aspect de cette façade, c'est le développement monumental de l'escalier qui la précède. Cet escalier compte 86 marches, sur 20 mèt. de largeur, à trois paliers bordés d'une balustrade à jour.

L'intérieur est plus digne de la renommée qu'on a faite à la cathédrale. Il forme une nef unique de 23 mèt. de largeur et d'une longueur de 62 mèt., dont la belle perspective est malheureusement gênée par le chœur, entouré d'une clôture pleine, sans aucun ornement. A la hauteur du sanctuaire, s'élèvent d'immenses piliers d'une grande légèreté, formés de colonnettes presque détachées les unes des autres, et qui séparent le sanctuaire de l'abside, autour de laquelle s'ouvrent de nombreuses chapelles. On remarque dans cette partie de l'église plusieurs tombeaux : au-dessus de la porte de la sacristie celui de don Ramon Bérenger, comte de Barcelone, surnommé *Cap de Estopa;* en face, à égale hauteur, celui de sa femme; dans le sanctuaire, la tombe de l'un des évêques de Girone, don Bérenger Anglesola; dans la chapelle de San Pablo, un beau monument du xve s., portant la statue en pierre de don Bernardo de Paro, l'un des fondateurs de la cathédrale. Le maître-autel est, par sa richesse et son ancienneté, l'œuvre d'art la plus curieuse de cette église; c'est un ensemble d'or, d'argent, d'émaux, de pierres précieuses, de figurines et de scènes sacrées, qui échappe à la description. Il est surmonté d'une espèce de dais ou de pavillon oriental en argent, supporté par quatre colonnettes recouvertes de même métal, qui ajoutent à l'originalité de l'œuvre. On signale, parmi les richesses du trésor de l'église, une Bible du xiiie s. sur vélin, d'une grande richesse d'écriture, d'enluminure et de dessin, qui a appartenu au roi de France Charles V.

On peut visiter encore à Girone : le musée des antiques de la bibliothèque publique, qui possède des manuscrits du viie au xe s. et des miniatures; la collégiale de *San Felix*, dont le clocher octogone, flanqué aux angles de jolies aiguilles gothiques et surmonté d'une flèche pyramidale, domine la ville basse tout près de la rivière d'Oña; les anciennes églises de *Santa Lucia, San Pedro de Galligans, San Daniel,* et un couvent de capucines, dans lequel on conserve un petit monument arabe d'une grande richesse de travail, dont M. Romey fait remonter l'origine à l'invasion sarrasine du viiie s.

Girone fut autrefois le ch.-l. d'une principauté dont le titre a appartenu aux fils aînés des rois d'Aragon; sa position en avant de la frontière, derrière une rivière qui forme une des lignes de défense de la Catalogne, en a fait un point militaire dont la possession a été de tout temps chaudement désirée et chaudement contestée. Girone a soutenu des siéges nombreux, depuis celui que dirigea en personne Philippe le Hardi en 1225, jusqu'à celui de 1809 conduit par le général Gouvion-Saint-Cyr.

La station du chemin de fer est au pied de la ville, à l'entrée du chemin vicinal de Santa Eugenia. On suit à g. la route royale de Barcelone, en ligne droite, jusqu'au point de partage des vallées de l'Oña et du Ter. La voie décrit, à partir de ce point, une grande courbe, en pente, pour couper la route et atteindre, de l'autre côté,

72 kil. *Fornells,* v. de 820 hab. à g. de la voie. On aperçoit dans le

fond le groupe des monts *Gavarras*. La voie suit en serpentant la riche vallée de l'Oña, ayant à une petite distance, à g., le torrent, bordé de grandes cultures et de plantations de vignes.

77 kil. *Riudellots*, v. de 900 hab. La voie traverse l'Oña à 250 mèt. de la station et se dirige, en ligne dr., au milieu d'un beau pays, vers

83 kil. *Caldas de Malavella*, v. de 1,900 hab. dans une charmante position, au centre d'une plaine arrosée par la *riera de Caldas*. Ainsi que son nom l'indique, Caldas possède des eaux thermales. Les sources, très-abondantes, d'une température de 57 degrés centigrades, chlorurées calciques et magnésiennes, étaient connues du temps des Romains qui y avaient fait quelques travaux dont il reste des vestiges. Il existe à Caldas un petit établissement ouvert pendant deux saisons : mai et juin, septembre et octobre; il reçoit environ 500 malades.

En quittant Caldas, le chemin de fer coupe la route royale, passe en remblai au-dessus de belles prairies plantées de peupliers, pour atteindre

89 kil. *Sils*, v. de 700 hab. sur le bord d'un étang de 6 à 8 kil. de tour, fort insalubre et qui répand dans le pays des fièvres souvent pernicieuses. La station de Sils dessert la petite ville de *Santa Coloma de Farnès* (4000 hab.), située à 10 kil. à l'ouest. On suit, en droite ligne, le bord occidental de l'étang, à l'extrémité duquel on rencontre un canal de dessèchement qui va rejoindre la *riera de Santa Coloma*, et que l'on traverse sur un pont biais de 3 arches. La voie laisse la rivière, à dr., et coupe, par une tranchée profonde dans de belles roches, les contreforts de la sierra de *Mazanet*. A la sortie de cette tranchée, on rencontre

96 kil. **L'Empalme** (embranchement) où le chemin de fer se sépare en deux lignes, toutes deux dirigées sur Barcelone. L'une par l'intérieur suit les vallées du Tordera, du Mogent et du Besos; l'autre rejoint la Méditerranée et suit la côte jusqu'à Barcelone ; la station de l'*Empalme* dessert le petit v. de *Martorell de la Selva*, situé à 2 kil. à gauche.

C. Ligne de l'intérieur.

En quittant la station d'embranchement ou *Empalme*, on laisse à g. la ligne du littoral, et on franchit, à 350 mèt. de la station, le torrent de *Santa Coloma*, sur un pont biais en fer de 60 mèt., à 5 m. 1/2 de hauteur. La voie parcourt une belle vallée bien cultivée, jusqu'en vue des remparts, des vieilles tours et de la citadelle d'Hostalrich. La ville est à g., sur une hauteur escarpée et avant la station.

102 kil. *Hostalrich*, V. de 1,700 hab. Le Tordera, dont on remonte la vallée, coule derrière la ville, et reste pendant quelque temps encore éloigné de la voie. Entre les deux, passe une ancienne route de Barcelone à Girone, autrefois route unique de la frontière, abandonnée au profit de la route du littoral. La vallée à g., arrosée par le Tordera, est belle et riche : à dr. s'élève une série de collines bien boisées et d'un aspect pittoresque. On traverse, sur un pont de 90 mèt. en pierres et en briques, la *Rambla de Arbucias*, qui descend de la g., puis la vieille route, avant la station de

107 kil. *Breda*, v. de 1,500 hab., situé à 2 kil. à dr., dans une petite plaine et sur le bord de la rambla. En arrière, au sommet d'un monticule tout boisé, on aperçoit les ruines de l'ancien château de *Monsoliu*.

110 kil. *Gualba*, v. de 200 hab. La station laisse le village à 150 met. à g., à la fois sur la vieille route et sur le Tordera. A dr. s'étend un bois de chênes. On traverse plusieurs cours d'eau, puis la ram-

bla de *Partagas,* sur un pont en pierres et briques de 32 mèt., à 11 mèt. de hauteur, un peu avant d'atteindre

115 kil. *San Celoni,* petite V. de 1,800 hab., ancienne commanderie de l'ordre du Temple. A 1,500 mèt. après la station, on rencontre le Tordera, qui descend de la dr. au fond d'un profond ravin, et qu'on traverse sur un pont de 70 mèt., en pierres et briques, élevé de 14 mèt. au-dessus du lit du torrent. Le parcours de la voie de fer devient très-accidenté, très-pittoresque; mais la vue est souvent interrompue par les tranchées considérables dans lesquelles on se trouve engagé.

119 kil. *Palau.* Cette station dessert le village de *Santa-Maria de Palau-Tordera,* situé à 4 kil. à dr. dans la plaine et auprès du torrent. A une petite distance de la station, on franchit la rambla de *Trenta Pasos,* et la voie s'engage dans une vallée charmante, variée, très-fertile, cultivée en blé, en légumes et plantée d'arbres à fruit. A g. on découvre de jolis points de vue, des collines toutes rondes, pressées les unes contre les autres et toutes boisées. Auprès de la voie coule le torrent du *Mogent.* Quelques tranchées se présentent avant

125 kil. *Llinas,* v. de 700 hab. La voie coupe la vieille route, passe entre le village de Mogent, puis s'éloigne du torrent par une courbe à dr., au milieu de profondes tranchées, au-delà desquelles elle atteint

129 kil. *Cardedeu,* bourg de 1,650 hab. dans une plaine étendue, à 200 mèt. à dr. de la station, et dans une jolie position. A g. s'étend la vallée du Mogent, bornée par la ligne de collines qui la sépare de la région dite de *la Marine;* dans la plaine à dr. court un ruisseau qui descend des versants du *Monseny*, et qui traverse Cardedeu pour se jeter dans le Mogent. — En quittant la station, la voie s'élève, par des rampes de 8 millimètres par mètre, sur le flanc d'une ligne de collines qui limitent cette plaine. On franchit le faîte du *Corro* par un tunnel de 573 mèt., à la sortie duquel on descend, en pentes de 1 1/2 pour 100, vers la belle vallée du *Congost.* A la suite de plusieurs grandes tranchées, on aperçoit un beau pays planté d'oliviers; de belles collines boisées séparent la voie, à g., de la vallée du Mogent. A dr. se dirige vers la montagne, en remontant le cours du Congost, la route de Barcelone à Vich.

136 kil. (69 kil.) **Granollers** (arrêt 5 min.), fort ancienne petite ville de 4,700 hab., capitale de la contrée du *Vallès,* chef-lieu d'un district judiciaire. Elle fut autrefois fortifiée, et elle conserve encore une vieille tour et quelques fragments de murailles. C'est une localité agréable, centre commercial important, et point de croisement d'un grand nombre de chemins qui sillonnent toutes les vallées d'alentour. Ses rues sont belles, ses places larges, et surtout *la plaza Mayor*, dont un des côtés est occupé par une galerie de douze arcades, où se tiennent les marchés. Ces marchés, les plus importants de la province, attirent un grand nombre d'individus. L'église, qui date du XIIe s., est peu remarquable; on y voit cependant un beau tableau représentant le martyre de saint Barthélemy. Autour de Granollers et dans le district se trouvent plusieurs établissements d'eaux minérales: les sources ferrugineuses de *Vilamayor*, de *Belloch,* de *Canovellas,* les sources thermales de *La Garriga* et surtout celles très-renommées de *Caldas de Monbuy* (*V. Mollet* ci-après).

[Parmi les excursions intéressantes qui peuvent se faire autour de Granollers, il faut citer les belles ruines du vieux château de *la Roca,* à une petite distance; l'église byzantine de *San Felio de Canovellas,* à 1 kil. 1/2; l'ermitage de *N^{tra} S^{ra} de Bellula,* où tout le pays va en pè-

lerinage, et qui occupe un point élevé d'où l'on découvre le *Montserrat;* puis encore la fameuse montagne du ***Monseny,*** couronnée de neiges perpétuelles; et enfin le sanctuaire et l'admirable paysage de *San Miguel del Fay*, où conduit un bon chemin. On pénètre au milieu des sites les plus agrestes, on s'élève à travers les rochers, au-dessus de la gorge étroite par laquelle descend le petit torrent de San Miguel, et on parvient en vue d'un cirque majestueux, semi-hexagonal, formé de belles roches basaltiques, coupées en trois étages, séparés chacun par des terrasses de quelques mètres. Des deux angles du cirque tombent, en formant deux abondantes cascades, deux torrents qui se développent et s'étalent en se heurtant aux ressauts des rochers. A dr., sur la première terrasse supérieure, tout à côté de l'une des chutes d'eau, et au milieu de l'embrun qu'elle produit, s'élèvent les modestes constructions du monastère, à demi abrité par d'énormes roches. Sous la chute elle-même, se cachant à l'ombre du rideau qu'elle déploie, on aperçoit la petite église construite dans le pli du rocher. Les deux ruisseaux se réunissent en bas du cirque, où ils forment une grande nappe paisible, avant de descendre vers le *Besos*, qui reçoit leurs eaux entre Mollet et Granollers. Tout à côté du sanctuaire, une ouverture naturelle, sombre et humide, pénètre au milieu de la roche. Le visiteur hésite lorsqu'il y met le pied, en sentant trembler et résonner la montagne tout entière sous les coups répétés des masses d'eau qui la frappent. Devant lui s'ouvrent d'immenses cavernes qui offrent à ses regards un spectacle d'autant plus merveilleux, que l'eau qui suinte des voûtes entraîne avec elle des quantités considérables de calcaire et construit les plus riches ornements de l'architecture et de l'art gothique.

Le sanctuaire de San Miguel de Fay est aujourd'hui désert, et le monastère inhabité; tous deux tombent en ruine; mais il reste, pour attirer le voyageur, ce beau cirque, ces larges cascades et ces belles profondeurs où l'eau du torrent édifie sans cesse de merveilleux monuments.]

De Granollers à Vich, Ripoll, *San Juan de las Abadesas*, Puigcerda et Camprodon, R. 16, 96, 97, 98.

En sortant de Granollers, on laisse à dr. le village de *Palou*, et on parcourt un pays très-riant, semé de jolies habitations. On traverse sur un beau pont tubulaire en fer, de 140 mèt. de long, précédé de deux massifs de maçonnerie, la rivière de *Congost,* qu'on voit descendre à dr. d'une vallée longue et étroite formée par des collines escarpées d'un aspect des plus sauvages; on longe une belle plantation d'arbres qui précède

144 kil. ***Montmelo,*** petit village de 531 hab., situé entre deux collines d'égale hauteur et en forme de mamelon, qui s'élèvent presque isolées au milieu de la plaine. La voie de fer passe au milieu du village, sous un pont qui en réunit les deux parties. Au sortir de la station, on trouve à dr. le Congost qui reçoit le torrent de Mogent; au delà s'élèvent les belles cimes dentelées de la *Côte de mer*. On traverse la *riera de Parets* sur un pont tubulaire de 9 arches et de 100 mèt. de longueur, et un peu plus loin la *riera de Mollet,* sur un pont oblique, d'une seule travée de 16 mèt.

148 kil. *San Vicente de Mollet,* v. de 8 à 900 hab. On va de Mollet à l'établissement thermal de *Caldas de Monbuy* en 30 min., par un chemin de fer spécial.

Les eaux de Caldas de Monbuy jaillissent en plusieurs sources d'une abondance telle, qu'elles peuvent fournir par jour 340 bains, et servir en

outre, comme les Caldas d'Oviedo, à de nombreux usages domestiques. Elles sont thermales au plus haut degré, s'élevant jusqu'à 70° cent., et appartiennent, par leur composition chimique, aux eaux chlorurées-sodiques. Voici, d'ailleurs, l'analyse qu'en donne l'Annuaire officiel :

Gaz acide carbonique.	96	cent. cub.
Chlorure de sodium..	0.898	
Sulfate de sodium....	0.086	
— de calcium,...	0.037	
Silice................	0.072	
Alumine..............	0.012	
Matière organique....	0.001	
Perte................	0.001	
	1.144	

pour 1 litre d'eau.

Les sources jaillissent d'un sol granitique, au centre même de la ville, et sont conduites par des canaux dans les établissements de bains, qui sont au nombre de dix. L'eau s'emploie en bains, en douches, en vapeur et en boisson. Elle supporte parfaitement le transport. La saison commence le 1er mai, et dure jusqu'au 15 octobre, avec une interruption du 15 juillet au 15 septembre, en raison des chaleurs. Les établissements, qui reçoivent, année moyenne, de 4,000 à 4,300 malades, sont convenablement installés pour recevoir les baigneurs, qui y trouvent le logement, la table et le bain pour 25 à 30 réaux par jour. Le séjour de Caldas de Monbuy est agréable. La ville, quoique ancienne, formée, par conséquent, de rues tortueuses, étroites et mal pavées, offre quelques belles habitations, parmi lesquelles subsistent des souvenirs arabes et romains; puis des jardins et des vergers bien plantés. Elle compte 3,000 habitants. L'église est belle. Les habitants sont presque tous laboureurs; on trouve cependant dans la ville trois fabriques de tissus de laine et de coton. Le pays est un peu montagneux, mais agréable et très-fertile; les promenades y sont, par conséquent, variées et les distractions nombreuses.

Un peu après la station de Mollet, on traverse, sur un pont tubulaire de 80 mèt., la *riera de Caldas,* qui descend de la vallée de Caldas de Monbuy; puis la *riera Seca*, sur un pont de 34 mèt. Ces deux torrents vont se jeter dans le *Congost,* qui coule à g., tout auprès de la voie, dans un lit d'une grande largeur, bordé d'arbres. Au-delà de la rivière, on voit s'élever, sur une colline, la jolie église de *Reixach*, dominant un village de quelques maisons. A dr. s'étend l'immense campagne du Vallès. La voie rencontre la rivière du *Ripollet,* qu'elle traverse sur un beau pont tubulaire de 123 mèt., avant d'atteindre

154 kil. *Moncada,* v. de 1,400 h. Les maisons sont rangées sur une ligne, ayant en arrière la route de terre de Barcelone à Girone, en avant la voie de fer, et à g. de celle-ci la rivière qui prend ici le nom de *rio Besos*. Moncada occupe la pente d'une colline, au sommet de laquelle s'élèvent les ruines d'un vieux château qui appartient à la famille des Moncadas, l'une des plus anciennes de la province.

La voie se trouve dans une tranchée profonde, entre deux énormes murailles de rochers, réunies par un pont oblique, considéré comme un des beaux travaux de la ligne, et sur lequel passe la route de Barcelone.

A la sortie de cette tranchée, on rencontre, se développant à g., le chemin de fer qui vient de Saragosse par Tarrasa et Sabadell. Les deux chemins, qui autrefois se réunissaient au pied de la colline de Moncada, forment maintenant deux voies distinctes, qui courent à une distance de 50 mèt. environ l'une de l'autre, pour aboutir à deux points opposés de Barcelone.

La ligne longe, à dr., le lit torrentueux du Besos, dont elle conquiert une partie par des travaux importants, et, à g., un canal d'irri-

gation nommé la *acequia del Conde*.

158 kil. *Santa Coloma de Gramanet,* v. de peu d'importance, situé de l'autre côté du torrent, au pied des collines. Le paysage est très-riche; une belle ligne de montagnes forme l'horizon, et entre ces montagnes et le chemin de fer on aperçoit, au milieu de bouquets d'arbres, de vergers et de jardins, de jolies maisons de campagne.

159 kil. *San Andrès de Palomar*, petite ville ayant une population agglomérée de 11,000 hab., placée entre les deux voies de fer de Girone et de Saragosse, et dont l'importance industrielle et commerciale est assez grande pour qu'on ait été obligé de la desservir par des trains spéciaux, indépendamment du service régulier des deux lignes. Il s'y fabrique une grande partie du pain destiné à l'alimentation de Barcelone.

On s'engage dans une profonde tranchée, au-dessus de laquelle passent, sur des ponts-aqueducs, les deux ruisseaux de *San Andrès* et de *Horta*. On remarque de place en place, des deux côtés de la voie, des massifs de maçonnerie renfermant des siphons pour le passage des nombreux ruisseaux qui arrosent et fertilisent la campagne.

160 kil. *Horta*, 2,780 h., entouré de fermes de produit. On aperçoit la casa de *Fontalet,* où habita l'archiduc Charles d'Autriche, compétiteur de Philippe V; on voit aussi une magnifique propriété, *el Laberinto,* appartenant au marquis d'Alfarras. Des collines boisées, couvertes d'habitations, accompagnent la voie, à dr., jusqu'à

162 kil. *El Clot,* dernière station, annexée dans la nouvelle enceinte de Barcelone, compte, avec *San Martin de Provensals,* 57 établissements industriels employant 2,830 personnes. L'un d'eux, à l'entrée du village, est la fonderie de fer de MM. Font, Alexander et Cie, dont les fourneaux et les beaux ateliers sont très-intéressants à visiter. On remarque aussi les ateliers et les magasins du chemin de fer. On aperçoit successivement, dans cette partie de l'enceinte, une foule de fabriques en grande activité et de belles habitations de plaisance entourées de jardins. La voie, aux approches de la vieille ville, décrit une grande courbe autour de la belle promenade qui a remplacé la citadelle, pour s'arrêter en gare, à l'E. de la ville et derrière la douane, tout auprès de la gare du chemin du littoral.

Omnibus de la station à l'intérieur de la ville, par voyageur, 1 réal; pour une malle, 1 réal; pour un sac de nuit, carton à chapeau ou objet analogue, 1/2 réal. *Omnibus de famille*, 8 réaux pour 2 personne, 12 réaux pour 3 ou 4, avec franchise pour 400 kil. de bagages. Arrêt à domicile, en dehors de l'itinéraire, 1 réal en sus.

166 kil. **Barcelone. Omnibus**, voir ci après.

D. Ligne du littoral.

Après la station de l'*Empalme* (*Voir* plus haut, p.201), deux grandes courbes en sens opposé contournent la base de la montagne de *Mazanet*, et conduisent jusqu'à la rencontre du torrent du *Tordera*, dont on suit la rive g. On aperçoit quelques jolies habitations : à dr., *Manso Jerma* et *Manso Morell;* à g., *Manso Serra*. Puis on s'engage dans une série de tranchées considérables, à la suite desquelles on laisse le torrent s'éloignant à g., pour atteindre la station de

106 kil. *Tordera*. La ville (3,400 hab.) se trouve à dr., à 1 kil., et de l'autre côté de la rivière. Elle présente cette particularité que toute sa population féminine y travaille à la dentelle, qui est une des branches d'industrie les plus importantes de la province de Barcelone. En quittant la station, on coupe la route, qui va traverser la ville pour gagner le littoral

vers Malgrat. La voie reste sur la rive g. de la rivière, et tantôt en tranchée, tantôt dans une jolie campagne, où commencent les haies d'aloès, elle descend, ayant en avant une grande plaine de sables que limite la Méditerranée. On s'arrête à 2 kil. de l'embouchure du Tordera, à la station de

112 kil. *Blanès*. La ville est à 2 kil. à g., au pied d'une colline et au fond d'une petite anse, avec un port peu sûr, dans lequel il se fait, année moyenne, un mouvement d'entrée et de sortie de 350 barques de cabotage. La population se compose d'environ 5,800 hab., pêcheurs, matelots et constructeurs de barques. Les femmes font de la blonde et de la dentelle. Des voitures conduisent de la station aux villes voisines de *Blanès, Lloret* et *Tosa*.

Le chemin de fer décrit une courbe, en quittant la station, pour traverser le Tordera, à 400 mèt., sur un pont en fer de 300 mèt. A 700 mèt. plus loin, est jeté un second pont de 265 mètres, pour faciliter l'écoulement des eaux lors des débordements fréquents de la rivière. Une nouvelle courbe amène la voie jusque sur le rivage, et au pied de la ville de

116 kil. *Malgrat* (3,400 hab.), au bord d'une jolie plaine très-cultivée, et qui occupe les habitants plus que la pêche et le cabotage. A dr., dans la plaine, on aperçoit *Santa Suzana*, qui a donné son nom à un petit cap surmonté d'une tour, et au pied duquel passe la voie. Celle-ci se maintiendra maintenant au niveau des sables et à quelques mètres seulement de la mer.

120 kil. *Pineda*, v. de 1,850 hab., dans la plaine, à 700 mèt. à dr. de la station.

123 kil. *Calella*, jolie petite V. de 3,500 hab.. presque tous pêcheurs. Les femmes et de nombreux ateliers de petites filles, installées dans les rues devant les maisons, manient les fuseaux et font de la dentelle ou de la blonde. Les barques, qui sur cette plage n'ont ni baie ni port, sont hissées chaque soir jusqu'au pied des habitations, et même au-delà de la voie de fer, sur des rouleaux, par des attelages de bœufs.

La voie court, pendant 1 kilomèt. encore, entre le rivage et la jolie plaine de Calellas; puis elle rencontre des falaises de hauts rochers, à la base desquelles elle vient passer. Elle attaque le premier massif, sur lequel s'élève le phare de la *Torreta*, par un tunnel de 443 mèt., nommé le tunnel de la *Patona*, éclairé du côté de la mer par des galeries transversales. Plus loin, sous la pointe de la *Cabra*, se présente un tunnel semblable, long de 154 mèt., puis une tranchée de 23 mèt. de crête, dans la roche. Au delà, c'est sur le rivage lui-même que le chemin de fer conquiert sa place, par un quai de 1,200 mètres en blocs de roche maçonnés et cimentés, déplaçant en même temps la route de terre qui passe en corniche au-dessus et à dr. Puis se succèdent de petits tunnels et des tranchées, au milieu des roches *den Charana*, jusqu'à une pointe que surmonte la chapelle de *San Pol*, et sous laquelle a été pratiqué un souterrain de 250 mèt. débouchant sur la station de

127 kil. *San Pol de Mar*, v. de 1,000 hab., pêcheurs et cultivateurs. La station est entre le village et la mer. Près de là, on traverse la petite rivière de *San Pol*, sur un pont en fer de 70 mèt. La route de terre est reportée plus à dr., et le chemin de fer suit une longue tranchée de 450 mèt. à 23 mèt. de crête, en roche, à travers la pointe *den Batista*. Cette tranchée aboutit à un tunnel de 63 mètres, sous la pointe de la *Cigala*, à 1 kil. environ avant d'atteindre

131 kil. *Canet*, joli port de 3,200 hab., avec bateaux de pêche, barques de cabotage, chantier de construction, ateliers de fabrication de blondes et de dentelles. La voie passe sur le port même, laissant du côté de terre les navires à sec et les

cales de construction. Elle coupe en tranchée la pointe de *las Rosas*, pénètre en tunnel sous la pointe de la *Serp*, et passe au-dessous de la chapelle de ***Monte Calvario***, à l'entrée de

134 kil. **Arenys de Mar** (arrêt 6 min.), petite V. de 5,200 hab., animée, bien bâtie, située d'une manière pittoresque au pied de collines couvertes de plantations et de jardins, au sommet desquels s'étend *Arenys de Munt*. Arenys possède des chantiers de construction d'une certaine importance, et une école de marine entretenue par la Chambre de commerce de Barcelone, et qui porte, depuis Charles III, le titre d'École royale de Nautique. On trouve à la station des tartanes qui conduisent à Arenys de Munt.

Au-delà d'Arenys de Mar, l'ancienne route de terre suit le sommet ou les flancs des rochers, et se dessine en zigzag d'une façon très-pittoresque. Le chemin de fer entre, presque à la sortie d'Arenys, sous un tunnel de 200 mèt. environ de longueur, percé à travers un saillant de rochers. Au-delà de ce souterrain, on aperçoit, à droite, dans la campagne et au bord de la route de terre, une belle maison blanche, entourée d'arbres : c'est un établissement de bains minéraux, chlorurés sodiques faibles, nommés *Bains de Titus*, assez renommés dans le pays, et recommandés pour les douleurs rhumatismales et les maladies de la peau.

On traverse, en suivant la plage, la petite rivière de *Caldetas*, à son embouchure. A droite, sur une hauteur isolée, au-dessus d'un paysage assez sauvage, on voit une belle tour crénelée, entourée de quelques fortifications, que la tradition vulgaire a nommé la *torre de los encantados*; elle précède

136 kil. *Caldetas* ou *Caldas d'Estrach*, petite bourgade de 632 hab., qui s'étend, dans une position très-pittoresque, sur les collines situées à droite, et qui se divise, comme Arenys, en deux parties, Caldetas *de mar* et Caldetas *de arriba*. Elle doit une certaine renommée dans le pays à ses eaux thermales (41°), qui sont chlorurées sodiques faibles, très-fréquentées depuis le mois de mai jusqu'au mois d'octobre. On aperçoit, à la sortie de Caldetas, et sur les hauteurs qui bordent la plage, une succession de jolies maisons de campagne, au milieu desquelles s'élève une vieille tour, dernier vestige d'un ancien manoir célèbre dans les chroniques de Catalogne, le château de *Rocaberti*. La plus grande partie de ces habitations étaient autrefois au bas de la plage et en avant des domaines, et maintes fois, même encore au commencement de ce siècle, leurs habitants furent victimes de ces actes de piraterie dont on rencontre à chaque instant le récit dans l'histoire des contrées bordées par la Méditerranée. Les maisons étaient pillées et incendiées, les habitants emmenés en esclavage à Alger et à Tunis. Peu à peu les maisons se reconstruisirent à une plus grande distance du rivage, afin d'être plus sûrement à l'abri des surprises.

On traverse, sur un pont de pierre, la petite rivière de *Llevaneras*, qui donne son nom à deux villages, *San Vicente* et *San Andrès de Llevaneras*, situés à une demi-heure à l'O.; puis on aperçoit les ruines du vieux château de *Nofre Arfau*, dont il reste seulement une tour.

Plus loin, on découvre le petit v. de *Mata*, annexe de Mataro; on passe sur un pont le torrent sans lit et presque à sec du *San Simon*, ayant à droite un paysage animé de riantes collines, au bas desquelles s'étendent les habitations de la *Habana*, faubourg de

143 kil. **Matáro**, jolie ville de 16,600 hab., située à l'extrémité d'une petite plaine très-fertile. L'ancienne ville, bâtie sur une éminence, conserve encore son enceinte, ses portes, et les rues étroites des vieil-

les villes méridionales. La nouvelle ville descend jusqu'à la mer; ses rues sont larges et droites, ses maisons élégantes, ornées pour la plupart, comme toutes les constructions modernes, de peintures à fresque. On remarque, parmi ses édifices, la maison de ville, le Collège de Catalogne, établissement d'instruction publique parfaitement organisé; l'église paroissiale, dans laquelle l'attention se porte sur la boiserie du chœur, et sur de belles peintures de Viladomat et de Montana. Le théâtre est une jolie construction moderne; la place de la Constitution est vaste et régulière; il faut aussi signaler la station du chemin de fer. Les fontaines abondent, et peu de villes de la province sont aussi bien pourvues, sous ce rapport, que Mataro.

La ville de Mataro a été prise et saccagée par la division italienne de Lecchi, le 16 juin 1808, en représailles d'une attaque tentée par les habitants contre une colonne française qui passait sur la route de Barcelone.

A la sortie de Mataro, on longe les ateliers de construction et de réparation du chemin de fer. La mer est tout près de la voie. A dr., au pied d'une montagne que dominent les ruines du château de *Boriache*, on découvre une belle habitation : c'est l'établissement des eaux acidulées ou carbonatées d'*Argentona*, à la mode dans la contrée pour le traitement des affections du système nerveux et des voies urinaires. Des tartanes y conduisent en trois quarts d'heure de la station de Mataro. Au delà, on aperçoit les maisons blanches des petits villages de *Cabrera* (191 hab.) et de *Cabrils* (808 hab.). Tout le territoire de Cabrils est occupé par la culture des roses et des fraises. Plus loin, on atteint

149 kil. *Vilasar*, bourg de 3,000 h., dont les maisons modernes, habitées par des pêcheurs, sont rangées sur une seule ligne, à droite du chemin de fer, regardant toutes du même côté de la mer. Elles occupent une étendue de 1 kil. 1/2. La plage, où les embarcations reposent à sec, et où s'élèvent plusieurs chantiers de construction, ne s'étend pas à plus de 20 mèt. de la voie. Vilasar *de dalt* ou *de arriba* (d'en haut) occupe les pentes d'une colline que couronnent deux ou trois tours mauresques, seuls vestiges d'une ligne de vigies ou *atalayas*, qui régnait sur toute la côte. Plus loin, après avoir dépassé la station, on aperçoit, sur cette même ligne de hauteurs le château de Vilasar, l'une des vieilles forteresses les mieux conservées de la Catalogne; ses tours d'angle ont encore leur couronne de créneaux, et au-dessus d'elles s'élance, au centre, la tour *del Homenage*, noircie par les flammes d'un incendie qui n'a laissé que les pierres de ce monument du passé.

153 kil. *Premia* (Premia *de mar*, au-dessous de Premia *de dalt*). Toutes les localités qu'on rencontre sur ce chemin ont ainsi leur section d'en haut et leur section d'en bas, séparées par la situation du terrain, et assez distinctes par la nature des industries locales, pour avoir formé à la longue des communautés indépendantes l'une de l'autre. Ceux d'en haut, cultivateurs aisés, souvent riches, se sont placés hors de la portée des coups de main des corsaires, ceux d'en bas vivent de la mer, et sauraient, au besoin, résister à une attaque. Ces petits ports de *baix* (d'en bas) datent tout au plus d'une soixantaine d'années (1,470 h.).

Premia *de mar* a le même aspect que Vilasar et la même industrie. On y compte douze barques de pêche et une embarcation de cabotage; du côté de la terre, cependant, la vigne y est cultivée avec quelque succès. Premia *de dalt*, qu'on aperçoit en quittant la station, ressemble, dit M. Balaguer, à un douar arabe à l'ombre d'un bosquet; il est comme dans un nid de verdure et de feuillage au pied de la montagne, d'où

descendent, jusqu'au bord de la route de terre, de beaux jardins d'oliviers et d'orangers.

156 kil. *Ocata*, groupe d'habitations au bord de la mer. Le bourg voisin de Masnou est arrivé peu à peu jusque-là, et en a fait un faubourg. Masnou a par conséquent deux stations à deux minutes d'intervalle. Toutes ces habitations, entre une station et l'autre, regardent la mer; elles sont rangées sur trois rangs, et, à l'aide de la pente du terrain, le second et lè troisième plan dominent les autres, de manière à avoir la vue sur cette belle immensité. En arrière, au-dessus d'Ocata, s'élèvent deux tours, l'une carrée de l'époque romaine, l'autre ronde, grande et belle, construite par les Maures.

157 kil. ***Masnou***, bourg de 4,040 hab., bâti en amphithéâtre, sur les pentes d'une colline faisant face à la mer. On y voit une jolie église paroissiale surmontée d'une belle tour de 28 mèt. d'élévation. Cette église a été construite à l'aide d'une contribution fournie par les équipages des barques. Chacune, dans le partage de la pêche, comptait une part de plus ; cette part était destinée à l'église, qui s'est élevée peu à peu, en quarante ans, à l'aide de ce produit.

On franchit, en partant de Masnou, la petite rivière d'*Aleya*, qui arrose un peu plus haut un joli village de ce nom, tout entouré d'orangers. On peut aller visiter ce village, où conduisent des tartanes qui stationnent à la gare de Masnou.

Après le passage de l'Aleya, la voie franchit le torrent de *Tava*. En avant, descend jusqu'à la mer un saillant de rochers, sur les flancs duquel est groupé le petit village de *Mongat*. La voie de fer y pénètre par un beau tunnel de 140 mèt. de long, percé dans la roche vive, et entièrement revêtu en maçonnerie. On s'arrête, à la sortie de ce tunnel, à la station de

160 kil. ***Mongat***, qui a pris son nom de la montagne, mais qui dessert plutôt le v. de *Tiana* (2,066 h.), situé au milieu d'un vignoble renommé. Le château de Mongat, qui domine la montagne, est célèbre dans les fastes locaux pour la résistance acharnée qu'y opposèrent les habitants de Mongat et de Tiana à la division Lecchi, en juin 1808, lorsqu'elle marchait sur Mataro. Le château, qui défend un passage important, soutint pendant quatre jours un véritable siège contre plusieurs milliers d'hommes et huit pièces de grosse artillerie. Il fut pris d'assaut, et tous ses défenseurs furent passés au fil de l'épée. On l'aperçoit en haut des rochers, en arrière, lorsque le train s'éloigne de la station de Mongat.

C'est près de là, à une heure de la station et à une demi-heure du village de Tiana, que se passa, dans la petite vallée délicieuse et pittoresque de ***Montalegre***, encaissée par de hautes montagnes, une scène qui date des premières années du xve s. Deux jeunes écoliers qui avaient achevé leurs études à Barcelone, et qui retournaient dans leurs villages, s'y étaient arrêtés. « Ce serait là, dit l'un, une position magnifique pour un monastère. — Magnifique, en effet, répondit l'autre. — Si jamais je deviens pape, dit le premier, j'en construirai un ici. — Dans ce cas, reprit l'autre, je me ferai moine pour être le premier à l'habiter. » A longues années de là, un pauvre frère de l'abbaye de l'Escale-Dieu, nommé Fr. Juan de Nea, reçut de son supérieur l'ordre de se rendre à Rome, où il était appelé par le pape. Il fait le voyage, arrive à la ville sainte, est introduit devant Nicolas V, et reconnait en lui son ancien condisciple. « As-tu oublié, lui dit le pape, le projet que nous avions formé en passant à Montalegre? Je me suis engagé à y élever un monastère. Je te nomme mon légat en Espagne : va le faire construire et

dispose des fonds qui seront nécessaires. » Telle fut, dit-on, l'origine de la Chartreuse de Montalegre. Le roi Alphonse V et la reine sa femme aidèrent l'entreprise de leurs aumônes, et on en fit le plus beau monument de ce genre qui fut alors en Espagne. La Chartreuse subsiste, bien qu'abandonnée, ou du moins elle subsistait encore, avec son triple cloître, sa belle architecture, ses précieuses peintures et sa riche bibliothèque, en 1835, lorsque la guerre civile y amena le pillage et l'incendie. On n'en admire plus, aujourd'hui, que les cloîtres ruinés, quelques cellules et la belle façade de l'église.

Après avoir quitté la station de Tiana-Mongat, la voie s'éloigne un peu du rivage pour atteindre

163 kil. (96 kil.) *Badalona* (12,485 hab.), très-ancienne ville, d'origine antérieure à Barcelone, la *Betulo* des Romains, qui lutta longtemps contre le Carthaginois Amilcar. Le sol y recèle de nombreux souvenirs archéologiques. Elle est située au milieu d'une riche plaine, entourée de beaux jardins d'orangers. Elle a des chantiers de construction au bord de la mer, et çà et là d'importantes fabriques mues par la vapeur, et qui donnent une première idée de l'activité industrielle des Catalans.

La route de terre longe un instant le chemin de fer à dr.; la mer est à environ 400 mèt. à g. On rencontre le torrent de *Besos*, souvent peu abondant, quelquefois à sec, quelquefois aussi grossi par les pluies et s'étendant sur toute la campagne : son lit n'a pas de profondeur ; il est traversé, à une petite hauteur, par un beau pont de pierre long de 316 mèt. La route de terre passe à gué à 1 kil. plus haut. Ce torrent est bordé de jardins clos par des haies d'aloès, de terrains bien cultivés, de plantations d'orangers. Les habitations grandissent et prennent ce caractère qui indique le voisinage d'une grande ville ; leur nombre augmente, et partout s'élèvent les hautes cheminées de l'industrie. La voie revient vers la mer, ayant à dr. le *Pueblo nuevo*, une foule de beaux jardins et de cultures maraîchères. Elle arrive à l'E. de la ville, séparée, par une avenue d'arbres, du chemin de fer de Granollers. A g. sont la *Plaza de Toros*, puis le beau faubourg maritime de *Barcelonette*.

172 kil. **Barcelone.**

Description.

Barcelone est la résidence du capitaine général de la Catalogne, le siége d'une cour d'appel, d'un tribunal et d'une chambre de commerce, chef-lieu d'un gouvernement civil, d'un arrondissement maritime, d'un évêché. Sa population s'élève à 244,000 hab. On vante la douceur de son climat; la moyenne de la température est de 17° centigrades. Les plus fortes chaleurs s'élèvent rarement au-dessus de 31°; le froid ne descend jamais plus bas que 3°. La moyenne en hiver est + 9°. La neige, lorsque par hasard il en tombe, ne dure que quelques heures, et les gelées blanches ne sont jamais assez intenses pour nuire à la végétation.

La ville était entourée de murs qui mettaient obstacle à un agrandissement que l'accroissement de ses affaires, l'augmentation du nombre de ses habitants, rendaient chaque année plus nécessaire, et qui était demandé avec instance à chaque mouvement politique qui agitait le pays. Le nouveau plan, adopté en 1860, occupe une étendue considérable égale à dix fois la ville actuelle. Des constructions s'élèvent de toutes parts dans cette nouvelle enceinte, l'*Ensanche*, en exécution de ce plan. Resserrées d'abord dans un espace restreint, les rues de Barcelone étaient étroites et tortueuses, les places ressemblaient à des carrefours. Aujourd'hui les vieilles rues

s'élargissent, et rectifient autant que possible leurs sinuosités; les rues neuves sont alignées au cordeau, bordées de maisons bien construites, ayant au rez-de-chaussée des magasins élégants. Les anciennes maisons, — et il en existe encore quelques-unes, — sont d'apparence grandiose, bâties en pierre de taille; les maisons modernes, dans les quartiers neufs, sont généralement construites avec goût, à façades ornées de balcons, et quelquefois décorées avec un peu d'exagération.

Si Barcelone complète cette *ensanche* par l'annexion des deux villes de Gracia et de San Martin de Provensals, son périmètre représentera 10,773 hectares et sa population s'élèvera à 365,000 hab.

Nous citerons parmi les voies les plus importantes de la vieille ville, d'abord la *Rambla*, qui est en même temps la principale promenade. C'est un vaste boulevard, long de 1,120 mèt., se dirigeant en ligne presque droite et perpendiculairement à la mer, depuis le port dont il est séparé par le fort des *Atarazanas,* jusqu'à la *plaza de Cataluña* à l'extrémité N.-O. de la vieille ville, tout auprès de la gare du chemin de fer de Tarragone. La Rambla présente au milieu une large allée, sablée, entretenue avec un soin parfait, plantée de deux lignes de platanes, réservée aux promeneurs, et, des deux côtés, deux rues pavées longeant les maisons. Le boulevard est divisé en cinq sections ayant chacune un nom différent : au S.-E., la Rambla de *Santa Monica,* où s'élève le théâtre de Santa-Cruz; ensuite la Rambla de *Capuchinos*, sur laquelle se trouvent les principaux hôtels, les cafés les plus en vogue, quelques magasins importants, les bureaux des voitures publiques et le *Lyceo*, théâtre d'opéra. C'est la partie la plus fréquentée par le beau monde et les oisifs. Les plus belles rues de la ville : Fernando VII, Union, Conde del Asalto, y débouchent, et la *Plaza Real* en est séparée seulement par un passage de 20 mètres nommé le passage *Bacardi* où se trouvent de très-beaux magasins. Un carrefour, nommé *Llano de Boqueria,* le centre du mouvement commercial de la ville, au milieu duquel un immense candélabre sert de rendez-vous aux *mozos de cordel* et aux marchands de la campagne, sépare la section élégante de la promenade, de la Rambla de *San José,* section moins fréquentée, déjà plus étroite. La Rambla de *Estudios* et celle de *Caneletas*, coupées par des rues de la vieille ville, complètent cette belle promenade jusqu'à la place de Catalogne. La rue *Fernando,* la plus belle et la plus animée de la ville, bordée des plus riches magasins, part de la Rambla, en face du Lyceo, et pénètre au milieu de la ville, en ligne droite, débouchant sur la place de la Constitution, auprès de l'antique monument des *Casas consistoriales*. Vers la fin de son parcours, la rue Fernando se relie à l'une des rues les plus curieuses de Barcelone, la calle *Plateria*, habitée par les orfèvres. Les étalages de bijoux et d'ornements, des modèles les plus primitifs, attirent l'attention des amateurs. Une belle rue neuve, la calle de la Princesa, continue la calle Fernando, jusqu'au *Parque,* et vers la gare du chemin de fer de Saragosse. Du côté de la Rambla opposée à la rue Fernando VII a été ouverte la calle de la Union, qui s'étend jusqu'à l'ancienne enceinte, au pied du Monjuich. Nous citerons encore la calle Ancha, parallèle au port, celle del Conde del Asalto, parallèle à la rue de l'Union, et, avec leurs noms catalans, les calles de *San Pedro ma baix*, *San Pere me salt*, *la Canuda del pi,* etc.

Ce que nous avons dit de la Rambla nous conduit à parler dès à présent des autres promenades; nous ne parlerons plus de la *Muraille de mer*, qui était une large terrasse cou-

ronnant le rempart au fond du port. Cette terrasse a été nivelée et remplacée par un quai qui fait suite au *Paseo de Isabel* et prend, à la hauteur de la Rambla, le nom de *Plaza de la Paz*.

Le *Jardin del General,* ou du moins ce qui en reste, se présentait en avant de la gare du chemin de fer de France. Il se trouve maintenant englobé dans le plan général du parc qui remplace la citadelle.

Celle-ci était, il y a à peine quinze ans, une puissante forteresse avec fossés, murailles et glacis. La citadelle a disparu avec les remparts de la vieille ville, les casernes ont été réédifiées sur d'autres points de la nouvelle enceinte, et cet emplacement présente maintenant un vaste espace de 35,000 mètres carrés, entouré de grilles et transformé en parc, en promenades, en avenues de voitures présentant un développement de 2 kilom., et en jardins plantés d'arbres et de fleurs de choix. Un somptueux édifice s'élève au centre pour servir de palais d'exposition et de fêtes; des bosquets, un lac, des cascades complètent cette belle installation, digne en tout point du goût de l'administration barcelonaise et du rang que la ville occupe parmi les capitales espagnoles.

Il faut citer encore parmi les promenades de la ville : le *Salon de San Juan,* au N.-O. du nouveau parc, entouré d'une jolie balustrade en pierre, orné d'un lac avec cascade et d'une serre chaude. Ce jardin est aujourd'hui la promenade favorite du beau monde barcelonais. A la suite et au N. vient le *Paseo de San Juan* destiné à rejoindre la ville de Gracia à travers l'Ensanche. Le *Paseo del Cementerio* s'étend à dr. du nouveau parc, non loin de la mer et parallèlement au chemin de fer du littoral, dont il est séparé par les vastes magasins des Docks. Le *Paseo de Gracia*, belle promenade de quatre rangées d'arbres, relie Barcelone à la jolie ville de Gracia; ce paseo a 1,500 mèt. d'étendue. (*V.* plus loin *Gracia.*)

Cette avenue est entourée de jardins, de guinguettes, de restaurants, de bals publics, de théâtres d'été où la population entière se porte le dimanche. Il faut citer parmi ces établissements Tivoli, les Campos Eliseos, le Jardin de Delicias, le pré *Catalan,* etc.

Les promenades, les quartiers excentriques ou suburbains, les gares des chemins de fer sont reliés par un réseau de *tramvias* en continuelle activité. Deux lignes sillonnent les deux rues parallèles de la Rambla, allant l'une à Gracia, l'autre à Barcelonnette ; une autre va au chemin de fer de France, au Cimetière; une quatrième, *linea de circunvalacion,* fait le tour de la vieille ville, depuis les Atarazanas jusqu'à la place de la Douane.

Administration municipale. Son organisation et ses attributions méritent une mention particulière. Elle est dirigée par un *alcade constitucional* que nomme la couronne et que secondent onze lieutenants d'alcade et vingt-huit regidors ou conseillers. La corporation que forment ces magistrats reçoit le titre d'Excellence, et chacun de ses membres en particulier porte celui de Seigneurie. La municipalité ou *ayuntamiento* siège dans les *Casas consistoriales,* vieil édifice dont il sera parlé plus loin. L'ayuntamiento a, pour l'exécution de ses ordres, des massiers qui le précèdent dans les cérémonies, des huissiers à baguettes qui l'accompagnent ; une garde municipale, un service d'octroi. Sous la surveillance de la municipalité sont aussi placés les *serenos,* cette excellente institution de veilleurs de nuit commune à toutes les villes d'Espagne. Chacun est chargé de la surveillance ou de la protection d'un certain nombre de maisons ; il reçoit d'ordinaire les clefs des portes principales, qu'il ouvre aux habitants. Tant que dure

la nuit, les serenos chantent l'heure, de demi-heure en demi-heure, malgré les horloges et les pendules, et font connaître l'état de l'atmosphère. Ils guident les gens égarés en se les conduisant de l'un à l'autre, et vont chez le médecin ou chez le pharmacien dans les circonstances urgentes. Ils sont armés d'un sabre, d'une pique et d'une lanterne.

Barcelone est bien approvisionné. Les denrées de toute nature, le poisson, les légumes et les fruits y viennent en abondance. On y vend, concurremment avec le poisson de la Méditerranée, du poisson de l'Océan pêché à Saint-Sébastien et expédié par chemin de fer.

Les **Établissements de bienfaisance**, dont la direction est partagée entre la députation provinciale et la municipalité, sont dignes d'intérêt. Le premier et le plus important est la *casa de Caridad,* destinée à recueillir ou à secourir tous les pauvres de la province. Les hommes et les femmes y sont occupés à des travaux manuels, et les enfants y reçoivent une éducation élémentaire. Ensuite viennent : — *la casa de Misericordia,* où sont recueillies et élevées des filles pauvres dont on fait des servantes ou des ouvrières; — la *casa de Maternidad,* maison d'enfants assistés ; — les *petites sœurs des pauvres* (françaises); — *San Lazaro*, maison de lépreux; — l'*hôpital de Santa Cruz,* bel édifice dont une partie destinée aux convalescents mérite quelque attention; — l'*hôpital de Infantes huerfanos* (enfants orphelins), fondé en 1370 ; — *la casa del Retiro* (maison de repenties); — *el hospital de San Severo,* affecté aux ecclésiastiques malades ou frappés d'aliénation mentale; — *la casa de la Madre Rita,* ouverte aux servantes pauvres; — une *école d'aveugles*, etc.

Instruction publique. Il n'est pas de ville en Espagne, si ce n'est Madrid, qui réunisse autant d'établissements consacrés à l'instruction pour toutes les branches du savoir humain, et qui les ait aussi bien organisés. L'*Université* comprend les facultés de lettres, de droit, de médecine et chirurgie, de pharmacie et de sciences, une école de botanique avec un beau jardin, un amphithéâtre et un musée médical, une école d'architecture, une école des beaux-arts avec un musée, une école d'ingénieurs et une école d'arts et métiers. Cette université est installée dans un bel édifice nommé la *Universidad nueva.* Il faut citer encore un *Institut provincial*, un séminaire, divers lycées, une école de pilotes. La colonie française entretient une école gratuite de garçons et une de filles. L'instruction primaire compte dix-huit écoles municipales de garçons, dix-huit écoles de filles, entretenues des deniers municipaux, et soixante-douze écoles pour les deux sexes, tenues par des maîtres pourvus de diplômes ou de certificats d'aptitude. Pour l'enseignement secondaire nous citerons les cours de la *casa Lonja* (Bourse), fondés par la chambre de commerce, et comprenant la nautique, la chimie appliquée aux arts, la physique expérimentale, le calcul et la partie double, l'agriculture pratique, les mathématiques, l'arithmétique et la géométrie pratiques, les langues française, italienne, anglaise, la théorie des machines, le dessin linéaire, le droit commercial, la peinture, la sculpture, l'architecture, le paysage, le dessin appliqué à la fabrication des tissus, etc.

La Doctrine chrétienne enseigne la lecture, l'écriture, les grammaires latine, espagnole, française, italienne et grecque, l'arithmétique, les mathématiques, le calcul mercantile, la tenue des livres, le dessin, la musique, la religion et l'*urbanité.*

Après cette rapide énumération des institutions de l'éducation publique à Barcelone, nous avons à signaler des établissements qui offrent à l'homme d'étude d'inappré-

ciables ressources. De ce nombre, et l'un des plus importants en Espagne, est l'*Archivo general de la Corona de Aragon*. Il est, dans le nord du royaume, le rival du célèbre dépôt de Simancas, par la richesse, l'importance, la rareté des documents qu'il renferme, et surtout par l'ordre parfait qui préside à la conservation de ces documents. Ils comprennent d'abord les minutes de tous les actes de gouvernement relatifs aux royaumes de l'Aragon, de Catalogne, de Valence, de Mayorque, des diverses dépendances de ces royaumes dans le midi de la France, en Italie, même en Asie et en Afrique; les procès-verbaux des anciennes Assemblées nationales; des codes, des traités, des correspondances avec des rois chrétiens ou maures, etc. Cette magnifique collection, dont la pièce la plus ancienne date de 844, a été continuée sans interruption jusqu'à nos jours; elle peut fournir des documents à l'histoire de dix siècles.

La *Bibliothèque provinciale de San Juan,* ouverte au public tous les matins, possède 50,000 volumes provenant des couvents réformés et de la plupart des petites localités de la province. On y trouve aussi quelques manuscrits importants.

La *Bibliothèque épiscopale* (Rambla de los estudios), également publique, est installée dans une partie des bâtiments du séminaire *conciliar;* elle possède 15,000 volumes, 2,000 manuscrits, et une intéressante collection de monnaies romaines, espagnoles, provinciales, des minéraux, des échantillons de marbres, de jaspes et d'histoire naturelle.

Les *musées* comprennent : un *musée archéologique provincial* (s'adresser au concierge de la *capilla real de Santa Agueda*); un *musée lapidaire,* pierres romaines, pierres gothiques, statues, bustes, médaillons, bas-reliefs, etc. (s'adresser au concierge du monastère de Saint-Jean de Jérusalem); un *Musée industriel,* un *musée d'architecture,* un *cabinet anatomique*, à l'Université; le *Palais de la Vice-Reine* (Rambla de San José), tableaux, pastels, gravures, bibliothèque de 14,000 volumes (s'adresser au palais). Parmi les collections particulières il faut citer celle de don Buenaventura Pascual (tableaux), calle de Xuela, 19; don Manuel Vidal (monnaies), paseo de Isabel; don Juan Carreras de Argelich (tableaux, sculptures), rambla de San José; don Santiago Angel Saura (entomologie, archéologie); don Manuel Martorell (entomologie), plaza de Atarazanas; don Miguel Cuny (entomologie), calle Cedolo; don Francisco Coronado (malacologie), Junqueras; don Francisco Martorell (malacologie), Rambla; S[r] conde de Belloch (armoiries, numismatique, zoologie), paseo de Gracia; don José Marti y Cardeña, don Felipe Jacinto Sala, don Federico Tremols (botanique).

Monuments religieux. La *cathédrale* ou *basilica,* qui date des premiers siècles chrétiens, prit, vers 878, le nom de *Santa Eulalia,* lorsqu'on y eut transporté les restes de la sainte patronne de Barcelone. Raymon Béranger I[er] la réédifia en 1058, et, deux siècles après, les rois d'Aragon firent ériger l'église actuelle, dans laquelle fut ménagée une vaste chapelle souterraine en l'honneur de la sainte. Les caractères dominants de cette église, du style gothique, sont l'élévation de son perron, les tours élancées qui la dominent, la hauteur de ses voûtes soutenues par des piliers d'une grande élégance et d'une grande hardiesse. La façade est inachevée; le chapitre prélève depuis trois siècles sur chaque mariage un droit dont le produit est destiné à l'achèvement toujours projeté de cette partie délaissée du monument. On admire sur l'un des côtés de la basilique

la porte de *San Severo,* qui conduit au cloître, et qui réunit tous les enjolivements, toutes les finesses de découpure et de détail du xve s.

L'intérieur de la cathédrale forme trois vastes nefs séparées par huit piliers; dix piliers entourent le maître autel en avant de l'abside. Le maître-autel est un gracieux ensemble de fines colonnettes, de ciselures, de trèfles, de découpures en pierre de couleur sombre, au milieu desquelles apparaît, au-dessus du tabernacle, Jésus sur la croix. Des dix piliers qui l'entourent s'élancent dix arêtes semi-circulaires qui forment la voûte. L'abside est percée de grandes fenêtres garnies de vitraux qui jettent une vive lumière sur cette partie de l'église. Le maître autel est élevé de plusieurs degrés au-dessus du sol du reste de l'église ; une haute grille le ferme, et on y arrive par deux escaliers placés à droite et à gauche, le milieu, au-dessous de la grille, étant occupé par le sommet du grand arc surbaissé qui s'ouvre sur la chapelle souterraine de Sainte-Eulalie. On descend à celle-ci par vingt-cinq marches. On découvre au fond, supportée par huit colonnes de marbre toutes différentes, et couverte de bas-reliefs représentant des épisodes de la vie de la sainte, l'urne qui renferme ses restes. Un grand nombre de lampes suspendues à la voûte éclairent sans cesse ce panthéon, qu'entoure une ligne de stalles. En remontant dans l'église, en aperçoit en face de soi, au centre de la grande nef, le *coro* (le chœur), incroyable profusion d'ornements, de figures et de filigranes. La boiserie et les stalles sont d'une grande richesse ; chaque siège est surmonté d'une jolie coupole finement découpée, et sur les dossiers sont peints les noms et les armoiries des chevaliers qui reçurent la Toison d'or, le 5 mars 1519, dans un chapitre tenu par le roi don Carlos Ier. On signale encore, dans cette belle église, la façade de marbre de la chapelle du *Trascoro ;* la chapelle de San Olaguer, martyr d'origine française, mort en 1137. Dans cette chapelle, se trouve un tombeau de marbre fermé par une glace derrière laquelle on peut voir le corps du saint revêtu d'habits pontificaux. Cette chapelle est ornée de peintures du célèbre artiste catalan Viladomat. Dans les chapelles voisines se trouvent quelques beaux tombeaux : celui de doña Sancha Jimenès de Cabrera ; celui de l'évêque don Ramon Escalas, un chef-d'œuvre de finesse et d'ornements ; celui de l'évêque don Bérenger de Palaciolo. Dans la chapelle du *Santisimo Cristo* et dans celle de San Marcos, on remarque quelques belles peintures de Manuel Tramellas et de son frère Francisco.

Le *cloître,* dans lequel on pénètre par la porte de San Severo, est d'une architecture assez irrégulière ; les ogives sont d'inégale grandeur, mais ce défaut est racheté par l'aspect grandiose des piliers, par la finesse des colonnettes qui les forment, par le nombre infini de figurines qui en ornent les chapiteaux et qui représentent des scènes de l'Ancien et du Nouveau Testament. On y remarque surtout une Adoration des Mages au second pilier en entrant. L'attention y est également attirée par les jolis détails de la porte dite San Olaguer ; par une image de Jésus de Nazareth, en face de la porte de San Severo ; par la façade de la salle capitulaire, et même, dans un autre ordre de curiosités, par une niche peinte en jaune, dans laquelle est placé un sépulcre de bronze surmonté d'une statue dont le costume bizarre est décoré de grelots. Une inscription latine indique que ce sépulcre a reçu le corps de « Mossen Borra, glorieux chevalier ». Borra, homme instruit, mais surtout spirituel et plaisant, était le bouffon du roi Alfonse V d'Aragon, qui, dans un jour de belle humeur, lui avait, dit-on, concédé

par acte solennel le droit de boire à discrétion de tous les vins de ses caves. Le centre du cloître est occupé par une jolie cour plantée d'orangers, dont un bassin d'eau jaillissante, nommée *la fuente de las Ocas,* occupe le milieu, et tout auprès se trouve une fontaine, le *Lavadero,* chargée d'ornements, de bêtes fauves, d'enfants sculptés, et placée sous un double arc dentelé qui forme, au point de rencontre, un énorme cul-de-lampe représentant saint Georges.

Les *Archives* de la cathédrale possèdent des documents curieux et nombreux.

Parmi les autres églises de Barcelone, on signale : la *colegiata de Santa Ana,* avec un beau cloître et un magnifique tombeau de don Miguel Bohera, qui commanda à la bataille de Ravenne au temps de Ferdinand le Catholique, et que Charles-Quint nomma général des galères d'Espagne ; — *Santa Maria del Mar,* bel édifice gothique, dont le portail principal est d'un beau style. L'intérieur est à trois nefs et d'une grande élégance ; le chœur est derrière le maître-autel. On y remarque une belle boiserie, de grandes orgues, et, en face de celle-ci, la tribune royale, communiquant autrefois avec le palais, qui était contigu à l'église. — *Santa Maria de los Reyes* date de la fin du xe s., et a été reconstruite avec toute l'élégance et la richesse du style gothique, en 1380. On y visite une belle tour, le maître-autel et les orgues. — *San-Justo et San-Pastor* fut la première église chrétienne de Barcelone ; elle a conservé pendant trois siècles la sainte image de Notre-Dame qu'on vénère actuellement dans le monastère de Montserrat. Elle forme une seule nef au centre de laquelle s'élève un beau maître-autel moderne, malheureusement inachevé. Barcelone a possédé ou possède encore 12 églises et un certain nombre de chapelles ; 25 couvents de religieux, la plupart changés de destination ; 18 couvents de femmes dont quelques-uns sont encore habités, et une multitude d'associations pieuses, confréries, congrégations, etc.

Le *cimetière* est situé au bord de la mer, à l'entrée du *Pueblo nuevo.* Il est intéressant à visiter pour les étrangers.

Édifices publics. — La *Casa de la Diputacion,* construite au xvie s., est située sur un des côtés de la place San-Jaime ou place de la Constitution. Au milieu de sa façade, d'ordre corinthien, s'élève un beau portail, formé par quatre colonnes sur piédestaux. Au centre se trouve une statue moderne de saint Georges à cheval. On admire sur l'un des côtés de l'édifice, dans la *calle del Obispo,* la délicieuse façade de la chapelle de San Jorge, du style gothique le plus fleuri et le plus élégant. C'était dans la Casa de la Diputacion que se réunissaient autrefois les trois États de Catalogne, supprimés par Philippe V. Ses belles salles plafonnées servent aujourd'hui aux audiences des chambres de la Cour suprême. Elles sont ornées de la série des portraits des comtes de Barcelone depuis Charlemagne jusqu'à la reine Isabelle II. Dans une partie de l'édifice sont installées les précieuses archives générales de la couronne d'Aragon.

La *casa consistorial* occupe le côté opposé de la place. L'édifice, d'ordre gothique, date de 1373, et on en admire le *patio* et l'arrière-façade sur un jardin planté de conifères. La façade principale est moderne ; elle a été élevée, en 1832, pour mettre ce côté de la place en harmonie avec le côté occupé par le palais de la Députation. Les archives municipales que renferme cet édifice possèdent de curieux documents.

La *Bourse* (*Casa Lonja*), sur la plaza de Palacio, est construite avec luxe et ornée de statues de marbre, de peintures et de fontaines. La salle de *contrataciones* est de style gothi-

que. Le grand escalier qui conduit aux salles du tribunal de commerce est très-remarquable. Les murs de la principale de ces salles sont garnis de tapisseries en soie. On y visite avec intérêt l'école de dessin.

La *Douane* (*Casa Aduana*), située sur la même place, est insuffisante pour le mouvement considérable du commerce de Barcelone, mais elle offre à l'extérieur un assez bel aspect. Le gouvernement civil de la province occupe le premier étage.

Édifices anciens. — Les *colonnes romaines* de la calle de Paradis sont le plus ancien monument de Barcelone. Rien ne signale extérieurement au visiteur la maison qui les recèle, si ce n'est, comme point de repère, une meule de moulin, qui a été placée dans la rue, au milieu du pavage, pour indiquer que ce point est le plus élevé de la ville. Ces colonnes sont d'énormes fûts cannelés, perdus au milieu de constructions modernes et d'une obscure distribution d'escaliers tortueux et de chambres humides; deux étages ont été construits dans leur hauteur. La partie supérieure de quatre d'entre elles occupe les quatre angles d'une chambre dont la vulgarité contraste avec l'effet grandiose des chapiteaux corinthiens et de leurs énormes feuillages.

Les *Torres de la plaza nueva* sont deux monuments de l'époque phénicienne. — La *Casa del Arcediano* a été bâtie, dans sa plus grande partie, sur les restes de la muraille romaine.

On cite encore la *casa de Cardonas*, près de la bajada de *San Miguel*, dans laquelle on remarque un *patio*, un escalier, un riche plafond et des fenêtres surchargées d'ornements. Puis la *casa de Cervantès* dans la rue basse parallèle à l'ancienne Muraille de mer (*bajo Muralla*); on remarque sur la façade un buste en relief entouré d'ornements gothiques, et qui représente, dit-on, Miguel Cervantès. On croit que l'immortel auteur de *Don Quichotte* a habité cette maison.

Théâtres. — Le *théâtre du Liceo* est le plus vaste, dit-on, qui soit en Europe; il est en même temps construit avec élégance et luxe. Une belle façade sur la Rambla, un immense vestibule, des escaliers somptueux en marbre blanc, un éclairage splendide, des stucs, des marbres et des peintures, des dégagements qui permettent aux 5,000 spectateurs que le théâtre peut recevoir d'en sortir en 12 minutes, en font un monument digne de la passion toute particulière des Barcelonais pour le spectacle et pour les représentations lyriques. Nous mentionnerons le foyer principal, vaste, richement décoré, éclairé sur la Rambla par trois immenses fenêtres, pavé en mosaïques et entouré de glaces; les foyers et les salons destinés aux fumeurs à chacun des étages supérieurs; la magnifique terrasse, couverte de fleurs, ménagée au sommet de l'édifice pour les soirées d'été.

Barcelone possède encore le *teatro principal*, sur la Rambla, qui peut recevoir 2,000 personnes, et dont la façade seule est remarquable ; le *Circo barcelonès*, théâtre de comédie et de ballet, 2,000 places; le *teatro del Odeon*, théâtre populaire; le *teatro Romea*, théâtre catalan, 1,600 places; des théâtres d'été, hors la vieille enceinte, sur le *Paseo de Gracia*, au milieu de jardins, et des salles de bals populaires, qui sont de nature à intéresser l'étranger.

La *Plaza de Toros* est située hors de la ville, derrière la station du chemin de fer de France (littoral); elle peut contenir 10,000 spectateurs.

Fontaines. — L'abondance des eaux est loin de répondre aux besoins d'une population comme celle de Barcelone. Cependant deux prises d'eau considérables venant de Moncada et de la montagne de Collcerola, alimentent, dans l'intérieur de la ville, 85 réservoirs qui four-

nissent l'eau à 54 fontaines publiques, à 1,000 concessions particulières, à 5 abreuvoirs, à des lavoirs, etc., sans parler de quelques fontaines monumentales.

L'obélisque de marbre de Sainte-Eulalie, au milieu de la plaza del Padro, date de 1672. Il a été transformé en fontaine pour recevoir les eaux de Moncada; il porte huit inscriptions commémoratives du martyre de la sainte. L'une d'elles est surmontée de la formule S. P. Q. B.

La fuente del Anden (du Quai) a été construite en 1826 pour l'usage des navigateurs. C'est un monument carré, à trois corps, avec des sirènes, des attributs du commerce maritime, et au sommet Neptune sur un rocher orné du trident.

La fontaine de la place de Medinaceli est une colonne rostrale en fonte, élevée au-dessus d'un socle polygonal en pierre contre lequel s'appuient quatre tritons montés sur des dauphins; elle a été érigée à la mémoire de Galceran Marquet, vice-amiral catalan et conseiller de Barcelone. Sa statue en fer est placée au sommet.

La fontaine de la place du Palais est le plus moderne et le plus remarquable de ces monuments. Elle a été construite en marbre de Carrare; quatre piédestaux, s'élevant au-dessus d'un fond de rochers et entourés d'enfants et de chevaux marins, supportent les statues de quatre matrones représentant les provinces de Barcelone, Lerida, Tarragone et Girone avec les attributs qui leur sont propres. L'eau jaillit de toutes parts et retombe en abondance dans une belle vasque entourée d'une grille en fer. Sur la face principale du monument sont les armes de Bernardo de Quiros, marquis de Campo Sagrado, ancien capitaine général, sous lequel fut construit l'aqueduc de Moncada. Un génie ailé domine le monument.

Au milieu de la jolie *Plaza Real,* qui, entourée de belles maisons à arcades, communique par deux passages avec la Rambla de Capuchinos et la calle Fernando VII, s'élève encore un monument qui n'est pas une fontaine, mais qui est flanqué de fontaines et qui, à ce titre, peut prendre place dans notre description. Ce monument, tout récemment construit en jaspe de Catalogne et en marbre blanc de Grenade, est dédié aux rois catholiques. Ses quatre faces recevront des bas-reliefs représentant Colomb en présence des rois catholiques à Barcelone, à son retour du nouveau monde; Boabdil remettant les clés de Grenade; deux hérauts d'armes se donnant la main, symbolisant l'union de l'Aragon et de la Castille. Au sommet doit être placée la statue de Ferdinand le Catholique. Une croix d'Isabelle la Catholique, dessinée en bordures de buis, occupe tout le parterre des deux côtés du monument, et une allée d'orangers l'environne.

Défenses. Le fort des *Atarazanas* renferme la direction d'artillerie et des logements pour 3,000 hommes et 400 chevaux, des ateliers de construction pour le matériel de guerre et des salles d'armes qui peuvent recevoir 4,000 fusils. Ses batteries commandent le port et même la Rambla.

Le château de Monjuich occupe le sommet d'une montagne isolée à environ 1,170 mèt. de la place et à 206 mèt. au-dessus du niveau de la mer; ses fortifications suivent les sinuosités de la montagne et forment une enceinte irrégulière, presque inabordable de tous côtés. Il peut contenir une garnison de 9 à 10,000 hommes. On jouit de ce point d'un spectacle magnifique sur la mer et sur une immense étendue de pays.

Le Monjuich (*Mont Jovis* ou *Mons Judaicus*) longtemps couvert, sur ses pentes vers la campagne, d'habitations qui ont peu à peu disparu, ne portait autrefois, au sommet, qu'une tour ou *atalaye* couronnée par une lanterne et entourée d'un mur à hau-

teur d'appui. Le sommet de Monjuich devint une citadelle lorsque Barcelone, soulevée par les vexations des agents de Philippe IV, se plaça sous la protection du roi de France et se prépara à une énergique résistance. Mais cette création des Barcelonais leur fut plus d'une fois fatale; le Monjuich domine la ville, qu'il menace incessamment de ses bombes et de ses obus; la forteresse prise, la ville reste sans défense. Ainsi arriva-t-il lorsque l'archiduc Charles d'Autriche, compétiteur de Philippe V, vint débarquer à Badalona. Le comte de Peterborough, qui commandait son armée, commença par l'attaque de Monjuich, s'en rendit promptement maître, et obligea le général Velasco, qui commandait pour Philippe V, à abandonner Barcelone.

Il en fut de même lorsque Barcelone fut occupée par les troupes françaises : le général Dufresne la tint en respect du haut de Monjuich. Les menaces perpétuelles de cette lourde épée de Damoclès se réalisèrent un jour d'une manière terrible et par des mains espagnoles; ce fut lorsque, en décembre 1842, Barcelone se souleva contre la régence du général Espartero; les troupes furent successivement forcées d'évacuer la citadelle, le quartier des Estudios, les Atarazanas; la ville resta aux révoltés. Espartero arriva à Sarria, fit sommer la ville, qui refusa de se rendre, et du haut de Monjuich les bombes vinrent y semer la mort et la destruction.

Le *port* de Barcelone n'était d'abord qu'une plage découverte, abritée seulement du côté de l'O. par la base de la montagne de Monjuich. Deux môles la ferment aujourd'hui, l'un partant de Barcelonette, du N. au S., sur 800 mèt., et se terminant par une courbe décrite de l'E. à l'O., l'autre de 650 mèt. se détachant transversalement de la base du Monjuich et s'avançant dans la direction du premier de l'O. à l'E., formant un avant-port avec quais et magasins, avec une entrée de 280 mèt. limitée par deux phares. L'étendue du N. au S. est de 1,600 mèt. Ces travaux considérables semblent devoir garantir désormais le port de Barcelone des ensablements auxquels l'exposait le voisinage des rivières de Beos au N.-E. et de Llobregat au S., qui rejettent vers Barcelone les sables et les terres qu'elles charrient dans leurs crues. Ce port, une fois terminé, présentera une surface de 140 hectares, plus grande que celle des trois ports réunis de Marseille. Il a une profondeur générale de 8 mèt., qui est même de 15 mèt. le long de la digue de l'E., où peuvent accoster les bâtiments de guerre.

Le faubourg de **Barcelonette** est au S.-E. de la ville, hors de la Porte de mer et en arrière du môle. Il a été bâti sur un plan parfaitement régulier. Toutes ses rues sont parallèles ou se coupent à angle droit; les maisons sont presque toutes semblables, de même dimension, à un seul étage, habitées par une population de marins, de pêcheurs et d'ouvriers de marine. Au milieu de cette colonie, qui compte plus de 11,000 hab., s'élèvent : une église, *San Miguel;* deux casernes pour 1,200 hommes et des établissements industriels, une verrerie, une fonderie de fer (*la Maquinista*), qui mérite une visite avec des ateliers considérables pour la construction des machines à vapeur, des chaudières, des cylindres, etc.; un magasin à sel, une usine à gaz, un vaste établissement de bains de mer chauds, et un chantier où se construisent des navires de toute dimension et jusqu'à 1,000 tonneaux.

Gracia est l'autre faubourg de Barcelone. Il est situé au N.-O. de la ville, au bout de l'avenue de même nom, au pied d'une colline qui porte le nom de *San Pedro martir;* il sera bientôt enveloppé dans la nouvelle enceinte. Sa position pittoresque, son excellent climat, sa proximité

de la ville et la belle promenade qui y conduit, en font le séjour favori et la promenade privilégiée des Barcelonais, qui s'y portent en foule dans les soirées d'été et les jours de fête. On y compte environ 2,000 maisons, des hôtels, des restaurants, des théâtres, des cafés, et de délicieux jardins remplis de fleurs et plantés d'orangers. La population s'élève à 23,000 h.

Barcelone est d'ailleurs entourée d'une belle campagne, riante, fertile, bien cultivée, plantée d'arbres de toute espèce. Des habitations de plaisance en couvrent presque toute la surface, depuis les portes de la ville jusqu'au pied des montagnes du N.-O., confondues avec ces nombreuses usines, ces grandes fabriques, ces établissements à hautes cheminées qui donnent à Barcelone, vue extérieurement, l'aspect de l'une de nos grandes villes industrielles de France, Lyon ou Rouen. Les maisons de campagne, *torres*, sont généralement belles et agréables ; beaucoup sont décorées avec goût, souvent ornées de peintures à fresque et pourvues d'eau en abondance. Le village de *Sarria* (5,000 h.), plus éloigné que Gracia, mais qui a été relié à Barcelone par une petite voie de fer (tous les quarts d'heure en été) occupe aussi une grande place dans les affections des citadins.

Les autres communes qui avoisinent Barcelone sont *Sans* (8,000 h.), petite ville manufacturière, à 3 kil. sur la ligne de Martorell, avec un tramvia; *Las Corts*, qui dépend administrativement de Sarria ; *Pedralbès* (300 h.), à 1 kil. de Sarria, avec une belle église gothique ; *Horta*, *Moncada*, sur la ligne de Granollers ; *San Andrès de Palomar* (10,000 h)., à 5 kil., communiquant avec le chef-lieu par un tramvia à vapeur ; *San Martin de Provensals*, très-manufacturière (12,000 h.), à 2 kil., à l'E.

Les Barcelonais sont passionnés pour le spectacle, pour la musique, pour la danse ; tout chez eux respire le luxe ; ils suivent scrupuleusement les modes françaises, les femmes surtout, qui ne portent plus le costume espagnol qu'à l'église. Les cérémonies religieuses sont brillantes, on y déploie les jours de grande fête une profusion de lumières et d'ornements. Il n'y a point de ville, après Valence, où l'on fasse autant de processions : celles de la semaine sainte, dans lesquelles on étale une grande pompe, attirent un immense concours de fidèles ou de curieux.

Voici les principales coutumes barcelonaises. Le jour de saint Antoine (17 janvier), on célèbre une fête populaire avec courses de chevaux élégamment ornés. Le 12 février, jour de sainte Eulalie, est la fête de Sarria. Le jeudi gras, il se fait une grande promenade de voitures et de tartanes autour de la Rambla, dont l'allée principale est couverte de gens masqués ou en habits de fête. Le mercredi des Cendres, les sept huitièmes de la population sortent de la ville pour « enterrer le carnaval » ; Barcelone est désert pendant plusieurs heures. A Pâques et à la Pentecôte, on tient à Gracia, et sur la promenade qui y conduit, la foire aux moutons, qui ces deux jours-là peuvent être introduits en ville francs de droits. Le 23 avril, on célèbre la fête de saint Georges dans le joli patio gothique de l'*Audiencia* (*casa de la Diputacion*). De petites boutiques de fleurs et de jouets d'enfants, assaillies par la foule, sont installées dans la cour et dans les galeries. Le jour de la Fête-Dieu et de l'octave, on se promène dans les rues que doit parcourir la procession ; les jeunes gens distribuent des bonbons et jettent des fleurs aux dames. Les deux nuits de saint Jean et de saint Pierre, il y a affluence de musiciens, de danseurs et de promeneurs sur le *paseo nuevo* ; ces deux fêtes se nomment *la Buenaventura*. La fête de Barcelone se célèbre le jour de saint

Thomas, 21 décembre; les paysans de toute la campagne y arrivent en foule vendre des volailles grasses. C'est jour de liesse et de bonne chère dans toutes les classes de la population.

Un mot maintenant des évènements qui se sont passés à Barcelone lors de l'invasion française en 1808. Nos généraux avaient ordre d'occuper les principales places par surprise et sans coup férir. Ainsi avait fait d'Armagnac en s'emparant de la citadelle de Pampelune à l'aide de boules de neige (p. 168), ainsi fit Duhesme pour la citadelle de Barcelone. Le général français avait rassemblé ses troupes sur l'esplanade même de la citadelle pour les passer en revue. Pendant que l'attention des spectateurs est détournée par cette fête militaire, le général Lecchi, commandant la brigade italienne, vient avec son état-major se placer sur le pont-levis. Un bataillon de vélites se présente, enlève la sentinelle espagnole et pénètre dans la forteresse suivi de quatre autres bataillons. La garnison se composait de deux bataillons de gardes wallones qui n'avaient pas même été consignés à leur poste, et qui se promenaient dans la ville. A mesure qu'ils rentrent ils trouvent la place occupée, et au bout de quelques jours on les invite à prendre ailleurs leurs quartiers. Il y avait encore Monjuich mais la position éloignée de ce fort ne permettait pas d'user du même stratagème, ni de tenter une surprise; et, en effet, un détachement y ayant été envoyé, la garnison se hâta de lever le pont. Le gouverneur était Alvarez de Castro, le brave défenseur de Girone; le commandant français lui demande de le laisser entrer; Alvarès s'y refuse. Duhesme, informé de ce qui se passe, s'adresse au capitaine général, qui donne ordre de recevoir les Français. Alvarez hésite néanmoins à obéir; enfin il cède et livre sa place, le 28 février, avec les approvisionnements assez importants qu'elle renfermait. Barcelone resta occupée par une garnison française jusqu'en 1813. En 1823, nos troupes trouvèrent Barcelone défendue par une milice nationale bien organisée et par une garnison qui avait pour capitaine général un vieil ennemi des armées françaises, Mina. Criblé de blessures, fatigué par l'âge, le célèbre partisan retrouva, pour défendre la ville, son énergie et son ardeur de la guerre de l'Indépendance. Il résista jusqu'au moment où la dispersion de l'armée libérale dans le reste de l'Espagne eut rendu la lutte inutile, et il remit la place, par une honorable capitulation, au maréchal Moncey.

Les *pronunciamientos*, qui ont eu lieu depuis 1823 jusqu'à nos jours, ont fourni chaque fois un exemple de la facilité avec laquelle les Barcelonais, impatients du joug, prennent parti dans les agitations politiques du royaume. On se rappellera la révolution de 1835, dans laquelle la populace traîna à travers les rues le cadavre du général Baza, et qui ramena le vieux Mina à la capitainerie générale; les scènes cruelles qui signalèrent, en 1837 et 1838, le rôle de Barcelone dans la guerre civile; le mouvement de 1840 commencé aux cris de : Vive Espartero! pendant que la reine Christine et ses deux filles habitaient Barcelone où elles prenaient les bains de mer, et qui eut pour résultat de contraindre la reine à s'embarquer précipitamment pour Valence; les terribles luttes de 1842, où la ville soulevée, expulsant les troupes et les autorités, se vit canonnée par Espartero sous le feu des bombes du Monjuich. Ces faits pénibles, d'un résultat si fatal pour la plus intelligente et la plus industrielle des cités espagnoles, ne justifient que trop cette opinion exprimée par Alexandre de Laborde et reproduite par Madoz, que le Catalan est inquiet, remuant, toujours en quête d'indépendance, et cependant tout

prêt à réclamer un maître, aussitôt qu'il s'est soustrait à l'autorité d'un autre.

De Barcelone à Tarragone et à Valence, R. 14 et 24; — à la Seu d'Urgel, R. 95; — à Vich et à Puigcerda, R. 96; — à San-Juan de las Abadesas et à Camprodon, R. 98 : — aux bains de la Puda, par Olesa, ci-après, p. 000; — aux bains des Pyrénées françaises, R. 99; — aux bains de Caldas de Monbuy, par Mollet, ci-dessus, p. 203 : — Aux îles Baléares, R. 140 à 147.

Excursion au Montserrat.

L'excursion complète du Montserrat peut exiger trois jours, si l'on veut voir les grottes de Collbató, monter au sommet de San Geronimo, visiter en détail le monastère, les environs de l'édifice, la grotte de la Vierge, la grotte de Juan Garin et les ermitages. Voici, dans ce cas, l'itinéraire que l'on doit suivre en montant par le versant S. pour descendre par le versant N. :

1er *jour*. — Partir de Barcelone pour *Martorell* à 8 h. du matin (10 réaux. — *V.* pour le trajet en chemin de fer la R. 14). C'est le côté méridional de la montagne. On arrive à Martorell à 9 h. 15. Prendre à Martorell l'omnibus de *Collbató* (8 réaux). On arrive à 11 h. (*Posada nueva de las cuevas.*) — Monter aux grottes en 45 min. (Péage de deux réaux pour traverser un terrain.) Le chemin est un peu pénible; il y a des échelles à gravir; Visite des grottes, 3 ou 4 h. (Le guide, 14 réaux; une torche, 10 réaux; un feu de Bengale, 14 réaux.) — Dîner et coucher à Collbató (prix convenables).

2e *jour*. — Partir dès le matin pour l'ascension de San Geronimo (un cheval ou un mulet avec le guide, 18 réaux); emporter des provisions pour déjeuner au sommet. Il faut 4 h. pour monter; on séjourne 1 h. ou 1 h. 1/2. 2 h. pour descendre au monastère. Visite de l'église, de la sacristie, de la chambre de la Vierge (offrande, achats de chapelets, etc.); dîner au restaurant; coucher au monastère (10 réaux).

3e *jour*. — Voir le lever du soleil et l'admirable panorama du Balcon des Moines; visite de la grotte de la Vierge, de la grotte de Juan Garin, des *Degutalls*, des rochers, des ermitages. Retour par Monistrol, versant Nord. On prend, à 3 h., un omnibus qui stationne à la porte du monastère (6 réaux), et qui descend à la ville en 1 h. par une belle route. Il faut une autre heure pour aller de la ville à la station (on construit un chemin de fer). Le train passe à 5 h. 40 (sauf modification). — Pour le trajet de Monistrol à Barcelone, voir la route ci-après, en sens inverse. On est à Barcelone en 1 h. 1/2.

On peut raccourcir ce programme de plusieurs manières, soit en allant au monastère le premier jour, dès la visite des grottes, et en ne montant pas à San Geronimo; on peut alors partir du monastère le deuxième jour, à 3 h., après avoir visité, le matin, les ermitages et les petites grottes. Enfin on peut se borner à venir par Monistrol, par le premier train du matin (*V.* ci-après, de Barcelone à Saragosse); on monte au monastère avec l'omnibus, et on retourne par le train du soir, après une très-rapide inspection.

[Les détails qui suivent peuvent être complétés par une brochure de M. Victor Balaguer, publiée à Barcelone, en 1857, sous le titre : *Guia de Montserrat y de sus cuevas.*]

Les grottes. (Il est sévèrement interdit d'y enlever des cristallisations ou des stalactites, ou d'y allumer aucune pièce d'artifice produisant détonation.) L'entrée des grottes est vers le S.-O. de la montagne et au-dessus du village. Le chemin qui y conduit en 3/4 d'h., depuis Collbató, est peu facile. Il faut gravir péniblement les pentes d'un ravin, par des sentiers à peine

indiqués, au milieu de roches, et jusqu'au pied de la muraille verticale dans laquelle, à 30 mèt. au moins de hauteur, existe l'ouverture par où l'on doit pénétrer. Un escalier ou plutôt une échelle conduit au niveau de cette ouverture. Elle est encombrée par une énorme roche qui ne laisse, sur la dr., qu'un étroit passage. On y a scellé une grille en fer pour préserver de destructions maladroites les stalactites et les cristallisations. Dès les premiers pas, on se trouve dans une espèce de vestibule dont le sol est semé de blocs tombés de la voûte; d'autres, formant d'énormes pendentifs, semblent se balancer et menacer le visiteur. La première cavité a reçu le nom de grotte de *la Esperanza;* elle est immense et forme une nef au moins aussi grande que la cathédrale de Barcelone; c'est tout un chaos de roches accumulées qui semblent soutenues entre elles par un prodige d'équilibre. Sur la g. de cette nef, à la hauteur de 3 mèt., un trou, par lequel un homme se glisse avec peine, conduit au *Camarin,* espèce de salon qui se termine en coupole, et dont les murailles sont accolées de belles colonnes qu'on dirait modelées par la main d'un architecte. Des stalactites pendent de la voûte, semblables à des grappes de raisin colossales; d'autres descendent jusqu'au sol en forme de pyramides renversées. Un trou, d'accès peu commode, qu'on rencontre à la sortie du *Camarin,* et dans lequel on ne doit pas hésiter à se glisser, conduit à une salle basse et coquette où tout est couvert de cristallisations, et qu'on nomme le *tocador de las silfides.* Auprès de là, à une dizaine de mèt. au-dessus du sol, se présente une large et sombre ouverture donnant accès dans deux chambres où s'étaient réfugiées plusieurs familles pendant la guerre de l'Indépendance.

Au fond de la grotte de *la Esperanza,* on voit s'ouvrir dans le sol une espèce de puits, le *pozo del Diablo,* qui mesure 20 mèt. environ de profondeur; on y descend par un escalier en bois, appuyé sur les roches, garni d'une rampe, et au bas duquel se présente un couloir par lequel on pénètre dans une série nouvelle de caves souterraines. Ce couloir est bas et étroit; il faut plus d'une fois se courber jusqu'à terre, ramper sur les mains et sur les genoux, puis se glisser au-dessus d'une grosse roche qui barre le passage et semble un obstacle élevé à dessein. On arrive à une galerie voûtée, de forme semi-circulaire, d'où pendent des stalactites, et dont les murailles sont couvertes comme d'une vaste draperie formée par les incrustations calcaires. Cette galerie se dirige du N.-O. au S.-E.; on l'a nommée la *galeria de San Bartolomé.* A l'E. de celle-ci s'en ouvre une autre de même forme, *el claustro de los monges,* dans laquelle les stalactites, rencontrant les stalagmites, ont formé des rangées de colonnes délicates. Au delà le sol s'élève, et la voûte s'élance à une grande hauteur; on monte par un escalier de bois au-dessus d'une grande roche lisse et à pentes raides, on franchit par un petit pont une profonde crevasse qui semble un abîme, et on se trouve dans une autre nef immense et riche, la *gruta de las estalactitas,* où le travail des incrustations et des cristallisations est en pleine activité; la filtration des eaux perle les parois, tandis qu'elle paraît avoir cessé dans les autres parties de ce vaste souterrain. Au feu rouge des torches, l'effet de la grotte des stalactites est surprenant et magique; il devient immense, resplendissant et merveilleux à la lumière des feux de Bengale. Dans le fond de cette admirable nef se trouve, au milieu d'un amas de roches informes et monstrueuses, un autre puits de 12 mèt. de profondeur, par lequel il faudra descendre, et à côté duquel s'ouvrent encore des galeries d'un moindre intérêt. L'une d'elles ce-

pendant, dirigée du S.-O. au N.-E., a reçu le nom de *gruta del elefante,* parce qu'au milieu s'élève une masse imposante, figurant un éléphant, la tête basse et portant deux tours. L'une des merveilles de la grotte de l'éléphant, c'est un véritable arc ogival qui s'élance de l'un des angles, partage la voûte, et retourne s'attacher au côté opposé avec une régularité qui défie l'examen du plus habile architecte.

On descend avec quelque difficulté par le puits, qui a été nommé la *boca del infierno.* Dans le fond, on rencontre une galerie dont le sol va en descendant, tournant à dr. et à g. à plusieurs reprises; la voûte est élevée et le sol est pavé de grosses roches. Ce couloir conduit à la *galeria de los fantasmas,* ainsi nommée à cause de trois ou quatre groupes qui ressemblent à des figures humaines drapées dans d'amples vêtements. A cette galerie succèdent six salles moins intéressantes, où les eaux souterraines ont amené beaucoup d'argile, ce qui rend le sol glissant et la marche difficile. L'une d'elles a reçu le nom de *gruta de la dama blanca,* parce qu'on y aperçoit, au-dessus d'une petite élévation, une grande pierre blanche qui semble une mystérieuse figure enveloppée dans de longs voiles flottants. Au delà se trouve la dernière des salles de ce beau palais souterrain.

C'est une pièce circulaire de 15 mèt. environ de diamètre et d'une immense élévation, entourée de colonnes et de quelques groupes capricieux de stalactites. Les murs, les colonnes, les stalactites, sont recouverts d'une espèce de glacis rouge clair, produit par la filtration des eaux au milieu d'un banc d'argile, et qui, à la lumière des torches, prend l'aspect d'un immense revêtement doré. L'art ne saurait tracer avec plus de légèreté, de régularité, cette succession de nervures qui se dessinent sur la voûte et se perdent dans l'obscurité. Cette dernière pièce se nomme le *salon del absido gótico;* elle termine dignement cette curieuse promenade.

On remonte par le chemin qu'on a parcouru. La température est à 20° cent. dans le salon de l'abside, à 15° dans la grotte des stalactites, et à 9° dans la première salle ou vestibule. Le fond de la *boca del infierno* se trouve à environ 56 mèt. de profondeur. Les renseignements nous manquent sur l'étendue du parcours, qui exige au moins 6 h.

La montagne. Elle est formée d'un assemblage de cônes immenses entassés les uns au-dessus des autres, absolument nus, inaccessibles, au milieu desquels on ne pénètre que par quelques entrées étroites et des passages difficiles. « Ces pyramides, ces aiguilles sont formées, dit M. Madoz, de pierres calcaires rondes, de diverses couleurs, grises, rouges, jaunes, brunes, une espèce de pudding, agglutiné par un béton naturel formé d'argile et de sable. Les pluies, à la longue, détruisent peu à peu ce béton, taillent et amincissent les pyramides, entraînent les sables et la terre, et sillonnent la montagne dans tous les sens: elles filtrent de toutes parts au milieu de cette masse énorme, produisant ces suintements qui forment les stalactites dans les grottes de Collbató et dans les autres cavités, sans doute nombreuses, que la nature du sol et de la roche a dû pratiquer dans tout le cœur de cette montagne prodigieuse. Les terres et les sables, entraînés par les eaux et accumulés au pied du Montserrat, y ont formé un bon terrain très-favorable à la culture, bien qu'un peu trop semé de pierres, et dans lequel on plante la vigne et l'olivier avec succès. Si les cimes sont nues, la base, qui occupe une circonférence de plus de 35 kil., offre au naturaliste 200 espèces variées d'arbres et de plantes. »

Le Montserrat est isolé au milieu des plaines de Catalogne; une chaîne qui appartient au système général

des Pyrénées a amené ses contreforts à une petite distance au N.-O.; mais aucune formation analogue ne s'y présente au point de vue géologique. Il s'élève à 1,130 mèt. au-dessus du niveau de la mer, formant une crête découpée en dent de scie, qui affecte les formes les plus bizarres. Le ton général est gris. La montagne, fendue jusqu'au tiers à peu près de sa hauteur, offre ainsi deux cimes, séparées par une vallée anguleuse, où les eaux, ruisselant en mille cascades les jours de pluie, ont creusé dans le sens de l'O. à l'E. un petit ravin qui forme, à cette hauteur, la ligne de partage entre les deux évêchés de Vich et de Barcelone ; le S. de la montagne dépend de l'un, et le N. de l'autre. Le monastère est situé sur les bords de ce ravin.

La tradition religieuse, pour expliquer à sa manière ces déchirures et ce désordre étrange, rapporte que le Montserrat se fendit, dans la plus grande partie de sa hauteur, le jour du supplice du Christ, à l'heure même où il rendit sur la croix le dernier soupir.

Le chemin de voitures qui part de la station de Monistrol, au N., arrive à la porte même du monastère ; il a un développement de 19,300 mèt.; la durée de l'ascension à pied, par ce côté, est de 5 h. Le chemin non carrossable, qui part de Collbató, au S., prend, comme nous l'avons déjà dit, 4 h. pour conduire à la cime du San Geronimo, 2 h. pour atteindre le monastère, avec un développement de 10,700 mèt. Ce chemin n'est pas précisément dangereux, mais il est pénible, quelque soin qu'on ait mis à en aplanir les difficultés ; des marches en bois ont été placées aux endroits où le rocher est le plus difficile à gravir. Sur deux ou trois points, le sentier est étroit, resserré entre des roches qui surplombent et des chutes perpendiculaires de plus de 400 mèt. Il est prudent de mettre pied à terre dans ces passages, où l'on pourrait être pris de vertige. Les montures ont du reste le pied sûr, et les guides sont attentifs et empressés. A mesure qu'on s'élève, les points de vue deviennent plus étendus, le panorama est immense. Vers le tiers du parcours à peu près, il est d'usage de faire une halte entre deux énormes roches qui dirigent la vue, vers l'E., et forment comme une fenêtre, d'où une immense contrée se déploie sous les regards, avec cet aspect rouge doré que lui donnent les terres argileuses et les sables entraînés dans la campagne par l'action dissolvante et séculaire des pluies. Aux pieds du voyageur, et comme un point sur une carte géographique, est Olesa avec ses plantations d'oliviers ; à dr. Esparraguera ; à g. on voit les cités industrielles de Tarrasa et de Sabadell ; en face Martorell et son pont romain ; plus loin, dans le fond, Molins del Rey. A travers ce paysage sans fin circule le Llobregat, dont les eaux abondantes le fertilisent, et dont le cours se dessine jusqu'au Montjuich, au pied duquel il se jette dans la Méditerranée.

C'est en suivant le chemin, au-delà de ce point de vue, et en laissant à dr. un sentier qui peut conduire plus directement au monastère, qu'on monte jusqu'à l'ermitage de San Geronimo. On pénètre dans de petites vallées intérieures, dans le fond desquelles la terre végétale a résisté à l'action des eaux, et où croissent des taillis d'arbustes de diverses essences. Il règne dans ces solitudes un silence solennel. Le regard mesure de plus près ces immenses cônes de cailloux agglomérés, tous arrondis par le travail du temps, sans vives arêtes, affectant des formes bizarres, quelquefois des formes humaines, entassés au hasard, et paraissant souvent à peine assurés sur leurs bases. La voix s'y répercute et s'y reproduit en nombreux échos successifs. L'ermitage de San Geronimo occupe un petit plateau à peine

abrité par quelques pointes. Ce n'est plus qu'une ruine, comme les autres ermitages de la montagne ; mais on en retrouve quelques parties, une citerne toujours pleine d'une eau très-pure, et le plan tout entier. Il reste encore l'embrasure d'une fenêtre de laquelle on jouit d'une vue immense, au N.-O., ayant au-dessous de soi une muraille à pic de presque toute la hauteur de la montagne. La roche la plus élevée du Montserrat est à un jet de pierre de San Geronimo ; elle forme, au sommet, un étroit plateau sur lequel on parvient avec peine; mais, si l'on ne redoute pas le vertige, on est grandement récompensé de quelque fatigue par le merveilleux spectacle qui se déroule autour de ce point isolé dans l'espace. On aperçoit les Pyrénées, les montagnes de l'Aragon, la Méditerranée, les côtes de Valence, et, dans les beaux jours, on découvre au loin, à l'E., les îles Baléares. Les villes sont trop peu de chose pour être signalées dans cet immense panorama.

De San Geronimo, l'on descend, par une partie du chemin qu'on a parcouru, jusqu'à l'embranchement qui conduit au monastère, et d'où l'on découvre de nouveau les belles campagnes du Llobregat.

Le restaurant, le bureau des omnibus sont sur l'esplanade qui précède le couvent. On s'adresse à la sacristie pour visiter l'intérieur, et les visiteurs qui se proposent de passer la nuit s'entendent à cet effet avec l'*aposentador* ou fourrier.

Le Monastère.—L'ancienne église et l'ancien monastère n'existent plus ; il ne reste, comme souvenirs d'une époque passée, qu'un portail byzantin à deux arcs avec d'assez riches détails, et une petite partie du cloître gothique de 1476. En arrivant par le chemin de Collbató, on est frappé des proportions colossales du monastère actuel. Il est placé sur une étroite terrasse, à 15 mèt. au-dessus du fond de l'échancrure qui sépare en deux la cime de la montagne. Sur la g. s'entassent des dépendances et des ruines à demi-restaurées ; au centre sont deux immenses bâtiments à huit étages, presque sans jours dans la partie inférieure ; percés, vers la moitié de la hauteur, de grandes croisées à frontons triangulaires, et aux étages supérieurs d'une foule de petites fenêtres à balcon. En arrière-plan s'élève cette masse de pyramides, d'obélisques, de pains de sucre agglomérés, entassés, superposés, qui forment l'une des cimes, et sur quelques-uns, sur des pentes abruptes où l'on ne saurait atteindre sans être pris de vertige, on découvre les ermitages. L'un est à l'extrême gauche, un autre occupe le point culminant, à droite. Des escaliers taillés dans le roc y conduisent.

Le monastère n'est qu'un ensemble de grandes salles nues, de longs corridors et de chambres ou cellules en nombreuse quantité pour les visiteurs et les pèlerins. L'église, en partie reconstruite, en partie réparée, sans aspect extérieur, forme une seule nef très-dégagée, bien proportionnée et élégante, large de 15 mèt. et longue de 56. Les côtés sont occupés par deux étages de chapelles, que sépare une large moulure en forme de corniche. Au pilastre qui divise la cinquième et la sixième chapelle, de chaque côté, se rattache une élégante grille de fer qui ferme la partie supérieure de la nef ; les arcs qui se détachent des deux côtés de la sixième chapelle soutiennent une petite coupole ou lanterne qu'on voit poindre, depuis le chemin, au-dessus d'un des bâtiments du monastère. L'abside est d'un très-bel effet. L'ornementation est peu riche, elle se ressent d'une restauration précipitée ; on remarque cependant quelques autels dorés et deux tableaux assez bons, un *saint Louis* et un *saint Bruno*. C'est dans la sacristie, composée de quatre pièces, qu'est déposé le trésor, fort réduit aujourd'hui. De là, un escalier tournant

communique à ce qu'on appelle lo *Camarin,* la garde-robe, la chambre particulière de la Vierge. C'est une succession de trois pièces, au troisième étage, circulant derrière le maître-autel, et par lesquelles les fidèles passent à la file pour adorer la sainte image, placée au haut de l'autel. Le sacristain les précède cérémonieusement en psalmodiant le *Salve Regina :* il tire un rideau, ouvre deux portes fermées à clef, et l'on aperçoit par derrière la Vierge vêtue de ses riches habits. Chaque fidèle s'avance, et le sacristain le tient par un bras pendant qu'il s'incline pour baiser la main droite de la statue.

La tradition dit que cette sainte image a été sculptée par saint Luc, apportée en Espagne par l'apôtre saint Pierre, et qu'elle était vénérée aux premiers temps du christianisme, dans l'église des SS. Justo y Pastor, à Barcelone. Lors de l'invasion des Arabes, Pedro, évêque de Barcelone, et le Goth Erigonio la cachèrent au milieu des rochers du Montserrat, où elle fut découverte en 880, puis installée dans une chapelle, dont le premier desservant fut un ermite nommé Juan Garin, qui habitait dans une grotte voisine.

Voici ce que raconte une autre légende au sujet de cet ermite :

Vifredo le Velu, comte de Barcelone, avait une fille nommée Riquilda, qui devint tout à coup possédée du démon. Dans un de ses accès, elle déclara, sous l'obsession du diable, qu'il ne la quitterait que par l'ordre de Juan Garin, l'ermite du Montserrat. Le comte partit aussitôt pour la montagne, conduisit sa fille à l'ermite, lui demanda de la garder auprès de lui quelques jours, et partit malgré la résistance du saint homme. Le diable inspira à celui-ci des pensées perverses; il abusa de la candeur de la jeune fille, puis, pour cacher son crime, lui coupa la tête et confia son corps à la terre.

La faute commise, Juan Garin en reconnut l'énormité, et, poursuivi par le remords, il se mit en chemin vers Rome, aussi bien pour échapper au comte que pour aller se confesser au pape. Le saint-père interdit au coupable, pour pénitence, de jamais regarder le ciel qu'il avait si gravement offensé, et lui enjoignit de s'en retourner à sa montagne en marchant sur les mains et sur les pieds comme une bête brute, de ne jamais se redresser, de ne manger que de l'herbe, et de ne pas prononcer une parole jusqu'au jour où Dieu lui-même lui ferait entendre qu'il lui aurait pardonné.

Juan Garin se soumit à la pénitence, et revint sur les mains et sur les genoux jusqu'au Montserrat. Il laissa tomber en lambeaux les vêtements qui le couvraient, et lorsqu'il se trouva tout nu, son corps devint plus velu que celui d'une bête fauve. Au bout de plusieurs années le comte Vifredo vint chasser le sanglier autour du Montserrat, et ses traqueurs rencontrèrent Juan Garin qu'ils prirent pour un animal sauvage d'étrange espèce. Ils s'en emparèrent, et le conduisirent au comte qui le fit emmener à Barcelone avec une chaîne au cou, et le logea sous un escalier de son palais, où toute la population vint le voir.

Un jour qu'il y avait un festin au palais, les convives du comte lui demandèrent de faire amener la bête; on introduisit Juan Garin dans la salle, et au moment même, un enfant de cinq mois, fils du comte, qui s'agitait dans les bras de sa nourrice, poussa un cri, et prononça ces paroles, au milieu d'une stupeur générale : « Lève-toi, Juan Garin, Dieu t'a pardonné ! » La surprise augmenta lorsqu'on vit la bête se dresser sur ses jambes, et lorsqu'on l'entendit parler. Juan Garin se jeta aux pieds du comte, lui narra son histoire, implora sa grâce, que Vifredo accorda à l'exemple de Dieu. Puis il voulut savoir où reposait sa fille de-

puis huit ans, et, lorsqu'on eut ouvert la fosse, on vit paraître Riquilda vivante, ayant seulement autour du cou une trace rose aussi fine qu'un fil de soie.

Vifredo fit construire un monastère autour de la chapelle de la Vierge du Montserrat, et y installa douze moines bénédictins. Les visiteurs vinrent en foule. Le monastère de Montserrat vit croître son importance et sa renommée. Les miracles qu'on attribuait à la sainte image, l'étrange beauté du site, y amenèrent des milliers de pèlerins, et l'affluence n'y fut pas moindre qu'à Santiago de Galice. Les comtes de Barcelone, les rois d'Aragon, de Navarre et de Castille vinrent tour à tour visiter le sanctuaire et le combler de leurs dons; l'édifice s'agrandit et devint considérable.

Les XVe et XVIe siècles furent la grande époque du Montserrat. Le pape Benoît XIII vint le visiter, érigea le monastère en abbaye, conféra au dignitaire toutes les prérogatives abbatiales; les donations venues de toutes parts firent à la communauté d'immenses revenus; les joyaux, les riches vêtements, les sommes d'or, d'argent, les pierreries données par les rois, les princes, les grands seigneurs, les villes et les pèlerins firent du trésor de la Vierge la plus merveilleuse réunion de magnificences.

Les dernières de ces richesses furent apportées en 1802 par le roi Charles IV et la reine Marie-Louise. Puis, moins de dix ans après, tout cela disparut; une partie fut livrée à la junte supérieure de défense de la principauté, pour assurer les frais de la guerre; le reste fut victime du pillage et de l'incendie. Lors de l'entrée des Français en Catalogne, le général Desvaux conduisit au Montserrat une reconnaissance avec 800 hommes. Le sanctuaire fut respecté, le trésor protégé, le général n'exigea que des vivres; mais les somatènes de Monistrol et de Borreda, convoqués à son de cloche[1], accoururent en un instant, les roches les moins accessibles se couvrirent de paysans armés, et notre détachement fut obligé de se retirer, sans les vivres qu'il était venu chercher, et avec une perte de quelques hommes. Les Espagnols commirent alors la faute grave de vouloir faire du Montserrat un point militaire. On le hérissa de travaux de défense, on coupa les chemins, on éleva des batteries; le monastère reçut garnison, et devint une véritable citadelle avec des magasins, des dépôts de vivres et de munitions. Ces mesures appelèrent sur ce saint lieu, lorsque la guerre devint plus active, une attention qu'il eût été plus sage d'en détourner; puis des moines du monastère descendirent dans la plaine, prêchèrent les paysans, se mirent à leur tête; ce fut la condamnation de la forteresse improvisée. Le général Suchet résolut de prendre le Montserrat, d'en détruire les fortifications. Le 25 juillet 1811, ses colonnes gravirent la montagne, y rencontrèrent 300 hommes qui firent une résistance héroïque, pendant que les membres du comité supérieur de la province, les autorités et les moines fuyaient par des sentiers non gardés, sans avoir songé à mettre en sûreté, de toutes les richesses du couvent, autre chose que la sainte image de la Vierge. Le Montserrat avait bravé les hasards de la guerre, il en eut toutes les mauvaises chances. Nos troupes y restèrent trois mois, et pendant ce temps elles rasèrent les fortifications, brûlèrent une partie du monastère, détruisirent les ermi-

1. On appelle *somaten* une espèce de milice improvisée dans les moments de danger, et convoquée d'ordinaire à son de cloche. Les églises ont à cet effet un tocsin particulier, qu'on nomme *tocar a somaten*. On rapporte que la cloche principale de l'église d'Igualada a été brisée deux fois, en 1808 et en 1827, *tocando a somaten*.



tages construits dans la montagne, et auxquels, dans les derniers temps, on avait donné l'apparence de petits forts.

Ce cruel exemple ne suffit pas : dès que nos troupes se furent retirées, en octobre 1811, le Montserrat redevint le quartier général de la résistance, le foyer de la lutte ; on voulut le fortifier de nouveau, et un colonel anglais, sir Edward Green, fut chargé de ce soin. Une forte division, sous les ordres du général Maurice Mathieu, revint au monastère. Green se fortifia avec sa troupe dans l'un des ermitages, et il fallut employer le canon pour le réduire. Cette résistance excita la fureur de nos troupes ; des barils de poudre furent placés sur divers points de l'église et du monastère, et l'explosion retentit jusqu'à 30 kil. de distance.

Nous n'avons plus à parler de ce que fut le Montserrat, mais de ce qu'il est aujourd'hui.

Au milieu de toutes ces vicissitudes, l'image de la Vierge avait été enlevée par les moines en 1811, et cachée dans l'un des ermitages de la montagne. Les Français l'y trouvèrent et la respectèrent. Après leur passage, elle retourna au monastère; puis, en 1812, elle fut de nouveau transportée dans une maison de la campagne, où les moines s'installèrent et vécurent en communauté tant que dura l'occupation. Elle revint au monastère à la fin de l'année, et les moines s'employèrent à relever de ses ruines une partie de leur couvent dévasté. Mais, en 1822, survint la guérre civile. Les terreurs ne furent pas moins grandes que lors de l'invasion étrangère ; le monastère fut de nouveau abandonné, et la Vierge transportée à Barcelone, d'où elle revint en grande pompe en 1824.

En 1827, Ferdinand VII, dans une visite au Montserrat, donna 25,000 douros (131,000 fr.) pour contribuer à la reconstruction du couvent et de l'église. Puis, en 1835, nouvelle guerre civile, suppression des couvents, nouvelle émigration de la communauté et de la sainte image, qui resta déposée dans une maison au pied de la montagne jusqu'en 1844. Depuis cette époque, la Vierge a repris sa place dans le sanctuaire, et le culte est célébré sur son autel par une communauté de prêtres libres, composée des anciens moines et de chapelains envoyés par l'évêché de Vich. L'affluence des fidèles n'est pas moindre qu'autrefois, et le trésor se reforme peu à peu. Mais, hélas ! triste témoignage des misères du siècle ! les couronnes d'argent offertes par la ville de Barcelone et par un riche Américain sont garnies de pierres fausses ; le calice en or, d'un grand mérite artistique, n'est qu'en argent doré et sans pierreries.....

On dit qu'il existait déjà quatre ermitages au milieu des pyramides inabordables du Montserrat, avant la découverte de la Vierge et la fondation du monastère ; il s'en était élevé treize autres qui ont été abandonnés ou détruits lors de la guerre. Il n'en est pas moins intéressant de les visiter, aussi bien à cause de la hardiesse de leur position, que pour jouir des admirables points de vue qu'ils ménagent au visiteur. L'un des chemins qui y conduisaient autrefois était si bien pratiqué, que certains personnages, parmi lesquels on cite Philippe II, ont pu faire à cheval une partie du pèlerinage ; mais aujourd'hui on ne l'entreprend pas, même à pied, sans rencontrer quelques passages fort dangereux. Un autre était à peu près une échelle taillée dans la roche vive ; on y comptait 670 degrés ; une rampe l'accompagnait dans une partie de son parcours ; il n'en reste que des vestiges. Ces treize ermitages, placés dans les positions les plus aventureuses, les moins accessibles, quelquefois sous des roches qui surplombent, quelquefois vers les faces ex-

térieures de la montagne, et au-dessus de précipices de 8 ou 900 mètres, souvent perchés en console sur le flanc d'un pain de sucre, sans qu'on puisse imaginer comment il est possible d'y atteindre, avaient tous une distribution semblable, dans des dimensions exiguës : une pièce d'entrée, une cellule avec alcôve, un retrait pour l'étude, une cuisine, une citerne, un petit parterre et une chapelle. L'un d'eux, San Dimas, était, dit-on, autrefois une espèce de forteresse, avec pont-levis sur deux abîmes, qu'une compagnie de bandits avait choisie pour repaire. C'est de celui-là qu'il fallut déloger le colonel anglais Edward Green, en employant un canon hissé sur une roche voisine.

Nul ne vient au Montserrat sans visiter les trois grottes de la Vierge, de Juan Garin et du Diable. C'est dans la première que la sainte image fut trouvée en 880. On y avait construit une jolie chapelle et un autel en beaux marbres, dont il n'existe plus que des débris. Les deux autres grottes n'ont de remarquable que leur position et la difficulté du chemin qui y conduit.

Il reste deux choses à signaler au visiteur, en raison de la magnificence du spectacle, l'une est le *Balcon des moines*, ouverture ménagée dans la muraille qui entoure le jardin du monastère, et d'où l'on découvre le panorama le plus étendu. L'autre curiosité, vers laquelle on descend par un sentier pratiqué au-dessous de ce balcon, se nomme *les Degutalls;* ce sont des roches de forme colossale, d'où distille goutte à goutte une eau d'une pureté cristalline. Elles sont couvertes comme d'une pluie de perles, et, lorsque le soleil les frappe, elles semblent revêtues d'une incrustation de pierreries des plus vives couleurs.

On évalue à 60,000 le nombre des curieux et des pèlerins qui visitent chaque année le monastère du Montserrat. La fête annuelle a lieu le 8 septembre. Le chemin de fer organise, à cette occasion, par Monistrol, des trains de plaisir à prix réduits.

E. DE BARCELONE A SARAGOSSE.

Chemin de fer. — 366 kil.

Prix : 1re cl., 183 r.; 2e cl., 137 r. 40; 3e cl., 100 r. 80.

[Se placer à gauche du train.] — La gare du chemin de fer de Saragosse est au N.-E. de Barcelone, au-delà de l'ancienne porte Neuve, et vers l'extrémité du *Paseo de San Juan*. Une double voie s'étend jusqu'à San Andrès, où sont établis les ateliers de la Compagnie. Le chemin de fer parcourt la campagne de Barcelone presque côte à côte avec la ligne de Girone jusqu'à

11 kil. *Moncada* (*V.* p. 204). En quittant la station, on traverse, sur un pont de biais en pierre et brique, la *riera de San Culgat,* au-delà de laquelle s'étend une belle plaine cultivée, plantée de vignes et de pins.

15 kil. *Sardanyola.* Cette station dessert à la fois le v. de *Sardanyola* (605 hab.), situé à un quart d'heure de distance, et celui de Ripollet (1,441 h.), qui touche la voie ferrée. L'industrie principale de leurs habitants est l'agriculture, et surtout la culture du chanvre. Aussi l'aspect de la campagne que l'on traverse est-il des plus animés; on ne voit pas, de l'un ou de l'autre côté du chemin, un mètre de terrain qui ne soit productif. La voie de fer et la route de Sabadell courent parallèlement au milieu des vignes, et dans le fond du paysage, qui est très-étendu, on commence à apercevoir les roches dentelées du Montserrat. De grands bois de pins occupent le dernier plan à droite, et au-dessus d'eux on découvre la flèche de la vieille église de *San Pedro de Riusech.* Un peu plus loin, la voie, décrivant une grande courbe, contourne presque entièrement la ville

de Sabadell, passant pour ainsi dire en revue, l'un après l'autre, les nombreux établissements industriels et les hautes cheminées de cette ville.

23 kil. **Sabadell** (arrêt, 5 min.), V. de 14,500 hab., surnommée le Manchester catalan. C'est une très-ancienne localité dont il est question dès le xie s.; elle a souvent figuré dans les évènements politiques qui ont de tout temps agité la Catalogne ; mais sa véritable importance consiste dans l'immense mouvement industriel qui s'y opère. On y compte plus de 100 fabriques; dans 80, on travaille la laine ; dans les 20 autres, le coton; elles emploient, en temps normal, 10,000 ouvriers. Il en sort annuellement plus de 27,000 pièces d'étoffes diverses, représentant une valeur de près de 2 millions de douros (10,000,000 de francs).

En quittant la station de Sabadell, la voie, s'élevant par des rampes de 16 et 17 millim. par mèt., décrit une nouvelle courbe qui contourne l'autre côté de la ville. Sur la g. s'étend dans la plaine le village de la *Creu Alta*, au-delà duquel on aperçoit les crêtes du Montserrat. On rencontre successivement de profondes tranchées, qui laissent apercevoir par intervalles de riches paysages, des habitations de campagne au milieu de plantations de pins, et, sur la dr., la montagne de *San Lorenzo*, toute creusée de cavités, dont quelques-unes ont de grandes profondeurs. En dernier lieu, on découvre, à g., une jolie vallée, *el valle del Paraiso*, au milieu de laquelle s'élève une masse imposante de ruines appartenant au vieux château des *Caballeros de Egara*. Un village, au pied de ces ruines, se nomme *San Pedro de Tarrasa*. Un peu au delà, on arrive à

33 kil. **Tarrasa** (arrêt, 4 min.), V. de 8,850 hab., moins industrielle que Sabadell, mais partageant néanmoins sa réputation pour la fabrication des draps. On y remarque, entre autres établissements créés dans ce but, un vaste édifice renfermant deux machines à vapeur de la force de 50 chevaux, dans lequel se louent des locaux aux petits fabricants. L'agriculture a une certaine importance autour de Tarrasa, dont le territoire produit en assez grande quantité des grains, du chanvre et des bois de construction.

Au-delà de Tarrasa se présentent, dans le trajet parcouru par la voie de fer, de nombreux accidents de terrain qui ont rendu nécessaires des travaux d'une grande importance ; sur une courte distance de 31 kil., entre Tarrasa et Manresa, on compte 81 tranchées, dont quelques-unes, pratiquées dans la roche vive, atteignent 40 mèt. de crête ; 90 remblais, dont l'un a 38 mèt. de hauteur; 7 tunnels présentant, bout à bout, une longueur de 1,400 mèt,; 5 viaducs, qui n'ont pas moins de 20 mèt. de hauteur. Les deux premiers se rencontrent à 4 kil. de Tarrasa, sur le torrent de *Gaya* (5 arches ; hauteur, 24 mèt.) et sur le torrent de *Llorte* (hauteur, 21 mèt.). Le chemin de fer traverse, dans le trajet de cette station à Manresa, 8 cours d'eau, dont les plus importants sont le Llobregat et le Cardoner.

38 kil. *Viladecabals,* 200 hab.

41 kil. *Olesa,* petite V. de 3,179 hab., dans une situation pittoresque, au pied de la montagne de *Casa Llimona*, et à la partie supérieure d'une belle plaine qui descend jusqu'au Llobregat. Le bel établissement d'eaux minérales de *la Puda* est à 5 kil. d'Olesa, sur la g., et à 5 kil. également d'Esparraguera, par la station de Martorell, ligne de Tarragone. Un service de voitures y conduit pour 5 réaux, avec 12 kilog. de bagages.

Baños de la Puda. Ces eaux sont sulfurées sodiques; elles contiennent :

Gaz sulfhydrique libre...	12.937	cent.c.
Chlorure de magnésium..	0.052	gr.
— de calcium......	0.346	
— de sodium......	1.023	

Sulfate de calcium.......	0 435
— de sodium.......	0.130
Bicarbonate de chaux...	0.210
— de magnésium.	0.035
Oxyde de fer............	0.004
Matière organique.......	0.026
Total.....	2.356

pour 1 litre d'eau. Leur température est de 28°50' cent.; elles sont transparentes, d'une teinte un peu opaline, répandant une assez forte odeur hépatique, qui s'évapore au bout de quelques heures. On les dit efficaces pour le traitement des phthisies et des hémoptysies, des catarrhes chroniques procédant d'atonie, des bronchites même accompagnées de fièvre et de sueurs, des asthmes sans vice organique. Les hémoptysies passives cèdent également à l'emploi de cette eau prise en boisson. Par inhalation elle produit aussi de très-bons effets; il existe pour cet objet une installation complète. Le plus grand nombre des malades sont affectés de maladies cutanées, et obtiennent d'excellents résultats. On transporte l'eau de la Puda en grande quantité à Barcelone et dans la Catalogne.

La saison ouvre le 15 juillet et dure jusqu'au 15 septembre.

L'établissement se compose d'abord, sur la rive dr., du Llobregat, d'un édifice formant galerie, avec douze baignoires. On traverse la rivière pour atteindre, sur la rive g., l'édifice principal, composé d'un vaste rez-de-chaussée et de deux étages; il renferme une chapelle, une belle salle à manger, un grand salon, une salle de billard et une trentaine de cabinets de bains, dont les baignoires sont les unes en marbre, les autres en faïence de Valence; 8 piscines à eau courante, 6 cabinets d'hydrothérapie, des douches spéciales, bains de vapeur, une salle de pulvérisation pour 18 personnes. Dans les étages supérieurs se trouvent des chambres, généralement convenables, pour près de 360 personnes. On paye ces chambres de 6 à 10 réaux par jour, et les bains 6 à 8 réaux. La table (deux classes) coûte 9 ou 14 réaux. Il vient à la Puda environ 1,200 personnes par an.

Le pays est agréable, les promenades sont variées, et les baigneurs visitent surtout le Montserrat, sans préjudice du pèlerinage qu'il est d'usage d'y aller faire quand la cure est terminée.

Dès la sortie de la station d'Olesa, on rencontre, sur le torrent du Buxadell, un viaduc magnifique, considéré comme l'œuvre la plus considérable de ce genre existant sur le réseau des chemins espagnols. Sur ce point, après avoir coupé par une tranchée importante une épaisse ligne de hauteurs, la voie se trouve en présence d'une vallée profonde et complètement sauvage, au fond de laquelle coule le torrent raviné du Buxadell; la profondeur est de 42 mètres; la largeur de la vallée est de 280 mèt.; le viaduc, sur cette longue portée, jette 18 arches en pierre d'un seul étage, et de 11 mèt. 60 d'ouverture chacune. De l'autre côté, la voie trouve une hauteur encore plus élevée que la précédente, et à travers laquelle elle pénètre par une série de souterrains (87, 97, 77, 79 et 600 mèt.).

Dans ce parcours entre Olesa et la station suivante, on voit grandir et se développer sur la g. la belle montagne du Montserrat, séparée du chemin de fer par les profondeurs où coule le Llobregat. D'Olesa à *San Guim* (6e station au delà), la voie décrit un grand arc, de 40 kil. de rayon, dont la montagne est le centre, et qui permet de la voir sous ses divers aspects, dans les intervalles que laissent les tranchées et les tunnels. Les terrains rouges qui en entourent la base font encore ressortir le ton gris clair de cette grande masse déchiquetée, et en augmentent l'effet pittoresque. De cette partie du trajet on aperçoit la déchirure dans laquelle est bâti le

monastère, puis ses immenses bâtiments en pierre rouge, les jardins, et le fameux Balcon des moines qui surplombe le ravin du Llobregat.

51 kil. *Monistrol.* La station est près du village de *Viladecabals* (160 hab.). La petite ville de Monistrol est à 2 kil. et 1/2, sur la g., au pied du Montserrat. et dans le fond de la gorge du Llobregat. La voie est à une grande hauteur, sur un remblai de 42 mèt. au-dessus du torrent; des usines se trouvent au pied de ce remblai. A Monistrol stationnent les omnibus qui font le service du monastère, en correspondance avec les trains (prix pour monter : 8 réaux). Une série de tunnels et de tranchées dans la roche vive commence à la sortie de la station de Monistrol, et dans la première de ces tranchées on remarque quelques veines d'un pudding semblablable à celui du Montserrat. Les tunnels mesurent 125 mèt.. 120 mèt., 127 mèt. Dans les intervalles, on retrouve, à g., le Montserrat; à dr., les pentes arides et désertes de la montagne.

57 kil. *San Vicente de Castellet.* On expédie sur Barcelone, par cette station, d'importantes quantités de vins et de bois. A 1 kil. et 1/2 de la station, on rencontre le Llobregat, qui descend de la dr., traverse la voie sous un pont oblique en fer, de cinq travées de 18 mèt, à 14 mèt. de hauteur, et reçoit tout aussitôt le *Cardoner*, dont la voie remonte le cours, à g., jusqu'aux approches de Manresa. Près d'atteindre cette station, on franchit cette rivière, qui baigne la ville à dr. (Pont de 6 arches de 18 mèt. à 10 mèt. de hauteur.)

65 kil. **Manresa** (arrêt, 6 minutes. *Buffet;* — altit., 204 mèt.), V. de 16,200 hab. « Du sommet d'une colline où s'élève orgueilleusement sa vieille église paroissiale (*Santa Maria de la Seo*), on voit, dit M. Piferrer (*Recuerdos y Bellezas de España*), les maisons de Manresa descendre jusqu'aux bords du Cardoner en formant un bel amphithéâtre. La rivière passe tranquillement à leur pied, au milieu des arbres, puis s'élance pardessus les écluses qui lui barrent le passage. Tout est souriant et animé autour de la ville, la campagne est belle, les bords de la rivière sont fleuris. » L'intérieur de la ville répond à cette riante description; les maisons, un peu hautes, ayant de trois à cinq étages, sont généralement bien bâties, ornées de balcons; les rues sont bien empierrées et arrosées d'eaux courantes. La *plaza Mayor* est remarquable par sa grandeur, la régularité et l'élégance des édifices qui l'entourent. L'église collégiale est un beau monument semi-gothique, vaste, élevé, solidement construit, surmonté d'une tour carrée, avec dôme d'une hauteur égale à celle de l'église, portant très-hardiment sur une nef latérale et sur deux fortes colonnes. On remarque dans l'intérieur de l'église un beau baptistère, de bonnes orgues, plusieurs statues de saints, une jolie chapelle souterraine au-dessus du maître-autel, et le cloître. Deux beaux ponts de pierre traversent le Cardoner. L'un d'eux, dont l'arche centrale est très-élevée, est de construction romaine; mais il a été si souvent réparé, qu'il ne reste plus guère que les piles qui soient de la première époque. On l'aperçoit à droite, en arrivant à la station.

Manresa renferme une population très-active et très-industrielle; il s'y fabrique surtout des draps d'une qualité qui approche de celle des draps de Sedan.

On cite encore diverses filatures de coton produisant, les unes 170, les autres 250 livres de fil par jour, avec des machines anglaises ou françaises, et des distilleries d'eau-de-vie très-florissantes. — La très-curieuse montagne de sel de Cardona est à 39 kil. au N. de Manresa.

[*V.* R. 96. —C'est la route de Barcelone à la *Seu d'Urgel* et à *Puygcerda.*]

En quittant Manresa, la voie de fer monte par des rampes considérables et presque constantes, de 2 et 2 1/2 pour 100, traversant quatre fois le torrent du *Rajadell,* et pénétrant dans de longues tranchées de terre rouge.

77 kil. *Rajadell,* v. de 960 hab., voisin de trois autres localités : *Monistrol de Rajadell, Aguilar* et *Castellar,* réunissant une population de 1,500 âmes env. Rajadell est dans une charmante position, à g. de la voie, sur un monticule entouré de ravins.

Les difficultés du tracé se représentent plus grandes peut-être qu'en deçà de Manresa, dès la sortie de Rajadell, pour la traversée de la *Sierra de Calaf,* au centre de la Catalogne et au point le plus élevé de cette province. La voie monte par des rampes peu usitées, et pénètre au milieu de vallons très-pittoresques, boisés, cultivés par terrasses, plantés de pins, offrant de jolies échappées. On traverse six tunnels de 400, 350, 100, 190, 400 et 150 mèt., vers le milieu desquels se trouve la prise d'eau de *Seguès* (kil. 89).

100 kil. *Calaf,* pet. V. de 1,480 hab., encore entourée de murs percés de cinq portes. On rencontre, dans le territoire qui l'environne, quelques gisements de charbon de terre, non exploités jusqu'à présent, et dont le voisinage du chemin de fer permettra de tirer parti.

La voie, qui depuis Manresa suivait la direction de l'E., descend maintenant vers le S.-E., ayant à g. la Sierra qu'elle vient de traverser, et rencontrant, sous ses contreforts, deux nouveaux tunnels de 150 et 270 mèt. Elle parcourt un pays pauvre et peu productif, franchit, sur d'énormes remblais, des ravins sauvages, en s'élevant sans cesse, jusqu'à atteindre, au pied du vieux couvent de *San Guim* (à dr.), la ligne de partage des bassins du *Llobregat* et du *Sègre*, et le point culminant de la ligne, à une altitude de 737 mèt.

112 kil. *San Guim* (476 h.). Cette station dessert la ville d'*Igualada* (à 12 kil.), située au pied des pentes S.-O. du Montserrat. Lorsqu'on vient de Saragosse, c'est de San Guim et en sortant de la première tranchée après la station, que l'on commence à apercevoir cette montagne. A partir de San Guim, on descend, par des pentes constantes, jusqu'à Lérida. Quelques-unes de ces pentes dépassent 2 pour 100, comme les rampes par lesquelles on s'est s'élevé. Un beau paysage se développe des deux côtés de la voie ; à 5 kil. env. de San Guim, sur une hauteur à dr., on aperçoit un vieux château maure, *Santa Fé,* dominant un hameau dont les habitations descendent jusque dans uu ravin. Plus loin, du même côté, on laisse le petit village de *Monfalco Murallat,* qui ressemble à une forteresse. Il est au sommet d'une éminence conique et se compose de 15 maisons entourées d'une haute muraille, sans autre ouverture qu'une porte donnant sur un seul chemin. A la suite on aperçoit le couvent de *San Ramon;* puis, dans un ravin, le hameau de *Las Alujas;* au fond, les Pyrénées. A dr., se développent la plaine de *la Zagarra,* et, plus près, de belles campagnes plantées de vignes, d'oliviers et de bois de chênes, que domine du haut d'une colline la jolie ville de

126 kil. *Cervera,* V. de 4,330 hab. On y remarque une belle *casa de ayuntamiento*, dont la façade est couverte de bas-reliefs et d'ornements sculptés, et surtout l'*Université,* magnifique établissement dont Philippe V dota Cervera pour la récompenser de son dévouement à sa cause, et pour punir en même temps Barcelone de s'être donnée à l'archiduc Charles d'Autriche. Le roi avait décidé, après la reddition de Barcelone, que, « dans l'état des choses », il n'était pas convenable que l'Université y rouvrît ses cours, et il fit construire à grands frais à Cervera, qui n'était alors qu'un petit bourg,

un immense établissement sur le modèle de ceux de Salamanque, d'Alcala et de Huesca, et dans lequel il appela les meilleurs professeurs. Barcelone reprit plus tard son Université, et aujourd'hui les vastes bâtiments de Cervera sont sans utilité. L'aspect en est lourd, la façade n'a pas d'ouvertures au rez-de-chaussée, et le grand portail, orné de quelques sculptures et surmonté de la couronne royale, est d'un style et d'un goût au moins douteux. L'édifice forme trois vastes cours entourées de bâtiments à un étage et à arcades; l'arrière-façade, sur la première cour, avec ses deux tours carrées, surmontées d'un campanile octogone, est la seule partie digne d'attention de cette nécropole. On cite encore à Cervera des collèges, des couvents de moines, tout cela inhabité. L'un de ces derniers, Santo Domingo, était installé dans un vieil édifice de construction romaine, réédifié en 1559.

En quittant la station de Cervera, on retrouve à g. la route de Barcelone à Saragosse. On aperçoit dans le fond, au sommet d'une montagne en dent de scie, la tour de *Grañena,* et plus loin *Grañenina.*

La voie parcourt un pays raviné et pierreux, pénètre en tranchées dans des carrières, suit des remblais considérables jusqu'à

140 kil. *Tarrega,* V. de 3,820 hab., fort ancienne, dans une belle plaine et dans une agréable position, sur les bords du rio *Cervera.* On y remarque, sur la place, une croix gothique toute chargée d'ornements; dans la calle del Carmen, une jolie église, et les fenêtres très-anciennes des maisons voisines de cette église. La plaine que parcourt le Cervera est d'un aspect monotone, bien que couverte de vignes, d'oliviers et d'une riche végétation. On la nomme le *Llano d'Urgel.* On laisse à dr. et à g. les deux petites villes de *Verdu* (1,511 hab.) et d'*Anglesola* (800 hab.); la première, au S., est célèbre par la foire aux mulets qui s'y tient le 25 avril et qui dure huit jours; on y vient de toute la Catalogne et des départements français voisins. — On passe tout auprès du village de *Vilagrasa* (524 hab.), et l'on traverse le *canal d'Urgel* avant d'arriver à

151 kil. *Bellpuig,* petite V. de 1,684 h., mal bâtie. On y remarque la tour carrée de l'église et la masse imposante du vieux château. On y doit une visite à un ancien couvent de franciscains, aujourd'hui inhabité, à demi détruit, sans aucune apparence extérieure. Le cloître est une des œuvres les plus remarquables de toute la contrée. C'est une belle cour carrée, entourée de trois étages de galeries de style différent, et d'un grand mérite architectural. La galerie du rez-de-chaussée est formée, sur chaque côté, de quatre grandes arcades ogivales, dont les piliers sont soutenus par des étriers couronnés de panaches pyramidaux, de gerbes de feuillages, qui s'élancent jusqu'au balcon de la galerie supérieure. Celle-ci est distribuée en onze arcades d'un goût peut-être étrange, mais d'une étonnante hardiesse de travail. Chaque pilier a pour noyau une petite colonne carrée et cannelée; autour de cette colonne se tordent en spirale quatre énormes cordes ou quatre branches, presque entièrement détachées, qui viennent se réunir sous le chapiteau, composé un peu informe de feuillages, de fruits et d'animaux fantastiques. Puis, les torsades continuent, enveloppant l'arc d'un pilier à l'autre, et soutenant l'entablement au-dessus duquel s'élève l'étage supérieur. Celui-ci, en forme d'attique, surmonté par une espèce d'auvent horizontal en charpente, est également partagé par onze piliers d'ordre dorique, cannelés, reposant sur une balustrade à jour et supportant des arcs plein cintre.

De la galerie du premier étage, on descend à l'église par un escalier tournant dont l'entrée est un chef-

d'œuvre de symétrie et d'exécution. Dans la sacristie, on remarquera la baie gothique d'une petite armoire pratiquée dans le mur, et où se renfermaient autrefois les vases sacrés. Les deux côtés de cette baie sont formés par deux piliers pyramidaux; au centre de l'arc est un grand fleuron; au-dessus court une corniche de feuillages peuplés d'animaux et de gargouilles saillantes; puis, dans tout l'espace compris entre les piliers, l'arc et la corniche, s'étend un fond d'arabesques, de feuillages, d'animaux, sculptés avec une grande finesse. Ces divers travaux datent du commencement du XVIe siècle, époque de la fondation du couvent par don Ramon de Cardona, qui fut vice-roi de Sicile.

Le tombeau en marbre blanc de don Ramon de Cardona, érigé par sa veuve doña Isabel, est cité dans toute la Catalogue comme un « joyau précieux ». Il se trouve appuyé au mur latéral de l'église, du côté de l'épître, et forme un bel arc richement orné, dans le style le plus correct de la Renaissance. Un bas-relief, représentant le débarquement d'une flotte, occupe le soubassement : au centre, les galères sont rangées en ordre de bataille, des barques conduisent les hommes d'armes au rivage, où les attendent des bandes de Maures qui se retirent en combattant. Ce travail est d'une rare perfection, les reliefs sont à peine sensibles, les détails sont d'une finesse remarquable, la perspective est immense. De chaque côté de ce bas-relief, deux petits génies soutiennent un voile qui cache à demi une inscription votive. Des deux extrémités du soubassement s'élèvent les piliers de l'arc, partagé en deux corps. Le premier, d'ordre ionique, forme des deux côtés deux niches, renfermant chacune une statue de femme tenant une palme ou une branche de laurier; les pilastres qui flanquent ces niches sont couverts d'attributs guerriers, et sur les retours ils sont remplacés par des cariatides d'une belle expression. Une frise, portant, au milieu d'arabesques, des oiseaux aquatiques et des vases, sépare le premier corps du second. Sur celui-ci continuent les pilastres ornés de trophées, et, au lieu de niches, se développent des médaillons ovales d'où se détachent presque entièrement deux bustes de femmes qui présentent aux héros défunts une couronne de chêne et une branche de laurier. Sur le fond, autour des médaillons, se dessinent dans le marbre des volutes, des attributs et des monstres marins. L'arc forme une niche profonde ; ses cintres, couverts de moulures du style le plus régulier, sont supportés par des cariatides dans l'attitude de la douleur et drapées dans de longs vêtements; la voûte de la niche est ornée de médaillons et de caissons sculptés, et dans le fond, entre la frise du premier corps et le cintre, un bas-relief représente le Christ descendu de la croix, soutenu par sa mère, ayant autour de lui Madeleine, ses disciples et des anges. A la clef de l'arc extérieur s'avance en saillie, entouré de lambrequins flottants, l'écu aux armes de Cardona, et au-dessus, sur toute la largeur du monument, règne une large frise, la partie la plus notable de l'œuvre entière; cette frise représente l'armée espagnole marchant à l'ennemi, qui, au premier rang, soutient l'attaque, pendant que les derniers rangs font volte-face et se précipitent en fuyant vers la mer. Une large corniche domine la frise et supporte pour couronnement deux statues assises et drapées; puis, au milieu, une inscription dédicatoire au nom de Ramon de Cardona, terminée par ces mots : *Isabella, uxor infelix, marito opt. fecit.* L'œuvre entière est surmontée d'une statue de la Vierge tenant son fils enfant dans ses bras, et soutenue dans une gloire par deux anges agenouillés.

Sous la niche s'élève le sarco-

phage, motif de toute cette richesse d'ornements. Sur une large plinthe, deux sirènes accroupies, appuyées sur leurs mains palmées, supportent seules le poids du tombeau, autour duquel règne une frise, représentant Neptune accompagné de tritons, de déesses et de sirènes, de chevaux et de monstres marins. Sur le couvercle du sarcophage, et sur un riche tapis bordé de franges, est couchée la statue du vice-roi, armé de toutes pièces : un riche coussin soutient sa tête; son bras droit entoure le casque, et sa main gauche tient le bâton de commandement.

On dit que le corps de Ramon de Cardona s'est conservé intact avec le vêtement dont on l'a revêtu en l'ensevelissant; mais que, cependant, il a souffert quelques altérations depuis que, pour complaire aux voyageurs curieux, on déplace le couvercle de la tombe. Celle-ci porte malheureusement les marques des pesées qu'on y pratique chaque fois. Au pied de cette magnifique page de marbre on lit ces trois mots : *Joannes Nolanus faciebat*. Ramon, duc de Cardona, est mort en 1522.

On retrouve, en quittant Bellpuig, les grandes plaines qui l'ont précédé, monotones, privées d'eau et sans habitants. On laisse à g. *Golmes,* v. de 362 hab., avant d'atteindre

160 kil. *Mollerusa* (840 hab.), avec des maisons bâties en terre.

170 kil. *Bell-Loch* (904 hab.). Les maisons sont misérables; la campagne, toujours nue, est fertilisée en partie par un ruisseau. Peu à peu le pays s'anime, les arbres reparaissent en grand nombre, la campagne, cultivée avec soin, ressemble à une suite de beaux jardins, dont l'aspect est admirable pendant la saison d'automne. On aperçoit en avant *Lérida*. La ville borde la rivière de *Sègre,* qu'on traverse sur un beau pont en treillis de fer, en 5 travées de 40 mèt. chacune, sur 10 mèt. de hauteur, et l'on voit s'élever à g., sur le sommet d'une colline tronquée, complétement isolée au milieu de la plaine, les remparts armés de la forteresse et la vieille cathédrale ruinée, avec sa haute tour octogone.

183 kil. **Lérida** (arrêt, 30 min. *Buffet*), V. de 19,536 hab. Le premier aspect en est riant et animé; dès qu'on a franchi la première porte, on aperçoit un vaste espace, limité au fond et à g. par des portiques à ogive sous lesquels sont de nombreux magasins; à dr. s'étend la place de la Constitution, avec une belle fontaine. Mais, à mesure qu'on pénètre plus avant, on ne rencontre que des rues étroites et tortueuses, sombres en raison de la hauteur des maisons. Si l'on gravit les rampes qui conduisent à la forteresse, si l'on monte jusqu'au haut de la tour de la vieille cathédrale, on jouit d'une vue admirable sur un immense panorama. De cette hauteur de 840 mèt., les édifices de la ville, les clochers de ses paroisses paraissent à peine. Le Sègre, qui descend du N., parcourt une riche vallée ayant une étendue de 72 kil. du N. au S., et de 12 kil. de l'E. à l'O., toute plantée d'oliviers, de vignes, de mûriers, d'arbres fruitiers rangés symétriquement. Une multitude de villages, de fermes, d'habitations blanches se détachent au milieu de cette épaisse végétation. A l'E. s'étendent les plaines de l'Urgel, qu'on a comparées à une grande mer sans vagues, limitées par la *Sierra de Pradès;* au N., à l'extrême horizon, on aperçoit les montagnes de *Monsech,* et derrière, les plus hautes cimes des Pyrénées, la *Maladetta* couverte de neiges perpétuelles, et les pics qui dominent les ports de *Viella* et de *Caldas de Bohi,* à 250 kil.; à l'O. et au S., à une immence distance, les montagnes de l'Aragon, au-delà de Saragosse et vers Daroca.

La *vieille cathédrale*, depuis longtemps abandonnée, est un magnifique reste de l'architecture byzan-

tine-gothique avec un mélange de style arabe. Elle fut construite, en 1202, par don Pedro Ier, *el Catolico*. Le portail, malheureusement mutilé, privé des statues qui l'ornaient, conserve encore une grande élégance et une grande richesse de détails. Le cloître est tout à la fois original et pittoresque, avec ses grands arcs et leurs chapiteaux de dessins variés, pleins de grâce et de fantaisie. Les ogives, comme celles du cloître de Bellpuig, sont entourées de câbles en spirales, d'ornements en dent de scie et de grecques du style byzantin. Le plan général de l'édifice figure une croix latine, avec une coupole au centre et une abside au chevet. Malheureusement, l'intérieur n'a plus forme d'église : Philippe V, en s'emparant de Lérida, fit transformer la vieille cathédrale en caserne; les nefs ont été coupées par des murs de refend, et deux étages de salles ont été pratiqués dans la hauteur. Il en résulte, toutefois, pour le visiteur, la facilité de voir de plus près, dans l'étage supérieur, les curieux chapiteaux des piliers, qui lui fournissent une étude complète des ornements du style byzantin-gothique : c'est un étrange fouillis de serpents entrelacés, de dragons fantastiques, de monstres, de fleurons, de grecques, de lignes capricieuses qu'on dirait imités des initiales enluminées des vieux manuscrits On remarque encore la chapelle *de Jésus,* dont la voûte a reçu une profusion de statuettes et d'écus d'armes; la grande porte latérale *dels Fillols,* voisine de cette chapelle, couverte de dessins arabes, byzantins et gothiques; et enfin la tour, dont nous avons dit la prodigieuse élévation. On y a longtemps conservé, dans la partie supérieure du premier corps, formant une vaste salle voûtée, éclairée par huit grandes fenêtres ogivales, 25 cloches accordées entre elles. Le second corps, un peu en retrait et entouré d'une galerie à jour, renferme la cloche de l'horloge et se termine en plate-forme.

La *cathédrale nouvelle,* construite sous Charles III, est un grandiose édifice d'ordre corinthien à trois nefs, ayant le chœur au milieu. Il est entouré d'un grand nombre de chapelles avec de beaux autels et des sculptures modernes d'un certain prix. On y conserve précieusement le saint lange qui, dit-on, enveloppa l'enfant Jésus le jour de sa naissance à Bethléem. On raconte l'histoire des pérégrinations de cette précieuse relique, d'abord conquise par les soldats du sultan Saladin, lors de la prise de Jérusalem, en 1187, parmi les objets qui avaient appartenu au Christ, et que ses disciples avaient religieusement recueillis. Du sultan Saladin, le lange passa au roi de Tunis, en 1238. Là, une chrétienne captive, femme d'un habitant de Lérida, parvint à le soustraire et le cacha à toutes les recherches, jusqu'au moment où elle put le faire parvenir à l'évêque de Géraldo, qui le déposa dans le trésor de la cathédrale.

On compte à Lérida trois autres paroisses, et parmi elles San Lorenzo, d'une très-haute antiquité, remarquable par la solidité massive de sa construction intérieure et ses lourds chapiteaux en pierre brute. On prétend que la nef centrale fut d'abord un temple romain, converti en église à l'époque de Constantin, devenu mosquée sous les Arabes, et de nouveau consacré au culte chrétien par Ramon Bérenger IV, qui prit Lérida en 1149.

On sait quel fait rendit Lérida célèbre au XVIe siècle : le siège fut conduit par le prince de Condé et la tranchée ouverte devant la place au son des violons. La place, serrée de près, fut réduite aux plus rudes extrémités : la garnison était décimée par le feu, le gouverneur effrayé parlait de se rendre; la ville était criblée par les boulets et les bombes;

la faim faisait des ravages non moins cruels; lorsque tous les habitants en masse prirent les armes, donnèrent un nouvel élan à la défense, et forcèrent enfin les assiégeants à se retirer. Lérida célèbre encore par une fête, le jour de sainte Cécile, cette heureuse délivrance, qui fut le signal du retour de la Catalogne sous l'autorité de la monarchie espagnole. Pendant la guerre de succession, Lérida fut assiégée par l'armée franco-espagnole, sous les ordres du duc d'Orléans, et prise d'assaut le 12 octobre 1707. Il en fut de même en 1810. Le général Suchet commandait l'attaque; le colonel du génie Haxo dirigeait les travaux. L'assaut fut donné le 13 mai. Nos troupes entrèrent par trois points à la fois. Le château se rendit le lendemain.

[Des routes conduisent de Lérida, au N.-E., vers Balaguer, en remontant la vallée du Sègre; au S. vers Fraga, en Aragon, et au S.-E. vers Montblanch, Reuss et Tarragone, par un chemin de fer en activité.]

L'ancienne route de Saragosse descend vers le sud pour passer à Fraga ; le chemin de fer suit à peu près la direction d'une route allant de Lérida vers Barbastro.

201 kil. *Raymat,* station sans habitations, desservant plusieurs localités voisines.

207 kil. *Almacellas,* v. de 1,138 hab., au milieu d'une contrée très-agricole, la dernière localité de la Catalogne. Un pont jeté sur le *rio Calmor,* à 5 kil. de la station, signale la limite des provinces de Catalogne et d'Aragon.

228 kil. *Binefar,* v. de 1,550 hab., appartenant au royaume d'Aragon, au centre d'une plaine entourée de collines couvertes de plantations d'oliviers. On traverse le *rio Sosa* sur un pont de 34 mèt., avant d'atteindre

139 kil. *Monzon,* ancienne place forte, aujourd'hui démantelée, de 4,597 hab., groupée, à gauche, autour d'une énorme roche blanche que surmonte un château d'aspect formidable. Ses maisons sont vieilles, ses rues inégales, et l'on n'y rencontre aucun édifice digne d'intérêt, si ce n'est, comme souvenir, le Jeu de paume, dont le portail est assez richement sculpté, et qui autrefois était le lieu de réunion des cortès d'Aragon et de Catalogne. Çà et là quelques écussons au-dessus des portes, quelques ornements gothiques aux fenêtres désignent les rares habitations qui ont appartenu aux députés des deux provinces. Le château, qui offre le caractère des différentes époques sous lesquelles il a été construit et agrandi, doit surtout son plus grand développement aux Templiers, auxquels il fut cédé, en 1143, par le comte Ramon Béren ger. Des créneaux qui échancrent ses énormes masses on compte, dit-on, soixante villages, dans les deux vallées du *Cinca* et du *Sosa*, et les roches qui le portent présentent, sur l'un des côtés, des profondeurs à pic qui donnent le vertige. Une autre colline moins élevée, et qui forme comme un poste avancé, à 200 mèt. de distance, porte les vieilles ruines d'une autre forteresse qui remonterait, dit-on, à l'époque romaine.

Le Cinca, qui passe à Monzon, transporte une grande quantité de bois de charpente abattu dans les forêts des Pyrénées, et qu'on abandonne à l'aventure à son cours. Précédemment, ces bois descendaient avec le Cinca jusqu'à son confluent avec l'Èbre, suivaient ce fleuve jusqu'à Amposta, où ce qui n'avait pas été arrêté en route était recueilli pour être transporté à Barcelone. Aujourd'hui, ces bois sont arrêtés à Monzon et expédiés par le chemin de fer.

A 1 kil. et 1/2 au-delà de la station, on franchit le Cinca sur un pont en treillis, de trois travées de 60 mèt. chacune. A droite, en amont de la rivière, on aperçoit un beau

pont suspendu, où passe la route de Barbastro. La correspondance pour cette ville est établie à la station de

244 kil. *Selgua* (arrêt, 5 min.), v. de 1,150 hab., à 10 kil. de Barbastro. Service de voitures sur rails; 8 réaux par place, avec tolérance de 12 kilog. de bagages de Selgua à Basbastro (*V.* R. 18).

A 13 kil. de Selgua, est établie, à *Terreu,* une gare d'évitement pour les trains de marchandises. On traverse un peu au delà le *Tornillo*, sur un pont de 80 mètres.

262 kil. *Tornillo y Lastanosa.* 276 h. Après la station, un long tunnel passe sous la ligne de partage des vallées du *Tornillo* et de l'*Alcanadre*. Sur cette rivière, qu'on rencontre à 7 kil. du tunnel, est jeté un grand pont en treillis, à hauteur de 25 mètres; la travée centrale a une portée de 65 mèt.

276 kil. *Sariñena* (arrêt, 5 min.), V. de 3,340 hab., entourée d'un grand nombre de villages agricoles dont elle reçoit les produits. Il s'y tient annuellement deux foires de bêtes à laine et de mulets qui amènent un grand concours de population.

288 kil. *Poleñino*, station isolée; le village (464 h.) est à 3 kil.

298 kil. *Grañen,* v. de 850 hab., au milieu de plaines désolées.

314 kil. *Tardienta,* V. de 4,440hab., station d'embranchement du chemin de fer de Huesca (21 kil.— R. 19).

323 kil. *Almudevar*. Cette ville, située à 4 kil. à droite, au milieu d'une vaste plaine découverte, compte 2,700 hab. Sur un monticule qui la domine, on voit les ruines d'un vieux château.

Le chemin de fer, côtoyant la route de Huesca à Saragosse, traverse avec elle le *Gallego*, sur un pont de 180 mètres, pour atteindre

340 kil. *Zuera*, petite ville de 1,350 hab., où l'on remarque une église paroissiale de très-ancienne architecture.

364 kil. *Villanueva de Gallego,* v. de 1,136 hab., sur la rive droite du Gallego, au milieu d'une riche campagne.

358 kil. *San Juan.*

366 kil. **Saragosse** (Zaragoza). La station d'arrivée se trouve dans le faubourg ou *arrabal* de *Altabas,* situé sur la rive g. de l'Èbre, et séparé de la ville par un beau pont de pierre. C'est de ce faubourg que part l'ancienne route de Barcelone, et celle de Saragosse à la frontière française par Jaca. Un train de service conduit les voyageurs à destination de Madrid et de Pampelune, par une voie de raccordement qui traverse l'Èbre au N.-O. de Saragosse, et contourne la ville pour atteindre la gare de la *puerta del Carmen,* au S.

Omnibus conduisant dans Saragosse, au Coso : par voyageur, 1 réal; pour une malle, 1. r.; sac de nuit, carton à chapeau, 50 c.

F. DE SARAGOSSE A MADRID.

(*V.* ci-dessus, R. 12, C, p. 184.)

ROUTE 14.

DE BARCELONE A TARRAGONE.

Chemin de fer. — 102 kil.

Prix : 1re cl., 51 r.; 2e cl.. 38 r.; 3e cl., 25 r.

Barcelone, *V.* R. 13, p. 210.

La gare de départ du chemin de fer de Tarragone se trouve au N.-O. de Barcelone, en haut de la Rambla, La ligne, bien construite, traverse un pays très-pittoresque. Le trajet s'y fait avec une vitesse qui n'est pas habituelle sur les chemins de fer de l'Espagne, et qui a pour but de racheter, par la rapidité du parcours, la différence de distance existant entre Barcelone à Madrid, par Tarragone et Valence, ou par Saragosse.

Il est utile de remarquer que par Saragosse on compte 706 kil., em-

ployant 23 h. et 1/2; par Tarragone et Valence, la distance est de 853 kil. et n'exige que 25 h. et 1/2.

En quittant la gare, la voie passe au milieu de jardins cultivés, entourés de haies d'aloès; la belle courbe qu'elle décrit lui permet de passer en revue la plus grande partie de la riche campagne de Barcelone. A g., on aperçoit le *Monjuich;* à dr., s'étend *San Gervasio,* avec ses nombreuses habitations de plaisance, puis

3 kil. *Sans* (7,984 hab.), avec ses maisons peintes à fresque, ses grandes constructions industrielles, ses usines, ses filatures de coton, celle surtout qui porte le nom de la *España industrial,* et dont on aperçoit, du chemin de fer, les vastes bâtiments.

4 kil. *La Bordeta* est un faubourg de Sans, comme Sans est un faubourg de Barcelone; une ligne non interrompue de maisons les réunit, et au delà s'étendent des jardins et de belles cultures maraîchères. A dr., on aperçoit la montagne de *San Pedro Martir*, couronnée par une tour de télégraphe, et, au pied de la montagne, les deux petits villages d'*Esplugas* et de *San Just*, que traverse la route de Barcelone à Saragosse. A la Bordeta, comme à Sans, s'élèvent les hautes cheminées des établissements industriels. On remarque surtout parmi eux la *Aprestadora española,* vaste usine affectée au blanchiment, à l'apprêt et à la teinture des toiles.

Une courte tranchée se rencontre à la sortie de Bordeta. Après l'avoir franchie, le chemin débouche dans une plaine magnifique, qui s'étend au loin sur la g., couverte d'arbres, d'oliviers, et dont les terrains, tous régulièrement nivelés, sont fertilisés par de nombreux canaux d'irrigation détournés du Llobregat. A dr., sont des pentes ravinées, incultes et sauvages.

7 kil. *Hospitalet*, petite V. de 4,300 hab., sans industrie, mais riche surtout par son agriculture.

Dans la plaine que l'on traverse au-delà de l'Hospitalet se trouvent les vastes terrains de l'Institut agricole de *San Isidro* et une ferme modèle. La voie longe les limites d'une belle propriété d'agrément nommée la *Torre del Mercader,* un peu avant d'atteindre

9 kil. *Cornella,* v. de 1,640 hab., qui possède une jolie église du XIIe s. et trois filatures de coton de moyenne importance. Son territoire, très cultivé, est arrosé par des dérivations du canal de *la Infanta.* A g. de la voie, au-delà de Cornella, on découvre, sur une colline dont la rivière baigne le pied, le village de *San Boy de Llobregat.* L'église paroissiale est surnommée, par les gens de la localité, la cathédrale de Llobregat. C'est un pays essentiellement agriculteur, parsemé de hameaux placés d'une manière pittoresque dans le vaste panorama qui se déroule sous les yeux du voyageur. La route de Saragosse vient croiser le chemin de fer par un passage à niveau, un peu avant d'arriver à

13 kil. *San Feliu de Llobregat,* petite V. de 2,474 hab., sans industrie, uniquement agricole, privée, par le fléau de l'oïdium, de la ressource de ses vignes. Les femmes et les petites filles y sont presque toutes occupées à la fabrication de la dentelle.

Au-delà de San Feliu, le pays devient plus agreste; les collines se rapprochent; la voie s'engage dans une tranchée profonde, à la sortie de laquelle on aperçoit, à g., la ligne blanche de la route de terre, et plus loin une rangée de peupliers indiquant le cours du *Llobregat.* Au fond du paysage s'élève la chaîne des monts d'*Ordal,* au milieu desquels passe la route de Barcelone à Tarragone. Au bout de quelques instants, on voit se détacher, à g., dans la campagne, la grande masse blanche du pont de

16 kil. *Molins del Rey,* petite V. de 2,850 hab., au centre d'une vaste

campagne bien arrosée et produisant du blé, du chanvre, une grande variété de fruits, qui alimentent les marchés de Barcelone, et un vin assez estimé. La route de terre traverse Molins, franchit le Llobregat sur un beau pont droit de 15 arches, long de 332 mèt. Au-delà du pont, la route se divise en deux branches : l'une qui conduit à Saragosse, l'autre qui se dirige vers Tarragone.

[C'est sur cette seconde route, à 12 kil. environ de Molins, au-delà du village de *Vallirana*, que se rencontre le magnifique pont du *Lladoner*, jeté sur un profond ravin entre deux montagnes. Cette construction monumentale, digne des Romains, présente un double rang d'arcs d'une hauteur considérable. La première ligne compte sept arches de 8 mèt. et 1/2 d'ouverture, appuyées sur d'énormes massifs carrés en pierre de taille. Les piles de la seconde rangée, percées de portes qui permettent aux piétons de passer d'un bout à l'autre, au-dessus du premier rang, sont construites sur trois étages en forme pyramidale, et supportent des arcs plein cintre, au nombre de treize, qui atteignent, à la clef, environ 22 mèt. de hauteur. La route passe sur ce beau viaduc.]

La voie de fer, en quittant la station de Molins, coupe en tranchée l'un des contreforts des montagnes qui la dominent à dr., et passe en tunnel, sur 78 mèt., au-desous du village de *Palleja*. Au sortir du souterrain, on aperçoit en avant, au sommet d'une colline, le vieux château de Papiol, vaste édifice à demi ruiné, autour duquel sont groupées les maisons du village.

20 kil. *Papiol*, v. de 1,123 hab. La voie s'élève en rampe, dans la direction des montagnes qui lui barrent le passage à l'horizon, et audessus desquelles on découvre la cime dentelée du Montserrat. La dr. est toujours dominée par des collines ravinées, d'un aspect rougeâtre. Au milieu de la campagne, à g., s'étale le lit sablonneux du Llobregat, borné par une ligne de collines plantées, sur lesquelles on aperçoit les maisons blanches des deux villages de *San Andrès de la Barca* et de *Bisbal*. La voie pénètre dans une profonde tranchée, puis bientôt sous un tunnel long de 800 mèt., à la sortie duquel on aperçoit, à g., Martorell, groupé sur une colline rocheuse.

En avant de la ville est jeté, sur le Llobregat, un pont très-curieux et de très-ancienne origine. Ce pont, nommé par le peuple le *pont du Diable*, se compose d'un immense arc ogival, construit en pierre rouge, et dont la clef est à une très grande hauteur au-dessus de l'eau. Deux petits arcs sont pratiqués dans ses massifs : l'un, du côté de Martorell, est ogival; l'autre, vers la rive g. de la rivière, est plein cintre et semble plus moderne. Le pont est étroit, la chaussée est en pente très-raide, impraticable aux voitures; au sommet, s'élève un portique, et à l'entrée un arc de triomphe sans ornements, de même époque que le pont, et encore bien conservé. Une inscription moderne, scellée à la clef de l'arc de triomphe, attribue la fondation de ce monument remarquable à Annibal, en l'an de Rome 535. L'arc triomphal fut élevé en l'honneur d'Amilcar. L'inscription constate que le pont a été réparé, en 1768, par ordre de Charles III. A l'endroit où est construit le pont de Martorell, le paysage est magnifique. A dr., la vue s'étend sur une belle campagne, que parcourt le Llobregat. On aperçoit dans le fond Olesa et Collbatò, et au-dessus on voit tout entière, de la base au sommet, l'immense pyramide du Montserrat. En avant du pont, paraît une partie de Martorell, sur un saillant dont la base est contournée par le *Noya*, qui vient se joindre au Llobregat. A g. du pont, la rivière s'engage dans une gorge profonde et rocheuse qui la conduit vers les campagnes de Molins del Rey.

Le chemin de fer traverse le Llobregat à 200 mèt. à dr. du pont du Diable, sur un beau pont en tôle qui précède

29 kil. **Martorell,** v. de 4,300 hab. On trouve à la station des voitures pour les environs, pour Collbatò, d'où l'on monte au *Montserrat* (*V.* p. 222) et, dans la saison, pour l'établissement des eaux minérales de la Puda (*V.* p. 231).

En quittant la station, la voie contourne la colline sur laquelle est située Martorell, coupe la route de Barcelone à Saragosse, et pénètre dans une tranchée considérable, longue de 1,300 mèt., d'une profondeur *maxima* de 16 mèt. et 1/2. Le terrain est une argilolithe d'une dureté telle, qu'on n'a pu la travailler qu'à la mine, et cependant, au contact de l'air, elle se délite avec une grande rapidité. Les deux talus ont été revêtus en maçonnerie rejointoyée, et il est entré plus de 21,000 mèt. cubes de pierres dans ce revêtement, dont l'épaisseur est, dans certaines parties, de près de 10 mètres. L'aspect en est imposant. Au delà, le chemin de fer se trouve dans la vallée du *Noya,* dont il remonte la rive g., et qu'il traverse sur un pont oblique de 130 mèt., un peu avant

35 kil. *Gelida*, v. de 1,800 hab. On y remarque, au sommet d'un rocher élevé, les ruines d'un ancien château qui paraît dater de l'époque romaine. Au milieu de ces ruines s'élève l'église paroissiale, sous l'invocation de San Pedro.

A une petite distance au-delà de Gelida, on traverse deux fois le Noya sur des ponts en tôle de 100 mèt.; puis on coupe, par une longue tranchée de 1,050 mèt., à une profondeur de 27 mèt., les contreforts d'une montagne qui précède

42 kil. *San Sadurni* ou *San Saturnino de Noya*, petite V. de 2,500 hab., à 200 mèt. de la voie. San Saturnino était connu des Romains, et Pline le mentionne sous le nom de Noela. Les habitants prétendent que leur ville tient son origine de Noé, et ils ont mis l'arche sur l'écu de leurs armes.

Presque à la sortie de San Saturnino, a été pratiquée une autre tranchée qui a exigé des travaux considérables. Elle a une étendue de 1,250 mèt., à une profondeur de plus de 20 mèt. Elle traverse des terrains argileux et mouvants, rebelles à tous les moyens de consolidation employés dans le début, et dont on n'est devenu maître qu'en recourant au système général d'assainissement pratiqué en France par MM. de Sazilly et Bruère, et qui a parfaitement réussi, mais non sans des frais immenses. Les talus sont revêtus en maçonnerie. Presque à la sortie de cette tranchée, la voie s'engage sur un remblai d'une hauteur de 28 mèt. qui précède

50 kil. *La Granada,* v. de 900 hab.

53 kil. *Villafranca del Panadès,* V. de 6,200 hab., située au milieu d'une plaine fertile et découverte, d'où l'on aperçoit, à 30 kil. au N., la montagne du Montserrat. Cette ville possède une assez vieille église, dont le style primitif a été défiguré par des restaurations modernes. La tour, à trois corps, d'une grande élévation, est terminée par une espèce de coupole à colonnes, que couronne une statue d'ange en bronze. L'intérieur de la ville est triste, les rues sont étroites, les maisons mal bâties. On y trouve quelques habitations gothiques fort anciennes, un ancien palais des rois d'Aragon, le palais du baron de Rocafort; la casa Pia Almoina, ancien hôpital de pèlerins; des couvents de peu d'intérêt; mais aucun édifice moderne de quelque apparence, et point de promenades. L'industrie se réduit à une manufacture de toile et à quelques distilleries d'eau-de-vie.

[A 11 kil., au N.-O. de Villafranca, hors de la route et sur le sommet d'une colline dont un torrent ronge la base, se trouve un bourg de 1,200 hab., *San Martin de Sarroca,* qui

mérite la visite de l'archéologue. Il possède une petite église qui a conservé, dans toute sa pureté, à travers huit siècles, l'un des plus élégants modèles du style roman-byzantin. L'abside de ce petit temple, de forme semi-circulaire, est considérée comme l'œuvre la plus complète, en ce genre, que le XIe s. ait laissé en Catalogne. Elle est d'un charmant effet et d'une richesse d'exécution qu'on est surpris de rencontrer dans une localité aussi modeste.]

En sortant de Villafranca, on laisse à g., un chemin qui va rejoindre, à environ 14 kil., au bord de la mer, la petite ville de *Sitjes*, renommée pour la bonne qualité de ses vins.

58 kil. *Monjos*, hameau au-delà duquel on traverse un vaste bois de pins, puis un beau vallon arrosé par une petite rivière. On coupe la route de terre avant d'atteindre

65 kil. *Arbos,* petite V. de 1,500 hab., dans une situation charmante, un peu élevée, dominant toute la belle campagne du Panadès, et la Méditerranée, qui est à 2 heures de distance. L'église d'Arbos, dédiée à san Julian, occupe un rang important parmi les édifices religieux de la contrée. Sa façade, flanquée de deux belles tours, est ornée de quatre statues des docteurs de l'Église, de celle de saint Julien, martyr, et couronnée d'un beau groupe de la Vierge, tenant dans ses bras l'enfant Jésus. On remarque, dans l'intérieur, un très-beau retable sculpté et doré, représentant les différentes scènes du martyre de saint Julien, et soutenu par deux belles statues de marbre blanc.

Au-delà d'Arbos, la route de terre s'éloigne à g. On passe au pied d'une hauteur que couronne le village de *Bañeras*. Plus loin, on laisse à g. *Santa Oliba*, grand village, au milieu d'une belle campagne, que l'on traverse pour arriver à

73 kil. **Vendrell,** V. de 5,000 hab., dont l'aspect est des plus pittoresques pour le voyageur qui vient de Barcelone. Une haute tour carrée, assise sur une base massive et composée de trois étages superposés, de forme octogone, plus déliés à mesure qu'ils s'élèvent, frappe tout d'abord les regards. On aperçoit à g. la Méditerranée, à 8 kil. de distance, et à dr., de riches campagnes. L'intérieur de la ville n'a rien de remarquable.

Au delà, la voie descend vers la mer. A environ 10 kil., laissant à dr. les deux v. de *San Vicente de Calders* et de *la Roda*, on aperçoit, du même côté, sur la route, un bel arc de triomphe, de construction romaine, que les gens du pays appellent le *Portal de Barra.* Ce monument est d'une parfaite élégance et d'une régularité architecturale remarquable. Il présente, sur chaque face, quatre pilastres cannelés, portant sur un piédestal en saillie, et placés des deux côtés de l'arc, qui a environ 5 mèt. d'ouverture. Les côtés sont pleins et ornés de pilastres semblables. Sur la frise qui le couronne, on lisait encore, au commencement de ce siècle, cette inscription latine : *Ex testamento L. Licini F. Serg. Suræ consecratum.* Le capitaine général Van Halen fit effacer cette inscription, et en mit une autre en l'honneur d'Espartero. Espartero tombé, survint une autre dédicace à la reine mère Marie-Christine; cette inscription a maintenant disparu, mais sans que celle de Sergius Sura ait été replacée. La voie suit, à g., le bord de la mer, ayant à dr. de belles campagnes semées de blé ou plantées de vignes. On s'engage sous un tunnel de 400 mètres, un peu avant d'atteindre

88 kil. *Torre dem Barra,* petite V. maritime de 1,900 hab., située sur la côte de la Méditerranée, auprès du *cap Gros.* On y compte 500 maisons, dont 100 sont inhabitées et en ruine. Le mouvement commercial y est à peu près nul.

91 kil. *Altafulla* (1,100 hab.), située sur les pentes d'une colline au

S. de laquelle coule la rivière de Gaya, que la voie franchit sur un beau pont en fer. Le chemin de fer est établi à peu de distance du rivage; à dr. s'élève une ligne de collines incultes, hérissées de roches, au milieu desquelles croissent, clair-semés, des pins-parasol. Dans ce parcours, à un point où s'étend une large plage de sable, nommée *las Plagas llargas,* on aperçoit sur la hauteur un très-vieux monument découronné, appelé dans le pays la *Torre de los Escipiones.* La tradition prétend, sans beaucoup de fondement, que ce monument renferme « les restes des Scipions ». Il est de forme carrée, à deux corps élevés sur un socle construit en grandes pierres de taille, sans aucun ornement, et d'une hauteur totale de 8 mèt. Sur la façade qui regarde la mer se détachent deux figures dans l'attitude de la douleur; entre elles existait une plaque de marbre, qui, dit-on, fut enlevée par le cardinal Cisneros. Deux cartouches, au-dessus des statues, portaient une inscription maintenant effacée, et dont on ne peut plus déchiffrer le sens. De la position que cette tour occupe, la vue est magnifique; en bas, passent la voie de fer et la route, à mi-chemin de la plage; et, dans le fond, au-delà d'un repli formé par la côte, se développe d'une façon grandiose, sur une colline, la ville de

102 kil. **Tarragone** (la gare est entre la ville basse et la mer. On y arrive par une tranchée longue de 1,000 mèt. et profonde de 17 mèt. et 1/2). Très ancienne cité, autrefois le centre de la puissance romaine en Espagne, la résidence des consuls, des préteurs, des Scipions, d'Octave-Auguste et d'Adrien. Elle eut alors tous les privilèges de Rome, un amphithéâtre, un cirque, des palais, des temples, une enceinte immense (34,000 toises de tour), une population qui dépassa un million d'habitants. Sa puissance s'éclipsa sous les Goths; les soldats d'Euric la détruisirent en 467; les Maures la dévastèrent en 714. Deux fois conquise par Louis d'Aquitaine et par Ramon Bérenger, elle retomba deux fois sous le joug des Maures, après des luttes nombreuses et sanglantes, et devint définitivement catalane et chrétienne par la conquête d'Alfonse le Batailleur en 1220. Aujourd'hui, réduite à une enceinte d'environ 1,400 toises (2,744 mèt.), à une population de 18,400 hab., à des édifices qui offrent peu d'intérêt, presque à un état de pauvreté, elle est seulement le chef-lieu d'une des trois provinces de l'ancienne Catalogne, d'un district judiciaire, d'un commandement militaire. Son rôle le plus éminent est d'être le siège d'un archevêché.

La colline sur laquelle Tarragone est située est en pente rapide du côté de la mer, et descend doucement, vers l'O., jusqu'au bord de la rivière *Francoli,* qui arrose l'admirable *Campo* de Tarragone. Les traces des anciens murs se retrouvent sur beaucoup de points de la ville. C'est surtout entre la *puerta del Rosario* et la *puerta del Socorro,* que l'on peut voir la plus remarquable partie de ces magnifiques substructions, formées d'énormes assises de roches attribuées aux Celtes, et sur lesquelles les Romains construisirent à leur tour. Trois des vieilles portes datent encore de cette époque cyclopéenne. La ville est divisée en ville haute et en ville basse, complètement séparées par une ligne d'anciennes murailles. Un grand nombre de maisons de la ville haute sont construites avec les débris des temples et des palais romains, dont il survit peu de traces; la ville basse est la cité moderne, où se trouve le port, les établissements naissants de commerce et de l'industrie, et une assez grande quantité de maisons élégantes, à façades peintes à fresque. Les rues de la vieille ville sont irrégulières, étroites, non pavées. Un seul quartier, celui que traverse la *calle*

Mayor, est un peu animé, et la seule artère remarquable est la *Rambla*, qui, sur une longueur d'environ 500 mèt. et sur une largeur de 20 mètres, traverse la ville, du N.-O. au S.-E., de la porte *San Francisco* à celle de *Santa Clara*. Au centre, elle forme une espèce de terrasse élevée de 1 mèt. environ, garnie de bancs et de lanternes, et des deux côtés de laquelle passe la voie publique. Dans le haut de la Rambla se trouve une série d'édifices modernes, construits sur l'emplacement d'un rempart récemment détruit. Dans la partie basse, on rencontre un ancien couvent de Franciscains, occupé par le gouvernement politique et par un Institut d'enseignement secondaire, le séminaire, le théâtre, l'hôpital, une caserne, une posada, le gouvernement militaire, et le couvent de Santa Clara, encore habité. La place de la Constitution, la plus importante, a été ouverte sur l'emplacement de l'ancien cirque romain. Une belle promenade, plantée d'acacias, d'ormes et de platanes, circule autour des remparts. De la partie supérieure de cette promenade, et surtout du rempart de l'Oliva, la vue s'étend sur un panorama magnifique.

Les édifices publics sont sans aucun mérite. Le palais archiépiscopal, seul digne de quelque attention, est tout à fait moderne. Il occupe la place où s'élevait l'ancien Capitole.

La *cathédrale* est l'unique édifice religieux, à moins qu'on ne tienne compte des chapelles et des oratoires des couvents, qui étaient au nombre de dix ou douze. Elle couronne un petit plateau au point le plus élevé de la ville. On arrive à la façade par un large escalier. Cette façade est de style gothique; elle présente un vaste portail formé de plusieurs arcs ogivaux concentriques, et flanqué de deux piliers carrés terminés en pyramides. A la naissance des arcs, et sur les trois faces des piliers, au-dessus du soubassement, sont pratiquées 22 niches, dans lesquelles sont placées des statues des apôtres et des prophètes. La porte est partagée en deux par un pilier gothique, sur lequel se trouve une statue de la Vierge avec l'enfant Jésus. A dr. et à g. de chacun des gros piliers, ouvrent deux autres portes à arcs plein cintre, d'un style plus moderne. Une immense rosace circulaire se développe au-dessus du portique; mais, plus haut, la façade de l'édifice est restée inachevée.

L'intérieur a conservé tout le caractère de sa très-ancienne origine. Il est vaste, d'un aspect majestueux, d'une grande sobriété d'ornements; mais lourd, en raison du peu d'élévation de ses trois nefs, et des proportions massives des piliers et des arcs qui les séparent. Une curieuse particularité ajoute à l'aspect intérieur de l'église : ce sont de très-anciennes tapisseries de l'école italienne, qui enveloppent les piliers, et forment ainsi, dans les solennités religieuses, une décoration d'un grand intérêt. Le transsept, deux fois plus élevé que le reste de l'église, est d'un bel effet; il est éclairé par des vitraux peints en 1574. On remarque surtout, parmi les décorations intérieures : le retable de la *capilla Mayor*, sculpté en albâtre, ou marbre de Catalogne, et représentant des scènes de la vie du Christ et le martyre de sainte Thècle, patronne de Tarragone. La fête de la sainte, célébrée le 23 septembre, offre un spectacle très-intéressant pour l'étranger. On signale encore le tombeau et la statue en marbre de l'archevêque don Juan d'Aragon, dans la *capilla Mayor*, du côté de l'épître; la *silleria* du chœur, sculptée dans le style gothique, en chêne de Flandre; dans les chapelles latérales, le baptistère, magnifique bassin de marbre de 3 mèt. de longueur sur 1 mèt. 60 c. de large et 80 centimèt. de profondeur, trouvé dans les ruines du palais d'Auguste; le tombeau du cardinal Gaspar de

Cervantès; les marbres de la chapelle de sainte Thècle; le tombeau de l'archevêque Juan Tarès; le retable et le tabernacle de la chapelle *del Sacramento*. Le cloître, comparativement à l'église, offre une grande légèreté et une élégance achevée; la voûte est ogivale; les arcades extérieures sont semi-circulaires, soutenues chacune par deux colonnettes dégagées, et comprises, trois par trois, dans un plus grand arc de style gothique. Les chapiteaux des colonnettes et des gros piliers sont tous richement sculptés et décorés.

La chapelle du *Corpus Christi*, placée à l'un des angles du cloître, possède un coffre de bois dans lequel on conserve le corps parfaitement momifié du roi d'Aragon don Jaime I[er] *el Conquistador*. D'autres coffres, également déposés dans cette chapelle, ont reçu les restes de la femme de don Jaime et de plusieurs autres rois ou princes d'Aragon, apportés des ruines du célèbre couvent de *Poblet*, où ils avaient été inhumés. (*V. Montblanch*, R. 17.)

Tarragone renfermait de beaux monuments élevés au temps de sa puissance; les restes peu nombreux qui subsistent, ceux qui ont été employés dans les constructions modernes, ceux qu'on découvre encore lorsqu'on fouille le sol, donnent une idée de cette grandeur déchue. Mais il ne subsiste rien du Capitole, aujourd'hui remplacé par le palais archiépiscopal; des temples, dont les débris et les marbres sculptés sont enfouis sous le sol et sous des rues bâties à la seconde époque de la ville; du Forum, dont la place est seulement indiquée par quelques salles souterraines, utilisées dans les constructions de la calle de la Merceria; de l'amphithéâtre, qui était voisin de la mer; ni du théâtre, dont on ignore l'emplacement. Le palais d'Auguste n'est plus représenté que par une grosse tour, le *torreon de Pilatos*, où a été placée la prison. On retrouve quelques vestiges des voûtes inférieures du Cirque, au milieu des maisons voisines du boulevard de Carlos V, et quelques bains ont été découverts dans le voisinage du port. Un musée archéologique très-remarquable a reçu un nombre considérable de souvenirs de la grande époque de Tarragone.

L'œuvre la plus remarquable de l'ancienne Tarragone, c'est son aqueduc, sans emploi aujourd'hui, mais qui subsiste en grande partie. Il prenait les eaux du *rio Gaya*, à 8 kil. à l'E. de la ville, et les conduisait, par de belles galeries souterraines, jusqu'à une vallée profonde, voisine de la route de Valls. Là existe encore, entre deux collines, le magnifique pont de *las Ferreras*, présentant deux lignes d'arcades superposées. Les arcades inférieures, dans le fond de la vallée, sont au nombre de onze, formées par des piliers à peu près pyramidaux, ayant 3 mèt. 30 c. d'épaisseur à la base, et seulement 1 mèt. 60 c. à la naissance des arcs; l'ouverture de ceux-ci est de 6 mèt. 30 c. La ligne supérieure, qui réunit les deux collines, comprend 25 arcades élevées sur piliers droits et d'ouverture égale à celle des arcades inférieures. Toute cette construction, faite en belles assises posées à sec, sans aucun mortier, et taillées en bossage, est dans un état de conservation parfaite, et on n'aperçoit quelques brèches que vers le milieu du couronnement. Au-delà de ce pont monumental, la conduite a disparu. On retrouve une galerie souterraine d'une certaine étendue auprès du chemin *del Angel;* mais on ne sait plus même comment l'eau était reçue et distribuée dans la ville.

Longtemps oubliée pendant toute la période chrétienne qui succéda à la domination des Maures, Tarragone, en 1660, prit parti dans le soulèvement de toute la Catalogne contre les ministres de Philippe IV, mais ne sut pas résister à l'armée qui vint l'assiéger. Plus tard, après la mort de Charles II, elle se donna

à l'archiduc Charles d'Autriche, et ne rentra sous le pouvoir de Philippe V qu'avec le reste de la principauté, lors du traité du 14 mars 1713.

Lors de l'occupation française, au commencement de ce siècle, le général Suchet vint assiéger Tarragone; la tranchée fut ouverte le 21 mai 1811. La place ne succomba que le 29 juin, après une résistance des plus opiniâtres.

De Tarragone à Reus, Montblanch et Lerida, R. 17. — A Valence, R. 24.

ROUTE 15.

DE TARRAGONE A LERIDA.

Chemin de fer. — 88 kil.

Cette ligne, une fois terminée, sera le moyen de communication le plus court entre Tarragone et Madrid, par Lerida et Saragosse. La distance totale est de 612 kil. Par Valence et Almansa, elle est de 765 kil.

La gare de départ est placée au S.-E. de Tarragone. La voie traverse la rivière de *Francoli,* puis le *Boetla,* et parcourt une grande plaine, suivant à peu près parallèlement la route de Tarragone à Tortosa jusqu'à

9 kil. *Villaseca,* v. de 700 hab.

16 kil. **Reus**, V. de 7,000 hab., ancienne place forte, dont les vieilles murailles ont complètement disparu pour faire place à un beau quartier neuf, nommé *el Arrabal.* La ville, située dans une plaine en pente douce, au pied de la chaîne de montagnes qui limitent à l'O. le *Campo* de Tarragone, est partagée en deux parties: la vieille ville et la ville moderne. Celle-ci se distingue par de belles maisons et par des rues bien alignées.

On remarque parmi les édifices de Reus : la maison de ville; plusieurs couvents, l'un, entre autres, qui a appartenu aux franciscains, et dans lequel sont installées aujourd'hui les écoles publiques; l'église paroissiale, que surmonte une tour hexagone, de style gothique, de 66 mèt. de hauteur, du sommet de laquelle on jouit d'une vue magnifique sur la campagne et sur la mer.

L'agriculture occupe, à Reus, un grand nombre de bras; mais l'industrie manufacturière y joue un rôle encore plus important. On compte dans la ville 5 à 6,000 métiers particuliers à tisser le coton, le fil et la soie, et une centaine de grandes fabriques mues par la vapeur. L'une d'elles occupe 600 ouvriers.

23 kil. *La Selva,* V. de 3,900 hab., située au milieu des hauteurs qui bornent le Campo de Tarragone.

29 kil. *Alcover* (2,800 hab.), sur le versant occidental de ces montagnes.

34 kil. *Plana.*

37 kil. *La Riba* (1,600 hab.), avec des fabriques de tissus de coton.

39 kil. *Vilavert.*

44 kil. **Montblanch,** V. de 4,700 hab.; dans une plaine fertile, arrosée par le Francoli; elle est encore entourée de vieilles murailles assez curieuses, percées de quatre portes et flanquées de tours. Montblanch, assez important autrefois, est aujourd'hui une pauvre ville sans intérêt et sans industrie; la campagne qui l'entoure est agréable, mais peu productive. On visite, à 10 kil. de la ville, à l'entrée d'une jolie vallée nommée la *conca de Barbera*, les ruines d'un célèbre couvent de l'ordre de Cîteaux, le *Monasterio de Poblet*, fondé par Ramon Bérenger, au xve s. Les rois d'Aragon l'avaient choisi pour leur sépulture, et leurs corps en ont été exhumés pour être déposés dans la chapelle du *Corpus Christi* de Tarragone. L'abbaye de Poblet, détruite par la guerre civile, était un édifice considérable, entouré de murs d'un développement de 1,800 mèt., avec une simple porte fortifiée ouvrant à l'O. L'église, les cloîtres, la salle capitulaire, la bi-

bliothèque, étaient de remarquables modèles de l'architecture gothique, décorés avec une grande richesse. Les ruines et les parties qui subsistent méritent encore une grande attention.

A partir de Montblanch, la voie franchit la haute chaîne de la *Sierra de Pradès*, suivant à peu près la même direction que l'ancienne route de terre, par *Espluga*, 50 kil.; *Vimbodi*, 55 kil.; *Terres*, *Vinaixa*, 63 kil.; *Floresta*, 74 kil.; *las Borjas de Urgel*, 79 kil.; puis *Juneda*, *Rocheza*, *Puigvert*.

Ces localités, qui sont sans intérêt, forment les stations de la voie de fer jusqu'à

88 kil. **Lerida.** (Voir R. 13, E, p. 237.)

ROUTE 16.

DE MARTORELL A IGUALADA.

Chemin de fer. — 27 kil.

Martorell (*V.* R. 14, p. 243).

Une ligne projetée, dite de *Martorell* à *Igualada*, empruntera la ligne de Barcelone à Tarragone jusqu'à *Gelida* (6 kil.), et se séparera de cette ligne près de San Saturnino, se dirigeant au N.-O. par *Monistrol de Noya*, *Vador*, *Capellades* et *Pobla*. Elle contribuera à donner de l'essor à des industries installées dans ces localités, et particulièrement à une vingtaine de fabriques de papier existant à Capellades.

27 kil. **Igualada,** 12,000 hab. Cette ville est située dans une petite vallée à peu près inculte, parcourue dans sa longueur par la route de Barcelone à Lerida et par deux torrents, l'*Odeña* et l'*Espel*. Igualada a plus particulièrement un intérêt industriel, et on y rencontre des fabriques de draps et d'étoffes de laine. Il y a lieu de prévoir que cette ligne de fer sera prolongée vers *Cervera*, où elle rencontrerait la longue ligne de Barcelone à Saragosse, multipliant ainsi les communications au profit des industries de la Catalogne.

Igualada est aussi en communication par la station de *San Guim* (12 kil. V. p. 234) avec le chemin de fer de Barcelone à Saragosse (R. 13, E).

ROUTE 17.

DE BARCELONE A SAN JUAN DE LAS ABADESAS,

PAR GRANOLLERS.

Chemin de fer. — 99 kil.

On prend le chemin de fer à Barcelone jusqu'à *Granollers* (29 kil.), par les stations de Clot, Horta, San Andrès, Santa Coloma, Moncada, Mollet et Montmelo.

A Granollers s'embranche une ligne de fer en exploitation jusqu'à Vich, par la vallée du Besos, et qui emprunte ensuite la vallée du Ter, et la remonte dans la direction de Ripoll, et jusqu'à San Juan de las Abadesas, pour servir à l'exploitation du riche bassin houiller et des nombreux gisements de minerai de fer qui entourent cette dernière localité.

En quittant Granollers, la route vient suivre la vallée du Besos, dans la direction du N., traversant l'extrémité supérieure de la riche campagne du Vallès, jusqu'à

38 kil. *La Garriga*, bourg de 1,500 hab., situé dans une plaine, à l'entrée de la vallée du Congost, formée par des contreforts du Monseny. La voie rencontre le ham. de *Figuero*, *Ayguafreda*, v. de 350 hab., et

53 kil. *Centellas*, bourg de 1,500 hab., situé au fond d'une vallée, à la base d'une haute montagne et à l'entrée de gorges sauvages, d'un aspect pittoresque. Centellas, qui est assez mal bâti, possède une jolie église

d'architecture corinthienne, surmontée d'une tour de 40 mèt. d'élévation; on y remarque des peintures sur bois de quelque mérite. Les comtes de Centellas s'y étaient construit, au commencement du XVIIIe siècle, un palais qui est resté inachevé, et qui est d'ailleurs d'assez mauvais goût. La voie s'engage au milieu des collines, et rencontre, dans un étroit défilé,

59 kil., *Balenya*, v. de 700 hab.; puis *Tona et Collsuspina*, deux v. réunis, de 1,760 hab., point militaire important, à l'entrée de la plaine de Vich, au pied des montagnes qui limitent cette plaine du côté du S.-O. Les fromages de Collsuspina sont très-renommés.

69 kil. **Vich**, V. de 13,000 hab., chef-lieu d'un district judiciaire et siège d'un évêché, l'un des plus anciens de la Catalogne. La ville est située sur un terrain inégal; ses rues sont étroites, tortueuses et mal pavées. Les maisons, construites en pierre, ont une assez bonne apparence. Un vaste espace, nommé la Rambla, sépare l'ancienne ville, encore entourée de fragments de murs, de la partie la plus moderne. La *plaza Mayor*, qui occupe le centre de celle-ci, est de forme irrégulière trapézoïde, entourée de maisons anciennes garnies de balcons en fer, et formant toutes, au rez-de-chaussée, des galeries où se tiennent les marchands et le marché quotidien. La cathédrale de Vich est un bel édifice fondé, vers 1040, sur les ruines d'un premier temple chrétien, et qui a été reconstruit sur un plan moderne en 1803. La façade, qui occupe un espace de 56 mèt. en largeur, est ornée de six statues colossales de saints, en pierre. Trois portes donnent entrée dans l'église, dont l'intérieur, d'architecture corinthienne, est partagé en trois nefs. Le sanctuaire, fermé par une belle grille en fer doré, possède un maître-autel fort ancien de style gothique, construit en marbre blanc, d'une grande finesse, et représentant, en haut-relief, des scènes de la vie de l'apôtre saint Pierre. Derrière l'autel, des vitrines renfermant un grand nombre de précieuses reliques, parmi lesquelles on signale un pied de sainte Scolastique et un morceau de la vraie Croix. Le cloître date du courant du XIVe s.; il est construit en pierres grises, dans un style gothique très-riche, et d'une grande légèreté; chaque côté est partagé en cinq grands arcs de forme ogivale, dont la partie supérieure est remplie par des découpures à jour, taillées dans la pierre et variées pour chaque arc. Vich compte encore plusieurs édifices religieux, parmi lesquels on cite la chapelle de Santa Eulalia de Merida, l'église d'un ancien couvent de Dominicains et celle du couvent de religieuses de Santa Clara. Une jolie promenade, plantée sur une partie de la Rambla, est le lieu préféré de réunion des habitants pendant les soirées d'été.

Vich fut occupé par les Français en 1810. Le général don Henri O'Donnell, à la tête de 14,000 hommes, tenta de les en déloger, et fut repoussé, le 19 février, avec une perte assez considérable.

De nombreux chemins mettent Vich en communication ave Hostalrich, Girone, Urgel, Manresa, et avec les Pyrénées, par Puigcerda ou par Camprodon. Deux ou trois sont carrossables et en mauvais état; les autres ne sont que des chemins muletiers, souvent de difficile accès.

En quitant Vich, on remonte la vallée du Ter, laissant à gauche le v. de *Gurb* (900 hab.), dominé par une haute montagne, au sommet de laquelle se trouvent encore les vestiges d'un vieux château; puis *Vespella* (150 hab.). On passe à : (5 kil. et 1/2) *Santa Cecilia de Voltreja*, 250 hab.; (5 kil. et 1/2) *San Esteban de Viñolas*, 200 hab., sur la rive dr. du Ter, et au hameau de *Montesquiu*, pour arriver à

88 kil. **Ripoll**, petite V. de 2,400

hab., située au confluent du *Ter* et du *Frazer*, autrefois connue comme fabrique d'armes, et qui doit une autre renommée aux désastres dont elle a été victime pendant les dernières guerres civiles. Ripoll a été entièrement détruite par le feu; aujourd'hui elle renaît de ses cendres, ses maisons se reconstruisent, et elle sera certainement la plus jolie ville de la province de Girone; mais, parmi les ruines faites par l'incendie, on regrettera toujours le célèbre *monastère des Bénédictins*, fondé par le comte Wifredo le Velu, et qui fut le Panthéon des comtes de Barcelone et de ceux de Besalu. La magnificence de son architecture, l'ancienneté des archives qu'il renfermait, en faisaient un monument précieux du moyen âge. La façade mutilée qui subsiste est l'une des pages les plus complètes de l'histoire de l'art. C'est l'agglomération la plus étrange, et de la plus parfaite exécution, d'images humaines et de bêtes fauves, d'anges et de monstres, de personnages royaux et d'êtres fantastiques. Il n'est pas un coin qui ne soit orné; pas une colonne qui ne soit comme enveloppée ou d'écailles, ou d'arabesques, ou de feuillages; pas une surface sur laquelle on n'ait fouillé ou une nielle, ou une grecque, ou un fleuron; pas un angle rentrant dont on n'ait fait une niche pour y placer une statue. Chacun des arcs concentriques du portail est orné d'une façon différente, et les frises représentent des scènes tout entières. L'intérieur laisse voir, au milieu de ses ruines, un modèle de chacune des plus belles époques de l'architecture; tous les siècles, depuis le IXe, ont contribué à la construction et au développement de ce curieux monument. La nef centrale, avec ses voûtes à arêtes appuyées sur de lourdes murailles massives, est du IXe et du Xe s.; le transsept et l'abside semi-circulaire datent du XIe; le XIIe et le XIIIe, le XIVe et le XVe ont couvert les murs de beaux tombeaux et enrichi les chapelles latérales de riches autels de marbre; le XVIe a construit le chœur, dans le style de la décadence gothique. Le cloître comptait cent douze arcs semi-circulaires, formant deux étages de galerie, et soutenus, chacun, par deux colonnettes appariées, à chapiteaux byzantins; les combles en ont été détruits, la continuité des galeries est plusieurs fois interrompue par des ruines; mais on s'arrête encore à admirer ces chapiteaux, dont les ornements sont tous différents. La tour de l'église domine le cloître de sa masse carrée et découronnée.

De Ripoll divergent plusieurs chemins vers la montagne; l'un, au N.-E., monte vers San Juan de las Abadesas et Camprodon;. celui de droite atteint Figueras par Olot et Besalu; celui de gauche conduit à Puigcerda; c'est le plus direct pour se rendre de Barcelone à cette ville.

Le chemin de fer, au-delà de Ripoll, remonte la vallée du *Ter*, au N. On suit la rive droite, sur une partie du parcours, et l'on passe ensuite sur la rive gauche, par un beau pont de pierre, pour entrer à

99 kil. *San Juan de las Abadesas*, bourg de 2,000 hab., dans une très-agréable situation, et comprenant environ 150 maisons formant des rues larges et bien alignées. Au milieu de la place, qui est carrée et entourée d'arceaux, s'élève une belle fontaine. L'importance principale du bourg de San Juan provient d'un gisement considérable de charbon de terre qui se trouve à environ une heure de distance, et qui occupe une étendue de près de 11 kil.; l'exploitation en a été entreprise par une société qui a pris le titre de *Veterano cabeza de hierro* (Vétéran tête de fer), et qui a conçu le projet de chemin de fer, dont l'exécution s'achève en ce moment. Un autre tracé, plus industriel, prendrait la direction d'Olot, Besalu et Figueras, pour aboutir à Rosas.

Il existe auprès de San Juan, sur

la rive gauche du Ter, une source sulfureuse froide, qu'on s'est borné à diriger, à sa sortie, au moyen d'un fragment de canon de fusil.

ROUTE 18.

DE SELGUA A BARBASTRO.

132 kil.

Selgua est une station de la ligne de Barcelone à Saragosse, à 244 kil. de la première de ces villes et à 122 de la seconde.

Le service entre la station de Selgua et Barbastro est fait par des voitures sur rails.

10 kil. **Barbastro,** V. de 7,800 h., chef-lieu d'un district judiciaire, et d'un évêché suffragant de l'archevêché de Saragosse. La partie la plus importante de la ville, ses maisons les plus anciennes et ses principaux édifices occupent le versant supérieur d'une colline; le reste des habitations descend jusqu'à la rive dr. de la petite rivière *Vero*, et sur l'autre rive s'étend un faubourg assez populeux. Trois ponts réunissent ce faubourg à la ville. Barbastro n'a encore rien acquis de l'élégance moderne, et conserve fort peu de souvenirs de ses temps anciens. Ses rues étroites, encaissées et en pente, se transforment en torrents boueux dans les temps de pluie; ses maisons n'offrent que de vieilles façades en briques, et c'est seulement dans les auvents qui les assombrissent qu'on peut retrouver quelque analogie avec les œuvres lambrissées du XVIe s. Il est tout au plus deux habitations qui appellent l'attention du touriste et de l'antiquaire : à l'une, dans la calle del *rio Ancho,* on voit une fenêtre gothique d'un goût délicat, dont les deux arcs, ornés de trèfles, de découpures, de chicorées, se réunissent en cul-de-lampe, et dont tout l'encadrement supérieur est orné d'arabesques. Dans la calle *del Coso*, on retrouve un échantillon de ce style plateresque qui a inspiré la plupart des architectes de Saragosse, dans la façade d'une maison que couronne une galerie formée de colonnes de la Renaissance, avec un balcon à rosaces et un auvent de la première moitié du XVIe s.

Barbastro, qui n'a guère figuré que dans l'histoire ecclésiastique de l'Aragon, n'a, à vrai dire, qu'un édifice, sa cathédrale. Elle s'élève sur l'un des côtés d'une petite place, dont le côté opposé est occupé par le palais épiscopal, édifice sans aucune apparence extérieure.

La façade principale de l'église n'attire nullement l'attention. A côté, s'élève la tour, indépendante du monument, solide construction hexagonale en pierres de taille, surmontée d'une flèche. L'intérieur de l'église est partagé en trois nefs par des colonnes cannelées, élancées et légères, d'où s'élancent de nombreuses nervures qui couvrent la voûte de dessins entre-croisés et de rosaces sculptées ou dorées. L'*altar Mayor* est à trois corps, le premier en albâtre richement sculpté, les deux autres en bois, d'un travail moins complet. Le chœur, occupant la nef centrale, est séparé du maître-autel par une belle grille de fer rehaussée d'ornements en bronze; il est entouré d'une série d'autels, formant chapelles, au-dessus de l'un desquels on remarque une belle peinture de la Purification. L'entablement qui règne en haut de cette clôture régulière est couronné de statuettes de saints d'une très-heureuse exécution. La boiserie du chœur est de très-bon goût.

On cite encore, dans Barbastro, la maison de la mission de Saint-Vincent de Paul, bel édifice où se tient un important établissement d'instruction primaire (*Escuelas Pias*); des couvents, aujourd'hui déserts; un hôpital et une maison de miséri-

corde; un petit théâtre; une *plaza de toros*, où il se donne peu de courses; des jeux de paume très-fréquentés, et, au dehors de la ville, d'agréables promenades et des propriétés particulières entourées de jardins et dignes d'être visitées.

L'industrie y est à peu près nulle, le commerce peu actif; on signale, toutefois, les confiseurs de Barbastro, dont les produits variés et, dit-on, fort exquis, s'exportent dans les villes environnantes.

Indépendamment de l'ancienne route de Saragosse, une autre qui, comme celle-ci, part de la ville haute, conduit à Huesca; une troisième va à Monzon se rattacher à la route de Catalogne; quelques chemins non carrossables et en mauvais état desservent les localités environnantes. L'un de ces derniers, montant, au N. de Barbastro, sur les plateaux qui séparent les deux vallées, du *Cinca* à dr., et du *Vero* à g., conduit à la frontière de France et à la vallée d'Aure. On ne saurait l'entreprendre sans provisions; entre Barbastro et la frontière, on ne trouve absolument rien, sauf du vin fort médiocre.

De Barbastro à Bagnères de Luchon, R. 96 *A*; — à Bagnères de Bigorre, R. 96 *C*.

ROUTE 19.

DE SARAGOSSE A HUESCA.

73 kil.

Saragosse. (*V*. R. 12, p. 174.) Par le chemin de fer, et en suivant le tracé que nous avons indiqué (p. 240), on s'arrête à *Tardienta*, 25 kil. de Saragosse (314 de Barcelone), station affectée au service de la ville de Huesca. Il existe une petite voie de fer, de Tardienta à Huesca, avec trois trains par jour, correspondant avec les trains de Saragosse et de Barcelone.

On paye 11 réaux 40 en 1re cl.; 8 réaux 60, en 2e; 5 réaux 42, en 3e. Le trajet se fait en 42 minutes.

Il y a une station intermédiaire, à 12 kil., à *Vicien*, hameau de 250 habitants.

73 kil. **Huesca**, V. de 10,100 hab., chef-lieu de l'une des trois provinces formées de l'ancien royaume d'Aragon, résidence d'un gouverneur civil, d'un commandant militaire, siège d'un diocèse qui s'étendait sur 162 paroisses. La ville occupe, au milieu d'une belle plaine de plus de 30 kil. d'étendue, nommée *la Haya* de Huesca, une petite éminence d'environ 60 mèt. d'élévation, sur les pentes de laquelle elle se développe en amphithéâtre. Vieille cité romaine, elle fut ensuite, pendant un temps, le siège du pouvoir des rois arabes, et plus tard la capitale des rois d'Aragon. Elle n'a rien perdu du caractère de cette époque; le temps y a sans doute effacé bien des souvenirs, mais aucun monument moderne n'est venu en détruire le curieux aspect. La plus ancienne partie de la ville occupe le sommet de la colline; elle était entourée de murs flanqués de 99 tours, dont quelques-unes seulement ont survécu. La ville moyen âge s'est groupée autour de l'antique noyau; les portes ont à peu près disparu; les murs se sont découronnés, et une enceinte bâtie partie en pierre, partie en terre, enveloppe cet ensemble homogène. Huesca compte environ 1,250 maisons; les rues, celles du centre surtout, sont étroites et tortueuses, inégales, mais toutes pavées et proprement tenues. La principale de ces rues, et la plus régulière, porte, comme celle de Saragosse, le nom de Coso, c'est la plus animée: on y trouve quelques magasins, des approvisionnements de toute nature; c'est aussi le rendez-vous de la population et la promenade préférée pendant les premières heures des

soirées d'été. Sur sa vaste place de figure rectangulaire, qui occupe la partie la plus élevée de la ville, on voit s'élever, au N., la belle façade gothique de la cathédrale, flanquée d'un clocher octogone, à base carrée. En face se trouve l'hôtel de ville (*Casas consistoriales*), avec ses tourelles d'aspect sévère et sa toiture en auvent, historiée dans le goût du XVIe s. Le palais épiscopal occupe tout le côté O. et une partie du côté N., n'offrant dans ce développement qu'une galerie d'une grande simplicité.

La cathédrale tient la place où fut élevée la primitive église chrétienne, transformée plus tard, par les Arabes, en une mosquée qui passa longtemps pour la plus belle d'Espagne. Les chrétiens reprirent Huesca en 1096, et, deux siècles plus tard, le vieux temple tombant en ruines, on s'occupa de le réédifier dans la forme magnifique qu'il présente aujourd'hui. Le portail principal se compose de sept arcs décroissants en ogive, dont les creux sont tous remplis de statuettes, et à la base desquels sont placées, de chaque côté, sept belles statues, plus grandes que nature, représentant les apôtres et des martyrs. Ces statues sont couvertes de riches vêtements le jour de la Fête-Dieu. Un fronton triangulaire, dont le milieu est occupé par une rosace à jour, s'élève au-dessus de ce portail; sa pointe est malheureusement coupée par un auvent de lourde construction. L'étage supérieur est de style gothique, mais rétréci, sans aucune apparence, sans élévation, et flanqué de tourelles cannelées dépourvues de style et d'élégance. L'intérieur, en forme de croix, présente une belle nef centrale d'une grande hauteur, coupée par un transsept et accompagnée de nefs latérales basses, étroites et sombres. L'œuvre capitale de cette église est le maître-autel, qui occupe la tête de la croix; on le considère comme le chef-d'œuvre de Damian Florent, et comme l'un des travaux les plus importants de cette nature : c'est l'une des curiosités de l'Aragon. Il est tout en albâtre et représente la Passion du Christ, avec une richesse inouïe d'ornements, de figures, de scènes, dont l'exécution a demandé treize années de la vie du célèbre artiste, de 1520 à 1533.

Le chœur occupe le centre de la grande nef; la *silleria,* qui date du règne de Philippe II, en est élégante et habilement exécutée. Les archives de la cathédrale occupent une vaste pièce au-dessus de la sacristie, et sont au nombre des plus riches en documents anciens.

L'ancien palais des rois d'Aragon est devenu l'Université de Huesca; il n'a d'autre intérêt, aujourd'hui, qu'une salle basse voûtée, sans aucun mérite architectural, qu'on ne manque pas néanmoins de signaler au visiteur. On la nomme la *campana del rey monje* (la cloche du roi-moine). Don Ramiro II, arraché malgré lui du couvent de San Ponce de Tomeras, pour être placé sur le trône d'Aragon où l'appelait sa naissance, était victime des insolences d'une orgueilleuse aristocratie; il alla consulter le vénérable abbé de son ancien monastère, qui lui fit cette même réponse que Thrasybule de Milet avait faite au tyran de Corinthe, et Tarquin l'Ancien à son fils : il le conduisit dans son jardin, et se mit à abattre les fleurs qui s'élevaient au-dessus des autres. Ramiro convoqua ses magnats, sous prétexte de les consulter sur la fonte d'une cloche qui devait s'entendre dans tout l'Aragon. Chacun d'eux fut introduit isolément au palais, et, en traversant cette salle basse, y trouva le confesseur et le bourreau. Quinze têtes tombèrent ainsi successivement, et, à mesure qu'elles tombaient, le bourreau les plaçait en rond sur le sol. Quand vint Ordaz, le seizième et le plus turbulent des seigneurs aragonais, on lui montra la clef de voûte en lui disant que c'était là que

serait suspendue sa tête en guise de battant à la cloche (1).

On visite, aux environs de Huesca, deux anciens monastères remarquables (la ville en renfermait seize) : l'un est la *Ermita de San Miguel de Foces*, où l'on trouve encore d'anciens tombeaux et des peintures primitives de l'école byzantine ; l'autre, dont les ruines toutes récentes s'aperçoivent à 5 kil. de la ville, au sommet du Monte-Aragon, eut le titre de monastère royal et pour abbés de nombreux personnages de sang illustre. A 22 kil., au N., on signale une belle retenue des eaux de l'Isuela, formée, entre deux montagnes, par un mur colossal, et qu'on nomme le *Pantano de Arguis*.

De Huesca à Panticosa. R. 87.

Il y a un service de voitures de Huesca à Jaca, en correspondance avec le chemin de fer, au prix de 90 r. en berline (coupé) ; 70 r., intérieur ; 50 r., banquette.

ROUTE 20.

DE MADRID A MALPARTIDA

CHEMIN DE FER DU TAGE.

285 kil. Prix : 1re cl., 117 r. 50 ; 2e cl., 88 r. 12 ; 3e cl., 58 r. 76.

Ce chemin s'attache à la fois aux deux grandes stations de Madrid, celle du Nord et celle du Midi. La première ligne part du barrio de Posas, au-dessus de la porte de San Vicente, descend au pied de la montagne du Principe Pio, passe en arrière de la ligne du Nord, décrit une courbe en demi-cercle en coupant l'avenue de la Florida, le Manzanarès, la route de Castille, revient jusqu'en face du Palais royal, traverse la campagne par les *Ventas de Alcorchon* et *Carabanchel*, pour arriver à l'entrée de *Leganès* (16 kil.).

L'autre ligne *part de la station d'Atocha* et est *seule affectée au service des voyageurs*. Elle suit le railway d'Alicante jusqu'au 7e kil., où elle s'éloigne à dr., ayant, aussitôt après l'embranchement, la station de

8 kil. *Villaverde*, 150 h. Après la station, la voie franchit la carretera d'Andalousie, laisse à dr. le v. de Villaverde, et coupe la route de Madrid à Tolède. Plus loin elle décrit à g. une grande courbe pour prendre la direction E.-O. vers

17 kil. *Leganès*, petite V. de 3,000 h., avec une maison de ville et quelques habitations de plaisance. Avant la station, se raccorde la ligne venant du quartier de Posas.

22 kil. *Fuenlabrada*, 2,050 h., à g., v. de cultivateurs. Habitations vastes, mais sans installation. La voie présente un alignement de 6 kil. jusqu'à

27 kil. *Humanès*, 300 hab. ; point culminant de la ligne, 682m 60.

12 kil. *Griñon*, 530 hab., avec un palais appartenant au marquis de Santiago. La station est un peu audelà du v.

42 kil. **Illescas**, 2,000 hab., chef-lieu de partido, dans une grande plaine traversée par la route de Madrid à Tolède. On conserve dans la calle mayor, avec une partie de son ornementation du temps, la maison gothique qu'habita François Ier après sa captivité à Madrid. Église avec une belle tour d'architecture arabe. La station est au S.-E. de la ville. Au delà, la voie laisse à dr. la route de Tolède et le v. de *Yuncos* ; à g. se trouve la station de

47 kil. *Azaña*, 430 hab.

53 kil. *Villaluenga*, 1,000 hab., pauvres maisons en pisé.

61 kil. *Cabañas de la Sagra*, 420 hab., sur la route de Tolède, à 2 kil., avant la station, et à 5 kil. d'*Olias*. Tolède est à 12 kil. au S.

(1) Il existe, dans la littérature moderne espagnole, un remarquable roman historique, de M. Canovas del Castillo, qui porte ce titre : *la Campana del rey monge*.

66 kil. *Bargas*, petite V. de 3,500 hab. dans une vallée plantée d'oliviers, à 3 kil. au S. de la station. A 3 kil. 1/2 de celle-ci la voie franchit le rio *Guadarrama*, sur un beau pont de 178 mèt. de longueur, à 10 kil. de son confluent avec le Tage. Ce pont est formé de 5 travées en treillis de fer, sur piles de 10 mèt. de haut en briques avec taillants en granit. On le considère comme un modèle de goût et de solidité.

75 kil. *Villamiel*, 650 hab., à 2 kil. à dr. de la station.

82 kil. *Rielves*, 300 hab., sur la route de Tolède à Talavera.

89 kil. *Torrijos*, V. de 1,900 hab., à dr. de la voie. Ancienne V. forte, conservant encore deux portes et des vestiges de ses murailles. Sur la place s'élève l'ancien palais des comtes d'Altamira, dont on attribue la construction à Juan de Herrera. Belle église collégiale. Torrijos avait autrefois un alcazar royal qui fut habité par don Pedro de Castille, lorsqu'il avait Tolède pour capitale. — A g. de la voie, *Gerindote;* plus loin *Carmena*, un peu avant la station de

101 kil. *Santa Olalla*, 1,050 hab., à 6 kil 1/2 au N. de la station, au fond de la jolie vallée de *Sarren*.

107 kil. *Erustes*, 150 hab.

114 kil. *Illan* et *Cebolla*. Station desservant les deux v. de *Illan de Vacas*, 80 hab., à dr., dans une plaine, et à g., à 2 kil., *Cebolla*, bourg de 1,500 hab., dans une jolie position, entre deux collines, au milieu de la riante vallée du rio *Sandesa*, qui va se jeter dans le Tage, 2 kil. au S.-E., à g. de la station d'Illan, la voie suit une autre vallée : celle de *Martin Vela* qui aboutit également au Tage. — La voie décrit une grande courbe de l'E. à l'O. pour éviter la colline de *Monte Aragon* et se rapprocher du Tage.

122 kil. *Monte Aragon*. Station à 2 kil. du v., sur la rive dr. du Tage, dont elle est séparée par un chemin allant de Cebolla à Talavera. Monte Aragon, entouré de vignes, a 500 h. — Sur l'autre rive du Tage, en vue de la station, se trouve *Puebla nueva*. En arrière de Monte Aragon, on aperçoit *Lucillos*, 700 hab. — La voie suit un alignement de 7 kil., ayant à g. le cours du Tage et passe à niveau de la route d'Estremadure. Plus loin elle franchit l'*Alberche*, sur un pont de 329 mèt. de longueur en pierre de taille et en brique, de 15 arches surbaissées, ayant chacune 17 mèt., et 8 mèt. sous clé. Au delà une belle courbe rapproche la voie de la ville de Talavera.

138 kil. **Talavera de la Reina**, la station est au N.-E. — V. de 7,650 h., située dans une charmante petite plaine fertilisée par le Tage, sur lequel est jeté un pont immense en pitoyable état, long de 400 mèt. et composé de 35 arches. Le Tage est bordé de magnifiques jardins et fait mouvoir quelques usines. — Anciennes murailles en partie ruinées; rues tortueuses, étroites, mal pavées. L'église collégiale (*Santa Maria la Mayor*) est gothique et à trois nefs, mais sans grâce et sans aucune élégance d'ornement. L'église des Dominicains, avec trois mausolées, est d'une belle exécution. On doit voir encore les églises des Augustins Déchaussés et des Hiéronymites.

Des routes ou des chemins conduisent de Talavera à Tolède (*V.* R. 110), à Avila, à Guadalupe, par Puente del Arzobispo, où l'on passe le Tage.

Au sortir de Talavera, on laisse le Tage à une assez grande distance sur la g. Belle plaine bien cultivée. On n'y rencontre, pendant un parcours de 15 kil., que le village de *Torralba*, 310 hab. à g., entre la voie et le Tage.

153 kil. *La Calera*, petite V. de 2,600 hab., à 1 kil. à g. entre la station et le Tage.

166 kil. *Alcañizo*, 430 hab., à g., dans une petite plaine.

173 kil. *Oropesa*, 1,800 hab. Le bourg qui précède la station occupe

une hauteur, à g. de la voie. Vieille cité encore entourée de murs, mal bâtie, dominée par un vieux château. A g. *la Gartera, Herreruela*, et la route d'Estremadure, qui entre 9 kil. plus loin dans la province de Caceres (Estremadure).

183 kil. *La Calzada de Oropesa*, 1,924 hab., tout auprès de la limite de la province de Caceres.

204 kil. *Navalmoral de la Mata*, 3,000 hab.; quelques édifices d'une certaine apparence.

215 kil. *Casatejada*, 1,250 hab., dans une grande plaine à g. Un peu plus loin, à dr., *Toril*, puis à g., à 13 kil., *Almaraz* (700 h.), non loin du Tage, que la route d'Estremadure traverse sur l'un des ponts célèbres de l'Espagne. Ce pont fut construit vers le milieu du XVIe s.; il est d'une beauté et d'une solidité qui le font comparer aux meilleurs ouvrages des Romains. Appuyé des deux extrémités sur des rochers, il se compose de deux arches portées par trois piles énormes pareilles à des tours. Dans son ensemble ce pont a 100 mèt. de long, 51 mèt. d'élévation maxima et 7 mèt. de largeur.

La voie décrivant une grande courbe dans la direction du N.-O., accompagne à g. le ruisseau le *Porquerizos*, jusqu'à la rencontre du rio *Tietar*, que la voie franchit sur un pont en briques de 11 arches, ayant chacune 14 mèt. d'ouverture. 12 kil. plus loin, la ligne s'arrête au bord de l'*Arroyo grande*, à 4 kil. au S. de *Malpartida*, où elle attend la détermination de la direction à suivre vers le Portugal.

235 kil. *Malpartida de Plasencia*, 2,300 hab., petite V. mal bâtie, à rues irrégulières et peu praticables. L'église est vaste et présente une façade d'un bel effet. La ville de *Plasencia*, capitale de province (R. 71) est sur une colline à 6 kil. à l'O. de Malpartida. Une côte très-rude conduit jusqu'à cette ville.

La prolongation au-delà de Malpartida, suivant une ligne à peu près droite de l'E. à l'O., rencontre *Galisteo*, *Coria* et *Casas de don Gomès*, et ira franchir la frontière auprès de la ville portugaise de *Monfortinho*, où elle se soudera à une ligne détachée de la ligne de Badajoz à Lisbonne, à la station d'Abrantès, et remontant le cours du Tage.

ROUTE 21.

DE MADRID A TOLÈDE

Chemin de fer. — 90 kil. — Prix: 1re cl. 45 r.; 2e cl. 34 r. 88; 3e classe 21 r. 38. Deux départs par jour, le matin et le soir. Trajet en 3 h. 15. *Omnibus* au bureau central, calle de Alcala, 3, partant 3/4 d'heure avant le départ du train, et le tramvia du Pacifico à la Puerta del Sol. Le train fait le service des lignes d'Alicante et d'Andalousie. *On change de voitures pour Tolède, à Castillejo.*

La voie de fer, en quittant Madrid, décrit plusieurs grandes courbes à travers une campagne qui a pris en peu d'années, grâce à cette viabilité nouvelle, un aspect riant et animé. Des habitations y ont surgi sur divers points, et il s'y est installé des guinguettes où les Madrilègnes viennent le dimanche pendant la belle saison. Madrid reste en vue, en arrière du train, pendant un temps assez prolongé, et se présente à plusieurs reprises sous un aspect majestueux. Ses habitations s'échelonnent, et au milieu d'elles se dessinent les masses plus imposantes de l'hôpital général, de l'hôtel des Invalides et, tout au-dessus de celui-ci, la coupole et le temple grec de l'Observatoire royal. On coupe quelques collines, et on aperçoit des champs entiers plantés d'une espèce de jonc, nommée *retama*, que les boulangers mettent dans le four avec le combustible pour donner de la couleur au pain. On traverse le rio *Abroñigal*, puis le canal du *Manzanarès*, puis enfin le Manzanarès lui-même, dont le cours est bordé d'arbres. — Au kil. 7, après les ateliers

de la Compagnie, on laisse à droite la ligne du Tage (R. 20), qui accompagne un instant la voie, puis décrit une courbe dans la campagne de Villaverde.

14 kil. **Getafé**, petite V. de 3,454 hab., à 500 mèt. de la station à dr. au milieu d'une vaste plaine. Getafé possède un hôpital, un collège d'*Escolapios* ou pères de la doctrine chrétienne, dont le programme d'enseignement s'étend à l'instruction primaire et à l'instruction secondaire. Ce collège est vaste; il reçoit une centaine de pensionnaires, et près de 200 élèves externes. L'église paroissiale, dédiée à santa Maria Magdelena, est un beau vaisseau à trois nefs, intérieurement décoré avec goût. Elle renferme quelques bonnes peintures de Claudio Coëllo. Chaque année, le jour de l'Ascension, une procession, à laquelle accourent tous les fidèles des environs, part de la paroisse de Getafé, traverse la voie de fer, et se rend, à 2 kil. au-delà, à une jolie chapelle qui couronne, à gauche, le sommet d'une colline isolée. Cette colline, au pied de laquelle la voie décrit une grande courbe de 2 kil. de rayon, et qu'on nomme *el cerro de los Angeles*, est vulgairement surnommée *el Punto;* c'est, dit-on, le point central de l'Espagne. La chapelle, à laquelle on arrive par un chemin en pente douce, possède une précieuse image de la Vierge qu'on transporte en grande pompe à Getafé, et qui y reste exposée jusqu'à la Pentecôte. L'affluence des visiteurs est très-grande. Après la Pentecôte, on retourne processionnellement à la chapelle pour y réintégrer la sainte image.

Le territoire, entre la station de Gétafé et la suivante, est aride et peu productif; on n'aperçoit guère, pendant le trajet, que des carrières à plâtre dont l'exploitation se fait par la station de

17 kil. *Santa Paula.*

21 kil. *Pinto,* petite V. de 2,000 hab., située à la gauche de la voie. Celle-ci étant en remblai, on domine la ville et on peut la voir tout entière. Tout auprès sont les jardins d'un couvent délabré, encore habité par une douzaine de religieuses. Au-delà, au milieu des habitations, s'élève une vieille tour, ancien château féodal qui appartenait, en 1746, à don Rodrigo de Mendoza. Philippe II y fit enfermer la princesse d'Eboli. Les abords de la station sont occupés par plusieurs établissements industriels, notamment par la fabrique de chocolats de la Compagnie coloniale, autour de laquelle s'étendent de jolis jardins plantés d'arbres à fruits. Au-delà de Pinto, on croise à niveau l'ancienne grande route d'Aranjuez et de Valence. On rencontre quelques vignobles. Ils ont dans le pays une certaine notoriété, non par les mérites de leurs produits, mais parce que le public madrilègne dit habituellement d'un homme ivre, qu'il est « entre Pinto et Valdemoro ».

27 kil. *Valdemoro*, petite V. de 2,250 hab., à 500 mèt. à droite de la station, Le pays est plat, sans arbres; la ville est assez mal bâtie, en terre et en plâtre, par couches alternées. On y aperçoit les deux hautes cheminées d'une fabrique de faïence et d'une fabrique de savon, et le clocher d'une église sans intérêt. Valdemoro possède un établissement digne d'une visite, c'est un collège d'enfants de troupe (*guardias jovenes*) de la garde civile espagnole. La contrée continue à être aride et découverte jusqu'aux approches de

34 kil. *Ciempozuelos,* bourg de 2600 hab., situé sur une petite colline. Le terrain qui l'environne, dans un rayon limité, est fertilisé par les eaux détournées de la rivière *Jarama*. Le bourg est éloigné de la station et peu en vue. On en aperçoit l'église de construction moderne, surmontée d'une tour carrée. Nous avons lieu de croire que le nom de Ciempozuelos lui vient des nombreux sondages qui ont été pratiqués dans tout le territoire pour l'exploitation des bancs de sel qui s'y rencontrent. Cette exploitation

TOLÈDE

Itineraire de l'Espagne par G. DE LAVIGNE. HACHETTE & Cie Editeurs, Paris

LÉGENDE.

1	*Cathédrale*	C 2
2	*S. Agustin*	C 1
3	*Inquisicion (Couvent)*	B 2
4	*Sta Isabel*	C 2
5	*S. Juan de los Reyes (S. Martin)*	A 2
6	*S. Justo y Pastor*	C 2
7	*Sta Justa y Rufina*	C 1
8	*Sta Léocadia*	B 1
9	*S. Marcos (Muzarabe)*	BC 2
10	*Sta Maria la Blanca (ex Couvent)*	B 2
11	*S. Nicolas*	C 1
12	*S. Pedro martir (Maternidad)*	B 2
13	*Santiago Apostol*	BC 1
14	*Palais Archiepiscopal*	C 2
15	*Séminaire*	C 3
16	*El Transito Synagogue*	B 2
17	*Hopital Sta Cruz*	CD 1
18	*id. Santiago*	D 2
19	*Alcazar*	D 2
20	*Ayuntamiento*	C 2
21	*Bibliothèque provinciale*	A 2
22	*Casa del Nuncio*	B 1
23	*Collegio militar*	D 1
24	*Corral (Palais) de Don Diego*	C 1
25	*Quartier d'Infanterie (ex Couvent)*	D 1
26	*Plaza del Ayuntamiento*	C 2
27	*id. de Zocodover*	C 1
28	*id. de S. Vicente*	C 1

Dessiné par Augte Thiollet

Gravé par Erhard.

Mètres.

0 100 200 300 400 500 1000

est considérable; mais en revanche on ne trouve pas d'autre eau potable que celle qui sert aux irrigations. La campagne, qui se développe à gauche de la voie, présente une jolie vallée plantée et richement cultivée, parcourue par le Jarama. Dans le fond, au pied de collines incultes, on aperçoit le village de *Bayona*, qui est le centre de plusieurs exploitations considérables de sel de soude, pratiquées en galeries sous les collines. A droite de la voie se trouvent une exploitation semblable, *las salinas*, appartenant au patrimoine royal, puis d'immenses prairies dépendant également du patrimoine, et dans lesquelles on élève des troupes de juments et de taureaux. On traverse successivement les deux lits du Jarama; à gauche on aperçoit un beau pont moderne de 24 arches sur lequel passe la route de terre, et, deux kilomètres plus loin, on franchit, sur un pont en tôle, le Tage, dont les eaux jaunes et bourbeuses démentent la poétique réputation du fleuve. Il forme comme une séparation entre la plaine, à peu près inculte, que la voie a parcourue depuis Madrid, et la contrée riche et fertile qui entoure

49 kil. **Aranjuez** (altitude 489 mèt.), arrêt 8 min. BUFFET : V. ci-dessus p. 97, pour la description d'Aranjuez.

En quittant Aranjuez, on remarque, à dr., des chantiers de bois de charpente venus, par flottage, des forêts qui avoisinent le cours supérieur du Tage. A g. on aperçoit de vastes jardins qui ont appartenu au maréchal Narvaez, une propriété à M. de La Gandara, et un joli pavillon entouré de jardins et de cultures, dépendant du domaine royal. Ce domaine est vaste, et la voie le traverse sur une grande étendue. Sur la g., à la suite d'une belle plantation d'oliviers qui en fait partie, on aperçoit, sur une colline, un bâtiment considérable occupé par une école d'agriculture. La voie circule au milieu de beaux ombrages et de petites collines couvertes de plantations, A droite règne la riche vallée du Tage, limitée par des hauteurs sur le penchant desquelles on aperçoit *Añover dal Tajo* (*V.* ci-après). On peut aussi, dans les beaux jours, découvrir Tolède, dans la direction du S.-O.

64 kil. *Castillejo*. **Changement de train** pour la ligne de Tolède.

La voie débouche, en quittant Castillejo, dans la vallée du Tage; on suit la rive g. de ce fleuve au centre de plaines considérables, et d'un riche territoire formé par les alluvions du fleuve, mais malheureusement sans culture. Toute cette vallée, jusqu'aux approches de Tolède, appartient au patrimoine royal. Une ligne droite de hauteurs la limite au-delà de la rive dr. Le versant, très-cultivé, qui fait face à la station, dépend du village d'*Añover del Tajo*, qui couronne la hauteur. Ce village produit d'excellents légumes, et surtout des melons, considérés comme les meilleurs de toute la Castille. Il n'existe sur le parcours entre Castillejo et Tolède que la station d'*Algodor* (12 kil.), qui prend son nom d'un ruisseau affluent du Tage.

90 kil. **Tolède.** — (Altitude de la voie, 509 mèt.; altitude de la ville, 568 mèt.). La station d'arrivée est en bas de Tolède, au pied du beau pont d'Alcantara; des omnibus, au prix de 2 réaux par personne et 1 réal par colis, transportent les voyageurs de la station au bureau central de la calle Ancha.

Tolède est un trésor de vieux souvenirs et d'architecture, un bijou historique, un chaton enchâssé dans un roc de granit, séparé du reste de l'Espagne par une profonde déchirure au fond de laquelle gronde et bondit le Tage.

Il faudrait une année pour étudier Tolède, jour par jour, dans ce dédale inouï de ruelles tortueuses escarpées et montueuses, un peu semblables à ces sillons que tracent les vers dans le vieux bois. C'est la plus étrange

confusion de maisons entassées, accumulées; tour de force de construction, sur sept collines comme celles de Rome, groupées dans un espace réduit. Dans ce curieux tohu-bohu de granit et de briques, de charpente et de fer, il y a des merveilles d'architecture venant des Goths, des Juifs et des Maures, des arcs, des voûtes, des ogives, des fenêtres et des colonnettes qui sont des trésors, barbouillés, hélas! d'une quintuple couche de chaux. Pour peu que l'on gratte, partout on retrouve des sculptures, des arabesques, des méandres, des feuillages, des animaux fantastiques. Sur toutes les portes, des écussons armoriés et des devises; aux croisées, des balcons en vieux fer tourmenté, et des grilles à barreaux serrés; à toutes les maisons, de vieilles portes massives, bardées de bandes de métal, garnies de marteaux historiés, ferrées de clous alignés, serrés et pressés, à têtes rondes et ciselées, grosses comme des œufs, et qu'on appelle *medias-naranjas* (demi-oranges). Cela tient à la fois, comme l'a dit Théophile Gautier, « du couvent, de la prison, de la forteresse, et aussi un peu du harem; car les Maures ont passé par là. »

« Mais, a dit Madoz, Tolède n'est plus aujourd'hui que les archives de nos souvenirs, l'honorable panthéon de nos gloires; on n'y trouve plus ces ateliers populeux d'où Padilla, le célèbre chef des *comuneros*, tira 20,000 hommes en un seul jour. Les révolutions politiques ont réduit à néant les riches revenus de cette ville, où le clergé, qui l'occupait presque tout entière, possédait l'énorme quantité de 40 millions de réaux en rentes. Toutes les classes sont devenues pauvres, et sans une industrie qui leur promette des ressources pour l'avenir. »

Cependant Tolède s'est donné un certain rôle dans la monarchie espagnole à côté de Madrid : le rôle du boudeur politique; c'est le siege d'une certaine opposition aristocratique; Tolède est le faubourg Saint-Germain de la Castille. Il n'y reparaît un peu de vitalité, depuis un petit nombre d'années, que par l'agriculture, qui donne quelque valeur aux campagnes environnantes.

Tolède a une population de 17,600 hab.; il y en a eu autrefois jusqu'à 200,000. Le Tage décrit à la base du monticule occupé par la ville, et au fond d'une déchirure hérissée de roches noires, une grande boucle qui affecte la forme d'un fer à cheval, la *herradura* de la fenêtre mauresque. Deux vieux ponts hardis, élancés, le pont d'Alcantara et le pont de San Martin, coupent le Tage aux deux extrémités de la boucle, l'un conduisant vers les campagnes qui s'étendent au pied des monts de Tolède et de la sierra de Guadalupe, l'autre donnant accès aux voyageurs qui viennent d'Aranjuez et du chemin de fer. La route de Madrid passe par l'espèce d'isthme qui relie le rocher de Tolède aux campagnes de la Castille. De quelque côté que l'on arrive, l'aspect de la ville est majestueux; l'œil s'arrête avec curiosité sur les immenses remparts crénelés appuyés sur les rochers, et dont quelques-uns appartiennent à l'époque du roi Wamba, puis sur ces belles portes flanquées de tours mauresques délicatement ornées. On nomme, parmi celles-ci, la porte du *Cambron,* construite par Wamba, réédifiée par les Arabes et réparée par les Espagnols en 1576; la porte de *Almaguera,* dont il n'existe que des vestiges; la porte de *Visagra,* la principale de la ville, ouvrant sur la route de Madrid. La vieille porte, aujourd'hui murée, date de la première époque de la domination des Arabes : elle est formée de trois arcs ayant la courbe pittoresque de l'arc en fer à cheval; celui du milieu, dans lequel se trouve circonscrite la poterne par laquelle les armées chrétiennes pénétrèrent dans la ville, lors de l'expulsion des

Arabes, est grand et élancé. Au-dessus de la porte s'élève un étage carré percé de meurtrières et couronné de créneaux. La porte neuve de Visagra, située un peu plus haut, est défendue par deux grosses tours rondes crénelées, et surmontée d'un écusson aux armes impériales, au-dessous d'un fronton triangulaire. Elle date de Charles-Quint. On a fait dériver son nom du latin *via sacra;* de plus sérieux étymologistes ont retrouvé l'origine de ce nom dans le *Bab shara* des Arabes, qui signifie Porte des champs.

Dans l'enceinte intérieure de la ville est la célèbre *Puerta del Sol,* chef-d'œuvre de l'architecture arabe des temps de la domination, véritable joyau archéologique, conservé intact comme au premier siècle de son existence. Elle est défendue à dr. par une forte muraille percée de deux ouvertures et couronnée de créneaux, à g. par une belle tour demi-ronde, dont la partie supérieure présente une galerie à jour et de jolies guérites en encorbellement. L'entrée est formée de deux arcs circonscrits, de courbes différentes. Le premier, soutenu par deux colonnettes, est de style ogival; le second est en fer à cheval à plein cintre, et les extrémités de l'arc sont très-rapprochées. Au-dessus du plus grand, on voit un écusson aux armes de la cathédrale de Tolède, et, entre les deux, une vieille sculpture représentant l'exécution de Fernan Gonzalès, alguazil mayor de Tolède, décapité, par ordre du roi, pour avoir insulté deux dames. L'arc qui ouvre du côté de la ville est ogival.

Une montée fort raide conduit jusqu'à la place principale, l'ancien Zocodover, aujourd'hui nommé place de la Constitution, espace irrégulier, entouré en partie d'arceaux, formant le centre animé de la ville, et au milieu duquel se trouve une petite plantation d'arbres, une apparence de promenade qui est, dans les beaux jours, le rendez-vous du monde élégant.

Nous ne pouvons prétendre donner ici une monographie de Tolède. L'un des peintres qui ont le plus contribué à faire connaître l'Espagne monumentale, M. Villa Amil, disait qu'on ne sait rien encore de Tolède après y être resté neuf mois; nous ne pourrions donc parvenir à être en quelques pages un guide suffisant. Nous nous bornons à mentionner rapidement les monuments et les particularités qui doivent fixer tout d'abord l'attention du voyageur, en le renvoyant ensuite à l'excellente monographie en deux volumes et 1,550 pages, publiée par don Sisto Ramon Parro, sous le titre de *Toledo en la mano.*

Les Alcazars. — On en compte quatre. On croit retrouver des traces du premier dans les substructions de l'hôpital de Santa Cruz, des couvents de Santa Fé et de la Conception. Ce fut d'abord le prétoire des rois goths. Lorsque les Maures furent maîtres de Tolède, Alfahri ou Galafre, devenu chef indépendant, y construisit un palais pour sa fille Galiana, et c'est dans ce palais, alors nommé les *palacios de Galiana,* que vint habiter le roi Alfonso lorsqu'il eut expulsé les Maures. Les palacios de Galiana appartinrent ensuite à l'ordre de Calatrava, puis à celui de Santiago. On donne aussi et surtout le nom de palais de Galiana à une habitation ruinée, située hors de la ville, à la *Huerta del Rey.*

On a encore désigné sous le nom d'Alcazar un palais que les Goths avaient élevé auprès de la porte du Cambron. Ce palais appartint à l'infant don Fadrique, oncle de don Sancho le Brave, puis au seigneur d'Orgaz, et à l'ordre de Saint-Augustin. — Un troisième Alcazar fut habité par Alfonse VIII, qui y installa un monastère sous l'invocation de saint Clément; il se trouve entre la place Juan de Padilla et l'hôpital actuel des enfants trouvés; on en admire le portail, du style de la Renaissance, œuvre de Francisco

Pardo. — Le quatrième, enfin, est ce superbe édifice qui s'élève sur la plus haute des sept collines, et qui domine la ville de ses masses imposantes. Ce n'était d'abord qu'un modeste château entouré de remparts en terre. Il fut successivement habité par Alfonse VIII et par Alfonse le Sage. Charles-Quint entreprit la construction actuelle qui fut terminée en 1551. En 1710, Tolède fut pris par les troupes portugaises qui combattaient pour l'archiduc Charles; l'Alcazar fut incendié, et ce qui échappa de ses magnifiques boiseries fut employé à la cuisson des aliments de la troupe. La restauration, entreprise en 1744, fut achevée trente ans après sous Charles III; puis le magnifique monument fut de nouveau la proie des flammes, à une époque sur laquelle les écrivains ne sont pas d'accord. M. Madoz dit que ce fut en 1809; M. Parro mentionne le 31 janvier 1810, et, en présence de ces deux dates, on a obéi à un penchant tout naturel en attribuant cet incendie à l'occupation française. M. Parro explique même que nos troupes mirent le feu en se retirant. Or il est important de remarquer que Tolède resta occupée par l'armée française jusqu'à la fin de 1812, et que le colonel Bory de Saint-Vincent, qui était encore à Tolède au printemps de 1813, parle de l'Alcazar, dans son Résumé de la Péninsule ibérique, dans des termes qui ne donnent nullement à penser que ce palais fût alors dans l'état de dévastation où on le voit aujourd'hui. Il faut se méfier de ces commentaires aveugles. Nous avons su, jusqu'à présent, accepter à notre charge ceux de ces faits qui sont la triste conséquence de la guerre; mais nous ne saurions en prendre toujours la responsabilité sans examen et sans protestation.

Il ne reste aujourd'hui que les murailles de l'Alcazar. La commission des monuments historiques en a demandé la restauration; on a évalué qu'il faudrait une dépense de 3 millions et demi de réaux pour l'affecter au collège militaire qui occupe actuellement un hôpital voisin; mais il est à craindre que ce travail important ne soit jamais entrepris. L'Alcazar présente un vaste quadrilatère. La façade du N., formée de trois corps d'architecture *plateresque* (gothique flamboyant), est l'œuvre d'Alfonso Covarrubias; celle du S., plus majestueuse et plus régulière, comprend quatre corps d'ordre dorique. Elle fut construite par Juan Herrera. Aux quatre angles s'élèvent des tours carrées qui dominent toute la ville. Au fond de la cour, formée de trente-deux belles arcades en galerie, se développe l'escalier qui est une des plus belles œuvres qui aient été faites en ce genre. On remarque les écuries, qui pourraient renfermer plusieurs centaines de chevaux. Le célèbre architecte Ventura Rodriguez avait dirigé la restauration faite au siècle dernier.

On retrouve, auprès du couvent de Santa Isabel, les ruines de l'*Alcazar du roi don Pedro;* il reste quelques vestiges des magnificences qu'il renfermait.

Le *palais de don Diego,* sur la plazuela de Magdalena, fut habité par le fameux don Henri de Trastamarre, qui y recevait secrètement, et sous divers déguisements, les grands, prêts à se révolter contre don Pedro. Le palais fut ensuite donné par don Henri à Du Guesclin; ce n'est aujourd'hui qu'une habitation particulière.

Le *palais du marquis de Villena* fut bâti par le juif Samuel ben Levi, le trésorier de don Pedro. Il devint propriété royale, lorsque le roi eut confisqué tous les biens du juif, et fut ensuite habité par don Henri de Villena. Ce n'est aujourd'hui qu'une ruine informe.

Le *taller del Moro,* atelier où se travaillent les pierres et les mar-

bres destinés à l'entretien de la cathédrale, fut évidemment, autrefois, le palais de quelque grand seigneur. Des planches, des madriers et de vieux meubles y occupent trois salles magnifiques, dont l'une à 15 mèt. de long sur 6 de large, ornées d'une profusion de sculptures de style arabe, de guirlandes, de nielles, d'étoiles, de fleurons, d'inscriptions en caractères cufiques. Toutes trois sont garnies de plafonds lambrissés d'une rare richesse. L'état de conservation de cette antique habitation est malheureusement déplorable.

Le *Palais archiépiscopal* a sa façade principale sur la place de l'Ayuntamiento. Il n'a rien de remarquable.

Les *Casas de Ayuntamiento* (hôtel de ville) présentent, à côté du palais archiépiscopal, une belle façade gréco-romaine, œuvre de Georges Téotocopuli. Cette façade se compose d'un rez-de-chaussée formé par neuf solides arcades surmontées d'un balcon; les mêmes arcs s'élèvent au premier corps, séparés par des pilastres sur lesquels sont accolées des colonnes doriques. Le second corps, formé de quatorze colonnes ioniques, supporte un fronton triangulaire, dans le milieu duquel est sculpté l'écu aux armes de la ville. Aux deux côtés de la façade s'élèvent deux tours terminées en pyramide.

Édifices religieux. — Tolède a été de tout temps une ville pieuse par excellence. Les fondations religieuses, les dotations d'œuvres pies, les créations de maisons monastiques furent, pendant une longue période et malgré des interdictions royales, la constante préoccupation des habitants : de là cet aspect sombre et froid, ces maisons closes, ces grilles et ces portes massives bardées de fer. On a compté dans Tolède, à une certaine époque, une cathédrale, 2 collégiales, 28 paroisses, 32 couvents féminins, 16 communautés masculines, 23 hospices, 5 colléges, 20 chapelles publiques et un plus grand nombre d'oratoires. La moitié au moins de la ville se trouvait occupée par les propriétés des chapitres et par des biens de mainmorte.

La **cathédrale**, à laquelle M. Parro a consacré 745 pages dans le premier volume de *Toledo en la mano*, fut fondée par saint Eugène, premier évêque de Tolède. Elle devint mosquée lors de l'invasion des Maures, et conserva pendant quelque temps cette affectation après le retour des chrétiens. Saint Ferdinand, ne voulant pas que rien dans sa forme rappelât la domination musulmane, fit démolir la vieille église et jeta, en 1227, les fondements de la nouvelle, dont la construction dura deux siècles et demi. La cathédrale de Tolède est la métropole de l'Espagne.

Le plan est dû à l'architecte Pedro Perez, qui présida pendant près de cinquante ans aux premiers travaux. L'architecture est du style gothique le plus pur, variant quelquefois de caractère, en raison des époques que l'œuvre a traversées; l'extérieur est d'une grande majesté. Huit portes monumentales, ornées avec toute la richesse de l'art, donnent entrée dans la basilique.

La façade principale, à l'O., se développe au-dessus des trois portes *del Infierno, del Perdon, de Escribanos* ou *del Juicio*. La porte du Pardon, qui occupe le centre, est la plus grande et la plus riche; elle présente un bel arc ogival, divisé en deux plus petits, et couvert d'ornements gothiques, de figures d'anges, de saints et de prophètes; sur la corniche est représentée la sainte cène. Les deux autres portes, moins grandes que celle-ci et égales entre elles, offrent chacune un seul arc non divisé, couvert de statuettes délicatement modelées. Deux énormes piliers en forme de tours s'élèvent entre les trois portes; ils sont partagés en étages, d'une manière symétrique, et ornés de 2

statues. A dr. de la façade s'élève la tour, à g. la chapelle mozarabe, surmontée par une jolie coupole octogone que termine une lanterne, œuvre de Georges Téotocopuli. Les murs de la tour ont 5 mèt. 1/2 d'épaisseur, le vide intérieur est d'égale dimension, la hauteur totale est de 90 mèt. Elle est partagée en trois grands corps. Le premier de forme carrée, monté sur une base massive, est divisée en cinq étages, décorés de colonnettes et d'arcs gothiques, ornés de ces *azulejos*, ou faïences vernies de couleurs vives, qui scintillent à la vive lumière du jour et produisent un si agréable effet dans les vieilles constructions espagnoles. Le dernier de ces cinq étages est seul à jour; deux ouvertures, entre lesquelles s'élève une statue de marbre blanc, y sont pratiquées de chaque côté, et dans ces ouvertures sont suspendues les cloches, basculant sur leurs pivots, et surmontées d'ailerons en bois qui leur servent de contrepoids. La grosse cloche, qui occupe le centre de cet étage, pèse 17,800 kil. On dit vulgairement, pour donner une idée de ses dimensions, que six cordonniers et un tailleur y travailleraient à l'aise. On raconte que lorsqu'elle eut été mise en place, elle se fendit au premier coup de battant, ce qui n'empêche pas, assure-t-on, qu'elle soit entendue de Madrid. Le second corps, en retrait sur le premier, que couronne un balcon à jour, est de forme octogone et présente sur chaque face une jolie fenêtre double gothique, terminée en fleurons; aux huit angles surgissent d'élégantes pyramides isolées, rattachées à la tour par des arcs-boutants. Le dernier corps, en forme de flèche, est octogone au départ et s'arrondit en arrivant à la pointe, que terminent une série de globes et une croix de fer. Il est orné, à trois hauteurs différentes, de trois couronnes faites de rayons horizontaux, figurant des couronnes d'épines.—On signale, sur la droite de la façade, une porte que la légende a rendue célèbre, la porte de *l'Enfant volé*. Le sujet est raconté par deux fresques de Bayeu. L'une montre des brigands enlevant un enfant devant cette même porte; l'autre représente l'enfant volé sur une croix; le misérable qui l'a assassiné tient dans sa main son petit cœur qui semble encore palpitant.

La façade du S. présente deux portes. L'une, qui a été reconstruite en 1800, est d'ordre ionique et contraste peu heureusement avec le reste de l'édifice. L'autre, la porte des *Lions*, est l'une des œuvres les plus remarquables de ce genre. Elle forme un bel arc, composé de plusieurs courbes concentriques ornées d'une profusion de statuettes, sous leurs petits dais d'une grande élégance de sculpture; elle est précédée d'un parvis fermé par une grille de fer que soutiennent six colonnes surmontées de lions tenant des écussons armoriés.

La façade du N., encaissée entre les hautes murailles du cloître et quelques vieilles maisons particulières, est occupée par un grand arc composé de trois larges moulures qui présentent un grand nombre de figures de prophètes et d'anges. Au second corps se trouve le cadran de l'horloge.

L'intérieur de l'église est partagé en cinq grandes nefs séparées par 83 piliers, formés chacun d'un faisceau de 16 colonnes élancées. Le plan est quadrilatéral, dans la direction du N. au S., sur une longueur de 113 mèt., une largeur de 57 et une hauteur de 46 à la nef centrale, diminuant sous les nefs latérales. Tout autour sont pratiquées de riches chapelles. Le sanctuaire occupe, dans la nef du centre, l'espace compris entre le deuxième et le quatrième pilier, et le chœur, un espace semblable entre le cinquième et le septième. Tout ce beau vaisseau est éclairé par 750 fenêtres, ornées de vitraux de couleur représentant des scènes du Nouveau Testament.

La *capilla mayor*, qui n'occupait

primitivement qu'un intervalle entre quatre piliers, fut agrandie par le cardinal Cisneros. Le retable, construit tout en bois de mélèze, est partagé en cinq étages, et chacun d'eux en quatre compartiments remplis d'une multitude de statues et d'ornements du plus riche travail. L'aspect, il faut l'avouer, est un peu théâtral; on pourrait dire que ces compartiments, renfermant chacun un groupe ou une scène, ont un peu l'air de loges ou d'avant-scène avec leurs draperies et leurs baldaquins sculptés; mais l'effet en est grandiose. Des deux côtés de l'autel sont placées des tombes royales étagées les unes au-dessus des autres; vers l'épître, celles de don Sancho II et de l'infant don Pedro; vers l'évangile, celles d'Alfonse VII, de don Sancho le Désiré et de l'infant don Sancho, fils de Jaime el Conquistador. Sur les piliers qui supportent la voûte, se dressent, sous leurs dais ciselés du plus riche effet, d'un côté les statues d'Alfonse VIII, le vainqueur de las Navas de Tolosa, et du pâtre qui guida l'armée chrétienne par les défilés de la Sierra Morena; de l'autre côté l'image d'un Alfaqui maure qui remit à Alfonse VI l'église primitive devenue mosquée. La belle grille, surmontée d'un christ colossal, qui ferme la chapelle, est l'œuvre de Francisco de Villalpando. Elle mesure 12 mèt. de largeur, sur une hauteur de 9 mèt.; elle a coûté 250,000 réaux.

En arrière du retable se dresse cette œuvre incompréhensible, cet entassement inouï de marbres, de bronzes, de volutes, de consoles, de balustres, de chapiteaux bizarres, de nuages et de rayons solaires, qu'on a nommé le *transparent*, parce que, dans le projet primitif, cette construction devait être toute à jour pour laisser voir l'intérieur du sanctuaire. C'est, du reste, un monument pour l'histoire de l'art, et la seule œuvre du genre churrigueresque (rococo) que présente la cathédrale de Tolède.

Le *coro*, qui fait face à la *capilla mayor*, est surtout remarquable par la richesse de la *silleria*. « Elle est composée, a dit Théophile Gautier, de trois rangs de stalles en bois sculpté, fouillé, découpé d'une manière merveilleuse avec des bas-reliefs historiques, allégoriques et sacrés. L'art gothique, sur les confins de la Renaissance, n'a rien produit de plus parfait ni de mieux dessiné. On attribue cette œuvre effrayante de détails aux patients ciseaux de Philippe de Bourgogne et de Berruguète. La stalle de l'archevêque, plus élevée que les autres, est disposée en forme de trône et marque le milieu du chœur. Des colonnes de marbre, d'un ton brun et luisant, couronnent cette prodigieuse menuiserie, et sur l'entablement s'élèvent des figures d'albâtre d'une élégance et d'un effet admirables. D'énormes pupitres de bronze, couverts de missels gigantesques, de grands tapis de sparterie et deux orgues de dimensions colossales, posées en regard, l'un à droite, l'autre à gauche, complètent la décoration. »

Nous ne saurions décrire les chapelles l'une après l'autre; mais nous parlerons de la *chapelle mozarabe*, l'une des plus curieuses. Le cardinal Cisneros la fit ériger pour y perpétuer, au milieu des cérémonies modernes du rite grégorien, l'ancien rite chrétien primitif qui, par une capitulation spéciale, et lors de l'invasion des Arabes, avait continué de s'exercer dans six églises de Tolède. Les fidèles qui profitèrent de cette tolérance de l'islamisme furent appelés mozarabes, c'est-à-dire mêlés aux Arabes. La restauration chrétienne fut moins tolérante. Alfonse VI, poussé par le légat du pape, voulut rendre général l'exercice du rite romain; mais le clergé tolédan s'insurgea, la population fut en grand émoi, le vieux rite conserva ses églises, perdant toutefois peu à peu ses traditions et jusqu'à l'intelligence du texte. Alors survint Cisneros, qui fit traduire les rituels, rechercha les

vraies traditions du cérémonial, et obligea le clergé des six églises mozarabes à venir, à tour de rôle, dire l'office dans la nouvelle chapelle, à l'heure même de l'office du chapitre, afin qu'on entendît en même temps les prières romaines et les vieilles prières espagnoles. La chapelle est carrée et mesure 14 mèt. de côté. On y remarque, au-dessus du maître-autel, une belle mosaïque de 2 mèt. sur 1 mèt. 1/2, achetée à Rome, en 1797, par le cardinal Lorenzana, au prix de 20,000 ducats. Elle représente une *Conception*, avec une habileté de dessin et une richesse de couleur dignes des meilleurs tableaux de l'école italienne. On y admire aussi des fresques gothiques d'un haut intérêt, représentant des combats entre les Tolédans et les Maures; les couleurs sont vives comme si la peinture eût été achevée la veille. Le blason de Tolède, cinq étoiles sur champ d'argent, est répété en plusieurs endroits de la chapelle, dont la voûte est surbaissée et que ferme une grille d'un beau travail. A la voûte est suspendu le chapeau du cardinal Cisneros.

La chapelle mozarabe est la première à dr. en entrant dans l'église; à la suite, sur le côté S., on rencontre successivement : la chapelle de *San Gil*, celles de *San Juan Bautista*, de *Santa Ana*, *los reyes Viejos*, *Santa Lucia*, puis le renfoncement formé par la porte des Lions, des deux côtés duquel on remarque deux tombeaux, et une peinture de saint Christophe, haute de 14 mèt. Nous avons déjà rencontré ailleurs ce même saint dans des dimensions à peu près aussi colossales, c'est une tradition espagnole. Plus loin se trouve la chapelle de *San Eugenio*, avec le tombeau de Fernand Gudiel, celle de *San Martin*, la *Conception*, la *Epifania*, et, à côté, la magnifique *Sala capitular*, précédée d'un beau portail de style gothique. On trouve dans cette salle la collection des portraits de tous les archevêques.

Dans le demi-cercle formé par l'abside, on rencontre les chapelles de *Santiago*, *San Ildefonso*, la *Trinidad* et *San Nicolas*. La première, richement décorée, renferme les beaux tombeaux du connétable don Alvaro de Luna et de sa femme, entourés chacun de quatre statues de moines agenouillés. La seconde fait face au *transparent*. Sur la clef même de la voûte qui la précède, on aperçoit une peinture due à l'auteur du transparent, ou — comme dit M. Parro, — au *factotum* Narcisso Tomé, qui fut à la fois peintre, sculpteur, doreur et architecte. Cette peinture représente un cavalier portant un étendard à la main droite, et au bras un écu armorié. Don Esteban de Illan, en l'honneur de qui a été faite cette image singulièrement placée, était un des seigneurs les plus importants de Tolède, et cette distinction toute particulière lui fut accordée en reconnaissance de services importants rendus à la ville sous le règne d'Alfonse VIII. Nous ne croyons pas, bien que Théophile Gautier l'ait raconté, qu'il ait lui-même choisi cette place élevée *pour sa sépulture*, « ne voulant pas que des manants pussent lui passer sur le ventre ». Dans cette même chapelle, on remarque le tombeau somptueux du cardinal Gil Carrillo de Albornoz, qui mourut à Assise, et dont le corps fut apporté à Tolède sur les épaules de ses serviteurs. Vient ensuite la chapelle de *los Reyes nuevos*, fondée par Henri II, et dans laquelle ont été placés les corps de ce roi et de sa femme, de don Juan II et de Henri III. On rencontre, au-delà, la chapelle de *Santa Leocadia*, le *Cristo de la columna*, et l'entrée de la sacristie, des deux côtés de laquelle sont les tombeaux de plusieurs archevêques; parmi eux, celui du cardinal Portocarrero, avec cette inscription : *Hic jacet pulvis, cinis et nihil.*

La *sacristie* forme une nef rectangulaire d'un bel aspect. La voûte, peinte par Lucas Giordano, repré-

sente la descente de la Vierge, apportant à saint Ildefonse une chasuble « en toile du ciel »; c'est une des œuvres les plus remarquables de cet éminent artiste. Les murs latéraux sont couverts de tableaux. A dr. est le vestiaire, où se trouvent d'autres peintures dues à des maîtres célèbres, et au-delà une petite salle où l'on conserve les richesses du trésor de la cathédrale. Nous les mentionnerons rapidement. C'est, d'abord, la grande *Custodia* (la Châsse) qu'on promène à la procession de la Fête-Dieu. Elle est en argent doré, de 4 mèt. 1/2 de hauteur, de forme pyramidale, composée de trois corps, d'une richesse inouïe d'ornements, de ciselures et de merveilles d'orfèvrerie. Elle pèse 795 marcs. Les diamants y sont semés à profusion, et aussi les émaux les plus précieux. Toutes les pièces de cette immense machine sont assemblées par 80,000 viroles, et il a fallu rédiger un livre tout entier pour indiquer comment elle se démonte et comment se classent toutes les parties. La fabrication, qui a duré cent ans, est l'œuvre de trois générations d'artistes allemands : Henri de Arph, son fils et son petit-fils. On n'admire pas moins le manteau de la *Vierge du Sanctuaire,* brodé en 1762, et sur lequel ont été accumulés 256 onces de semence de perles, 85,000 perles, un nombre immense de diamants, de rubis, d'améthystes et d'autres pierres précieuses. Le vêtement de l'Enfant-Dieu, la couronne et les bracelets sont aussi merveilleux que cet ornement sans pareil. Citons enfin la croix de la procession, des bassins, des sphères, les statues en argent massif des quatre parties du monde; puis l'épée d'Alfonse VI; une urne dans laquelle sont renfermés les ossements des rois goths Wamba et Recesvinte, etc., etc.

De la sacristie, l'on passe dans la chapelle du *Sagrario,* qui fut construite sur l'emplacement même où, lors de la conquête de Tolède par les Sarrasins, avait été enfouie la sainte image de la Vierge. Cette chapelle est divisée en plusieurs parties, dont la plus intéressante est l'*Ochavo,* ainsi nommée en raison de sa forme octogone. L'Ochavo est une espèce de sanctuaire digne d'être cité parmi les plus remarquables des monuments chrétiens. Les bronzes et les marbres s'y disputent la place. Des arcs, pratiqués entre les croisées et partagés en plusieurs compartiments ou niches, recèlent un nombre infini de saintes reliques, et les corps de sainte Léocadie et de saint Eugène, dans des cercueils d'argent couverts de ciselures et de bas-reliefs. Puis, de tous côtés, des bustes, des statues de pierre, d'argent et d'ivoire, des croix, des reliquaires d'un grand prix, et enfin une petite statue de l'Enfant Jésus en or, fort vénérée, et qu'on surnomme *Juan de las Viñas.*

Nous nommerons seulement les autres chapelles qui font suite à celle du Sagrario, la *Virgen de las Dolores,* le *Baptistère,* la *Antigua,* après lesquelles on se retrouve à l'entrée de l'église et au pied de la tour. Dans la base de celle-ci a été pratiquée la chapelle des Chanoines. Signalons aussi, entre la dixième et la onzième arcade de la seconde nef de droite, une autre chapelle qui reçoit les fréquentes visites des fidèles : celle de la *Descension,* où la Vierge apparut à saint Ildefonse, lorsqu'elle lui apporta la sainte Chasuble. La merveilleuse apparition est représentée sur le retable par un vaste médaillon sculpté en relief. Auprès de l'épître, au niveau de la table de l'autel, est pratiquée une armoire saillante en marbre rouge, fermée par une petite grille de fer à deux battants. Au fond de cette armoire, on aperçoit, scellée dans le mur, une pierre blanche sur laquelle, dit la tradition, la Vierge se posa lorsqu'elle descendit dans l'église. Les fidèles viennent toucher cette pierre, à travers les barreaux,

du bout de leurs doigts, qu'ils baisent ensuite respectueusement. Au-dessus de l'armoire, on lit ce verset du psaume 131 :

Adorabimus in loco ubi steterunt pedes ejus.

La merveilleuse légende de l'apparition de la Vierge à saint Ildefonse est peinte ou sculptée de tous côtés dans la cathédrale de Tolède. On y signale, en outre, sur divers points : le lit sur lequel on dépose les enfants abandonnés, mais avec la recommandation de dire s'ils sont ou ne sont pas baptisés ; les drapeaux conquis à la bataille de Lépante ; la corne qui était en usage pour appeler les chrétiens à l'office avant l'invention des cloches.

Le *cloître* s'étend le long du côté N. de la cathédrale, avec laquelle il communique par les portes de Sainte-Catherine et de la Présentation. On y pénètre également par le palais archiépiscopal, au moyen d'une arcade qui rejoint l'étage supérieur, au-dessus de la voie publique. Il est digne en tous points de la basilique, qu'il complète. On y rencontre quelques tombeaux, et l'on y remarque une série de peintures à fresque retraçant la vie de saint Eugène, le premier qui ait prêché le christianisme à Tolède. Dans la galerie supérieure du cloître, se trouve la bibliothèque du chapitre, vaste salle voûtée, d'un aspect royal, entretenue avec un soin excessif, qui possède une foule de richesses, surtout manuscrites, des temps les plus anciens, du VIIIe au XVIe s., et d'une immense valeur. On y montre au visiteur de merveilleuses enluminures, des livres de prières de la reine Jeanne et de Charles-Quint, d'un mérite inappréciable ; des bibles, des chartes et des parchemins d'une grande antiquité. Ces précieuses richesses, contenues dans des armoires de noyer fermées à clef, sont gardées par les bons chanoines ; mais sans que personne songe, que nous croyons, à en tirer quelque parti au profit de la science.

Nous ne saurions passer en revue toutes les églises de Tolède, et nous ne nous arrêterons qu'aux plus remarquables ou aux plus anciennes. On n'y compte plus que deux paroisses mozarabes, *Santas Justa y Rufina* et *San Marcos*. Parmi les paroisses latines, nous devons surtout citer *Santiago,* qui a l'aspect extérieur d'une mosquée arabe, et *San Martin,* qui occupe l'église du célèbre couvent de **San Juan de los Reyes**.

Cette église fut érigée, en 1477, par les rois catholiques Ferdinand et Isabelle, après la victoire remportée par eux à Toro sur les Portugais ; ils l'avaient destinée d'abord à recevoir leurs sépultures, qui, par une disposition ultérieure, furent confiées à la chapelle royale de Grenade. San Juan de los Reyes reçut de nombreux gages des souvenirs royaux, et lorsque les derniers Maures furent expulsés du sol de l'Espagne, le roi fit envoyer à la jolie basilique un trophée qu'elle conserve encore, les chaînes des captifs chrétiens délivrés à Malaga et à Almeria. L'architecte fut Juan Guas. La reine, profitant d'une longue absence du roi, voulut hâter les travaux, pour lui ménager une surprise, et y employa jusqu'à 122 maîtres tailleurs de pierre, avec une armée d'aides et de manœuvres. La partie la plus remarquable de l'œuvre de Juan Guas est le chevet, construit avec une véritable splendeur architecturale ; les nombreux détails doivent en être examinés de près. Six piliers, qui se terminent en pyramides dentelées, en dessinent le plan ; les espaces compris entre ces piliers sont occupés par de nombreux arcs ogivaux dont l'intérieur, à défaut d'ouverture, est couvert de riches arabesques sculptées dans la pierre. Des statues de hérauts, portées par des colonnettes, occupent des niches élégantes pratiquées sur

les faces des piliers. Le chevet, terminé en terrasse, est couronné par une riche galerie à jour, et, du milieu de la terrasse, s'élève une coupole hexagone. La façade, construite un demi-siècle après la mort d'Isabelle la Catholique, ne répond, du reste, ni par le style, ni par la richesse, au mérite du chevet. Elle a été précipitamment achevée sous Philippe II, et ne présente qu'une muraille plate, d'un style disgracieux, mauvaise imitation du genre gothique, percée d'une ouverture qui n'annonce rien des magnificences intérieures.

L'église forme une nef unique, de 56 mèt. de long, partagée en quatre voûtes dont les arcs, supportés par des piliers recouverts d'arabesques, se croisent sous de riches fleurons. Une large frise qui court autour du vaisseau, à la hauteur des chapiteaux, porte en grandes lettres gothiques une longue inscription commémorative de la fondation du monument. L'architecte a mis tout son génie, toutes les ressources de son art dans l'ornementation du *transsept ;* les piliers sont couverts de guirlandes et d'arabesques, leurs chapiteaux, d'une forme originale, sont couronnés d'une foule de têtes d'anges, et les quatre arcs qui supportent la coupole sont semés d'étoiles. Deux tribunes, à balcons de pierre fouillés à jour, sont comme suspendues, à dr. et à g., aux deux derniers piliers de la nef et soutenues par de riches encorbellements, qui portent les chiffres entrelacés de Ferdinand et d'Isabelle. Les deux murs des extrémités du transsept, autrefois éclairés par des fenêtres qui ont été murées, sont ornés d'une profusion inouïe de sculptures en relief. Au premier corps, de riches arcs gothiques ; au second, une galerie divisée en six compartiments par des colonnettes, que cachent à demi des statues de saints, et, au milieu de ces compartiments, d'énormes écussons aux armes de Castille et d'Aragon, surmontés de têtes d'aigle et accompagnés des emblèmes royaux : le nœud gordien et le faisceau de flèches. Le maître-autel est d'une égale élégance ; mais il a beaucoup souffert, non-seulement des atteintes du temps, mais de celles de l'occupation armée. Les peintures qui le décoraient ont disparu, et la plupart des sculptures ont été mutilées.

Ces faits, dont la majeure partie date de la guerre de l'Indépendance, arrachent un cruel anathème à l'un des historiens de San Juan, M. José Maria Quadrado, et nous ne nous refusons pas à nous associer aux regrets qu'inspirent de telles calamités. Malheureusement la guerre civile n'a pas laissé moins de traces que l'invasion. Nous ne savons si c'est à la première qu'il faut attribuer l'enlèvement de la grille qui fermait le maître-autel, et qui orne maintenant la chapelle du palais de Carabanchel, aupres de Madrid, naguère propriété de M. de Salamanca.

Nous ne négligerons pas de signaler encore, auprès du maître-autel, une statue en bois sculpté représentant le prophète Élie endormi. On dit qu'un amateur a offert 80,000 réaux de la tête seule. La chaire, sans escalier, et dans laquelle on pénètre par un couloir pratiqué dans la muraille, est portée par une colonne qui est une tige de palmier pétrifiée.

Le *cloître* porte les traces cruelles d'une dévastation d'autant plus regrettable, qu'elle s'est attaquée à un véritable chef-d'œuvre. L'une des galeries est complètement en ruines ; ses débris, presque au complet, sont entassés le long du mur, attendant la main patiente du reconstructeur. Les trois autres côtés, avec leurs arcs portant une double guirlande de feuilles, de fleurs, d'oiseaux, d'animaux et de grotesques, leurs fragiles colonnettes, leurs piliers cachés chacun par une statue de

saint, au-dessus d'un riche piédestal et sous un dais à jour, présentent l'un des plus riches spécimens de l'art gothique dans toute sa pureté. « Ce somptueux édifice, dit à ce sujet don José Amador de los Rios, auteur de *Toledo pintoresca,* est connu et vanté par tous les voyageurs qui sont venus en Espagne et qui en ont étudié les richesses artistiques ; il jouit dans toute l'Europe d'une immense renommée, et on ne rencontre pas une œuvre pittoresque où il ne figure en première ligne. Nos voisins, les Français, ont partagé cette admiration et cet enthousiasme, et il nous ont reproché quelquefois l'état d'abandon où se trouve le cloître de San Juan de los Reyes. » Une inscription à la louange des rois catholiques se développe sur la frise des galeries, le long du mur intérieur, et au-dessus des chapiteaux des piliers.

Dans les salles de l'ancien couvent, qui occupent les galeries supérieures du cloître, on a installé, depuis quelques années, le *Museo provincial*. Cette collection est formée de trois cents tableaux environ, d'un mérite médiocre, recueillis dans les couvents supprimés. On y signale, cependant, plusieurs toiles de José Ribera, dit l'Espagnolet, entre autres une *Sainte Famille,* des *Apôtres,* un beau *Christ*, des *portraits de. cardinaux*, parmi lesquels figure celui du célèbre Torquemada. On montre, dans la salle principale de ce musée, la place qu'occupait la cellule de Cisneros, qui fut archevêque de Tolède.

Ntra Sra del Transito est une ancienne synagogue, sans aspect extérieur, abandonnée en apparence. Elle fut bâtie, en 1366, par Samuel Levi, le fameux trésorier du roi don Pedro. Lorsque les Juifs eurent été expulsés, en 1492, les rois catholiques cédèrent la synagogue aux chevaliers de Calatrava, qui l'ornèrent selon les coutumes chrétiennes, y construisirent des autels, un chœur et des logements. C'est une seule nef, longue de 21 mèt, sur une largeur de 10 mèt. et une hauteur de 12 mèt. Ses murs sont unis, sans chapelles, revêtus de stuc, et ornés, à la partie supérieure, d'une large frise portant, de place en place, les armes de Castille et de Léon. Au-dessus de cette frise se développe, tout autour de l'édifice, un corps d'architecture formé de cinquante-quatre arcs, remarquable par la beauté, l'abondance et la perfection de ses ornements. Le maître-autel, fort ancien et tout ornementé, est dans le style gothique, entouré de longues inscriptions en caractères judaïques, à la louange du Dieu d'Israël, du roi don Pedro et de Samuel Levi. Ce vieux temple est construit en briques d'une grande dureté, le plafond est en mélèze, et les charpentes de la couverture sont, dit-on, en cèdre du Liban, apporté à grands frais d'Asie par les soins du fondateur.

Santa Maria la Blanca est un autre curieux souvenir de l'époque judaïque. Rien au dehors ne distingue cet édifice des misérables constructions qui l'entourent, tristes vestiges entassés du vieux quartier juif. « Dès qu'on a descendu les degrés qui y conduisent, dit M. Quadrado, on s'arrête surpris de ce singulier mélange de magnificence et de nudité, de l'étrangeté capricieuse des lignes, du goût exquis des ornements ; on se croit transporté dans une pagode fantastique. La vue s'égare au milieu de cette forêt de gros piliers octogones auxquels il manque, au point de vue des proportions, la moitié de leur hauteur ; on en compte sept par rangée formant cinq nefs, et portant des arcs mauresques d'une courbe hardie. Les chapiteaux en stuc sont tous de formes différentes, composés de branches, de feuilles, de guirlandes, entremêlées de pommes de pin, réminiscences du vieux style byzantin. Des ornements variés, des arabes-

ques, de jolies rosaces accompagnent les arcs, et on voit surtout, au-dessus de la nef centrale, une frise à peine en relief, formée de lignes qui s'entre croisent, et sont aujourd'hui encore d'une netteté et d'une pureté remarquables. Point de voûte ni même de plafond ; une toiture en bois d'un aspect misérable, descendant du haut de la nef centrale vers les deux extrémités latérales, donne à tout l'édifice une triste apparence de ruine et d'abandon. » Synagogue d'abord, Santa Maria la Blanca fut transformée en église, vers 1405. Au milieu du XVIe s. le cardinal Siliceo en fit un asile de repenties, qui fut abandonné en 1600. Ce ne fut qu'un ermitage ou oratoire de 1600 à 1791, et à cette époque on y installa une caserne. L'édifice était dévasté, mutilé, menaçant ruine ; un intendant de l'armée, don Vicente de Prado, y fit faire quelques réparations urgentes, et le transforma en magasin d'effets et de denrées de l'armée. Aujourd'hui, la curieuse synagogue a reçu un semblant de restauration ; les chapiteaux, les rosaces et les piliers, qui avaient été cruellement mutilés, ont été refaits, mais malheureusement en plâtre, et donnent au nom du curieux édifice un à-propos qu'il n'aurait pas désiré. Dans la cour qui précède le temple, on remarque, à dr. et à g,, des puits profonds autour desquels les Israëlites des deux sexes faisaient leurs ablutions. Ces puits communiquaient autrefois, dit-on, avec de vastes galeries souterraines.

Dans notre revue trop rapide des monuments de Tolède, nous devons citer, à un autre titre, et comme institution utile, l'hôpital d'aliénés dit *Casa del Nuncio*. C'est une fondation très-ancienne, possédant en Espagne un certain renom, et attribuée à don Francisco Ortiz, nonce du pape, qui céda pour cet établissement sa propre maison. L'hôpital d'aliénés, doté de legs nombreux, et trop à l'étroit dans cette maison, fut installé, en 1790, par le cardinal Lorenzana, dans le vaste bâtiment qu'il occupe aujourd'hui, et qui a conservé le nom de *Casa del Nuncio*. Il y règne un ordre et une propreté remarquables ; les traitements sont dirigés avec une science et une humanité au-dessus de tout éloge.

Tolède possède d'autres fondations pieuses : l'*hôpital de Santiago*, qui date de 1180 ; la *Maternidad*, hospice des enfants trouvés, installé dans l'ancien couvent de San Pedro Martyr, dans lequel on remarque un beau *patio* avec trois étages de colonnes ; l'hôpital de *Santa Cruz*, qui fut ouvert, en 1494, aux enfants abandonnés, et qui est maintenant occupé par le *Colegio militar*. Ce beau monument est voisin de la place du Zocodover, et sur le côté gauche de la chaussée par laquelle on descend au Tage, après avoir franchi la porte de *la Sangre*. Isabelle la Catholique le fit agrandir, et en confia la décoration à l'architecte Henri de Egas. On est frappé, au premier abord, par l'élégance et la richesse de la façade, que précède une vaste cour fermée par une grille. Cette façade appartient à la première période de l'art *plateresque*, encore timide et vague, essayant d'allier des formes nouvelles avec les traditions de l'art ancien. Le portail présente un double arc semi-circulaire, soutenu, de chaque côté, par deux colonnes en balustre. Les entre-colonnements et l'archivolte sont garnis d'une série de statuettes avec leurs dais, réminiscence du style gothique, qu'on retrouve encore dans le bas-relief du tympan de l'arc, et qui représente le cardinal Mendoza, fondateur de l'hospice, adorant la croix et assisté de saint Pierre et de saint Paul. Au-dessus de l'arc, un second corps est occupé par un autre groupe sculpté représentant la Visitation. Deux fenêtres percées à la hauteur de ce second corps sont, comme le portail,

flanquées de colonnes en balustre portant un arc semi-circulaire, et un second corps à fronton triangulaire. Ces riches détails forment peu de saillie, ils semblent appliqués sur la vaste façade nue de l'hospice. L'attique qui couronne cette œuvre élégante est lourde et d'assez mauvais goût; quatre fenêtres basses, carrées, à demi closes par des grilles de fer, y sont percées sans aucun ornement, et au-dessus s'élève un fronton triangulaire, au milieu duquel deux anges soutiennent les armes du cardinal fondateur.

On remarque, dans l'intérieur de l'hôpital de Santa Cruz, une jolie chapelle, éclairée par une coupole octogone, possédant un retable orné de bonnes peintures sur panneaux. Dans un des angles du cloître, formé de deux étages d'arcades en plein cintre soutenues par de frêles colonnes à chapiteaux corinthiens, se développe un escalier digne de toute l'attention des hommes de goût. La balustrade est d'une rare élégance; les murs de la cage sont taillés en bossage; chaque assise portant un fleuron, une rosace ou une croix, et le plafond est lambrissé avec toute l'élégance et la bizarrerie des deux genres arabe et plateresque.

Le Collège militaire, installé dans ce bel établissement, reçoit six cents cadets placés sous la direction d'un général inspecteur, et organisés en compagnies avec de nombreux professeurs. Les élèves sont admis depuis treize jusqu'à dix-huit ans, et payent, excepté ceux qui obtiennent du gouvernement des bourses ou des demi-bourses, une pension quotidienne de 8 réaux. Les études durent trois ans, et comprennent les sciences mathématiques, la fortification, la castramétation, la tactique générale, la théorie générale des équations, les ordonnances militaires, la tactique particulière d'infanterie, l'administration, le dessin, la langue française, la gymnastique, l'équitation, l'escrime et la danse.

Parmi les autres établissements d'instruction existant dans Tolède, on cite un *Institut d'enseignement secondaire,* dont le programme comprend le français; un grand séminaire (*seminario conciliar*); un collège de *jeunes filles nobles* destiné à quarante jeunes filles originaires du diocèse. L'instruction y est mutuelle, et par conséquent assez bornée. Les élèves peuvent y rester toute leur vie et y prendre le voile; celles qui en sortent pour se marier reçoivent une dot qui fait retour à la maison si elles meurent sans enfants. L'édifice, fondé, en 1557, par le cardinal Siliceo et complété par le cardinal Lorenzana, est vaste et élégant; le patio a été construit au siècle dernier par Ventura Rodriguez.

Indépendamment de la bibliothèque réservée du chapitre, dont nous avons parlé, Tolède possède une *bibliothèque provinciale,* placée sous la surveillance de la Commission des monuments artistiques et historiques. Cette collection a été formée de 30,000 volumes de l'ancienne bibliothèque archiépiscopale, et de 40,000 volumes environ recueillis dans les couvents supprimés de la province. Elle est riche, par conséquent, en ouvrages de sciences ecclésiastiques. Les documents historiques et littéraires qu'elle possède peuvent la faire considérer comme l'une des plus intéressantes du royaume. On y remarque une assez curieuse galerie de 76 portraits d'écrivains tolédans, ceux du Greco peint par lui-même, du P. Mariana, de Fernand Cortès, du comte Pedro Navarro; des modèles en terre moulés par Berruguete, et une série originale de peintures représentant les résultats des croisements de races européennes, africaines ou américaines à différents degrés.

Les *promenades* de Tolède sont hors de la ville. L'une, plantée de peupliers, d'oliviers et de rosiers, et nommée le *Paseo de las Rosas,* se développe au-delà du pont d'Alcan-

tara et, par conséquent, auprès de la station du chemin de fer ; une autre, nommée *Paseo de Madrid,* longe l'ancienne route de la capitale, à la sortie de la porte de Visagra. La plus petite et la plus fréquentée est celle que nous avons déjà signalée au milieu de la place du Zocodover.

Nous citerons encore, parmi les antiquités dignes de quelque intérêt : la *Cueva de Hercules,* souterrain assez considérable qui s'étend au-dessous des ruines de la vieille église de San Ginès ; à l'O. de la ville, la *Naumaquia ;* auprès du quartier de las Cobachuelas, l'*Amphithéâtre ;* au pied du pont Saint-Martin, les *Bains de la Cava,* non loin d'une vieille tour en ruine accompagnée de quelques débris d'arcades. C'est là que se baignait Florinde, la fille du comte Julien, lorsqu'elle fut aperçue par le roi Rodrigue, qui en devint amoureux et la séduisit. A l'E., sur les hauteurs qui dominent le cours encaissé du Tage, se dressent les ruines du château de San Cervantès, ou mieux de San Servando, qui date de 1190 et dont la partie la mieux conservée sert aujourd'hui de magasin à poudre. Enfin, au N.-E., au bord du fleuve, dans un joli vallon un peu cultivé, nommé la *Huerta del Rey,* on retrouve les ruines de l'habitation de plaisance de la princesse Galiana, *el palacio de Galiana.* Charlemagne, dit la légende, y reçut l'hospitalité et conquit l'affection de Galiana, qui se fit chrétienne pour le suivre en France, où elle partagea son trône. Ce n'est aujourd'hui qu'un monceau de briques rouges dans lequel on pénètre par une porte basse. De la façade principale, il ne subsiste plus qu'un grand arc en fer à cheval, tout mutilé, flanqué de deux tours tronquées dont la force laisse deviner l'importance de l'édifice entier. L'intérieur, habité par des paysans, est noir et enfumé ; cependant, à mesure que l'œil s'accoutume à l'obscurité, on découvre d'exquises bordures d'arabesques' des ogives dentelées, des inscriptions et des ornements en relief modelés avec toute l'habileté de l'art sarrasin. Sur certains points, on retrouve les armoiries de la noble famille de Guzman, ce qui indique que la résidence de la belle Mauresque eut encore quelques années de splendeur sous la domination chrétienne.

C'est aussi hors de la ville, à 1 kilomètre de distance, sur la rive droite du Tage et à l'extrémité occidentale d'une jolie plaine nommée la *Vega baja,* que se trouve la *fabrique d'armes blanches* construite par Charles III, et mue par une forte chute d'eau détournée du fleuve. Elle était précédemment dans l'intérieur de la ville. On ne sait pas à quelle époque se fonda cette célèbre industrie, ni dans quelles circonstances elle s'établit à Tolède, qui n'a jamais offert de ressources spéciales pour les matières premières. Elle s'était organisée en corps d'état ; les ouvriers habitaient tous une même rue, qui a conservé le nom de *Calle de las Armas,* et chaque maître s'enfermait chez lui comme dans une forteresse, se croyant le seul possesseur du secret de la trempe qui faisait la célébrité des lames de Tolède. Au XVIe siècle, la municipalité prit l'industrie sous sa protection ; les rois lui accordèrent de nombreux privilèges : les matières premières, le fer, l'acier, le bois pour les hampes des piques, des lances et des hallebardes, les cuirs pour les fourreaux, lui arrivaient francs de tout droit. Lorsque les armes à feu devinrent d'un usage à peu près général, après la mort de Philippe II, l'industrie tolédane commença à déchoir, et elle reçut un coup mortel, au commencement du XVIIIe siècle, lorsque la mode française introduisit dans le costume l'épée courte à la place de la dague et de la longue épée à large garde. C'est alors que Charles III se préoccupa de relever la fabrique d'armes

blanches, et d'en réorganiser les ateliers. Il appela de Valence pour la diriger le célèbre armurier Luis Calixto, et fit construire l'édifice dans lequel elle se trouve installée aujourd'hui, sous la direction d'un colonel d'artillerie. L'acier qu'on y emploie est apporté de l'étranger, les aciers espagnols ayant été jusqu'à présent essayés sans succès. Toutes les armes blanches employées dans l'armée espagnole viennent de la fabrique de Tolède; il s'y fait peu d'armes pour le commerce particulier ou pour l'étranger, si ce n'est celles que les étrangers achètent lorsqu'ils viennent visiter les ateliers. Certaines lames de luxe sont d'une trempe et d'une souplesse vraiment extraordinaires.

Nous devons ajouter maintenant, pour être à peu près complet, que Tolède est le chef-lieu d'une province de 331,824 hab., et d'un *partido* judiciaire; la résidence d'un gouverneur civil, d'un gouverneur militaire, et enfin le siège d'un archevêque métropolitain, primat des Espagnes. Le climat y est modéré, la température ne descend jamais au-dessous de zéro et s'élève rarement au-dessus de 30°. Il y souffle des vents violents qui causent souvent de grands dommages aux moissons et surtout à un produit important de Tolède: l'abricot. Il y règne quelques fièvres intermittentes en automne, et généralement une maladie grave, la chlorose, qui cause de cruels ravages et qui atteint soixante-dix jeunes personnes sur cent.

Un chemin de 3e ordre, qui se détache du pont de San Martin, s'engage, au S,, au milieu des monts de Tolède, traverse les plaines de la Manche, franchit le Guadiana auprès de la Puebla, coupe un chemin allant de Ciudad Real à Trujillo, et rencontre, à Almaden, le chemin de fer de Badajoz. Au-delà, il descend vers Cordoue par la Sierra Morena, et vers Séville par Llerena.

De Tolède à Ciudad Real, R. 109; — à Talavera de la Reina, R. 110.

ROUTE 22.

DE MADRID A VALENCE.

Chemin de fer 490 kil.: 1re cl. 246 r. 50; 2e cl. 189 r. 87; 3e cl. 114 r. 95. — Trajet en 15 h.

64 kil. *De Madrid à Castillejo* (*V.* la R. 21, p. 257.) On continue, *sans changement de train.*

Au départ de Castillejo, vue, à dr., de la vallée du Tage et des hauteurs qui la dominent.

73 kil. *Villasequilla,* b. de 1266 hab., tous cultivateurs; plusieurs parmi eux possèdent de grandes fortunes. A peu de distance sur la gauche, se trouve *Yepes,* village renommé pour ses vins blancs. Les trains s'arrêtent au passage du *Rio Cedron;* station de prise d'eau nommée *Dos Bocas.*

84 kil. *Huerta,* bourg de 2,100 hab. La station est à 5 kil. de la localité. Le pays produit de belles races de moutons. Huerta n'a du reste d'importance que comme point de communication avec la petite ville de *Mora,* située à 25 kil. au S.-O., et avec la *Guardia*, où passe la route d'Andalousie. L'horizon à dr. est fermé par un groupe de montagnes appartenant à la Sierra de Tolède, et qui s'étendent vers Ciudad Real.

101 kil. *Tembleque*. La ville (3,900 hab.) est à 1 kil. à g. Il se fait à cette station un mouvement commercial important. On y reçoit, des montagnes de Tolède, sur des chars à bœufs, tous les charbons de bois de chêne qui s'emploient à Madrid.

120 kil. *Villacañas,* petite V. de 4,875 hab., dont les produits agricoles sont très-importants. C'est le pays le plus riche en blé de toute la province. On y élève une fort belle race de moutons qui se vendent de 30 à 35 francs. La laine de cette race est peu appréciée, mais la chair en est belle et recherchée. On aperçoit de la voie plusieurs lacs

CHEMINS DE FER

(V. RÉGION DU SUD-EST)

Itinéraire de l'Espagne par G. DE LAVIGNE.

HACHETTE & Cie Editeurs, Paris.

6° 5° 4° 3° 2°

40° 39°

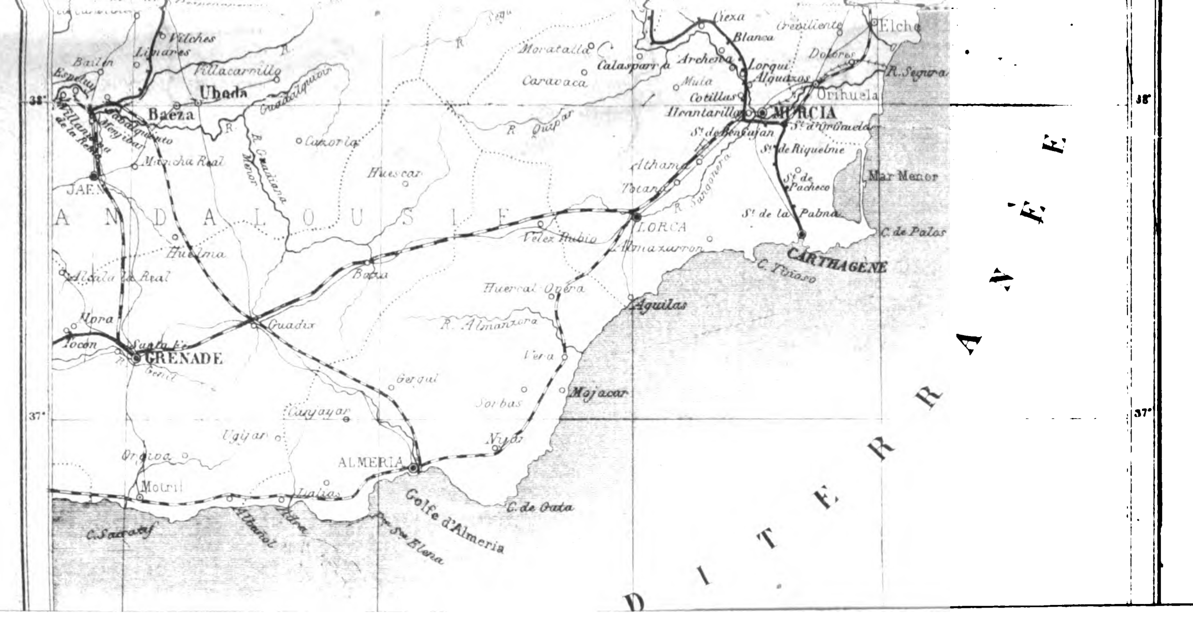
ARAGON

NOUVELLE CASTILLE

MANCHE

MURCIE

MADRID
Las Rosas
Pozuelo
El Pardo
Alcala de Henarès
Torrejon de Ardos
St Fernando
Vicalvaro
Vallecas
Getafe
Pinto
Valdemoro
Ciempozuelos
Aranjuez
St de Castillejo
Algodor
TOLÈDE
Pastrana
R. Tajo (Tage)
Chinchon
R. Tajuña
Sacedon
Priego
Huete
Tarancon
CUENCA
Ocaña
Uclés
Villasequilla
Huerta
Tembleque
Orgaz
Villacañas
Quintanar de la Orden
Belmonte
Quero
El Toboso
Madridejos
Consuegra
Alcazar de St Juan
Campo de Criptana
S. Clemente
Zancara
Villarrobledo
Minaya
Motilla del Palancar
R. Jucar
R. Gabriel
R. Zancara
R. Giguela
R. Riansares
Socuellamos
la Roda
la Gineta
Taruzona
R. Guadiana
Daimiel
CIUDAD-REAL
Miguelturra
Almagro
Argamasilla de Alba
Manzanares
la Solana
Valdepeñas
Villanueva de los Infantes
Jabalon
Sta Cruz de Mudela
Almuradiel ou le Visillo
Venta de Cardenas
Défilé de Despeñaperros
R. Guadalimar
Yeste
ALBACÈTE
Chinchilla
El Villar
Alpera
Almansa
Fuente la Higuera
Mogente
Montesa
Enguera
Ayora
Peñas de S. Pedro
Alcaraz
Pozo Cañada
Tobarra
Hellin
Agramon
R. Mundo
Las Minas
Venta de la Encina
Caudete
Yecla
Jumilla
Villena
Sax
Elda
Petrel
Monovar
Novelda
St Vicente
ALICANTE
Jijona
Villajoyosa
Altea
Callosa de Ensarria
C. de la Nao
Javea
Denia
Pego
Oliva
Gandia
Concentayna
Albaida
Onteniente
Alcudia de Crispins
Jativa
Manuel
Carcagente
Alcira
Tabernas de Valdigna
Cullera
Sueca
Albufera de Valencia
Algemesi
Carlet
Alberique
Benifayo
Catarroja
Torrente
Silla
Alfafar
VALENCE
Grao
Albuixech
Puig
Puzol
Murviedro
Almenara
Chilches
Nules
Burriana
Almazora
CASTELLON DE LA PLANA
Villareal
Villavieja
Benicasim
Oropesa
Torreblanca
Alcala de Chisvert
Peniscola
S. Mateo
Lucena
Alcora
R. Mijares
Segorbe
Viver
Murviedro
Villar del Arzobispo
Liria
Chiva
Chelva
R. Guadalaviar
Requena
Utiel
R. Magro
Ademuz
TERUEL
Albarracin
Mora de Rubielos
R. Jucar



ANDALOUSIE
MÉDITERRANÉE
MURCIA
CARTHAGENE
GRENADE
ALMERIA
LORCA
JAEN
Baeza
Ubeda
Linares
Vilches
Bailen
Villacarrillo
Menjibar
Mancha Real
Huelma
Alcala la Real
Loja
Loxa
Santa Fe
Guadix
Baza
Huescar
Cazorla
R. Guadiana Menor
Guadalquivir
Velez Rubio
Huercal Overa
R. Almanzora
Vera
Sorbas
Mojacar
Nijar
Gergal
Canjayar
Ugijar
Orgiva
Motril
Adra
Albuñol
C. Sacratif
Golfe d'Almeria
C. de Gata
Aguilas
Almazarron
C. Tiñoso
C. de Palos
Mar Menor
Totana
Alhama
R. Sangonera
Moratalla
Calasparra
Caravaca
Mula
Cotillas
Alguazas
Lorqui
Archena
Blanca
Cieza
Crevillente
Elche
Dolores
Orihuela
R. Segura
Alcantarilla
St de Riquelme
St de Pacheco
St de la Palma
R. Quipar
38°
37°

CHEMINS DE FER

(V. RÉGION DU SUD-EST)

HACHETTE & Cie Editeurs. Paris.

salés d'où on extrait de la soude. La voie se trouve, un peu au-delà, au milieu d'une campagne immense et de landes qui ne peuvent être mises en culture, parce que le sol est trop saturé de sel. On traverse, sur des ponts en tôle, les deux rivières le *Rianzarès* et le *Giguela,* qui se réunissent à quelque distance sur la droite.

135 kil. *Quero,* station isolée, dépendant d'un bourg de 1,660 hab., situé à 3 kil. sur la gauche. On aperçoit plusieurs lacs salés, dont l'un à 10 kil. de circonférence. L'extraction du sel et la fabrication de la soude, qui s'obtient par l'incinération d'un varech terrestre ou *kali,* dont le sol est abondamment couvert, sont les seules industries du pays. Les fièvres y règnent pendant les saisons des chaleurs. L'eau pure y manque, et les trains vont la prendre un peu plus loin, à *Piedrola,* au passage d'un cours d'eau.

148 kil. **Alcazar de San Juan** (altitude 648 mèt.— Buffet.—*Arrêt,* 23 min.— Station **d'embranchement** des lignes d'*Andalousie* et de *Portugal.* **Changement de train** pour ces directions), V. de 8,180 hab., appartenant à la province de Ciudad Real et à l'ancienne province de la Manche. C'est une ville très-ancienne, datant des Celtibères, occupée plus tard par les Arabes, qui lui donnèrent le nom d'Alcazar. L'ordre de chevalerie de Saint-Jean en fit son chef-lieu. On y trouve quelques vieux édifices, assez remarquables encore, rappelant cette dernière période de l'importance de la ville. Alcazar est du nombre des villes espagnoles qui prétendent avoir donné le jour à l'auteur de *Don Quichotte.* On y montre l'acte de baptême d'un enfant qui reçut les noms de Miguel de Cervantès Saavedra; mais les biographes du célèbre écrivain doutent qu'il s'agisse de lui. Sept autres villes expriment des prétentions à cet égard, et les plus fondées paraissent être celles d'Alcala de Henarès. L'industrie est assez importante à Alcazar. On y trouve des fabriques de savon, de chocolat, des raffineries de salpêtre; l'administration des salines de tout le pays environnant y a son siège. Alcazar a un certain intérêt pour le touriste, il est au centre de ces grandes plaines éternelles et desséchées que le roman a rendues célèbres, et dans lesquelles le voyageur aperçoit, dès le matin, la flèche du village où il passera la nuit. A 32 kil. au N. se trouve une pauvre petite V. de 1,849 hab., sale et bâtie en terre sèche; c'est le *Toboso,* qui n'a d'autre cause d'intérêt et de célébrité que le rôle qu'il a joué dans l'admirable roman de Cervantès. Un chemin de fer en projet, d'une étendue de 26 à 30 kil., conduira d'Alcazar à *Quintanar de la Orden,* jolie V. agricole de 6,700 h.

La contrée qu'on parcourt en quittant Alcazar est partagée en grandes cultures, et produit des grains en abondance.

156 kil. *Campo de Criptana* (5,900 hab.). Cette petite V. a, sur presque toutes celles de la province, l'avantage d'être assise sur un soulèvement de terrain où se trouvent 25 ou 26 moulins qui reçoivent, sans obstacle, tous les vents de la plaine. On appelle pompeusement cette petite hauteur la *Sierra de los Molinos.* La vue s'étend à 25 lieues de distance. On prétend que les moulins de Criptana sont ceux qui figurent dans la fameuse aventure de don Quichotte; nous n'en sommes pas convaincu : don Quichotte rencontra les moulins à la première étape de sa deuxième sortie, en se rendant de son village au Puerto-Lapiche. Or, ce village, *Argamasilla de Alba,* se trouve à 25 kil. au S., sur les bords du Guadiana, et le Puerto-Lapiche à une semblable distance. Don Quichotte resta par conséquent bien au-dessous de Criptana. On traverse la petite rivière de *Zancara,* à sec une partie de l'année, avant d'atteindre

172 kil. *Zancara,* station correspondant avec un village sans aucune importance, situé à 5 kil. plus loin. Toute la contrée est hantée par les fièvres, et la station est à peu près inhabitable pendant les chaleurs.

187 kil. *Socuellamos* (altitude 680 mèt.), petite V. de 3,100 hab., située au milieu d'une grande plaine cultivée. La récolte des céréales est très-importante dans la plaine de Socuellamos. A une certaine distance, on aperçoit des bois considérables de chênes verts (*encinas*) exploités pour la fabrication d'un charbon excellent.

204 kil. *Villarrobledo,* V. de 8,246 hab., dans laquelle il se fait un commerce de grains considérable. Des bois de chênes verts, situés au N., on tire du charbon et une grande quantité de pièces de charronnage. On remarque à Villarrobledo une belle église paroissiale, trois couvents de religieuses, et une vaste construction qui servait autrefois de grenier pour les récoltes royales. La voie traverse un bois de chênes et de yeuses avant d'atteindre

226 kil. *Minaya.* La station est en rase campagne, dans le voisinage d'une venta, et à 3 kil. du village, qui compte 2,310 hab. Celui-ci n'a d'intérêt que par ses produits agricoles. La voie pénètre dans une tranchée assez considérable, pratiquée au pied d'une colline formée d'un amas de carbonate de chaux; les habitants l'exploitent pour blanchir leurs maisons, et l'emploient souvent en guise de magnésie, dans certaines affections de l'estomac. Ce produit est tout simplement du blanc d'Espagne.

[A 40 kil. environ, au N. de la station de Minaya, en suivant une ancienne route qui conduit à Madrid par San Clemente et Tarancon, on rencontre, au sommet d'une colline, un remarquable souvenir des temps féodaux, le château de *Belmonte.* Ses masses imposantes, ses six énormes tours découronnées dominent au loin le pays; ses murailles à créneaux échelonnés, flanquées de tourelles à barbacanes, descendent les pentes douces de la colline, et enveloppent le village de leur enceinte autrefois puissante. Belmonte, fondé au milieu du xve siècle par le célèbre marquis de Villena, ainsi que les forteresses d'Almansa, de Villena, de Sax, que la voie de fer rencontre dans son parcours jusqu'à Alicante, a conservé au milieu de ses débris de curieux vestiges de son ancienne splendeur. Une des fenêtres grillées de l'antique façade, pratiquée dans l'épaisseur d'un mur énorme, offre les preuves presque intactes du talent des sculpteurs de ce temps.]

243 kil. *La Roda.* Cette station acquerra peu à peu une grande importance commerciale. Le ***Jucar,*** qui passe à 10 kil., au N., y apporte par flottage les bois de sapin des montagnes de Cuenca. Les grains y viennent, des plaines de la Manche, à une importante usine à moutures, mue par la même rivière et armée de quinze paires de meules. Les farines sont réexpédiées sur Madrid, et sur la Catalogne par Valence. Il arrive aussi à la Roda, des montagnes de Cuenca, du minerai de cuivre et des houilles. Enfin, on y exploite le blanc d'Espagne en énormes quantités. La ville (6,126 h.), à une petite distance de la station, est chef-lieu d'arrondissement judiciaire.

261 kil. *La Gineta,* petite ville agricole de 3,280 hab., et de peu d'importance. La voie traverse, audelà de cette station, la route royale de Madrid à Valence, et, plus loin, le canal de *San Jorge,* construit par Charles IV, pour fournir des irrigations et assainir le pays que décimaient les fièvres intermittentes (*V.* à ce sujet l'historique de la province d'Albacete — Préface).

279 kil. **Albacete** (arrêt 8 min. — BUFFET. — Capitale d'une province du même nom. V. de 17,143 hab.,

autrefois entourée de murailles, dont on retrouve des restes assez nombreux dans la partie supérieure ou *Alto de la villa*. La défense de la ville moderne est actuellement formée par un fossé bordé d'un mur en terre, de près de deux mètres, élevé en 1836, à l'époque de la guerre civile. Les maisons sont généralement bien bâties, à deux et trois étages pour la plupart. Les rues sont bien empierrées. L'église paroissiale, dont la moitié seulement est achevée, présente trois nefs de belle apparence, mais sans ornementation. La tour offre cette étrange particularité, que sa base est construite en terre jusqu'à 2 mèt. env., et le reste, qui a peu de hauteur, est en pierre de taille. Rien ne paraît prouver que cette construction, contraire à toutes les règles de l'art, et dont on pourrait suspecter la solidité, ait jamais inspiré des craintes. On remarque, parmi les principaux édifices : celui qui est affecté à la grande foire annuelle qui se tient à Albacete du 7 au 15 septembre; *la plaza de toros*, construite en 1829; le palais du comte de Pino-Hermoso; l'audience territoriale, la maison de ville et la *casa de Maternidad*; le théâtre, installé dans un ancien couvent; le Casino, où les étrangers rencontrent un excellent accueil. L'industrie coutelière occupe un grand nombre d'individus; mais pas d'ateliers et aucuns moyens mécaniques. Les lames, grossier produit en acier douteux, de formes primitives, enjolivées de dessins tracés à l'eau-forte, n'ont aucunement la prétention de rivaliser avec les lames de Tolède. Elles portent toutes des devises : *No me saques sin razon ni me entres sin onor*, — *Soy sola y sin compañera*; *vivan los amantes del rey*, — *Soy defensa de mi dueño solo, y biva!* Les *puñales* se cachent dans la ceinture du contrebandier, les *navajas* pendent par un cordon à la veste de l'arriero, les *cuchillos* se glissent, — disons plus sûrement, se glissaient, — sous la jarretière de la *manola*. Les manches sont en bois noir, couverts d'ornements incrustés en cuivre; et, lorsque l'arme s'ouvre, elle s'assujettit par deux ou trois crans qui produisent un craquement sinistre, semblable à celui de la batterie d'un pistolet qu'on arme.

298 kil. **Chinchilla**, station **d'embranchement** de la ligne de *Murcie et de Cartagène*. **Changement de train**. V. de 5,840 hab., située au sommet d'une colline d'environ 200 mèt. de hauteur, faisant partie d'une chaîne qui s'étend vers le N. La voie se tient à 5 kil. au S., et la station est établie au hameau de *Pozo de la Peña*, qui est en communication avec la ville par un chemin passable. Chinchilla, dont la principale industrie est l'agriculture, présente une particularité qui lui donne quelque ressemblance avec Calatayud (p. 187): une partie des habitations occupées par la classe inférieure est pratiquée dans le tuf; chaque logement se compose de trois ou quatre pièces, avec une porte étroite, une ou deux fenêtres, et une cheminée percée dans la masse et élevée au-dessus du sol, en maçonnerie; ces habitations sont généralement propres et saines.

316 kil. *El Villar*, v. de 800 hab., pays agricole, entouré de beaux bois de chênes verts. C'est le point le plus élevé de la ligne, qui descend ensuite sans interruption jusqu'à Alicante. Le trajet est fort triste au-delà de cette station : le pays est aride et inculte, couvert de bruyères, le sous-sol recèle des gisements salins, et la voie passe à peu de distance d'un grand lac salé avant d'atteindre

338 kil. *Alpera*, petite ville de 2,532 hab., peu importante, sans industrie et sans commerce. La plaine est toutefois assez bien cultivée et donne de bons produits. Un ruisseau, quelquefois desséché, accompagne la voie, la croise sur

plusieurs points et donne un peu d'aliment à la végétation. Les Arabes ont construit, au-delà d'Alpera, l'un de ces remarquables barrages dont ils ont doté l'Espagne. On l'aperçoit, sur la dr. de la voie, au milieu d'une ligne de collines et entre deux mamelons rocheux qui se touchent presque à la base. Un rempart colossal va de l'un à l'autre. La première assise se compose de blocs énormes cimentés sur le roc. A mesure que la muraille s'élève, son épaisseur diminue; elle recule d'assise en assise, formant une série de gradins que les siècles n'ont pas ébranlés, ni l'énorme pression de la masse liquide provenant des petits cours d'eau recueillis dans la vallée. Cette retenue présente une étendue de 1,500 mèt. en longueur, sur une largeur égale, et sur une profondeur maxima de 80 mèt. Le tremblement de terre de Lisbonne, qui a fait des ruines jusque dans cette partie de l'Espagne, qui a fait crouler le château de Montesa, à peu de distance d'Almansa, a respecté le *Pantano* d'Alpera, et l'eau qui s'en échappe aujourd'hui ne se fait jour que par les fentes des rochers.

Après avoir passé en vue du Pantano, la voie s'engage dans une tranchée de 500 mètr. de long et de 17 mèt. de crête, à l'issue de laquelle elle débouche dans la plaine d'Almansa. L'aspect de cette partie du chemin est des plus pittoresques; Almansa est dans un fond entouré de grandes cultures, dominé par un vieux château ruiné. Au fond sont les montagnes qui séparent la province de celle de Valence, et, sur la dr., se dessine la ligne de fer de Valence, qui se détache de celle d'Alicante à 18 kil. d'Almansa, pour s'élever sur les flancs de ces montagnes et y pénétrer en souterrain.

358 kil. **Almansa** (altit. 712 mèt.), V. de 7900 hab., passablement bâtie; ses rues sont larges et droites, mais malheureusement ni pavées ni empierrées, de sorte qu'elles sont transformées, dans la saison des pluies, en affreux cloaques où les voitures enfoncent jusqu'au moyeu. La grande route, traversant la ville d'une extrémité à l'autre, y forme une belle voie bordée d'habitations. Almansa est une assez jolie ville, avec deux écoles qui reçoivent 150 élèves, un hôpital de 10 lits, doté de 800 réaux de rente, une prison, « dont les cachots font horreur », dit M. Madoz, une église paroissiale, grande et solide, formant une seule nef, sans ornements, sans peintures, avec une tour passablement élevée. Le vieux château est au N.-O. de la ville; sa construction paraît remonter aux derniers temps de la domination arabe; il occupe le sommet d'un mamelon de calcaire blanc, espèce de phénomène géologique complètement isolé au milieu de cette immense plaine. Le monument le plus curieux d'Almansa est la pyramide qu'y fit élever Philippe V, en souvenir de la grande bataille livrée sous les murs de la ville, et qui en prit le nom. Cette pyramide est en pierre, au milieu d'une plaine, au S. de la ville; sa base, de forme carrée, présente un lion sculpté et une inscription commémorative en latin et en espagnol. Au sommet, sur l'une des faces, on voit l'image de la colombe sous la forme de laquelle, disent les gens du pays et certains historiens, la Vierge vint protéger les armes de Philippe V. L'armée de ce prince était commandée par le maréchal duc de Berwick; l'armée de l'archiduc d'Autriche était sous les ordres du marquis de Las Minas. Le combat s'engagea le 25 avril 1707, à trois heures du soir; l'armée de l'archiduc y perdit plus de 13,000 hommes, dont 6,000 morts, et un grand nombre de prisonniers, parmi lesquels plusieurs généraux. Le vainqueur prit 112 drapeaux, tous les bagages, toute l'artillerie, et perdit de son côté 3,000 hommes tués et 2,000 blessés. Almansa, dont la population avait rendu, dans cette circonstance,

de grands services à la cause royale, reçut du roi le titre de *fidelisima*, qu'elle ajoute à ses titres précédents de *muy noble* et *muy leal*.

Au-delà d'Almansa le pays est découvert, peu planté, partagé en grandes cultures bien dirigées. Au loin, à g., s'élèvent les montagnes de la province de Valence.

377 kil. **La Encina** ou *Venta de la Encina*, station d'*embranchement* de la ligne de *Valence* sur celle d'*Alicante*.— (**Changement de train** pour *Valence*. — *Arrêt*, 15 min., BUFFET.) — La Encina est une station sans habitation, située au milieu d'un charmant paysage ; la végétation est active, des collines plantées d'arbres à fruits succèdent aux tristes nudités de la plaine. La ligne d'Alicante se sépare à dr.

De la station de La Encina, la voie de Valence se dirige, presque parallèlement à la route de terre, vers les montagnes qui forment la limite de l'ancien royaume. La route de terre monte à dr. par le *Puerto de Almansa;* le chemin de fer établit une première station à

390 kil. *Fuente la Higuera*, V. de 3,000 hab., située sur une colline, en avant des montagnes et à l'extrémité occidentale de la riche vallée d'Albaida. La voie s'engage sous la montagne de *Mariaga*, par un tunnel de 1,514 mèt. de longueur, contourne le versant de la montagne, et pénètre de nouveau en galerie, sur une longueur de 278 mèt., sous celle de *Santa Barbara*.

En débouchant de ce tunnel, on se trouve tout d'un coup en face des magnifiques campagnes du royaume de Valence, que le chemin de fer domine d'une hauteur de 600 mèt. De tous côtés s'étendent de belles cultures, des rizières dont les irrigations sont admirablement conduites, des champs d'oliviers alignés au cordeau. La vue règne, presque sans obstacle, jusque vers Valence, à 100 kil. de distance. Pour racheter graduellement la différence d'altitude, la voie descend, par des pentes de 10 à 12 millim., sur d'énormes remblais qui traversent la campagne, à 12, 14 et 16 mèt. de hauteur, et sur des ponts à tablier de fer d'une grande portée, jetés au-dessus des nombreux ravins qui sillonnent le pays.

399 kil. *Mogente*, vieille V. arabe de 4,300 hab., située sur la pente d'une montagne et entourée d'un territoire d'une grande fertilité. Au-delà de cette ville et à 1 kil. env., la voie croise la route de terre sur un beau pont, et passe en vue des magnifiques ruines du *château de Montesa*, ancien chef-lieu d'un ordre militaire institué en 1318, après la chute de l'ordre des Templiers, et dont la grande maitrise fut attribuée à la couronne sous le règne de Philippe II. Le château de Montesa était considérable ; ses murailles et ses autres œuvres de défense étaient formidables. Il s'écroula en 1748, à la suite d'un tremblement de terre; il ne subsiste aujourd'hui que quelques pans de murs, et de vastes souterrains dont il est possible encore de visiter une partie. Le titre de chevalier de Montesa a survécu de nos jours comme distinction nobiliaire ; l'habit est blanc, avec une large croix rouge placée au milieu de la poitrine.

405 kil. *Vallada*. V. de 2,500 hab.

422 kil. *Montesa*, petite V. agricole de 1,200 hab. On signale, à une petite distance à l'O., une énorme roche conique dont le poids est évalué à 5000 quintaux, et qu'il est facile de mettre en mouvement sous la seule impulsion de la main. On la nomme la *Piedra encantada*. De Montesa, un beau remblai en ligne droite conduit à

428 kil. *Alcudia de Crespins*, v. de 700 hab. La voie pénètre dans une tranchée de 5 mèt., à travers un long banc de roches calcaires, laisse à dr. un beau domaine appartenant au marquis de Bellisca, traverse sur un remblai de 6 mèt. la vallée de la Cerda, et franchit le torrent du

Montesa sur un magnifique pont en tôle de 56 mèt. d'un seul jet, porté par deux culées en granit de 24 mèt. de hauteur. A peu de distance de ce pont, œuvre capitale de la ligne, on rencontre

435 kil. **Jativa** ou *San Felipe de Jativa*, V. de 14,500 hab., adossée à une ligne de hautes montagnes (la *sierra de las Agujas*), en vue d'une vaste plaine unie, magnifiquement cultivée, toute partagée en jardins d'orangers et de grenadiers. Sur les flancs de la montagne s'élèvent en zigzag, et jusqu'au sommet, les murailles crénelées qui conduisent à une vieille forteresse autrefois inexpugnable. Jativa a conservé son caractère mauresque ; sa population même a encore du sang arabe dans les veines. Autrefois elle était remuante et inquiète ; à la suite de sanglantes révoltes, elle fut décimée et expulsée ; on changea le nom de la ville, qui fut appelée San Felipe ; mais les murailles restèrent, et avec elles l'esprit indépendant de la vieille cité. Le nouveau nom de San Felipe s'efface peu à peu, et, malgré le décret royal, le nom arabe reprend sa place.

Jativa est surtout remarquable par l'abondance des eaux ; il en surgit de toutes parts, et l'on engage surtout le voyageur à aller visiter la fontaine de *los veinte y cuatro caños*, auprès de l'une des entrées de la ville ; elle présente un long bassin rectangulaire dans lequel l'eau coule de 24 tubes en fer rangés en batterie ; elle alimente un lavoir et fait mouvoir un moulin à riz. On remarque dans la ville : la maison municipale ; une école ; une bourse pour la vente de la soie ; un modeste théâtre ; une place de taureaux qui peut recevoir 10,000 spectateurs ; cinq hospices faiblement dotés ; une belle église collégiale qui mérite une visite ; neuf couvents habités ou déserts, et, autour de la partie méridionale, une belle promenade bien plantée, d'où la vue s'étend sur toute la campagne.

En quittant Jativa, le chemin de fer pénètre au milieu des plantations et semble une allée de ce riche jardin. Il n'a qu'une voie ; ce beau terrain est précieux ; les berges sont étroites ; les treillages qui ferment les propriétés riveraines touchent presque les marchepieds des voitures ; on pourrait, en allongeant le bras, cueillir des oranges ou des grenades au passage.

On franchit de nouveau le Montesa sur un pont en bois du système Town, à traverses croisées, formant six arches de 16 mèt. chacune ; et plus loin, le torrent de *Carraixet*, sur un pont de même système, à deux arches ; plus loin encore, l'*Albaïda*, sur sept arches de 17 mèt.

442 kil. *Manuel*, bourg de 1,450 hab., au milieu d'une plaine toute plantée en rizières.

Les ponts se succèdent sur tout ce parcours ; celui qui conduit à Carcagente est semblable, par l'étendue et par la nature de la construction, au pont qui précède Jativa ; le torrent est à une profondeur de 11 mèt.

447 kil. *Puebla Larga*, 950 hab.

451 kil. *Carcagente*, jolie ville de 8,900 hab., au milieu d'une plaine toute plantée de mûriers et d'orangers. Des palmiers s'élancent du milieu de tous les jardins, et forment, au-dessus de la ville, comme un dôme de riche verdure et d'un magnifique aspect. Toutes ces villes de l'admirable campagne de Valence conservent les souvenirs encore vivants de la domination arabe, leurs noms d'abord, puis les habitations coquettes, à terrasses, la plupart blanchies à la chaux, garnies de volets peints en vert ; les beffrois carrés, bâtis en briques de nuances diverses, et ornés de faïences vernissées, du modèle de celui de la Giralda de Séville, au-dessus desquels l'art chrétien a dressé ses campaniles en coupoles ; puis encore cette végétation ardente, ces palmiers, ces orangers, ces grenadiers à fleurs éclatantes, ces fiers aloès, ces nopals hérissés, ces haies de cannes à sucre, et aussi cet habile

système d'irrigation qui donne au sol une si merveilleuse fertilité. Au milieu de ces vergers bordés de haies, remplis de fleurs, passe, presque toujours à niveau, la voie unique du chemin de fer.

[Un tramvia conduit de Carcagente à Gandia et à Denia (*V.* R. 23).]

454 kil. *Alcira,* V. de 13,600 hab., place forte construite dans une île entourée par le Jucar, et reliée à la plaine par deux ponts. On appelle Alcira le jardin de la campagne de Valence.

459 kil. *Algemesi,* V. de 6,100 hab., bien bâtie, entourée d'un riche territoire, à une demi-heure de marche de la rive g. du Jucar. L'église, qui est belle et riche, possède plusieurs peintures de Ribalta.

469 kil. *Benifayo,* bourg de 2,950 h. On y aperçoit un palais seigneurial, surmonté d'une haute tour, et une jolie église avec deux tours symétriques et une haute coupole.

478 kil. *Silla,* petite V, de 3,370 hab., dont le territoire, en partie irrigué, en partie de *secano* (terre sèche), s'étend jusqu'au bord de l'immense **lac de l'Albufera**.

Ce lac, séparé de la mer par une langue de terre en landes, d'environ 4 kil. de largeur, mesure 9 heures de tour, soit 5 h. 1/2 du côté de terre, 3 h. 1/2 du côté de la mer; il ne communique avec celle-ci que par une espèce de coupure naturelle, ou canal de décharge, pratiquée à la partie S., et que la mer ouvre ou ferme selon les saisons. Sa forme est à peu près elliptique; il est coupé, vers le tiers inférieur, par une espèce d'isthme qui se rattache à la lande du côté de la mer. Il est complètement entouré du côté de terre, sur les 5 h. 1/2 de parcours, d'une ceinture de broussailles et de roseaux habités par une multitude d'oiseaux d'eau, de canards, d'oies sauvages, de coqs de mer, de râles, de bécasses, de halbrans, et autre gibier de passage. Lorsque les bandes de ces oiseaux s'abattent sur le lac, elles y forment de longues taches noires d'un quart de lieue et souvent d'une demi-lieue d'étendue; lorsqu'elles s'envolent, le ciel en est obscurci. La chasse y est par conséquent productive; la pêche y est également abondante, en anguilles surtout. Les eaux du lac, dont la hauteur varie en raison de la pluie, des chaleurs ou de l'ouverture de la communication avec la mer, s'étendaient autrefois sur les terres au-delà de la ceinture de broussailles et de roseaux, et y formaient des marécages nuisibles à la santé publique. Les riverains sont parvenus, à force d'activité et d'industrie, à combler ces marécages à l'aide des terres d'alluvion fournies par les ruisseaux et les torrents qui se jettent dans le lac, et à former ainsi une espèce de terrassement, cultivé en rizières dans toute son étendue, sur une largeur de près de 3 kil. Cette zone, partagée en huit parties, appartient à huit communes riveraines, depuis Valence jusqu'à Sueca. Les habitants de ces communes ont, deux fois dans l'année, à la Saint-Martin et à la Sainte-Catherine, droit franc de chasse et de pêche sur le lac. L'Albufera de Valence, dont les produits sont considérables, a longtemps appartenu aux comtes de Las Torres; au commencement de ce siècle, il fut la propriété du prince de la Paix; Napoléon le donna au maréchal Suchet, en 1812, avec le titre de duc; il revint ensuite au domaine de la couronne. Il représente, avec les terres qui en dépendent, une valeur de 9 ou 10 millions de francs.

Les bords de l'Albufera, pendant l'automne et en hiver, offrent une des plus agréables promenades des environs de Valence; mais, pendant l'été, les nuées de moustiques qui s'y produisent rendent ces parages inabordables. Les habitations qui avoisinent le lac sont à cette époque complètement abandonnées.

482 kil. *Catarroja,* V. de 4,430 hab., presque tous cultivateurs ou

pêcheurs. On y cultive le mûrier, le figuier, le riz et l'olivier sur certains points. La terre, dans les parties irriguées, produit 80 pour 1; la récolte de la soie s'élève, année moyenne, à 5,500 livres.

485 kil. *Alfafar,* bourg de 2,000 hab., peu digne, par l'aspect de ses habitations et de ses rues, du voisinage d'une grande ville. Son territoire, autrefois marécageux et malsain, assaini par les travaux effectués autour de l'Albufera, est un des plus riants et des plus riches des alentours de Valence. La végétation y est magnifique.

490 kil. **Valence**, V. de 108,820 hab., située à 16 mèt. au-dessus du niveau de la mer et à 4 kil. 276 mèt. du port du Grao. Valence est à la fois chef-lieu d'une province de première classe, résidence d'un capitaine général dont l'autorité s'étend sur les provinces d'Albacete, d'Alicante, de Castellon et de Murcie, siége d'une *audiencia* ou cour suprême de justice qui comprend Alicante et Castellon, d'un archevêché qui a pour suffragants les évêchés de Segorbe, Orihuela, Mayorque et Minorque. Sa position est délicieuse, au milieu de jardins et de fleurs, sous un climat toujours tempéré, sans froids extrêmes et sans chaleurs excessives.

Son enceinte, reconstruite, en 1356, par don Pedro IV d'Aragon, est parfaitement conservée, couronnée de créneaux sur tout son développement; elle occupe un plan elliptique de 2,737 mèt. dans son plus grand diamètre et de 1,372 mèt. sur le plus petit. Cette muraille, entourée d'un fossé, flanquée de place en place de fortes tours, est percée de quatre portes principales, d'un aspect monumental : la *puerta de San Vicente,* route de Madrid; la *puerta del Mar,* conduisant au port; la *puerta de Serranos,* forteresse servant de prison, route d'Aragon et de Catalogne; la *puerta de Cuarte,* route de Cuenca, surmontée de deux hautes tours. L'aspect général de la plupart des rues de Valence est celui de toutes les anciennes villes; elles sont tortueuses, sombres, étroites, bordées de maisons mystérieuses, presque sans ouvertures. Cependant, des maisons neuves, bien bâties, se sont élevées presque partout depuis le commencement de ce siècle. L'impulsion a été donnée à cette rénovation de la vieille cité par le maréchal Suchet, en 1812, et, depuis cette époque, l'administration locale s'est efforcée de redresser, d'aligner, et quelques belles rues se sont fait jour au milieu de ce dédale. *Les places,* à bien dire, ne sauraient compter pour telles, à l'exception de celle *de la Constitucion,* où se trouvent la maison de ville et l'abside de la cathédrale; de la place *San Francisco,* autrefois jardin d'un couvent, grand espace triangulaire avec une avenue d'arbres sur ses trois côtés; et de la place de *Santo Domingo,* dont un des côtés est occupé par l'hôtel du comte de Cervellon, où séjournèrent, à des époques différentes, Ferdinand VII et Isabelle II. La place de *la Aduana,* tracée par le maréchal Suchet, est la plus grande et la plus régulière; sur l'une des faces se trouve l'ancien édifice de la douane, occupé aujourd'hui par la manufacture de tabacs; sur les autres, quelques beaux édifices particuliers. La *place du Marché* est un long espace irrégulier, remarquable surtout par l'animation extraordinaire qui y règne, et par l'immense variété de comestibles et d'objets de toute nature qui s'y vendent. Cette place représente la plupart des vieux souvenirs de Valence: c'était là qu'autrefois se donnaient les tournois, les joutes, les courses de taureaux; c'était là que se faisaient les exécutions; on y voit encore la célèbre *casa Lonja,* la halle à la soie, et l'église des *Santos Juanes.*

On cite, parmi les rues, la calle *de Caballeros* comme la plus belle et la plus intéressante; la calle *del Mar,* comme la plus animée; la calle *de las Mantas,* où se trouvent

les principaux magasins de tissus et où s'achètent surtout ces belles mantes rouges, rayées de bandes de couleurs variées, dans lesquelles les Valenciens se drapent d'une façon si élégante.

Les principales habitations modernes ont quatre et cinq étages; elles sont peintes et ornées avec goût, entourées de jardins et de fleurs. On cite, soit pour leur architecture, soit pour leur étendue, soit pour les souvenirs qui s'y rattachent : l'hôtel du comte de Parsent; celui du marquis de Dos Aguas, dont la façade en marbre est merveilleusement sculptée; l'hôtel du comte d'Alcudia, sur la place de Villarasa; l'hôtel du comte de Pinohermoso, dans lequel existent des tableaux de prix et un magnifique ameublement; les hôtels de don Gaspar Dotres, de don Manuel Montesinos, de don Joaquin Santoja, du marquis de la Romana, du marquis de Sumiel, et bien d'autres habitations intéressantes.

La plupart des rues de Valence sont aujourd'hui parfaitement pavées, d'autres sont convenablement empierrées, et presque toutes ont des trottoirs en asphalte. Il existe en outre, sous la plus grande partie de la ville, un réseau de vastes égouts dont la construction remonte à l'époque de la domination romaine, et qui fonctionnent dans un état de parfaite conservation.

Édifices publics. Ces édifices ne sont pas nombreux, mais ils ont généralement un caractère qui appelle l'attention de l'étranger. Nous en ferons une mention rapide. L'*Audiencia* est un beau monument du XVIe s., présentant une façade de 18 mèt. de longueur et de 26 mèt. de hauteur; les principales salles sont ornées de portraits d'anciens députés de Valence. — Le *palacio arzobispal* était autrefois une halle au blé; il communique par un pont avec la cathédrale. Sa chapelle renferme des peintures excellentes. — La *douane* date de 1758; on remarque dans l'intérieur un bel escalier à double rampe. Cet édifice n'a plus sa destination première. les services de douane ont été installés au Grao, et il est aujourd'hui occupé par la manufacture de tabacs.— La *Casa del Vestuario* est, ainsi que son nom l'indique, un édifice où l'ayuntamiento se réunissait les jours de cérémonie pour se constituer et se rendre en corps à la cathédrale; il est aujourd'hui occupé par la justice de paix. — La *Lonja de la Seda,* Bourse des marchands, sur la place du Marché, s'élève sur l'emplacement qu'occupait autrefois un somptueux alcazar bâti, dit-on, par une fille du roi maure Alhakem, et qui fut habité par Chimène, la veuve du Cid. L'édifice actuel a été construit en 1482; il est de style gothique pur, et présente une façade de 54 mèt., divisée en trois parties. Le corps de droite comprend une belle salle où se réunit la chambre de commerce, l'habitation du gardien (*alcaide*), un jardin et des bureaux; le corps de gauche forme, dans tout son développement, l'immense salle destinée aux réunions des marchands; le corps central est une espèce de tour plus élevée que le reste de l'édifice, renfermant une chapelle dans le bas, et dans le haut des logements de détenus. La partie la plus remarquable de ce bel édifice est la salle de la Bourse. Elle forme un quadrilatère; la porte, en arcs concentriques et coupée par une mince colonnette, ouvre au milieu de l'un des côtés. On y remarque, malgré l'état de dégradation dans lequel elle se trouve, une confusion d'anges, d'animaux, de feuillages, de fleurons, défigurés par de nombreuses couches de peinture. Une galerie de créneaux couronnés règne audessus de cette porte et sur tout le développement de la façade. L'intérieur mesure 36 mèt. de long et 21 de large, il est partagé en trois nefs par 24 colonnes torses ou salomoniques, dont 16 sont appuyées aux murs latéraux et 8 isolées au centre

de la salle, supportant les arcs des voûtes, d'une hardiesse et d'une légèreté remarquables.

Édifices religieux. — *La cathédrale* s'élève sur les anciennes fondations d'un temple que les Romains avaient dédié à Diane. Les Goths le consacrèrent au Sauveur; les Arabes à Mahomet; le Cid, conquérant de Valence, le plaça sous l'invocation de l'apôtre saint Pierre, et enfin don Jaïme, en 1238, le dédia à la très-sainte Vierge. Le monument tombait de vétusté, on en commença la reconstruction en 1262, et il traversa plusieurs siècles avant d'être complètement terminé. La grande tour se nomme *el Miguelete*, ou *Micalet* en valencien, du nom de la grande cloche qui fut baptisée le jour de saint Michel de 1521. La construction en a été commencée en 1381, et terminée en 1525. La tour est octogone et mesure en hauteur 45 mèt. 76 c., et 5 mèt. 72 c. sur chaque côté, ce qui fait que sa circonférence est égale à sa hauteur. Elle est terminée par une plate-forme entourée d'un riche balcon en pierre sculpté à jour, et au milieu de la terrasse s'élève un petit campanile pour la cloche de l'horloge. De la plate-forme du Miguelete on découvre un magnifique panorama, et c'est l'une des premières visites que doit faire le voyageur, ici comme partout, s'il veut avoir tout de suite une idée complète du plan de la ville et de l'aspect de sa riche campagne.

On entre dans la cathédrale, appelée aussi la *Seo*, par trois portes principales : *el Miguelete*, au pied de la tour, en face de la rue Zaragoza, *los Apostoles* et *el Palau* aux deux bras du transsept. C'est devant la porte de los Apostoles, sur la place de la Constitution, que se tient, le jeudi de chaque semaine, le tribunal de *las Aguas*, chargé de juger les différends qui surgissent dans la Huerta à l'occasion des irrigations. Au-dessus de la porte del Palau, qui se trouve sur la petite place du Palais archiépiscopal, on remarque sept têtes d'hommes et sept têtes de femmes rangées au-dessous de la corniche. Les historiens prétendent qu'elles représentent les guerriers qui furent la souche des premières familles de la ville, et les sept femmes que ces guerriers allèrent chercher dans les villes voisines.

L'intérieur de la cathédrale forme trois nefs voûtées, soutenues par vingt-cinq piliers carrés formés de pilastres à chapitaux corinthiens. Au transsept s'élève une coupole octogone percée de grandes fenêtres. La longueur totale de l'édifice est de 98 mèt., sa largeur, au transsept, de 60. Les nefs latérales, larges de 8 mèt. 1/2, font le tour de la capilla mayor, placée au sommet de la grande nef, et forment, au chevet, huit petites chapelles sans fenêtres. La *capilla mayor* est richement ornée de marbres précieux. Le retable du maître-autel renferme une précieuse image de la Vierge, dans une niche entourée de draperies de tissu d'argent et de soie; ce retable est fermé par deux volets sur lesquels on voit six belles peintures représentant des scènes de la Vie de Notre-Seigneur et de la sainte Vierge. Ces peintures, qui portent la date de 1505, sont attribuées à deux artistes italiens, élèves de Léonard de Vinci, Paolo Areggio et Francesco Neapoli. Le chœur est fermé par une belle grille de bronze; sa silleria est en noyer, soutenue par une série de colonnes corinthiennes, simple du reste, et sans profusion d'ornements. Le *trascoro*, qui communique avec le chœur par une porte ouverte dans celui-ci, à côté du trône de l'archevêque, est orné de scènes de l'Histoire sacrée sculptées dans l'albâtre, et digne de fixer l'attention. Parmi les chapelles latérales on cite celle de *San Pedro*, avec de belles peintures; un *Sauveur*, de Joanes; *Jésus remettant les clefs à saint Pierre*, de Pa-

lomino. La coupole, les tympans ont été peints par Vicente Victoria, chanoine de Jativa. Dans les chapelles de *San Sebastian* et de *San Luis*, on remarque aussi les tombeaux de don Diego de Covarrubias et de sa femme, et de l'archevêque don Martin Perez de Ayala. Au-dessus des fonts baptismaux on voit un immense tableau de Juan de Joanes. Il faut aussi visiter la *sala capitular*, construite en 1358, et autour de laquelle sont rangés les portraits de tous les évêques et archevêques du diocèse; le long des murs est suspendue une grosse chaine que les galères valenciennes, au temps d'Alfonse V d'Aragon, allèrent enlever au milieu du port de Marseille. La cathédrale de Valence possède une immense quantité de reliques et d'objets vénérés, de beaux ornements, des archives riches en documents curieux, d'anciennes liturgies, un missel anglais provenant de la bibliothèque abbatiale de Westminster. Au nombre des plus précieux et des plus glorieux souvenirs de ce trésor, il faut mentionner l'écu placé dans la capilla mayor du côté de l'évangile; il a appartenu au roi don Jaime.

Nous citerons, parmi les quatorze autres églises de Valence : — *San Martin*, où l'on remarque, au-dessus du maitre-autel, un *Christ mort*, de Ribalta; un *saint Pierre* et *saint Paul*, de l'école d'Espinosa; des fresques de José Camaron; — *San Andrès*, sans aucune apparence à l'extérieur, mais dont l'entrée principale est un chef-d'œuvre d'architecture et de sculpture de la Renaissance. Dans l'intérieur sont des peintures de Ribalta, d'Orrente, de Vergara et de Camaron, les artistes les plus estimés de l'école valencienne; — *Santa Catalina*, ancienne mosquée. Il existait autrefois, dans l'intérieur, des logettes où se retiraient des femmes pieuses; on en voit encore une au pied de la tour. Celle-ci est une des plus élégantes et des plus légères de Valence; — *Santos Juanes :* on y signale les fresques de Palomino, des marbres de Gênes, des ornements dus au ciseau d'artistes italiens, et une *Conception* de Juan de Joanes; — *San Esteban*, ancienne mosquée, dont on cite le maitre-autel et les fonts baptismaux, vaste bassin de marbre d'une contenance de 330 litres, où se faisaient les baptêmes par immersion; — *San Nicolas :* les voûtes et les murs des chapelles ont été peints à fresque par Dionisio Vidal, élève de Palomino; — *San Salvador :* elle possède trois beaux tableaux de Conchello; — *San Bartolomé :* l'autel du Saint-Sépulcre date, dit-on, du règne de Constantin le Grand; le style de la construction, la forme toute primitive des sculptures, quelques inscriptions en caractères indéchiffrables, donnent à ce vieux monument un certain intérêt; — *San Juan del Hospital :* on conserve, dans l'une de ses chapelles, les restes mortels d'une impératrice de Constantinople, Constance-Auguste, qui, persécutée par son beau-fils, l'empereur Théodore Lascaris, trouva un asile à la cour de Jaime Ier; on remarque dans cette église un tableau de la *Bataille de Lépante*, par José Garcia.

Parmi les *couvents*, qui étaient au nombre de vingt-sept (quatorze de moines et treize de religieuses), il faut surtout citer celui de *Santo Domingo* dans l'église duquel se trouvent deux chapelles, *San Vicente Ferrer* et la *capilla real*, qui ont appelé de tout temps l'attention des étrangers par leur belle construction, leur solidité et leurs richesses artistiques; — *el Temple*, ancien palais maure que les Templiers ont transformé en couvent, avec une chapelle très-élégante et richement ornée; — la *Congregacion*, dont on a fait une caserne; — les *Jésuitas* ou *la Compania*, dont le vaste édifice est occupé par le gouvernement civil, par la députation provinciale, et par les

archives générales de l'ancien royaume; — *San Cristobal*, où l'on conserve une image miraculeuse du saint, trouvée par les juifs au milieu de leur quartier.

Il existe encore, en outre, un nombre considérable de chapelles et d'« adoratoires », objets de fondations individuelles, et qui se distinguent aussi par l'ornementation intérieure. On ne saurait passer sous silence, parmi ces édifices, la *casa natalicia* (maison natale) de Vicente Ferrer, le saint patron de Valence, où se célèbrent, chaque année, une neuvaine qui attire une grande concurrence de fidèles, et une fête qui a conservé un caractère local tout particulier.

Établissements de bienfaisance. — La ville de Valence présente à cet égard une parfaite organisation. L'*hospita. general,* administré par une commission de citoyens, est divisé en trois sections : les malades, les exposés, les aliénés. Il est richement doté, et dirigé par les sœurs de Saint-Vincent de Paul. La section de l'infirmerie se compose de dix-huit belles salles, propres, bien aérées, qui peuvent recevoir jusqu'à 1,100 malades. — L'hôpital de *En Bou,* fondé par don Pedro Bou, en 1339, est spécialement affecté aux pêcheurs pauvres. — L'hôpital de *En Conil* a reçu également une destination particulière. — L'hôpital de *probres sacerdotes* recueille, ainsi que son titre l'indique, les prêtres infirmes ou âgés qui ne peuvent plus exercer le saint ministère. C'est plutôt l'organisation d'une maison particulière, d'une habitation de famille, que celle d'un hospice; il y règne un soin, une attention, une recherche même pour l'alimentation et pour les secours à donner en cas de maladie, qui font de cet établissement un modèle à suivre dans tous les pays. Sa chapelle est curieuse; elle est ornée de peintures de bons artistes, parmi lesquelles on remarque une *Assomption*, de Camaron, et une *Sainte Famille,* de Jacinto de Espinosa. La *casa de Ntra Sra de la Misericordia* reçoit 700 à 750 pauvres, qui sont occupés à quelques travaux industriels.

L'instruction publique compte une *Université*, qui comprend une Faculté de jurisprudence, une Faculté de médecine et une Faculté de philosophie; elle possède des collections assez complètes de physique, de chimie et d'histoire naturelle, une belle bibliothèque, un jardin botanique très-remarquable situé hors la ville.

Il faut citer aussi le *Seminario conciliar,* où l'on reçoit l'éducation à tous les degrés; un institut d'enseignement secondaire qui compte 500 élèves; le *Colegio real de San Pablo,* le *Colegio Andresiano,* et surtout le *Colegio del Corpus Cristi* ou *del Patriarca*, fondé par Juan de Ribera, patriarche d'Antioche et archevêque de Valence en 1586. Parmi les excellentes peintures qui en décorent l'église, et qui ne sont qu'une partie des richesses que celle-ci possède, on voit, sur le maître-autel, une belle *Cène*, de Ribalta. Une fois, chaque semaine. à un moment donné, et pendant que les prêtres chantent le *Miserere*, un mécanisme invisible enlève ce tableau et le fait disparaître derrière les panneaux du retable; puis quatre grands rideaux s'ouvrent avec une lenteur calculée, et mettent à découvert un magnifique crucifix, de dimensions naturelles, en grande vénération parmi les Valenciens. L'apparition coïncide avec les derniers versets du *Miserere;* puis les rideaux reprennent leur mouvement en sens inverse, et la *Cène* de Ribalta revient à sa place accoutumée.

On compte encore à Valence une école normale, des écoles primaires municipales, des écoles d'adultes; une académie des beaux-arts où sont enseignés le dessin, la figure d'après la bosse et d'après nature, la perspective, la sculpture, l'architecture, le dessin d'ornement, la peinture des

fleurs et son application aux tissus de soie; un conservatoire des arts avec chaires de mathématiques industrielles, de chimie et de dessin linéaire, appliqués aux arts; une école de commerce et quelques autres établissements secondaires; des corporations scientifiques; une société des amis du pays, instituée dans le but de répandre dans la province les connaissances utiles; un lycée pour l'encouragement des sciences, des lettres et des arts; une académie de médecine et de chirurgie; un collège d'avocats, etc.

Bibliothèques publiques. — Celle de l'Université possède : 40,000 volumes; une remarquable collection de Bibles; la réunion presque complète des saints Pères; les meilleurs ouvrages de théologie, d'économie politique; un choix précieux d'historiens et de chroniqueurs; des traités importants de sciences naturelles; une précieuse collection de romans de chevalerie, parmi eux la très rare édition de *Tirant le Blanc,* imprimée en 1490; et surtout 300 volumes d'éditions du XVe siècle, au nombre desquels l'unique exemplaire actuel de la première œuvre imprimée en Espagne, en 1474, un poème sur la Conception de la Vierge intitulé *Obres o Trobes*. On conserve, dans la salle des archives de la bibliothèque, le casque et l'épée de don Jaime le Conquérant qui prit Valence aux Maures, les clefs de la ville remises à ce prince, la vieille bannière de Valence et l'étendard que les Maures amenèrent en se rendant. — La bibliothèque du palais archiépiscopal est également publique; elle compte 10,500 volumes et possédait de précieux manuscrits anciens qui furent malheureusément incendiés par deux bombes tombées sur la bibliothèque, en 1812.

Le **Musée provincial**, installé dans l'ancien couvent de *la Merced*, possède un grand nombre de peintures recueillies dans les couvents supprimés. Il en est quelques-uns d'un mérite médiocre; mais on trouve, dans une salle réservée, une collection digne de toute l'admiration des artistes et des amateurs. On signale particulièrement un *Ecce Homo* et deux *Sauveur* de Juan de Joanes; du P. Barras, un *Couronnement d'épines*, une *Cène*, la *Prière dans le jardin des Oliviers, sainte Anne', saint Sébastien;* de Cristobal Zariñena, une *Vierge*, *saint Jean*, la *Madeleine*, et trois tableaux représentant *saint François, un évêque* et *saint Christophe;* de Francisco Ribalta, *saint Pierre et saint Paul*, *saint Vincent Ferrer*, *saint François*, les *Quatre Docteurs*, les *Évangélistes*, un *Couronnement de la Vierge*. Il faut mentionner enfin des toiles ou des panneaux de Espinosa, Salvador Gomez, Juan Conchiles, Gaspar de Huerta, etc., tous artistes de l'école valencienne.

Valence possède un **théâtre** spacieux, mais sans ornements et sans apparence extérieure; un *Casino;* un *Hippodrome,* fondé pour l'encouragement des exercices équestres, et l'amélioration des races chevalines; une belle *place de taureaux;* une arène pour combats de coqs (*lidiadero de gallos*). La **promenade** principale, nommée la *Glorieta*, est auprès de la douane et de l'hôtel du capitaine général; elle est plantée de beaux arbres, ornée de fleurs, garnie de bancs et entourée d'une grille de bois. Elle forme un espace irrégulier de 178 mèt. de long, sur 130 dans sa plus grande largeur.

Le **Presidio** est, dans un autre ordre d'idées, un établissement très intéressant et très digne de l'attention des étrangers. C'est un immense atelier parfaitement installé. On ne saurait donner la nomenclature des métiers de toute nature pratiqués dans le préside de Valence, tout s'y trouve à peu près. Ils occupent environ 1,500 détenus, qui tirent de leur travail un certain bénéfice et des ressources pour l'avenir.

Hors de la ville on remarquera quelques beaux jardins, car Valence

réclame une place importante dans l'horticulture espagnole. Le **jardin botanique**, que nous avons déjà mentionné, est un établissement très important et très remarquable, possédant de rares collections et de belles serres qui renferment des plantes de tous les pays; on peut y entrer tous les jours en s'adressant au directeur. — On visite le **jardin de la reine** tous les jeudis, avec un billet du directeur du patrimoine royal; c'est une merveilleuse réunion de magnifiques orangers formant d'épaisses allées, couvrant tous les murs et produisant les fruits les plus beaux. Le capitaine général de Valence jouit de la faveur de recevoir, deux fois par semaine, un choix de fruits et de fleurs de ce jardin. — On cite encore, parmi les jardins particuliers, ceux du comte de Parsent, du baron de Santa Barbara, de don J. B. Berenguer et de don Rafael Gonzalez Walls.

L'**Alameda**, promenade extérieure de Valence, s'étend au N.-E. de la ville, auprès du Jardin de la Reine, vers la route de Barcelone, et dans l'espace compris entre deux des ponts du Turia; elle forme plusieurs allées d'arbres, garnies de bancs de pierre, ornées d'un bassin, d'une fontaine et de massifs de fleurs. A la suite de cette promenade, et au-delà du *puente de Mar*, commence la belle route à quatre rangées d'arbres qui conduit au Grao.

Le *Turia* ou *Guadalaviar*, que nous venons de mentionner, passe au pied de la partie N. et N.-E. de la ville, et la sépare d'un faubourg important où conduisent six ponts d'une longueur moyenne de 130 mèt. Le Turia est un beau fleuve, souvent impétueux pendant la saison des pluies; il est contenu, dans tout son parcours auprès de la ville, par deux quais dont la construction date du XIVe s.

L'industrie valencienne compte une quinzaine de filatures de soie, en partie mues par la vapeur, qui emploient 4 à 500 ouvriers des deux sexes et utilisent près de 350,000 livres de soie; 1,000 à 1,200 métiers pour le tissage des étoffes et du velours, produisant environ par an 30 millions de réaux; des fabriques de tissus de chanvre, de feutre, de peluches pour chapeaux, de gants, d'éventails (15,000 douzaines par an valant depuis 12 jusqu'à 240 réaux la douzaine); deux belles fonderies de fer et de bronze, deux verreries, des faïenceries produisant des *azulejos* très-renommés qu'on emploie au dallage des habitations et au revêtement des murs. Nous ne citons, et pour cause, aucune fabrique de papiers peints; cette industrie est complètement inconnue à Valence. Les murs, dans l'intérieur des maisons, les plus simples comme les plus élégantes, sont enduits de plâtre fin et peints à fresque avec plus ou moins de variété et d'élégance, mais généralement avec bon goût.

Ce genre d'ornementation constitue une industrie dont on retrouve une application dans les affiches peintes, faites généralement à la main, sans calque, et avec une remarquable habileté.

La *manufacture de tabacs* occupe 3,500 femmes et une cinquantaine d'hommes. Il en sort par mois, en cigares, 75 à 80,000 livres, et en tabac haché 50,000 livres.

Histoire. — L'origine de Valence est des plus anciennes et a été l'objet d'opinions diversement exprimées. Les Grecs abordèrent des premiers sur ces rivages et y fondèrent une colonie; puis vinrent les Carthaginois d'Amilcar, qui restèrent maîtres du pays jusqu'à la conquête des Romains.

Pompée y livra à Sertorius une grande bataille sur les bords du Turia. Valence grandit peu à peu jusqu'à l'époque de la domination des Goths. Elle traversa cette longue période sans y jouer aucun rôle, et cependant la cité était déjà devenue assez importante pour qu'on en fît le siége d'un évêché.

Lorsque vinrent les Arabes, Valence ferma ses portes, et s'unit à la ligue défensive jusqu'au moment où il fallut céder au nombre des envahisseurs. Les premiers qui l'occupèrent furent des tribus syriennes, au milieu desquelles les chrétiens se maintinrent avec leurs mœurs et leur religion. Il s'y fonda un royaume indépendant qui dura jusqu'en 1094. A cette époque il se forma une ligue qui réclama l'appui du Cid. Celui-ci, à la tête d'une armée arabe et espagnole, vint assiéger Valence qui capitula. Le Cid exerça le commandement suprême jusqu'à l'époque de sa mort, survenue au moment où des forces considérables almoravides se présentaient de nouveau autour de la ville. C'est alors, ainsi que le rapportent les chroniques, que les chrétiens, formant une cohorte serrée, plaçant au milieu d'eux le Cid mort, armé de toutes pièces, monté sur Babieca et tenant en main sa redoutable épée, traversèrent les rangs ennemis pour rentrer en Castille, vainqueurs, une fois encore, à l'aide du nom terrible du Campeador.

Valence retomba sous la domination du croissant jusqu'au XIIe s. Don Jaime, roi d'Aragon, pénétra dans le royaume à la tête d'une puissante armée, assiégea Valence, qui résista quatre mois, et qui se rendit enfin le 28 septembre 1238. De ce jour elle appartint à l'Espagne chrétienne, et lorsque les rois catholiques devinrent les seuls maîtres du royaume, ils y placèrent un vice-roi.

L'expulsion des Maures laissa Valence à peu près déserte; c'est alors, dit la chronique, que des chevaliers de l'armée allèrent chercher des femmes dans les villes chrétiennes et fondèrent ainsi la souche de la noblesse valencienne. Lerida fournit la majeure partie de cette colonie nouvelle, et c'est pour cela que Valence a souvent donné à cette ville le titre de mère.

Au XVIIIe s., Valence prit parti, dans la guerre de succession, pour l'archiduc d'Autriche; Jativa, qui avait suivi cet exemple, y perdit son nom; les Valenciens se virent retirer tous leurs vieux privilèges.

Lors de l'occupation française en 1808, Valence se souleva à l'exemple de toutes les villes du Midi, aux cris de Vive Ferdinand VII! et Mort aux Français! Le P. Rico devint le chef du peuple ameuté; un autre fanatique, le chanoine Calvo, appela à lui les plus furieux de la populace, leur promit de nombreuses victimes et leur livra les trois ou quatre cents Français qui habitaient la ville.

L'anarchie fut extrême à la suite de cette horrible exécution. Calvo se fit nommer membre de la junte insurrectionnelle; mais bientôt la réaction se fit : le moine Rico, aidé par les honnêtes gens, reprit sur le peuple l'ascendant qu'il avait eu auparavant; on arrêta Calvo, qui fut embarqué, conduit à Mayorque, puis ramené à Valence, mis en jugement, condamné et étranglé dans sa prison.

Valence resta gouvernée par le moine Rico et par la junte insurrectionnelle, jusqu'en 1812. A cette époque, le maréchal Suchet vint mettre le siège devant la ville, qui était occupée par une division anglo-espagnole sous les ordres du général Blake. L'attaque fut poussée vivement; Blake, pressé par le peuple, demanda à capituler : son armée se rendit prisonnière, le 12 janvier 1812, au nombre de 18,000 hommes. Suchet se hâta d'introduire dans l'administration du royaume de Valence l'ordre qu'il avait ramené en Aragon, et nous devons dire qu'on y a conservé le reconnaissant souvenir du bien qu'il a fait et des travaux importants qu'il a dirigés.

Les Français restèrent à Valence jusqu'au 5 juin 1813, et l'évacuèrent lors des évènements de Vitoria.

Ferdinand VII, rentrant de sa captivité en France, y arriva le 16 avril 1814.

Les passions politiques causèrent depuis cette époque plus d'une cala-

mité à Valence. En 1835, une partie de la population se prononça. En 1840, la reine régente Marie-Christine, la jeune reine Isabelle et sa sœur l'infante Marie-Louise avaient débarqué au Grao, le 23 août, de retour d'un voyage à Barcelone. On apprit là le soulèvement de Madrid. La régente nomma alors le général Espartero président du conseil des ministres; puis, le lendemain, elle déclara renoncer à la régence.

En 1843, Valence donna le signal de la restauration de la régence tombée dans ses murs. Des généraux émigrés avec la reine Christine, Narvaez, don Manuel de la Concha, don Juan de la Pezuela, y débarquèrent, prirent le commandement des troupes et se mirent à la tête du mouvement qui devint bientôt général. C'est à cette occasion que Narvaez reçut le titre de duc de Valence.

Le **Grao**. Le port de Valence est situé à 5 kil. à l'E. de la ville. On s'y rend par le chemin de fer en quelques minutes, ou bien en tartanes, par l'ancienne route. — On ne peut dire que le Grao soit un port; c'est une plage peu sûre, dont le fond est peu à peu comblé, autant par les alluvions du Turia, que par les sables poussés par les courants de la mer. Des travaux mal dirigés y ont été entrepris à plusieurs époques; ils consistent en quais inachevés, incommodes, en digues plusieurs fois changées de direction, et qui parviendront difficilement à rendre l'homme maître, sur ce point, d'un élément aussi puissant et aussi dangereux que l'est la mer dans le golfe de Valence. Il est cependant opportun, en raison de l'activité du commerce de cette ville, en raison de l'importance donnée au trafic par le chemin de fer de Madrid, qu'il y ait sur la côte, si ce n'est au Grao, du moins aux environs, un abri sûr pour les nombreux bâtiments qui s'y présentent. On s'en préoccupe, mais mollement. En attendant une décision qui sera tardive, comme toutes les fois qu'il s'agit en Espagne d'affaires maritimes, le Grao et les constructions qui s'y trouvent sont dans un malheureux état d'abandon.

Au-delà du Grao et sur la g., s'étend une plage magnifique où l'on prend les bains de mer pendant la belle saison. Au-dessus de cette plage s'étendent deux villages nommés *Cañamelar* et *Cañabal*, formés de petites habitations couvertes en chaume et entourées de jardins, qui reçoivent les baigneurs.

De Valence à Tarragone et à Barcelone, R. 24 et 14; — à Alicante, R, 22 jusqu'à La Encina, et R. 25 de La Encina à Alicante; — à Cuenca, R, 112; — à Denia, R. 138; à Teruel, R. 139.
De Valence aux Baléares, *V.* R. 134 et suivantes.

ROUTE 23

DE CARCAGENTE A GANDIA ET A DENIA

Tramvia, 70 kil.

Il existe à Carcagente (*V.* R. 22, p. 280) un tramvia à traction de cheval, qui correspond avec les trains venant d'Almansa ou de Valence, et qui fait un service régulier vers Gandia, sur un parcours de 35 kil. Ce tramvia se dirige de l'O. à l'E. par une grande plaine, desservant de nombreux centres habités, pays fertiles et de produit. Il rejoint à Gandia la route classée de Valence à Denia, avec laquelle il se confond pour atteindre Denia par voie ferrée.

La route de Valence à Denia fait partie d'une route de deuxième ordre de Valence à Alicante par le littoral; route peu suivie, mais d'un grand intérêt, autant par les vieux souvenirs qu'on y rencontre, que par la richesse des pays très cultivés et très productifs qu'elle parcourt.

En partant de Valence, on remonte jusqu'à Silla (12 kil) le chemin de fer d'Almansa. Après Silla, la route

côtoye le lac de l'Albufera, à l'extrémité S. duquel on rencontre

28 kil. *Sueca*, V. de 11,400 hab., située dans une plaine, auprès de la rive g. du *Jucar*, et à environ 1 h. de la mer. Son territoire, parfaitement arrosé, est d'une fertilité remarquable ; il est planté et cultivé jusqu'au rivage. On descend la rive g. du Jucar jusqu'à

33 kil. *Cullera*, V. de 10,300 hab. et port de mer, située à 1 kil. de l'embouchure du Jucar. Les navires, qui sont d'un faible tonnage, en raison du peu de fond du fleuve, remontent jusqu'à la ville, où ils trouvent un excellent abri. Cullera a été de tout temps un point militaire assez important; elle est entourée de murailles flanquées de tours; le château qui la dominait a été détruit lors de l'expulsion des Maures. La ville est bien tenue, bien administrée, mais aucun édifice n'y appelle l'attention. Le territoire qui l'entoure est couvert de mûriers, d'oliviers, de magnifiques jardins d'orangers, d'arbres fruitiers dont les produits sont abondants, et de rizières considérables. Son commerce est actif, il s'étend à la Catalogne, à l'Andalousie, aux Baléares, et même jusqu'en France, où ses navires portent chaque année des cargaisons entières d'oranges.

Un beau pont de bateaux franchit le Jucar, au-delà duquel on rencontre la *venta de Mirance ;* plus loin la *venta de Jaraco*, *Tabernes de Valldigna*, V. de 5,800 h. à égale distance (5 kil. 1/2) entre Cullera et Gandia, où l'on rejoint le tramvia venant de Carcagente.

50 kil. **Gandia,** V. de 7,000 hab. située à 3 kil. de la mer, au milieu d'une *huerta* considérée comme la plus agréable, la plus riche et aussi la plus saine de tout le royaume de Valence; c'est un véritable jardin toujours vert, toujours fleuri, un Éden de fertilité. La ville est entourée d'une bonne muraille avec cinq portes. Les rues sont droites, spacieuses, et au centre se trouve une large place. Le palais des ducs de Gandia, vaste et ancien édifice ouvert aux étrangers, possède des stucs parfaitement exécutés, et surtout une série de belles peintures de Gaspar Huerta. On signale aussi le *Colegio de Escuela pia*, bel édifice fondé par saint François de Borja, qui était de la famille de Gandia ; ce collège a été longtemps dirigé par les *Padres Escolapios*. L'église (*Ntra-Sra de la Seo*) occupe l'un des côtés de la place du Marché; c'est un édifice gothique formant une seule nef, dont le maître-autel est surmonté d'un retable orné de belles peintures de Joanès et du maestro Pablo de San Leocadio. Le trésor de cette église possède une riche custodia, deux belles lampes d'argent qui se suspendent devant le maître-autel dans les grandes cérémonies, et de somptueux ornements.

Le commerce de Gandia expédie chaque année du Grao ou port de cette ville qui est à 3 kil. à l'embouchure de la petite rivière d'Alcoy, une dizaine de navires pour l'étranger et l'Amérique, et 80 à 100 bâtiments de cabotage pour la Méditerranée; le mouvement à l'importation est de 1,200,000 réaux, et à l'exportation de 5 à 600,000.

Un pont en briques de cinq arches traverse, à la sortie de Gandia, la rivière d'Alcoy, et l'on trouve au-delà le chemin qui conduit à

56 kil. *Oliva*, V. de 7,100 hab., située au pied d'une colline ; son territoire est planté d'oliviers et de mûriers magnifiques. La récolte de la soie s'y élève à 10,000 arrobes (168,000 kil.). Le chemin se rapproche du littoral pour atteindre

73 kil. **Denia,** ancienne V. de 6,500 hab., appartenant à la province d'Alicante, autrefois très-fortifiée, avec un port bien situé, qui pourrait être important et rendre de grands services à la navigation, au moyen de travaux qui sont depuis longtemps sollicités. Le château de Denia, qui n'est plus guère aujour-

d'hui qu'un monceau de ruines, mais dont une partie est occupée par une petite garnison, fut l'un des derniers points occupés en Espagne par les Français, en 1813.

Denia est une assez jolie ville; ses maisons, bien bâties, sont presque toutes terminées en terrasses d'où la vue s'étend sur un vaste horizon. On y trouve peu d'édifices remarquables, mais de nombreux souvenirs des temps anciens et des inscriptions latines. Les Romains y avaient élevé à Diane un temple qui donna son nom à la ville et dont on a recueilli quelques vestiges. Denia est située à peu de distance de la base du Mongo, cette haute montagne où Arago et Biot vinrent mesurer le méridien de Paris. Son territoire n'est pas moins fertile que ceux parcourus par la route que l'on vient de suivre; il produit des oranges, de beaux fruits et des raisins secs, préparés à l'eau bouillante comme ceux de Smyrne, et que le commerce anglais vient prendre en quantités considérables. On a évalué qu'il sort du port de Denia, année commune, 2,800,000 oranges et limons et 343,000 arrobes (3,600,000 kil.) de raisins secs.

ROUTE 24

DE VALENCE A TARRAGONE.

Chemin de fer. — 275 kil. — Prix : 1re cl. 123 r. 80; 2e cl. 79 r. 20; 3e cl. 38 r. 60. Deux trains par jour; deux autres vont seulement jusqu'à Castellon.

Le chemin de fer de Valence à Tarragone se détache de la même gare que celui de Valence à Madrid, au S. La voie fait le tour d'une partie de la ville, traverse le Turia entre Valence et le Grao, et vient prendre la direction N. en suivant parallèlement, et à une petite distance à g., l'ancienne route de terre, au milieu d'une riche campagne limitée par la mer à 300 mèt. environ, à dr. On laisse à dr., à 1 kil. de la ville, le monastère, autrefois célèbre, de *San Miguel de los Reyes*, construit, en 1541, par don Fernando, duc de Calabre, et destiné à sa sépulture. Le cloître, formant une galerie d'ordre dorique et ionique, rivalise avec celui de l'Escorial.

15 kil. *Albuixech*, v. de 1,100 hab.

19 kil. *Puig*, bourg de 1800 hab., situé dans une grande plaine, à l'extrémité N. de la huerta de Valence.

22 kil. *Puzol*, petite ville de 3,100 hab., dominée par une haute montagne d'où la vue s'étend sur la mer, à 2 kil. de distance, à dr. On remarque, à Puzol, une belle habitation moderne appartenant à l'archevêque de Valence.

La plaine que l'on vient de traverser est célèbre par la victoire que don Jaime el Conquistador y remporta, en 1237, sur le roi maure Zaen, et qui prépara la conquête de Valence. Au-delà commencent de grandes plantations d'oliviers et de vignes.

En avant on aperçoit, sur la montagne, les ruines de l'ancienne et célèbre *Sagonte*, sur lesquelles a été élevée la ville plus moderne de *Murviedro*.

29 kil. **Sagonte.** C'est une ville longue et étroite, comptant environ 6,700 hab. et sans édifices dignes d'intérêt. L'église paroissiale, bâtie en pierre noirâtre, est partagée en trois grandes nefs. L'altar mayor, de dimensions colossales, est couvert de dorures.

Il ne reste autour de la ville aucune trace des anciennes fortifications; les défenses construites par les Maures, leurs énormes tours, ont disparu; il ne survit que trois portes en arc qui se trouvent aux principales entrées de la ville, et le *Castillo* qui la domine. L'architecture de cet édifice appartient à toutes les époques; on y reconnaît des vestiges

sagontins, des traces de constructions arabes, sur lesquelles ont été tentés des travaux contemporains de la guerre de l'Indépendance. Depuis cette époque, le Castillo est resté dans l'abandon; il se trouve aujourd'hui dans un état déplorable, et ruiné complètement sur certains points. Mais on rencontre à chaque pas d'autres souvenirs : des monnaies d'or, d'argent et de cuivre, des pierres mutilées, des inscriptions, des vestiges artistiques qu'on n'a pas su recueillir.

M. Madoz rapporte qu'en 1795, à l'occasion de travaux entrepris pour la réparation de la route de Catalogne, le sol s'enfonça et l'on découvrit un pavé en mosaïque, de 24 pieds de long sur 12 de large, représentant une vendange. Bacchus était au centre, couronné de pampres, à cheval sur un tigre, portant en main le thyrse. Le roi Ferdinand VI, informé de cette découverte, ordonna qu'on l'entourât d'une construction. On n'eut soin ni de la maison ni de la mosaïque, qui a disparu par morceaux.

Le théâtre de Sagonte est celui de tous ces monuments anciens qui s'est le mieux conservé. Il est d'ordre toscan, construit en petites pierres bleues si parfaitement cimentées, qu'elles semblent appartenir à des blocs entiers. Toutes les anciennes distributions du théâtre classique s'y retrouvent : la scène, le proscenium, le postcenium, le chœur et l'orchestre. On reconnaît parfaitement encore les 33 rangs de gradins où se plaçaient les spectateurs, les entrées, indépendantes les unes des autres, par lesquelles pénétraient les magistrats, les chevaliers, les courtisanes et le peuple. Ce théâtre pouvait contenir 1,200 personnes. Une partie en a été détruite, en 1808, pour employer les matériaux aux fortifications de la ville. Depuis on l'a nettoyé; on a enlevé les terres qui en souillaient les gradins, et les plantes parasites qui s'étaient fait place au milieu des pierres; mais sans entreprendre aucun travail de restauration. Cependant on paraît songer à mettre ce curieux souvenir à l'abri de nouveaux désastres. Il est question de l'entourer de murailles protectrices, et d'y réunir tous les vestiges romains de l'ancienne Sagonte, afin d'en faire un musée archéologique.

Le *cirque*, qui avait la forme d'une demi-ellipse dont les deux extrémités aboutissaient à la petite rivière de *Palencia*, a presque complètement disparu. Des jardins et des vergers couvrent le vaste espace qu'il occupait.

Murviedro est à environ 5 kil. de la mer et en est séparé par une grande plaine unie dans laquelle on retrouve aussi de nombreuses ruines d'édifices romains. A l'extrémité de cette plaine et à l'embouchure du Palencia, existe un petit port, le *Grao de Murviedro*, qui reçoit, année moyenne, une soixantaine de caboteurs, produisant un mouvement de 150,000 réaux à l'entrée et 300,000 à la sortie. L'agriculture est la principale industrie du pays; le commerce consiste en produits du sol.

A la sortie de Murviedro, on traverse le Palencia, souvent à sec, mais torrentueux pendant la saison des pluies. On côtoie, à dr., une plaine immense, cultivée en grains, et plantée d'oliviers et de vignes, où l'on rencontre

34 kil. *Los Vallès*. A g. s'élèvent des montagnes au pied desquelles sont groupés de nombreux villages agricoles: *Cuartell, Fauro, Benifairo, Benavites, Santa Coloma*. On arrive ainsi à

39 kil. *Almenara*, petite V. de 1,400 hab., encore entourée de murs, avec un vieux château en ruine situé sur le sommet d'une colline. On côtoie toujours la montagne, la voie se trouve au milieu de vignes, de caroubiers et d'arbustes aromatiques; à dr. s'étend jusqu'à

la mer une grande plaine couverte d'arbres et d'habitations.

43 kil. *Chilches*, v. de 900 hab., d'origine romaine ; il fut fortifié par les Arabes, et on y reconnaît quelques vestiges de leurs travaux. Au N. s'étend l'immense plaine de Castellon, et à dr. de la voie une grande plage sablonneuse, limitée par la mer.

51 kil. *Nules*, V. de 5,180 hab., appartenant au district de la Plana. Elle est entourée de murailles flanquées de tours, sur un plan à peu près carré, et percées de quatre portes. Les rues sont droites, et les maisons de mauvaise apparence; les édifices publics insignifiants; l'église et les anciens couvents sans intérêt. Auprès de Nules, et à environ une demi-heure de distance, se trouvent les sources thermales et l'établissement de bains de *Villavieja de Nules*. L'eau est acidule, carbonatée et ferrugineuse, à la température de 29 à 44° centigrades. L'établissement, de construction moderne, est convenablement installé, et renferme huit ou dix baignoires à eau courante. Il vient à Nules, chaque année, un millier de baigneurs.

58 kil. *Burriana*, ancienne petite V. de 8,000 hab., située à une demi-heure de la mer, et près de l'embouchure du torrent de *Bechi*.

62 kil. *Villarreal*, V. de 10,500 hab. Ce fut d'abord une maison de plaisance, construite, en 1272, par don Jaime d'Aragon pour ses enfants ; et devenue une ville avec le titre de marquisat. Il reste quelques vestiges des anciennes fortifications ; les portes actuelles sont modernes. On y remarque la tour octogone de l'église.

A environ 1 kil. de Villarreal, on traverse le *Mijarès* sur un pont important, à g. duquel on aperçoit un autre pont où passe la route de terre. A g. on laisse le v. d'*Ouda*, et la petite ville d'*Altura;* à dr., entre la voie et la mer, *Almazara*, bourg de 5,200 hab. auprès duquel, le 27 juillet 1709, Philippe V livra aux généraux de l'archiduc Charles d'Autriche une bataille sanglante où ceux-ci restèrent maîtres du champ de bataille. On aperçoit déjà, en avant, les clochers de Castellon ; le terrain, à dr. et à g., est couvert de caroubiers. On côtoie à g. un bois de pins au-delà duquel on arrive à

69 kil. **Castellon de la Plana.** (*Arrêt*, 5 min.) — Place forte. V. de 20,100 hab., moderne, assez mal bâtie, avec des rues larges, non pavées, mais presque toutes bordées de trottoirs. Elle compte neuf places; la plus grande est la *plaza del Rey ;* sur la seconde, la *plaza de la Constitucion,* se trouve la *casa capitular* et l'église principale, dont l'énorme tour, d'ordre toscan, la *torre de las campanas*, haute de 46 mèt., est complètement isolée. On signale encore, parmi les principaux édifices : le *matadero* ou abattoir, une habitation de plaisance avec jardin appartenant aux évêques de Tortosa ; un petit *théâtre* et une *plaza de Toros*. Parmi les établissements de bienfaisance : un hôpital civil, une maison d'orphelins, et une maison d'assistance qui recueille, année moyenne, 150 individus pauvres, occupés dans des ateliers de tissage dont le produit leur est en partie attribué. Parmi les établissements d'instruction : un institut d'enseignement secondaire établi dans un ancien couvent, dont l'église possède quelques bonnes peintures à fresque ; une école normale d'instruction primaire; quatre écoles publiques de garçons et deux écoles de filles.

La façade de l'église paroissiale est de style gothique, avec des ornements et des reliefs d'un certain mérite artistique. L'intérieur forme une nef avec sept chapelles ; les colonnes appuyées aux murs sont entourées de branches et de feuillages dans le goût du XVe s. Les retables des autels sont tous du plus mauvais goût, et les peintures assez remarquables

qu'ils entourent méritaient une meilleure ornementation. L'une est un tableau original de Carlo Maratta, peintre romain du XVIIe s., représentant une *Assomption;* d'autres sont de Nicolao Berretoni, élève de Maratta. Sur l'autel de *las Animas* on admire une belle toile de Francisco Ribalta, originaire de Castellon; cette toile représente une Gloire et deux Anges qui tirent les âmes du Purgatoire. Dans d'autres chapelles se trouvent : une *Notre-Dame* de l'école hollandaise; une *Descente de Croix*, attribuée à Zurbaran ; un *Archange,* de l'école italienne, et dans le coro un *saint Antoine abbé, saint Éloi et sainte Lucie*, de Ribalta.

On voit encore d'assez bonnes peintures et plusieurs toiles appréciées de Ribalta dans les couvents de la ville, qui sont au nombre de six et inhabités.

Castellon est surtout une ville agricole; mais on y remarque une certaine tendance au développement des arts mécaniques et de l'industrie ; on y trouve des ateliers de corderie et d'élaboration du chanvre qui occupent près de 600 personnes, des métiers à tisser des toiles communes, une fabrique de tissus de coton, susceptible d'accroissement, un moulin à papier, des moulins à farine et à huile, etc.

Des chemins conduisent à Almazara, à Alcora, à Borriol, à Morella (R. 140).

Au-delà de Castellon la route de terre vient passer à dr. de la voie. La plaine qu'on parcourt est bornée à dr. par la mer, à 4 kil. de distance, et couverte de caroubiers ; à g. par les montagnes de la *Peña Golosa.*

82 kil. *Benicasim,* v. de 800 hab., situé à une petite distance de la mer et au fond d'une baie, la seule un peu abritée entre Valence et le port des *Alfaquès,* auprès de l'embouchure de l'Èbre. Sa petite église, élégante et bien construite, possède quelques peintures de Camaron. La voie laisse la route de terre à dr., suivant en corniche le voisinage de la mer, et la rejoint aux approches de

105 kil. *Torreblanca,* b. de 2,400 hab. La voie suit à peu près le rivage, ayant à g. un beau vallon cultivé et couvert d'arbres, au milieu duquel se trouve

120 kil. *Alcala de Chisbert,* V. de 6,000 hab., sur un terrain inégal, avec des rues tortueuses et de vilaines maisons. L'église paroissiale est de construction moderne, à trois nefs, avec une façade à trois portails et des statues bien exécutées. Le maître-autel est orné de quelques anciens tableaux qui ont du mérite ; on n'en saurait dire autant des fresques qui décorent les nefs latérales.

On suit, pendant quelque temps encore, la même direction ; puis on laisse à dr. le v. de *Santa Magdelena,* ayant la mer à une petite distance, souvent cachée par les arbres. On passe à la hauteur de *Peñiscola,* V. très-ancienne, située sur un roc escarpé de 67 mèt. de haut, qui ne tient à la terre que par une langue de sable souvent couverte d'eau. Don Jaime d'Aragon la prit aux Maures en 1233, et la donna à l'ordre du Temple, à l'extinction duquel elle passa à l'ordre de Montesa ; puis elle fit retour à la couronne en 1429, sous Alfonse V. Les Français l'assiégèrent en 1811 ; elle capitula après onze jours de feu. La population de Peñiscola est d'environ 2,600 individus, agriculteurs et pêcheurs. La place est encore bien fortifiée ; mais le château qui en faisait la principale défense est à moitié ruiné, et ne sert plus que comme magasins et logements pour la garnison.

La campagne que parcourt la voie à l'O. de Peñiscola devient riche, plantée d'oliviers, de mûriers, de caroubiers, de figuiers, jusqu'à

141 kil. *Benicarlo*, ancienne V. de 7,100 hab., entourée de murs et de fossés avec un château à peu près

ruiné. Elle a un petit port avec un groupe d'habitations de pêcheurs nommé le *Grao*. La ville est misérable, à rues mal tenues, à maisons basses et d'un mauvais aspect. On cultive la vigne aux environs, et l'on fait à Benicarlo un vin très-estimé qui s'expédie en France, et des eaux-de-vie qu'on emploie à Jerès pour fortifier les vins de qualité inférieure.

Le chemin s'éloigne de la mer et parcourt une campagne fertile et riante, avant d'atteindre

147 kil. *Vinaroz,* V. de 9,640 hab., ancienne, avec des restes de murailles, quelques belles habitations, et des rues assez larges, mais pavées de cailloux pointus. Le duc de Vendôme y mourut d'apoplexie en 1742; Philippe V fit transporter ses restes à l'Escorial. La population se compose de pêcheurs et d'agriculteurs. On y construit quelques barques de cabotage. Vinaroz n'a pas de port; c'est une plage découverte, sur laquelle on remonte les bateaux pour les mettre à l'abri des gros temps.

En sortant de cette ville on traverse la petite rivière de *Servol*, puis la rivière de *Cenia,* qui forme la limite entre la province de Valence et celle de Tarragone.

On se trouve maintenant en Catalogne. La voie s'éloigne de la mer et parcourt une riche campagne où elle rencontre

163 kil. *Uldecona,* V. de 5,600 hab., pays peu planté et peu productif; on y aperçoit quelques mûriers et quelques noyers.

178 kil. *Santa Barbara,* 2,300 hab. Oliviers et moulins à huile. On traverse l'Èbre sur un pont considérable, en treillis de fer, qui débouche au S.-E. et à 500 mèt. de

192 kil. **Tortosa** (24,700 hab.), est une ville forte occupant la rive g. de l'Èbre, et dont l'enceinte, non compris le front qui borde le fleuve, a un développement de près de 4,000 mèt. C'est une place fort intéressante comme position militaire, peu intéressante comme ville. Ses fortifications sont imposantes et remontent à l'époque romaine; les Goths et les Maures y ont laissé des traces encore visibles de leur passage. Le château de San Juan, qui occupe un point élevé, au N.-O. de la ville, forme une petite citadelle bien fermée, avec logements pour 300 hommes. La ville s'étend sur les pentes d'une colline; ses rues sont étroites et tortueuses, ses maisons resserrées ont 3 et 4 étages, les rez-de-chaussée sont presque tous construits en marbre.

Les édifices n'offrent rien de remarquable. On signale uniquement, dans la cathédrale, la boiserie sculptée du chœur et la chapelle de la *Santa Cinta,* construite en beaux marbres, ornée de fresques et de tableaux, dans laquelle on conserve une précieuse relique, une ceinture de la Vierge. La cathédrale possède une bibliothèque nombreuse et de curieuses archives.

En raison de sa position, Tortosa sert d'entrepôt aux produits de la Navarre et de l'Aragon apportés par l'Èbre. Les plus importants sont les huiles, les blés envoyés par Saragosse, et de grandes quantités de bois de construction venant des Pyrénées et de la Catalogne, et réexpédiées pour les îles Baléares. Plusieurs petites villes de la vallée de l'Èbre, Godall, Gabra, Uldecona, expédient des vins en quantités considérables à la même destination.

Les bateaux caboteurs, qui remontent l'Èbre jusqu'à Tortosa, en exportent, année moyenne, pour une valeur de 16 à 18 millions de réaux.

205 kil. *Amposta*, b. de 2,750 hab., sur la rive dr. de l'Èbre. La voie se rapproche de la mer pour atteindre

215 kil. *Ampolla*, v. de pêcheurs de 12 à 15 maisons, au fond d'un petit golfe qui en porte le nom. La voie suit le rivage, ayant à g. de jolies collines cultivées et boisées,

que couronne le bourg de *Perello* (2,700 hab.).

227 kil. *Ametlla,* v. de pêcheurs de 70 maisons. En quittant cette station on retrouve la route de terre qui descend, à g., des défilés sauvages du col de Balaguer et qui passe à dr. de la voie. Toutes deux, à une petite distance l'une de l'autre, suivent le rivage, où l'on rencontre

243 kil. *Hospitalet,* espèce d'hôtellerie, autrefois hôpital de pèlerins, vieux bâtiment un peu gothique, flanqué de tours, qu'un prince de la maison d'Aragon avait fondé pour servir de refuge aux voyageurs après la pénible traversée de la montagne. On aperçoit maintenant beaucoup de vignes, d'oliviers, de caroubiers; des mûriers et des amandiers; les vins qu'on fabrique dans tout ce pays sont hauts en couleur et assez estimés. On traverse le ravin de l'Hospitalet pour arriver à

257 kil. *Cambrils,* V. de 2,200 hab., dont l'église a pour clocher une tour carrée percée de meurtrières. Cambrils, qui a été fortifiée autrefois, est à l'entrée du célèbre *campo de Tarragona,* belle plaine fertile et productive. Les habitants de cette ville sont tous vignerons ou marins.

On aperçoit sur la dr., après un parcours de 12 min., le petit port pittoresque de

263 kil. *Salou,* sur une pointe qui avance dans la Méditerranée; plus loin on traverse le v. de *Villaseca.* De là on découvre à g. la V. industrielle de *Reus.* Le coup d'œil sur le campo de Tarragone est ici de la plus grande beauté. Les vignes, les jardins, les moissons, les arbres à fruits, étalent à l'envi leurs richesses précieuses; les villages se multiplient. On arrive à la rivière de *Franconi*, qu'on traverse sur un beau pont, avant de s'arrêter au bas des remparts de

275 kil. **Tarragone** (*V.* R. 14, p. 245).

De Tarragone à Barcelone, *V.* en sens inverse la route 14, p. 240 et suivantes. — De Tarragone à Reus, Montblanch et Lerida, *V.* R. 15.

ROUTE 25.

DE MADRID A ALICANTE

Chemin de fer. — 455 kil. — Prix: 1re cl. 227 fr. 50; 2e cl. 176 fr. 32; 3e cl. 108 fr. 07.

397 kil. de *Madrid à La Encina.* (*V.* la R. 22, p. 274.)

On continue, à partir de La Encina, *sans changement de train*, en laissant à g. la ligne de Valence. — Le terrain que parcourt la voie, sur une pente sensible, est très-accidenté et coupé par de profondes ravines nommées *ramblas;* sur ces ravines, le chemin jette plusieurs ponts hardis. Engagée au milieu des collines, la voie prend plusieurs fois des directions presque opposées, et dans des tranchées profondes, décrivant des courbes à petit rayon. Dans un de ces méandres, elle laisse à g., peu après la Encina, une hauteur nommée las *Lomas de los Niños*, et traverse à la fois une route allant de *Caudete* à *Fuente de la Higuera*, et la rambla del *Juncar*, avant d'atteindre, au pied des *Llanos de los Villares*, la station qui dessert

383 kil. *Caudete*, petite V. de 5,500 hab., bâtie sur les pentes d'une colline. Cette ville, dont les habitants sont presque tous agriculteurs, s'aperçoit, à dr., à 5 kil. de la station. Quelques cours d'eau y font mouvoir des moulins à farine. La ville possède un hôpital, une église sans intérêt, et, aux environs, une jolie habitation de plaisance appartenant aux évêques d'Orihuela. La voie, au-delà de la station, franchit sur un pont de 9 mèt. la rambla *del Angosto,* coupe à niveau un chemin qui vient de *Benajama*, et, laissant, à dr., de belles huertas plantées d'arbres à fruit, à g., une

ligne de hautes montagnes, rencontre

396 kil. **Villena,** jolie V. de 10,200 hab., qui fut, au xve s., l'apanage du célèbre marquis de Villena. Elle est située sur la pente d'une colline qui se détache en avant des montagnes. On y remarque plus d'une maison à façade sculptée et armoriée, qui rappelle une époque restée célèbre.

Le vieux château, qui couronne le sommet de la colline d'une façon très-pittoresque, mérite une visite au point de vue historique. La population de Villena est aujourd'hui entièrement agricole ; des vignobles assez considérables s'étendent sur les versants des coteaux voisins. Il s'y tient une fois l'an, du 29 septembre au 5 octobre, un marché important où le mouvement commercial s'élève jusqu'à 10 à 12 millions de réaux. Un chemin qui franchit, au-dessus de Villena, les hauteurs de la *Sierra de Onil*, rattache cette ville à *Alcoy*, d'où le commerce rapporte les célèbres papiers à cigarettes, des draps et des tapis.

Au-delà de Villena, la voie se dirige en ligne droite, à travers de riches campagnes ; à g. s'élèvent les pentes de la *Peña Rubia,* au pied desquelles passe la route de terre d'Almansa à Alicante. Une courbe de 500 mèt., auprès de la *Casa de Cerdan,* la ramène en vue de

407 kil. *Sax,* petite ville de 2,850 hab., très-pittoresque, échelonnée, à dr., sur la pente d'une roche élevée, dont la partie supérieure affecte la forme d'une tête d'éléphant ; l'oreille et la trompe se dessinent parfaitement. Un vieux château ruiné couronne cette roche. Une petite rivière, le *Vinalopo*, qui descend des montagnes au-dessus de Villena, passe au pied de Sax et parcourt, sur la droite de la voie, une belle plaine étendue plantée en vignes jusque sur les berges des ravins. Le chemin de fer franchit la rivière sur un pont de tôle de 16 mèt. d'ouverture. Au-delà de ce pont, la ligne s'engage en tunnel (600 mèt.) sous la *Peña de la Correta,* immense rocher qui projette au-dessus de la voie une aiguille de 870 mèt. de hauteur. A la sortie, la voie laisse en vue, sur la g., la petite ville de *Petrel* (3,000 hab.), sur le versant d'une colline qui dépend de la *Sierra del Cid,* et que dominent les ruines d'un vieux château des Maures.

414 kil. **Elda,** petite ville de 4,100 hab., entourée d'une huerta magnifique plantée d'arbres à fruits d'un grand produit. Au-delà d'Elda s'élève une haute montagne de forme carrée qui semble être une muraille cyclopéenne. La ville est dominée, comme celle de Pétrel, par les ruines considérables d'un vieil alcazar gothique, dans lequel on pouvait loger près de 4,000 hommes. Sur ce point, le terrain se resserre et devient accidenté, les courbes sont plus fréquentes et à plus petit rayon, les ravins ont de plus grandes profondeurs, et les pentes atteignent jusqu'à 16 millim. par mètre.

419 kil. *Monovar*, V. de 8,400 hab., située à g. de la voie, sur les pentes d'une colline dont la base est baignée par le Vinalopo. Les maisons sont bien bâties, généralement à 2 et 3 étages, formant des rues étroites et toutes en pente, à l'exception de la calle Mayor qui est large, bien nivelée et bordée de trottoirs. La population est actuellement agricole, après avoir été manufacturière. On comptait autrefois, à Monovar, plus de 200 métiers de toile, de tissus de laine, serges, ceintures, etc., occupant près de 1,000 personnes ; cette industrie est considérablement réduite. Les montagnes voisines de la ville produisent le sparte en grande abondance ; la campagne est étendue et plantée de vignes sur la plus grande partie.

Monovar porte une fleur de lis dans ses armes avec la devise : ***Muy noble, illustre, fiel y leal.***

Après la station de Monovar on franchit un pont de pierre sur une rambla, puis, sur la rambla de *Novelda*, un pont en fer, l'œuvre capitale de la ligne. Ce pont forme une seule travée en tôle, de 30 mèt. d'ouverture, portée sur des culées en pierre, à une grande élévation au-dessus du fond du ravin. Au-delà se présentent d'autres ravins, et à g. la *Peña de Ajan*. La vallée est très accidentée, mais d'un aspect fort triste, ravinée, à peine cultivée, si ce n'est à grand'peine et à l'aide de terrassements pratiqués sur les pentes abruptes des collines. Ces terrassements sont généralement plantés de vignes et d'oliviers.

425 kil. *Novelda*, V. de 8,000 âmes. La ville est à 2 kil. à dr., bien bâtie, en pierre et en plâtre, et habitée par une belle population très laborieuse. Les femmes y font surtout de la dentelle ; elles travaillent d'habitude devant leurs portes. Novelda domine l'une des plus jolies vallées de cette contrée. On y rencontre une végétation magnifique et des arbres de toute espèce, des palmiers, des orangers, des champs de maïs, du chanvre, des fruits magnifiques. La ville est entourée de jardins clos de murs où l'eau abonde. A 3 kil. de la station de Novelda se trouve un établissement d'eaux minérales sulfurées calciques faibles, peu thermales (20° c.), nommé *Salinetas de Elda*, particulièrement utilisées pour les maladies de la peau et les affections féminines. L'établissement est peu considérable et reçoit 450 malades, année moyenne. Une bonne route conduit de Novelda à *Crevillente*, où se fait la plus grande récolte de sparte de tout le pays, et de là, par la riche vallée d'Orihuela, jusqu'à Murcie. Un chemin mène, au S., à *Elche*, vieille cité arabe, assise au milieu d'un bois de palmiers (R. 136).

Les montagnes qui dominent Novelda se nomment la *Sierra del Cid*.

La voie, laissant à dr. le joli v. d'*Aspe*, et à g. celui de Monforte, passe au pied de la montagne de *la Serreta*, et s'engage dans un défilé de 2 kil. nommé le *col de la Hermosa*. Un peu plus loin, elle traverse plusieurs ramblas sur des ponts importants : la rambla *del salt de Lillot*, trois arches en pierre élevées de 8 mèt. 50, et ayant 6 mèt. 65 d'ouverture avec contre-arc au niveau des basses eaux ; la rambla *del Verdegas*, quatre arches de 6 mèt., les piles ont 4 mèt. 60 de fondation dans un terrain mobile de 3 mèt. au-dessus des basses eaux ; la *Cañada*, trois arches de 8 mèt. en tôle, à 5 mèt. 70 d'élévation. A dr. s'élèvent de hautes montagnes, le pic de Serreta au plus près, et en arrière la *Peña de las Aguilas*.

447 kil. *San Vicente de Raspeig*, village de 300 maisons, servant autrefois de rendez-vous aux arrieros qui faisaient le transport des marchandises entre Alicante et Madrid. Il est entouré de plus de 400 maisons de campagne, groupées sur les collines environnantes. Le terrain est bon et bien cultivé; mais au-delà s'étendent des vallées arides, dominées par des montagnes noires et sans culture qui accompagnent la voie jusqu'auprès d'Alicante. Rien ne prépare à la vue de la mer ; on la découvre seulement en arrivant à la station.

455 kil. **Alicante**, chef-lieu d'une province civile et maritime. V. de 31,200 hab. Elle occupe à peu près le centre d'une baie formée à l'E. par le cap de las Huertas, au S. par le cap de Santa Pola, à env. 10 milles l'un de l'autre. La ville s'élève en amphithéâtre, depuis le bord de la mer jusqu'aux murailles du château de Santa Barbara, et s'étend sur 1,200 mèt. du N. au S., et sur 650 env. de l'E. à l'O., entourée de murailles percées de quatre portes. L'air y est pur, le ciel magnifique, la température n'y descend jamais plus bas que 6 degrés au-dessus de zéro en hiver, et ne s'y élève pas plus

haut que 30 degrés en été. Les maisons sont à deux ou trois étages, bâties la plupart en pierre, ornées de balcons, terminées en terrasses; les rues sont droites et larges; plusieurs sont pavées et empierrées avec trottoirs. La promenade intérieure, nommée *Paseo* ou *Alameda de la Reina*, forme une espèce de boulevard en terrasse, planté d'arbres, entouré d'une balustrade en fer et de bancs de pierre; on y arrive par un escalier en pierre; une rue basse en longe un des côtés. D'autres promenades, plantées d'arbres, sont, hors de la ville, l'*alameda de San Francisco*, et celle des *Capuchinos*. La maison municipale, au milieu de la rue principale, est un monument d'un aspect grandiose, flanqué de quatre belles tours aux quatre angles.

La ville n'a que deux églises. La collégiale, sous l'advocation de saint Nicolas de Bari, date du commencement du XVIIe s. Elle forme une seule nef d'ordre dorique et d'un aspect imposant, d'une hardiesse et d'une grandeur remarquables; des artistes de renom ont contribué à l'orner et à l'enrichir. La seconde église, dédiée à sainte Marie, est un joli édifice de style gothique et d'une bonne architecture. Les couvents étaient nombreux. L'un d'eux, celui de Santa Clara ou de la Sainte-Face (*Santa Faz*), encore habité par vingt-sept religieuses, possède une relique très vénérée des Alicantais : c'est le linge dont sainte Véronique se servit pour étancher la sueur qui couvrait le visage du Christ; cette relique aurait été apportée de Rome au commencement du XVe s., et l'on construisit le couvent pour la recevoir. L'histoire et l'Évangile ne nous avaient fait connaître l'existence que d'un seul suaire présenté au Sauveur par Seraphia, femme de Sirach, surnommée Véronique, et la tradition affirme que ce suaire est conservé à Rome. Il y aurait par conséquent des doutes très sérieux sur l'authenticité du suaire d'Alicante, et de celui que l'on garde, non moins précieusement, dans la cathédrale de Jaen (*V*. R. 120).

Le théâtre d'Alicante est une grande et belle salle bien installée, et ordinairement occupée par une bonne troupe. Il se trouve tout près de l'Alameda de la Reina.

On cite encore, parmi les particularités de la ville d'Alicante, une collection de médailles appartenant au marquis d'Algorfa, qui possède aussi une précieuse galerie de 900 à 1,000 tableaux des meilleurs maîtres : Murillo, Velazquez, Ribera, Joanes, Ribalta, et aussi de Pierre Vox, de David Ghim, d'Albert Dürer, etc.

Alicante a passé pour la place la plus importante de tout l'ancien royaume de Valence, mais l'existence du chemin de fer lui donne désormais un autre caractère. Pour faciliter l'extension résultant d'un mouvement commercial chaque jour plus important, le gouvernement a autorisé la démolition des murailles; on a retiré l'artillerie qui les garnissait; on ne conserve en état d'armement que les forts, et la citadelle de Santa-Barbara. Celle-ci, qui passe pour inexpugnable, est construite au sommet d'une montagne calcaire complètement isolée, à 280 mèt. au-dessus du niveau de la mer; elle est plutôt remarquable par sa position que par son installation; mais ce qu'elle offre au touriste, c'est un merveilleux spectacle digne de celui dont on jouit du sommet de la montagne de Mongo (voir Introduction, province d'Alicante).

Les principaux produits du territoire d'Alicante sont : le blé, l'orge, le maïs, le chanvre, le lin, des fruits excellents, de l'huile, et ce vin renommé, considéré par certains amateurs comme le meilleur de l'Espagne, que nous appelons du terme général de vin d'Alicante, et qui porte dans le pays le nom générique de *Fondellol*.

L'industrie locale est peu active;

elle se limite aux besoins de la population, et son établissement le plus important est la manufacture de tabacs, qui occupe 2,400 ouvrières, et d'où il sort une immense quantité de petits paquets de cigarettes dont le papier est parfumé au jus de réglisse. On ne visite la manufacture qu'à la condition de déposer à l'entrée tous les vêtements larges qui pourraient couvrir une fraude ou une soustraction.

Le commerce est très animé. Le port est fréquenté par des navires de toutes les nations, anglais, français, suédois, sardes, belges, hollandais et anglo-américains. L'exportation consiste en amandes, boissellerie, nattes, corderie de sparte, graine de kermès, réglisse et vins ; on importe des sucres, de la morue, du cacao, des denrées coloniales, et des tissus de France, de Belgique, d'Allemagne et d'Angleterre. Les divers pays ont à Alicante des consuls ou agents consulaires; la France est représentée par un vice-consul.

D'Alicante à Valence, R. 22; — à Murcie, R. 136; — à Jativa par Alcoy, R. 137.

ROUTE 26.

DE MADRID A MURCIE ET CARTAGÈNE.

Chemin de fer. — 525 kil. — Prix : 1re cl. 262 r. 50 ; 2e cl. 203 r. 44; 3e cl. 124 r. 69. Trajet en 18 h.

On emprunte, pour la première partie de cette route, la ligne de *Valence* et *Alicante* jusqu'à la station de *Chinchilla*. Voir pour ce parcours et pour les indications générales la R. 22, p. 274 à 277.

298 kil. *de Madrid à* **Chinchilla,** station *d'embranchement* de la section de Murcie et de Cartagène. **On y change de train.**

En quittant la station, la ligne de Madrid descend droit vers le S., laissant à g. la ligne d'Alicante. L'aspect inculte et désolé de la campagne se retrouve, au-delà de Chinchilla, comme sur le chemin qu'on vient de parcourir. On aperçoit cependant en avant, et sur la dr., un groupe de collines un peu boisées, dont la voie se rapproche, et qui forment une espèce de gorge à l'entrée de laquelle on rencontre

310 kil. *Pozo Cañada*, hameau situé sur la dr., entouré de quelques cultures et de plantations de chênes verts.

Du même côté s'élève un groupe de belles roches nommées las *Peñas de San Pedro*, au pied desquelles passe, tout à côté de la voie de fer, la route de terre qui va d'Albacete à Murcie. Les roches resserrent la voie à dr. et à g., puis s'écartent, en formant une vallée plantée de vignes et d'oliviers. Une campagne cultivée s'étend sur la dr.; à g. s'élève une ligne de jolies collines sur les pentes desquelles on aperçoit *Tobarra*. La voie, en décrivant une grande courbe, contourne les collines et permet de voir la ville se développer à g. sous un charmant aspect.

339 kil. *Tobarra*, V. de 6,500 hab. au milieu d'une contrée fertile et productive ; la terre est bien aménagée et de nombreux ruisseaux y fournissent des irrigations abondantes. L'une des collines qui dominent la ville est couronnée par de vieilles ruines et par un ancien couvent de Franciscains inhabité. Autour de la ville sont répandues un grand nombre de jolies habitations de campagne, et, à une petite distance, se trouve une source minérale sulfureuse froide, avec un petit établissement modestement installé. Les environs de la station sont plantés d'arbres ; au-delà s'étendent des champs de chanvre et d'oliviers.

La voie, après avoir tourné les collines de Tobarra, se dirige au S. vers *Hellin*, ayant à g., à l'horizon, une ligne de montagnes pe-

lées, et en avant une sierra élevée et aride où passe la route de terre et dont le chemin de fer fera le tour pour atteindre Cieza. La vallée que suit la voie est plate, plantée en oliviers et en vignes ; les champs, aménagés de niveau, sont entourés de bourrelets de terre pour recevoir et retenir les eaux des irrigations.

348 kil. **Hellin**. Le train dépasse la ville et ne s'arrête qu'à 1 kil. au-delà, sur le flanc d'une colline, d'où l'on aperçoit la ville tout entière, dans une position très-pittoresque, à l'entrée d'une riche vallée très-cultivée. Hellin, qui compte près de 11,000 hab., occupe le penchant d'une colline; ses rues sont droites, bien pavées, en pentes bien ménagées; les maisons sont élégantes, à façades peintes de couleurs variées. On y remarque une belle église, vaste édifice à trois nefs. Ce qui fait la principale richesse et le mouvement le plus important de Hellin, c'est l'existence, à une vingtaine de kil., au S. de la ville, d'importantes mines de soufre connues depuis les Romains, et qui sont l'objet d'une exploitation encore très-active. Plus près de la ville, à *Azaraque,* jaillit une source sulfureuse, sans nul doute alimentée par ces mines, et à laquelle on attribue certaines vertus curatives. Il y vient chaque année, de la Manche et des provinces voisines, quelques baigneurs.

En quittant la station de Hellin, on aperçoit, à dr., des montagnes, en grand désordre, formant de longues lignes séparées par des vallées profondes. Plus près de la voie s'étend une belle plaine plantée d'oliviers. De grandes roches, formant sur la dr. une haute muraille, précèdent la station de

367 kil. *Agramon,* v. de 300 hab. A une petite distance, la voie pénètre dans la vallée du rio *Mundo,* dont elle suit la rive g. La rivière s'est ouvert, dans cette partie de son cours, un passage au milieu des roches qu'elle a creusées peu à peu de manière à y pratiquer un lit, au pied de murailles à pic qui mesurent de 60 à 70 mèt. de hauteur. La voie contourne ce site pittoresque, en jetant un pont en fer de 40 mèt., sur 20 mèt. de hauteur, au-dessus de la *rambla del Saltavar,* et en pénétrant dans le massif des roches par un tunnel de 1,046 mèt. Les collines autour d'Agramon sont couvertes de plantations toujours vertes de sparte. Ce jonc, employé à la confection des nattes, des cordages et d'une foule d'objets usuels, et qu'on a essayé aussi d'utiliser pour la fabrication du papier, est la grande fortune du pays. On en expédie des quantités considérables. La plante, qui ne demande aucun entretien, fournit deux récoltes par an, indépendamment du grain, qui se produit sous forme d'épi, comme l'avoine, et qu'on utilise pour la nourriture des bestiaux. — Deux petits tunnels successifs de 60 et 70 mèt. précèdent la station de

379 kil. *Las Minas del Mundo,* station ouverte auprès du confluent du *rio Mundo* et du *Segura,* pour le service des mines de soufre existantes dans le delta formé par ces deux rivières. Ces mines appartiennent à l'État. Le gisement a une étendue de 2,000 mèt., sur une largeur de 800. On en extrait par an environ 400,000 kil. Les bords du Mundo et du Segura, à l'état de marécage, sont cultivés en rizières sur presque tout le parcours de ces deux cours d'eau entre Las Minas et

385 kil. *Calasparra,* V. de 3,800 hab., située à 4 kil. de la station, dans une petite plaine, au pied de collines que couronnent les ruines d'une vieille forteresse. Un tunnel de 120 mèt. précède la station. Calasparra était autrefois propriétaire des mines de soufre du Mundo, et en fut dépossédée par Philippe V. Le riz cultivé aux environs de la ville donne, année moyenne, une récolte évaluée à 50,000 arrobes (640,000 kilog.).

En suivant les vallées du Mundo et du Segura, la voie a laissé sur la g. les hauteurs qu'on apercevait au S. de Hellin. En quittant la station de Calasparra, elle décrit une grande courbe, et se dirige de l'O. à l'E., ayant à g. la base de ces montagnes et à dr. le cours sinueux du Segura. La vallée que parcourt cette rivière est très-accidentée, coupée par des ravins nombreux. Le Segura est dominé, à dr., par une ligne de montagnes, parmi lesquelles on distingue, à leur forme, le cerro de *Soltraos*, et un autre nommé la *Cabeza del Asno*, qui domine Cieza. On atteint la station de cette ville après avoir franchi deux viaducs de 40 et 50 mèt., sur la rambla *del Mono* et sur la rambla *del Judio*, à une grande élévation.

410 kil. *Cieza*, V. de 10,000 hab. Elle occupe sur la rive g. du Segura, et dans une charmante position, un plateau, en forme de péninsule, entouré d'un vaste amphithéâtre de montagnes calcaires, ravinées et dont les sommets sont dénudés. La vallée du Segura, qui coule au pied de cette enceinte, est d'une grande fertilité, plantée de mûriers, d'orangers, de citronniers, de grenadiers et d'arbres à fruits de toute espèce. Sur une colline voisine, qui domine la ville, on aperçoit les traces d'une ancienne forteresse romaine. Il se tient chaque année, à Cieza, le 16 août, une foire considérable.

La contrée que la voie traverse, après avoir quitté la station, a un aspect triste et dévasté; c'est une terre blanche et crayeuse, sans végétation, lavée et sillonnée par les pluies qui y creusent des ravines profondes. On franchit, sur un viaduc en fer de 40 mèt., la *Rambla del Moro*, aux approches de la station de

420 kil. *Blanca*. Cette jolie ville, qui compte environ 2,500 hab., se trouve sur la dr., à 3 kil. de la voie, sur la rive g. du Segura, au pied d'une haute colline rocheuse et nue, nommée la *Peña negra*, que couronnent quelques vestiges d'un château maure. Elle est bien bâtie et entourée d'une riche *huerta*, partagée en nombreux jardins plantés d'arbres à fruits, et surtout d'orangers. On y expédie, année moyenne, 20 à 25,000 caisses d'oranges.

Autour de la station, le territoire est moins aride, on y aperçoit de nombreux champs de sparte.

433 kil. *Archena*. Cette V. (2,700 h.) est également éloignée de la station, et à 7 kil., à dr., de l'autre côté du Segura, dans une vallée séparée du chemin de fer par un rideau de montagnes rocheuses peu praticables et sillonnées de ravins.

Archena est l'établissement de bains le plus important et le plus fréquenté de l'Espagne; on y arrive par Murcie, par Cieza, et par un chemin neuf qui part de la station et qui traverse le Segura sur un pont de fer.

Les eaux d'Archena sont chlorurées sodiques sulfureuses et iodurées, à la température de 52 degrés centigrades, et d'une abondance de près de 400,000 litres en 24 heures. Voici leur analyse :

Gaz acide carbonique...	67,77 cent. cub.	
— sulfhydrique.	3,39	—
— Azote..........	14,41	—
Chlorure de sodium..........	gram.	2,557
— magnésium.....	—	0,210
— calcium.........	—	0,065
Iodure de magnésium........	—	0,002
Sulfate de chaux...............	—	0,503
Carbonate de chaux...........	—	0,286
Matière organique............	—	0,244
Sulfure de sodium, quant. ind.		
Total......	gram.	4,117

Les Romains, les Arabes, l'ordre de Saint-Jean de Jérusalem ont laissé des traces de leur passage dans l'établissement d'Archena, qui appartient aujourd'hui à M. le vicomte de Riaz, et qui a été entièrement reconstruit et parfaitement installé. On y compte 50 baignoires de marbre blanc, des douches de toute espèce, des étuves, un vaporarium, des

appareils de pulvérisation, des piscines pour les diverses classes, des réservoirs avec serpentins d'eau froide pour abaisser la température de l'eau thermale. Deux hôtels dépendent de l'établissement, et peuvent recevoir plus de cent familles.

La ville, qui est à 600 mèt. des bains, offre plusieurs hôtels et hôtelleries, selon les conditions de fortune des baigneurs, et des logements nus où ceux-ci s'installent à leur fantaisie en apportant ou en louant des meubles. Il vient, année moyenne, à Archena, 6,600 malades de Madrid et des provinces méridionales. La saison court du 1er avril au 30 juin; elle est suspendue pendant les chaleurs et reprend du 1er septembre au 20 novembre. Le cortège des maladies tributaires d'Archena comprend les éruptions anciennes de la peau, les ulcères invétérés, les scrofules, les caries de vieille date, les nécroses, les paralysies et les affections traumatiques. Les eaux d'Archena ne sont pas, plus que d'autres, spécifiques de la syphilis; mais elles ont à cet égard un certain prestige vulgaire. La présence de l'iode en quantité pondérable paraît corroborer cette tradition.

439 kil. *Lorqui,* pet. V. de 1,200 hab., à dr. de la voie et à quelque distance, sur les bords du Segura. C'est dans la plaine que parcourt le chemin de fer que furent livrés, entre les Carthaginois et les Romains, de sanglants combats dans lesquels les deux Scipions furent vaincus par Massinissa. On retrouve encore dans le pays des sépultures nombreuses et des objets de l'époque romaine. A g., dans la plaine et au milieu d'une riche huerta, on aperçoit la jolie ville de *Molina* (6,200 hab.), située sur la route de Madrid à Murcie; elle est entourée d'habitations élégantes. On y exploite des salines appartenant à l'État.

La voie se rapproche du Segura, et en franchit le lit torrentiel et raviné, sur un pont en fer de 90 mèt., en deux travées, à 12 mèt. de hauteur, supportées par des tubes en fonte.

443 kil. *Alguazas,* pet. V. de 1,800 hab., située à g. de la voie, au milieu d'une jolie huerta arrosée par le Segura et le rio Mula. Déjà, sur ce point, la campagne de Murcie prend un aspect animé. La voie franchit le rio Mula sur un pont en fer, entre Alguazas et

445 kil. *Cotillas,* pet. V. de 2,000 hab., située à dr. de la voie, dans une plaine richement cultivée, circonscrite par le Segura et par la *Rambla Salada.* Le territoire entier de Cotillas est un fief appartenant au marquis de Corbera. La maison patrimoniale du marquis s'élève au centre de la ville, entourée d'un beau jardin.

On traverse la Rambla Salada, sur un pont en treillis de 30 mèt. de portée, et on laisse à g., tout près de la voie, le village de *Javali Nuevo* (1,500 hab.), avant d'atteindre

452 kil. *Alcantarilla,* petite ville importante de près de 4,000 hab., à g., et dont le territoire fertile produit de beaux blés et du vin estimé. Les aloès, les nopals, les palmiers, les mûriers s'élèvent de tous côtés, et annoncent le riant jardin qui entoure Murcie, dont on aperçoit la haute tour, sur la g. Dans le fond, à dr., s'élève une ligne de montagnes rocheuses, sur le penchant desquelles on aperçoit le célèbre sanctuaire de la *Fuen Santa,* en grande vénération dans le pays, et plus loin, dans un déchirement au milieu des rochers, un groupe de verdure au centre duquel jaillit une source minérale en réputation, nommée *El Valle.* Sur la gauche, en approchant de Murcie, et presque sous les murs de la ville, se développent les bâtiments considréables et l'église d'un couvent de Hiéronymites. Au fond est le village de *Javali Viejo* (900 hab.), de l'autre côté du Segura, avec une poudrerie appartenant à l'État, et un beau couvent dont la chapelle se distingue par deux hautes tours carrées. En

arrière, on aperçoit le sommet du *Monte Agudo,* colline rocheuse et conique, surmontée d'un vieux château, et qui s'élève à l'E. de Murcie, au milieu de la huerta, sur la route d'Orihuela. (*V.* R. 136.)

460 kil. **Murcie** est une V. de 87,000 hab., capitale de province, siège d'un tribunal de commerce, résidence d'un évêque, située au centre d'une des plus riches campagnes de la Péninsule, toute coupée d'irrigations, plantée de mûriers, de citronniers, d'orangers; sous un climat délicieux, très-tempéré en hiver, mais aussi excessivement chaud en été. La ville a été entourée de murailles; il n'en reste plus que de rares vestiges et deux anciennes portes, la *puerta de Castilla* au N., et la *puerta de Orihuela* à l'E. L'entrée de la ville, en venant du chemin de fer, et du milieu du pont qui traverse le Segura, présente un coup d'œil très-agréable; au-delà du pont s'étend une vaste esplanade entourée de beaux édifices, au milieu de laquelle se trouve une jolie promenade plantée d'arbres. Les rues sont généralement larges, bien pavées, éclairées la nuit; la plus remarquable est la *calle de la Traperia,* qui se dirige en ligne droite depuis la place Santo Domingo jusqu'à la façade N. de la cathédrale. La rue de la *Plateria*, dallée d'un bout à l'autre, et interdite à la circulation des voitures, forme une curieuse galerie, bordée des principaux magasins, et abritée par des toiles pendant la saison d'été. Les places sont nombreuses : la principale, la *plaza de la Constitucion*, est plantée d'orangers.

Parmi les habitations les plus dignes d'attention, on cite celles du comte de Balazote, du marquis de Beniel, du marquis de Ordoño, du marquis de Torre Octavio, et de don Tomas Albadalejo, riche propriétaire de mines.

On remarque aussi dans la ville quelques anciens édifices, notamment à l'angle de la *calle Jaboneria* et de la *calle Plateria*, et vers le milieu de la *calle del Principe Alfonso*.

La **Cathédrale** occupe le premier rang parmi les édifices remarquables de la ville. C'était autrefois la principale mosquée arabe; plus tard les Templiers en firent une église; celle-ci fit place à une construction dirigée au XIVᵉ siècle par l'évêque Peñaranda; et enfin, au XVIIIᵉ s., est venu l'édifice actuel, que les Espagnols placent parmi les plus intéressants de l'Espagne. La façade, d'ordre corinthien au premier corps, d'ordre composite au second, est construite en pierre de taille avec une grande abondance d'ornements qui nuisent quelque peu à l'élégance et à la légèreté de l'ensemble; les reliefs, les sculptures et les statues qui l'ornent sont dus aux meilleurs artistes; le portail, en marbres de couleur, se détache sur la façade avec élégance. Trois groupes dignes d'attention en surmontent les trois entrées; celui du milieu représente une Assomption. L'intérieur ne répond pas aux promesses de la façade. On monte quelques degrés nécessités par l'aspect général de l'édifice; il faut en descendre un plus grand nombre, parce que les nefs sont au-dessous du niveau du sol. L'ensemble appartient au style semi-gothique; la coupole, très-élevée, est d'architecture gréco-romaine. Le chœur s'élève au milieu de l'édifice; ses boiseries sont modernes et n'ont rien de remarquable. La *capilla mayor*, située à l'extrémité de la principale nef, est couverte d'ornements dorés de style gothique, entourée de nombreuses statues de rois et de saints, et possède, dans une niche, à gauche de l'entrée, un sarcophage qui renferme les entrailles du roi Alfonse le Sage; à droite sont déposés dans un riche reliquaire les ossements de saint Fulgence et de sainte Florentine. On signale, dans la sacristie, un bas-relief sculpté en bois de noyer, représentant une Descente de croix,

puis, surtout, des vases sacrés, des ornements d'une grande richesse et d'une haute valeur.

La *Tour de la cathédrale*, qui compte parmi les constructions remarquables de ce genre, est haute de 146 mèt.; les meilleurs architectes, Berruguete, Herrera, Montañez et Ventura Rodriguez en ont successivement dirigé la construction, qui présente plusieurs styles, en raison des époques éloignées pendant lesquelles il y a été travaillé. On monte jusqu'aux cloches par une succession de rampes en pente douce, séparées par 18 paliers, et par lesquelles on pourrait très-bien monter avec un cheval. Un escalier tournant, en pierre, conduit ensuite à la lanterne, d'où l'on jouit sur la *huerta* d'une vue magnifique.

Derrière la cathédrale s'élèvent les premiers étages d'une autre tour qui n'a pas été continuée. On y signale un cordon formé par une chaîne en pierre très habilement sculptée et fouillée.

Le *palais épiscopal*, qui s'élève sur la place même de la cathédrale, est un beau et riche monument. On remarque dans l'intérieur un vaste escalier à double révolution et à degrés de marbre, de beaux salons et une bibliothèque.

On doit citer, parmi les autres édifices de Murcie, les collèges de *San Fulgencio, San Isidoro et San Leandro*, l'hôpital de *San Juan de Dios*, la fabrique de salpêtre, la filature de soie, les *Casas Consistoriales*. On y compte encore dix églises paroissiales, peu remarquables comme édifices et peu riches en œuvres artistiques; des couvents pour la plupart abandonnés et en ruines.

Murcie possède un beau *théâtre*, de construction moderne, et un *casino* parfaitement installé.

Mais ce qui mérite à plus juste titre l'attention de l'étranger, c'est l'extérieur de la ville, la *huerta* qui l'entoure. C'est un magnifique jardin dont la végétation est merveilleuse. Sans cesse arrosée par les eaux du Segura, et par une infinité de canaux éclusés dont le réseau habile est resté le même depuis les Arabes, cette huerta ne le cède en rien aux deux célèbres campagnes de Grenade et de Valence. Une seule chose la dépare, c'est la misérable structure des habitations d'exploitation qui y sont disséminées.

Les promenades sont hors de la ville. L'une, sur le chemin de Cartagène, se nomme le *Paseo del Carmen;* une autre, nommée la *Florida Blanca*, conduit au chemin de fer, au-delà du faubourg de San Benito; l'autre, nommée *el Malecon*, est au-delà d'une porte secondaire, la *puerta de la Traicion;* c'est une espèce de rempart ayant vue d'un côté sur la huerta, et limité, de l'autre côté, par de beaux jardins plantés d'orangers et de palmiers; elle avoisine un faubourg entièrement habité par des Gitanos. La *plaza de Toros* est auprès de cette promenade.

On va visiter hors de la ville le célèbre sanctuaire de la *Fuen Santa*.

La soie a été longtemps le produit le plus intéressant de Murcie. Des filatures importantes y étaient établies, et l'on en citait une qui comptait soixante métiers mis en mouvement par une machine à vapeur. Cette industrie a un peu perdu de son importance passée, mais elle n'en occupe pas moins une place intéressante dans le commerce de la province. La récoltedes oranges pendant l'automne est considérable; on en expédie de grandes quantités par mer à l'étranger.

La ville de Murcie n'a rien d'antique. Elle n'apparaît dans les annales espagnoles qu'au commencement du VIIIe s. Elle passa, tour à tour, sous le joug des califes de Damas, de ceux de Bagdad, et enfin de ceux de Cordoue. Au XIIIe s., vers 1236, lors du démembrement de l'empire de Cordoue, elle devint la capitale d'un royaume particulier qui dura peu de temps, et fut annexé à la couronne

de Castille, dont il suivit la fortune. Alphonse X peupla Murcie de Catalans, d'Aragonais et même de Français. Il existe encore aujourd'hui quelques vieilles familles dont les noms indiquent une origine française.

Murcie a subi, à dix siècles de distance, deux sièges célèbres dans les annales espagnoles. Le premier remonte à l'époque où les Arabes envahirent le royaume gothique.

Le second siège de Murcie eut lieu à la suite de l'avènement de Philippe V. Murcie avait fermé ses portes, à l'approche de l'archiduc d'Autriche; mais elle n'avait pour défenseurs qu'une troupe indisciplinée de paysans, et Cartagène, Orihuela et d'autres villes étaient déjà tombées au pouvoir du prétendant. Ce fut l'évêque de Murcie, Louis de Belluga, qui, en détournant le Segura, en coupant les canaux, en ouvrant les réservoirs, et en inondant ainsi la campagne à plusieurs lieues à la ronde, arrêta la marche de l'archiduc et sauva la ville.

Murcie porte pour armoiries sept couronnes royales.

Des chemins de fer sont projetés et classés entre Murcie et Grenade par Lorca, Baza et Guadix, suivant la direction de la R. 135; entre Murcie et Malaga par Lorca, Almeria et le littoral; entre Murcie et Alicante par Orihuela et Elche. Un tramvia à vapeur desservirait toute la huerta par Orihuela et les salines de Torrevieja.

De Murcie à Grenade, R. 135; — à Alicante, R. 136.

Le chemin de fer, en quittant la station de Murcie, décrit une grande courbe de 10 à 12 kil. dont la ville, à g., reste le centre, et atteint dans ce parcours deux stations, l'une à

466 kil. *Beniajan*, bourg de 1,200 hab., au milieu d'un immense jardin d'orangers, l'autre

470 kil. a reçu le nom de *Orihuela*, et dessert la route et la huerta de cette ville, qui se trouve à 24 kil, à l'E. de Murcie (V. R. 136). A dr., entre ces deux stations, on aperçoit le joli hameau de *Torre Aguera*, dont les maisons basses, en terrasses, semées au hasard, sont entourées de verdure et de jardins d'orangers.

En quittant la station d'Orihuela, la voie décrit une autre courbe en sens opposé, sur la dr., et aborde, au hameau de la *casa Blanca*, les collines rocheuses qui limitent la huerta. L'aspect du pays change subitement; plus de culture, quelques oliviers encore; puis on pénètre au milieu d'une véritable désolation, au centre de montagnes bouleversées, d'une espèce de chaos de roches grises et poudreuses, entassées dans un étrange désordre géologique. Le terrain, argileux, calciné, n'accepte aucune végétation, et ce triste spectacle est d'autant plus sensible, qu'on était il n'y a qu'un instant au milieu de l'une des plus riches contrées de l'Espagne. La voie s'élève péniblement, au milieu de tranchées profondes, pour atteindre le *Puerto de San Pedro*, où une échancrure naturelle, d'une grande hauteur de crête, permet le passage du faîte de ces sites désolés. On descend de l'autre côté du *Puerto*, en vue d'une immense campagne qui s'étend jusqu'à la mer, et à travers laquelle se dessine, sur la g., la route de terre qui conduit de Murcie à Cartagène.

489 kil. *Riquelme*.

499 kil. *Basilcas*. Ces deux stations se trouvent loin des habitations, au milieu de plaines peu cultivées et sans intérêt.

Au-delà de la station de Basilcas on aperçoit, sur la g., un grand lac, ou mer intérieure, du même aspect que l'Albufera de Valence, et séparé de la Méditerranée par une langue de sable de 500 mèt. env. de largeur, laissant, à son extrémité N., un étroit passage ou goulet par lequel le lac communique avec la mer. L'extrémité S. est formée par la haute arête rocheuse du *Cap de Palos*. Ce

lac, nommé *Mar Menor*, mesure 10 milles maritimes du N. au S., 3 à 5 milles de l'E. à l'O.; il renferme une quantité considérable de poissons de l'espèce muge. Un petit établissement militaire, avec tour, batterie de 3 canons et chantier de construction, protège l'entrée et le barrage destiné à y retenir le poisson. Une petite rade, du côté de la mer, peut recevoir des navires de tout tonnage. Plusieurs villages : *San Pedro del Pinatar*, *Calavera, San Javier*, *Dolorès*, *Roda*, occupent, à un demi-mille de distance l'un de l'autre, le rivage de la Mar Menor du côté de la campagne. Ce rivage est très cultivé, planté de jolis jardins, au milieu desquels s'élèvent de nombreuses habitations de plaisance.

508 kil. *Pacheco*, v. de 40 maisons, centre d'une commune de 3,000 âmes, au milieu d'une plaine qui s'étend jusqu'à la Mar Menor.

513 kil. *La Palma*, station isolée, desservant les deux villages de *La Palma* à g. et de *Pozo Estrecho* à dr. Celui-ci est entouré de vignobles qui produisent un vin renommé.

Au-delà, se développe la plaine de Cartagène; les terres sont très argileuses, peu cultivées, nullement arrosées; on y remarque çà et là des aloès, des nopals et quelques champs de vignes qui produisent un excellent raisin de table. La voie vient ranger le pied des remparts, au N. E. de la ville, et en fait le tour, du côté de l'E., entre les glacis et une ligne de hautes collines, pour s'arrêter, à g. de la place, au fond du port.

525 kil. **Cartagène** (CARTAGENA). V. de 35,000 hab., port de mer, place forte, chef-lieu d'un district maritime, résidence d'un gouverneur militaire, titulaire d'un évêché dont le siège est à Murcie. Son port est, après celui de Vigo, le plus vaste de l'Espagne; l'entrée en est défendue par deux hautes montagnes; quatre collines l'entourent en amphithéâtre, et sur chacune d'elles s'élève une forteresse d'antique construction. La main des hommes n'a rien eu à faire pour améliorer cette rade magnifique, où deux flottes pourraient manœuvrer et se livrer bataille à huis clos; la mer y est toujours calme, reposée, et si transparente, qu'on aperçoit à une grande profondeur les poissons circuler au milieu des plantes.

Cartagène était autrefois animé par une nombreuse affluence de navires venant de toutes les mers; il s'enrichissait des travaux confiés à son arsenal, et qui occupaient la moitié de sa population; son commerce traitait avec le continent et avec l'Amérique; c'était presque une petite capitale; on admirait la propreté de ses rues, l'élégance de ses édifices, le luxe et l'hospitalité somptueuse de ses habitants. « Tout cela a disparu, a dit Madoz, la ville des Scipions est devenue une localité secondaire et insignifiante; elle ne conserve plus que de rares vestiges de son ancienne grandeur. » Toutefois l'existence du chemin de fer sur Murcie et Madrid doit contribuer à ranimer le commerce de Cartagène et à faire revenir dans cette ville les capitaux qui s'en sont momentanément éloignés.

Cartagène est aussi maintenant, grâce au réseau des chemins de fer espagnols, le point de communication le plus direct entre la France et l'Algérie; il n'y a guère, en effet, que six heures entre ce port et celui d'Oran, et il offre désormais des ressources bien supérieures à celles d'Alicante.

Les fortifications de Cartagène sont encore solides, elles consistent dans une enceinte en belles pierres de taille, flanquée de bastions dont les feux croisés protègent la place, et renfermant quatre forts autrefois vigoureusement défendus, et placés, par des travaux récents, dans un état imposant.

Les batteries qui dominent le port, celles qui armaient les deux montagnes de l'entrée, ont été longtemps dans un état d'abandon pénible. Le gouvernement y a fait faire, depuis quelques années, des travaux con-

CARTAGÈNE.

Itinéraire de l'Espagne par G. DE LAVIGNE. HACHETTE & Cie Editeurs, Paris.

LÉGENDE

1 San Domingo.
2 San Francisco.
3 San José.
4 Iglesia Mayor Antiqua.
5 Iglesia Mayor.
6 San Roque.
7 San Sebastien.
8 S. Agustin (Couvent)
9 la Merced (Couvent)
10 Hospital Real.
11 Ayutamiento (Hôtel de ville)
12 Castillo Antiguo.
13 Jardin botanique.
14 Parc d'Artillerie.
15 Puerta del mar.
16 Presidiarios (Bagnes)

Dessiné par Augte Thiollet. Gravé par Erhard.

Mètres. 300 1000

sidérables qui leur ont rendu leur importance passée.

On trouve dans l'intérieur de la ville, deux places; celle de *las Monjas* se rencontre immédiatement après qu'on a franchi la puerta de Mar; une église, un vieux couvent de religieuses et les *casas consistoriales* en occupent les côtés; la *calle mayor*, la plus importante de Cartagène, se rattache à l'extrémité de cette place opposée à la porte de Mer. L'autre place, *la Merced*, est entourée de beaux édifices et ornée d'une jolie fontaine alimentée d'eau excellente. Parmi les principaux édifices, on cite en première ligne l'hôpital de *la Caridad*, dans une belle rue qui porte le même nom, et les *casas consistoriales* formant, sur la place de las Monjas, un portique surmonté d'une galerie en style arabe, sous laquelle on conserve quelques anciennes sculptures et des inscriptions romaines ou carthaginoises.

La *cathédrale*, fondée aux premiers siècles de l'ère chrétienne, l'un des premiers temples chrétiens de l'Espagne, n'existe pour ainsi dire plus aujourd'hui; l'état de ruine où elle se trouvait dès le XIIIe s., l'absence de toute ressource à affecter à sa réédification, l'éloignement où se trouvait Cartagène du centre du diocèse, motivèrent la translation à Murcie du siège épiscopal; le culte ne s'y célèbre plus. La seule paroisse de la ville est aujourd'hui l'église de *Santa Maria de Gracia*, secondée, pour les besoins du culte, par deux autres églises sans intérêt.

Le *Préside* est organisé comme ceux de Séville et de Grenade; le petit nombre de détenus qu'il renferme est employé aux travaux de l'arsenal.

L'arsenal et le parc d'artillerie, auprès desquels existe une école de marine, forment un immense établissement avec vastes bassins, magasins considérables, chantiers de construction, cale de radoub, salles d'armes, corderies.

Avec une bonne direction, les mines qui se trouvent dans presque tout le territoire de Cartagène pourraient être l'objet de spéculations lucratives; mais les travaux sont mal conduits, la main-d'œuvre est chère et l'on obtient, comme sur toute cette côte, plus de profit à soumettre à un nouveau traitement les amas considérables de scories laissées par les Romains, et qu'on retrouve presque partout recouvertes d'une couche de terres d'alluvion. On en extrait encore de 4 à 10 pour cent de plomb, par des moyens peu coûteux et d'une grande simplicité. Quelques-uns de ces gisements de scories sont affermés 30, 40 et 50,000 douros. Il en est de même du lavage des terres entassées dans le lit des nombreux ravins qui sillonnent le pays; ces terres contiennent de 45 à 50 pour cent de sulfure de plomb presque pur.

L'industrie a établi hors des murs de Cartagène, dans le faubourg de Santa Lucia, à Escombrera et sur d'autres points, des usines pour la fonte et le coupellage des minerais de plomb. Ces diverses usines expédient annuellement à l'étranger 125 à 180,000 quintaux de plomb, et reçoivent d'Angleterre 180 à 200,000 quintaux de coke, pour la fonte des scories et du minerai.

Pour faciliter une partie de ces exploitations, un chemin de fer industriel a été établi de l'intérieur même de Cartagène (place de la Constitution). Il va jusqu'à *San Ginès* (15 kil.) en passant par le bourg de *la Union* (8 kil. 600).

Le climat de Cartagène est sain. La température, adoucie par la fraîcheur des brises, y est très supportable pendant l'été, et beaucoup d'habitants de l'intérieur viennent y prendre les bains de mer. Le froid est à peine sensible l'hiver, à moins que le vent ne vienne du N.-O. On appelle mistral celui qui souffle de cette direction.

Les historiens attribuent à Asdrubal la fondation de Cartagène (Carthago Nova) qui devint bientôt, selon

le témoignage de Strabon, la ville la plus importante de la région ibérique. Dès les premiers temps de la domination arabe, sous le nom de *Cartadjanah*, elle devint le siège d'une principauté indépendante, jusqu'à la conquête de saint Ferdinand en 1243. Les Maures la reprirent et la conservèrent pendant 22 ans; ce fut le roi Jacques d'Aragon qui l'enleva en dernier lieu à la puissance musulmane.

ROUTE 27.

DE MADRID A CORDOUE.

Chemin de fer. — 442 kil. — Prix : 1re cl. 221 r.; 2e cl. 171 r. 27 ; 3e cl. 104 r. 98.

On emprunte, pour la première partie de cette route, la ligne d'*Alicante*, jusqu'à la station d'*Alcazar*. Voir, pour ce parcours et pour les indications générales, R. 22, pages 274 et suivante.

148 kil. de Madrid, **Alcazar de San Juan**, station *d'embranchement* de la ligne de Murcie, d'Alicante et de Valence, avec la ligne d'Andalousie.

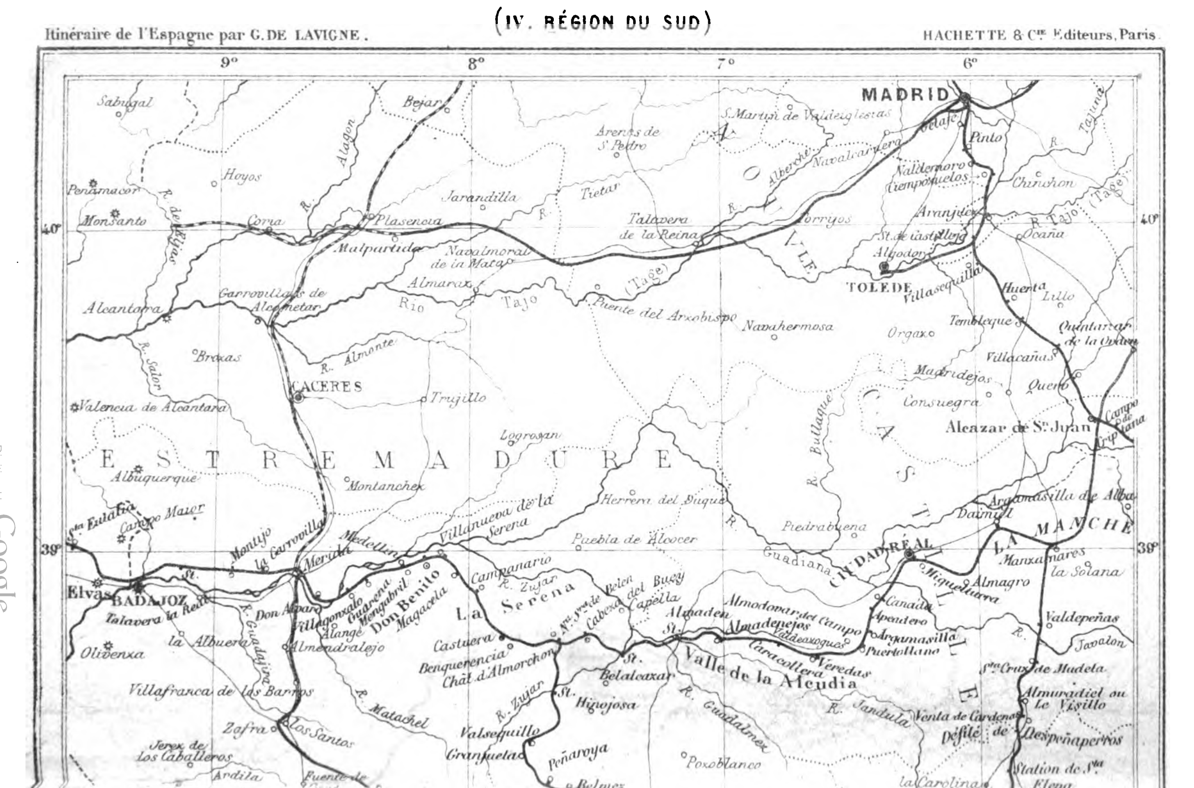
La ligne d'Andalousie, en se détachant de celle d'Alicante, à dr. à la sortie de la station d'Alcazar, prend la direction du S., au milieu de grandes plaines. On laisse à g. *Criptana* (R. 22) et ses collines couvertes de moulins à vent, nommées la *sierra de los Molinos;* c'est le seul mouvement de terrain qui se signale dans toute la contrée. On aperçoit pendant longtemps, en arrière du train, l'une des collines et trois de ses moulins. La voie coupe en tranchée un massif pierreux. On court en ligne droite dans une grande campagne ; on peut compter quelques maigres plantations d'oliviers, un ou deux bouquets de chênes verts grillés par le soleil et battus par le vent. Il n'y a pas d'autre cours d'eau que le *Guadiana* qui, encore près de sa source, passe paisiblement sous la voie au milieu d'une lande. La vue s'arrête à dr. sur les montagnes de Tolède. Plus loin, à 11 kil. d'Alcazar, la voie franchit un ruisseau, le *Marañon,* sur lequel est construit à g. un appareil hydraulique, en forme de tour, destiné à conduire l'eau à 14 kil. plus loin, par des tuyaux de fonte placés le long du chemin de fer, pour l'alimentation du réservoir de la station d'Argamasilla. Le terrain, à dr. et à g., est semé d'une immense quantité de grosses pierres calcaires, arrachées du sol par la charrue, et que celui-ci semble produire sans interruption. Les cultivateurs les rassemblent, de place en place, en monticules coniques qui couvrent au moins la vingtième partie des champs.

Il se fait quelques laborieuses tentatives d'exploitation au milieu de cette campagne désolée, et l'on remarque, aux approches d'Argamasilla, un domaine clos de murs en pierres sèches, dans lequel ont été entreprises des plantations d'oliviers et de vignes de différents cépages.

174 kil. *Argamasilla de Alba.* Ce n'est qu'une station isolée, avec une posada et deux ou trois hangars où stationnent des carros pour conduire au village. Celui-ci, qui compte 250 pauvres maisons et 2,300 hab., est à une grande distance, et l'on distingue à peine, au fond de la plaine à g., le pli de terrain qui le cache. Aucun chemin tracé n'y conduit. Ce sont bien là les plaines éternelles de la Manche. Argamasilla a reçu du célèbre roman de Cervantès une grande notoriété. C'est le village dont l'illustre écrivain ne voulait pas se rappeler le nom; c'est là que vécut et mourut le bon chevalier don Quichotte. Ce pays triste et désert est au moins animé par les souvenirs de cette grande histoire, dont les divers incidents sont acceptés par la tradition comme s'ils avaient appartenu à la réalité. Les gens du pays croient à don Quichotte; certaines familles actuelles ne dou-

CHEMINS DE FER

(IV. RÉGION DU SUD)




ANDALOUSIE
OCÉAN ATLANTIQUE
MER MÉDITERRANÉE
DÉT. DE GIBRALTAR
SÉVILLE
CORDOUE
GRENADE
MALAGA
CADIX
JEREZ
JAEN
HUELVA
Montilla
Ecija
Carmona
Utrera
Osuna
Antequera
Loja
Ronda
Gibraltar
Baeza
Ubeda
38°
37°
36°
9°
7°
6°
Dessiné par Desbuissons.
Gravé par Erhard.
Kilomètres
Chemins de fer exploités
Chemins de fer projetés

tent pas qu'elles ne descendent ou du bachelier, ou du barbier, ou du gentilhomme au caban vert; on désigne, comme étant positivement l'hôtellerie où se fit la *veillée des armes,* une venta (la *venta de Quesada*) où passe la route de terre, à quelques kil. sur la dr., dans la plaine; le *Puerto Lapiche,* dont parle le deuxième chapitre du roman, est un peu plus au N., et la légende affirme, mais avec moins de fondement, que les fameux moulins à vent sont ceux de Criptana (*V.* p. 275). On signale du reste, à Argamasilla, la maison où Cervantès fut détenu et écrivit ses premiers chapitres. Elle fut occupée, il y a quelques années, par un imprimeur de Madrid, M. Ribadeneira, qui y installa à grands frais un matériel typographique, fit venir des ouvriers, et y imprima une fort belle édition du *Don Quichotte*.

Au-delà de la station d'Argamasilla, les pierres qui désolent ce malheureux territoire deviennent plus nombreuses et plus grosses. Les amas élevés par les cultivateurs se multiplient, et la culture du sol n'en est pas plus facile. On commence à découvrir en avant, sur toute la ligne d'horizon, des montagnes noires qui n'ont aucun aspect solennel, et qui appartiennent à la *Sierra Morena*. On rejoint la route de terre qui s'étend sans fossés, sans accotements, au milieu de terres meilleures et mieux cultivées, et de champs de vignes considérables.

197 kil. **Manzanarès** (*arrêt* 10 min.). *Embranchement* de la ligne de *Ciudad Real* et du *Portugal*. **Changement de train** pour cette direction.

Manzanarès est une jolie V. de 10,200 hab., d'un caractère très-prononcé, bien bâtie, avec une vaste place, des couvents, une église gothique moderne en pierre avec un beau retable. La petite rivière *Azner*, tributaire du Guadiana, arrose la ville, fertilise les campagnes qui l'entourent, et qui forment une espèce d'oasis à la suite du désert; on y aperçoit une centaine de fermes, de métairies et de jardins en bon rapport. L'industrie locale consiste dans quelques métiers de draps et d'étamines; des fabriques de savon, des distilleries d'eau-de-vie, etc.

Le terrain reprend ses aspects de désert à la sortie de Manzanarès. La route de terre accompagne la voie à g.

L'horizon, en avant de la voie de fer, est borné par les premières assises de la Sierra Morena; mais l'aspect de cette grande chaîne est loin de répondre à l'idée qu'on a pu s'en faire. Le centre de l'Espagne et les plateaux de la Manche occupent en effet une altitude élevée. (*V.* le profil de la ligne d'Andalousie). On a quitté la gare de Madrid à 595 mèt.; le Val de Peñas est à 700 mèt., et le point culminant de la voie de fer, un peu plus loin, à *Almuradiel,* ne dépasse pas 798 mèt. C'est de l'autre côté de la chaîne que se trouvent les grandes pentes et les grands aspects de la montagne. La voie descendra rapidement depuis Almuradiel jusqu'à la vallée du Guadalquivir, et après 50 kil. parcourus entre ce point culminant et *Linarès,* à l'entrée de l'Andalousie, elle ne sera déjà plus qu'à 280 mèt. au-dessus de la mer. Cordoue est à 120 mèt.

On rencontre quelques plantations, et surtout des champs de vignes, aux approches de

225 kil. **Val de Peñas,** V. de 11,100 hab., célèbre par ses vins. Elle est située au milieu d'une vaste plaine à g.; ses maisons sont bien bâties; ses rues larges et bien empierrées; la place de la Constitution est vaste et d'un bel aspect. Sur la façade de l'église, qui est ancienne et bien construite, on remarque deux pierres qui portent des inscriptions arabes. On dit que les vignes de Val de Peñas proviennent de plants apportés de la Bourgogne; la récolte, qui en est considérable, est l'objet d'un commerce très-actif.

239 kil. *Santa Cruz de Mudela* (altitude 730 mèt.), pet. V. de 4,600 hab., située sur les pentes d'une colline et sous un climat agréable; ses rues sont droites, empierrées et propres. L'église, dont le maître-autel est d'un bon style, date du commencement du xve s. Santa Cruz rivalise avec Albacete pour la fabrication des *navajas* et de la coutellerie commune; on y vend aussi des *ligas* ou jarretières tissées, brodées et ornées de devises. On exploite dans les environs une belle mine d'antimoine.

La voie suit, à peu près, la direction de la route de terre et s'élève doucement vers la montagne. On aperçoit en avant une dépression qui semble ouvrir un passage sans obstacle au chemin de fer. Les collines qui s'aperçoivent des deux côtés sont bien cultivées: et, sur quelques-unes, on a essayé des plantations de chênes verts. L'horizon se rétrécit, et l'on atteint le point culminant de la voie à

256 kil. *Almuradiel* ou *Le Visillo,* v. de 450 hab. (altit. 798 mèt.). C'est la première des *nuevas poblaciones* ou colonies que fonda Charles III, pour faciliter aux voyageurs la traversée de la Sierra Morena, et aider à la poursuite et à la destruction des bandits qui infestaient la montagne. Les *nuevas poblaciones,* placées au milieu de contrées fertiles, avaient reçu, lors de leur fondation, des privilèges qui y attirèrent promptement un grand nombre de colons étrangers. La voie, habilement tracée au milieu de jolies collines plantées de chênes nains, prend un aspect pittoresque qui repose des tristes nudités de la Manche. Le sol néanmoins, à mesure qu'on s'élève, devient moins productif; on n'y voit pas de grands arbres; il n'y vient guère que des bruyères et des jaras. Avant de pénétrer dans les défilés les plus étroits de la montagne, on s'arrête à

266 kil. La *venta de Cardenas* qui, d'après quelques interprètes du célèbre roman, et seulement en raison de la similitude du nom, serait celle où Cardenio, le curé et Dorothée amenèrent don Quichotte après l'avoir tiré de son désert. C'est une vaste grange, au bas d'un ravin, avec un grand portail à plein cintre et de petites ouvertures grillées, sans cour ni dépendances.

Au-delà de la venta de Cardenas, laissant à dr. une autre venta en ruine, la voie franchit quatre fois le ruisseau de *Tamujar*, sur des ponts de fer de 12, 38, 43 et 18 mèt., à 10 et 12 mèt. de hauteur. La montagne devient sombre, de plus en plus accidentée; les rochers grandissent, prennent des formes déchirées; on les croirait tailladés à coups de hache. Sur certains points, ils sont couverts de mousse et entourés d'une active végétation, qui rappelle quelques-unes des belles gorges des Pyrénées entre Argelès et Cauterets. Cette partie se nomme le défilé de *Despeñaperros;* mais la voie de fer évite le passage qui a donné une si grande renommée à la route de terre. On laisse celle-ci sur la dr., pour passer sous les mamelons qui l'avoisinent. La voie rencontre, dans cette partie de son trajet et sur 10 kilom. (de 269 à 279), 8 tunnels (de 140, 69, 216, 208, 170, 168, 90 et 61 mèt.), se succédant à de petites distances, et, dans les intervalles, 8 grands ponts en tôle, au-dessus de ravins profonds. L'un d'eux, au point culminant du défilé, est un viaduc en trois travées, de 24, 30 et 24 mèt., à 23 mèt. 60 de hauteur. Au-delà de ce passage, la voie commence à descendre, par des pentes de 1 et 1 1/2 pour cent.

279 kil. *Santa Elena,* première localité de la province de Jaen et de l'Andalousie; elle se trouve dans une jolie position, sur le versant méridional de la Sierra. Santa Elena, v. de 1,050 hab., forme une longue rue, à maisons régulières; c'est encore une des *nuevas poblaciones.*

La voie descend rapidement et rencontre 6 grands ponts en fer, dont 3 sur le rio *Guarrizas,* des remblais, des tranchées considérables, et deux tunnels, l'un de 145 mèt., l'autre de 379 entre Santa Elena et

296 kil. *Vilchès* (altitude 470 mèt.), pet. V. de 3,200 hab., située sur la pointe d'un mamelon, en vue d'une vaste plaine arrosée par le rio *Guadalen.* A dr., et en arrière, on a laissé le village de *Las Navas de Tolosa,* auprès duquel s'étendent de grandes plaines où l'armée chrétienne des rois de Castille, d'Aragon et de Navarre mit en complète déroute les bandes musulmanes de Mohamed el Nassr. On aperçoit au dernier plan, à g., la Sierra de Segura, où le Guadalquivir prend sa source. On suit la vallée du rio *Guarrizas,* plantée d'oliviers. Les aspects ont changé presque subitement; la végétation est belle et active, la terre est riche, le ciel est plein de lumière; on aperçoit les premiers aloès, qui développent leurs grandes feuilles épaisses sur les bords du chemin. On traverse le Guarrizas sur un viaduc de 140 mèt., haut de 37 mèt. en arrivant à la station de

306 kil. *Vadollano.* Cette station dessert les mines importantes de sulfure de plomb et de cuivre de *Linarès.* Ces mines, qui appartiennent à l'État, sont exploitées depuis près d'un siècle et demi et n'ont pas cessé de donner des produits considérables et fort estimés.

315 kil. *Baeza.* Cette station dessert à la fois la ville de *Baeza* (13,900 hab.) et celle de *Ubeda* (18,300 hab.), situées à 10 ou 12 kil. à g., dans la plaine. Elle se trouve tout à côté du confluent du rio Guarrizas avec le *Guadalimar,* dont la voie suit la rive g., jusqu'à la rencontre de cette rivière avec le Guadalquivir. Cette vallée est belle et riche, toute cultivée en blés. On découvre au loin les deux villes de Baeza et de Ubeda, sur de hautes collines, et, en arrière-plan, la ligne des montagnes dénudées et couronnées de neige de la *Sierra Nevada.*

329 kil. *Jabalquinto*, V. de 4,000 hab., située sur une colline au-dessus du cours du Guadalimar et à 3 kil. environ du confluent de cette rivière avec le Guadalquivir. On suit la rive dr. de ce fleuve, sur le flanc des collines qui le dominent, et l'on coupe à angle droit la route royale de Madrid à Grenade, un peu avant la station de

336 kil. *Menjibar.* — Buffet. — La ville (2,200 hab., tous cultivateurs) se trouve de l'autre côté du Guadalquivir, sur lequel est jeté un beau pont de pierre pour le service de la route. — On prend à Menjibar la route de Grenade par Jaen. Une ligne ferrée est projetée dans cette direction. Le chemin de fer traverse le fleuve, à la sortie de la station, sur un pont considérable, en tôle, de 195 mèt. de longueur, à 37 mèt. au-dessus des basses eaux. La rive droite est dominée par une ligne de collines toutes couvertes d'oliviers. La voie court à travers une belle plaine, cultivée en céréales, où elle rencontre la station de

341 kil. *Espeluy;* le v. (300 hab.) se trouve à 4 kil., sur la dr., au bord du Guadalquivir. On rencontre, à 4 kil., un tunnel de 423 mèt. et l'on rejoint la rive g. du fleuve à

350 kil. *Villanueva de la Reina,* pet. V. de 3,500 hab., entourée de plantations d'oliviers et de vignes; son église ressemble à une forteresse. On suit la rive g. du Guadalquivir, dont les courbes nombreuses le rapprochent fréquemment de la voie, jusqu'en face de

363 kil. **Andujar.** La station est sur la rive g.; la ville se développe sur la pente d'une colline qui domine la rive dr. Andujar compte 13,000 hab.; la ville est sombre; on la dit malsaine; ses rues cependant sont propres et bien pavées. On n'y rencontre aucun autre édifice remarquable que la maison de ville, qui occupe un des côtés de la place de

la Constitution. L'église principale, *Santa Maria*, est sur l'emplacement d'une ancienne mosquée ; le portail appartient au genre renaissance; l'intérieur est gothique ; on y signale un saint sépulcre en relief, de la première époque de la restauration des arts en Espagne, et digne de toute l'attention des artistes. On trouve hors la ville de belles plantations d'arbres, et une promenade qui conduit au Guadalquivir ; la campagne environnante est une des plus agréables et des plus peuplées de l'Espagne ; les fermes, les métairies, les pâturages y sont en grand nombre ; des champs d'oliviers y ont de 20 à 25 kil. d'étendue. Les cours d'eau sont nombreux et viennent rencontrer le Guadalquivir, qui coule à 1,000 mèt. environ au S. de la ville.

C'est à Andujar que le duc d'Angoulême signa, le 8 août 1823, l'ordonnance qui rendit célèbre le nom de cette ville, et qui eut pour objet de mettre un terme aux violences du parti royaliste en Espagne, pendant que Ferdinand VII était prisonnier des Cortès à Séville.

En quittant la station, et à une petite distance, on s'engage sous un tunnel de 1,025 mèt., pratiqué à travers un contre-fort du Guadalquivir. Au sortir, se développent de vastes plateaux semés en céréales, au milieu desquels coule une petite rivière, le *Salado de Arjona,* que la voie franchit un peu au-delà du tunnel, et accompagne à dr. jusqu'à une nouvelle rencontre du Guadalquivir dans lequel la rivière va se jeter. Le fleuve a fait un grand détour sur la droite, au pied de montagnes couvertes de plantations d'oliviers.

369 kil. *Arjonilla,* petite V. de 3,000 hab., sur la rive g. du *Salado de Arjona*. Les plantations d'oliviers occupent tout le pays à perte de vue. La voie parcourt ainsi, pendant près de 20 kil., une espèce de forêt méthodiquement plantée, formant d'immenses avenues d'un vert triste. Le produit de ces plantations est considérable. La voie coupe la route royale de Madrid à Cordoue avant d'atteindre

375 kil. *Marmolejo*. La station est à dr. au milieu des oliviers. La petite ville de Marmolejo, qui compte 3,700 hab., se trouve à 4 kil. au N., et à 1 kil. environ de la rive g. du Guadalquivir. Il existe, à une petite distance de Marmolejo, une source bicarbonatée sodique riche en gaz acide carbonique, et un établissement mal installé qui reçoit, saison moyenne, de 750 à 800 malades. L'eau minérale, employée à l'intérieur, parait convenir plus particulièrement aux dyspepsies, aux maladies du foie et au diabète. On retrouve le Guadalquivir et la route royale à

388 kil. *Villa del-Rio,* petite V. de 3,400 hab., située à dr. dans une petite plaine très-cultivée, sur la rive g. du Guadalquivir. L'église est un ancien château arabe. A g. de la voie sont de jolies collines plantées d'oliviers. En quittant Villa del Rio, la voie se maintient à une petite distance, à g. du Guadalquivir et de la route de Cordoue, s'ouvrant un passage à travers les coteaux.

398 kil. **Montoro**, jolie V. de 12,000 hab., sur la rive g. du Guadalquivir. Le pont de pierre jeté sur ce fleuve, et dont la construction remonte au commencement du XVIe s., est cité comme un édifice remarquable. A 4 kil. après la station, tunnel de Rodahorsa, long de 402 mèt. La voie parcourt la plaine, à peu près sur la même direction que la route, ayant à g. des coteaux dénudés, à dr., de loin en loin, quelqu'une des sinuosités du Guadalquivir; la plaine est plantée d'oliviers et les versants cultivés dominent le fleuve. On rencontre successivement

407 kil. *Pedro Abad,* bourg de 1,880 hab., situé à une petite distance du Guadalquivir, dans une belle plaine plantée de mûriers, de vignes,

CORD

Itinéraire de l'Espagne par G. DE LAVIGNE.

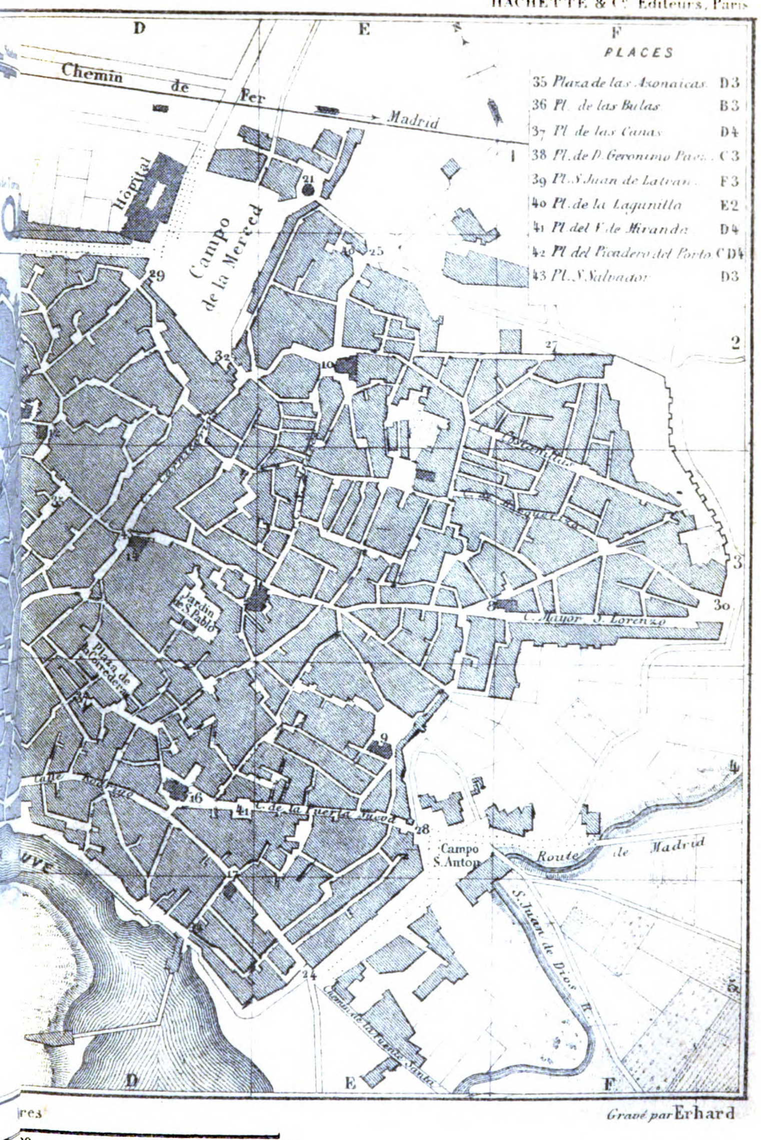


Dessiné par Augte Thiollet

Mètres
0 100 200 300 400 500

ORDOUE

HACHETTE & Cie Editeurs, Paris



d'oliviers, d'arbres à fruit. On aperçoit sur la g., à environ 8 kil., la V. de *Bujalance* (8 à 9,000 hab.), au-dessus de laquelle s'élève un vieux château ruiné, flanqué de sept tours, qui fut bâti en 935 par Abderrame III, roi de Cordoue.

412 kil. *El Carpio*, petite V. de 2,800 hab., située, à g. de la voie, sur une colline que surmontent une tour de style moresque et un vieux château. Le Guadalquivir coule à g., dans un fond. La campagne est fertilisée par ses eaux, qui sont élevées vers les terres au moyen d'un bel appareil construit avec un tel art et une telle solidité, qu'il marche, dit-on, sans interruption et sans réparation depuis 1563.

416 kil. *Villafranca*, V. de 3,200 hab., sur la rive g. du Guadalquivir et sur les pentes d'une jolie colline, au pied de la Sierra Morena.

La voie court à peu près en ligne droite, au milieu de métairies. Elle franchit plusieurs petits cours d'eau, affluents du Guadalquivir, et se rapproche de ce fleuve pour le traverser sur un pont en tôle de 198 mèt. de longueur en cinq travées, avant d'atteindre la station de

431 kil. *Las Ventas de Alcolea*. A dr., la route franchit également le Guadalquivir sur un magnifique pont de marbre noir, de vingt arches, au-delà duquel s'étend la petite plaine où eut lieu le combat du Pont d'Alcolea qui a pris une place désormais historique dans les derniers évènements politiques de l'Espagne. La voie, laissant maintenant le Guadalquivir s'éloigner à g., est tracée au milieu de belles prairies. A l'extrême dr. s'élève, vers l'horizon, la Sierra Morena, dont les derniers contre-forts sont couverts d'habitations blanches entourées de bouquets d'arbres. Des cours d'eau, le *Guadalmellato*, le *Guadalbarbo*, sillonnent les prairies pour arriver au fleuve, en passant sous la voie ; et en avant, à demi cachée par les mouvements de terrain, on découvre Cordoue, sans aspect, ramassée, sans clochers ni monuments. Au fond, la campagne a pour limites les montagnes de *Cabra* et de *Priego* ; au S.-O., à l'entrée de la vallée que forme le Guadalquivir en se dirigeant vers Séville, on aperçoit un grand rocher conique isolé, que couronnent les ruines du vieux château arabe d'*Almodovar*, avec une tour, presque intacte, de 40 mèt. de hauteur. Ce fut, au temps du roi don Pedro, l'une des forteresses auxquelles il confiait ses trésors. La végétation de toute la vallée est magnifique ; les chemins sont bordés de haies d'aloès, et sauf cette plante dont les feuilles atteignent d'énormes proportions, sauf l'olivier au feuillage sombre, cette végétation verte et riante apporte, au premier moment, un souvenir des fraîches vallées de la Normandie. Des orangers couverts de fruits, des palmiers à la tête gracieusement inclinée, ramènent la pensée vers l'Andalousie ; ils entourent la station de

442 kil. **Cordoue** (Cordoba), chef-lieu de l'une des huit provinces entre lesquelles a été divisée l'ancienne Andalousie. La station est au N. de la ville, auprès du *Paseo de la Victoria*. — (Altitude 120 mèt. — *Omnibus* de la gare au bureau central, calle San Fernando. Pour le départ, ils quittent le bureau 30 minutes avant l'heure du train. — V. de 42,000 hab.) Le climat y est extrêmement sain ; les chaleurs y sont néanmoins très-fortes pendant la saison d'été, et l'absence d'arbres dans tous les alentours de la ville les rend encore plus sensibles.

Cordoue est un véritable musée d'antiquités. « Montez avec nous sur la tour de la cathédrale, dit M. Pedro de Madrazo (*Recuerdo y Bellezas de España*), et regardez autour de vous : à vos pieds, un temple gigantesque ; à dr., les tristes restes de palais somptueux ; à g., une grande agglomération hétérogène d'édifices de toutes les époques, coupée par une

large voie où s'aperçoivent de place en place quelques vieilles tours mutilées, dernières traces d'un mur d'enceinte qui fermait la ville. Cette rue, la calle de la Feria, est l'artère principale de l'industrie et du commerce de l'antique Cordoue.

« Au milieu de cet amas informe d'habitations coupées par des ruelles misérables et par des carrefours irréguliers, se trouvent des maisons désertes qui, par leurs façades, mériteraient le nom de palais ; des portails élégants du style de la Renaissance ; de gracieuses croisées arabes ; de hautes galeries d'arcades aériennes, au-dessus d'édifices restaurés avec une barbare simplicité ; de misérables masures, avec de magnifiques fragments de jaspe et de marbre enchâssés dans leurs débiles murailles. Ici, un superbe chapiteau corinthien servant de clef dans un arc ; là, un fût de granit placé au seuil d'une porte ; plus loin, le piédestal d'une statue romaine servant de siège, malgré l'inscription à demi effacée qui dénonce son antique et noble origine.... Çà et là, au milieu de ces demeures, on voit poindre quelques constructions un peu plus vastes, dont les frontons anguleux dominent les toits voisins ; la statue d'un saint couronne celle-ci, une tour s'élève au-dessus de celle-là ; on reconnaît parmi elles et sous quelques déguisements modernes les vieilles basiliques mauresques. Derrière vous se développe, avec ses rues tortueuses, la partie haute de la ville ; la domination arabe y avait construit sept cents mosquées avec leurs minarets, une foule de marchés, de bazars, d'ateliers, de fabriques, d'hôtelleries, dont on ne retrouve pas même la trace. Puis, de toutes parts, des façades sans édifices où croissent la mousse et la mauve ; des fenêtres ouvertes où passent librement les oiseaux amis des grandes ruines ; des monastères inhabités, des temples déserts, des places où l'herbe croît ; des rues silencieuses à toute heure ; des marchés où l'on ne vend pas ; des ateliers où l'on ne travaille pas ; une population inactive, endormie, réduite à rien, pauvre, privée des bienfaits de la civilisation de l'Islam, divorcée avec les douceurs du progrès chrétien, marquée du stigmate d'une douloureuse décadence matérielle et morale.

« La moderne Cordoue porte néanmoins avec dignité ces lambeaux de la toge romaine, du *tiraz* musulman et de la cotte de mailles espagnole. Elle vit avec ses vieux écussons jusqu'à ce qu'ils tombent en poussière ; elle n'aspire pas à substituer un art nouveau à l'art monumental que les temps lui ont légué ; elle garde ses pierres latines, ses reliques arabes, ses édifices à ogives ; elle fait comme le gentilhomme pauvre qui supporte la faim sans rien demander à personne. Salut donc ! noble et majestueux berceau de Lucain, des Sénèques, d'Averroès, de saint Euloge, de Juan de Mena, du Grand Capitaine, de Moralès, de Gongora, de Cespedès et de tant d'hommes illustres !

« Les murailles qui entourent encore la ville, flanquées de place en place de tours robustes, les unes carrées, les autres cylindriques, d'autres octogones, sont l'œuvre de plusieurs siècles, des Sarrasins d'abord et ensuite des chrétiens. Les portes en sont généralement remarquables, et aussi quelques tours détachées de l'enceinte, qui communiquaient avec elle par des passages, et qui étaient, dans le système de défense des Arabes, comme mieux placées pour commander la muraille. Parmi ces portes, on doit signaler celle de *Séville*, celle d'*Almodovar*, où l'on peut distinguer la partie qui date des Arabes, de la reconstruction faite postérieurement ; la porte *del Osario*, œuvre de la conquête chrétienne ; la porte de *Colodro*, la porte *del Sol*, et celle du *Pont* qui fut exécutée, dit-on, sur les plans du

célèbre Herrera, et qui présente cette étrange particularité que, des quatre colonnes dont elle est ornée, l'une est cannelée de bas en haut, les trois autres ne le sont que dans la moitié inférieure.

« Le vieux pont de pierre qui se voit au-delà de cette porte a été attribué par quelques historiens arabes à Octave Auguste. Les Arabes le reconstruisirent. Il se compose de seize arches appuyées sur des piliers que défendent de solides étriers cylindriques couronnés de chapiteaux semi-coniques. En guise de tête de pont s'élève, à l'extrémité opposée à la ville, une forteresse entourée d'un mur crénelé, nommée la *Carrahola...* »

La citation que nous venons de faire a pu donner une idée de l'aspect général de Cordoue. Qu'est aujourd'hui cette ville endormie de 42,000 habitants, auprès de la Cordoue d'autrefois qui comptait, disent les traditions populaires, deux cent mille maisons, quatre-vingt mille palais, neuf cents bains, et qui avait douze mille villages pour faubourgs.

En pénétrant dans l'intérieur, nous citerons la place de la Constitution, autrefois nommée la *Corredera*, parce que c'était là que se donnaient les courses de taureaux et les joutes des chevaliers ; cette place, quoique irrégulière, est d'un bel aspect. Elle est entourée de maisons uniformes, dont les rez-de-chaussée forment 50 arcades, et qui présentent trois rangées de balcons.

L'intéressante enceinte qui porte le nom d'*Alcazar viejo* est remarquable par l'immense quantité de souvenirs anciens qui s'y rencontrent ; mais il est difficile de se faire une idée de ce qu'était ce célèbre palais au temps des Romains et des Arabes. Le terrain qui l'avoisine était le jardin des rois maures. Ce jardin mérite une visite, et l'on obtient facilement l'entrée en s'adressant au concierge. Il est rempli d'orangers, de grenadiers et sillonné de rigoles qui y entretiennent une fraîcheur constante. L'*Alcazar nuevo*, prison aujourd'hui, autrefois résidence du saint office, fut fondé par Alfonse XI. En face, dans la tour de la Paloma, existèrent, jusqu'au commencement du XVIIe s., les bains des rois arabes. On remarque également, en avant des tours de l'Alcazar nuevo, le *Campo santo*, vaste espace où les Arabes martyrisaient les chrétiens.

Le *palais épiscopal*, somptueux édifice dont l'aspect extérieur est à peu près nul, a été plusieurs fois reconstruit, et sa dernière restauration date de 1745. On y remarque, de cette époque, un escalier, aussi riche par le choix des marbres qui y ont été employés, que ridicule par l'exagération des ornements. La tour a été renversée par un tremblement de terre, en 1755. Les jardins du palais sont beaux, les appartements spacieux, les cours vastes ; il possède une bibliothèque publique de plus de 15,000 volumes et une collection curieuse d'assez beaux portraits de tous les évêques de Cordoue, depuis la conquête.

Auprès du palais épiscopal, on rencontre le *Triunfo*, joli monument de marbre, surmonté d'une colonne qui porte la statue en bronze doré de saint Raphaël, le patron de Cordoue. Ce monument, qu'entoure une balustrade de fer, a été construit, en 1781, par un artiste marseillais.

Parmi les édifices de la ville dont les façades et les portails sont le plus notables, on cite surtout la casa de *Geronimo Paez*, l'hôpital de *San Sebastian*, l'ancien oratoire de *Saint-Philippe Neri*. Sur un grand nombre d'autres, on remarque des inscriptions en l'honneur des empereurs, des consuls et des magistrats, des colonnes milliaires, des statues, des épitaphes. L'une de ces inscriptions, placée sur une tour qui s'élève entre la porte de *Colodro* et la porte *del Rincon*, rappelle qu'elle fut édifiée en 1406 « sous le règne du puissant

don Henri III ». La tradition a nommé cette tour *la Malmuerta*, et rapporte que la construction fut faite aux dépens d'un chevalier qui avait méchamment assassiné sa femme, et qui obtint sa grâce à ce prix.

La *plaza de Toros* est moderne, et date de 1846.

Cordoue possède deux promenades, l'une intérieure nommée le *paseo del Gran Capitan*, l'autre le *paseo de la Victoria*, située hors des murs, auprès de la gare du chemin de fer, et d'où l'on jouit du beau spectacle de la Sierra Morena. Les eaux abondent dans la ville, et l'on y compte vingt-six fontaines construites, pour la plupart, en 1574.

La mosquée et la cathédrale. Ce fut d'abord un temple élevé en l'honneur de Janus et auquel les Romains, sous le règne d'Octave, donnèrent, par adulation, le nom d'Auguste. Plus tard, au temps des Goths, ce temple fut consacré à saint Georges, et il appartint, dit-on, à un ordre de chevalerie.

Lorsque les Arabes s'établirent en Espagne, ils choisirent Cordoue pour leur capitale. Abd-er-Rahmman, en s'y déclarant indépendant de la souveraineté des kalifes de Damas, résolut d'ériger, au centre de son empire, une mosquée qui l'emportât en grandeur et en magnificence sur toutes les autres. Il rasa le temple de Saint-Georges, et sur ses ruines il commença, en 770, ce riche monument que son fils Hixem continua et compléta jusqu'en 795.

L'édifice est un quadrilatère. Il mesure 167 mèt. en longueur, du N. au S., et 119 en largeur, de l'E. à l'O. Il est situé sur une pente allant de la ville à la rivière. Les murs, qui ont 10 mèt. de hauteur, ont une épaisseur de 2 à 5 mèt. à la base, diminuant à mesure qu'ils s'élèvent, et soutenus par une quarantaine de piliers qui les aident à supporter l'énorme charge de la toiture. Ces piliers, comme les murs, sont couronnés de créneaux triangulaires dentelés, d'une forme gracieuse. Dans les espaces qui s'étendent d'un pilier à l'autre, sont percées 19 portes de 2 mèt. d'ouverture sur 3 de hauteur, ayant à dr. et à g., chacune, des fenêtres à double arc, surmontées d'une ouverture carrée fermée par une claire-voie taillée dans le marbre et formant les dessins les plus capricieux. Les arcs qui entourent les portes, ou du moins ceux qui ont résisté à l'action du temps et à des dévastations de toutes les époques, sont cintrés selon la forme la plus classique de l'arc mauresque, et ornés de mosaïques formées de petites faïences blanches et rouges alternant avec des bandes de stuc. L'intérieur de l'arc est plein, ou, du moins, garni de bandes de marbre à jour, à dessins variés, en forme de dentelles, venant de la circonférence au centre. Les portes, en bois de mélèze ou de cyprès, étaient recouvertes de plaques de métal doré qui ont toutes été successivement enlevées.

L'intérieur de la mosquée forme, dans le sens du N. au S., dix-neuf nefs ou allées, et trente-six beaucoup plus étroites dans le sens opposé. « Il vous semble plutôt, a dit Théophile Gautier, marcher dans une forêt plafonnée que dans un édifice ; de quelque côté que vous vous tourniez, votre œil s'égare à travers des allées de colonnes qui se croisent et s'allongent à perte de vue, comme une végétation de marbre spontanément jaillie du sol ; le mystérieux demi-jour qui règne dans cette futaie ajoute encore à l'illusion. Les colonnes, toutes d'un seul morceau et de 40 centim. de diamètre, n'ont guère plus de 2 mèt. 1/2 à 3 mèt. jusqu'au chapiteau, d'un corinthien arabe plein de force et d'élégance, qui rappelle plutôt le palmier d'Afriqun que l'acanthe de Grèce. Elles sont de marbres rares, de porphyre, de jaspe, de brèche verte et violette et autres matières précieuses ; il y en a même quelques-unes d'an-

tiques et qui proviennent, à ce qu'on prétend, des ruines de l'ancien temple de Janus. » Sur ces mille colonnes fluettes s'appuient deux étages d'arcs en pierre superposés. Dans la plus grande partie du temple ces deux rangées d'arcs sont concentriques ; une distance de 1 mèt. 1/2 environ existant d'une clef à l'autre. La ligne supérieure s'appuie sur de forts piliers qui s'élancent au-dessus des chapiteaux et des colonnes. Sur d'autres points les arcades s'entre-croisent, celles de la ligne supérieure appuyant leurs extrémités sur les clefs de la ligne inférieure. Les douelles de ces arcs sont peintes alternativement en blanc et en rouge. La hauteur totale des nefs atteint, par la superposition des colonnes et des doubles arcs, environ 8 mèt. Elles se terminent en voûtes et en demi-coupoles d'un goût médiocre, qui ont remplacé, dans les restaurations modernes, les anciens plafonds arabes avec leurs caissons, leurs losanges, toutes leurs magnificences orientales, construites et taillées dans le bois de mélèze. On dit que ce bois précieux, vieux de onze siècles, a été vendu des sommes considérables, et que l'industrie locale en a fabriqué des violes, des guitares et autres objets délicats. Chaque nef porte une toiture distincte, et les eaux sont recueillies dans des chéneaux en feuilles de plomb qui n'ont pas moins d'un doigt d'épaisseur, et qui sont par conséquent d'un poids considérable. Les dix-neuf nefs, murées aujourd'hui à leur extrémité N., ouvraient toutes sur une vaste cour plantée d'orangers, et comprise dans l'enceinte générale de l'édifice. C'est dans cette enceinte, et en face de la sixième nef, du côté O., qu'est ouverte la porte principale nommée *puerta del Perdon*. Cette porte décrit un arc arabe ogival de 4 mèt. d'ouverture et de 8 mèt. de hauteur sous clefs, ornées d'arabesques finement ciselées et d'écussons armoriés. On dit qu'autrefois les battants en étaient couverts de feuilles d'or, et maintenant ils sont ornés de panneaux sculptés en bois, relevés d'ornements de bronze. C'est à côté de cette porte que s'élevait l'*Alminar*, haute tour construite par Abd-er-Rhamman III. Elle avait 65 mèt. de haut, et était d'une grande élégance. Il s'y trouvait près de cent colonnes de marbre blanc et rouge, et deux escaliers tournant en sens inverse, qui ne se rencontraient qu'au haut de l'édifice. Une belle allée d'orangers forme l'axe à la suite de la porte du Pardon et de la sixième nef, qui est plus large que les autres et qui est la principale de la mosquée primitive d'Abd-er-Rhamman. Au fond de cette nef les colonnes se resserrent ; les arcs, plus ornementés. s'entre-croisant comme des rubans, entourent un espace ou chapelle de 7 mèt. dans un sens sur 4 de l'autre, qu'on nommait le vestibule du *Mihrab*. La description de ce sanctuaire, qui s'est conservé avec une scrupuleuse intégrité, serait presque impossible ; la richesse, la proportion, l'harmonie et la grâce, rien n'y manque. « Le plafond de bois sculpté et doré avec sa coupole (*media naranja*) constellée d'étoiles, les fenêtres découpées et garnies de grillages qui tamisent doucement le jour, la galerie de colonnettes à trèfles, les plaques de mosaïques en verres de couleur, les versets du Coran en lettres de cristal doré qui serpentent à travers les ornements et les arabesques les plus gracieusement compliqués, forment, dit Théophile Gautier, un ensemble d'une richesse, d'une beauté, d'une élégance féerique, dont l'équivalent ne se rencontre que dans les *Mille et une Nuits*, et qui n'a rien à envier à aucun art. Jamais lignes ne furent mieux choisies, couleurs mieux combinées ; les gothiques mêmes, dans leurs plus fins caprices, dans leurs plus précieuses orfèvreries, ont quelque chose de souffreteux, d'éma-

cié, de malingre, qui sent la barbarie et l'enfance de l'art. L'architecture du vestibule du *Mihrab* montre, au contraire, une civilisation arrivée à son plus haut développement, un art à son période culminant ; au-delà il n'y a plus que la décadence. »

Le *Mihrab*, c'est-à-dir el es aintdes saints, *el adoratorio*, le point vers lequel les musulmans d'Espagne se tournaient pour faire leurs prières, est au fond du vestibule, et pratiqué dans l'épaisseur du mur méridional. — Le mot Mihrab est une corruption du vocable arabe *Min-Ruhh*, qui signifie, à peu près, la demeure de l'esprit de Dieu ou du Prophète. — C'est un réduit excessivement orné, dont l'entrée est formée par un arc arabe à douelles peintes, stuquées et sculptées, supporté par deux légères colonnettes de jaspe. Dans l'intérieur, qui est de forme octogone, seize autres colonnettes supportent une petite voûte faite d'un seul bloc de marbre creusé en conque, ciselé, fouillé, couvert d'arabesques et de nielles d'une délicatesse infinie. A cette voûte pendait une chaîne dorée soutenant une lampe d'or d'un travail merveilleux. C'était dans le Mihrab qu'était déposé le Coran ; c'était l'endroit formidable et sacré où le Dieu de l'Islam révélait sa présence, et pour lequel fut bâtie cette magnifique mosquée, « l'un des plus merveilleux monuments du monde ». Le livre sacré qui, d'après M. Maccary, était entièrement écrit de la main d'Otman, couvert d'or, orné de perles et de rubis, était fixé par une serrure sur un escabeau de bois d'aloès, et recouvert d'un tapis de soie. Les pèlerins admis dans ce lieu solennel, qui mesure 3 mèt. 1/2 de diamètre, devaient, comme à la Kaaba de la Mecque, en faire le tour sept fois à genoux. On peut remarquer que les dalles du sol sont usées circulairement par suite de ce frottement continuel, et aussi que les plaques de marbre autrefois sculptées qui revêtent six des côtés de l'octogone, sont effacées et polies pour la même cause.

On a parlé du nombre considérable de lumières qui éclairaient la mosquée. On y employait l'huile et la cire. Selon M. Maccary, on y comptait 7,425 lampes, d'autres disent 10,805, sans compter 28 candélabres hérissés de bougies, et dont les plus grands, en argent et en cuivre, étaient placés dans le vestibule du Mihrab. Toutes ces lampes, du reste, n'étaient pas habituellement employées ; mais cependant, chaque soir, on en allumait 4,700 pour la prière de l'*Atatema*, et elles dépensaient par an 24,000 livres d'huile. La consommation en parfums d'ambre et d'aloès s'élevait aussi par année à 120 livres.

Nous ne disons rien des diverses distributions intérieures de la mosquée ; des chambres réservées aux ministres du culte et aux servants du temple ; de la tribune où se disait la prière ; de la *Maksurah*, enceinte privilégiée, voisine du vestibule du Mihrab, et où pouvaient entrer seul l'iman et les ulémas ; c'est là qu'existait cette chaire magnifique qui, d'après Ambrosio Moralès, n'avait pas d'égale au monde par la richesse du travail et par la nature des matériaux, et qu'on nommait la *silla del rey Almansor ;* elle avait la forme d'un char avec quatre roues ; elle était construite en bois de cèdre, de sandal et d'aloès, et le calife Alhaken avait spécialement permis, malgré la loi de Mahomet, qu'on y sculptât des images. Toutes ces distributions n'existent plus que par le souvenir, et elles ont fait place aux dispositions du culte chrétien que nous devons examiner maintenant.

Lorsque le roi saint Ferdinand eut conquis Cordoue, le 29 juin 1236, la mosquée fut placée sous l'advocation de l'Assomption de la Vierge, et purifiée par l'évêque d'Osma. On y trouva les cloches de la cathédrale de Santiago en Galice, qu'Alman-

zour avait fait apporter sur les épaules des prisonniers chrétiens, et le roi les fit reporter à Santiago par des captifs musulmans. Il fallut modifier le temple selon les coutumes du culte. On ferma les extrémités des dix-neuf nefs ouvertes sur le patio, et qui laissaient voir aux promeneurs le surprenant spectacle de cette rangée de colonnes: une seule nef resta ouverte, la sixième, formant l'axe de l'entrée principale et du Mihrab. Cette ouverture, qu'on surmonta d'un frontispice carré où figurent dans deux niches, flanquées de colonnes en balustre, la Vierge et l'ange Gabriel, séparés par un vase de lis, fut nommée la porte de *las Palmas*. D'autres portes furent pratiquées dans l'enceinte du monument, et, tout à l'entour, on employa les dernières rangées des colonnes, en y élevant des cloisons pour les transformer en cinquante-deux chapelles dédiées à tous les saints. Dans cette transformation, la tribune de l'Atatema est devenue la chapelle de Villaviciosa, la Maksurah a fait place à la chapelle de la Cène, dont l'autel présente un grand tableau de Cespédès; le vestibule du Mihrab est maintenant la chapelle de San Pedro, avec le nom vulgaire de *Zancarron* (vieil os), et le Mihrab lui-même sert de sacristie à cette chapelle. Il fallait au temple chrétien un maître-autel, un sanctuaire, une capilla mayor; aucun des arrangements de la mosquée ne se prêtait à cette installation; le chapitre résolut, en 1523, de porter le marteau au milieu de la merveille arabe pour y construire une église mieux appropriée aux exigences du culte. A cette nouvelle, l'administration municipale s'émut, en appela à Charles-Quint, et, comme le chapitre persistait, elle menaça de la peine de mort, par un acte public, tout maçon, tailleur de pierre, charpentier ou manœuvre qui prendrait part à la démolition de la mosquée, alléguant « que ce qu'on voulait défaire ne serait jamais remplacé par quelque chose qui arrivât à semblable perfection ». Le conseil royal intervint, donna tort à l'ayuntamiento, lui prescrivit de lever ses défenses, et l'œuvre parasite commença. Lorsque Charles-Quint vint en Andalousie, trois ans après, il visita la mosquée et parut vivement mécontent des travaux entrepris. « Si j'avais su, dit-il aux chanoines, ce que vous vouliez faire, vous ne l'auriez pas fait, car ce que vous faites là se trouve partout, et ce que vous aviez auparavant n'existe nulle part dans le monde. » L'œuvre commencée ne s'en continua pas moins, et le monument moderne, « verrue architecturale », dit Théophile Gautier, fut enté au milieu de la merveille mauresque. Il s'est placé à peu près au centre de l'enceinte, formant une nef de 15 mèt. de largeur, occupée en bas par le *coro*, en haut par la *capilla mayor*, sur une longueur de 53 mèt., depuis le *trascoro* jusqu'au chevet du maître-autel. Un transsept qui sépare le coro de la chapelle. et qui mesure 35 mèt., donne à l'édifice chrétien l'aspect consacré d'une croix latine. Le trascoro s'aligne avec l'ancienne nef principale de la mosquée, à la sixième rangée de colonnes depuis le mur occidental; le chevet s'arrête à la cinquième rangée depuis le mur oriental, et il reste neuf à dix rangées au-delà des bras du transsept; en un mot, l'église moderne a fait une trouée à la place de soixante-trois colonnes, au milieu de ce *quinconce* qui en compte un millier. C'est du reste l'œuvre la plus complète et la mieux achevée du style plateresque ou gothique flamboyant, mais dont les lourds piliers, les longs faisceaux de colonnettes, les hautes voûtes, les ornements gréco-romains et les arcs plein-cintre, qui constitueraient partout ailleurs une œuvre magnifique, contrastent d'une façon étrange, si parfaits qu'ils soient, avec le monument arabe, dont on

aperçoit les longues perspectives et les voûtes basses par les ouvertures de la capilla et sous les arcades du transsept. Des sommes considérables y ont été dépensées par les évêques qui se sont succédé à Cordoue; le retable du maître-autel, les stalles du chœur, construites en acajou, au XVIIIe s., les orgues, les grilles et les balustrades de fer ouvragé, les statues, les tombeaux, les chaires, le lampadaire d'or et d'argent suspendu à la voûte, tout cela est d'un grand mérite, mais n'appelle plus l'attention, après l'impression profonde qu'on a ressentie en parcourant les parties conservées de l'ancien et célèbre sanctuaire de l'islamisme.

L'*Alminar*, la grande tour d'Abd-er-Rhamman III ne fut pas respectée davantage. Gravement ébranlée par un tremblement de terre, elle fut démolie en 1593, et remplacée par une tour carrée de style gréco-romain, commencée par l'architecte Hernan Ruiz, et terminée, en 1653, par Gaspar de la Peña. Cette tour mesure 12 mèt. à sa base, qui repose sur un socle de marbre bleu, et 93 mèt. de hauteur. Elle est distribuée en cinq étages diminuant successivement de largeur, et surmontée d'une statue dorée de saint Raphaël tenant une bannière. Les cloches, au nombre de douze, sont suspendues dans les ouvertures du troisième corps; la plus grosse pèse 4,400 kil. Au quatrième corps est l'horloge avec ses deux cloches.

Après la mosquée et la cathédrale, il y a peu de choses à voir à Cordoue, et cependant nous devons citer parmi les diverses paroisses, la *colegiata de San Hipolito*, qui possède, dans deux urnes de marbre rouge et noir, les restes du roi Alfonse XI et de son père Ferdinand IV, et le tombeau du célèbre chroniqueur Ambrosio de Moralès; — *San Pedro*, qui fut église chrétienne au temps des Romains et des Goths, et même sous la domination arabe; — *Santa Merina*, église gothique, l'une des plus anciennes de la ville, dont le portail a quelque mérite.

Les anciens couvents méritent aussi une visite; on en comptait dix-neuf; celui de *San Pablo* a de beaux cloîtres et un magnifique escalier; celui de *San Pedro el Real*, devenu fabrique de draps, possède dans son église un bel *Ecce Homo* sculpté par Alonso Cano; l'église de celui de *San Agustin*, classée parmi les monuments historiques et artistiques, a conservé presque intact un curieux tabernacle en bois de cèdre doré.

Le *théâtre* est misérable.

Hors de la ville, on signale le sanctuaire de *Ntra Sra de la Fuensanta*, dans une position des plus pittoresques, où se tient, les 8, 9 et 10 septembre, une fête populaire qui attire tout le pays. La chapelle conserve précieusement quatre grandes planches de cuivre peintes par David Teniers, l'une desquelles représente un *Couronnement d'épines*.

Les environs de Cordoue sont très pittoresques, surtout du côté de la montagne; on y rencontre quelques couvents, cachés dans de jolis vallons boisés, des jardins bien cultivés; sur la rive droite du Guadalquivir, de belles allées d'arbres, des vergers, et, à la *Hacienda de la Alameda*, un magnifique bosquet d'orangers planté en labyrinthe.

L'excursion aux Ermitas, au milieu de la Sierra Morena et sur le sommet d'une haute montagne, exige près de 7 h.; elle est très-intéressante. La permission délivrée par l'archevêque exclut les dames. On loue un cheval pour 20 réaux. On sort de Cordoue par la porte *del Osario*, on traverse la promenade, puis des plantations d'oliviers, en 2 h. d'ascension on atteint le monastère. Un frère accompagne pour la visite aux ermitages, uniformément composés de trois petites pièces, cuisine, chambre et oratoire. A la

partie la plus avancée de la montagne, se présente une plate-forme sur laquelle a été placé un siège en pierre appelé la *Silla del Obispo.* De là on découvre un admirable panorama de la plaine et du cours du Guadalquivir.

Les chemins de fer conduisent de Cordoue : à Madrid (R. 27); à Grenade et Malaga (R. 28 et 29); à Belmès (R. 31); à Séville et Cadix (R. 32). — L'ancienne route de terre de Madrid accompagne le chemin de fer. L'ancienne route de Séville conduit à Ecija. L'ancienne route de Grenade passe à Castro del Rio, Baena et Alcala la Real.

ROUTE 28

DE CORDOUE A GRENADE

Chemin de fer. — 247 kil. — Prix : 1re cl. 145 r. 20; 2e cl. 112 r. 80; 3e cl. 77 r. 20.= Trajet : 8 h.

Cordoue, *V.* p. 315.

La voie se détache de la même gare que les lignes de Madrid et de Séville, auprès de la promenade de la Victoria. Elle laisse à droite la seconde de ces lignes, parcourt un instant la belle plaine du Guadalquivir, et vient traverser ce fleuve, à 6 kil. du point de départ, sur un beau pont de 200 mètres, en tôle, sur piles tubulaires, à 17 mètres de hauteur. Elle fait, à cette distance, le tour de la partie méridionale de la ville; traverse deux fois le *Guadajocillo*, avant son confluent avec le grand fleuve, et, entre ces deux passages, coupe à niveau la route royale de Cordoue à Séville par La Carlota et Ecija.

12 kil. *Aguadillo*, halte. La voie remonte la rive dr. du Guadajocillo, au pied de deux lignes de collines cultivées, jusqu'à la station de

24 kil. *Torrès Cabrera.*

Le chemin de fer franchit une troisième fois le Guadajocillo, sur un pont de 45 mèt., puis, s'élevant peu à peu vers les collines à g. de cette rivière, il atteint la station de

33 kil. *Fernan Nuñez.* La ville, qui compte 6,000 hab., est à 5 kil. à l'O. de la station, de l'autre côté des collines, et au milieu d'une campagne délicieuse. C'est l'ancien fief de l'une des plus anciennes familles de l'Espagne, les ducs de Fernan Nuñez, qui y possèdent un château.

La voie suit le cours d'un ruisseau qui descend des collines de Fernan Nuñez, traverse de riches cultures, passe en vue des *cortijos* ou fermes de *la Guilla*, de la *Huerta Nueva*, de *los Padres.* On aperçoit en avant et à plusieurs reprises Montilla sur le sommet qui le couronne. Le chemin décrit une grande courbe autour de ce point, et s'élève, pour y arriver, par une rampe constante et au milieu d'un terrain très-mouvementé, planté en vignes.

50 kil. **Montilla** (alt. 355 mèt.), station à dr. Cette ville importante, qui compte 15,000 hab., occupe une des plus belles positions de l'Andalousie. Elle est assise sur deux collines, d'où l'on découvre un immense horizon : au N. toute la sierra Morena; au N.-E. les montagnes de Val de Peñas, de Jaen et d'Alcaudete; au S.-E. celles de Priego, de Lucena, la sierra de Cabra et d'Archidona; au S. Antequera, Colmenar, le Peñon de los Enamorados; au S.-O. les montagnes de Teba, Estepa, Osuna, Medina Sidonia, la sierra de Moron; à l'O. les belles campagnes d'Osuna et d'Ecija et la plaine de Carmona. Montilla était au nombre des fiefs des ducs de Medinaceli, qui y possèdent un palais, et elle fut la patrie du grand capitaine Gonzalve de Cordoue, ancêtre des ducs, dont la famille habitait, sur le point le plus élevé de la ville, une forteresse qu'on disait être la plus belle de toute la contrée. La ville est jolie, bien bâtie et bien organisée, et ce qui fait aujourd'hui sa fortune, ce sont les vins très-estimés, analogues à ceux de Xérès, que produisent les vigno-

bles considérables qui l'entourent. On a trouvé auprès de Montilla d'anciens vestiges romains, des traces de bains, des médailles qui attestent son antique origine.

La voie descend des hauteurs de Montilla par des tranchées et des remblais nombreux, jusqu'à la rencontre du rio *Cabra*, qu'elle franchit sur un pont en tôle de 50 mèt., à 16 mèt. de hauteur, en vue de grandes plantations d'oliviers.

56 kil. *Aguilar*, V. de 12,400 hab. C'est également un ancien fief seigneurial de la maison de Cordova et de Medinaceli. Aguilar est une jolie ville, aussi heureusement située que Montilla, et non moins renommée pour ses vins, qui portent le nom de vins de Montilla. Aguilar produit également des huiles fort estimées. On remarque, auprès de l'église, qui est fort ancienne, un ancien château arabe aujourd'hui démantelé, mais intéressant à visiter. A quelque distance de la ville, et à dr. de la voie, au S., se trouvent deux jolis lacs, le *Zonar* et le *Rincon*, où la pêche est abondante, et un peu plus loin, à 10 kil., sur une hauteur à g., *Anzur*, vaste domaine, avec un beau château, appartenant au duc de Medinaceli.

En sortant d'Aguilar, la voie pénètre au milieu de collines couvertes de vignes et de plantations d'oliviers, et s'élève, par petites rampes et en décrivant de nombreuses sinuosités, jusqu'à la hauteur du château d'Anzur; puis elle descend, presque en ligne droite.

76 kil. *Puente Genil*. La ville, qui compte 10,400 hab., se trouve à environ 3 kil. au S.-E., sur la rive dr. du *Genil*, loin de la vue; elle est entourée de grandes plantations d'oliviers avec quelques jardins. A 3 kil. de la station, le chemin de fer jette sur la rivière, presque au-dessus du v. de *Palomar*, et à une grande hauteur, un pont en tôle de 140 mèt. de longueur, en 3 travées, portées sur piles de fonte. La voie s'élève au milieu des montagnes, par des rampes qui vont en augmentant, et rencontre

90 kil. *Casariche*, bourg de 2,600 hab., situé à g. de la voie, dans une petite plaine distribuée en jardins, belles cultures, vergers et potagers bordés de haies d'aloès. La campagne est entourée de montagnes plantées de bois de chênes. La fabrication du charbon est la principale industrie d'une partie des habitants.

La voie remonte une petite vallée, arrosée par le *rio de las Yeguas*.

92 kil. *La Roda*. **Embranchement** de la ligne de *La Roda* à *Osuna* et à *Utrera*, où cette ligne se rattache au chemin de fer de Séville à Cadix (*V.* R. 30) bourg de 1,640 hab., entouré de murs, à dr., après la station, au milieu d'une petite plaine peu productive et marécageuse. La voie fait sur ce point un détour presqu'à angle droit, de la direction S. à la direction E., pour éviter un massif de hauteurs et pour atteindre, dans une tranchée de 5 mèt. de crête, à 3 kil. de la station, et à une altitude de 450 mèt., le point culminant de la voie, sur la ligne de partage des provinces de Séville et de Malaga. Au-delà de ce point, on franchit à niveau une route allant de Séville à Malaga.

112 kil. *Fuente de Piedra*, v. de 1,000 hab., à g. de la voie. Il y existe plusieurs sources d'eaux minérales, salutaires pour les maladies des voies urinaires, et qui ont sans doute motivé le nom donné au village. A dr., avant la station, et à 500 mèt. env., on aperçoit un lac salé, de 16 à 17 kil. de tour, alimenté par les eaux pluviales, qui se saturent sur les terrains salifères formant le sous-sol. La voie descend, en suivant un tracé facile, ayant à dr. le lac, à g. une montagne rocheuse, de l'autre côté de laquelle s'étend la campagne d'*Antequera*. A la base de cette montagne, on rencontre

124 kil. *Bobadilla* (alt. 380 mèt.). BUFFET. **Embranchement** de la ligne

de *Malaga*, qui se détache à dr. Les trains descendant de Cordoue à Malaga et à Grenade, montant de Malaga et de Grenade vers Cordoue, se rencontrent à la même heure à Bobadilla, où ils échangent leurs voyageurs. Ce village (100 hab.) est à 2 kil. à g. de l'entrée de la Vega d'Antequera, sur la route royale de Cordoue à Malaga. Le chemin de fer se dirige en ligne droite, en remontant le cours du *Guadalhorce* à travers la riche et fertile campagne d'Antequera, accompagnant la route jusqu'à cette ville.

128 kil. *Halte* (*Apeadero*), au v. de Bobadilla.

140 kil. **Antequera**, 26,400 hab., l'une des plus anciennes villes de l'Espagne. Antequera est situé sur trois collines, en avant de la sierra de *los Torcales*, et à l'une des extrémités de la magnifique vega qui porte son nom. Une colline, *le cerro de la Cruz*, s'élève entre la ville et la campagne comme une défense. Sur une autre, qui domine la ville en arrière, existent les ruines d'une vieille forteresse qui paraît avoir été importante et dont on fait remonter l'origine aux Romains. Une tour, qui domine le sommet, renferme l'horloge principale qu'on a nommée *Papa Bellotas*. Antequera était parfaitement défendue par sa position, et entourée de murailles et de tours dont il reste de nombreux vestiges. Le plus curieux des témoignages de l'antiquité d'Antequera est une espèce de dolmen existant au pied d'un monticule, à 10 min. de la ville, vers l'E. Il est formé de cinq grandes pierres plates, longues de 6 mèt. sur 1 mèt. de largeur, élevées sur trois rangées de pierres verticales. C'est un monument archéologique des plus intéressants.

On compte dans la ville six églises paroissiales : l'une est l'antique collégiale, *Santa Maria*, bel édifice en pierres de taille, où l'on remarque un retable en bois doré du XIVe s. Sur la coupole de la deuxième, *San Sebastian*, s'élève un ange colossal de bronze doré, armé en guerre, portant en main une bannière et au cou un reliquaire contenant des reliques de sainte Euphémie, patronne de la ville ; on remarque dans l'intérieur quelques peintures de mérite. Antequera possède encore un hôpital, un collège, un séminaire, onze couvents de moines supprimés et sept couvents de religieuses. On retrouve, dans l'intérieur de la ville, sur la *plaza Alta*, un ancien arc romain nommé l'arc *de Hercules* ou *de los Gigantes*, sur lequel on remarque des pierres portant des inscriptions romaines. La population d'Antequera est surtout agricole ; la Vega est d'une admirable fertilité ; elle est parfaitement cultivée. Les produits en blé, en orge, en huile, en vin sont importants et s'expédient vers Malaga et les localités voisines. On y évalue à 110,000 têtes la richesse en bétail. La principale industrie de la ville consiste en étoffes de laine, fort estimées en raison de la finesse du tissu et de la solidité de la teinture, et qui s'expédient dans la plupart des provinces voisines et même à l'étranger.

En quittant Antequera, on remonte, dans la direction de l'E., la vallée du Guadalhorce, laissant sur la dr. les belles montagnes de los Torcales, où s'engage la route de terre d'Antequera à Malaga. La voie passe au pied d'une roche immense nommée la *Peña de los Enamorados*, et qui domine d'un côté la voie et de l'autre le cours du Guadalhorce.

148 kil. *Halte* (*apeadero*) *de la Peña*. La tradition, recueillie par Mariana, rapporte que deux amants, la fille d'un Maure et un jeune chevalier espagnol, poursuivis par les serviteurs du père, s'y réfugièrent un jour et se précipitèrent du haut des rochers. La Peña mesure à sa base 1,200 pas de tour.

On traverse une jolie plaine entourée de montagnes pour atteindre la station de

160 kil. *Archidona*. La ville, 7,400 h., est à 6 kil. à dr. au pied du contrefort de la vallée du Guadalhorce. Archidona est une très-ancienne ville, dont les rues, en pente raide, la jolie place octogone, complètement entourée d'arcades et d'édifices de même hauteur et de même plan, les deux églises, d'un bon style architectural, méritent l'attention du voyageur.

Après la station, la voie présente une série non interrompue de tranchées, de remblais, de rampes fortes, pour gagner, à 5 kil. et à 762 mèt. d'altitude, la ligne de partage entre les provinces de Malaga et de Grenade. Elle se maintient sur un plateau aride, planté de chênes verts.

174 kil. *Salinas*. Station sans importance, à 1 kil. environ de la limite des deux provinces. A partir de ce point la voie débouche, avec courbes et pentes successives, jusqu'auprès du *barrancon* (ravin) de *Rio Frio* qu'elle franchit sur un pont de 119 mèt. à 62 mèt. de hauteur. Le *Rio Frio*, qui a parcouru des gisements minéraux, est saturé de sels; vers la rencontre de la voie, ses eaux deviennent plus pures, et son cours, grossi par d'autres ruisseaux, met en mouvement des moulins. La voie descend, le sol devient meilleur, le pays moins désert. A dr. est la route royale dominée par des montagnes rocheuses; à g. on rencontre le hameau de *Rio Frio*. Un peu plus loin on franchit le ruisseau de *Plinès* sur un pont de 35 mèt. en trois travées, piles en maçonnerie. Ce cours d'eau, assez abondant dès sa source pour être utilisé industriellement, est riant, on y pêche d'excellentes truites. La voie continue à descendre, franchit à niveau la route de Loja à Isnajar, passe dans un tunnel de 33 mèt., sous un mamelon qui borde la vallée du Genil, rencontre un autre petit tunnel de 24 mèt., au-dessus duquel passe la route, et traverse le Genil sur un pont à piles tubulaires de 90 mèt. sur 25 mèt. de hauteur. L'aspect de toute cette partie du pays est frais et riche. Immédiatement après le passage du Genil, on aperçoit Loja. Le chemin de fer court à flanc de coteau, ayant, à dr., le panorama de la ville, et s'engage sous un tunnel de 160 mèt., à la sortie duquel se trouve la station des voyageurs. La station du trafic est à 1 kil. de là; entre les deux s'étend une jolie propriété qui a appartenu au maréchal Narvaès.

195 kil. **Loja**, V. de 17,200 h., située dans une vallée resserrée que parcourt le Genil, entre deux lignes de montagnes, l'une nommée *Periquetes,* prolongement de la chaîne de Ronda; l'autre *el Hacho*. Le cours de cette rivière, au-dessus et au-dessous de la ville, est très-pittoresque. Elle roule avec bruit, au fond de gorges d'une grande profondeur, auxquelles on a donné le nom de *Infiernos de Loja*. Le *Manzanil,* qui prend sa source à peu de distance, vient s'y jeter en formant une belle cascade. Loja est une ville assez mal bâtie, dont les rues sont mal alignées, et en somme peu intéressante, bien qu'elle ait pris pour devise : *Flor entre espinas*. Il n'existe qu'une chose remarquable, l'abondance des eaux. Des sources jaillissent de toutes parts dans la montagne. Le territoire est très productif, surtout en lin et en chanvre; on y cultive le mûrier, et la culture de la soie pourrait y devenir une industrie importante, avec un peu plus d'activité de la part des habitants. On trouve aussi dans Loja des fabriques de draps communs, des moulins à farine et l'entrepôt des sels de Salinas.

La voie s'éloigne ici de la route de Loja à Grenade. L'aspect de la vallée du Genil au-dessus de Loja a un caractère tout particulier. La rivière et les chemins sont bordés de saules, de trembles, de peupliers; les plantations sont nombreuses et aussi les champs de maïs. La voie fait un grand détour vers le N., afin de trouver un sol moins accidenté, et contourne la partie occidentale

GRENADE



Rte. de l'Espagne par G. DE LAVIGNE.
HACHETTE & Cie Editeurs, à Paris
A
B
C
N
O
E
S
R. de Madrid
Pl. de Toros
Plaza del Triunfo
S. Diego
ALHAMBRA
DARRO R.
Generalife
C. del Sacro Monte
Calle S. Anton
GENIL R.
Alameda de Queypos
LÉGENDE
1 Cathédrale A3
2 Palais Archiépiscopal B3
3 Capuchinos (Couvent) A1
4 S. Juan de Dios (id.) A2
5 Los Martires C4
6 S. Miguel C2
7 Hospital Real B1
8 Audiencia B3
9 Ayuntamiento A3
PLACES
10 Plaza Bibrambla A3
11 id. Campillo A3
12 id. de los Lobos A2
13 id. Nueva B3
14 Campo del Principe B3 4
PORTES
15 Puerta de Elvira B2
16 id. de Foxalenza C1
17 id. de las Granadas B3
18 id. de las Molinos C4
19 id. Real A3
20 id. del Sol B3
21 Zacatin B3
Dessiné par Augte Thiollet
Mètres
0
500
1000
Gravé par Erhard

de la plaine de Grenade, en se dirigeant vers la base de la *sierra de Prugo*, où elle rencontre, sur la limite de la Vega,

203 kil. *Huetor-Tajar*, V. de 1,850 h., à 2 kil. à dr., entre la voie et le Genil. La voie s'éloigne de la rivière et prend la direction du N.

213 kil. *Tocon*, v. de 600 h., situé à l'E. et au pied de la sierra de Prugo, à une petite distance au N. de la petite ville de Montefrio, auprès d'une ancienne route qui va de Cordoue à Grenade. De ce point, la voie revient par une grande courbe, vers le S.-E., en suivant le tracé de cette route, et en laissant à g. le v. de *Puerto Lope*.

223 kil. *Illora*. V. de 7,400 h., située au pied de la petite sierra de *Parapanda*, auprès du ruisseau de Charcon; elle est dominée par un vieux château ruiné qui couronne un énorme rocher haut de 100 mèt. Le territoire est fertile et produit des fruits excellents. A une petite distance d'Illora, à g., se trouve le célèbre domaine de *Molina del Rey*, qui fut donné par le gouvernement espagnol au duc de Wellington.

232 kil. *Pinos-Puente*. v. de 3,500 h., dans une petite plaine, sur les pentes de la sierra *Elvira*, dans une jolie position, avec une vue étendue sur la plus grande partie de la Vega de Grenade. A 4 kil. de *Pinos Puente*, il y a arrêt, pendant la saison d'été, pour le service des bains de *Sierra Elvira*, eaux minérales sulfatées mixtes (sulfate de chaux 0,345; sulf. de magnésie 0,683). Température, 25 à 30° c. Rhumatisme et herpétisme. L'établissement, qui est élégant et suffisamment installé, reçoit, dans la saison, de 300 à 350 malades. Il est à quelques pas de la station.

239 kil. *Atarfe*, v. de 2,200 h., au pied de la sierra *Elvira* et sur la route de Cordoue. Le Genil coule à 2 kil. à dr. Un chemin à dr. traverse la rivière, et conduit, à 5 kil., à *Santa Fé*, au milieu de la Vega.

On sait quelle est l'origine de Santa Fé. La reine Isabelle voulut mettre l'armée chrétienne devant Grenade à l'abri des sorties et des coups de main des assiégés, et prouver aussi aux défenseurs de la ville qu'elle persisterait dans son entreprise. En quatre-vingts jours une ville fut construite; et Isabelle la nomma Santa Fé.

Santa Fé forme un rectangle de 332 mèt. sur 215, entouré d'un faubourg. Les rues sont droites, les deux principales coupent la ville en forme de croix, et la divisent en quatre quartiers. La plaza Mayor est au centre, avec quatre édifices publics, la maison de ville, la halle, l'hôpital et la prison. L'église collégiale, reconstruite en 1773, est un édifice d'ordre dorique à trois nefs, orné intérieurement d'une profusion de beaux marbres, et surmonté de deux tours octogones d'égale hauteur.

Santa Fé est aujourd'hui une cité agricole dont les produits sont peu importants.

247 kil. **Grenade**. V. de 67,300 h., ch.-l. d'une capitainerie générale, d'une *audiencia* territoriale, d'une province civile, et siège d'un archevêché. Elle est située par 37° 20' de latitude N., à 686 mèt. au-dessus du niveau de la mer, au commencement des versants septentrionaux de la sierra Nevada. Ses édifices et ses maisons sont échelonnés et groupés sur les pentes de trois collines, qui se développent en amphithéâtre, et qu'on a comparées aux quartiers ouverts d'une grenade. C'est là l'origine de son nom et de ses armes.

Les Tours Vermeilles (*Torres Bermejas*), ainsi nommées à cause de leur couleur, et que l'on prétend d'origine romaine ou même phénicienne, occupent la première et la moins élevée de ces éminences; l'Alhambra, qui est toute une ville, couvre la deuxième et la plus haute colline de ses tours carrées, reliées entre elles par de hautes murailles, renfermant dans leur enceinte des palais, des jardins, des bois, des maisons et des places; cette enceinte

mesure 750 mèt. en longueur et 203 mèt. en largeur. L'Albaycin est situé sur le troisième monticule, séparé des autres par un ravin profond encombré d'arbustes, de cactus, de coloquintes, de pistachiers, de grenadiers, de lauriers-roses et de touffes de fleurs. Au fond de ce ravin roule le *Darro*, avec la rapidité d'un torrent alpestre. Le Darro traverse la ville, tantôt à ciel découvert, tantôt sous des ponts si prolongés, qu'ils méritent plutôt le nom de voûtes, et va se réunir au Genil, à peu de distance de la promenade. Le Darro tourmente beaucoup ses rives et cause de fréquents éboulements; aussi, un ancien couplet, chanté par les enfants, fait-il allusion à cette menace constante du torrent:

« Darro tiene prometido
El casarse con Genil,
Y le ha de llevar en dote
Plaza Nueva y Zacatin. »

Darro a pris l'engagement
De s'unir avec le Genil,
Et doit lui apporter en dot
Place Neuve et le Zacatin.

Tel est à peu près l'aspect topographique de Grenade, traversée dans sa largeur par le Darro, côtoyée au S. par le Genil, et dominée à l'E. par la sierra Nevada, qu'on entrevoit, à chaque bout de rue, tellement rapprochée par la transparence de l'air, qu'il semble qu'on pourrait la toucher avec la main du haut des balcons et des *miradores*.

Les quartiers suburbains comprennent le *barrio de San Lazaro*, qui fut construit après la conquête pour recevoir les troupes chargées de surveiller la ville; l'*Albaycin*, dont le nom vient des Maures de Baeza qui se réfugièrent à Grenade, lorsque saint Ferdinand s'empara de leur ville en 1227. Ce quartier a compté 10,000 familles, ses maisons se faisaient remarquer par leur richesse, et au centre se trouvait une belle mosquée dont il reste à peine quelques vestiges. Ce n'est plus qu'un monceau de ruines habitées par des familles misérables; l'*Alcazaba*, ancienne forteresse dont la garde était confiée aux Juifs, et dont l'enceinte renferme encore d'intéressants souvenirs; la *Churra* ou *Mauror*, ancien quartier des porteurs d'eau; et enfin l'*Antequeruela*, c'est-à-dire le quartier des Maures d'Antequera, qui vinrent y habiter lorsque leur ville tomba entre les mains de l'infant don Fernando, en 1410.

La ville moderne occupe la partie unie de la vallée qui s'étend à l'O. des collines de l'Albaycin et de l'Alhambra; c'est, de tout Grenade, la partie la plus importante, la plus agéable et la mieux construite. Les maisons de Grenade, au XVe s., s'élevaient au nombre presque fabuleux de 70,000, on n'en compte plus aujourd'hui que 10,000. Beaucoup d'entre elles ont conservé leur ancienne distribution mauresque : une vaste entrée, un vestibule, un beau patio orné de fleurs et de fontaines d'eau vive. L'escalier, dans un des angles du patio, conduit à l'étage supérieur, où se trouvent des chambres spacieuses, bien aérées, donnant presque toutes sur de beaux jardins et sur la Vega. Les rues sont généralement tortueuses et étroites, surtout dans les quartiers d'origine arabe. La plupart sont bien pavées, et quelques-unes bordées de trottoirs de marbre. Elles deviennent plus larges et plus droites dans la partie basse qui occupe le fond de la vallée, et les maisons qui les bordent ont un caractère et une distribution entièrement modernes.

« Grenade, a dit Théophile Gautier, est gaie, riante, animée, quoique bien déchue de son ancienne splendeur. Les habitants se multiplient et jouent à merveille une nombreuse population. La pétulance andalouse répand dans les rues un mouvement et une vie inconnues aux graves promeneurs castillans, qui ne font pas plus de bruit que leur ombre:

ce que nous disons là s'applique surtout à la Carrera del Darro, au Zacatin, à la place Neuve, à la calle de los Gomeres, qui mène à l'Alhambra, à la place du théâtre, aux abords de la promenade et aux principales rues artérielles. Le reste de la ville est sillonné en tous sens par d'inextricables ruelles de trois à quatre pieds de large.

« Les balcons, ornés de stores, de pots de fleurs et d'arbustes, les brindilles de vignes qui se hasardent d'une fenêtre à l'autre, des lauriers-roses, qui lancent leurs bouquets étincelants par-dessus les murs des jardins, les jeux bizarres du soleil et de l'ombre, qui rappellent les tableaux de Decamps représentant des villages turcs, les femmes assises sur le pas de la porte, les enfants à demi nus qui jouent et se culbutent, les ânes qui vont et viennent, chargés de plumets et de houppes de laine, donnent à ces ruelles, presque toujours montantes et quelquefois coupées de quelques marches, une physionomie particulière qui n'est pas sans charme et dont l'imprévu compense, et au-delà, ce qui leur manque comme régularité.

« Victor Hugo, dans sa charmante Orientale, dit de Grenade :

Elle peint ses maisons des plus riches
couleurs.

« Ce détail est d'une grande justesse. Les maisons un peu riches sont peintes extérieurement de la façon la plus bizarre, d'architectures simulées, d'ornements en grisailles et de faux bas-reliefs. Ce sont des panneaux, des cartouches, des trumeaux, des pots à feu, des volutes, des médaillons fleuris de roses-pompons, des oves, des chicorées, des amours ventrus soutenant toutes sortes d'ustensiles allégoriques sur des fonds vert pomme, cuisse de nymphe, ventre de biche : le genre rococo poussé à sa dernière expression. L'on a d'abord de la peine à prendre ces enluminures pour des habitations sérieuses. Il vous semble que vous marchez toujours entre des coulisses de théâtre. Nous avions déjà vu à Tolède des façades enluminées dans ce genre, mais elles sont bien loin de celles de Grenade pour la folie des ornements et l'étrangeté des couleurs. Pour ma part, je ne hais pas cette mode, qui égaie les yeux et fait un heureux contraste avec la teinte crayeuse des murailles passées au lait de chaux. »

Les places et carrefours sont au nombre de 94. Il faut citer la *plaza del Triunfo*, plantée d'arbres, à l'une des extrémités de laquelle s'élève la *plaza de Toros*. C'est la promenade la plus agréable de la ville. On y remarque un monument très-vénéré des habitants de tous les quartiers d'alentour : c'est une colonne de marbre blanc, haute de 4 mèt. 1/2, montée sur un double piédestal de marbre noir orné de bronzes, d'écussons aux armes de la ville, de médaillons représentant des saints vénérés, d'inscriptions commémoratives. La colonne, que couronne un ample chapiteau corinthien, porte au sommet un groupe de nuages et d'anges sur lequel est posé une statue de la Vierge. Une grille de fer entoure le monument, et des lampes entretenues par des fondations pieuses y sont allumées toutes les nuits. Sur la place del Triunfo existent : l'Hôpital royal, magnifique fondation des rois catholiques et de Charles-Quint ; la *Merced*, ancien couvent dont on a fait une caserne, et l'église San Ildefonso ; puis, au-delà, la belle et majestueuse porte de Elvira, couronnée de créneaux. C'est une vieille construction arabe, ouverte sur le chemin qui conduit à la sierra de Elvira.

On signale parmi les autres places principales, celle de *Bibrambla*, autrefois célébrée par les poésies et par les romanceros mauresques comme le théâtre des joutes, des courses de chevaux et de bagues des

cavaliers grenadins ; c'était aussi le fréquent champ de bataille des partis qui se partageaient la ville à l'époque de la décadence du royaume. L'un des côtés est bordé d'habitations modernes ; sur un autre se trouve le palais archiépiscopal, un édifice municipal nommé *los Miradores*, et au milieu une espèce d'esplanade, élevée d'un mètre, qui sert de promenade. Le *Zacatin*, l'une des vieilles rues de Grenade, dont le nom signifie rue marchande, conduit de la place de Bibrambla à la *plaza Nueva*. C'est une rue fort curieuse, toute tortueuse, étroite, dont les vieilles maisons surplombent et se rejoignent presque, à la hauteur des toits. Les boutiques sont dans une obscurité constante. Les maisons de la rangée de droite, qui ont conservé le plus d'originalité, ont des jours et des balcons sur le cours intérieur du Darro. Sur la *place Neuve*, on remarque le bel édifice de la *Audiencia*, avec une élégante façade ornée de colonnes de marbre, qui fut construite sous Philippe II. L'intérieur est resté inachevé. Le roi présidait alors à la construction de l'Escurial, et le palais de Grenade fut oublié.

De la place Neuve, en face de la Audiencia, part une rue montueuse qui conduit à la colline de l'Alhambra. Cette rue se nomme la *cuesta de los Gomeres ;* elle fut habitée par une tribu célèbre, venue d'Afrique au secours de Grenade, au XIVe s. On remarque dans cette rue, audessus de la porte d'une petite chapelle, une statue de San Onofre, œuvre de Diego de Siloé, et que l'on considère comme la meilleure statue de Grenade.

Citons encore la *plaza de Gracia*, ornée de plantations ; les *Capuchinas ;* la *plaza Larga ;* la *plaza de San Augustin ;* sur l'emplacement des jardins d'un couvent ; c'est là que se tient le marché aux fruits ; le bureau des postes en occupe un côté.

Les *promenades* de Grenade sont renommées par leur nombre, par leur agrément et par leur étendue. L'une s'étend pendant 1 kil. 1/2 sur les bords du Genil ; on la nomme l'*Alameda* ou *paseo de invierno*. Elle est formée de quatre rangées d'arbres et se développe, en ligne droite, entre deux lignes de maisons et d'établissements publics ; à g. le théâtre, sur une jolie place ; le quartier d'artillerie, dans un vieux palais mauresque nommé le *Castillo de Bib Taubi ;* à dr. l'église de la *Virgen de Angustias*, l'hôpital, et, à l'extrémité, le *paseo de verano* (promenade d'été) ou *Salon*, remarquable par son étendue et par le développement des arbres magnifiques qui y forment une immense voûte de verdure. La vue s'y étend sur d'immenses jardins, des plantations d'arbres, de riches vergers. Il nous faut encore mentionner le *paseo de Gracia*, sur la jolie place de ce nom ; le *Campo del Principe*, au pied de la colline qui s'étend entre l'Alhambra et le Genil ; les *paseos de la Alhambra*, sur le chemin qui conduit à ce palais ; le *Triunfo*, au milieu de la place de ce nom ; le *Campillo*, devant le théâtre, l'une des promenades les plus fréquentées de la ville, le centre où se rencontrent les oisifs et les politiques. On y trouve les principaux cafés.

La *Casa de Ayuntamiento* servait, au temps des Maures, d'académie ou d'université. Ce fut ensuite un couvent de carmélites, et le caractère arabe de l'édifice disparut avec les restaurations assez maladroites faites au siècle dernier.

Le *Préside*, ou maison centrale de détention, occupe les bâtiments d'un ancien couvent dit de Bethléem. Il renferme de 12 à 1,300 individus, classés par nature d'industrie, et régulièrement occupés dans les ateliers.

Instruction publique : Grenade a de tout temps été placée parmi les capitales de province les plus émi-

nentes sous le rapport du savoir, de la distinction des mœurs et du langage. Son université, ses collèges, ses corporations littéraires, ont formé des hommes illustres dans toutes les branches de la science. On y compte aujourd'hui une université littéraire avec une riche bibliothèque ; des académies de médecine et de chirurgie, de langue française, de mathématiques, de dessin ; des classes de latinité ; des écoles gratuites d'enfants ; une école de chimie appliquée aux arts ; un lycée artistique et littéraire. L'*Université* date de 1256, époque de la conquête de Cordoue et de Séville par saint Ferdinand. L'École générale arabe fut transportée de Cordoue à Grenade, et lorsque cette ville tomba au pouvoir des rois, leur premier soin fut d'y conserver tout ce qui avait trait à la science et à l'art d'enseigner. Ce ne fut cependant que sous Charles-Quint, en 1531, que l'Université fut réellement installée. L'enseignement y est très-étendu. Elle occupe un vaste édifice construit par les jésuites, et très-bien approprié à sa destination.

Le *Musée de peinture*, installé dans l'ancien couvent de Santo Domingo, est peu remarquable ; on y a réuni des tableaux et des sculptures provenant des couvents supprimés ; mais dans le nombre il se trouve peu d'originaux.

La **cathédrale** (de 8 h. du matin à midi et de 3 h. à 5 h. du soir) fut commencée en 1529, et inaugurée en 1560. La construction en fut dirigée par le célèbre architecte Diego de Siloé ; elle se trouve placée entre la place de Bibrambla et celle de las Pasiegas. Elle présente une belle façade à trois portes, ornée de statues et de bas-reliefs. L'intérieur est distribué en cinq nefs, soutenues par vingt énormes piliers formés de colonnes groupées et d'une épaisseur de 3 mèt. 1/2. L'édifice entier mesure 116 mèt de long sur 70 de largeur. Les nefs latérales forment une quinzaine de chapelles très-riches, très-ornées, avec des retables et des peintures pour la plupart de grande valeur. Parmi elles il faut citer la chapelle de *San Miguel ;* celle de la *Trinidad*, où l'on remarque une peinture d'Alonso Cano, *Dieu soutenant le Christ mort,* et une *Sainte Famille* de Bocanegra ; la chapelle de *Jesus Nazareno*, avec des tableaux de Ribera et d'Alonso Cano ; la chapelle de *Santiago,* sur le retable de laquelle on remarque un tableau très-ancien, malheureusement placé dans un endroit élevé et obscur ; on le descend chaque année de la place qu'il occupe, pour la cérémonie commémorative de la prise de Grenade ; il représente *Ntra Sra del populo*, et fut donné par Innocent VIII à la reine Isabelle la Catholique.

Au-delà de cette chapelle se trouvent les portes de la sacristie et du collège ecclésiastique, et ensuite les chapelles du chevet : *Santa Ana*, avec deux peintures de Bocanegra ; *San Juan de Mata adorant la Vierge*, et la *Vision de San Pedro Nolasco ; San Cecilio*, avec de beaux marbres et trois sculptures de Miguel Verdiguer ; *Santa Teresa*, où se trouvent une *Conception* et un *Ange Gardien* de Juan de Sevilla ; *Jesus de la Columna*, où l'on remarque une très-ancienne image du Christ, objet d'une grande vénération ; *Ntra Sra de la Antigua*, dans laquelle sont placés les deux portraits authentiques de Ferdinand et d'Isabelle, peints par Antonio Rincon, leur peintre favori. L'image de Notre-Dame, qui donne son nom à la chapelle, appartient, dit-on, à l'époque des Goths ; elle fut trouvée entre Avila et Ségovie, alors que l'armée chrétienne marchait sur Grenade, et fut placée sur un char triomphal, puis déposée à l'Alhambra, en attendant l'achèvement de la chapelle qu'on lui destinait.

A la suite de cette chapelle se trouve la *porte du Pardon*, qui pré-

sente à l'extérieur un bel ensemble architectural et une riche décoration due au ciseau de Diego de Siloé. Les chapelles latérales qui font suite, en redescendant vers l'entrée de l'église, sont : *Ntra Sra de la Guia*, avec des peintures de Luiz Sanz Gimenez ; *Ntra Sra del Carmen*, où l'on voit un beau buste de saint Paul, sculpté par Alonso Cano ; enfin, la *capilla del Pilar*, ornée de beaux marbres, de sculptures estimées de Ramirez Pardo, et du tombeau de l'archevêque Antonio Galban. Au-delà de cette dernière chapelle, et au-dessus de la porte de la *sala capitular*, on remarque un groupe de *la Caridad*, sculpté par Pietro Torrigiani, artiste florentin, rival de Michel-Ange. Torrigiani était venu à Grenade, lorsque Charles-Quint y convoqua les plus célèbres artistes pour élever un monument aux rois catholiques, et sculpta le groupe de *la Caridad*, afin de fournir une preuve de son talent. Non loin de ce goupe, et tout à l'entrée de la basilique, se trouve, sous un dais de velours cramoisi galonné d'or, un tableau de Bocanegra représentant *la Mort du Christ*. Pour la richesse de la couleur, ce tableau a été souvent attribué à Van Dyck.

La *capilla mayor* est l'une des œuvres les plus somptueuses de ce genre en Espagne. Elle occupe, au-delà du transsept, la largeur de trois nefs centrales ; elle est soutenue par vingt colonnes corinthiennes, divisées en deux ordres. Les piédestaux des douze premières sont ornés de festons, de fleurs et de fruits, et portent les statues des douze Apôtres, de grandeur colossale. Le second ordre de colonnes est accompagné de peintures de Bocanegra et d'autres élèves d'Alonso Cano, et supporte un riche entablement couvert de guirlandes et de têtes de chérubins. Dans les arcs se développent six grandes peintures d'Alonso Cano, représentant des scènes de la vie de la Vierge, et qui sont considérées comme des œuvres magistrales. Au-dessus, enfin, s'ouvrent de belles fenêtres dont les vitraux représentent la Passion de Notre-Seigneur, et de la frise qui les couronne s'élancent dix arcs qui forment la voûte de la chapelle, autrefois peinte en bleu et semée d'étoiles d'or. La clef de cette belle coupole est à 47 mèt. au-dessus du sol ; le diamètre de la chapelle est de 32 mèt. Au centre, et sur un piédestal de marbre blanc et de jaspe, est placé le tabernacle en bois peint, modèle de celui qui était projeté, et qui n'a jamais été construit. Deux autels latéraux sont dignes, par leur élégance, d'appeler toute l'attention des artistes ; ils sont ornés de colonnes corinthiennes et de quatre grandes compositions de Bocanegra et de Juan de Sevilla, représentant : *Jésus attaché à la colonne*, *la Vierge sur un trône de nuages apparaissant à saint Bernard*, *le martyre de San Cecilio*, et *saint Bazile donnant la règle à saint Benoît*.

Le chœur, placé au milieu de la nef et fermé par une grille en fer, communique avec la capilla mayor par une double barrière qui traverse le transsept ; il n'a rien de remarquable. La *Silleria* est d'un goût médiocre, moitié gothique, moitié moderne, et les douze tableaux qui la surmontnet sont des copies sans valeur de Herrera le vieux. Les orgues, d'un mauvais goût, ont des sons d'une très-grande puissance et des jeux très-variés. Le *trascaro*, œuvre presque colossale, chargée de marbres, de sculptures et d'ornements, ne dénote qu'un goût douteux ; on y remarque cependant, sur l'autel, une mosaïque représentant la tentation de saint Antoine.

La *capilla real*, dont l'entrée principale, belle œuvre architecturale, se trouve entre la chapelle de Jesus Nazareno et celle de Santiago, fut construite pour recevoir les dépouil-

les mortelles de Ferdinand et d'Isabelle. La reine était morte en 1504, à Medina del Campo, et son corps avait été déposé au couvent de San Francisco de l'Alhambra; le roi mourut en 1516 à Madrigalejo, et fut apporté auprès d'Isabelle. Les deux corps furent placés en grande pompe, dans la nouvelle chapelle, en 1525. La façade est de style gothique, avec fenêtres ogivales; la porte extérieure se compose d'un arc du même style, soutenu par deux piliers sur lesquels figurent deux hérauts d'armes; au centre un aigle soutient les armes de Castille, et, au-dessus de la corniche, trois statues représentent la Vierge, saint Jean-Baptiste et saint Jean Évangéliste. Charles-Quint trouva ce tombeau de ses pères «trop étroit pour leur gloire,» et projeta d'abord de le reconstruire; il voulut du moins que leur mausolée fût de la plus grande magnificence. L'intérieur est riche, mais honteusement blanchi à la chaux, et forme une nef dont la voûte est soutenue par des groupes de sveltes colonnes accolées à la muraille. Une grille d'une grande richesse ferme l'extrémité dans laquelle se trouvent le maître-autel et deux mausolées: l'un, en marbre de Carrare, couvre les restes de Ferdinand et d'Isabelle. La base, placée au-dessus d'une plinthe de marbre noir, est ornée de fleurons, de feuillages, et porte une série de colonnettes entre lesquelles sont pratiquées des niches avec les statues, en demi-relief, des douze Apôtres. Aux quatre angles sont des sphinx à têtes d'aigles et à pattes de lions, et au-dessus d'eux, quatre belles statues des docteurs de l'Église, les uns assis et méditant, les autres écrivant aux pieds des rois. Les deux statues royales, exécutées avec un grand art, sont couchées sur le sarcophage, sur de riches tapis et des coussins de velours. Ferdinand V est couvert de son armure, le manteau royal sur ses épaules, la couronne au front et l'épée dans les mains; Isabelle est également couronnée, vêtue de ses habits de cour et tenant le sceptre. Deux lions sont couchés à leurs pieds, semblant veiller sur leur sommeil. La capilla real possède aussi la couronne et le sceptre d'Isabelle, l'épée de Ferdinand, un missel et divers ornements.

Le mausolée de Jeanne et de Philippe présente peut-être plus de richesse, mais moins de majesté; il est ce que fut leur règne. Les deux statues, couchées sur le couvercle, sont vêtues comme celles des rois catholiques; des lions sont également étendus à leurs pieds. Un petit caveau, pratiqué au-dessous des deux mausolées, renferme les quatre cercueils de plomb, et celui d'une princesse, doña Maria, fille de Jeanne, morte à 9 ans. Ces cercueils sont consolidés par des bandes de fer, et distingués seulement par des initiales couronnées. On remarque encore, dans cette chapelle, le retable de l'autel, exécuté par Philippe de Bourgogne. Les statues et les ornements de toute nature qui le décorent sont d'un grand mérite, et l'ensemble appartient à la première époque du style *plateresque*.

Il nous reste à mentionner la tour de la cathédrale: elle a 56 mèt. de hauteur, et devait s'élever de 24 mèt. encore; elle est restée inachevée. L'architecture de cette tour est de tous les ordres: dorique au premier corps, ionique au second, avec colonnes carrées, corinthien au troisième, avec colonnes rondes, le quatrième devait être toscan.

Grenade compte encore vingt-sept autres paroisses, parmi lesquelles il faut citer: *las Angustias*, sur les bords du Genil; l'église est élégante et surmontée de deux tours égales et de forme gracieuse; *Santa Ana*, où l'on voit une belle statue de *San Pantaleon*, par Jose Mora; *San Cristobal*, dans l'Albaycin; l'accès en est pénible, mais on en est dédommagé par une vue magnifique; *San José*, *San Juan de los Reyes*, *San Nicolas* et le *Salvador*, dans l'Albaycin, étaient d'anciennes mosquées arabes. La tour

de San José est très-ancienne; San Juan de los Reyes fut la première mosquée qu'Isabelle fit consacrer au culte, la tour en est curieuse. *San Luis*, dans l'Albaycin, possède une image très-vénérée, qu'on nomme *el Cristo de la Luz*. La légende rapporte qu'en fouillant le sol, auprès de la capilla mayor de l'église, on découvrit un souterrain, du fond duquel se fit entendre une voix qui disait : « Creusez et vous trouverez la lumière! » Les travailleurs poussèrent activement leur tâche, et découvrirent, tout à coup, un Christ resplendissant, éclairé par une lampe. Une chapelle fut construite pour recevoir la sainte image, qui fut ensuite placée sur le maître-autel.

Des dix-neuf couvents de moines qui furent fondés à Grenade après la conquête, pas un ne subsiste aujourd'hui, et les nombreuses richesses qu'ils renfermaient, tableaux de maîtres, livres précieux, belles sculptures, chefs-d'œuvre architectoniques, tout a disparu, tout a été dispersé et pillé. Il reste encore *San Basilio*, sur les bords du Genil; la *Cartuja*, dont l'église a survécu avec une minime partie des belles œuvres qu'elle renfermait; *San Geronimo*, dont la chapelle possède le mausolée de Gonsalve de Cordoue, sculpté par Berruguete et Becerra. Ce mausolée, non moins précieux comme œuvre d'art que respectable comme souvenir, avait été détruit; la dernière demeure du grand capitaine avait été violée, et c'est à grand'peine qu'on est parvenu à retrouver quelques ossements et à rétablir ce monument intéressant. — Le couvent de *Santo Domingo*, fondé par le célèbre inquisiteur Torquemada, avait reçu en don un magnifique jardin, ancien lieu de plaisance des rois maures, dont il existe encore une partie, avec ses belles allées de lauriers et un pavillon orné de stucs et de peintures. Le couvent a été transformé en *musée de peinture*, et est occupé par l'Académie des beaux-arts; l'église est encore somptueuse, on en admire le portail et la capilla mayor.

Parmi les couvents de religieuses, on cite celui *del Angel*, avec des peintures de Cano, de Murillo et de Cieza; celui de *Santa Isabel*, qui était, du temps des Maures, une maison religieuse où habita une princesse du sang royal; celui de *Zafra*, dans l'église duquel on remarque quatorze toiles avec des figures à mi-corps représentant le Sauveur, la Vierge et les douze Apôtres peints par Alonso Cano; celui de *Sainte Marie Égyptienne*, qui sert aujourd'hui de refuge aux filles repenties.

Nous venons de décrire rapidement les monuments et les édifices qui appartiennent à la ville moderne; nous avons à décrire ceux qui attirent la curiosité des voyageurs, l'intérêt et le souvenir de l'artiste; chefs-d'œuvre restés jusqu'à notre époque comme modèles, et comme témoignage de la science d'un autre temps.

L'Alhambra. — (De 10 h. du matin à midi et de 2 h. à 5 h. du soir.) Lorsqu'on part de la place Neuve, que supporte cette longue voûte attribuée aux Romains et sous laquelle passe le Darro, l'on monte la *cuesta de los Gomerès*. En haut de cette rue, on rencontre la *Puerta de las Granadas;* c'est une espèce d'arc triomphal, appuyé sur les ruines du vieux mur et construit au temps de Charles-Quint, sur la place où existait l'ancienne porte arabe de *Bib-el-Aujar*. Le monument présente une porte de six mètres de hauteur, ornée de deux colonnes d'ordre toscan, et deux portes fausses plus petites, des deux côtés. Au-dessus de l'arc se déploie l'aigle impériale, tenant l'écusson aux armes de Charles-Quint; à droite et à gauche, des Génies déformés par le temps représentent l'Abondance et la Paix, et sur le couronnement se dressent trois grenades ouvertes. Cette porte franchie, on a devant soi les bosquets et les jardins qui entourent l'Alhambra, de longues allées de peupliers, de saules, des massifs

Itinéraire de l'Espagne par G. DE LAVIGNE.

L'ALHAMBRA

HACHETTE & Cie Editeurs, Paris.

1 Puerta de las Granadas
2 Fuente de Carlos Quinto
3 Puerta del Juicio
4 Puerta del Vino
5 Torre Quebrada
6 Torre del Homenage
7 Torre de la Vela
8 Torre de la Armeria
9 Palais de Charles Quint
10 Entrée de l'Alhambra
11 Patio de la Alberca
12 Patio de la Mesquita
13 Torre de Comarés
14 Jardin de Lindaraja
15 Patio de las Rejas
16 Patio de los Leones
17 Tocador de la Reina
18 Palacio del Principe
19 Torre de los Picos
20 Torre de la Sultana
21 Tre de las Infantas
22 Torre del Agua
23 Tre de los siete Suelos
24 Tre de las Carceles
25 Palacio del Mufti (en ruines)
26 Puerta del Carril
27 Paroisse de Ste Maria
28 Couvent de St Francisco
29 Ruines d'un edifice Arabe
30 Puerta de hierro
31 Jardins du Generalife
32 Nouvle promenade du Darro
33 Grande Citerne

Gravé par Erhard.

d'orangers, de cyprès, de cerisiers, d'acacias, où coulent de nombreux ruisseaux. Trois avenues se présentent au visiteur : l'une, à g., conduit à la *Puerta del Juicio;* la montée en est rapide; c'est le chemin des piétons ; l'autre, à droite, se dirige vers le couvent de *los Martires;* l'avenue du milieu est la voie principale; elle se prolonge, au-delà de l'Alhambra, pour conduire au Generalife et à la colline *del Sol.* En suivant ce dernier, on rencontre une fontaine qui mérite peu d'attention, puis bientôt un pavillon de repos, entouré de cerisiers et de massifs de fleurs, voisin d'un bassin dont les eaux jaillissent à plus de 8 mèt. de hauteur. En tournant à g., à moitié du chemin, on aperçoit une grosse tour massive, qui défend l'entrée principale du palais maure, et auprès d'elle, vers la g., une magnifique fontaine, nommée le *Pilar de Carlos V,* ornée de statues, de Génies marins, de dauphins, de têtes de Fleuves versant l'eau, avec une inscription à l'honneur de Charles-Quint, et la devise : *Plus oultre.* C'est à la base de cette tour qui se trouve la *Puerta del Juicio,* ou du Jugement. Elle présente d'abord un bel arc en fer à cheval, à la clef duquel est sculptée, sur une plaque de marbre blanc, une main avec l'avant-bras, levée droit vers le ciel. Plus haut, se voit une clef sculptée dans la frise, et on prétend que les Maures disaient aux chrétiens : « Vous entrerez à Grenade lorsque la main aura rejoint la clef. » La main onverte est un emblème arabe, elle met en fuite les armées ennemies et rend inutiles les conjurations des sorciers. La clef est le principal signe de la loi du Muslin, elle représente les pouvoirs que Dieu donna au Prophète d'ouvrir et de fermer les portes du ciel. A 5 mèt. au-delà de la première entrée, se trouve la seconde porte, en arc ovale, soutenue par des colonnes à riches chapiteaux, entourées de guirlandes et de rubans sur lesquels courent des inscriptions.

On sort de la tour par une troisième porte, mal restaurée, et l'on se trouve dans une étroite allée qui conduit à la *Plaza de los Algibes* (des Citernes). A d., s'élève un portique nommé la *Puerta del Vino.* C'est une des constructions les plus élégantes et les plus solides du palais. Sa destination ancienne est inconnue; il est couvert d'inscriptions confondues avec les ornements sculptés, et parmi elles se fait remarquer la devise d'Alhamar : « Dieu seul est vainqueur. » Ce portique fait face à la *Plaza de los Algibes.* Un côté de la place est dominé par les tours *Quebrada, del Homenage, de la Armeria, de la Vela,* dont la cloche solennelle annonce les heures de la distribution des eaux ; un autre côté est bordé de parapets de pierre où l'on peut s'accouder pour admirer le merveilleux spectacle de la ville, du faubourg de l'Albaycin et du ravin du Darro. Sous le sol de la place s'étendent des citernes magnifiques, auxquelles on descend par un escalier voûté de 60 marches. On se trouve dans deux salles construites en maçonnerie et en briques, recouvertes d'un enduit luisant et dur comme le marbre. L'eau, qui y est amenée par une dérivation du Darro, s'y conserve dans une grande pureté. Les *aguadores* (porteurs d'eau) de la ville y viennent faire leur provision.

De l'autre côté de la place, s'étend le palais de Charles-Quint, monument de la Renaissance, resté inachevé à hauteur du premier étage, et « qu'on admirerait partout ailleurs, dit Théophile Gautier, mais que l'on maudit ici lorsqu'on songe qu'il couvre une égale étendue de l'Alhambra, renversée exprès pour emboîter sa lourde masse. »

Charles-Quint, dans un voyage à Grenade, s'étant trouvé trop à l'étroit dans les salles de l'Alhambra, résolut de faire construire ce palais, auquel il consacra 10,000 ducats à prendre sur un tribut de 80,000 que lui payèrent les morisques restés à Grenade.

Ce palais fut continué par Philippe II, et, bien qu'inachevé, il est le plus riche et le plus élégant des édifices de cette époque et de ce style en Espagne. Son architecture est gréco-romaine; le plan est carré et mesure 59 mèt. de côté; il repose sur des souterrains magnifiques, aujourd'hui remplis de décombres. Trois de ses faces sont richement décorées; la devise impériale : *Plus oultre*, y rencontre la devise d'Alhamar : *Dieu seul est vainqueur;* les arabesques s'y confondent avec les riches ornements de l'architecture gréco-romaine. L'intérieur mérite d'être visité; le centre du palais est occupé par un patio circulaire, entouré d'une galerie voûtée soutenue par 32 colonnes doriques en marbre, hautes de 5 mèt., entre lesquelles ont été pratiquées des niches et des médaillons pour recevoir des statues et des bustes. Ce somptueux monument marche insensiblement vers sa ruine; ses bâtiments, ses galeries sont restés, depuis 1633, sans toiture, et quelle que soit la clémence de ce beau climat, les pluies minent ses voûtes, et les enfants attaquent à coups de pierres ses riches bas-reliefs et ses statues.

L'*Alhambra*, le merveilleux palais arabe, occupait un rectangle de 400 pieds de long et 250 de large; il comprenait cinq cours intérieures, la cour des *Arrayanes*, celle des *Lions* et une autre toute semblable, puis deux autres avec de doubles galeries pour l'habitation d'hiver. La façade principale, qui était au N., fut démolie pour faire place au palais de Charles-Quint. Sa porte principale ouvrait sur le *patio de los Arrayanes*, et on n'y pénètre aujourd'hui que par un couloir misérable situé derrière la facade N. du palais impérial. Le *patio de los Arrayanes* (des myrtes), qui s'appelle aussi *patio de la Alberca* (du Réservoir), ou du *Mezouar* (bain des femmes), est un vaste espace de 40 mèt. de long, et de 22 de large, pavé en marbre de Macael.

« En débouchant de ces couloirs obscurs dans cette large enceinte inondée de lumière, a dit Théophile Gautier, à qui nous empruntons une partie de cette description, l'on éprouve un effet analogue à celui du Diorama. Il vous semble que le coup de baguette d'un enchanteur vous a transporté en plein Orient, à quatre ou cinq siècles en arrière. Le temps, qui change tout dans sa marche, n'a modifié en rien l'aspect de ces lieux.

« Au milieu de la cour est creusé un grand réservoir de 3 ou 4 pieds de profondeur, en forme de parallélogramme, bordé de deux plates-bandes de myrtes et d'arbustes, terminé à chaque bout par une espèce de galerie à colonnes fluettes supportant des arcs moresques d'une grande délicatesse. Des bassins à jet d'eau, dont le trop-plein se dégorge dans le réservoir par une rigole de marbre, sont placés sous chaque galerie, et complètent la symétrie de la décoration. A g. se trouvent les archives et les passages qui conduisent à l'ancienne mosquée, convertie en église lors de la conquête, sous l'invocation de sainte Marie de l'Alhambra. A d., tout auprès de l'entrée, se trouve un vestibule dont la restauration date du règne de Philippe V, et que ferme une mesquine barrière de bois. Il communique avec le célèbre patio des Lions, où nous nous retrouverons tout à l'heure. Au-dessus et sur la face de droite de la cour, sont les logements des gens de service. Dans le fond, au-dessus du vilain toit de tuiles rondes qui a remplacé les poutres de cèdre et les tuiles dorées de la toiture arabe, s'élève majestueusement la tour de *Comarès*, dont les créneaux découpent leurs dentelures vermeilles dans l'admirable limpidité du ciel. »

Le fameux vase de l'Alhambra, le plus beau monument connu de faïence hispano-mauresque, est exposé sous la galerie de la cour des Arrayanes. Ce vase « d'une rareté inestimable, qui ferait à lui seul la gloire d'un musée, » porte malheureusement

la peine de l'incurie avec laquelle les gardiens du palais ont veillé à sa conservation; une de ses anses a été brisée et a disparu. Ce vase magnifique est couvert d'ornements et d'inscriptions de couleur bleue rehaussée d'or, se détachant sur un fond d'un blanc jaunâtre. Il mesure 1 mèt. 36 de hauteur, sur 2 mèt. 25 de tour. On en trouvera le dessin et la description dans le magnifique ouvrage de M. Ch. Davillier, illustré par G. Doré : *l'Espagne*, p. 159 (1).

« La tour de Comarès renferme la salle de *los Embajadores*, qui communique avec la cour des Arrayanes. L'antichambre de cette salle est digne de sa destination : la hardiesse de ses arcades, la variété, l'enlacement de ses arabesques, les mosaïques de ses murailles, le travail de sa voûte de stuc, fouillée comme un plafond de grotte à stalactites, peinte d'azur, de vert et de rouge, dont les traces sont encore visibles, forment un ensemble d'une originalité et d'une bizarrerie charmantes.

« De chaque côté de la porte qui mène à la salle des Ambassadeurs, dans le jambage même de l'arcade, au-dessus du revêtement de carreaux vernissés dont les triangles, de couleurs tranchantes, garnissent le bas des murs, sont creusées, en forme de petites chapelles, deux niches de marbre blanc (*los babucheros*) sculptées avec une extrême délicatesse. C'est là que les anciens Maures déposaient leurs babouches avant d'entrer, en signe de déférence. »

La salle des Ambassadeurs, la plus grande de l'Alhambra, remplit tout l'intérieur de la tour de Comarès. Elle forme un carré parfait de 43 mèt. de côté; ses murs s'élèvent à 18 mèt.; trois fenêtres, dont les embrasures sont profondes comme de petites chambres, l'éclairent, une sur chaque côté, celui de la porte excepté. Le plafond, de bois de cèdre, offre les combinaisons mathématiques si familières aux architectes arabes : tous les morceaux sont ajustés de façon que leurs angles sortants ou rentrants forment une variété infinie de dessins. Les murailles disparaissent sous un réseau d'ornements si serrés, si inextricablement enlacés, qu'on ne saurait mieux les comparer qu'à plusieurs guipures posées les unes sur les autres. Un élément particulier distingue cette ornementation : c'est l'emploi de l'écriture comme motif de décoration; il est vrai que l'écriture arabe, avec ses formes contournées et mystérieuses, se prête merveilleusement à cet usage. Les inscriptions, qui sont presque toujours des *suras* du Coran, ou des éloges adressés aux princes qui ont bâti et décoré les salles, se déroulent le long des frises, sur les jambages des portes, autour de l'arc des fenêtres, entremêlées de fleurs, de rinceaux, de lacs et de toutes les richesses de la calligraphie arabe. Celles de la salle des Ambassadeurs signifient *Gloire à Dieu*, *puissance et richesse aux croyants*, ou contiennent les louanges d'Abu Nazar, qui, *s'il eût été transporté tout vif dans le ciel*, *eût effacé l'éclat des étoiles et des planètes*. D'autres bandes sont chargées de l'éloge d'Abu Abd Allah, autre sultan qui fit travailler à cette partie du palais. Les fenêtres sont chamarrées de pièces de vers en l'honneur de la limpidité des eaux du réservoir, de la fraîcheur des arbustes, et du parfum des fleurs qui ornent la cour du Mezouar, qu'on aperçoit, en effet, de la salle des Ambassadeurs, à travers la porte et les colonnettes de la galerie.

Les meurtrières à balcon intérieur, percées à une grande hauteur du sol, le plafond en charpente, sans autres décorations que des zigzags et des enlacements formés par l'ajustement des pièces, donnent à la salle des Ambassadeurs un aspect plus sévère qu'aux autres salles du palais. De la fenêtre du fond l'on jouit d'une vue merveilleuse sur l'Albaycin et sur

(1) Hachette et Cie.

les hauteurs qui dominent le ravin du Darro.

De la salle des Ambassadeurs l'on va, par un long corridor de construction relativement moderne, d'abord au *peinador*, puis au *tocador* et au *mirador de la Reina*. Les deux premiers noms indiquent que cette pièce était affectée à la toilette d'une reine. Dans le tocador (cabinet de toilette), on remarque une dalle de marbre percée de petits trous pour laisser passer la fumée des parfums que l'on brûlait au-dessous du plancher. Le mirador prend son nom de la vue magnifique dont on jouit de ses fenêtres; c'est du reste le même spectacle que celui qui se déroule en avant du balcon de la salle des Ambassadeurs. Le mirador est un petit pavillon situé sur le haut d'une tour, et dont les rois arabes avaient fait d'abord un oratoire. Il a été restauré du temps de Charles-Quint, et plus tard, sous Philippe V, et sur les murs on voit encore des fresques de Bartolomé Raxis, Alonzo Perez et Juan de la Fuente, représentant des vues de villes et de ports de mer. Sur la frise, s'entrelacent, avec des groupes d'amours et des ornements italiens de bon goût, les chiffres d'Isabelle et de Philippe V.

On descend du tocador de la Reina dans le *patio de la Mezquita*. C'est un jardin de forme irrégulière, planté de fleurs et de myrtes; les murs sont tapissés d'orangers, de cédrats, de limons, de jasmins et d'acacias. Au centre est une belle fontaine, dont le bassin, de 5 mèt. 1/2 de diamètre, est semé d'étoiles. Au milieu s'élève un piédestal soutenant une vasque en forme de conque, autour de laquelle se déroule une inscription maintenant illisible. Une galerie, soutenue par de frêles colonnes, borde deux des côtés de ce jardin, qu'on traverse pour arriver aux salles de bains (*baños reales*).

On entre d'abord dans une salle de 4 mèt. 1/2 de longueur sur 3 1/2 de largeur, pavée en marbre, et couverte d'une voûte en brique percée de petits jours en forme d'étoiles. Au milieu de cette salle sont de grandes cuves de marbre blanc de 80 cent. de profondeur. Dans une autre pièce on voit des baignoires plus petites, qui étaient destinées aux jeunes princes; puis, au-delà, une salle carrée, la mieux ornée de cette partie de l'habitation royale, entourée d'une galerie dans laquelle sont pratiquées deux alcôves soutenues par des colonnes de marbre blanc. On y plaçait les lits de repos des sultanes. La muraille est revêtue, à 1 mèt. 1/2 de hauteur, d'une mosaïque de faïences vernissées, au-dessus desquelles courent les devises des deux époques, l'une en vieux français, *Plus oultre*, l'autre en Arabe, *Dieu seul est vainqueur*. On voit encore, à 4 mèt. du sol, une galerie où se plaçaient les musiciens.

On sort par le patio de *las Rejas* qui conduit à la *sala de Secretos*, construite sous Charles-Quint. La voûte a la propriété acoustique de conduire les sons d'un angle de la salle à l'angle opposé. On descend aussi, par cette cour, vers la *sala de las Ninfas*, pratiquée au-dessous de l'antichambre de la salle des Ambassadeurs; on y remarque deux statues de nymphes placées contre les montants de la porte, deux faunes attachés à des arbres, et surtout un bas-relief en marbre de Carrare, placé au-dessus de la porte, et représentant Jupiter changé en cygne et caressant Léda, d'une liberté de composition extraordinaire.

Nous avons dit que la célèbre cour des Lions (*patio de los Leones*) communique avec la cour des Arrayanes.

La cour des Lions a 32 mèt. de long, 20 de large; les galeries qui l'entourent mesurent 6 mèt de haut. Elles sont formées par 128 colonnes de marbre blanc, appareillées dans un désordre symétrique de 4 en 4 et de 3 en 3. Ces colonnes, dont les chapiteaux très-ouvragés conservent des traces d'or et de couleur, supportent des arcs d'une élégance extrême et d'une coupe toute particulière. Au

milieu de deux des côtés, s'avancent sur la cour deux élégants portiques de 8 mèt. de haut, soutenus par un même système de colonnes, mais écrasés sous de lourdes toitures en tuiles rondes remplaçant les jolies terrasses aériennes qui couronnaient l'édifice. Ces portiques et les galeries qui enveloppent la cour forment intérieurement un ravissant ensemble d'arcs pendants, de petites voûtes, de niches et de colonnettes, soutenant une coupole de bois ouvragé et assemblé comme une précieuse marqueterie. Le sol est dallé en marbre blanc, et au milieu de chaque portique se trouve, au niveau du sol, un bassin de 1 mèt. 1/2 de diamètre avec un jet d'eau. Au centre du patio, qui jusqu'en ces derniers temps était planté d'arbustes et de fleurs choisies se trouve une fontaine ornée dans le style de tout ce qui l'entoure. La vasque, qui forme un polygone à douze côtés, de 3 mèt. de diamètre et 60 cent. de profondeur, est soutenue par douze lions grossièrement sculptés. « Les pattes, dit Théophile Gautier, sont de simples piquants pareils à ces morceaux de bois à peine dégrossis qu'on enfonce dans le ventre des chiens de carton pour les faire tenir en équilibre ; les mufles rayés de barres transversales, sans doute pour figurer les moustaches, ressemblent parfaitement à des museaux d'hippopotame ; les yeux sont d'un dessin par trop primitif, qui rappelle les informes essais des enfants. Cependant ces douze monstres, en les acceptant, non pas comme lions, mais comme chimères, comme caprices d'ornement, font avec la vasque qu'ils supportent un effet pittoresque et plein d'élégance, qui aide à comprendre leur réputation. La *taza de los Leones* jouit dans les poésies arabes d'une réputation merveilleuse, il n'est pas d'éloges dont on ne comble ces superbes animaux. » Du centre de la vasque, nommée *el mar*, s'élève une base qui supporte une autre vasque plus petite de 1 mèt. 1/2 de diamètre et de 40 cent. de profondeur ; c'est celle-ci qu'on nomme la *taza;* un jet d'eau en jaillit à une assez grande hauteur ; d'autres s'élancent de la grande vasque, et les lions eux-mêmes versent par la gueule des torrents sur le marbre de la cour. Cette cour est le plus précieux des monuments arabes que possède l'Espagne, mais elle est malheureusement mal conservée ; la toiture dont nous avons parlé est d'un aspect ignoble, et sous prétexte de restauration on a gratté les colonnes et la fontaine d'une façon grossière, et on a impitoyablement détruit ou effacé les sculptures, les arabesques et les inscriptions qui les ornaient.

Quand on entre dans la cour, on a en face de soi, au fond du parallélogramme, et précédée par l'un des portiques, la *salle du Tribunal*, dont la voûte a reçu des peintures qui sont certainement l'une des plus intéressantes curiosités de ce palais merveilleux. On attribue ces peintures à l'époque arabe, et ce seraient peut-être les seules qui seraient parvenues jusqu'à notre temps. L'opinion contraire, qui voudrait les faire dater des règnes postérieurs à la conquête, nous semble moins acceptable. Ces règnes n'ont rien entrepris d'important dans l'Alhambra, si ce n'est quelques modifications timides, ou bien la fatale démolition qui a fait place au palais de Charles V. Sans doute la religion musulmane interdisait la représentation des êtres animés ; mais la science, les arts étaient arrivés à ce degré de progrès, et les mœurs à cet état d'indépendance, où l'on observait moins à la lettre les prescriptions de la loi. L'une de ces peintures représente la cour des Lions même, avec la fontaine, très reconnaissable, mais dorée ; quelques personnages, que la vétusté de la peinture ne permet pas de distinguer nettement, semblent occupés d'une joute ou d'une passe d'armes. L'autre a pour sujet une espèce de divan où se trouvent rassemblés les rois maures de Grenade, dont on discerne encore

fort bien les burnous blancs, les têtes olivâtres, la bouche rouge et les mystérieuses prunelles noires. La troisième représente une dame assistant au combat de deux chevaliers, une autre dame gardée à vue par un lion couché devant elle, et vers laquelle se dirigent, pour la délivrer, un enchanteur et un chevalier.

Ces peintures, à ce que l'on prétend, sont sur cuir préparé et collé sur des panneaux de cèdre.

« A gauche, dit encore Théophile Gautier, au milieu de la galerie, dans le sens de la longueur, se trouve la salle des *Dos Hermanas,* qui fait pendant à la salle des Abencérages. Ce nom de Deux Sœurs lui vient de deux immenses dalles de marbre blanc de Macael, de grandeur égale et parfaitement semblables. La voûte ou coupole, que les Espagnols appellent fort expressivement *media naranja* (demi-orange), est un miracle de travail et de patience. C'est quelque chose comme les gâteaux d'une ruche, comme les stalactites d'une grotte, comme les grappes de globules savonneux que les enfants soufflent au moyen d'une paille. Ces myriades de petites voûtes, de dômes de trois ou quatre pieds qui naissent les uns des autres, entre-croisant et brisant à chaque instant leurs arêtes, semblent plutôt le produit d'une cristallisation fortuite que l'œuvre d'une main humaine; le bleu, le rouge et le vert brillent encore dans le creux des moulures d'un éclat presque aussi vif que s'ils venaient d'être posés. Les murailles, comme celles de la salle des Ambassadeurs, sont couvertes, depuis la frise jusqu'à hauteur d'homme, de broderies de stuc d'une délicatesse et d'une complication incroyables. Le bas est revêtu de ces carreaux de terre vernie où des angles noirs, verts et jaunes, forment mosaïque avec le fond blanc. Le milieu de la pièce, selon l'invariable usage des Arabes, dont les habitations ne semblent être que de grandes fontaines enjolivées, est occupé par un bassin et un jet d'eau. » On remarque dans cette salle une porte de bois de mélèze, assemblée en lozanges, qui date du temps des Maures. Cette porte avait été faite pour la salle des Abencérages. Une porte, au fond, ouvre sur le *mirador de Lindaraja,* dont les fenêtres donnent sur un charmant jardin.

La salle des *Abencérages* est presque semblable à celle des Deux Sœurs et n'a rien de particulier. Au milieu de la salle est un grand bassin de marbre avec un jet d'eau; c'est dans ce bassin que tombèrent les têtes des trente-six Abencérages attirés dans un piége par les Zegries. On fait remarquer, au fond du bassin, comme l'empreinte d'une main et de larges taches rougeâtres, qui peuvent bien n'être que de la rouille. La tradition, à laquelle il faut toujours croire, affirme que ces taches proviennent du sang des victimes.

On ne doit pas négliger de visiter, au milieu de ces merveilleux souvenirs, la *Capilla real,* rarement ouverte cependant. Elle offre la singulière confusion des chiffres et des devises arabes sur ses lambris de faïence, et des armoiries chrétiennes accompagnées des colonnes d'Hercule et de la devise *Plus oultre.* Sur l'autel, on voit une *Adoration des Mages* de Rincon, remarquable par le dessin et par l'exécution des draperies; des deux côtés sont deux satyres qui ne sont certainement pas là à leur place.

Ce que nous venons de décrire constitue la partie la plus importante de ce qui reste du célèbre palais arabe. Il s'étendait vers l'Orient, au-delà de la galerie qui fait suite au *tocador de la Reina,* et l'on peut reconnaître encore quelques vestiges des bâtiments qui occupaient cette immense enceinte.

L'Alhambra reçut ce nom, qui signifie la Rouge, parce que, dit l'historien Alkatib, on y travaillait la nuit à la lueur rouge de grandes torches de bois de pin. Ce fut Alha-

mar le Grand qui jeta les fondements de la tour la plus ancienne, la *Vela*, et de la citadelle de l'*Alcazaba*, qui se trouve en face de la partie orientale du palais de Charles-Quint. On n'y voit plus aujourd'hui que trois tours ruinées, reliées par un pan de muraille restauré au XVIe siècle. Deux de ces tours sont inhabitables; la dernière, celle *del Homenage*, sert encore de prison. On croit que l'Alcazaba occupe l'emplacement de l'ancien Capitole romain. Vers la partie S. se trouve une porte qui donne entrée dans une place d'armes entourée de ruines, et, en face de cette porte, on signale une citerne célèbre par la fraîcheur de ses eaux. Elle renferme, dans une espèce de souterrain, une fontaine dont la vasque, taillée dans un seul bloc de marbre de Macael, représente des lions poursuivant et mettant en pièces d'autres animaux; l'exécution est grossière, mais cependant le dessin est supérieur à celui de la fontaine des Lions. C'est aussi une des œuvres les plus anciennes de l'art arabe.

La tour de *la Vela* a 22 mèt. de haut et 15 mèt. de côté en carré. On monte au sommet par un escalier voûté, sombre, étroit et tortueux, qui donne entrée dans quelques salles sans intérêt. Sur la plate-forme s'élève, au côté N., une tourelle crénelée renfermant la cloche. Nous avons dit que celle-ci règle la distribution des eaux dans la Vega, elle annonce aussi les heures de nuit par une sonnerie particulière. Dans les grandes émotions populaires, ses sons ont une immense influence sur le peuple de Grenade, qui ne sait pas résister à son appel. On la met en branle pendant vingt-quatre heures, sans aucun arrêt, une fois l'an, le jour anniversaire de la prise de Grenade. — 2 janvier 1492; — le peuple s'empresse à se pendre à la corde, les jeunes filles surtout, parce que celle qui parvient à sonner le plus fort se croit sûre de trouver un mari dans l'année.

On découvre de la plate-forme de la tour de la Vela un panorama admirable. D'abord, au premier plan, l'Alhambra avec ses ruines, ses souvenirs arabes, ses jardins, ses promenades; le palais inachevé de l'empereur, avec son patio qu'on prendrait pour un cirque romain, la tour élevée de l'église *Santa Maria*. Plus loin, le *Generalife* avec ses fontaines, ses bosquets de lauriers et ses cyprès séculaires. A l'O., le mont *Illipulitano*, derrière lequel s'étend une vallée délicieuse qu'on a nommée le *Valparaiso* (la vallée du Paradis). Ses hauteurs sont couvertes de nopals et de peupliers gigantesques, à l'ombre desquels se cache la maison où reposent les restes de San Cecilio. Au-delà, les *Sierras de Cogollos* où naît le Darro, de *Moclin* et de *Colomera*, hérissées de rochers et plantées d'oliviers avec des vignes sur tous les points culminants. Plus près, les collines de *San Cristobal* et de *San Miguel*, couronnées de chapelles catholiques, enveloppées de vieilles murailles et semées d'habitations à demi ruinées. Vers le N., la *Sierra Elvira*, stérile, brûlée par les foyers volcaniques qui couvent encore dans son sein et d'où jaillissent des eaux salutaires. Puis les montagnes de *Parapanda*, déchirées par les tremblements de terre. En descendant du N., les *Sierras de Montefrio*, qui donnent trente pour un; celles de *Loja*, où l'eau jaillit de toutes parts, et au pied desquelles le Genil s'ouvre un passage; celles d'*Alhama*, aux bains célèbres; la grande chaîne de *Padul*, qui se rattache aux sommets neigeux de *Mulahacen* et de *La Veleta*, enfin la Vega qui, selon l'expression du poète :

« .....Parece capa verde
Con pasamanos de plata.

Semble être un manteau vert à passements d'argent. »

Elle est couverte de villages et de métairies, de bosquets d'oliviers, de

terres de tous produits. Le Genil, qui la traverse, charrie de l'argent sur un lit taillé dans des marbres précieux. Enfin la ville avec ses maisons accumulées, ses édifices élégants, ses belles promenades, ses monuments de tous les temps et de toutes les civilisations. Un ciel bleu d'une merveilleuse pureté, glacé de reflets blancs par la réverbération des neiges du Veleta, enveloppe ce magnifique paysage.

En sortant de l'Alcazaba, on visite les *Adarves*, ligne d'anciens bastions transformés en jardins, puis l'église de *Santa Maria*, édifice solide et correct élevé au XVIIIe siècle, sur les ruines de l'ancienne grande mosquée. Elle a la forme d'une croix latine; une gracieuse coupole domine le transsept. On y remarque quelques tableaux des Ciezarès, des perspectives italiennes d'une certaine valeur, une statue de la *Virgen de la Piedad*, attribuée à Torquato Ruiz del Peral, et des statuettes de l'ancienne école allemande. Le *palais du Mufti*, le *palais de Muza*, les *Bains* et une partie de la grande mosquée, sont aujourd'hui des jardins dans lesquels on rencontre à peine quelques vestiges des monuments passés.

En face du côté N. de l'église paroissiale, on aperçoit une habitation basse dans laquelle existent encore les restes du *Panthéon arabe*, dont on a conservé et publié les inscriptions sépulcrales. La principale pièce est une salle carrée de 4 mèt., terminée en coupole et éclairée par douze fenêtres. Chacun des quatre murs est percé d'ouvertures qui communiquaient à d'autres salles maintenant ruinées.

Nous signalerons encore au visiteur, après qu'il aura traversé les ruines de la maison du marquis de Mondejar et un jardin appartenant au señor Teruel, dans lequel ont été recueillis quelques débris peu intéressants, un autre petit jardin où s'élève une habitation qui fut autrefois un oratoire ou *Mihrab*. C'est une salle rectangulaire de 4 mèt. environ sur 3, avec deux fenêtres percées dans les arcs des deux côtés, au fond de laquelle est pratiquée une niche octogone de 55 cent. de diamètre et 2 mèt. de hauteur, terminée en coupole. Cette niche recevait le Coran. Dans ce jardin, on remarque encore deux lions colossaux assis, d'un dessin et d'une exécution comparables à ceux des lions de la fameuse fontaine.

L'enceinte générale de l'Alhambra mesure en longueur 726 mèt., en largeur 197. La muraille a, en moyenne, 9 mèt. de hauteur sur une épaisseur de 1 mèt. 70. Autour de cette enceinte, et dans la partie qui regarde la Vega, s'élèvent, à des distances à peu près égales, des tours qu'il est intéressant de connaître, bien qu'elles ne soient, à peu près, que des monceaux de pierres où croissent les figuiers, les ronces et les rosiers sauvages. Prenant pour point de départ la Porte del Juicio et suivant l'enceinte vers la droite, on rencontre d'abord, après les ruines du palais du Mufti, une tour qui a été diversement nommée *torre del Cautivo, de la Cautiva, de los Carceles;* elle a été habitée par Isabelle de Solis, qui fut la prisonnière, puis la femme de Muley Hacem. Plus loin, à un angle formé par un changement de direction de l'enceinte, s'élève la tour de *los Siete Suclos* ou des Sept étages (elle n'en offre que quatre). C'est par cette tour que sortit Boabdil avec sa cour, lorsqu'il rendit Grenade, et l'on montre la porte, aujourd'hui murée, par laquelle il passa. Au-delà, à l'extrémité orientale, se trouve la tour *del Agua*. En retour, au-dessus du ravin qui sépare le plateau de l'Alhambra de celui du Generalife, la tour *de la Infanta*, remarquable par l'élégante disposition des appartements qu'elle renferme et la délicatesse des ornements dont elle est couverte. Elle est habitée aujourd'hui par une pauvre famille qui, dans les nuits pluvieuses,

trouve à peine sous les voûtes un coin qui soit à l'abri des intempéries. Enfin vient la *torre de los Picos,* ainsi nommée de la forme aiguë de ses créneaux. Cette tour, l'une des mieux conservées du palais, domine la *Puerta de Hierro,* par laquelle on sort de l'Alhambra dans la direction du Generalife. Cette porte était autrefois entourée de constructions monumentales ; on y voit encore les anciennes armes de Castille avec les nœuds et les flèches adoptés par Isabelle la Catholique. Au-delà, l'enceinte revient vers l'O. en couronnant les pentes presque à pic qui forment le ravin du Darro, et que couvrent des plantations serrées de grands arbres dont on ne voit que les cimes.

On sort par la porte de los Picos; on descend par un chemin creux en pente rapide qui croise le ravin de *los Molinos,* et qui s'élève ensuite sur les rampes d'un mamelon dépendant de la même montagne.

« Rien n'est plus ravissant à suivre, dit Th. Gautier, que ce chemin, qui a l'air d'être tracé à travers une forêt vierge d'Amérique, tant il est obstrué de feuillages et de fleurs, tant on y respire un vertigineux parfum de plantes aromatiques. La vigne jaillit par les fentes des murs lézardés et suspend à toutes les branches ses vrilles fantasques et ses pampres découpés comme un ornement arabe; l'aloès ouvre son éventail de lames azurées, l'oranger contourne son bois noueux, et s'accroche de ses doigts de racines aux déchirures des escarpements.

« Au bout d'un quart d'heure de marche, on arrive au *Generalife,* qui n'est en quelque sorte que *la casa de campo,* la maison de plaisance de l'Alhambra; ce mot signifie, en effet, la maison des fêtes. L'extérieur, comme celui de toutes les constructions orientales, en est fort simple : de grandes murailles sans fenêtres et surmontées d'une terrasse avec une galerie en arcades, le tout coiffé d'un petit belvédère moderne. Il ne reste du Generalife que des arcades et de grands panneaux d'arabesques malheureusement empâtés par des couches de lait de chaux renouvelées avec une obstination de propreté désespérante. Petit à petit, les délicates sculptures, les guillochis merveilleux de cette architecture de fées s'oblitèrent, se bouchent et disparaissent. Ce qui n'est plus aujourd'hui qu'une muraille vaguement vermiculée, était autrefois une dentelle découpée à jour. Dans une salle assez bien conservée, on remarque une suite de portraits enfumés des rois d'Espagne, qui n'ont qu'un mérite chronologique.

« Le véritable charme du Generalife, ce sont ses jardins et ses eaux. Un canal, revêtu de marbre, occupe toute la longueur de l'enclos, et roule ses flots abondants et rapides sous une suite d'arcades de feuillage formées par des ifs contournés et taillés bizarrement. Des orangers, des cyprès, sont plantés sur chaque bord. Au pied de l'un de ces cyprès d'une monstrueuse grosseur, et qui remonte au temps des Maures, la favorite de Boabdil, s'il faut en croire la légende, prouva souvent que les verrous et les grilles sont de minces garants de la vertu des sultanes. Ce qu'il y a de certain, c'est que l'arbre est très-gros et fort vieux. Il a conservé le nom de Cyprès de la Sultane.

« La perspective est terminée par une galerie-portique à jets d'eau, à colonnes de marbre, comme le patio des Myrtes de l'Alhambra. Le canal fait un coude, et vous pénétrez dans d'autres enceintes ornés de pièces d'eau et dont les murs conservent des traces de fresques du XVIe s., représentant des architectures rustiques et des points de vue.

« Les eaux arrivent aux jardins par une espèce de pente fort rapide, côtoyée de petits murs en manière de garde-fous, supportant des canaux de grandes tuiles creuses par où les ruisseaux se précipitent à ciel ouvert

avec un gazouillement le plus gai et le plus vivant du monde. A chaque palier, des jets abondants partent du milieu de petits bassins et poussent leur aigrette de cristal jusque dans l'épais feuillage du bois de lauriers dont les branches se croisent au-dessus d'eux. La montagne ruisselle de toutes parts; à chaque pas jaillit une source, et toujours l'on entend murmurer à côté de soi quelque onde détournée de son cours, qui va alimenter une fontaine ou porter la fraîcheur au pied d'un arbre. »

Du belvédère du Generalife, on croirait pouvoir toucher la sierra Nevada, tant l'air est pur et limpide. Sur les flancs de la montagne, on admire les derniers vestiges d'une forteresse arabe, qui fut occupée et fortifiée, puis démolie par les Français, et plus loin, sur les sommets les plus voisins du Generalife, les restes d'une foule d'autres souvenirs de la puissance des Maures: le palais de *Darlaroca;* la *Silla del Moro,* qui paraît avoir été un oratoire; le palais de *Los Alixarès;* des bains, des citernes, des réservoirs qui recueillaient les eaux provenant de la fonte des neiges, pour alimenter les jardins plantés sur ces versants. Du côté de l'O., on embrasse d'un coup d'œil l'ensemble de l'Alhambra, avec son enceinte de tours rougeâtres à demi ruinées, ses pans de murs qui montent et descendent, en suivant les ondulations de la montagne; puis, au-delà, la vue s'étend sans obstacle sur l'immensité de la Vega.

Il reste bien d'autres sites curieux à visiter autour de l'Alhambra; c'est, au pied de la colline du Generalife, la *fontaine del Avellano,* un site délicieux que Chateaubriand a comparé à la fontaine de Vaucluse; c'est, sur la colline qui s'élève en avant de celle de l'Alhambra, du côté de la Vega, et que couronnent les *Torres Bermejas*, le charmant domaine de *los Martires,* embelli par le banquier Calderon, et un groupe de très jolies habitations d'où la vue est admirable.

Il faut aussi, en descendant de l'Alhambra et en remontant la Place Neuve, à dr., aller visiter l'Albaycin, qui mérite, plus peut-être que tout le reste de Grenade, la visite du voyageur et de l'artiste qui aiment à sortir du cercle des admirations convenues. Il faut se perdre dans ces sentiers cachés sous d'énormes cactus, il faut pénétrer, non sans quelques risques, dans ces intérieurs fumeux, et, plus loin, dans les habitations souterraines du *Sacro monte;* il faut surprendre ces toilettes en plein vent; entendre ces chansons populaires; il faut enfin traverser tout ce vieux quartier, parsemé de vestiges des temps anciens, et monter jusqu'aux murailles arabes qui l'entourent, et du haut desquelles on revoit l'Alhambra dominant les gorges du Darro.

On retrouve dans Grenade les danses populaires encore plus caractérisées que celles de Séville ou de Triana. En se mettant en rapport avec le « capitaine » des Gitanos, on peut se procurer le plaisir d'un *baile* de danseuses au teint basané, à la robe d'indienne écourtée ornée d'une profusion de volants; un petit châle croisé sur la poitrine et noué derrière la taille, quelques fleurs dans les cheveux complètent ce costume toujours très-négligé. Les musiciens et les accompagnateurs ont pour instruments la guitare, le pandero, les castagnettes, d'autres chantent quelque mélopée sur un ton criard et monotone; et marquent la mesure en battant des mains. Après chaque danse, une danseuse vient frapper sur l'épaule du spectateur avec ses castagnettes, et l'une de ses compagnes, qui la suit, tend son tablier pour que l'on y dépose de quoi acheter des sucreries ou de l'eau-de-vie anisée (*escarcha de aniz*). Si, plus curieux, on veut prendre sur le fait la danse des Gitanos dans son entier abandon,

c'est dans l'Albaycin qu'il faut se risquer; mais un étranger ne saurait le faire sans être accompagné.

C'est dans l'Alcaiceria, au Zacatin, sur la place de Bibrambla, que sont les magasins et les boutiques des marchands; l'Alcaiceria ressemble à un bazar de l'Asie; on y trouve surtout les étoffes de soie fabriquées dans le pays, d'après les errements laissés par les Arabes. Dans le Zacatin — rue des Marchands — se vendent des toiles et des étoffes pour toutes les classes; c'est aussi le quartier des tailleurs, des menuisiers, des orfèvres, des chapeliers et des graveurs. Sur la place de Bibrambla, se trouvent les produits des fabriques catalanes, du fer et du plomb; enfin, dans la calle de *Mesones,* habitent les ouvriers en sparterie, les bourreliers et les fabricants d'outils.

« Grenade, dit M. Madoz, doit à sa délicieuse position, à la célébrité de ses monuments, au caractère actif de ses habitants d'être considérée comme l'une des villes de premier ordre de la Péninsule. Mais on ne saurait dissimuler que cette magnifique cité marche vers une rapide décadence. Sa population diminue, ses faubourgs sont dépeuplés, ses maisons en ruines présentent un spectacle navrant. La municipalité n'est pas assez riche pour autoriser les dépenses qui pourraient rendre le séjour agréable et l'habitation digne de tels sites et d'un pareil climat. »

On va visiter, hors de Grenade, sur les bords du Darro, la collégiale de *Sacro Monte*, et à 5 kil. au S. de la ville, auprès de la petite ville de *la Zubia*, un domaine royal où se trouve un laurier célèbre sous le feuillage duquel, pendant le siège de Grenade, la reine Isabelle la Catholique échappa aux Maures qui la poursuivaient.

Au-delà, on fait d'intéressantes excursions dans la Sierra Nevada. On peut faire l'ascension des pics de *Mulahacen* et de *la Veleta*, les plus élevés de la chaîne des Alpujarres. On visite *Alhendin*, *Padul*, *Lanjaron* et ses eaux minérales, à l'entrée de la riche vallée d'*Orgiva*, la plus pittoresque de toute l'Andalousie.

[*Lanjaron*, eaux ferrugineuses bicarbonatées et bicarbonatées calciques, est à 33 kil. de Grenade. Cinq sources d'une température différente, de 16 à 30°, débitent ensemble 190,000 lit. en 24 heures. On y traite principalement les dyspepsies et autres affections gastriques. L'établissement, mal installé, reçoit dans la saison de 1,000 à 1,100 malades.]

ROUTE 29

DE CORDOUE A MALAGA

Chemin de fer. — 193 kil. — Prix : 1re cl. 106 r. 20; 2e cl. 79 r. 80; 3e cl. 48 r. 40. — Trajet : 6 h.

V. la R. 28, p. 323, pour le parcours de *Cordoue à Bobadilla* (124 kil.). *Embranchement* de la ligne de Grenade. — Le train venant de Cordoue, les trains venant de Malaga et de Grenade se rencontrent à la même heure dans la gare de Bobadilla, pour échanger leurs voyageurs. *Buffet.*

La voie de Malaga, laissant à g. celle de Grenade, rencontre, à la sortie de la station de Bobadilla, le *Guadalhorce*, qui descend des montagnes de Loja et d'Archidona. L'on pénètre, avec cette rivière, dans les gorges qu'elle s'est frayées entre Bobadilla et Alora.

La traversée de ces gorges présente des travaux considérables. Une série de remblais et de tranchées pratiqués dans des roches friables, peu consistantes, rongées par les cours d'eau, précède l'entrée de la montagne, sous laquelle on pénètre par un premier tunnel de 360 mèt., nommé le *Val de Yeso.*

Plus loin, on rencontre le Guadalhorce, que la voie traverse sur un pont de 40 mèt., à 7 mèt. de hauteur, avant d'arriver à

136 kil. *Gobantès* (altitude 320 mèt.). Cette station communique, par des chemins carrossables, avec les bains importants de *Carratraca*, situés à 2 heures de marche environ, vers le S.-E. (*V.* R. 121.) Au-delà de Carratraca, d'autres chemins conduisent aux montagnes de Ronda (*V.* R. 122). A 8 ou 10 kil. à l'O., un autre chemin, qui s'élève sur le versant des montagnes de la *Sierra de Peñarrubia*, rencontre, au milieu de vignobles qui produisent un vin semblable à celui de Jerèz, le vieux fief et la petite ville de *Teba* (4,000 hab.). Teba possède une belle église et une source saline employée en bains.

A la sortie de la station de Gobantès, la voie descend par des pentes constantes, de 1 et 1 1/2 pour cent, et s'engage sur un parcours de 9 kil., au milieu de travaux considérables, ayant à droite la Guadalhorce, à une profondeur de 10 à 15 mèt. La voie pénètre dans un défilé sauvage au milieu duquel se développe un immense entonnoir de rochers inconsistants et délités nommé le *Hoyo*. La voie contourne une partie de cet entonnoir, en coupant les contreforts qui les forment, par une série de 14 souterrains, à de très-petites distances l'un de l'autre, qui mesurent séparément *Gobantès*, 268 mèt.; *el Gaitan*, 586; *el Turron*, 588; *los Cañutos*, 185; tout aussitôt *el Tajo del Gaitan*, 330; *Las Rocasllanas*, 291; *Miguel*, 218; *el Tajo*, 270. Au milieu de ce tunnel existe une crevasse ou cheminée, ayant 25 mèt. de profondeur sous la voie, et sur laquelle est jeté un pont de 40 mèt. A la sortie du souterrain, se trouve un second pont-viaduc de 50 mèt. qui donne immédiatement entrée sous le tunnel *del Chorro*, long de 262 mèt. Un troisième viaduc se présente, au-dessus d'un ravin de 35 mèt. de profondeur, puis, au-delà, le tunnel de *la Fuente*, 461 mèt. A la suite, la voie rencontre un ravin profond qu'elle contourne pour passer dans un tunnel de 960 mèt. également nommé le *Chorro*. Viennent enfin, après une longue tranchée, le tunnel de *la Almona*, 433 mèt.; celui de *la Pintada*, 459 mèt., et le tunnel de *Bombichar*, 740 mèt., le dernier de ces travaux gigantesques qui bout à bout occupent une longueur de 6,500 mèt.

A la sortie du tunnel de Bombichar (altitude 199 mèt.), le paysage change subitement. Une magnifique vallée, toute plantée d'orangers, se développe des deux côtés de la voie. Celle-ci franchit, à 17 mèt. de hauteur, sur un pont de biais de 100 mèt., le Guadalhorce grossi d'une petite rivière qui descend de Carratraca, à dr., et l'on vient, avec les mêmes pentes, s'arrêter à la charmante station de

155 kil. *Alora* (alt. 100 mèt.), jolie V. de 8,000 hab., située sur le penchant d'une colline appartenant à la *Sierra del Hacho*, qui la domine au S.-E. Le paysage de la gare, entouré d'habitations coquettes et de jardins en terrasses plantés de palmiers et de grenadiers, est excessivement pittoresque. Le Guadalhorce coule à 200 mèt. au pied de la colline, et ses nombreuses dérivations arrosent, à g., une délicieuse campagne, plantée d'orangers, de citronniers, de grenadiers, d'arbres à fruit de toute espèce.

La voie court, sur la rive dr. du torrent, au milieu des contreforts de la Sierra del Hacho, et pratique, presque à la sortie de la station, un tunnel de 180 mèt. et quelques tranchées. Au-delà, les pentes diminuent, les accidents de terrain disparaissent. La voie, bordée d'une haie de nopals et d'aloès, rencontre un dernier pont sur le Guadalhorce (longueur 30 mèt. sur 10 mèt. de profondeur) avant


MALAGA
Itinéraire de l'Espagne par G. DE LAVIGNE.
HACHETTE & Cie Editeurs, Paris.
LÉGENDE
1 Alcazaba (Ruines de l').
2 Cathédrale.
3 Douane neuve.
4 Eglise de los Santos Martires.
5 _id._ Santiago el Mayor.
6 _id._ San Juan.
7 Fontaine de Marbre.
8 Fontaine de Neptune.
9 Institut d'enseig.nt secondaire.
10 Marché (Atarazanas).
11 Palais épiscopal.
12 Plaza de la Constitucion.
13 Plaza de Toros.
14 Théâtre.
EL CAMPILLO
Jardins
Alameda de Capuchinos
LOS TEJARES
Calvaire
EJIDO
AMARGURA
CAMINO NUEVO
Castillo de Gibralfaro
Cerro Colorado
Plaza de Riego
Paseo de la Alameda
RIO GUADAL MEDINA
Ferro Carril de Cordoba a Malaga
BARRIO DEL BULTO
Playa de St. Andres
MER MÉDITERRANÉE
Bateria S. Rafael
Bateria de S. José
BARRIO DE LA MALAGUETA
Bateria S. Felippe
Bateria S. Nicolas
Faro
BARRIO DE PRIES
Carretera de Malaga a Almeria
Métres
0
500
Dessiné par L. Thuillier.
Gravé par Erhard, 12, rue Duguay-Trouin.
Imp. Dufrénoy, 54 R. du Four-St. Germain.

163 kil. *La Pizarra*, bourg de 2,400 hab. Un chemin, qui part de ce bourg, monte vers Carratraca. C'est la direction que suivent de préférence les voyageurs qui se rendent aux bains ou à Ronda, en venant de Malaga (*V.* R. 121 et 122).

On retrouve, à dr., où coule le Guadalhorce, quelques mouvements de terrain; mais à g. s'étend une riche campagne admirablement cultivée. Au-delà du Guadalhorce, et sur le flanc d'une montagne rocheuse que couronne une vieille forteresse, on aperçoit *Cartama*, bien avant de s'arrêter à la station qui en porte le nom.

175 kil. *Cartama*, vieille ville moresque très-pittoresque (4,100 hab.), à 4 kil. de la station; elle communique avec le chemin de fer par un long pont en charpente sur le Guadalhorce. La partie montueuse de son territoire, riche et productif, est plantée de vignes, de figuiers, d'oliviers; la campagne produit de beaux grains.

182 kil. *Campanillas*, v. auprès d'un affluent du Guadalhorce.

La voie s'éloigne du Guadalhorce, dont l'embouchure est à 5 kil. au S. de Malaga, et traverse une riche campagne, toute sillonnée de chemins et de canaux d'irrigation. Des fermes, des bâtiments d'exploitation, des magasins, des ateliers industriels précèdent

193 kil. **Malaga** (altitude 4 mèt.). La station est à l'O. de la ville, près de la mer, et à dr. de l'embouchure du Guadalmedina. Un pont de pierre, qui traverse le fleuve, débouche à l'extrémité de la promenade de l'Alameda. Des omnibus conduisent de la gare dans la ville (1 réal par voyageur et 2 réaux avec bagages).

Malaga est une ville de 94,000 hab., ch.-l. d'une province civile, d'un commandement général, d'un commandement maritime, siège d'un évêché. Elle est située par 36° 42′ de latitude N. et 0° 43′ de longitude O. du méridien de Madrid, presqu'au centre d'un demi-cercle formé par le littoral, et qui a pour limites la pointe de los Cantales à l'E. et la tour de Pimentel à l'O. La ville occupe un terrain uni, qui se relève un peu vers les extrémités N.-O. et N.-E.; de ce côté, elle est entièrement dominée par les hauteurs de la montagne de *Gibralfaro*. Le climat est tempéré et salubre, le ciel est constamment beau et pur. Le thermomètre descend rarement plus bas que 6° au-dessus de zéro, l'été il ne s'élève pas au-delà de 30° cent. Il se passe des générations entières sans qu'il neige sur la ville, bien que cela se voie quelquefois aux environs; et, dans les jours les plus rigoureux de l'hiver, c'est à peine si la surface des eaux dormantes est légèrement ridée. On ne voit jamais à Malaga de maladies endémiques, et les maladies épidémiques et contagieuses qui ont quelquefois désolé ses habitants, ont eu toujours une cause étrangère : c'est une des conséquences inévitables des relations commerciales avec les pays d'outre-mer.

Le noyau de la ville forme à peu près une figure elliptique, renfermant dans son enceinte 6,800 maisons, généralement bien bâties et commodes. Les rues sont, pour la plupart, tortueuses et étroites, selon le système des Arabes, et de ce nombre est la calle Nueva, qui renferme les principaux magasins. Quelques-unes, plus modernes, répondent, par leur largeur et par leur alignement, au goût et au progrès actuels.

Les principales places sont : la *plaza de la Constitucion*, la *plaza de Riego*, la *plaza de la puerta del Mar*. La première est un vaste quadrilatère, dont les côtés sont occupés par les habitations des principaux commerçants de Malaga. Au milieu de la plaza de Riego, s'élève un monument élevé à la mémoire du général don Jozé-Maria Torrijos et à ses compagnons d'infortune, pas-

sés par les armes, en 1831, sur la plage del Carmen, après avoir levé infructueusement l'étendard de l'insurrection libérale. La *plaza del Mar* n'est pas précisément une place, c'est un vaste espace que la mer occupait autrefois, et qui s'étend entre le quai et la belle promenade de l'Alameda. Les belles maisons qui s'y élèvent ont vue sur le port.

On remarque, parmi les principaux édifices : le *Palais Episcopal*, dont le portail, construit en marbre, est d'un bel aspect; la *Maison de ville*, qui présente une façade de 60 mèt. ornée de trois étages de balcons et flanquée de deux tours carrées; les appartements intérieurs sont étroits, resserrés et nullement dignes de l'apparence extérieure; — la *douane neuve*, vaste et important établissement construit sur des plans adoptés par Charles III, et faisant face au principal embarcadère du port auprès du môle; — le *Consulado*, la *Halle*, l'*Abattoir*, le *Préside*, dépendance du préside péninsulaire de Grenade; — le *Théâtre*, joli édifice de construction moderne, qui peut recevoir 2,000 personnes, mais qui ne répond, ni par l'emplacement, ni par les dégagements aux besoins d'une population importante comme celle de Malaga; — la *Plaza de Toros*, joli monument récemment construit hors la ville, et à l'extrémité E. du port, au pied de la colline de Gibralfaro, et pouvant contenir 10,700 spectateurs.

Les fontaines de la ville, qui sont nombreuses, sont alimentées par un bel aqueduc qui reçoit, à 16 kil. de la ville, les eaux très-abondantes de Torre Molinos. La rivière la *Guadalmedina,* qui passe à l'O. de Malaga, entre l'extrémité de la promenade de l'Alameda et la station du chemin de fer, est souvent à sec, quelquefois torrentueuse et d'un fort triste aspect.

Les *Atarazanas*, ancien *arsenal* des Maures, ont fait place à un beau marché de style moderne. On en a conservé la porte d'entrée, formant un arc d'une grande élégance, en marbre blanc, des deux côtés duquel se lisent, sur deux écus, en caractères arabes : « Dieu seul est riche...; Dieu seul est grand. » L'*Alcazaba* est une autre forteresse dont l'origine est antérieure à l'époque arabe. C'était la résidence des alcaïdes ou gouverneurs de la ville; ses tours, ses murailles occupaient un vaste espace, et présentaient une défense importante. Il n'en reste plus que quelques parties, occupées par les logements du commandant général de la province; le reste de l'emplacement a été envahi par la nouvelle douane et par des édifices particuliers.

Le *Castillo de Gibralfaro* ou *Gibelfharo* occupe, à l'E. de la ville, une colline qui s'élève brusquement à 170 mèt. au-dessus de la mer. Sa plus haute tour, la partie la plus ancienne de la forteresse, construite, dit-on, par les Grecs ou par les Phéniciens, à l'époque où furent jetés les premiers fondements de Malaga, est une masse imposante de 16 mèt. de côté sur 8, soutenue par quatre arcs, et haute de 20 mèt. Du haut de cette tour la vue est admirable. Les vieux murs de la forteresse, crénelés et flanqués de tours, qui couronnent la colline et descendent jusque vers la ville, accompagnant le chemin couvert qui rejoint l'Alcazaba, produisent un effet des plus pittoresques.

Les *promenades* de Malaga sont nombreuses, mais la plus remarquable est l'*Alameda*, nommée aussi *Salon de Bilbao;* elle s'étend depuis le port jusqu'aux Atarazanas, sur une longueur de 420 mèt. et une largeur de 42. Elle forme une belle avenue, plantée de deux lignes d'arbres, entre lesquels sont, de place en place, des fontaines, des statues, des bancs de marbre, des candélabres à gaz. Les deux bas-côtés sont occupés par deux rues qui longent les principaux hôtels,

et de belles habitations appartenant, la plupart, au commerce de Malaga. A l'entrée, vers la place de Mar, l'on remarque une fontaine de marbre, l'une des plus jolies qui soient en Espagne; elle n'est pas, malheureusement, dans un état de parfaite conservation. L'origine de cette fontaine est l'objet de plus d'une version. On dit, généralement, qu'elle fut offerte à Charles-Quint par la république de Gênes; que le corsaire Barberousse s'empara en mer du navire qui la portait, et que ce navire fut repris par les galères de don Bernardino de Mendoza. D'autres prétendent que don Juan d'Autriche en fit la conquête à la bataille de Lépante. Une version rapporte qu'elle fut tout simplement commandée par l'ayuntamiento, en 1560, au sculpteur italien Michael, qui venait d'achever les magnifiques sculptures du chœur de la cathédrale. Il est certain, du moins, que cette fontaine se trouvait, en 1807, sur la plaza Mayor, et qu'à cette époque elle fut transportée à la place qu'elle occupe aujourd'hui. Elle se compose d'un bassin octogone de 5 mèt. de diamètre, du milieu duquel s'élève une colonne, couverte, jusqu'au sommet, de figures d'une exécution parfaite, et peut-être un peu érotique, d'enfants, de sirènes, de satyres, versant l'eau par la bouche, par les seins « et par d'autres parties du corps ». Chacun de ces groupes est surmonté d'une vasque, plus étroite à chaque étage, et l'ensemble forme une pyramide que couronne un aigle, autour duquel jaillissent des flots d'eau retombant jusqu'au bassin inférieur. Une autre fontaine, nommée la *Fuente de Neptuno*, s'élève à l'extrémité opposée de la promenade; elle n'a nullement l'intérêt artistique de la première.

On cite, parmi les autres promenades de Malaga, celle de la *Calle Hermosa*, qui s'étend de l'Alameda à la plage; celle dite le *Campo de Reding*, au pied de la montagne de Gibralfaro, entre l'Alcazaba et la tour de San Telmo; les *Alamedas de Capuchinos*, situées hors la ville, vers la route de Grenade; enfin quelques autres plantations d'arbres, et aussi la Courtine du môle, qui va de la douane jusqu'au préside. La vue de la baie, le mouvement toujours animé du port, font de cette dernière promenade, dans les beaux jours d'hiver, le point le plus fréquenté de la partie extérieure de la ville.

L'instruction publique comprend: un séminaire, un institut d'enseignement secondaire, auquel a été réuni le collège de *San Telmo*, fondé par Charles III, et dont la nautique était le principal objet; une école normale qui comprend la langue française dans son enseignement; deux écoles d'instruction primaire, et la bibliothèque épiscopale qui possède 8 à 10,000 volumes.

Parmi les établissements de bienfaisance, il faut mentionner la *Caridad*, où il se fait chaque mois un mouvement de 80 à 90 malades; l'hôpital de *San Julian*, qui reçoit quelques pauvres incurables; celui de *la Tiña* (de la teigne), affecté uniquement au traitement de cette maladie et presque abandonné; l'hôpital militaire, avec 200 lits; les *Invalidas*, maison hospitalière occupée par quelques vieilles femmes; une maison de maternité; une maison de secours des Enfants de la Providence, et une maison de femmes repenties.

Malaga compte neuf paroisses. *L'église cathédrale* est un édifice à peu près moderne, et qui excite peu l'attention de l'archéologue ou de l'artiste; mais qui est néanmoins remarquable par son aspect général, par la position qu'il occupe et par sa richesse. Elle appartient au style de la Renaissance; on en attribue la construction au célèbre Diego de Siloé, ou à Juan Bautista de Toledo. La façade principale

forme deux corps, présentant chacun huit belles colonnes de marbre; les entrées latérales, aux deux extrémités du transsept, sont surmontées de deux tours rondes de 52 mèt. de hauteur; l'une d'elles est inachevée. L'intérieur comprend trois belles nefs, interrompues par le transsept. La longueur de l'édifice est de 115 mèt., sa largeur de 75, et la hauteur de la voûte atteint 40 mèt. On y compte sept portes principales, quinze chapelles avec trente-trois autels, non compris l'*altar mayor* qui est très-remarquable. Mais ce qui est digne surtout de l'admiration de l'artiste et de l'étranger, c'est la *silleria* du chœur, de laquelle Antonio Pinelo disait qu'on pourrait la nommer la huitième merveille du monde, si déjà on n'avait la silleria du chœur de l'Escorial. Les deux orgues sont aussi très-remarquables, autant par la puissance de leur son, que par leur construction et leur ornementation. On signale : dans la chapelle du *Rosario*, un excellent tableau d'Alonso Cano, représentant la Vierge, dans une gloire, avec l'enfant Dieu dans ses bras; dans le retable de la chapelle de la *Conception*, une belle peinture de Mateo Cereso, et un saint Pierre, sur un autel latéral; dans la *Capilla de los Reyes*, les Rois catholiques, Ferdinand et Isabelle, à genoux (cette chapelle possède l'image de N.-D. que les deux rois portaient avec eux dans leurs expéditions militaires); dans la chapelle de *San Francisco*, un monument sépulcral portant la statue de bronze d'un évêque; dans la chapelle de *Santa Barbara*, un charmant retable de style gothique, malheureusement en mauvais état; dans la chapelle de *la Encarnacion*, un retable dessiné par Juan de Villanueva, construit en marbre et en pierre de Mijas, d'une richesse et d'une élégance remarquables. Dans un retable placé au côté gauche de l'entrée de cette chapelle, on signale une réunion de peintures représentant *sainte Catherine*, *sainte Madeleine*. *saint Sébastien*, *saint Barthélemy* et une *Adoration des rois Mages;* ces peintures sont d'une finesse et d'une netteté d'exécution dignes d'un examen attentif. Les chapelles et les nefs sont entièrement pavées en marbres de couleurs variées, formant des mosaïques et des dessins agréablement combinés.

La paroisse *de los Santos Martires* est l'une des plus fréquentées de la ville. Elle n'a rien de remarquable à l'extérieur, si ce n'est une haute tour, décorée, d'une manière originale, de peintures figurant des ornements architectoniques. L'intérieur est très-riche, mais non sans confusion; les murs et les voûtes présentent à peine un espace d'un demi-mètre qui ne soit couvert de feuillage, de festons et de guirlandes; les piliers ont des soubassements en marbre incrustés de dessins de marbre noir, et à la hauteur des arcs sont des sculptures en bois peint, d'un certain mérite, représentant les Apôtres et des saints. Deux autres églises, *Santiago el mayor* et *San Juan*, ont été fondées, en 1490, par les Rois catholiques; les autres et celles des couvents ne réclament aucune mention.

Il est très-intéressant de parcourir la campagne de Malaga. Il suffit de deux heures, sans s'éloigner beaucoup de la ville, et en revenant par le bord de la mer, pour avoir une idée de cette admirable végétation.

Les principaux produits du territoire de Malaga sont le blé, l'orge, les olives, les fruits, les raisins secs et le vin; puis les limons, des amandes excellentes et des figues sèches. L'industrie de l'intérieur de la ville comprend des moulins à farine, des fabriques de savon, de tissus, et surtout des fonderies. Le commerce comprend, année moyenne, un mouvement de 1,500,000 arobes de vin,

de 1 million d'arobes de raisins secs (*pasas*), de 15 millions de limons, etc. Ce mouvement se produit pendant toute l'année; mais il est surtout très-actif du 15 août jusqu'à la fin d'octobre.

Les habitants de Malaga sont généralement bienveillants, de manières agréables, de mœurs simples, loyaux dans leurs relations commerciales ; leur esprit est vif et franc. Les femmes sont belles et gracieuses ; elles ont un teint charmant, des formes élégantes, une tournure séduisante ; leur tête est parée d'une magnifique et abondante chevelure, à laquelle il ne faut d'autre ornement qu'un peigne coquettement placé, et une mantille qui accompagne d'une façon charmante cette tête bien posée et ce cou si parfaitement dessiné. Des pieds d'une rare petitesse, chaussés avec beaucoup de goût, à peine couverts par le soulier, sont la particularité la plus caractéristique du très-séduisant portrait de la partie féminine de la population malaguègne.

Strabon et Marcus Agrippa ont attribué la fondation de Malaga aux Phéniciens. Carthage la posséda et, plus tard les Romains, qui y laissèrent de nombreux monuments, maintenant disparus : des temples érigés à Hercule, à Mars, à Jupiter, à Pluton. La prospérité du commerce et de l'industrie de Malaga était déjà grande à cette époque ; elle déclina beaucoup lors de l'invasion des barbares du Nord. La ville tomba, sans résistance, au pouvoir des Arabes, après la désastreuse journée du Guadalete, et bientôt elle reprit avec eux son importance passée. Tour à tour soumise aux petits rois arabes qui se partagèrent l'Andalousie, Malaga fut assiégée par les chrétiens, en 1487, et tomba en leur pouvoir pour y rester désormais. La guerre de l'Indépendance la frappa d'une contribution du 12 millions de réaux. Enfin, il est un fait malheureux qui fait tache dans l'histoire politique de Malaga : c'est l'acte de traîtrise qui livra le malheureux général Torrijos et ses quarante-neuf compagnons aux mains des partisans de l'absolutisme, dont le chef les fit tous passer par les armes.

On va de Malaga aux bains de *Carratraca* et à Ronda par la *Pizarra* (*V.* ci-dessus p. 347 et plus loin R. 122 et 122 bis).

On va de Malaga à *Loja* et à *Grenade* par la montagne, R. de 1er ordre ; à *Antequera*, par la montagne et par une bonne route de 2e ordre. Des chemins de fer en projet conduiront le long du littoral, à l'O., à Marbella, Gibraltar et Cadix, et à l'E. à Motril, Almeria, puis à Lorca pour remonter à *Murcie*.

ROUTE 30.

DE LA RODA A UTRERA ET A MORON

Chemin de fer, 111 kil.

V. **La Roda**, station de la ligne de Cordoue à Malaga, à 92 kil. de Cordoue (R. 28, p. 324).

La voie se détache à dr. de la station se dirigeant au sud de la ville et des montagnes d'Estepa, en suivant à peu près la direction du chemin carrossable qui va à Osuna.

13 kil. *Pedrera*, 1,250 hab., sur un plateau dominant la plaine. C'est le point culminant de la ligne, à 460 mét. d'altitude. Le territoire est planté d'oliviers et de chênes verts.

25 kil. *Aguadulce*.

36 kil. **Osuna**, vieille ville de 18,000 hab., la plus considérable de la province de Séville, ancien apanage de l'une des plus grandes et des plus riches familles de l'Espagne, dans une plaine qui passe pour la plus fertile de l'Andalousie. On y signale l'ancien palais des ducs, et l'église, de style gothique — *la colegiata*, dans laquelle existent quel-

ques tableaux et particulièrement un Ribera, *Le Christ expirant*, chef-d'œuvre inaperçu placé dans une chapelle peu éclairée; d'autres sont de Lucas Giordano, et dans la chapelle du *Sagrario* on remarque trois panneaux d'Albert Durer. Une chapelle souterraine, placée sous le maître-autel, renferme les tombeaux en marbre noir de la famille d'Osuna. De la terrasse qui couronne la plus grande partie de l'édifice, on jouit d'une vue magnifique sur toute la campagne, où l'on distingue plusieurs villages.

Osuna comptait neuf couvents de moines et en compte encore cinq de religieuses. L'un des premiers, San Francisco, dont l'église est restée ouverte au culte, sert aujourd'hui à la fois de quartier pour la milice, de théâtre et d'école publique. Le territoire d'Osuna produit, année moyenne, 200,000 fanègues (108,000 hect.) d'orge, moitié à peu près de blé et 100,000 arobes (11,000 hect.) d'huile. Il se fabrique dans la ville beaucoup de sparterie.

La ville et son territoire, qui jouèrent un rôle important sous la domination arabe, furent donnés, en 1264, par Alfonso le Sage, à l'ordre de Calatrava, dont le grand-maître prit le titre de commandeur d'Osuna. En 1562, Philippe II érigea la commanderie en duché, au profit de don Pedro Tellez Giron, alors comte d'Ureña.

55 kil. *Los Ojuelos*.

67 kil. *Marchena* (altit. 100 mèt.), V. de 13,700 hab., située dans une vallée sablonneuse et sur les pentes de deux collines. C'est aujourd'hui une ville ouverte; elle était autrefois entourée de belles murailles dont il reste quelques tronçons. Ses églises méritent l'attention. La principale est un très-ancien édifice à cinq nefs, dont le maître-autel et le chœur sont en bois de cèdre. Les ducs d'Arcos y possèdent un palais qui était fortifié au temps des Maures, et dont la chapelle est surmontée d'une tour d'un certain mérite artistique. A l'extrémité orientale de la ville, existe un établissement de bains sulfureux, utilisés contre les maladies cutanées. Une voie de fer de 63 kil. relie Marchena à Ecija, au N.-E., par Luisiana et Fuentès. (*V.* R. 123).

La voie descend par 75 kil. ***Paradas***, et 81 kil. *Arahal*, jusqu'à 94 kil. l'*Empalme* ou point d'*embranchement* d'où se détache la petite ligne de 19 kil. allant à Moron.

Cette ligne a une seule station, à 2 kil. de l'Empalme, à *Coronil*, V. de 3,800 h.

Moron, V. de 17,000 h., est dans une situation très-pittoresque, sur la rive dr. du Guadaira, à l'extrémité d'une plaine plantée d'oliviers, qui s'étend jusqu'à la Serrania de Ronda. C'est une jolie ville, bien distribuée, avec une église gothique surmontée d'une tour construite sur le modèle de la Giralda de Séville. Les eaux y sont abondantes. Une ancienne forteresse de l'époque romaine couronne une montagne, qui domine la ville à l'E. Le pays est riche en gisements métallurgiques, en gypses.

La ligne de Moron a surtout été construite pour le transport des beaux marbres exploités dans les environs d'Osuna et au pied des montagnes d'Estepa.

Depuis l'*Empalme* (embranchement) jusqu'à Utrera, la voie accompagne la route de terre, avec des pentes constantes.

111 kil. **Utrera** (altit. 42 mèt.) *V.* ci-après, R. 33.

ROUTE 31.

DE CORDOUE A BELMEZ

Chemin de fer, 72 kil.

La ligne de Cordoue à Belmez, plus particulièrement destinée à l'expédition des charbons provenant de ces mines, ne dessert aucune

localité importante. La gare de départ, à la station de Cordoue, est contiguë à celle des lignes de Madrid, Séville et Malaga, à *La Cercadilla.* — A 5 kil., passage du ravin de *Pedroche*, sur un pont de 3 travées métalliques ; longueur 152 mèt., hauteur 35 mèt. Rampes continuelles sur les flancs de la montagne, avec des pentes à 3 pour 100. On rencontre trois tunnels de 113, 78 et 83 mèt. Au kil. 13, au lieu dit la *Balonzana*, point de vue, d'une immense étendue, sur la campagne de Cordoue et sur la ville tout entière. Altitude 420 mèt., soit 300 mèt. au-dessus de Cordoue. — Viennent ensuite deux autres tunnels de 315 et 140 mèt. Après celui-ci, à dr. de la ligne, on signale le *cerro Muriano*, colline rocheuse qui était autrefois un repaire de bandits, et qui maintenant est un poste de gendarmerie.

23 kil. *Obejo*, rendez-vous de chasse, altitude 517 mèt. Le v. de ce nom, 450 hab., est à 12 kil. sur la droite. Contrée riche en minerai de fer. Rampes moins fortes.

31 kil. *Castillo del Vacar*, point culminant, altit. 578 mèt. Site très-pittoresque. *El Vacar* est une ancienne forteresse arabe dont on aperçoit les ruines à dr. de la ligne, à environ 2 kil. Ce site est signalé par Alexandre Dumas dans ses *Impressions de Voyage*. On passe au-delà sous trois tunnels de 71 mèt., 119 mèt. et 230 mèt., et l'on descend par des pentes peu fortes.

44 kil. *Alhondiguilla*, au milieu des gisements carbonifères de

52 kil. *Espiel*, centre d'exploitation. Bancs considérables de phosphate de chaux.

70 kil. *Cabeza de Vaca*, station de chargement des charbons, d'où une voie nouvelle se dirige E. à O. sur Llerena, station de la ligne de Séville à Mérida (R. 36).

72 kil. *Belmez* (altit. 490 mèt.). Ruines d'un ancien château fort, sur un mamelon isolé et presque inaccessible. Gisements, houillières considérables. Vallée malsaine, minerais de fer et de cuivre. Belmez est rattaché, au N., à la ligne de Ciudad Real à Badajoz, par une voie de fer de 63 kil., ayant pour point d'embranchement *Almorchon*. (*V.* R. 39.)

ROUTE 32.

DE MADRID A SÉVILLE

Madrid à Cordoue, 412 kil. (*V.* la route 27, page 310, et la station de Cordoue, page 315. L'arrêt à Cordoue se fait *sans changement de train.*)

De Cordoue à Séville

Chemin de fer, 130 kil.

Prix : 1re cl. 65 r. 60 ; 2e cl. 49 r. 20 ; 3e cl. 29 r. 40. Trajet en 3 h. 40.

Le chemin de fer, tracé dans la direction d'une ancienne route qui va de Cordoue à Séville, par la rive dr. du Guadalquivir, se tient presque toujours à une petite distance du fleuve, sauf entre Cordoue et la première station. Dans cette partie de son parcours, il traverse une grande plaine cultivée, limitée à dr. par les montagnes arides de la Sierra Morena. A mi-côte, on aperçoit l'ancien couvent de San Geronimo, dans lequel la ville de Cordoue a établi un asile d'aliénés. Plus bas, s'étendent de vastes prairies entourées de murs, sur lesquelles s'élèvent des taureaux de combat. Ce domaine se nomme *Cordoba la Vieja*.

La voie trace, à travers cette plaine, deux beaux alignements, dont l'un mesure 12,600 mèt., et établit sa première station à

455 kil. *Villarubia*, hameau. A gauche, s'étend une exploitation agricole considérable. Le propriétaire y a apprivoisé une nombreuse famille d'aigles, qui habitent la ferme et y font leur couvée. Ils sont dressés à purger les champs des animaux rongeurs et malfaisants.

La voie, en quittant Villarubia, se

dirige vers l'immense rocher d'*Almodovar,* que nous avons signalé en pénétrant dans la plaine de Cordoue (p. 315). Elle contourne la base du rocher, et passe entre le fleuve et le bourg, dont les maisons blanches s'échelonnent à mi-côte.

465 kil. *Almodovar del Rio*, bourg de 2,500 hab. Le rocher qui le domine mesure près de 100 mèt. de hauteur. Le château, bâti par les Arabes, réédifié et fortifié par le roi don Pedro, présente encore quelques parties bien conservées. La tour principale, haute de 40 mèt., a perdu ses créneaux; mais les salles intérieures sont en assez bon état. Quatre autres tours tronquées subsistent pour donner une idée de l'importance de l'œuvre entière. Des murs en ruine de ce vieux monument, la vue s'étend à une distance immense sur la campagne et sur la Sierra Morena.

La vallée que forme le Guadalquivir après Almodovar est encaissée, sans aspects agréables ; elle est formée par une série de mamelons de schiste plantés d'oliviers, de lentisques et de chênes clairsemés. Le fleuve est généralement bordé d'arbres, d'une variété qu'on nomme *taraje*, formant de petits fourrés de 2 mèt. de hauteur.

Le chemin de fer, décrivant une immense courbe à la sortie de la station, traverse sur un pont viaduc en fer, de 60 mèt., le torrent du *Guadiato*, puis successivement quatre autres ravins, le *Mondragon*, le *Cabrilla*, le *Cuadraijeto* et le *Cabraido*, pour arriver à

474 kil. *Posadas*, petite V. de 3,600 hab., chef-lieu d'un district judiciaire, située dans une joie plaine, que limitent au N. les collines de la petite chaîne de *Guadalbayda.* La localité par elle-même est insignifiante, mal bâtie, avec deux quartiers pauvres, entourés d'un mur blanc et nommés l'un Triana, comme le faubourg des Gitanos de Séville, l'autre la Moreria.

Le Guadalquivir décrit, sur la gauche, de capricieux méandres, s'éloigne un instant jusqu'à 4 kilomètres, arrosant le pied de collines richement cultivées ; puis il revient longer la voie, au moment où elle franchit le rio *Bembezar*, par un beau pont en maçonnerie et en fer, de 66 mèt. Un mamelon s'élève au fond de la vallée d'où descend ce torrent.

484 kil. *Hornachuelos.* Ce village (1,800 hab.) est bâti sur les pentes du mamelon, et au sommet s'élève un vieux château ruiné. Quelques habitations isolées se découvrent sur la droite de la voie, des métairies, des ermitages ; mais le paysage est généralement sombre, solitaire ; on n'y rencontre, jusqu'à présent, aucune trace d'industrie ni d'activité.

Les collines s'interrompent un instant, à droite, pour laisser passer une mauvaise route qui, partant du fleuve en ligne directe, s'élève vers *Constantina*, la ville aux eaux-de-vie, la plus importante de toute cette partie de la province. Cette route va passer la Sierra Morena au-delà de *Guadalcanal.*

495 kil. *Palma.* Cette ville est à 3 kil. sur la gauche, de l'autre côté du Guadalquivir, et dans l'angle formé par ce fleuve et par le *Genil*, qui vient s'y jeter en descendant de Grenade et d'Ecija. Palma compte 6,400 hab. Elle s'élève au milieu de belles *huertas*, de vergers et de jardins bien plantés. Palma est tout orangers ; vue des hauteurs qui dominent le Genil, ce n'est qu'un immense buisson d'une verdure éclatante, semé d'une multitude de fruits rouges, réunis par grappes, entraînant les rameaux sous leur poids, et qui ne sont pas moins renommés que les oranges de la Palma de Mayorque. Une nouvelle route, avec un pont qui la rattache au chemin de fer, conduit de la station de Palma à *Ecija*, à 22 kil. au S.-E.; elle a été construite de manière à pouvoir être transformée facilement en voie

de fer, avec prolongement probable sur *Marchena* et vers la ligne de Cordoue à Malaga. Il existe un service régulier de voitures de Séville à Ecija par Palma.

Au-delà de la station de Palma, la voie franchit le ravin du *Retortillo*, sur un pont de 20 mèt., laisse à gauche quelques habitations (*cortijos*) et établit une station à

499 kil. *Peñaflor* (2,300 hab.). On remarque l'église avec une jolie tour d'architecture romane. En quittant ce village, le chemin de fer se trouve resserré entre le Guadalquivir et les collines qui en dominent le cours. Il décrit une courbe, ayant, à g., une jolie vallée plantée d'arbres et d'oliviers, et à dr. une gorge qui s'étend jusqu'aux contreforts de la Sierra. Un torrent, le *Guadalvacar*, descend de cette gorge, pour rejoindre le Guadalquivir. La voie traverse ce torrent sur un pont de 25 mèt., en fer, soutenu par de belles culées en maçonnerie, Au fond de la gorge s'élèvent, d'une façon très-pittoresque, sur un groupe de rochers, les ruines du vieux château de *Sete Fillas*. La plaine, au-delà du fleuve, à g., est couverte de palmiers nains et s'élève en amphithéâtre; auprès de la voie elle est plantée de beaux oliviers. Des collines la limitent et vont grandissant jusqu'à la montagne, au sommet de laquelle est l'antique *Carmona*, sur la route de terre de Cordoue à Séville, à 30 kil. au S.-O. Un remblai de 12 mèt. d'élévation, traversant le ravin de *Helecho*, conduit la voie de fer jusqu'à

517 kil. **Lora del Rio**, vieille V. d'origine romaine, de 7,500 hab., située à g. de la voie. A dr. on remarque une chapelle de style roman avec un joli portail et un clocheton élégant, en briques, conservant quelques traces de faïences incrustées. Lora n'offre aujourd'hui rien de remarquable; sa population est importante et industrieuse; les plaines qui l'entourent, et qui s'étendent jusqu'aux versants méridionaux de la sierra Morena, sont couvertes de plantations d'oliviers, de mûriers et d'orangers. Un chemin de 10 kil. conduit jusqu'à la montagne de Sete Fillas, au sommet de laquelle s'élève, à côté des ruines du vieux château et des vestiges sans intérêt d'une ville ancienne, un sanctuaire dédié à la Vierge et célèbre dans tout le pays. La population des environs s'y rend en foule à certaines époques de l'année, et y célèbre des fêtes avec courses de *novillos*, danses, illuminations, etc. L'image de la Vierge, que l'on descend processionnellement à Lora, dans les circonstances calamiteuses et lorsqu'il y a un fléau quelconque à conjurer, possède, dit-on, un trésor de vêtements et de joyaux d'une valeur d'un million de réaux.

En quittant la station, au N. de la ville, la voie revient vers le Guadalquivir, qu'elle traverse sur un beau pont de 256 mèt., en huit travées ayant chacune 30 mèt. de portée. Les piles sont en fonte, remplies de béton; le tablier est formé de poutres en tôle. Cette construction, d'un bel aspect, la plus importante de la ligne, conduit la voie sur la rive gauche du Guadalquivir, qu'elle ne quittera plus jusqu'à Séville. La vallée s'élargit; à dr., au-dessus d'une colline à pic, en terre rouge, et au-delà de belles terres cultivées, on reconnaît le v. d'*Alcolea*, à 6 kil. Un autre village de 700 âmes, *Villanueva del Rio*, avec un clocher carré, s'élève à peu de distance d'Alcolea. Au-dessus, à 4 kil., et vers les derniers contreforts de la sierra Morena, sont des mines considérables de charbon de terre appartenant à plusieurs compagnies et en pleine exploitation.

A g. du chemin de fer s'abaissent les collines du massif de Carmona. La voie passe sur un remblai peu élevé, au milieu d'une grande plaine où se tenait autrefois la célèbre foire de Mairena.

533 kil. *Guadajoz*, v. ruiné par les

fièvres, au confluent du Corbones et du Guadalquivir, et sur les ruines duquel on a établi la station d'*embranchement* d'une petite ligne de 13 kil. conduisant à *Carmona*. Cette ville, 20,000 hab., est au S., sur une haute colline, d'où elle domine une immense étendue de pays (*V.* R. 37). On remarque, à g., la petite vallée du *Corbonès*, très-riante et très-riche en céréales, en oliviers et en troupeaux.

De l'autre côté du Guadalquivir, sont de belles cultures, une plaine fertile et riante arrosée par le *Huesna*.

538 kil. *Tocina*, bourg de 1,000 hab., sur la rive gauche du Guadalquivir, au fond d'une sinuosité assez profonde, à 3 kil. de la station. On aperçoit à dr., à 6 kil., de l'autre côté du fleuve, le v. de *Cantillana*, et un peu plus loin, après la station de *Tocina*, on rencontre l'*embranchement* de la ligne de *Séville à Merida* (*V.* R. 36). A g. on signale le sommet de la montagne de Carmona, à 13 kil., et son vieil alcazar.

552 kil. *Brenès*, bourg de 1,350 hab., sur une petite colline, à 1 kil. de la voie et à égale distance du Guadalquivir; on n'aperçoit que ses toits et le clocher carré de son église.

561 kil. *La Rinconada*, v. de 550 hab., entouré de pâturages et de plantations d'oliviers. A 6 kil. de la Rinconada, se trouve **l'Empalme** ou *embranchement* qui relie directement la voie de Cordoue à la gare de Cadix, à l'E. de Séville. Cet embranchement, que suivent les trains à destination directe de la ligne de Cadix, fait le tour de la ville, sur un développement de 6 kil., pour atteindre cette gare.

Le Guadalquivir coule à une distance de 500 à 1,000 mèt. sur la droite : la voie est au milieu d'une belle plaine, plate, bien cultivée, coupée çà et là d'oliviers et de bois de pins à cimes rondes, en parasol, à tiges hautes et dégarnies. A peu de distance, on découvre, droit en face, la fameuse Giralda de Séville. La voie est presque toujours au niveau du sol ; des deux côtés sont de larges berges de terre excellente, de 20 mèt. de largeur sur toute l'étendue de la voie, et séparées des riverains par des fossés au-dessus desquels grandissent, en haie serrée, les aloès et les nopals. Ces vigoureuses plantations sont d'un effet des plus pittoresques.

Pendant que la Giralda grandit à l'horizon, la voie, courant toujours en ligne directe, laisse dans la plaine, à dr. au-delà du Guadalquivir, au pied de jolies collines couvertes d'oliviers, la place où fut *Italica*, la célèbre patrie de Trajan, d'Adrien et de Théodose. On a retrouvé à Italica, au milieu des vestiges épars de la cité romaine, des bains et un cirque de forme ovale, de 90 mèt. de grand axe, avec ses gradins et ses fosses pour les bêtes. C'est une excursion de 2 h. que l'on doit faire depuis Séville.

On aperçoit plus loin *Santi-Ponce*, où s'élève un couvent de repenties ; le monastère de *San Geronimo*, et enfin, se rapprochant avec le fleuve, la *Cartuja* de Triana, ancienne chartreuse, où est depuis longtemps établie une fabrique de faïences renommées dans tout le pays.

A gauche, on aborde Séville par le quartier de la *Macarena ;* on remarque le grand hôpital de *la Sangre ;* la vieille tour carrée du roi don Pedro, et une jolie promenade récemment plantée sur l'emplacement des anciens remparts.

La gare est dans l'axe du centre de la ville et des rues les plus importantes, entre la ville et le Guadalquivir, auprès de la *porte de Triana*. Elle occupe une partie de la place d'Armes, et s'élève en regard de la célèbre tour de l'Or et des *Delicias*, la promenade favorite de la ville. Une voie longe le port et dessert les quais nouvellement construits.

573 kil. **Séville** compte 118,000 hab.; elle est située au centre d'une immense plaine, sur la rive droite du Guadalquivir, qui la sépare du vaste faubourg de Triana. Son altitude au-dessus du niveau de la mer est de 110 mèt. Ce que nous avons dit du climat de la province se rapporte aussi à celui de Séville; l'atmosphère y est saine, purifiée par les nombreuses plantations d'arbres qui s'élèvent dans la ville, et embaumée par les parfums qu'exhalent les fleurs et les orangers des jardins que possèdent à peu près toutes les maisons.

Séville a longtemps gardé ses anciennes murailles, qui étaient en grande partie parfaitement conservées; mais il est devenu nécessaire de donner à la ville une extension que son importance croissante réclamait impérieusement; ces curieux souvenirs des temps anciens ont aujourd'hui complètement disparu, et, avec les murailles, les quinze portes qui avaient, quelques-unes du moins, une certaine valeur archéologique et artistique. Ainsi ont été rasées — et nous les mentionnons pour qu'il en reste quelque trace : — La porte de *Cordoba,* qui avait vu le martyre du glorieux roi saint Herménégilde; — la *puerta del Sol*, la première que frappait le soleil lorsqu'il se levait sur la ville; la porte de *Carmona*, devant laquelle arrivèrent, un jour de 1540, des gens de guerre qui s'en allaient au secours de Gibraltar. Don Rodrigo de Saavedra portait devant eux le pennon vénéré de la ville; la porte était basse et le pennon ne pouvait sortir sans s'incliner; alors on le fit passer par dessus la muraille; — la porte de *Jerez,* au-dessus de laquelle Séville avait gravé en cinq lignes son antique histoire :

Hercules me edificó;
Julio Cesar me cercó
De muros y torres altas;
Y el rey santo me ganó
Con Garci Perez de Vargas.

— la *puerta Real*, au-dessus de laquelle on lisait :

Fernandi nomen splendit ut astra poli.

— la porte de la *Macarena*, qui avait reçu son nom, disait-on, de celui d'une fille d'Hercule, à laquelle « elle avait été dédiée par Jules César. »

Il reste du moins encore la porte de *Triana*, vers le faubourg du même nom, auquel conduit le pont du Guadalquivir. Ce faubourg, presque une ville, est habité par une nombreuse population ouvrière attachée aux fabriques de faïence, et par toute une race de gitanos. La porte de Triana est un beau monument d'ordre dorique à colonnes accouplées, un château plutôt qu'une porte, avec un vaste balcon sur les deux faces, une salle intérieure et un attique orné de pyramides. C'est l'entrée principale de la ville, celle à laquelle on reçoit les rois, lorsqu'ils visitent l'Andalousie.

Séville a du moins conservé encore, et Dieu veuille qu'elle le conserve longtemps, son caractère ancien, ses rues étroites et tortueuses, et de belles maisons présentant encore tout le type arabe. Les maisons modernes, à deux ou trois étages, sont d'un bel aspect, bien tenues, peintes en bleu clair, en jaune pâle, en rose pâle, en gris perle, quelquefois même en plusieurs de ces couleurs réunies. La plupart ont des *miradores*, balcons vitrés en saillie sur la rue, ornés de fleurs, de draperies, et presque toujours d'une grande élégance.

Mais le caractère le plus intéressant de la physionomie des rues de Séville, ce sont les *patios* ou cours intérieures. Ils sont généralement séparés de la rue par des vestibules dallés en marbre blanc et noir, et fermés, sur ces vestibules, par des grilles en fer où s'exerce toute l'imagination d'artisans habiles. Tout autour du patio règne une galerie formée par des colonnes grêles, d'où s'élance l'arc à plein cintre ou l'arc

mauresque, et soutenant à l'étage supérieur une galerie vitrée qui forme le corridor de l'habitation. Le patio est dallé, garni de fleurs, dans des vases de Triana. C'est l'habitation d'été des Sévillans; on y descend les meubles préférés, on le décore avec recherche et avec élégance; un velum tendu au-dessus de la galerie supérieure l'abrite des rayons du soleil et surtout des vives réverbérations d'un ciel éclatant. La fraîcheur y est entretenue par des fontaines d'eau vive, par des courants d'air habilement établis, mais qui ne sont pas pour peu de chose dans la fréquence des affections de la poitrine auxquelles sont sujets les habitants de Séville. Des lampes ou des lanternes élégantes y sont allumées le soir.

Une des particularités de la physionomie de Séville, c'est sa devise qui apparaît sur tous les monuments, dans les bas-reliefs de la pierre, dans les dessins des grilles de fer, sur les marteaux des portes, et qui semble une énigme offerte à la sagacité des étrangers. Lorsque le bon roi Alfonse le Sage était en guerre avec son fils don Sancho, qu'il maudit en mourant, toutes ses villes lui échappèrent une à une; Séville seule lui resta fidèle. Il lui donna pour titres : *Muy noble, muy leal, muy heroica y invincible,* et y ajouta pour devise ce monogramme :

NO 8 DO

Ce signe est l'image d'un écheveau, que les Espagnols nomment *madeja*, et la devise se traduit par ces mots : *no madejado*, élision de *no me ha dejado* « Elle ne m'a point abandonné. »

On prétend qu'il y a à Séville *cent onze* places; le nombre des rues s'élève à 477, il en résulte que chaque carrefour à peu près est compté comme place; mais à bien prendre, il en est une dizaine au plus dont il est juste de faire mention.

La *place Neuve,* ou *plaza de la Infanta Isabel*, ouverte sur les terrains d'un ancien couvent de Franciscains, n'est pas digne de Séville et de sa physionomie pittoresque. Les rues étroites, les carrefours irréguliers sont une des conditions de l'art de bâtir dans les cités méridionales; c'est un moyen de ménager la fraîcheur, de retenir l'ombre à toute heure du jour. Or, ce grand espace carré, inondé de soleil, planté d'orangers qui se refusent à grandir, garni de bancs de marbre à dossier de fer alignés comme des bataillons qui manœuvrent, orné de deux grands candélabres à gaz, semble un non-sens au milieu de Séville. De grandes maisons symétriques, à quatre étages, forment trois des côtés, et ne présentent ni ces jolis patios qui reposent les regards, ni même ces galeries à arcades qui ne font défaut à aucune ville d'Espagne, et sous lesquelles on trouverait au moins un refuge contre la lumière et la chaleur. Le quatrième côté de la place est occupé par la façade nouvelle du palais de l'Ayuntamiento, dont l'autre façade, sur la place San Francisco, est si renommée comme chef-d'œuvre de l'architecture de la Renaissance. La calle de Genova, qui débouche à l'angle S.-O. de la place, conduit à la cathédrale.

La *plaza San Francisco*, ou *de la Constitucion* se trouve à l'extrémité de la *calle de las Sierpes*, la plus animée, la plus curieuse des rues de Séville. Sur cette place, dont la forme est celle d'un quadrilatère irrégulier, s'élèvent l'ancienne façade du couvent des Franciscains, le magnifique édifice de la *Casa de Ciudad*, et l'*Audiencia*. Au milieu de la place est une fontaine de marbre blanc, que l'on considère comme la plus belle de la ville.

La *plaza del Duque*, plantée d'arbres et formant un trapèze, a reçu son nom de l'hôtel du duc de Medina

Sidonia, si vaste et si beau autrefois, que Philippe II, faisant dans Séville une entrée triomphale, demanda si c'était la demeure du seigneur de la ville. On y remarque aujourd'hui l'hôtel du maréchal Serrano, tout orné d'arabesques, avec un vaste patio planté de palmiers et d'arbres exotiques.

La *plaza de la Magdalena*, plantée d'acacias, entourée de bancs de pierre et des boutiques peintes des marchands de boisson (*bebidas*), — orgeat, limonade, orangeade et eau claire, — n'est pas plus régulière que la précédente ; une fontaine la décore ; deux des principaux hôtels, la fonda de Paris et la fonda de Madrid, en occupent les angles opposés.

La *plaza del Triunfo,* dont le centre est occupé par une promenade plantée d'orangers et entourée de bancs, occupe un espace également irrégulier, limité par les trois monuments les plus remarquables de la ville, la cathédrale, l'Alcazar et la Lonja (la Bourse) ; cette place est solitaire, et attristée par les grands murs de l'Alcazar et l'énorme masse de l'église.

La *plaza de la Encarnacion* est occupée par le marché public, et par quatre grands bâtiments qui forment les halles.

L'eau est abondamment fournie à Séville par un bel aqueduc nommé *los caños de Carmona*, et dont l'origine est à Alcala de Guadaira. Un ruisseau considérable, recueilli au centre des collines qui avoisinent cette petite ville, est amené par des conduits souterrains longs de 10 kil. jusqu'à la Cruz del Campo, à une petite distance de Séville ; là commence une série de quatre cent dix arcs, supportant la conduite jusqu'à un château d'eau auprès de l'emplacement de la porte de Carmona. Cette prise d'eau alimente les fontaines de la ville et de nombreuses concessions particulières.

Séville compte, ou a compté, une cathédrale, une église collégiale, vingt-six paroisses, soixante-onze couvents de moines, de religieuses et de béates. — La statistique de l'instruction publique oppose à ce chiffre important une université, un collège et une école gratuite.

La **Cathédrale**. « C'est ainsi, a dit M. Cean Bermudez, que se présente à la mer un vaisseau de haut bord, tout pavoisé, dont le grand mât domine les mâts de misaine, d'artimon et de beaupré, avec cet ensemble harmonieux de voiles, de focs, de bonnettes, de pavillons et de flammes. De même, vue à une certaine distance, apparaît la cathédrale de Séville, dont la tour et le beau transsept s'élèvent au-dessus des nefs et des chapelles, des tourelles, des clochetons et des chapiteaux. »

La *Giralda*, cette haute et magnifique tour à laquelle un vieux manuscrit adresse ces vers :

« Tu, maravilla octava, maravillas
A las pasadas siete maravillas. »

dépendait de l'ancienne mosquée, dont il subsiste encore de magnifiques vestiges sur les flancs de la cathédrale. Elle fut érigée vers l'an 1000 par l'Arabe Huever, qui en fit d'abord un observatoire, et ne lui avait pas donné plus de 250 pieds de hauteur ; elle est toute en brique, et construite avec une telle régularité que, aujourd'hui encore, les arêtes en sont aussi vives qu'au premier jour. Elle est plus étroite à mesure qu'elle s'élève, mais d'une façon si insensible, que l'œil ne s'aperçoit pas de cet artifice, qui la rend plus élancée et la fait paraître plus haute qu'elle n'est réellement. Ses murs, à la base, ont 2 mèt. 1/2 à 3 mèt. d'épaisseur ; ils sont régulièrement percés d'élégantes fenêtres, ou *agimeces*, à double arc trilobé soutenu au milieu par une frêle colonnette de marbre ; une rampe à pentes douces, pavée en briques et formant 28 paliers, s'élève

en spirale, sur une largeur qui donnerait passage à deux cavaliers marchant de front, et conduit jusqu'à la plate-forme où s'arrêtait l'œuvre de Huever. Au-dessus de cette plate-forme, la tour fut exhaussée de 100 pieds, en 1568, et se termine par un élégant beffroi à trois corps, autour duquel on lit cette inscription en lettres colossales : *Nomen Domini fortissima turris.* Dans ce beffroi on remarque la cloche de l'horloge, puis l'horloge, qu'on a longtemps considérée comme une merveille, et dont le mécanisme, d'une simplicité toute primitive, n'a d'autre mérite que sa régularité. Ce beau monument, du haut duquel la vue s'étend sur un admirable panorama, est couronné par une statue colossale, en bronze, de la Foi, tenant à la main le labarum. Cette statue, qui pèse 2,800 livres, est installée de manière à tourner sur elle-même au moindre vent; on la nomme *el Giraldillo* (du verbe espagnol *girar,* tourner), et elle a donné ce nom à tout le monument.

De la Giralda, on domine toute la cathédrale, et l'on peut se rendre compte de l'étendue de cet immense monument. Au pied même de la tour, se trouve la belle cour mauresque de l'ancienne mosquée, le *Patio de los Naranjos* — la cour des Orangers — au milieu de laquelle s'élève la fontaine où les Arabes pratiquaient leurs ablutions avant d'entrer dans la mosquée. Les constructions qui entourent le patio sont les plus anciennes, et portent le caractère intéressant de la vieille architecture arabe. L'église le limite, au S., par quelques constructions interrompues, par un portail inachevé au sommet duquel s'élève une grue de fer, « symbole indiquant, dit Théophile Gautier, que l'édifice n'est pas terminé et sera repris plus tard. » A l'O. s'étend la chapelle du *Sagrario*, la *paroisse*, annexe de la cathédrale, et, au S., une vieille muraille couronnée de créneaux triangulaires, semblables à ceux de la mosquée de Cordoue, et au milieu de laquelle ouvre, sur les degrés qui entourent toute la cathédrale, la porte *del Perdon*, l'un des plus beaux restes de l'architecture des Arabes.

Le chapitre de Séville ayant résolu, en 1401, d'ériger une cathédrale sur l'emplacement de l'ancien temple mauresque, voulut « qu'aucune autre ne pût en être l'égale. » On appela les plus habiles architectes, les sculpteurs et les ornemanistes les plus renommés, et l'œuvre fut complète le 4 novembre 1519, après plus d'un siècle. Le plan est quadrilatéral, d'une longueur de 198 mètres de l'E. à l'O.; d'une largeur de 79 mèt. du N. au S. L'église a 9 portes ; la principale est à l'E., au pied de la grande nef, et auprès d'elle, à dr., la porte de *San Miguel;* la porte du S. est nommée la porte *del Reloj*, on l'appelle aussi porte de *San Cristobal,* parce que auprès d'elle est peinte à fresque sur le mur, comme dans presque toutes les églises espagnoles, l'image colossale de saint Christophe. Celle-ci, qui a 9 mèt. de haut, est l'œuvre de Perez de Alesio, en 1584. A l'E. se trouve la porte de la *Campanilla*, surmontée d'une tourelle; et du même côté, la *Puerta de la Torre*, placée à côté de la base de la Giralda. Au N. se trouve la porte *del Lagarto* (du Crocodile), sous laquelle est suspendu un énorme reptile qui, dit-on, fut envoyé à Alfonse le Sage par le sultan d'Égypte ; à g. la *Puerta de los Naranjos*, ouvrant sur le Patio, et plus bas, celle qui communique avec le *Sagrario.* On remarque, au-dessus de la plupart de ces portes, des statues en terre cuite d'un grand mérite en ce genre, œuvres de Lope Marin, qui s'efforça d'imiter, pour la forme et le style des draperies, le genre créé par Albert Dürer.

L'intérieur est partagé en cinq nefs, l'aspect en est saisissant et

majestueux. « « Notre-Dame de Paris, dit Théophile Gautier, se promènerait la tête haute dans la nef du milieu, qui est d'une élévation épouvantable. » Les piliers, formés de faisceaux de colonnettes, sont d'une énorme grosseur ; quand l'homme les mesure et les compare à son infimité, ils lui semblent destinés à supporter le ciel ; c'est immense et grandiose, comme les palais des eaux-fortes de Martins ; puis, quand le spectateur les considère à distance, ils lui paraissent, tant ils sont élevés (39 mèt.), trop frêles pour pouvoir supporter le poids des voûtes. Aucune église d'Espagne n'a ces imposantes proportions. C'est un temple construit pour des géants ; mais ce ne sont pas les lourdes masses des œuvres romaines formées de blocs cyclopéens, c'est une admirable harmonie qui inspire le recueillement le plus profond. Tout y est grand ; le cierge pascal, haut comme un mât de vaisseau, pèse 2,050 livres, le chandelier de bronze qui le supporte est une espèce de colonne de la place Vendôme, il a été copié sur le chandelier du temple de Jérusalem. Le sol est pavé de grandes dalles de marbre blanc et noir, et ce travail seul, le plus récemment achevé, a coûté près de deux millions et demi de réaux.

« Essayer de décrire l'une après l'autre les richesses de cette cathédrale, a dit Théophile Gautier, ce serait une immense folie ; on est écrasé de magnificences, rebuté et soûl de chefs-d'œuvre ; le désir et l'impossibilité de tout voir causent des espèces de vertiges fébriles... » De nombreux écrivains ont tenté d'en faire une étude fidèle ; Zuñiga, Espinosa, Ponz, Cean Bermudez, et tous ont avoué qu'ils n'avaient pu qu'énumérer une minime partie des merveilleuses richesses que renferme cette colossale enceinte. Les œuvres magnifiques des peintres de l'école sévillane, Campaña, Murillo, Cano, Vargas, Valdès, les Herreras ; les sculptures de Montañes, de Roldan, de Delgado, exigeraient des volumes, et nous n'avons pas même ici la place d'en faire une sèche récapitulation.

La *Capilla mayor* est digne de la majesté de la basilique ; son retable, de style gothique, construit tout entier en bois de mélèze, est le plus grand que l'on connaisse, et aussi l'œuvre la plus délicate et la plus finement achevée. Le tabernacle est en argent doré. Trois grilles ferment la chapelle sur le devant et sur les côtés ; elles sont en fer doré, et travaillées avec cette légèreté et cette richesse d'ornements qui distinguent dans toute l'Espagne les ouvriers en fer. Derrière l'autel se trouve la sacristie particulière de cette chapelle ; on y remarque trois tableaux d'Alejo Fernandez, peints dans le style de l'école allemande, et représentant la Conception, la Nativité et la Purification de N.-D.

Le *Coro* occupe, au milieu de la nef centrale, l'espace de deux voûtes, la quatrième et la cinquième depuis le transsept ; la grille qui le ferme est dorée comme celles de la capilla mayor, et appartient, comme elles, au genre *plateresque*. La *silleria* comprend cent vingt-sept stalles, de style gothique ; un magnifique lutrin, exécuté en 1570, par Bartolomé Morel, porte des livres de chant richement enluminés, et ornés de miniatures du XVIe et du XVIIe s. Les orgues, avec leurs énormes tuyaux horizontaux, « semblables à des canons de siège, » attirent les regards par l'exagération et la lourdeur de leurs ornements, qui appartiennent, comme ceux de presque toutes les orgues des églises espagnoles, à cette école ridicule de l'architecte Churriguerra. Le buffet de g., du côté de l'épître, a 3,500 tuyaux et 100 touches. L'arrière-chœur est orné d'un riche fronton dorique et de marbres précieux. A quelques pas en avant et en se rapprochant de l'entrée princi-

pale, on remarque sur le sol une pierre tombale portant ces mots :

« A Castilló y a Leon
Nuevo Mundo dió Colon. »

Sous cette pierre a été inhumé le corps de Fernando Colomb, fils de Christophe, mort riche en léguant une partie de ses biens, et principalement sa bibliothèque, à la cathédrale. Pendant la semaine sainte on dresse sur cet emplacement un grand édifice de bois et de carton, le *monumento*, à quatre étages, d'une hauteur de 32 mèt., dans lequel on dépose le saint-sacrement, et qui produit, quand il est éclairé, dans la nuit du jeudi au vendredi saint, un effet vraiment merveilleux, qui n'a rien de semblable ni en Espagne ni même en Italie.

On compte, autour de l'église, 93 fenêtres, dont quelques-unes ont des vitraux d'une remarquable exécution, et 37 chapelles qui recèlent toutes de merveilleuses richesses artistiques. C'est dans celle du *baptistère* qu'on va admirer la merveilleuse toile de Murillo, le *Saint Antoine de Padoue*. « Jamais, a dit Théophile Gautier, la magie de la peinture n'a été poussée plus loin. Le saint, en extase, est à genoux au milieu de sa cellule, dont tous les pauvres détails sont rendus avec cette réalité vigoureuse qui caractérise l'école espagnole. A travers la porte entr'ouverte, l'on aperçoit un de ces longs cloitres blancs en arcades, si favorables à la rêverie. Le haut du tableau, noyé d'une lumière blonde, transparente, vaporeuse, est occupé par des groupes d'anges d'une beauté vraiment idéale. Attiré par la force de la prière, l'enfant Jésus descend de nuée en nuée et va se placer entre les bras du saint personnage, dont la tête est baignée d'effluves rayonnants et se renverse dans un spasme de volupté céleste. Je mets ce tableau divin au-dessus de la *Sainte Élisabeth de Hongrie pansant un teigneux*, que l'on voit à l'académie de Madrid, au-dessus de *Moïse*, au-dessus de toutes les vierges et des enfants du maître, si beaux, si purs qu'ils soient. Qui n'a pas vu le *Saint Antoine de Padoue*, ne connaît pas le dernier mot du peintre de Séville. »

La chapelle de *San Pedro*, dont le retable, dans le style gréco-romain, est l'un des meilleurs de la cathédrale, contient neuf toiles excellentes de Francisco Zurbaran; la grille qui la ferme est très-remarquable; on signale le verrou, qui est l'œuvre d'un moine. Sur l'autel principal de la chapelle de *Santiago*, est placé un tableau de Juan de las Roelas, représentant saint Jacques combattant les Maures à la bataille de Clavijo. Dans celle de *San Francisco* se trouve une grande image du saint, l'une des meilleures œuvres d'Herrera le jeune, et un *Saint Idefonse* de Valdès Leal. Dans la chapelle de *Ntra Sra de Belen*, est une peinture d'Alonso Cano, représentant la Vierge, avec l'Enfant-Dieu dans ses bras : c'est une des œuvres les plus gracieuses et les plus achevées de cet artiste célèbre.

La *capilla Real* est un beau vaisseau de 22 mèt. de long sur 16 de large, dans lequel donne entrée un arc de 23 mèt. de hauteur, orné de 12 statues des rois de l'Écriture, et fermé par une belle grille que couronne l'image de Ferdinand à cheval, recevant les clefs de Séville. La chapelle renferme les tombeaux du roi Alfonse X, de la reine doña Béatrix, femme de saint Ferdinand, et celui de la célèbre Maria Padilla, favorite de don Pedro le Cruel. Les statues de ces tombeaux sont d'un grand mérite. Devant l'autel, et au-delà d'une balustrade de bronze, est placé, dans une riche châsse, le corps du roi saint Ferdinand. Cette châsse est tout un monument de bronze, d'argent, d'or et de cristal, construit dans le style plateresque et couvert d'ornements ou de sujets qui se rapportent à l'histoire du saint monarque; elle est posée sur un socle de marbre où sont

sculptées des inscriptions relatives à la vie, à la mort et à la canonisation de saint Ferdinand. Lui-même, vêtu de son harnais de guerre, avec le gorgerin, les brassards, la cuirasse, les épaulières, les jambières et les éperons damasquinés d'or, repose, visible à tous, dans un état de conservation parfaite, et semble endormi. On soulève les rideaux qui le cachent, et on le laisse voir aux fidèles dans trois circonstances de l'année : le 30 mai, le 22 août et le 22 novembre. Les troupes de la garnison assistent en grande pompe à une messe solennelle et défilent devant la châsse du saint roi.

Un escalier, placé auprès de ce vénérable monument, conduit à un caveau où existait autrefois la sépulture de saint Ferdinand. Sur un autel placé dans cette chapelle, on voit une petite image de Notre-Dame que le roi portait à l'arçon de sa selle. On conserve dans la Capilla real la bannière de l'armée et l'épée que portait le saint roi le jour de son entrée à Séville. On promène l'épée processionnellement une fois l'an, dans Séville, le jour de la fête de saint Clément, et elle n'est jamais confiée dans cette cérémonie qu'à un grand personnage.

Nous signalerons encore rapidement : dans la chapelle de la *Concepcion*, un bas-relief représentant la Vierge, entouré de peintures d'Alonso Vazquès; — dans celle de *la Magdalena*, un retable de Gonzalo Biaz; — dans la chapelle *del Pilar*, l'un des autels de Juan Milan; — dans la chapelle de *los Evangelistas*, 9 tableaux sur bois de Hernando de Sturnio (1535); — dans celle de la *Asuncion*, une Assomption de Carlo Maratta; — chapelle *de Escala*, un autel en marbre apporté d'Italie au XVIe s.; un grand tableau attribué à Giordano; une scène de l'école flamande; — chapelle de *los Jacomes*, la *Vírgen de las Angustias* de Roelas; — chapelle de *la Visitacion*, un retable peint par Pedro Villegas Marmolejo, et sur l'autel, dans une châsse de cristal, un San Geronimo du sculpteur Geronimo Hernandès; — chapelle *del Angel de la Guarda*, un ange gardien de Murillo; — chapelle *del Nacimiento*, huit tableaux sur bois de Luis Vargas; — chapelle de *San Laureano*, plusieurs tableaux de Mateo Arteaga; — chapelle *Santa Anna*, un vieux retable du XVe s.; — chapelle de *San José*, des statues de José Estève et d'Alonso Giraldo (l'autel est en jaspe et en marbre), les *Fiançailles de saint Joseph*, par Juan Valdès, une *Nativité* de Francisco Antolinez Saravia, un *Massacre des Innocents*, de l'école italienne; — chapelle de *San Hermenegildo*, une statue du saint par Martinez Montañez; un beau tombeau de style gothique élevé au cardinal don Juan Cervantès, œuvre de Lorenzo Mercadante de Bretaña; — chapelle de *Nuestra Señora de la Antigua*, un tombeau en marbre du cardinal don Diego Hurtado de Mendoza, par Miguel Florentin, style plateresque du commencement du XIVe s.; un autre tombeau de l'archevêque don Luis Salcedo; un tableau très-ancien représentant la Vierge; les autres tableaux et les fresques de la voûte sont de Domingo Martinez; un *Saint Jean-Baptiste* de Zurbaran, un *évêque Lazare* de Valdès; un *Paradis* du Tintoret, etc., — chapelle *de la Gamba*, un tableau sur bois de Luis de Vargas, représentant la *généalogie de Jésus-Christ*, — chapelle de *San Andrés*, une *Adoration des Rois* de Alejo Fernandèz; — chapelle de *Santa Barbara*, dix petits tableaux sur bois d'Anton Ruiz.

La *Sacristia mayor* appartient au style plateresque et dans certaines parties à l'ordre composite. On y remarque deux admirables toiles de Murillo, *San Isidro* et *San Leandro*, et sur l'autel du chevet une *Descente de croix*, peinte par Campaña, en 1548. Parmi les richesses que renferme la capilla mayor, nous devons citer la *custodia* (châsse) en argent construite

par Jean de Arfé, en 1587, avec une remarquable richesse d'ornements, d'attributs et de ciselures; elle a 3 mèt. 25 cent. de haut et la forme d'un temple circulaire à quatre étages, dont le premier renferme une statue de la Conception, par Juan de Segura; le second, l'ostensoir avec la sainte hostie; le troisième, l'agneau sans tache et le livre aux sept sceaux, et au-dessus du quatrième s'élève une statuette de la Foi. Il faut 24 hommes pour la porter dans les processions. Dans l'angle de la sacristie opposé à celui où est renfermé ce précieux joyau, on conserve le *Tenebrario*, la pièce la plus remarquable peut-être de ce genre qui existe en Espagne. C'est un chandelier triangulaire qui porte 15 cierges pour les cérémonies de la semaine sainte: sa hauteur est de 6 mèt. 60 cent.; il est en bronze richement orné, et se termine par un plateau triangulaire où sont placées quinze figurines représentant le Sauveur, ses apôtres et ses disciples. Dans un cabinet qui ouvre auprès de l'autel de la sacristie, se trouve une grande armoire, fermée de portes garnies de serrures et bardées de fer, dans laquelle on conserve une partie des richesses d'or et d'argent de la cathédrale; après celles que nous venons de citer, ces richesses n'ont pas seulement le mérite de la valeur considérable du métal qui y a été employé, elles sont remarquables par l'élégance et le goût artistique. C'est d'abord l'ostensoir, qui se place au premier étage de la custodia; un autre ostensoir fabriqué à Rome; une croix enrichie de pierres précieuses; un encensoir d'or avec sa navette; des amphores qui servent à la consécration des saintes huiles; enfin une foule d'ustensiles et d'ornements de grand prix. Le reliquaire (*relicario*) est placé sur l'autel; on y remarque un morceau de la vraie croix trouvé dans le tombeau de l'empereur Constantin, une sainte épine de la couronne du Sauveur; des fragments de vêtements de la Vierge; des reliques de saint Germain, de saint François le confesseur, un bras de l'apôtre saint Barthélemi; des ossements de saint Sébastien, de saint Blas, de la Madeleine, de sainte Marie Egyptienne; une dent de saint Christophe, de dimensions qui ne démentent pas ce que dit la tradition de la stature du saint, etc. On appelle d'ordinaire l'attention des visiteurs sur les clefs qu'on offrit au roi saint Ferdinand lorsqu'il entra à Séville. L'une d'elles, en argent et autres métaux, fut, dit-on, présentée au roi conquérant par le roi maure, une autre est en fer et fut apportée par les Juifs de l'Alhamia de Séville. Sur les gardes de ces clefs sont gravées des inscriptions en lettres arabes, que les savants ont traduites par ces mots : *Dieu ouvrira et le roi entrera;* mais on prétend que cette version est de pure invention, et que M. Gayangos, professeur d'arabe à l'université de Madrid, a lu sur l'une des clefs : *Dieu permette que dure éternellement sur cette ville l'empire de l'Islam!* Cette seconde version paraît la plus logique.

La *Sala capitular* est une belle salle elliptique de 14 mèt., dans son plus grand diamètre sur 9, et de 11 mèt. de hauteur. Elle est entourée de bancs de pierre revêtus de coussins de cuir de Russie, et tendue en damas cramoisi bordé d'un galon d'or. La table et ses ornements, le crucifix qui y est placé, l'écritoire et les vases d'argent sont dignes de la magnificence du chapitre ecclésiastique de Séville. La salle est éclairée par une lanterne elliptique ouverte au milieu de la voûte, elle est ornée de deux seules peintures, un *Saint Ferdinand* sur cuivre de Francisco Pacheco, et un portrait du cardinal infant don Luis de Bourbon. Dans la sacristie *de los calices et de la Antigua*, on remarque un Christ célèbre du fameux sculpteur Martinez Montañez, et plusieurs bons tableaux des diverses écoles, parmi lesquels des Zurbaran, les saintes *Justa y Rufina* de Goya, la *Beata Do-*

rotea de Murillo et un *Ecce Homo* de Moralès. On retrouve encore un *San Fernando* de Murillo, un *Sacrifice d'Abraham*, les saintes *Justa y Rufina* de Pablo de Cespedès dans la *Contaduria mayor*.

Nous ne devons pas négliger de dire que *Justa* et *Rufina* sont les saintes patronnes de Séville. Elles étaient filles d'un potier de terre de Triana, et démontrèrent à plusieurs reprises, par d'éclatants prodiges, que Dieu les avait placées sous sa protection. Lors d'un furieux ouragan qui bouleversa Séville, en 1604, on vit les deux sœurs soutenant la Giralda, ou du moins l'image de la Foi, que l'ouragan respecta sans l'ébranler. La Giralda, depuis ce temps, est placée sous leur patronage, et dans toutes les peintures que les artistes leur ont consacrées, elles sont représentées soutenant cette statue devenue le palladium de la ville. On assure que lors du bombardement de Séville par Espartero, en 1843, on vit la Giralda entourée d'anges conduits par les deux saintes protectrices, qui en détournaient les bombes et les obus.

Le *Sagrario* se rattache du côté du S. à la cathédrale, et forme, à l'E., l'un des côtés du patio de los Naranjos. Cette chapelle est administrée par un clergé particulier. L'autel principal, provenant d'un ancien couvent de Franciscains, a une certaine valeur artistique. Au-dessous de la chapelle s'étend un caveau servant de sépulture aux archevêques de Séville.

Après ces renseignements, bien incomplets encore, sur la magnifique cathédrale de Séville, nous saurions à peine mentionner les nombreux édifices religieux de la ville, ses paroisses, ses chapelles et ses couvents et cependant tous possèdent soit par l'architecture, soit par les beaux-arts, quelques éléments d'intérêt pour le touriste. Au milieu de ces richesses de tous les âges qu'on rencontre à chaque pas à Séville, nous sommes obligés de choisir parmi les plus remarquables et de passer les autres sous silence.

Nous signalerons toutefois : — dans l'*église de l'Université*, le retable du maître-autel, œuvre du XVII[e] siècle, les peintures sont de Roelas, de Francisco Pacheco et d'Alonso Cano ; les statues de saint Pierre et de saint Paul, placées sur la corniche, sont de Montañez, de même qu'une Conception placée au-dessus de l'autel, du côté de l'épître. — Le maître-autel de la paroisse de *Santa Ana*, de style plateresque, avec des tableaux sur bois de Pedro Campaña et des bas-reliefs remarquables, attribués à Pedro Delgado. Dans une chapelle au pied de l'église, on signale encore sept belles peintures de Campaña. — *San Andrès :* une Conception de Montañez et des tableaux de Valdès. — *San Bernardo :* un magnifique *Jugement dernier*, d'Herrera le vieux ; une *Cène* de Varela, dans la sacristie, et un *Christ*, de Montañez. — *La Magdalena*, chapelle du couvent de San Pablo : deux tableaux du maître-autel de Matias Arteaga, un saint Christophe à fresque sur le premier autel de droite, et des saints sur les piliers par Lucas Valdès. — *San Marcos :* la tour est arabe, et antérieure à la Giralda ; une belle toile de Domingo Martinez. — *Santa Maria la Blanca :* une *Cène* attribuée à Murillo et des tableaux de Luis de Vargas. — *Santa Marina :* la *statue* de la sainte, dans le retable, œuvre de Bernardo Gijon ; le tombeau du chroniqueur de Charles-Quint, Pedro Mejia. Le clocher est de l'époque arabe. — *San Martin :* deux tableaux de la vie du saint, par Herrera le vieux ; cinq peintures d'Alonso Cano, dans une petite chapelle. — *San Miguel*, église gothique construite au temps de don Pedro le Cruel : l'*Ange* du retable, attribué à la fille de Pedro Roldan. — *Omnium Sanctorum :* la tour est arabe jusqu'au campanille ; six tableaux de Francisco Varela, placés à l'entrée de la nef. — *San Pedro :* un beau maître-autel avec des bas-

reliefs et des statues attribuées à Pedro Delgado; un tableau de *Saint Pierre en prison* de Roelas. — *San Esteban :* le retable, du genre plateresque, avec un *Saint Pierre* et un *Saint Paul,* de Zurbaran. — *San Isidro :* au milieu du retable, l'un des meilleurs tableaux de Roelas; d'autres toiles de Juan Valdès; un panneau de Campaña dans la chapelle du baptistère; et sur l'autel *del Señor de las Tres Caidas*, une belle statue du *Cirénéen,* par Bernardo Gijon. — *San Lorenzo :* une statue du saint, un crucifix et des médaillons par Montañez; cinq tableaux de Francisco Pacheco sur l'autel de la Conception. — *Santa Lucia :* la *Conception* du maître-autel est de Montañez; un tableau, représentant sainte Lucie recevant le martyre, est de Roelas. — *El Salvador :* cette église est moderne; elle a été achevée en 1792. Les retables sont de mauvais goût; on remarque deux statues de *Sainte Juste* et *Sainte Rufine* soutenant la Giralda pendant l'ouragan, et deux autres statues de Montañez, *Saint Christophe* et *Saint Ferdinand.* — *Santiago :* le tombeau de l'éminent écrivain Argote de Molina; le manteau que Charles-Quint portait à son couronnement. — *San Vicente :* dans le retable du côté de l'épître, un magnifique médaillon de *Delgado,* représentant une descente de croix.

Après les paroisses, il est juste de signaler les chapelles des couvents, dont quelques-unes ne sont pas moins dignes d'attention. — *San Clemente :* le maître-autel, du style plateresque, a été dessiné par Montañez et exécuté par son élève Martinez. Plusieurs tableaux de la chapelle principale sont de Juan Valdès Leal. Près de l'épître, dans une niche, est placée une petite statue de *Saint Jean-Baptiste* dans le désert, œuvre très-remarquable de Nuñez Delgado. Sous le maître-autel de cette chapelle est enterrée la reine Doña Maria de Portugal, mère d'Alphonse XI, et dans le chœur ont été placées plusieurs infantes. — *Santa Inès :* la chapelle est de style gothique; Montañez y a fait les trois belles statues de *Sainte Inès,* de *Sainte Claire* et de la *Vierge* placées au maître-autel et sur les autels latéraux. Dans une châsse en cristal, du côté de l'évangile, on voit le corps parfaitement conservé de la fondatrice, doña Maria Coronel, célèbre dans les annales du règne de don Pedro le Cruel. Le roi était vivement épris de sa beauté, mais ni offres ni menaces ne purent la rendre favorable aux royales recherches. Maria Coronel était mariée; le roi suscita contre son mari de graves accusations, le fit condamner à mort et promit sa grâce au prix des faveurs de Maria. Celle-ci persistant, le mari fut exécuté, et don Pedro continua ses poursuites. La veuve se réfugia dans le couvent de Santa Clara, le roi l'y poursuivit et parvint de nuit jusqu'à sa cellule, dont il força la porte. La sainte femme, afin de prévenir une dernière violence, s'oignit le visage de l'huile chaude de sa lampe, et lorsque don Pedro fut entré, il la trouva se tordant sous d'atroces douleurs. Le roi, rappelé à lui-même, profondément ému d'un tel acte de courage, offrit à Maria Coronel de lui accorder tout ce qu'elle exigerait de lui, et elle demanda au roi de l'autoriser à fonder un couvent sur le terrain qu'avait occupé la maison de son mari, rasée par ordre du roi. Son corps est publiquement exposé tous les ans, le 2 décembre.

Cette revue rapide des richesses artistiques des édifices religieux de Séville, nous amène à parler, dès à présent, du plus intéressant de ses établissements hospitaliers, *la Caridad,* dont la chapelle possède deux magnifiques toiles de Murillo. La Caridad, qui occupe, hors des murs de la ville, un édifice enclavé dans le groupe des anciennes *atarazanas,* n'est pas seulement un hospice richement doté et parfaitement tenu, c'est aussi le centre et le siége d'une con-

frérie fondée, depuis un temps fort ancien, dans le but principal de recueillir les cadavres des suppliciés, jusque-là laissés en pâture aux animaux, et de leur donner la sépulture. Cette confrérie s'est maintenue jusqu'à notre temps; et dans les circonstances, heureusement rares, où un coupable doit tomber sous la loi humaine, des membres de la confrérie l'assistent pendant ses derniers jours, l'accompagnent au supplice, et lorsque justice est faite, recueillent eux-mêmes son cadavre et le transportent sur leurs épaules jusqu'au champ de repos. Les hommes de toutes les classes, grands seigneurs ou artisans, font partie de la Caridad, et remplissent, avec autant d'empressement les uns que les autres, les obligations de cette très-intéressante confrérie.

L'histoire intime de Séville cite, comme le principal bienfaiteur de la Caridad, un homme d'un haut nom et d'une grande fortune, que les légendes du XVIIe siècle ont choisi pour en faire le type du don Juan Tenorio. Don Miguel de Mañara était chevalier de l'ordre de Calatrava et l'un des jurats de Séville; il possédait une immense fortune qu'il dilapidait au milieu des excès de toute nature et de la vie la plus licencieuse. Rappelé à une existence plus régulière par des circonstances qu'il serait trop long de rapporter, don Miguel sollicita son admission dans la confrérie de la Caridad, en devint le *hermano mayor*, lui consacra tous ses soins, en refit le règlement, qui est un chef-d'œuvre de piété et de charité chrétienne; releva l'hospice, en construisit la chapelle, y institua un refuge pour les pèlerins et les voyageurs pauvres, et y fonda des œuvres nombreuses. On peut voir dans la salle capitulaire de la Caridad, où sont rangés les portraits de tous les *hermanos mayores,* y compris, parmi les plus récents, celui de M. le duc de Montpensier, plusieurs souvenirs précieux de Miguel de Mañara : son portrait en costume de hermano mayor, ayant devant lui la table, le pupitre et le livre qui se voient encore dans la salle capitulaire; son épée de chevalier de Calatrava et le masque moulé sur son visage lors de sa mort, en 1679. On visite, avec un grand intérêt, l'hospice qui est administré par neuf sœurs de Saint-Vincent-de-Paul, et surtout la chapelle, placée sous l'advocation de saint Georges, et dans laquelle sont deux grands tableaux de Murillo : *Moïse frappant le rocher* et la *Multiplication des pains et des poissons,* et deux médaillons admirables, *Saint Jean-Baptiste* et l'*Enfant Jésus.* Au pied de la chapelle, sous la tribune de l'orgue, on remarque aussi un célèbre tableau de Valdès Leal, qui représente un archevêque mort, dans son cercueil entr'ouvert, revêtu de toute la pompe pontificale, et déjà envahi par une légion de vers. Murillo disait de cette terrible peinture qu'il fallait se boucher le nez pour la regarder. Au centre du retable est une belle sculpture de Pedro Roldan, représentant l'ensevelissement du Christ.

Édifices civils.

Nous mentionnerons rapidement l'**Audiencia**, où réside le tribunal du territoire, et qui occupe l'un des côtés de la place de la Constitution; *la Casa de Moneda,* très-vaste édifice dont la façade, d'orde ionique, est en marbre, mais sans mérite; *les Atarazanas del Azogue*, où se dépose le vif-argent des mines d'Almaden; *la Douane,* grand bâtiment voisin de la Caridad; la *Fabrique de tabac,* située hors des murs, entre la porte San Fernando et la porte de Xérès. C'est un lourd édifice, entouré d'un fossé, ayant l'apparence d'une caserne ou d'une citadelle, formant une masse carrée de 179 mèt. sur 141, et dont on remarque surtout les voûtes et les terrasses, qui semblent

avoir été construites pour être à l'épreuve de la bombe. Dans l'intérieur sont de grands ateliers, de vastes magasins et des cours entourées de galeries formées de colonnes de marbre. Le personnel de l'établissement s'élève à 4,540 individus, parmi lesquels près de 4,000 femmes ; il s'y fabrique, année moyenne, 2,800,000 livres de tabac, une masse considérable de cigarettes, et surtout de ce merveilleux « râpé » qui ne se fait qu'à Séville et qui se distingue par sa couleur jaune d'or et son parfum, si pénétrant que l'on éternue dès le seuil des salles où il se prépare. Le budget de la fabrique s'élève à 152,000 réaux, pour les appointements du personnel employé, la main-d'œuvre non comprise.

Le **palacio Arzobispal** est situé auprès de la cathédrale ; sa façade regarde la Giralda et la porte de l'Ouest. C'est un édifice de mauvais goût, orné de tableaux d'un mérite ordinaire, parmi lesquels se signale cependant une *Décollation de saint Jean-Baptiste* et une *Résurrection de saint Lazare*.

La **casa Lonja** ou *consulado* est un bel édifice isolé, formant un carré parfait, qui occupe l'un des côtés de la place *del Triunfo*. La cathédrale est au N., l'Alcazar, au S.-E., et au S. se trouvent de grands magasins où le chapitre ecclésiastique plaçait les produits de la dîme du blé. L'architecte de la Lonja fut le célèbre Herrera. L'édifice se compose de deux corps d'ordre toscan, percés sur chaque face de onze ouvertures, et couronnés par une balustrade de pierre que soutiennent de place en place des pilastres carrés portant de grosses boules. Aux quatre angles, se dressent quatre pyramides d'un aspect un peu lourd. La porte principale est à l'occident, et conduit à un magnifique patio entouré de vingt arcades plein cintre soutenues par des colonnes d'ordre dorique ; de belles salles, occupées par le tribunal de commerce et par ses dépendances, ouvrent sur ce patio, qui est dallé en marbre blanc et noir, et au milieu duquel s'élève une fontaine également en marbre. A l'étage supérieur, se trouve une élégante galerie sur laquelle on lit la devise des rois d'Espagne, PLUS ULTRA, et que termine une immense voûte ornée de sculptures, de rosaces et de riches caissons. Cette voûte est éclairée par une lanterne soutenue par huit colonnes corinthiennes. Un magnifique escalier conduit aux parties supérieures de l'édifice, où se trouvent les célèbres archives des Indes (*el archivo de Indias*), dont nous parlerons plus loin. Un autre escalier, d'une légèreté et d'une hardiesse remarquables, conduit extérieurement, au-dessus de la voûte du patio, aux terrasses qui terminent l'édifice.

Casas Capitulares, *casas de Ciudad* ou palais de l'*Ayuntamiento*. Ce beau monument, du style plateresque, fut construit vers le milieu du XVI[e] siècle, mais on n'en connaît pas l'architecte. Il est en pierre et forme trois façades, sur la place de la Constitution, sur la Place Neuve et sur la rue de Genova. Ces façades sont ornées de colonnes corinthiennes, de riches pilastres, de médaillons d'un dessin et d'un travail exquis, d'une rare profusion de fleurs, de feuillages, d'arabesques, de figures d'enfants et de grotesques. Un grand balcon en fer règne sur la place ; la porte principale ouvre du côté de la rue de Genova. L'édifice n'est malheureusement pas achevé ; il est resté sans couronnement. Les appartements intérieurs sont richement ornés ; la *sala capitular baja*, dallée en marbre blanc et bleu, est entourée de sièges recouverts de damas cramoisi ; les murailles sont tendues de même étoffe ; la frise et la voûte présentent une foule de médaillons et de sculptures de bon goût. On y remarque quelques sujets allégoriques, des statues de saint

Léandre, de saint Isidore, de saint Ferdinand, et, dans une niche ovale, sous une cage de verre, une couronne de laurier en or émaillé donnée par la reine Isabelle II à la ville, en 1843. La *Sala capitular alta* est toute semblable, et ornée d'un *Saint Ferdinand* peint par Esteban Murillo.

La *Alhondiga* ou halle au blé est un bel édifice arabe formé d'un vaste patio entouré de magasins voûtés, où se font le dépôt et le commerce des grains. La vente quotidienne s'y élève en moyenne à 1,000 fanègues ou 540 hectolitres.

Le *Matadero* ou abattoir est placé hors de la ville, à la sortie de la porte de la *Carne*. L'édifice est considérable et son organisation digne d'attention. Il s'y abat, année commune, pour la consommation de Séville, environ 15,000 têtes de bétail.

Édifices militaires.

La **Fundicion de artilleria,** ou fonderie de canons, est l'un des plus importants établissements de ce genre en Espagne. Il date du règne de Charles III, qui l'avait installé sur des bases grandioses, et il a reçu depuis lors et jusqu'à ce jour des développements considérables. On y emploie, pour la fabrication des canons, le cuivre magnifique qui s'extrait des mines importantes de Rio Tinto, dans la province de Huelva. Les fourneaux, les ateliers de moulage, les fours à réverbère, les appareils pour le coulage, les immenses ateliers pour le forage, les tours et les étaux à graver, tout cela est outillé d'une façon remarquable, et comme dans les établissements les plus complets de France et d'Angleterre. Le corps royal d'artillerie, en Espagne, est composé d'officiers d'une grande distinction, certainement supérieurs à tous ceux des autres corps de l'armée espagnole, et ils ont fait de la fonderie de Séville un établissement modèle, digne de la sérieuse attention des étrangers.

La *Pirotecnia,* où s'opère la transformation des armes suivant les modèles modernes, et où se fabriquent les capsules, est située aux environs de la fonderie, et ne mérite pas moins d'intérêt. Les officiers qui dirigent cet établissement, dont la visite exige de grandes précautions, sont d'une prévenance et d'une complaisance excessives.

Édifices particuliers.

Séville fut longtemps la résidence des rois et le séjour des grandes familles de l'Espagne ; toutes y possèdaient des palais, non moins remarquables par leurs vastes proportions que par le goût artistique qui présida à leur construction et à leur ornementation. Quelques-uns ont survécu à toutes les circonstances douloureuses que l'Espagne a traversées. Pour l'art comme pour l'histoire, ce sont d'importants souvenirs auxquels nous devons consacrer une scrupuleuse attention. Le plus important de ces édifices, monument remarquable de l'époque arabe et du moyen âge espagnol, est l'Alcazar.

L'Alcazar occupe le côté S.-E. de la place del Triunfo. Les Arabes en avaient fait à la fois une forteresse et la demeure de leurs rois; il étendait alors jusqu'à la Tour de l'Or, au bord du fleuve, ses murailles dont les vestiges et les tourelles découronnées se perdent maintenant au milieu des maisons. Saint Ferdinand s'y installa lors de la conquête, et, de 1353 à 1364, le roi don Pedro Ier augmenta le palais, le répara et le modifia, ainsi que l'indique une inscription que la restauration moderne a rétablie sur la façade principale, dans la cour de la *Monteria:*

« Le très-haut, très-noble et très-puissant, et très-conquérant don Pedro, par la grâce de Dieu, roi de Castille et de

Léon, a fait construire ces alcazars et ces palais, et ces portails, ce qui fut fait en l'ère de mil quatre cent deux. »

D'autres travaux d'agrandissement y furent exécutés en 1526, à l'occasion du mariage de Charles-Quint. Puis vinrent Philippe II, qui orna de portraits la salle des Ambassadeurs; Philippe III, qui construisit la salle des Armures, au-dessus du vestibule de l'Apeadero; Philippe V, qui compléta ce vestibule.

La porte principale, qui ouvre sur la cour de la Monteria, ainsi nommée parce que là se trouvait l'habitation des Monteros de Espinosa, les fidèles gardiens de la royauté, présente une riche façade dans le style arabe, couverte de feuillages et de ciselures. De la cour de la Monteria, un passage couvert conduit à l'*Apeadero,* grand vestibule soutenu par deux rangées de colonnes de marbre, à droite duquel se trouve le patio de Maria Padilla, où sont les bains de la favorite, et la chapelle royale sous l'invocation de san Clemente.

Une porte latérale, qu'on rencontre sous l'entrée principale du palais, conduit au magnifique patio de *las Doncellas,* auquel Charles-Quint fit une importante restauration en en rétablissant les stucs. Ce patio est un carré de 19 mèt. sur 15, formé par 52 colonnes de marbre blanc appariées. Ces colonnes soutiennent 24 arcs pyramidaux formés chacun de 13 demi-cercles adjacents. Une galerie entoure le patio, et ses murs, couverts d'arabesques, sont lambrissés de ces carreaux de faïence vernissée dont les vives couleurs et l'inimitable éclat constituent le caractère particulier de la fabrication des Maures. Quatre ouvertures pratiquées dans la galerie, au milieu de chacun des quatre côtés, donnent entrée, l'une au salon des Ambassadeurs, l'autre au salon de Charles-Quint, une troisième à une pièce peu importante du palais; la quatrième forme un espace peu profond où se plaçait, dit-on, le trône des rois maures, lorsqu'ils recevaient le tribut des cent jeunes filles imposé aux Léonais par l'usurpateur Mauregat. De ce fait important, le patio, dit la tradition, reçut son nom de patio de las Doncellas. Le sol est dallé en marbre; au centre s'élève une fontaine qu'on entoure habituellement de vases de fleurs. A l'étage supérieur s'élève une galerie dont les arcs, par une bizarrerie inexpliquée, ne correspondent pas à ceux de la galerie inférieure, et dont les parties pleines représentent les armes de Castille avec les colonnes d'Hercule et la célèbre devise *Nec plus ultra.* Au-dessus de l'entrée qui conduit au salon de Charles-Quint, on remarque deux petites fenêtres grillées, surmontées de têtes arabes, l'une d'homme, l'autre de femme; la tradition dit encore que ces figures représentent un architecte maure et sa femme, que don Pedro fit venir de Grenade pour diriger la reconstruction de l'Alcazar. Le salon des Ambassadeurs, dont la haute coupole domine toutes les autres parties de l'édifice, présentait toutes les richesses de décoration et d'ornementation de l'art mauresque: quatre grands arcs garnis de claires-voies, un étage supérieur de 44 petits arcs perdus dans le mur, et quatre balcons en forme de tribunes. A la hauteur de ces balcons, faisant le tour de la salle, se développe la galerie des portraits de rois et de reines, placée par Philippe II, qui y admit, auprès du portrait de don Pedro, l'image de la belle Marie de Padilla. Au-dessus de cette galerie s'élance la belle coupole, la *media naranja* (demi-orange), dont toute la voûte, ornée de riches soffites dorés, est peinte de vives couleurs. Sur les dalles de marbres de la salle, au pied de l'entrée qui communique avec le patio de las Doncellas, on remarque une tache rouge indélébile. La tradition assure que c'est là que

tomba l'infant don Fadrique, tué par les gardes du roi don Pedro, son frère, qui l'accusait de conspirer contre lui. L'entrée opposée conduit à un petit patio remarquable par l'élégance de l'architecture et la richesse des détails. Il est en marbre et en stuc; on le nomme le patio de *las Muñecas* (des poupées), en raison des figurines qui le décorent. Les salles qui viennent à la suite ont relativement moins d'intérêt ; mais néanmoins les faïences aux vives couleurs, vraies ou imitées, les arabesques, les plafonds sculptés y méritent l'attention du visiteur. De jolies croisées de la forme mauresque la plus pure, séparées par de fines colonnettes de marbre, ouvrent sur les jardins et sur les horizons lointains de la campagne. L'étage supérieur est moins remarquable; il est d'ailleurs postérieur à l'époqne arabe et à la réédification de don Pedro. On remarque toutefois, dans la partie la plus ancienne, un oratoire gothique élevé par les Rois Catholiques Ferdinand et Isabelle, avec un autel en faïences, surmonté d'une peinture de la Visitation. Du même côté se trouve la chambre du roi don Pedro, à l'entrée de laquelle, entre deux portes, on voit peintes quatre têtes de mort et une figure d'homme qui les indique du doigt. La légende rapporte que don Pedro avait fait suspendre à cette place, comme terrible avertissement, les têtes de quatre juges prévaricateurs. Un petit escalier étroit et mystérieux communique, de cette partie du palais, à un appartement situé dans un corps de logis inférieur : c'était là qu'habitait Marie de Padilla.

On se rend au jardin par l'Apeadero, en passant auprès du réservoir où sont retenues les eaux destinées aux bassins et aux irrigations. Le roi don Pedro était assis, un jour, auprès de ce bassin, sérieusement préoccupé du choix du juge à qui il confierait une cause difficile. Il avait jeté dans le bassin une orange coupée en deux, et faisant venir les candidats l'un après l'autre, il leur demandait : « Qu'est-ce que cela ? » Tous répondirent, « c'est une orange». Un seul, avant de répondre, prit une baguette, amena à lui l'objet de la question, l'examina, et répondit : « Ce sont deux moitiés d'orange. » Cette preuve de netteté d'esprit détermina le choix du roi.

De la terrasse voisine du réservoir, on descend par un bel escalier de marbre, et l'on rencontre des galeries voûtées, obscures, soutenues par des arcs en briques, où l'eau circule dans de vastes bassins de marbre. Ce sont là les *Bains des Sultanes,* qui furent plus tard ceux de Marie de Padilla. La chronique rapporte que lorsque la belle favorite se baignait, il était d'usage que le roi et ses courtisans vinssent lui tenir compagnie. La galanterie suprême voulait alors que les cavaliers bussent de l'eau du bain des dames. Don Pedro remarqua un jour que l'un de ses courtisans s'en abstenait, et lui en demanda la raison : « C'est qu'après avoir goûté la sauce, répondit celui-ci, je craindrais d'avoir envie de la perdrix. »

Les allées des jardins où se promenait Marie Padilla sont pavées en briques posées à plat et assemblées en point de Hongrie. Dans certaines allées, la plupart de ces briques sont percées de trous garnis de viroles en métal, qui semblent destinées à les assujettir au sol. Ici, ces viroles forment des lignes transversales, à 30 cent. à peu près l'une de l'autre; là, elles occupent longitudinalement le milieu et le bord de l'allée, au pied des hautes bordures de buis taillées en créneaux. Tous ces petits trous, que boucherait hermétiquement une grosse épingle noire, étaient une charmante invention de cet ardent climat. Don Pedro aimait à voir se promener, par les allées de ses jardins royaux, les belles dames de la cour avec leurs amples jupes en cloche, et tout à coup

elles sentaient jaillir sous leurs pieds un filet imperceptible d'eau ascendante, puis, devant, derrière, autour d'elles le sol s'ouvrait à ces sources inattendues. Ce jeu charmant existe encore, l'eau vient de partout ; elle file tout droit, ou vous attaque obliquement du milieu de l'allée, des bordures, de toutes les pierres ; on ne sait où fuir ; en un instant le sol est inondé, l'air rafraîchi, et les promeneurs sont trempés.

Il s'est fait dans ces derniers temps des travaux considérables pour la restauration de l'Alcazar ; à défaut de faïences qu'il est impossible de remplacer, les lambris ont été stuqués, et les dessins inextricables de l'art mauresque ont été assez heureusement imités en couleur. L'or, l'azur et le vermillon ont fait renaître les riches décorations de la salle des Ambassadeurs, et malgré l'affreux traitement que lui ont fait subir les baïonnettes des volontaires qui ont été casernés dans l'Alcazar à une certaine époque, la curieuse galerie des portraits des anciens rois revivra, grâce à l'habile pinceau de don Joaquin Dominguez Becquer, chargé de la partie artistique de ces intéressants travaux.

Le Palais de San Telmo, situé hors de la porte de Jerez, était autrefois un collège fondé par Charles II, en 1681, pour les orphelins et les enfants vagabonds de Séville, qu'on y destinait à la marine, au pilotage et à l'artillerie de la flotte. En 1848, un décret de la reine ayant autorisé la cession de ce bel édifice et de ses jardins à M. le duc de Montpensier, le collège fut transféré dans une autre partie de la ville. Le palais de San Telmo est un rectangle allongé, ayant un seul étage, et flanqué, aux quatre angles, de tourelles surmontées de paratonnerres. L'entrée principale, au milieu du côté N., est presque entièrement construite en marbre d'un grand prix, mais de ce caractère architectural bizarre et surchargé d'ornements qui rappelle l'école capricieuse de Churriguerra. Le prince en a fait une délicieuse demeure, en arrière de laquelle s'étendent de magnifiques jardins ornés des plantes les plus rares et des arbres les plus beaux de ce riche climat. (On visite avec permission.)

Casa de Pilatos. Ce palais, qui appartient au duc de Medinaceli, à titre de duc d'Alcala, est considéré comme le plus remarquable des édifices particuliers de l'intérieur de Séville. Il est situé sur la plaza de Pilatos, entre les rues Impériale et de Caballerizas, et occupe une surface de 98,000 pieds carrés. (On visite avec permission de l'*apoderado* fondé de pouvoirs.) On prétend qu'il fut construit, vers le commencement du XVIe s., par don Fadrique de Rivera, premier marquis de Tarifa, qui, après avoir été ambassadeur à Rome et vice-roi de Naples, voulut, en souvenir d'un voyage aux Lieux Saints, reproduire dans ses dimensions exactes l'habitation de Pilate à Jérusalem. Une niche ou retable, pratiquée sur un des côtés de la porte principale, a servi longtemps comme première station pour un Chemin de la Croix tracé à travers la ville, sur une longueur égale à celle du chemin parcouru par le Christ dans Jérusalem, et qui aboutissait à la Cruz del Campo, hors de la porte de Carmona. Le portail de la Casa de Pilatos est en marbre et d'ordre corinthien, couronné par une balustrade qui entoure une immense terrasse. Le patio est magnifique ; les galeries, formées par vingt-quatre arcs d'une grande légèreté et d'une heureuse variété de dessins, soutenus par autant de colonnes de marbre, sont revêtues de faïences à riches dessins en relief, et ornées, en face de chaque arc, de vingt-quatre bustes des Césars et d'autres personnages illustres de l'antiquité, portés par des consoles sculptées. Au centre du patio s'élève une jolie fontaine d'albâtre, soutenue par quatre dauphins

et surmontée d'un buste de Janus. Au fond du patio, l'on arrive, en traversant un salon dont les murs sont revêtus de faïences, à la chapelle, qu'une bulle pontificale a érigée en église et a désignée comme station du saint-sacrement pour le vendredi et le samedi saints. Au milieu de cette chapelle, on remarque une colonne de marbre, haute d'un mètre environ, et qui a été faite à Jérusalem, sur le modèle de celle sur laquelle Jésus avait été placé pour subir sa Passion. Un livre, intitulé *Antiguedades de Sevilla*, et publié en 1780, rapporte que le premier marquis de Tarifa, homme d'une grande distinction, avait obtenu de rapporter de Rome l'urne qui renfermait les cendres de Trajan, né, comme on le sait, à Séville, ou du moins à Italica. Il se proposait de conserver ces cendres dans son habitation, et c'est surtout dans cet objet qu'il avait orné les galeries du patio des bustes des personnages de l'ancienne Rome. On ajoute à cette légende que, par curiosité ou par négligence, l'urne fut ouverte et renversée, et que les cendres du grand empereur furent répandues dans le jardin.

On s'est efforcé d'appliquer à toutes les parties de la casa de Pilatos des noms qui pussent rappeler des épisodes de la Passion du Christ. Une belle salle garnie de faïences, et dont le plafond lambrissé présente, au milieu de ses soffites dorés, les écus aux armes des marquis de Tarifa et des ducs d'Alcala, a été nommée *le prétoire;* une petite pièce voisine, aussi richement décorée, s'appelle le *cabinet de Pilate;* un grillage placé dans un arc, au haut du magnifique escalier du palais, indique la place d'où le coq chanta lorsque saint Pierre renia le Seigneur; sur la façade qui regarde la place, un balcon de fer grossier, avec un appui en bois, est désigné comme le *balcon de Pilate;* enfin, au milieu d'une salle carrelée, quelques faïences formant une rosace signalent la place où Jésus se tint en présence de Pilate. L'escalier débouche sur une belle galerie à colonnes de marbre qui occupe l'étage supérieur du patio. On doit encore signaler, dans cette curieuse habitation, les plafonds des salles occupées par les offices et qui présentent des sujets mythologiques d'un très-grand mérite, peints à la détrempe, en 1615, par Francisco Pacheco. Les autres parties du palais sont moins bien conservées, et, dans la plupart, de très-riches arabesques ont disparu sous d'épaisses couches de chaux.

La casa de los Taveras, dans la rue de ce nom, a été occupée par le tribunal de l'Inquisition, de 1626 à 1639; elle appartient aujourd'hui aux marquis del Moscoso. Son patio est magnifique, et la fontaine de marbre blanc qui en occupe le centre est remarquable par une grande finesse d'exécution. On trouve, dans les parties supérieures de l'habitation, une collection considérable de portraits de famille en pied, qui fournissent d'utiles éléments à l'étude de l'histoire et du costume. C'est dans cette maison qu'habitait l'Etoile de Séville, l'héroïne de la comédie de *Sancho Ortis de las Roelas* de Lope de Vega. Le roi don Sancho le Brave et Sancho Ortis étaient épris tous deux de doña Estrella; le roi, plus heureux, était souvent introduit auprès d'elle par une esclave noire que don Bustos Tavera, frère de la dame, tua pour venger son honneur offensé. On montre la porte par laquelle entrait le roi, et la place où Tavera frappa l'esclave.

Nous citerons encore la *Casa de Castromonte,* celle dont parle Cervantès dans sa nouvelle de l'*Espagnole Anglaise;* la *Casa de los Solices,* appartenant à une famille dont un membre fut le héros du *Médecin de son honneur*, de Calderon; *la casa de Torreblanca,* remar-

quable par son magnifique escalier de marbre.

Le **Théâtre de San Fernando** occupe, dans la calle de Colcheros, l'emplacement de l'ancien hôpital *del Espíritu Santo*. C'est un bel édifice, d'une capacité de 2,200 à 2,300 personnes, construit, en 1847, par des architectes français. La façade est de style moderne, simple, mais bien entendu et de bon effet. L'entrée est à trois portes; deux beaux escaliers conduisent au principal salon d'attente, six autres escaliers communiquent avec les corridors des loges. L'intérieur de la salle est de forme curviligne ou en fer à cheval, et distribué en trois rangs de loges très-élégantes et très-richement décorées. La scène est vaste, bien machinée, l'éclairage est abondant; ce théâtre, en un mot, est digne d'une cité comme Séville.

La plaza de Toros, construite en 1760, avec une belle façade extérieure, est inachevée intérieurement, ou, du moins, tout un côté en a été abattu par un violent ouragan, en 1805, et n'a jamais été rétabli depuis. Cette brèche considérable ouvre une belle perspective dans la direction de la cathédrale, et offre un magnifique tableau. Le cirque forme un vaste polygone de trente côtés; tout le premier étage est construit en pierres, et c'est la partie supérieure de treize de ces côtés, construite en bois, qui a été enlevée par l'ouragan. Le diamètre de l'arène est de 67 mèt. On sait que les courses de taureaux de Séville sont au nombre des plus renommées; on y voit les taureaux les plus sauvages et les toréadors les plus célèbres; elles ne le cèdent en vogue, dans l'Andalousie, qu'aux courses du Puerto de Santa Maria.

Escuelas de Bailes. On désigne sous ce nom des salles de bal, ouvertes au public à certains jours de la semaine, et dans lesquelles les curieux retrouvent, avec leur originalité, les danses espagnoles. C'est un des spectacles intimes de Séville; mais c'est surtout à Triana qu'il faut aller chercher les danses andalouses. Il suffit de quelques pièces de billon pour trouver, sur le pas d'une porte ou dans un patio, des jeunes filles disposées à improviser les pas les plus étranges avec une rare hardiesse.

Nous nous bornons à mentionner, parmi les autres établissements de Séville, un *casino*, installé dans une élégante maison de la calle de las Sierpes, où les étrangers sont accueillis avec une parfaite courtoisie; un *casino* exclusivement *militaire*; une *société philharmonique*; une *société pour l'amélioration de la race chevaline*, qui donne chaque année des courses de chevaux.

L'instruction publique compte un certain nombre d'écoles primaires: les *escuelas de San Luis*, ouvertes aux enfants pauvres; les *escuelas del hospicio*, destinées aux orphelins; une *école normale* pour les professeurs des écoles primaires; cent quarante établissements privés. Pour l'enseignement secondaire, une *université littéraire*, où sont établis des cours pour les branches les plus importantes de l'enseignement. Nous citerons, parmi les corporations scientifiques, une *académie des belles-lettres*, établie à l'Alcazar; une *académie des nobles arts*, qui fut fondée par Murillo, et qui a compté parmi ses membres tous les peintres illustres de l'école de Séville, dont elle conserve les traditions; il s'y tient plusieurs classes de dessin, de peinture, de sculpture et d'architecture, dirigées par d'habiles professeurs. Cette académie conserve précieusement ses statuts originaux, portant la signature autographe de Murillo.

Les **Bibliothèques** et les archives sont d'une grande richesse, et nous devons surtout citer *el archivo de Indias*, qui occupe les salles supérieures de la Casa Lonja. Ces riches documents étaient d'abord dispersés; les uns étaient conservés à Simancas,

d'autres à la Nouvelle-Espagne et au Pérou, quelques-uns au ministère de Ultramar à Madrid, quelques autres enfin dans les archives du tribunal des Indes à Séville. Charles III résolut de les réunir et en fit, dans les galeries supérieures de la Casa Lonja, la plus riche et la plus remarquable collection de cette nature, installée du reste avec un grand luxe, dans de riches armoires en acajou fermées de glaces et garnies de tablettes en cèdre. Ces archives, classées avec le plus grand soin, possèdent plus de trente mille liasses de documents de toute nature, remontant à la découverte de l'Amérique et aux conquêtes de Fernand Cortès, de Pizarre, de Magellan. Elles sont classées dans l'ordre des provinces américaines qu'elles concernent, divisées selon leur caractère, séculier ou ecclésiastique, et présentent un ensemble de renseignements de la plus haute importance pour l'histoire des anciennes colonies d'Espagne.

Les bibliothèques ne sont pas moins riches; les couvents supprimés ont versé leurs importantes collections dans quelques établissements principaux, dont la visite est d'un grand intérêt pour l'homme d'étude. Les trois plus importants sont, d'abord, la *bibliothèque Colombine*, installée dans un bâtiment à l'O. du patio de los Naranjos de la cathédrale. Elle fut fondée par Fernand Colomb, fils de Christophe Colomb, et léguée par lui au chapitre ecclésiastique avec une rente destinée à son entretien. Au moment de la mort de Fernand Colomb, cette bibliothèque comptait déjà plus de vingt mille volumes, les plus précieux qui existassent à cette époque, et parmi eux la bibliothèque laissée par Christophe, les relations de ses voyages, des notes nombreuses de sa main, antérieures et postérieures à la découverte du nouveau monde. Cette bibliothèque, plus ancienne que celle de l'Escorial, était devenue, par les soins de Fernand, le dépôt général de toutes les connaissances humaines, imprimées ou manuscrites, des temps anciens et de ce temps. Sans cesse accrue depuis qu'elle est en la possession du chapitre de Séville, la bibliothèque Colombine est devenue l'une des plus importantes de l'Espagne, aussi bien par la valeur et la rareté de ces documents, que par la magnificence du local qu'elle occupe. Elle possède, en outre, une collection précieuse de portraits des prélats de Séville et de quelques hommes célèbres, et la fameuse épée du comte Fernan Gonzalez, que portait, à la prise de Séville, le comte Garci Perez de Vargas. Auprès de la place où ce noble trophée est suspendu, on lit les strophes suivantes :

« De Fernan Gonzalez fui
De quien recibi el valor,
Y no le adquiri menor
De un Vargas à quien servi.

Soy la octava maravilla
En cortar moras gargantas :
No sabré yo decir cuantas ;
Mas sé que gané à Sevilla. »

Je fus à Fernan Gonzalez De qui je reçus mon renom, Il ne me vint pas moins de gloire De ce Vargas qui m'employa. Je suis la huitième merveille Pour trancher des têtes de Maures; Je ne sais combien j'en coupai; Mais je sais que j'ai pris Séville.

La *bibliothèque provinciale et de l'Université* s'est formée de la réunion de deux bibliothèques assez pauvres séparément, et d'un assez grand nombre de collections recueillies dans les couvents supprimés. Installée dans un vaste local, elle comprend aujourd'hui soixante mille volumes, bien rangés, bien classés et catalogués, parmi lesquels on remarque un grand nombre de chroniques et d'histoires particulières, de prélats, d'hommes illustres, de maisons nobles et de provinces; de belles éditions des classiques anciens; une magnifique collection de bibles en divers idiomes; presque tous les glossateurs du droit civil canon, et

des fueros et des codes généraux et particuliers; des œuvres d'histoire, de voyage, de poésie antique, de philosophie, de numismatique, de belles-lettres, etc.

Une bibliothèque particulière, celle de don Juan Maria de Alava, professeur de droit romain à l'université de Séville, est considérée comme la plus riche en éditions rares et en monuments curieux de la littérature espagnole, après la bibliothèque Colombine.

Musées. — Nous ne saurions trouver place ici pour une étude sur l'école de Séville et sur le rang qu'elle réclame dans l'histoire de la peinture en Espagne ; l'immense importance qu'elle a acquise nous servirait à démontrer comment il est naturel que Séville soit devenue une espèce de temple des beaux-arts, et comment ses habitants ont de tout temps conservé cette merveilleuse aptitude et ce bon goût sûr et droit. Cette belle et grande école, fondée par Juan Sanchez de Castro, a vu successivement Bartolomé de Mesa, Alejo Fernandez, Diego de la Barreda, Luis de Vargas, puis Juan de las Roelas, Francisco Zurbaran, Luis Fernandez, Ruiz Sarabia, Francisco Gonzalez el Cartujo, Francisco de Herrera le vieux, son frère Bartolomé, Francisco Pacheco, qui fut le maître de Diego Velasquez, Agustin del Castillo et son frère Juan, qui fut le maître de l'illustre Esteban Murillo. L'époque de ce grand peintre fut l'époque glorieuse de l'école sévillane; lui mort, cette gloire s'éteignit et ne fut un instant soutenue que par les élèves du grand artiste.

Cette école a immensément produit. Séville n'avait pas de musée; mais sa cathédrale, ses églises, ses couvents étaient autant de riches collections. Ces derniers ont été fermés lors de la mesure d'*esclaustracion* qui s'est étendue à toute l'Espagne; et, de leurs richesses éparses, un instant menacées de pillage, on a formé, dans l'un de ces couvents, le magnifique *musée de la Merced* (on paye une piécette à la première visite ; on ne paye pas aux visites suivantes). Sur la place qui précède ce musée, on a érigé, il y a peu d'années, une belle statue de Murillo, en bronze.

Une salle tout entière, *el salon de Murillo,* a été affectée aux œuvres du grand peintre ; on y remarque *San Leandro y San Buenaventura*, le *Nacimiento*, *San Felix de Cantalicio*, *Santo Tomas de Villanueva donnant l'aumône aux pauvres;* Murillo considérait ce tableau comme son chef-d'œuvre; *Santas Justa y Rufina*, deux *Conceptions*, le *Christ se détachant de la croix pour embrasser san Francisco*, *Saint Jean-Baptiste dans le désert*, etc. Nous citerons parmi les toiles les plus précieuses des autres maîtres : une *Apothéose de saint Thomas d'Aquin* et le *Repas des Moines,* un chef-d'œuvre de Zurbaran ; un *Martyre de saint André,* de Roelas ; un *Calvaire*, une *Assomption*, une *Conception*, de Valdès Leal ; l'*Apothéose de saint Herménégilde* et *saint Basile,* de Herrera le vieux ; la *Dernière Cène,* de Pablo Cespedès ; un tableau unique de Alonso Cano ; une *Annonciation*, un *Nacimiento*, l'*Adoration des Rois,* une *Visitation,* et surtout un *Couronnement d'épines*, de Juan del Castillo ; une magnifique toile de la *Bataille de Clavijo*, par Juan Varela ; enfin d'autres tableaux de la même école, par Andrès Perez, Simon Guttierez, Francisco Meneses et Miguel Tobar. L'école italienne y est uniquement représentée par Francesco Frutet, et l'école flamande par Martin de Vos. Les sculptures sont en petit nombre, mais d'un grand mérite. On compte deux magnifiques statues de Martinez Montañez : *Saint Dominique faisant pénitence*, et un *Christ* qui se trouvait dans le couvent de Santa Maria de las Cuevas ; un *San Geronimo*, de Torregiano, et quatre Vertus, de demi-grandeur, de Solis, disciple de Montañez ; enfin quelques

fragments recueillis au milieu des ruines d'Italica; des statues qui appartenaient à un palais que les archevêques de Séville possédaient à Umbrete.

Parmi les *collections particulières*, nous citerons celle de don Pedro Garcia de Leaniz, calle de Raveta, 4. Elle comprend plus de 400 tableaux remarquables, de toute l'école de Séville, de Murillo, Velasquez, Alonso Cano, Zurbaran, Herrera, puis des écoles étrangères, de Mengs, de Van Dyck, du Titien, du Guide, de Léonard de Vinci, de Salvator Rosa, etc.

La galerie de don Francisco Romero Balmaseda, calle de Theodosio, nº 14, est peu nombreuse, mais composée de toiles parfaitement choisies.

Il nous reste à mentionner les établissements de bienfaisance : l'immense **hôpital** *de las Cinco llagas* ou *de la Sangre*, aussi remarquable par son organisation que par son mérite architectural; l'hôpital du *Señor San José*, maison des enfants trouvés; l'hôpital de *San Lazaro;* l'hôpital de *la Caridad*, dont nous avons déjà parlé et qui n'est pas moins intéressant comme institution charitable, qu'au point de vue des souvenirs historiques et des richesses artistiques qu'il renferme.

Les établissements correctionnels ont été pendant longtemps d'horribles cloaques, humides, obscurs, malsains; d'importantes améliorations y ont été introduites, et la prison publique (*Carcel publica*), maintenant installée dans les bâtiments de l'ancien couvent *del Popolo,* remplit de meilleures conditions au point de vue de la salubrité; son organisation se rapproche de celle des établissements du même ordre à l'étranger.

Séville possède, parmi les établissements de cette catégorie, un *préside* qui peut être considéré comme un modèle parmi ceux de la Péninsule, aux différents points de vue du bon ordre, de la propreté, de la subordination, de la bonne administration, de l'organisation du travail, de l'alimentation et des soins donnés aux malades. Ce préside est subdivisé en ateliers de tissage de fil, de soie et de laine, de menuiserie, de carrosserie, de sellerie, de cordonnerie, de tailleurs d'habits, d'armuriers et de serruriers, de tourneurs et de plusieurs autres métiers. La moitié des produits nets de ces ateliers revient à l'établissement, l'autre moitié aux travailleurs. Cette seconde moitié est elle-même divisée en deux parts. L'une est distribuée chaque semaine; l'autre est deposée au nom de chacun à la caisse d'épargnes, et y produit 4 pour 100 qui se réunissent au principal. Lorsque le condamné a subi sa peine, il retrouve ainsi un capital, et il a conservé un état qui peut lui permettre de redevenir honnête homme en se rendant utile à la société.

Promenades. La plus ancienne est l'*Alameda de Hercules,* au N.-O. de la ville. Elle forme quatre avenues de beaux arbres, la plupart séculaires, la principale ayant 20 mèt. de largeur, avec six fontaines, dont quatre seulement ont de l'eau. A l'une des entrées de la promenade, qui a 500 pas d'étendue, s'élèvent deux immenses colonnes de granit, fort anciennes, fort maltraitées par le temps, et surmontées des statues d'Hercule et de Jules César. A l'extrémité opposée, ont été placées deux autres colonnes qui datent de l'époque de la conquête par saint Ferdinand, et qui portent chacune un lion soutenant les armes de Castille. Malgré ses beaux ombrages, malgré la fraîcheur qu'entretiennent les fontaines, cette belle promenade est presque entièrement abandonnée. Elle n'attire guère la foule qu'une fois l'an, pour la magnifique fête de nuit qui s'y donne la veille de la Saint-Jean. On n'y vient le reste de l'année que du quartier qui l'entoure, et l'on préfère les deux jolies places plantées d'arbres *del Duque* et de *la*

Magdalena, qui sont plus au centre de la ville. Une autre promenade s'étend, le long de la rivière, depuis la porte de Triana jusqu'à la Tour de l'Or. A ce point elle rencontre, dans le même sens, de belles avenues qui se prolongent jusqu'à la *fuente del Abanico*, au milieu d'un vaste rond-point. Dans le sens opposé, une autre promenade, nommée *Delicias de Cristina*, occupe l'espace compris entre la Tour de l'Or et le palais de San Telmo; on y a pratiqué un vaste *salon* de 144 mèt. de long sur 53 de large, dont le sol est entièrement pavé en briques, et qu'entoure une balustrade en fer, à laquelle sont adossés des bancs. Des arbres d'essences variées, des platanes, des acacias, des cyprès, forment la plantation de cette belle promenade, où sont ménagés, de place en place, de jolis parterres de fleurs, arrosés par des fontaines. La vue du Guadalquivir et des navires qui occupent le port, le voisinage du chemin de fer de Cadix donnent au salon de Cristina un grand attrait, et en font le rendez-vous du monde élégant de Séville.

La **Torre del Oro** s'élève sur la rive g. du Guadalquivir, auprès de l'affluent du ruisseau de *Tajarete*. C'est un très-ancien monument attribué tour à tour aux Romains et aux Arabes. Il communiquait autrefois avec l'Alcazar par les murailles; mais celles-ci ont été détruites pour faire place à la promenade de Cristina, et la tour est restée isolée. Elle forme un octogone à trois corps, le premier couronné de créneaux, le second plus étroit; le troisième, qui a servi autrefois de phare, est terminé par une petite coupole couverte en faïences. La Tour de l'Or a joué un rôle important dans l'histoire de don Pedro de Castille; il y renfermait ses richesses sous la garde du juif Samuel Levi; plus tard elle eut une affectation semblable: on y déposait les richesses et les produits des mines d'Amérique qu'apportaient les célèbres galions. Aujourd'hui, les trois étages du premier corps sont occupés par les bureaux du commandant du port et de la *compagnie du Guadalquivir*, chargée de la surveillance de la navigation.

Le *port* s'étend aux environs de la Tour de l'Or, dans l'espace compris entre le pont de Triana et le voisinage du palais de San Telmo; il est bordé de quais nouvellement construits.

Le *pont de fer*. L'important faubourg de Triana, qu'occupe, sur la rive dr. du Guadalquivir, une nombreuse population ouvrière et surtout une curieuse colonie de gitanos, était autrefois rattaché à Séville par un pont de bateaux. Ce pont a été remplacé par un beau pont à piles de pierre et à arches en fer, construit sur le modèle de celui du Carrousel, à Paris. Autour de ce pont se groupent toute la vie active de Séville, les ateliers, les usines, les magasins du commerce. Le pont lui-même offre le curieux spectacle de cette population étrange qui habite Triana et qui tient à la fois de l'Arabe, de l'Andalou et du Gitano. Il ne faut y chercher ni la beauté ni la propreté; mais cette activité incessante, cette originalité du costume, cette désinvolture de l'attitude, du regard et du langage, qui en font des types les plus curieux du peuple espagnol. On trouve dans Triana des fabriques de sparterie, des ateliers de cordonnerie et surtout l'importante *fabrique de faïence*, surnommée *la Cartuja*, parce qu'elle est établie dans un ancien couvent de chartreux. Elle est dirigée par une compagnie anglaise et occupe de 4 à 500 ouvriers. Les matières premières et le combustible employés à la fabrication s'y élèvent, année moyenne, à 122,000 quintaux métriques; les magasins, les fours et les ateliers représentent un chiffre roulant de 250,000 douzaines d'objets fabriqués.

L'industrie sévillane offre encore aux curieux une *fabrique de cristaux*,

établie dans l'ancien couvent de San Geronimo; une *fonderie de fer* et une fabrique de machines où ont été construites toutes les pièces du pont de Triana; des *fabriques de jus de réglisse*, objet d'une exploitation très-importante dans toute la vallée du Guadalquivir, où abonde cette racine. On en emploie près de 100 mille quintaux à la fabrication d'extrait, en billes ou en bâtons, qui s'expédie en quantités considérables vers l'Angleterre et surtout vers l'Amérique. La *Fabrica de refrescos* (rafraîchissements) est une industrie toute locale. On y transforme en pains solides, semblables à ces biscuits de sucre nommés *azucarillos* et si usités en Espagne pour combattre la crudité de l'eau, tous les fruits dont le suc ou le parfum est recherché dans un pays où l'art des boissons rafraîchissantes a été porté à un si haut degré. Ces pains ou tablettes, qui se vendent par paquets d'une demi-douzaine, au prix d'un réal et demi à deux réaux l'un, représentent des sucs d'orange, de limon, d'amande, d'aveline, de fraise, de coco, de raisin, de verjus et même de topinambour; on les broie entre les doigts et ils se délayent immédiatement sans altérer la limpidité de l'eau.

Histoire. La place nous manque pour exposer ici, même à grands traits, l'histoire intéressante de Séville; cette histoire est résumée, sauf tous ses incidents pittoresques, par les cinq vers que nous avons cités plus haut. Hercule, dit-on, en jeta les fondements lorsqu'il vint, le premier des navigateurs anciens, explorer les côtes de l'Océan, au-delà du détroit auquel il donna son nom. Les Phéniciens et les Grecs y apportèrent les bienfaits de leur trafic maritime; les Carthaginois l'occupèrent jusqu'à l'époque de la domination romaine. La prise de l'antique Hispalis par les légions de César fut, à cette époque, un fait tellement important, que le calendrier civil de Rome portait, à la date du 9 août : *Hoc die Cæsar Hispalim vicit*. César l'entoura de murs, — *de muros y torres altas*, — y érigea de nombreux monuments et ce fameux aqueduc qui aboutit à la porte de Carmona. C'est à l'époque de sa plus grande magnificence, que Séville tomba au pouvoir des Vandales, des Suèves et des Goths. Elle devint la capitale de leurs rois et compta parmi eux Athanagilde, Léovigilde et ce roi Hermenégilde, trois fois rebelle à son père, parjure à sa religion, que Léovigilde fit décapiter dans un moment de colère trop précipitamment exécuté, et dont les Espagnols ont fait un saint, patron d'un ordre de chevalerie conféré aux longs services militaires.

Un prélat de Séville, Opas, oncle du roi Witiza, fut du nombre des grands qui, avec le comte Julien, appelèrent les Maures en Espagne. Séville, l'une des premières conquêtes des bandes barbares, fut alors occupée par des tribus du Yémen. Abd-el-Aziz, qui succéda à Muza dans le gouvernement de l'Espagne, la choisit pour sa capitale; et, souvent abandonnée pour Cordoue, elle devint enfin, en 1021, le chef-lieu d'un royaume indépendant, fondé par Mohamed-Abu-el-Kasem.

En 1211, Séville vit se rassembler autour de ses murs l'armée considérable avec laquelle l'émir Mohamed-el-Nassr menaçait de reconquérir l'Espagne chrétienne, et qui fut dispersée à las Navas de Tolosa, le 16 juillet 1212.

La division, qui se mit alors parmi les provinces musulmanes, excita la confiance des chrétiens; ils dirigèrent des courses jusque sous les murs de Séville, s'emparèrent de quelques forteresses avancées, et enfin, en 1248, entreprirent un siège régulier qui se termina par une capitulation. Le 19 novembre 1248, Séville reçut saint Ferdinand et fut désormais une cité chrétienne. Ferdinand y installa une population nouvelle qui en fit promptement une ville puis-

sante, à l'abri de toute nouvelle tentative de ses anciens possesseurs.

Séville fut la capitale d'Alfonse le Sage ; elle vit le règne agité et sanglant de don Pedro de Castille ; elle vit Ferdinand et Isabelle se préparer à cette conquête de Grenade qui devait chasser d'Espagne le dernier musulman. L'importance de Séville grandit pendant les règnes suivants au point de vue commercial : elle devint le principal port d'Espagne ; les marchandises des Flandres, d'Angleterre, de France et d'Italie s'y accumulaient ; elle apportait l'or du Mexique et du Pérou sur les marchés des grandes villes européennes et dictait des lois au commerce. Sa plus brillante époque fut au temps de Philippe II. Quand vint le règne désastreux de Philippe IV, vint aussi pour Séville une triste décadence ; son commerce tomba, l'agriculture y devint inerte, ses milliers de métiers se réduisirent à quatre cents ; cet état de choses dura jusqu'au commencement de ce siècle.

Séville se leva, en 1808, contre l'invasion française, installa une junte suprême de gouvernement qui se retira à l'arrivée du maréchal Soult, par qui la ville fut occupée jusqu'en août 1812. Les Sévillans prirent part au mouvement constitutionnel qui suivit le rétablissement de Ferdinand VII, en 1823 ; ils virent s'établir parmi eux les Cortès repoussées de Madrid par le mouvement absolutiste, et que l'approche de l'armée libérale du duc d'Angoulême força d'aller s'installer à Cadix.

Lorsque survinrent les évènements de 1834, la mort de Ferdinand VII, l'avènement de la reine Isabelle, et la protestation de don. Carlos, Séville fut diversement agitée ; le parti de la reine fut le plus faible, et comme l'avaient fait Barcelone, Valence, Saragosse et d'autres villes importantes, Séville se prononça contre le statut royal et proclama la constitution de 1812. Une junte suprême s'y organisa, des désordres de toute nature désolèrent la ville, dans laquelle vinrent commander, tour à tour, le lieutenant-général Cordova, le maréchal de camp Narvaez, puis le général Sanjuanena.

Malaga, Grenade et d'autres villes s'étant prononcées contre le gouvernement du régent Espartero, en juin 1843, Séville fit de même, expulsa les autorités, et forma une nouvelle junte que présida le général Figueras. Des troupes furent envoyées pour la réduire ; la ville tint bon, arma ses murailles, et soutint le siège contre Van Halen et le duc de la Victoire, qui la bombardèrent pendant deux jours, sans pouvoir la contraindre à ouvrir ses portes. Le retour de la reine Marie-Christine à Madrid, et son nouvel avènement à la régence, mirent fin à ce siège barbare, que les deux généraux levèrent en se retirant sur Utrera, d'où Espartero gagna Cadix pour se réfugier en Angleterre.

De Séville à Badajoz, R. 17 ; — à Huelva, R. 34 ; — à Mérida, R. 36 : — à Alcala et Carmona, R. 37 : — à Cadix par chemin de fer, R. 33 ; — à Cadix, par le Guadalquivir, R. 125. On va de Séville à Grenade, par chemin de fer, par Utrera, Osuna, La Roda et Bobadilla.

ROUTE 33

DE SÉVILLE A CADIX

153 kil.

Prix : 1re cl. 79 r. ; 2e cl. 58 r. ; 3e cl. 35 r. — Trajet en 4 h.

La gare de départ est placée à l'entrée du champ de foire, auprès de la fabrique de tabacs, de la fonderie de canons, du palais de San Telmo et de la promenade des *Delicias*. Cette gare est en communication avec la ligne de Cordoue par un embranchement qui se détache

de l'*Empalme*, avant Séville, et fait le tour de la partie orientale de la ville, sur un développement de 6 kil.

En partant de Séville, la voie de fer suit la vallée du Guadalquivir, en s'écartant du fleuve, et traverse le *Guadaira* sur un pont en tôle de 36 mèt. La vue porte, à dr., sur les coteaux couverts d'habitations et de champs d'oliviers qui dominent le Guadalquivir; on y aperçoit les deux villages de San Juan d'Aznalfarache, l'ancien jardin de Séville, et de Coria. Sur la g., la vallée du Guadaira remonte jusqu'à Alcala, d'où descend le bel aqueduc qui fournit les eaux de Séville. Le terrain que la voie traverse est planté de magnifiques oliviers dont les fruits, nommés *sevillanas* ou *aceitunas de la reina,* sont les plus beaux de toute l'Espagne. A dr. passe la route de Madrid à Cadix. Des landes s'étendent sur la g. avant

14 kil. *Dos Hermanas*, petite ville de 5,050 hab., située au milieu d'une plaine sablonneuse. Des jardins d'orangers, des champs d'oliviers et quelques jolies habitations bien construites entourent la ville. On aperçoit au loin les montagnes de la sierra de Moron, et au bout d'un long alignement, en avant de la voie, l'église d'Utrera.

31 kil. **Utrera**, V. de 14,000 hab., autrefois d'une grande importance, surtout à l'époque de la domination des Maures qui l'avaient fortifiée. Elle est située dans une charmante vallée, entre deux hautes collines, à environ 14 kil. à l'E. du Guadalquivir. Du haut de ces collines, la vue porte à une grande distance, et, sur l'une d'elles, s'élèvent les ruines d'un vieux château dont il reste une tour presque intacte. Utrera est peu visible depuis la station. Ses rues sont belles et larges, ses maisons généralement bien bâties. Sur la place de la Constitution, qui est vaste et entourée d'édifices à balcons, se tiennent, en temps ordinaire, les courses de taureaux et les cérémonies publiques. L'église principale, *la Asuncion*, date du XIVe s., on y remarque un tombeau de don Diego Ponce de Léon, comte d'Arcos, placé dans la capilla Mayor, auprès de l'épître. La tour, de forme carrée, construite au XVIIIe s., est très-élevée, et s'élance hardiment au-dessus du grand arc richement orné qui forme la porte principale. La seconde église, *Santiago*, est très-ancienne ; elle possède, parmi ses reliques les plus précieuses, l'un des deniers qui furent payés à Judas pour vendre le Christ. La chapelle souterraine de cette église a la propriété de conserver les corps, et on en montre plusieurs qui sont parfaitement momifiés. Utrera passe pour un pays très-hospitalier, et ses habitants protégent volontiers les gens qui ont maille à partir avec la justice, à en croire ce vieux dicton : *Matale y vete à Utrera*. — Tue-le et sauve-toi à Utrera. — Le territoire est renommé parmi les plus riches et les plus productifs de l'Andalousie ; les récoltes en blé y donnent en moyenne 6 pour 1 ; le pays est beau ; l'olivier y produit des huiles de bonne qualité. Les chemins qui conduisent d'Utrera aux localités voisines sont généralement peu praticables, surtout dans la mauvaise saison. — Une voie de fer relie cette ville avec la ligne de Cordoue à Malaga, par Osuna et *La Roda*, avec embranchement sur Moron. (*V.* R. 30).

Utrera est le point le plus élevé de la ville. Celle-ci descend, en se rapprochant du Guadalquivir, et franchit, sur un pont en tôle de 18 mèt., le *Salado de Moron.*

43 kil. *Las Alcantarillas*. On aperçoit, auprès de la station, les ruines d'un vieux pont autrefois fortifié.

55 kil. *Las Cabezas de San Juan*. La petite ville de ce nom (4,500 hab.) est à 3 kil. sur la g., sur un coteau en pain de sucre qui domine tout le pays. En quittant cette sta-

tion, la voie traverse, sur un remblai peu élevé, de grandes plaines et une longue étendue de marais.

Ces marais, — *les Marismas de Lebrija*, — sont l'objet de travaux considérables de canalisation et de régularisation des eaux qui les inondent. Ils comprennent 20,000 hectares de terres excellentes, qui seront reprises au profit de l'agriculture et au grand avantage de la santé publique. En sortant de ces marais, la voie rencontre deux lignes de coteaux, qu'elle traverse en tranchée, à 12 mèt. de profondeur. On découvre bientôt tout entière, sur la g., la jolie tour de Lebrija, qu'une colline cache en partie lorsqu'on arrive à la station.

72 kil. **Lebrija**, jolie ville de 2,000 hab., entourée de murailles flanquées de tours, et située sur les pentes d'un mamelon en pain de sucre que surmonte un vieux château ruiné. Lebrija est à 4 kil. du Guadalquivir, au milieu d'une campagne délicieuse, et d'un groupe de collines cultivées jusqu'au sommet et séparées par de riches vallées. Les habitations sont presque toutes élégantes et proprement tenues. L'église est en partie de style arabe, en partie d'un style plus moderne, et le retable, qui a un certain mérite artistique, a été exécuté, dit-on, par Alonso Cano. Elle jouit d'un grand renom dans la province, par la richesse de ses ornements et par la solennité avec laquelle s'y effectue le cérémonial religieux. On cite la tour de l'église de Lebrija pour sa hauteur et l'élégance de sa construction, qui ne le cèdent qu'à la Giralda de Séville. Elle a été construite, du reste, au siècle dernier, sur le modèle de cette tour célèbre. La culture des céréales forme un des produits importants de la campagne de Lebrija, qui en expédie de grandes quantités par Cadix sur les localités du littoral. L'olivier, la fabrication de l'huile et l'elève des bestiaux sont aussi des sources importantes de produit pour les Lebrijans qui sont généralement dans l'aisance.

La voie circule au milieu de terrains onduleux et découverts, où l'on aperçoit des troupes considérables (*manadas*) de chevaux, de bœufs et de taureaux.

84 kil. *Casas del Cuervo*, station isolée, ancien relai de poste de la route de Madrid à Cadix. A 5 kil., sur la dr., se trouve la petite ville de *Trebujena* (3,400 hab.), bâtie au sommet d'une colline en partie coupée à pic. Trebujena est loin d'être riche comme les villes voisines, et la plupart de ses maisons sont inhabitées ou ruinées. Elle est auprès d'une plaine immense et malheureusement inculte, nommée les *llanos de Caulina*, à l'entrée de laquelle on aperçoit, à 5 kil., sur la g. du chemin de fer, et au sommet d'un monticule, les ruines très-pittoresques d'un vieux château maure, le château de *Melgarejo*. Au pied de ce château sont les restes d'un couvent de chartreux, nommé *Gigonza*, qui était en grande vénération.

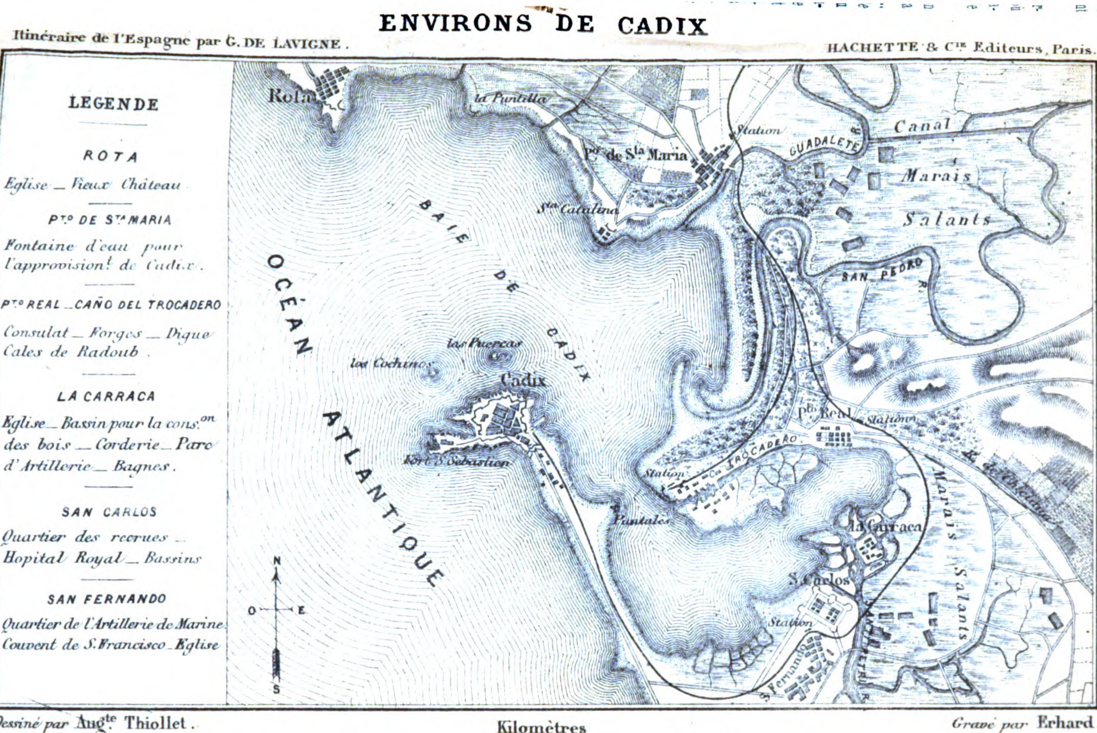
104 kil. **Jerez de la Frontera**, V. de 52,000 hab. La voie, qui parcourt des vignobles considérables, se relie, à 1 kil. au-dessous de cette ville, à un petit chemin de fer, le plus ancien qui ait été construit en Espagne, et qui conduit de Jerez au Trocadero, d'où l'on peut traverser la baie de Cadix en bateau à vapeur.

Jerez est une jolie ville, l'une des plus intéressantes de l'Andalousie, riche autant par les vins, qui ont rendu son nom célèbre, que par les autres produits du sol, qui sont importants. Les maisons, généralement bien bâties, y sont surtout remarquables par une excessive propreté et par le bon goût de l'installation. On signale, parmi ses édifices, un vieil Alcazar, que surmontent deux tours d'un aspect assez pittoresque. Les *Casas municipales*, qui datent de la fin du XVIe s., présen-

ENVIRONS DE CADIX

Itinéraire de l'Espagne par G. DE LAVIGNE.

HACHETTE & Cie Editeurs, Paris.



Dessiné par Augte Thiollet.

Kilomètres

0 1 2 3 4 5 6 7 8

Gravé par Erhard.

tent une assez belle façade ornée de huit colonnes corinthiennes et décorée de sculptures, d'allégories, de trophées militaires d'un certain mérite artistique. L'église collégiale est lourde et de mauvais goût; elle possède un musée monétaire assez curieux, formé par un évêque de Siguenza, et qui comprend 12 à 1,300 médailles de bronze, grecques et latines; à ce musée est jointe une bibliothèque de 2,200 volumes. Les autres églises, au nombre de sept, sont sans intérêt. Les couvents étaient nombreux; les uns sont devenus des magasins ou des casernes, dans les autres habitent encore quelques religieuses.

Jerez est entouré de propriétés considérables, quelques-unes cultivées en céréales, et présentant ensemble une surface de 150,000 *aranzadas* (75,000 hectares); d'autres plantées en vignes et produisant ce vin célèbre qui se fabrique avec un soin particulier. Les plus considérables de celles-ci, dans lesquelles on peut visiter les bâtiments d'exploitation et des caves immenses, appartiennent à MM. Domecq, Garwey, Pemartin, Lacoste et Capdepont. L'une d'elles, nommée le Majuelo, appartenant à M. Domecq, occupe une superficie de 400 aranzadas, et presque tout le territoire du petit village de Macharnudo. Sur cette étendue sont employés, en certaines saisons, de 700 à 1,000 travailleurs ou, année moyenne, 200 par jour. Les frais de culture s'y élèvent par an à environ 30,000 *pesos fuertes* (150,000 fr.) en main-d'œuvre seulement. Le produit peut atteindre 1,500 tonnes de 30 arrobes chacune (l'arrobe, 16 lit.). Les caves de M. Domecq, à Jerez, renferment jusqu'à 15,000 pipes de vin de toute qualité, et il en est dont le contenu a cent années de date.

Un chemin de fer de 25 kil. relie Jerez à *San Lucar de Barrameda*, à l'embouchure du Guadalquivir, et se prolonge un peu plus loin jusqu'à *Bonanza*, où la voie se termine par un beau débarcadère en fer. — Une route de 2e ordre (R. 126), va de Jerez à *Arcos*.

Dans le territoire de Jerez, qui est très-étendu, on remarque, à 4 kil. au S.-E. de la ville, sur la rive dr. du Guadalete, un célèbre monastère de chartreux, *la Cartuja*. L'entrée principale, qui est fort belle, présente une élégante façade de style dorique, ornée de statues et de vases d'un aspect un peu trop régulier. Le monastère possédait de belles peintures qui ont disparu lorsque l'État a fait reprise des biens immenses de la communauté.

En quittant Jerez, le chemin de fer emprunte, sur une étendue de 20 kil., l'ancienne voie du Trocadero; il s'engage dans une tranchée de 13 à 14 mèt. de profondeur, avec une pente de 1 centim. par mèt. A la sortie de cette tranchée, on revoit la ville tout entière, à dr. et en arrière, sur un mamelon. La campagne est parsemée de jolies habitations. En descendant vers le littoral, on traverse un pays des plus pittoresques, digne de l'attention de l'archéologue et du touriste. La voie se dirige en ligne droite vers la magnifique baie de Cadix; on aperçoit cette ville, presque isolée au milieu de la mer, dans une admirable position, et les regards s'étendent sur cette magnifique rade sans cesse sillonnée par un nombre considérable de navires. La voie décrit une grande courbe pour se ranger sous les murs du

119 kil. ***Puerto de Santa Maria***, jolie V. de 18,000 hab., située sur la rive dr. du Guadalete, tout près de l'embouchure de cette rivière, et sur la baie qui a, à cet endroit, 11 kil. de largeur, du Puerto à Cadix. L'importance maritime du Puerto de Santa Maria a précédé celle de Cadix, mais a succombé sous l'immense mouvement commercial de cette ville. Cependant le

Puerto est le port le mieux situé de toute cette côte pour la pêche. Il en expédie sur Séville et sur la ligne plus de 40,000 quintaux métriques par an. Il exporte à l'étranger, surtout en Amérique, des vins du pays qui ont une certaine réputation. Son église paroissiale, du style gothique ancien, a quelque mérite. Le pays est riche, semé d'une foule de belles habitations ; ses promenades sont charmantes, et ses eaux, d'une limpidité parfaite, sont transportées à Cadix qui en est privé. L'une des choses qui contribuent le plus à la réputation du Puerto de Santa Maria, ce sont ses courses de taureaux ; elles sont au nombre des plus célèbres de l'Espagne et des plus appréciées par les habitants de l'Andalousie. Deux bateaux à vapeur font plusieurs voyages par jour, entre le Puerto de Santa Maria et Cadix. Des chemins conduisent à *San Lucar de Barrameda* et à *Rota*.

En quittant le Puerto, la voie de fer longe la baie, et franchit le *Guadalete,* sur un pont en tôle de 160 mèt., à côté du joli pont suspendu sur lequel passe la route de terre qui va à *Puerto Real.* C'est dans la plaine qui s'étend à g., que se livra, en 714, entre l'armée chrétienne du roi Rodrigue et les Maures commandés par Tarif, cette bataille célèbre à laquelle le Guadalete a donné son nom, et qui décida la chute de la monarchie des Goths. Un peu plus loin, on traverse la rivière de San Pedro, sur laquelle la route de terre jette également un pont suspendu ; puis, coupant une langue de terre plantée de pins, qui s'avance dans la baie, la voie dirige, sur la dr., un embranchement de 7 kil. qui descend vers le *Trocadero*, d'où part, à chaque train venant de Jerez, un bateau à vapeur pour Cadix.

Le Trocadero, dont le nom a eu un si grand retentissement lors de l'expédition française de 1823, est un canal, au fond de la baie de Cadix, communiquant avec le Puerto Real, et le long duquel sont des chantiers, de belles cales de carénage et des magasins qui servaient autrefois au déchargement des navires rentrant des Indes. La pointe extrême, formée par le canal, est occupée par deux forts démantelés qui commandaient la baie et défendaient les approches de l'arsenal de la Carraca ; c'est devant eux que se passa le seul épisode bruyant de la campagne de 1823. Les retranchements, protégés par une large coupure ouverte à la mer, et défendus par un corps de milice déterminé, furent vigoureusement attaqués par les troupes françaises qui avaient traversé la coupure, ayant de l'eau jusqu'à la poitrine. Les assiégés se défendirent obstinément et furent obligés d'abandonner la position, qui rendit le duc d'Angoulême maître de la baie.

128 kil. *Puerto Real*, l'ancien *Portus Gaditanus* des Romains, reconstruit par les rois catholiques en 1483 ; charmante petite V. de 7,800 hab., située au fond de la baie de Cadix, à 11 kil. de cette ville par mer, à 25 par la voie de fer. Celle-ci, dont la station est au N.-O. de la ville, sous ses murs mêmes, continue, en la quittant, de contourner la baie, laissant à g., à 22 kil., *Medina Sidonia*, et, à 12 kil., la jolie petite ville de *Chiclana*, où existe un établissement d'eaux sulfureuses froides, fréquenté par les habitants de la province. La voie passe au milieu de marais salants, entretenus par des canaux de dérivation de la mer, et qui sont l'objet d'une exploitation considérable. De tous côtés s'élèvent de hautes pyramides de sels qui sèchent et blanchissent au soleil. On franchit l'un de ces canaux, sur un pont en tôle de 8 mèt., puis on traverse, sur un autre pont de trois arches, à poutres de tôle, le bras de mer du *Santi Petri.* Ce bras de mer, qui débouche dans la baie de

Cadix, à l'O., auprès du château mauresque de San Romualdo, et, dans l'Océan, au S., auprès du fort Santi Petri, sépare complètement du continent l'île de Léon, où se trouvent Cadix et San Fernando. Indépendamment du pont de trois arches jeté par le chemin de fer, il existe à quelque distance, sur la g., un ancien pont de pierre, le *puente Suazo,* datant, dit-on, des Romains. Sur le pont Suazo passe la route de terre qui va de Puerto Real et de Chiclana à Cadix.

Le chemin de fer rencontre, à dr., à 9 kil. de Puerto Real, l'important arsenal maritime de *la Carraca,* créé en 1790, et qui occupe une surface de 800,000 mètres carrés. Il est entièrement entouré par la mer; on n'y arrive que du côté de San Fernando, par deux barques amarrées à un va-et-vient. Ce bel établissement possède des bassins de carénage, des cales de construction, un grand nombre de magasins, une église, un parc d'artillerie, des salles d'armes, des logements pour la troupe, pour les marins et pour le nombreux personnel administratif, un préside ou bagne nommé *las Cuatro Torres,* et un collège de gardes-marine.

L'arsenal de la Carraca se relève d'une décadence qui a été complète; il est maintenant chargé de travaux importants. Il est dirigé par un commandant général du grade de brigadier, ayant sous ses ordres un personnel considérable d'officiers et d'employés, près de 800 marins et ouvriers. Le préside est occupé par 300 condamnés employés aux travaux, sous la surveillance d'officiers et de contre-maîtres.

Après avoir passé en vue de la Carraca, la voie atteint

138 kil. *San Fernando*, V. de 27,500 hab., place forte, située dans une petite plaine, à l'entrée de l'île de Léon. Tout le pays qui l'entoure est coupé de canaux, de marais salants, qui forment pour la ville une série de défenses naturelles et qui l'isoleraient, s'ils étaient inondés, au milieu d'un bras de mer de 11 kil. de longueur sur 5 à 6 de largeur. De San Fernando dépendent *San Carlos,* ville projetée pour servir de centre au département maritime, et dans laquelle il n'existe qu'un quartier d'infanterie de marine, un collège d'aspirants et une église abandonnée, puis *la Caseria de Osio,* établissement de fonderie où se fabriquent les balles et les lingots pour l'arsenal. Cette ville possède, en outre, sur une colline, à 500 mèt. de ses murs, vers l'O., un *observatoire* astronomique, le seul établissement de ce genre qui existât en Espagne avant celui de Madrid. L'observatoire de San Fernando, dont le méridien sert de base pour tous les calculs astronomiques de la nautique espagnole, se trouve placé géographiquement à 34′ 10″ à l'O. du méridien de Paris, à 25′ 9″ à l'O. de celui de Londres. Il est organisé et monté comme les meilleurs établissements de ce genre en Europe.

L'industrie d'une partie des habitants de San Fernando est l'exploitation des marais salants. Le sel, qu'on en retire en quantité considérable, est employé pour les salaisons et exporté. San Fernando n'a de ressources ni dans l'agriculture ni dans la vie commerciale; c'est surtout une cité administrative, habitée par les officiers de marine, par les employés et ouvriers de l'arsenal de la Carraca, qui représentent une population de 15 à 16,000 individus.

San Fernando s'appelait, dans le principe, *la Isla de Léon;* ce n'était, au XVIIe s., qu'un groupe d'habitations sans ordre et sans symétrie. Ce fut Charles III qui y installa les administrations de la marine. En raison du rôle que joua cette ville en 1810, lors de la guerre de l'indépendance, les cortès lui conférèrent son nom de *San Fernando.* Ce fut une des pre-

mières villes où fut proclamée la Constitution de 1812, et elle partage avec le village de Cabezas de San Juan (*V.* p. 382) le titre de berceau de la liberté et de l'indépendance espagnoles. On aperçoit à l'horizon, à g. de San Fernando, une colline surmontée d'une tour. *Chiclana* occupe les pentes de cette colline. L'établissement de bains est au pied de la tour. Plus loin, deux pitons, de forme bizarre, indiquent la position de *Medina Sidonia.*

L'île de Léon affecte la forme d'un triangle dont le canal de Santi Petri ferait l'un des côtés. C'est à l'angle opposé à ce côté que se rattache l'étroite langue de terre à l'extrémité de laquelle s'élève le rocher de Cadix. Vers la moitié de son étendue, cette langue de terre, dont la voie de fer et la route de terre, bordée de parapets, se partagent la largeur, rencontre

151 kil. *Puntalès,* ancien château fortifié, faisant partie du système des défenses avancées de Cadix, en face du Trocadéro, fermant ainsi le fond de la baie.

Au-delà la voie rencontre le terre-plein de la *Punta de la Vaca,* et pénètre à travers ce terre-plein par une tranchée de 6 à 7 mèt. de crête et de 1 kil. de longueur, dont les terres, mesurant près de 500,000 mèt. cubes et apportées sous les murs de Cadix, entre la porte de terre et le môle, ont conquis sur la mer un espace de plusieurs hectares, pour former la gare d'arrivée. Avant la ville et à l'entrée de la station, la voie évite la fortification de *la Cortadura,* qui occupe tout le travers de la langue de terre, et que précède un large fossé occupé par la mer à l'heure des hautes eaux.

153 kil. **Cadix** (CADIZ), chef-lieu de la province de ce nom.

Cadix (71,500 hab.), place forte, est à la fois chef-lieu d'une province, d'un gouvernement militaire, d'un département maritime, d'un district judiciaire, siège d'un évêché, d'un tribunal et d'une chambre de commerce, résidence de consuls de tous les États étrangers. La ville occupe une presqu'île; l'Océan la baigne de tous côtés, à la seule exception de l'isthme qui la rattache à San Fernando, et qui, sur certains de ses points, n'a pas plus de largeur que la portée d'un jet de pierre. C'est la ville la plus agréable de l'Andalousie, autant par l'élégance, la régularité et la beauté de ses habitations, par le bon état et la propreté de ses rues, par l'amabilité et l'esprit hospitalier de ses habitants, que par la douceur du climat. Le thermomètre y descend rarement plus bas que 6° au-dessus de 0, et ne monte pas au-dessus de 26 à 27° centig. Les maladies y sont rares, et cependant la phtisie et l'hémophtisie y affectent assez fréquemment les jeunes gens des deux sexes.

Cadix a cinq portes : la porte de Terre, sur l'isthme ; la porte de Mer; celles de Séville, de San Carlos et de la Caleta. Ces portes présentent toutes, sur leur fronton, les armes de la ville : Hercule domptant deux lions.

La place serait parfaitement défendue par sa position et par ses fortifications, si celles-ci n'étaient dans un pitoyable état. Le fort de *Santa Catalina,* au N.-O. est placé sur un rocher qui fait saillie sur la mer à environ 800 mèt. On le considère comme la citadelle de Cadix, et il peut recevoir une garnison de huit cents hommes. Le fort *San Sebastian* défend la porte de la Caleta, de concert avec la citadelle; il occupe une pointe qui s'avance de près de 2 kil. dans la mer; il est fondé sur des enrochements d'énormes pierres qu'on prétend avoir appartenu au temple de Saturne. Il a une vaste place d'armes, des quartiers pour la garnison, des batteries, et un beau phare tournant, à intervalles de minute. La fortification avancée de *la Cortadura* a été construite en 1810, à l'époque de l'invasion française; elle est à peu près abandonnée. Le château de *Puntalès,* construit en

1629, s'est rendu célèbre par l'active défense qu'il a soutenue en 1810 et 1812; ses feux se croisaient avec ceux du Trocadéro.

Les *murailles* de la ville ont un développement de 4,500 mèt., et 5 mèt. 80 centim. d'épaisseur à la base.

C'est du haut d'une tour qui s'élève au centre de Cadix et qu'on nomme *Torre de Vigia* ou *Torre de Tavira*, qu'on peut le mieux apprécier la situation et l'aspect général de la ville et de la baie; c'est l'un des plus beaux spectacles de l'Europe. Cette tour est élevée de 31 mèt. au-dessus du sol, et de 41 mèt. au-dessus de la mer. De la terrasse où s'élève le mât de signaux, on aperçoit tous les points que nous avons eu l'occasion de nommer : *Rota*, sur son promontoire, à l'extrémité N.-O. de la baie, non loin de l'embouchure du Guadalquivir; plus près, au N., *Santa Maria;* au fond, les monts de *Ronda* et la haute montagne de *San Cristobal;* au N.-E., le *Puerto Real*, la *Carraca*, *San Fernando;* derrière, *Chiclana;* au-dessus, au loin, *Medina Sidonia*, presque au sommet d'une montagne; à droite, le fort de *Santi Petri;* puis, à l'O., le beau phare de *San Sebastien*, et au-delà l'immensité de l'Océan. Enfin, sous les regards du visiteur, Cadix, avec son entassement de maisons blanches, ses terrasses carrelées, ses belvédères en forme de minarets, ses balcons vitrés (*miradores*), présente un spectacle des plus curieux.

On compte dans la ville près de quatre mille maisons bien bâties, à trois étages pour la plupart, toutes terminées en terrasses, d'où les eaux pluviales, soigneusement recueillies, sont conduites dans des citernes. L'eau de fontaine manque complètement dans la ville, et nous avons déjà dit que l'eau potable est apportée de Puerto Real. Les rues sont généralement étroites, et par conséquent abritées des rayons du soleil; les plus larges sont la calle Ancha et la calle de San Rafael; la plus animée est la calle de San Fernando. La surveillance nocturne est confiée à une compagnie de serenos, ou veilleurs de nuit, organisée militairement, et qui rend d'importants services dans une ville où une population flottante de matelots de tous pays pourrait exposer les habitants à des attaques nocturnes, dont il est du reste peu d'exemples.

Les places sont jolies, plantées d'arbres, entourées de bancs; les principales sont la place de San Antonio; la place de Abastos, dans laquelle on pénètre par quatre arcades surmontées de l'inscription : *Plaza de la Libertad;* la place de Mina, joli espace carré entouré d'un berceau de vignes et limité par quatre rangées de belles maisons neuves.

Les *Casas consistoriales* occupent un assez bel édifice sur la place d'Isabelle II, à côté de l'hospice et de l'église de Saint-Jean-de-Dieu. La façade présente un portique de bonnes proportions formé de colonnes ioniques. L'intérieur est peu étendu. Les *casas consistoriales* possèdent aussi une galerie de portraits des enfants illustres de Cadix. On remarque, dans le patio, quelques curieux vestiges de l'époque romaine : un autel et des pierres sépulcrales.

L'*Alameda de Apodaca* est une admirable promenade occupant l'un des remparts au N.-E. de la ville, et d'où la vue règne sur toute la rade, sur les côtes du Rota et du Puerto de Santa Maria. Elle est ornée de jolis jardins entourés de grilles, de bancs nombreux de marbre blanc, et plantée de quelques palmiers. Du côté de la ville, elle est bordée de belles habitations à balcons vitrés, d'où la vue est admirable. L'Alameda est le rendez-vous du beau monde, et surtout des jolies Gaditanes, qui s'y montrent dans tout l'éclat de leur beauté et dans toute l'élégance des modes locales.

La bienfaisance publique remplit dans Cadix un rôle important. Le plus intéressant de ses établissements est sans contredit la *casa de Miseri-*

cordia, dans laquelle sont recueillis les orphelins et enfants abandonnés des deux sexes. On y reçoit également, dans un département particulier, les individus atteints d'aliénation mentale, et les vieux ménages. L'établissement est parfaitement administré ; les aliments y sont abondants, les enfants sont très convenablement vêtus, et les jeunes filles sont dotées lorsqu'elles atteignent l'âge d'être mariées.

On compte, parmi les établissements d'instruction publique, plusieurs collèges, un séminaire, une Faculté de médecine dépendant de l'Université de Séville, une Académie des beaux-arts, une société des Amis du pays, des écoles gratuites d'enseignement primaire, des bibliothèques et quelques collections scientifiques.

Cadix possède deux *théâtres :* l'un, le théâtre principal, qui se trouve vers le milieu de la calle de Lope de Vega, peut contenir 13 à 1,400 personnes ; il est bien distribué et parfaitement installé. On y joue l'opéra italien, le drame et la *zarzuela* (opéra comique espagnol). Le théâtre *del Balcon* est une jolie salle située dans la calle Ancha, et dans laquelle on exécute tout le répertoire des comédies et des vaudevilles traduits du français, et quelques pièces originales. La *plaza de Toros*, moins fréquentée que celle du Puerto Santa Maria, est à l'une des extrémités de la ville, auprès de la porte de Terre.

On compte aussi à Cadix deux *cathédrales*. L'ancienne, qui n'est plus qu'une paroisse aujourd'hui, est d'origine très reculée, et fut placée sous l'advocation de la *Santa Cruz de las Aguas;* quelques statues de peu de mérite décorent son portail, qui n'a pas beaucoup d'apparence. L'art n'a pris qu'une petite part dans sa décoration intérieure, et cependant on peut appeler l'attention sur un retable placé dans la capilla Mayor, du côté de l'épître, et qui représente un *Couronnement de la Vierge* et une *Sainte Trinité*. Les murailles de l'église sont couvertes de tableaux, copiés, pour la plupart, parmi lesquels sont confondus quelques originaux de Cornélius Schott. On a dit, du grand retable, que c'était « l'une des plus belles œuvres de ce genre en Espagne. » Il est loin de mériter une telle réputation.

La *cathédrale nouvelle* date seulement de la première moitie du XVIIIe siècle ; elle a eu malheureusement, pour premiers architectes, des émules de l'école grotesque de Churriguerra, et se signale par beaucoup de lourdeur, de bizarrerie, et par la fâcheuse couleur de ses murs qui, construits en marbre blanc de mauvais choix, ont reçu de l'action du temps, de l'atteinte des brumes de mer, une nuance rousse et ferrugineuse fort disgracieuse aux regards. Elle est située au S. de la ville, dans la direction du N. au S.; plusieurs parties sont encore inachevées. Elle mesure 85 mèt. de long sur 60 de large, et sur 52 dans sa plus grande hauteur, du pavé au sommet de la coupole. Elle est partagé en trois nefs par d'énormes piliers, sur lesquels sont plaquées 150 colonnes d'ordre corinthien. L'aspect intérieur en est confus et rétréci, la lourdeur de la construction et des ornements semble à peine laisser la place suffisante pour le culte et pour les fidèles. On accorde néanmoins à la cathédrale de Cadix quatre mérites réels : d'abord le panthéon ou chapelle souterraine, dont la voûte très surbaissée et n'ayant que 80 à 95 cent. de flèche, sur une étendue totale de 15 mèt. 1/2, est une espèce de chef-d'œuvre de construction ; en second lieu, l'abondance des marbres et des jaspes qui ont été employés dans les travaux et dans l'ornementation ; en troisième lieu, l'élégance, la légèreté et la décoration de la chapelle principale ; enfin, le pavage, en grandes dalles de marbre. La cathédrale possède peu de peintures et de sculptures anciennes ; on cite, cependant, une statue

de *San Servando*, par Luisa Roldan; une statue de *saint Antoine*, d'un seul bloc de marbre, et qui a été sculptée, dit-on, en Italie; une autre statue de *saint Bruno*, attribuée à Montañez; dans la chapelle de Sainte-Thérèse, un tableau de Cornélius Schott, représentant cette sainte; enfin, dans la chapelle des Reliques, une très belle *Concepcion*, qu'on attribue à Clemente de Torres. Le trésor est riche en reliques, en vases sacrés et en joyaux. La *custodia* est évaluée à près d'un million de réaux; un ostensoir, donné par don Pedro Calderon de la Barca, est orné de pierres précieuses pour une valeur égale. La croix des processions est un don d'Alfonse le Sage à l'ancienne cathédrale de Cadix.

Nous devons signaler, parmi les chapelles des anciens couvents, celle de *Santa Catalina*, sur le quai du Sud, qui possède plusieurs tableaux de Murillo, et surtout celui que peignait le célèbre artiste lorsqu'il mourut précipité du haut de son échafaudage.

La production du sol est complètement nulle à Cadix; mais les arts et l'industrie y ont pris un grand développement. L'ébénisterie occupe de nombreux ateliers, d'où il sort des meubles d'une très belle exécution et d'une grande élégance. La joaillerie d'or et d'argent, la chapellerie, les gants s'exportent jusqu'en Angleterre; la fabrication des tissus de lin, de chanvre et de coton, a, peu à peu, installé des métiers qui sont devenus nombreux, et qui occupent une grande quantité d'ouvriers. Cette tendance vers l'industrie, qui remonte seulement à une dizaine d'années, a amené à Cadix une espèce de transformation. L'activité commerciale fait place à une activité d'un autre genre. L'ancienne richesse de la ville l'a peu à peu abandonnée; ses vieux comptoirs se sont fermés; des ateliers en ont pris la place, et à côté de ces jolis belvédères qui s'élèvent comme autant de vigies au-dessus des maisons, on voit poindre les hautes cheminées des machines à vapeur.

Nous pouvons placer, parmi les établissements industriels de Cadix, la *fabrique de tabacs* qui occupe, calle Plancia, auprès des remparts du N., un vaste édifice où se trouvait anciennement la Halle; elle emploie un grand nombre d'ouvriers.

De ce que nous avons dit de la décadence du commerce, il ne faudrait pas inférer qu'il fût complètement nul; tant s'en faut. Cadix est dans une position des plus avantageuses pour le grand trafic. Ainsi, placé à l'entrée de l'Océan, en communication facile avec le Portugal, l'Angleterre, la Hollande, les côtes de France et le nord de l'Allemagne, en relation, par le détroit de Gibraltar, avec l'Afrique, l'Italie, le Levant, l'est et le sud de la France, Cadix peut redevenir un jour l'un des ports les plus importants de l'Europe, aidé surtout par l'activité de son industrie. On y compte encore plusieurs maisons importantes.

Cadix est une des villes dont le séjour est le plus agréable aux étrangers, en raison de l'aménité de ses habitants. Une grande liberté d'action, une grande distinction dans les rapports, une délicatesse et une urbanité parfaites, sont les principaux caractères de la vie à Cadix. Les étrangers sont accueillis avec empressement, avec franchise et simplicité. Les réunions y sont fréquentes et agréables, les tables bien servies, les bals se succèdent, les fêtes sont brillantes et somptueuses. Les Gaditans aiment le luxe et la magnificence, et ce goût très prononcé s'étend à tout, aux habitations, aux vêtements, aux meubles, aux chevaux, à la table, aux serviteurs. Ils sont très passionnés pour le plaisir, mais jamais au détriment des affaires. Le jeu, le bal, la promenade, le théâtre, les relations affectueuses se partagent tous les loisirs que laissent les spéculations mercantiles et les travaux industriels. Les femmes

sont gracieuses, vives, attrayantes; à une beauté dont la réputation est proverbiale, elles réunissent une grâce et une expression des plus séduisantes. Le peuple est gai, spirituel, plaisant; il est très fier du rocher sur lequel il est né, au milieu des ondes de l'Océan.—Cadix est sans campagne; les familles riches traversent la baie et vont s'installer pendant la belle saison à Chiclana, au Puerto Real, ou au Puerto Santa Maria, et, pour les familles de la classe moyenne, il y a, sur le chemin de San Fernando, des auberges et des hôtelleries où se font des réunions d'amis et de joyeux dîners. Le mouvement du chemin de fer, entre Cadix et ces divers points, est comparable à celui qui se fait sur les lignes de la banlieue de Paris.

Les relations de la France avec Cadix ont été marquées par plusieurs circonstances fatales. C'est de là que partirent, en 1805, l'escadre française de l'amiral Villeneuve et l'escadre espagnole commandée par l'amiral Gravina, pour aller chercher la défaite au fameux combat de Trafalgar.

En 1808, à l'époque du soulèvement de l'Andalousie contre l'invasion française, l'escadre de l'amiral Rosily, à l'ancre au fond de la baie de Cadix, sous le feu des forts et des navires espagnols, fut forcée de se rendre.

En 1823, Ferdinand VII, entraîné hors de Madrid par le mouvement constitutionnel, fut amené à Cadix par les cortès. L'armée française libératrice, conduite par le duc d'Angoulême, arriva huit jours après au Puerto Santa Maria, et attaqua le Trocadéro qui céda promptement. Au bout de trois jours, Ferdinand VII était au milieu du camp français. Une division française entra tout aussitôt dans Cadix, et occupa cette ville et les diverses places voisines jusqu'à la fin de 1828.

De Cadix à Algeciras, R. 127; — à Huelva, R. 128; — Aux Canaries R. 147 et suiv. — **Bâteaux à vapeur pour tout le littoral, l'Afrique et outre-mer. Voir aux renseignements généraux.**

ROUTE 34.

DE SÉVILLE A HUELVA

Chemin de fer. — 110 kil.

La station est la même que pour la ligne de Cordoue, à la place d'Armes, sur le bord du Guadalquivir. La voie traverse ce fleuve sur un pont de fer de 250 mèt., en amont du pont de Triana, passe au N. de ce faubourg, et rencontre successivement

3 kil. *Camas*, bourg de 980 h. La route est à une petite distance à g. et, sur une hauteur au-delà, on aperçoit le v. de *Castilleja de la Cuesta* (1,080 hab.), entouré de nombreuses plantations d'oliviers, de vignes et d'arbres à fruits. C'est dans la maison nº 66, de la principale rue de ce village, que mourut, dans l'exil, Fernan Cortès, dont les restes furent transportés d'abord au couvent de Santi Ponce, puis à Mexico.

11 kil. *Salteras*, 1,094 hab., très ancienne ville où l'on retrouve des traces de l'époque romaine.

18 kil. *Villanueva*, 1,800 hab. (point culminant, à 157 mèt. au-dessus de Séville).

23 kil. *San Lucar la Mayor*, jolie petite V. de 3,700 hab., au centre d'un charmant pays que les Arabes appelaient l'*Aljarafe*, ou le jardin d'Hercule. Elle est située sur une élévation d'où la vue parcourt un horizon vaste et pittoresque. On aperçoit, autour de la ville, de grandes plantations d'oliviers dont les produits sont très estimés, des arbres à fruits et des vignes; et, dans la plaine, de belles terres très fertiles en céréales, d'immenses pâturages couverts de troupeaux, et des eaux abondantes. La ville est par elle-même sans intérêt, sauf la Puerta del Sol; ses maisons sont bien bâties; mais les rues

sales et dépourvues de pavage. L'église est surmontée d'une haute tour en briques, construite sur le modèle de la Giralda de Séville, et dans laquelle on monte par une série de rampes en pente douce.

28 kil. *Benacazon*, 2,560 hab., sur un plateau élevé planté d'oliviers.

35 kil. *Aznalcazar*, 1,345 hab., petite ville anciennement fortifiée, les vestiges qui subsistent datent de l'époque romaine. A la station même d'Aznalcazar la voie traverse la rivière du *Guadiamar*, sur un pont à piles et culées en pierre et tablier en fer, à trois travées de 25 mèt. chacune. L'altitude n'est ici que de 5 mèt. au-dessus de Séville.

40 kil. *Huevar*, 1,050 hab.

47 kil. *Carrion de los Cespedès*, 2,100 hab., ancienne commanderie de l'ordre de Calatrava, sur la limite de la province de Huelva.

55 kil. *Manzanilla*, b. de 2,060 hab., situé sur une hauteur à g. dont les pentes sont couvertes de vignes produisant un vin blanc très renommé. Il compte 450 maisons et une soixantaine de grandes caves pour l'emmagasinement des vins. Cette station dessert également les petites villes d'*Escarena*, 1,690 hab., et de *Poterna*, 1,950 hab., situées à une courte distance à dr., et qui ont une certaine importance agricole et commerciale. L'altitude, après la station de Manzanilla, est de 124 mèt., au-dessus du point d'attache de la ligne.

65 kil. *Villalva del Alcor*. V. de 2,650 hab. avec une vieille église gothique qui fut église de Templiers et qui fut construite sur les ruines d'un temple de Junon : on y retrouve des traces de ces diverses époques. On y récolte de l'huile et du vin estimé. Le chemin de fer rejoint ici la route et l'accompagne à g.

72 kil. *La Palma*. Cette petite V., qui possède 4,292 hab., occupe le fond d'une vallée arrosée par deux ruisseaux, la *Pescaderia* et le *Muladar*. Le pays est peu fertile, le terrain sec, pierreux, mal cultivé, et le produit presque nul. Un chemin, qui s'éloigne au N.-O., rencontre la rivière du *rio Tinto* et une petite ligne ferrée qui dessert le groupe important de mines de cuivre situé auprès des sources de cette rivière. Au S., une autre route traverse la jolie ville d'Almonte et descend jusqu'à l'Océan.

76 kil. *Villarrasa*, 2,140 hab. A dr., traversée par la route. Ville agricole très-importante. Cette partie de la province est une des plus peuplées de l'Espagne. — Un peu au-delà de Villarrasa, la voie rencontre à dr. la ligne ferrée du *Rio Tinto*, et la traverse sur un viaduc pour l'accompagner à g. jusqu'à Huelva.

82 kil. **Niebla**, très-ancienne V., autrefois importante, réduite aujourd'hui à une population de 860 hab. C'était la capitale d'un petit royaume arabe. Après la conquête, elle devint le chef-lieu d'un comté que Henri II créa au profit d'une fille naturelle, Béatrix de Castille, femme d'Alonzo de Gusman. Le comté appartient aujourd'hui à la maison de Medina Sidonia. Niebla est encore entourée d'une vieille muraille flanquée de tours, et son vieux château, qui fut l'Alcazar des rois maures, est presque entièrement ruiné. Les rues sont étroites, non pavées, mal entretenues, et les maisons d'un aspect misérable. Un peu après Niebla les deux chemins de fer traversent ensemble le rio Tinto, qui se tient à une petite distance à g. Le pont sur le rio Tinto, construit en pierre, est de trois travées, de 22 mèt. chacune. Un peu plus loin la voie traverse le *Cambon* sur une travée de 30 mèt., puis l'*Anicoba*, sur 11 petites arches de 6 mèt.

98 kil. *San Juan del Puerto*, petite V. de 2,686 hab., située dans une belle plaine fertile arrosée par un bras du rio Tinto. Ses rues sont irrégulières et mal pavées ; mais ses maisons blanches, à fenêtres grillées et à volets peints de couleurs vives, ont un aspect riant. Les habitants

sont dans l'aisance ; ils font un commerce assez actif de fruits et d'oranges avec le Portugal. Leurs barques descendent le rio Tinto jusqu'à la mer, dont elles suivent les côtes jusqu'au Guadiana, où se trouvent *Ayamonte* et *San Lucar*. En face de San Juan del Puerto, sur l'autre rive du rio Tinto et sur les pentes d'une haute colline, on aperçoit *Moguer*, V. de 7,800 hab., qui fait aussi, par la rivière, un commerce considérable de vins et de vinaigre, les seuls produits de l'industrie locale. C'est du petit port de Moguer que partirent, le 3 août 1492, les deux caravelles avec lesquelles Christophe Colomb alla découvrir le nouveau monde. Moguer et *Palos*, qui est un peu plus bas, du même côté, en fournirent les équipages.

Une jolie route, qui longe la rive droite du rio Tinto, et que dominent du côté opposé des collines de terre brune plantées d'aloès, de nopals et d'oliviers, accompagne à dr. le chemin de fer conduisant jusqu'à la pointe formée par la réunion du rio Tinto et de l'Odiel et qui est occupée par

110 kil. **Huelva,** V. de 9,805 hab. L'Odiel et le rio Tinto, à leur confluent, forment une immense baie sous le nom de *rivière de Huelva*. En arrière de la ville s'élèvent des collines d'un ton rouge, d'un bel aspect, cultivées et couronnées de groupes d'arbres. La ville est modeste, à maisons basses, blanchies à la chaux, closes de volets verts et garnies de grilles en fer. Les habitations importantes y sont rares, les édifices publics n'attirent pas l'attention ; on doit citer cependant la maison de ville et le *palacio del Duque*, ancienne demeure des marquis de Villafranca, aujourd'hui affectée à une administration publique. La place de la Constitution est de construction récente ; elle forme un rectangle planté d'arbres et d'acacias, avec un banc de marbre d'arbre en arbre; c'est l'unique promenade de la ville. On y compte deux églises ; l'une, *San Pedro*, est très-ancienne. Ce fut d'abord une mosquée arabe ; elle conserve quelques vestiges de son architecture primitive, particulièrement le minaret. L'autre église, *la Concepcion*, située dans la partie basse de la ville, est de style roman, et date du XVIe siècle ; elle est plus remarquable que l'autre au point de vue artistique, et possède des peintures et des sculptures dignes d'attention. Les habitants de tout un quartier de Huelva se livrent à la pêche, et l'excellent poisson qu'ils rapportent est expédié sur Séville. Le commerce maritime de la ville compte à la matricule plus de 600 navires de 40 à 200 tonneaux qui font le cabotage et le transport du minerai ; quelques-uns vont jusqu'à la côte d'Afrique, d'autres jusqu'en Angleterre et en Amérique. Il tiendrait une flotte immense dans cette magnifique rivière, si bien abritée par les dunes qui la limitent, si bien préservée contre les gros temps par la passe qui la ferme, et si facile à défendre en temps de guerre. Entre les mains d'une puissance maritime, Huelva serait un des ports les plus considérables des côtes de l'Océan.

Excursion à la Rabida.

On prend, au vieux môle de Huelva, une *lancha* avec quatre rameurs et une voile latine ; l'embarquement peut se faire, à marée haute, à l'escalier du môle ; à marée basse, il faut se mettre à cheval sur l'épaule gauche d'un matelot, une jambe contre sa poitrine, l'autre contre son dos, tenant sa tête des deux mains, et se laisser porter ainsi, sans compromettre son équilibre, à travers les galets et le fond pierreux du rivage. Il faut environ une heure pour traverser cette belle rade, où l'eau est d'une admirable transparence, où règne un merveilleux silence,

troublé seulement par le cri aigu des mouettes et des oiseaux de mer, qui nichent au milieu des joncs des grandes îles basses formées par le rio Tinto. On aperçoit de loin le vieux couvent des Franciscains, au sommet de sa colline aride, sur les pentes de laquelle se font quelques essais peu productifs de culture. Le rivage est d'un accès difficile ; à haute mer ou à basse mer la lancha pénètre dans une coupure dont le fond est un lit de boue, sur lequel elle est poussée aussi loin que possible par les matelots, dans l'eau et dans la boue jusqu'aux cuisses. On ne débarque pas toujours à pied sec. On monte un chemin en pente rapide, bordé de débris de murailles en pierre sèche, et de haies épaisses d'aloès et de nopals épineux. On arrive au sommet de la colline, et en arrière du couvent, sur une petite esplanade au milieu de laquelle s'élève une croix de pierre. C'est sur les degrés de cette croix que Christophe Colomb, succombant à la faim et à la fatigue, vint demander l'hospitalité aux moines de la Rabida.

On entre, par une porte à plein cintre, dans un patio entouré d'arcades qui portent une galerie sur laquelle ouvrent des cellules. Par un large escalier qui conduit à l'étage supérieur, on pénètre dans une galerie conduisant à un second patio également entouré de cellules, toutes inoccupées, et dont les fenêtres donnent sur ce magnifique panorama de l'Océan, de la rivière de Huelva et de la Sierra d'Aroche. Une grande salle carrée qui ouvre sur cette galerie, et qui occupe l'un des angles du bâtiment, est l'ancienne habitation du prieur Juan Perez de Marchena, qui accueillit Christophe Colomb, reçut de lui la confidence de ses projets, et lui prêta cette active et persistante protection qui en facilita la réussite. Cette salle a eu la plus grande part dans l'œuvre de la restauration du couvent de la Rabida, qui fut un instant transformé en caserne d'invalides après l'expulsion des moines. Restauration n'est peut-être pas le mot propre ; mais, du moins, à ce coin de mur reconstruit, à cette toiture réparée, à cette salle mise à l'abri des atteintes de la mauvaise saison, il y a la preuve d'un intérêt protecteur, d'une pensée donnée aux vieilles gloires de l'Espagne. C'est M. le duc de Montpensier qui a voulu recueillir ce souvenir tout près de disparaître. Dans la salle du prieur, le prince a fait placer un portrait de Christophe Colomb et quatre tableaux peints par un artiste de Séville, et qui réprésentent : *Colomb venant demander, en* 1486, *le pain et l'eau à la Rabida; Colomb expliquant ses projets au prieur; la Publication à Palos, en* 1492, *de l'ordre royal relatif à l'armement des caravelles; Colomb prenant congé du prieur, le* 3 *août* 1492. Sur la table qui occupe le milieu de la salle, sont le registre où s'inscrivent les visiteurs, et des albums sur lesquels sont transcrits, d'abord, le récit de l'inauguration de cette restauration, puis une foule de poésies et d'odes en l'honneur de Colomb et en mémoire de la découverte de l'Amérique, signées de noms connus ou inconnus. Nulle de ces poésies ne vaut, à coup sûr, ces cinq vers que nous avons lus, écrits au crayon, sur le mur d'une des cellules voisines de la grande salle, et qui étaient signées *un cautivo* « un prisonnier. »

« De aqui un mundo nació ; santa memoria!
Y es posible que ocupe pobre espacio
Del augusto Colon la excelsa gloria?
En templo de zafir, de oro y topaces
Guardará otra nacion tan alta historia. »

« D'ici naquit un monde. Saint souvenir ! Se peut-il qu'un si pauvre espace soit seul à consacrer l'immense gloire de l'illustre Colomb? Chez une autre nation, on eût élevé à un si grand fait un temple d'or, de topazes et de saphirs.

ROUTE 35.

DE HUELVA AUX MINES DE CUIVRE.

A. De Huelva à Tharsis.

Chemin de fer, 48 kil.

Voie d'exploitation des mines de cuivre, faisant aussi le service des voyageurs. (*V.* Huelva, route précédente.) On traverse l'*Odiel* en bateau pour atteindre le môle en fer qui forme la tête de ligne. La voie parcourt un pays absolument désert, un peu cultivé auprès de Huelva et de *San Bartolomé de las Torrès,* mais, au-delà, complètement inculte, et sillonné de petits cours d'eau bordés de roseaux. Le *rio Meca* en est le plus important.

Quatre stations : *Corralès*, à la hauteur du hameau de *el Charco*, ancien embarcadère sur l'Odiel, à dr. ; *San Bartolomé de las Torrés*, à g. ; *Medio Millar*, au confluent de trois cours d'eau, la *Sansita,* le *Medio-Millar, el Agustin* avec le *Meca ;* et *Tharsis.* La mine, au pied d'une colline dénudée, du sommet de laquelle la vue s'étend sur une étendue considérable de pays inculte, et jusqu'à la frontière de Portugal formée par le cours du Guadiana, consiste dans une exploitation considérable de pyrite de cuivre. Le minerai subit sur place le traitement par lequel on extrait le soufre, et est ensuite livré au commerce au port de Huelva. — Altitude à Tharsis, 225 mèt.

B. De San Juan del Puerto à Buitron et à Rio Tinto.

Ces deux lignes, comme la précédente, sont principalement consacrées au transport du minerai depuis les deux mines de *Buitron* et de *rio Tinto* jusqu'au port d'embarquement de San Juan del Puerto, sur la rivière d'Odiel.

La ligne de Buitron dessert, depuis San Juan del Puerto, les stations de *Trigueros*, 8 kil.; *Venta Eligio*, 18 kil. ; *Valverde del Carmino,* 9 kil. ; *Buitron,* 9 kil. ; et la mine, 4 kil. Celle-ci est à une altitude de 183 mèt.

La ligne de *Rio Tinto* part directement de Huelva, parallèlement à la voie de Séville (R. 34), et accompagne ce tracé par San Juan del Puerto et Niebla. A partir de cette ville, elle remonte la rive g. du rio Tinto, desservant quelques localités de moyenne importance jusqu'aux mines (50 kil.).

ROUTE 36.

DE SÉVILLE A MÉRIDA.

Chemin de fer. — 232 kil.

Cette ligne est en construction (octobre 1879). Une petite partie est exploitée, de *Séville au Pedroso.* Elle traverse une contrée intéressante, qui n'est rattachée aux villes de l'Estrémadure et de l'Andalousie que par des chemins muletiers peu praticables.

Elle emprunte la ligne de Séville à Cordoue jusqu'à *Tocina* (*V.* R. 32). L'embranchement est à 2 kil. avant cette station.

35 kil. *Tocina.* Pont sur le Guadalquivir au N., à 500 mèt., auprès du confluent du *Huerna.* La voie remonte le cours de cette rivière, côte à côte avec un ancien chemin muletier.

46 kil. *Mines de la Réunion*, station desservant un centre carbonifère important, appartenant à la Compagnie des chemins de fer de Madrid-Alicante, de laquelle dépend la ligne de Séville à Cordoue.

A la sortie de cette station, passage du Huerna sur un beau pont viaduc de 3 arches, celle du centre ayant 53 mèt. de portée, longueur

134 mèt.; piles en fer, 12 mèt. de hauteur.

66 kil. *El Pedroso,* important établissement de mines de fer et de fonderies, 2,718 hab.

Le Pedroso occupe une population de 2,000 à 3,000 individus. Il s'y fait un mouvement annuel de 120,000 quintaux de minerai, de 90,000 ou 100,000 quintaux de charbon de bois, 60,000 quintaux de charbon de terre, pour un produit de 50,000 à 60,000 quintaux de fonte de fer et de pièces coulées sur différents modèles.

La voie continue à remonter la vallée du Huerna, au milieu d'un pays accidenté, jusqu'à

86 kil. *Cazalla de la Sierra.* V. de 7,268 hab.; grande industrie minière, forges et fonderies.

La voie quitte la vallée supérieure du Huerna, laisse à dr. un bourg important, *Alanis,* 2,438 hab., et *San Nicolas del Puerto,* v. de 364 hab.. sur une colline, à 500 mèt. au N. de la source du Huerna, qui y fait mouvoir des forges à martinet et des moulins à foulon. Elle franchit ensuite le rio *Benalijar* et s'élève au milieu d'une contrée aride et montagneuse, jusque vers

101 kil. *Guadalcanal,* V. de 5,600 hab., auprès de laquelle existent des gisements de plomb argentifère qui ont été d'une grande importance, et qui sont maintenant abandonnés. C'est une ville industrielle importante; on y récolte de l'huile et un vin estimé.

Fortes rampes pour atteindre le *Puerto de Sevilla,* où se trouve, au milieu des montagnes de la *Sierra Morena,* un tunnel de 1,000 mèt., sous la limite des provinces d'Andalousie et d'Estrémadure. Ce passage, appelé aussi *Puerto de Llerena,* est le seul point praticable aux piétons et aux muletiers, dans cette partie de la montagne.

116 kil. *Fuente del Arco,* bourg de 1,770 hab., sur le versant N. de la Sierra.

121 kil. *Reina,* 690 hab., et plus loin *Casas de Reina,* 731 hab. La voie descend au milieu des montagnes et des rochers jusqu'à

126 kil. **Llerena,** très-ancienne petite ville de 6,000 hab., entourée de remparts, et presque entièrement isolée au milieu d'une plaine très-productive. Sur ce trajet, deux ponts et trois tunnels d'une longueur totale de 400 mèt.

La voie descend sur les versants de la sierra de *San Miguel,* où elle rencontre

134 kil. *Villagarcia,* 1,980 hab., puis

146 kil. *Usagre,* 2,382 hab. Elle parcourt les hauts plateaux de l'Estrémadure jusqu'à

166 kil. **Zafra,** 5,872 hab., dans une belle vallée. Les Arabes l'avaient entourée de murs. Château en bon état ; portes dont le style a été modifié par des restaurations modernes. — Palais des ducs de Zafra, orné de colonnes de marbre; maison de la famille Daza, d'une belle architecture. — Place de la Constitution, uniforme et entourée de larges galeries. Rues droites et spacieuses. On surnomme Zafra, *Sevilla la Chica* (Séville la petite). Promenade, l'*Alameda,* jolie et plantée de trois rangées d'ormes. — Fabriques de draps, industrie très-importante ; commerce considérable de porcs.

176 kil. *Los Santos de Maimona,* 6,385 hab.

190 kil. *Villafranca de los Barros,* 7,630 hab. Pays très-cultivé de la *tierra de barros,* terres fortes et compactes, particulièrement fertiles. La V. est dénuée d'intérêt.

203 kil. *Almendralejo*, V. de 8,862 hab., dans un joli vallon à l'entrée d'une riche campagne. Maisons bien bâties, rues larges et aérées ; place centrale avec promenade, écoles, théâtre, place de taureaux. Mouvement agricole intéressant.

216 kil. *Torremejia,* 250 hab.

227 kil. *Calamonte,* 1,577 hab.

La ligne se termine par un pont

de 350 mèt.. construit sur le *Guadiana*, en aval du vieux pont romain, pour rejoindre

252 kil. **Merida** (*V.* R. 39).

ROUTE 37.

DE SÉVILLE A ALCALA DE GUADAIRA ET A CARMONA

Chemin de fer, 31 kil. — Route, 11 kil.

Séville. *V.* R. 32.

La petite ligne d'Alcala se détache de la gare du Champ de foire. On passe auprès de l'aqueduc, *los arcos de Carmona*, et de la *Cruz del Campo*, vieille croix de pierre vénérée placée sous un porche en briques. Magnifique et riche paysage de la vallée du Guadaira.

10 kil. *Cerraja*, halte, au passage à niveau de la route de terre.

15 kil. *Alcala de Guadaira*, aussi nommé *Alcala de los panaderos*, V. de 7,880 hab., sur la rive dr. du Guadaira, dans une charmante situation et sous un climat si doux, qu'on y envoie de Séville tous les convalescents. — Belle église paroissiale, maison de ville, moulin considérable, mû par une chute détournée des sources qui fournissent l'eau de l'aqueduc de Séville. Les galeries qui ont été pratiquées pour ménager cette prise d'eau et la conduire vers Séville, sont un immense et magnifique travail qui vaut une visite. Ces galeries pénètrent jusqu'au cœur de la montagne, où elles recueillent, au point même où il jaillit du roc, le torrent, dont une partie est conduite souterrainement jusqu'à l'aqueduc. Alcala possède une autre curiosité : Un vieux château, très intéressant à visiter et d'un grand mérite artistique, couronne une colline, qui s'élève à l'O. de la ville.

Le pain fabriqué à Alcala est renommé pour sa blancheur et pour son goût excellent. De là vient le surnom de la ville : « Alcala des boulangers. »

18 kil. *Marchenilla*. Halte.

21 kil. *Gandul*. Halte.

27 kil. *Mairena del Alcor*, 4,479 hab. Petite ville sans intérêt, au milieu d'un groupe de collines plantées d'oliviers et peu cultivées, territoire sec et pierreux. Mairena est célèbre dans tout le midi de l'Espagne par la grande foire de chevaux, bêtes à laine, porcs et ustensiles de travail, qui s'y tient chaque année les 25, 26 et 27 avril.

31 kil. *Viso del Alcor*. Jolie petite V. de 5,133 hab., sur les pentes d'une cordillière aride et inculte. Une très-vieille maison de ville.

La voie de fer s'arrête à Viso. La grande route d'Andalousie, de Séville à Cordoue, conduit de Viso à Carmona (11 kil.).

42 kil. **Carmona,** 20,074 hab., sur une haute colline qui domine tout le pays et que couronne un ancien alcazar en ruines. Vieille cité romaine puis arabe, autrefois très-importante et fortifiée. Campagne riche en céréales, en oliviers et en troupeaux. Une petite voie de fer de 15 kil. relie Carmona à la station de *Guadajoz*, sur la grande ligne de Cordoue à Séville. (*V.* R. 32, p. 355.)

ROUTE 38.

DE MALAGA A GRENADE

V. par chemin de fer, R. 29, en sens inverse, de *Malaga à Bobadilla,* 70 kil., et la R. 28 de *Bobadilla à Grenade,* 123 kil. — Voir aussi par Alhama, R. 132.

[On va également de Malaga à Grenade par une route de 1er ordre, que le chemin de fer de Grenade par Bobadilla rejoint à Loja. La distance de Malaga à Loja, par chemin de fer, est de 141 kil.; elle n'est que de 58 kil. par cette route. La durée du trajet par la montagne est plus grande (10 h.) ; mais il est très-pittoresque et du plus grand intérêt. On prend ensuite le chemin de fer à Loja pour Grenade.]

ROUTE 39.

DE MADRID A BADAJOZ ET A LA FRONTIÈRE DE PORTUGAL

PAR CIUDAD REAL.

Chemin de fer. — 599 kil.

Pour le trajet de **Madrid à Manzanarès**, où se trouve l'embranchement de la ligne de *Ciudad Real*, V. les Routes 22 de **Madrid à Alcazar**, et 27, d'**Alcazar à Manzanarès**.

197 kil. de Madrid. **Manzanarès, changement de train** pour les voyageurs de la ligne de *Ciudad Real et Badajoz*. (*Arrêt* 15 min.) La ligne d'Andalousie se sépare à g., et la ligne de Ciudad Real se dirige vers l'O., ayant à dr. les plaines de la Manche. En avant se développent les montagnes de la sierra Morena. La contrée prend un aspect plus riant; on traverse de grandes cultures de vignes alternant avec des lignes d'oliviers qui s'étendent à perte de vue. La terre est meilleure; partout sont établies des norias qui entretiennent la fertilité du sol. *Daimiel* s'annonce de loin par une campagne couverte de jardins et parsemée de jolies habitations.

219 kil. **Daimiel,** V. de 13,000 hab., l'une des plus importantes de la Manche; mais, malgré son importance, assez mal bâtie et sans édifices notables. Elle occupe, à dr. de la voie, un plateau de 4 kil. de tour, au centre d'une plaine de 25 kil. d'étendue. Cette plaine, très-cultivée, très-productive et riche en troupeaux, se nomme le *campo de Calatrava;* elle appartenait à cet ordre célèbre dont le chef-lieu, magnifique château presque complètement disparu, se trouvait sur la rive g. du Guadiana, qui coule à 6 kil. à l'O. de Daimiel. L'ordre de Calatrava fut supprimé, en 1523, par les rois catholiques, qui réunirent ses immenses possessions au domaine de la couronne. Il a survécu titulairement, et aujourd'hui encore il se réunit, il tient des chapitres, élit des dignitaires. Ses chevaliers portent sur l'habit une croix rouge brodée, à quatre branches égales fleuronnées.

La voie, reprenant, après une courbe considérable, la direction du S., laisse à g., à quelque distance, dans une jolie position, la petite ville de *Bolaños,* avec de vieilles tours et un château à demi ruiné. Une colline qui la domine est surmontée d'un moulin.

240 kil. **Almagro,** V. de 11,000 hab., située au milieu de la plaine, à g. de la voie. Cette ville a eu une grande importance; on y remarque de belles maisons, des rues spacieuses et une place entourée de galeries. Les grands maitres de l'ordre de Calatrava y avaient un palais, sur l'emplacement duquel s'élève aujourd'hui une caserne.

Des couvents nombreux de Dominicains, de Franciscains, d'Augustins, de religieuses des mêmes ordres, sont inoccupés maintenant ou affectés à des destinations différentes; mais leurs chapelles subsistent, et deux d'entre elles, celle des Augustins et celle des religieuses de Calatrava, sont des édifices encore dignes d'attention.

Almagro possède une *plaza de Toros,* de construction récente, située tout auprès du chemin de fer, et dans laquelle il se donne des courses en réputation; une salle de spectacle à l'autre extrémité de la ville, et une jolie promenade, ou *Glorieta,* installée, depuis peu, auprès de la plaza Mayor, sur les terrains d'un ancien couvent.

Il existe à Almagro une industrie intéressante, dont les produits, très-estimés, ont des débouchés à l'étranger, et notamment à Paris. Ce sont les blondes et les dentelles. Une fabrique, montée en 1796, et à laquelle le gouvernement espagnol a accordé une protection efficace, em-

ploie actuellement 8 à 9,000 ouvrières de la ville et de vingt localités environnantes. Les dentelles d'Almagro rivalisent avec celles de Catalogne.

La voie décrit, en vue d'Almagro, une nouvelle courbe vers l'O., et court parallèlement à la ligne des montagnes qui ferment l'horizon à dr. Les nombreuses plantations d'oliviers qui couvrent les versants de la Sierra lui donnent une teinte sombre, qui a motivé et qui justifie son nom de sierra Morena. A g., et suivant la même direction que la voie, se trouve un chemin conduisant de Manzanarès à Ciudad Real et Almaden.

259 kil. *Miguelturra,* petite ville de 6,700 hab., sans aucune apparence, mais entourée de belles terres et fort riche. On assure que cette partie de l'Espagne est celle où il existe le plus d'or. Les habitants n'ont aucun besoin, ils vivent de rien, s'habillent de peu et thésaurisent. Leur seule passion est le jeu, ils s'y livrent avec fureur.

263 kil. **Ciudad Real.** *Buffet* à la station. Altitude 640 mèt. V. de 10,500 hab., capitale de province, avec gouverneur civil et gouverneur militaire, située dans une plaine, au milieu de laquelle le Guadiana décrit un quart de cercle de 5 kil. de rayon. L'ensemble de la ville offre, à quelque distance, un agréable aspect; elle était entourée de murailles qui ont été récemment démolies; on a seulement conservé, ou du moins restauré la *porte d'Alcaraz*, arc gothique flanqué de tourelles crénelées, qui forme à la ville une entrée monumentale, auprès de la gare du chemin de fer.

Dès qu'on a pénétré dans la ville, on rencontre des quartiers entiers, autrefois populeux, maintenant inhabités, et en partie transformés en jardins ou en chantiers. Les maisons sont généralement bien bâties, mais basses; elles ont presque toutes des grilles et des balcons de fer et quelques-unes sont peintes de couleurs variées. La place de la Constitution, la plus importante, forme un carré de 150 pas de long et d'une largeur à peu près égale, entouré de maisons, à arceaux au rez-de-chaussée, et à deux rangs de balcons, en fer et en bois peint, disposés pour les fêtes publiques. Les rues sont droites, généralement larges et bien pavées. On cite, parmi les principaux édifices : l'église paroissiale de *Santa Maria del Prado*, formant une seule nef immense, de style gothique pur; deux autres églises, neuf couvents, un hospice, une caserne et trois belles habitations particulières. On signale, dans la collégiale de Ciudad Real : le *Coro* avec sa silleria en bois de noyer sculpté; l'orgue, de dimensions proportionnées à celles de la nef; le retable du maître-autel, dans lequel on compte une cinquantaine de figures sculptées représentant des scènes de la vie du Christ. L'image de la Vierge occupe le centre du retable; elle est l'objet d'un culte particulier et possède un riche trésor de vêtements et de joyaux. Les autres églises et les couvents n'offrent rien de remarquable, et, du reste, aucune peinture qui puisse appeler l'attention.

Toute l'industrie de la ville consiste en quelques métiers de draps grossiers, des moulins à huile, des moulins à farine sur le Guadiana. Ciudad Real est à cet égard complètement déchu de son importance d'autrefois.

La ligne de Manzanarès à Ciudad Real fait partie du réseau méridional, et appartient à la compagnie des chemins de fer d'Alicante et d'Andalousie. La ligne de Ciudad Real à Badajoz a été construite et est exploitée par une compagnie spéciale.

On retrouve encore, à quelque distance après Ciudad Réal, les mêmes aspects que sur le parcours qui précède cette station; mais peu à peu le pays s'anime et devient plus accidenté. A 10 kil. de la station, on franchit le *Javalon,* sur un pont

de fer de 90 mèt. Au-delà, la voie, s'engageant au milieu de collines arides, rencontre

279 kil. *Cañada*, v. de 720 hab., à dr., dans un vallon, au pied d'une haute colline nommée le *Cerro del Vallejo*.

287 kil. *Apeadero* (arrêt de prise d'eau), et station isolée desservant le village de *Caracuel* (300 hab.). La voie s'élève peu à peu, en suivant la direction du S., au milieu de collines qui grandissent, ayant à g. le chemin qui conduit de Ciudad Real à

296 kil. *Argamasilla de Calatrava*, petite v. de 2,150 hab., à g. de la voie, sur un ruisseau nommé le *Tirteafuera*, que l'on franchit à la sortie de la station. Le village de Tirteafuera se trouve sur ce ruisseau, à 10 ou 12 kil. à dr. de la voie. Dans une grande vallée, qui s'étend à dr. de la voie, on aperçoit la ville d'*Almodovar del Campo* au pied d'une ligne de montagnes nommée la sierra de *Santa Brigida*. Du territoire d'Almodovar dépend la riche vallée de la *Alcudia*, appartenant au patrimoine royal, et qui s'étend de l'E. à l'O., au S. d'Almodovar, et de l'autre côté de la voie de fer, entre deux lignes de montagnes, sur une longueur de 75 kil. et une largeur de 11 à 12. Cette vallée, toute en pâturages, sauf quelques bois de chênes, est arrosée par plusieurs cours d'eau dont le principal est l'Alcudia. Elle est occupée, pendant l'hiver, par de nombreux troupeaux immigrants, et peut recevoir 300,000 moutons et de 3 à 4,000 bêtes à cornes. La campagne qu'on aperçoit au N.-O. d'Almodovar et jusqu'au Guadiana est un vaste désert.

302 kil. *Puertollano*, petite V. de 3,000 hab. (alt. 715 mèt.) située à l'entrée d'un profond passage qui pénètre au S. dans la montagne ; à g., la vue s'étend sur le campo de Calatrava. Puertollano est plus particulièrement connu par la source minérale ferrugineuse qui y coule, et qui attire un certain nombre de malades. Cette source, acidule et gazeuse, est très-abondante, et pourrait alimenter un établissement important. Celui de Puertollano est dans un état déplorable. Les facilités que le chemin de fer offre désormais aux malades aideront sans doute au développement de cette station minérale intéressante.

L'analyse de la source a donné les résultats suivants :

Bicarbonate de chaux.....	0,054 gr.
— de fer.........	0,050
— de magnésie.	0,048
— de soude.....	0,190
Chlorure de sodium.........	0,055
Total..	0,424 gr.

Gaz acide carbonique...	8,270 cent. cub.
Température..............	16 à 20° centig.

A partir de Puertollano, la voie prend la direction de l'O., courant dans une vallée encaissée, au fond de laquelle coule le *Jaraicen*, et formée par deux lignes de hauteurs presque parallèles, l'une à g., ayant son autre versant sur la vallée de l'Alcudia, l'autre, à dr., servant de limite à la vallée d'Almodovar et au campo de Calatrava. La voie, remontant le cours du ruisseau, laisse, à dr., le hameau de *Retamar* (40 pauvres maisons), à g., le village de *Brazatortas* (1,200 hab.) au-delà duquel, après avoir franchi le *Jaraicen*, près de sa source, sur un pont de 10 mèt., elle atteint le point culminant de son parcours, à une altitude de 738 mèt.

321 kil. *Veredas*, hameau de quelques maisons, au milieu de montagnes tristes et rocheuses. Le *puerto de Veredas*, à g., donne passage dans la vallée de l'Alcudia. En quittant la station, on rencontre à dr. le ruisseau de *Valdeazogues*, dont on descend la vallée (Valdeazogues, vallée du mercure). On se trouve presque aussitôt au milieu de cette immense exploitation des mines de mercure dont les filons occu-

pent une grande étendue de ce pays. En effet, à 10 kil. de Veredas, on passe auprès des premiers puits, ceux de *Valdeazogues,* qui mesurent 80 mèt. de profondeur, avec 3 étages de galeries. La station de

336 kil. *Caracollera* (hameau), a été créée pour le service des puits de *Valdeazogues*. La voie, laissant le ruisseau au fond de la vallée, se tient à mi-côte, franchissant, en remblais et en tranchées, une succession de ravins et de contreforts au milieu desquels elle rencontre encore la mine de la *Concepcion*, composée de 6 puits descendant à 125 mèt. et desservant cinq étages de galeries, L'importance de cette mine, qui avait été exploitée par les Romains et qui fut reprise dans le dernier siècle, a motivé la fondation du village d'*Almadenejos*, qui est comme le faubourg d'*Almaden*.

361 kil. *Almadenejos* (1,500 hab.) a été construit par les ouvriers des mines, tout près de la rive g. du Valdeazogues. Les maisons, groupées sans ordre, bâties à mesure des besoins et selon la fantaisie de chacun, à la place des cabanes des premiers mineurs, sont entourées d'une muraille percée de quatre portes. Le village renferme une église, deux écoles et un bel hôpital pour les mineurs malades ou blessés. La population presque tout entière travaille aux mines.

A une petite distance d'Almadenejos, la voie, contournant l'extrémité de la chaîne dont elle suivait le versant, débouche à l'extrémité O. de la vallée de l'Alcudia, et vient franchir ce ruisseau sur un pont en fer de 90 mèt. Un peu plus loin l'Alcudia et le Valdeazogues se réunissent, au-dessous de

377 kil. **Almaden**, V. de 7,000 hab., située sur une colline et entre deux hautes montagnes dépendant de la sierra Morena. La ville est par elle-même sans intérêt, mal bâtie, sans édifices notables, à l'exception d'un hôpital bien organisé et malheureusement très-nécessaire. Toute son importance consiste dans ses mines de mercure, les plus célèbres et les plus riches qui soient en Europe.

Bowles a dit de la mine d'Almaden qu'elle était « la plus riche pour l'État, la plus intéressante pour les travaux qu'elle occasionne, la plus curieuse pour l'histoire naturelle, et la plus ancienne que l'on connaisse au monde. » On peut dire aussi que c'est le joyau le plus précieux que possède la nation espagnole. Le principal filon de cinabre actuellement en exploitation occupe, au milieu d'un sol composé de grauwacke, de roches de quartz et de bancs de schiste, une longueur de 166 mèt. sur 10 à 11 mèt. de puissance : et en profondeur on a déjà atteint 300 mèt., trouvant le minerai toujours plus pur et plus riche à mesure qu'on descend. Le puits principal atteint cette profondeur. Avec le puits communiquent de nombreuses galeries d'exploitation soutenues par des travaux considérables en maçonnerie, qui occupent en volume près de la moitié du vide résultant de l'extraction. Ces travaux de soutien sont très-remarquables ; ils consistent en murailles qui se correspondent d'un étage à l'autre, et en arcs soutenant la voûte naturelle produite par l'excavation.

Le précieux métal se trouve sous diverses formes, quelquefois à l'état de mercure natif, mais surtout de cinabre ou sulfure de mercure.

Le traitement se fait immédiatement dans les fours construits autour de la mine. Le minerai donne, en moyenne, 10 0/0 de mercure, de sorte que pour obtenir les 20,000 quintaux que la mine produit, il faut extraire 200,000 quintaux de minerai. Au cours actuel du mercure (1,200 réaux le quintal), ce rendement annuel produit une recette de 24 millions de réaux, de laquelle il faut déduire, pour frais d'extraction et de transport jusqu'aux magasins

de Séville, 318 r. env. par quintal, soit 6,360,000. Le bénéfice net s'élève à 17,640,000 r.

La mine d'Almaden est actuellement dans l'état le plus florissant, affermée à de riches capitalistes et conduite selon les errements consacrés par l'expérience.

Malheureusement, cette exploitation ne se fait pas sans porter un grand préjudice à la population nombreuse qui y est employée. Nous ne parlons pas seulement des accidents, des chutes, des blessures qui sont la conséquence de tout travail souterrain ; la nature du travail de la mine, les émanations qui s'y produisent, portent de graves atteintes à la santé, malgré le soin qu'on prend de relever les ouvriers de six heures en six heures, et raccourcit considérablement la durée de la vie dans les deux localités d'Almaden et d'Almadenejos. Par un sentiment d'humanité, dans le but de procurer aux ouvriers un travail à l'air libre qu'ils puissent opposer, pour ainsi dire comme contre-poison, aux miasmes qu'ils absorbent, le gouvernement leur a concédé un territoire assez étendu, appartenant autrefois à l'une des commanderies de l'ordre de Calatrava ; mais le travail de la mine est plus lucratif, l'extension des travaux exige chaque année un plus grand nombre de bras, et une partie du territoire concédé reste inutilisée. Les malheureux mineurs d'Almaden et les ouvriers employés aux fonderies sont généralement maigres et d'une pâleur cadavéreuse ; presque tous sont affectés de tremblements, de crampes, de convulsions ; à un certain âge ils ne peuvent plus porter leurs aliments à leur bouche ; d'autres sont atteints de marasme ; ils perdent toutes leurs dents et exhalent par la bouche une odeur insupportable.

On a essayé d'employer aux mines des condamnés des présides, ce que faisaient les Romains, qui n'y envoyaient que des prisonniers et des esclaves; mais le travail en souffrait considérablement, et on a obtenu du gouvernement, pour les travailleurs des deux villes et pour ceux des environs qui peuvent justifier d'un séjour d'au moins deux années, certaines immunités, notamment l'exemption du service militaire. Le mercure était précédemment transporté à Séville à dos de mulet, par un chemin qui descendait à Cordoue par Santa Eufemia. Aujourd'hui toutes les expéditions se font par chemin de fer. Le précieux métal est enfermé pour ce transport dans des vases de fer d'une contenance de 3 arrobes.

La voie continue à suivre la rive g. du Valdeazogues jusqu'à sa rencontre avec le rio *Guadalmez*, dans un large ravin sur lequel est jeté un pont en fer de 153 mèt., en trois travées. Cette rivière passe à dr. de la voie, où se trouve, sur le penchant d'une colline, le village de *Los Palacios*.

383 kil. *Pedrochès*. Plus loin, la voie quitte le cours du Guadalmez et s'engage au milieu de vallons d'un difficile accès, au pied de la *Peña del Sordo*, et rencontre le *rio Zujar* tout auprès de la station de

397 kil. *Belalcazar*. Cette petite ville (4,900 hab.) se trouve à 8 kil. plus au S. Elle appartient à la province de Cordoue. Elle est fort ancienne, et fut surtout connue par sa forteresse ou Alcazar, qui motiva son nom. Ce fut, dit-on, l'un des monuments les plus célèbres et les plus considérables en ce genre dans la Péninsule. Il fut construit, en 1445, par un grand maître de l'ordre d'Alcantara, et occupait une superficie de 60,000 mèt., au sommet et sur les pentes d'une colline qui domine la ville. Il en reste encore des ruines très-imposantes. Le titre de comte, constitué au profit du fils du fondateur, par le roi don Henri IV, appartient aujourd'hui, avec le domaine, à M. le duc d'Ossuna.

A une petite distance de la station de Belalcazar, la voie franchit le rio *Zujar*, sur un pont en fer de 153 mèt. Cette rivière, qui descend de la chaîne principale de la sierra Morena, reçoit le Guadalmez au N. de la voie de fer, et va rejoindre le Guadiana dans les plaines de l'Estrémadure. Au-delà du pont, on rencontre, à g., le ruisseau *del Buey*, dans une jolie vallée rocheuse, sillonnée de petits cours d'eau. Dans cette vallée, la voie passe sous le tunnel de *Las Cabras*, long de 300 mèt., le seul de toute la ligne.

413 kil. *Cabeza del Buey*, petite ville de 6,500 hab., située à g. de la voie, sur le versant N. de la *Sierra del Pedregoso*. A g. du chemin de fer s'étendent des plantations d'oliviers, de grands pâturages animés par une population active et par des troupeaux nombreux.

419 kil. *El Castillo de Almorchon*. Le château d'Almorchon, ancien édifice mauresque actuellement en ruines, domine le village abandonné de la *Puebla de Almorchon*. A une petite distance, à dr. de la voie, se trouve, sur une colline, l'ermitage de *Ntra Sra de Belen*, qui fut autrefois, dit-on, un couvent de Templiers. L'édifice a une belle apparence, et on y voit encore un cloître à deux étages entouré de cellules.

Embranchement de Belmez.

A la station du Castillo de Almorchon, se rattache, à g., à une altitude de 560 mèt., la voie de fer destinée à l'exploitation du bassin houiller de Belmez. Cette voie, qui mesure 63 kil. d'étendue, remonte, en partant de l'embranchement, une partie de la vallée du Zujar, vers le S., ayant une première station, à 18 kil., à la hauteur de la ville de Belalcazar. Elle pénètre dans les vallées de la Sierra Morena, rencontre les deux villages de *Valsequillo* et de la *Granjuela*, où passe une route allant d'Almaden à *Llerena*. Elle arrive sur le sol même des mines, où elle établit deux stations, à 8 kil. l'une de l'autre, celle de *Peñaroya* et celle de *Belmez*.

Le bassin houiller de Belmez est d'une grande richesse. Des documents déjà anciens en évaluaient l'étendue à dix lieues, et, ce qui donne un caractère particulier à ces mines, c'est qu'on trouve le charbon à fleur de terre et qu'on l'exploite en carrière à ciel ouvert. Il paraît démontré que ce charbon est d'une qualité supérieure à celle des autres charbons extraits en Espagne. L'avantage économique de cette exploitation est d'autant plus appréciable, que, pour le service des chemins de fer de tout le réseau méridional, pour les lignes portugaises, pour les usines à gaz, on se servait jusqu'à ce jour des charbons anglais apportés à Alicante, à Malaga, à Cadix, à Lisbonne.

Le bassin de Belmez, situé sur le versant méridional de la Sierra Morena, est maintenant en communication avec les voies de fer d'Andalousie, et une ligne en exploitation descend jusqu'à Cordoue (*V.* R. 31).

Belmez est une petite ville de 3,300 hab., située tout près du *Guadiato*, affluent du Guadalquivir, dans une jolie vallée qui s'étend de l'E. à l'O. Elle est dominée par une colline rocheuse et escarpée, que couronnent les ruines d'un château datant de la domination arabe. Le château de Belmez communiquait, pour la défense du pays, et par un système ingénieux de signaux, avec ceux de Fuente Ovejuna, Espiel, Nevalo, Villaviciosa, et, par l'intermédiaire de celui-ci, avec la forteresse d'Almodovar sur le Guadalquivir (*V.* p. 354). Les richesses minérales du bassin ne se bornent pas à la houille, on y a aussi trouvé du fer et du cuivre. La voie se prolonge jusqu'à *Alhondiguilla* (91 kil.), en passant par le bassin d'Espiel, où elle ren-

contre la ligne de *Cordoue à Belmez* (*V.* R. 31).

Après l'embranchement de Belmez, la voie se tient sur les pentes de collines d'où la vue s'étend, à dr., sur de belles campagnes arrosées par les deux ruisseaux de *Almorchon* et de *Mejorada*.

443 kil. *Castuera,* petite V. de 7,200 hab. située, à g. de la voie, au fond d'une vallée, au pied d'une chaîne parallèle à la Sierra Morena, dans laquelle on exploite des mines de plomb. La campagne de Castuera, qui s'étend vers le N. et qu'arrose le Zujar, dépendait en partie d'un vaste territoire qui formait, dans l'ancienne province d'Estrémadure, une espèce de division géographique et qu'on nommait la *Serena.* C'est une vaste étendue de pâturages qui appartenaient autrefois à l'ordre d'Alcantara, et qui furent ensuite incorporés au domaine de la couronne. Le territoire de la *Serena* comprenait dix-huit villes ou villages, exerçant un droit de pâture sur une partie du sol, l'autre partie étant réservée aux troupeaux immigrants. La qualité des herbages est fort estimée, et on lui attribue une grande influence sur la finesse des laines et sur la chair des troupeaux. La Serena, au point de vue stratégique, joua un grand rôle lors des guerres entre les Maures et les chrétiens ; elle était défendue ou surveillée par une ligne de forteresses, placées sur des points avancés, et qu'on nommait les sept châteaux de la Serena. Ces châteaux formaient, à la partie S. du territoire, un vaste demi-cercle de 85 kil. environ de diamètre, entre *Herrera del Duque* à l'O. et *Medellin* à l'E., correspondant entre eux au moyen de signaux qui, de l'un de ces points à l'autre, passaient par *Magacela, Benquerencia, Almorchon, Capilla* et *La Puebla de Alcocer*. Benquerencia est à une petite distance, au S. de Castuera.

Au-delà de Castuera, la voie franchit le ruisseau de *Guadalefra,* sur un pont en fer de 50 mèt., et rencontre le *rio Molar,* dont elle accompagne le cours.

462 kil. Altitude 376 mèt. *Campanario,* petite V. de 6,000 hab., sur un plateau, à dr. de la voie. On suit la rive g. du *Molar,* laissant à dr., à 4 kil., le village de *La Coronada* (1,600 hab.).

472 kil. *Magacela,* l'un des sept châteaux de la Serena. Le village, qui compte 1,400 hab, est construit sur la pointe orientale d'une haute colline entourée et dominée par de grands rochers, et ses rues sont en escaliers. Les ruines du château occupent le sommet, et dans son enceinte se trouve l'église.

La voie descend de la vallée montagneuse de Magacela, laisse à dr. le Molar, qui va joindre le rio Zujar à la base occidentale du plateau de la Coronada, et débouche en vue d'une magnifique campagne où le Zujar se réunit au *Guadiana*.

481 kil. **Villanueva de la Serena,** V. de 10,000 hab., dans une jolie situation, sur une colline dont les pentes descendent jusqu'au Guadiana. La ville est bien bâtie, ses rues sont larges et alignées ; la campagne, sous un excellent climat, donne des produits fort estimés, un vin excellent, de beaux fruits et surtout des melons d'une qualité fort recherchée.

La voie ne se trouve plus, à Villanueva, qu'à une altitude de 300 mèt. Elle se tient à environ 4 kil. de la rive g. du Guadiana, sur le flanc de coteaux plantés de vignes.

487 kil. **Don Benito** s'étend à g. de la voie, en partie sur le penchant d'une colline, d'où l'on domine toute la campagne du Guadiana. C'est une ville moderne, comptant aujourd'hui 15,000 hab. Elle fut fondée au commencement du XVIe s., par les habitants de la petite ville de *Don Llorente,* qui se trouvait sur les bords du Guadiana, et qui fut détruite par

plusieurs inondations du fleuve. Une partie des habitants de *Medellin*, fuyant les cruautés et les exactions du comte de Medellin, s'y réfugièrent également, et en peu de temps la fondation nouvelle devint un centre important. Don Benito est dans une charmante position, sans édifices curieux, mais entouré de terrains très-productifs qui donnent d'excellents légumes, de beaux fruts et surtout des melons et des *sandias* (melons d'eau) non moins appréciés que ceux de Villanueva.

Don Benito est le point de la ligne le plus rapproché de *Logrosan*, petite ville de 3,500 hab., située au pied du versant S. des montagnes de *Pollarès*. Il existe, auprès de Logrosan, des gisements considérables de phosphate de chaux naturel, qu'on exploite en quantités considérables, et qui s'exportent par voie de fer, vers la France et vers l'Angleterre, pour l'amendement et la fertilisation des terres. C'est une grande richesse qui paraît propre, du reste, à toute cette région, et on a trouvé des gisements semblables en suivant les pentes de la sierra de Pollarès, jusque vers *Montanchès*, au N. de Merida.

La voie, qui suit dans cette partie de son tracé, entre Villanueva et Medellin, une ligne droite de 20 kil., rencontre, au-delà de Don Benito, le *rio Ortiga*, qu'elle franchit sur un pont en fer de 52 mèt., en arrivant à la station de

497 kil. *Mengabril* et *Medellin*. La première de ces localités est un v. de 500 hab., situé à 1 kil. env. à g. de la voie, sur la rive g. de l'Ortiga, dans une petite plaine cultivée ; la seconde est à 2 kil. à dr., sur la pente S. d'une colline qui occupe l'angle formé par le confluent de l'Ortiga et du Guadiana. Medellin est une très-ancienne ville dont la population, souvent diminuée par les émanations produites, pendant l'été, par le lit desséché de l'Ortiga, ne dépasse pas aujourd'hui 1,200 âmes. Son château, qui couronne la colline et domine toute la contrée, est le dernier des sept châteaux de la Serena. Les murailles, qui subsistent, sont d'une grande épaisseur et d'une remarquable solidité. On y retrouve encore quelques salles, qui avaient été restaurées par les Français lorsqu'ils occupaient la forteresse, et les traces nombreuses d'une galerie voûtée qui descendait jusqu'au Guadiana. Medellin communique avec la partie N.-O. de l'Estrémadure, par un pont en pierre de taille construit sur le Guadiana, en 1636, sous le règne de Philippe IV. Ce pont compte 16 arches et mesure 427 mèt. de long sur 6 mèt. de large. Une inscription commémorative de sa fondation, placée dans une petite plate-forme circulaire ménagée sur le plan de la pile centrale, mentionne que les frais de la construction ont été couverts par une contribution perçue dans un rayon de 50 lieues autour de la ville. Medellin est la patrie de Fernan Cortès, et conserve encore la maison où il est né. On peut reconnaître, hors de la ville, des vestiges de deux chaussées romaines qui conduisaient vers *Mérida*, à l'O., et vers *Guareña*, au S.-O.

A quelque distance au-delà de la station de Medellin, la voie, qui court parallèlement au Guadiana, rencontre le *Guadalmez*, qu'elle traverse sur un pont en fer de 50 mèt., à 500 mèt. env. au-dessus du confluent de ce ruisseau avec le Guadiana. A dr., s'étend une île marécageuse formée par ce ruisseau, et au-delà le village de *Valdetorres* (400 hab.).

512 kil. *Guareña*, petite V. de 5,100 hab., dans une plaine, à 2 kil. à g. de la voie. Celle-ci vient rejoindre le Guadiana à

520 kil. *Villagonzalo*, V. de 1,400 hab. Le village est à g. au pied des collines ; le chemin de fer suit la rive du Guadiana, puis décrit une courbe à court rayon, autour d'une colline au pied de laquelle se trouve,

à g., la petite ville de *la Zarza* (2,500 hab.).

523 kil. *Halte* (*apeadero*). La voie de fer, en décrivant cette courbe, se trouve en présence du fleuve et le franchit sur un grand pont de 550 mèt., en 11 travées égales, dont une partie repose sur une île de sables, à sec à l'époque des basses eaux. Au-delà du pont se trouve la station de

527 kil. *Don Alvaro,* v. de 700 hab., situé à dr., au fond d'une grande vallée en forme de fer à cheval, formée par une sinuosité du Guadiana. La campagne au-delà du village est riche, bien cultivée, plantée en oliviers et en vignes.

On suit la rive dr. du fleuve au pied de petites collines, et l'on contourne à dr. la base de celle que couronne la ville de *Mérida.*

540 kil. **Mérida** (6,000 hab.). Autrefois grande, peuplée et des plus florissantes, Mérida n'offre plus aujourd'hui qu'une faible image de ce qu'elle fut dans les temps anciens. Ce fut une des villes où les Romains s'efforcèrent le plus de donner des preuves de leur grandeur et de leur magnificence, et c'est aujourd'hui l'une des plus pauvres et des plus négligées de la monarchie espagnole. « Tout y retrace encore sa grandeur passée, disait M. de Laborde, tout y annonce la puissance de ses anciens maîtres ; on ne peut y faire un pas sans marcher sur les restes de quelques monuments, sans y apercevoir de tous côtés les déplorables vestiges de son antique splendeur. » Ses murailles, dit la chronique du roi Rodrigue, avaient six lieues de circuit; on y comptait 3,600 tours, 84 portes, 5 châteaux; elle était gardée par 80,000 fantassins et 10,000 cavaliers. On remarque encore, parmi les plus célèbres de ses anciens édifices : l'arc de triomphe de Trajan, aujourd'hui nommé *el arco de Santiago,* construit en pierres énormes; l'une des anciennes forteresses, baignée par le Guadiana; le temple de Diane, aujourd'hui palais du comte de los Corbos, où l'on admire 40 colonnes hautes de près de 11 mèt., et d'autres vestiges d'une grande magnificence ; le temple de Mars, dont il a survécu quatre beaux fragments en marbre ; l'amphithéâtre, dont les ruines sont appelées par les habitants les *Siete sillas;* la *Naumaquia,* dont on ne retrouve plus que la forme, et qu'on nomme vulgairement le Bain des Romains ; le cirque, où pouvait tenir, dit-on, une population égale à celle que renferme aujourd'hui l'Estrémadure ; le célèbre aqueduc, qui s'élevait sur trois étages d'arcades, à près de 25 mèt. de hauteur, et dont il reste aujourd'hui une trentaine de piliers que les habitants appellent *los Milagros.* Un autre aqueduc, encore parfaitement conservé, également attribué aux Romains, amène les eaux d'une distance de 6 kil.; il compte 140 arcs. Enfin il faut citer le fameux pont du Guadiana, qui conduit à la route de Badajoz et aux routes d'Andalousie; ce pont est long de 780 mèt., haut de 10 mèt., large de 6 mèt. 1/2 et compte 64 arches en plein cintre. Toutes ces richesses des temps anciens justifiaient cette parole du Maure Rasis : « *Que non ha home en el mundo que cumplidamente pueda contar las maravillas de Merida,* qu'il n'y a pas un homme au monde qui puisse énumérer exactement les merveilles de Mérida. »

Aujourd'hui Mérida compte 850 maisons, la plupart à un seul étage, incommodes, froides en hiver. Les plus importantes, parmi ces habitations, sont celles de don Segundo Pacheco, de don Miguel Nogales, du comte de Fuenteblanca, et quelques autres de construction moderne. Les rues sont passablement pavées ; la place de la Constitution est carrée et spacieuse, entourée d'arcades, plantée d'arbres formant promenade, avec une fontaine au milieu. Rien ne signale les églises, ni l'architecture, ni l'ornementation intérieure ; l'une d'elles, *Santa Maria,* a été en partie

construite avec des fragments de colonnes recueillis dans les ruines romaines.

Mérida est sans industrie, et sans autre commerce que la vente des bestiaux élevés dans les vastes pâturages qui environnent la ville.

De Mérida à Truxillo, R. 114; à Jerez de los Caballeros, R. 115; à Cacerès, R. 116, à Séville, chemin de fer en construction, R. 36.

En quittant la station de Mérida, la voie franchit, sur un pont de 53 mèt., l'*Albarregas,* affluent du Guadiana, décrit une grande courbe avec le Guadiana, dont elle suit la rive dr., puis traverse le rio *Aljucen,* sur un pont en fer de 150 mèt. En avant s'élève un groupe de montagnes qui semblent couper le passage, et au milieu desquelles se trouve le petit village de *Esparragalejo* (250 hab.). Ces montagnes se nomment *la sierra de las Viboras.* Il s'y trouve une quantité innombrable de reptiles. Cette plaie est commune à quelques localités de la contrée. Ainsi, la route de Mérida à Cacerès traverse, à 10 kil. environ à dr. du chemin de fer, la *sierra de Montanchès,* qui a, sous ce point de vue, une réputation historique. Les familiers de Charles-Quint racontent que lorsque l'empereur habitait le monastère de Yuste, il appréciait tout particulièrement les jambons provenant des porcs élevés dans ces montagnes, et qui se nourrissaient presque exclusivement de reptiles.

La voie évite la base des montagnes de Las Viboras, puis, laissant le Guadiana, qui forme à g. un vaste demi-cercle de 40 kil. de développement, elle se dirige en droite ligne, laissant, entre elle et le fleuve, une vaste plaine de terres cultivées nommée *la Vega del Guadiana,* sillonnée de cours d'eau, et qui produit des blés magnifiques. A dr. se trouve une ligne de collines dont la voie coupe la base.

553 kil. *La Garrovilla,* v. de 750 hab. On traverse sur sept ponts successifs, d'une longueur totale de 170 mèt., les différents bras de la rivière *Lacara,* qui descend d'une jolie vallée, à dr., pour aller rejoindre le Guadiana à travers la plaine. A g., on laisse *Torremayor* (600 hab.), et plus loin le bourg de *Puebla de la Calzada* (2,000 hab.), qui tire son nom de la chaussée romaine qui allait de Mérida à Lisbonne à travers la plaine.

563 kil. *Montijo.* Cette petite ville, qui compte 5,600 hab., possède un ancien manoir des comtes de Montijo, un hôpital, une église, une belle maison de ville ; mais des rues fort sales et fort mal empierrées, des eaux de puits saumâtres, et la santé publique en est fréquemment affectée. Les habitants de Montijo n'en sont pas moins fort riches, et l'agriculture, les oliviers et les vignes apportent à leurs coffres des ressources qu'ils ne savent qu'entasser. On raconte que lors de la campagne du Maroc, en 1860, et de l'expédition française en Crimée, il a été expédié de Montijo des blés de huit récoltes, et que le produit de ces blés, environ 250,000 fr., est venu prendre leur place dans les silos.

On traverse, après la station de Montijo, trois bras du rio *Alcazaba* sur trois travées, formant 88 mèt., et on laisse, à g., le hameau de *Torrefresno.* Un peu au-delà, la voie s'engage entre deux collines, et se retrouve à une petite distance du Guadiana, à la station de

581 kil. *Talavera la Real.* La petite ville de ce nom (2,500 hab.) se trouve de l'autre côté du Guadiana. Elle est sans importance.

On franchit le *Guerrero* sur un pont de 30 mèt., et, à travers un pays accidenté, planté de vignes et d'oliviers, on atteint le rio *Guevora,* que l'on traverse en vue de Badajoz. La voie s'arrête sur un plateau, au-dessus de la rive dr. du Guadiana, à 600 mèt. environ de la ville, dont elle est séparée par le fleuve.

599 kil. **Badajoz** (altit. 195 mèt.). (*Omnibus* de la gare à la ville. On entre en ville par le beau pont du Guadiana et par la porte de la Trinidad. Le pont est formé de 28 arches, dont la principale a 22 mèt. d'ouverture. Il est long de 525 mèt., et large de 5 mèt. 1/2. Sa construction remonte à 1596.

Badajoz, place forte, capitale de province, ch.-l. de la capitainerie générale d'Estrémadure, située sur la rive g. du Guadiana, au confluent du ruisseau de *Rivillas* avec ce fleuve, compte 22,800 hab. Cette ville, entourée de fortes murailles, d'un large fossé et de défenses imposantes, occupe les pentes E., S. et O. d'une colline que couronnent les ruines d'un ancien château. Ses maisons sont bien bâties, la plupart à trois étages, généralement élégantes, à façades peintes ou blanchies; les rues sont larges, propres, bordées de trottoirs, mais médiocrement pavées. La place de la Constitution, nommée aussi *Campo de San Juan*, est un vaste espace sur lequel se trouvent la cathédrale, le théâtre, les cafés, les principaux magasins, la maison de ville, et, au milieu, une promenade ou *Salon* plantée d'arbres, lieu de réunion de la population élégante. Les édifices religieux n'ont rien de remarquable. La cathédrale est un monument solide, plutôt foteresse qu'église, construite à l'épreuve de la bombe, en vue de donner un asile sûr aux familles lorsque la ville est exposée au feu de l'ennemi. L'intérieur, divisé en trois nefs, offre quelques chapelles dignes d'attention, un maître-autel surchargé d'ornements de peu de goût, deux belles statues de saint Jean-Baptiste et de N.-D. de la Concep-tion, un riche tombeau de l'évêque Marin del Rodezno, un chœur avec une *silleria* artistiquement sculptée. Le cloître est grandiose et d'une belle exécution. Il n'y a rien à dire des autres paroisses. Parmi les anciens couvents on remarque encore celui de Santo Domingo, actuellement occupé par le préside correctionnel.

Badajoz est la patrie du célèbre navigateur Vasco Nunez de Balboa et du peintre Moralès, surnommé le Divin. Celui-ci mourut pauvre, à 75 ans, en 1586, dans sa ville natale, qui n'a conservé aucune de ses œuvres, et qui a même oublié qu'il fut le plus illustre de ses enfants.

La campagne qui entoure Badajoz est belle; mais elle est presque entièrement occupée en pâturages; on y élève des bestiaux renommés pour leur taille, surtout ceux de l'espèce bovine. Une petite partie du territoire est cultivée en blé; sur les bords du Guadiana s'étendent quelques terrains maraîchers produisant de beaux légumes et des fruits estimés.

L'industrie locale est à peu près nulle; il en est de même du commerce, qui se borne à l'importation de quelques objets de peu de valeur. La contrebande de la frontière de Portugal le rend presque impossible.

Des routes peu praticables conduisent de Badajoz à Séville, à Olivenza, à Cacerès (*V.* R. 117, 118 et 119).

La frontière de Portugal est à 7 kil.

Badajoz fut occupé, le 11 mars 1811, par l'armée française commandée par les maréchaux Soult et Mortier. On fit 8,000 prisonniers, on trouva dans les magasins beaucoup d'artillerie et de poudre et deux équipages de pont. Cette conquête avait coûté 42 jours de tranchée ouverte.

Notre occupation ne fut pas longue, La brèche n'était pas encore relevée, lorsque le maréchal Beresford, qui commandait une division anglo-portugaise, vint, avec le concours d'une division espagnole, investir la place, par la rive g. du Guadiana. Il choisit pour point d'attaque le fort San Cristobal.

« Rien, a dit M. Thiers, rien dans la guerre de siéges, si féconde chez

les Français en faits admirables, ne surpasse la conduite de la garnison de Badajoz durant les mois d'avril, de mai et de juin 1811. » Plusieurs assauts furent victorieusement repoussés, et l'approche d'une armée de secours, composée des forces réunies des maréchaux Soult et Marmont, décida les assiégeants à se retirer.

Lord Wellington revint, le 16 mars 1812, avec 50,000 hommes et un immense matériel; la défense fit encore des prodiges de valeur. L'assaut, livré le 6 avril, fut terrible. Un instant Wellington fut près d'ordonner la retraite ; mais les assaillants purent pénétrer sur deux points affaiblis; les troupes qui défendaient les brèches furent prises à revers et obligées de se rendre ou de s'enfuir. « Le lendemain, dit encore M. Thiers, le gouverneur, le commandant du génie et l'état-major fait prisonniers, furent conduits au camp de lord Wellington qui, tout en les accueillant avec courtoisie, refusa cependant d'écouter leurs instances en faveur de la malheureuse ville de Badajoz. Ce n'était certainement pas à nous à solliciter pour les Espagnols, et aux Anglais à les punir de notre résistance; mais lord Wellington livra sans pitié Badajoz au pillage. Il ne fallait pas moins aux troupes qui avaient si vaillamment monté à l'assaut. »

DEUXIÈME PARTIE

ROUTES DE TERRE

RÉGION NORD ET NORD-OUEST

Provinces basques, Asturies, Galice, Vieille-Castille

ROUTE 40.

DE BAYONNE A PAMPELUNE.

Par la vallée de Baztan.

Route de terre. — 100 kil.

Pour le parcours en France, voir l'*Itinéraire des Pyrénées,* par M. Adolphe Joanne.

A la sortie de Bayonne, on laisse à dr. la route de Saint-Jean-de-Luz et le chemin de fer d'Espagne, pour passer devant le château de Marrac, et rejoindre la Nive à

13 kil. *Ustaritz,* V. de 2,442 hab., ch.-l. de c. de l'arrond. de Bayonne.

A 2 kil. env. d'Ustaritz, la route, laissant à g. celle de Cambo, se dirige au S., et s'élève sur des coteaux couverts d'arbres et de fougères. On descend par une pente rapide à Espelette. Dans ce trajet, trois montagnes attirent principalement les regards : l'*Ursuya* à g., le *Mondarrain* presque en face, et la *Rhune* à dr.

19 kil. *Espelette,* ch.-l. de canton de 1,532 hab., est situé sur une petite éminence, dans l'une des parties les plus accidentées et les plus riantes du pays basque. Tous les

quinze jours, il s'y tient des marchés considérables, très-fréquentés par les Espagnols. La route, qui décrit des zigzags habilement tracés, et qui offre de charmants points de vue sur une vaste étendue de pays, s'élève, jusqu'à 176 mèt., entre des hauteurs qui la dominent de 100 à 150 mèt., puis redescend à

24 kil. *Ainhoa* (754 hab.), le dernier village français. A 3 kil. plus loin, on franchit le pont de *Dancharinea,* sur la Nivelle, qui forme les limites de la France et de l'Espagne (27 kil.).

C'est au petit hameau de *Landivar,* situé tout près de la frontière, et dépendant de la commune espagnole d'Urdax, que les autorités espagnoles procèdent au signalement minutieux de la voiture et des chevaux (si l'on voyage avec une voiture particulière qui doit rentrer en France). La visite de la douane se fait à Elizondo.

La frontière franchie, la route remonte la rive g. de la Nivelle, et après avoir traversé le hameau de *Leordas,* d'où un chemin conduit, à dr., par Alquerdi, à Zugarramurdi, elle atteint, au-delà,

30 kil. *Urdax,* v. de 640 hab., dans une position délicieuse. Il doit son origine à un vieux monastère de San Salvador aujourd'hui inhabité, dont la chapelle est devenue l'église paroissiale.

Landivar, où se trouve le premier poste de carabiniers espagnols, *Leordas,* que la route traverse ensuite, dépendent d'Urdax, de même que deux autres quartiers ou *barrios.* Cette agglomération reçut le titre de ville du roi Charles III, en 1774. Le vallon où se trouve Urdax, et qu'arrose le ruisseau d'Ugarana, affluent de la Nivelle, forme presque une enclave au milieu du territoire français. Il appartient à la vallée de Baztan, bien qu'il en soit séparé par l'une des ramifications des Pyrénées.

En quittant Urdax, la route, se dirigeant vers les monts Urtamendi et Aguirre, qui séparent ce vallon de la vallée de Baztan, gravit lentement les pentes du *port d'Otsondo* (583 mèt.), au-delà duquel se trouve le *col de Maya.*

Si le voyageur se retourne avant d'atteindre ce point culminant, sa vue s'étendra sur un riche panorama où se déroule tout le chemin qu'il vient de parcourir ; le territoire de l'arrondissement de Bayonne s'étale sous ses pieds, au N., comme une immense carte géographique.

Sur la dr. de la route, vers le col de Maya, s'accumulent des collines sans culture, couvertes de bruyères et de bois chétifs. A g., au sommet du col, une grande pierre carrée indique l'ancienne division du territoire. Le col franchi, on descend rapidement, ayant, à dr. la montagne couverte de bruyères et plantée de chênes verts, à g. le beau vallon de *Maya.*

41 kil. *Maya*, 560 hab. La route laisse cette commune à g., à une portée de fusil, sur un petit plateau et sur les versants méridionaux du mont Otsondo. On traverse le ruisseau de Maya, en laissant à g. le bourg d'*Arizcun* (1,250 hab.), situé sur une petite hauteur. Au niveau de ce village se trouve établie, sur la route, la première chaîne ou *portazgo* indiquant un péage pour l'entretien des voies publiques. A 1 kil. à dr., sur le versant du mont *Achuola,* est le village d'*Azpilcueta* (523 hab.). Entre Arizcun et Azpilcueta, le ruisseau de Maya et un autre ruisseau qui descend d'Errazu se réunissent pour former le *Baztanzubi,* ou rivière de Baztan, qui prend plus loin le nom de *Bidassoa*. Sur ce point, la vallée se rétrécit ; la route traverse deux fois la rivière, qui s'est accrue de plusieurs affluents, et passe auprès de quelques maisons dépendant d'Azpilcueta. Ces maisons sont bien bâties, généralement en pierres sèches, et percées d'ouvertures petites

et peu nombreuses ; presque toutes ont des balcons en bois occupant toute la largeur de la façade.

45 kil. *Elvetea,* v. de 350 hab., situé sur la dr. de la route. Son église, carrée et bien bâtie, est précédée d'un porche en bois. Ses maisons, au nombre de 80 environ, sont solides mais peu éclairées. On voit, à dr., une maison d'un aspect assez monumental, composée de trois façades à galerie, formant une grande cour carrée fermée sur la route par une grille en fer : cette maison est le refuge des pauvres de la vallée. Dès qu'on l'a dépassée, on franchit le Baztan pour entrer à

46 kil. **Elizondo,** chef-lieu de la vallée de Baztan, bourg de 1,500 hab.

La **vallée de Baztan** est un des territoires les plus riches de la Navarre. Ses habitants sont hospitaliers, laborieux et très-habiles cultivateurs. La vallée, comme du reste toutes celles des provinces basques espagnoles et françaises, avait autrefois une organisation indépendante et formait une espèce de petite république. Elle élisait son alcade, qui exerçait la juridiction civile et criminelle, infligeait les peines et exécutait les décisions supérieures de l'assemblée générale. Il avait le commandement des forces militaires de la vallée, qui pouvait fournir au besoin 800 hommes régulièrement armés. Gardiens vigilants de l'intégrité de leur territoire, les Baztanais se sont levés chaque fois que la France et l'Espagne ont été divisées. Ils ont plus d'une fois offert leur concours à la royauté. Alfonse d'Aragon, surnommé le Batailleur, qui, au XIIe siècle, alla combattre les Maures d'Andalousie et menacer Grenade, ne dédaigna pas, en reconnaissance des services de la vallée de Baztan, de la nommer parmi les États qui relevaient de sa couronne; et don Sanche le Fort, après la fameuse bataille de las Navas de Tolosa, en 1212, lui donna des armoiries qui représentent un échiquier à neuf cases. La vallée de Baztan a beaucoup souffert lors des différentes guerres civiles qui ont eu pour théâtre le nord de l'Espagne. Sa population est d'environ 8,000 hab. Elle a 39 kil. d'étendue, du N. au S., du pont de Dancharinea au pont de Velate, à l'entrée de la vallée de l'Ulzama ; et 22 kil. de largeur de l'E. à l'O. *Baztan,* d'après les étymologistes, est une métathèse du vocable basque *baznat,* qui signifie *je suis seul,* exacte expression de l'esprit d'indépendance de la vallée.

La rivière, qui pénètre dans Élizondo en décrivant une courbe à droite, le partage en deux quartiers. La douane, où se visitent les bagages des voyageurs, est tout à l'entrée du bourg, sur l'un des côtés de la place. Sur l'autre côté se trouve l'église, carrée, massive, construite en pierres rouges, sans ouvertures, et surmontée d'une tour également carrée, terminée en coupole, et portant quatre cloches suspendues presque extérieurement. « Elle se compose, dit M. Cénac Moncaut, d'une simple nef avec transsept, de 3 mèt. de profondeur, et d'un chevet de même grandeur. Les voûtes, à plein cintre, sont d'une excessive simplicité. L'objet le plus intéressant que renferme cette église est un *Saint Jacques le Majeur,* qui se dresse à cheval sur le maître-autel. Il tient l'épée à la main, porte le manteau rouge par-dessus la robe du pèlerin. Il foule aux pieds de son palefroi deux Arabes terrassés... Une enceinte murée fort exiguë, ménagée autour de l'église, a servi jusqu'en ces derniers temps pour la sépulture de quelques familles ; on retrouve sur l'une des pierres tombales la date de 1286. »

Au fond de la place, on voit un vieil édifice nommé le *Palacio de las Gobernadoras,* au rez-de-chaussée duquel s'étend une galerie ouverte servant de jeu de paume. A côté de cette galerie est une porte en arcade par laquelle on descend à la rivière. En avançant de quelques pas au-delà

de cette arcade, et au pied du rempart, on peut voir la ville sous son aspect le plus pittoresque.

On remarquera dans Elizondo l'hôtel de ville, grand bâtiment carré du xviie siècle, surchargé de médaillons de bois, sous la forme d'aigles impériales. L'écu de la vallée, sculpté sur la façade, est entouré des mots: *Valle y universidad de Baztan.*

La route, au-delà, accompagnée d'habitations pendant plus d'un kil., longe à dr. le Baztan, que traverse sur un pont de trois arches un chemin conduisant au petit village de *Lecaroz,* situé à 1 kil., sur le versant de collines boisées. En avant de la route, et sur une hauteur, se développe

49 kil. *Irurita,* v. de 900 hab. Ce village renferme de grandes et vastes maisons à l'aspect confortable, montrant encore les mâchicoulis trilobés et les fenêtres mauresques géminées que fit naître l'influence andalouse.

A Irurita, comme à Elizondo et dans toutes les villes ou les villages de la vallée, le voyageur rencontrera des maisons avec des écus armoriés. En Espagne, l'armoirie sur la porte d'une demeure est un étalage de vieille vanité aristocratique; dans les vallées, c'est une arme parlante destinée à perpétuer le souvenir d'une lutte ou d'une gloire commune.

Au-delà d'Irurita, la route, descendant une pente rapide, parcourt une vallée bien cultivée, couverte de plantations. Le Baztan coule à droite, au milieu de prairies divisées par de petits murs en galets. Puis la route le traverse, sur un pont de trois arches en pierres de taille, à l'entrée de

51 kil. *Arrayoz,* v. de 279 hab., sur la rive g. du Baztan et sur le penchant d'une montagne. Au-delà s'étend, sur une petite distance, une jolie vallée partagée en jardins et en prairies par des clôtures en galets. Bientôt les collines se rapprochent; à g. elles sont boisées; à dr. leurs pentes sont à pic, rocheuses, et de nombreuses sources en jaillissent. La rivière coule au fond d'un ravin au milieu des rochers. On traverse *Oronoz* (450 hab.), et on aperçoit, en avant, une jolie habitation carrée, surmontée d'un belvédère et entourée de jardins au milieu desquels est une serre. Cette propriété, d'une grande étendue, et qui porte le nom de palais de *Reparazea,* appartient au marquis de Vesolla. Elle est située sur le territoire du hameau de *Bertiz,* lequel a donné son nom à la vallée (*Bertiz-Arana*). Un pont de bois sur la rivière joint la propriété à la route qui, à cet endroit, se partage en deux branches : l'une se dirige vers l'O. par Santesteban de Luriu, Vera et le Guipuzcoa, suit le cours de Baztan, qui reçoit ici le rio *Marin* venant du S., et prend désormais le nom de *Bidassoa;* c'est la route très-pittoresque d'Irun (*V.* R. 41); l'autre branche (route de Pampelune) tourne brusquement à g., dans la direction du S., passe devant une église carrée avec un porche à colonnes de pierres rouges, et au milieu du hameau de

55 kil. *Mugaire,* dépendant de la commune d'*Oronoz* (405 hab.). On rencontre, à la sortie du village, le rio *Marin,* dont on remonte le cours et qu'on traverse plusieurs fois. La côte devient roide. Le Marin coule au fond d'une vallée très-profonde, présentant des deux côtés des prairies, des pâturages, de belles cultures. A mesure que s'élève la route, souvent pratiquée dans le roc, la vue en arrière devient magnifique et s'arrête, au fond, sur les hauteurs de la vallée de Bertiz-Arana. Bientôt, contournant les pentes de la montagne, on longe, à g., un mur de soutènement au-dessus duquel passe un chemin qui vient également d'Elizondo en passant par Berrueta. Vers le fond du vallon, la route est supportée par un massif considérable en maçonnerie. Les travaux d'art sont très-fréquents sur ce trajet, et quelques-uns n'ont pas moins de 20 mèt. d'élevation. Le plus remarquable est

un pont de trois arches, en marbre, de 22 mèt. de hauteur sous clef. Après avoir franchi ce pont, ayant à gauche les hauteurs d'où descend le Marin, à dr. la riante vallée par laquelle cette rivière rejoint le Baztan, on découvre

61 kil. *Almandoz,* v. de 545 hab., appartenant encore à la vallée de Baztan. Il est entouré de carrières de marbre et de forêts de hêtres. On y trouve plusieurs sources ferrugineuses. « Le sol, dit M. Madoz, produit des fruits, et principalement des pommes. Les *naturels* font avec le jus de ces dernières une espèce de vin nommé *cidre,* fort estimé, et qui constitue leur principale industrie. »

Un peu au-delà d'Almandoz, la route, laissant à droite un chemin plus court pour les piétons et les cavaliers, s'élève sur les flancs plantés de chênes et de châtaigniers des montagnes de Macanaz et de Gazara. Elle décrit ainsi, à partir du village, trois lacets superposés. Au sommet de cette montée, la culture cesse, les sommets arides sont à peine plantés de bruyères et d'arbres rabougris. La vue s'étend en arrière sur un vaste panorama, et l'aspect du petit groupe d'habitations d'Almandoz, qui s'enfonce de plus en plus dans les profondeurs de la vallée, est des plus pittoresques. Enfin on s'engage entre d'autres montagnes vers le S. Çà et là se montrent des bergeries couvertes en grandes pierres plates; enfin on arrive à une maison blanche entourée de quelques arbres, au bord d'un ravin boisé d'une grande profondeur et semblable à un entonnoir. Cette maison est la *Venta del Baztan.*

Ce passage, au sommet de la montagne d'Aresuri et de la chaîne qui sépare la vallée de Baztan de la Navarre, se nomme le *Port de Velate.* L'altitude est de 828 mèt. La route n'a plus de parapets; elle n'est séparée des pentes, qui donnent le vertige, que par des barrières en bois brut chevillé. Elle contourne la moitié de cet entonnoir, bordée pendant quelques instants de hêtres magnifiques, droits et élancés.

Le défilé sauvage qui fait suite au port de Velate au milieu des sommets de la montagne, se nomme le *Col de Matacola.* La route passe au milieu d'arbres centenaires, dont quelques-uns, frappés de la foudre, gisent en débris sur la place.

Le défilé cesse à la *Venta de Arraiz,* belle maison construite, en 1846, sur un plateau planté d'arbres, couvert de bruyères et de daphnés. Le village d'*Arraiz* et son annexe *Orquin* sont à 1 kil. sur la dr. Au-delà de la venta, la route descend, ayant des ravins à g., et à dr. les pentes du mont *Ocolin.* On rencontre une chaîne de péage à la hauteur du village de *Lanz,* qui est à 3 kil. à g., hors de la vue, au pied du mont *Urquizo.* Ici la descente devient rapide, l'horizon est plus vaste; les profondeurs sont moins effrayantes : la vallée, à peine accidentée, est très-boisée et plantée de chênes énormes. Plus loin, au fond d'une ravine que la route franchit sur un pont de pierre, coule l'*Ulzama,* qui s'est formé de ruisseaux descendus de Velate et de Lanz. La route court en droite ligne, ayant en avant, sur la g., un clocher blanc de forme octogone; sur la dr., au haut d'un mamelon, une chapelle carrée sans clocher, dans le style des oratoires du XII[e] s., appartenant tous deux à

79 kil. *Olagüé* (300 hab.). Le voyageur qui entre pour la première fois en Espagne, et qui n'a encore aucune idée de la manière de vivre du pays, fera bien de pénétrer dans la posada d'Olagüé. Il trouvera, au premier étage, une cuisine sans jours, aérée seulement par deux trous pratiqués dans la muraille; le foyer est établi sur des pierres plates au milieu de la pièce, et entouré de cafetières noires; une chaîne pendant au plafond porte la marmite; la fumée s'élève et sort par une ouverture pratiquée dans le toit. La vaisselle et la batterie de

cuisine sont rangées dans un coin, auprès de l'un des trous; quelques provisions sont accrochées aux solives. Si la faim le presse, et si le local ne le rassasie pas, on servira au voyageur, dans ce milieu obscur, quelques morceaux d'un ragoût de lapin fortement épicé, qu'il sera étonné de manger avec plaisir, et un verre de vin presque noir qui ne sent pas trop la peau de bouc. Ce modeste repas coûte 5 *cuartillos* (env. 25 cent.).

A la porte d'Olagüé la route, plus encaissée, côtoie le torrent, sur lequel sont établis un barrage et un moulin. Après avoir monté une petite côte, on rencontre le hameau d'*Etulain* (3 kil.), avec son église massive, sans jours, surmontée d'une tour carrée, comme en ont, dans toute la Navarre, les moindres agglomérations d'habitations. On passe à (1 kil. 1/2) *Burutain*, où se trouve une posada semblable à celle d'Olagüé.

87 kil. *Ostiz*, v. de 255 hab., situé à dr. sur le penchant du mont Sarroa qui descend jusqu'à la route. Les montagnes sont arides et dépourvues de végétation. La route rencontre quelques hameaux, *Beraiz* à g., *Enderiz* à dr., *Olaiz* et *Olabe*, l'un en face de l'autre, avant

92 kil. *Sorauren* (318 hab.). L'église, avec sa tour carrée, couronne une hauteur à gauche.

C'est à Sorauren qu'eut lieu, au mois de juillet 1813, entre les troupes françaises commandées par le maréchal Soult, et l'armée anglo-portugaise du général Wellington, un combat dans lequel l'avantage resta aux troupes alliées.

Au-delà de Sorauren, la route court en ligne droite; la vallée s'élargit, les propriétés qui avoisinent le chemin sont mieux cultivées. Peu à peu, on rencontre quelques vignes, des terres arables. Sur la dr. sont quelques hameaux, *Euza*, *Ezcaba*, *Azoz*; puis on tourne à g. près de

95 kil. *Arre* ou *Vinarrea* (305 hab.). La route traverse l'Ulzama sur un beau pont de pierre, et laisse à g., à 1 kil. *Huarte*, avant d'atteindre

97 kil. *Villava*, V. de 1,273 hab., sur la rive droite de l'Ulzama. A l'entrée de la ville, à g., sont les ruines d'un ancien monastère de Trinitaires. Villava est d'origine romaine, et on y retrouve quelques débris de cette époque; elle fut en partie rebâtie, en 1184, par don Sanche le Fort, qui le nomma Villa-Nueva, dont on a fait par syncope *Villava* ou *Villaveta*. La rue unique que suit la route est étroite, et bordée de maisons bien bâties en pierres et en briques. Un aqueduc en bois, qu'on aperçoit derrière les maisons, à dr. et au-dessus du cours de la rivière, conduit les eaux à une fabrique très importante d'où se tirent les papiers peints employés dans tout le pays. On pénètre dans la vallée de l'*Arga*, et on franchit cette rivière sur un beau pont en pierres de taille, garni de rampes en fer. Dès la sortie de Villava, on aperçoit *Pampelune* sur un mamelon, au centre d'une plaine formée par un immense cercle de montagnes d'un aspect un peu gris. Cette plaine, qui a 40 kil. de circonférence, et qui est d'une fertilité et d'une richesse remarquables, se nomme la *campina* ou *cuenca* de Pampelune. Les montagnes commencent à une distance de 3 ou 4 kil., et leurs pentes sont couvertes d'habitations et de villages pittoresquement groupés. Le pic de *Relate*, le point le plus élevé de cet amphithéâtre, est à 22 kil.; d'autres sommets qui s'étendent de l'E. au S. sont à une distance double. La route monte doucement sur un talus élevé qui domine une partie de la plaine, et qui décrit une grande courbe en vue et à gauche de la ville. Les monuments, les habitations, les clochers, les vieux remparts, se déroulent successivement devant les yeux du voyageur à mesure qu'il approche. On entre par la porte St-Nicolas, au dessus de laquelle se lit le millésime 1660.

100 kil. **Pampelune** (*V.* R. 12, p. 163).

ROUTE 41.

DE IRUN A PAMPELUNE

87 kil.

On descend de *Irun* en suivant la route royale d'Espagne en France, ayant à g., la plaine et *Fontarabie;* à dr. les hauteurs que couronne la forteresse de *San Marcial.* La route vient jusqu'auprès du vieux pont international sur la *Bidassoa*, lequel conduit à *Béhobie;* à g. se trouve l'île célèbre des Faisans ou de *la Conférence*, où s'élève maintenant une pyramide commémorative. La route de France traverse le pont; la route de Pampelune tourne à droite et remonte la rive espagnole du fleuve, qui forme, sur 9 kil. encore, la limite entre les deux pays. La Bidassoa est encaissée entre les bases du mont de San Carlos en Espagne, et de la montagne de Louis XIV en France; au pied de celle-ci s'étendent le joli village et la riante vallée de *Biriatou.* La route et la rivière se trouvent au fond d'une gorge des plus pittoresques, jusqu'au point où la frontière française s'éloigne à angle droit vers le N.-E., formant une ligne presque directe qui va s'appuyer, à 18 kil., sur le sommet de la montagne de *la Rhune*, dont le versant méridional appartient à l'Espagne.

La route passe de la rive g. à la rive dr. de la Bidassoa, sur le pont d'*Endarlaza*, qui forme la séparation des deux provinces de Guipuzcoa et de Navarre. Au-delà du pont, à dr. de la route, se trouve une forge avec martinets mus par la rivière, et un peu plus loin, à g., un poste de carabiniers. La montagne de *Zuluaga*, à dr., celle de *Olazu la Guñetá*, à g., resserrent un instant la route et la rivière, qui débouchent dans une jolie vallée circulaire au fond de laquelle se trouve

15 kil. **Vera**, petite V. de 1,950 hab. Elle tient une place importante dans l'industrie minière et métallurgique de la province de Navarre. On y compte treize mines en exploitation, parmi lesquelles dix mines de fer, une de cuivre, une de galène et une de plomb. A une demi-heure de distance, sur la dr. de la route, existe une fonderie. Les montagnes produisent en abondance du bois de chêne et de châtaigner pour l'alimentation des forges, et leurs pentes, arrosées par de nombreux cours d'eau, forment d'excellents pâturages où l'on élève de beaux troupeaux.

La route qui, en sortant de Vera, reprend la rive dr. de la Bidassoa, passe à une petite distance de *Lesaca*, petite ville de 2,300 hab., qui est, avec Vera, l'une des « cinq villes de la Montagne; » les trois autres sont *Yanci*, *Echalar* et *Aranaz*, situées dans le même rayon et à peu de distance, des deux côtés de la route. Le chemin qui relie la route à Lesaca, à 3 kil. au-delà de Vera, jette à dr., sur la Bidassoa, un joli pont hardi et élancé, nommé le pont de *Macharin.* La rivière décrit de nombreuses sinuosités, la route l'accompagne sans cesse, souvent en corniche, au milieu des rochers et sur le flanc des montagnes, dont l'aspect est des plus pittoresques. A la hauteur du hameau de *Berrizon*, à 7 kil. 1/2 de Vera, se détache, à dr. et au-delà d'un beau pont, un chemin qui conduit à Yanci en 15 min. Au-dessus de Berrizon, à g., s'élève la montagne de *Anyo,* et, un peu plus loin, la gorge se resserre au milieu des belles roches de *Basatandi.* Deux hautes montagnes, à dr. de la sortie de ce défilé, portent les noms de *Anyolegar* et de *Apauso.* La route rencontre à la base de cette dernière, au fond d'un vallon qu'elle contourne, la *venta de Lacarraiz.* Un peu au-delà la vallée s'élargit; on franchit sur un petit pont, nommé le pont de *Behobia*, un ruisseau affluent de la Bidassoa, un peu avant d'atteindre

31 kil. *Sumbilla*, bourg de 1,200 hab., entouré d'une jolie plaine très cultivée où sont disséminées les habitations qui forment la commune. Une montagne en cône, le *Mundaur*, dont le sommet est à une altitude de 557 mèt., domine la petite plaine de Sumbilla. Sumbilla appartient à une petite division territoriale qu'on nomme la vallée de *Santesteban de Lerin*, et qui s'administre elle-même, comme le font d'ailleurs les diverses vallées de cette partie de la Navarre. Celle de Santesteban comprend trois petites villes et cinq villages, avec une population de 4,500 âmes pour une étendue de 280 kil. carrés. Elle est très-riche en pâturages, et ses montagnes produisent des chênes et des hêtres d'une belle apparence.

La route, qui monte en droite ligne en quittant Sumbilla, laisse, à 3 kil., et sur la dr., au pied du Mundaur, le village de *Elgorriaga* (300 hab.) où l'on exploite deux mines de sel gemme produisant annuellement environ 250,000 kilog. A la hauteur de ce village, la route prend, avec le cours de la rivière, la direction O. à E., en décrivant une grande courbe au sommet de laquelle, et à 1,000 pas sur la dr., de l'autre côté de la Bidassoa, se trouve la petite ville de *Santesteban*. Le relais se fait au hameau de *Oteiza*, en deçà de la rivière. Sur cette partie, la vallée s'élargit, surtout à g. de la route ; les sommets sont boisés, des pâturages garnissent les versants, et, de place en place, s'élèvent des habitations ombragées de bouquets d'arbres. A dr., sur la rive g. de la rivière et sur les pentes N. de la montagne d'*Ireperri*, on aperçoit le petit village de *Legasa*, appartenant à la vallée de *Bertiz-Arana*.

40 kil. *Narvarte*, v. de 400 hab., entouré de métairies dont les champs sont limités par des murs en pierres sèches. A la sortie de ce village, la route franchit la Bidassoa sur un pont de pierre, et rencontre le village d'*Oyeregui* (100 hab.) au pied d'un contrefort du mont Ireperri. A 500 mètres plus loin, elle franchit, sur un pont de pierre, le torrent de *Marin*, qui descend de la jolie vallée d'*Almandoz* pour se jeter dans la Bidassoa. De l'autre côté de ce pont, la route se réunit à celle qui vient de la vallée de Baztan, au hameau de

42 kil. *Mugaire* (*V.* p. 411).

On prend, à partir de Mugaire, la direction du S., en remontant la rive dr. du Marin, et au pied du versant oriental du mont Ireperri, pour gagner Almandoz et les rampes abruptes du port de Velate. Cette route très-pittoresque, après avoir franchi le port, descend au cœur de la Navarre par la riche vallée de l'Ulzama.

Voir pour le trajet de Mugaire à **Pampelune** (45 kil. — 87 kil.) la R. 40, p. 411 et suivantes.

ROUTE 42.

DE SAINT-SÉBASTIEN A PAMPELUNE

A. **Par chemin de fer.** 129 kil.

76 kil. de **Saint-Sébastien** à **Alsasua**, chemin de fer du Nord (*V.* la R. 1re, p. 7 à 12).

53 kil. (129 kil.) D'**Alsasua** à **Pampelune**, ligne d'*Alsasua* à *Saragosse* (*V.* la R. 12, A, p. 162).

Les trains correspondent à Alsasua.

B. **Par la route de terre.** 78 kil. 1/2.

18 kil. De **Saint-Sébastien** à **Tolosa** (*V.* R. 1re, p. 8.)

En quittant Tolosa pour prendre, vers l'E., la route de Navarre, on traverse l'*Oria* sur un beau pont de 5 arches. La route de Madrid remonte le cours de cette rivière. La route de Pampelune, que suit le voyageur, est variée et pittoresque. Les hautes montagnes qui l'avoisinent, cultivées jusqu'au sommet, sont couvertes de troupeaux d'habitations et de métairies d'un bel aspect.

26 kil. *Lizarza* est un joli bourg

de 840 hab., situé entre deux collines, et traversé par l'*Azpiroz*, affluent de l'Oria. Son église paroissiale possède un retable dont le premier corps est considéré comme une œuvre d'un grand mérite. On voit aussi, dans une petite chapelle ou ermitage, une peinture de N.-D., de l'école flamande, apportée en 1628. On franchit la limite des provinces de Guipuzcoa et de Navarre entre Lizarza et

36 kil. *Atallo*, v. de 50 feux, dont le territoire, très-fertile et parfaitement cultivé, produit sans repos du blé, du maïs, du lin, des racines pour les bestiaux. Les collines qui le dominent sont couvertes de beaux arbres, chênes et châtaigners, qui fournissent des bois recherchés pour les travaux de construction. On voit, à 40 mèt. du village, un beau moulin, le mieux construit qui se rencontre de Saint-Sébastien à Pampelune.

36 kil. 1/2. *Arriba*, v. de 460 hab., où l'Azpiroz reçoit plusieurs petits cours d'eau déjà abondants à leur sortie du sol, est situé au pied du mont *Elosua*. La route, bien entretenue, monte rapidement vers

38 kil. *Betelu*. v. de 675 hab. Les sources de l'Azpiroz sont à peu de distance. Les eaux sont très-abondantes dans tout ce pays; l'une des fontaines du village est chaude et sert de lavoir public. Il s'y trouve aussi un établissement de bains alimenté par trois sources sulfurées sodiques, recommandées pour les affections des bronches, de la gorge, l'herpétisme et la scrofule. L'installation, très-convenable, comprend des bains, une buvette, des douches, une salle d'inhalation et des appareils de pulvérisation. L'établissement reçoit, année moyenne, de 750 à 800 malades. On peut parvenir à Betelu par les deux lignes du chemin de fer du Nord (station de Tolosa) et d'Alsasua-Pampelune (station d'Irursun); des voitures conduisent de l'une et l'autre station en une heure et demie. A env. 3 kil. de Betelu, la route franchit le sommet de la petite chaîne qui sépare la vallée d'Araiz de celle de Laraun, et traverse le hameau de *Lezaeta* avant

50 kil. 1/2. *Lecumberri*, v. de 80 maisons, situé au milieu de la jolie *vallée de Larraun*, formée et dominée par de hautes montagnes toutes boisées. A une petite distance, et vers l'O., naît le ruisseau de *Lecumberri*, qui traverse la vallée et le village, et qui, après avoir arrosé de riches prairies, descend droit au S. vers l'*Araquil*, avec lequel il se confond. La route, descendant dans la même direction, se trouve un instant resserrée entre deux montagnes rocheuses. On appelle ce défilé le *Paso de las dos Hermanas*. A quelque distance au-delà on rencontre, à dr., une route venant de Vitoria par la vallée de l'Araquil. Les deux routes se confondent et prennent la direction du S.-E.

61 kil. 1/2. *Irurzun*, v. de 25 feux, situé au pied de la montagne de la *Trinidad*, l'une de celles qui entourent la *cuenca* ou vallée de la capitale de la Navarre. Il est traversé par la petite rivière de Lecumberri, à 2 kil. au-dessus de sa jonction avec l'Araquil. A Irurzun passe la voie de fer venant d'Alsasua, et qui fait un détour par Zuasti avant d'atteindre Pampelune. Au sortir d'Irurzun, la route, plus directe, d'abord dominée par des collines boisées, se dégage peu à peu, traverse de beaux pâturages, et rencontre

67 kil. 1/2. *Erice*, petit v. de 20 maisons, à l'entrée de la *cuenca* ou vallée de

78 kil. 1/2. **Pampelune** (*V.* R. 3, p. 133).

ROUTE 43.

DE SAINT-SÉBASTIEN A BILBAO

A. Par les ports de la côte. 136 kil.

Ce parcours est peu facile, mais très-pittoresque.

Quand on sort de Saint-Sébastien,

à l'O., on suit la plage pendant plus d'un kil., ayant, à g., une longue suite d'établissements et d'édifices, le cimetière, des hôtelleries, des chapelles. La route est neuve et bien construite; elle évite l'ancien chemin qui, se dirigeant au S., allait rejoindre, à Hernani, la grande route d'Irun à Madrid, hérissée de côtes roides et pénibles. Bientôt, à un détour, on pénètre au milieu d'une campagne charmante, riche et bien cultivée, laissant derrière soi le magnifique panorama de la baie de Saint-Sébastien, de la ville, du château, du môle, au fond duquel se dessinent les côtes sablonneuses de la France. Deux routes se présentent : l'une à g., descend vers Tolosa; celle de dr. suit la côte par Usurbil et Zarauz.

On aperçoit, à dr., le fort d'Hernani et une haute montagne qui domine Tolosa. On s'engage au milieu de montagnes qui *moutonnent* de tous côtés, et, dans un vallon étroit, on passe au-dessous d'un pont en briques rouges servant à un chemin d'exploitation. Au-delà de ce pont on se trouve à

11 kil. 1/2. *Usurbil*, petite V. de 1803 hab., située sur une colline dominant le cours de l'Oria. La municipalité d'Usurbil compte env. 200 maisons disséminées dans toute la vallée. On y remarque le manoir noble de *Saroe*, l'une des plus vastes habitations du pays ; il a considérablement souffert pendant les dernières guerres. L'église a un aspect imposant ; l'intérieur est nu, sauf deux autels latéraux dorés et le retable, orné de colonnes grecques, de statues et de tableaux sculptés.

Au-delà d'Usurbil, la route, offrant de charmants aspects, est souvent taillée dans le roc. Elle passe au S. d'une ligne de montagnes qui forment la côte, et au milieu desquelles est *Igueldo*, v. de 500 hab. On suit la rive dr. de l'Oria et, se rapprochant de la mer avec cette rivière, on traverse le village d'*Orio*, habité par des pêcheurs et des constructeurs d'embarcations. A Orio, est jeté sur l'Oria un beau pont à piles de pierre avec tablier en charpente, dont le trottoir est en dehors du parapet. Au-delà de ce pont, après 3/4 d'heure de marche, on atteint

27 kil. *Zarauz*, très-jolie petite V., municipalité de 2,120 hab., située à l'extrémité O. d'une petite plaine de 8 kil. de circonférence, entourée d'un amphithéâtre de collines. Un port de dimensions modestes, défendu par un môle récemment construit, abrite quelques embarcations. Les produits de la pêche sont portés par les femmes dans les localités d'alentour, et quelquefois même jusqu'à Tolosa, Villabona et Villafranca, à 30 et 40 kil. On vient de toutes ces villes prendre les bains de mer à Zarauz : la plage est belle et étendue. Les deux principales habitations appartiennent au marquis de Narros et à don Pascual Madoz, ancien ministre, l'auteur du *Dictionnaire géographique et statistique de l'Espagne*.

En quittant Zarauz, la route suit, à mi-côte, les hauteurs qui dominent la mer et trouve, au pied de la montagne de San Anton,

31 kil. 1/2. *Guetaria*, petite ville de 1,250 hab., située sur une langue de terre escarpée, sans cesse attaquée par la mer. Guetaria occupe à peu près le centre de la grande courbe, dont les deux extrémités sont au cap *Machichaco*, au-delà de Berméo, et à la pointe du *Figuier*, à l'embouchure de la Bidassoa. Le port, protégé par deux môles dirigés vers le N. et vers l'E., a peu de fond, et ne peut recevoir d'embarcations de plus de 150 tonneaux. La ville entière et surtout l'église portent les traces des dévastations commises par les partis qui ont tour à tour occupé le pays, lors des dernières guerres civiles. La nef principale de l'église était, en son genre, un joli modèle d'architecture gothique. Les stalles du coro, le maître-autel, les cloches, les ornements, tout a disparu ou a été brisé, et même une assez bonne statue de

Juan Sebastian de Elcano, le célèbre navigateur, enfant de Guetaria (*V. Introduction*). Cette petite ville porte une baleine sur l'écu de ses armes, comme, du reste, tous les ports de la côte. C'est un souvenir de la grande pêche à laquelle les Basques se livraient autrefois dans le golfe de Gascogne. A partir de Guetaria on continue de suivre la côte, jusqu'à la rencontre de l'*Urola*, qu'on traverse en bateau pour atteindre

36 kil. **Zumaya**, V. et municipalité de 1,700 h., très-ancienne cité de l'Espagne romaine, faisant alors partie, avec *Zarauz* et le port d'*Orio*, distant de 10 kil. à l'E., de la petite république des *Morosgi*. La ville, située sur une espèce de promontoire, formé par un dernier contrefort de la montagne de Santa Clara, est propre et bien tenue. Elle est fréquemment visitée par les baigneurs de l'établissement thermal de *Cestona*, situé à 5 kil. au S. (*V.* p. 422). Les baigneurs viennent ordinairement s'établir à Zumaya, après la cure minérale, pour y prendre les bains de mer. On y trouve quelques maisons fort anciennes, une vieille église bien bâtie (San Pedro) et un couvent de seize carmélites déchaussées. Une partie des habitants, dans les trois faubourgs de la ville, sont agriculteurs; les autres s'adonnent à la pêche et à la navigation. Le port, formé par l'embouchure de l'Urola, dont la rive présente une agréable promenade, est peu important, et ne reçoit que des barques de pêche. Un bon chemin neuf remonte au S. le cours de l'Urola, passe à *Santa Cruz de Cestona,* dessert les bains de ce nom, et rejoint le chemin de fer de Madrid, à Villareal (*V.* p. 10), après avoir traversé *Azpeitia, Azcoitia* et la belle vallée de Loyola (p. 423 et suiv.).

Le chemin de la côte, un peu meilleur peut-être que celui qui vient de Saint-Sébastien, rencontre, à l'O., le village de *Iciar,* dont les habitations, dispersées sur une étendue de 10 kil., comprennent une population de plus de 1,600 âmes. La vue s'étend, à g., sans obstacles, sur le golfe Cantabrique, et à dr. sur l'extrémité d'une ligne de montagnes boisées dont les deux versants forment les vallées du Deva et de l'Urola.

Le chemin redevient mauvais entre Iciar et

47 kil. **Deva** (3,150 hab. y compris la population des trois annexes d'*Iciar*, *Arrona* et *Garagarza*). La ville, entourée de hauteurs, et dominée par le mont *Anduz*, sur les flancs duquel elle est assise, est traversée par la rivière de Deva, qui descend de la chaîne Cantabrique auprès de Salinas, et qui passe à Mondragon, Vergara et Elgoibar. On y remarque l'hôtel de ville, belle construction moderne, et l'église paroissiale (*la Asuncion de Ntra Sra*), qui possède une image de la Vierge trouvée miraculeusement. Le port est peu commode et peu fréquenté; mais les plages, des deux côtés de la rivière, sont belles, et Deva est devenu l'un des bains de mer préférés des habitants de Valladolid, de Burgos et de Madrid.

Près de la ville, dans le village de *Garagarza*, coule à gros bouillons une fontaine intermittente nommée *Quilimon*, et dont l'abondance est telle, qu'à quelques pas de distance, elle fait mouvoir les soufflets et les martinets d'une forge et plusieurs moulins à trois meules; ses intermittences n'ont lieu que pendant l'été; elle s'arrête trois ou quatre fois dans le cours de la saison, sans cause connue, et chaque fois pendant près de 12 heures.

Deux chemins conduisent de Deva à Motrico, le port voisin. Par l'un, qui compte 10 kil., on remonte la rive dr. du Deva, jusqu'au village de *Sasiola*, où se trouvent un pont sur la rivière et, au-delà, un chemin qui redescend vers la mer. Le chemin qui suit la côte est trois fois plus court, il ne demande pas plus de 45 min.; mais il n'est praticable que pour les piétons. On doit tra-

verser la rivière en bateau à Deva.

50 kil. *Motrico*, V. et port de 3,400 hab., appartenant à la province de Guipuscoa et tout près de la limite de la Bizcaye. La ville domine la mer, du penchant de la colline sur laquelle elle est bâtie, et possède quelques belles habitations, entre autres le *palais* Idiaquez, celui du général Gastañeta, et le palais neuf de Montalibet, où se trouvent quelques peintures de bon style. L'église est de construction moderne. On y voit, dans la sacristie, un *Christ à l'agonie*, de Murillo. Le couvent de religieuses de Santa Catalina, encore occupé, a une vaste chapelle dans laquelle sont deux tableaux de l'école flamande, dont l'un est attribué à Van Dyck. Motrico est la patrie du célèbre marin don Cosme Churruca. l'un des hommes les plus instruits du commencement de ce siècle. La science lui dut d'importants travaux sur les mathématiques, la navigation, l'astronomie, la tactique navale de la France et de l'Espagne. A Trafalgar, Churruca commandait le *San Juan*. Il y soutint le combat contre cinq bâtiments anglais. Après 4 h. d'une admirable résistance, il eut la cuisse droite emportée par un boulet. En tombant, il donna ordre de clouer son pavillon, soutint pendant 3 heures encore le courage de ses hommes, et mourut sans avoir vu la reddition de son vaisseau. On dit que les Anglais, voulant honorer la mémoire de cet homme éminent, ont longtemps conservé, dans la baie de Gibraltar, le *San Juan* désarmé. La chambre du capitaine resta meublée comme au jour de la bataille, le nom de Churruca était inscrit sur la porte en lettres d'or, et il n'était permis aux visiteurs d'y entrer que la tête découverte. L'Espagne ne lui rendit pas de moindres honneurs, et une pyramide fut élevée à sa mémoire sur une place du Ferrol.

54 kil. *Ondarroa*, petite ville de 2,000 hab. et port à l'embouchure de la rivière du même nom, qui descend des hautes montagnes du centre de la Bizcaye. C'est la première localité de cette province sur la côte. Elle est située au fond d'un entonnoir formé par de hautes montagnes plantées de chênes et de châtaigniers. Le port est peu profond et ne reçoit que des barques de pêche. Les Ondarroans ont été de tout temps des pêcheurs intrépides, et la ville porte une baleine sur l'écu de ses armes.

Un mauvais chemin, qu'on croit être une ancienne chaussée romaine, conduit à *Mendeja*, petite commune occupant une hauteur sur le bord de la mer.

[A une distance à peu près égale de Ondarroa et de Lequeitio au S., se trouve la petite ville de *Marquina* (1,800 hab.), auprès de laquelle existe l'établissement des eaux thermales carbonatées calciques et « nitrogénées » de *Urberoaga de Ubilla*, recommandées très-spécialement comme réparatrices des désordres de l'innervation.]

64 kil. **Lequeitio**, petite ville de 3,500 hab., dans une position très-forte, entourée d'épaisses murailles percées de cinq portes. Elle compte env. 320 maisons, dont quelques-unes sont fort anciennes, et une promenade d'où l'on jouit, sur le golfe et sur les montagnes, de l'une des vues les plus attrayantes de toute cette côte. L'église de Lequeitio (*Ntra Sra de la Asuncion*) est un beau monument de très-vieille date, réédifié au XIII[e] s., et dont le maître-autel, dans le style gothique filigrané, mérite d'être mentionné. L'une des chapelles latérales, derrière la nef, possède, comme l'église de Deva, une image miraculeuse de la Vierge. La ville est traversée par une rivière qui porte le même nom, et sur laquelle est jeté un pont d'une seule arche et d'une grande hardiesse, construit en 1774. Le port, formé par la rivière à son embouchure, est petit, à sec à la basse mer ; on y construit des

barques de 200 tonneaux à peu près. Il est défendu par quatre fortins. Les habitants de Lequeitio se livrent au cabotage, et surtout à la pêche, qui est très-abondante. On compte parmi eux de bons marins et d'excellents pilotes.

On passe, en sortant de la ville, au pied d'une haute montagne nommée *alto de Lequeitio*. Au-delà on traverse la petite commune d'*Ispater*, pays pauvre et sans produits, puis *Bedarona* ou *Bedarua* qui compte un certain nombre de vieux manoirs nobles. Plus loin, la route cesse de suivre le rivage, pour s'engager au milieu d'une chaîne de montagnes très-accidentées et très-pittoresques. On n'aperçoit plus la mer que par échappées. Dans ce trajet le chemin est peu praticable et fort mal entretenu. Il se rapproche de la mer pour atteindre

74 kil. *La Puebla de Ea*, petit port de 760 hab. possédant 6 barques de pêche. Au-delà, la route, suivant la côte, traverse le territoire de *Nachitua*.

On s'éloigne ici de la mer, sur la g., et on fait un détour qui, par une vallée étroite, conduit au pied du versant S.-E. de la montagne de *Gaztiburu*, et facilite au voyageur une intéressante visite au manoir d'Arteaga et au chêne célèbre de Guernica.

On aperçoit, parmi les hauteurs, les deux communes de *Ereno* et *Ibarranguela* (600 et 1,000 hab.), puis l'église isolée de *Gautiguiz de Arteaga*, centre de 170 habitations éparses sur le versant de la même chaîne. Cette église date de 1620. Le manoir, qui date de 914, fut détruit, en 1358, par le roi don Pedro de Castille. Relevé un siècle après, puis rasé par un parti ennemi, il fut réédifié depuis, entouré de murailles, mis à l'épreuve de la bombe. Les jésuites l'ont habité longtemps avant d'aller fonder le couvent de Loyola. Aujourd'hui, le manoir d'Arteaga est une jolie forteresse imitée du XIIIe s., rajeunie de toutes les recherches élégantes de la Renaissance, meublée et décorée selon le style de l'époque.

Entre la base occidentale du mont Gaztiburu et la rivière de *Mundaca*, dont on remonte la rive dr., on rencontre le village de *Cortezubi*, et plus loin

88 kil. **Guernica,** petite V. de 1,540 hab., chef-lieu de district judiciaire, dans la plus belle position de toute la Bizcaye, au milieu d'une plaine un peu inclinée, couverte de riches cultures et de plantations d'arbres à fruits. Sans importance comme ville et comme population, Guernica a joué de tout temps un grand rôle dans l'histoire politique des trois provinces. Ce fut, pour ainsi dire, la ville sainte, et elle possède le palladium des libertés basques : le vieux chêne sous lequel, de temps immémorial, le serment de fidèle observation était juré à ces libertés. (*V.* l'historique de la Bizcaye. — *Introduction.*) L'église, construite au XVe s., est spacieuse et d'un bon style ; elle renferme quelques tombes anciennes, un joli maître-autel, une belle statue de la Vierge, dans une chapelle fermée par une grille de fer d'un travail remarquable. Le Mundaca ressent l'influence de la marée jusqu'à Guernica, et y amène quelques petites barques, occupées à transporter les produits des fonderies voisines. On traverse cette rivière sur un beau pont de construction moderne, et on redescend, le long de la rive g., par une route neuve dirigée vers la mer. Sur cette route, on rencontre successivement *Forua*, commune de 580 âmes, faisant face à Cortezubi, de l'autre côté de la rivière ; ***Murueta***, hameau composé de 42 habitations disséminées ; ***Axpe de Busturia***, qui possède l'antique palais domanial d'***Altamira; Pedernales***, village de 440 hab., puis

99 kil. ***Mundaca***, commune de 2,250 âmes, dont le principal centre

forme une rue unique, sur la g. de l'embouchure de la rivière du même nom. Le petit port entretient une quinzaine de bateaux de pêche.

102 kil. **Bermeo,** V. et municipalité de 6,300 âmes, dans l'église de laquelle, d'après le *fuero* de Bizcaye, les députés de la province venaient prêter serment, après l'assemblée générale sous l'arbre de Guernica (*V.* l'historique de la province. — *Introduction*). Le port, situé au N.-E de la ville, est peu profond et presque à sec à marée basse. Il renferme quelques caboteurs, un assez grand nombre de barques de pêche, et il est défendu par trois fortins avec un peu d'artillerie. Bermeo a eu autrefois une certaine importance historique. Alfonse IX avait accordé à ses habitants, en 1334, on ne dit pas pour quelle cause, cette singulière immunité de ne payer aucun péage sur les routes de la Péninsule, si ce n'est à Tolède, à Murcie et à Séville. Le roi Ferdinand le Catholique avait concédé à Bermeo le titre de *cabeza de Bizcaya* (tête de Bizcaye), et lorsque ses représentants prenaient la parole sous le chêne de Guernica, les autres députés se découvraient. On cite, parmi les maisons nobles de Bermeo, celle où naquit don Alonso de Ercilla, l'auteur du célèbre poème épique de l'*Araucana*.

En quittant ce port, le chemin s'éloigne de la mer, laissant à dr. une série de hauteurs qui vont former le cap de *Machichaco*. On laisse à g., à 1 kil., au pied du mont *Sollabe,* la commune de *Menaca,* à l'extrémité d'une petite plaine au milieu de laquelle s'élève le château de *Jaureguy Menaca*; l'un des six plus anciens de la Bizcaye, puis on atteint

119 kil. *Munguia,* petite V. de 2,500 hab., située au milieu d'une vallée très-cultivée. On y remarque une église ancienne, réédifiée en 1520, un château nommé le *palacio de Abajo*, et un manoir appelé la *torre de Villela*, datant de 1360, et qui fut le domaine patrimonial d'une famille basque, dont un membre, don Juan de Villela, fut le premier président de Mexico. Ce manoir, dans lequel on conserve deux cottes de mailles assez curieuses, est aujourd'hui la propriété du général don José de la Concha, marquis de la Havane.

La route se dirige vers le S.-O., traversant un pays accidenté, planté de bois de chênes et de tilleuls. Elle laisse à g., sur les pentes boisées du *Laucarizmendi*, la paroisse de *Santiago de Laucariz*, entourée d'une cinquantaine de maisons; au-delà, *Derio*, v. de 200 hab., qui possède deux petites sources d'eau minérale; et un peu plus loin, du même côté, *Zamudio*, commune de 650 hab.

133 kil. *Begoña*, commune dont relèvent 3,500 hab. Le principal centre se compose d'environ 220 maisons, groupées sur une colline, sur la rive dr. du *Nervion*. L'église, placée sous l'invocation de *la Asuncion de Ntra Sra*, est très-ancienne; elle est construite sur une hauteur d'où la vue est magnifique. On dit que l'image de Notre-Dame qu'elle possède fut trouvée dans l'intérieur d'un vieux chêne, au lieu même où s'élève le maître-autel. L'église était riche autrefois, et on parle encore de 32 magnifiques lampes d'argent qui furent fondues, en 1794, pour faire face aux frais de la guerre contre la République française. Un pèlerinage y a lieu tous les ans, le 15 août; c'est le plus fréquenté et le plus brillant des nombreux pèlerinages qui se font en Bizcaye. L'industrie possède, à Begoña, une belle fonderie de fer, servie par trois roues hydrauliques de la force de 20, 30 et 80 chevaux; il en sort annuellement 100,000 quintaux de fer doux et 60,000 environ de fonte, pour une valeur de 15 à 16 millions de réaux.

Un chemin, assez mal entretenu et peu fréquenté, praticable seulement pour les cavaliers et pour les pié-

tons, se détache de Begoña au S.-O. On le nomme chemin de Bilbao à Bermeo. Il suit la rive g. du Nervion jusqu'à

136 kil. **Bilbao** (*V.* R. 3, p. 103).

B. **Par la vallée de Loyola.** 97 kil.

On sort de Saint-Sébastien par la route précédemment indiquée (p.417), qu'on suit jusqu'à *Zarauz* (15 kil. 1/2). De ce point, laissant à dr. le chemin qui conduit à Guetaria par la côte, on s'élève sur le flanc d'une montagne, dans la direction du S.-O. Au point le plus élevé, si l'on regarde en arrière, on jouit d'une belle vue sur tout le littoral, depuis Saint-Sébastien jusqu'à Zarauz. Le chemin descend ensuite vers la riche vallée de l'*Urola*, laissant à g. la petite commune de *Meaga*, puis à dr. *Orquina*, et plus bas *Aizarnabal* (450 hab.). On rencontre la rivière *Urola*, dont on remonte la rive dr. jusqu'à

26 kil. 1/2. *Santa Cruz de Cestona*, petite V. de 2,400 hab., située sur une éminence, à 300 pas environ de la rive dr. de l'Urola, à 112 mèt. au-dessus du niveau de la mer. Le pays qui l'entoure est riche en produits végétaux et minéraux ; on y trouve de belles carrières de marbre et des arbres d'une grande variété.

Les sources minérales et l'établissement des bains se trouvent à 20 min. de la ville.

28 kil. 1/2. Les **Bains de Cestona.** (Bel établissement pouvant recevoir 210 personnes. — *Prix :* table et logement, 20 réaux à la première classe, 16 à la deuxième, 12 à la troisième. Le bain avec linge, 8 réaux ; buvette, pour la durée de la cure, 12 réaux. Hôtel de l'autre côté de la rivière, à 1,000 pas des bains, de 20 à 30 réaux par jour.) Les bains de Cestona, ou *Guesalagua* (lieu des eaux salées), sont situés sur la rive g. de l'Urola ; la route franchit cette rivière en face de l'établissement. Celui-ci s'élève entre deux lignes de montagnes cultivées, plantées d'arbres, et d'un aspect très-riant ; le climat y est agréable, surtout au printemps. Les deux sources, qui fournissent environ 50 litres par minute, ont une température de 27 à 31° cent. L'eau est chlorurée sodique, limpide, incolore, sans odeur, d'une saveur salée et légèrement amère, un peu onctueuse au toucher, et se couvrant, quand elle repose, d'une légère pellicule irisée.

L'analyse chimique a constaté dans un litre d'eau les proportions suivantes :

Chlorure de magnésium. . . .	0,084 gr.
— de calcium	0,079
— de sodium	5,034
Sulfate de calcium	1,813
— de sodium.	0,520
— de magnésium	0,159
Phosphate de chaux	0,195
Bicarbonate de chaux	0,014
— de magnésie	0,050
Silice	0,075
Substance organique.	
Total. . .	8,068 gr.

Azote, 16,18 en volume.

Ces eaux, prises en boisson, excitent modérément l'appareil digestif, et sont purgatives à la dose de deux à quatre verres. En bains et en douches elles sont efficaces contre les rhumatismes musculaires, articulaires ou nerveux, les catarrhes rhumatismaux, les congestions lymphatiques, les maladies chroniques du tube digestif, la goutte et les affections biliaires.

La saison commence le 1er juin et se prolonge jusqu'à la fin de septembre. Le moment le plus favorable est du milieu de juin à la fin d'août. La plupart des malades font usage en même temps, au besoin, d'une eau ferrugineuse qui coule auprès de l'établissement. La durée de la cure est de 15 à 20 bains pour les congestions lymphatiques, de 10 à 14 pour les goutteux, de 7 à 10 pour les pa-

ralysies, de 15 à 20 pour les chloroses ou l'hystérisme.

Il vient chaque année à Cestona environ 500 baigneurs, et un nombre un peu moindre de buveurs ; on compare ces eaux, en raison de leurs effets, à celles de Bourbonne, de Sylvanès et de Balaruc en France.

L'établissement de Cestona, qui appartient au marquis de San Millan, renferme, indépendamment d'un grand nombre de chambres et d'appartements convenablement meublés, un beau salon de réunion avec piano, une salle de billard, et une chapelle où le culte se célèbre régulièrement. Les cabinets, avec leurs baignoires de marbre, propres et bien éclairés, surpassent en élégance ceux des autres bains. Le reste de l'établissement est digne, par son élégance, par son installation, par le service, de la faveur dont il jouit parmi les familles les plus distinguées de l'Espagne. Les environs sont le but d'excursions nombreuses, et on fait de jolies promenades en bateau sur l'Urola.

On vient directement aux bains de Cestona par le chemin de fer du Nord et par la station de Zumarraga. La distance de cette station aux bains est de 25 kil., parcourus en 2 h. 1/2 par un bon service de voitures. On trouve aussi des services réguliers à Saint-Sébastien (R. de Saint-Sébastien à Bilbao) et à Zarauz (service de Zarauz à Zumarraga).

Au-delà des bains de Cestona la route remonte la rive g. de l'Urola, ayant à dr. les belles pentes boisées de la montagne d'*Itzarriz*, toute couverte d'habitations et de bergeries. On laisse à g., sur l'autre côté de la rivière, l'importante fonderie et les forges de *Lasas*. La route et la rivière se trouvent dans un étroit vallon, resserré par les hauteurs imposantes et pittoresques du mont *Itzarriz* à dr. et du mont *Arunaza* à g. Au pied de ces montagnes et à l'entrée d'une vallée magnifique se trouve

35 kil. 1/2. **Azpeitia**, V. de 6,300 âmes, située sur la rive g. de l'Urola. Azpeitia est la patrie d'Ignace de Loyola, le fondateur de la Compagnie de Jésus, et la plupart des monuments de la ville conservent le souvenir de cet homme célèbre. Sa statue, en argent, se voit dans l'église de *Ntra Sra de la Soledad*. Dans l'église paroissiale (*San Sebastian*), bel édifice dont la façade d'ordre toscan est construite en marbres du pays, on conserve les fonts baptismaux sur lesquels saint Ignace a été présenté. La ville est entourée de murailles percées de quatre portes. Les portes du N. et du S. donnent passage à la route qui vient des bains de Cestona et conduit à Bilbao et à Vitoria. Les maisons sont bien bâties, et une jolie place, entourée d'édifices à arceaux et d'anciens couvents dont la destination a été changée, sert, une fois l'an, aux courses de taureaux et de *novillos* par lesquelles on célèbre la fête de saint Ignace.

En traversant la ville et en remontant le cours de l'Urola, on rencontre, à 20 min. des murs, au milieu d'une vallée délicieuse et justement renommée, le célèbre **sanctuaire de Loyola**, surnommé la merveille du Guipuzcoa.

Ce bel édifice a été élevé, en 1683, par ordre de la reine Marie-Anne d'Autriche, veuve de Philippe IV, sur le domaine de la famille de Loyola, et autour du vieux manoir où naquit saint Ignace. La reine acheta le domaine, le remit aux jésuites, qui appelèrent de Rome l'architecte Fontana pour diriger la construction. « Les montagnes qui entourent la vallée, dit à ce sujet le *Manuel du voyageur dans les provinces basques*, les bois, les plantations, les maisons qui s'offrent aux regards de tous côtés, l'Urola avec ses rives bordées de verdure, et le sanctuaire, œuvre imposante qui préside au paysage, tout cela forme un panorama non moins grandiose

que pittoresque, et qui serait digne d'une minutieuse description. » Le plan de l'édifice est un parallélogramme rectangulaire, auquel deux appendices latéraux donnent la figure d'un aigle prêt à prendre son vol. Le corps est formé par l'église, la tête par le portail, les ailes par la *sainte maison* et par le collège, la queue par divers bâtiments secondaires ; c'est une allusion au titre d' « impérial » que la fondatrice donna au monument. Le portail, auquel conduit un magnifique perron à trois corps flanqués de balustrades de pierre et de lions de marbre, est lourd et peu digne de l'ensemble. Il est construit en marbre, surmonté d'un fronton triangulaire avec écusson armorié, et donne entrée dans un vaste vestibule semi-circulaire. L'église est une rotonde de 36 mèt. de diamètre, au centre de laquelle s'élèvent huit grandes colonnes qui supportent la coupole. Les chapelles qui sont autour sont pour la plupart restées inachevées. Le maître-autel, très-riche par le choix des marbres employés à sa construction, est sans intérêt quant à l'architecture ; deux colonnes *salomoniques* y forment une niche où était autrefois l'image d'argent que possède aujourd'hui l'église de la *Soledad* d'Azpeita. La coupole, qui a 21 mèt. de diamètre, est toute en pierre ; elle est éclairée par huit fenêtres, et sa lanterne atteint 56 mèt. d'élévation. Dans sa forme, par la couleur sombre des marbres dont elle est entourée, cette église a un aspect triste, l'aspect d'un Panthéon ; les piliers de la coupole l'assombrissent et en diminuent la vaste apparence. L'aile gauche de l'édifice n'était pas achevée, lorsque les jésuites furent expulsés d'Espagne sous le règne de Charles III, et elle n'a pas été continuée. L'aile droite est occupée par le collège, dont l'escalier est une œuvre remarquable. La bibliothèque, qui existe encore, a souffert plus d'une perte.

La *santa casa,* où naquit saint Ignace, est enclavée dans l'édifice ; ce n'est plus qu'une tour de l'ancien manoir de Loyola, qui fut presque entièrement détruit, sous Enrique IV, lors des sanglantes dissensions des Oñecinos et des Gamboïnos (*V. Introduction*). Elle a été conservée avec des soins religieux, et les constructions qui l'environnent ont été disposées de façon à la présenter aux visiteurs dans son meilleur aspect. Elle est construite en pierres brutes et en briques formant des dessins, et n'a pas d'autre ornement qu'un écu d'armes sculpté au-dessus de la porte. Elle a trois étages ; c'est au troisième qu'est la chambre du saint, transformée en chapelle ; toute la maison, du reste, a subi la même transformation. Les ornements de toute sorte, d'assez mauvais goût généralement, sont accumulés dans cette chapelle, séparée en deux par une grille, et dont le plafond est tellement bas, qu'une personne de moyenne taille peut l'atteindre avec la main. Cette chapelle est décorée de trois bas-reliefs représentant : — saint Ignace prêchant les habitants d'Azpeitia ; — saint Ignace remettant la bannière de la Foi à saint François Xavier partant pour la mission des Indes ; — saint François de Borja, en costume de grand d'Espagne, prosterné aux pieds de saint Ignace. Parmi les curiosités et les précieuses reliques de la *santa casa,* on montre le calice avec lequel saint François de Borja célébra sa première messe, un cœur en or donné par M. Ravignan, et un doigt de saint Ignace envoyé de Rome par les jésuites, à la reine Marguerite d'Autriche, femme de Philippe III. Ce doigt est placé, en son reliquaire, dans la poitrine ouverte de la statue du saint.

Le monastère de Loyola, qui d'abord était destiné aux jésuites vieux et infirmes, et dont on a essayé ensuite de faire un collège, appartient maintenant à la province de Guipuz-

coa, qui s'est proposé d'en faire un musée et des archives. Il a un budget déterminé qui le préservera de la ruine, et qui le conservera autant comme œuvre architecturale que comme monument de cette toute-puissante corporation dont il a été le berceau.

A la fin de juillet a lieu, chaque année, une grand pèlerinage au sanctuaire de Loyola ; la foule y accourt de toutes parts, et surtout des trois provinces basques. Les danses, les feux d'artifices, les courses de taureaux font de ce pèlerinage la plus importante des fêtes de tout le pays. Il existe une hôtellerie tout auprès du monastère, et un peu plus loin, au bord de l'Urola, une source sulfureuse avec maison de bains. Il faut un quart d'heure, au milieu des jardins délicieux qui bordent la rivière, pour atteindre

38 kil. 1/2. **Azcoitia** ou *Miranda de Iraurguy,* municipalité de 5,000 hab., située sur la rive g. de l'Urola, au milieu d'une belle plaine boisée et d'une contrée très-pittoresque. On remarque la maison municipale et l'église paroissiale, *Santa Maria la Real,* très-richement ornée ; l'attention s'y porte principalement sur les stalles sculptées du *coro,* et sur un tableau de *saint Jean-Baptiste* placé dans une des chapelles latérales.

En sortant d'Azcoitia, la route monte, pendant plus d'une heure, sur les flancs de la *montagne d'Azcarate,* pour franchir le port du même nom, à une altitude de 290 mèt. On descend, par le versant opposé, dans la vallée de la rivière Deva, sur les bords de laquelle on rencontre

50 kil. *Elgoibar,* petite V. de 3,000 hab., à peu de distance de laquelle, vers le N., sur une route qui conduit à Deva, est le village d'*Alzola,* où existe un établissement d'eaux minérales salines thermales recommandées pour le traitement des voies urinaires. L'établissement possède quatre cabinets de bains et une piscine qui peut recevoir 12 baigneurs. Il y vient environ 200 personnes par an. Un hôtel spacieux avec salon de réunion, salle de billard, salle à manger, et environ 40 chambres, s'élève auprès de l'établissement. (Prix de la table : 12, 16 et 20 réaux par jour.)

Plusieurs sources ferrugineuses, qui coulent aux environs d'Alzola, sont employées avec succès comme auxiliaires du traitement thermal.

Le port de Deva, où passe le chemin de la côte (*V.* ci-dessus, p. 418), se trouve à 10 kil. d'Elgoibar et à 8 kil. au-delà d'Alzola.

54 kil. *Eibar,* petite V. de 4,000 hab., tous occupés à une seule industrie, la fabrication des armes à feu et des armes blanches pour le compte de la manufacture nationale de Placencia, qui se trouve à 5 kil. au S. d'Elgoibar, sur une route conduisant à Vitoria. Il existe aussi à Eibar une manufacture semblable dirigée par l'industrie privée. Cette dernière est parfaitement outillée, les machines sont anglaises, et les armes qui en proviennent auraient une réputation égale à celle des meilleures armes d'Europe, si ses produits obtenaient plus de débouchés. — Entre Elgoibar et Eibar, et plus près de cette dernière ville, au sommet de la montagne d'*Arriate,* et à une altitude d'env. 280 mèt., est un joli ermitage dédié à la *Natividad de Nuestra Señora.* L'ascension en est pénible ; mais on en est dédommagé par un magnifique panorama qui embrasse le cours du Deva et les trois villes d'Eibar, d'Elgoibar et de Placencia. Le sommet de la montagne forme un plateau planté de chênes et de hêtres gigantesques, où les habitants d'alentour se réunissent pour la fête de la Vierge, le 8 septembre. On y construit des baraques, on y apporte des provisions de toute espèce, et la municipalité d'Eibar s'y installe pendant huit jours, ainsi que le clergé.

59 kil. 1/2. *Ermua,* v. de 651 hab.,

situé dans une froide vallée, entre deux montagnes, est pour ainsi dire la succursale industrielle d'Eibar. Presque tous les habitants y sont employés à la fabrication de bois de fusils. C'est la première localité de la *Bizcaye* dans cette direction. On y remarque un beau manoir des marquis de Val de Espina. A la sortie d'Ermua, la route monte, pendant une heure, pour atteindre le sommet de la montagne du même nom, d'où on descend vers

70 kil. 1/2. **Durango**, V. de 3,146 hab., située dans une des plus jolies plaines de la Bizcaye, dominée par de hautes montagnes. La rivière de *Durango,* descendue du mont *Urquiola,* arrose cette plaine, qui est d'une fertilité remarquable, et passe à g. de la ville, la séparant du faubourg de San Agustin. Durango était entourée de murailles, et conserve encore les quatre portes par lesquelles on y pénétrait. Son église principale, *San Pedro de Tavira,* passe pour une des plus anciennes de la Bizcaye; on y voit, près de l'entrée, deux tombeaux en pierre, sans inscription, qui paraissent avoir été élevés à la mémoire de personnages importants. L'église de *Santa Ana* possède un beau maître-autel et une haute tour. Les promenades sont plantées de beaux arbres; celle du Jeu de Paume, dans le faubourg de San Agustin, est très-fréquentée. On signale en face du paseo, sur la route de Vergara, une vieille croix très-remarquable.

On prétend qu'à peu de distance de Durango, auprès de l'ermitage de Migueldi, se voit un rhinocéros sculpté dans un bloc énorme et ayant un globe à ses pieds. Sur la base sont des inscriptions et des figures très-anciennes dont on n'a pas trouvé la signification; on ne sait pas davantage comment, à une époque qui paraît fort reculée, les habitants de cette contrée on pu connaître le rhinocéros.

A la sortie de Durango, se développe une belle route construite par la province de Bizcaye, en 1817, et parfaitement entretenue. Cette route conduit à

81 kil. 1/2. *Zornoza* ou *Amorevieta,* centre d'une juridiction de cinq communes, éparses dans une campagne de 50 kil. environ d'étendue.

Au-delà de la plaine de Zornoza on rencontre l'ermitage de *Herleche,* puis *Urgoiti* et *Guadalcano,* hameaux sans importance, et d'autres groupes d'habitations, disséminés dans une campagne riche et pittoresque, qui précède

97 kil. **Bilbao.** (*V.* p. 103.)

ROUTE 44.

DE TOLOSA A BILBAO,

PAR LA VALLÉE DE LOYOLA ET DURANGO.

83 kil. 1/2.

On sort de Tolosa par la *carretera* de Madrid, ayant à gauche, de l'autre côté de l'*Oria,* la belle fabrique de draps de MM. Lesperut-Reverdy et Cie. A 1,500 mèt. environ, auprès du moulin d'*Otzarain,* on prend une route qui monte à droite, entre deux collines élevées. Sur la droite de cette côte est le hameau d'*Albiztur,* et un peu au-delà, dans une vallée d'un aspect agréable, se trouve

8 kil. 1/2. *Vidania,* v. et municipalité de 758 hab., dépendant de l'alcadie de *Sayar;* la maison municipale sert aussi de posada.

On commence, un peu au-delà, à gravir la *montagne de Mauria,* au sommet de laquelle, à 518 mèt. au-dessus du niveau de la mer, est une cavité assez curieuse nommée dans le pays le *pozo* (puits) *de Mauria.* La montée est lente et pénible; mais le voyageur en est à chaque instant dédommagé par la variété et la richesse des paysages. Toute

cette route, du reste, est une succession de côtes ardues, et il a fallu la hardiesse et la ténacité des Basques pour en entreprendre la construction au milieu de difficultés sans nombre. On franchit quatre hautes montagnes, sur un trajet de 50 kil., et la diligence met 14 h. à ce voyage qui pourrait être fait en 8 ou 10. De l'autre côté du port de Mauria, et sur le versant E. de la montagne, est *Goyaz,* autre municipalité de 290 hab., et les regards, qui s'étendent au loin sans obstacles, découvrent, sur la droite, dans une petite plaine, au pied du mont *Hernio,* au centre même de la province de Guipuzcoa, la jolie commune de *Regil.* Au-delà, et à mesure que l'on descend la côte, on aperçoit dans toute son étendue l'admirable vallée de *Loyola* et les deux V. d'*Azpeitia* et d'*Azcoitia.* Vers le bas de la côte jaillit une source, et, un peu plus loin, on franchit l'*Urola,* sur un pont, pour entrer à

22 kil. 1/2. **Azpeitia** (*V.* R. 48 *B*, pour le trajet d'Azpeitia à **Bilbao** (61 kil. 1/2).

ROUTE 45.

DE ZUMARRAGA A CESTONA ET ZUMAYA.

PAR LA VALLÉE DE LOYOLA.

24 kil.

Zumarraga (*V.* R. 1re, p. 10), station du chemin de fer du Nord de l'Espagne, est le point de correspondance le plus facile pour les voyageurs qui se dirigent de Saint-Sébastien, Pampelune, Vitoria, Burgos, Valladolid et Madrid vers les bains de Cestona, ou vers la jolie vallée de Loyola. Une route bien entretenue suit la rive droite de l'*Urola,* qu'on franchit un peu avant d'atteindre

8 kil. 1/2. *Azcoitia* (*V.* ci-dessus, page 423), et en sens inverse pour la suite de cette route par *Loyola, Azpeitia* et *Cestona.* On laisse à dr., après avoir quitté *Santa Cruz de Cestona,* le chemin qui vient de *Zarauz* (p. 422); on traverse l'Urola à g. Un bon chemin suit la rive g. de cette rivière, par une charmante vallée, pour atteindre

4 kil. de Santa Cruz de Cestona (24 kil. de Villaréal), **Zumaya** (*V.* pour cette ville, p. 418).

ROUTE 46.

DE ZUMARRAGA A BILBAO,

PAR VERGARA.

61 kil.

Zumarraga (*V.* R. 1re, p. 10).

En sortant de Zumarraga on s'élève sur les pentes du mont *Irimo,* dépendant de la chaine des montagnes de Santa Cruz, et, laissant sur le versant opposé le château d'*Ipeñarrieta* (p. 10), on franchit le port de *Descarga*, d'où l'on descend vers

9 kil. *Anzuola,* petite V. de 1,550 hab., située dans un vallon entouré de montagnes. Sur la place principale sont la maison de ville, construite en pierres de taille, avec un rez-de-chaussée en galeries, et l'église *Ntra Sra de Piedad,* avec un joli portail de construction moderne.

L'église de San Juan Bautista, du faubourg d'Uzarraga, l'une des plus anciennes du pays, appartint aux Templiers et fut donnée par le roi Ferdinand IV, l'*Ajourné,* au comte d'Oñate, en 1305. Elle a été en grande partie reconstruite vers le milieu du siècle dernier. La rivière l'*Anzuola* traverse la ville, et va se réunir au *Deva,* dans la direction de la ville de

12 kil. **Vergara**, V. de 6,000 hab., chef-lieu de district judiciaire. Vue du dehors, elle a l'aspect d'une ville

suisse ; elle est traversée par le Deva, dont le riant bassin est couronné de montagnes pittoresques. A l'intérieur elle est bien bâtie, quoique ses rues soient d'une irrégularité fâcheuse. Les eaux potables y abondent, et on compte, dans un étroit rayon aux alentours, jusqu'à dix-sept sources ferrugineuses. L'église paroissiale, *San Pedro,* mérite une visite, mais elle est cruellement déparée par le chœur, qui, se dressant en avant de la porte principale, intercepte la vue de l'intérieur et nuit à l'effet de deux belles colonnes qui soutiennent dans cette partie les voûtes de l'édifice. La décoration générale de l'église est de mauvais goût ; mais on y remarque dans une petite chapelle étroite, privée de lumière, placée au bas du chœur, une magnifique statue du *Christ agonisant,* œuvre de Juan Martinez Montañes, le sculpteur le plus estimé de l'ancienne école espagnole. Dans l'autre église, placée sous l'invocation de *Santa Marina d'Oxirundo,* est un tableau très-précieux de Mateo Cerozo représentant le *Christ de Burgos.*

Vergara possède un collège célèbre, fondé, en 1776, par la Société basque, composée des hommes éminents des trois provinces, sous la haute protection de Charles III. Ce collège a pris un rang important dans les sciences ; il a eu des professeurs d'un grand mérite, en astronomie, en physique, en chimie, en métallurgie, et des élèves de toutes les nations : de France, d'Angleterre et d'Amérique. C'est là qu'a été faite la première analyse du platine. Les révolutions et les guerres avaient transformé le collège de Vergara en hôpital militaire ; mais le zèle des habitants lui a rendu sa destination première ; il paraît destiné à recouvrer son ancienne importance. On y voit une très-belle *statue de saint Ignace,* œuvre de Gregorio Hernandez.

On signale à Vergara une grande fabrique de tissus de coton de MM. Blanc et C[ie], la plus importante de la province de Guipuzcoa. Voir aussi les belles résidences du comte del Valle et du comte de Villafranca, et un magnifique couvent de religieuses franciscaines.

La célébrité de Vergara provenait autrefois de l'habileté de ses fabriques d'armes. Sa renommée actuelle date du grand fait historique qui y eut lieu en 1839 ; nous le racontons d'après don Pascual Madoz :

« En 1835, Vergara avait été attaqué par les troupes carlistes sous les ordres de Zumalacarregui. Défendue par une garnison de 1,000 hommes, mais privée de vivres et n'espérant pas de secours, la ville ouvrit ses portes, et le prétendant y entra triomphalement. Le 27 août 1839, Espartero s'y présenta à la tête de la division de la garde, il fut reçu avec enthousiasme, acclamé comme pacificateur, et voici ce qui se passa quatre jours après : à huit heures du matin, dans une vaste plaine située hors de la ville, bornée d'un côté par la route de Madrid et de l'autre par le Deva, on vit arriver et se ranger en bataille les divisions de l'armée de don Carlos, commandées par le général Urbistondo. En même temps sortirent de Vergara les troupes constitutionnelles sous les ordres du brigadier Labastide, chef d'état-major de l'armée de la reine. Les deux armées, en présence, se rendirent mutuellement les honneurs militaires, c'était un magnifique spectacle. Survint Espartero, à cheval, suivi d'une nombreuse escorte, ayant à sa gauche Maroto, le commandant en chef de l'armée carliste. Les deux généraux parcoururent les lignes, on fit mettre l'arme sur l'épaule, et le général Espartero prononça une allocution qui produisit une vive émotion. « Embrassez-vous, mes enfants, dit-il en terminant, comme j'embrasse celui qui a été le chef de nos adversaires ; » et il se jeta dans les bras

de Maroto. Ces paroles, que l'histoire a enregistrées, mirent la joie et la confusion dans les deux troupes; ces hommes qui s'étaient si souvent combattus, couraient les uns vers les autres pour s'embrasser. Plus d'un ami retrouva son ami ; plus d'un frère rencontra son frère, plus d'un père ses enfants. Des cris de Vive la constitution ! vive la reine ! vive le duc de la Victoire ! sortaient de toutes les bouches. La plaine de Vergara fut témoin de ce grand drame, où deux armées, confondues en une seule, offrirent au monde le majestueux spectacle de la réconciliation et de la paix. »

On laisse à dr., à la sortie de Vergara, au N., une route qui suit la vallée du Deva pour rejoindre la côte par Placencia et Elgoibar ; on gravit une montagne au sommet de laquelle se trouve situé, comme un nid d'aigle, le v. d'*Elgueta* (600 h.). La route passe sous une arche qui ferme le village du côté de l'O., et marque la limite des provinces de Guipuzcoa et de Biscaye.

23 kil. *Élorrio*. Jolie petite ville, avec de belles églises et un palais des comtes Murua, au milieu de riches pâturages et d'une jolie plaine bien cultivée. La population totale de la municipalité s'élève à 2,300 hab. L'industrie d'Elorrio se borne à deux fonderies de fer et à une douzaine de moulins mis en mouvement par le *Durango*. Sur son territoire jaillissent plusieurs sources d'eau sulfureuse froide, recommandées surtout pour les maladies herpétiques, mais peu fréquentées. Auprès des deux principales, la source *Isasi* et la source de *Belerin*, existent deux établissements convenablement aménagés, avec baignoires en marbre et en pierre.

29 kil. *Abadiano*, commune de 1,956 hab., possède, outre un grand nombre de manoirs nobles à façade armoriée, une vieille église paroissiale. On rencontre, dans tout le pays et sur les montagnes qui le dominent, une vingtaine d'ermitages. L'un d'eux, sous l'invocation de *San Antonio Abad*, construit au sommet d'une montagne de la *sierra d'Urquiola*, entre Abadiano et *Ochandiano* (*V.* R. 49), est le but d'un pèlerinage très-fréquenté, surtout le 13 juin, par les populations d'alentour. Les eaux qui naissent autour de l'ermitage de San Antonio Abad coulent dans deux directions opposées, les unes pour aller vers la Méditerranée avec le *Zadorra*, affluent de l'Èbre, les autres vers l'Océan par le *Durango*, qui forme l'un des bras du Nervion.

C'est dans un des ermitages du territoire d'Abadiano, celui de *San Antolin*, que se sont rencontrés Espartero et Maroto pour concerter la fameuse convention de Vergara.

Au sortir d'Abadiano, on suit le cours du ruisseau de Durango jusqu'à la ville de ce nom.

34 kil. 1/2. **Durango.**

De Durango à Bilbao, 26 kil. 1/2 (61 kil.). — (*V.* R. 43 *B*, p. 426.)

ROUTE 47.

DE ZUMARRAGA AUX BAINS DE SANTA AGUEDA ET D'ARECHAVALETA.

23 et 26 kil.

Zumarraga (*V.* R. 1re, p. 10).

On suit la route 46 par Anzuola et Vergara (12 kil.). En sortant de cette ville et en longeant le « champ de la Convention », on parcourt une vallée riante et fertile arrosée par le *Deva*, que la route traverse huit fois avant

20 kil. **Mondragon**, V. de 2,875 hab., située dans une position charmante, sur une éminence, au centre d'une jolie vallée que forment les montagnes pittoresques d'*Arrambizcar* et de *Muru*. Cette vallée est arrosée au S. par le *Deva*, au N. par l'*Aramayona*. La ville, entourée

de murailles, est presque entièrement bâtie en belle pierre calcaire; ses rues sont droites et ses maisons de bonne apparence. La place, quadrilatère allongé, dont les deux grands côtés sont occupés par deux lignes de maisons, se termine, à une extrémité, par l'église paroissiale, et à l'autre par la maison de ville. On remarque, dans celle-ci, une *armeria* ou galerie d'armes antiques assez curieuse.

Un chemin bien construit, qui part de Mondragon dans la direction de l'O., conduit, à 4 kil., au hameau de *Guesalibar,* où se trouvent les célèbres sources sulfureuses nitrogénées de **Santa Agueda**. Un bon service de voitures relie Mondragon à cet établissement pendant la saison des eaux.

Guesalibar est situé à l'extrémité d'une jolie vallée formée par l'Aramayona. Le hameau ne compte que 132 hab.; toute son importance consiste dans l'établissement thermal, où l'on trouve un confortable égal à celui qui distingue les bains des autres parties de l'Europe. Les eaux de Santa Agueda sont connues depuis trois siècles; il existait seulement, en 1825, un bassin où elles étaient recueillies, lorsque le propriétaire actuel les fit soigneusement capter, à 4 mèt. de profondeur, dans la roche vive. L'établissement a été construit à la même époque, et considérablement agrandi depuis; la partie balnéaire se compose de quatorze cabinets avec baignoires en marbre; deux d'entre eux possèdent des douches en colonne et en arrosoir; ailleurs sont des cabinets pour la pulvérisation et les douches capillaires. L'eau est froide; elle est élevée dans des chaudières à la température nécessaire pour le bain. Les trois sources donnent 68 litres à la minute, et il existe de plus une source un peu ferrugineuse employée en boisson. L'eau sulfureuse est minéralisée dans les proportions suivantes, pour un litre d'eau (source du Jardin) :

Sulfate de chaux	gr.	1,859
— de soude		0,290
— de magnésie		0,190
Chlorure de sodium		0,393
— de chaux		0,001
Carbonate de chaux		0,170
— de magnésie		0,188
Total		3,302
Gaz hydrogène sulfuré	c. cub.	40,91
— acide carbonique		13,20
— nitrogène		17,89

L'eau de Santa Agueda est surtout efficace pour le traitement des affections herpétiques, des catarrhes chroniques, des maladies syphilitiques et des paralysies locales. L'établissement reçoit de 600 à 650 malades par an. La saison commence le 1er juin et dure jusqu'à la fin de septembre.

L'établissement est construit au pied du *Murugain,* montagne de 560 mèt. d'élévation, et dont la base, qui a de 5 à 6 kil. de tour, voit surgir, à des points différents, à Aramayona, à Escoriaza et à Arechavaleta, trois autres sources de même nature que celles de Santa-Agueda.

La maison des bains peut loger à la fois 120 personnes. On y trouve un vaste salon, une belle salle à manger, une salle de billard, un jardin et de beaux ombrages. — (Prix, pour le logement, la table, le service : 1re classe, 20 à 25 réaux par jour; 2e cl., 12 r.; — un bain général, 6 r.; — douche ou étuve. 10 r ; — buvette, pour la durée de la cure, 10 r.) — Il existe auprès de l'établissement deux hôtels où l'on trouve le logement et la table à des prix modérés.

Le climat de Guesalibar est très-sain, et on se plaît à répéter que, depuis que les bains y existent, on n'a pas vu mourir une seule des nombreuses personnes qui sont venues y chercher le repos et la santé. Le pays est très-pittoresque.

Les environs sont le but d'excursions nombreuses : l'un des points les plus intéressants est la célèbre grotte de *San Valerio,* sous la mon-

tagne d'*Udala;* cette grotte est riche en stalagmites et stalactites fort curieuses.

On vient de Madrid et de Burgos à Santa Agueda par Vitoria (*V.* R. 48), et de la région N. par la station de Zumarraga.

Les Bains d'Arechavaleta sont dans une autre direction. On sort de Mondragon par l'ancienne route de Madrid, qui suit la riante vallée du Deva. On traverse cette rivière sur un joli pont de pierre, avant d'atteindre

26 kil. **Arechavaleta,** petite V. de 1,812 hab., située sur la rive dr. du Deva, au pied du mont *Arizmendi.* Les bains, qui ont une vogue aussi grande que celle des bains de Santa Agueda, avec des vertus égales, sont à la sortie de la ville et à env. 300 pas à g. de la route. L'établissement date de 1842; il est bien installé et dans une situatlon très-agréable; il reçoit les baigneurs aux mêmes prix que celui dont nous venons de nous occuper. Les eaux, qui renferment une assez forte quantité de gaz acide sulfhydrique à l'état libre (124 cent. cub.) et 87 cent. cub. de gaz acide carbonique, contiennent en outre les principes suivants, pour un litre d'eau :

Sulfate de chaux.	1,218 gr.
— de soude	0,232
— de magnésie	0,266
Carbonate de chaux.	0,339
— de magnésie.	0,006
Chlorure de sodium	0,333
— de magnésium	0,020
— de calcium	0,011
Acide silicique.	0,010
Total	2,435

— Thermalité, 17° cent. — Le climat est très-sain, et tempéré pendant l'été; la saison dure du 15 juin au 15 septembre.

Arechavaleta est à 23 kil. au N. de Vitoria, par la route royale de Madrid (*V.* R. 48).

ROUTE 48.

DE VITORIA AUX BAINS DE SANTA AGUEDA.

32 kil.

Vitoria (*V.* R. 1re, p. 13).

On sort de Vitoria par la route de France en traversant, dans la direction du N., la magnifique campagne qui entoure la ville. Cette campagne est toute parsemée de riants villages, qu'entourent de petits bois de châtaigniers. On rencontre parmi ces villages *Betono, Durana, Arroyabe, Ullibari de Gamboa,* petites localités de moins de 200 hab.; on traverse, à Ullibari, le *Zadorra,* qui va se jeter dans l'Èbre au-delà de Miranda.

Tout aussitôt, on attaque les premières rampes qui gravissent la chaîne des Pyrénées cantabriques et qui conduisent au *port d'Arlaban* (546 mèt. d'altitude), point culminant de la chaîne formant la limite entre la province d'Alava et le Guipuzcoa.

Le port d'Arlaban a été le théâtre de plus d'un coup de main célèbre. Le 25 mai 1811, Mina, embusqué avec sa guerrilla, y surprit le maréchal Masséna qui ramenait en France un convoi considérable et 1,000 prisonniers anglais et espagnols. Le convoi fut enlevé, les prisonniers furent délivrés, et les Français y perdirent 500 hommes. Deux ans après, 2,000 Français y passaient, escortant un autre convoi placé sous la direction de M. Deslandes, secrétaire du roi Joseph; Mina les surprit, tua 600 hommes, parmi eux M. Deslandes, et fit 120 prisonniers. Le 16 janvier 1836, les troupes de la reine débusquèrent celles de don Carlos des défilés d'Arlaban, après un combat dans lequel se signala la légion française. Le colonel Narvaez y fut frappé d'une balle à la tête.

Des sommets du port d'Arlaban, on descend rapidement vers

14 kil. 1/2. *Salinas de Lenis*, en basque *Gatzaga,* bourg de 780 hab., le premier de la province de Guipuzcoa. Il est situé à moitié d'une grande pente et entouré de hautes montagnes. Tous ses habitants se consacrent depuis des siècles à une seule industrie, la fabrication du sel, qu'ils extraient, par évaporation, de l'eau d'une source voisine de la ville, considérée comme la plus riche et la plus pure qui soit en Espagne.

On est encore en pleine montagne à Salinas; la descente continue. La route suit constamment le cours de la petite rivière du Deva, qui prend sa source à dr. du port d'Arlaban et passe derrière les maisons de Salinas. On traverse *Castañarès*, petit v. de 100 hab., à égale distance entre Salinas et

20 kil. *Escoriaza*, joli bourg de 1,900 âmes, situé dans un bas-fond, au milieu de montagnes plantées jusqu'au sommet et couvertes d'habitations. Les deux parties du bourg, que traverse le Deva, sont réunies par un très-joli pont de pierre de 12 mèt. d'ouverture. L'église paroissiale est belle. La ville possède un autre monument digne d'attention : c'est un vaste hôpital fondé au xve s., et aujourd'hui inoccupé.

Les eaux minérales d'Escoriaza sont sulfatées et sulfurées calciques, comme celles de Santa Agueda, avec un peu plus de thermalité (19° c.). La source est plus abondante (840 lit. à l'heure) et l'analyse y a constaté les principes suivants :

Carbonate de chaux	0,246
Sulfate —	1,586
— de potasse	0,018
— de soude	0,253
Chlorure de sodium	0,108
— de magnésium	0,112
Silice	0,025
Total	2,506
Gaz sulfhydrique	15,6. c. c.
Azote	20,4. —
Acide carbonique	0 gr. 190.

L'établissement, très-bien installé, reçoit 250 à 300 malades, herpétiques, rhumatisants ou scrofuleux. L'hôtel est bien organisé, avec salons, salle de lecture et gymnase ; il est entouré de jardins bien tenus. La saison dure du 15 juin au 30 septembre.

On vient aussi à Escoriaza, de la région N, par Zumarraga et par la R. 47.

La route continue à suivre le cours sinueux du Deva, et le franchit deux fois, avant

23 kil. *Arechavaleta* (*V.* la route précédente).

29 kil. *Mondragon* (*V.* route précédente).

32 kil. *Santa-Agueda* (*V.* p. 430 et 431).

ROUTE 49.

DE VITORIA A BILBAO

69 kil. 1/2.

On sort de Vitoria (*V.* R. 1re, p. 13) en remontant la route de France pendant 1 kil. 1/2. Puis on prend à g. par une route bien construite, bien entretenue et bien servie, qui traverse des sites riants et variés. Le premier village qu'on rencontre, à 4 kil., est *Gamarra mayor* (180 hab.), à la sortie duquel on franchit le Zadorra sur un pont de huit arches. A dr., et à quelque distance de la route, est *Gamarra menor*, groupe de 6 maisons avec église. Au-delà sont, 4 kil. plus loin, *Miñano menor* et *Miñano mayor*, deux agglomérations réunissant 200 hab., puis *Luco*, v. de 90 hab., et *Urbina* (128 hab.).

Une heure de marche, par un chemin qui s'élève lentement sur les premières pentes des montagnes d'*Albertia*, sépare Urbina de

14 kil. *Villareal de Alava*, petite V. de 890 hab., située au milieu des montagnes, et comprenant 220 maisons disséminées sur les hauteurs.

Au N. sont des bois assez considérables, et bons pour les constructions navales. Plusieurs sources sulfureuses coulent aux environs; la plus estimée est à *Aramayona*, à 11 kil. sur la dr., où conduit un bon chemin qui va jusqu'à Mondragon.

La route, en sortant de Villaréal, longe à mi-côte les hautes montagnes d'*Albertia* et de *Bostibayeta*, dont les sommets appartiennent à la Bizcaye; ces montagnes possèdent des mines de fer, quelques filons de cuivre autrefois exploités, et des carrières de marbre noir. Puis on rencontre la limite des deux provinces d'Alava et de Bizcaye, avant de monter vers

21 kil. *Ochandiano*, petite V. de 1,400 hab., appartenant au district judiciaire de Durango, située dans une espèce de péninsule formée par deux ruisseaux nés dans la *Sierra de Urquiola*, et qui se réunissent pour aller se jeter dans le *Zadorra* aux approches de Vitoria. Le plus grand nombre des habitations est disséminé sur le plateau arrosé par ces ruisseaux, et le centre, composé d'une centaine de maisons, dont quelques-unes sont très-anciennes, est groupé autour d'une vieille église paroissiale dont la tour a près de 56 mèt. d'élévation. La maison municipale est un bel édifice qui porte, sculptées sur sa façade, les armes de Castille, celles de Bizcaye et celles de la ville. Le territoire d'Ochandiano est riche en minerai de fer, et on y rencontre plusieurs forges importantes.

A 5 kil. 1/2 au-delà d'Ochandiano, la route contourne, à dr., la base de la belle montagne d'Urquiola, que domine le sanctuaire de *San Antonio Abad* (*V.* R. 46, p. 429). A g., on découvre le *Gorbea*, la plus élevée des montagnes basques. Elle se compose de trois hauteurs superposées, nommées : l'une *Sagamburu*, l'autre *Picoazulo*, et la dernière *Peña de Gorbea*. Le sommet de celle-ci, qui ressemble à un cône tronqué irrégulier, atteint une altitude de 1,426 mèt., et forme un vaste plateau couvert de végétation, surtout de plantes médicinales. Du côté de l'Alava, les pentes du Gorbea sont assez douces pour qu'on puisse en atteindre le plateau à cheval; elles sont plus rudes du côté de la Bizcaye: il faut au moins 4 h. pour y monter à pied depuis l'église d'Ochandiano. De beaux pâturages en couvrent les versants, de nombreux ruisseaux en descendent, et l'un d'eux, qui coule souterrainement au fond de la grotte de *Supeligorri*, sort de terre fort loin de là, auprès d'*Orozco*. La bête fauve n'est pas rare dans les sauvages ravins des trois montagnes; on y trouve le loup, l'ours, le renard, quelquefois le sanglier. Du plateau, la vue s'étend sur un immense horizon, sur l'admirable bassin de l'Alava, et sur les montagnes de la Navarre, du Guipuzcoa et de la province de Santander. Une grande affluence de visiteurs vient la nuit de la Saint-Jean pour assister au lever du soleil. De l'autre côté de la montagne on descend à

35 kil. *Manaria*, commune de 729 âmes, au centre d'un pays très-boisé. Tout auprès sont de belles carrières de marbre noir, d'où ont été tirées les colonnes de la chapelle du *palacio real* de Madrid. Des roches mêmes qui recèlent ce marbre sort l'une des sources de la rivière de Durango. A 1 heure se trouve *Izurza*, autre commune de 300 hab., et ensuite

48 kil. **Durango** (*V.* R. 43 *B*, p. 426).

De Durango à Bilbao, 26 kil. 1/2 (69 kil. 1/2). (*V.* R. 43 *B*.)

ROUTE 50.

DE BURGOS A SANTANDER

172 kil.

On fait ce trajet par chemin de fer, en allant de *Burgos* à *Venta de Baños* (chemin de fer du Nord, R. 1re, p. 25), et de Venta de Baños à Santander (R. 5, p. 109). — Trajet de Burgos à Santander, 315 kil.

La route de terre est beaucoup plus courte; mais elle ne sert plus que pour les communications intérieures. Elle se détache de Burgos au N., par le faubourg de *Quintana Dueñas,* et passe au milieu des habitations blanches et des terres un peu marécageuses du faubourg de *Villatoro,* qui s'étend jusqu'à 4 kil. de la ville. Le sol est riche en carrières de plâtre, dont l'exploitation fait toute l'industrie du pays. A 7 kil. plus loin est *Vivar del Cid,* v. de 114 hab., qu'on suppose avoir été la patrie de Ruy Dias, mais qui était seulement l'un des domaines donnés en douaire par le héros à sa femme, doña Chimène. Des villages habités par des cultivateurs, et d'assez chétive apparence, se succèdent à de petites distances : *Soto Palacios* (142 hab.), à 1 kil. de Vivar; on y voit un ancien palais des ducs de Medinacelli; *Villaverde* (115 hab.), à 4 kil.; *Peñahorada* (120 hab.), dans un fond, dominé par quatre montagnes rocheuses d'une grande élévation, et près d'une jolie vallée qu'arrose le ruisseau *Ubierna*, qui descend vers Burgos.

27 kil. *Hontomin* est entouré de prairies sillonnées de ruisseaux; il s'y tient chaque année deux foires très-fréquentées. A 8 kil. est *Cernegula,* très-pauvre v. de 96 hab.; et plus loin, à 7 kil., *Villalvilla.*

50 kil. *Pesadas,* v. de 123 hab., au point de séparation de chemins qui se dirigent vers Bilbao et les ports de Castro-Urdiales, Laredo et Santoña, sur le littoral cantabrique. Sur la dr., et à 1,000 mèt. environ, est le sanctuaire de *Hoz,* but d'un pèlerinage très suivi. A 13 kil., sur la route, se trouve *Valdenoceda,* petit v. de 40 maisons, avec son église. Un pont traverse l'Ebre, qui est peu important en cet endroit. Au-delà, à 4 kil., sont les quatre granges d'*Ocina,* appelées aussi *los Ocinos* ou *ventas de Abajo y Afuera.*

73 kil. *Incinillas,* hameau de 30 hab., dans une petite plaine encaissée par deux collines, et dont l'extrémité S. est limitée par le cours de l'Èbre. On rencontre, plus loin, la *venta de Villalain,* dépendant d'un petit v. de 50 feux, dans l'église duquel a été inhumé, dit-on, Lain Calvo, juge de Castille et trisaïeul du Cid. Un chemin, qui se détache à dr., prend la direction de *Villarcayo,* et conduit à Bilbao par Balmaseda. La route traverse une grande plaine, rencontre à 15 kil. *Cubillos de Rojo* (135 hab.); à 7 kil. *Soncillo* (82 hab.); puis, à 30 min., *Quintana Entello* (7 maisons).

Cette route est monotone; elle parcourt un pays inégal, un peu boisé. Les villages se succèdent à de courts intervalles, et bientôt la route, s'élevant sur les ramifications de la haute chaîne derrière laquelle se trouve la province de Santander, rencontre, à 4 kil. de Quintana Entello, les *cabanas de Virtus,* et atteint le fameux port *del Escudo* et la *venta* du même nom, à 1,090 mèt. au-dessus du niveau de la mer. La montagne franchie, on descend (1 kil. et demi) à la *venta del Cirujano,* puis à *los Perales,* hameau dépendant de l'agglomération de *San Miguel de Luena.*

125 kil. *Entrambasmestas,* v. de 500 âmes, située au confluent de deux petites rivières, le *Luena* et le *Pas;* celle-ci descend vers la mer, où elle se jette, à l'O. de Santander. La route suit le cours du rio Pas, au milieu d'une très-jolie vallée qui a environ 30 kil. d'étendue, et dont les habitants, nommés les *Pasiegos,* ont une industrie particulière. Ils s'adonnent, hommes et femmes, au trafic des mousselines et des tissus de tout genre, parcourant l'Espagne, la balle sur le dos, jusqu'à ce qu'ils aient amassé quelques ressources avec lesquelles ils rentrent au pays. Les *Pasiegas* sont robustes et courageuses; elles portent ainsi, d'un village à l'autre, des fardeaux de marchandises considérables. Elles sont d'un beau sang, d'une excellente conduite, et on les recherche comme

nourrices dans les principales villes d'Espagne, et surtout à Madrid. Elles ont un costume qui les distingue facilement : un jupon court de couleur brune, un corsage juste avec un plastron d'étoffe rouge, sur la tête une espèce de toque, des colliers autour du cou, et aux pieds des sandales de cuir fauve. On reproche aux hommes d'aimer le métier de contrebandiers; ils sont d'une rare adresse à franchir les fossés, les haies et les ruisseaux, à l'aide d'un long bâton, pour échapper à la force publique.

Au-delà d'Entrambasmestas, et à 4 kil., on aperçoit *Alceda,* v. de 70 maisons, et station d'eaux minérales, situé sur la rive g. de la rivière, auprès de hauteurs et de collines boisées. Alceda est à 450 mèt. de

131 kil. *Ontaneda,* l'établissement de bains le plus fréquenté et le plus renommé du nord de l'Espagne. Le village compte 25 maisons. (*V.* pour Alceda, Ontaneda et Viesgo, la R. 53.)

En quittant Ontaneda, on continue de suivre, dans sa longueur, la jolie vallée de *Toranzo,* pour arriver à *San Vicente,* l'un des villages de l'agglomération, sans importance, mais dans une très-agréable position. Au-delà, et à 1 kil. l'un de l'autre, sont : *Villegar* (90 hab.); *Borleña* (145 hab.); *Prases* (120 hab.), dans une jolie plaine arrosée par le Pas ; et plus loin, *Corvera,* centre d'une agglomération de 1,970 hab.; *Aes* (94 hab.), dans une étroite vallée formée par les monts *Cumple* et *Dobra ;* puis

146 kil. 1/2. *Puente Viesgo,* v. de 96 hab., et station thermale, située dans un joli vallon, et sur les bords du rio Pas, qu'on traverse sur un beau pont de trois arches, dont celle du milieu a 11 mèt. d'élévation et 20 mèt. d'ouverture. (*V.* R. 52.)

Au-delà de Puente Viesgo on rencontre : 4 kil., *Vargas,* v. de 60 maisons disséminées au pied du mont Dobra; 3 kil., *Carandia,* v. de 150 hab., et entre les deux, on franchit le Pas sur un beau pont suspendu. On traverse *Renedo,* où la route croise la voie de fer qui vient de Palencia par Alar et Reinosa. Enfin on monte, par une côte assez rude, vers *Peña Castillo*, agglomération de 1,041 âmes, sur le territoire de laquelle est une belle et vaste propriété appartenant au comte de Campojiro. Ce v. n'est qu'à 6 kil. de

472 kil. **Santander** (*V.* R. 5, p. 118).

ROUTE 51.

DE SANTANDER A SANTOÑA ET A BILBAO

155 kil.

Un vieux chemin, classé chemin provincial, doit depuis longtemps être rétabli pour mettre en communication directe Santander et Santoña. Par cette direction, on traverserait la baie, pour aborder, en face de la ville, au *Puntal*, où existe déjà un petit embarcadère qui serait agrandi. Sur le plateau qui domine le Puntal, le chemin, impraticable dans son état actuel, se tient à 2 ou 300 mèt. de la côte, qui est abrupte et bordée de rochers. Au centre de ce plateau on rencontre, à 11 kil., le v. de *Galizano* (400 hab.). Une chaîne de collines, d'une altitude d'environ 300 mèt., sépare le plateau de Galizano de celui d'*Ajo* (4 kil.), v. de 500 hab., situé au bord d'une petite baie formée par l'embouchure de la rivière de *Solorzano*. On traverse cette baie à marée basse, pour joindre de l'autre côté le chemin qui conduit à *Arnuero*. Ce chemin est à 3 kil. environ de la côte, qui forme, au N. de la baie, une pointe avancée nommée le *cap d'Ajo*. Une ligne de collines, dont ce cap occupe l'extrémité, sépare Arnuero de la mer.

20 kil. *Arnuero*. Ce village, fort mal bâti et fort malpropre, est le chef-lieu d'une commune de 2,000

hab., la plupart cultivateurs. Son territoire, d'une petite étendue, est entouré de hauteurs, et c'est sur le flanc N. de la plus élevée, qui se présente à l'E., que passe le chemin pour conduire à la petite ville de *Noja* (1,200 hab.) et à la baie de ce nom.

On ne peut traverser autrement qu'en bateau la baie de Noja. On gravit sur l'autre rive une colline qui la domine et sur le versant de laquelle on rencontre *Argoños* d'où l'on descend vers Santoña.

A défaut de cette route qui aurait 24 ou 25 kil., on sort de Santander par l'ancienne route de Valladolid, que l'on suit pendant 2 kil. jusqu'à

2 kil. *Peña Castillo,* v. de 400 maisons. On prend à g. la route de Burgos. A la bifurcation, grand rocher (*peña*) qui donne son nom au village, et qu'on voit de Santander. Sur son flanc sud, petite église de *Nuestra Señora de Lorets.* Poteries, blanchisseries.

6 kil. *Muriedas,* v. de 45 maisons. Joli château, dans l'ancien style du pays, appartenant au marquis de Villapuente. Sur le coteau, la maison où naquit le capitaine d'artillerie Pedro Velarde, l'un des chefs du soulèvement national de 1808. Belle vue de la baie à l'est. On quitte la route de Burgos pour prendre celle de Santoña et Bibao, qui mène à

8 kil. *Boo*, station du chemin de fer qu'on traverse par un passage à niveau.

10 kil. *Astillero de Guarnizo* (*V.* p. 117).

A 2 kil., on traverse la *Ria* (estuaire, bras de mer) de *Solia* sur le beau pont de *San Salvador*, en pierre, à trois arches. *Wharfs* pour l'embarquement des minerais de fer de *Monte Cabarga.* La route longe la belle montagne de ce nom, cultivée à sa base, boisée dans les ravins, et après avoir franchi le village de *Heras* (62 maisons), elle passe à

18 kil. *Solares* (50 maisons). Joli site, établissement d'eaux thermales (30° c.), chlorurées sodiques bicarbonatées très-efficaces dans les maladies d'estomac et dans les affections calculeuses. Plusieurs hôtels.

A la sortie de Solares, on traverse, sur un pont en pierre d'une seule arche elliptique, le *rio Miera*, qui descend des pics de la dr. et donne son nom à la contrée (*Trasmiera*).

22 kil. *Hoznayo*, bourg. Beau château, mais délabré, appartenant au comte de Moriana. Dans la chapelle, on remarque les tombeaux et les statues en marbre des Acevedo, prélats du XVIIe siècle aux sièges de Burgos et de Valladolid.

26 kil. *Anero,* v. de 112 maisons.

30 kil. *Praves,* v. de 44 maisons.

34 kil. *Beranga*, v. de 86 maisons. La belle église moderne du village domine toute la campagne.

36 kil. *Ambrosero*,v. de 45 maisons. L'église possède d'anciennes tapisseries données par la mère de don Juan d'Autriche, le vainqueur de Lépante.

39 kil. *Barcena de Cicero*, v. de 125 maisons. A d., dans le barrio de Gama, se présente une route conduisant à Bilbao. La route de Santoña suit vers le N. par

40 kil. 1/2. *Escalante* (95 maisons), ancien petit bourg, chef-lieu d'un comté en 1627. On y signale deux couvents franciscains : l'un de religieuses encore habité, dans l'intérieur du bourg; l'autre, qui était occupé par des moines, porte le nom de *San Sebastian de Ano.* Il possède la sépulture de Barbara Blomberg, mère de don Juan d'Autriche, morte à Colindres.

43 kil. *Argoños*, bourg de 60 maisons, où vient aboutir l'ancienne route de Santander à Santoña par le Puntal. (Voir ci-dessus.) De ce point la vue s'étend sur le magnifique spectacle de la baie et de la montagne de Santoña.

Cette montagne, presque complètement isolée en avant de la côte, ne se rattache au continent, vers Argoños, que par une langue de sable longue

de 1 kil., sur laquelle se réunissent, lors des fortes marées, les eaux du large et celles de la baie qui se développe entre la montagne et le continent. La montagne mesure environ 4 kil. dans un sens, 1 kil. dans l'autre sens; elle présente, du côté du large, une muraille verticale de rochers défendus par des récifs inabordables. Du côté de la baie, au S., elle forme des pentes douces en amphithéâtre, couvertes de jardins, de grands arbres, de prairies, de champs de vignes, de jolies habitations. Plusieurs pointes la couronnent, et la plus élevée atteint 390 mèt. de hauteur. La baie décrit, de l'O. à l'E., une grande courbe dont la montagne est le centre, et pénètre, par trois bras profonds, dans l'intérieur des terres, où elle reçoit plusieurs cours d'eau. Les rives de ces baies intérieures sont semées de jolis villages, plantés d'arbres et richement cultivées; on y reconnaît des habitations de pêcheurs, des chantiers de construction, des corderies, des forges et des usines pour l'élaboration des farines. A l'extrémité orientale de la courbe, auprès d'une haute falaise, on aperçoit le joli port de *Laredo*, avec sa flotille de bateaux de pêche, et un peu en arrière, au fond d'une anse, le bourg de *Colindres*. A g. s'étend l'Océan, couvert d'embarcations de pêche, et à 50 kil., à l'E. de Santoña, se dressent dans la mer les hauts rochers du cap *Machichaco*, au-delà de Portugalete et de l'embouchure de la rivière de Bilbao.

48 kil. **Santoña** (2,700 hab.). Le bourg est placé au S. et au pied de la montagne, faisant face au milieu de la baie. Ce fut autrefois une ville importante; la magnifique position qu'elle occupe a appelé l'attention de chacune des nations qui se sont succédé dans la possession de l'Espagne. Cette montagne isolée, si bien défendue par la nature, cette baie immense qui peut recevoir toute une flotte, ce fond excellent, profond et sûr, toujours calme malgré les plus gros temps, ont fait surnommer Santoña, peut-être avec un peu d'exagération, le Cherbourg, le Cronstadt, le Gibraltar de l'Espagne. Lorsque Napoléon donna l'Espagne à son frère, il en excepta la seule place de Santoña, dont il confia le commandement au général Cafarelli, et il y fit commencer des travaux de défense qui auraient été formidables. L'importance de Santoña a été comprise par le gouvernement espagnol, et un plan de fortification, arrêté dès 1842, s'exécute peu à peu autour de la ville, sur les sommets de la montagne et sur les points principaux de la baie.

Santoña possède une ancienne église renfermant deux tombeaux. M. de Manzanedo, marquis de Santoña, y a fondé un beau lycée. Un bagne (*presidio*), vieil édifice délabré, n'ayant qu'un rez-de-chaussée, renferme 700 forçats. Un quartier de la ville porte le nom de Barrio de la Cossa, du nom de Juan de la Cossa, enfant du pays, qui fut le premier pilote de Christophe Colomb.

On reprend, en sortant de Santoña, la route par Argoños et Escalante pour rejoindre *Barcena de Cicero* (au kil. 39), où l'on trouve l'embranchement de la route de Bilbao.

41 kil. *Cicero*, v. de 118 maisons.

44 kil. *Treto*, petit bourg sur la ria de Santoña, à l'embouchure du *rio Ason*. On traverse la rivière en bac, auprès d'une vieille tour qui gardait autrefois ce passage. Sur l'autre rive on rencontre

45 kil. *Colindres*, bourg de pêcheurs (900 hab.), avec des fabriques de salaisons.

49 kil. **Laredo**. Cette ville (3,850 hab.) occupe une charmante position sur le côté E. de la baie de Santoña, abritée du N. par un rocher élevé qui limite la baie, et que couronne un fort solidement construit. Laredo est entouré de murs, et presque toutes ses maisons ont vue sur la baie et sur une jolie plage qui s'étend entre la ville et le village de Colindres, jusqu'à l'embouchure de la rivière d'*Ason*. Ses habitants sont,

en grande partie, marins du cabotage ou pêcheurs; ils expédient vers l'intérieur de grandes quantités de poissons qu'on répute les meilleurs du littoral. La ville est assez bien bâtie et propre; l'église se fait gloire de posséder deux lutrins de bronze, couronnés de deux aigles aux ailes éployées, qui, dit-on, lui auraient été donnés par Charles-Quint pendant un séjour qu'il fit à Laredo lorsqu'il revint de Flandre pour aller s'enfermer à Yuste. Auprès de la porte du Môle, qui donne entrée dans la ville lorsqu'on débarque en venant de Santoña, s'étend une belle promenade plantée d'ormes et de platanes. Une route qui part de la porte *de la Villa*, au S., met Laredo en communication avec la Castille par Colindres et Ampuero.

On sort par la porte de Bilbao, pour prendre la direction de cette ville, en suivant une montée rapide du haut de laquelle on jouit d'une vue magnifique de la baie de Santoña, à l'O. On descend vers

55 kil. *Liendo*, charmante vallée, frais paysage.

62 kil. *Guriezo*, à l'embouchure de la rivière d'*Oriñon* (rio *Agüera*), site très-pittoresque. On traverse la rivière sur un pont de bois.

66 kil. *Islarès*, v. de 54 maisons, sur le bord de la mer. Rocher isolé peuplé de mouettes.

69 kil. *Cerdigo*, v. de 46 maisons. Au tournant de la route, qui passe entre la mer, à g., et une montagne à dr. on aperçoit, sur la hauteur, une tour en ruines qui a appartenu, dit-on, aux Templiers.

74 kil. *Castro Urdiales*, V. de 7,500 hab. et port maritime, située au pied d'une ligne de collines de l'aspect le plus pittoresque, et dont les pentes, malgré leur exposition au N.-E., sont couvertes de vignes qui produisent un petit vin aigre, nommé *chacoli*, en grande estime dans le pays. Castro Urdiales occupe une espèce de presqu'île formée de rochers, et qui s'avance dans la direction du S.-E. au N.-O. L'église et un château fortifié en occupent l'extrémité. Cette presqu'île forme, avec la côte, à dr., une jolie baie bien abritée, avec un bon fond; le port reçoit, année moyenne, 150 bateaux de cabotage; la plus grande partie des habitants font la pêche dans le golfe. Castro Urdiales porte une baleine dans ses armes; c'est un souvenir des temps anciens et des gloires des pêcheurs basques, que ce port partage avec tous ceux du littoral. La ville est entourée de murs et bien défendue: ses rues sont propres; on y remarque quelques habitations élégantes, presque toutes ont vue sur la mer. L'église est fort ancienne.

Au-delà de Castro Urdiales, la route suit le littoral où elle rencontre

78 kil. *Mioño*, v. de 56 maisons.

83 kil. *Onton* (500 hab.), auprès duquel existent quelques gisements de minerai de fer. On franchit, un peu au-delà, la limite de la province de Santander et de celle de Bizcaye, pour pénétrer dans la célèbre vallée minière de *Somorrostro*. On traverse un petit cours d'eau, à l'embouchure duquel se trouve une baie qui porte le nom de la vallée, avec une jetée et un petit port où les barques viennent prendre leur chargement de minerai.

88 kil. *Somorrostro*, grand village, aux maisons disséminées, qui s'accroît chaque jour, en raison de l'importance des travaux de la mine de peroxyde de fer, qui se trouve à une petite distance. Son étendue est considérable; le minerai se trouve de tous côtés, presque à la surface du sol; il forme des montagnes entières et il est généralement d'une grande richesse. On l'utilise dans la proportion de 40 pour 100. L'exploitation est importante, et on en retire, année moyenne, plus d'un million de tonnes, dont la plus grande partie est exportée en France, en Angleterre et en Allemagne. Le reste alimente les fonderies de la Bizcaye et de Guipuzcoa. Malheureusement

l'extraction s'y est faite pendant longtemps avec une grande incurie; le sol est perforé, dans tous les sens, de puits creusés au hasard, de galeries tortueuses qu'on ne prenait pas la peine d'étayer, et dans lesquelles il s'est souvent produit de graves éboulements. Cet état de choses a inutilisé une grande partie de la surface, et expose l'exploitation à venir à des difficultés presque insurmontables.

On visite dans la vallée un vieux château du XIVe s., nommé *San Martin de Somorrostro*, situé au sommet d'une colline, et l'un des mieux conservés de cette époque qui existent dans la province de Bizcaye. Il est encore entouré d'une haute et forte muraille bastionnée de 216 mèt. de tour, percée d'embrasures pour 110 pièces d'artillerie. Il appartient à la famille de Salazar de Muñatones.

En quittant Somorrostro, la route traverse, entre la vallée de *Sestas* et le hameau de *Ortuella*, quatre voies de fer qui descendent de la montagne vers la *Nervion* et servent au transport du minerai.

Une petite distance sépare les mines de Somorrostro de *Portugalete* (6 kil.), où l'on trouve une route qui, sur une étendue de 11 kil. et par la rive g. du Nervion, relie ce port à Bilbao.

99 kil. *Baracaldo*, commune de 2,600 hab., belles cultures maraîchères.

107 kil. **Bilbao** (*V.*, pour cette ville, la R. 3, p. 103).

ROUTE 52.

DE SANTANDER AUX BAINS D'ONTANEDA, D'ALCEDA ET DE PUENTE VIESGO

Chemin de fer et route de terre.

43 kil. 7.

On prend le chemin de fer à Santander (*V.* R. 5) jusqu'à **Renedo** (20 kil.), où se trouvent plusieurs services de diligence faisant, deux fois par jour, le trajet d'Ontaneda et d'Alceda. On paye, par ces voitures, 10 réaux de Renedo à Puente Viesgo et 19 réaux pour Alceda. On prend, à la sortie de Renedo, l'ancienne route de Burgos (R. 50), sur laquelle, à une petite distance, on rencontre *Carandia*, v. de 150 hab., puis le rio Pas que franchit un beau pont suspendu. Au-delà se trouve *Vargas*, v. de 60 maisons disséminées au pied du mont Dobra.

27 kil. *Puente Viesgo* (1,600 hab.), sur la rive dr. du Pas. Au pied même du pont que la route jette sur cette rivière, jaillit, d'une roche calcaire, une source thermale chlorurée sodique, à 35° centigrades, claire, transparente et inodore, dans laquelle l'analyse a reconnu les principes suivants sur un litre d'eau :

Bicarbonate	de chaux......	0,113 gr.
—	de magnésie...	0,212
Chlorure	de sodium.....	0,833
—	de calcium.....	0,096
—	de magnésium.	0,178
Sulfate	de soude.......	0,214
—	de chaux......	0,153
—	de magnésie...	0,114
Acide cilicique	....	0,007
	Total...	1,920

Gaz azote et acide carbonique en quantité indéterminée.

Cette eau paraît surtout efficace contre les rhumatismes. L'établissement, construit depuis peu d'années et ouvert du 1er juin au 15 octobre, contient onze cabinets de bains en pierre et en faïence, un bain général ou piscine, pouvant recevoir 28 personnes, et des salles de douches diverses. Il y vient environ 900 baigneurs par an. La vie y est agréable et facile.

On remonte, au delà de Puente Viesgo, la jolie vallée de Toranzo, par *Aes*, *Corvera*, *Villegar*, *San Vicente* (*V.* R. 50), pour atteindre

40 kil. **Ontaneda**, v. de 50 maisons. La plus importante est l'établissement des bains, qu'on aperçoit

sur la g. de la route, au pied des collines qui entourent la vallée de Toranzo, et au milieu de jardins bien entretenus. L'eau minérale, sulfurée calcique, jaillit en très-grande abondance, à la température de 25° centig., dégageant une forte odeur d'œufs couvés; elle renferme, sur un litre, d'après une analyse faite à Madrid, en 1849, par le Dr don Manuel Rioz :

Sulfate	de chaux	1,576 gr.
—	de potassium	0,486
—	de sodium	1,392
Chlorure	de sodium	0,453
—	de magnésium	0,561
Carbonate	de chaux	0,039
—	de magnésie	0,024
Silice		0,015
Oxyde de fer		0,001
	Total	5,522
Hydrogène sulfuré		0,005

Cette eau est employée avec succès contre les maladies de la peau, en boisson, en bains, en douches et en vapeur. L'établissement, qui est ouvert du 10 juin à la fin de septembre, possède 24 baignoires en marbre blanc, six en faïence, alimentées à l'eau courante, et une piscine en bois pour les pauvres, salles de respiration, d'inhalation et de pulvérisation. L'eau est chauffée dans une chaudière close, pour alimenter à la fois des cabinets et la salle de vapeurs. La source débite 1 million et demi de litres en 24 heures. L'hôtel destiné aux baigneurs est considérable, et peut recevoir à la fois plus de 120 personnes; il renferme une belle salle de bal, une vaste salle à manger, pour 100 couverts, une salle de billard, un cabinet pour les journaux et un salon de musique. D'autres hôtels très-convenables sont à proximité de l'établissement. Il vient à Ontaneda, année moyenne, 1,200 baigneurs. Le pays est très-agréable, la vie y est assez bon marché. On trouve dans le village, indépendamment de l'établissement, un grand nombre de jolies habitations. Les environs sont charmants, les excursions nombreuses et les moyens de transport faciles, puisque les voitures publiques passent devant l'établissement.

41 kil. 410 m. **Alceda**, v. de 70 maisons, est au centre même de la délicieuse vallée de Toranzo, sur la rive g. du Pas, auprès de hauteurs et de collines boisées. Les deux établissements se complètent et sont visités par les mêmes baigneurs. L'installation des bains d'Alceda est plus importante que celle d'Ontaneda; l'établissement est considérable, et la source, dont le débit est évalué à plus de 2 millions et demi de litres en 24 heures, alimente à eau courante une quarantaine de cabinets de bains, les uns avec baignoires de marbre, les autres avec baignoires de bois garnies intérieurement en faïence. On compte en outre cinq piscines garnies de faïence pouvant recevoir chacune 6 personnes, trois salles de douches avec outillage très-varié et bains de pluie; deux salles pour bains de vapeur et une salle d'inhalation placée au-dessus du bassin de la source. Celui-ci, placé au rez-de-chaussée d'une dépendance de l'établissement, mesure 7 mèt. 1/2 sur 5 mèt. et sur une profondeur de 4 mèt.; il est rempli d'une eau d'une admirable limpidité, qui est dirigée vers les cabinets de bains par des appareils élévatoires bien installés. On recueille, dans les conduites de sortie des eaux, des quantités de barégine que l'on emploie en fomentations avec un grand succès.

L'analyse de l'eau sulfureuse d'Alceda présente les quantités suivantes :

Carbonate	de chaux	0,1800 gr.
—	de magnésie	0,0898
—	de fer	0,0189
Chlorure	de magnésium	0,8762
—	de sodium	1,3265
Sulfate	de chaux	1,7099
—	de soude	0,3906
—	de potassium	0,3411
Silicate	de soude	0,0302
Alumine		0,0016
	Total	5,1369

Azote	7,678	cent. cub.
Acide sulfhydrique	3,497	
— carbonique	3,524	

La température est de 26°87 centigrades; elle est surélevée partiellement, pour les besoins des bains, par un appareil à vapeur.

Il a été dépensé une somme de près de 400,000 fr. à l'installation de l'établissement d'Alceda, qui appartient à don Francisco Calderon; les travaux, exécutés avec une grande intelligence et une connaissance parfaite des besoins balnéaires, ont été dirigés par un ingénieur français, M. Abadie.

Il est question d'établir de Renedo à Alceda un tramvia qui desservirait Puente Viesgo et Ontaneda. Cette entreprise est justifiée par un mouvement de voyageurs qui exige, pendant toute la saison, huit services de voitures. La belle vallée du Toranzo est un lieu d'excursions fort apprécié par les habitants de Santander, et d'ailleurs le climat d'Alceda et d'Ontaneda est tel, qu'on peut y suivre la cure thermale même pendant l'hiver.

ROUTE 53.

DE BURGOS A LOGROÑO.

128 kil.

Burgos (*V.* R. 1, p. 17).

La seule voie régulière qu'on puisse prendre aujourd'hui, pour aller de Burgos à Logroño, est le chemin de fer, en remontant la ligne du Nord, de Burgos à Miranda (p. 17 à 15 en sens inverse), puis en suivant, depuis Miranda, une partie de la R. 4 (p. 104). Le trajet est de 156 kil., en 4 h.

Néanmoins il est utile d'indiquer l'ancienne route de terre, ou plutôt le chemin muletier qui coupe, à peu près en ligne droite, à travers la Rioja. Il existe à peine aujourd'hui, bien qu'il soit classé comme route de la Castille à la Rioja. Ce chemin rencontre des localités qui ne sont pas sans intérêt pour le touriste; mais on n'y trouve que de mauvaises posadas.

On sort de Burgos par le N., en suivant l'ancienne route de France, jusqu'au v. de *Gamonal* (357 h.) (4 kil.).

A Gamonal, on quitte la route, pour prendre, à dr., un chemin qui remonte la vallée de l'*Arlanzon*, où il rencontre, à 7 kil. de Gamonal (11 de Burgos), le village de *Ibeas* (614 hab.).

On quitte la vallée à g., et l'on traverse une plaine qui conduit à

17 kil. *Zalduendo*, v. de 277 háb., au-delà duquel on commence à gravir les premières rampes de la chaîne de Oca, à laquelle appartiennent, sur la g., les sommets de la *Brujula* que la ligne de fer du Nord coupe entre Santa Olalla et Quintanapalla (p. 17). Un chemin peu praticable franchit ces hauteurs et descend, par le versant N.E., pour atteindre

8 kil. *Villafranca Montes de Oca*. Ce bourg, dont la population est réduite aujourd'hui à 770 hab., est situé au milieu des montagnes et dominé par d'énormes rochers. Il se compose de 160 maisons pauvres, et sa population ne tire quelques moyens d'existence que de l'agriculture. La petite rivière de *Oca* prend sa source à l'Est, et forme, au-dessous de Villafranca, une vallée profonde dont les pentes sont un peu boisées et présentent quelques pâturages. On traverse cette rivière pour gravir les rampes qui dominent la vallée au N.-E. Le chemin, malgré son titre de *camino real* et le mouvement considérable qui s'y fait, parce qu'il est le seul de toute cette partie de la province, est fort mal entretenu. On y rencontre les villages de *Espinosa del Camino* (254 h.), *Villambistia* (425 h.) et *Tosantos* (286 h.), au milieu d'un territoire fort accidenté qui sépare Villafranca de

9 kil. *Belorado*, vieille ville comptant environ 2,500 hab. Les maisons, de chétive apparence, portant encore

presque toutes les écussons de leurs anciens possesseurs, forment des rues étroites et irrégulières. On retrouve, autour de la ville, quelques fragments d'une ancienne enceinte, et dans l'intérieur, quelques édifices, la maison municipale, la prison, les galeries de la place principale, des églises, dont le caractère et l'aspect sont restés ceux d'une autre époque.

L'industrie, le commerce, le progrès intellectuel en sont encore, à Belorado, aux errements du siècle dernier. Le pays est d'ailleurs peu riche et peu productif. Il se suffit cependant, et de nombreux cours d'eau arrosent et fertilisent, autour de la ville, des jardins qui produisent d'excellents fruits et surtout des fèves particulièrement estimées.

Les montagnes qui avoisinent Belorado, et que le chemin parcourt, sont très-sauvages et peu accessibles ; on y a signalé des gisements de charbon de terre, une mine de manganèse, un peu d'or et d'argent, assure-t-on ; mais dans des parties privées de chemins et presque inabordables. Cette partie présente de bons pâturages pour l'élève des bestiaux ; les habitants fabriquent en outre du charbon pour les villes voisines.

A la sortie de Belorado, la route traverse le *Tiron*, qui va rejoindre l'Èbre auprès de Haro, et laisse à g. un mauvais chemin qui suit le cours de cette rivière. On gagne, toujours à travers les montagnes, les pauvres villages de *Villamayor* (250 hab.), *Castildelgado* (250 hab.), *Redecilla* (300 hab.), à 4 ou 5 kil. l'un de l'autre. On retrouve la plaine aux approches de *Grañon*, ancienne petite ville, réduite aujourd'hui à 1,100 hab., et qui eut autrefois une certaine importance. On retrouve, parmi ses édifices en ruines, quelques vestiges des murailles qui l'entouraient. Des difficultés s'étant élevées autrefois entre Grañon et la ville voisine de *Santo Domingo de la Calzada*, à propos de la propriété d'un bois de chênes situé sur la limite des deux territoires, les deux communes convinrent de remettre à deux lutteurs la solution du différend. La victoire se décida en faveur de Grañon, et Martin Muños, son champion, dont le nom est resté célèbre, demanda, pour unique récompense, qu'il fût dit tous les dimanches à l'église, au moment de l'offertoire, un *pater* et un *ave* pour le repos de son âme. Cette condition s'exécute encore religieusement.

63 kil. *Santo Domingo de la Calzada*. Cette ville, qui compte près de 3,600 h., est située dans une position des plus pittoresques, au milieu d'une belle plaine très-découverte et très-cultivée, arrosée par le rio *Oja* ou *Glera*. Elle est complètement entourée d'une ancienne muraille en pierres de taille, de 2 mèt. d'épaisseur et de 5 mèt. 1/2 de hauteur, flanquée de tours rondes et percée de 7 portes. Cette muraille fut construite, en 1367, par le roi don Pedro de Castille, pour contenir la ville, qui s'était prononcée en faveur de Henri de Trastamarre. Six artères principales partagent la ville du N. au S. et de l'E. à l'O.; elles sont bien pavées, et bordées de trottoirs; les autres rues, moins régulières, sont propres, et les maisons de bon aspect et bien tenues. L'église principale est un bel édifice où domine le style gothique, et dans lequel se trouvent plusieurs tombeaux, notamment celui du patron de la ville, Santo Domingo. On y remarque surtout, à dr. de la porte qui conduit au cloître, une urne scellée dans le mur et entourée d'ornements en relief. Cette urne renferme le cœur et les entrailles de Henri de Trastamarre, qui fut, après don Pedro, roi de Castille sous le nom de Henri II, et qui mourut à Santo Domingo de la Calzada, le 29 mai 1379. La tour est séparée de l'église par une rue, et s'élève à 67 mèt.

Autour de la ville, et presque dans toutes les directions, se trouvent des promenades et des avenues plantées

d'arbres; au-delà s'étendent des voies de communication qui cessent d'être praticables à quelques kil. de la ville. Parmi elles, il importe de signaler le chemin des pèlerins qui venaient de France et se dirigeaient vers Compostelle. Un autre chemin, un peu meilleur, va rejoindre à Briones, à 22 kil. au N., le chemin de fer de Miranda à Castejon (R. 4.).

Le territoire de Santo Domingo, composé de terrains excellents, bien aménagé et surtout bien arrosé par des dérivations de l'Oja, divisé en terres de labour et en jardins, produit d'excellents légumes, des fruits de toutes espèces; on y élève de beaux bestiaux. C'est en somme un pays riche, et dont l'agréable aspect repose des tristesses de la partie montagneuse qu'on a traversée depuis Villafranca. L'industrie y a pris un certain développement: on y fabrique des draps fins et des étoffes avec des laines venant des troupeaux nombreux de la *sierra de Cameros*. Les teintures obtenues à Santo Domingo, et surtout les bleus, ont une réputation particulière de solidité.

La route traverse dans sa longueur la jolie plaine de Santo Domingo, pour atteindre

82 kil. 1/2. *Najera*, V. de 3,000 hab. Nous avons déjà dit en quelques mots (*V. Introduction*) quelle fut, dès le xe siècle, l'importance de Najera. Elle arriva, par droit de conquête, ainsi qu'une partie de la Rioja, au pouvoir des rois de Navarre. Garcia Sanchez la prit en telle affection, qu'il s'intitula, en 925, roi de Pampelune et de Najera, et son fils Sancho el Mayor, roi en 970, octroya à la ville des fueros remarquables qui, d'après Mariana, ont été l'origine de la plupart des coutumes de la Castille. C'est le fils de Sancho el Mayor, Garcia Sanchez, surnommé *el de Najera*, qui, convoitant les États de son frère Ferdinand de Castille, l'attira à Najera, en feignant une maladie, et tenta de le faire saisir. Ferdinand, averti, parvint à s'échapper. Celui-ci étant tombé malade à son tour, Garcia voulut, en allant le voir, détruire les soupçons qu'on avait pu concevoir sur ses projets; mais, victime de la ruse ourdie par lui-même, il fut pris et enfermé dans le château de *Cea*. Il séduisit ses gardiens, rentra en Navarre, leva une armée et vint combattre Ferdinand à Atapuerca. Il y trouva la mort, et Ferdinand entra triomphant à Najera avec le cadavre de son frère, qui fut enseveli dans la cathédrale. Najera cessa dès ce moment d'appartenir au royaume de Navarre, et fut annexée aux domaines de la Castille.

Alfonse VII de Castille réunit à Najera, en 1151, les Cortès du royaume et leur fit voter le premier corps de loi qui vint remplacer la législation des Goths jusque-là en vigueur. C'est là que termina sa vie, à la fin du xiie s., un homme célèbre, don Diégo Lopez de Haro, nommé gouverneur de Najera par le roi de Castille. Les membres de la municipalité de la ville étaient proclamés, après leur élection, devant son tombeau, qui subsiste dans le cloître de Santa Maria.

C'est aussi à Najera que fut couronné en 1217, sous un orme, à la porte de la ville, le roi don Fernando II, qui fut saint Ferdinand; et aujourd'hui encore, en souvenir de cette solennité, la municipalité de Najera se réunit chaque année, le 1er mai, au champ de San Fernando, et tout le cortège, portant des branches de laurier, traverse la ville pour aller entendre la messe à la chapelle de San Cosme.

En 1360, Henri de Trastamarre et don Tello s'emparèrent de Najera. Don Pedro accourut pour leur reprendre la ville, et l'on raconte qu'en chemin il fut arrêté par un prêtre qui l'avertit, de la part de Santo Domingo, de qui il avait eu une révélation, « de se méfier du comte don Henri, parce qu'il devait mourir de ses mains. » Don

Henri fut battu sous les murs de Najera, chassé de la ville, et, sept ans après, revint accompagné des bandes françaises, commandées par du Guesclin. La victoire, longtemps indécise, se déclara pour don Pedro, et don Henri ne s'échappa qu'à grand'peine. Cette bataille célèbre a reçu, d'après les historiens anglais, le nom de bataille de Navarrete; elle devait plus régulièrement s'appeler bataille de Najera.

Najera conserve peu de souvenirs de tous ces évènements et de toutes ces grandeurs, si ce n'est le monastère de *Santa Maria la Real*, dont l'église et le cloître renferment les tombeaux des premiers rois de Navarre, de leurs femmes et de quelques-uns de leurs principaux serviteurs. Ces tombeaux sont nombreux et ont quelque mérite artistique; l'édifice par lui-même n'en offre aucun. Don Sancho Abarca, don Sancho le Noble, Garcia Sanchez de Najera; la reine Stéphanie de Foix, sa femme; la reine Béatrix, femme de Sancho le Vaillant; don Diégo Lopez de Haro; un Garcilaso de la Vega, qui fut tué à la bataille livrée par don Pedro à Henri de Trastamarre, sont au nombre de ceux qui reposent sous ces voûtes.

Najera est située sur la rive g. de la petite rivière de *Najerilla*, en avant d'une jolie plaine de 16 kil. sur 11 d'étendue, et à la base d'un haute montagne rocheuse. L'aspect intérieur de la ville est triste, sale et pauvre, et l'on y retrouve peu de traces des habitations qui ont dû recevoir les rois de Navarre et leur cour. L'industrie et le commerce y sont peu florissants.

On traverse la plaine de Najera pour atteindre

98 kil. *Navarrete*, petite V. de 2,100 hab., située sur les pentes S. d'une ligne de montagnes qui séparent la plaine de la Rioja de la vallée de l'Èbre. C'est à Navarrete que s'était établi le prince de Galles, lorsqu'il vint prêter l'appui de ses hommes d'armes au roi don Pedro. dans la bataille du 3 avril 1367, et la chronique dit que c'est auprès de Navarrete que du Guesclin se rendit aux chevaliers anglais.

Navarrete est une localité sans intérêt. Ses habitants font le commerce des vins. Le sol, tout autour de la ville, est miné par des caves creusées dans la terre, sans maçonnerie et sans revêtements, avec assez peu de prudence pour qu'il y ait de fréquents accidents.

Le chemin rejoint, à 2 kil. 1/2 de Navarrete, la petite V. de *Fuenmayor*, et au-delà, à 6 kil., la station qui porte le nom de cette ville, sur la ligne de fer de Miranda à Castejon.

104 kil. *Fuenmayor* (*V.* p. 106).

14 kil. (128 kil.) **Logroño.** (*V.* R. 4, p. 106.)

ROUTE 54.

DE BURGOS A MADRID,

PAR LERMA, ARANDA ET SOMOSIERRA.

244 kil.

A la sortie de Burgos, par l'*Arco de Santa Maria*, la route se bifurque. L'une des branches incline vers le S.-O. dans la direction de Valladolid; l'autre, qui va droit au S., est celle que suivaient la malle-poste et les diligences; elle traverse le pays le plus triste qu'on puisse imaginer.

Sur un premier parcours de 37 kil., on ne rencontre que deux villages, *Sarracin* (112 hab.), *Cogollos* (261 hab.), et deux *ventas*, *Madrigalejo* et *Villarmanzo*, avant d'arriver à

37 kil. **Lerma**, V. de 2,200 hab. On y pénètre par un assez beau pont de neuf arches, sur l'*Arlanza*. La ville, dont les maisons sont groupées à 450 pas au-delà du pont, occupe le penchant et le sommet d'une colline; elle est assez mal bâtie. On n'y remarque qu'une place entourée de

galeries soutenues par des piliers en bois, et les ruines d'un palais, autrefois magnifique, que fit construire don Francisco Gomez de Sandoval, le célèbre comte-duc de Lerma, premier ministre de Philippe III.

La route, descendant au milieu de grandes plaines sans un arbre, bien cultivées, du reste, et produisant une grande abondance de céréales, rencontre *Quintanilla de la Mata*, v. de 510 hab.; *Bahabon* (407 hab.), et traverse, un peu au-delà, l'*Esgueva*, qui descend vers Valladolid. On rencontre *Oquillas* (260 hab.), puis

65 kil. *Gumiel de Izan,* petite ville de 2,000 hab., encore entourée de vieilles murailles. Les vestiges d'une forteresse s'élèvent au sommet de l'une des collines sur lesquelles la ville est assise. L'église, à trois nefs de l'ordre composite, présente un portail qui peut attirer un instant l'attention des archéologues. Il existait, à 1 kil. et 1/2 à l'E. de Gumiel, un très-ancien monastère de Bernardins, dont il subsiste quelques vestiges intéressants.

Au-delà de Gumiel, le pays qu'on traverse est inégal, coupé de petites collines et de vallées de peu d'étendue. Le terrain, sablonneux et marneux, convient particulièrement à la culture de la vigne, dont les produits sont assez estimés dans toute cette partie de la vallée du Duero. La route, assez bien entretenue, est plantée de peupliers d'Italie aux approches de

76 kil. **Aranda de Duero,** V. de 5,200 hab., sur la rive dr. du Duero, au pied d'une petite colline que couronne un sanctuaire dédié à la *Virgen de las Viñas*. Les rues en sont affreuses, sans alignement; les maisons mal bâties, sans le moindre confortable à l'intérieur; la plupart des fenêtres n'ont pas de vitres; les volets, les portes et les balustrades des balcons sont en bois sans peinture. Toutes les maisons ont de grandes caves ou celliers, où le vin est conservé dans de vastes cuves en bois de 1,600 à 4,800 litres. Les places sont entourées d'habitations à arcades. Les galeries du côté N. de la place principale, — la *plaza de la Constitucion*, — ont été pavées avec les dalles d'un ancien couvent de Dominicains; elles servent de promenade à l'époque des pluies et des chaleurs.

Les historiens Mendez Silva et Torasa considèrent Aranda comme l'une des plus anciennes villes d'Espagne, et en font remonter la fondation au commencement du IIIe siècle. Si misérable qu'elle soit, elle a servi quelque temps de résidence à la reine Isabelle la Catholique et à son époux, don Ferdinand d'Aragon. Elle fut le théâtre de quelques évènements dont l'histoire a conservé le souvenir. L'archevêque de Tolède, don Alonso Carrillo, y convoqua, en 1473, un concile provincial dans le but de mettre un frein à l'inconduite des prêtres, assez notoire à cette époque. Napoléon y séjourna le 28 novembre 1808, la veille de la bataille de Somosierra. Aranda a vu naître un certain nombre d'hommes éminents, surtout dans l'ordre ecclésiastique, et, parmi eux, don Bernardo Sandoval y Rojas, qui fut archevêque de Tolède, cardinal, et le zélé protecteur de l'immortel Cervantès.

On sort d'Aranda, après avoir passé le Duero, par une jolie avenue de peupliers qui est la promenade favorite des habitants. Au-delà, la route traversé sept localités sans importance : *Milagros*, *Pardilla*, *Honrubia*, *Fresnillode la Fuente*, *Boceguillas*, *Castillejo de Meleon*, d'où un chemin de troisième ordre conduit (12 kil.) à *Riaza*, petite ville de 2,200 hab. A la suite de Castillejo, on rencontré *Cerezo de Abajo*, sur le versant des premiers contreforts de la chaîne de Somosierra. La route y aborde les rudes montées de cette sauvage cordillière.

Le pays est complètement désert et d'une grande aridité. On rencontre,

à 5 kil. de Cerezo, le *Parador de Peralta;* puis, au milieu de l'étroit et affreux défilé du port, une chaîne de péage à la limite des deux provinces de la Vieille et de la Nouvelle Castille.

146 kil. **Somosierra** (420 hab.) est sur cette limite même et à droite de la route. Ce bourg, fréquenté surtout par les muletiers, est exposé à tous les vents, et surtout à celui du N.; le climat est glacial. L'église paroissiale est sous l'invocation de *N.-D. des Neiges*, et un ermitage voisin est dédié à *N.-D. des Angoisses*.

Le nom de Somosierra occupe une place importante dans les annales de l'armée française en Espagne. Impétueusement secondée par la légion polonaise et commandée par l'Empereur en personne, elle força le passage, qui était énergiquement défendu, et fut, trois jours après, devant Madrid.

A la sortie du village, la route, se déroulant pendant près de 35 kil. sur les pentes S. de la chaîne, rencontre, à g., *Robregordo*, v. de 674 hab.; *Buitrago* (720 hab.), qui a donné son nom à la fameuse capitulation de Madrid; *Loyozuela* (632 hab.), au pied de la montagne *del Pico de la Miel;* la *Cabrera* (314 hab.), entouré de jardins fertilisés par de nombreux cours d'eau; *Cabanillas de la Sierra*, v. de 348 hab., où cesse la montagne, et enfin *San Augustin*. Quelques *ventas*, un péage et une fontaine entourée d'un bouquet d'arbres, annoncent

224 kil. *San Sebastian de los Reyes,* bourg de 1,481 hab, situé sur le penchant d'une colline et au milieu d'un territoire assez pauvre arrosé par le *Jarama*.

228 kil. *Alcobendas,* joli petit bourg de 1,352 hab., avec une assez bonne auberge mais pauvrement habité. Une partie de son territoire, plantée en vignes, produit un vin muscat qui a quelque renommée. Rien du reste, au point de vue du confort, du mouvement ou de l'élégance des habitations, n'annonce le voisinage de la capitale, qui n'est plus cependant qu'à 16 kil.

235 kil. *Fuencarral,* bourg de 450 maisons sans étage, distribuées en rues très-irrégulières, compte 2,120 hab., dont l'industrie consiste à approvisionner Madrid de la plus grande partie des œufs qui s'y consomment, de fruits, de légumes et surtout de navets excellents.

Fuencarral est à 2 h. de Madrid. Une route, sans aucun intérêt pendant la plus grande partie du trajet, conduit jusqu'à la rencontre d'un chemin qui va joindre à environ 1,200 mèt., à gauche, le v. de *Chamartin*, où Napoléon établit son quartier général, en 1808.

Plus loin, à g., se détachent les chemins qui conduisent au faubourg de *Chambéri* et à la *Fuente Castellana*, l'une des promenades de la capitale; à droite, on aperçoit le *Campo Santo* (cimetière). Arrivé à un rond-point planté d'arbres, la route laisse encore à dr. une avenue qui rejoint l'ancienne porte dite de Fuencarral, et se dirige vers la porte monumentale de *Bilbao*, par laquelle on entre à

244 kil. **Madrid** (*V.* R. 2, p. 38).

ROUTE 55.

D'OVIEDO A COVADONGA.

67 kil.

Oviedo (*V.* R. 7, p. 143).

Le chemin qui mène d'Oviedo à Cangas de Onis et à Covadonga est classé comme route d'Oviedo à Santander; mais il est d'un accès difficile dans toute la traversée des montagnes.

L'excursion de Covadonga est un pèlerinage historique : l'art et l'archéologie y trouvent peu d'aliments; les vestiges construits ou sculptés de cette lointaine époque y subsis-

tent en petit nombre; et, cependant, pour peu qu'on étudie avec quelque attention ces sculptures naïves et en partie mutilées, on y retrouve ou Pélage avec son écuyer, ou le roi Favila, fils de Pélage, avec l'ours, c'est-à-dire les héros de la légende chrétienne du VIIIe s. Au point de vue pittoresque, cette course au milieu des montagnes des Asturies est une des plus curieuses qu'on puisse faire en Espagne, animée qu'elle est par le souvenir du grand évènement qui fut le début de la monarchie espagnole.

Le chemin quitte Oviedo dans la direction de l'E., traversant le territoire de la feligresia de *Colloto*, sur la rive g. du rio *Nora*, et laissant à g. la petite V. de *Moreña* (1,700 hab.), siège d'un des premiers titres de comte qui aient été créés en Espagne. On suit alors le cours du Nora, qu'on traverse sur le territoire de *Siero;* puis on passe à *Aramil* (14 kil. d'Oviedo), à *Lieres,* avant d'arriver à

23 kil. *San Bartolomé de Nava*, V. de 2,200 âmes, formant le chef-lieu d'un ayuntamiento composé de 32 v. ou hameaux, avec une population de 5,500 âmes. Cet ayuntamiento occupe une belle vallée, riche, fertile, dont les aspects sont riants et variés. Elle est limitée, au S., par la belle montagne de *la Peña Mayor*, toute couverte de pâturages, et qui s'élève à 1,300 mèt. au-dessus du niveau de la mer. Au pied de cette montagne, et dans la direction du S., a peu de distance de San Bartolomé, s'ouvre la petite vallée de *Fuente Santa,* formée par le rio *Pla,* et où coule, auprès du v. de *Buyerès,* une source minérale sulfurée calcique non moins réputée que celle des Caldas d'Oviedo. Elle est chaude, à 26° centig. L'hospice provincial d'Oviedo y a bâti, sur les ruines mêmes de constructions qui semblent d'origine romaine, un établissement parfaitement organisé, avec douches, étuves, appareils hydrothérapiques, et même un bain électrique. « On ne peut nier, dit M. Rubio, que, sous le rapport de la variété de l'application, l'établissement de Buyerès de Nava ne soit l'un des plus complets d'Espagne. » Il est peu connu cependant, et reçoit environ 480 baigneurs par saison.

A 3 kil. au-delà de San Bartolomé se trouve son annexe, *San Antonio de Tresali,* puis *San Miguel de Ceceda*, v. de 450 hab. qui récoltent presque uniquement des noisettes, des châtaignes et des fèves. Le chemin parcourt un pays accidenté, et pénètre dans une jolie vallée, dominée par de hautes montagnes, et arrosée par le rio *Piloña,* qui descend de la *Peña Mayor*, et qu'on franchit en arrivant à

33 kil. *Infiesto*, bourg de 300 hab. L'ayuntamiento, dont ce bourg est le chef-lieu, s'étend sur 20 feligresias dans la vallée du Pilona. Il se divise en deux quartiers, à droite et à gauche de la rivière, réunis par un pont de 3 arches, en pierre, de construction moderne. Un autre chemin traverse Infiesto, allant, du S. au N., du *col de Tarna*, sur les frontières du royaume de Léon, au petit port de *Lastres*, sur la côte cantabrique.

On parcourt, en quittant Infiesto et en laissant sur la g. le *Pilona*, une grande plaine, au milieu de laquelle on rencontre *San Pedro de Villamayor*, feligresia de 1,200 âmes, de laquelle dépendent : à gauche, *Antrialgo*, avec un pont de bois sur le *Piloña*, et un vieux castel ruiné qu'on croit être de l'époque des Arabes; à droite, *Sebares,* feligresia de 1,700 âmes, située non loin de la jolie rivière de *Sella*, dont le chemin remonte le cours en passant à *San Juan de Llamas* et à *la Vega de los Caseros*.

53 kil. **Cangas de Onis,** petite V. de 800 hab., chef-lieu d'une municipalité de douze communes réunissant une population de 8 à 9,000 hab. — On traverse la *Sella* sur un pont comparable, par le dessin et par la

hardiesse, à celui de Martorell (Catalogne), qu'on a surnommé le *pont du Diable*. Il a 3 arches en ogive, 2 petites et une grande; les piles de celle-ci sont assises sur des massifs de roche; elle a 18 mèt. d'ouverture et 21 mèt. de hauteur sous clef au-dessus du niveau moyen de l'eau. Le pont est étroit, en pente très-roide; le tablier n'a, au sommet de la grande arche, d'autre épaisseur que celle des pierres des arcs; deux immenses rideaux de lierre et de plantes parasites en recouvrent la maçonnerie au-dessus des piles. On ignore la date de l'origine de ce curieux monument, mais cependant les écrits du XVIe siècle le nommaient déjà le Vieux Pont. La vallée de la *Sella*, à cet endroit, est riante et encaissée. A 200 mèt., au N. du pont, s'élève, au pied des collines, l'antique ermitage de *Santa Cruz*, qui, dit-on, fut fondé par Pélage en souvenir de la bataille décisive qu'il gagna non loin de là contre les Maures. Ce pauvre et modeste sanctuaire, qui a été plusieurs fois renouvelé, a conservé une pierre portant une inscription latine, la seule relique dont la date remonte à l'origine de l'ermitage.

Cent maisons dans le quartier principal, situé vers le confluent de la Sella et du Güeña, et nommé le *Mercado;* vingt maisons misérables dans le quartier de *Cangas de Arriba,* qui s'élève sur le penchant des collines, c'est là tout ce qui reste de la capitale fondée par Pélage, et qui fut la résidence des premiers rois de la monarchie asturienne. Dans le quartier d'en bas, dont les maisons sont assez régulières, on voit une prison moderne, une petite maison de ville; mais plus de palais; à peine des ruines; une inscription latine tient seule la place de ce que le temps a fait disparaître. Et cependant cet espace de deux lieues à peine comprend toute l'épopée de Pélage: *Covadonga*, où commença sa gloire; *Cangas,* où il éleva son trône; *Abamia*, qui reçut sa sépulture, et même la basilique de *San Pedro de Villanueva*, à 3 kil. à l'O. de Cangas, élevée, dit-on, par Alfonse le Catholique, à la mémoire de Favila. Les vieilles sculptures du portail, les figures qui se déroulent sur les chapiteaux, représentent, comme celles du cloître d'Oviedo, l'histoire entière du malheureux roi. Ici, prêt à partir pour la chasse et devant son castel, il prend tendrement congé de Fruéliuba, sa femme; plus loin, c'est la même scène : il est à cheval et le faucon au poing, il se penche pour embrasser la reine; ailleurs, il se trouve en présence de l'ours : l'énorme bête, debout devant lui, tend les bras, prête à le saisir et à l'étouffer; puis, enfin, devant son castel, les yeux clos, la tête rejetée en arrière, la pauvre reine se tient immobile, pétrifiée par la douleur, comme la tradition dit qu'elle le fut à la nouvelle de cette sanglante catastrophe, dont les gens du pays montrent encore le théâtre, non loin de Santa Cruz, à l'entrée de la montagne. On retrouve, dans le vieux monastère de San Pedro de Villanueva, de beaux échantillons du style byzantin du XIIe siècle ; l'histoire fatale de Favila était l'idée fixe de l'architecte et du sculpteur, et, jusque dans l'église, les chapiteaux du grand arc de la *capilla mayor,* ceux des arcs des chapelles latérales, représentent des luttes d'hommes contre des bêtes fauves ou des monstres.

On suit, pour aller de Cangas à *Covadonga*, un chemin sinueux qui, dans la direction de l'E., remonte le cours du ruisseau de *Bueña* et de ceux de *Rianazo* et de *Diva*, tributaires du premier. Ce chemin, qui se rétrécit à mesure qu'on avance, serpente au milieu de grands châtaigniers, et rencontre, à 3 kil., *Coras*, laissant sur les hauteurs, à droite, la petite paroisse d'*Abamia*, première sépulture de Pélage. A 1 kil. au-delà et 3 kil. plus loin, se trouvent les v. de *Soto* et de *Riera*, dans

des positions pittoresques, au milieu des roches, des cascades et des bouquets de verdure. Le chemin devient, ensuite, plus pénible, le site est plus sauvage, la végétation plus puissante; les rochers s'élèvent, les montagnes grandissent. Ce défilé débouche, à 8 kil. et 1/2 de Cangas (67 d'Oviedo), dans une petite vallée, la vallée de *Covadonga*, que dominent trois grands pics. Celui de l'O., haut de 1,120 mèt., et couronné de hêtres et de chênes, a pour base une roche de 50 mèt. d'élévation; au centre de cette roche est la *Cueva*, la caverne de Pélage, objet de la vénération espagnole; et, au-dessous de cette caverne, le *Diva*, s'élançant de la montagne, tombe en formant une belle cascade de 25 mèt. de hauteur. Pour arriver à ce lieu vénéré, il faut passer par un humble monastère, dont la fondation remonte au roi Alfonse Ier. On parvient à la *Cueva* par un bel escalier de marbre. Elle a environ 11 mèt. d'ouverture, 6 à 7 de profondeur, 3 à 4 de hauteur; les parois, à l'entour comme à la voûte, sont rocheuses et inégales; le roc forme une partie du sol; l'autre partie est couverte d'un plancher, que soutiennent, au-dessus de la cascade, des poutres scellées d'un bout seulement dans le rocher. C'est là que Pélage s'était réfugié avec ses trois cents guerriers, et qu'il soutint un siège contre les bandes sarrasines, aidé, dans ce combat mémorable, par les éléments et par le torrent soudainement grossi. Une balustrade, qui règne sur le devant du plancher, conduit à une modeste chapelle, éclairée par une étroite fenêtre, et dans laquelle les pèlerins vénèrent une très ancienne image de Santa Maria de Covadonga. Les restes de Pélage, ceux du roi Alfonse le Catholique, d'abord déposés à Abamia, sont placés sous la grotte. Ceux de Pélage sont à droite, dans un renfoncement. Le tombeau de pierre qui les renferme, et qui a reçu également ceux de la femme et de la sœur du roi, est du style le plus ancien; les ornements qui l'entourent rappellent le VIIIe siècle et les sculptures du monastère de Villanueva; une grille de fer ferme la niche. Le sépulcre de don Alfonse Ier, placé de l'autre côté, est à moitié caché par la maçonnerie qui forme la petite chapelle de Santa Maria; on aperçoit seulement la tête du sarcophage, portant une inscription en latin barbare du XVIe siècle, de même que celui de Pélage.

C'est là, dans cette espèce d'abandon, que reposent ces nobles restes et que survit ce grand souvenir. On avait fait une chapelle devant la grotte de Pélage; elle était en bois, et un incendie l'a détruite, en 1777. Les projets formés par Charles III, pour la reconstruction d'un monument digne de ce Panthéon des premiers rois d'Espagne, sont restés inexécutés, et n'ont abouti qu'à une première dépense de 1,900,000 réaux pour la base des travaux à venir. La nature et un site magnifique, réellement majestueux, font aujourd'hui tous les frais de ce lieu célèbre. Le 8 septembre, une fête locale y rassemble les pèlerins d'alentour, et, dans le cours de l'année, les artistes, les poètes, les simples voyageurs et les touristes viennent écrire leurs noms sur l'album du monastère et sur les parois de la grotte, auprès des tombeaux des rois.

On peut faire, du côté opposé d'Oviedo, une autre excursion vers *Cangas de Tineo*, jolie petite ville située au S.-O. de la province, au pied de la chaîne des Asturies, et dans une contrée des plus pittoresques. La route, d'ailleurs peu praticable, descend une partie de la vallée du *Nalon*, et passe entre *Nola* et *Udrion*, au pied d'une montagne dont on doit faire l'ascension pour jouir d'une vue magnifique, d'un côté sur les montagnes, de l'autre côté sur la mer et le port de *Gijon*. On atteint, après 5

heures de marche, la petite V. de *Grado*, centre d'une municipalité de 20,000 hab., puis au-delà *Cornellana*, sur la rive g. du *Nacera*. On pénètre ensuite dans la charmante vallée de *Tineo*, où l'on rencontre *Salas*, *San Vicente, Tineo, San Julian de Ponte*, et enfin *Cangas de Tineo* (municipalité de 21,000 âmes), à 78 kil, d'Oviedo. C'est la partie la plus cultivée et la plus riche des Asturies.

ROUTE 56.

DE LA COROGNE AUX BAINS D'ARTEIJO DE CARBALLO ET AU CAP FINISTERRE

Voir, pour *La Corogne*, la R. 6, p. 138, et ci-après R. 57.

Une route de 3e ordre, avec service de voitures deux fois par semaine, se détache de La Corogne, au S.-O., suivant à peu près le littoral de l'Océan, pour atteindre le petit port de *Corcubion*, tout auprès du cap Finisterre, à 77 kil. de La Corogne. C'est sur cette route que se trouve, à 11 kil., le v. de **Arteijo** (1,000 hab.). On peut faire le trajet en voiture; beaucoup de baigneurs prennent des ânes, qui sont le moyen de transport le plus fréquemment employé dans le pays, et s'arrêtent à mi-chemin pour visiter l'église d'*Oseiro*, et le célèbre sanctuaire de *Pastoriza*, en grande vénération dans la contrée. Ces ânes se louent la modique somme de 4 réaux. De Santiago, au S., la distance est de 44 kil., et l'on peut venir par le même moyen de transport ou sur des chars à bœufs, par une route assez difficile et très montueuse.

La source chlorurée sodique d'Arteijo est à 160 mèt. environ de la route qui va vers Santiago; elle est reçue dans trois bassins de 2 à 3 mèt. carrés, où se baignent à la fois une douzaine de malades, et dont la température, en raison du temps qu'ils mettent à se remplir, varie de 37° centig. dans le premier, à 34 dans le deuxième et dans le troisième.

En voici d'ailleurs l'analyse, pour un litre d'eau :

Chlorure de sodium..........	1,676 gr.
— de potassium........	0,015
— de calcium..........	0,078
— de magnésium.......	0,002
Sulfate de chaux............	0,034
Silicate de soude............	0,068
Substance organique........	quant. ind.
Acide phosphorique	0,003
Traces d'iode, de brôme, de lithine.	
Total...	1,876

La source est restée longtemps inconnue, et le semblant d'établissement qui y existe date de la fin du siècle dernier.

Si le confortable manque du côté des moyens de transport, il ne paraît pas exister davantage pour l'installation des baigneurs. Il y a fort peu d'habitations à Arteijo, et l'on a construit, pour en tenir lieu pendant la saison, qui dure depuis le 1er juillet jusqu'à la fin de septembre, des baraquements où l'on trouve les quatre murs et seulement une table avec des bancs de bois et des escabeaux. Les choses se passent, quant à la distribution des bains, d'une façon toute primitive et féodale. Comme la source fournit très peu, on ne renouvelle l'eau des bassins qu'une fois par jour; le service balnéatoire est partagé par heures et par catégories d'individus. A la première heure les hommes de qualité, à la deuxième heure les dames de même rang, à la troisième les hommes aisés (*acomodados*), à la quatrième leurs dames, à la cinquième et à la sixième ces deux mêmes catégories, à la septième et à la huitième les gens affectés de maladies cutanées. On peut ainsi recevoir, par jour, 336 patients dans la même eau. Il vient dans l'année de 6 à 700 baigneurs atteints de rhumatisme et d'affections herpétiques. La vie matérielle est facile, à la condition d'apporter avec soi des meubles, des

ustensiles et des provisions; on loue à cet effet des charrettes du pays qui coûtent de 8 à 10 réaux par jour. Du reste, le marché local est abondamment pourvu en légumes, en volailles, en gibier, en poissons et en fruits.

Cet excès de simplicité n'empêche pas qu'on ne s'amuse beaucoup à Arteijo, au plus fort de la saison. On se réunit soit dans les habitations les plus spacieuses, soit à l'air libre; le soir, on joue, on chante, on fait de la musique et l'on danse. Tous les jours de fête, il y a bal sur la promenade et sur la place, depuis 6 heures du soir jusqu'à minuit, au son des musettes galiciennes, et la jeunesse de LaCorogne accourt y prendre part. Ce sont des joies peu coûteuses, et le budget d'un baigneur *aisé* peut se trouver grevé, après une cure de 15 ou 20 bains, d'une dépense de 3 à 400 réaux.

Carballo (500 hab.) se trouve à 17 kil. au-delà de Arteijo et par conséquent à 28 kil. de La Corogne et à 33 de Santiago. Le chemin n'est pas meilleur; mais il parcourt un pays très cultivé et très riche. Le village, composé de 80 habitations disséminées, est à une petite distance de l'Océan. Les moyens de transport sont les mêmes que pour Arteijo : les chars à bœufs, les ânes, et, pour les malades, des litières qui se payent de 80 à 100 réaux. Les conditions du logement sont peut-être meilleures, mais cependant elles laissent encore à désirer.

L'histoire des eaux sulfureuses de Carballo est à peu de chose près la même que celle des eaux d'Arteijo; toutefois leur renommée est plus ancienne, elles étaient connues du temps des Romains. Elles coulent en abondance de toutes parts, et elles ont été recueillies à l'établissement principal, qui se trouve au centre du village, dans quatre bassins ou piscines, contenant : l'une, deux personnes; la seconde, vingt-deux; les deux autres, douze. Leur température varie de 24° centig. à 27, 29 et 34. L'analyse y a trouvé le sulfure de sodium, dans la proportion de 0,024 sur 1,000 gram. d'eau et, de plus, du chlorure de sodium et du sulfate de soude. Ces eaux paraissent souveraines dans beaucoup de cas; M. Rubio les dit surtout puissantes contre les affections rhumatismales et les dermatoses herpétiques. Il y vient de 750 à 850 malades pendant la saison, qui dure de juillet à fin septembre. « Les malades riches qui y vivent avec économie, dit M. Rubio, y dépensent environ 800 réaux pendant les vingt jours de la cure; les gens aisés, 400, 500 ou 600; la classe commune peut y faire une cure pour 160 réaux.

Corcubion, chef-lieu de l'arrondissement (partido) que forme cette partie, la plus occidentale de la côte d'Espagne, est un petit port, au fond d'une jolie baie, qui présente un excellent et vaste mouillage. La ville, qui compte 1,400 hab. avec vice-consuls de France, d'Angleterre et de Portugal, a peu d'intérêt par elle-même; une vieille église, trois ou quatre *casas de huespedes*, un cercle bien organisé. Elle ne communique avec les localités voisines que par des chemins vicinaux non carrossables et en mauvais état. Des bateaux à vapeur touchent à Corcubion, allant à Vigo, à Carril et à La Corogne, et des barques peuvent conduire le long du littoral à *Cée*, à *Finisterre*, à *Mugia*, à *Camarinas*, qui sont les centres habités de cette contrée extrême, et qui motivent à cause de cela une excursion.

Cée se trouve en vue de Corcubion et sur l'autre côté de la baie. On y va par bateaux ou par un petit chemin vicinal de 2 kil. La ville, qui compte 1,300 hab., une jolie église moderne, un établissement d'enseignement primaire et secondaire richement doté, et quelques *casas de huespedes*, est complètement baignée par la mer à marée haute. Les rez-de-chaussée des habitations sont construits en conséquence. Le fond de la baie, formé par la petite rivière de Corcubion,

est occupé par une quinzaine de fabriques de salaisons, qui donnent un certain mouvement commercial à cette partie du littoral. Les étrangers visitent, avec curiosité, une belle falaise rocheuse de formation granitique, nommée la *Sierra de Pinda*, complètement dépourvue de végétation et qui longe le bord de l'Océan. Du haut de l'une des déchirures de cette falaise, et d'une hauteur de plus de 40 mèt., se précipite un ruisseau qui forme en tombant dans la mer une large chute très divisée, appelée la cataracte *del Ezaro*. Un phare de quatrième ordre s'élève auprès de Cée.

Un très mauvais chemin de 8 kil. conduit de Corcubion à *Finisterre*, petite v. de 1,100 hab., tous pêcheurs ou fabricants de salaisons. C'est surtout par mer que cette localité peut communiquer avec celles qui l'avoisinent. Elle est bâtie sur la pente septentrionale d'une haute colline nommée la *Nave de Finisterre*, qui s'étend jusqu'à former, à son extrémité S., le cap dont la situation est par 42° 56′30″ de latitude N. et 2° 56′ de longitude O. du méridien de Cadix, moins occidentale par conséquent que celle du cap de *Toriñana*, lequel se trouve un peu plus au N., auprès de Mugia. Le site du cap Finisterre est imposant et domine de haut l'Océan. Sur le sommet de la pointe s'élèvent un phare de premier ordre et le premier sémaphore qui ait été établi en Espagne.

Un chemin vicinal de 20 kil. rattache Corcubion au bourg de *Mugia*, auquel on parvient plus facilement par mer en doublant le cap Finisterre pour remonter au N. Mugia compte 1,300 hab., et possède une petite église et une chapelle de la Vierge de *la Barca*, objet, au mois de septembre, d'un pèlerinage très couru. On y visite une énorme roche isolée, de forme ovoïde, dont la partie supérieure aplatie pourrait réunir près de 120 personnes, et qui se tient debout par un prodige d'équilibre, et sur un plan incliné duquel elle n'a pas dévié depuis des siècles.

Une baie profonde sépare Mugia de *Camariñas*, autre petit port de pêche, de 1,500 hab., avec bassin à flot, phare de 4e classe sur le cap Villano, et agences consulaires. Le chemin vicinal qui rattache *Camariñas* à Corcubion et à la route de La Corogne mesure 33 kil.

ROUTE 57.

DE LA COROGNE AU FERROL.

53 kil.

La Corogne (*V.* R. 6, p. 138). Il existe entre La Corogne et Le Ferrol deux services journaliers de bateaux à vapeur allant et revenant. Ce double service est motivé par l'importance croissante du mouvement commercial du premier de ces deux ports. La statistique maritime établit qu'en 1878 La Corogne a reçu 23 vapeurs-courriers espagnols, 18 vapeurs-courriers étrangers, 453 vapeurs de commerce espagnols, 81 vapeurs de commerce étrangers, 325 navires à voile espagnols, et 270 navires à voile étrangers. Au total 1,170.

La traversée entre La Corogne et Le Ferrol est courte; les deux rades ne sont séparées que par la baie de *Sada*. On y rencontre un groupe de rochers, la *Peña de Marola*, autour desquels se heurtent tous les courants venant du fond des baies, et les marins, pour donner une idée des dangers auxquels on y était exposé, avaient coutume de dire :

Quien pasa la Marola
Pasa la mar toda.

« Qui passe la Marola, passe la mer entière. »

On remarque à dr., derrière la Marola, après être sorti de La Corogne, et parmi les grandes roches qui forment la côte, une immense raie

LE FERROL

Itinéraire de l'Espagne par G. DE LAVIGNE.

HACHETTE & Cie Editeurs, Paris.

blanche formée par un filon de quartz. On nomme cette curiosité géologique le *Seijo blanco*.

Par la voie de terre, il faut remonter à *Betanzos*, où l'on peut venir également par bateau et par le fond de la baie de Sada. (*V.* p. 137, 20 kil.) Après être sorti de cette ville par la porte du Nord, on prend un chemin qui traverse le *Mandeo*, et plus loin le rio de *Sada*, puis on côtoie la baie de ce nom. Ce chemin est difficile; mais il offre de beaux points de vue sur la mer et sur le pays. Au pied de la montagne de *Breamo*, qui s'élève à dr., on rencontre (20 kil.) la petite V. de *Puentedeume* (1,800 hab.), chef-lieu d'une municipalité de 7,360 âmes, située sur la rive g. et près de l'embouchure de la rivière d'*Eume*. Cette petite ville, qui a appartenu à la maison d'Andrade, à laquelle a succédé la maison de Berwick et d'Albe, possède une très belle église paroissiale avec un portail surmonté de trois tours. A 1 kil. 1/2, dominant la vallée et tout le pays à plusieurs lieues de distance, s'élève, sur un rocher isolé, l'ancien château d'*Andrade*, œuvre du XIVe siècle. Il n'en reste aujourd'hui qu'une tour carrée toute en pierres de taille, masse imposante, entourée de débris qui permettent de se rendre compte de ce qu'était la forteresse entière. L'Eume forme, en avant de la ville, un large bras de mer sur lequel le fondateur du château, don Fernan Perez de Andrade, avait jeté un pont de 852 mèt. et de 58 arches, assis sur un massif de maçonnerie de 4 mèt. d'épaisseur, et de près de 14 de largeur. Cette œuvre magnifique, laissée en très mauvais état, et dont plusieurs arches menaçaient ruine depuis longtemps, s'est écroulée, il y a peu d'années, et a été remplacée par un pont en pierres de taille de 150 mèt., précédé et suivi de deux chaussées en maçonnerie mesurant 22 mèt, d'un côté et 388 mèt. de l'autre. On quitte, à Puentedeume, le voisinage de la baie de Sada, pour atteindre, par un chemin très accidenté, le village de *Cabanas*. Pendant le reste du trajet, on aperçoit à g. le cap Prior, qui s'élève au N.-O. du Ferrol, et plus près le cap Priorino, qui forme l'entrée de ce port. La vue règne sur une vaste étendue de l'Océan. On arrive ainsi à *Neda*, petite ville située sur la rive g. de la rivière de *Jubia*, qui a son embouchure dans la rade du Ferrol. Neda est le chef-lieu d'une municipalité de 4,173 hab. A une petite distance de Neda, en remontant le cours de la rivière, et sur la même rive, est l'importante fonderie de *Jubia*, où se fabriquaient autrefois les feuilles de cuivre, les clous nécessaires au doublage des navires, et toute la petite monnaie de cuivre mise en circulation en Espagne. Aujourd'hui l'usine de la Jubia est transformée en fabrique de tissus de coton.

On passe le *Jubia*, sur un pont de deux arches, à *Neda*, et l'on tourne assez brusquement vers le S.-O., en côtoyant la baie par une jolie route, bordée de deux avenues d'acacias qui sont en même temps une promenade du Ferrol. On n'aperçoit cette ville que lorsqu'on est parvenu au sommet de la montagne, sur le revers de laquelle elle est bâtie.

53 kil. **Le Ferrol**, V. de 24,700 hab. Avant 1730, ce n'était qu'une bourgade occupée par des caboteurs et des pêcheurs. Lorsque la grande *armada*, si bruyamment et si coûteusement organisée par Philippe II contre l'Angleterre, eut été fatalement dispersée par la tempête, et sans coup férir, le hasard conduisit quelques débris de la flotte espagnole dans la baie du Ferrol. Le comte d'Essex, envoyé pour prendre Cadix, avait tenté de poursuivre ces navires, et avait hésité à s'engager dans les passes qui protègent la baie. Cet incident ouvrit les yeux sur l'importance du Ferrol; Philippe II prescrivit tout aussitôt quelques premiers travaux, que l'état de guerre, et mieux encore la décadence où se trouvait la monarchie

espagnole, ne permirent pas de conduire bien loin.

Le projet sommeilla près de deux siècles ; ce fut Ferdinand IV qui le mit à exécution, et après lui Charles III, dont le nom se rattache à tout ce qui est monumental dans les institutions modernes de l'Espagne.

La belle position du Ferrol, l'immense établissement qui y avait été fait, ne laissèrent pas que d'alarmer le gouvernement anglais. Lord Chatam proposa d'attaquer la place et de la détruire, mais on se rappela la tentative infructueuse du comte d'Essex, et l'on ajourna. Pitt reprit le projet de son père ; il vint visiter Le Ferrol, en 1776, en simple voyageur, et il rentra en disant que si l'Angleterre possédait sur ses côtes un semblable port, elle devrait l'entourer d'une muraille d'argent (*with a strong wall of silver*). Devenu ministre, il s'occupa d'organiser une tentative. La flotte qui s'armait pour l'expédition d'Égypte lui en fournit l'occasion ; elle eut ordre de commencer ses opérations en surprenant Le Ferrol. L'amiral Warren se présenta en vue des côtes, le 25 août 1800, avec 108 navires de guerre ou de transport, et 15,000 hommes de débarquement. 10,000 hommes débarquèrent sur la plage de Daniños, à 8 kil. de la ville, et trouvèrent sans défense la batterie qui protégeait cette plage. Personne n'était prévenu au Ferrol; l'abandon y était tel, qu'il n'y avait pas un canon sur affût dans la place ou dans les forts de la rade ; point d'approvisionnements, à tel point qu'on fut obligé, trois heures après le débarquement, d'acheter à crédit chez les marchands de la ville des pierres à fusil et du papier pour faire des cartouches. Dans la baie du Ferrol étaient cinq vaisseaux et quatre frégates ; on fait venir à terre leurs équipages, on y réunit le peu de soldats que renferme la place, et l'on parvient à composer un corps de 1,800 hommes environ. Ce corps pousse une reconnaissance; il est vigoureusement ramené, et rentre dans la place. Les Anglais, au lieu de le suivre, occupent *la Graña*, village situé à côté du Ferrol, dans la baie, et dirigent leurs efforts contre le château de *San Felipe*, qui commande la passe. Le château n'avait pas de garnison, pas d'artillerie, pas d'approvisionnements ; on y envoie à la hâte quelques travailleurs de l'arsenal, et l'on pourvoit de même à la défense des châteaux de San Martin et de la Palma, que l'on fait soutenir par six chaloupes canonnières. On envoie des estafettes sur la route de Lugo, et quelques détachements de grenadiers et de chasseurs provinciaux accourent pour soutenir la garnison. Au milieu de cette alerte générale, le baromètre annonce un changement de temps ; la flotte anglaise, exposée sur toute cette côte sauvage, qui, du cap Ortegal au cap Villano, n'offre pas un point de refuge, rappelle ses troupes, et prend le large. Une tempête survient le lendemain, et la plus grande partie de la flotte y eût péri si elle avait été surprise auprès de la côte.

Les Espagnols ont fait grand bruit de ce succès, dans lequel les éléments ont joué le seul rôle, et ils se sont toujours fiés à cet heureux moyen de défense ; ils se sont répété que Le Ferrol ne peut pas être bloqué, en raison de l'impossibilité de tenir la mer dans ces parages, et qu'on ne saurait le bombarder, parce que la passe qui défend la rade est à plus de 6 kil. du port. Tout cela n'empêcha pas le maréchal Soult de bloquer Le Ferrol avec 8,000 hommes, le 21 janvier 1809, après le départ des Anglais de La Corogne, et de faire capituler la ville le 27. Cela n'empêcha pas non plus le siège de 1823, dont l'issue fut encore une reddition.

Administrativement, Le Ferrol est chef-lieu d'un arrondissement mari-

time qui comprend tout le littoral N. et N.-O, depuis l'embouchure de la Bidassoa, jusqu'à celle du Miño.

Le port du Ferrol, presque uniquement militaire, et où ne sont pas admis les navires du grand commerce étranger, est un des plus considérables et des plus sûrs de l'Espagne. Sa position naturelle est déjà des plus fortes, et l'art y a ajouté des travaux qui peuvent le rendre inexpugnable. Il faut, pour y arriver de la mer, s'introduire dans un goulet hérissé de batteries, qui a 6 kil. de longueur, et qui peut même être fermé par une estacade. Il est peu abordable du côté de terre, en cas de débarquement vers le cap Priorio, en raison de la nature du terrain très-accidenté qui s'étend entre ce cap et la ville. Le sol ne permet pas de pratiquer des tranchées pour un siège en règle. L'enceinte est parfaitement fortifiée.

Le goulet franchi, on pénètre dans une baie magnifique, au fond de laquelle est la petite embouchure du Jubia, et, au milieu du rivage N., la ville du Ferrol, avec ses immenses bassins, ses magasins considérables, son arsenal, ses ateliers, ses fonderies, ses douze cales de construction en pierre de taille, ses chantiers qui occupent un espace de près de 100,000 mèt. carrés. L'Espagne de Charles III, celle des premières années du XIX[e] s., ont été très-glorieuses de ces immenses travaux, qui ont été brillamment complétés, dans une circonstance récente, par l'installation d'une cale flottante nommée *el dique de la campana,* appareil colossal qui peut recevoir 15,000 mèt. cubes d'eau et transporter une frégate. La construction a duré six ans et a coûté trois millions de piécettes.

L'arsenal est commandé par un contre-amiral, et occupe journellement 1,842 ouvriers payés depuis 1 piécette 25, jusqu'à 5 piécettes. Il s'y trouve une école d'ingénieurs de la flotte dirigée par un inspecteur.

La ville du Ferrol est divisée en trois parties : le vieux Ferrol, la nouvelle ville et *Esteiro*. L'ancienne ville est irrégulière et mal bâtie ; la ville nouvelle est bien tracée ; les *manzanas* ou pâtés de maisons sont tous de dimensions égales ; les rues sont rigoureusement alignées. On y remarque : l'église paroissiale (*San Julian*), d'une architecture moderne, avec une façade d'un bel effet. On signale encore l'ancien couvent de San Francisco, l'hôpital militaire, la caserne des gardes-marines, les hôtels de la douane et du capitaine général de la marine.

Les *promenades* sont bien plantées ; la vue y est étendue et pittoresque. La principale, nommée l'*Alameda,* au S. de la ville nouvelle, est formée de sept allées de beaux arbres ; au centre se trouve une belle fontaine nommée la *Fuente del Dique*.

Une autre fontaine a été élevée, au centre de la place del Carmen, à la mémoire de Churruca, ce brave et savant capitaine de la marine espagnole qui commandait le *San Juan Nepomuceno* au combat de Trafalgar (*V.*, sur Churruca, *Motrico*, R. 43, p. 419). Cette fontaine se compose d'un obélisque élevé sur un piédestal, à une hauteur totale de 15 mèt.

Le village de la *Graña*, dont il a été parlé plus haut, est un des points les plus agréables des environs du Ferrol.

ROUTE 58.

DE LUGO A SANTIAGO.

88 kil.

Lugo (*V.* R. 6, p. 122).

On sort de Lugo par le faubourg du S., et l'on traverse le Miño pour joindre une route nouvellement construite et en bon état qui se dirige vers l'O., à travers de grandes plaines cultivées entourées de collines d'un aspect pittoresque. On ne

rencontre, dans ce trajet, aucun centre habité important. Les fermes, les hameaux sont disséminés dans la campagne et offriraient peu de ressources au voyageur à pied.

Il existe entre Lugo et Santiago des diligences faisant le service tous les deux jours et dont les principaux relais sont :

21 kil. La *Venta de Hullin*.

39 kil. *Palas de Rey*, chef-lieu d'un canton de 8,000 hab.

53 kil. *Mellid*, bourg de 1,100 hab., considéré comme le point central de la Galice. Il s'y fait un grand commerce de grains. Une route de troisième ordre va de Mellid à Betanzos.

68 kil. *Arzua*, bourg de 658 hab., chef-lieu d'un canton de 7,800 âmes, sans ressources et sans intérêt.

78 kil. *Ferreiros*.

92 kil. *Arca*.

97 kil. *La Bacolla*.

103 kil. **Santiago** ou **Compostela**, V. de 23,700 hab., bâtie sur une colline isolée, et entourée de belles montagnes qui limitent son horizon à un rayon de 5 à 6 kil. La plus haute, à l'O., est le mont *Pedroso*, dont le sommet s'élève à 594 mèt. au-dessus du niveau de la mer. Au N. est une sierra derrière laquelle coule le *Tambre;* à l'E., le mont *del Viso* et la hauteur de *Santa Marina;* au S., les sommets de *Montouto*, de *Conjo*, et de l'*Humilladoiro*, où passe le chemin des pèlerins, qui s'y prosternent dès qu'ils aperçoivent les tours de la cathédrale.

Santiago fut autrefois la capitale de la Galice ; ce n'est plus aujourd'hui, dans l'ordre administratif, que le chef-lieu d'un arrondissement judiciaire ; mais, dans l'ordre ecclésiastique, c'est le siège d'un des plus importants archevêchés de l'Espagne, et l'archevêque est, de droit, premier chapelain de la couronne.

Le principal monument de Santiago est sa cathédrale. Téodomir, évêque d'Iria, en 835, avait été informé que dans un petit bois, sur une colline inhabitée, on apercevait au milieu de la nuit des lumières ou une étoile. Il fit abattre une partie du bois, on fouilla le sol, on y trouva un cercueil de marbre, et dans ce cercueil un corps qu'on reconnut, à des signes certains, pour celui de l'apôtre saint Jacques. Cette découverte fit grand bruit dans toute la chrétienté. Le roi Alfonse II accourut, il ordonna d'élever tout aussitôt une chapelle, et, comme la grande affluence des fidèles eut bientôt entouré le sanctuaire d'habitations toujours insuffisantes, le pape Léon III autorisa l'évêque d'Iria à transférer son siège à Santiago, qui reçut aussi le nom de *Campus Stellæ* ou *Compostela*.

Les rois, successeurs d'Alfonse II, s'empressèrent de combler Santiago de biens et de privilèges. Alfonse le Grand fit construire une basilique en pierre et en marbre à la place de l'humble sanctuaire de Téodomir. Elle était grande et riche, lorsque Almanzour vint envahir et dévaster tout le N.-O. de l'Espagne ; il entra à Santiago, dont tous les habitants avaient fui, et n'y trouva qu'un vieux moine assis sur le tombeau de l'apôtre. L'église fut rasée, le tombeau resta seul inviolé, Almazour l'ayant entouré de gardes ; toutes les richesses furent enlevées, et avec elles les cloches que les prisonniers chrétiens portèrent sur leurs épaules jusqu'à Cordoue. — Il a été dit, p. 321, que ces cloches furent retrouvées à Cordoue par saint Ferdinand, lorsqu'il entra dans cette ville, en 1236, et elles furent rapportées à Santiago par des captifs musulmans.—Quand le roi Bermude eut repris Santiago aux Maures, il releva les ruines, fit tracer à travers la Navarre, la Rioja et le territoire de Burgos, un chemin praticable et sûr pour les pèlerins de France ; puis, en 1082, Alfonse VI étant roi, et Diego Pelaez évêque, on commença les constructions de la cathédrale actuelle, sur le sommet

de la colline de Santiago, lieu mal choisi en raison de l'inégalité du sol, mais à la place même où existait le tombeau de l'apôtre. L'ancien sanctuaire, rasé par Almanzour, forme la base de la cathédrale; c'est aujourd'hui une église souterraine où l'office divin se célèbre publiquement deux ou trois fois dans l'année. La façade principale, *el Obradoiro,* présente un harmonieux ensemble, à quatre corps, couvert d'une profusion de statues, d'ornements et de fleurons qui courent depuis le sol jusqu'au sommet des tours, lesquelles se terminent en coupoles à 67 mèt. de hauteur. Parmi les quatre autres portes, on cite la façade latérale de la *Plateria,* dont une partie est soutenue par une console d'une grande hardiesse, figurant une coquille (*la concha*), considérée comme un chef-d'œuvre d'architecture; puis la *puerta Santa,* porte vénérée, qui s'ouvre seulement aux années de jubilé, et de la seule main du prélat. Au-dessus de cette porte s'élève l'immense et lourde tour de l'Horloge, dont la cloche s'entend à 10 kil. de distance.

L'intérieur de la cathédrale a la figure d'une croix latine. Elle est partagée en 6 nefs, entourée de 25 chapelles, et mesure 75 mèt. de long sur 57 de large. On y compte 58 groupes de colonnes ayant 8 mèt. 1/2 de hauteur. Les deux qui soutiennent l'arc de la croisée s'élèvent à 20 mèt. La chapelle souterraine, dans laquelle reposent l'apôtre et ses deux diciples, saint Théodore et saint Athanase, dont les reliques ont été dernièrement retrouvées et reconnues, est au-dessous de la *capilla mayor* de la cathédrale. Elle est fermée extérieurement par de grandes fenêtres entourées d'encadrements de bronze; intérieurement elle est close par une fort belle grille du même métal. Au milieu s'élève un autel monumental en marbre tout couvert d'incrustations d'argent, et dont la construction a duré vingt ans. Sur cet autel est placée la statue assise de saint Jacques, portant sur les épaules une riche pèlerine d'argent, d'or et de pierres précieuses, et tenant à la main le bourdon de pèlerin. En arrière, quatre statues de rois agenouillés soutiennent une autre image du saint, dont l'auréole est faite de rubis et d'émeraudes; au-dessus s'élève une pyramide, sur une face de laquelle est représenté saint Jacques apparaissant à la bataille de Clavijo, et mettant les Maures en déroute. Le tout est entouré d'ornements, d'anges portant des bannières, et quatre d'entre eux, assis sur les chapiteaux des colonnes, supportent sur leurs épaules le cercueil de l'apôtre surmonté d'une étoile d'or qui touche la voûte. Derrière l'autel est un escalier où les pèlerins montent à la file, les jours solennels, pour baiser la pèlerine de la sainte statue.

On remarque dans la cathédrale: le *coro,* dont la *silleria* est relevée d'ornements en bronze; les orgues, qui sont fort belles; la coupole, qui s'élève à 33 mèt. au-dessus du sol, et en travers de laquelle est suspendue, à deux arcs de fer, une poulie qui sert dans les grands jours à manœuvrer un colossal encensoir. La sacristie principale possède de riches ornements et quelques bonnes peintures; c'est une belle et vaste salle. Parmi les chapelles, on signale celle *del Pilar,* dédiée à la Vierge; celle du marquis de Santa-Cruz; celle de la Conception, et surtout la chapelle des Reliques, qui possède une multitude de précieux restes dont le catalogue imprimé se distribue aux pèlerins à la porte de la cathédrale. M. Mellado cite: la tête de saint Jacques; du lait de la Vierge resté blanc et pur comme au premier jour; une épine de la couronne du Christ, qui devient rouge le Vendredi Saint; les têtes de sept des Onze mille vierges, et un bras gigantesque de saint Christophe. Cette chapelle renferme en outre les tombeaux de

Raymond de Bourgogne, du roi Fernando II de Léon, d'Alfonso IX de Léon, de Juana de Castro et de l'impératrice Berengère, et la *custodia* d'or et d'argent, joli édifice de 1 mèt. 50 de haut et d'un poids considérable, tout ciselé et repoussé dans le goût *plateresque,* c'est-à-dire surchargé d'ornements.

Le cloître est, assure-t-on, le plus grand qui soit en Espagne ; il forme un carré régulier de 39 mèt. de côté ; il appartient au genre gothique fleuri. On en couvre les murailles, le jour de l'octave de la Fête-Dieu, de tapisseries anciennes qui ne sont pas moins belles sous le rapport des couleurs, de la perfection des dessins et de la richesse du tissu, que celles qui composent la nombreuse et précieuse collection du palais royal de Madrid.

La cathédrale occupe l'un des côtés de la *plaza Mayor;* à sa dr. s'étend le palais archiépiscopal, dont le portail mérite l'attention. Au N. de la place est l'*hospital real,* fondé par les Rois Catholiques, et renfermant une vaste hôtellerie pour les pèlerins ; en face de la cathédrale se développe la belle façade des *casas consistoriales,* surmontée d'une statue équestre de saint Jacques, et d'un bas-relief représentant la bataille de Clavijo. Au S. de la même place s'élève l'édifice qui contient l'école normale et la faculté de médecine et de pharmacie. Cet édifice possède une belle porte d'ordre roman accompagnée de statues gothiques.

On signale dans la ville d'autres édifices dignes d'attention: le monastère de San Martin, le palais consistorial, l'hôpital royal de la Misericordia, le collège de Fonseca, les palais des marquis de Camarasa, de Santa Cruz et de Bendaña.

Santiago possède un théâtre, deux Casinos, de beaux cafés.

L'instruction publique comprend une université avec facultés de droit et de médecine, un riche cabinet de physique et d'histoire naturelle, un musée d'anatomie, un jardin botanique, un institut d'enseignement secondaire, un séminaire avec faculté de théologie, une école normale de professeurs, des académies de dessin, de musique, etc.

La ville, construite autour de la cathédrale, et sur les pentes de la colline, a peu de belles rues ; on cite cependant la *rua* Nueva, la mieux bâtie, la *rua* del Villar, dont les arceaux servent de promenade l'hiver, et où se trouvent la vieille et curieuse maison du *Dean,* les principaux magasins, le café le plus fréquenté ; puis encore la calle Algaria de Arriba, laide, étroite, mais l'une des plus visitées par les étrangers.

L'*Alameda* offre une très belle promenade plantée de six allées de beaux arbres ; les environs de la ville sont très agréables.

On va de Santiago à La Corogne, en suivant un chemin peu praticable, desservi par une diligence faisant le trajet tous les jours, sauf le dimanche, en 5 heures. D'autres chemins, plus ou moins faciles, avec services de voitures, vont à *Noya*, en passant par *los Angeles,* où existe un établissement d'eaux minérales sulfureuses et ferrugineuses ; à *Orense* (*V.* R. 8 et 59); à *Lugo*, par la route qui vient d'être décrite. On va aussi de Santiago aux bains de *Caldas de Reyes* (chlorurés sodiques et sulfureux), par Carril, et à ceux de *Caldas de Cuntis* (sulfurés sodiques), par Carril ou par *la Estrada.*

ROUTE 58 *bis.*

DE SANTIAGO A CARRIL ET A LA FRONTIÈRE DE PORTUGAL

Un chemin de fer réunit Santiago au port de **Carril,** situé à 42 kil. de cette ville, au fond de l'une de ces baies profondes et abritées qui, comme celles de *Vigo*, de *Pontevedra*, de *Noya* et de *Cé*, donnent un aspect

tout particulier à cette partie de la côte occidentale de la Galice. On considère le port de Carril comme un des meilleurs et des plus sûrs de toute la côte. La baie reçoit des navires de 600 tonneaux, et des barques de 200 tonneaux peuvent venir accoster le môle pour y prendre ou y déposer leur chargement. Les tours, et les traces de constructions jadis importantes que l'on retrouve aux environs de Carril, sont une preuve de l'importance qui lui a été de tout temps reconnue. Son commerce s'étend jusqu'à l'Amérique du Sud, et a établi des relations avec l'Angleterre, la France, la Belgique et le Portugal, pour le compte de maisons de Santiago, dont Carril est le port. Le cabotage y est considérable. La rivière d'*Ulla*, qui a son embouchure au fond de la baie, est navigable jusqu'à Padron, à 20 kil. au-delà de Carril, et apporte aux navires côtiers les fruits du pays qui sont expédiés jusqu'en Andalousie et même en Catalogne. Il se fait, année moyenne, dans le port de Carril, un mouvement de 28 navires à l'entrée, de 12 à la sortie pour l'étranger, de 87 à l'entrée et 88 à la sortie pour le cabotage. Lors de la dernière guerre entre l'Espagne et l'Angleterre, au commencement du siècle, les corsaires de Carril s'étaient acquis une grande réputation. Les chantiers établis dans la baie construisent des embarcations excellentes.

Auprès de Carril sont les établissements d'eaux minérales de *Caldas de Reyes* et de *Caldas de Cuntis*.

Carril communique par un service de diligences avec Pontevedra (*V.* R. 60) et Redondela, où l'on trouve le chemin de fer allant de Vigo à la frontière de Portugal. La station de ce chemin de fer, correspondant avec le réseau portugais, est à Tuy (37 kil. de Vigo), où un embranchement international et un pont construit sur le Miño conduisent à la station de *San Pedro da Torre,* tête de ligne du chemin de fer de Porto.

ROUTE 59.

DE ORENSE A SANTIAGO

90 kil.

Orense (*V.* R. 8, p. 148).

Une route de premier ordre va, au S., d'Orense à *Allariz*, *Ghinzo, Verin* (*V.* la R. 63, de Benavente et Zamora à Orense). Un chemin de troisième ordre va, également au S., vers *Celanova*. A l'E., une route de deuxième ordre, à direction de Ponferada, rejoint à cette ville, et auparavant à *La Rua*, le chemin de fer d'Astorga à Lugo (p. 130 et 131). On trouve sur cette route, sur le *Bebey* et le *Sil*, deux ponts romains remarquables. Au N., part la route de premier ordre qui conduit à *Vigo* parallèlement au chemin de fer; sur cette route s'embranchent, non loin de la ville, la route de Lugo au N., celle de Pontevedra à l'O., et celle de Santiago au N.-O.

On sort d'Orense, ayant à g. la *Barbaña,* qui longe les murs de la ville. On rencontre, à 1 kil., le *Miño*, qu'on franchit sur le beau pont d'Orense. Ce fleuve a reçu, une dizaine de kil. plus haut, les eaux du Sil, rivière plus considérable, et qui, selon l'usage, aurait dû conserver son nom; de là est venu ce dicton: *El Sil lleva el agua y el Miño la fama.* (Le Sil a fourni l'eau, l'honneur est au Miño).

La route parcourt de jolies campagnes, et rencontre, à 5 kil. 1/2, *Quintela*, où se détache la route d'Orense à Vigo, puis celle de Lugo. On traverse, à 8 kil., *Mandras*, v. de 74 maisons mal bâties et misérables, et plus loin, *Castro*, puis

19 kil. *Cea,* bourg de 1,200 âmes, chef-lieu d'une feligresia de 6,200 âmes, qui s'étend sur les premières pentes de la Sierra de *Martiñana*. L'église, *San Cristobal,* est fort ancienne, aussi bien qu'une petite chapelle, située sur la hauteur de *Cobas*, à côté des ruines encore imposantes d'un vieux château. La tradition pré-

tend que la chapelle de *Ntra Sra de Cobas* a été fondée par l'apôtre saint Jacques; les gens du pays y viennent en foule, à certains jours de l'année. A environ 4 kil. à dr. de la route, existe le célèbre monastère d'*Osera*, de l'ordre de Cîteaux. L'église offre un beau spécimen du style romain du XIIe siècle.

A partir de Cea la route, laissant un ancien chemin qui traversait la rivière d'Avia, passe à *Lalin*, chef-lieu de partido de 15,000 hab., avec deux hôtelleries passables. A 10 kil. de ce bourg on traverse le rio *Deza*, sur un beau pont très hardi formé de deux ordres d'arcs superposés. Plus loin, à 4 kil., la route traverse le v. de *Silleda*, qui s'est acquis une certaine renommée par la fabrication d'une espèce perfectionnée de *rosquillas* (massepains). A 2 kil. on rencontre *Chapa*, et à 8 kil. on entre dans la belle et riche vallée de la *Ulla*, semée de charmantes habitations et de fermes en plein rapport. On cite celles du marquis de San Miguel das Pinas et du marquis de Santa Cruz de Rivadulla.

La route suit le flanc de la célèbre montagne du *Pico' Sacro*, qui sépare la vallée de l'Ulla de celle de la *Suzana*. Sur le sommet de cette montagne s'élève une chapelle dédiée à saint Sébastien. Dans la vallée de la Suzana, on traverse le v, de ce nom, *Santa Lucia, Castineiriño*, et, à 2 kil. de ce dernier, on entre à Santiago par la calle del Correo.

90 kil. **Santiago** (*V.* R. 58, p. 456).

ROUTE 60.

DE ORENSE A PONTEVEDRA

85 kil.

Il existe un service quotidien (diligence).

On suit jusqu'à *Quintela* (5 kil. 1/2) la première partie de la route d'Orense à Santiago (p. 459). Au-delà de ce village, on prend à g., par un chemin carrossable et bien entretenu. On traverse la petite rivière de *Barbantino*, et l'on rencontre, 4 kil. plus loin, *Maside*, bourg de 100 maisons, à l'entrée d'une jolie vallée plantée d'arbres et sillonnée de cours d'eau.

25 kil. *Carballino*, bourg de 650 maisons, chef-lieu d'une municipalité de 7,700 âmes, située sur le penchant d'une colline, au milieu d'une contrée très pittoresque. Il existe à Carballino un établissement d'eaux minérales, sulfurées sodiques, à la température de 32 à 35° c. (sulfure de sodium 0,019 et 0,029). L'installation est fort insuffisante; on y traite en moyenne 1,500 rhumatisants ou gastralgiques. On franchit, à quelque distance, le ruisseau d'*Arcuteiro*, et l'on pénètre dans une région montagneuse où le chemin est pénible, surtout dans le passage des monts *Peraño* et *Suido*, entre *Pereira* et *Solote de Montes*.

56 kil. *Cerdedo*, chef-lieu d'un ayuntamiento de 1,600 âmes, formé de 13 hameaux groupés sur les bords de la jolie rivière de Lerez, dans une vallée riante et fertile, entourée de montagnes boisées. La route rencontre, dans cette vallée, les petites localités de *Pedre*, *Dorna*, *Villa de Abajo* et

67 kil. *San Jorge de Sacos*, feligresia de 1,100 hab., traversée par la rivière de *Lerez*.

75 kil. *Tenorio*, feligresia de 1,700 hab., avec un vieux couvent de Bénédictins. Sur l'une des montagnes qui dominent la vallée, on aperçoit une tour, nommée le *Cotobad*. La route, qui s'est éloignée du cours du Lerez, s'en rapproche pour se raccorder avec une route venant de Santiago, dans la direction du N., puis, traversant la rivière sur un pont de douze arches, elle pénètre dans le faubourg de Burgo, pour arriver à

85 kil. **Pontevedra**, V. de 18,000 hab. C'est une très vieille cité romaine, *Pons Vetus* ou *Duo Pontes*,

dont le rôle historique ou politique est peu important, mais qui n'en est pas moins *muy noble y leal*. Elle est au centre d'une belle vallée, d'une étendue de 10 à 12 kil., entourée par des montagnes assez élevées qui semblent en fermer l'entrée du côté de la province. Pontevedra a pour enceinte une haute et ancienne muraille qui était autrefois flanquée de tours crénelées; ces fortifications ont été rasées. On y entre par les routes de Santiago, Tuy, Orense et Marin. Les maisons sont vastes, bâties en pierre, d'un aspect agréable, et quelques-unes témoignent par les écussons armoriés sculptés sur leurs façades, de l'ancienneté et de la noblesse des familles qui les habitent. Pontevedra ne compte qu'un très petit nombre d'édices dignes d'attention. On vante toutefois l'élégance et les belles proportions de l'église gothique de *Santa Maria la Mayor*. Les ornements, le dessin, les sculptures, les colonnes de l'intérieur, sont d'une délicatesse et d'un bon goût qui assignent à cette basilique un rang dans les œuvres architecturales de la province. On remarquait, parmi les édifices particuliers, un ancien palais de l'archevêque de Santiago, qui fut incendié par les Anglais en 1719, et dont il reste encore une belle tour crénelée, de 56 mèt. de hauteur, datant du XIIe ou du XIIIe s. Les couvents sont nombreux, et l'on signale surtout celui de Santa Clara, qui a appartenu au Temple, et celui des frères mineurs de San Francisco, très vaste édifice où sont installées aujourd'hui la plupart des administrations de la province. L'église, qui a été conservée, est du style romain ogival, et renferme de beaux tombeaux, parmi lesquels celui de Gomez Charino, celèbre marin du XIIIe siècle.

Pontevedra possède un institut provincial d'enseignement secondaire, une école normale d'instituteurs, un théâtre, un casino. La ville est entourée de belles promenades. La plus importante est l'Alameda du campo de *Santo Domingo*, d'où la vue s'étend sur la campagne et sur la baie. Celle-ci occupe une de ces découpures que forment, le long de la côte de Galice, les embouchures du *Tambre*, de l'*Ulla*, du *Lerez* et de l'*Octaven*. La barre du Lerez se trouve au-dessus de Pontevedra, jusqu'où remontent les caboteurs et les barques de pêche. *Marin*, le principal port de la baie, est à 5 kil. plus bas, et passe, si petit qu'il soit, pour le plus sûr et le plus commode de toute la côte; il est dans la plus agréable position. La grande mer et l'île de *Ons*, qui ferme la baie, sont à 22 ou 25 kil. de Marin et de Pontevedra.

Des routes passables conduisent de Pontevedra à Santiago au N. (54 kil.), à Vigo au S., en suivant la côte (30 kil.), et, au-delà, à Tuy, sur le Miño, frontière du Portugal (42 kil.), où l'on parvient maintenant plus rapidement en allant de Pontevedra à *Redondela* (*V.* R. 8) et en prenant le chemin de fer à Redondela pour Tuy.

ROUTE 61.

DE VIGO A LA FRONTIÈRE DE PORTUGAL ET A PONTEVEDRA

A. De Vigo à la frontière.

54 kil.

Vigo (*V.* R. 8, p. 151).

On peut aller de Vigo à la frontière de Portugal, le long du littoral, par une route étroite de 3e ordre, peu entretenue, mais très intéressante. Cette route se détache au S. de la ville, et passe au pied des pentes O. de la colline *del Castro*, dont la citadelle couronne le sommet. Elle rencontre *Santa Cristina de Layadores*, et descend au S.-O., laissant à dr. une petite ligne de hauteurs qui la sépare de la mer, et va former le *Cap de Mar* sur la côte

S. de la baie de Vigo. Un peu plus loin, et auprès de la petite rivière de *Serdomia*, elle rencontre le bourg de *Navia* (450 hab.) au-delà duquel elle traverse la rivière tout près de son embouchure. Elle se tient ensuite à une petite distance du littoral, jusqu'à la rencontre du v. de *Oya*, qui s'étend jusqu'à la côte, où il entretient un certain nombre de bateaux de pêche. La côte et la route se dirigent vers le S. jusqu'au v. de *Priogues*, à l'entrée d'une longue presqu'île formée par le *Monte Ferro*, à la base duquel s'étend le cap *Sentaulo*, pointe extrême de la côte méridionale de la baie. La route, coupant en travers l'origine de la presqu'île, rencontre *Pangon, Ramallosa* et plus loin

22 kil. *Bayona*, jolie ville maritime de 2,000 hab., commandée par un vieux château, l'un des mieux défendus de la côte de Galice. De là un chemin en corniche passe au-dessus du cap *Sillerio* et longe continuellement la mer, jusqu'à aboutir à

54 kil. *La Guardia* (2,400 hab.), dernier poste avancé de l'Espagne. Bayona est à 32 kil., et *Tuy* à 22 kil. au N.-E. Un château et quelques défenses démantelées dominent le port, qui est peu commode et ne reçoit que de petites embarcations. La plage est jolie et très fréquentée pendant la saison des bains de mer. Une route conduit à Tuy en remontant la rive dr. du *Miño*. L'embouchure du fleuve est à 45 min. au S. de la Guardia. La pointe opposée est occupée par la forteresse portugaise de *Caminha*, où passe le chemin de fer allant de Tuy (p. 459) à Porto (Portugal, R. 3).

B. **De Vigo à Pontevedra.**

On peut aller de Vigo à Pontevedra par mer, en contournant la belle presqu'île de *Morrazo*. On trouve à Vigo des barques et des bateaux à vapeur faisant quotidiennement cette petite traversée. Le port de Vigo, qui dépend de l'arrondissement maritime du Ferrol, représente un mouvement de 1,592 navires à vapeur ou à voiles jaugeant 402,473 tonneaux, portant 28,003 hommes d'équipage et 18,262 passagers.

Les bateaux conduisent aussi à la petite anse de *Cangas*, qui se trouve en face de Vigo, et un joli sentier accidenté, sur les pentes de la petite sierra de la Magdalena, longe la rive g. de la presqu'île, passe par San Adrian, Santa Cristina et rejoint la route de Pontevedra auprès de *Puente Sampayo*.

Par le chemin de fer, on suit, en sens inverse, la R. 8, p. 140, en longeant le rivage oriental de la baie jusqu'à la petite ville de *Redondela* (11 kil.). Il existe à Redondela, sur la rivière qui va se jeter au fond de la baie, un beau viaduc de 405 mèt. de longueur, avec piles en maçonnerie, et partie centrale avec tablier de fer de 257 mèt., sur une hauteur maxima de 32 mèt. De Redondela, laissant à dr. le chemin de fer, qui descend au S. par *El Porrino* et *Tuy*, on continue à côtoyer la baie, en passant en vue du lazaret de *Saint-Simon* et des hameaux de *Cesantes* et de *Viso*, jusqu'à ce qu'on rencontre une petite rivière formée de la réunion du rio *Caldelas* et du rio *Octaven*, et dont l'embouchure, sous ce dernier nom, forme le fond de l'immense baie de Vigo. On franchit cette rivière sur un vieux pont de 4 arches, au-delà duquel se trouve

18 kil. *Santa Maria de Puente Sampayo*, bourg de 2,500 hab. Cette localité, composée d'une agglomération de six villages, occupe une position charmante, d'où l'on découvre toute cette partie de la baie que ferment, au S., les pointes de *Randa* et de *Bestias*. On aperçoit également l'île de Saint-Simon et la petite ville de Redondela. La rive occidentale de la baie appartient à la presqu'île de *Morrazo*, qui se développe jusqu'en face de Vigo, et qui est couverte d'habitations, de fermes et de jolis

villages. Santa Maria, dont les habitants se livrent presque tous à la pêche, possède un petit môle où viennent accoster les barques qui, de Vigo, amènent les promeneurs ou les voyageurs à destination de Pontevedra. Ce parcours, le long de la baie, est des plus agréables.

La route, qui se détache de Santa Maria, coupe en ligne droite la presqu'île de *Morrazo*, parcourt de belles campagnes cultivées, plantées d'arbres. sillonnées de petits cours d'eau, rencontre le village de *San Martin de Salcedo*, centre d'une agglomération qui compte 15 à 1,600 âmes et atteint un peu au-delà

(26 kil.) **Pontevedra** (*V.* R. précédente).

ROUTE 62.

DE VALLADOLID A TORO

PAR SIMANCAS

64 kil. 1/2.

On sort de Valladolid par le *Puente Mayor*. La route se dirige au S.-O., en suivant à peu près parallèlement le cours du *Pisuerga*, et rencontre, à 200 pas de la rive dr. de cette rivière (7 kil.), *Arroyo de la Encomienda*, misérable hameau de 71 habitants logés dans 14 cabanes en terre.

11 kil. **Simancas**, petite v. de 1,200 hab., située sur la rive dr. du Pisuerga, que traverse un beau pont de dix-sept arches, par lequel on rejoint la route de Valladolid à Olmedo. La ville, encore entourée de belles murailles, s'élève sur la pente d'une colline au-dessus de la rivière.

Les *archives générales du royaume* sont renfermées dans le château, ancienne et imposante forteresse flanquée de tours, et défendue par un fossé sur lequel sont jetés deux ponts de pierre. C'était autrefois la propriété des amiraux de Castille; les rois d'Espagne l'achetèrent, et le fameux cardinal Ximenès proposa d'y établir les archives nationales. Alonso Berruguete, Juan de Herrera, Francisco de Mora, furent les architectes chargés de l'installation; don Diégo de Ayala, secrétaire de Charles-Quint, en fut le premier organisateur, et obtint, pour ses descendants, la survivance de ces hautes fonctions, pour lesquelles il recevait un traitement de 100,000 maravédis. C'est aujourd'hui un vaste édifice, renfermant de nombreuses salles bien disposées, où est rangée, avec grand soin, une foule de documents précieux, inconnus pour la plupart à ceux-là mêmes qui les conservent, et relatifs à l'histoire et à l'administration de l'Espagne, des Flandres, de l'Italie, du Portugal, et de tous les royaumes formés peu à peu dans la Péninsule. Les anciennes chartes, les traités, la correspondance de l'État et celle des personnages qui y ont joué un rôle, les documents des tribunaux, des gouvernements et des ministères, s'y trouvent entassés. On a souvent proposé d'utiliser les vastes solitudes de l'Escorial en y transportant les archives de Simancas. Ce projet, tout favorable aux hommes d'étude, qui trouveraient, aux portes de Madrid, d'inépuisables richesses, ne sera sans doute jamais réalisé.

La route, s'éloignant de la vallée du Pisuerga, traverse une grande plaine peu habitée, ayant à g., à quelque distance, le *Duero*, sur les bords duquel sont les petits villages de *Villamarciel* (21 hab.), *Villanueva de Duero* (363 hab.) et *San Miguel de Pino* (115 hab.).

28 kil. **Tordesillas**, V. de 4,100 hab., située au milieu de vastes plaines, sur une hauteur qui domine le cours du Duero. On y compte six églises paroissiales, dans l'une desquelles (*San Antolin*) on remarque un magnifique tombeau de don Pedro Gonzalès de Alderete, commandeur de l'ordre de Saint-Jean; ce tombeau est l'œuvre du célèbre sculpteur Gaspar de Tordesillas. Les couvents

y sont aussi nombreux, eu égard au chiffre réduit de la population; l'un d'eux, fondé par les deux filles de don Pedro le Cruel, doña Béatrix et doña Isabel, possède une très-jolie chapelle. La ville était entourée de murailles qui furent détruites par les *comuneros* de Castille; elle conserve encore ses quatre portes, dont l'une conduit à un pont magnifique, en pierre de taille, jeté sur le Duero, dans la direction de la route de Madrid par Medina del Campo.

Tordesillas a été le théâtre d'un grand nombre d'évènements qui ont occupé une place importante dans l'histoire de la Péninsule. Don Pedro le Cruel en fit longtemps sa résidence, et Maria de Padilla, la belle et célèbre favorite, y mit au monde deux de ses enfants. Ferdinand le Catholique s'y retira en 1506, quand il eut vu le roi Philippe Ier, son gendre, s'emparer, après la mort d'Isabelle, du gouvernement du royaume, et il y reçut, en 1509, sa fille, Jeanne la Folle, qui conduisait partout avec elle le corps de son mari.

Jeanne était installée à Tordesillas, lorsque Padilla, le généralissime des comuneros, vint lui exposer les maux dont souffrait le pays. Abandonnée par le régent et par le conseil royal, Tordesillas devint le centre de ce mouvement considérable jusqu'au moment où les troupes royales, commandées par le comte de Haro, eurent replacé la ville sous l'autorité légitime.

Napoléon vint à Tordesillas, le 26 décembre 1808; c'est de là qu'il donna ordre au maréchal Soult de poursuivre sans relâche la retraite de l'armée anglaise sur la Corogne.

45 kil. *Villalar,* v. de 900 hab., sur la rive g. du rio *Hornilla,* et sur une colline au milieu d'une vaste plaine. On y conserve encore le pilier au haut duquel furent exposées les têtes des chefs des comuneros : Padilla, Bravo et Maldonado, exécutés le 23 avril 1521, à l'issue de la bataille dans laquelle ils furent faits prisonniers. Leurs restes mortels, qui gisaient au pied de ce pilier, ont été exhumés en 1821, recueillis dans une urne, et transportés dans la cathédrale de Zamora.

59 kil. *Morales de Toro,* v. de 1,430 hab., situé dans la plaine; il réclame l'honneur d'avoir vu naître doña Isabel, l'une des filles de don Pedro le Cruel.

64 kil. **Toro** (*V.* R. 9, p. 153).

De Toro à Zamora, R. 9; — à Medina del Campo, R. 9; — à Salamanca, par Zamora, R. 68.

ROUTE 63.

DE VALLADOLID A BENAVENTE, LUGO ET ORENSE.

A. DE VALLADOLID A BENAVENTE.

Valladolid (*V.* R. 1re, p. 26).

On sort de Valladolid par la *puerta del Puente Mayor;* on traverse le *Pisuerga* et le faubourg neuf, dit *Barrio Nuevo,* par une route mal entretenue, découverte, qui rencontre, à 4 kil., *Zaratan,* bourg de 1,380 hab.; à 7 kil., *Villanubla,* v. de 1,320 hab.; à 14 kil., la *Mudarra,* v. de 409 hab.; dépendant autrefois de Medina de Rioseco, et qui s'en est affranchi pour s'administrer séparément, moyennant une redevance d'une poule et d'une jarre d'eau par chef de famille. On y traverse le ruisseau de *Horniga,* qui descend vers le *Duero,* et, après avoir passé en vue de *Valverde de Campos* (613 hab.), on franchit le *Sequillo* sur un pont de pierre, et on entre, par une porte monumentale, à

40 kil. **Medina de Rioseco**, V. de 5,200 hab., située sur la rive dr. du Sequillo ou *Rioseco,* sur deux collines qui dominent une vaste plaine toute cultivée. La plupart des rues sont bordées d'arcades, ainsi que la place de la Constitution, dont un des côtés,

occupé par la maison de ville, sert de promenade d'hiver. On remarque, à Medina de Rioseco : la place de San Francisco, où se trouve le couvent de ce nom ; les ruines du vieux palais des *almirantes* de Castille, dont la façade est couverte d'une multitude d'ornements architectoniques de très-bon goût. La paroisse principale, *Santa Maria,* est un bel édifice gothique dominant la ville et la campagne, surmonté d'une haute tour construite vers 1738. L'intérieur se compose de trois nefs. Le maître-autel, œuvre d'Esteban Jordan (1590), est un des plus riches du genre *plateresque* que possède l'Espagne. Il est à trois corps, le premier d'ordre corinthien, le second d'ordre composite avec cariatides, le troisième d'ordre toscan. Huit haut-reliefs exécutés par Jordan, et peints par Pedro de Oña, représentent différentes scènes de la vie de la Vierge; on y voit aussi une Assomption, un Couronnement, quatorze statues d'apôtres et de rois hébreux, et un précieux tabernacle dans lequel se place, les jours de grande fête, une fort belle *custodia* d'argent massif conservée dans la sacristie. La sacristie, très-jolie nef voûtée, possède des tableaux et des sculptures qui méritent l'attention. — *Santiago,* la seconde paroisse, est une belle église d'ordre toscan. La tour qui domine le portail principal a 30 mèt. d'élévation. Le portail du N.-O. est un bel arc couvert d'arabesques et de dessins filigranés d'un véritable mérite, et au-dessus de l'abside s'élèvent trois tours d'une rare élégance et d'une finesse de travail digne d'examen. — La paroisse de *Santa Cruz,* jolie basilique d'ordre corinthien, construite par Herrera, n'a pas un moindre mérite ; elle possède de précieuses reliques. Dans la chapelle du couvent, maintenant inhabité, de San Francisco, on admire encore les stalles et le lutrin du *coro,* en bois de noyer, sculptés par un frère lai, avec une extraordinaire profusion d'ornements au milieu desquels ressortent, en demi-relief, les prophètes, les patriarches et les principaux personnages des livres sacrés.

Rioseco était entouré de remparts dont il ne reste aujourd'hui que trois boulevards et six portes, encore solides et d'une élégante construction. Hors de la ville sont deux jolies promenades : la *Horquilla* et l'*Arbol grande,* et six fontaines, dont trois alimentent des lavoirs publics.

Parmi les hauteurs qui dominent la ville se trouve la colline de *Moclin,* où s'engagea, le 14 juillet 1808, la célèbre *bataille de Rioseco.* Une armée espagnole. rassemblée à Benavente, menaçait de se porter sur Valladolid et Burgos, pour couper les communications entre la France et Madrid déjà occupée par nos troupes. Le maréchal Bessière, avec treize ou quatorze mille hommes, se porta au-devant des forces ennemies. L'armée espagnole, après six heures de combat, laissa huit à neuf cents hommes sur le champ de bataille, près de six mille prisonniers, les bagages, l'artillerie et les munitions. Cette victoire fraya à Joseph le chemin de Madrid, où il arriva huit jours après.

De Medina de Rioseco, des routes praticables conduisent à Zamora, à Toro, à Léon, à Palencia. Un *sentier de mérinos* (*cañada*), traditionnellement suivi par les migrations de troupeaux qui vont des montagnes à la plaine, traverse le territoire du S. au N.; et, vers l'O., se dirige un autre sentier qui, sans toucher aucun village espagnol, s'en va jusqu'en Portugal, à 90 kil. On l'appelle *le Chemin du Voleur.*

51 kil. *Villafrechos,* petite V. de 1,514 hab., située dans un vallon formé par les deux ruisseaux du *Marrandiel* et de l'*Ahogaburros* (le Noie-baudets).

56 kil. 1/2. *Santa Eufemia,* v. de 520 hab., traversé par un ruisseau sans nom, à sec pendant l'été, mais torrentueux pendant la saison des

pluies, et qui occasionne souvent de grandes pertes aux habitants. On aperçoit le v. de *Quintanilla del Monte*, avant d'arriver à

67 kil. *Villalpando*, V. de 10,000 hab. autrefois, et de 2,500 aujourd'hui, où l'on rencontre la grand' route de Madrid à La Corogne, venant de Medina del Campo et de Tordesillas, et qui va, par Benavente et La Bañesa, rejoindre à Astorga le chemin de fer de Galice (R. 6), allant à Monforte, Lugo et La Corogne. Villalpando, située au milieu d'une plaine arrosée par le *Valderaduey*, compte, pour sa population réduite, 8 paroisses et 3 couvents maintenant inhabités.

72 kil. *Los Cerecinos* sont deux v. de 1,440 hab., séparés seulement par un ravin. Chacun a son église.

Au-delà, à 5 kil., la route rencontre la *venta de San Esteban del Molar*, dépendant d'un v. de même nom, situé hors de la route.

83 kil. *Castro-Gonzalo*, bourg de 1,092 hab., qui paraît avoir été une ville importante; il est situé sur les pentes d'un vallon, et dans une position charmante. La vue s'étend, à l'O., sur les bois de Benavente, et, dans la plaine, sur le cours des rivières *Esla* et *Cea*, qui s'unissent avant Castro-Gonzalo, coulent au pied de ses premières maisons, reçoivent, au-delà, l'*Orbigo*, qui passe derrière Benavente, et plus bas le *Tera*, qui arrose une riche campagne. Au S.-O. est une petite chaîne de collines vertes et cultivées, sur les pentes de laquelle sont *Valencia de don Juan* et *Villaveza de Agua*. Le vieux château de Castro-Gonzalo paraît dater des Maures; il faisait partie de la ligne de défenses élevées par eux en avant du royaume de Léon. L'une des églises, *San Miguel*, n'a qu'une moitié de tour; on la construisait en 1808, à l'époque de l'invasion française, et les travaux n'en ont pas été repris depuis soixante-dix ans.

Le 26 décembre 1808, une vive action de cavalerie eut lieu, sur la plaine de Castro-Gonzalo, entre l'avant-garde française et l'arrière-garde de l'armée anglaise, alors en retraite sur La Corogne. Trois escadrons des chasseurs de la garde, conduits par le général Lefèvre-Desnouettes, se trouvèrent en présence d'une troupe nombreuse qui les enveloppa et les ramena vivement, leur prenant une soixantaine d'hommes, et parmi eux le général.

Le beau pont de Castro-Gonzalo, où il faut passer pour suivre la route de Benavente, est dans le même état qu'à la suite de cet engagement; quatre arches avaient été coupées par les Anglais et provisoirement rétablies en charpente; elles n'ont pas été reconstruites. Il est vrai qu'il en reste vingt-trois en pierre, et qu'on a, comme pour la tour de l'église *San Miguel*, la satisfaction de pouvoir dire : « C'est un souvenir de la guerre de l'indépendance. »

Au pont de Castro-Gonzalo aboutissent deux *cañadas*, ou chemins suivis par les migrations de moutons. Au S., l'un de ces chemins passe le Duero à Toro, l'autre à Zamora, pour pénétrer en Estrémadure; au N., le premier se dirige vers les montagnes de Léon, et le second va aboutir aux sierras des Asturies.

88 kil. **Benavente**, V. de 4,060 hab., de la province de Zamora, située sur une hauteur, dans une jolie position. Les collines qui limitent la plaine au S. et à l'E. se présentent en amphithéâtre, et sous un très-gracieux aspect. Au milieu de la ville existe un monticule sur lequel avait été construit l'ancien palais des comtes-ducs de Benavente, aujourd'hui en ruines. Sur ses pentes s'étendent de beaux jardins, des vergers, un parc dépendant du palais, et de chaque point de cette hauteur la vue s'étend au loin sur tout le pays. La ville est assez bien bâtie, les maisons sont commodes et propres, quelques-unes sont peintes, et la décoration à la mode est une mar-

brure bleue avec des guirlandes de rubans. Les trois plus beaux édifices sont : l'évêché, l'habitation de l'ancien ministre Pita Pizarro, et la nouvelle maison de ville, faisant façade sur la *plaza Mayor*.

Benavente se distingue entre les villes espagnoles par la grande quantité de ses fondations pieuses, et il en a disparu beaucoup depuis les cinquante dernières années. On y a compté 11 églises; il en reste 6. La principale, *Santa Maria*, a un portail d'un assez bon style surmonté d'une tour de 49 mèt., dont la lanterne porte la cloche de l'horloge, pesant 2,300 kil. L'intérieur de l'église est vaste, les orgues sont très-bonnes. Quelques tableaux attirent l'attention : un *Saint Pierre* et *Saint Paul*, une *Mater Dolorosa*, de l'école italienne, un *San Isidro*, et une *Comparution de Jésus devant le tribunal de Caïphe*, d'un excellent travail, qui paraît appartenir par une certaine naïveté, aux premiers temps de l'école espagnole; puis, dans la chapelle du Christ, une fort belle sculpture représentant le Rédempteur portant la croix. — L'église *San Juan del Mercado*, qui a appartenu, dit-on, à l'ordre du Temple, renferme quelques pierres tumulaires curieuses et fort anciennes.

La maison des comtes de Benavente a été l'une des plus importantes de l'ancienne noblesse espagnole; le titre passa dans la maison des ducs d'Osuna, par le mariage de l'unique héritière avec le neuvième titulaire de cet illustre duché : don Pedro de Alcantara Tellez Giron, douzième duc d'Osuna.

Les environs de Benavente offrent partout une délicieuse promenade; on y remarque un vaste pâturage où les anciens comtes faisaient élever de beaux chevaux des races les plus renommées; les hôtes actuels de ce pâturage ont considérablement déchu.

Dans tous les villages qui s'étendent au-delà du cours de l'Orbigo, à l'O., les femmes seules se livrent aux travaux des champs; les hommes restent à la maison, filant le lin ou le chanvre avec un énorme fuseau de fer, allant de temps en temps à la taverne « pour humecter le lin, » et passent les longues soirées d'hiver, jusqu'à 11 heures ou minuit, à la veillée, filant et chantant autour d'un feu de bois vert placé au milieu d'une cuisine sans issue pour la fumée. La statistique nous apprend que sur 90 de ces braves gens, il y en a 19 qui savent lire et écrire, 14 qui savent lire seulement, et 47 qui ne savent rien.

De Benavente, des routes conduisent à Astorga et à La Corogne; à Léon et à Oviedo; à Zamora, à Orense, d'où à Santiago de Galice.

Benavente est sur le trajet d'un chemin de fer en projet qui irait de Zamora à Astorga, et qui diminuerait de 60 kil. la distance du trajet actuel de Madrid à La Corogne par Venta de Baños (R. 6).

B. DE BENAVENTE A LUGO.

331 kil. 1/2 et 407 kil. 1/2.

88 kil. **Benavente** (*V.* p. 466). On sort de Benavente par la porte *del Sepulcro*, et, prenant la *carretera general*, dans la direction du N.-O., on rencontre d'abord, à 8 kil., *San Roman del Valle*, v. de 260 hab., puis (4 kil.), *Pobladura del Valle*, autre village de 600 hab., où l'on traverse, sur un très-beau pont de pierre, le ruisseau *Ahoga Borricos* (Noie-bourriques), le frère sans doute de celui qu'on rencontre à Villafrechos, sur la route qui précède. Ce ruisseau descend vers l'Orbigo, dont la route suit le cours, à une distance moyenne de 1 kil.

106 kil. *Pozuelo del Paramo*, v. de 1,400 hab., à 50 pas env. de la route, au milieu d'une campagne toute cultivée, et sans habitations jusqu'à

117 kil. *Cebrones del Rio*, v. de

932 hab., d'une excessive pauvreté, et chef-lieu d'un ayuntamiento de 1,600 hab., composé de six villages échelonnés dans une plaine fertilisée par l'Orbigo. On traverse cette rivière, à Cebrones, sur un pont de 7 arches, puis la route en longe la rive droite, passe à *Santa Marta* et à *San Martin de Torres*, deux des villages de l'ayuntamiento.

122 kil. 1/2. *La Bañesa*, petite v. de 2,708 hab., à l'entrée de trois vallées qui offrent de belles perspectives. La vue s'étend, au N., sur tout le cours de l'Orbigo, bordé de villages entourés de plantations d'arbres, et ayant pour dernier plan les hautes montagnes de Léon et des Asturies; Au N.-O. s'ouvre la vallée du *Tuerto*, que suit la carretera dans la direction d'Astorga, et à l'E. s'étend un riche plateau parsemé d'un grand nombre de clochers. Les rues de la Bañesa sont étroites; la *plaza Mayor*, peu spacieuse et irrégulière, est entourée d'arceaux fort bas, soutenus par des piliers de bois. La ville est fermée; on y entre par quatre arcs de pierre de mauvaise architecture.

A une petite distance de la Bañesa, on franchit, sur un pont de charpente, la petite rivière du *Duerna*, en laissant à g. le village de *San Mamès*.

126 kil. 1/2. *Palacios de Valduerna*, bourg de 120 maisons, chef-lieu d'un ayuntamiento de 1,700 âmes. Plus loin, on rencontre *la venta del Monte*, puis *Toral de Fondo*, v. de 300 hab., auprès duquel on traverse le *rio Gerta*. On passe au N.-E. de *Celada de Astorga*, entre ce village et le *rio Tuerto*, que la route laisse à dr. pour entrer à

140 kil. 1/2. **Astorga** (*V.* p. 126).

De *Astorga* à **Lugo**, par terre, 191 kil. (331 kil, 1/2), par chemin de fer, 267 kil. (407 kil. 1/2). (*V.* p. 128).

[Un chemin de fer est projeté entre Astorga, la Bañesa et Benavente, puis de Benavente à Zamora, afin de rendre plus direct le trajet entre Madrid et La Corogne.]

C. DE BENAVENTE A ORENSE

On suit, en sortant de Benavente, et jusqu'à Mombuey, une route de 2e ordre récemment construite. Elle parcourt une belle campagne qui s'étend sur les deux rives de l'*Orbigo*. On traverse cette rivière, sur un pont de bois, pour arriver à

93 kil. 1/2. *Santa Cristina de la Polvorosa*, v, de 528 hab., qui occupe, avec *Quiruelas de Vidriales*, un vaste pays plat s'étendant entre l'*Orbigo* et le *Tera*. On atteint cette rivière à *Sitrama*, v. de 310 hab., et l'on en remonte la rive g., ayant, au N., une série de belles collines vertes et plantées. On rencontre successivement, à des distances régulières de 5 à 6 kil., *Santa Marta* (78 maisons), *Camarzana* (1,050 hab.), *Junquera* (100 hab.). A ce dernier village, la route, qui s'est éloignée du Tera, traverse le *rio Negro*, et rejoint la grande route de Vigo à

140 kil. *Mombuey*, bourg de 820 hab., dominé par une montagne couverte de beaux chênes. La route se dirige au milieu d'une grande plaine, à égale distance du rio Negro au N., et du Tera au S., et traverse plusieurs villages sans aucun intérêt : *Asturianos* (1,300 hab.), au pied et au S. de la montagne de Castro, *Palacios* (740 hab.), *Remesal* (120 hab.), *Otero* (300 hab.), dans une contrée montagneuse dont la principale localité est

163 kil. *La Puebla de Sanabria*, petite v. de 1,200 hab. C'est une place militaire en avant de la frontière de Portugal; *Braganza*, qui appartient à ce royaume, est à 28 ou 30 kil. au S. La frontière est entre les deux villes, au S. du v. de Pedralva. — Sanabria occupe un monticule dominé par d'imposantes montagnes. Le faubourg contourne la base de ce monticule, le reste est occupé par la place militaire, entourée de murailles avec deux portes, l'une au N., l'autre au S. Tout au

sommet est un très-ancien château, de solide construction, de la plate-forme duquel la vue s'étend sur toute la contrée. Il existe auprès de Sanabria un lac de 5 kil. sur 3 kil., au bord duquel se trouve l'établissement d'eaux minérales sulfurées sodiques de Las Bouzas ou Ribadelago (sulfure de sodium, 0,077).

Lorsqu'on sort de la Puebla de Sanabria, on aperçoit, en avant, la jolie *sierra de Segundera*, vers laquelle la route monte graduellement en passant à *Roquejo* (544 hab.), et en s'engageant dans des défilés souvent peu praticables, au sommet desquels se trouve la *portilla* ou brèche de *Padornelo*. Ce passage franchi, on descend par un mauvais chemin vers *Lubian*, v. de 355 hab. De hautes montagnes s'élèvent sur la droite. Ce pays est peuplé de contrebandiers qui font un trafic considérable avec le Portugal, dont la frontière est à env. 11 kil. à g., tracée parallèlement à la route pendant une distance d'env. 70 kil. On franchit, un peu au-delà de Lubian, la limite qui sépare la province de Zamora de celle d'Orense. La première localité de cette province est

184 kil. *La Canda,* agglomération ou *feligresia* de 908 hab., dans une petite plaine entourée de montagnes élevées. Les localités qui suivent : *Villavieja*, *Cañino*, *Gudiña*, *San Lorenzo*, *Naballo*, *Berreira*, *San Cristobo*, à de très-petites distances les unes des autres, n'ont aucune importance; ce ne sont que des hameaux de cinq ou six maisons, au milieu d'un pays qui, du reste, est très-pittoresque. A Cañino, on peut prendre, à travers la *sierra de Mamed,* un chemin de piétons qui conduit plus rapidement à Orense par le *puerto de Gamba, Laza*, v. de 900 hab., dans une charmante situation, *Alverqueria*, au milieu d'une vallée délicieuse parcourue par un grand nombre de cours d'eau, et *Pedreda,* où l'on retrouve la plaine. Ce trajet, d'env. 45 kil., est extrêmement pittoresque; il mérite de tenter le touriste et de lui faire quitter la *carretera;* mais à la condition pour lui d'être pourvu de vivres, et surtout bien accompagné.

La carretera franchit une ligne de montagnes élevées qui, descendant du N. au S., pénètrent en Portugal pour y former la riche vallée du *Tamaga.* Au-delà de ces montagnes, et après avoir dépassé le hameau de *La Trepa,* on descend vers

242 kil. *Verin,* petite v. forte de 1,600 hab. Elle est traversée par le Tamaga, sur lequel existe un très-joli pont de construction moderne. La ville est très-commerçante et industrielle; les habitants font le commerce d'exportation des troupeaux et des céréales pour le Portugal. Une route, qui s'embranche à Verin sur celle de Benavente à Orense, pénètre en Portugal, à 15 kil., par *Caldetinos*, dernière localité espagnole; à 15 kil., *Chaves* est la première ville portugaise dans cette direction, où l'on trouve ensuite *Villa Real* et *Lamego.*

Il existe dans les environs un assez grand nombre de mines d'étain dont on a abandonné l'exploitation, et, tout auprès de Verin, une source minérale bicarbonatée sodique nommée *Sousas*, très-efficace, dit-on, dans les maladies des voies urinaires, et jouissant en Portugal d'une certaine célébrité. L'établissement, sans installation, reçoit par saison environ 250 malades. La source de *Caldeliñas*, qui est un peu plus loin, alimente une piscine de 8 personnes et deux cabines renfermant une baignoire de bois.

A une petite distance de Verin, on franchit le Tamaga, à *Pazos*, v. de 50 maisons, près duquel se trouve la vieille ville de *Monterrey,* sur un point élevé dominant un beau panorama. Les ducs d'Albe sont comtes de Monterrey ; ils y possèdent un beau palais, un hôpital de pèlerins et d'immenses terres très-productives. Auprès de la ville est une mine

d'étain dont on dit les produits supérieurs à ceux de Cornouailles.

La route prend, au-delà de Monterrey, la direction du N.-O., rencontre *Infesta,* feligresia de 420 hab., dans une vallée d'assez triste apparence, où elle traverse le *Cubal,* s'élève au-delà en serpentant sur les pentes des montagnes de *Peñaverde,* et redescend par *Villa de Rey* (300 hab.), *Trasnieras* (70 maisons), *Abavidès* (380 hab.), jusqu'à

272 kil. *Ginzo de Limia*, ancienne petite ville de 1,565 hab., sur la rivière de *Ginzo,* et au centre d'une vaste plaine très-fertile et d'un riche territoire, la *Limia*, qu'on a surnommé le grenier de la Galice. Ce territoire produit en abondance le blé, l'orge, le maïs, et de plus de très-beaux lins dont la majeure partie est élaborée, transformée et filée dans le pays.

Au-delà de Ginzo, la route passe à l'extrémité du lac d'*Antela* ou de *Ginzo,* formé, dans une vallée encaissée, par quelques sources et par les cours d'eau qui descendent des montagnes. Le lac de Limia occupe une étendue de 7 kil. dans un sens et de 5 kil. 1/2 dans l'autre. Ses eaux, sans écoulement, vertes et croupies, rendent inhabitable la vallée qui l'entoure, et occasionnent dans le pays des maladies fréquentes. On y chasse, pendant l'été, des oiseaux d'eau dont la chair est fort peu appréciable, et il s'y trouve surtout, en abondance, des sangsues qu'on dit fort bonnes, des grenouilles et des moustiques. Le gouvernement avait autorisé une entreprise qui avait pour objet de faciliter le déversement des eaux vers le Limia, qui coule à une petite distance, et par conséquent de conquérir une belle étendue de terres excellentes au profit de l'agriculture. Les travaux ont eu un commencement d'exécution, et sont malheureusement restés interrompus.

En quittant les parages désolés du lac de Limia, on parcourt le territoire de *Pineira* et de *Nania,* et, après avoir franchi une autre ligne de hauteurs, on atteint

292 kil. *Allariz*, jolie petite ville de 2,050 hab., bien bâtie, encore entourée de murailles, avec trois paroisses. On remarque hors de la ville, et après avoir passé l'*Arnoya* sur un beau pont de pierre, le couvent de religieuses de Santa Clara, dont la chapelle mérite une visite. Il a été fondé, en 1324, par la reine doña Violenta, femme d'Alfonse le Sage, et par son fils don Sancho.

Au-delà, on rencontre *Taboadela,* v. de 750 hab.; puis, dans une belle plaine, le hameau de *Calvos, Sejalbo*, et enfin

310 kil. **Orense** (*V.* R. 6, p. 148).

ROUTE 64.

DE VALLADOLID A SÉGOVIE

92 kil.

Valladolid (*V.* R. 1re, p. 26.)

Une route neuve, pratiquée dans les sables, au milieu d'un bois de pins, et à travers un pays d'une monotonie désespérante, conduit le voyageur dans la direction d'*Olmedo*, par *Laguna,* bourg de 820 hab., situé sur le bord d'un lac d'eau salée qui lui a donné son nom. On traverse le *Duero,* sur un pont de bois dépendant de la petite commune de *Boecillo* (515 hab.), qu'on rencontre à 3 kil. du fleuve, au pied d'une colline. Au-delà vient *Mojados,* petite V. de 1,800 hab., au bas d'une côte et sur la rive gauche du *Cega*, affluent du Duero, puis *Acazaren,* bourg de 1,290 hab.; *Puente Mediana,* sur l'*Eresma*, et enfin

44 kil. **Olmedo**, V. de 2,824 hab., ancienne place forte, qui a joué un rôle assez important dans l'histoire de l'Espagne, et de laquelle on disait : *Quien de Castilla señor pretenda ser, a Olmedo y Arévalo pri-*

mero de su parte ha de tener. (Qui veut être le maître de la Castille doit avant tout avoir de son côté Olmedo et Arevalo). Deux combats sanglants, où figurèrent le roi de Castille, don Juan II, et son successeur, don Henri IV, y eurent lieu en 1445 et en 1467. Olmedo était peuplé d'un nombre considérable de couvents, et n'a plus aujourd'hui aucune animation.

En quittant Olmedo par la route qui s'en éloigne au S.-E., on croise, à env. 5 kil., le tracé du canal de Castille, qui de Valladolid, d'après les projets primitifs, devait descendre jusqu'à Ségovie, en apportant le mouvement au milieu des plaines désertes et sans voies de communication de la Vieille-Castille. La première partie de ce canal, entre Alar et Valladolid, a été exécutée à grand'peine en quarante-sept ans, sur une étendue de 124 kil., et moyennant 8 à 9 millions de réaux. Les efforts du gouvernement, l'appel aux ressources particulières ne sont pas parvenus à faire entreprendre la section qui va de Valladolid à Ségovie.

La contrée, au-delà d'Olmedo, est triste et déserte ; on rencontre, à 11 kil., *Villeguillo,* pauvre v. de 250 hab., situé à l'entrée du territoire de la province de Ségovie. La route est mauvaise et à peine carrossable ; les muletiers seuls la fréquentent. Les lieux habités, en très-petit nombre, portent encore, après cinquante ans, la trace des dévastations qu'ils ont souffertes pendant la guerre de l'indépendance.

61 kil. *Coca,* petite ville de 728 hab., située dans une plaine, au confluent du *Voltoya* et de l'*Eresma.* On voit, dans la principale chapelle de l'église, quatre beaux mausolées de marbre de Carrare, dans lesquels sont déposés les restes des membres de la famille de Fonseca, anciens seigneurs de Coca et fondateurs de cette chapelle. Coca était entourée de murailles ; il en reste quelques vestiges, plus une porte qui donne entrée à la rue principale. La ville possède encore les ruines d'un château gothique, construit au xve s., et dont l'intérieur était d'une richesse vraiment royale.

78 kil. *Santa Maria de Nieva,* petite ville de 1,550 hab., assez bien bâtie, située au milieu d'une plaine, et dans laquelle, au centre de cette contrée déserte et peu industrieuse, le voyageur est tout étonné d'apercevoir la haute cheminée d'une machine à vapeur et d'entendre le bruit des métiers. La cheminée s'élève au-dessus d'une filature de laine, et les métiers, auxquels sont employés presque tous les habitants, fabriquent des draps grossiers assez estimés dans la Galice et dans la province de Madrid. La route monte au-delà de Santa Maria, elle traverse *Garcillan,* v. d'une centaine de maisons sans étage, presque toutes en terre. On y rencontre quelques sites un peu moins tristes à mesure que l'on approche de

92 kil. **Segovia**, V. de 9,650 hab. Ségovie a été une ville importante, d'abord l'une des grandes étapes de l'occupation romaine ; — elle prétend même faire remonter son origine à Hercule ; — puis une capitale au temps de la domination arabe ; puis encore la résidence des rois chrétiens, d'Alfonso le Sage, qui y composa ses fameuses Tables astronomiques, et de quelques-uns de ses successeurs ; le théâtre d'un grand nombre de faits intéressants qui ont signalé l'histoire de l'Espagne aux xiiie, xive et xve siècles ; la patrie ou le séjour de la plupart des hommes célèbres de ces temps. Chacune de ces époques a laissé pour trace de son passage quelque magnifique souvenir. Rome, l'Aqueduc ; les Goths, des monuments religieux ; les Arabes, l'Alcazar et peut-être les premiers éléments de cette industrie qui donna longtemps une grande célébrité aux fabriques de draps et aux laines de Ségovie. Maintenant les pariétaires

disjoignent les assises de l'Aqueduc, et l'Alcazar n'est plus qu'une ruine. La fabrique de draps, qui produisait 25,000 pièces par an, et qui occupait 14,000 personnes, ne livre plus que 200 pièces aujourd'hui ; et la Monnaie, qui frappait des onces d'or et des pièces d'argent, ne produit plus que des *cuartos* de cuivre. Telle est, en peu de mots, l'histoire complète de la grandeur et de la décadence de Ségovie.

La ville est à 5 kil. 1/2 des premiers versants de la chaîne du Guadarrama, construite sur un immense rocher isolé entre deux vallées profondes, arrosées, celle du N., par l'*Eresma*, celle du S., par le *Clamores*, qui se rencontrent à l'O. Le rocher a 300 pas d'élévation, 4,000 pas de tour au sommet, et la forme d'un navire, la poupe à l'E., la proue à l'O. La ville, entourée de murailles, en occupe le sommet, à 924 mèt. au-dessus du niveau de la mer ; les faubourgs descendent sur les pentes, principalement du côté du S.-E. Les murailles sont intactes, élevées de 9 à 10 mèt., crénelées, flanquées de 83 tours, et percées de 5 portes principales. La plus importante est celle de Santiago, au N.-O. ; celle de San Martin, au S., ouvre sur la route de Madrid.

L'*Aqueduc* de Ségovie est certainement un des monuments de l'antiquité les plus majestueux et les mieux conservés. Il a traversé les siècles, remplissant chaque jour et à toute heure, sans jamais l'interrompre, la mission qui lui a été donnée. Il reçoit, à 17 kil. de la ville, sur le flanc N.-O. de la montagne de *Fuenfria*, un ruisseau du volume du corps d'un homme. Une rigole, d'abord découverte, conduit ce cours d'eau par une pente douce, pendant 8 kil., à travers les collines, les roches et la forêt de pins de *Valsain ;* passe sous la route qui va de Ségovie à San Ildefonso ; coupe la plaine pendant 7 autres kil. jusqu'à la vieille tour du Caseron. Là commence le merveilleux travail qui conduit l'eau jusqu'à la ville. La première partie se compose d'un massif de maçonnerie de 772 mèt. de longueur, portant la conduite et aboutissant à un réservoir où l'eau dépose les sables qu'elle a entraînés. A partir de ce réservoir commence une série de cent dix-neuf arches traversant, sur une étendue de 818 mèt., la vallée, les faubourgs, et une partie de la ville, pour s'arrêter à l'Alcazar. Ces arcades, dont la hauteur varie suivant les dispositions du terrain, s'élèvent, au point de départ, à 7 mèt., et au point le plus profond, à la place *del Azoquejo,* à 28 mèt. 1/2. Ici, et sur une longueur de 276 mèt., ils sont distribués sur deux étages, avec une hardiesse et une légèreté remarquables. La construction tout entière est en belles pierres de couleur sombre, presque polies, et si parfaitement travaillées qu'elles ont été posées à sec, sans mortier ni ciment. Nous ne dirons pas avec certains admirateurs, qu'aucun édifice de ce genre en Europe n'est comparable à celui-ci. Ce qui constitue toutefois, et surtout, le merveilleux de l'Aqueduc de Ségovie, c'est cette longue durée et cette inébranlable solidité.

Après l'Aqueduc, un des monuments les plus remarquables de Ségovie, est certainement l'*Alcazar*. Il s'élève à la pointe O. de la ville, — à la proue, — à 80 mèt. au-dessus du confluent de l'Eresma et du Clamores, qui baignent sa base. Le roi don Alfonso VI, le roi du Cid, qui vivait vers la fin du XIe siècle, et qui, chassé de ses États par son frère, don Sancho le Fort, s'était réfugié chez les Maures, y avait étudié la construction de l'Alcazar de Tolède, et, rentré en Castille, il résolut d'opposer aux ennemis de sa religion une autre forteresse. C'est une série de tourelles crénelées du milieu desquelles s'élève une tour carrée, dont la plate-forme est flanquée également de tourelles, et qui servit long-

temps de prison d'État. L'intérieur présentait un grand intérêt historique ; on y trouvait des appartements décorés de mosaïques et de peintures bien conservées; la chapelle, qui renfermait de belles arabesques; la salle *del Cordon*, ainsi nommée parce que le cordon de Saint-François était figuré dans la frise qui l'entourait; enfin le grand salon des Rois, entouré d'un lambris doré dont la partie supérieure offrait une collection de cinquante-deux statues, en bois peint et de grandeur naturelle, des anciens rois d'Oviedo, de Léon et de Castille, depuis Pélage jusqu'à la reine Jeanne, morte en 1555, et après laquelle commençait la dynastie autrichienne. A ce royal cortège on avait ajouté les images de deux guerriers célèbres, le comte Fernand Gonzales et le Cid.

L'Alcazar était occupé, pendant ces dernières années et depuis près d'un siècle, par une école d'artillerie. Ses appartements étaient devenus des salles d'étude, et le grand salon des Statues avait été transformé en bibliothèque. Un incendie, survenu le 7 mars 1862, a complètement détruit tous ces précieux souvenirs; il ne reste plus que les ruines de l'Alcazar.

La *cathédrale* actuelle a remplacé une ancienne église du XIe s., relevée par Alfonso VI auprès de l'Alcazar. Elle est à trois nefs, d'une architecture mixte des styles gothique et gréco-romain. C'est un des plus beaux monuments de ce genre qui soit en Espagne. Elle a 113 mèt. de long et 56 mèt. de large; la grande nef a 33 mèt. de voûte, et la coupole s'élève à 67 mèt. Les ornements sont presque tous dans le style gothique, bien que l'église ait été construite au XVIe siècle. Les marbres abondent dans la décoration intérieure, et l'on remarque la richesse et la variété de ceux qui ont été employés à la construction du maître-autel, de la *capilla mayor*, du *trascoro* (arrière-chœur), et d'une partie du pavage du temple. Toutes les chapelles contiennent des œuvres dignes d'attention. Elles sont fermées de grilles de fer d'un beau travail, faisant honneur, comme nous l'avons déjà dit à propos de plusieurs autres églises, à l'art de la serrurerie en Espagne.

Mais nous devons surtout signaler à l'admiration du voyageur un tableau placé sur l'autel de la cinquième chapelle du côté gauche. On le nomme la *Piedad de Juni;* l'auteur, Juan de Juni, était de Valladolid, et vivait dans la seconde moitié du XVIe siècle; le tableau date de 1571. Nous le laisserons décrire par don Pascual Madoz : — » Au premier plan, et presque sur la table de l'autel, le corps du Christ est étendu sur un drap. Il présente les traces de toutes ses souffrances, et cependant il n'y a rien qui porte atteinte à la beauté et à la majesté divines; le peintre a fermé et essuyé ces plaies sanglantes que d'autres laissent voir pour exciter l'horreur. La victime est pâle, son corps repose sans rigidité, avec une apparente souplesse, excitant la pitié et provoquant des larmes d'attendrissement. Joseph soutient la tête et les épaules du sacré corps, et regarde avec une profonde expression Marie qui, un genou posé sur le sol et l'autre à moitié relevé, soutient aussi le corps de son divin Fils. Rien n'est admirable comme cette pose extatique, comme ce visage illuminé de beauté et de majesté, où s'imprime une affreuse douleur, ces regards immobiles et secs arrêtés sur la poitrine déchirée du Christ, ces bras ouverts, ces lèvres sans mouvement, cette gorge serrée où la parole semble retenue, et qui se gonfle sous les sanglots. Salomé, pâle et accablée de douleur, n'ose pas regarder la Mère du Seigneur; le disciple bien-aimé s'approche pour soutenir Marie qu'il craint de voir tomber évanouie sur le ca-

davre; Madeleine meurtrit son beau visage, ses yeux sont las de pleurer, et ses mains n'ont pas de force pour porter le vase qui contient le saint baume. Nicodème regarde ce groupe douloureux, et semble demander qu'on le laisse enlever le corps pour le porter à sa sépulture; les petits anges pleurent au-dessus de la croix, les soldats semblent touchés de compassion. Au loin, on aperçoit la malheureuse Jérusalem, et du milieu des nuages, Dieu le père bénit cette scène douloureuse!... Si cette magnifique toile, ajoute M. Madoz, était à Paris ou à Rome, elle y serait autant admirée que le *Spasimo de Sicile,* de Raphaël, ou la *Descente de croix*, de Mengs; mais elle est cachée dans une chapelle presque sans lumière, et elle échappe souvent à l'attention du visiteur. »

Les cloîtres ont été construits en 1524. Ils ont reçu les restes des anciens évêques de Ségovie. Dans la chapelle de *Santa Catalina*, à la base de la tour, un tombeau renferme ceux de l'enfant don Pedro, fils de don Henri de Trastamarre, que sa nourrice laissa tomber, en 1366, d'une des fenêtres de l'Alcazar. La malheureuse femme, perdue de douleur, se précipita après l'enfant; et on voit encore à une fenêtre de la salle du Trône, où se passa cet évènement, une croix de fer destinée à le rappeler.

C'est aussi sous les cloîtres que repose Maria Saltos ou Maria del Salto. Elle était juive, mais instruite dans la foi chrétienne. Elle fut accusée faussement d'adultère, et son mari la fit précipiter du haut des rochers de *las Grageras*, en présence de tous ses coreligionnaires. En ce moment terrible, la pauvre femme aperçut l'image de la Vierge sur le portail de la cathédrale. « Vierge Marie, s'écria-t-elle, protège une juive, toi qui as protégé les chrétiennes. » Et la tradition rapporte qu'elle tomba doucement, et arriva saine et sauve au bas des rochers. Elle mourut après une sainte vie, en 1237, et ses restes, d'abord inhumés dans l'ancienne église, ont été transportés dans la chapelle de Santa Catalina, où une inscription rappelle le miracle dont elle a été l'héroïne.

Le *Museo provincial* est placé dans le palais épiscopal. Il ne contient que de mauvaises peintures, des copies, des portraits de moines et de religieuses avec leurs légendes. Le voyageur visitera plus utilement : le couvent de *Santa Cruz la real*, fondé par Ferdinand et Isabelle; *San Juan,* où se trouvent les tombeaux de plusieurs guerriers ségoviens, et celui de l'historien Colmenares; *San Martin,* avec un portail gothique et une jolie tour moderne; la belle et haute tour carrée de *San Esteban;* la porte mauresque de Santiago; la *casa de Segovia,* qu'on dit être la plus ancienne de la ville; la maison du marquis del Arco, dans la calle de los Leones, qui possède un patio richement sculpté, orné d'arabesques, de groupes d'animaux, de nombreux médaillons représentant des rois, des guerriers, et même des empereurs romains; la casa de *los Picos* (des Pointes), appartenant à la famille des marquis de Quintanar. On l'appelait autrefois la maison des Juifs, à cause de ses anciens possesseurs; l'un des Quintanar, irrité de cette dénomination consacrée par la tradition et qui persistait malgré le changement de maîtres, consulta les jésuites, et les révérends pères, « toujours heureux en expédients », dit un historien, lui conseillèrent de démolir la facade, et de la reconstruire de façon à frapper l'attention. L'architecte ménagea une pointe saillante au milieu de chaque pierre, et cette bizarrerie, sur laquelle le temps a un peu passé son niveau, a valu à la maison des Juifs le nom qui lui est donné aujourd'hui.

Hors la ville, et sur les pentes qui dominent la rive droite de l'Eresma, s'élève la *Vera-Cruz*, vieille église gothique très-curieuse, érigée sur le modèle du temple du Saint-Sépulcre de Jérusalem; elle appartenait aux Templiers. La commission des monuments artistiques de Ségovie a fait d'utiles restaurations à ce très-rare édifice qui date de 1208. — Un peu plus haut est l'église des Hiéronymites *del Parral*. Elle fut fondée en 1447. On y remarque le portail, les stalles du *coro*, en bois de noyer sculpté, l'orgue, et les tombeaux de marbre, malheureusement mutilés, des marquis de Villena, les fondateurs. Le Parral reçut, du roi don Juan II, de nombreuses reliques, et entre autres une épaule de saint Thomas d'Aquin, solennellement remise aux ambassadeurs du roi par les Dominicains de Toulouse; puis, ce qui fut moins vénérable, mais plus profitable sans doute, Ferdinand et Isabelle lui donnèrent la propriété de la métairie de San Ildefonso, aujourd'hui résidence royale (*la Granja*). Le vieux couvent, un peu restauré par la commission des monuments artistiques, ne possède plus ni Hiéronymites, ni reliques, ni métairies; il ne lui reste qu'une position charmante et des jardins parfaitement cultivés qui ont donné lieu au dicton :

« Las Huertas del Parral
» Paraiso terrenal.

Les jardins du Parral, paradis terrestre.

Le voyageur peut, en sortant de Ségovie, gagner, par une traverse de 28 kil., à la *fonda de San Rafael*, la route de Guadarrama (R. 65), ou bien suivre une vieille route par laquelle, après avoir laissé à gauche le domaine de *Quita-Pesares* (traduisons par *Sans-Souci*), créé par la reine Marie-Christine, il atteindra, en 1 h. de marche,

103 kil. **San Ildefonso** ou la **Granja**, résidence royale. Altitude 1,156 mèt. au-dessus du niveau de la mer, 561 au-dessus de Madrid. (*V.* les *Résidences royales*, p. 95.)

A 3 kil. au-delà de San Ildefonso, on rencontre, à droite de la route, une scierie de planches mue par un ruisseau, et un peu plus loin *Valsain*, autre résidence royale, dont il ne reste plus que l'entrée et quelques arcades soutenues par des colonnes de pierre grise. Le palais de Valsain, abandonné en faveur de San Ildefonso, a été peu à peu détruit; il n'y existe qu'une petite chapelle et les habitations des gardes chargés de la surveillance du domaine. Celui-ci comprend des bois de pins bien entretenus, d'une étendue de près de 56 kil., rapportant au patrimoine royal de 300 à 400,000 réaux. A env. 5 kil. au-delà, à la *venta de los Mosquitos*, auprès d'une belle source d'eau vive, commence la montée. La route se développe sur les flancs de la montagne de la *Maliciosa*, dessinant, à travers les bois et les bruyères, sept magnifiques lacets, par lesquels elle s'élève, en rampe douce, jusqu'au port de *Navacerrada*, et presque toujours sous de grands arbres, qui tempèrent, pendant l'été, les chaleurs du climat, et qui combattent, en hiver, le souffle des vents du nord. Cette montée a 10 kil. de développement; à chaque instant se présentent de beaux points de vue. Toutes les vallées sont peuplées de petits villages; des cours d'eau sourdent de toutes parts, tandis que le versant du côté du S. est nu, dépeuplé et aride. Le port, au sommet duquel s'élève une colonne indiquant la limite des deux Castilles, est souvent encombré par les neiges pendant l'hiver, et le passage y est presque impossible dans les froids un peu rigoureux, depuis décembre jusqu'en avril. Le v. de *Navacerrada*, qui compte 315 hab., est de l'autre côté du sommet, à g. de la route, dans une vallée plantée d'arbres et

entourée de prairies. A 11 kil. du port, après une descente rapide, et, comme nous l'avons dit, au milieu de sites arides et incultes, la route rejoint, à la *venta de la Trinidad*, celle qui va être décrite (*V.* R. 65), et qui descend du port de Guadarrama. On atteint le chemin de fer à *Villaba* (5 h. de Ségovie) pour gagner Madrid (165 kil.).

ROUTE 65.

PASSAGE DU GUADARRAMA DE SAN CHIDRIAN A MADRID.

102 kil.

San Chidrian (*V.* R. 1re, p. 34) se trouve sur le chemin de fer du N. de l'Espagne, à 97 kil. au S. de Valladolid. Il est sans grande importance et sans autres produits que ceux des jardins que ses habitants cultivent sur les bords du *Voltoya.*

On suit l'ancienne *Carretera general de Castilla,* qui, à 1 kil. 1/2, au-delà de San Chidrian, rencontre la *venta de Almarza,* traverse le Voltoya, puis atteint

7 kil. *Labajos,* v. d'assez pauvre apparence, de 1,070 hab., tous agriculteurs, avec un assez beau pont sur l'*Almarza,* et une maison de postes. Au-delà de cette petite localité cesse la plaine, et commencent les premiers mouvements de cette grande chaîne granitique des monts *Carpetanos* qui séparent les deux Castilles. La route passe devant les *Ventas nuevas.*

21 kil. *Villacastin,* petite localité de 250 maisons et de 1,300 hab., qui possède l'une des plus belles églises de toute la contrée. Cette église date de 1529. Elle est dans le style gothique, partagée en trois nefs, et la principale mesure 57 mèt. de long sur 19 mèt. de largeur totale. Plusieurs des retables sont très-dignes d'attention, et surtout celui du maître-autel formé de quatre corps, le premier d'ordre ionique, les autres d'ordre corinthien, ornés de colonnes et de trente-trois statues de sujets de l'Ancien et du Nouveau Testament. Les chapelles latérales possèdent quelques peintures remarquables d'Alonso Herrera. Ce pays paraît riche et on y aperçoit quelques jolies maisons. C'est à Villacastin que, le 24 décembre 1808, Napoléon entra à pied, venant de Madrid, à la tête d'une colonne qui, au passage du Guadarrama, avait été cruellement éprouvée par la neige, le froid et la tempête. L'empereur, fatigué de cette longue course, s'appuyait sur le bras de Savary. — « Était-il possible, s'écria-t-il en arrivant, qu'une taupinière en Espagne arrêtât le vainqueur du Saint-Bernard? »

Au-delà de Villacastin, à 8 kil. 1/2, on laisse à g., dans un fond, le bourg de *las Navas de San Antonio*, on traverse une grande plaine triste, sauvage, et l'on s'engage au milieu du plus étrange et du plus curieux chaos de blocs erratiques de granit gris, des formes les plus bizarres et singulièrement entassés par le hasard. On ne rencontre plus que des *ventas*, à des distances de 3 à 4 kil. l'une de l'autre : le *Cristo del Colocro*, la *venta del Cojo*, la *Fonda de San Rafael*, espèce d'auberge entourée de trois ou quatre maisons, occupée par les cantonniers ou *guardias camineros*. Sur ce point se rattache à la route, à g., un chemin venant de Ségovie, par *Otero de Herreros*. Plus loin, au milieu des tristes déserts de la montagne et d'une forêt de pins clairsemés d'assez chétive apparence, se trouve, sur la g., la *venta de Agudilos*, dépendant du v. d'Espinar (1,960 hab.). Ce passage était autrefois difficile et dangereux. Ferdinand VI y a fait construire une route magnifique dont les méandres suivent habilement les contours de la montagne. Enfin on aperçoit la tour de l'ancien télégraphe aérien, au pied duquel est une *venta*. Au

point culminant du *port de Guadarrama*, formant la ligne de séparation entre les deux provinces, à 1,570 mèt. au-dessus du niveau de la mer, 975 mèt. au-dessus de Madrid, et à 24 kil. de Villacastin, se dresse, sur un haut piédestal, un lion de pierre tenant deux globes sous sa patte droite. Une plaque de marbre, scellée sur la face du piédestal qui regarde le chemin, porte l'inscription suivante :

FERDINANDUS VI
PATER PATRIÆ
VIAM UTRIQUE CASTELLÆ
SUPERATIS MONTIBUS FECIT.
AN. SALUTIS MDCCXLIX
REGNI SUI IV.

Un magnifique spectacle frappe ici les regards du voyageur. La vue se porte sur une partie considérable des deux Castilles. Les hauteurs, les inégalités disparaissent, l'ensemble ne forme plus qu'une vaste plaine, dont l'œil ne peut suivre l'étendue et le développement. On reconnait très-facilement que le sol de la Vieille-Castille est plus élevé que celui de la Nouvelle. Et, en effet, du côté de celle-ci, la plaine est à plus de 8 kil., tandis que du côté de Villacastin elle n'est qu'à 3 kil.

Au-delà du port, la route descend rapidement, passe auprès de la *venta de Juan Calvo*, d'où l'on aperçoit à 10 kil. à dr., le magnifique palais de l'*Escorial*, puis atteint

55 kil. *Guadarrama*, v. de 1,330 hab., appartenant à la province de Madrid. Il est situé au pied de la « chaîne haute » des montagnes dont il a pris le nom ; son territoire touche aux bois du domaine royal de l'Escorial, qui s'étendent au S.-O. Un chemin s'écarte de Guadarrama, à dr., dans cette direction.

On rencontre, à la *venta de la Trinidad*, la route venant de Ségovie (R. 64), et l'on rejoint le chemin de fer à la station de *Villalba* (9 kil.).

De Villalba à Madrid, 38 kil. (102 kil.). R. 1, p. 37.

ROUTE 66.

DE ZAMORA A BRAGANÇA

(PORTUGAL)

91 kil.

Zamora (*V*. R. 9, p. 154).

On sort de Zamora par la porte Santa Clara au N.-E., traversant les grandes plaines qui s'étendent entre le *Duero* et l'*Esla*. La route, généralement mauvaise et défoncée, n'est praticable que pour les chevaux, elle est souvent inabordable pour les piétons; les muletiers et les colporteurs la choisissent pour aller de la Castille dans la Galice, comme beaucoup plus courte que celle de Benavente et d'Astorga (R. 63 B). Elle passe à *La Hiniesta* (5 kil. 1/2), v. de 584 hab., dans un fond, et dans une position fort insalubre, et à *Andavias* (5 kil, 1/2), misérable localité de 72 maisons basses, petites, à un seul étage, distribuées en trois ou quatre rues mal alignées, non pavées, et boueuses dans la saison d'hiver. A quelque distance au-delà, l'on rencontre la rivière d'Esla, qu'on traverse sur une barque au lieu dit *la Barca de Manzanal*, dépendant du village de ce nom.

11 kil. *Carbajales*, bourg de 940 hab., est situé dans une plaine limitée au S.-O. par le cours de la rivière *Aliste*. La route commence sur ce point à être accidentée. Elle traverse de grands pâturages, dont l'un, avec une maison d'habitation et une chapelle, a appartenu à un couvent de moines Augustins, dont on voit les ruines à la sortie de Carbajales. On remonte la rive g. de l'Aliste, sur les bords de laquelle se trouvent, à de petites distances, *Muga de Alba*, v. de 250 hab.; *Losacino* (105 hab.), où existait un pont de pierre qui a été enlevé au commencement de ce siècle. Ce pont n'a pas été rétabli, de sorte que les habitants sont obligés, pendant les mois d'hiver, de redes-

cendre à Carbajales, ou d'aller à *Alcañices* pour passer de l'autre côté de la rivière. En temps ordinaire on la passe à gué, entre Losacino et *Vide*, hameau de 76 hab., situé sur la rive dr., et la route gagne ensuite *Samir de los Caños* (391 hab.) et *Ceadea*, où elle traverse une forêt de chênes.

58 kil. *Alcañices*, petite V. de 1,100 hab., ch.-l. d'un *partido* judiciaire, située dans une plaine entourée de collines élevées. Elle appartint autrefois aux chevaliers du Temple qui l'avaient entourée de murailles, et elle conserve encore, comme vestiges de ces anciennes fortifications, une tour ronde, au centre de la place, et sur laquelle a été ajustée l'horloge de la ville. Hors des murs est le palais des marquis d'Alcañices, famille ancienne, et, encore aujourd'hui, l'une des plus importantes de l'Espagne. Le titulaire actuel occupe l'une des grandes charges de la cour de Madrid. Les habitants d'Alcañices entretiennent avec le Portugal un commerce important de céréales.

69 kil. *Sejas de Aliste*, v. de 527 hab., traversé par un ruisseau qui se dirige vers le Portugal.

80 kil. *San Martin del Pedroso*, petit v. de 25 maisons, à l'extrémité de la province de Zamora et sur la rive g. du *Manzanas*, qui forme la limite du Portugal sur une étendue de 28 à 30 kil. On passe cette rivière en bateau pour gagner

91 kil. **Bragança** (*V.* Portugal).

ROUTE 67.

DE ZAMORA A ORENSE ET A VIGO

370 kil.

Cette route est suivie par le courrier qui, de Madrid, porte à Vigo les dépêches destinées aux Antilles. On sort de Zamora au N. en passant par *Montamarta*, 923 hab., *Pozuelo de Tabara*, *Tabara*, *Ferreiras* et enfin *Mombuey*, où l'on rencontre la route de deuxième ordre indiquée ci-dessus (p. 468) venant de Benavente.

De ce point, on continue jusqu'à *Orense* (147 kil. — 243 kil.), ainsi qu'il est indiqué à la R. 63.

De Orense à *Vigo* (127 kil. — 370 kil.) *V.* R. 8, p. 148.

ROUTE 68.

DE ZAMORA A SALAMANCA

67 kil.

Zamora, *V.* R. 2, p. 154.

On sort de Zamora par le pont jeté sur le *Duero*, en traversant une belle plaine très cultivée et très fertile, au milieu de laquelle on rencontre

5 kil. 5. *Moralès*, bourg de 1,450 hab. A l'extrémité de cette même plaine, que limitent à l'O. et au S. deux lignes de petites collines, les unes boisées, les autres couvertes de vignes, se trouve

16 kil. 5. *Corrales*, b. de 1,900 hab. A peu de distance de la route, on retrouve des traces de l'ancienne voie romaine qu'on nommait le chemin de *La Plata*, et qui traversait toute l'Espagne du N. au S. Elle est encore indiquée sur beaucoup de points par des bornes milliaires, portant des inscriptions, et qu'on retrouve dans les champs, où elles servent à la délimitation des propriétés. La route gravit les collines qui se présentent au S., y rencontre le monastère de *Valparaiso*, et sur l'autre versant, à la limite de la province de Zamora et de celle de Salamanca, atteint

27 kil. 5. *El Cubo*, v. de 750 hab., centre d'un territoire qu'on nomme la *Tierra del vino*, par opposition à un territoire voisin très productif en blé, et nommé la *Tierra del pan*.

41 kil. *Santivañez*, hameau de 50 hab. On traverse, un peu au-delà, la rivière de *La Peña*, pour atteindre

46 kil. 5. *Huelmos*, hameau.

52 kil. *Calzada de Valdunciel*, v. de 800 hab., dans une plaine cultivée en blé.

60 kil. *Aldeaseca*, v. de 250 hab.

67 kil. **Salamanca** (*V*. R. 10. p. 156).

ROUTE 69.

DE SALAMANCA AUX BAINS DE LEDESMA

31 kil.

Les bains de Ledesma se trouvent à 8 kil. au S.-E. de la ville de ce nom. On peut aller de Salamanca à Ledesma (34 kil.) par la rive dr. du *Tormès*, en passant par *Villamayor, Valverdon*, *Almenara et Olmillos*, et rétrogader vers les bains ; mais la route la plus directe et la plus courte, très fréquentée pendant la saison des eaux, et desservie par une diligence en deux heures et demie, suit à peu près parallèlement la rive g. de la rivière.

On sort de Salamanca par la porte de San Pablo et le pont du Tormès ; puis la route descend vers le S.-O. jusqu'à

3 kil. *Tejares*, v. de 250 hab., sur le penchant d'une colline, et au point d'embranchement d'une route qui se dirige vers Ciudad Rodrigo. On tourne à dr. pour monter vers le N.-O., en passant à (5 kil. 1/2) *Carrascal de Barregas*, ham. de 20 maisons, et (6 kil.) à *Parada de Arriba*, v. de 540 hab., situé sur une jolie colline, au milieu de terres cultivées.

31 kil. **Baños de Ledesma**, petite localité de 12 maisons, située à environ 60 pas de la rive g. du Tormès, au pied d'une colline aride et rocheuse, et dépendant de la commune de *Tirados de la Vega*. La source des bains, sulfurée sodique, qui jaillit à une petite distance des habitations, débite chaque minute, à la température de 52° centig., 134 litres d'eau habituellement pure et limpide, et quelquefois chargée de flocons abondants de barégine. L'eau est reçue dans un vaste bassin, long de 7 mèt., large de 3 1/2 et profond de 3 mèt., où l'on descend par de larges degrés placés aux angles et du côté du canal d'arrivée. Ce bassin s'emplit en 5 h. Il est abrité par une voûte percée de quelques fenêtres, et entouré d'une espèce de galerie divisée en 40 cabinets ayant chacun un lit destiné au repos ou à la sudation après le bain. C'est encore l'installation toute primitive due, dit-on, au More Cepha, à une époque dont on n'a pas conservé la date; mais des travaux récents ont ajouté à cette installation un pavillon avec baignoires de marbre, cabinets de douches, étuves et inhalations. Il est resté à Ledesma des travaux de l'époque romaine qui ont un caractère très reconnaissable. Les bâtiments actuels de l'établissement ont été élevés à côté du bain commun avec lequel ils communiquent; ils renferment de vastes salons, des chambres pour les baigneurs, et un aménagement convenable pour les indigents et pour les militaires. Dans ces derniers temps il a été construit, au milieu de la piscine arabe, une muraille destinée à séparer les deux sexes. Il peut entrer, dans chaque moitié, 30 personnes à la fois. L'analyse chimique a constaté 0,460 de substances fixes, et parmi elles : carbonate de soude, 0,33; silicate de soude, 0,075; chlorure de sodium, 0,074, des traces de lithine, etc.

La vie matérielle à Ledesma est facile, simple et à bon marché; on trouve une chambre convenablement meublée, avec deux lits, le service de table et les soins habituels, pour 15 réaux par jour. Le bain de piscine se paye 2 réaux et 20 maravédis, y compris le lit de repos; le bain particulier 6 réaux 20 maravédis. Les objets de première nécessité abondent aux bains; les produits de la chasse, de la pêche, etc., y arrivent à des prix inférieurs à ceux de Salamanca.

Autour de la source principale jaillissent trois autres sources sulfureu-

ses, et au-dessus de l'une d'elles se voient des vestiges de constructions anciennes. Aux environs se trouvent des eaux de qualités différentes employées en boissons; il en surgit de presque toutes les parties du sol sur lequel est construit le petit village des Bains, et dans le lit même du Tormès.

Il vient chaque année, aux bains de Ledesma, près de 3,000 personnes de toutes les provinces voisines, de Salamanca, du Portugal, de Madrid, d'Avila, de Ségovie et même de Léon, de Burgos et de Tolède. Le pays est agréable; on peut y faire de jolies excursions, et aller visiter notamment, bien que le chemin soit peu praticable, la vieille ville de Ledesma et la frontière de Portugal.

[**Ledesma**, V. de 2,570 hab., est située sur la rive g. du Tormès, à 8 kil. au N.-O. des bains. Elle est entourée d'une vieille muraille en pierres, qu'on dit être de construction romaine, encore crénelée sur certains points, percée de sept portes, et portant sur ses fronts des écus d'armes et des couronnes ducales. Cette enceinte renferme les deux tiers des maisons qui composent la ville; le reste forme des faubourgs assez pauvres et mal habités. La place principale est un quadrilatère allongé, dont un côté est occupé par des arceaux, un autre par la maison de ville et par la principale des six paroisses. Celle-ci se nomme *Santa Maria la Mayor;* elle est bien bâtie : on y remarque la voûte de la *capilla Mayor,* faite en forme de coquille, avec une certaine élégance de sculpture et d'ornementation. La petite place de la *Fortaleza,* un des endroits les plus fréquentés de la ville, est plantée d'arbres, entourée de sièges, et il s'y trouve deux jeux de paume appuyés sur les solides murailles du vieux château. Une autre promenade a été tracée sur la muraille même, à l'E. de la ville, au-dessus de la route de Salamanca et du cours pittoresque du Tormès, qui se fraye un passage au milieu des énormes rochers de son lit. Un beau pont traverse cette rivière dans la direction de la route de Zamora (6 h. de chemin de montagne); il se compose de 5 arches très élevées (20 mèt. sous clé au milieu), 3 en ogive, celles des extrémités en plein cintre. Il a 180 pas de long, et 8 de large. On y paye un péage qui est perçu au nom du marquis d'Alcañices, comte de Ledesma.

On peut prolonger l'excursion par les chemins muletiers qui vont jusqu'à la frontière de Portugal, en suivant le cours du Tormès jusqu'auprès de sa réunion avec le Duero, qui forme cette frontière sur une assez grande étendue. On rencontre là, à 6 ou 7 h. de Ledesma, sur un rocher, dans l'angle de terre formé par le Duero et le Tormès, la ville de *Fermoselle* (4,800 hab.), située à 2 ou 3 kil. de la frontière et du château ruiné de *Mucena,* qu'habite le batelier de la barque qui forme l'unique communication avec le Portugal.

L'aspect de Fermoselle est très pittoresque. Cette ville est environnée de petites collines dont les pentes bien exposées sont plantées de vignes. Du point élevé qu'elle occupe, on aperçoit, au confluent des deux rivières, au pied des *cimes de Mogadouro*, le vieux château démantelé où demeurent un gouverneur et deux compagnies d'invalides chargées de protéger la frontière.

Le cours du Duero, sur une étendue de 20 à 23 kil. au-dessus de Fermoselle, entre cette ville et *Miranda* de Portugal, est resserré dans une gorge excessivement étroite et profonde, un affreux chaos de rochers sauvages et de sombres cavernes sous lesquels le fleuve disparaît. Cette immense déchirure n'est hantée que par des malfaiteurs et des contrebandiers; la contrebande y est très active. Les fraudeurs jettent d'une rive à l'autre des cordes fortement assujetties, à l'aide desquelles ils traversent le précipice eux et leurs marchandises.

VAL



Dessiné par Augte Thiollet

M

0 100 200

NCE.

HACHETTE & Cie Editeurs, Paris



Gravé par Erhard

300 400 500

ROUTE 69 *bis*.

DE SALAMANCA A FREGENEDA

FRONTIÈRE DU PORTUGAL.

73 kil.

Un chemin de fer est projeté dans cette direction pour se raccorder avec une ligne portugaise qui suivrait la vallée du Douro.

On sort de Salamanca par le pont du Tormès et par la route de Ciudad Rodrigo.

On suit cette route jusqu'un peu au-delà du v. de *Tejarès* (3 kil. — *V.* R. 56, p. 568). Au *Ventorillo de Pescante*, petite hôtellerie isolée, on prend, à dr., un chemin récemment tracé, mais en mauvais état, qui traverse une grande plaine déserte et peu cultivée où l'on rencontre, à de longues distances, le hameau de *Pericalvo*, le v. de *Rollan* (800 hab., — à 20 kil. de Tejarès), les ham. de *Cabeza* et de *Ciperès;* puis, à 39 kil. de Rollan, la petite ville de *Vitigudino* (1,100 hab.), ch.-l. d'un arrondissement qui s'étend jusqu'à la frontière de Portugal.

Un chemin neuf s'élève en quittant Vitigudino sur le flanc des collines qui dominent cette ville, et redescend, de l'autre côté, dans une vaste plaine où il franchit le rio *Camacès*. Au-delà de cette rivière, il se divise en deux branches : l'une se dirige au N.-O., vers la petite ville de *Hinojosa de Duero* (1,600 hab.) située tout près de ce fleuve et de la frontière portugaise; l'autre, qui, à 11 kil. de Vitigudino (73 kil. de Salamanca), aboutit à **Fregeneda** (1,000 hab.), au milieu d'une espèce de delta formé par le Duero et par l'*Agueda*, affluent de ce fleuve. Fregeneda n'a aucune importance; il se récolte toutefois, dans la belle campagne qui s'étend entre les deux rivières, une assez grande quantité de blé, habituellement exporté en Portugal. Un bureau de douanes est établi dans cette petite ville; mais le mouvement de transit est faible; les droits d'entrée et de sortie s'exercent, année moyenne, sur une valeur de 94.000 réaux pour les objets importés, et de 686,000 pour les objets exportés.

Le Duero est navigable à partir de Fregeneda. On trouve, au pied de cette ville, des barques couvertes sur lesquelles on peut descendre très-agréablement le fleuve, en une journée, jusqu'à Porto.

La dernière partie de cette route, entre Vitigudino et La Fregeneda, sera empruntée par le chemin de fer en projet, qui viendrait de Salamanca pour se raccorder avec la ligne portugaise du Douro aboutissant à Porto (Portugal R. 6).

Ce chemin, partant de la gare de Salamanca, suivrait la rive g. du Tormès jusqu'à *Ledesma*, à 33 kil. de Salamanca (R. 69).

De Ledesma, la voie projetée, laissant le Tormès rejoindre le Duero au N.-O., reviendrait au S.-O., par *Becerril* et *Sorneciego*, jusqu'à *Vitigudino* (70 kil.). De Vitigudino, elle se dirigerait vers l'O. par *Guadraniro*, *Bermenas* et *Hinojosa*, franchissant le *Huebra*, et laissant *La Fregeneda* à 5 kil. à g. Puis elle côtoierait le Duero jusqu'en face de la *Barca d'Alba*, première station portugaise, où un pont serait jeté sur le fleuve. (112 kil. de Salamanca).

ROUTE 70.

DE CIUDAD-RODRIGO AUX BATUÉCAS ET AUX HURDÈS.

En s'éloignant de Ciudad-Rodrigo vers l'E., par un mauvais chemin où se trouvent les 8 maisons de *Pedro Toro* (5 kil 1/2), puis, au milieu d'un pays très-accidenté, le village de *Tenebron*, 508 hab. (11 kil.), et celui de *El Maillo*, 421 hab. (5 kil.), entouré de ruisseaux qui sourdent de

toutes parts, on rencontre bientôt, au milieu des magnifiques montagnes de la *Sierra de Francia* (16 kil.), le joli village de *La Alberca,* 1,900 hab. Il occupe un plateau dominé au S. et à l'O., et ombragé de grandes plantations de noyer et de châtaigniers ; ses maisons ont un assez triste aspect; mais on y trouve, outre les vestiges d'un vieux château qui témoignent d'un passé plus brillant, une belle église à trois nefs voûtées, avec une tour de 28 mèt., un beau chœur, un retable digne d'attention, et une chapelle de Notre-Dame des Douleurs, dont l'image a été apportée d'Amérique par un enfant du pays. On raconte que dans la guerre soutenue par les rois catholiques contre Jeanne *la Beltraneja*, des partisans de celle-ci, qui avaient pénétré de Portugal vers Ciudad-Rodrigo, vinrent à passer auprès de La Alberca. Alors hommes et femmes coururent à leur rencontre, les attaquèrent, les traitèrent fort mal, et les femmes s'emparèrent d'une bannière que le village conserve encore aujourd'hui. Il possède également un manteau de satin cramoisi brodé d'or, que le roi don Juan II donna à l'église. Mais ce ne sont pas là les seules curiosités de La Alberca ; son plus grand mérite, c'est le voisinage de l'*inconnue et célèbre* vallée des **Batuécas** qui se trouve à 8 kil. au S.

On a beaucoup écrit sur les Batuécas ; ce coin sauvage de la montagne a donné lieu à une foule de contes, et, l'imagination aidant, on en a fait quelque chose d'étrange et d'impossible. Le Batuéco est un lourdaud qui ne sait rien, qui n'a rien vu, qui n'a aucune relation avec un être quelconque des autres contrées de l'Espagne, chez qui nul n'a jamais pénétré, et qui a reçu, par une tradition inconnue, l'idiome étrange dans lequel il s'exprime. Le Batuéco est le Béotien de l'Espagne ; une grosse naïveté, c'est le Batuéco qui l'a dite ; une gaucherie, c'est un Batuéco qui l'a faite ; chez nous on est « de son village » ; en Espagne on a été élevé dans les Batuécas : « *Criado en las Batuecas.* »

Voilà la fable ; voici la vérité :

Les Batuécas sont un espace de 62 kil. carrés env., complètement inculte, complètement isolé, tout à fait inhabité, où la main de l'homme n'a point passé. C'est un désordre de rochers, de gorges profondes où le jour luit pendant 4 heures seulement dans les journées d'hiver, où croissent en toute liberté la bruyère et la jara, le chêne vert et le liége, et un fouillis d'arbustes et de plantes de toute espèce. On y pénètre de La Alberca par le N., et par un chemin naturel, mais sans dangers ; les montées sont rudes, les sinuosités nombreuses, et à chaque pas de beaux points de vue se développent devant les yeux du voyageur. A peu près moitié du chemin on rencontre une grande croix de pierre, — la croix de San José ; — elle a été érigée là pour inviter le passant à une halte en présence du magnifique spectacle que présente la vue de ce désert, et de l'imposante muraille qui le ferme au S. Ces sommets se dressent à une hauteur considérable, en forme d'obélisques verticaux, qui semblent menacer d'ensevelir tout ce qui se trouve au-dessous d'eux. Si les montagnes qui s'élèvent à dr. et à g. sont moins menaçantes, elles n'en sont ni moins majestueuses ni plus accessibles. Et cependant le chemin qui vient de La Alberca n'est pas le seul ; un autre, un sentier, très-praticable pour les gens qui ont le pied sûr et la tête à l'abri du vertige, serpente au milieu des obélisques du S., et au-dessus des abîmes ; il aboutit, après mille sinuosités, dans le territoire des *Hurdès,* plus véridiquement intéressant que les *Batuécas*.

Si le Batuéco du dicton peut passer pour un être imaginaire, il est néanmoins bien évident que les Batuécas ont été habitées. Quand on est au

pied de la croix de San José, on aperçoit, au fond de ce désordre et de ces profondeurs presque inextricables, un édifice autrefois célèbre, un couvent de carmes déchaussés que la loi de suppression a privé de ses habitants, et qui, complètement abandonné, est plus tristement silencieux que ces désertes solitudes. Ses jardins, ses vergers, une olivaie plantée de 500 pieds, ses bosquets de grands arbres, tout cela clos d'un mur de 3 mèt., avait une lieue de tour. Au milieu s'élève encore l'édifice qu'envahissent les grandes herbes. On trouve la porte ouverte; audessus s'élève un campanile, ayant à sa base une niche avec la statue de san José, à son sommet une cloche prête à appeler. On pénètre au milieu de deux longues files de robustes cyprès; au bout est le couvent avec son hôtellerie, ses cloîtres, ses pauvres cellules, l'infirmerie, une boulangerie bien installée, des magasins, des caves, une buanderie, enfin l'église qui se dresse majestueusement au-dessus de tous ses bâtiments, et dont le cloître conserve encore quatre beaux autels où sont représentés des anachorètes de l'un et de l'autre sexe. Un ruisseau, qui a pris le nom de la vallée, passe au pied de l'église, arrose les jardins, et longe une magnifique allée de cèdres, dont l'un droit, élancé, sans un nœud, sans une courbure, haut de 25 mèt., a été nommé le *baston*. Çà et là sont semés dans les jardins quinze humbles ermitages où les religieux se retiraient à certaines époques de pénitence; on voit encore dans quelques-uns l'autel, le grabat où reposait l'ermite, le réduit où il préparait sa nourriture, et sur l'un d'eux on lit cette inscription : *Morituro satis*.

Aujourd'hui tout cela est abandonné, désert comme le reste de la vallée. Le couvent est la propriété du duc d'Albe, et personne ne le garde.

La vallée voisine des **Hurdès** mérite plutôt le renom vulgaire qui s'est attaché aux Batuécas. Elle est située plus à l'E., et séparée de la première par l'une des chaines qui en forment la muraille; c'est un autre désert non moins curieux, non moins étrange, au centre d'un pays civilisé. C'est une masse informe et confuse de montagnes et de hauteurs plus ou moins élevées, occupant, au S. de la province de Salamanca, au N. de celle de Cacerès, un espace de 60 kil. de l'E. à l'O., et de 34 du N. au S., coupé par quelques vallées irrégulières où sourdent une infinité de cours d'eau. Le sol est généralement de nature calcaire, siliceuse et granitique; on trouve dans le granit quelques pierres précieuses, l'opale, le grenat, l'émeraude; dans le calcaire des coquilles maritimes et fluviales; en beaucoup d'endroits des traces de fer et de cuivre, et enfin dans tous les ruisseaux des parcelles d'or. La végétation est vigoureuse; le sol est couvert de bruyères, de jaras, d'arbousiers, de térébinthes; sur les pentes inaccessibles des montagnes croissent des chênes verts, des liéges ou des châtaigniers, hors de la portée des bûcherons, et tombant de vieillesse. La culture est nulle, et tout au plus, en certains endroits, auprès des ruisseaux, les rares naturels de cette contrée encore primitive ont pu, en construisant des murs d'appui, retenir et niveler un peu de terre végétale apportée de fort loin, et se créer des jardins de 8 à 10 mètres de long, sur 3 à 4 de large, dans lesquels ils font croître quelques fruits sans aucun principe de culture, et sans pouvoir d'ailleurs les mettre à l'abri des fréquentes crues d'eau ou des atteintes des sangliers qui parcourent ce désert en maîtres, par bandes de quinze ou vingt.

Les rares habitations perdues dans ce désordre sont comme enfouies dans les parties les plus profondes, elles sont pour la plupart privées de soleil depuis novembre jusqu'à fé-

vrier. Ce sont des gourbis arabes plutôt que des maisons ; ces pauvres gens creusent le sol aussi profondément que possible, n'élèvent de murailles en pierres sèches qu'autant que cette profondeur est insuffisante ; le toit, fait de branches d'arbres, est recouvert de grandes pierres plates, et lorsque sur ces constructions sont venues croître quelques mousses, il est presque impossible de distinguer s'il y a là des demeures d'êtres humains. L'intérieur est partagé en deux compartiments, l'un pour les bêtes, — quelques chèvres rachitiques, — l'autre pour les gens, qui y vivent au milieu d'une atmosphère fétide, et sans autre aération que le trou ménagé pour l'issue de la fumée. Point de meubles ; le lit est un gros tronc d'arbre creusé, qui sert, selon la saison, à presser le raisin ou les olives, et qui, en temps ordinaire, est bourré d'une litière de fougère qui fermente, et sur laquelle couche pêle-mêle toute la famille.

Ce sauvage territoire, de 2,000 kil. carrés, est habité par 4,000 individus d'une race indolente et dégénérée, ne connaissant rien des choses les plus nécessaires à la vie. Presque tous vont mendier dans les provinces voisines ; quelques-uns vendent, jusqu'à Ciudad-Rodrigo, les fruits de leurs jardins ; quelques femmes vont aux maisons de miséricorde de cette ville et de Plasencia, demander de malheureux enfants trouvés qu'on a la honte de leur confier, et qu'elles élèvent misérablement, deux ou trois à la fois, avec l'aide d'une chèvre, et sur le fumier de leur taudis. Ils vivent de patates cuites, de quelques fèves, de racines sauvages, de glands, de châtaignes et de choux. Le pain leur est inconnu. Les mieux vêtus portent un caleçon qui va de la hanche au genou, une chemise sans col et un sac sur l'épaule. Les femmes, moins soigneuses et plus indolentes que les hommes, se couvrent de guenilles qu'elles ne raccommodent jamais, qu'elles ne remplacent que lorsqu'elles sont tombées en morceaux, peu soucieuses des plus simples lois de la pudeur. Elles ne se peignent pas, ne se lavent jamais, vont toujours pieds nus. Ce sont là les moins misérables ; les autres, et les plus nombreux, s'enveloppent à peu près de peaux de chèvres. Ils sont de petite taille, d'un aspect répugnant, mais d'une rare agilité. Ils vivent dans un état permanent de sauvagerie, fuyant les autres hommes, ne répondant jamais quand on leur parle, se traitant à leur manière quand ils sont malades, et n'en vivant pas moins de longues années. Ignorants sur toute chose, ne connaissant les saisons que par l'état de la végétation et par les effets de l'atmosphère, ils se guident, dans leurs rares travaux agricoles, selon les phases de la lune, à laquelle ils attribuent une grande influence sur leurs chances bonnes ou mauvaises. Ils n'ont aucune idée religieuse ; dans l'abandon où ils se trouvent, sans magistrats qui les dirigent, sans prêtres qui les conseillent, ils vivent dans l'immoralité la plus grande, dans une licence absolue, commettant tous les crimes, même le parricide, sans la conscience du mal qu'ils font.

Un homme, qui n'est plus, s'était occupé de ce malheureux pays ; c'était l'évêque du diocèse, don Antonio Parras ; il a fait construire quelques églises, des presbytères, des ponts sur quelques torrents ; son œuvre n'a pas été continuée. Et c'est au centre de l'Espagne, entre deux provinces riches et intelligentes, qu'on rencontre une contrée livrée à une telle misère et à un semblable état de dégradation !

« C'est la honte de la civilisation espagnole, dit M. Madoz, dont l'excellent ouvrage nous fournit ces détails, et cependant ce pays possède de grands éléments de vie et de prospérité, une végétation magnifique, des cours d'eau abondants, des montagnes qui paraissent recéler de

grandes richesses minérales. Ne voudra-t-on pas jeter un jour de ce côté un regard attentif?

ROUTE 71

DE SALAMANCA A PLASENCIA.

123 kil. 1/2.

Un chemin de fer est projeté dans cette direction.

Cette route était autrefois célèbre ; on l'appelait le chemin de *La Plata*. Ce chemin, qui datait des Romains, allait à Merida par Plasencia et Cacerès, et faisait partie de la grande ligne qui conduisait de Santander à Cadix. Il avait été construit avec un art remarquable ; presque partout pavé de larges pierres, pénétrant hardiment à travers les montagnes inabordables du N. de l'Estrémadure, jetant de beaux ponts sur tous les cours d'eau, et dressant, de distance en distance, des colonnes milliaires dont quelques-unes encore sont couchées sur le sol. Ces travaux ont disparu peu à peu, le temps et l'impéritie ont rendu la voie romaine impraticable, et il a fallu, en empruntant les parties les moins endommagées, frayer un autre chemin par des passages plus faciles.

On sort de Salamanca par le pont du Tormès, laissant aussitôt à dr. la route précédente et le village de *Tejarès*. On rencontre *Aldeatejada* (5 kil. 1/2), *Miranda de Azan* (3 kil.), *Aldeanuevita*, 3 kil. ; on aperçoit à dr. *Bernoy*, *Navagallega*, *Navarredonda*, au milieu de plaines stériles. A g., à env. 11 à 12 kil., coule le Tormès, parallèlement au chemin, et plusieurs ruisseaux qui traversent la route suivent la même direction.

34 kil. 1/2. *Fuente Santa*, métairie de 3 hab.

45 kil. 1/2. *Fuente Roble*, pauvre bourgade de 450 hab., au milieu d'une vaste plaine en partie occupée par des pâturages où s'élève une assez grande quantité de bétail.

51 kil. *Val de la Casa*, v. de 200 maisons, dont une partie, devenue inhabitable, ne sert plus qu'à loger les bestiaux.

56 kil. 1/2. *Valverde* (230 hab.), sur la rive dr. de la petite rivière de *Sangusin*.

60 kil. 1/2. *La Calzada de Bejar* (645 hab.), v. qui appartient par moitié aux deux diocèses de Coria et de Plasencia.

66 kil. 5. **Bejar**, petite V. fort ancienne, entourée de murs en ruines, ayant longtemps appartenu à l'une des illustres familles d'Espagne, celle de Zuñiga, avec un titre de duc porté aujourd'hui par le duc d'Osuna. C'est de Bejar que partit don Alvaro de Zuñiga, avec cent chevaliers choisis, pour aller à Burgos, d'après l'ordre du roi Juan II, arrêter le célèbre connétable de Castille, don Alvaro de Luna, dont l'immense autorité faisait ombrage au roi qui l'avait tant aimé. Bejar est encore une ville intéressante. Le vieux palais ducal présente quelques détails dignes d'attention. De l'une des tours qui le dominent on jouit d'une vue admirable. Aujourd'hui la petite ville est devenue industrielle ; on y fabrique des toiles de lin et de chanvre, et surtout des draps fins qui rivalisent avec ceux de Catalogne, et qui se vendent de 18 à 60 réaux la vare (5 à 19 fr. le mèt.). On y compte plus de 200 fabriques occupant 5,000 individus, et produisant 754,600 vares de drap et de flanelle (626,300 mèt.) Bejar, perdu pour ainsi dire au milieu des montagnes de la Sierra qui porte son nom, ne communique que par des chemins de mulets, très-pittoresques, avec les localités voisines.

En quittant cette ville, on franchit sur un beau pont, nommé le *puente de la Magdalena*, le ruisseau *Cuerpo de Hombre*. On commence à monter vers le *port de Baños*, au milieu des montagnes de Bejar, de l'autre côté desquel-

les se trouve la province de Cacerès, l'une des subdivisions de l'Estrémadure. Bientôt on atteint, par un chemin difficile, souvent dangereux, mais des plus pittoresques, la première localité de cette province,

11 kil. (78 kil. 1/2) *Baños*, bourg de 1,500 hab. Ses maisons ont toutes, comme les habitations navarraises, de grandes galeries de bois, nommées *corredores*, et régnant sur toute la largeur du premier étage. Il possède deux églises paroissiales, relevant chacune d'un évêché différent. — Cette particularité se présente du reste dans toutes les localités de cette contrée. — L'église Santa Maria dépend de l'évêché de Coria, et Santa Catalina de celui de Plasencia. Le clocher carré, ou plutôt rhomboïde, de Santa Maria offre une particularité assez originale; à 3 mèt. de hauteur il s'élargit subitement de près de 2 mèt. sur un côté, appuyant cette augmentation sur un étrier, et atteignant ainsi une hauteur de 24 mèt., pendant que les autres côtés s'élèvent à l'aplomb de la base. Il se termine par deux arcs qui se croisent, et à la clef desquels est suspendue la cloche.

Un torrent, qui descend des montagnes de l'E., bondit au milieu de roches énormes, et traverse Baños pour aller au S.-O. se jeter dans la rivière d'Ambroz. Le pont sur lequel la route franchit ce torrent est entouré d'une jolie promenade plantée de beaux arbres.

Baños — on l'appelle aussi *Baños de Montemayor* et *Baños de Bejar* — possède un important établissement thermal autrefois connu des Romains, qui y ont laissé des travaux considérables. C'est un assez vaste édifice renfermant 4 grands bassins généraux ou piscines, 4 bassins plus petits dits particuliers, et 14 baignoires; on y remarque un système excellent de distribution des eaux. La source, sulfurée sodique et d'une température de 42° centig., débite par minute un volume de 47 litres. Les principaux éléments dont la présence y a été constatée par l'analyse sont, sur un litre d'eau :

Oxyde de sodium..........	0,036 gr.
Chlorure de sodium.........	0,027
Acide phosphorique.........	0,027
Sulfate de sodium...........	0,018
Matière organique azotée...	0,040
Total..........	0,267
Plus, acide sulfhydrique.......	45c.c.
Gaz azote.................. ..	17

Les eaux de Baños ont une grande réputation, et, malgré le mauvais état des chemins, il y vient annuellement 2,250 malades de toutes les villes environnantes, dans un rayon de 100 à 160 kil. Elles l'emportent à cet égard sur celles de Ledesma. On paye 5 réaux par bain de baignoire, 4 réaux dans les bassins particuliers, 2 réaux dans les piscines, et 2 réaux de plus pour l'usage d'un cabinet de repos. On trouve des logements dans les maisons qui entourent l'établissement, ou dans quatre posadas situées sur l'une des places du bourg. Les conditions hygiéniques de ce pays sont parfaites : le ciel y est beau, l'air sain, les eaux potables sont d'une grande pureté, la viande, les fruits et les légumes excellents. Le pays est des plus pittoresques.

On retrouve, à la sortie de Baños, l'ancienne voie romaine de La Plata, assez bien conservée sur une distance de quelques kil., sauf l'état du pavage ou de l'empierrement. On laisse à g. *Herovas*, à 4 kil., et l'on descend jusqu'au fond de la vallée de l'*Ambroz*, sur la rive g. duquel se trouve

89 kil. 1/2. *Aldea Nueva del Camino*, v. de 1,230 hab. Les maisons, comme celles de Baños, sont garnies à l'étage supérieur de balcons de bois; les rues sont mal pavées, mal alignées. Le pays est raviné, sablonneux, semé de grosses roches, et se prête peu à la grande culture; mais en revanche les habitants entretiennent de beaux jardins, où ils récoltent d'excellents fruits, des légumes

et surtout des piments en immense quantité. La route continue à descendre au milieu d'un territoire de même nature. A g. on aperçoit *Gargantilla*, *Casas del Monte*, *Jarilla*, *Cabeza*, *Belloza;* à dr., *La Granja*, sur les pentes d'une ramification de la Sierra de Bejar avant d'atteindre

106 kil. 1/2. *Villar de Plasencia*, v. de 960 hab., puis

123 kil. 1/2. **Plasencia**, V. de 6,200 âmes, située sur la rive dr. de la rivière de Jerte, dans un fond, entourée d'une jolie campagne bien cultivée, et au-delà, d'un cercle de collines et de montagnes. Cette ville, résidence d'un évêque, dépend administrativement de la province de Caceres, et militairement de la capitainerie générale d'Estrémadure.

Plasencia est entourée d'une forte muraille en pierres de taille, construite en 1197, par Alphonse VIII de Castille, percée de 6 portes et flanquée de 68 tours demi-rondes ou *cubos*, régulièrement espacées. Au N.-E., au point culminant de l'enceinte, s'élevait une forteresse dont il ne reste plus que les ruines. Les rues sont droites, pavées en cailloux, les maisons généralement de bonne apparence; la grande place, au centre de la ville, est bordée d'arceaux. On cite, parmi les principaux édifices particuliers : le beau palais des marquis de Miravel, avec un vaste escalier, des colonnes, des statues, des ornements de bon goût; celui des marquis de Santa Cruz de Paniagua, avec un balcon richement sculpté; le palais épiscopal, dans une belle position. Parmi les établissements d'assistance, on remarque l'hospice des enfants trouvés, ancien collège de jésuites, vaste édifice parfaitement aménagé. Parmi les établissements religieux, on compte 14 paroisses, dont 7 subsistent; 5 couvents de religieuses, dont 4 sont encore occupés; 3 couvents de moines (celui de Santo Domingo y San Vicente possède une très-jolie chapelle).

La cathédrale est le plus remarquable des édifices de Plasencia: sa façade présente des sculptures d'une grande délicatesse, des bustes, des arabesques, des feuillages. A l'intérieur on est surtout frappé de l'aspect colossal des colonnes qui soutiennent la voûte de la nef principale. Une magnifique grille de fer, de 5 à 6 mèt. de hauteur, ferme le chœur, dont la boiserie, œuvre d'art et de travail patient digne d'une scrupuleuse attention, représente une foule d'animaux, de motifs capricieux et de sujets tirés de la Bible. Le maître-autel est décoré de quatre grands tableaux de Francisco Ricci, mais trop chargé de sculptures et d'enjolivements. La nef latérale de droite renferme un beau groupe représentant l'Assomption de la Vierge, qui se découvre seulement la veille du 15 août, et que l'on sort processionnellement dans les circonstances extraordinaires. Cette belle église, malheureusement inachevée, n'a pas la longueur que lui assignait le plan primitif; elle serait certainement digne de prendre rang parmi les plus curieuses de l'Espagne.

Une belle promenade fait tout le tour des murailles de Plasencia; elle est plantée d'arbres sur quelques parties, et offre de beaux points de vue. Le Jerte forme en outre, au-dessous de la ville, une île où les promeneurs affluent dans les beaux jours.

L'eau, que distribuent dans la ville 30 fontaines publiques, est amenée des montagnes de *Torno*, à 17 kil. au N., par une conduite qui, passant d'abord à peu près de niveau et en serpentant, au milieu des nombreuses difficultés des sites accidentés de la vallée, traverse celle-ci sur un aqueduc de 53 arches d'une remarquable construction.

On fabrique une très-grande quantité d'huile à Plasencia; mais on doit surtout signaler une belle filature de soie installée dans l'ancien couvent de San Francisco, le seul établissement de ce genre que possède l'Estrémadure.

La famille de Christophe Colomb habitait Plasencia, et comptait déjà plusieurs marins distingués. La part qu'elle prit sans doute dans les tumultes politiques dont Plasencia fut souvent victime, la forcèrent de quitter l'Espagne, et d'aller habiter Gênes, d'où revint l'illustre navigateur pour doter son pays de ses vastes idées.

Les environs de Plasencia sont pittoresques et riants; on y rencontre surtout, dans la jolie Sierra de Santa Barbara, de belles plantations d'oliviers, des vignes, des vergers de grand produit, une centaine de maisons de campagne et des métairies importantes.

Excursion au monastère de Yuste.

On peut faire une excursion intéressante de Plasencia au célèbre monastère de *Yuste*, où Charles-Quint vint passer les dernières années de sa vie. Yuste, ou *San Geronimo de Yuste* (ne pas traduire Saint-Just), se trouve à 45 kil. à l'E. de Plasencia, au milieu de montagnes désolées, tout près de la petite ville de *Cuacos* (980 hab.).

Le chemin non carrossable, qui conduit de Plasencia à Cuacos, est celui qui, au-delà de cette dernière ville, s'élève par le *puerto del Pico* (*V.* R. 73), pour franchir les montagnes sauvages de la *Sierra de Gredos* et pénétrer dans la province d'Avila. On traverse le Jerte en sortant de Plasencia, et plus loin le ruisseau de *Calzones*, dominé par de hautes collines. On franchit l'une d'elles pour descendre dans la délicieuse vallée de *Vera*, riche, pittoresque et couverte de belles plantations. Le chemin traverse cette vallée dans sa largeur et rencontre la jolie petite ville de *Pasaron* (1,400 hab.), située au pied de la Sierra de *Tormantos*. Lorsqu'on sort de Pasaron, on découvre, au N.-E., le vieux monastère, sur les pentes supérieures de la montagne, d'où descend un petit ruisseau, le Yuste. Le chemin remonte le cours de ce ruisseau jusqu'à San Geronimo.

Le monastère a été fondé en 1402, sur l'emplacement d'une petite chapelle, par quelques habitants de Plasencia, qui obtinrent d'y suivre la règle de saint Jérôme. Charles-Quint, abdiquant la couronne en faveur de Philippe II, s'y retira en 1556, et y mourut le 21 septembre 1558. On visite dans cette célèbre retraite, aujourd'hui inhabitée et fort délabrée, les appartements que l'empereur s'était fait construire sur l'un des côtés de l'église, et sa chambre à coucher où avait été pratiquée une fenêtre ouvrant dans la direction de l'autel, et par laquelle, étant dans son lit, il pouvait assister au service divin. Il y a peu de choses à voir à Yuste, à part les souvenirs de Charles-Quint: on s'arrête à l'entrée de l'habitation pour en examiner la façade, encore ornée d'un cadran solaire construit par Juanelo; dans l'église, on va voir les stalles et la boiserie du chœur, délicatement sculptées par Mateo Aleman, et l'on traverse le jardin des moines, où se trouve une seule allée horizontale, conduisant à un grand noyer sous lequel l'empereur avait coutume de s'asseoir, et à un petit pavillon de verdure nommé le *Cenador de Belem*.

Saccagé pendant la guerre de l'Indépendance, aussi bien par les soldats ennemis que par les habitants de Cuacos, le couvent, incomplètement réédifié sous le règne de Ferdinand VII, fut aliéné avec ses dépendances après la mort de ce prince. Il a été acheté, il y a quelques années, par M. le duc de Montpensier, qui l'a fait à peu près rétablir selon son ancien plan.

Il est prudent, si l'on veut faire cette excursion, de se mettre en rapport avec l'administrateur du monastère, qui habite Cuacos. On doit prendre un guide à Plasencia.

De Plasencia à Avila, R. 73; — à Caceres, Merida et Badajoz, R. 113

ROUTE 72.

D'AVILA A SALAMANCA.

100 kil.

Avila (*V.* R. 1re, p. 35), placée depuis l'ouverture du chemin de fer du N. de l'Espagne sur la route directe de France à Madrid, devient un point important de communication entre la capitale et la plupart des villes de l'O., Salamanca, Plasencia, Ciudad-Rodrigo, et même Coria et Cacerès. On trouve des services de voitures à peu près réguliers dans ces directions.

On sort d'Avila par la *Puerta del Carmen*, au N., en passant à *Monsalupe, San Juan de la Encinilla*, *Abornos*, et

20 kil. *Aveinte*, v. de 165 hab., dont les maisons misérables, bâties en terre, forment deux ou trois rues non pavées, d'une indigne saleté.

34 kil. *Crespos*, v. de 241 hab., dans des conditions à peu près semblables, au milieu d'un territoire de moyenne fertilité, dont la moitié au moins ne produit rien, faute de bras pour la cultiver. On traverse *Salnadios* et *Gimealcon*, deux pauvres hameaux, avant d'arriver à

62 kil. *Peñaranda de Bracamonte*, V. de 4,238 hab., située dans une plaine en pente vers le S. Les maisons, fort anciennes pour la plupart, sont assez bien construites; les rues larges et droites. L'église est toute en pierre de taille et d'un très-bon style.

Plusieurs routes se croisent à Peñaranda, notamment l'ancien chemin de Madrid à Salamanca, celui des Asturies à l'Estrémadure, et il s'y fait un mouvement assez considérable de voyageurs. Les habitants, commerçants et industriels, mais peu cultivateurs, malgré la richesse de leur territoire, expédient jusque dans la Galice et les provinces de Murcie et d'Andalousie les toiles grossières qu'ils fabriquent. On compte, dans l'intérieur de la ville, jusqu'à dix-sept posadas pour les muletiers, et cinq ou six bonnes hôtelleries pour les voyageurs.

On prend à l'O. une route en assez mauvais état qui conduit à

73 kil. *Ventosa del Rio*, v. de 208 hab., appartenant à la province de Salamanca, et situé sur la rive dr. de l'Almar.

81 kil. *Encinas de Abajo*, v. de 162 hab.

86 kil. 1/2. *Calvarrasa* (478 hab.), v. situé dans un fond humide, à une petite distance du Tormès, que la route rejoint à

8 kil. (94 kil. 1/2) *Santa Marta*, v. de 143 hab, assez misérables, qui cultivent des légumes et des fruits pour l'approvisionnement de

5 kil. 1/2 (100 kil.) **Salamanca.** Voir R. 10, p. 156.

ROUTE 73.

D'AVILA A PLASENCIA.

102 kil.

On sort d'Avila à l'E. après avoir traversé l'Adaja. La route longe, à dr., les montagnes de la *Sierra de Avila*, ayant en vue de nombreux villages dont les plus importants sont, à g., *el Fresno* (410 hab.); à dr. *la Serrada*, *Muño-Pepe*, *Padiernos* et *Muñochas*. On rencontre

17 kil. *Muñogalindo*, v. de 1,016 hab. dans une jolie position, entouré de jardins et de belles prairies. Une route s'en détache, à g., dans la direction du *Puerto del Pico*, dans les montagnes du S. D'autres villages s'aperçoivent des deux côtés de la route et à moins de 2 kil. de distance, groupés sur les pentes des montagnes. Le plus important est *Munaña* (812 hab.), au milieu de la jolie vallée d'Ambler.

34 kil. *Villatoro*, v. de 323 hab.,

traversé par l'Adaja, à peu de distance de sa source; de hautes montagnes le dominent, et la route contourne, au-delà, les pentes de l'une d'elles pour s'engager dans un défilé de difficile accès, qui porte le nom de *puerto de Villatoro*. Au haut du passage on rencontre un autre v., *Casas del Puerto* (400 hab.), entouré de bois et de pâturages. Un chemin muletier en descend, dans la direction du N..pour atteindre *Peñaranda*, à 37 kil. (voir la route précédente). On laisse à g., à 2 kil., *Villafranca de la Sierra*, petite V. de 2,000 âmes, complètement isolée au milieu d'un demi-cercle de hautes montagnes, et entourée de cours d'eau qui y font mouvoir une vingtaine de moulins à farine. Sentiers peu praticables.

56 kil. 1/2. *Piedrahita*, bourg de 850 hab., dans une position très-riante et très-pittoresque, sur le versant N. de la montagne de ce nom. Les rues sont empierrées et larges, les maisons généralement bâties en pierre. On y voit les ruines d'un très-ancien palais, encore entourées de beaux jardins clos de murs en granit. Piedrahita était autrefois fortifié. C'est près de là que, d'après certaines chroniques, le premier comte de Castille, le célèbre Fernan Gonzalès, soutint, pendant trois jours, au xe siècle, une invasion des Maures, et parvint à les mettre en fuite. Piedrahita appartint au duc d'Albe, Fernando Alvarez de Toledo, et continue à figurer dans la liste des seigneuries possédées par cette ancienne famille.

La route, en bon état à la sortie de Piedrahita, parcourt la vallée de la *Corneja*, laissant à g. *Palacios*.

62 kil. *San Bartolomé*, 16 maisons.

73 kil. *Puente del Congosto*, v. de 694 hab., appartenant à la province de Salamanca, et situé sur la rive g. du Tormès, que l'on traverse sur un pont en pierre.

On rencontre, au-delà, *Santibañez de Bejar* (268 hab.), *Sorihuela*, *Vallegera* (276 hab.), au milieu du port qui franchit les hautes et pittoresques montagnes de la Sierra de Bejar. De l'autre côté de ce port, dominé par des cimes neigeuses s'élevant à 1,245 mèt. au-dessus du niveau de la mer, se développent de magnifiques aspects et de vastes amphithéâtres de montagnes dont les plus éloignées appartiennent, au N.-E., à la Sierra de Francos, et plus bas à ces murailles infranchissables qui ferment la vallée sauvage des Hurdès (*V.* R. 70). On descend par un chemin dangereux et presque impraticable qui laisse, à g., au milieu de bois de châtaigners, *Navacarros* (388 hab.) et *Palomares* (169 hab.), et l'on rencontre, au bas de la montagne,

96 kil. **Bejar** (*V.* R. 71, p. 485) où l'on rejoint la route allant de Salamanca à

152 kil. **Plasencia** (*V.*R 71, p. 485).

RÉGION NORD-EST

Navarre, Aragon, Catalogne

ROUTE 74.

DE PAMPELUNE A SAINT-JEAN-PIED-DE-PORT (FRANCE).

Pampelune (*V.* R. 6, p. 123).

On sort de Pampelune par la porte de Saint-Nicolas, et l'on remonte, en sens inverse, la R. 40 (*V.* p. 413) jusqu'à (3 kil.) *Villaba*. Là on quitte la route carrossable pour suivre, à droite, un chemin de mulets qui s'engage dans la vallée du haut *Arga*. C'est, du reste, la direction d'une partie de chemin de fer projeté de Pampelune à Bayonne par les Aldudes. La vallée de l'Arga est des plus pittoresques, et rappelle la Suisse par la richesse et la beauté des paysages. On traverse une fois l'Arga, puis trois fois le ruisseau d'*Esteribar*.

5 kil. 1/2. *Huarte*, bourg de 600 hab., sur la rive droite de l'Arga.

8 kil. *Zabaldica*, v. de 88 hab., dans une jolie plaine, sur la même rivière, que la route traverse.

17 kil. *Zubiri*, v. de 118 hab. On franchit de nouveau l'Arga, et l'on s'élève sur les pentes d'une colline plantée de chênes et de poiriers sauvages. Au sommet de cette côte se trouve *Viscarret*, v. de 101 hab., appartenant à la vallée de l'*Erro*, dans laquelle on descend au milieu de riches pâturages et de collines couvertes de bruyères. Au centre de cette vallée, dans une plaine sillonnée de cours d'eau, on rencontre

34 kil. *Burguete*, v. de 350 hab., dominé de toutes parts par de hautes cimes neigeuses et par des collines plantées de hêtres et de frênes. La route remonte, pendant 3 kil., la riche vallée de Burguete, dont la partie N. porte le nom historique et célèbre de vallée de *Roncevaux*.

36 kil. *Roncevalles* (Roncevaux), v. de 104 hab., sans aucune importance, et qui doit uniquement sa célébrité à la défaite de l'arrière-garde de l'armée de Charlemagne, qui semble maintenant une légende des temps héroïques. Mariana, l'illustre chroniqueur, signale Roncevaux comme ayant été le tombeau de la noblesse de France, lorsque Charlemagne voulut *entrer en Espagne* les armes à la main. Il eût été plus exact de dire : lorsque Charlemagne rentrait en France après l'insuccès de ses armes. Le souvenir de cette grande et terrible collision est resté vivant parmi les populations de la montagne, qui répètent encore aujourd'hui le chant d'Altabizcar (*Altabizcaren cantua*), composé par les bardes vascons du XIe siècle, pour perpétuer le souvenir de leur victoire :

« Ils viennent! ils viennent! dit le Basque à son fils, enfant compte-les bien!

— Un, deux, trois, quatre, cinq, six, sept, huit, neuf, dix, onze, douze. Treize, quatorze, quinze, seize, dix-sept, dix-huit, dix-neuf, vingt.

Vingt et des milliers, d'autres encore.

.... Mais les rochers en tombant écrasent les troupes; le sang ruisselle, les débris de chair palpitent. Oh! combien d'os broyés! quelle mer de sang!

.... Ils fuient! ils fuient! Où est donc la haie de lances?... Combien sont-ils? Enfant, compte-les bien.

— Vingt, dix-neuf, dix-huit, dix-sept, seize, quinze, quatorze, treize.

— Douze, onze, dix, neuf, huit, sept, six, cinq, quatre, trois, deux, un!

— C'est fini!

La nuit, les aigles viendront manger ces chairs écrasées. — Et tous ces os blanchiront dans l'éternité! »

Au milieu du pauvre village de Roncevaux s'élève le couvent, vaste bâtiment massif, lourd, sans caractère architectural, ayant toute l'apparence d'une forteresse du moyen âge, et que domine une église assez vulgaire. La « royale et insigne collégiale » de Roncevaux n'en est pas moins considérée en Espagne comme l'un des plus célèbres sanctuaires de la chrétienté, elle prend place après Jérusalem, Rome et Saint-Jacques de Compostelle, sous la protection immédiate du saint-siége et sous le patronage direct du roi d'Espagne, qui en nomme le prieur. Ce dignitaire et les six chanoines de la collégiale portent sur leur robe, au côté gauche de la poitrine, comme signe distinctif, une croix de velours vert en forme d'épée, et une médaille d'or ou d'argent avec cette même épée. C'est le seul souvenir qui subsiste de l'ancien ordre militaire de Roncevaux.

On a dit que le couvent de Roncevaux conservait encore des trophées de la grande défaite de l'armée de Charlemagne : un gantelet de Roland, ses bottes, deux masses d'armes, c'est-à-dire deux petits boulets attachés par des chaînes à des manches en bois; puis les pantoufles de velours rouge et les guêtres de soie cramoisie de l'archevêque Turpin. L'authenticité de ces reliques n'est pas clairement démontrée, et Madoz ne les comprend pas dans son énu-

mération du trésor de Roncevaux.

L'église possède, d'après cet écrivain : la célèbre image de la Vierge que les pèlerins viennent vénérer; un tombeau de marbre renfermant les cendres de don Sancho le Fort et de son épouse doña Clementia; deux fragments des fameuses chaînes conquises à Las Navas de Tolosa; quelques reliques précieuses, un tableau représentant la Vierge, d'un mérite incontestable; quelques effets ayant appartenu à l'archevêque Turpin (sans doute ceux dont il est question plus haut), et un livre à reliure en argent sur lequel plusieurs rois de Navarre sont venus prêter serment à leur avènement.

La chapelle *Sancti Spiritus*, qui se trouve dans une autre partie du village, a été érigée, dit-on, au-dessus de la fosse dans laquelle ont été inhumés les preux de Charlemagne.

Roncevaux se trouve tout à fait à l'extrémité de la vallée ou à l'entrée du col qui pénètre dans les Pyrénées. On rencontre, d'abord, un vaste plateau couvert de pâturages, borné par des montagnes boisées dont l'une porte le nom d'Altabizcar. A mesure qu'on avance, la végétation est plus rare; on n'aperçoit plus sur les pentes que quelques rares bouquets de hêtres, et les sommités sont couvertes de bruyères naines.

La route s'engage ensuite au milieu du défilé de Valcarlos, dont le point le plus élevé est à une altitude d'environ 1,100 mèt., et qui est d'ailleurs peu intéressant et peu pittoresque; on n'y trouve que la maison des gardes et des carabiniers espagnols. On descend ensuite, en traversant une forêt de hêtres et de châtaigniers aux troncs bizarrement contournés, ayant à l'O. de hautes montagnes, et parmi elles le pic de *Laurigna* (1,277 mèt.); enfin on rencontre le ruisseau de *Valcarlos*, qui plus loin se réunit à la rivière de *la Nive*. Sur la rive gauche de ce ruisseau se trouve le village encore espagnol de

58 kil. 1/2. *Luzäide* ou *Valcarlos*, qui donne son nom à une petite vallée boisée et peu fertile, réunissant env. 1,000 hab.

Une fois que l'on a franchi le ruisseau de Valcarlos, on se trouve sur le territoire français. On traverse le hameau d'*Ondarole*, où la route devient praticable aux voitures, celui de *Bachoua*, *Arneguy*, la première localité un peu importante de France, et enfin

71 kil. **Saint-Jean-Pied-de-Port.** (*V. l'Itinéraire des Pyrénées*, par M. Adolphe Joanne.)

B. Par le Col de Bentarté.

70 kil.

On suit la route précédente par Huarte, Burguete et Roncevaux jusqu'au col de Valcarlos. On prend ici, à droite, par un chemin aride, au milieu de montagnes déboisées dont les pentes sont couvertes d'immenses pâturages parsemés çà et là de roches calcaires. On atteint alors le col allongé de *Bentarté*, à une altitude de 1,222 mèt.; ayant, à dr., le sommet du *Leizar Atheca* (1,409 mèt.), première montagne du territoire français, et plus bas, l'ancienne redoute du *Château-Pignon*, que les Espagnols attaquèrent deux fois inutilement en 1794. A l'E. s'élèvent les pics d'*Hostateguy*, (1,167 mèt.) et d'*Orisson* (1,063 mèt.); à l'O. des forêts de hêtres et des pâturages se succèdent tour à tour dans le fond des gorges et sur le flanc des montagnes. On descend, par une pente presque insensible, la charmante vallée du ruisseau d'*Arneguy* ou de la Petite Nive, en suivant ce ruisseau jusque dans la jolie plaine de Saint-Jean-Pied-de-Port, qu'on traverse du S. au N. On entre dans la ville par le pont de l'église.

ROUTE 75.

DE PAMPELUNE A SAINT-ÉTIENNE-DE-BAIGORRY (FRANCE).

56 kil.

On peut aller de Pampelune à *St-Étienne-de-Baigorry*, en France, par le même chemin (*V.* R. précédente), jusqu'à *Burguete* ou *Roncevaux*. De ces derniers points on monte vers l'O. en passant par la vallée des *Aldudes* et auprès de la *fonderie de Banca*. Le chemin compte 33 kil. de Pampelune à la frontière (route carrossable et chemin muletier), 23 kil. de la frontière à Baïgorry; sentiers de montagne de la frontière aux Aldudes, et route de poste au-delà. (*V. l'Itinéraire des Pyrénées*.)

ROUTE 76.

DE PAMPELUNE A TARDETS (FRANCE).

A. **Par Lumbier et Ochagavia** (118 kil.).

On suit, en sortant de Pampelune, une jolie route plantée d'arbres qui s'élève peu à peu sur les collines formant l'enceinte de la campagne. On aperçoit *Noain*, longtemps avant d'y arriver, et, sur la g. de la route, se développe le magnifique aqueduc qui conduit les eaux à Pampelune (*V.* R. 12, p. 169). On quitte cette route un peu au-delà du point où elle domine les conduites souterraines de l'aqueduc, laissant, à g., le v. de *Tajonar*, et à dr., celui de *Noain*, au bas duquel passe le chemin de fer de Pampelune à Saragosse (R. 12). Des deux côtés du chemin s'élèvent des collines jaunâtres, où apparaissent quelques misérables cabanes et deux ou trois *ventas* malpropres, les seules traces de l'existence de l'homme. Des landes marécageuses s'étendent à perte de vue sur la gauche. On atteint ainsi

17 kil. *Monreal*, misérable v. de 745 hab., qui eut autrefois une certaine importance, et auprès duquel on aperçoit le mont *Iga*, que sa forme pyramidale et sa position isolée font reconnaître de tous les points de la contrée. Le chemin est pénible et peu praticable. On rencontre un autre petit v., *Idocin* (129 hab.), qui vit naître Mina l'oncle (don Francisco Espoz). Sa maison fut brûlée pendant la guerre de l'Indépendance, et la députation provinciale vota plus tard un fonds de 32,000 réaux pour la faire réédifier. Les murailles ont été élevées, la toiture posée, le reste est encore à faire. On laisse, à g., *Lecaun* (150 hab.), à droite *Izco* (125 hab.), en suivant le fond d'une vallée qui s'ouvre dans la direction de l'E. A l'issue de cette vallée, le chemin s'élève sur les flancs d'une colline où se trouvent, à g., les v. de *Aldunate* et de *Narduès*. Au-dessous de ce dernier, le chemin se partage en deux branches. L'une, à droite, qui conduit à *Sangüeza*, passe en haut de magnifiques roches à travers lesquelles le torrent de l'*Irati* s'est pratiqué une tranchée profonde nommée la *Gorge de Foz*. On traverse ce torrent dans une barque, à 100 mèt. au-dessous du v. de *Liedena*, pour se diriger sur Tiermas, Berdun et Jaca (*V.* plus loin *B*).

Avec le chemin de gauche, on franchit le sommet des collines, d'où une vue charmante s'étend à dr., sur la vallée inférieure de l'Irati, et sur la petite V. de *Lumbier*. On laisse à dr. un sentier que suivent les muletiers de Jaca, de préférence au chemin de la *Barque de Liedena*, et qui traverse l'Irati sur le *pont du Diable*, au-dessus de la gorge de Foz (*V.* R. suivante, *B*). On rencontre plus loin un pont de pierre jeté sur l'Irati, et par lequel on pénètre à

31 kil. *Lumbier*, petite V. de 2,010 hab., entourée de murailles grises et située dans une position pittoresque, sur une petite colline, au-dessus du confluent du *Salazar* et de l'*Irati*. Une plaine assez grande s'étend au N.; elle est traversée par le chemin qui conduit à *Aoïz*, dans la vallée supérieure de l'Irati.

On sort de Lumbier par un autre pont de trois arches qui traverse le Salazar, et l'on remonte le cours de ce torrent. Le chemin, difficile, souvent même dangereux, offre des sites magnifiques. On rencontre successivement *Adansa*, 36 kil., hameau de 4 maisons, situé sur une petite éminence dont le Salazar ronge la base; *Izo*, 40 kil., v. de 24 hab., avec un pont sur le torrent. Entre ces deux villages, le Salazar s'est ouvert, à travers deux hautes murailles de roches, un étroit passage de plus de 1 kil. d'étendue, nommé la *Foz de Arbayon*. Le chemin, pénétrant péniblement dans ce passage, dont l'aspect est imposant et grandiose, y rencontre de nombreuses cavités formées par les eaux. Ces accidents géologiques, qui tiennent à la nature friable de la roche dans toute cette contrée, sont très-fréquents sur le cours du Salazar comme sur celui de l'Irati.

Une gorge semblable à celle d'Izo, et sur laquelle est jeté un pont de pierre, se trouve, 5 kil. plus loin (45 kil.), auprès du v. d'*Aspurz* (142 hab.). Ce dernier village est dans une jolie petite plaine sur la rive gauche du torrent, et entouré de terres à céréales d'une grande fertilité. Sur la même rive on atteint

49 kil. *Navascuès*, petite V. de 1,022 hab. Son territoire comprend trois communes dont elle est le chef-lieu. Après avoir traversé le Salazar, on passe à *Iciz* (5 kil.), à *Sarries* (8 kil.), v. de 212 hab., à *Oromz* (5 kil. 1/2), v. de 160 âmes, avec un pont de trois arches, et enfin on arrive à

73 kil. **Ochagavia**, petite V. de 1,225 hab., située au confluent des deux ruisseaux *Anduña* et *Zatoya* qui forment le Salazar. On y remarque deux anciens châteaux du moyen âge, une ancienne maison de ville nommée le *Palacio*, la tour et le palais de M. d'Ezperun. Sur la montagne de *Musguilde*, au milieu d'un bois de chênes, s'élève un ermitage très-vénéré, placé sous l'invocation de Notre-Dame; des logements y sont disposés pour les pèlerins et les visiteurs; de la terrasse on jouit d'une vue très-étendue sur la vallée pittoresque du Salazar. Ochagavia, ville frontière et poste de douanes sans importance, possède en outre de belles promenades, et, dans les environs, deux sources sulfureuses qui ne sont pas exploitées.

Le chemin de France se détache d'Ochagavia au N.-O., et contourne les premières pentes des Pyrénées en remontant le cours du ruisseau *Anduña*, sur les rives duquel il rencontre, à 15 kil. (88 kil.), dans une petite plaine, le v. d'*Izalzu* (175 hab.). L'Anduña prend sa source, 5 kil. plus haut, sur le flanc méridional du pic d'*Ori* (2,016 mèt.), et le chemin commence, en se séparant du ruisseau, à gravir les pentes arides du *port d'Abodi*, dans la direction du N.-E. On laisse à gauche l'immense forêt d'*Irati*, qui occupe une surface de plus de 120 kil. carrés, et qui appartient, en grande partie, aux habitants de la vallée de Salazar. Une autre partie, à peu près inabordable, est laissée à l'état vierge; elle est hantée par une grande quantité de bêtes fauves.

Au sommet du port, on rencontre la frontière au col de *Marinachilona*, et de l'autre côté on descend en zigzag par les pentes très-roides du port d'*Uthurcehetta*, et par un chemin étroit et difficile qui suit tous les escarpements des gorges. On arrive ainsi au bourg français de

98 kil. *Larrau*, où commence une route praticable aux voitures, conduisant par *Licq* (9 kil.) et *Laguinge* (17 kil.) à **Tardets** (4 kil. — 118 kil.).

(*V. l'Itinéraire des Pyrénées* de M. Adolphe Joanne.)

On va aussi de Pampelune à Tardets par la vallée de Roncal, soit par un sentier de montagne qui fait communiquer Navascuès avec Burgui, soit par un chemin qui s'embranche à Tiermas sur la route de Jaca.

B. **Par Tiermas et Roncal** (116 kil.).

Voir la route précédente, jusqu'à la bifurcation des deux chemins de Lumbier et de Sangüesa. De ce point, on peut aller traverser l'Irati sur la *Barque de Liedena*, en laissant à droite la route qui rejoint *Sangüesa*, à 15 kil. au S., ou bien, arrivé à la hauteur de la *gorge de Foz*, on descend au bord de l'Irati, pour le traverser sur un pont d'une grande hardiesse, assis sur deux rochers, nommé autrefois le *pont du Diable*, et qu'on appelle aujourd'hui le *pont de Jésus*. Ce pont, qui avait été coupé par Mina lors de la guerre de l'Indépendance, a été rétabli, à la grande satisfaction des muletiers et des touristes. Les rochers se dressent à la droite du voyageur comme une haute muraille. A travers cette muraille les eaux de l'Irati ont pénétré par une énorme coupure dont le regard parcourt toute l'étendue. On dirait que la montagne a été fendue par la Durandal de quelque Roland; les parois, éloignées seulement d'une dizaine de mèt., et hautes de 60 mèt. environ, sont parfaitement unies. L'eau coule lentement dans le canal qu'elle s'est creusé, elle est parfaitement limpide, et sa couleur bleuâtre indique une grande profondeur. De l'autre côté du torrent, le chemin passe au pied de ces rochers, puis tourne à dr., et descend au milieu des prairies, pierreux et accidenté, pour atteindre

28 kil. *Liedena*, v. de 482 hab., sur une petite colline, au pied de l'extrémité méridionale de la *Sierra de Leyre*. On gravit, en sortant du village, les pentes de cette montagne, ayant à droite la vallée de l'*Aragon*, sur laquelle la vue s'étend à une grande distance. On franchit un petit col, couronné par un plateau aride, et, de l'autre côté, on se rapproche de la rive droite de l'Aragon, où se trouve

33 kil. *Yesa*, triste et misérable v. de 458 hab., le dernier de la Navarre, avec un très-beau pont sur l'Aragon, dont l'arche principale, de 20 mèt. d'ouverture, a été coupée lors des dernières guerres civiles. De l'autre côté de la rivière, à 5 kil. au S., on aperçoit le v. navarrais de *Javier* (430 hab.), où s'exploitent des salines, et au S.-O., on distingue les hautes tours de Sangüesa.

Au-delà de Yesa, la vallée de l'Aragon décrit une vaste courbe pour se diriger vers l'E. Les pentes qui bordent l'Aragon au S. sont couvertes de plantations de chênes verts assez clairsemés; du côté du N. s'élèvent de beaux rochers de grès, d'aspect pittoresque, couronnés de vastes forêts qui bordent l'horizon et cachent la vue des Pyrénées. A 1 heure environ de Yesa, cet aspect change graduellement, et la route s'élève peu à peu, en zigzag, au-dessus de l'Aragon, qui coule entre des escarpements calcaires ravinés par les eaux et complètements dépourvus de végétation. On atteint ainsi

40 kil. **Tiermas**, ancienne petite ville de 775 hab., autrefois murée, située sur une colline inaccessible du côté du S. Elle avait trois portes et un château dont on a fait la prison publique, on y trouve quelques ruines, et des tombeaux qui témoignent de son ancienne importance, due surtout aux vertus curatives des deux sources minérales qui jaillissent, à 1 kil. environ de la ville, auprès de l'Aragon, au pied d'une petite éminence nommée le Pétrillon.

Les eaux de ces sources, au nombre de trois, sont chlorurées sodiques sulfureuses, à la température de 24 à 40° centigrades. On s'en sert en bains, en boissons et en douches;

elles s'adressent particulièrement aux affections rhumatismales, et reçoivent environ 600 malades par saison. L'établissement thermal contient 52 chambres commodes, 8 baignoires, et un certain nombre de pièces où l'on peut prendre des bains de vapeur. — On paye : pour un bain, 4 réaux; la table d'hôte, 12 réaux par jour; bains, chambre et linge pendant 9 jours, 1re classe, 72 réaux; 2e classe, 54 réaux; un cheval ou mulet, depuis Liedena, 10 à 12 réaux. Une voiture, de Liedena à Pampelune, par la *Barque de Liedena,* 120 à 200 réaux.

Après avoir descendu à l'E. les pentes rapides de la colline de Tiermas, on rencontre le torrent de l'*Ezca,* qui vient de la vallée de *Roncal,* et on le franchit sur un pont de bois.

C'est au-delà de ce passage que se trouve le chemin qui conduit vers Roncal et la frontière de France.

On tourne à gauche, et l'on suit, dans la direction du N., la rive g. de l'Ezca, torrent large et rapide coulant au milieu des rochers. Le chemin, étroit et de difficile accès, rencontre *Sigués* (860 hab.), et parcourt une vallée triste et peu fertile jusqu'à

54 kil. *Salvatierra,* bourg de 1,180 hab., environné de montagnes parmi lesquelles se fait remarquer par sa grandeur le mont d'*Orba,* d'une forme presque orbiculaire, et que couvre une riche végétation; sur ses pentes sont entassés d'énormes rochers d'un aspect singulier, et l'on y rencontre de nombreuses cavités fort curieuses. Un pont d'une arche, jeté sur deux roches, traverse l'Ezca à une grande hauteur, et conduit dans la partie O. de la vallée. On rentre sur le territoire de la Navarre, un peu au-delà de Salvatierra, et l'on franchit l'Ezca pour atteindre, sur la rive droite,

62 kil. *Burgui,* v. de 670 hab., appartenant à la vallée de Roncal.

73 kil. *Roncal,* v. de 100 maisons et de 484 hab., situé sur les pentes d'une colline, au pied de la montagne de *Santa Barbara,* et descendant jusque sur les bords de l'Ezca, qui le partage en deux quartiers. L'église est vaste, bien bâtie, couronnée d'une tour très-élevée. Une jolie plantation d'arbres longe l'Ezca. Roncal est le chef-lieu d'une vallée qui se compose de sept villages, et réunit une population de 5,000 individus; l'assemblée ou députation qui administre cette espèce de république se réunit alternativement dans chacun des villages. C'est à Roncal que se conservent les archives, et parmi elles de curieux documents sur l'antique noblesse et les anciens privilèges de la vallée. C'est le territoire le plus accidenté de la province, le froid y est excessif, les neiges y sont abondantes, et les produits du sol se bornent à un peu de blé et d'avoine, et à une assez grande quantité de pommes de terre d'une bonne qualité. Les Roncalais élèvent surtout des brebis, et l'on en évalue le nombre à 90,000 pour toute la vallée. Les troupeaux restent cinq mois de la belle saison dans la montagne, et descendent passer les autres dans *les Bardenas,* immense contrée de pâturages de 1,100 kil. carrés, appartenant au domaine royal, et située au S. de la Navarre, dans le partido de Tudela. Le droit de pâture dans cette contrée a été concédé par diverses chartes royales à plusieurs vallées du Nord, qui peuvent y envoyer leurs troupeaux, à partir du 31 mai jusqu'à la Saint-Michel, mais ni avant ni après, sous des peines pécuniaires. Roncal a conquis sa part dans ce droit par des services rendus aux rois de Navarre.

Le nom de Roncal n'est guère moins célèbre en Espagne que celui de Roncevaux. La tradition rapporte qu'en 810, le roi Abd-er-Rhaman, de Cordoue, ayant pénétré dans le défilé d'Olasti, y fut assailli par les

montagnards; les femmes elles-mêmes, vêtues d'habits d'homme, prirent part au combat. L'armée du roi maure fut mise en déroute, le roi fut fait prisonnier; les femmes l'entraînèrent sur un pont et le décapitèrent. Ce premier fait est un peu contesté, et il est plus certain que, en 921, un autre Abd-er-Rhaman, voulant punir les Navarrais d'avoir prêté secours aux Asturiens, envoya contre eux son lieutenant Modhafer. Celui-ci, victorieux des deux armées chrétiennes à Valdejunquera, pénétra dans les Pyrénées par le port de Jaca. Il y trouva les Roncaliens, ayant à leur tête le roi Sancho et son fils Garcia, qui assaillirent ses troupes et les accablèrent sous leurs rochers.

En s'élevant dans la montagne, au N. de Roncal, par un sentier difficile qui tourne sur la g., on traverse le village insignifiant d'*Ustarroz,* et l'on rejoint, au *port d'Uthurcehetta,* le chemin d'Ochagavia à Tardets. (*V.* R. précédente.)

ROUTE 77.

DE PAMPELUNE A JACA,

PAR TIERMAS.

106 kil.

De *Pampelune à Tiermas* (40 kil.), voir la route précédente.

On descend la colline de Tiermas à l'E., en passant auprès des bains, et l'on arrive au bord de l'*Aragon,* qu'on traverse sur un pont de piles de pierre,dont les cinq arches sont, les unes en pierre, les autres en bois. On rejoint, en laissant à dr. *Ruesta,* v. de 735 hab., un chemin qui vient de *Sangüesa.* Avec ce chemin, on suit parallèlement la rive g. de l'*Aragon,* ayant au N. le confluent de l'*Ezca,* et, 5 kil. plus haut, sur ce torrent, le v. de *Sigués.* La vallée qu'on parcourt est cultivée; on rencontre çà et là des vignes, des champs de blé et des bouquets de chênes clairsemés, jusqu'aux approches de

62 kil. *Mianos,* v. de 325 hab. La route passe entre ce village et l'Aragon, puis s'éloigne un peu de cette rivière, en descendant vers le S. Ce n'est plus que de distance en distance qu'on aperçoit l'Aragon, caché derrière un lit de rochers, et au-delà, au N., se dresse dans toute sa majestueuse grandeur la crête des Pyrénées, depuis le mont *Ori* jusqu'au pic d'*Anie.* La vallée est triste, infertile, inhabitée; on aperçoit çà et là, dans le lointain, quelque pauvre village suspendu aux flancs de la montagne, au-dessus d'affreux précipices. En avant, au S.-E., s'étend une ligne de sombres montagnes parmi lesquelles on voit se détacher, à mesure qu'on avance, la célèbre *Peña de Oroel* (*V.* R. 88), couronnée par une crête de sapins, et affectant la forme d'un cône gigantesque. On arrive ainsi à

73 kil. *Martes,* v. de 348 hab., province de Huesca, situé dans une petite plaine, au pied du mont *Pollizar.* Un sentier descend vers l'Aragon, qui passe à 3 kil. au N., et sur lequel est jeté un beau pont, long de 100 mèt. et élevé de 9 mèt. au-dessus de la rivière. Ce pont conduit à la petite ville de *Berdun* (916 hab.), qui s'élève sur un monticule de 40 à 50 mèt. de haut, complètement isolé au milieu d'un vaste bassin découvert, formé par le confluent de l'Aragon et du *Veral.*

Au-delà de Martes, on a longtemps en vue, sur la g., le haut clocher de *Santa Eulalia de Berdun.* On se rapproche de l'Aragon, puis, après avoir traversé le petit village d'*Arrès* (11 kil.), on s'engage dans un défilé sauvage formé par des collines dépendant de la *Sierra de Oroel.* A la sortie de ce défilé, la vallée de l'Aragon est d'une triste nudité; on n'aperçoit ni champs, ni prairies; la vue s'arrête, à dr., sur une ligne de roches grises et sur les

noires forêts de la Sierra. Puis on pénètre dans un petit bassin bien cultivé, au centre duquel on rencontre

92 kil. *Santa Cilia de Jaca,* v. de 412 hab., appartenant à la province de Huesca. En sortant de ce village, on côtoie de belles forêts ; au milieu d'elles s'élève le sentier qui conduit au couvent célèbre de *San Juan de la Peña,* sur l'un des plateaux dépendant de la Sierra de Oroel. On longe la base septentrionale du magnifique cône de la Peña, puis on traverse une jolie plaine parsemée de vergers, de granges et de petits hameaux, et limitée par l'Aragon, dont on se rapproche tout à fait pour entrer à

106 kil. **Jaca** (*V.* R. 88).

Excursion de Jaca au couvent de San Juan de la Peña, R. 88.

De Jaca à Canfranc, à Oloron, aux Eaux-Bonnes, à Bagnères-de-Luchon, à Gavarnie et à Cauterets en France ; de Jaca à Saragosse, R. 88, 89, 90, 91, 92, 93.

ROUTE 78.

DE PAMPELUNE A LOGROÑO.

76 kil. 1/2.

Pampelune, *V.* R. 12, p. 163.

On sort de Pampelune par la belle promenade de la Taconera, en passant devant la citadelle, et par la porte du même nom, dans la direction du S.-O. On gagne rapidement les hauteurs qui environnent la riche *cuenca* de Pampelune, ayant successivement en vue, à g., *Zizur-Menor;* à dr., *Zizur-Mayor* ayant ensemble 1,845 hab.; du même côté, *Gazolaz* (180 hab.); à g., *Galar* (150 hab.), sur les versants N. de la Sierra Francoa ; à dr., *Murco* (160 hab.), sur les pentes du mont Reniega ; du côté opposé, *Zariquiegui,* hameau de 12 maisons.

8 kil. *Astrain,* v. de 366 hab., sur le côté N. de la montagne de Reniega, entouré de bonnes cultures, de vignes et de pâturages. On y voit un ermitage dédié à la *Virgen del Perdon,* et en grande vénération dans le pays. Plus loin, à dr., on aperçoit *Undiano* (266 hab.), à la hauteur de la *Venta del Portillo,* placée au point culminant de la route. On descend ensuite sur les versants méridionaux, laissant à g. *Uterga* (647 hab.), et l'on atteint

13 kil. *Legarda,* v. de 479 hab. La route passe encore en vue de deux autres villages, avant de rentrer dans la vallée de l'Arga, à

18 kil. 1/2. *Puente la Reina,* jolie ville de 3,000 hab., située dans une plaine, sur la rive g. de l'Arga et près du confluent du *Robo* avec cette rivière. Cette ville est entourée d'une belle promenade ; elle compte cinq ponts, dont un en fil de fer, jetés sur l'Arga et sur le Robo. On remarquait, parmi ses édifices, un palais du connétable de Navarre, qui fut détruit par les troupes de Mina lors de la guerre de l'Indépendance, et il y existe encore, sous le titre de *San Juan del Crucifijo,* un couvent qui a appartenu aux Templiers, et dans lequel on voit le tombeau en marbre de don Juan de Beaumont, grand-prieur de Navarre. Le territoire de Puente la Reina produit de très-bons vins, qu'on expédie dans le N.-O. de l'Espagne, et même en Amérique ; on y trouve une distillerie d'eau-de-vie et un moulin à huile très-considérable.

La route, au-delà de Puente la Reina, traverse une contrée peu accidentée, mais très-fertile, et rencontre

22 kil. 1/2. *Mañeru,* bourg de 1,200 hab., baigné par le Salado, petite rivière qui se jette dans l'Arga 3 kil. plus bas. On aperçoit, à dr. et à g., de nombreux villages, hors la portée de la route.

35 kil. 1/2. **Estella,** V. de 5,750 hab., ch.-l. d'un partido judiciaire. Cette ville fut pendant longtemps la place la plus importante du parti

carliste : don Carlos y installa sa petite cour en 1835, et Maroto, quatre ans après, y fit fusiller cinq de ses frères d'armes, les généraux Garcia, Guergué, Carmona, Sanz et l'intendant Urriz.

Estella est située dans une vallée environnée de rochers et de collines plantées d'arbres à fruits, de vignes et d'oliviers ; toutes les pentes sont distribuées en terrasses ; des jardins ont été pratiqués partout où ils ont été possibles. L'aspect général de cette vallée est riant et très-pittoresque. La ville, que partage en deux quartiers la rivière *Ega*, compte 1,100 maisons bien bâties. La place de la Constitution, entourée de galeries dallées servant de promenade d'hiver, réunit quelques beaux édifices, la jolie façade de l'église San Juan, deux cafés et le jeu de paume. On trouve, dans Estella, quelques vestiges de l'époque romaine, une vieille forteresse, d'anciens couvents et, dans l'église paroissiale (*San Pedra la Rua*), une chapelle où se conserve avec une grande vénération une épaule de l'apôtre saint André. La tradition rapporte qu'au XIIIe s. passait inconnu à Estella un évêque qui allait en pèlerinage à Santiago. Il tomba malade, mourut dans un hôpital de la ville, et fut enterré avec un reliquaire qu'il portait sur la poitrine et qui renfermait cette sainte relique. L'épaule de saint André survécut à la destruction ; une révélation indiqua son existence ; elle fut religieusement recueillie, et elle a été depuis lors l'objet d'un culte auquel ont pris part les anciens rois de l'Espagne et Charles-Quint lui-même.

Sous les murs de la ville est une belle promenade entourée de jardins parfaitement cultivés, descendant jusqu'aux bords de l'*Ega*. Plus loin, se trouvent deux ermitages en renom dans la Navarre : l'un, au S., est placé sous l'invocation de *Ntra Sra de Rocamador ;* ceux qui y venaient en pèlerinage étaient autrefois à l'abri de poursuites judiciaires pour dettes pendant toute la durée de leur voyage, privilége dont jouissaient les pèlerins de Santiago, de Rome et de la Terre sainte. L'autre ermitage, sur une colline, au N., porte le titre de *Real basilica de Ntra Sra del Puy ;* il a été construit sur la place même où eut lieu, au XIe siècle, d'après la tradition, une apparition de la Vierge.

La route franchit l'Ega pour sortir d'Estella, rencontre, à 2 kil. et au pied du *Monte Jurra, Ayeguy,* v. de 316 hab., à 5 min. duquel se trouve, à 300 pas à g. de la route, l'ancien monastère de Bénédictins d'*Iraché*. C'est un bel édifice, distribué en quatre cours entourées de galeries et de cloîtres, avec une jolie église gothique. Les terres de la communauté, qui s'étendaient sur un espace de 3 kil. aux alentours, sont plantées en oliviers, en vignes et en arbres fruitiers d'un bon produit. Ce couvent paraît avoir été fondé par les Goths ; don Sancho II, roi de Navarre, allant assiéger le château de San Esteban de Monjardin, s'arrêta à Iraché, et fit vœu de donner à l'image de Notre-Dame, qu'on y vénérait, tout le produit de sa campagne. En revenant, il octroya au couvent le château et les villages qui en dépendaient. Don Sancho le Fort donna à l'église un tronçon des chaînes conquises à la bataille de Las Navas de Tolosa.

On aperçoit à g. *Muniain,* à dr. *Igurquiza;* on traverse *Azqueta*, v. de 104 hab., puis *Urriola,* v. de 17 maisons, au centre de la vallée de San Esteban de Solana, avant d'atteindre

52 kil. 1/2. *Losarcos,* petite ville de 2,096 hab., située dans une bonne position, au S. d'une colline que couronnent les restes d'un vieux château et une tour encore debout, nommée la *torre del Homenage*. Don Sancho le Sage, voulant récompenser ses habitants de services rendus, leur avait octroyé que tout héritage

de vilain acheté par un noble devint noble, de même que tout héritage de noble restât noble, fût-il acheté par un vilain ou un affranchi ; les gens de Losarcos étaient dispensés de guerre, chevauchée ou bataille, le roi fût-il assiégé dans son château.

On franchit une petite rivière à la sortie de Losarcos, et plus loin deux ruisseaux, à la hauteur des villages de *Sansol* et *Torres;* puis on débouche dans une plaine au milieu de laquelle s'élève, sur une éminence

69 kil. 1/2. *Viana,* V. de 2,803 hab., portant le titre de *muy noble y muy leal.* Don Carlos III, de Navarre, avait érigé son territoire en principauté au profit des premiers-nés du trône. C'était une des clefs de la Navarre, et elle eut souvent à souffrir des guerres qui désolèrent cette province. La ville renferme 700 maisons de bonne apparence, mais sans édifice remarquable. La contrée qui l'entoure est plate, bien cultivée, et fertilisée, dans toute la partie méridionale, par les irrigations de l'Èbre qui la limite. La route descend en droite ligne vers ce fleuve, et aboutit au magnifique pont de pierre qui donne entrée à

76 kil. 1/2. **Logroño** (*V.* R. 4, p. 106.)

ROUTE 79.

DE PAMPELUNE A SORIA.

75 kil. 1/2.

Cette route a été appelée l'ancien chemin de Madrid : c'était la voie la plus courte de Bayonne à la capitale de l'Espagne, en suivant la vallée de Baztan (R. 40, p. 408). Le chemin de fer projeté par les Aldudes, par la vallée du haut Arga, et la ligne, dès à présent classée, de Castejon par Soria, établiront entre la France et Madrid une communication tout à fait directe, par laquelle on comptera 150 kil. de moins que par la ligne du Nord.

A. De Pampelune à Castejon.

Chemin de fer. — 88 kil.

On prend le chemin de fer à Pampelune en suivant la direction indiquée R. 12, p. 168, jusqu'à *Castejon,* (88 kil.).

B. De Castejon à Soria.

Route de terre. — 87 kil. 1/2.

En quittant la station de Castejon, où l'on trouve un service de voitures pour Soria, on laisse à dr., à 10 kil., *Alfaro* (*V.* p. 109).

La route longe, à g., le cours de l'*Alhama,* qu'elle remonte jusqu'à

102 kil. *Corella,* V. de 5,000 hab., située sur la rive g. de l'Alhama, dans une belle plaine. On y compte 800 maisons bien bâties, distribuées en rues alignées, larges, aérées, bien éclairées la nuit. Le pays est riche et fertilisé par les irrigations de l'Alhama ; quelques hauteurs avoisinantes sont plantées en vignes et en oliviers.

106 kil. *Cintruenigo* (2,700 hab.) rivalise avec Corella pour le bon aspect et la propreté de ses maisons, et l'air d'aisance qui y règne. La ville est entourée d'oliviers, et il s'y fabrique de l'huile en grande abondance. Un chemin se détache de Cintruenigo sur la dr., franchit l'Alhama, et rejoint, à 3 kil., les bains de *Fitero* (*V.* R. 80). On quitte de nouveau la Navarre, 5 kil. plus loin ; à une égale distance se trouve la *Venta del Portaguillo,* située au milieu d'une contrée montagneuse et de ramifications descendant des Sierras d'*Oncalas* et de *Moncayo*. Enfin on rencontre, sur les bords de la rivière de *Queiles,* au pied d'un rocher, entourée d'une belle campagne bien cultivée, de beaux pâturages et de jolis jardins.

131 kil. *Agreda,* V. de 3,200 hab.

ch.-l. d'un arrond. judiciaire, dépendant de la province de Soria. On y remarque de belles habitations appartenant aux comtes d'Ayamonte et aux marquis de Velamazan. Un beau pont d'une seule arche traverse la rivière, et sur une place qui le précède se trouve la maison de ville, édifice d'un bel aspect. Agreda est fort ancienne ; le roi don Sancho la baptisa de ce nom en 912, et sa position, comme clef de la Vieille-Castille, au point de croisement des routes de Pampelune à Madrid, de Barcelone à Valladolid, et de l'ancienne voie romaine qui allait de Saragosse à l'antique Numance, lui fit jouer souvent un rôle important. On y voit encore une colonne militaire du temps de Trajan.

Mais ce qui a surtout donné à Agreda un certain renom, c'est l'existence d'un couvent de religieuses franciscaines de l'Immaculée Conception, situé hors de ses murs. Ce couvent fut fondé, en 1621, par sœur Marie de Jésus, dite *Maria d'Agreda,* célèbre illuminée, qui a écrit par révélation une *Histoire mystique de la Mère de Dieu.* Philippe IV vint la voir en 1643, attiré par la réputation de sainteté qu'elle avait acquise dans toute l'Espagne, et entretint, avec elle, sur les affaires de sa famille et sur celles de l'État, une correspondance qui dura vingt-deux ans, sans se relentir un instant, et qui ne cessa qu'à la mort de la vénérable abbesse. Cette curieuse correspondance, longtemps conservée dans les archives du cabinet du roi et au couvent d'Agreda, a été récemment retrouvée tout entière et en partie publiée.

142 kil. *Matalebreras,* v. de 540 hab., dans une plaine au N. des montagnes de *Madero.* La route s'élève sur les flancs de ces montagnes, et les traverse pour atteindre, sur le versant opposé.

156 kil. 1/2. *Aldealpozo,* v. de 244 hab., et

167 kil. *Fuensauco,* ham. de 53 hab., au pied de deux collines. Au-delà, on descend vers le Duero, qu'on traverse sur un beau pont de 8 arches, d'une grande élevation, surmonté d'une tour massive, et qui donne entrée à

175 kil. 1/2. **Soria,** ch.-l. de province. Cette ville (5,760 hab.), résidence d'un gouverneur civil et des autres autorités de la province, est située sur un sol accidenté, et dominée par des hauteurs escarpées, parmi lesquelles on nomme le mont de las Animas, la Sierra de Peñalba, les sommets del Castillo et del Miron. Les rues en sont propres, généralement empierrées, et les maisons, à arceaux dans les rues principales, ont presque toutes trois et quatre étages. On remarque la *plaza Mayor,* vaste espace de 80 mèt. de long sur 35 de large, et la place du comte de Gomara, dont un côté est occupé par le gigantesque palais de ce nom, au-dessus duquel s'élance une tour très-élevée, ayant 8 à 9 mèt. de côté. Les façades de ce palais sont ornées de sculptures, d'écus d'armes, et, au-dessus de la porte principale, sont deux statues de massiers, de formes assez disproportionnées. Ce palais renferme, entre autres aménagements, une immense écurie, dans laquelle on pourrait loger un escadron.

L'église principale, *San Pedro,* est un solide édifice dorique à trois nefs. La *silleria* du coro mérite quelque attention, mais surtout un tableau adossé au trascoro, et représentant une Descente de croix qu'on attribue au Titien. Le cloître est beau, et renferme un assez grand nombre de tombeaux. Il y a eu à Soria cinq couvents de moines ; on en compte encore trois de religieuses; l'un de ceux-ci a été fondé par sainte Thérèse.

Soria possède quelques jolies promenades bien plantées d'arbres : l'*Espolon,* à l'O. de la ville ; la *Dehesa;* le *Camino de Madrid,* à l'entrée de la route qui conduit vers la capitale,

le chemin qui mène à l'ermitage de *San Saturio,* et le site nommé *San Polo*, d'où la vue s'étend sur de beaux jardins.

L'ermitage de San Saturio, qui se trouve à une petite distance de Soria, occupe une situation très-pittoresque, sur les flancs de la *Sierra de Peñalva*. Après avoir suivi la promenade tracée le long de la rive droite du Duero, on rencontre un mur de 600 pas de long, qui conduit en face d'une porte pratiquée au pied d'un énorme rocher. A cette porte commence une galerie souterraine, à l'extrémité de laquelle se trouve un escalier. On parvient ainsi à plusieurs salles pratiquées dans la roche vive. On monte encore, et on arrive à l'église, construite avec hardiesse au-dessus d'une énorme masse de rochers. Une vue magnifique s'étend en avant de ce curieux sanctuaire.

Soria a été entourée d'une ligne de murailles flanquées de grosses tours, et ayant un développement de près de 4 kil.; il en reste quelques vestiges à l'O. de la ville, et vers les bords du Duero. Un beau pont de pierre traverse ce fleuve dans la direction de la route d'Agreda.

Des routes conduisent de Soria vers Madrid, Pampelune, Saragosse, Burgos et Osma ; mais sans services spéciaux de voitures publiques ; on ne peut prendre qu'au passage les diligences qui traversent la ville dans ces diverses directions.

Peu de faits intéressants ont signalé l'histoire particulière de Soria. Des rois y ont séjourné à plusieurs époques ; mais dans des circonstances de famille, et rarement dans des circonstances politiques. Nous devons rappeler cependant que don Henri de Trastamarre, voulant récompenser Du Guesclin de ses bons services, lui donna Soria. Du Guesclin, que les Espagnols nomment presque toujours *Beltran Claquin,* garda Soria six ans, et la revendit au roi avec les autres terres qu'il possédait en Castille, pour une somme de 260,000 doublons.

En novembre 1808, le maréchal Ney vint à Soria, afin de prêter le concours de son corps d'armée aux opérations dont la bataille de Tudela fut le résultat. Les troupes espagnoles, dispersées dans cette bataille, se retirèrent par la route de Calatayud et échappèrent ainsi à Ney qui voulait leur couper la retraite.

C'est la seule fois que Soria joua un rôle dans la grande guerre de l'Indépendance. Jusqu'en 1812, elle eut une garnison française de 1,600 hommes, qui se replia sur Pampelune après la défaite de Vitoria.

De Soria à Logroño, R. 85 ; — à Madrid, R. 86.

ROUTE 80.

DE CASTEJON AUX BAINS DE FITERO.

23 kil. 1/2.

Castejon (*V.* R. 12, p. 171). Un service régulier de voitures correspondant avec les trains du chemin de fer, conduit pendant la saison des bains à Fitero. Ce service a lieu du 15 juin au 15 septembre ; on paye par place 20 réaux. Il existe à Fitero deux ou trois posadas convenables, dans lesquelles on dépense environ 20 réaux par jour. On suit la R. précédente (R. 79) de Castejon à *Corella* (14 kil.) et à *Cintruenigo* (18 kil.). En quittant cette ville on laisse, à g., la route de Madrid par Agreda et Soria. On traverse l'Alhama, et remontant la rive g. de cette rivière, on atteint

23 kil. 1/2. *Fitero,* V. de 2,750 hab., appartenant encore à la Navarre, mais très-voisine de l'Aragon et de la Castille. A une petite distance,

se trouve, en effet, le point où se rencontrent les trois limites ; on l'a nommée *los tres mojones* (les trois bornes), et l'on prétend que les rois de Navarre, de Castille et d'Aragon s'y réunirent un jour et y dînèrent sur un tambour, chacun étant assis sur le sol de son royaume.

Fitero occupe le milieu d'une jolie plaine formée par l'Alhama. La ville nouvelle est bien bâtie ; la vieille ville présente, au contraire, un labyrinthe de rues étroites, tortueuses, quelques-unes sans issue et fort mal entretenues. Les habitants jouissent néanmoins d'une certaine aisance, et justifient le proverbe : *En Fitero no hay ningun pobre ni ningun rico.* — Il n'y a à Fitero ni pauvres ni riches.

Les *bains* sont à 4 kil. environ de la ville, et comprennent deux établissements, à une petite distance l'un de l'autre : les *Baños nuevos* et les *Baños viejos*. Les sources qui les alimentent paraissent être d'origine commune ; elles sont chlorurées sodiques, peu minéralisées et très-thermales, à 47°50″ centigr. Elles sortent d'un groupe de rochers, à la base de trois montagnes calcaires formant un profond vallon, et sont tellement abondantes qu'elles pourraient, presque à leur origine, faire mouvoir la roue d'un moulin. Elles débitent à chacun des bains, à peu près également, 1,550,000 litres, soit, pour les deux établissements, 3,100,000 litres. On n'en tire aucun produit industriel, malgré la grande proportion de sel qu'elles contiennent. Elles suffisent, et bien au-delà, au service des bains, et vont se perdre ensuite dans l'Alhama, qui coule à 400 pas.

L'eau est d'une limpidité parfaite, d'une température constante ; elle n'a ni odeur ni couleur ; elle dégage quelques bulles à la sortie de la roche, et est onctueuse au toucher.

Une analyse, faite en 1846, y a constaté la présence des principes suivants, sur un litre d'eau :

Chlorure de calcium	0.330 gr.
— de sodium	0.040
Carbonate de chaux	0.150
Sulfate de chaux	0.090
— de magnésie	0.070
— d'alumine	0.050
Sel ferrique	0.170
Total	0.900

On considère l'eau de Fitero comme un agent médicinal d'un grand intérêt. Sa réputation est ancienne, et il y a longtemps qu'on a tracé au-dessus de la porte de l'établissement cette prétentieuse inscription :

Esta agua todo lo cura,
Menos galico y locura.

« Cette eau guérit tous les maux, moins la v... et la folie. »

L'eau de Fitero paraît être très-efficace dans les chloroses et les obstructions, dans les hypochondries, les paralysies, dans toutes les maladies nerveuses. On assure qu'il est peu d'ulcères, peu de maladies de la peau, de rhumatismes chroniques, de douleurs arthritiques, de maladies procédant d'atonie, qui résistent à l'usage de l'eau de Fitero.

Les deux établissements, édifices assez considérables construits au fond du vallon, renferment à peu près toutes les distributions nécessaires pour le traitement des malades, des salles de bains avec baignoires en pierre ou en marbre, des douches et un cabinet voûté pour les bains de vapeur. Les logements sont nombreux et convenables, et, pour la vie en commun, il y a de belles salles à manger, des salons de réunion meublés et décorés avec élégance, et une chapelle.

L'eau se boit chaude, à la source même ; et, malgré sa température élevée, elle ne cause aucun trouble dans les fonctions digestives, lorsqu'on en use modérément. Les bains se prescrivent à une température de 29 ou 30 degrés. — Prix : logements, 40 réaux pour 9 jours ; abonnement à la buvette, même prix, pour égale

durée ; abonnement pour le bain, la douche, le bain de vapeur et la buvette, ensemble, 80 réaux; table d'hôte, trois tables, 14, 10 et 6 réaux par jour. La saison la plus agréable est l'automne. Le climat de Fitero est très tempéré ; le vallon est abrité par les montagnes contre les vents de la plaine. Les promenades aux environs sont pittoresques et variées; la chasse est abondante.

ROUTE 81.

DE CASTEJON AUX BAINS DE GRAVALOS.

34 kil. 1/2.

Castejon (*V*. R. 12, p. 171).

Un service régulier de voitures, correspondant avec les trains du chemin de fer, conduit, pendant la saison des bains, à Fitero et à Gravalos. Ce service a lieu du 15 juin au 15 septembre ; on paye par place 30 réaux. Il existe à Gravalos deux ou trois posadas convenables, dans lesquelles on dépense env. 20 réaux par jour.

On suit la route précédente par Corella, Cintruenigo et Fitero, Gravalos est à 11 kil. au-delà de Fitero, soit à 34 kil et 1/2 de Castejon.

Gravalos est un village insignifiant, de 1,280 hab., situé sur la pente d'une colline. L'établissement des bains s'élève à 500 mèt. environ au N.-E.; une avenue plantée d'arbres y conduit. L'installation en est médiocre : il se compose d'un bâtiment à 3 étages contenant une vingtaine de chambres et une salle de réunion. La partie balnéaire se borne à trois bassins séparés par des cloisons en pierre, et ayant chacun un peu plus d'un mètre de longueur.

La source minérale, sulfureuse, froide, et qu'on nomme dans le pays *Fon Pondrida*, jaillit d'un groupe de roches calcaires dans une proportion de 57 litres à la minute. Une analyse faite à Logroño, en 1846, y a constaté les principes suivants, dans un litre d'eau :

Sulfure de calcium..........	0.377 gr.
Sulfate de chaux............	0.377
Carbonate de chaux..... ...	0.443
Chlorure de sodium.........	0.503
— de magnésium.....	0.216
Total......	1.916
Gaz hydrogène sulfuré..	120 cent. cub.

Il est de tradition, dans le pays, d'employer l'eau de Gravalos uniquement en boisson. On se préoccupe cependant d'améliorer l'installation balnéaire en créant des cabinets de bains, de douches et de vapeur. Le moyen de chauffage est des plus élémentaires.

Il vient, année moyenne, à Gravalos, 600 malades affectés principalement de maladies herpétiques. On se loge dans l'établissement ou dans le village. La buvette se paye 50 réaux pour la durée de la cure, et chaque bain, 8 réaux.

Le chemin de fer en projet de Castejon à Soria suivra la même direction que la route, et passera à une petite distance de Fitero et de Gravalos.

ROUTE 82.

LE CANAL IMPÉRIAL D'ARAGON.

C'est au-delà de Tudela (*V*. R. 12, p. 172) que commencent les magnifiques travaux de canalisation de l'Èbre : le *canal de Tauste* et le *canal impérial d'Aragon*. Le premier n'était d'abord qu'une simple rigole d'irrigation, entreprise, en 1252, par les communes de la rive gauche du fleuve ; Charles-Quint lui fit donner son développement actuel. La prise d'eau est à 4 kil. au-dessus de Tudela, au N. de la petite ville de Fontellas. Il a environ 45 kil. d'étendue, et parcourt les territoires

de Cavanillas, Fustiñana, Buñuel. Tauste, Boquiñeni et Remolinos, en alimentant un grand nombre de conduites d'irrigation. Plusieurs ponts le traversent, et il fait mouvoir deux ou trois usines pour la mouture des grains.

Le *canal impérial* s'embranche à peu près au même point sur la rive droite. Cette œuvre remarquable date du règne de Charles-Quint. Le premier projet était d'en faire uniquement, comme du canal de Tauste, une retenue d'eau pour l'irrigation, et l'entreprise devait s'exécuter par les soins et aux dépens des deux provinces de Navarre et d'Aragon, traversées par le canal. La dépense eût été au-dessus des ressources des localités ; Charles-Quint en fit une entreprise de l'État, et la confia à des ingénieurs flamands. Le canal, débutant par un solide barrage construit à 5 kil. 1/2 de Tudela, au-dessous de la prise d'eau de Tauste, au lieu dit le *Bocal del Rey*, ne s'étendit d'abord que sur les deux tiers environ de la distance comprise entre Tudela et Saragosse, jusqu'aux environs des villages de Peraman et de Pinseque, rencontrant d'immenses difficultés, franchissant des cours d'eau avant leur confluent dans l'Èbre, livrant passage à des routes, traversant, en galerie ou en tranchée, les saillants des collines. Les plus remarqubles de ces travaux étaient une magnifique voûte *sous* le lit du Jalon, canalisé lui-même sur une largeur et dans une étendue suffisantes pour que ses eaux fussent contenues, même dans les plus grandes crues; ce magnifique travail, abandonné plus tard à la suite de modifications introduites dans le nivellement, est aujourd'hui remplacé par un pont de 4 arches de 8 mèt. d'ouverture jeté au-dessus du Jalon, et vers lequel les eaux du canal sont amenées entre deux digues parallèles ayant 700 mèt. en amont et en aval du pont. Ces digues, construites en belle pierre, ont à la base 5 mèt. d'épaisseur et 2 mèt. 1/2 à la partie supérieure, sur une hauteur de 6 à 7 mèt. A quelque distance de ce passage du Jalon, le tracé du canal a été pratiqué à travers une colline que la nature du terrain n'a pas permis d'attaquer en galerie, et qui a été coupée sur une hauteur de 12 mèt.

L'entreprise, sous l'impulsion de Charles-Quint, ne fut pas conduite au-delà de cette première section. Philippe II amena d'Italie, en 1556, un ingénieur en renom, Juan Francisco Sitoni, auquel il en confia la continuation. Philippe V, en 1738, résolut de modifier les travaux de ses prédécesseurs de manière à rendre le canal navigable, indépendamment des services qu'il était appelé à apporter à la fertilisation de la contrée ; et enfin Charles III, en 1770, donna à l'achèvement de cette belle œuvre la plus active impulsion, en en confiant la direction au chanoine Pignatelli, de la métropole de Saragosse. Les travaux atteignirent cette ville en 1784.

On rapporte à ce propos que, après l'ouverture du canal, Pignatelli vit un jour avec stupeur les eaux baisser avec rapidité et les barques rester sur la vase. Un courrier vint bientôt lui révéler la cause de cet accident : les Navarrais des environs de Tudela, qui n'avaient cessé de s'insurger contre un travail destiné à nuire à l'industrie des muletiers, venaient d'ouvrir une large brèche qui avait déjà mis à sec la moitié du canal.

Pignatelli monte à cheval, réunit un régiment de lansquenets, et se dirige du côté de Tudela. Arrivé près de la brèche, il envoie des détachements dans les villages les plus rapprochés, avec ordre de lui amener les habitants de tout âge et de tout sexe.

« Vous voyez cette brèche, leur dit-il, je la comblerai avec des têtes humaines, et c'est vous qui fournirez les matériaux. » Quelques incrédules

croient pouvoir sourire; Pignatelli fait saisir deux rieurs, ordonne de les décapiter, et jette lui-même leurs têtes dans le canal. Les sourires s'étaient transformés en tremblements de frayeur: « Qu'on me désigne les coupables! » s'écrie le chanoine à haute voix. Un silence obstiné succède seul à son injonction: « Apportez-moi deux autres têtes! » ajoute-t-il d'un accent plus impérieux.

Les soldats obéissent, et les eaux engloutissent deux autres têtes. Onze victimes payent ainsi l'enjeu de cette double partie d'entêtement, et les paysans terrifiés se décident à dénoncer les auteurs de la destruction. Pignatelli les fit saisir, et se contenta de les retenir pendant plusieurs années dans les prisons de Saragosse.

Pignatelli donna de fréquentes preuves d'une rare énergie. Ce fut lui encore qui entreprit de lutter contre ce préjugé stupide des paysans aragonais, qui détruisaient les arbres plantés le long des berges, dans la conviction que les arbres attirent les oiseaux, et que ceux-ci dévastent les moissons. Le chanoine Pignatelli lança un édit qui condamnait tout individu convaincu d'avoir détruit un arbre à être attaché à un piquet pendant quinze ou vingt jours, exposé à toutes les intempéries, et ne recevant sa nourriture que de la charité publique. Cela n'empêcha pas que la proscription des arbres s'étendit jusqu'aux promenades de Saragosse, qui furent détruites à cinq reprises différentes.

L'étendue du canal Impérial, d'après les premiers projets, devait être de 32 l. (env. 200 kil.). Sa rentrée dans l'Èbre devait s'effectuer auprès de la petite ville de Sastago, à 72 kil. au-delà de Saragosse; des obstacles insurmontables l'empêchèrent d'atteindre cette limite, malgré le désir exprimé plusieurs fois par Charles III et Charles IV, de le conduire jusqu'à la mer. On rencontra entre Saragosse et la petite ville d'Escatron des cavernes, des fondrières, des terrains mouvants, qui rendirent vaines toutes les tentatives, et dans lesquels disparurent des travaux considérables et des sommes immenses. Pignatelli en mourut de dépit en 1793, et le comte de Sastago, qui lui succéda comme protecteur de l'entreprise, l'ingénieur La Ripa et le marquis de Lazan qui la dirigèrent, ne purent vaincre ces graves obstacles. Le canal rejoint l'Èbre, quant à présent, au village de *Burgo*, après un parcours de 130 kil. environ. Tous les travaux ont été habilement conduits; les écluses sont en belle pierre, les maisons des éclusiers sont d'un bon aspect, l'art de l'ingénieur a employé toutes ses ressources dans cette œuvre que l'on considère comme la plus importante de toute l'Espagne. Le canal porte bateau, et l'on y a établi pour les voyageurs un coche qui fait, trois fois par semaine, le service entre Tudela et Saragosse, et *vice versa*. Le trajet, qui est fort agréable avec le beau temps, a lieu en 10 ou 11 h. Des voitures conduisent de Tudela *au Bocal* (5 kil. 1/2); le coche, qui est convenablement installé, est tiré par des mules avec une vitesse de 8 à 9 kil. à l'heure; le voyage se paye de 35 à 40 réaux; à bord se trouve un restaurant passable, et l'on stationne d'ordinaire à *Gallur*, à moitié chemin, pour la couchée. Le bateau s'arrête au-dessous de Saragosse, à la *casa Blanca*, l'un des plus jolis sites de tous les environs de la capitale de l'Aragon, où des omnibus conduisent assez promptement.

C'est à ce point que se rattachent les travaux de la canalisation actuelle destinée à compléter, jusqu'à l'embouchure de l'Èbre, l'œuvre immense projetée par Philippe V. Il était donné à notre époque de reprendre l'œuvre abandonnée par Charles III, à 17 kil. en aval de Saragosse. Le canal était resté sans communication avec l'Èbre dans sa partie inférieure, utilisée seulement pour l'ir-

rigation des terres, mais ne servant à une navigation des plus restreintes que dans le parcours de la Boca del Rey sous Tudela, à la Casa Blanca sous Saragosse. La révolution française, l'invasion, la guerre de l'Indépendance suspendirent tous les projets qui pouvaient avoir pour but la reprise de cette immense entreprise; mais dès que l'Espagne fut un peu reposée, les Aragonais revinrent à l'objet vainement poursuivi pendant tant de siècles : la navigation de l'Èbre, de Saragosse jusqu'à la mer.

Un ingénieur en chef des ponts et chaussées de France, Philippe Conrad, présenta le premier, en 1833, le vaste projet d'une grande ligne de navigation par la vallée de l'Èbre, conduisant de l'Océan à la Méditerranée; ce projet avorta par la mort du promoteur.

En 1843, un concessionnaire espagnol, aidé par une compagnie anglaise, allait reprendre le projet de canalisation, lorsque survinrent des agitations politiques dans lesquelles il fut compromis et qui amenèrent sa déchéance.

En 1849 enfin, il s'est formé une nouvelle compagnie anglo-française et espagnole, aidée par d'importants capitaux; c'est par elle qu'ont été conduits les travaux qui, à l'heure présente, ont à peu près atteint le résultat depuis si longtemps attendu.

Cette compagnie a procédé toutefois en sens inverse de ce qu'avait fait Pignatelli et de ce qu'avait entrepris le comte de Sastago : elle s'est occupée tout d'abord d'assurer la navigation de la partie inférieure du fleuve. Il existait autrefois un petit canal partant du bourg d'*Amposta*, et qui, évitant les difficultés de l'embouchure, conduisait, en coupant une langue de terre, vers le port des *Alfaques*, où s'élève la ville nouvelle de *San Carlos*; mais, le plat fond de ce canal ayant été établi au-dessous du niveau de la mer, il s'envasa très-rapidement. En 1784 déjà, quelques années seulement après sa construction, il était hors de service. et ce serait à grand'peine qu'on en retrouverait aujourd'hui quelques vestiges.

Le canal actuel, construit par la nouvelle société, suit à peu près la direction qui avait été indiquée pour l'ancien tracé ; mais ses dimensions sont beaucoup plus considérables (10 kil. 1/2 de développement, 20 mèt. de largeur au plat fond, 2 mèt. 70 de profondeur totale) et l'on a élevé le plan d'eau au-dessus des plus hautes crues de l'Èbre, ce qui le met à l'abri des ensablements. En juillet 1857, la navigation a été ouverte par ce canal et par le lit de l'Èbre rectifié et endigué, jusqu'à *Cherta*, à 32 kil au-dessous d'Amposta, en fournissant des eaux à l'irrigation de 11,000 hectares de terre. En décembre de la même année, de semblables travaux d'endiguement et de rectification ont pu conduire tout à la fois la navigation, le commerce et l'irrigation jusqu'à *Mequinenza*, au confluent des deux rivières le Sègre et le Cinca avec l'Èbre, au-dessous de Fraga et de Lérida, et à moitié chemin du parcours total à réaliser.

Aujourd'hui, l'œuvre de canalisation est complète jusqu'à la petite ville d'*Escatron*, à 256 kil. de la mer et à 112 kil. de Saragosse. Sur toute cette partie du fleuve les difficultés de la navigation étaient excessives, au milieu d'une succession de bassins profonds, séparés par des hauts-fonds de gravier. Le lit du fleuve, un peu laissé à la merci du riverain, était coupé de barrages à pierres perdues ne laissant qu'une ouverture à peine suffisante pour le passage de barques de 20 à 25 tonneaux, qui descendaient les grains de la Navarre et de l'Aragon jusqu'à Tortosa. Pour remonter les bateaux vides, il fallait de 15 à 20 jours d'efforts, sans chemin de halage, et les bateaux ne franchissaient les passes étroites des barrages

qu'au moyen de cabestans et à grand renfort de mulets ; il se perdait chaque année, au milieu de ces difficultés, le sixième des barques employées sur le fleuve. Aujourd'hui le service est fait sur les 256 kil., pour les voyageurs et pour les marchandises, par deux bateaux à vapeur, et les travaux de canalisation, les digues, les écluses sont supérieurs à ceux tant vantés du canal Impérial.

Il resterait à compléter cette œuvre importante sur les 95 kil. du parcours, entre Escatron et l'extrémitée délaissée du canal Impérial, au *Burgo*. Il faudrait suivre, rectifier ou éviter ces nombreuses sinuosités du cours de l'Èbre à Sastago, affronter ou tourner ces difficultés terribles qui ont arrêté les ingénieurs de Charles IV, et dont portent témoignage les ruines encore toutes béantes des constructions du comte de Sastago et du directeur La Ripa.

Ces difficultés ont fait décider la concession d'un chemin de fer qui se dirige de Saragosse à Escatron, le long de la rive droite de l'Èbre, sur 80 kil., et dont la construction est activement conduite. Il serait question de prolonger cette ligne sur Tarragone par Montblanch et Reus. Ce serait, entre Saragosse et Tarragone, une ligne rivale de celle de Lérida.

ROUTE 83.

DE CALAHORRA AUX BAINS D'ARNEDILLO.

27 kil. 1/2.

Calahorra (*V*. R. 4, p. 108). Un service régulier de voitures, correspondant avec les trains du chemin de fer, conduit à *Arnedo* et, pendant la saison des bains, en 3 h, à *Arnedillo ;* la distance est de 28 kil. Ce service a lieu du 15 mai au 15 septembre : on paye par place 24 réaux. On traverse la ville pour sortir par la porte du S. On suit une route qui remonte la rive g. du *Cidacos* et rencontre, à 11 kil., *Autol*, petite V. de 2,700 hab., située sur les pentes d'une colline que couronnent les ruines d'un ancien château appartenant au marquis de Fontellas.

16 kil. 1/2. **Arnedo**, V. de 3,630 hab., située sur la rive g. du Cidacos, et dominée par de hautes montagnes percées de cavités qui, dit-on, servirent autrefois d'habitations aux Maures. Le territoire qui entoure Arnedo est fertile et produit des fruits excellents.

Une route neuve, qui traverse le village de *Erce*, suit la rive g. du Cidacos, ayant, à dr., une ligne de montagnes dépendant de la Sierra de Cameros, et atteint, dans un site des plus pittoresques.

27 kil. 1/2. *Arnedillo*, bourg de 1,200 hab., situé sur la pente et à la base d'une haute montagne. L'établissement des bains est à 600 mèt. env. du bourg, de l'autre côté du Cidacos, qu'on franchit sur un pont de bois, et au pied d'une montagne rocheuse nommée *la Encineta*. Cette montagne paraît être un ancien volcan, et on trouve, au sommet, une roche nue à la base de laquelle s'ouvre une cavité profonde, qui serait, dit-on, une cheminée venant de la nappe d'eau minérale, à 400 mèt. au moins de profondeur. On a remarqué, en effet, qu'il en sort presque continuellement une vapeur épaisse qui laisse sur les parois de la grotte des traces humides, et qui donne, à l'intérieur, une température constamment plus élevée que la température extérieure. La montagne de la Encineta renferme du marbre, du gypse et du minerai de fer. Sur presque tous les points du sol, entre la montagne et la rivière, on signale des traces qui dénotent l'existence d'une nappe hydrominérale considérable.

Les sources d'Arnedillo jaillissent à la base de la montagne, du côté de

l'O., avec une abondance évaluée à 130 lit. par minute, et à la température de 52° centigrades. Elles sont immédiatement recueillies dans deux conduites maçonnées, qui les dirigent, l'une vers les étuves et les réservoirs des bains, l'autre vers les buvettes.

L'eau minérale d'Arnedillo appartient aux chlorurées sodiques fortes; bromurées et lithinées. Une analyse, faite en 1869, y a reconnu les principes suivants pour un litre d'eau :

Air atmosphérique et acide carbonique	....	21,336 cent. cub.
Sulfate	de chaux..........	1,441 gr.
—	de soude..........	0,269
—	de magnésie	0,336
Chlorure	de sodium	5,108
Carbonate	de chaux..........	0,125
—	de protoxyde de fer	0,002
Silice	....	0,030
	Total...	7,537

Il existe deux établissements, contenant dix salles de bain. Dans trois d'entre elles sont installées les douches, dans deux cabinets sont placées des baignoires, deux par cabinet, les cinq autres pièces sont occupées par des piscines qui peuvent recevoir, chacune, six à huit personnes. Pour les bains de vapeur, deux étuves ont été pratiquées dans la roche même, au pied de la montagne et auprès du griffon de la source. Ces étuves sont pavées en grosses dalles séparées par des intervalles de 2 cent. par lesquels monte la vapeur. La température peut s'y élever à 45 et 48 degrés; les malades y séjournent 10 à 15 minutes.

L'établissement comprend en outre 38 ou 40 logements, convenablement meublés, un grand salon de réunion, et des dortoirs pour les militaires et les pauvres. On paye, pour la table, le logement, le service et le linge du bain, 26 réaux par jour (1re classe) et 18 r. (2e classe). Les bains, douches ou étuves ont un tarif à part.

Le traitement d'Arnedillo s'adresse plus particulièrement aux rhumatismes et aux affectations traumatiques. Il y vient chaque saison environ 1,380 malades.

Hors de l'établissement, en deçà et au-delà de la rivière, on trouve des maisons particulières bien installées, où les pensionnaires sont reçus pour 20 à 24 réaux par jour. Le climat est agréable, la saison dure depuis les premiers jours de juin jusqu'à la moitié de septembre. Les environs offrent de belles promenades. *Gravalos* est à 11 kil. à l'E., et *Fitero* à une égale distance au-delà.

ROUTE 84.

DE MIRANDA AUX BAINS DE LUYANDO.

76 kil.

Miranda, point de croisement du chemin de fer du Nord de l'Espagne avec la ligne de Castejon à Bilbao (*V.* R. 1re, p. 15).

On va par cette dernière ligne (R. 3, p. 102), de Miranda à *Amurrio,* d'où un service de voitures conduit à *Luyando* (76 kil.). On compte de Luyando à Bilbao 26 kil. par la même voie ferrée. Luyando, dans une charmante position, au centre d'une vallée traversée par le Nervion, compte env. 500 hab. La source minérale alimente un petit établissement installé sur la rive dr. de la rivière. C'est à la fois une station balnéaire et une station d'air sous un excellent climat.

La source jaillit avec abondance d'une roche siliceuse à la température de 27 degrés centigrades, elle est claire, transparente, son goût est légèrement hépatique. Elle est classée parmi les eaux chlorurées sodiques sulfurées, et contient les principes suivants :

Gaz acide sulfhydrique.......	0,097 gr.
— carbonique libre ..	0,050
Air atmosphérique...........	0,012
	0,159
Sulfate de calcium.......	0,272
— de magnésie	0,499
— de soude..........	0,036
Carbonate de chaux.........	0,058
Chlorure de magnésium.....	0,247
— de sodium.........	0,074
Oxyde ferrique	0,120
Matière organique	0,010
	1,316

On oppose principalement les eaux de Luyando aux diverses affections cutanées non fébriles, aux affections scrofuleuses et au rhumatisme chronique. Elles modifient avantageusement les bronchites chroniques, les catarrhes, l'asthme et la phtisie au début. Elles produisent sur le canal intestinal des révolutions qui sont utiles pour le traitement des engorgements des viscères. L'élément ferrugineux qui y domine les rend efficaces contre la chlorose et l'anémie.

L'établissement est moderne, simplement et commodément installé. Il comprend six cabinets de bains et deux cabinets pour bains de vapeur, avec lits de repos. L'eau est élevée à la température nécessaire par un appareil bien combiné, et qui ne donne lieu à aucune déperdition des principes chimiques.

L'hôtel des bains est convenable ; on y trouve un salon de conversation, une salle de billard et des journaux. On paye 20 réaux par jour pour le logement et la table; 5 réaux par bain. Il vient environ 100 baigneurs par an à Luyando. Les environs offrent des promenades variées et très-agréables. Le chemin de fer, dont la station est reliée à l'établissement par un omnibus, permet en outre de faire, sur tout le parcours, dans la riche vallée d'Orduña, dans les jolis villages qui bordent la route de Bilbao, de charmantes excursions.

ROUTE 85.

DE LOGROÑO A SORIA.

95 kil. 1/2.

Logroño, (*V.* R. 4, p. 106).

La route sort de la ville, au S., en franchissant le chemin de fer, et remonte le cours de la rivière *Iregua,* rencontrant, à dr., à 5 kil., *Lardero,* bourg de 1,930 âmes, et plus loin *Isla Llana.*

14 kil. *Nalda,* petite ville de 1,730 hab., dépendant de la province de Logroño, située sur une colline au-dessus de la rive droite de l'Iregua, à l'entrée du territoire de *Cameros,* et dominant les provinces de Navarre et d'Alava. Ses 300 maisons sont entourées des débris d'une ancienne muraille, et, sur la partie la plus élevée, subsistent quelques restes d'une ancienne forteresse dans laquelle ont existé, jusqu'à l'époque de la guerre de l'Indépendance, de précieuses archives. Les troupes françaises, passant à Nalda, en 1808, à la suite de l'armée de Castaños, enfoncèrent les portes de fer de ces archives. On veut bien reconnaître qu'elles n'y commirent aucun dégât, qu'elles n'en détournèrent rien; mais elles partirent, dit-on, sans fermer les portes, et les enfants du pays, y ayant pénétré, se servirent des parchemins pour se confectionner des cartouchières et des bonnets de soldats, ou bien en firent des feux de joie. C'est sans doute dans cette circonstance que disparut du château de Nalda une sanglante relique dont la trace paraît perdue, et qu'on y conservait depuis le XIVe siècle : le poignard avec lequel don Henri de Trastamarre avait tué son frère don Pedro le Cruel. Le château lui-même n'existe plus ; la guerre en a commencé la destruction, les habitants ont fait le reste en s'en appropriant les débris.

Au-delà de Nalda, une route neuve, mais peu praticable parce qu'elle n'a pas été achevée, traverse *Castañares de las Cuevas*, v. de 12 maisons, entouré de roches dans lesquelles avaient été pratiquées autrefois des habitations aujourd'hui inoccupées ; *Panzares*, hameau de 7 maisons, situé au pied du mont *Moncalvillo*, où l'on traverse le ruisseau de *Sorbes*, affluent de l'Iregua, sur un pont provisoire, à côté d'un pont écroulé.

28 kil. 1/2. *Torrecilla de Cameros*, V. de 2.000 hab., plus importante que sa population ne l'indique. Il s'y trouve neuf fabriques de draps en grande activité, dont les produits sont exportés dans les provinces voisines. Torrecilla est divisée en deux quartiers par l'Iregua, que traverse un pont d'une seule arche et d'une construction très-remarquable. On cite, parmi les curiosités naturelles des environs, une grotte ouverte au milieu de la montagne, à 1 kil. 1/2 de la ville, profonde de près de 1,000 pas, et dans laquelle se trouvent de magnifiques stalactites. Auprès de cette grotte est une abondante mine de bol fort apprécié.

39 kil. 1/2. *Villanueva de Cameros*, bourg de 490 hab., sur la rive droite de l'Iregua, que la route traverse sur un beau pont de pierre.

50 kil. 1/2. *Lumbreras*, petite V. de 1,129 hab., située au milieu de la *Sierra de Cameros*, et à 3 kil. au N. de la *Sierra de Cebollera*. Ce territoire, très-accidenté, peu propre à la culture, est surtout planté de grands bois de hêtres d'une belle venue. Les pâturages y sont nombreux, et Lumbreras entretenait autrefois une grande quantité de bêtes à laines (de 70 à 80,000 têtes) qui allaient hiverner en Estrémadure. On l'appelait la capitale de la Sierra, ses habitants étaient fort riches, et aujourd'hui c'est une des localités les plus misérables de la contrée ; elle possède à peine 3,000 moutons.

La route, gravissant les pentes de la Sierra de Cebollera, pénètre bientôt dans le défilé ou *port de Piqueras*. Au milieu de ce port on rencontre une *venta* isolée qui en porte le nom. En descendant sur le versant opposé, on traverse, à *La Poveda*, v. de 430 hab., la petite rivière de *Marigarcia*, qui descend vers le bassin du *Duero*. Ce fleuve lui-même prend sa source un peu à l'O., dans la *Sierra de Urbion*. On suit la rive dr. de la Marigarcia jusqu'à

73 kil. *Almarza*, v. de 264 hab., assez bien bâti, situé dans une petite plaine entourée de montagnes, et à l'entrée d'une jolie vallée formée par la Marigarcia, qui prend un peu plus loin le nom de *Tera*. On remarque, dans la vieille église paroissiale, une chapelle appelée la *capilla del Inquisidor*, construite par un enfant du pays, don Juan Ramirez, qui fut inquisiteur général et évêque élu de Cuzco, en Amérique.

90 kil. *Garray*, v. de 225 hab., dans une vaste plaine, un peu au-dessus du confluent du Tera et du Duero ; on traverse ces deux rivières après la sortie du village, sur un beau pont de seize arches en pierre de taille. Le fleuve coule à gauche de la route.

C'est à une petite distance, de l'autre côté du Duero, que s'élève la colline sur laquelle était la célèbre **Numance**. On y trouve encore quelques vestiges de la muraille de terre de 3,000 pas qui l'entourait, et de la circonvallation fortifiée derrière laquelle Scipion, bloquant étroitement la ville, la réduisit à ce sublime exemple d'héroïsme et d'amour de l'indépendance que l'histoire a rapporté. Les fouilles que l'on fait encore aujourd'hui pour tirer de la pierre de la colline où fut Numance, mettent de temps en temps à découvert quelques souvenirs de cette illustre cité, des armes, quelques poteries, des idoles, des médailles, des ossements humains, des monnaies d'or, d'argent et de cuivre. Les Numantins étaient pauvres, et il a survécu peu d'objets précieux à l'incendie qu'ils allumè-

rent eux-mêmes, et cependant on rapporte qu'un journalier trouva un magnifique collier d'argent, orné de médaillons, et pesant 18 onces, qu'il vendit 160 réaux au vicaire de la paroisse de Garray. Celui-ci le fit fondre, et en fit faire un vase pour l'autel.

La route suit la rive droite du Duero jusqu'à

95 kil. 1/2. **Soria** (*V.* R. 79, p. 501).

De Soria à Madrid, *V.* ci-après, R. 86.

ROUTE 86.

DE SORIA A MADRID.

222 kil. 1/2.

Soria (*V.* R. 79, p. 501).

La route prend la direction du S., suivant, à quelque distance, le cours du Duero, dont elle se rapproche à

5 kil. 1/2. *Los Rabanos*, v. de 438 hab. On quitte de nouveau le fleuve pour gagner

10 kil. *Lubia*, v. de 182 hab., sur la rive droite du rio Verde. La route parcourt une contrée aride et sablonneuse, fertilisée à grand'peine par quelques irrigations du *rio Verde*. On traverse le Duero, sur un pont très-ancien, pour entrer à

33 kil. *Almazan*, V. de 2,600 hab., située sur un sol incliné, et présentant un coup d'œil des plus pittoresques aux voyageurs qui arrivent par les routes de Soria et d'Agreda. Elle se développe en échelons jusqu'au sommet du plateau où se rattache la route de Madrid. De toutes les parties de la ville, grâce à cette position, on jouit d'une vue magnifique; on découvre au N., les Sierras de *Cebollera* et de *Soria;* au N.-E., à 34 kil. de distance, les sommets de *Berlanga* et de *Gormaz;* au N.-O., celui de *Moncayo;* et de la partie la plus élevée, on aperçoit au S. et au S.-O., l'*Alto del Rey* et les monts de *Riaza*.

Almazan passait pour une des places les mieux fortifiées de l'antiquité. On attribue aux Romains l'enceinte dont une grande partie subsiste encore, et cependant le caractère et la nature de la construction laissent supposer qu'elle est plutôt l'œuvre des Arabes. Tout le centre de la ville est sillonné de voies souterraines parfaitement voûtées, partant de la partie inférieure, vers la porte de Soria, et se dirigeant par plusieurs branches vers la partie supérieure. Deux des six portes sont dignes d'attention. Celle du S., qui donne passage à la route de Madrid, et qu'on nomme la *puerta del Mercado,* est une espèce de forteresse d'un bel aspect et de formes imposantes. Le pont, qui date de la même époque, mesure 163 mèt. de long sur 4 1/2 de large; il est tout entier en pierre de taille, et en pente assez rapide. Il se compose de 13 arches qui s'élèvent et s'élargissent jusqu'à l'arche médiane, dont la clef se trouve à 7 mèt. 1/2 au-dessus des eaux moyennes. Il est fréquemment attaqué par les crues du Duero, dont le lit se déplace, et qui en a enlevé une portion, fort mal réparée depuis.

Trois ou quatre maisons seulement sont complètement bâties en pierre et en brique, et toutes les autres ont au moins trois côtés en terre. La place est un assez grand carré, long de 90 mèt. sur 48, pavé, dallé et entouré d'arceaux. La maison de ville occupe le milieu de l'un des grands côtés, et, à l'une des extrémités, s'élève le palais des comtes d'Altamira, bel édifice en pierre rouge orné de balcons et d'un portail à quatre colonnes soutenant les armes de la famille.

On comptait à Almazan dix paroisses; quatre sont supprimées. On cite, parmi celles qui subsistent, *Santa Maria del Campanario,* qui occupe le point culminant de la ville, et qui présente plutôt l'apparence d'une forteresse que celle d'une église. Elle est solide, mais d'un aspect assez peu gracieux: elle a reçu à plusieurs re-

prises des augmentations ou des restaurations qui ont défiguré le style gothique assez pur de la construction première. L'intérieur, à trois nefs, est gâté par d'énormes piliers qui arrêtent la vue. Une autre église, *San Andrès y San Pedro,* au centre de la ville, est surmontée d'une jolie tour que termine une galerie à jour assez élégante. L'une des chapelles, dotée autrefois par un commissaire de bulles, possédait des ornements d'argent d'une valeur de 200,000 réaux, dont la disparition est imputée à la guerre de l'Indépendance.

Almazan est traversée, du N. au S., par la route de Pampelune à Madrid; de l'E. à l'O., par un chemin venant de la Vieille-Castille et allant se rattacher, à Huerta, à la grand'-route de Madrid en Aragon. Ce sera une station du futur chemin de fer de Madrid à Soria.

Don Henri de Trastamarre avait donné Soria à Du Gueslin; don Pedro lui offrit Almazan s'il voulait le laisser échapper de Montiel; Bertrand refusa, retint à Montiel le malheureux roi, prêta même la main, dit-on, au fratricide qui couronna don Henri, et reçut en récompense Almazan, qu'il revendit au roi, avec Soria, pour 260,000 doublons.

38 kil 1/2. *Bordeje,* v. de 78 hab., au S.-E. d'Almazan, au pied d'une petite colline, sur la rive gauche du rio Moron.

49 kil. 1/2. *Adradas*, v. de 60 maisons isolées, habitées par 110 individus, tous agriculteurs.

66 kil. 1/2. *Miño,* v. de 150 hab., situé dans une jolie plaine. A une petite distance se trouve un lac qui produisait autrefois en abondance d'excellentes sangsues, et qui, dit-on, « a été en partie dépeuplé par les Français! » Encore un reproche que l'on veut, sans doute, adresser à la guerre de l'Indépendance!

Le chemin se bifurque en sortant de Miño. On prend la direction S. à travers un pays assez accidenté. On franchit à *Mojares* (74 kil. 1/2), assez pauvre v. de 69 hab., la chaine des montagnes de *Mistra*, qui forme la ligne de partage entre la province de Guadalajara et celles de Ségovie et de Soria. Cette chaine se détache du plateau central, passe entre Siguenza et Medinaceli, et forme, au S., le bassin du Henarès, et au N., celui du Duero. Le chemin pénètre dans la vallée du Henarès, descend le cours de ce ruisseau, et rejoint le chemin de fer de Saragosse à Madrid à

82 kil. 1/2. **Siguenza** (*V.* R. 12, p. 190).

De *Siguenza à Madrid,* 140 kil. (222 kil. 1/2), *V.* R. 12, p. 190 et suivantes.

ROUTE 87.

DE HUESCA A PANTICOSA.

83 kil.

On quitte Huesca au N.-O. par un chemin non carrossable, assez facile dans la belle saison, et qui peut être parcouru en deux jours. La contrée est très-pittoresque. On trouve facilement, pendant la saison des eaux, à Huesca, à Bolea, à Sabiñanigo et à Biescas, des montures pour ce trajet. Le chemin traverse

15 kil. *Bolea*, bourg de 500 hab., situé sur une hauteur.

40 kil. *Calderenas*, v. de 200 hab.

48 kil. *Puente de Fanlo*. Pont sur le *Gallego*, accompagné d'une seule maison habitée. On remonte la rive dr. de cette rivière jusqu'à

56 kil. *Sabiñanigo*, v. de 200 hab. avec son annexe *el Puente*, situé sur l'autre rive du Gallego.

59 kil. *Aurin*, v. de 7 maisons et de 80 hab., situé dans une jolie plaine, auprès du confluent du Gallego et de la petite rivière d'*Aurin*.

64 kil. *Senegué,* v. de 250 hab., situé en partie dans la plaine, en partie sur une colline.

69 kil. *Biescas*, joli v. de 350 hab.

qui rappelle ceux de la Suisse. Le Gallego le sépare en deux parties. De hautes montagnes qui le dominent au N.-E. forment, en s'étendant vers le N., un étroit défilé où le chemin s'engage en remontant la rive g. du torrent. A 5 kil., dans ce défilé, se rencontre l'ermitage de *Santa Elena*, qui est très-vénéré dans le pays. On croit que sa fondation remonte au règne de don Jaime el Conquistador, vers 1253. Auprès de cet ermitage jaillit une source intermittente fort curieuse, qui tantôt fournit une très-petite quantité d'eau, tantôt un ruisseau considérable, puis tarit subitement pendant une heure, pendant deux heures, et même pendant tout un jour. L'aspect du défilé de Santa Elena est des plus pittoresques; des roches immenses le dominent, et les montagnes majestueuses sur les flancs desquelles le chemin va toujours en s'élevant, sont couvertes de bois et de fourrés jusqu'au sommet. Ce défilé, qui fait partie de la jolie vallée du Tena, débouche dans un élargissement où se trouve, au milieu de châtaigners et de noyers magnifiques,

83 kil. **Panticosa**, pauvre v. de 600 hab., à peu près inhabité pendant l'hiver, et qui a donné son nom au célèbre établissement hydrominéral qui se trouve à environ 2 h. de marche plus au N.

« Presque en sortant du village, a dit un voyageur, on entre dans une gorge étroite qui a pour nom *el Escalar* (l'Escalier), et jamais nom ne fut mieux mérité. La route s'attache aux flancs du rocher et surplombe, par moments, le torrent de *Calderas*, qui descend du lac de Panticosa et roule en mugissant au fond du précipice. Plus on s'élève en gravissant le long de cette corniche, qui laisse à peine un passage suffisant aux chevaux, plus la gorge se resserre, plus son aspect devient sauvage et la végétation rare et rabougrie; on ne voit plus autour de soi que le rocher. » « Trois quarts d'heure après être parti du village, dit M. Ad. Joanne, on aperçoit, sur la g., à 100 mèt. de hauteur, une source d'eau minérale qui jaillit de la roche vive; l'âpreté des sentiers en rend l'exploitation impossible. » Enfin le chemin tourne brusquement, et l'on se trouve dans un cirque, qu'un écrivain espagnol, M. Cabanès, décrit dans les termes suivants : « Un espace elliptique de 750 mèt. de long sur 500 de large complète une muraille naturelle de roches à pic, hautes de plus de 250 mèt., ouverte seulement du côté où les eaux du Caldarès, en sortant, ménagent une place au seul sentier praticable. » A dr. s'élèvent quelques bâtiments, groupés çà et là, à 2,300 mèt. d'altitude; c'est l'établissement thermal. A g. s'étend un petit lac bleu qui vient baigner le pied des constructions, et dans lequel de magnifiques cascades se précipitent du haut des roches.

L'établissement de Panticosa n'existe que depuis 1820. A cette époque, don Nicolas Guallart acheta ces sources, moyennant une redevance annuelle de 4,000 réaux, et depuis il a fait construire les neuf maisons de l'établissement et le petit édifice élégant du *Templete de la Salud*, qui s'élève au-dessus de la *Fuente del Higado*. Ce nom, qui désigne les propriétés thérapeutiques de la source, signifie source du Foie; une autre se nomme source *del Estomago;* une troisième est renfermée dans un bel édifice qu'on appelle *Casa de los Herpes* (maison des Dartres); et une autre est nommée la *fuente de la Laguna* ou *Purgante*, source du Lac ou source Purgative. Ces sources sont peu éloignées les unes des autres; la source de l'Estomac est sulfurée sodique, celles del Higado et de los Herpès sont azotées, celle de la Laguna est ferrugineuse bicarbonatée. Leur débit est de 61 mille litres dans les 24 h., et leur température s'élève à 26 et 27 degrés cent.

En voici du reste l'analyse :

	Higado.	Herpes.
Azote	65 »	89 » c.c.
Sulfate de soude.	0,040	0,039 gr.
Phosphate de soude.	0,025	0,024
Chlorure de sodium.	0,010	0,008
Bicarb. de sodium.	0,004	
Silice	0,030	0,015
Matière organique.	0,016	0,011
Perte	0,003	0,001
	0,130	0,100

	Estomago.
Hydrogène sulfuré	0,004 gr.
Phosphate de sodium	0,037
Sulfate de sodium	0,040
Chlorure de sodium.	0,015
Chlorure de magnésium	0,002
Carbonate de soude	0,010
Silice	0,029
Matière organique	0,025
Total	0,0165

Les sources del Higado et de los Herpes agissent comme hyposthénisantes sédatives du système nerveux. Elles assouplissent la peau et réussissent dans certaines dermatoses. L'eau de la Laguna ne s'emploie qu'en boisson, elle est purgative, excitante de l'appareil digestif et de l'organisme général. L'eau del Estomago, excitante, active, modifie les sécrétions et agit comme les eaux sulfureuses en général.

On compte, dans les divers bâtiments de l'établissement, quinze baignoires dans autant de cabinets, deux pavillons d'aspiration des gaz, une salle d'inhalation et de pulvérisation, un gargarisoir, une salle d'hydrothérapie avec cercles, douches en colonnes, écossaise, ascendante, etc., et des logements pour 400 personnes au plus. On paye pour une chambre de 3 à 4 réaux, pour un lit 4 réaux, pour le déjeuner et le diner 14 réaux; les chevaux de promenade, 20 réaux pour une journée; des porteurs pour aller à la source del Estomago, 2 réaux.

« La seule promenade de Panticosa est un simple chemin de 200 mèt. devant la maison de Abajo; on peut aussi tourner avec une barque sur le petit lac qui, dans son plus grand diamètre, offre une largeur d'environ 170 mèt. La saison des bains est très-courte; elle dure du 1er juillet au 20 septembre seulement.

« Parmi les *Cascades* des environs de Panticosa, la plus belle tombe dans l'angle N. du cirque : le ruisseau qui la forme sort d'un lac situé dans la région des neiges éternelles, descend à travers un rocher que ses eaux ont creusé à la longue, et jaillit en plusieurs bonds jusqu'au fond du cirque. La hauteur totale de la chute est d'environ 200 mèt.; mais le peu de largeur de l'entaille à travers laquelle elle se précipite ne permet pas de la voir tout entière d'en bas. Pour bien la contempler dans toute sa magnificence, il faut gravir le plateau où se trouve le lac, et descendre, à travers les rochers, sur une saillie située aux deux tiers environ de la hauteur de la cascade. Une énorme colonne d'eau de plus de 60 mèt. d'élévation et de 3 mèt. de diamètre, se brisant avec fracas, fait constamment trembler le roc sous son poids. Si l'on regarde en haut, il semble qu'on va être atteint et entrainé par la cataracte; en bas, on ne voit à travers un voile de vapeurs qu'une masse d'écume plongeant dans de sombres profondeurs; c'est un des plus beaux spectacles des Pyrénées.

« Une autre cascade, également digne d'une visite, tombe à une très-petite distance des bains. Deux autres moins importantes apparaissent en face de l'établissement, sur la paroi occidentale du cirque. Malgré la hauteur totale de leurs chutes successives, qui descendent de plus 330 mèt., elles ne produisent pas d'effet, à cause du peu d'abondance de l'eau.

« Trois beaux sommets s'élèvent à l'O. du lac de Panticosa et forment de ce côté l'enceinte du cirque. Le sommet central, qui se distingue par la hardiesse de son profil, s'appelle *Punta de Bondellas*, et celui qui continue la crête du côté du N. est connu sous le nom de *Punta de Machimaña*.

« Pour atteindre celui-ci, on s'é-

lève d'abord, pendant 1 h. 1/2, à travers des rochers de granit écroulés et de petits plateaux marécageux, jusqu'à ce qu'on arrive au pied d'une grande pente neigeuse qui monte au sommet de la Punta de Bondellas, entre deux parois de rochers; on évite cette pente et l'on incline sur la dr. pour gravir, au milieu de débris de rochers, jusqu'au point culminant de la Machimaña, haut de 2,752 mèt. La Punta de Bondellas est de 100 à 130 mèt. plus élevée.

« Du magnifique observatoire où l'on se trouve, on aperçoit à ses pieds le cirque des bains; puis, bien au-delà, les pics de Vignemale et du Marboré, les larges pyramides neigeuses des *Tres Sorellas* (mont Perdu) et, tout à fait à l'extrémité de l'horizon, les montagnes d'Oo, de Vénasque, et la crête hérissée de la Maladetta. A g., au milieu des neiges, s'étendent quatre lacs glacés.

« On peut revenir du sommet aux bains en passant par l'un de ces lacs, appelé *Laguna de Zaragüala*, qui se trouve à la base N.-E. de la Punta de Machimaña. Une longue pente de neige conduit jusqu'aux rochers qui l'entourent. De ces rochers on descend, en ayant soin de prendre la direction du S., sur les bords d'un autre lac, moins élevé d'une trentaine de mèt. environ. On n'a plus qu'à suivre le cours du ruisseau, et, après une longue marche, on arrive à la grande cataracte, d'où l'on voit le cirque s'étendre à ses pieds.

« Cette excursion exige 8 h. »

De Panticosa à Eaux-Bonnes et Eaux-Chaudes, R. 89, *D.*; — à Jaca, R. 93; — à Cauterets, R. 92.

ROUTE 88.

DE SARAGOSSE A JACA.

103 kil.

Saragosse (*V.* R. 12. p. 174).

On peut aller de Saragosse à Jaca par Huesca, en prenant le chemin de fer (R. 19) jusqu'à cette ville, dans laquelle on trouve un service de voitures conduisant à Jaca et correspondant avec les trains. Si l'on préfère la voie de terre, on ne trouvera de route carrossable que jusqu'à Ayerbe. Au-delà, les chemins deviennent difficiles, et ils ne peuvent être parcourus qu'à pied ou à cheval, et en deux journées.

On traverse la plaine au N. de Saragosse, ayant à dr. le Gallego. On atteint

En 1 h. 50 min. (11 kil.), *Villanueva del Gallego;*

En 1 h. 1/2 (11 kil. — 22 kil.), *Zuera;*

En 15 min., la barque sur laquelle on traverse la rivière et, 15 min. après, l'embranchement de la route de Huesca, qu'on laisse à dr. On remonte la rive g. du Gallego en passant à la *venta de la Camarera*, et

2 h. 25 min. après l'embranchement (39 kil.), *Gurrea*, 600 hab. On traverse le *Soton*, pour arriver à ce village qui se compose d'une seule rue non empierrée. Au-delà on parcourt un pays presque désert, au milieu de grandes landes et de forêts, ne rencontrant que deux *ventas*, celle de *Turuñana* et celle de *Ayerbe*, au pied de la colline dont cette petite ville (2,610 hab.) occupe les pentes. Un chemin, préférable pour les piétons, plus court et plus agréable, passe, après Gurrea, un peu plus près du Gallego, et atteint, après 4 h. de marche, à 28 kil. environ (67 kil.), le hameau de *Eres* (58 hab.), où l'on peut passer la nuit après cette première journée.

A partir de Ayerbe, le chemin des cavaliers, qu'on nomme assez pompeusement *camino general*, s'éloigne du Gallego, et va le traverser plus au N., sur un pont en pierre de 5 arches, à *Anzanigo*, à 17 kil., ne rencontrant sur ce parcours que les *ventas de Piquera* et de *Garoneta*. Au-delà d'Anzanigo, on monte vers (11 kil.) *Bernuès*, v. de 100 hab., à 14 kil. en deçà de Jaca.

Par le chemin de piétons de *Eres*, suivant de plus près le Gallego, on arrive en 1 h. 1/2 (8 kil.) à un pont de 3 arches sur cette rivière, et après 1/4 d'heure on atteint

76 kil. 1/2. *Murillo*, bourg de 1,140 hab., l'un des plus anciens de l'Aragon, situé sur les pentes d'une colline, au-dessus du coude que forme le Gallego venant du N.-E. et se dirigeant désormais vers le S. Au-delà de Murillo, à 1 h. de chemin (5 kil.), on rencontre la *venta de la Peña*, plus loin (1 h. 1/2, 8 kil.) la *venta d'Anzanigo*, à la hauteur de ce village où passe l'autre chemin. Au bout de 1 h. 45 min., on se trouve en face de Bernuès, au pied des versants méridionaux des montagnes de Oroel, qui séparent le bassin du Gallego de celui de l'Aragon. On gravit les pentes très-dures et très-pittoresques de la Peña. On atteint le sommet du col en 1 h. 1/2, et de l'autre côté, en 1 h. 20 min., on arrive à la montée de

110 kil. **Jaca**, V. de 4,000 hab. et place forte, située sur une colline, au-dessus de la rive g. de l'Aragon, à 790 mèt. au-dessus du niveau de la mer. « D'épaisses murailles, noircies par le temps et flanquées de distance en distance par des tours carrées, l'entourent d'un cercle parfaitement régulier; on y pénètre par six portes gothiques. Les maisons, d'un aspect misérable, ne sont pas garnies de balcons, comme la plupart des maisons espagnoles ; les fenêtres, de grandeur inégale et disposées sans aucune symétrie sur les façades, leur donnent un caractère moresque. » (M. Adolphe Joanne, *Itinéraire des Pyrénées*.)

Jaca est une ville très-ancienne, qui montre encore des restes de fortifications romaines. Les Arabes la possédèrent longtemps, et la Chronique d'Anien rapporte qu'elle était gouvernée par un roi ou Wali maure lorsque Charlemagne traversa l'Aragon, à la veille de sa terrible défaite de Roncevaux. Lorsque se forma le royaume de Sobrarbe, Jaca fut un instant, après Ainsa (V. R. 94, *C.*), la capitale de la jeune monarchie. Les rois lui accordèrent de tout temps de nombreux privilèges, et elle fut la seule ville de l'Aragon qui resta fidèle à la cause de Philippe V contre l'archiduc d'Autriche. Le roi lui donna les titres de *muy noble, muy leal y vencedora*, et ajouta une fleur de lis à l'écu de ses armes, qui portait la croix de Sobrarbe et quatre têtes de chefs maures en souvenir d'une bataille gagnée, à Alcaraz, par ses habitants.

« La cathédrale, dit M. Joanne, ornée d'un beau portail gothique, se compose de trois nefs ogivales ; les autels sont surchargés de décorations et de dorures. Sa fondation date de l'époque du roi don Ramiro, en 1040. On montre, sur le seuil de l'un des portails, le modèle type, gravé sur la pierre, de la *vara* aragonaise avec toutes ses divisions. Dans la salle capitulaire se trouve un beau tableau de *Saint Jean-Baptiste*. »

La *casa de Ayuntamiento* date de 1544 ; on y conserve, attaché sur une table avec une chaine, le livre sur lequel sont enregistrés les anciens privilèges et les lois particulières de la commune. La *prison* est aussi un vieux monument ; elle occupe la partie inférieure d'une tour quadrangulaire portant au sommet l'horloge de la ville, sous un petit dôme formé de colonnes de bois et couvert en fer-blanc. La maison du comte de Bervedel mérite également une visite ; on y remarque la façade, des tours du XVI[e] s., les restes d'un ancien escalier, et surtout une magnifique cheminée dans une des salles de l'étage inférieur.

La *citadelle*, commencée par Philippe II et achevée par Philippe III, au N. de la ville, couronne une éminence, et se dresse comme un promontoire au-dessus de la rivière d'Aragon. Elle a été restaurée par les Français en 1810. Du haut de

ses murailles, la vue est magnifique. Au N. l'œil plonge dans la vallée profonde et sauvage de Canfranc, parcourue par les eaux blanches d'écume de l'Aragon, et dominée à son extrémité par la montagne de la *Peña Colorada* et par d'autres pics neigeux. A l'O. on voit une grande partie de la vallée de l'Aragon qui, déjà plus vaste, étale ses vergers, ses jardins et ses prairies parsemées de maisonnettes, et se redresse pour former la base de la montagne de *San Juan de la Peña,* toute noire de sapins, où se trouve un célèbre monastère dont l'église renferme les tombes des anciens rois de Sobrarbe et d'Aragon. Au S. et au S.-O. on a sous ses pieds la ville toute hérissée de tours et de clochers, et, de l'autre côté de la vallée, les regards sont attirés par la masse gigantesque de la *Peña de Oroel,* le berceau du premier royaume aragonais. De belles promenades d'ormeaux et de frênes font le tour des murailles; des bancs disposés de distance en distance permettent au voyageur d'admirer à son aise le beau panorama qui se déroule au pied de la ville.

Excursions.

Parmi les ermitages qui peuvent être le but d'excursions aux environs de Jaca, on signale celui de la *Virgen de Victoria,* à 3 kil., à l'O., sur le chemin de la Navarre, où la ville vient célébrer, chaque année, le premier vendredi de mai, l'anniversaire d'un glorieux combat livré aux Maures, en 795, par la population de Jaca. Les habitants en armes y exécutent un simulacre de la bataille ; le chapitre ecclésiastique y vient en procession, la municipalité en corps, précédée de ses massiers et d'un héraut vêtu de la cotte de mailles et portant l'étendard de la ville. Au retour, quatre paysans rapportent, au haut de leurs lances, les quatre têtes couronnées qui furent le trophée de cette victoire.

On trouve des souvenirs plus glorieux encore pour le vieux royaume d'Aragon, à l'ermitage de la *Virgen de la Cueva*, qui occupe l'entrée d'une grotte profonde dans laquelle se réunirent, sur l'un des versants de la montagne ou *peña* de Oroel, au S.-O. de Jaca, les trois cents gentilshommes qui proclamèrent l'indépendance chrétienne, fondèrent le royaume de Sobrarbe, et élurent pour leur roi Garci Ximenès (*V. Introduction; Aragon*).

La *Peña de Oroel* n'est accessible que du côté de l'O. En une heure de marche, depuis Jaca, on arrive à l'ermitage; de là, il reste à faire une ascension assez pénible pour atteindre le point le plus élevé de la montagne. Il est prudent, dit à ce sujet M. Willkomm (*Halbinsel der Pyrenäen*, 1855), de se munir d'eau à l'ermitage, car on ne doit pas en trouver plus haut. On s'élève peu à peu à travers les taillis, et bientôt on se trouve sur un vaste plateau désert. Plus haut, on pénètre dans une vaste forêt composée de pins, de sapins et de hêtres, et après deux heures de marche, on atteint la partie inférieure de la crête, où se dresse une grande croix de bois. Pour cette dernière partie de l'ascension, il faut suivre une arête de rochers, d'environ 2 mèt. de large, qui contourne le sommet du côté du N. et du côté du S.-O.; quelques fentes interrompent ce chemin dangereux, au-dessous duquel s'ouvre le précipice. Quand on est arrivé à l'O. même du cône, il faut s'aider des mains et gravir en ligne droite jusqu'au sommet, dont la hauteur totale au-dessus de la mer, est, d'après M. Willkomm, de 1,760 mèt. environ, et, d'après Madoz, de 2,500 vares aragonaises, ou 1,935 mèt. Le panorama qu'on découvre de ce point est immense, mais triste; on ne voit que des vallées noires de forêts, des parois de rochers et des sommets dénudés; cependant au N., les cimes neigeuses des Pyrénées

interrompent un peu la monotonie de ce chaos montagneux, et au S. apparaissent les lignes bleuâtres et distinctes de la Sierra de Moncayo, entre Agreda et Soria. — Cette excursion exige une journée pour aller et revenir.

Le **Monastère de San Juan de la Peña** est situé du côté opposé. La légende raconte qu'un seigneur aragonais, nommé Otho ou Voto, chassant un jour sur la montagne, fut emporté par son cheval jusqu'au bord d'une roche qui surplombait un abîme; le cheval était lancé, ses pieds de devant avaient quitté le sol; par une rapide inspiration, Voto invoqua saint Jean-Baptiste, et tout aussitôt la monture et le cavalier, soutenus au-dessus du précipice, descendirent doucement au milieu des taillis qui en occupaient le fond. Se traçant un chemin à l'aide de son épée, Voto parvint à un chétif ermitage construit à l'abri d'une roche énorme, et baigné par un clair ruisseau. Sur l'autel était l'image de saint Jean-Baptiste, et au pied de l'autel le corps d'un ermite mort depuis peu, et qui semblait endormi, tant son visage était calme et serein. Voto vit dans cet évènement un décret de la Providence, il reprit en hâte le chemin de la ville, amena des fidèles pour rendre au saint homme les honneurs funèbres, puis vendant ses biens et entraînant son frère avec lui, il vint consacrer le reste de ses jours à servir Dieu dans l'obscure chapelle. Les disciples qui lui succédèrent entourèrent l'ermitage d'autres constructions, la vallée solitaire devint une Thébaïde. Les gentilshommes de Sobrarbe, fuyant les Sarrasins, s'y réfugièrent souvent, et leurs rois s'y firent enterrer. Ramire I[er], vers le milieu du XI[e] s., fit élever, au-dessus des ossements de ses pères, un couvent sous l'invocation de saint Jean, et qu'on appela *San Juan de la Peña*.

Ce couvent, qui subsiste encore, s'abrite presqu'en entier sous la roche qui le domine de ses masses énormes. La roche elle-même forme une partie de l'enceinte de l'église, l'autre partie est construite en grosses pierres et sans ouvertures, puisque le jour parvient dans le sanctuaire par l'espace qui s'étend entre le haut des murs et la voûte naturelle. Au-dessous de cette église principale se trouve une seconde église basse, en forme de crypte, à peine éclairée par de petites fenêtres; elle renfermait autrefois les sépultures des abbés. Une vaste salle, nommée *sala del Concilio*, qui précède l'église principale, présente deux rangées superposées de tombes de riches-hommes, de guerriers, de barons, de nobles dames, portant des noms restés illustres, des dates séculaires, des écus d'armes ou la croix vénérée de Sobrarbe. L'une de ces tombes, par une inscription dont le sens ne semble pas douteux, dispute à San Pedro de Cardena (p. 23) l'honneur d'avoir reçu les restes de Chimène :

« In hac tumba requiescit
Dopna Eximina
. . . .
Roderico copulata
Gentes quem vocabant Cid. »

C'est par une porte pratiquée dans l'église, au côté de l'évangile, qu'on pénètre dans l'ancienne sacristie, dont on fit le Panthéon des premiers souverains d'Aragon. C'était d'abord un caveau sombre et humide, autour duquel étaient rangées des tombes, souvent de formes grossières, portant des inscriptions que le temps effaça peu à peu. Charles III voulut restaurer cette salle illustre, il la fit paver en pierres blanches, orner de piliers de marbre, de corniches et de rosaces dorées; deux celèbres sculpteurs, Carlos Salas et Ipas, y placèrent un Christ, des statues de la Vierge et de l'évangéliste, des médaillons de stuc représentant les batailles de Garci Ximenez, d'Iñigo Arista, de Sancho Ramirez, et le serment des rois d'Aragon; mais cette pompe contraste mal à propos avec la solennité des

souvenirs entassés là depuis des siècles. Les tombes, au nombre de vingt-sept, ont été déplacées, logées dans le roc, cachées par des plaques scellées dans des encadrements de marbre et portant des inscriptions menteuses, car on ne savait plus alors que par la tradition à qui appartenaient ces monuments dont les lettres primitives étaient effacées. On sait cependant, si l'on s'est trompé de place, que le Panthéon de San Juan possède, entre autres, les ossements de Garci Ximenez, de doña Enneca, sa femme; de Sancho Garcès, de Sancho Abarca, de doña Urraca, sa femme; de Ramiro Sanchez, de don Pedro Ier, *et aliorum quam plurium*, comme dit l'historien Briz Martinez. De l'église principale on passe dans le cloître, vaste galerie formée, sous l'immense masse des rochers qui semblent devoir l'écraser, par une élégante colonnade composée capricieusement d'une seule colonne ou de deux et trois colonnes groupées, supportant des arcs byzantins richement sculptés. Les chapiteaux, généralement massifs, présentent, au milieu d'enlacements de cordons et de feuillages, des oiseaux qui se jouent, ou des personnages groupés de l'Ancien et du Nouveau Testament.

Le vieux monastère fut souvent attaqué par les flammes; le dernier incendie, survenu en 1675, força les religieux d'en construire un nouveau à environ 100 mèt. plus haut, sur un plateau entouré de tous côtés, sauf à l'O., par de vastes forêts qui en augmentent la solitude. Les constructions en brique forment un grand carré régulier, au centre duquel se trouve l'église, d'architecture gréco-romaine, qui n'offre du reste rien de remarquable; elle renfermait des fresques qui ont été entièrement détruites par les pluies.

On parvient aux deux couvents, d'après l'indication de M. Willkomm, en suivant, pendant 1 kil. 1/2, le chemin très-fréquenté qui mène de Jaca dans la vallée inférieure de l'Aragon. On prend, à g., un sentier qui s'enfonce dans un beau vallon boisé. Peu à peu les arbres diminuent, et l'on rencontre à peine encore quelques maisons de paysans entourées de noyers et de pommiers; mais la vue devient de plus en plus belle, et s'étend sur la Peña de Oroei, dont on peut voir, en se retournant, l'imposant profil se dresser au-dessus de la vallée. Bientôt on entre dans un petit vallon hérissé de rochers où un ruisseau, descendu de la montagne de San Juan, fait tourner les roues de nombreux moulins. Vers l'extrémité supérieure de ce vallon, au milieu de belles prairies et au pied de grands escarpements rouges, se trouve le petit village de Santa Cruz, à côté duquel le ruisseau forme une belle cascade qui tombe d'environ 24 mèt. de haut. De ce point, on remonte péniblement par un sentier en zigzag, entre les pierres écroulées, et dans quelques ravines profondes creusées par les eaux. Le sentier aboutit au plateau du nouveau couvent, d'où l'on redescend vers l'ancien.

Cette excursion, pour laquelle on prend un guide et des montures à Jaca, demande une journée pour l'aller et le retour.

De Jaca à Oloron, R. 89; — à Cauterets. R. 90; — à Panticosa, R. 91; — à Gavarnie, R. 93.

ROUTE 89.

DE JACA A OLORON

(FRANCE),

PAR CANFRANC.

51 kil.

En sortant de Jaca, on traverse l'Aragon et l'on suit une allée de peupliers; puis tournant à dr., on passe au milieu de belles prairies et de champs cultivés. Sur les bords de l'Aragon, dont on remonte la rive dr.,

on rencontre quelques moulins. Bientôt on s'engage dans un défilé étroit et pierreux, à la sortie duquel se trouve, sur une pente rocheuse, dans une jolie position, à 1 h. 1/2 de marche,

5 kil. 1/2. *Castiello*, pauvre village de 70 maisons. Ce village est à l'extrémité inférieure d'un élargissement au milieu duquel on rencontre, après 1 h. 25 min.,

10 kil. 1/2 *Villanua*, v. de 60 maisons où l'on traverse l'Aragon pour remonter la rive g. Du côté de l'E., et au-dessus des escarpements qui bordent la rivière, se dresse, à une hauteur de 2,800 mèt., la montagne ou *Peña Colorada*, ainsi nommée à cause de la couleur rouge de ses roches. A peu de distance de Villanua, on pénètre dans un nouveau défilé. « Des deux côtes, dit M. Joanne (*Itinéraire des Pyrénées*), les parois se rapprochent, le torrent mugit de cascade en cascade et s'engouffre en tournoyant dans de vastes entonnoirs; à dr. et à g. s'ouvrent de grandes ravines d'où se précipitent des ruisseaux, et à travers lesquelles on voit briller un instant les sommets neigeux des Pyrénées. Sur certains points, et surtout entre les deux énormes rochers de *Torre Hijos* et de *la Selva*, la gorge devient si étroite, que le sentier a dû être taillé dans le roc, et c'est à peine si l'on voit l'eau du torrent se briser au fond de l'abîme sur les rochers de grès rouge. » Puis la gorge s'élargit, et l'on se retrouve au niveau de l'Aragon, qui coule doucement à l'ombre des aunes, des hêtres et des érables, à l'entrée d'un riant bassin, au milieu duquel on rencontre

30 min., 16 kil. *Canfranc*, charmant petit v. de 600 hab., situé sur la rive dr. de l'Aragon, composé d'une seule rue et d'une place que traverse la route, et dominé par un vieux château assez bien conservé, dont on attribue la fondation à Philippe II. De ce château, la vue s'étend sur le cours de l'Aragon et sur le *Can Gran*, une des sommités de la chaine des Pyrénées.

Au sortir de Canfranc, on passe successivement l'Aragon sur plusieurs ponts; sur le premier est établi un péage que l'on nomme le *derecho de rota*, et par lequel on exige 1 réal et 30 maravedis de chaque cheval ou bête de somme qui passe depuis le moment de l'ouverture du port, après le déblayement des neiges, jusqu'au jour de la Sainte-Croix de mai. Ce droit est consacré aux réparations des désastres causés par l'hiver.

Canfranc est le point le plus facile pour communiquer d'Aragon en France. Trois passages franchissent la chaine : l'un gravit vers le col de *Somport* (les Espagnols disent *San Port*, mais l'étymologie la mieux fondée parait être *Summus Portus*), il est praticable presqu'en tout temps; les neiges y séjournent peu, et la commune de Canfranc est d'ailleurs tenue de le déblayer, si l'encombrement dure au-delà de trois jours. Le deuxième, à l'E. du premier, se nomme le *port de Jaca* ou d'*Astun*, il est de difficile accès et ne présente guère qu'un sentier sur une partie de son parcours. Le troisième, encore plus à l'E. et à l'extrémité supérieure de la vallée, franchit le *col des Moines*, et conduit à Gabas et à Larruns dans la vallée d'Ossau. Le plus fréquenté des trois est le col de Somport. Pour l'atteindre, le chemin passe au pied d'un contrefort couronné par le vieux fortin de *Candanchui*, rencontre *la venta* de *San Antonio*, traverse une petite vallée connue sous le nom de *valle de Garcipollera*, et passe près des ruines de l'ancien monastère de *Santa Cristina*. Après 1 h. 1/4 de marche, et toujours sur l'une ou l'autre rive de l'Aragon, on rencontre la douane espagnole, et 35 min. plus loin, au sommet du col, à 11 kil. de Canfranc (27 kil. de Jaca), on voit une croix plantée sur le roc, la *Cruz de Somport*, qui marque la limite des deux États. L'Aragon prend sa

source à dr., et le gave d'Aspe à g.

Au-delà, et en descendant en France, on rencontre : (15 min.) l'auberge de *Paillette*, (15 min.) la *forge de Péranère*, (1 h. 15 min.) le *Lazaret*, et 25 min. plus loin, *Urdos* (11 kil. de la frontière).

D'Urdos à Oloron, 40 kil. (51 kil.) (*V.* l'*Itinéraire des Pyrénées,* de M. Ad. Joanne. R. 45).

ROUTE 90.

DE JACA A CAUTERETS.

La contrée que traverse ce chemin offre des beautés de toute sorte. Le chemin est souvent difficile; mais il est généralement praticable, et il est très-fréquenté dans la belle saison. On prend, en sortant de Jaca, la direction E. jusqu'à

11 kil. *Larres*, v. de 100 hab., au pied de la *Sierra de Bué* qui forme la séparation entre la vallée de Canfranc et celle de Gallego. On gravit les rampes de cette chaîne, et de l'autre côté, prenant la direction du N., on traverse à mi-côte le village d'*Escuer,* 200 hab., au-delà duquel, à 3 kil., on rencontre

22 kil. *Biescas* (*V.* R. 87, p. 513).

36 kil. *Panticosa* (*V.* p. 514).

La gorge de Panticosa se termine, vers la France, par quatre énormes entonnoirs de montagnes, couverts de petits lacs et de flaques de neige, et superposés comme les gradins d'un théâtre. Pour éviter de se perdre dans ce dédale de rochers, de neiges et de gouffres, il faut autant que possible appuyer toujours à dr.; un guide est indispensable. Enfin, on arrive au pied du col, on laisse à g. l'affreux pic d'Enfer et le lac du même nom, et, après avoir gravi une rampe aussi roide qu'un escalier, on se trouve sur la frontière de la France et de l'Espagne, au *Port de Marcadau*, situé à 3 h. des bains, entre deux autres échancrures.

«L'aspect du versant français est beaucoup moins aride et désolé que celui du versant espagnol, et le détestable sentier que l'on y trouve paraît presque bon, comparé à celui que l'on a suivi entre Panticosa et le port; d'ailleurs la pente est beaucoup plus douce.

« Après avoir laissé à dr. le lac de *Gérétils,* on sort de l'étroit défilé du col, formé par les bases du pic de Marcadau à l'O., et du pic de Péterneille à l'E., on traverse le *Fonfry*, puis le *Cambales*, qui descendent des neiges de la *Pène d'Aragon;* et en 2 h. 1/4 de marche, depuis le col, on arrive *aux cabanes de Marcadau*, dominées à l'E. par les escarpements du pic de Gaube.

« A partir de ces cabanes, le sentier longe le gave de Marcadau, tantôt sur la rive dr., tantôt sur la rive g., à travers les belles mais tristes forêts de sapins qui recouvrent les flancs de la montagne. En 1 h. 1/2 on descend des cabanes de Marcadau au *Pont d'Espagne.* »

Du pont d'Espagne à Cauterets 2 h. (*V.* l'*Itinéraire des Pyrénées*, R. 87). Il faut compter, depuis Panticosa, 9 h. de marche.

On pourrait aussi, pour aller de Panticosa à Cauterets, passer par le Vignemale; mais le chemin qu'on aurait à suivre serait encore plus mauvais que celui du port de Marcadau.

ROUTE 91.

DE JACA A PANTICOSA.

36 kil.

V. la R. précédente.

ROUTE 92.

DE PANTICOSA A CAUTERETS.

9 heures.

V. la R. 90.

ROUTE 93.

DE JACA A GAVARNIE.

De Jaca à Panticosa, 36 kil. (*V.* la R. 90).

De Panticosa, par un sentier de montagne qui prend la direction du S.-E., on traverse, en 7 h., la montagne de *Bendenera,* en bas de laquelle on rencontre le hameau de *Bujaruelo.* On peut aussi arriver à ce hameau par un chemin de plaine, en descendant de Panticosa vers Biescas (*V.* p. 514), par la vallée du Gallego. Arrivé à Biescas, on prend à l'E.; on traverse le torrent de *Sorrosal,* à *Linas*, et, s'engageant au milieu des contreforts méridionaux de la montagne de Bendenera, on rejoint, à *Torla*, un chemin meilleur, avec lequel on remonte au N., jusqu'à Bujaruelo, la vallée de *Broto*, arrosée par la rivière d'*Ara.* Par cette direction il faut 12 h. de marche.

On trouve, à Bujaruelo, une auberge assez bien tenue, construite sous un rocher dont le sommet est souvent couvert de neiges. On y traverse l'Ara sur un joli pont, et tout aussitôt, ayant devant soi les énormes masses de la montagne de *Taillon,* on commence à gravir le *port de Bujaruelo* à travers des rochers escarpés et par un sentier qui prend la direction du N.-O. Ce chemin n'offre aucune difficulté, il est praticable même en hiver, et c'est par ce passage que les habitants de la vallée de Broto conduisent leurs troupeaux aux pâturages des lacs d'Estom et d'Estom Soubiran, dans le groupe des montagnes de Saint-Sauveur. En 2 h. de montée environ, on atteint le *col de Gavarnie*, haut de 2,280 mèt., d'où la vue est bornée. Par une descente rapide qui contourne à l'E. les escarpements du Taillon, on arrive, en 1 h. 1/2 environ, en vue du Cirque, et par conséquent à 1 h. du village de **Gavarnie.**

De ce point, un chemin descend la vallée de Gèdre et aboutit à Luz, d'où l'on gagne promptement et facilement Barèges, Saint-Sauveur, Cauterets et Argelès.

ROUTE 94.

DE SARAGOSSE AUX BAINS DES PYRÉNÉES FRANÇAISES.

A. **A Bagnères de Luchon, par Barbastro et Venasque.**

De Saragosse à Barbastro, 132 kil. (R. 18). Le trajet de Barbastro à Luchon se fait en trois jours, à cheval ou à pied[1]. On sort de Barbastro au N.-E., franchissant tout aussitôt la petite rivière du *Vero.*

Première journée. La route gravit de hautes collines, traverse, après 1 h. 1/2 de marche, *Enate,* ham., de 18 maisons, un peu au-delà duquel (35 min.) elle passe le *Cinca*, à la *Barca de Peña*, au-dessus du confluent de cette rivière avec l'*Essera,* dont on remonte toute la vallée jusqu'au-dessus de Venasque.

1 h. *La capilla de San Roque*, au bas d'une colline calcaire, au sommet de laquelle on rencontre

15 min., *La Puebla de Castro,* petite V. fort ancienne, de 820 hab., encore entourée de murailles, et située au milieu d'une vaste et belle campagne.

1 h. 15 min. *Graus,* V. de 1,800 hab., baignée à l'E. par l'*Essera,* et dominée à l'O. par une haute montagne rocheuse et presque à pic. La ville est distribuée en rues bien pavées; ses maisons sont bien bâties, à deux et trois étages; celles qui entourent la place de la Constitution sont à arceaux, formés par de belles colonnes en pierre de taille. L'église, fort ancienne, conserve très-précieusement un crucifix donné à la ville

1. Cette route et ses distances nous ont été indiquées par M. le Dr Lambron.

par San Vicente Ferrer. A une portée de fusil au-dessus de Graus, se trouve une belle chapelle dédiée à *Ntra Sra de Peña,* et dominée par un rocher haut de plus de 150 mèt. Cette chapelle est en renom dans tout le pays, et les habitants y viennent en grande affluence, surtout pendant la semaine sainte. La montagne qui domine le sanctuaire porte une menace permanente contre la sûreté de la ville et de ses habitants. Une roche énorme, qui en est à demi détachée, semble prête à rouler sur la ville, dont elle écraserait la plus grande partie ; il semble que la première commotion accidentelle du sol ou un violent ouragan puisse suffire à précipiter cette masse. L'administration locale s'en préoccupe, et l'on en est encore à se demander quels travaux pourront, sinon détruire cette roche complètement, du moins la diminuer de poids et de volume. En 45 min., au-delà de Graus, on atteint la *venta de Santa Lucia,* et, à une distance égale, *Perrarua*, v. de 400 hab., dans une jolie plaine arrosée par l'Essera.

20 min. *Besians*, ham. de 40 hab. On traverse l'Essera, pour arriver, sur la rive g., en 30 min., à

Santa Liestra ou *San Quilez*, petit v. de 40 maisons, où l'on peut prendre gite pour la première nuit.

Deuxième journée. 2 h. de Santa Liestra, *Morillo de Liena*, v. de 80 hab., dans une plaine, sur la rive g. de l'Essera.

45 min. *Campo*, v. de 200 hab., tout entouré de hautes montagnes. Le chemin se rétrécit et commence à monter pour atteindre, en 1 h. 20 min., au milieu d'assez nombreuses difficultés,

Seira ou *San Pedro* (200 hab.), puis (2 h.) *Chia* (450 hab.), situé sur le versant méridional d'une haute montagne. Le chemin, à chaque instant plus impraticable, atteint en 1 h. 20 min. *Sahaun;* un quart d'heure après, la chapelle de *Ntra Sra de Guayente;* au bout d'un autre quart d'heure, *Eristé*, v. de 150 âmes, tout environné de hautes roches escarpées.

30 min. **Venasque**, bourg de 500 hab., riche et commerçant, mais affreusement sale, situé à 1,109 mèt. d'altitude, dans une position très-pittoresque. « Il est dominé, dit M. Joanne, par une montagne dont les assises calcaires semblent formées de gradins gigantesques. A l'E., de grandes terrasses, nues et comme brûlées par le soleil, s'étendent jusqu'au pied des contreforts de la Maladetta ; au N., les montagnes de la frontière se dressent comme une barrière infranchissable. Une citadelle, entourée de trois côtés par un ravin profond, s'élève au-dessus de la ville avec ses grandes murailles blanches, percées d'embrasures, sa tour ronde crénelée et son haut donjon carré. Entre la citadelle et l'Essera, la ville développe sa longue rue, terminée à l'extrémité S. par les deux tours de l'église. Un petit pont ogival la fait communiquer avec la rive dr. de l'Essera. Dans la rue principale — calle Mayor — on voit plusieurs vieilles maisons pittoresques, ornées de sculptures et d'inscriptions ; quelques-unes sont encore munies de leurs tourelles de défense. L'une d'elles appartenait aux comtes de Ribagorza. L'église *Santa Maria*, de construction romane, est assez petite, d'une seule nef avec un vaste transsept. On y remarque plusieurs détails curieux. » Dans la sacristie on peut visiter de magnifiques ornements d'or et de soie. Une autre église, *San Martin*, a été détruite pendant l'occupation française, en 1809, parce qu'elle gênait la défense de la citadelle. Celle-ci n'offre pas un grand intérêt ; elle fut construite, en 1592, par le roi Philippe II. La garnison actuelle est de 100 hommes.

Troisième journée. Deux chemins conduisent de Vénasque à Bagnères de Luchon ; l'un, quelquefois dangereux, par le *port de Vénasque*, à 14 kil. du bourg, en remontant le cours de l'Essera jusqu'auprès de sa source.

On arrive, en 2 h. 1/2, à l'*hospice espagnol de Vénasque*, où se séparent les deux chemins : celui du col de Vénasque monte à droite par une gorge étroite que les neiges, les glaces et les bourrasques rendent impraticable pendant l'hiver. Le port, formant une échancrure au sommet de la montagne, se trouve à 4 kil. de l'hospice et à une altitude de 2,417 mèt.

La descente sur le versant français est pénible, et le voyageur y est exposé aux vents violents du nord. On rencontre le torrent de *la Pique* tout près de son origine, et le chemin suit constamment le vallon rocheux et très-pittoresque où coule ce torrent. A 6 kil. du sommet, et à une altitude déjà moindre de 1,100 mèt., se trouve *l'hospice* français appartenant à la ville de Luchon. Cet hospice, long bâtiment à un étage, construit sur un plateau, au milieu d'une jolie pelouse, a été fondé, comme l'hospice espagnol, pour servir de refuge aux voyageurs surpris par la nuit ou par la tempête. L'hôtelier, qui paye à la ville un loyer élevé basé sur les profits qu'il tire des promeneurs pendant l'été, est obligé d'y entretenir pendant l'hiver un approvisionnement de secours en bois, en huile, en denrées, et de laisser la porte ouverte lorsque l'inclémence de la saison le force à descendre à la ville.

En quittant l'hospice, on traverse la belle forêt de *Charuga*, plantée de hêtres et de chênes magnifiques, et l'on rencontre la *Bach* (6 kil.), agglomération de granges foraines entourées de belles prairies. Une jolie route carrossable descend le cours de la Pique jusqu'à **Bagnères de Luchon** (4 kil.). Cette route est couverte de promeneurs, de cavalcades et d'équipages pendant la saison d'été.

Si, en quittant l'hospice espagnol, on prend. à g. le chemin du *col de la Gleyre*, on atteint ce col en 1 h., 20 min., après avoir dépassé le chalet qui sert de repos aux promeneurs de Luchon. Il faut 2 h. pour descendre à cette ville, par une jolie route nouvellement pratiquée.

B. A Bagnères de Luchon, par Jaca.

De Saragosse à Jaca, 110 kil. (R. 77), de Jaca à Urdos par Canfranc, 7 h. 40 min. (R. 78).

D'Urdos à *Etsaut*, route d'Oloron, 45 min. ; *Bedous*, 1 h. 30 min. ; *Escot*, 1 h.

A Escot, on quitte la route d'Oloron pour franchir, par un chemin à droite, le col de *Maria Blanca* (2 h. 30 min. de marche) et passer de la vallée d'Aspe dans la vallée d'Ossau. Du col, on descend en 50 min. à la chapelle de *Bielle*, sur la route de Pau aux Eaux-Bonnes. On remonte cette route (1 h.) jusqu'à *Louvie-Juzun*, d'où part un chemin de grande communication, passant à *Mifaget*. *Bruges* et *Asson*, qui rejoint, un peu au-dessus de *Lestelle*, la route de Pau à Lourdes.

De Lourdes à Bagnères de Bigorre, Arreau et Luchon, *V. Itinéraire des Pyrénées*.

Ces deux itinéraires, *A* et *B*, peuvent servir pour une charmante excursion de Saragosse à Luchon par Canfranc, et retour par Vénasque, en 11 ou 12 jours.

C. A Bagnères de Bigorre, par Barbastro.

Voir R. 18 pour le parcours de Saragosse à Barbastro (132 kil.).

149 kil. *Naval*, petite V. de 1,130 hab., située sur les pentes d'une masse de rochers, de 84 mèt. environ de hauteur, formant du côté de l'O. une chute verticale. Ses rues sont bien empierrées, mais, pour la plupart, tortueuses et en pente rapide. La place de la Constitution présente, du côté E., une ligne d'arceaux larges et dallés où se tiennent les marchés, et qui servent de promenade aux habitants dans la mauvaise saison. Au côté O. s'élève un vaste magasin où s'accumulent jus-

qu'à 800,000 fanègues (180,000 hect.) de sel, produit des salines importantes, exploitées par l'État, auprès de la ville. Dans la partie élevée, on voit les vestiges d'un ancien château arabe, et autour de la partie basse, au bord des ruisseaux qui la limitent, s'étend une enceinte murée, percée de quatre portes.

Des sources d'eau excellente jaillissent de toutes les parties du territoire de Naval, et au milieu d'elles, à 1 kil. au S.-O., une source minérale fort abondante, non encore analysée, mais à laquelle on a reconnu une grande efficacité contre les maladies herpétiques, la chlorose et les inflammations des intestins. Les sources salées coulent à une égale distance de la ville, au S. et au N.; leur abondance est très-grande, et le sel qu'on en retire par évaporation est considéré comme l'un des plus blancs et des meilleurs qu'on obtienne en Espagne.

Les salines de Naval appartinrent à la ville jusqu'à l'époque de la guerre de Succession. Philippe V, obligé d'employer la contrainte pour établir son pouvoir sur la Catalogne et l'Aragon, attribua cette propriété au domaine de sa couronne. Les habitants plaidèrent, le conseil suprême des finances reconnut leur réclamation fondée, et leur attribua une indemnité annuelle de 68,544 réaux, dont le payement est resté malheureusement fort arriéré.

On franchit, au-delà de Naval, les contreforts de la *Sierra de Arba*, pour atteindre, auprès de la rivière de Cinca,

183 kil. *Ainsa*. Cette ville, aujourd'hui réduite à une population de 440 hab., fut choisie par les chrétiens du royaume de Sobrarbe pour leur capitale, et eut six rois. Les traces de cette existence un instant glorieuse et de la domination arabe qui l'a précédée, se retrouvent dans la ville et dans ses environs. Une forte muraille, percée de trois portes, entoure ses 80 maisons d'aspect arabe, formant quelques rues spacieuses bien alignées et empierrées. Les deux églises sont d'anciennes mosquées, avec quelques sculptures d'une époque encore ancienne. Dans l'une d'elles on voit d'immenses souterrains. Le vieux château est resté tel que l'avaient construit les Arabes; et l'on y conserve encore, sur l'un des côtés de la place d'Armes, et quoique bien délabré, le vieux *palais des rois de Sobrarbe*. Enfin, à 2 kil. 1/2 d'Ainsa, s'élève le monument le plus vénéré de ces temps primitifs des monarchies de Navarre et d'Aragon, respecté à l'égal du vieux banc de justice de Guernica en Bizcaye: c'est la **Croix de Sobrarbe**, souvenir de celle qui apparut, dit-on, dans le ciel, sur ce lieu même, au roi Garci Ximenès, au moment où il allait combattre les Maures. La croix de Sobrarbe, au-dessus d'un fût en pierre imitant un tronc d'arbre, est placée sous un petit temple formé de colonnes d'ordre dorique, supportant une coupole couverte en ardoise, et entouré d'une grille en fer. Chaque année, le 14 septembre, toute la contrée vient en pèlerinage à la croix de Sobrarbe; on y célèbre la messe, et un certain nombre d'habitants y figurent en costume africain, pour donner une représentation de la célèbre bataille de 733.

On quitte la jolie plaine d'Ainsa, d'où la vue s'étend sur le magnifique panorama de la chaîne des Pyrénées, pour suivre les pentes d'une étroite vallée au milieu de laquelle on rencontre

198 kil. *Puertolas*, v. de 707 hab., situé au pied de la montagne de *Sesa*. De ce point, deux chemins muletiers, pénétrant au milieu de la chaîne, conduisent en France. L'un à gauche par le col de Sesa, atteint en 6 h. *Bielsa*, v. de 1,095 hab., gravit le col de ce nom, à 2,465 mèt. d'altitude, pour descendre dans la vallée d'Aure, par *Aragnouet*, en 6 h. (V. l'*Itinéraire des Pyrénées*, R. 117)

L'autre franchit le Cinca à quelque distance de Puertolas, puis le Cinqueta, dont il remonte la rive droite jusqu'à

213 kil. *El Plan*, v. de 100 maisons et poste de douanes.

Arrivé à ce point, le voyageur peut encore choisir entre deux directions; par l'une, à g., il gravit le *port de Plan* (le sommet, où l'on rencontre sur un bloc de marbre une croix qui indique la limite des deux États, est à 2,457 mèt. d'altitude, et à 4 h. du village), puis on descend par l'hospice ou auberge *du Rioumajou*, vers *Tramesaigues* (vallée d'Aure), qu'on atteint au bout de 6 heures depuis le port.

En continuant à droite, au contraire, on arrive par une ligne beaucoup plus directe à

223 kil. *Gistain*, v. de 477 hab., chef-lieu de la vallée de ce nom. En remontant le Cinqueta par une jolie gorge qui va en se rétrécissant, on s'élève jusqu'au *col de la Pez*, sur le flanc du *Pic du Midi de Genos*, à 2,466 mèt. d'altitude, et l'on débouche, au milieu d'un immense panorama, dans la *vallée de Louron*. Ce dernier chemin, dans la belle saison, est le plus court pour aller de Barbastro à *Arreau* et de là à **Bagnères de Bigorre**. (*V.* l'*Itinéraire des Pyrénées.*)

On peut aller aussi de Saragosse à Bagnères de Bigorre par Jaca. (R. 88), Canfranc et Urdos (R. 89), Escot, Louvie-Juzon, Lestelle et Lourdes (R. 84, *B*).

D. Aux Eaux-Chaudes et aux Eaux-Bonnes, par Canfranc.

Voir les routes précédentes, de Saragosse à Jaca (88) et à Canfranc (89). Arrivé à Canfranc, on peut choisir entre le *col de Somport* et le *col des Moines*. Par ce dernier, d'un accès peut-être un peu plus difficile, le chemin est beaucoup plus court; il faudrait d'ailleurs y revenir par la crête de la chaîne, si l'on montait d'abord par Somport.

On arrive du col des Moines dans la vallée de Bious, qu'on descend, par l'une ou l'autre rive du Gave, jusqu'à la scierie de Bious-Artigues, où l'on trouve une route de voitures qui conduit à *Gabas* en 1 h. 1/2.

De Gabas aux **Eaux-Chaudes**, 8 kil., belle promenade.

Des Eaux-Chaudes aux **Eaux-Bonnes**, par la route, 8 kil.; par le Gourzy 4 ou 5 h. de marche. (*V.* l'*Itinéraire des Pyrénées.*)

E. Aux Eaux-Chaudes et aux Eaux-Bonnes, par Panticosa.

De Saragosse à Panticosa, 156 kil. (R. 19 et 87.)

« On sort de Panticosa [1] par une gorge qui s'ouvre à droite, et à l'issue de laquelle on laisse, au-dessous de soi, dans la vallée, les v. de *San Dioniso*, *Escarilla* et *El Puyo*. On suit un sentier qui s'élève en serpentant sur le flanc des montagnes. En avant, on aperçoit la gorge de Sallent, au fond de laquelle se dresse, formidable et isolé, le pic de Peyrelue, et à gauche s'étend la magnifique vallée de Tena, ancien lac, au fond de laquelle coule le Gallego. Elle s'étend à perte de vue vers le S.-O., resserrée entre de hautes montagnes, et laisse apercevoir en arrière les plaines de l'Aragon. On y découvre onze villes ou villages qui brillent comme des points blancs sur sa surface verte. On pénètre enfin dans une suite de défilés étroits, boisés et montueux, à la sortie desquels on rencontre le petit village de *Lanus*, sur la rive gauche du torrent. Un quart d'heure après on arrive à *Sallent*, v. bâti en amphithéâtre à la base du pic de Peyrelue, sur la rive gauche du Gallego, au confluent de la petite vallée du Roumigas avec la grande vallée de Tena, et situé à une hauteur moyenne de 1,252 mèt. au-dessus du niveau de la mer. Il n'of-

1. Route indiquée, en sens inverse, par l'*Itinéraire des Pyrénées.*

fre rien de remarquable que sa petite église assez bien décorée, et dont le trésor est plus riche que celui de beaucoup de cathédrales. On y trouve une auberge dans laquelle, suivant l'expression d'un voyageur, « on peut presque dormir ; » le chocolat à l'eau de cette auberge jouit d'une grande réputation.

On peut aller, en suivant un sentier difficile, de Sallent au col de Somport (R. 89) par le port d'*Izas* (2,817 mèt.), qui sépare la vallée de l'Aragon de celle du Gallego. On compte 8 h. environ de Sallent à la venta de San Antonio.

En sortant de Sallent, on passe devant le poste des douanes espagnoles, en remontant toujours le cours du Gallego. On laisse à droite un lac qui remplit un petit enfoncement au pied du pic de Peyrelue, puis on monte par une rampe douce et facile jusqu'au *col d'Anéou,* qui s'ouvre à la base orientale de la montagne de ce nom. Un petit mur en pierres sèches, en partie éboulé, indique la frontière des deux États.

Au-delà du col, 4 h. après avoir quitté Sallent, on rencontre, en descendant, le gave de Broussette qu'on traverse plusieurs fois pour atteindre *la case de Broussette*, à 1 h. du col, et 2 h. après, environ, *Gabas*.

De Gabas aux Eaux-Chaudes et aux Eaux-Bonnes, *V.* ci-dessus, *D*.

F. A Cauterets.

Réunir les deux routes, 88 de Saragosse à Jaca, et 90 de Jaca à Cauterets.

ROUTE 95.

DE SARAGOSSE A TERUEL

PAR DAROCA.

169 kil. 1/2.

Cette route remonte, sur une grande partie de son parcours, la rive gauche de la petite rivière le Huerba. On laisse à droite, en quittant Saragosse, l'ancienne *carretera general* de Madrid, et, à 1 kil. à gauche, après avoir franchi le canal impérial, et au-delà de la rivière, les deux v. de *Cuarte* (340 h.) et *Cadrete* (600 hab.). Sur la rive g. du Huerba, on rencontre

14 kil. *Maria*, pauvre v. de 600 hab., et plus loin

25 kil. *Muel*, bourg de 1,300 hab. au milieu duquel on remarque une fontaine monumentale, de très-ancienne origine et qui mérite l'attention.

La route qui, pour atteindre Muel, avait suivi la direction du S., s'élève maintenant vers l'O., dans un sens opposé au cours du Huerba, et franchit une ligne de hauteurs, de l'autre côté desquelles elle descend vers

36 kil. *Longarès*, petite V. de 1,100 hab., située dans une vaste plaine très-fertile en blé, plantée de vignes et d'oliviers, qu'on nomme le *Campo de Cariñena*. On traverse cette plaine pour atteindre

44 kil. *Cariñena*, V. de 3,200 hab., entourée d'une muraille très ancienne ; on y remarque une belle église, d'architecture moderne, au-dessus de la quelle s'élève une tour carrée qui faisait autrefois partie d'une forteresse appartenant aux chevaliers de l'ordre de Saint-Jean. On retrouve dans Cariñena de nombreux vestiges des époques gothique et arabe, et un vieil oratoire, presque souterrain, qui fut autrefois une mosquée.

La route, se dirigeant vers les hauteurs qui limitent au S. la plaine de Cariñena, rencontre au pied de ces hauteurs et au milieu de plantations de vignes qui produisent un vin très-estimé, *la venta de San Martin* (11 kil.), au-delà de laquelle on commence à monter pour franchir le *port* du même nom. Au sommet du port se trouve *la venta de Guelba* (6 kil.). A quelque distance,

et au pied du versant méridional, la route se partage en deux directions. Par l'une, en descendant en ligne droite vers le S., on traverse le v. de *Villaréal*, plus loin, celui de *Lechon*, pour atteindre *Calamocha*, à 12 kil. 1/2 de Cariñena. L'autre route fait un détour pour passer à *Daroca*, qu'il est intéressant de visiter; elle ramène également à Calamocha, après un parcours de 60 kil.

On rencontre dans cette direction, à 6 kil. de la venta de Guelba, laissant Villaréal à 1 kil. à gauche,

67 kil. *Mainar*, v. de 487 hab., situé au milieu d'une grande plaine arrosée par le Huerba.

75 kil. *Retascon*, v. de 200 hab., au pied d'une petite chaine de collines, de l'autre côté desquelles on arrive à

79 kil. **Daroca**, très-ancienne cité, de 3,300 hab., située dans un entonnoir, et entourée de hauteurs que couronne une belle enceinte crénelée, de 2,200 mèt. de développement, flanquée de 144 tours qui ont conservé leur vieil aspect mauresque. La ville compte environ 450 maisons, de pauvre apparence, et pas un seul édifice digne d'attention, si ce n'est l'église collégiale, dans laquelle on retrouve quelques curieux vestiges de l'ancienne mosquée arabe. L'une des chapelles de cette église est ornée d'un autel richement orné de statues d'albâtre et de reliefs en stuc, dans l'intérieur duquel on conserve, avec une grande vénération, enfermés dans un reliquaire d'or donné par Ferdinand le Catholique, les saints corporaux (*santos corporales*), dont nous allons rapporter la légende.

Don Berenger de Entenza, à la tête d'une petite partie des troupes de Jayme I[er], allait assiéger, dans le royaume de Valence, le château de Chio, défendu par les Maures, lorsqu'il fut surpris par une armée de 20,000 infidèles et forcé de se retrancher avec son monde sur une colline qui fut immédiatement enveloppée. Berenger forma sa troupe, fit dire la messe sous sa tente, et se disposait à communier avec ses cinq capitaines; mais alors on entendit les cris de l'ennemi qui arrivait de toutes parts. Les hosties étaient consacrées, Berenger et ses lieutenants partirent sans prendre le temps de les recevoir, et le prêtre, frappé de crainte, les enveloppa dans les corporaux, et les cacha sous quelques pierres et sous des broussailles. Les Maures repoussés, les capitaines remontèrent pour recevoir la communion, et lorsque le prêtre eut retiré les linges sacrés de leur cachette, il trouva les hosties toutes baignées de sang. Chacun des chevaliers voulut posséder ce merveilleux trésor, le prêtre le réclama pour Daroca; on l'enferma dans une petite boîte d'argent dont on chargea une mule. En arrivant à Daroca, devant la porte de l'hôpital de San Marcos, la mule tomba morte. On recueillit la merveilleuse relique, qui fut déposée dans la collégiale, et qu'on expose aux yeux de la population une fois l'an, le jour de la Fête-Dieu.

La position encaissée de Daroca l'exposerait à être inondée, sans un très-remarquable travail, unique peut-être, en son genre, en Espagne, et dont la construction a été dirigée, au milieu du XVI[e] s., par Pierre Bedel, le célèbre architecte des Arcos de Teruel. C'est un tunnel (*la mina*) pratiqué à travers la base d'une haute montagne, sur une étendue de 175 mèt., une largeur de 6 mèt. 1/2 et une hauteur de 8 à 9 mèt., et qui sert, en temps de pluie, de déversoir aux eaux pour les rejeter dans une vallée voisine, et, en temps ordinaire, de chemin couvert.

On rencontre à Daroca la rivière de *Jiloca*, dont on remonte le cours en traversant successivement les villages insignifiants de (9 kil.) *Baguena*, (3 kil.) *Burbagueña*, et (4 kil.) *Luco*, tous trois dans une vaste plaine très-arrosée et très-fertile, bornée à g. par une ligne de belles collines. On traverse, à une petite

distance au-delà de Luco, le *Pancrudo*, affluent du Jiloca, et bientôt après, la route se rattache à celle dont il a été question plus haut et qui vient directement de Cariñena par Lechon.

103 kil. *Calamocha*, petite V. de 1,800 hab., située sur la rive dr. du Jiloca, au milieu d'une plaine immense, qui s'étend, au S., jusqu'aux montagnes d'Albarracin, à 56 kil. de distance. Ce territoire est peu productif; le pays n'est pas riche et ses habitants vivent de petites industries. La rivière forme une riante vallée, et la route est large, unie et bien entretenue jusqu'à

109 kil. *Caminreal,* v. de 850 hab., sans aucun intérêt. En remontant toujours le cours du Jiloca, on arrive à

114 kil. *Monreal del Campo*, petite V. de 1,655 hab., sur la rive g. du Jiloca. Son origine est à peu près analogue à celle de Santa Fé, qu'Isabelle la Catholique fit construire pendant le siège de Grenade. Montreal fut fondé par Alfonse Ier d'Aragon, en 1120, pour tenir en échec Daroca, qui appartenait aux Maures, et qui ne fut pris que deux ans après. La route, remontant, vers le S., le cours de la rivière, qui prend ici seulement le nom de Jiloca, après avoir porté celui de Cella depuis sa source, passe à

125 kil. *Villafranca de Campo,* v. de 850 hab., et traverse le Cella pour rencontrer, sur la rive dr. de cette rivière,

136 kil. 1/2. *Torremocha*, v. de 343 hab., situé dans une vaste plaine.

147 kil. 1/2. *Villarquemado,* v. de 890 hab., auprès duquel se trouve la source du Cella, qui fournit, en sortant de terre, 6,750 pieds cubes d'eau, formant tout aussitôt un vaste bassin qui a été entouré d'une construction en maçonnerie. Au-delà de Villarquemado, la route franchit une ligne de hauteurs, pour redescendre à

158 kil. 1/2. *Caude*, v. de 643 hab. Maisons assez bien construites, avec une jolie église, situé au milieu d'une belle plaine très-cultivée, parcourue par de nombreux canaux d'irrigation.

169 kil. 1/2. **Teruel**, V. de 10,432 hab., y compris la population de l'arrondissement municipal; ch.-l. de l'une des trois provinces formées de l'ancien royaume d'Aragon, siège d'un évêché, résidence d'un gouverneur civil et d'un gouverneur militaire, relevant de la capitainerie générale d'Aragon.

Elle est située sur une colline assez considérable, dont la base est baignée par le *Guadalaviar*. Une double enceinte, percée de neuf portes et tombant en ruines, l'enveloppe entièrement; le mur extérieur est de peu d'épaisseur, le mur intérieur forme un solide rempart sur lequel sont construites des habitations. Les rues sont étroites, tortueuses, mal empierrées, mais propres. La *plaza Mayor* est un polygone entouré d'arceaux dallés, sous lesquels sont installés les principaux magasins de la ville. La *cathédrale,* vaste édifice à trois nefs, dont la croisée est surmontée d'une coupole à deux corps, de style gothique, est sombre et défigurée par quelques restaurations modernes d'un goût médiocre. On y remarque, néanmoins : le retable, dont les sculptures nombreuses, œuvre d'un artiste français, Gabriel Joli, rappellent la manière de l'école florentine du temps de Michel-Ange ; un tableau des *Onze mille Vierges,* placé au côté droit du transsept, et signé par un peintre valencien de grand talent, Antonio Bisquert ; la grille et les stalles du chœur ; et, dans le trésor de l'église, deux *custodias* en argent, l'une dans le style Renaissance, l'autre dans ce goût exagéré, torturé, qu'on a appelé genre *churriguerresque*, du nom de l'architecte Churriguerra, son inventeur.

On retrouve encore, dans la jolie

église de **San Pedro**, des peintures très-estimées de Bisquert, et un retable sculpté par Joli; dans celle de *San Salvador*, un Christ également de Bisquert, qui mourut de chagrin de n'avoir pu atteindre, dans ses œuvres, le mérite d'une copie d'une *Épiphanie* de Rubens, placée dans une chapelle de la cathédrale.

L'une des curiosités de Teruel est la tour arabe de l'église *San Martin;* elle domine tous les édifices de la ville, et on l'aperçoit de loin en venant par la route de Saragosse. Elle est carrée, couverte d'ornements, de dessins, d'arabesques, d'enjolivements à jour, et de mosaïques formées par des briques et des faïences de couleurs variées. Elle s'élève au-dessus d'un arc ogival qui forme l'une des entrées de la ville; le dernier étage est tout à jour et d'une admirable légèreté; des créneaux la couronnent.

On remarque aussi un ancien collége de jésuites, servant aujourd'hui de caserne de recrues, bel et solide édifice, dont l'église, ornée d'une profusion de sculptures et de peintures à fresque, sert de dépôt d'armes et de magasin.

Teruel possède un aqueduc qui rivalise avec les plus célèbres d'Espagne. Il fut construit, en 1560, par un architecte français, Pierre Bedel, qui venait d'émerveiller toute la population en reprenant en sous-œuvre, avec une rare audace et un succès complet, la base entière de la tour de San Martin. Ce curieux monument va chercher l'eau sur une colline, à 3 kil. de Teruel; il débute par une galerie de captage pratiquée dans le roc, et traverse la vallée sur 140 arcs de pierre. Arrivé auprès de la ville, il jette, au-dessus d'un ravin, 6 arcs à deux étages, de 19 à 20 mèt. d'ouverture, et d'une hauteur totale de 50 mèt. L'étage inférieur est plein cintre, les arcs supérieurs sont gothiques, et un passage est pratiqué, dans l'épaisseur de leurs piles, pour communiquer d'un côté à l'autre du ravin.

Teruel a joué plusieurs fois un rôle historique; mais la légende n'a pas moins contribué que l'histoire à la rendre célèbre, et celle des *Amants de Teruel* est au nombre des plus populaires. Elle a été rapportée par les poëtes Francisco de Rojas, Perez de Montalvan, et de nos jours par don Eugenio Hartzembusch, qui en a fait le sujet d'un drame fort estimé. Les habitants de Teruel, la ville *muy noble, fidelísima y vencedora,* sont moins glorieux de ces titres peu communs, que du souvenir de Diego de Marcilla et d'Isabelle de Segura, qui vivaient au XIIIe s., sous le règne de Jaime d'Aragon. La légende dit qu'ils furent les deux amants les plus tendres et les plus fidèles que l'Espagne ait jamais comptés parmi ses enfants; ils moururent de douleur d'avoir été séparés.

Ils furent ensevelis dans la même tombe, et les magistrats leur firent élever un mausolée de marbre blanc dans l'une des chapelles de l'église San Pedro, où on les trouva parfaitement conservés en 1555, lors des travaux qui se firent dans cette chapelle. Leurs restes occupent maintenant une niche pratiquée dans l'épaisseur des murs du cloître, avec cette inscription sur la pierre qui la ferme:

Ici — sont déposés les corps — des célèbres amants de Teruel — Don Juan Diego Martinez de Marcilla — et doña Isabel de Segura — morts en 1217 — *Ils ont été placés en ce lieu en* 1708.

Un chemin de fer est projeté de Saragosse à Teruel, passant par Hijar, après avoir suivi la rive dr. de l'Èbre, puis il traversera, en ligne à peu près directe, les plaines du bas Aragon.

De Teruel à Calatayud, R. 101; — à Guadalajara, R. 102; — à Cuenca, R. 111; — à Valence, R. 139.

ROUTE 96.

DE BARCELONE A LA SEO DE URGEL ET A PUIGCERDA,

PAR MANRESA.

209 kil.

Barcelone (*V.* R. 13, p. 210).

De Barcelone à Manresa, par chemin de fer, 65 kil. (*V.* R. 13, de Barcelone à Saragosse, p. 233).

En quittant Manresa, on remonte, par un chemin assez bon, la vallée du *Cardoner*, qui arrose cette ville. La contrée est agreste, plantée de vignes et de pins, jusqu'à

86 kil. 1/2. *Suria,* v. de 1,689 hab. La route s'élève en zigzags au milieu de collines rocheuses, pour atteindre

103 kil. 1/2. **Cardona,** V. de 4,460 hab., et place forte, dans une position importante, au centre de la Catalogne. Le Cardoner l'entoure presque entièrement. Ses murailles sont anciennes et solides, flanquées de grosses tours et percées de six portes. Ses rues en pente présentent peu d'édifices remarquables, si ce n'est une très-vieille église, dont la fondation remonte à l'année 820, et qui a été réédifiée au XIVe s. On y conserve, avec une grande vénération, dans une chapelle souterraine, sous le maître-autel, et dans un reliquaire richement garni d'argent, les corps de deux martyrs, San Celedonio et San Emeterio. — Les têtes sont dans la crypte de la cathédrale de Santander. (*V.* p. 118.)

Le château de Cardona, qui occupe, à 125 mèt. au N.-E. de la ville, le sommet d'une montagne conique, à 450 mèt. au-dessus du niveau du Cardoner, passe pour la forteresse la plus inaccessible de tout le pays. Il peut être armé de 100 bouches à feu ; tous ses édifices sont à l'épreuve de la bombe, et d'ailleurs la difficulté des chemins, l'état du terrain aux alentours, rendent presque impossible le transport et l'installation de l'artillerie pour un siège en règle.

La fameuse *montagne de sel* se trouve à un quart d'heure de la ville, entre la rivière et la colline occupée par le château. C'est une roche énorme de sel gemme, haute de plus de 80 mèt., et de 5 kil. de tour, descendant sous le sol à une profondeur qu'on n'a pu apprécier. Ses pierres cristallisées produisent à la lumière du soleil toutes les riches couleurs du prisme. La roche est du plus beau blanc; quelques parties sont aussi transparentes que le cristal, et l'on en a souvent fabriqué des lentilles d'une netteté parfaite. L'industrie locale, à part l'exploitation du sel, en tire parti pour une foule d'objets de fantaisie, des fruits, des grappes de raisin, des miroirs, des flambeaux, des statuettes, des croix. des tables même. Les pluies ne paraissent pas réduire cette énorme masse, non plus que l'exploitation assez importante qui s'en fait annuellement. Il existe, dans l'intérieur, des cavités considérables, des cavernes qu'on va visiter, et qui produisent un merveilleux spectacle à la lumière des torches. La rivière est salée dans tout le trajet qu'elle fait autour de la roche, et cet effet est plus sensible en temps de pluie; mais il ne se ressent pas à plus de 12 à 15 kil. au-delà, et l'eau redevient pure et potable comme elle l'était en aval de la montagne.

On franchit le Cardoner sur un très-beau pont de sept arches, puis on quitte la vallée par un chemin muletier, très-accidenté, souvent peu praticable, au milieu de sites agrestes et sauvages, et qui conduit à

120 kil. 1/2. *Solsona*, V. de 2,460 hab., entourée de bonnes fortifications. Elle est située au milieu d'une plaine, sur un rocher à peine saillant, et sur la rive g. d'une petite rivière, nommée le *Reu Negre* (ri-

vière Noire). Son église cathédrale, d'un bon style gothique, à une seule nef, est surtout remarquable par son ancienneté. L'une des chapelles, dédiée à la *Virgen del Claustro,* est en grande vénération dans le pays. On voit aussi dans la ville un vieux palais, aujourd'hui inhabité, appartenant aux ducs de Cardona. Il se fait à Solsona un commerce assez considérable de fer et de couteaux fabriqués dans le pays.

On traverse, un peu au-delà, la petite rivière de *Salada,* aux eaux saumâtres, et l'on descend la vallée du Sègre, sur les bords de laquelle se trouve

137 kil. 1/2. *Oliana,* bourg de 1,130 hab., situé sur la rive g. du Sègre, dans la partie orientale de la vallée, entouré de sites charmants, d'une belle végation et de lignes majestueuses de rochers, appartenant aux premiers contreforts des Pyrénées. Le bourg renferme 120 maisons environ, mal bâties et incommodes ; l'église est ancienne, sans autre intérêt architectural qu'un portail de deux belles colonnes doriques d'un seul morceau. On trouve, dans le centre du bourg, quelques vieilles maisons lourdement construites, et au milieu d'elles une tour carrée, sans escalier, dans le style des tours arabes, et qui paraît appartenir au temps de l'expulsion des Maures de cette partie de l'Espagne. L'industrie locale est nulle ; on élève cependant le ver à soie, mais d'une manière inintelligente et sans en obtenir de beaux produits. On s'engage, au-delà, au milieu de gorges très-pittoresques, qui conduisent à un étroit passage nommé *le paso del tres ponts,* où l'on franchit le Sègre sur trois jolis ponts de marbre, à une petite distance l'un de l'autre, pour arriver à

159 kil. 1/2. *Orgaña,* bourg de 1,200 hab., situé dans une petite plaine sur la rive dr. du Sègre. Cette partie de la montagne conserve le même aspect pittoresque et sauvage ; le chemin est resserré dans les gorges au fond desquelles coule le Sègre. Ces gorges sont formées de murailles de rocs à pic, nues et froides, presque sans végétation, se rapprochant au point de laisser à peine pénétrer la lumière jusqu'au chemin. C'est dans l'un de ces passages les plus sombres qu'est jeté sur le Sègre, d'une roche à l'autre, un pont hardi, nommé *el Puente del Diablo.* De ces profondeurs sinistres, on débouche dans un de ces bassins, appelés *conques* à cause de leur forme arrondie, qui donnent un caractère particulier aux montagnes de toute cette région. Il mesure 11 kil. de long sur 5 kil. de large ; il est fertilisé par le Sègre et le Valira, qui s'y réunissent, et au centre se trouve

186 kil. 1/2. **La Seo de Urgel,** V. de 2,960 hab., place d'armes de deuxième classe, siège d'un évêché, chef-lieu d'un district judiciaire, placée entre la première et la seconde ligne des Pyrénées de Catalogne. La ville est close de bonnes murailles percées de quatre portes. Un mauvais pont de bois la réunit aux campagnes de la rive g. du Sègre. Elle est assez bien bâtie, mais mal pavée. On y compte, parmi les édifices de quelque importance, le palais épiscopal, deux anciens couvents et un séminaire. La cathédrale a quelque mérite ; l'architecture en est ancienne et de style gothique, avec une façade régulière à trois portes. L'intérieur est partagé en trois nefs, celle du milieu plus élevée que les autres. Le cloître date du XIII[e] s.

A 3 kil. à l'O. se trouvent les trois fortesses qui défendent la ville : la *citadelle,* le *Castillo* et la *torre de Solsona.* La citadelle est dans une forte position, bien construite ; la torre de Solsona lui sert de garde avancée.

La Seo de Urgel fut prise par les Français et brûlée en 1792. En 1794 ils l'attaquèrent de nouveau et furent

d'abord repoussés; mais ils revinrent bientôt l'assiéger, et s'en étant emparés, ils la mirent au pillage. En 1822, les royalistes s'y prononcèrent en faveur de Ferdinand VII. En 1827, l'insurrection en fit son quartier général, et plus tard le terrible comte d'Espagne, après avoir gouverné la Catalogne avec une main de fer, au nom de Ferdinand VII, y prit le commandement de l'armée de don Carlos. C'est dans les gorges du Sègre, entre Organa et la Seo, que ce malheureux général, enlevé par une troupe de conjurés poussés par Cabrera, ou même, dit-on, par don Carlos, fut indignement assassiné, puis jeté au fond de la rivière, avec une pierre sur la poitrine.

La Seo de Urgel occupe un point central, d'où l'on peut pénétrer dans les Pyrénées par des voies à peu près carrossables et par plusieurs chemins muletiers assez faciles. L'un, qui remonte le Sègre, rencontre Puigcerda à l'extrême frontière, et pénètre en France par Bourg-Madame et Montlouis; l'autre chemin remonte le Valira, traverse la vallée d'Andorre, et conduit au-delà de la frontière, à Tarascon, dans l'Ariège.

Pour le chemin d'Urgel à Puigcerda, nous empruntons nos indications à M. Fevrel (*Campagne de la Révolution française dans les Pyrénées orientales*, de 1793 à 95). On suit un chemin muletier qui côtoie, en la remontant, la rive dr. du Sègre et s'engage, à la sortie N.-O. de la conque, entre deux murailles de rochers qui ne s'entr'ouvrent que pour le torrent et le chemin. Arrivé au hameau de *Puente de Var* (15 kil.), ayant à dr., à 4 kil., le village d'*Aseguel*, on passe sur la rive g. qu'on remonte jusqu'à *Martinet* (8 kil. 1/2), village de 45 maisons, dépendant de *Montella*, sorte de poste militaire, situé sur le sommet d'une colline, à 700 mèt. à g. On gagne ensuite la rive g., par une passerelle en bois, pour sortir du défilé. On aperçoit dans la plaine où l'on débouche, à g. *Prullans*, à dr. *Santa Eugenia*, *Olia* et *Py*, et on arrive à

194 kil. *Bellver*, bourg de 1,900 hab., entouré de bonnes murailles, assis au bord d'un escarpement du Sègre et à l'extrémité d'une espèce d'isthme formé par deux ravins qui débouchent en amont et en aval du bourg. « Son vieux château ruiné, dit M. Ad. Joanne, la tour carrée de son église et ses murailles en partie ébranlées, lui donnent tout à fait l'apparence d'une ville féodale. » Bellver jouit d'une vue magnifique, ainsi que son nom l'indique. Un monticule de forme conique, le Montaros, qui le domine à une portée de fusil, avait été couronné d'une forte redoute par les Français, en 1794, et ce monticule fut alors, et à plusieurs reprises, le théâtre et le centre d'engagements importants.

De Bellver à Puigcerda le chemin devient carrossable; il existe même deux branches qui longent les deux rives du Sègre. Par l'une, sur la rive g., après avoir traversé la plaine de Bellver, on franchit le *col del Faitg* ou de *Valtarga;* on rencontre les hameaux de *Pratz*, *Das* et *Alp*, puis on passe la rivière de Sègre, au pont de Soler, pour arriver à Puigcerda.

Par l'autre chemin, on traverse à gué le dangereux torrent de *Valtorta*, pour s'engager, en remontant la rive g. du Sègre, dans le défilé d'*Isobol*. « La vallée que parcourt cette rivière, dit M. Fevrel, présente le caractère particulier et bien net d'une *vallée en chapelet*, c'est-à-dire qu'elle se compose d'une succession continue d'évasements et de défilés. Ainsi la gorge d'Organa, avant Urgel, la conque d'Urgel, le défilé du Martinet, l'évasement de Bellver, le défilé d'Isobol, la plaine de Puigcerda, cette alternance se continuant au-delà. » Par le défilé d'Isobol on a, à dr., les villages de *Pratz* et *San Abastre*, à g. ceux de *Ollopte*,

All, Gur et *Laga*. On sort du défilé à *Bolvir*, v. de 300 hab., on repasse la rivière au pont San Martin en pénétrant dans la belle plaine, de de 12 à 13,000 mèt. de développement, au centre de laquelle se trouve

209 kil. **Puigcerda**, V. de 2,000 hab., à 1,242 mèt. d'altitude. « Elle est située, dit M. Fevrel, sur la pente méridionale d'un mamelon isolé, dont le sommet, terminé par un plateau, était jadis couronné par une citadelle pentagonale. Emportée, en 1678, par les soldats de Louis XIV, après quatre assauts meurtriers, cette citadelle fut démolie de fond en comble, et le traité de Nimègue stipula formellement qu'elle ne serait jamais relevée.

La ville de Puigcerda n'a plus aujourd'hui, pour toute fortification, qu'une mauvaise muraille en terre ou pisé, de deux pieds d'épaisseur, laquelle encore n'enveloppe qu'une partie de la ville; le reste de l'enceinte est tout simplement formé par la ligne continue des maisons qui bordent la campagne. — Rien, dit aussi M. Ad. Joanne, n'égale la malpropreté des rues et des maisons; on ne sait littéralement où mettre le pied. Une rue, dont quelques habitations sont garnies de balcons, conduit à une place bordée de maisons à arcades, parmi lesquelles se trouve l'*hostal*. On y remarque surtout une maison de style mauresque. L'église, dédiée à santa Barbara, a une porte ogivale dont les chapiteaux sont ornés de têtes sculptées; elle se compose de trois nefs où la lumière ne pénètre jamais, elle contient de lourds ornements dorés. On y voit un tableau représentant l'enfer, où le peintre a entassé, sans aucun scrupule, des reines, des évêques et des papes. »

Des chemins conduisent de Puigcerda à Vich par Ribas et Ripoll (routes suivantes) ; de Puigcerda en France, par Bourg-Madame et le col de la Perche (R. 99 *C*.)

ROUTE 97.

DE RIPOLL A PUIGCERDA.

34 kil.

On s'engage, en quittant Ripoll, par un mauvais chemin de charrettes (*carretero*), dans la vallée du *Frazer*, ou *Ribas*, qui présente un caractère assez semblable à celui de la vallée supérieure du Sègre, d'Urgel à Puigcerda. Tantôt les montagnes qui l'encaissent sont assez éloignées pour former de petites plaines, occupées par des prairies bien arrosées, tantôt elles resserrent le torrent et le chemin entre les énormes roches de leurs bases. La gorge, nommée *las Cobas de Ribas*, offre, en ce genre, un spectacle des plus imposants; elle est dominée par deux montagnes coupées verticalement, et éloignées seulement de 30 à 35 mèt. Les eaux du Frazer coulent au fond du précipice, au-dessous du chemin qui a été pratiqué dans le flanc de la roche. On rencontre, au milieu de ce passage, deux cavernes qui se font face et qui ont été fermées par une muraille percée de meurtrières. Cette fortification naturelle est de très ancienne date et fut fatale, pendant la guerre de l'Indépendance, à un corps français qui s'était engagé dans le défilé. Avant d'y pénétrer, on rencontre, à 4 kil. de Ripoll, dans une petite plaine dominée par les montagnes, *San Cristobal de Campdevanol*, village de forges, où l'on traite le minerai de fer qui s'extrait en abondance dans le pays. Au-delà du défilé, on atteint

11 kil. *Ribas*, bourg de 1,500 hab., situé dans le fond d'un entonnoir, entouré de montagnes arides et pelées, et au point de confluent de trois cours d'eau qui forment le Frazer. A quelque distance avant le bourg jaillissent, de la base d'une roche, sur la rive gauche du torrent, deux sources minérales froides, dans la composi-

tion desquelles dominent les bicarbonates de chaux et de magnésie, et auxquelles on a donné le nom de *Baños de Ribas,* bien qu'il n'existe d'établissement qu'en projet.

Il vient aux eaux de Ribas environ 400 malades par saison.

En sortant de Ribas, on s'engage, en pleine montagne, au milieu de la *Sierra de Cadiz,* par un chemin muletier souvent peu praticable, qui rencontre successivement les hameaux de *Planolas* et *Planès*, 80 hab. Au bout de 3 h. 1/2 de marche, on arrive au *col de Tosas,* où l'on franchit cette chaîne pour descendre ensuite, en 3 h., par *Vilar* et *Escardars*, à

34 kil. **Puigcerda** (*V.* R. 96, p. 535).

ROUTE 98.

DE RIPOLL A CAMPRODON.

22 kil.

On fait actuellement en chemin de fer, le trajet de Barcelone par Vich à Ripoll (88 kil.) et le trajet de Ripoll (11 kil.) à San Juan de las Abadesas. Par la voie de terre, on remonte la vallée du *Ter* par un chemin de 3e ordre, classé comme *carretero*, mais peu praticable. On suit la rive droite pendant environ 2 h., et l'on passe ensuite sur la rive gauche, par un beau pont de pierre, pour entrer à *San Juan de las Abadesas*, bourg de 2,000 hab. (*V.* R. 17, p. 251).

Au-delà de San Juan, on traverse sur un pont le torrent de Fourcara qui vient aboutir au Ter; puis, reprenant la rive droite de cette rivière, un peu en aval de *San Pau,* on passe à *La Real* et à *La Roca*, d'où l'on arrive à

22 kil. *Camprodon*, petite V. de 2,200 hab. « Cette ville, dit M. Fevrel, est bâtie dans le fond d'une conque assez ample, sur la rive gauche du *Riutort* qui vient là confluer avec le Ter. Dans la fourche des deux torrents s'élevait jadis, sur un rocher de 40 mèt. de hauteur, un château fort qui fut pris et rasé, en 1689, par le duc de Noailles, après un siège remarquable. » Le nom de Camprodon occupe une place dans les souvenirs des guerres de la république française, par les sièges que la petite ville a soutenus à plusieurs reprises. Elle souffrit aussi beaucoup pendant les dernières guerres civiles. Camprodon compte quelques fabriques d'étoffes de laine, de mantes et de flanelles.

Les chemins qui conduisent de Camprodon à Olot, à Ribas, à Baget et en France sont en assez mauvais état.

ROUTE 99.

DE BARCELONE AUX BAINS DES PYRÉNÉES FRANÇAISES.

A. A Ax, par Urgel et Andorre.

De Barcelone à Urgel, 186 kil 1/2, *V.* R. 96.

Le chemin, qui se détache d'Urgel, au N., rejoint à une petite distance le *Valira,* dont on remonte la rive droite; les côteaux qui en forment la vallée sont couverts d'arbres à fruits, de figuiers, d'oliviers, de vignes. Il faut environ 40 min. pour atteindre (2 kil. 1/2) *Anserall,* v. de 435 hab., situé dans un riant bassin, au milieu des prairies et des peupliers. On traverse le Valira, sur un pont de bois, pour suivre la rive gauche, où l'on s'engage dans un défilé étroit, qui conduit en 1 h. 20 min. à un poste de douaniers établi auprès d'une forge et d'une scierie de planches. A 10 min. de ce poste, on rencontre la frontière de la république d'Andorre. Au bout de 40 min., par un bon chemin muletier, après avoir traversé le torrent d'*Auviña* qui descend du haut de la montagne en for-

mant une suite de cataractes, on atteint, par un pont de bois, *San Julian de Loria*, v. de 600 hab., l'une des six communes ou paroisses de la fédération d'Andorre.

« San Julian, dit M. Boucoiran (*Ariége, Andorre et Catalogne*), est le seul endroit du val d'Andorre où l'on trouve des magasins et toute sorte de marchandises de France et d'Espagne. Favorisé par sa position de terrain neutre, il a pousssé hardiment le commerce de contrebande. Les magasins sont des lieux de dépôt, toujours approvisionnés par leurs correspondants français, et qui n'attendent que le moment favorable pour introduire leurs marchandises en Espagne, soit à l'aide de traités secrets avec les chefs des *carabineros*, soit à leurs risques et périls. »

En quittant San Julian, on reprend la rive droite du Valira, laissant à droite le vallon de l'*Aixiravall*: puis on traverse un torrent, au-delà duquel on rencontre le v. de *Santa Coloma* (100 hab.), à 50 min. de San Julian. Après 30 autres min. (4 h. 10 min. depuis Urgel), on arrive à

Andorra, petite V. réunissant une population agglomérée de 850 hab., la principale des six paroisses de la vallée et le siège de son gouvernement. Elle est située à 1,080 mèt. sur un monticule, au pied de l'*Anclar*, et domine une plaine pittoresque et fertile. Cette ville, dit M. Boucoiran, ne serait qu'un pauvre village de France; les rues en sont fort étroites, irrégulières et tortueuses, les maisons sont bâties en débris de schiste et de granit. L'église est un vaisseau roman du xe siècle, à une seule nef, hardie et d'un goût simple; elle n'offre de remarquable que les riches boiseries de ses trois autels. Le *palais* affecté à la réunion du conseil général de la vallée est situé à l'extrémité de la ville. Sa façade a trois fenêtres de dimensions inégales et quelques lucarnes, au-dessus de la porte se trouve un écusson en marbre blanc où sont gravées les armoiries de l'Andorre avec l'inscription suivante en lettres d'or : « *Domus concilii, sedes justitiæ.* »

L'intérieur du palais est dans un état complet de délabrement. Au rez-de-chaussée, on trouve les écuries où les membres du conseil ont le droit d'installer leurs montures pendant la durée des sessions. Un escalier qui tombe de vétusté conduit à la chambre du grand conseil. C'est une salle vaste, d'un aspect imposant, entourée de bancs en chêne, et présentant, au fond, entre deux fenêtres, un tableau de Jésus-Christ. Les archives sont renfermées dans une armoire formée de deux panneaux de bois de chêne et pratiquée dans l'épaisseur du mur. Cette armoire est fermée par six clefs dont chacune est gardée par l'un des conseillers, dans chaque paroisse, et elle ne peut être ouverte que par les six magistrats réunis. Les archives sont considérées comme chose sacrée; aucun étranger ne peut en prendre connaissance; elles ont été conservées intactes depuis l'expulsion des Maures, et possèdent, dit-on, les chartes sur parchemin de Charlemagne et de Louis le Débonnaire, portant concession première des libertés et des privilèges de la vallée. (Voir pour l'historique de la vallée d'Andorre, l'*Introduction*.)

Une salle du palais d'Andorre sert de dortoir pour les membres du conseil souverain lorsqu'ils viennent des paroisses éloignées, pour assister aux sessions. L'édifice est à la fois le palais du gouvernement, la maison municipale d'Andorre, la maison d'école et la prison d'État.

En quittant Andorra, on traverse l'*Ordino*, affluent du Valira, et bientôt après on rejoint cette rivière, dont on suit la rive dr., au milieu d'une jolie plaine où se succèdent les cultures et les belles prairies. On rencontre (30 min.) *las Escaldas*, beau village entouré d'un cirque de rochers, où il existe des eaux chaudes minérales et sulfureuses très-abondantes, ainsi que des moulins à fou-

lon. En une heure et demie on atteint le v. d'*En Camp,* situé dans une position pittoresque. On y aperçoit une forge à la catalane, appartenant à un ancien syndic, et qui donne une certaine animation au pays.

On passe sur la rive g. du Valira pour gravir, à 30 min. de distance, une hauteur d'où l'on redescend, en une heure, vers la chapelle de *Merichel,* pèlerinage en grande réputation dans le val d'Andorre; puis on retourne sur la rive dr., en franchissant un pont au-delà duquel, après 20 min. depuis la chapelle, se trouve *Canillo* (600 hab.), deuxième village de la république.

Au bout d'une heure (4 h. 50 depuis Andorre), on atteint le ham. de *Saldeu,* où commence le port sur le revers duquel se trouve la frontière française. On traverse une dernière fois le Valira, à une petite distance de sa source, et laissant à g. le premier vallon qu'il forme, on s'élève lentement à travers des pâturages parsemés de bouquets de mélèzes rabougris et tourmentés. Arrivé à la crête (3,500 mèt.), on domine, en se retournant, le haut de la vallée d'Andorre, le village de Saldeu et la vallée sauvage ou plutôt l'étroite crevasse où naît le Valira. « Rien de sévère, de calme, d'imposant comme ce spectacle, » dit M. Fevrel.

Au-delà, descendant par un chemin difficile, sur des débris de roches schisteuses qui glissent et se dérobent sous les pieds, on arrive jusqu'en face des rochers d'*Avignoles* et de *Pourtailles* où l'Ariège prend sa source. On chemine ainsi sur le flanc des hautes montagnes, sans rencontrer un seul arbre, ni un arbuste, ni une cabane, par des sentiers pierreux et abrupts, suivant de longues gorges au fond desquelles coule le ruisseau de l'Ariège. On atteint ainsi la frontière, marquée par le *pont de Cerda,* auprès duquel se trouve un poste de douaniers, et où l'on rencontre le chemin venant d'*Escaldas* (*V.* plus loin *C*). 15 min, plus tard (5 h. depuis Saldeu) on atteint, au ham. de l'*Hospitalet* (131 hab.), les premières habitations françaises.

9 kil. (ou 2 h. de marche depuis l'Hospitalet). ***Merens,*** v. de 803 hab. où l'on quitte les chemins muletiers pour prendre une route carrossable.

8 kil. (1 h. 1/2 de marche ou 13 h. 20 min. depuis Andorre) **Ax.**

(*V.* pour le trajet depuis la frontière jusqu'à Ax, et pour la description de cette ville et de ses bains, l'*Itinéraire des Pyrénées,* de M. Adolphe Joanne, p. 643.

B. **A Bagnères de Luchon, par les vallées de Noguera Pallareza et d'Aran.**

On remonte, pendant quelques instants, la route d'Urgel à Balaguer, jusqu'aux approches du v. de *Villamitjana,* vers lequel on se dirige par un bon chemin muletier. On passe à *Castetlbo,* v. de 500 âmes, appartenant encore à la vallée du Sègre, et au-delà duquel on s'élève vers une petite chaîne qui, descendant des Pyrénées, forme la séparation des deux bassins du Sègre et du Noguera Pallareza. On franchit cette chaîne au *col de la Besseta,* d'où l'on descend, laissant à g. un chemin qui va vers *Sort.* En remontant la vallée du Noguera, on rencontre le v. de *San Juan de Lerra,* à la sortie duquel on va franchir cette rivière pour en suivre la rive dr. jusqu'à (10 h. d'Urgel) *Llaborsi,* v. de 200 hab. où l'on couche d'ordinaire après cette première journée.

Seconde journée. 2 h. (12 h.) *Escalo,* v. de 150 hab., à un quart d'heure de la rivière, au milieu d'un de ces évasements, alternant avec d'étroits défilés, formant une *vallée en chapelet* et qui font ressembler le cours du Noguera à celui du Sègre (*V.* R. 96, p. 533.)

2 h. (14 h.) *Esterri de Aneu,* v. de 460 hab., assis dans un autre évasement, sur les deux rives du Noguera, et poste de douaniers espagnols. Ici se présentent deux chemins pour franchir la frontière : l'un prend

à g. et monte en ligne droite vers le *Port de Paillas* ou *Bonnaïgue;* les Aranais le choisissent de préférence pour descendre à Urgel. Par l'autre chemin, plus praticable et plus fréquenté, on passe sur la rive g. du Noguera, pour atteindre

40 min. (14 h. 40 min.) *Isabarre*, ham. de 100 hab., au milieu de hautes montagnes.

25 min. (15 h. 5 min.) *Gurren.*

20 min. (15 h. 25 min.) *Gil.*

40 min. (16 h. 5 min.) *Alos*, v. de 150 hab., dernier poste de douaniers, situé à l'extrémité de la vallée d'Aneu. Au bout de 20 min. de marche dans un étroit défilé, on atteint un pont de pierre sur le Noguera; 1 h. 30 min. après, un pont de bois, et à une distance égale (19 h. 25 min. depuis Urgel), le ham. de *Ntra Sra de Montgarri*, à l'extrême frontière, tout auprès des sources du Noguera.

On monte par le col de *Plat de Berch*, de l'autre côté duquel, en arrivant auprès des sources de la Garonne (1 h. 50 min. — 21 h. 15 min.), on jouit d'une belle vue sur la vallée d'Aran.

Du col à *Salardu*, premier village français, 1 h. 10 min.; de Salardu à *Artias*, 40 min.; à *Viella*, 1 h.; à *Bozost*, 2 h.; à *Portillon*, 1 h. 15 min.; à **Bagnères de Luchon**, 1 h. — Trajet total : 28 h. 20.

(*V.* pour la description de ce chemin depuis la frontière, et pour Bagnères de Luchon, l'*Itinéraire des Pyrénées* de M. Adolphe Joanne, R. 29, et le livre de M. le docteur Lambron.)

C. Aux Escaldas et à Ax, par Puigcerda.

De Barcelone à Puigcerda, 209 kil. (*V.* R. 96).

On descend de Puigcerda par un chemin hérissé de pierres et troué de fondrières, en bas duquel on rencontre la *Raur*, qui forme la limite des deux États sur une partie de son parcours. On traverse cette rivière et on atteint à 2 kil. (202 kil.) *Bourg-Madame*, le premier village français, situé sur le Sègre.

En quittant Bourg-Madame, on vient reprendre la rive g. de la Raur, laissant à g. (205 kil.) *Ur.* La Raur reçoit, à cet endroit, la rivière de Villeneuve, qu'on traverse pour en remonter la rive dr. jusqu'à

207 kil. *Villeneuve.* On laisse à dr. *Agoustrina* avant d'atteindre

208 kil. **Les Escaldas**, ham. situé à 1,400 mèt. d'altitude, sur une hauteur d'où l'on découvre, au S., tout le bassin de la Cerdagne. A dr., la rivière de Villeneuve coule dans un lit hérissé de blocs de granit; sa rive dr. est bordée par une vaste prairie où se groupent de beaux massifs d'arbres, de cerisiers, de noisetiers et de frênes.

Le v. des Escaldas, dont le nom vient évidemment de *Aguas Caldas* (eaux chaudes), doit son existence aux sources qu'il possède.

Les Romains y avaient construit des thermes. Ce qui en restait encore a entièrement disparu dans les dernières restaurations faites au local.

Il y a deux établissements : le plus considérable est celui connu sous le nom de *Bains de Colomer;* l'autre s'appelle *Bains de Ferlat.* Tous deux offrent aux étrangers des logements commodes, entourés de jardins et de riantes promenades. Ces thermes ne sont pas seulement fréquentés par les habitants du département et des contrées voisines; les cantons les plus populeux de la Catalogne, et même Barcelone, leur envoient un grand nombre de malades.

L'eau est sulfureuse et thermale à 35 et 42° cent.

(*V.* pour plus de détails l'*Itinéraire des Pyrénées* de M. Adolphe Joanne.)

En quittant les Escaldas, dans la direction de l'O., on traverse, à 1 kil., *Dorres*, v. de 366 hab., et on contourne au-delà la base septentrionale d'une montagne sur le sommet de laquelle s'élève un ermitage consacré à Notre-Dame de Belle-Hoc; puis on descend dans la vallée de la Raur.

De là la route, mal entretenue et peu praticable, se dirige vers

215 kil. *Carol.*

217 kil. *Courbassil.*

221 kil. *Porta,* ham. situé à 1,509 mèt. d'altitude, au-delà duquel on commence à gravir les rampes qui précèdent le col de Puymorin, lequel se trouve à 1,918 mèt. de hauteur au-dessus de la mer.

En descendant du col, par une série de lacets faciles, on rencontre, au *Pont de Cerda*, le chemin qui vient de la vallée d'Andorre par le col de Saldeu (*V. A.* p. 538) et au bout de 15 min. on atteint

230 kil. *L'Hospitalet.*

239 kil. *Merens.*

247 kil. **Ax.**

(*V.* pour plus de détails, l'*Itinéraire des Pyrénées*, par M. Adolphe Joanne, R. 171.)

D. A la Preste, par Camprodon.

De Barcelone à Camprodon, 121 kil. (*V.* R. 17, de Barcelone à Ripoll, et 98, de Ripoll à Camprodon).

On monte, en sortant de Camprodon, par la vallée du *Ritort* et par des sentiers de montagnes en mauvais état, où souvent deux hommes ne pourraient marcher de front. On passe au v. de Mollo (800 hab.), l'une des clefs de la haute Catalogne, situé au pied du *col d'Ares* que l'on gravit, et au sommet duquel on rencontre la frontière, à 15 kil. ou 3 h. de marche de Camprodon.

En bas du col, sur le versant français, le chemin se bifurque. La branche de dr. atteint *Prats de Mollo,* à 4 kil. 1/2. du col; celle de g. arrive plus promptement à (4 kil. de la frontière. — 124 kil. de Barcelone), **La Preste**. Établissement d'eaux sulfureuses thermales (43 à 44° cent.), considérées comme succédanées des Eaux-Bonnes. (*V.* l'*Itinéraire des Pyrénées,* de M. A. Joanne p. 754.)

E A Amélie-les-Bains, par Camprodon.

De Barcelone à Camprodon, 121 kil. (*V.* R. 17 et 98)

Au-delà de Camprodon, on suit le chemin précédent jusqu'à la descente du col d'Ares. Au bas de ce col, on prend l'embranchement de dr., qui laisse à dr. la tour de Mir, et qui traverse, vers l'E., un pays très-accidenté. On atteint, par ce chemin, à 4 kil. 1/2 du col (19 kil. 1/2 ou 4 h. depuis Camprodon),

Prats de Mollo, V. de 3,435 hab., située sur la rive g. du Tech. En remontant le cours de ce torrent, et en se tenant sur la même rive, on rencontre

11 kil. 1/2 de la frontière, le *Tech,* ham. dépendant de la commune de Prats de Mollo.

23 kil. 1/2. *Arles,* V. de 2,267 h.

27 kil. 1/2 de la frontière (147 kil. 1/2 de Barcelone), **Amélie-les-Bains.**

(*V.* pour plus de détails l'*Itinéraire des Pyrénées,* de M. A. Joanne, p. 748.)

F. Au Vernet, par Camprodon.

De Barcelone à Camprodon, 121 kil., *V.* R. 98.

De Camprodon à Prats de Mollo, 15 kil. en Espagne, 4 kil. 1/2 en France.

On monte au N.-O. de Prats de Mollo, par un chemin pierreux, d'où l'on découvre de beaux points de vue sur la vallée du Tech. On traverse plusieurs ravins, dans l'un desquels coule le torrent de *la Moline,* et l'on s'élève, au milieu de gorges arides et grises, vers une arête de montagnes qui forme la séparation des deux bassins de la Tet et du Tech, et rattache le Canigou à la chaîne centrale des Pyrénées.

Du sommet de cette arête, où s'étend un vaste plateau, nommé le *Pla Guilhem* (plateau de Guillaume), on découvre, vers le S., un admirable panorama. Au N.-O., descendant par des escarpements pierreux, on franchit le col de l'*Homme-Mort,* et l'on suit une vallée aride et triste jusqu'à *Castell,* 8 h. 40 min. de Prats de Mollo.

2 kil. de Castell, 9 h. de Prats de Mollo (124 kil. et 9 h. de Barcelone), **Le Vernet**. Deux établissements d'eaux sulfureuses : les *thermes des Commandants*, *thermes Mercader*.

(*V.* l'*Itinéraire des Pyrénées,* de M. A. Joanne, p. 730.)

ROUTE 100.

DE LERIDA A FRAGA.

26 kil. 1/2.

Lérida (*V.* R. 13, p. 237).

On sort de Lérida par la porte du S. et l'ancienne route d'Aragon.

A peu de distance de la ville, après avoir traversé un canal d'irrigation dérivé du Noguera au-dessus de Lérida et qui va rejoindre le Sègre, on s'engage dans un long défilé montagneux à l'issue duquel est situé, dans une petite plaine,

11 kil. *Alcarraz,* V. de 2,120 âmes, près de la rive droite du Sègre ; c'est la dernière des localités de la Catalogne. La limite de l'Aragon, à 11 kil. de la sortie du village, est indiquée par deux blocs de pierre. Plus loin, on retrouve la montagne et ses défilés arides qu'on parcourt pendant 4 heures, et l'on descend, par une pente extrêmement roide, dans la vallée du Cinca, à

26 kil. 1/2. *Fraga,* V. de 7,013 âmes, située sur la rive gauche du Cinca, entre deux montagnes sur le penchant desquelles elle est bâtie; ses rues sont étroites, tortueuses, toutes en pentes et horriblement pavées de cailloux pointus. Les maisons sont mal construites, d'ancienne apparence, la plupart en ruines, ce qui contraste singulièrement avec les armoiries dont plusieurs sont ornées. C'est la première localité de l'ancien royaume d'Aragon et de la province de Huesca; elle dépend néanmoins, sous le rapport ecclésiastique, du diocèse de Lérida. Fraga était autrefois une place forte, défendue par un château dont on aperçoit les ruines sur la montagne. Elle soutint plusieurs siéges lorsqu'elle appartenait aux Maures, et vit périr sous ses murs, à l'un d'eux, le roi Alfonse Ier d'Aragon, dit le Batailleur, avec l'élite de la noblesse aragonaise et navarraise. Elle fut prise, en 1705, par l'archiduc Charles d'Autriche, mais rentra bientôt au pouvoir de Philippe V, à qui elle demeura fidèle, et qui lui conféra les titres de *fidelisima y vencedora,* avec le droit d'ajouter une fleur de lis à l'écu de ses armes.

L'église paroissiale de Fraga (*San Pedro*) est une ancienne mosquée mauresque, solidement construite, au-dessus de laquelle s'élève une très-haute tour carrée à trois corps. Le premier est percé de trois étages de fenêtres byzantines ou gothiques; le second corps, d'un gothique plus pur et plus moderne, et un peu en retrait, est appuyé aux angles par des étriers droits qui soutiennent les pilastres d'une galerie à jour; le troisième corps est octogone et se termine par une flèche comme les clochers modernes.

A la sortie de Fraga, sur la route de Saragosse, on remarque un beau pont suspendu, en fil de fer, de 168 mèt. de portée, jeté sur le Cinca. Au-delà de ce pont s'étend un joli vallon bien cultivé, embelli par un grand nombre de jardins bien tenus; mais plus loin la route s'élève au milieu de montagnes arides, et traverse des défilés sans habitations.

ROUTE 101.

DE CALATAYUD A TERUEL.

133 kil. 1/2.

Calatayud (*V.* R. 12, p. 187).

On quitte cette ville, au S., par un chemin qui s'embranche sur la *carretera general* de Madrid et qui se partage en deux directions. L'une remonte la rive droite du Jiloca; l'autre traverse une immense plaine

riche et cultivée en céréales, plantée de vignes et d'oliviers

11 kil. *Belmonte,* v. de 1,160 hab., avec quelques ruines d'un vieux château maure. On y cultive le chanvre en grande quantité.

22 kil. *Miedès,* v. de 775 hab., situé dans une plaine et sur la rive droite de la petite rivière de Miedès ou Peregil. On y voit un beau couvent de religieuses de la *Purísima Concepcion,* construit au commencement du XVII[e] siècle, dont l'église, qui peut contenir près de 1,000 fidèles, possède, sur l'autel d'une chapelle latérale, une image de Jésus enfant à laquelle on attribue de nombreux prodiges.

39 kil. *Retascon,* puis

43 kil. **Daroca** (R. 93, p. 529).

De Daroca à Teruel, 90 kil. 1/2 (133 kil.). (*V.* R. 95, p. 529).

Un chemin de fer est projeté de Calatayud à Teruel. Il suivra la même direction que la route ci-dessus indiquée.

RÉGION DU CENTRE

Nouvelle Castille, Estrémadure

ROUTE 102.

DE MADRID A TERUEL.

312 kil. 1/2 et 203 kil.

Madrid (*V.* R. 2, p. 38).

On suit, en sens inverse, le chemin de fer de Madrid à Saragosse (R. 12, *C.* p. 106 à 184) par Alcala, Guadalajara, jusqu'à *Siguenza* (139 kil.).

A Siguenza, on prend un chemin qui, passant par *La Cabrera,* va rejoindre à *Algorta,* v. de 70 maisons, la grande route d'Aragon. On remonte cette route, dans la direction du N.-E., au milieu de grandes campagnes nues, où l'on rencontre

161 kil. *Torremocha del Campo* « tour tronquée ». On y remarque, au-dessus de l'église, à droite, une jolie tour carrée, mais un peu écrasée et massive, — ce qui a motivé sans doute le nom donné à la localité, — ornée de grosses boules aux angles et aux quatre milieux ; un clocheton inachevé la surmonte. On traverse une vaste plaine sans un arbre, assez bien cultivée malgré l'éloignement des cours d'eau. Au milieu de cette plaine se trouve (8 kil.) *Sauca,* v. de 140 hab. situé au pied d'une colline.

172 kil. *Alcolea del Pinar,* v. de 542 hab. On prétend que c'est un des points les plus élevés de l'Espagne ; tous les vents y soufflent librement, et l'hiver y est très-rigoureux. C'est du reste un pays très-pauvre et nullement intéressant.

D'*Alcolea* partent deux chemins. L'un, l'ancien chemin, à peine praticable et à peine suivi, vestige d'une ancienne route qui allait de Madrid à Saragosse par Daroca, quitte la route à droite, un peu avant Alcolea, franchit la *Sierra de Molina,* entre *Maranchon* et *Anchuela,* décrit un détour considérable en montant d'abord vers le N.-O., dans la direction de Daroca, puis descend vers le S.-E., pour rejoindre, à *Monreal del Campo,* la R. 85, de Saragosse à Teruel.

L'autre chemin est neuf et plus direct. On quitte la route de Saragosse également à droite, à 500 mèt. avant Alcolea, côtoyant le chemin précédant par *Aguilarejo* (4 kil.), et gravissant les pentes du mont *Labadon,* en laissant à dr., à 140 mèt., la *Venta del Campo* (10 kil.). On descend ensuite dans une petite plaine cultivée, où se trouve

180 kil. *Maranchon,* bourg de 1,090 âmes, situé au pied de deux collines. Ses habitants élèvent des moutons dont la chair est fort estimée. On traverse, un peu au-

delà, le ravin du Gollino ; on monte la côte de *Mazarete*, laissant le v. de ce nom (300 hab.) à 200 mèt. à dr., au pied d'une colline et au milieu de beaux pâturages. On franchit la petite rivière de *Mesa*, qui descend des collines au-dessus de Mazarete, avant d'arriver à

194 kil. *Anquela del Ducado*, v. de 255 hab., dans une jolie position, d'où la vue se porte sur le village et la vallée de *Selas*. On laisse à g., l'ancienne route de Daroca : on passe à une petite distance de *Selas* et d'*Aragoncillo*, ayant à g., sur une éminence

208 kil. *Canales*, v. de 247 hab., puis *Herreria* et *Rillo*, au-delà desquels la route débouche dans la jolie plaine de

218 kil. *Molina de Aragon*, très-ancienne V. de 3,400 hab., située sur la rive droite du *rio Gallo*, sur les pentes d'une colline que couronne une vieille forteresse. Molina est encore entourée de murailles percées de 7 portes. Les habitants s'étaient armés en 1809, et avaient formé un bataillon qui surprit et maltraita une colonne française ; nos troupes y revinrent en 1810.

Molina appartient à la province de Guadalajara et à la Nouvelle-Castille, bien qu'elle porte le nom de Molina de Aragon. Elle s'était mise sous le patronage du roi d'Aragon en 1369, refusant de reconnaître l'autorité de don Henri de Trastamarre, après la mort de don Pedro. Elle redevint ville de Castille lors de la paix conclue entre don Henri et don Pedro le Cérémonieux, roi d'Aragon.

Deux chemins conduisent de Molina à Teruel :

A. Par Monreal del Campo.

On suit, au N.-E., la route de Molina à Daroca, jusqu'à

235 kil. *La Yunta*, v. de 497 hab., appartenant encore à la Castille et situé dans une plaine peu cultivée. A ce point, on quitte la route pour prendre, à dr. et dans la direction du S.-E., un chemin qui franchit, par un passage difficile, la chaine de partage entre la Castille et l'Aragon ; puis ce chemin descend dans une vaste plaine au milieu de laquelle se trouve

246 kil. *Blancas*, v. d'Aragon, dépendant de la province de Teruel, avec 637 hab. On y récolte en grande abondance le sparte qu'on expédie dans les villes voisines, pour la fabrication de ces sparteries employées en Espagne à tant d'usages. Au-delà, le même chemin, peu praticable, partout défoncé, traverse la plaine de Blancas, et descend dans la vallée du Jiloca, où il rejoint la grande route de Saragosse à Teruel (R. 95), à

257 kil. *Monreal del Campo*. V. R. 95, pour le parcours de *Monreal* à *Teruel* par

268 kil. *Villafranca de Campo*.
279 kil. 1/2. *Torremocha*.
290 kil. 1/2. *Villarquemado*.
301 kil. 1/2. *Caudete*.
312 kil. 1/2. **Teruel** (R. 95).

B. Par Albarracin.

Ce chemin, praticable seulement pour les mulets et les piétons, et qui a porté le nom de chemin de Valence, remonte, en partant de Molina, le cours du rio Gallo, qui passe au S.-E. de cette ville et traverse les villages de *Castilnuevo* (211 hab. — 25 kil.), *Merenilla* (219 hab.), *Sertiles* (418 hab.), auprès duquel se trouvent une source minérale ferrugineuse à laquelle on attribue de grandes vertus contre la chlorose, et d'abondantes mines de fer exploitées par plusieurs fonderies ; *Moltos* (260 hab.), sur les pentes d'une colline au pied de la Sierra de Molina (20 kil.) ; *Orihuela del Tremedal* (860 hab.), auprès duquel le Gallo prend sa source. Au-delà de ce village, le chemin commence à gravir la sierra, en décrivant, au milieu des rochers et des

bois de pins, de nombreux zigzags. Il passe au pied de la montagne de Tremedal, que couronne un ancien sanctuaire autrefois très-vénéré, incendié en 1809, puis il atteint le point culminant et redescend au S., laissant sur la dr., à 15 min. de distance, la source de l'un des deux ruisseaux qui viennent se réunir à Tramacastillo pour former le Guadalaviar. Plus loin, on rencontre, dans la jolie vallée suivie par cette rivière, (20 kil.) *Torres*, v. de 638 hab. Le Guadalaviar s'engage, au-delà de ce point, dans une gorge profonde, au milieu de rochers d'une grande hauteur. Le chemin serpente au-dessus du lit de la rivière jusqu'à

293 kil. *Albarracin*, V. de 2,054 hab., autrefois très-importante, ancienne place forte dont les murailles ne présentent plus qu'un amas de ruines. Située sur la pente S. d'une montagne, la ville est très-irrégulièrement construite ; ses rues sont en pente, très-étroites, empierrées avec une ligne de dalles au milieu, et les maisons, resserrées dans un petit espace par d'énormes masses de rochers, ont jusqu'à quatre étages. Albarracin est le chef-lieu d'un évêché suffragant de l'archevêché de Saragosse. L'église cathédrale (*El Salvador*) est une vaste nef d'ordre composite, dans laquelle se trouvent quelques peintures et des sculptures dignes d'attention.

« Albarracin, dit M. Quadrado (*Recuerdos y Bellezas de España*), mérite plutôt aujourd'hui le nom de village que celui de ville. Autrefois on l'appela forteresse, et au-dessus de ses crénaux détruits tremble toujours la croix épiscopale. Une rivière lui sert de fossé, une roche escarpée lui fait un piédestal, une ligne de rochers forme à la fois sa muraille et son horizon. On se demande à quoi a pu servir une forteresse dans cette solitude, et comment de ce coin oublié elle a pu répandre sa renommée. C'est un nid d'aigle qui surveille la plaine.

« Lorsqu'à l'entrée de la nuit, après avoir gravi des côtes roides et rocheuses, des montagnes couronnées de bois de pins, des sentiers pratiqués à travers des amas de roches druidiques, le voyageur s'approche d'Albarracin, rien ne lui annonce le voisinage de la belliqueuse cité. Un modeste terrain circonscrit dans une vallée étroite, la fumée qui s'élève au-dessus d'un groupe de cabanes, les bêlements des brebis qui se répondent du fond de leurs bergeries, préparent l'esprit à des impressions pastorales, et indiquent les occupations des habitants actuels. Dès qu'on a franchi le faubourg, si le ciel est encore éclairé par un faible crépuscule, l'attention est attirée par d'énormes masses de rochers qui, étagés par couches régulières de couleur brune, ou accumulés comme les énormes assises d'un mur colossal, défendent l'étroite entrée du réduit où se cache cette perle qui fut tant disputée. Du pont de charpente, jeté sur le Guadalaviar comme le pont-levis d'un fort, on aperçoit la ville, assise en amphithéâtre sur un monticule isolé, au sommet duquel s'élancent sans orgueil l'abside et la tour aiguë de la cathédrale.

« Lorsqu'on traverse la ville par ses rues taillées en escalier dans la roche vive, on arrive au bord des gorges profondes au fond desquelles roulent les eaux mugissantes et de couleur vert sombre du Guadalaviar. Il descend de la sierra voisine, au milieu des masses brunes de rochers dans les replis desquels s'ouvrent de profondes cavernes, carrières de marbre maintenant inexploitées. Aucune végétation n'adoucit cette solennelle désolation. »

On rencontre, autour d'Albarracin, beaucoup de bois et quelques pâturages où s'élèvent un assez grand nombre de bêtes à laine. Le sol recèle un gisement important de sel exploité par les agents de l'État, une mine de cuivre (le *collado de la*

Plata), dont l'exploitation a été abandonnée, et une carrière de très-beaux marbres dont il n'est possible de tirer aucun parti en raison de la difficulté des communications. Quatre grands cours d'eau prennent leur source presqu'au même point, au pied du noyau central du système ibérique, et coulent dans des directions opposées : le *Tage* qui monte d'abord au N. et décrit un immense circuit avant de prendre la direction de l'O.; le *Jucar* qui descend d'abord au S.-O., vers Cuenca, puis au S. vers la province d'Albacete, et enfin vers la Méditerranée, où il se jette, à l'E., au-dessous de l'Albufera de Valence; le *Cabriel* qui va rejoindre le Jucar après un long parcours; et le *Guadalaviar* qui passe à Teruel, et se perd dans la Méditerranée, après avoir traversé Valence sous le nom de *Turia*.

Le chemin, en quittant Albarracin, suit quelques instants la rive g. de cette dernière rivière, puis va rejoindre la route précédente à *Caudete* (*V*. ci-dessus).

321 kil. **Teruel** (*V*. R. 95).

ROUTE 103.

DE MADRID AUX BAINS DE TRILLO.

103 kil. 1/2.

On prend à Madrid le chemin de fer de Saragosse jusqu'à *Guadalajara* (56 kil.) (*V*. en sens inverse, la R. 12, de la p. 196 à la p. 192). A Guadalajara, où existe un service de voitures pour la durée de la saison des eaux, on suit l'ancienne route d'Aragon par

60 kil. 1/2. *Taracena*, v. de 414 hab., situé sur la rive g. du Henarès. Une jolie vallée se développe à dr. Le long des pentes descendent les maisons bâties en terre de

64 kil. 1/2. *Valdenoches*, v. de 254 hab. On s'engage dans une vallée étroite; de fortes murailles soutiennent les terres à g. pour ménager le passage de la route.

72 kil. 1/2. *Torija*, ancienne petite ville qui n'a plus aujourd'hui que 816 hab. Sur la dr. s'élève au-dessus des maisons, un vieux château ruiné, flanqué de quatre tours aux angles, et de quatre tourelles au milieu de chaque côté. Un donjon crénelé le surmonte. Arrivé à Torija, on quitte la route, à dr., par un chemin qui passe à côté du village de *Fuentes*, et l'on traverse une contrée aride et un peu montagneuse, qui précède

89 kil. 1/2. *Brihuega*, V. de 4,415 hab., autrefois fortifiée, et conservant encore quelques vestiges de son ancienne importance militaire. Ses maisons forment des rues tortueuses presque toutes en pente roide, mal empierrées, généralement sales. On y remarque un bel édifice, aujourd'hui inoccupé, construit sous le règne de Charles III, et destiné alors à une fabrique nationale de draps. Les églises, lourdement construites, sont sans intérêt. Au sommet de la ville, s'élèvent encore les ruines d'une antique forteresse, construite, dit-on, par les Maures, et dont le roi Alfonse VI se fit un palais. Le sol est coupé à pic derrière cette forteresse, d'où l'on découvre, sur la campagne, une vue magnifique. Au pied coule le *Tajuna*.

Brihuega a été le théâtre, lors de la guerre de la Succession, d'une lutte acharnée soutenue dans ses murs par le général anglais Stanhope, contre les troupes de Philippe V, que commandait le duc de Vendôme. Stanhope traversait Brihuega, il avait jugé à propos d'y passer la nuit plutôt que de camper en rase campagne. Le matin, il trouva toutes les routes gardées par les troupes royales. Il résolut de se fortifier dans la ville, et d'y tenir jusqu'à l'arrivée des secours qu'il fit demander au général de Staremberg. Il n'avait pas de canons ; il fit pratiquer des fossés, barricada les rues, et se tint prêt pour l'assaut qui,

donné par deux points différents, fut dirigé par Philippe V lui-même. L'action fut des plus sanglantes. Quand les troupes royales pénétrèrent dans la ville, Pedro de Zuñiga et le comte de Merode prirent la tête, dédaignant le danger. Stanhope et ses officiers défendaient, devant eux, le terrain pied à pied. Le combat durait encore à la nuit; les Anglais se retirèrent en bon ordre, faisant souffrir aux troupes royales les pertes les plus cruelles, et s'enfermèrent dans le château. Une fois en sûreté, Stanhope demanda à capituler ; mais il le fit avec une arrogance telle, que Vendôme, irrité des pertes qu'il avait essuyées, répondit que si dans une heure les Anglais ne se rendaient pas à discrétion, ils seraient tous passés au fil de l'épée. Stanhope, privé de vivres, comprenant que la résistance était inutile, se rendit au roi, qui ordonna de remettre aux officiers tous leurs effets, « à la condition pour eux de restituer les papiers et les objets précieux dont ils s'étaient emparés dans les églises. » Le nombre des prisonniers s'éleva à 4,800 ; les Anglais avaient perdu 500 hommes, et avaient mis hors de combat près de 2,000 hommes des troupes royales. Lorsque Staremberg arriva, il apprit la reddition de la division anglaise, et trouva les troupes françaises rangées sur les hauteurs de Villaviciosa; la bataille s'engagea, et son armée fut mise en déroute en quelques heures.

Au-delà de Brihuega on rencontre, sur une haute colline, (20 kil.) *Solanillos*, v. de 390 hab., puis,

103 kil. 1/2. **Trillo**, petite V. de 828 hab., bâtie sur le penchant d'une colline, au confluent du *Tage* et de la petite rivière de *Cifuentès*. On y remarque une fabrique d'étamines mue par une machine à vapeur et réunissant tous les degrés de fabrication : la filature de la laine, la teinturerie et les métiers à tisser.

Les **bains de Trillo**, également nommés les *bains de Carlos III*, sont à 2 kil. de la ville, sur l'autre rive du Tage, dans un charmant vallon, au pied d'une colline entièrement plantée de chênes. Une jolie avenue y conduit en suivant l'immense sinuosité que décrit le Tage en cet endroit. Un service continuel de voitures, au prix modique de 1 réal pour l'aller et le retour, est établi entre la ville et les bains; le trajet se fait en une demi-heure.

L'établissement des bains, devant lequel s'étend une vaste pelouse, est entouré de belles allées d'ormes. On y compte neuf sources abondantes qui fournissent, par heure, 30,378 litres. Leur température varie de 23 à 29° cent.

L'analyse chimique, faite en 1847, y a constaté les principes suivants, sur un litre d'eau.

	Source du Roi.	Source de la Piscine.
Oxygène.......... gr.	0,561	0,625
Azote................	1,028	1,134
Acide carbonique.....	0,360	0,063
Acide sulfhydrique...	»	0,161
Chlorure de sodium...	3,651	0,213
Carbonate de chaux..	0,294	0,250
— de fer.....	0,185	»
Sulfate de chaux.....	0,169	0,340
— de magnésie..	0,148	0,365
Sulfure de calcium...	»	0,620
Total.....	4,451	1,818

Les eaux de Trillo s'emploient en boisson, en bains et en douches; elles sont surtout recommandées pour les rhumatismes, les paralysies, les affections syphilitiques, les tumeurs blanches articulaires, et par conséquent les scrofules. On est logé, dans les diverses hôtelleries, à raison de 4 à 10 réaux par jour. On peut, en outre, trouver dans le village des logements pour 200 familles, mais sans matelas et sans linge de table ou de lit, qu'il faut se procurer séparément. La vie matérielle est généralement bonne et à bon marché; le pain, qui est excellent, vient de Brihuega.

La saison commence le 20 juin et dure jusqu'au 20 septembre.

Le nombre des baigneurs s'élève à environ 2,000 dans la saison, et occasionne dans le pays un mouvement d'argent de 50,000 à 55,000 douros (275,000 fr.).

Les bains de Charles III appartiennent à l'État.

Les promenades sont variées autour des bains, et on est surtout attiré par le cours du Tage, qui est très sinueux, très accidenté, encombré, sur un grand nombre de points, de rochers qui s'opposent à la navigation. Si l'on remonte vers le N.-E., on rencontre des bois considérables, capables, dit M. Madoz, d'alimenter Madrid de charpente, de combustible et de charbon pendant des siècles; mais dont l'exploitation est à peu près impossible. En revenant, on trouve, en deçà de Trillo, les deux villages de *Gargales* (*de abajo* et *de arriba*), qui produisent le meilleur miel de toute la contrée.

ROUTE 104.

DE MADRID AUX BAINS DE SACEDON.

100 kil.

De Madrid à Guadalajara, 56 kil. (V. R. 12, en sens inverse, de la p, 196 à la p. 192). La route, en quittant Guadalajara, se dirige vers la grande plaine qui entoure la ville. On rencontre d'abord

67 kil. *Horche*, petite V. de 1,900 hab., située dans une jolie vallée. On traverse le *Tajuña* entre cette ville et

72 kil. 1/2. *Armuño*, v. de 240 hab., bâti sur une colline au pied de laquelle passe le Tajuña.

78 kil. *Tendilla*, bourg de 960 hab., situé sur les pentes d'une colline, et entouré d'une plaine couverte d'oliviers et de vignes. Ce fut une des conquêtes du Cid et de son parent Alvar Fañez. On visite à 3 kil. environ de ce bourg, sur la route, les ruines de l'ancien couvent de franciscains de la *Salceda*, où le célèbre cardinal Ximenès de Cisneros fut moine. Ce couvent servit dans maintes occasions de maison de réclusion. Les villages voisins y viennent encore en pèlerinage pour prier devant une célèbre image de la Vierge, conservée dans une chapelle au sommet d'une colline boisée. On quitte ce séjour assez triste pour pénétrer dans une belle prairie fertile, au milieu de laquelle se trouve

92 kil. *Auñon*, bourg de 1,200 hab., avec une belle église à trois nefs et un maître-autel du XVIe s. digne d'attention. Auñon, situé dans une très-agréable position, est entouré de hautes collines, au pied de l'une desquelles passe le Tage. Le sommet de cette colline est couronné par un ermitage (*Ntra Sra del Madroñal*), où se célèbrent deux fêtes, le lundi de la Pentecôte et le premier dimanche après la N.-D. d'août. A 2 kil. au-delà, on rencontre le Tage, qu'on traverse sur un pont de 3 arches, en maçonnerie, en mauvais état. Ce pont franchi, on remonte la rive g. du fleuve, par un chemin pratiqué dans la roche vive, ayant à dr. une ligne de hautes montagnes et de rochers qui surplombent, à g., le fleuve, à une certaine profondeur. Le chemin n'en est séparé que par quelques barrières. Une autre montagne domine la rive dr., et resserre le Tage, dont le lit est encombré par un chaos de rochers. On nomme ce passage la *Boca del Infierno*; il offre l'aspect le plus imposant et le plus sauvage. Au fond de cette espèce de gouffre, on a construit un moulin, nommé *el molino de Sacedon*; la ville est au-delà, au pied de la montagne.

120 kil. **Sacedon**, petite V. de 1,880 hab., qui doit son importance aux bains voisins portant le même nom. — Altitude, 634 mèt.

Ces bains, formant un groupe d'habitations, sur la rive dr. de la rivière

de *Guadiela*, affluent du Tage, sont connus de longue date; mais ils doivent à Ferdinand VII le développement qu'ils ont reçu dans ces derniers temps. Ce prince y vint, en 1816, avec la reine Isabelle de Bragance, sa femme, et, reconnaissant envers la source du soulagement qu'elle lui avait procuré, il y fit construire un palais, l'entoura d'un domaine considérable, de bois, de jardins, de maisons d'habitation et de service, qui en font tout un village, décrété résidence royale, et nommé *la Isabela*.

La *maison des bains*, construite au-dessus de la source, à une trentaine de pas de la rivière, est un vaste et solide édifice à deux étages, contenant des appartements qui se louent aux baigneurs 7 réaux 1/2 et 5 réaux 1/2 par jour.

L'eau est sulfatée calcique, dans les proportions suivantes, sur un litre d'eau (analyse 1875) :

Sulfate de chaux	0,187 gr.
— de magnésie	0,166
— de soude	0,137
Carbonate de chaux	0,072
— de magnésie	0,166
Chlorure de sodium	0,026
— de potassium	0,078
Silice	0,017
Alumine	0,001
Oxyde de fer	0,003
Total	0,906
Gaz azoté	14,111

La source, qui jaillit en bouillonnant et en dégageant de nombreux globules de gaz, fournit, par heure, 25,080 litres, à la température de 28° cent.

L'organisation balnéaire consiste en 17 bassins ou piscines, pouvant recevoir chacune trois ou quatre personnes, et un certain nombre de cabinets de douches placés dans des caveaux voûtés d'aspect sombre et triste, distribués autour de la cour principale. Les piscines sont alimentées par l'eau de la source à sa température naturelle; deux d'entre elles reçoivent de l'eau minérale chauffée, pour les malades qui doivent prendre leur bain à une température plus élevée. Les salles de bains se payent par heure, pour une ou deux personnes, 4 réaux; pour trois personnes, 6 réaux; pour 4 personnes, 8 réaux; le bain chaud, 7 réaux.

La buvette est dans un caveau sans jour, où il faut descendre par cinq marches.

Les Arabes employaient les boues; on a repris cette pratique, qui produit de bons effets, surtout pour les ulcères. L'eau de la Isabela est surtout recommandée pour le traitement des maladies rhumatismales, des maladies nerveuses et des affections cutanées; elle est souveraine contre les scrofules et le vice syphilitique. Il vient aux bains de Sacedon, année moyenne, 800 à 850 malades.

La saison dure du 15 juin au 15 septembre.

Le séjour de Sacedon est très agréable; les belles promenades et les jardins du domaine royal sont laissés à la disposition des baigneurs; les environs sont charmants, et on va surtout visiter, auprès du village de *Cañaveruelas*, à une petite distance, les ruines d'une antique cité romaine, appelée d'abord *Contrebia*, et qui avait reçu le nom de *Tiberia* sous l'empereur Tibère, qui en fit la conquête.

ROUTE 105.

DE MADRID AUX BAINS DE LOECHÈS.

34 kil.

On prend le chemin de fer, ligne de Saragosse (*V.* la R. 12, en sens inverse, de la p. 196 à la p. 192) jusqu'à la station de *Torrejon de Ardoz* (23 kil.).

A cette station on trouve des voitures qui conduisent à Loechès.

11 kil. (34 kil. **Loechès**, bourg de

1,000 hab., altitude 650 mèt., fut autrefois la résidence favorite du célèbre comte-duc d'Olivarès, premier ministre de Philippe IV. A cette époque, les hauts personnages de la cour d'Espagne allaient prendre les eaux à Loechès. La source, qui jaillit à 5 kil. du bourg, dans un joli vallon nommé *Valdelacueva,* a eu une grande réputation comme spéciale au traitement des affections herpétiques; mais il y va fort peu de monde aujourd'hui, et il n'y a, auprès de la source, aucune installation balnéaire. Il est hors de doute, cependant, à en juger par quelques cures heureuses, et en raison du voisinage de Madrid, qu'un établissement de bains y attirerait de nombreux malades. Le site est agréable. On exporte une certaine quantité d'eau minérale en bouteilles et dans des outres.

Une analyse, faite en 1859, par le Dr Casarès, présente l'énorme quantité de 111 grammes de substances fixes, sur lesquelles il se trouverait 97 grammes de sulfate de soude et 22 gr. de sulfate de magnésie. Une autre analyse faite en France, en 1879, par le dr Garrigou, a constaté une somme de substances fixes de 100 gr. 280, presque toutes à l'état de sulfates. L'eau de Loechès serait, à part l'incertitude des chiffres de l'analyse espagnole, la plus riche des eaux sulfatées sodiques connues. Elle constitue une ressource thérapeutique des plus précieuses. Il vient à Loechès 3 à 400 malades dans le cours de la saison.

ROUTE 106.

DE MADRID A CUENCA.

138 kil.

Un chemin de fer est projeté dans cette direction. Il emprunterait, au départ, une partie de la ligne du Midi, de Madrid à Aranjuez, et s'embrancherait à Aranjuez pour remonter la rive dr. du Tage, et gagner ensuite la présente route à Tarancon. De Tarancon à Cuenca il suivrait à peu près le même tracé que la route actuelle.

Quant à présent, on sort de Madrid par la porte d'Atocha et par le paseo de Ronda, qui passe au pied de l'église de *Ntra Sra de Atocha* et du quartier des Invalides, laissant à dr. la gare du chemin de fer de Madrid à Alicante et à Saragosse. On suit une route détestable, au milieu de quelques habitations qui précèdent

5 kil. 1/2. *Vallecas*, bourg de 2,100 hab., où se fabrique une grande quantité du pain consommé à Madrid. L'église paroissiale est vaste, avec une façade d'ordre dorique. Le pays est nu, découvert et presque partout sablonneux jusqu'à

16 kil. 1/2. *Vacia Madrid*, groupe de quelques maisons, parmi lesquelles la plus remarquable est la *casa de Arriba*, ancien palais des comtes d'Altamara, appartenant aujourd'hui à don Clemente de Rojas. Philippe IV avait aussi fait construire dans cette localité un pavillon de chasse dont il ne reste plus qu'une partie habitable, occupée par la maison de poste.

On rencontre, à quelque distance, le rio *Jarama*, qu'on traverse au-dessus de son confluent avec le *Manzanarès*, et sur un beau pont suspendu long de 160 mèt., en trois travées; l'une, au centre, de 60 mèt., les deux autres de 50. Ce pont a été solennellement inauguré en 1843.

22 kil. *Arganda*, V. de 3,400 hab., située dans un joli vallon planté de vignes et d'oliviers. On y fait un vin rouge très-estimé, qui s'expédie pour la consommation de Madrid. On descend une grande côte qui conduit à

33 kil. *Perales de Tajuña*, bourg de 1,620 hab., dans une vallée délicieuse et sur les pentes d'une haute colline. On passe le *Tajuña* sur un pont de pierre, à la sortie du bourg. et l'on traverse des landes incultes,

puis une belle plantation d'oliviers pour atteindre

44 kil. *Villarejo de Salvanes*, petite V. de 3,000 hab., située dans un fond et entourée de hautes montagnes, sur les pentes de l'une desquelles on aperçoit les ruines d'un château. L'église de Villajero possède quelques bonnes peintures de Pedro Orrente. En quittant la ville, on traverse de nouveau une plantation d'oliviers, puis un bois de chênes qui s'étend sur le penchant de la montagne. On aperçoit de loin les ruines d'un ancien château qui dominait

55 kil. *Fuentidueña de Tajo*, v. de 1,100 hab., situé dans une plaine, sur la rive dr. du Tage; le vieux château et la colline qu'il couronne se trouvent sur l'autre rive. On passe le fleuve sur un pont suspendu, d'une seule travée de 65 mèt., et l'on parcourt une grande plaine où l'on rencontre

66 kil. *Belinchon*, première localité de la province de Cuenca.

71 kil. 1/2. *Tarancon*, V. de 4,400 hab., située sur la rive dr. du *Rianzarès*. Cette ville est assez bien bâtie, la partie pauvre de ses habitants loge dans des caves pratiquées dans le sol vers la partie E. de la ville. Elle possède une église paroissiale spacieuse, partagée en trois nefs, en partie de style gothique, et modernisée pour l'autre partie sous le règne de Philippe II. On remarque un palais construit par le duc de Rianzarès. Le duc était originaire de Tarancon. On visite, à 2 kil. de la ville, un célèbre ermitage dédié à *Ntra Sra de los Rianzarès*, qui possède une statue de la Vierge, donnée, dit-on, par saint Grégoire le Grand au roi goth Recarède.

Deux routes se présentent à la sortie de Tarancon; l'une, à dr., est l'ancien *camino real* de Valence par *Saelices*, *Valverde* et le *Castillejo de Yniesta*, passant à 34 kil. au S. de Cuenca; la route de g. conduit à

82 kil. 1/2. *Huelves*, v. de 350 h., avec un ancien château sur une colline très-élevée.

On rencontre successivement, dans une vaste plaine désolée, *Alcazar*, v. de 250 hab.; *Carrascosa*, 500 hab., puis

105 kil. *Horcajada de la Torre*, 700 hab., v. de triste apparence, auquel on arrive par un beau pont de pierre de trois arches jeté sur le rio *Cigüela*. Horcajada est située sur le flanc d'une petite colline, au point de rencontre de deux vallées. Une belle tour, bien bâtie, s'élève au-dessus de l'église paroissiale. Au-delà de ce village, le chemin devient pittoresque, on trouve le Gigüela, qu'on traverse sur un pont de pierre en arrivant à

112 kil. *Naharros*, v. de 260 hab. On monte et on descend sans cesse, au milieu de montagnes boisées, où coule une multitude de ruisseaux. On y rencontre, à 5 kil. de distance, *Villar del Olmo*, la *venta de Cabrejas*, d'où l'on descend dans une riche vallée. On passe le *Jucar* à (11 kil.) *Albaladejito*, hameau de quelques maisons, d'où l'on atteint promptement

138 kil. **Cuenca**, chef-lieu de province, ville de 7,500 habitants. Elle occupe une colline de roches vives, dominée par deux hautes montagnes, et séparée d'elles par de profondes déchirures au fond desquelles coulent le Jucar et le Huecar, un peu avant leur confluent. La ville s'échelonne depuis la base jusqu'au sommet de la colline. Ses édifices, plus développés en hauteur qu'en largeur, forment comme une pyramide de maisons, sillonnée de rues étroites, tortueuses, peu accessibles et fort mal entretenues. Une muraille entoure cette pyramide depuis la base jusqu'au sommet, où s'élevait l'ancien alcazar. Six portes donnent entrée dans l'enceinte, et huit ponts sont jetés sur les deux rivières pour mettre la ville en communication avec ses faubourgs et avec la campagne. L'un de ses ponts, la Puente de San Pablo, sur le Huecar, est comparable, par la hardiesse et la solidité, aux

œuvres de ce genre les plus remarquables laissées par les Romains. Il s'appuie des deux extrémités sur deux collines rocheuses, et dans son étendue, qui est de 98 mèt., sur quatre piles qui n'ont pas moins de 42 mèt. de hauteur.

Dans l'intérieur de la ville, aucun édifice ne mérite d'être signalé, si ce n'est, relativement, la façade d'un couvent de religieuses Justiniennes, situé sur la Plaza Mayor, la façade étroite des *Casas consistoriales*, et une habitation qui servit de palais au roi Philippe IV. La seule place un peu spacieuse est la *plaza San Francisco*, ou *plaza militar*, où l'on exerce les recrues.

La *cathédrale*, longue de 87 mèt. sur 29 de largeur, est un remarquable édifice gothique de date fort ancienne. Elle forme trois nefs jusqu'au transsept, et, à partir de ce point, elle décrit un demi-cercle dans lequel sont compris le maître-autel et une double nef circulaire entourée de chapelles. Ces chapelles et celles de la partie basse de l'église sont presque toutes dignes d'attention. La sacristie possède de riches ornements d'or et d'argent, de bonnes peintures, des armoires en bois de noyer sculpté, et le tombeau de l'évêque don Ramon Falcon. Au-delà se trouve la *Sala Capitular*, qui est vaste et ornée de lambris et de soffites d'un riche travail. Les stalles qui l'entourent sont en noyer, séparées par des pilastres d'ordre ionique supportant des figures d'apôtres plus grandes que nature. Au chevet de l'église se trouve la chapelle de *Santa Elena*, avec un autel de bois de noyer orné de sculptures de style grotesque. Dans la chapelle de *los Albornoces*, la plus remarquable de la cathédrale, sont des peintures de Hernando Yañez, et deux tombeaux sur lesquels sont couchés, couverts d'armures finement sculptées, Gil Alvarès de Albornoz, et Alvaro Garcïa de Albornoz, son fils.

Il y a lieu de mentionner encore l'*Altar Mayor* et le *Transparent*, ou chapelle de *San Julian*, placée derrière l'autel. L'Altar mayor est formé de quatre grandes colonnes corinthiennes de marbre brun et blanc, supportant un grand médaillon d'albâtre qui représente Notre-Dame. tenant dans ses bras l'enfant-Dieu, entourée d'anges et de séraphins. Entre les colonnes, se dressent deux statues de saint Jacques et de sainte Anne; les bases, les chapiteaux des colonnes et les divers ornements sont en bronze doré. On attribue cet élégant travail au célèbre architecte Ventura Rodriguez, ainsi que le Transparent, à la construction duquel ont été employés des marbres des montagnes de Grenade. Dans l'autel même est placée une urne, fermée d'un couvercle d'argent, qui contient le corps de saint Julien, ancien évêque et patron de Cuenca.

Le cloître, placé au N. de l'église, est d'ordre dorique.

La ville renferme treize autres églises sans intérêt, et treize couvents, la plupart inhabités.

L'eau qui alimente les fontaines de la ville est amenée de l'une des montagnes voisines par des conduites souterraines et des siphons.

Cuenca était autrefois célèbre par ses collèges, par ses imprimeries, par ses manufactures, par le haut rang qu'y occupaient les arts et les sciences; il n'y reste plus rien de ces splendeurs. Il n'y existe même pas les industries nécessaires aux besoins ordinaires de la vie; tout y est apporté des villes voisines. On trouve aux alentours quelques petits bois de chênes et des plantations d'arbres à fruits. La profonde gorge que parcourt le Huecar présente quelques terrains de peu d'étendue où l'on cultive des légumes excellents. La gorge du Jucar est à peu près impraticable, et il s'y trouve seulement trois jardins cultivés.

Les origines de Cuenca sont obscures; son histoire ne laisse guère de traces que depuis l'invasion des Arabes, qui y érigèrent une puissante

forteresse commandée par un wali au nom de l'émir de Tolède.

Cuenca resta sous la domination du croissant jusqu'en 1177, époque où le roi Alfonse VIII de Castille vint l'assiéger. La résistance dura neuf mois et la capitulation de la ville, le 21 septembre, donna au royaume de Castille un vaste territoire protégé par des frontières imposantes. Cuenca rendit, dans certaines circonstances, de grands services à la monarchie, et reçut, des Rois catholiques Ferdinand et Isabelle, les titres de *muy noble y muy leal*.

En 1706, lors de la guerre de succession, Cuenca ferma ses portes aux troupes de l'archiduc, que commandait le marquis de Las Minas. Philippe V était à Jadraque avec une armée peu nombreuse, il envoya à Cuenca des officiers qui organisèrent des milices et dirigèrent la résistance. Le général anglais Hugo de Wildham vint avec des canons et des mortiers; cet appareil effraya les défenseurs, qui capitulèrent et laissèrent proclamer l'archiduc; mais quelques mois après ils aidèrent Philippe V à reconquérir la place, malgré la présence d'une garnison de 2,000 hommes.

Le maréchal Moncey, se rendant de Madrid à Valence, passa à Cuenca en juin 1808. Un mois après, le général Caulaincourt y fut accueilli à coups de feu par quelques mécontents isolés. Cette malheureuse démonstration fut le signal de représailles terribles. Nos troupes irritées, et que leurs chefs furent insuffisants à contenir, saccagèrent la ville.

Des chemins conduisent de Cuenca à Valence et à Teruel. R. 111 et 112.

ROUTE 107.

DE MADRID A SÉGOVIE.

73 kil.

(*V*. en sens inverse la R. 64, p. 475.)

ROUTE 108.

DE MADRID A CACERÈS

PAR NAVALMORAI.

271 kil.

On prend à Madrid le *chemin de fer du Tage*, ligne de *Malpartida*, partant de la *gare d'Atocha* (V. R. 20, p. 255), par Talavera de la Reina, Oropesa et Navalmoral de la Mata.

Talavera (*V*. p. 256) a été surnommée Talavera *de la Reina*, parce que le roi Alfonse XI la donna comme douaire à sa femme Doña Maria, fille du roi de Portugal. On retrouve dans les mœurs locales quelques usages curieux et de très-anciennes traditions.

La plaine qui précède Talavera et la montagne qui s'élève sur la g. de la ville ont été, en 1809, le théâtre d'une bataille restée mémorable, dans laquelle 50,000 Français, sous les ordres de Joseph et des généraux Victor, Sébastiani, Villate, Lapisse, Jourdan, furent engagés contre 56,000 Anglo-Espagnols, commandés par sir Arthur Wellesley et don Gregorio de La Cuesta.

Ce fut à la suite de cette bataille, que la junte centrale espagnole décerna à sir Arthur Wellesley le grade de capitaine général de l'armée espagnole; le gouvernement anglais lui donna le titre de lord, sous le nom de vicomte Wellington de Talavera.

On quitte le chemin de fer à (204 kil.) *Navalmoral de la Mata,* petite V. de 3,114 hab., où l'on retrouve la route de 1er ordre venant de Madrid, et que le chemin de fer a accompagnée depuis Talavera. Un service de voitures suit cette route par

215 kil. *Almaraz,* v. de 700 hab., au-delà duquel, à environ 5 kil., on rencontre le Tage, sur lequel est jeté l'un des ponts célèbres de l'Espagne. Ce pont fut construit vers le milieu du XVIe s., à l'époque la plus brillante

de la monarchie espagnole; il est d'une beauté et d'une solidité qui peuvent le faire comparer aux meilleurs ouvrages des Romains. Appuyé des deux extrémités sur des rochers, il se compose de deux arches portées par trois piles énormes pareilles à des tours. Celle du milieu forme une espèce de place circulaire. L'arche du côté du N., sous laquelle se trouve le lit régulier de la rivière, mesure près de 49 mèt. de hauteur et 37 mèt. d'ouverture; l'autre arche, moins élevée, est destinée au passage des grandes eaux. Dans son ensemble, le pont a 100 mèt. de long, 51 d'élévation totale et 7 mèt. de largeur. Il fut construit aux frais de la ville de Plasencia, dont il porte les armoiries.

Le Tage franchi, la route se dirige en ligne dr., du N. au S., à travers ce vaste bassin montagneux qui s'étend entre le Tage et le Guadiana, rencontrant d'abord (5 kil. 1/2) *Lugar Nuevo*, et, à semblable distance, *las Casas del Puerto*, groupe de maisons sans intérêt, à l'entrée d'une ligne de montagnes dans lesquelles on s'engage, et qui vont rejoindre à l'E. la sierra de Guadalupe. Au-delà de ce passage on descend vers

237 kil. *Jaraicejo,* très-ancienne petite ville, réduite aujourd'hui à une population de 1,300 hab. Elle est située sur la pente S. d'une colline que couronne une tour mauresque, et entourée d'un territoire qui serait propre à la culture des céréales.

On traverse, à quelque distance, le rio *Almonte*, sur un beau pont de neuf arches, en pierre, et de 60 mèt. de longueur. Au-delà de ce pont, on retrouve la montagne; des côtes roides et souvent dangereuses conduisent au *Puerto de Miravete*, défilé autrefois redouté des voyageurs, et qui était fort mal hanté. On descend peu à peu de ce point, rencontrant à 11 kil. de Jaraicejo, le village de *Carrascal*, et plus loin

259 kil. **Trujillo**, ville ancienne, de 7,500 hab., autrefois très-considérable, chef-lieu de district de la province de Cacerès. Située sur une montagne dont elle occupe les hauteurs et les flancs du côté du N., cette ville se divise en trois parties, le château, la vieille ville et la cité. Le château était très fortifié, et il présente encore un aspect imposant. La vieille ville est entourée de murailles flanquées de hautes tours et pourvue d'une place d'armes. C'était là qu'habitait la noblesse, et on en voit encore les maisons presque toutes garnies de tours, de sarbacanes, de meurtrières, de grilles à barreaux serrés, ornées des armoiries de leurs anciens possesseurs. Les rues de cette partie de la ville sont tortueuses, étroites et fort incomplètement pavées. Dans la ville moderne, qui s'étend sur la pente de la montagne et jusqu'à la plaine, se trouvent des rues plus régulières et des habitations d'un style moins féodal. La place, qui est carrée et d'une belle régularité, est entourée de portiques. Peu d'édifices sont de nature à attirer particulièrement l'attention du voyageur, qui visitera, cependant, avec quelque intérêt, la salle principale de la Maison de ville, où se trouve une bonne peinture représentant *Guzman le Bon témoin du meurtre de son fils;* puis, parmi les églises : *Santa Maria la Mayor*, que surmonte une tour fort ancienne attribuée à Jules-César, et qui a valu à Trujillo son ancien nom de *Turris Julia; San Martin*, dont l'architecture a quelque mérite artistique; *Santiago*, très-ancien édifice compris dans la vieille ville, et dont le retable gothique est digne d'attention. On remarque encore dans la ville l'escalier de la maison des comtes del Puerto.

Trujillo a peu d'industrie; les cinq sixièmes de son territoire sont en pâturages, et on y élève une grande quantité de bestiaux qui font aujourd'hui la ressource la plus importante du pays.

La route de 1er ordre, venant de Navalmoral, continue au-delà de Trujillo, au S., vers Merida, où elle

rejoint le chemin de fer de Badajoz.

[*Excursion de Guadalupe.* Une route de 3e ordre, peu praticable, conduit à *Logrosan* (38 kil. au S.-E.), V. de 4,000 hab., auprès de laquelle se fait une exploitation considérable de phosphate de chaux, et à 25 kil. à l'E., par un mauvais chemin muletier, on atteint la petite V. de *Guadalupe*, au milieu des montagnes de ce nom, célèbre par son monastère de Hiéronymites, qui possède une image très-vénérée de Notre-Dame, apportée de Rome à Séville par l'archevêque saint Léandre. Cette image, enfouie dans les montagnes de Guadalupe, lors de l'invasion des Maures, y fut retrouvée par un pâtre, et devint l'objet d'un culte presque général en Espagne. L'église du couvent est un beau vaisseau dans lequel on remarque surtout une sacristie qui passe pour la plus belle de l'Espagne. La chapelle de la Vierge possède, auprès de la sainte image, de belles peintures de Zurbaran et de Luca Giordano. L'église, magnifiquement dotée par les rois, possède beaucoup de choses précieuses, de saintes reliques et les tombeaux de plusieurs personnages : Henri IV de Castille, fils de Juan II ; Denys, prince de Portugal, fils de don Pedro et d'Inès de Castro ; Alonso Velasco, connétable de Castille ; le cœur de Luis Brabo d'Acuña, général des galères d'Espagne ; le cœur de don Manuel de Guzman, duc de Bejar, avec la balle qui le frappa devant Bude en 1686, etc.

[Le chemin qui conduit de Trujillo à Guadalupe est très-accidenté et des plus pittoresques, mais peu praticable autrement qu'à cheval.]

En sortant de Trujillo pour aller vers Cacerès, on prend, à l'O., un chemin neuf destiné, avant le projet du chemin de fer de Madrid à Badajoz, à former entre ces deux villes une route desservant Cacerès. On traverse un bois de chênes, et, après trois heures de marche, on franchit, sur un pont, le rio *Magusca*. Au-delà, on rencontre une ferme nommée *Martin Rubio*, un pont sur la rivière de *Gribanzo*, la ferme de *Rollar* et la *Venta de la Masilla*, à 17 kil. de Trujillo.

A 5 kil. de la venta, on passe sur un pont le rio *Tameja;* 11 kil. plus loin, on traverse à gué la rivière *Gundiloba*, laissant à g. le bourg de *Sierra de Fuentès* (1,200 hab.).

Tout ce pays est peu accidenté et forme de grandes landes au milieu desquelles on aperçoit, çà et là, de rares plantations d'oliviers et quelques vergers d'arbres à fruits, et principalement de poiriers.

303 kil. **Cacerès**, chef-lieu judiciaire de la province d'Estrémadure. V. de 13,466 hab., chef-lieu, au titre administratif, d'une province de troisième ordre, siège, au titre judiciaire, d'une *audiencia* ou cour suprême, dont la juridiction s'étend sur tout le territoire de l'ancienne Estrémadure. Ce royaume est aujourd'hui partagé en deux provinces. Badajoz, l'ancienne capitale, a néanmoins conservé son importance militaire, et est resté le chef-lieu de la capitainerie générale d'Estrémadure.

Cacerès est située sur une éminence, et jouit d'un excellent climat. Elle date de deux époques. L'ancienne cité occupe le sommet de l'éminence; elle est entourée de murailles flanquées de grosses tours, avec cinq portes, parmi lesquelles l'arc de la Estrella, ouvert dans les deux sens, et donnant passage à quatre rues, appelle l'attention par la solidité et l'élégance de sa construction. La ville nouvelle entoure l'ancienne, et descend jusqu'au bas de la colline. Ses rues étroites, irrégulières, en pente rapide, et la plupart en escaliers, ne sont pas pavées, quelques-unes sont empierrées et bordées de trottoirs. Du reste, les maisons de la partie moderne, généralement bien bâties, ont deux et trois étages, presque toutes avec de grands balcons de fer; les rez-de-chaussée sont voûtés, les *patios* entourés de belles et solides colonnes en pierre de taille, et les

étages supérieurs terminés en terrasses. On ne retrouve que dans la haute ville les constructions noires et les grands murs à petites fenêtres de l'époque sarrasine. On remarque, parmi les habitations particulières: — la *casa de las Veletas* qui est une partie de l'ancien Alcazar des rois ou gouverneurs maures de Cacerès; — la *casa de los Golfines,* dont la curieuse façade présente une mosaïque fort ancienne; — la maison du comte de la Torre-Mayoralgo, dont le patio possède une ancienne statue de Diane, en marbre blanc et d'un excellent travail; — la *casa de los Carbajales,* occupée par la députation provinciale et par le gouverneur civil; le palais des Godoy; celui de l'audience territoriale, — le palais épiscopal, et quelques autres maisons où l'on retrouve des pierres, des inscriptions, des écus d'armes, souvenirs successifs du passage des Romains, des Goths, des Maures, et de l'autorité des *ricos hombres* du moyen âge.

L'église principale, *Santa Maria,* est un édifice gothique à trois nefs, reconstruit en 1556. On y signale quelques tombeaux et le grand retable construit en bois de cèdre, d'acajou, et autres essences, représentant, dans une série de tableaux disposés en trois corps, les principaux faits de la vie du Christ. Il est orné de statues des apôtres, des évangélistes, des docteurs de l'Église, et n'a pas été doré, ce qui laisse à la sculpture toute la finesse du travail et toute la variété des effets. *San Mateo,* située dans le haut de la ville, auprès de la casa de las Veletas, était une ancienne mosquée. Au N.-O. de la ville, se trouve la *plaza de Toros,* construction moderne, d'une grande solidité et d'une distribution des mieux entendues. C'est un des édifices les plus complets de ce genre.

Des chemins conduisent à Plasencia (R. 113), à Merida (R. 114), à Badajoz (R. 119) par les montagnes de la sierra Leon.

On peut aussi entreprendre une excursion de Cacerès à **Alcantara,** ancienne résidence d'un célèbre ordre de chevalerie.

[On prend au N.-O. de Cacerès, un chemin assez bon, de 56 kil. env., qui traverse une immense plaine, et rencontre les deux V. de *Arroyo del Puerco* (5,300 hab.) et *Brozas* (5,300 hab.). Auprès de celle-ci existe un établissement d'eaux sulfurées calciques estimées (San Gregorio de Brozas).

Alcantara (4,080 h.) est construite sur une grande roche qui domine et encaisse le lit du Tage, et encore entourée d'une muraille de 6 mèt. de haut, et de 2 mèt. d'épaisseur. Les rues sont étroites, presque toutes en pente rapide; les maisons petites et de peu d'apparence, sauf quelques-unes. L'attention du visiteur se porte dès l'abord sur le couvent de *San Benito,* qu'occupaient les chevaliers-frères de l'ordre d'Alcantara, et dont les ruines donnent encore une haute idée de ce qu'était autrefois cette puissante institution. On y signale l'église, qui conserve quelques bonnes peintures de Moralès; le cloître, pavé des pierres tombales des chevaliers, et quelques sculptures. L'œuvre importante d'Alcantara, celle qui a donné à la ville son nom d'origine arabe, c'est ce pont gigantesque jeté à travers le lit profond du Tage, au N.-O. Il a été construit par Trajan, l'an 98 de l'ère chrétienne, et porte, côte à côte, la plaque de marbre qui rappelle sa fondation, et l'inscription commémorative de la restauration ordonnée en 1543 par Charles-Quint. Il mesure 188 mètres de long, 8 mètres de large; sa hauteur comprend 10 mètres dans l'eau, 48 mètres au-dessus de l'eau, 1 mèt. 60 de parapet; ensemble, *près de* 60 *mètres de hauteur.* Il forme 6 arches de grandeurs différentes, et il est entièrement construit en blocs de granit sans ciment. Une tour de 13 mèt. de hauteur s'élève au milieu. L'une des petites arches, coupée en 1213

par les Sarrasins, avait été reconstruite par Charles-Quint. Les armées combinées, anglaise, espagnole et portugaise, la coupèrent de nouveau en 1808. Reconstruite en bois en 1818, cette arche fut incendiée pendant la guerre civile, en 1836, et depuis lors on est obligé de passer le Tage en bateau.

La frontière de Portugal est à 10 kil à l'E., formée par la rivière *Herjas*.]

ROUTE 109.

DE TOLÈDE A CIUDAD RÉAL.

A. **Par Fernan Caballero** (100 kil.).

Tolède (*V*. R. 21, p. 259).

On sort de Tolède par le pont de San Martin, en suivant la direction du S. Ce chemin est carrossable, mais généralement mauvais. On rencontre

11 kil. La *Venta Blanca*, puis

28 kil. *Orgaz*, petite V. de 2,870 hab., située au pied de la sierra de *Yebenes*. Ses maisons sont misérables. On y remarque un château, ancien domaine des comtes d'Orgaz, assez bien conservé intérieurement, et du haut duquel la vue s'étend sur un horizon de 50 kil. L'église est bien bâtie, surmontée d'une tour en pierre, de 35 mèt. d'élévation; mais l'intérieur est sans aucun ornement. On trouve aux environs de belles carrières de granit blanc et bleu, d'où Juanuelo, l'un des architectes qui concoururent aux merveilles de Tolède, tira ces belles colonnes monolithes qu'on remarque dans cette ville, et qu'on nomme *los postes de Juanuelo*.

Chimène, la femme du Cid, était fille du comte d'Orgaz; on dit même qu'elle naquit dans cette ville. Don Henri de Trastamarre campa devant Orgaz avant la bataille de Montiel, et on signale encore un champ, nommé *haza sin diezmos*, où fut plantée la tente de l'infant, qui, pour ce fait, l'affranchit de tout impôt.

On traverse la *sierra de Yebenes* pour atteindre

34 kil. *Los Yebenes*, pet. ville de 4,200 hab., appartenant à la province de Tolède, située au S. d'une ligne de montagnes rocheuses. Les habitants, bons cultivateurs, élèvent des abeilles et récoltent une quantité considérable de miel; d'autres fabriquent du charbon pour Tolède et Madrid; d'autres encore exploitent dans la montagne des bois pour la construction des charrues. La chasse est abondante et les troupeaux de chèvres sont nombreux.

Au-delà, on rencontre (11 kil.) *Juan de Dios*, hameau; plus loin, une immense lande (*dehesa*) nommée *los Gualersos*, sur la limite des deux provinces de Tolède et de Ciudad Real, et (17 kil.) le hameau de *Zurzuela*.

67 kil. 1/2. *Fuente del Fresno*, pet. V. de 2,575 hab., située au pied d'une ligne de montagnes qui court du S.-E. au N., au milieu d'un territoire aride, pierreux, presque improductif. Les montagnes qui avoisinent la ville sont plantées de buissons, et quelques-unes d'oliviers et de vignes d'un faible produit. On y élève quelques bestiaux, et on fabrique, dans la montagne, une quantité assez importante de charbon qui s'expédie jusqu'à Madrid.

78 kil. 1/2. *Malagon*, très-ancienne V. de 4,000 hab., composée de maisons basses construites en terre. On y trouve un vieux château en ruines, un pauvre hôpital et un couvent de carmélites. Les habitants s'occupent uniquement d'agriculture; le territoire est peu fertile, bien qu'arrosé par plusieurs cours d'eau.

84 kil. *Fernancaballero*, v. de 760 hab., situé au milieu d'une grande plaine, avec une pauvre église qui a été incendiée par des bandes carlistes en 1837, et dont les cloches ont été traversées par le balles.

On rencontre, à 8 kil. de Fernancaballero, le *Guadiana*, qu'on traverse auprès du hameau de *Peralvillo*, dépendant du v. de *Miguelturra*. Une égale distance sépare Peralvillo de

100 kil. **Ciudad Real** (*V*. R. 39, p. 398). On entre dans cette ville par la porte de Tolède.

B. **Par Daimiel** (122 kil.).

Ce chemin est un peu plus long que le précédent; mais on le prend de préférence, parce qu'il est plus praticable en toute saison.

11 kil. *Nambroca*, v. de 840 hab., comprenant 160 maisons basses, bâties en terre.

22 k. *Mascaraque*, bourg de 1,250 hab., entouré de collines peu élevées. Il possède un château de construction mauresque qui appartint à don Juan de Padilla, et qui est aujourd'hui la propriété du duc d'Abrantès. On comptait, au commencement de ce siècle, à Mascaraque, plus de 100 métiers pour la fabrication des ceintures de soie. Cette industrie est complètement tombée aujourd'hui.

27 kil. 1/2. *Mora*, V. de 6,550 hab., située dans une belle plaine. — Le chemin de fer de Madrid à Alicante passe à 17 kil. à l'E., station de Tembleque. — Mora, chef-lieu d'un ancien comté, est une pauvre ville, mal bâtie, non pavée, sans intérèt, et dont l'industrie consiste en quelques fabriques de savon qui s'expédie à Madrid, et des moulins à huile. On y signale, à une petite distance, à l'E, un château maintenant ruiné, qui servit longtemps de prison d'État.

33 kil. **Consuegra**, V. de 6,550 hab., appartenant à la province de Tolède, bâtie sur les pentes d'une colline, et dominée par les belles ruines d'un château qui fut, dit-on, construit par Trajan. On retrouve, dans la ville, d'autres vestiges de ces temps éloignés où elle portait le nom de *Consaburum* ; des fragments de murailles, des traces d'un amphithéâtre et d'un aqueduc qui amenait l'eau de 20 kil. de distance; puis une porte gothique qui appartient à une époque moins ancienne.

On traverse une chaine de montagnes rocheuses, puis une grande plaine que parcourt, à quelque distance sur la g., la grande route de Madrid en Andalousie. On rejoint cette route aux approches de

50 kil. *Puerto Lapiche* (865 hab.), la première localité de la province de Ciudad Real. C'est à l'entrée du Puerto Lapiche, « lieu de grand passage où l'on ne pouvait manquer de rencontrer toutes sortes d'aventures », que don Quichotte livra à l'écuyer bizcayen l'un de ses premiers combats. Le village, qui se compose d'une centaine de pauvres maisons en terre, est placé entre deux collines plantées d'arbres. On prend ici une route de 1er ordre, qui laisse à gauche la grande route d'Andalousie, et franchit le faite d'une petite chaine dépendant de la sierra de Tolède. Cette route passe le Guadiana à

61 kil. *Arenas de San Juan*, v. de 800 hab., situé au sommet d'une petite colline. On rejoint le chemin de fer (ligne de Ciudad Real et de Portugal, *V*. R. 39, p. 397) à

78 kil. **Daimiel**.

100 kil. *Almagro*.

118 kil. *Miguelturra*.

122 kil. **Ciudad Real** (*V*. p. 398).

ROUTE 110.

DE TOLÈDE A TALAVERA DE LA REINA.

71 kil.

En sortant de Tolède par la porte de Visagra, on laisse, à dr., la route de 1er ordre de Tolède à Madrid, par Olias et Illescas, et l'on traverse les grandes plaines qui s'étendent entre cette route et le Tage. On y rencon-

tre (5 kil. 1/2) la *venta del Hoyo*, puis (5 kil. 1/2) la *venta de Guadarrama*, halte construite sur la rive gauche de la rivière de ce nom, qui descend des montagnes de Guadarrama, et se jette dans le Tage, à 5 kil. sur la g. On franchit cette rivière sur un pont de pierre.

16 kil. 1/2. *Rielves*, v. de 500 hab., sans aucune importance, entouré de terres cultivées, de prairies et de quelques plantations d'oliviers. On rejoint le chemin de fer du Tage (ligne de Malpartida) à

22 kil. *Torrijos* (*V*. p. 256).

49 kil. de Torrijos à *Talavera* (71 kil.). *V*. p. 256.

ROUTE 111.

DE CUENCA A TERUEL.

110 kil.

Cuenca (*V*. R. 106, p. 550).

Un chemin de fer est projeté dans cette direction, par le flanc méridional de la Sierra de Molina et Albarracin.

Le chemin actuel n'est praticable que pour les piétons et pour les mulets. Il est extrêmement accidenté et souvent dangereux; mais il traverse un pays des plus pittoresques, les sites les plus sauvages, et il offre de grands charmes et de vives surprises au naturaliste, au géologue, au chasseur et à l'amateur de pêche. On n'y trouve ni gîte, ni provisions; il est bon de se précautionner pour coucher à la belle étoile, et de ne partir qu'avec un guide, et une besace bien garnie.

On remonte le cours du Jucar, au milieu d'une gorge étroite et rocheuse qui va peu à peu s'élargissant, et qui prend le caractère d'une vallée suisse; des ruisseaux, peuplés d'excellentes truites, descendent de la montagne vers la rivière. Sur la dr. s'étend le *val de Cabras*, où s'exploitent de beaux bois de sapin, qui sont expédiés par flottage et à l'aventure, soit vers Valence par le Jucar, soit, de l'autre côté de la montagne, par les affluents du Tage, et par le Tage, vers Aranjuez, où ils sont recueillis pour être envoyés à Madrid.

11 kil. *Benache de la Sierra*, v. de 260 hab., sur une colline, au milieu d'une vallée plantée de pins et de chênes. On y élève quelques bestiaux; on y cultive un peu de blé noir; les habitants s'emploient surtout à l'exploitation des bois de construction.

28 kil. *Beamud* (470 hab.) est un village semblable, habité par des bûcherons, des charbonniers et quelques pasteurs qui cultivent péniblement de petits coins de terre, et élèvent un petit nombre de bestiaux. On atteint, à la fin de la première journée de marche,

45 kil. *Trajacete*, v. de 1,093 hab., au milieu des montagnes, dans la vallée du Jucar.

En quittant *Trajacete*, on passe au S. de la *Muela de San Juan*, montagne de 1,478 mèt. d'élévation, la plus haute, et comme le pivot central du système ibérien. De ce point partent, dans des directions opposées, quatre des grands cours d'eau de l'Espagne : le Tage, le Jucar, le Cabriel et le Guadalaviar. On passe tout auprès de la source du dernier pour atteindre

65 kil. *Frias*, v. de 500 hab., dans l'une des positions les plus élevées de la sierra d'Albarracin, d'où l'on descend à travers les rochers et par des sentiers escarpés, vers

82 kil. **Albarracin**, *V*. p. 545.

110 kil. **Teruel**, *V*. R. 95, p. 530.

Quatre chemins de fer, d'après les concessions faites par les Cortès, relieront dans l'avenir Teruel aux principaux points du centre de l'Espagne et du littoral : la ligne de Teruel à Cuenca, dont la continuation sur Madrid est en construction; la ligne de Teruel à Calatayud, et par conséquent à Saragosse; celles de Teruel à Valence, et de Teruel à Castellon.

ROUTE 112.

DE CUENCA A VALENCE.

202 kil.

En quittant Cuenca, on parcourt, dans la direction du S.-E., un pays sans intérêt. On traverse sur un pont le ruisseau de *las Moscas*. Lorsque les Espagnols veulent plaisanter, ils citent ce pont : « un pont pour les mouches », comme l'une des choses les plus remarquables du pays de Cuenca. — On rencontre deux villages sans importance, *Arcas* (11 kil.) et *Villar de Saz* (5 kil. 1/2). On s'engage, au-delà de Villar, au milieu de bois de pins nommés *los pinares de Cuenca*. Puis viennent d'autres petites localités, *Nava Ramiro* (14 kil.); *Almodovar* (17 kil.); *Campello* (17 kil.); *la Puebla del Salvador* (11 kil.); d'où l'on arrive à

85 kil. *Minglanilla*, V. de 2,000 hab., connue pour ses **mines de sel gemme**, situées à 3 kil. au N.-E. de la ville, au fond d'un vallon resserré par des montagnes. Le sel y forme un banc d'une grande étendue et d'une remarquable dureté. La visite de cette mine et de ses magnifiques galeries n'exige pas moins de trois heures. On y pénétrait autrefois par un escalier tournant de 207 marches, qui fut brûlé par les carlistes en 1837; maintenant, il faut se laisser descendre par le treuil qui sert à l'extraction des sels. On trouve, à 40 mèt. de profondeur, une cinquantaine de rues soutenues par d'énormes piliers, dirigées dans divers sens, hautes de 10 mèt., larges de 12 à 15, taillées en plein dans le banc, et longues de 100 à 800 mèt. Vers le S. du puits, on remarque une immense salle de 300 mèt. de long sur 50 de largeur et 65 de hauteur, autrefois occupée par une considérable quantité d'eau provenant des filtrations de la montagne, et qu'on a dirigées vers le dehors par une galerie de 1,500 mèt. Les torches avec lesquelles on accompagne le voyageur dans sa visite produisent un effet magique, en projetant une lumière reflétée par les nombreuses facettes du banc, sous les immenses profondeurs de cette espèce de cathédrale souterraine. L'exploitation de cette mine remonte aux Romains. Le sel qu'on en extrait est dur comme du cristal; on le casse à coups de hache. Il est extrêmement pur et renferme seulement quelques rares parcelles de cuivre. La mine semble inépuisable; aucune galerie n'a encore atteint l'extrémité du gisement. L'exploitation en est, du reste, mollement conduite. L'état actuel des routes et des moyens de transport ne fournirait pas des débouchés suffisants à des produits abondants. L'extraction, faite seulement l'hiver, pendant le chômage des travaux agricoles, est, par conséquent, limitée aux besoins de la contrée, c'est-à-dire à environ 28,000 hectolitres.

A une petite distance de Minglanilla, on s'engage au milieu de la chaîne pittoresque de *las Contreras*, au-delà de laquelle on rencontre le rio *Cabriel*, que l'on traverse sur un beau pont de pierre. La route est à peu près impraticable, surtout dans la saison des pluies; mais le pays est riant et pittoresque. On passe à (17 kil.) *Villagordo*, hameau de quelques maisons, sur la rive g. de cette rivière, qu'on franchit encore deux fois pour atteindre *Caudete*, v. de 850 hab., puis

124 kil. 1/2, **Utiel**, où l'on pénètre par une longue avenue de beaux arbres, accompagnée de jolis jardins. Utiel est une jolie ville de 7,100 hab., située dans une plaine entourée de vignobles et de plantations d'oliviers. On y récolte une grande quantité de vin, qui est presque entièrement transformée en eau-de-vie. On rejoint à Utiel un chemin muletier qui vient également de Cuenca, en traversant la monta-

gne, et qui est un peu plus court, mais encore moins praticable que celui que l'on vient de suivre.

135 kil. 1/2. **Requena**, V. de 12,000 hab. Elle se développe sur une assez grande étendue. L'ancienne ville occupait un rocher parfaitement défendu, à 1 kil. de la rive g. du *rio Oleana ;* peu à peu, des constructions nouvelles se sont élevées hors de cette enceinte, en se rapprochant de la rivière, et ont formé une nouvelle ville beaucoup plus longue que large ; l'ancienne est presque abandonnée.

Les rues de cette vieille ville sont étroites, celles des faubourgs sont larges ; mais les habitations, uniquement agricoles, n'ont aucun caractère intéressant ; il en est de même des deux églises, dont la principale, *San Salvador*, est toutefois surmontée d'une assez belle tour de 40 mèt. d'élévation. Les habitants de Requena sont surtout agriculteurs ; cependant une petite partie de la population se consacre à l'industrie de la soie. On y compte des fabricants de taffetas en gros, et quelques métiers à velours. Cette industrie occupe 11 à 1,200 individus.

En quittant Requena, qui appartient à la province de Valence, la route pénètre dans la chaîne de *las Cabrillas*, ligne de montagnes qui se rattache au système central, auprès d'Albarracin. Toutes ces collines sont couvertes de pins nains, et arrosées par une multitude de cours d'eau, tributaires du rio Oleana. On rencontre sur le chemin, qui serpente en s'élevant graduellement, (11 kil.) la *venta del Rebollar* (5 kil. 1/2), la *venta Quemada,* au-delà de laquelle on franchit la limite des deux anciens royaumes, puis le *puerto de Cabrillas*. Du sommet de celui-ci le regard se promène sur les plaines magnifiques, parsemées de villages, de la province de Valence. Dans le lointain on aperçoit les hautes montagnes qui dominent Denia et l'immense étendue de la mer. On descend doucement par le pittoresque défilé du puerto, rencontrant encore (3 kil.) la *venta del Tio Felix,* (8 kil.) la *venta de Buñol*, dépendant d'un village qui se trouve dans un fond sur la dr., la *venta del Moral,* puis

174 kil. *Chica, V.* de 4,600 hab., située à l'entrée d'une plaine magnifique et à la base d'une colline que couronne un vieux château. Une partie de la ville est bâtie sur le bord d'un ravin très-torrentueux dans la saison des pluies.

On est sorti de la montagne, mais on descend encore ; à g. se trouve le petit v. de *Cheste ;* plus loin, sur la route, (8 kil.) la *Venta de los Poyos,* après laquelle on traverse la belle plaine du *Llano de Cuarte,* au milieu d'une riche végétation de caroubiers, d'oliviers et de vignes, qui produisent un vin délicieux. A dr. se trouve un grand nombre de métairies et de fermes ; à g. coule le *Turia* ou *Guadalaviar,* appelé dans le pays le *rio Blanco,* qui fait mouvoir un grand nombre de moulins. On atteint ainsi

199 kil. *Mislata*, v, de 1,157 hab., au milieu même de la *Huerta* de Valence. La route côtoie la rive dr. du Guadalaviar ou *Turia*, qui, à partir de Mislata, est encaissé et bordé de quais jusqu'au-delà de Valence (*V.* Valence, p. 282). Au point où commencent ces quais, on remarque, sur un panneau de marbre, une plaque noire avec ces vers latins attribués au célèbre poète Ausias March :

« Floribus et rosis formosus Turia ripis
Fructibus et plantis semper pulcherrimus undis. »

et un peu plus loin, sur une autre plaque :

« Sodalitium servorum collentes issidem. »

Plus loin encore, sur le quai, au haut d'un large escalier circulaire qui descend au bord du fleuve, se dresse une statue de saint Pierre en costume de chanoine.

Un *portazgo* ou chaine de péage précède l'entrée de

202 kil. **Valence,** *V.* p. 282.

ROUTE 113.

DE PLASENCIA A CACERÈS.

78 kil.

Plasencia (*V.* R. 71, p. 487). Un chemin de fer est projeté dans cette direction.

En quittant Plasencia, dans la direction du S., on franchit le *Jerte* sur le pont dit de Trujillo. La route se bifurque à la sortie de ce pont : un bras descend vers *Almaraz* (R. 108), l'autre tourne brusquement à dr., traverse une contrée plate, et retrouve le Jerte à

17 kil. à *Galisteo,* petite V. de 1,100 âmes, autrefois chef-l. d'un État de quelques lieues d'étendue, comprenant neuf villages, et qui avait été donné en apanage par le roi don Alfonse VI de Léon, en 1305, à son fils l'infant don Ferdinand. Galisteo a conservé, outre une enceinte fortifiée, solidement construite, avec ses créneaux et ses portes bien défendues, un beau pont datant de 1545, et portant les armes de don Garcia Fernandez Manrique, son fondateur, ancien seigneur de la ville.

On retrouve autour de Galisteo, comme sur toute la route, jusqu'au Tage et jusqu'à Cacerès, des débris nombreux de la grandeur romaine, des restes de monuments, des inscriptions, et surtout des colonnes milliaires portant des noms de consuls ou celui de Trajan, et encore étendues sur le sol, le long de l'ancienne voie militaire.

28 kil. *Holguera* (551 hab.), situé en plaine à quelque distance à dr. de la rivière d'*Alagon*, dans laquelle s'est jeté le Jerte un peu au-dessous de Galisteo. Le pays est aride, le terrain est pierreux, et les regards ne rencontrent que des collines d'un aspect assez triste, au milieu desquelles se trouve

33 kil. *Grimaldo*, v. fort ancien, n'ayant plus aujourd'hui que 54 hab., situé au pied des versants N. de la Sierra de *Santa Marina.* Ses 11 maisons, pauvrement bâties, sont groupées à l'ombre d'un château ou palais appartenant au comte de la Oliva. On voit, à quelque distance, des ruines imposantes qu'on nomme le *Castillejo.* L'ancienne chaussée romaine est à 70 mèt. à l'O. En quittant Grimaldo, la route, montant en pente douce, s'engage entre les premières hauteurs de la Sierra de *Cañaveral*, montagnes abruptes et rocheuses formant, au N. du Tage et parallèlement à son cours, une ramification de la grande chaîne de *Guadalupe.* Cette partie de la route est pénible et peu praticable, en raison du mauvais état de l'ancien empierrement de la chaussée romaine. C'est aussi le chemin que suivent les troupeaux de Léon, dans leur migration vers l'Estrémadure. Le port franchi, on descend les pentes S. pour arriver à

40 kil. *Cañaveral de Alconetar*, petite V. de 1,717 hab., située au milieu de collines, de ravins, sur un terrain rocheux et inculte ; les maisons sont bien construites, les rues étroites et en pente rapide dans la direction du S. La route, dans la traversée de la ville, est mauvaise, mal entretenue ; elle rencontre, à la hauteur des dernières maisons, un petit ruisseau, nommé *Juan Cid,* avec lequel elle descend jusqu'au Tage. Là se trouvent les ruines du fameux *pont d'Alconetar,* qui faisait autrefois partie de l'ancienne voie romaine de *la Plata.*

Alconetar était une cité importante, placée au confluent de l'Almonte et du Tage, sur la rive dr. de ce fleuve. Elle fut détruite, en 1232, par les bandes sarrasines, et il en reste seulement une tour qui s'élève

encore aujourd'hui, au-dessus de ce site dévasté, auprès d'une mauvaise *venta*, seul refuge qui puissent y trouver les voyageurs. Le pont avait 250 mèt. de long et 13 arches. En 1230, Alfonse IX de Léon, poursuivant les Maures, les refoula jusqu'à Galisteo, et ceux-ci, après avoir traversé le Tage, détruisirent le pont presque complètement. Il en subsiste deux ou trois arches ; la base des autres s'élève à peine au-dessus des basses eaux. Des tentatives de reconstruction, faites au XVIII[e] s., ont échoué, et aujourd'hui on traverse le fleuve dans des barques, en amont des ruines. Une demi-heure de chemin conduit à

57 kil. *Garrovillas,* V. de 4,785 hab., située dans un fond et entourée de collines. Alfonse IX lui donna le titre de ville, en 1233 (elle se nommait seulement *Garro*), après la destruction d'Alconetar, dont les habitants s'y réfugièrent. L'industrie y est asssez importante ; on y compte 20 fabriques de draps communs, 10 tanneries, des moulins à farine; mais le sol est pauvre, peu productif, et ses récoltes se bornent à une quantité, d'ailleurs énorme, de *garbanzos* ou pois chiches, qui s'expédient dans toute la province.

68 kil. *Casar de Caceres,* bourg de 4,185 âmes, bien situé et bien bâti. Son industrie principale consiste dans les tanneries de cuirs venus de Lisbonne et de Cadix, et dans des ateliers de cordonnerie, d'où il sort 25 à 30,000 paires de souliers communs, pour l'usage de tous les pays environnants.

78 kil. **Cacerès** (*V.* R. 108, p. 554).

ROUTE 114

DE MÉRIDA A CACERÈS.

56 kil.

Ce chemin suit à peu près l'ancienne direction de la voie romaine qui conduisait de Santander à Cadix.

Sortant de Mérida au N., on rencontre, à g., un aqueduc d'origine romaine, aujourd'hui complètement réparé, qui fournit la ville d'eaux potables. A droite est un lavoir de laines. On arrive ainsi à

3 kil. *Carrascalejo,* v. de 18 maisons formant une seule rue, et entouré de pâturages.

5 kil. 1/2. *Aljucen,* ancien v. arabe de 290 hab., situé entre deux petites collines et sur la rive g. d'un ruisseau, souvent à sec, qui porte le même nom. — Le pays est triste et peu productif ; on y élève des bestiaux.

On passe à gué le ruisseau d'Aljucen, torrentueux pendant les temps de pluies, et, après avoir traversé un site sauvage et accidenté, nommé *el Hoyanco,* qui était autrefois fort mal hanté, on parcourt, pendant quatre heures, un pays montagneux, planté de broussailles et de taillis, dépendant de la *Sierra de San Pedro.* En descendant les pentes septentrionales de cette petite chaîne, on atteint

28 kil. *Casas de don Antonio,* bourg de 634 hab., situé sur les pentes S. d'une colline, dans un terrain généralement sablonneux et peu productif. A 11 kil. sur la gauche, et dans la montagne, se trouve la V. de *Montanchès* (4,160 hab.), chef-lieu de partido, et que Charles-Quint, pendant sa retraite au couvent de Yuste, tenait en grande estime, en raison de l'excellente qualité des jambons qu'on en tirait pour sa table. On prétendait que les porcs de Montanchès, où le gland n'est pas abondant, se nourrissaient surtout de reptiles, auxquels ils faisaient une chasse active, et qu'à cette alimentation toute particulière tenait la qualité si appréciée de leur chair.

En quittant *Casas de don Antonio,* on franchit, sur un pont de pierre, le *rio Ayuela,* puis on traverse un bois de chênes, à l'issue duquel on rencontre

33 kil. 1/2. *Aldea del Cano,* bourg de 1,200 hab., sale et misérable.

Un peu au-delà, on franchit le *rio Salar* sur un vieux pont. La route, en assez mauvais état, sur laquelle on ne rencontre que les galeras et les caravanes de mulets qui portent des laines de Cacerès à Séville, traverse, pendant quatre heures, une contrée déserte. On ne retrouve quelques habitations et un peu d'activité qu'aux approches de

56 kil. **Cacerès,** *V.* R. 108, p. 554.

ROUTE 115

DE MÉRIDA A TRUJILLO.

81 kil.

Mérida (*V.* R. 39, p. 405).

Cette route, de 1er ordre (R. de Badajoz à Madrid par Mérida, Trujillo, Navalmoral et Talavera), traverse, entre Mérida et Trujillo, de grandes plaines, dans lesquelles on rencontre plusieurs petites localités sans intérêt. Elle rejoint à Trujillo la route décrite ci-dessus (R. 108), allant rejoindre le chemin de fer du Tage à Navalmoral.

9 kil. 1/2. *Trujillanos,* au milieu de bois de chênes.

15 kil. *San Pedro.*

30 kil. *La Venta de la Guia.*

A quelque distance de ce hameau, on rencontre le *rio Burdalo,* qu'on franchit sur un beau pont avant

46 kil. *Miajadas,* petite V. de 4,074 hab. On passe de nouveau le Burdalo, un peu au-delà de cette ville, et l'on rencontre (11 kil.) *Villamesias* (678 hab.) à l'extrémité de la plaine, et au pied d'une ligne de montagnes sur les flancs desquelles la route s'élève, pour en franchir le point culminant (7 kil.), au *Puerto de Santa Cruz.* On descend sur les versants opposés, pour retrouver une grande plaine où l'on traverse le *rio Salor.*

81 kil. **Trujillo** (*V.* R. 108, p. 553).

ROUTE 116.

DE MÉRIDA A JEREZ DE LOS CABALLEROS.

87 kil.

Mérida (*V.* R. 39, p. 405).

Le chemin de fer de Mérida à Séville (*V.* R. 36) conduit jusqu'à *Zafra,* d'où un chemin de 3e ordre atteint Jerez. Le tracé de la voie ferrée suit la même direction que la route de 2e ordre qui relie Mérida à Zafra, et les stations seront établies dans les mêmes localités.

Le chemin parcourt une grande plaine bien cultivée.

16 kil. *Torremejia,* v. de 250 hab., mal bâti, avec un palais appartenant au marquis de los Alamos.

22 kil. *Almendralejo*, V. de 8,860 hab., située au milieu d'une belle campagne, sous un climat excellent, à jolies maisons bien bâties, ornées de façades peintes et de grandes grilles aux fenêtres. Les rues sont larges, droites, bien entretenues. C'est une des plus agréables localités de l'Estrémadure. Sur la place principale est une promenade plantée d'acacias, avec une fontaine abondante. Almendralejo possède une bonne *plaza de Toros,* un théâtre neuf, une église paroissiale de bon style et quelques couvents. Le territoire est bien cultivé en céréales, en légumes, planté de vignes et d'oliviers dont les produits sont abondants et estimés; il fait exception avec tout le reste de la province. Au-delà s'étendent de grands pâturages.

En quittant Almendralejo, on laisse à droite les villages de *Aceuchal* et de *Villalva;* le chemin traverse des plantations d'oliviers jusqu'au hameau de la *Fuente del Maestre* (17 kil.) au-delà duquel, sur un terrain qui devient accidenté, on rencontre de nouveaux bois d'oliviers et des moulins à huile mus par de petits

cours d'eau. On passe à g. et tout près de

13 kil. *Villafranca de los Barros*, V. de 7,630 hab., sale et mal bâtie, entourée de terres grasses et argileuses qui ont valu à cette contrée la dénomination de *tierra de barros* (terre de boue).

49 kil. *Los Santos de Maimona*, V. de 6,385 hab., située dans une plaine, au pied de la sierra de San Cristobal, et sans aucun intérêt. Le territoire qui l'entoure est montagneux et peu fertile, il produit surtout des fèves et des garbanzos; on élève dans les pâturages une grande quantité de bestiaux. A Los Santos passe, en se croisant avec la présente route, le chemin venant de Badajoz (R. 117), et qui conduit à Séville par Monasterio et Santa Olalla.

59 kil. **Zafra**, V. de 5,872 hab., située dans une belle vallée fermée au N.-E. par les montagnes arides de *San Cristobal*, et à l'O. par celles de *Castellon*. Cette ville est de date fort ancienne, son nom indique qu'elle a appartenu aux Arabes, qui l'avaient entourée de murs. Il reste de cette époque un château en bon état, qui domine la ville à l'E., et des portes dont le caractère primitif a été modifié par des restaurations modernes. On remarque, parmi les principaux édifices, le palais des ducs de Zafra, orné de colonnes de marbre, la maison de la famille Daza, d'une belle architecture. La place de la Constitution est formée de constructions uniformes et entourée de larges galeries. Les rues sont droites et spacieuses, et l'aspect général de la ville, le soin que son édilité apporte à son entretien, l'activité qui y règne, lui ont fait donner le surnom *Sevilla la Chica* (Séville la Petite). Zafra possède une seule église paroissiale, d'ailleurs peu remarquable, et un assez grand nombre de couvents, maintenant, en partie, changés de destination. La promenade, *l'Alameda*, est jolie et plantée de trois rangées d'ormes; les eaux de la ville, fort abondantes, sont fournies par plusieurs retenues construites dans les montagnes voisines.

Les produits du sol sont abondants en huile, en vin, en blé et en légumes. L'industrie se recommandait surtout, autrefois, par la préparation des peaux. On corroyait, à Zafra, des cuirs de bœuf et de vache venus d'Amérique et de Buenos-Ayres, des peaux de chèvre et de mouton de l'Estrémadure, et des peaux de chevreau d'une telle finesse, qu'une paire de gants eût tenu dans une coquille de noix. Cette industrie est complètement tombée.

A Zafra on quitte le chemin de fer pour prendre à l'E. un chemin de 3e ordre qui traverse des vergers et des bois d'oliviers. Le terrain devient accidenté. Au bout d'une heure, on passe à une petite distance du petit village et du couvent de *La Lapa* (460 hab.).

66 kil. *Burguillos*, petite V. de 4,540 hab., située sur les flancs S. d'une haute montagne. Burguillos appartenait autrefois aux Templiers, mais il n'y reste aucun souvenir de cet ordre célèbre. Sa population actuelle s'occupe d'agriculture, et fait un assez grand commerce de bestiaux. Il s'y tient à cet effet, le 10 août de chaque année, une foire importante. De Burguillos il faut trois heures de marche, au milieu de bois de chênes, pour atteindre

70 kil. **Jerez de los Caballeros**, V. de 8,345 hab. Elle se nomma d'abord Jerez de *Badajoz*, et prit son nom actuel lorsque le roi saint Ferdinand l'eut donnée aux chevaliers du Temple. La ville ancienne, dont la fondation remonte à 1229, a presque entièrement disparu; sur ses ruines s'est élevée une ville nouvelle, encore entourée d'une muraille arabe percée de six portes et occupant les pentes d'une colline élevée. Ses maisons, bien bâties, d'une agréable apparence, sont

toutes entourées d'orangers, de citronniers et d'autres arbres à fruits; les rues sont presque toutes larges, droites et bien pavées. Au sommet de la colline, se trouvait autrefois une solide forteresse dont il ne reste plus que trois énormes tours, et sur l'emplacement de laquelle on a élevé une caserne de cavalerie. Les églises paroissiales sont sans intérêt, rien ne signale les édifices publics. Ce qui fait l'importance de Jerez, chef-lieu d'un *partido* de la province de Badajoz, c'est le mouvement agricole qui s'y opère et l'abondance des produits du territoire en céréales, en légumes, en plantes potagères, en fruits excellents, en vins, en huiles et en glands. On élève dans la campagne beaucoup de bestiaux, mais surtout des porcs d'une race estimée dont il se fait un grand commerce avec l'Andalousie. L'industrie se limite aux besoins de la localité.

ROUTE 117.

DE BADAJOZ A SÉVILLE.

215 kil.

Badajoz (*V*. R. 39, p. 407).

On sort de Badajoz dans la direction du S., en passant au pied du fort de Picuriña. On traverse, à une petite distance de la ville, les grands pâturages de la Florida, au-delà desquels on arrive à

24 kil. *La Albuera*, v. de 494 hab. dont le nom est devenu célèbre par la bataille, malheureuse pour nos armes, qui y fut livrée par le maréchal Soult à l'armée anglo-espagnole, le 16 mai 1811.

La route franchit la rivière de la Albuera en quittant le village, et plus loin le ruisseau d'Autrin. A dr. et à g. on rencontre quelques rares maisons d'habitation, puis l'ermitage de *Los Martires*, avant d'atteindre

45 kil. *Santa Marta*, bourg de 1,520 hab., placé dans un fond, et dominé par de grands rochers. On parcourt une immense plaine toute en pâturages, arrosée par les rivières de Guadajira et de Zafra, que l'on traverse, à quelque distance l'une de l'autre, pour arriver à

76 kil. *Los Santos de Maimona* (*V*. p. 364), où l'on rencontre le chemin de fer de Mérida à Séville et la route 116, allant vers l'O. à Jerez de los Caballeros. A los Santos, on prend le chemin de fer (*V*. R. 36) par Llerena, Guadalcanal, le Pedroso et Tocina, ou bien on suit une route de 2e ordre, très-intéressante, qui, descendant plus directement au S. et laissant à droite Zafra, traverse (18 kil.), le hameau de *Calzadilla*, et rencontre

99 kil. 1/2. *Fuente de Cantos*, V. de 6.467 hab., chef-lieu de district, située dans une plaine, en avant d'une ligne de collines rocheuses, premiers contreforts de la Sierra Morena. Fuente de Cantos est une pauvre localité, sans intérêt, dont toute la gloire est d'avoir donné le jour au célèbre Zurbaran, et qui n'a pas même conservé une peinture de ce grand artiste.

Sur la gauche et à 10 kil. dans la plaine, on aperçoit le bourg de *Montemolin*, plus loin, à dr., on laisse un chemin qui conduit à la *Calera*. La route s'engage dans les montagnes de la Sierra Morena et s'élève lentement jusqu'à

116 kil. 1/2. *Monesterio*, petite V. de 4,000 hab., la dernière de l'Estrémadure. Le point le plus élevé de la montagne forme la ligne de partage des deux bassins de l'Estrémadure et de l'Andalousie (provinces de Badajoz et de Huelva); au N. coulent les affluents du Guadiana, au S. ceux du Guadalquivir; la limite politique des deux territoires est formée, un peu au-delà, par la *dehesa de Calilla*. La route, descendant sur

le versant méridional de la chaîne, rencontre quelques fermes, et (5 kil. 1/2) *la Venta del Culebrin.*

136 kil. *Santa Olalla* (province de Huelva), bourg de 2,100 hab. entouré de bois de chênes où il se récolte une quantité considérable de glands. On y élève des bestiaux et surtout de porcs. La route, jusqu'ici à peu près carrossable, n'est plus praticable que pour les chevaux et les mulets. On y rencontre, à une heure de Santa Olalla (24 kil.), la venta de *Navalacebro*, puis

174 kil *El Ronquillo*, v. de 480 hab., de la province de Séville, dans une vallée où coulent, à 2 kil. à l'E. et à l'O. du village, les deux rivières de *Calla* et de *Huelva*, toutes deux tributaires du Guadalquivir. Le chemin suit une ligne parallèle au cours de ces deux rivières, coupe l'une d'elles sur un pont de pierre, ayant à gauche le village d'*Algarroba* et à droite un chemin qui conduit à la *Sierra d'Arcena*. On passe à la *Venta del Chaparro* (11 kil.), puis à la *Venta de la Pajanosa* (8 kil.), au-delà de laquelle se trouve une chaîne de péage qui précède

210 kil. *Santi Ponce*, bourg de 1,400 hab. construit sur l'emplacement qu'occupait autrefois la célèbre *Italica*, antique municipe romain, dont il ne reste plus que de rares souvenirs, et qui fut la patrie de Trajan, d'Adrien, de Théodose et de Silius Italicus. Santi Ponce est aujourd'hui une localité agricole, dont le territoire est arrosé et quelquefois aussi inondé par le Guadalquivir et par le rio Huelva. Il s'y trouvait un vaste monastère de Hiéronymites, dont on a fait un couvent de Repenties, et dont l'église est devenue la paroisse du bourg. Du point élevé où est situé ce couvent, on découvre, en avant, Séville et la fameuse tour de la Giralda.

212 kil. *Camas*, bourg de 986 hab., dans une plaine sur le bord du Guadalquivir. Un peu au-delà de ce village, on rejoint la route de terre de Huelva, avec laquelle on traverse le faubourg de Triana pour entrer, par le pont de fer, à

215 kil. **Séville**, *V.* R. 32, p. 357.

ROUTE 118.

DE BADAJOZ A OLIVENZA.

22 kil. 1/2.

Ce chemin, de 3e ordre, sort de Badajoz dans la direction du S.-O., suivant parallèlement le cours du Guadiana, à travers un pays plat et sablonneux. On rencontre, après 3 h. de marche, la rivière de *Valverde*, qu'on traverse sur un pont. Au-delà, on laisse sur la d., le ham. de *Ramapullas*, faubourg de

22 kil. 1/2. **Olivenza**, V. de 7,980 hab., et place forte située auprès de la rive gauche du Guadiana, en face du Portugal. La muraille qui l'entoure forme un polygone de neuf côtés. Une seconde enceinte, datant de 1306, occupe l'intérieur de la ville, et au centre, auprès de l'église principale, s'élève un château très-ancien que domine une belle tour de 40 mèt. de hauteur. Autour de la ville s'étend une plaine fertile, couverte de jardins, de plantations de produit et de métairies. Dans l'intérieur, on rencontre quelques maisons bien bâties, des quartiers pour la troupe, un hôpital militaire, un hôpital de charité où l'on recueille les malades pauvres et les enfants abandonnés, et deux belles églises paroissiales. *Santa Maria del Castillo*, la principale, est remarquable par l'élégance, la hardiesse et la légèreté des colonnes qui forment ses trois nefs. La seconde, *Santa Maria Magdalena*, offre un magnifique portail de marbre blanc à colonnes et pilastres d'ordre corinthien, soutenant un fronton triangulaire. L'intérieur est divisé en trois nefs formées par des

colonnes salomoniques supportant des voûtes gothiques ; le retable du maître-autel, de style plateresque, est une œuvre remarquable. La population s'occupe d'agriculture, récolte du lin, du vin, un peu d'huile, beaucoup de glands, et élève des bestiaux.

Olivenza communique avec *Elvas* et *Villaviçosa* en Portugal, reliée à la première de ces villes par un chemin muletier et par un passage en bac sur le Guadiana, à la seconde par une mauvaise route et un vieux pont commandé par la forteresse portugaise de *Jerumenha*. Les marchandises entrant par ces deux voies ne dépassent pas une valeur, constatée en douane, de 30,000 réaux, année moyenne. La contrebande fait le reste. La valeur des sorties s'élève à 420,000 réaux ; elles consistent surtout en denrées et en argent monnayé. Olivenza appartint alternativement aux Portugais et aux Espagnols. Elle était au Portugal, en 1649, lorsque les Espagnols, commandés par le duc de Saint-Germain, et déjà maîtres de toutes les places voisines, vinrent l'assiéger. Le gouverneur, Manuel Saldaña, avait sous ses ordres 4,000 hommes et 100 chevaux. Les assiégeants, au nombre de 14,000, serrèrent étroitement la place, qui manquait de vivres. Saldaña demanda des secours, la reine de Portugal répondit par l'ordre de tenir quand même; mais les magistrats et les notables, redoutant les conséquences d'un assaut, obligèrent le gouverneur à capituler. En 1810, Olivenza fut assiégée et prise, sans longue résistance, par l'armée du maréchal Mortier.

ROUTE 119.

DE BADAJOZ A CACERÈS.

79 kil.

Cette route sort de Badajoz au N., et traverse le Guadiana. On passe au pied du fort San Cristobal, au-delà duquel on traverse, sur un bon pont, le *rio Gebora* qui vient du Portugal et se jette dans le Guadiana, au-dessus de Badajoz. Sur les bords de cette rivière eut lieu, lors du siège de Badajoz par le maréchal Soult, un combat important dont le résultat fut la dispersion de l'armée espagnole qui protégeait la défense de la place. La route remonte un instant le Gebora, puis, prenant la direction du N.-E., laisse à g. la *casa del Commandante*, à dr. la *casa de Periquitos*, deux habitations isolées après lesquelles elle franchit un petit cours d'eau, et rencontre, dans une plaine entourée de montagnes,

34 kil. *La Roca*, v. de 940 hab.

Au-delà de ce village, on gravit une série de côtes, et l'on pénètre au milieu de la *Sierra de San Pedro*, où se trouve

39 kil. 1/2. *Puebla de Obando*, v. de 693 hab., situé au fond d'une vallée étroite ; il est pauvre, mal bâti; ses habitants font un peu d'agriculture, élèvent des bestiaux, des porcs, des chèvres et beaucoup d'abeilles. On traverse la petite rivière *del Saltillo*, au-delà de laquelle la route s'élève vers les hauteurs de la Sierra de San Pedro, où se trouvent deux *puertos* ou défilés : l'un, *el puerto de Clavin*, praticable aux voitures; l'autre, plus court, *el puerto de Sancho Caballo*, traversé par un sentier escarpé, seulement accessible aux cavaliers. En descendant de ces défilés, on rencontre le *rio Ayuela* que l'on traverse sur un pont, plus loin le *rio Salor* qu'on franchit également, et sur les bords duquel s'élèvent quelques habitations de campagne, des fermes et des granges. En 1 h. 1/2, après le passage de cette rivière, et après avoir traversé une grande plaine peu cultivée et surtout occupée par des *dehesas*, de grandes plaines en jachères, et des landes, on atteint

79 kil. **Cacerès**. (*V.* R. 108, p. 554.)

RÉGION SUD ET SUD-EST

Andalousie, Murcie, Valence

ROUTE 120.

DE MENJIBAR A JAEN ET GRENADE.

109 kil.

Menjibar, station du chemin de fer d'Andalousie, ligne de Cordoue.

De Madrid à Menjibar, 336 kil. (*V.* R. 27, p. 310 à 313). A Menjibar passe l'ancienne route royale de Madrid à Grenade par Jaen ; le chemin de fer projeté dans cette direction partirait du même point.

La route est bordée de fermes et de bâtiments d'exploitation jusqu'à

22 kil. **Jaen**, chef-l. de province, V. de 23,938 hab., située sur les pentes d'une montagne cultivée, couronnée de rochers. Elle est renommée pour la douceur de son climat, la pureté de l'air qu'on y respire, la bonté de ses eaux et l'abondance des moyens d'existence. Au temps des Maures, la ville était resserrée dans une enceinte étroite; aujourd'hui elle s'étend au-delà de ses vieilles murailles ; quelques parties sont encore défendues par un mur en terre, les autres n'ont pour limites que de charmants jardins. Les maisons sont généralement bâties en grosses pierres, à murs très-épais ; on est obligé à cette précaution pour résister aux vents très-violents de l'O. et du S.-O., qui soufflent à certaines époques de l'année, et qui souvent renversent des habitations, arrachent des arbres et mettent en branle les cloches des églises. Les maisons ont presque toutes un aspect uniforme, un portail avec double porte, un patio entouré d'arcades, avec les appartements d'été au rez-de-chaussée, et au-dessus les appartements d'hiver, précédés d'une galerie vitrée. Jaen compte six portes, dont la principale, la puerta de Barreras, au N.-E., formant l'entrée des routes de Madrid et de Grenade, a un aspect un peu monumental. Les principales places se nomment Santa Maria, San Francisco et la plaza del Mercado ; les rues, pavées en galets, sont généralement peu larges et en pentes très-rapides ; des jardins s'y rencontrent presque à chaque pas.

Le commerce de Jaen exploite plus particulièrement un produit qui tient une place spéciale en Espagne, le *garbanzo*. On le récolte dans la Loma d'Ubeda, et on l'expédie à Ciudad Réal, à Murcie, à Albacete, à Valence. La variété dure est consommée grillée ou torréfiée; la variété tendre est mangée bouillie. Une troisième variété, nommée *garbanza*, est le pain quotidien des muletiers et des charretiers.

La bienfaisance publique entretient dans la ville un hôpital de 186 lits ; un hospice pour les vieillards pauvres et invalides, les enfants orphelins ou abandonnés ; puis un établissement destiné à héberger les mendiants de passage. On compte sept écoles d'instruction primaire; un séminaire ; un collège dit de *San Eufrasio*, pour l'enseignement de la musique ; un institut d'enseignement secondaire; un musée de peinture et un théâtre qui peut recevoir 500 personnes.

La *cathédrale* était une mosquée au temps des Maures ; saint Ferdinand en fit une église, lorsqu'il s'empara de la ville en 1246, et la dédia à l'Assomption de la Vierge. Cet ancien édifice étant peu à peu tombé en ruine, on le reconstruisit, et il n'a été achevé qu'en 1801. La façade principale mesure 32 mèt. de largeur, sans comprendre les deux tours dont elle est flanquée. Elle forme un corps

considérable d'architecture, de 19 mèt. de hauteur, se développant d'une tour à l'autre. Au-dessus de la corniche de la façade règne une balustrade de pierre, partagée par des piédestaux qui portent les statues du roi saint Ferdinand et des Évangélistes et Docteurs de la Loi. Les tours ont 62 mèt. de hauteur jusqu'au globe de la croix, et 11 mèt. 1/2 de largeur à la base ; elles se composent de quatre corps. Les cloches, au nombre de 12, occupent le troisième corps et l'horloge le quatrième. La coupole qui domine l'église est percée de fenêtres qui jettent dans l'édifice une vive lumière.

L'intérieur forme un parallélogramme rectangle de 86 mèt. de long sur 44 de large. Il est divisé en trois nefs; celle du milieu est dallée en marbre. Le *coro* est allongé, une grille de fer le sépare du transsept, et le *trascoro* est décoré avec beaucoup de goût et une grande richesse, en marbres du pays. Les pilastres qui le partagent en trois compartiments portent les statues de sainte Catherine, la Conception, saint Joseph et sainte Lucie, et dans le retable, qui occupe le compartiment du centre, est placée une peinture de grand mérite représentant la *Sainte Famille*, œuvre de Mariano Salvador Maella. Un arc de marbre noir et de marbre rouge, avec une clef de marbre blanc, entoure ce tableau, et s'élève jusqu'à l'entablement, au-dessous duquel a été placé un couronnement de mauvais goût. L'intérieur du chœur est simple ; la *sillera* se signale toutefois par le mérite de ses sculptures qui représentent des passages de l'Histoire sainte. L'orgue, qui a quelque mérite, est placé au côté gauche du chœur. Le sanctuaire occupe le chevet de l'église. Le sol en est élevé de près d'un mètre ; on y monte par un escalier de marbre accompagné d'une grille en fer. L'autel, en marbre rouge, est couvert d'une nappe exécutée en bronze ; le tabernacle, formé par huit colonnes de serpentine à bases et chapiteaux de bronze, supporte une jolie coupole surmontée d'une croix en cristal de roche ; et contre les quatre piliers qui soutiennent la voûte, quatre anges, sur des nuages, portent des lampes d'argent suspendues à des chaînes de même métal.

Des deux côtés de l'entrée du temple, des salles sont pratiquées dans la base des tours. On voit, dans celle de gauche, l'image de la Vierge que l'évêque don Gonzalo de Zuñiga portait sur son étendard lorsqu'il faisait la guerre aux Maures. Cette peinture, très-ancienne, a été indignement restaurée. On compte sept chapelles dans les nefs latérales, et dans toutes existent des peintures et des sculptures d'auteurs célèbres. On remarque notamment, dans la troisième chapelle du côté gauche, un *Saint Jérôme* attribué à José Antolinez, peintre sévillan du XVIIe siècle, et, dans la dernière de droite, une *Conception* de Sébastien Martinez.

La capilla mayor est richement décorée ; le retable, à trois corps, orné de colonnes, de statues, de bas-reliefs et de peintures précieuses, recèle, dans un coffre placé auprès de l'autel, une précieuse relique de la *Sainte Face* dont Jaen dispute l'authenticité à Alicante, et une statuette de la Vierge que le saint roi don Fernando, selon la tradition, portait avec lui dans ses expéditions. C'est là aussi un trésor que Séville prétend posséder.

La Sainte Face, imprimée par le Christ sur le mouchoir que lui présenta Véronique, est en grande vénération dans toute la province; le coffre, en bois de chêne, renferme un second coffre en argent finement travaillé, et, dans celui-ci, un cadre d'or enrichi de pierreries sur lequel est tendu le linge précieux. On l'exhibe au public trois fois l'an, après délibération du chapitre. Les historiens locaux lui donnent une espèce de certificat d'origine, et disent qu'il fut apporté de Rome, en 1376, par l'é-

vêque Nicolas de Viedma; d'autres affirment que ce fut saint Euphrasio qui vint de Rome avec la relique, et monté sur un diable. Plus grave et moins fanatique, don José Martinez de Marzas, ancien doyen de la cathédrale, dans un *Mémoire sur les saints de l'évêché de Jaen*, penche à croire que ce n'est qu'une copie du mouchoir authentique que Rome possède. Deux peintres, dont l'appréciation a été invoquée, ont reconnu, l'un quelques coups de pinceau sur les contours, l'autre une peinture complète.

La *sacristie*, la *sala capitular*, le *sagrario*, les ornements d'or et d'argent, les joyaux, les statues, les tableaux et les peintures murales, la *custodia* des cérémonies de la Fête-Dieu, tout contribue à faire de la cathédrale de Jaen un monument artistique digne d'attention. La ville possède plusieurs autres paroisses : *San Ildefonso*, avec un portail dessiné par Ventura Rodriguez et exécuté par Francisco Calvo; la *Magdalena*, *San Pedro*, plafonné en bois, comme les anciennes basiliques; *San Juan*, l'une des plus anciennes, de style gothique; *San Bartolomé; San Andrès*, avec une peinture de *Ntra Sra de la Luz*, qu'on attribue à Albert Durer; *San Miguel*, réduite à un portail orné de riches sculptures, et que l'on conserve comme un monument archéologique. Parmi les couvents de religieuses encore occupés, on cite celui des Bernardines ou *Franciscas Descalzas*, dans la chapelle duquel se trouve un très-beau tableau de l'*Assomption de la Vierge* daté de 1634. L'un des apôtres représentés sur ce tableau est orné de lunettes.

L'Hôtel de Ville (*casas capitulares*) est un édifice du XVIIe siècle, restauré à plusieurs époques et aujourd'hui sans harmonie. Il occupe la face N. de la plaza *Santa Maria*, à côté du palais épiscopal. qui ne mérite aucunement l'attention, et qui forme le côté O. en face de la cathédrale.

Parmi les principaux édifices particuliers, on cite le palais des comtes *del Villar del Pardo*, vieux monument de style ogival dont quelques parties sont encore remarquables; on y signale surtout, sous la galerie du patio, une porte de l'époque arabe avec des ornements ciselés, fouillés, niellés, d'une excessive délicatesse, où se trouvent confondus les arcs ogivaux, les enlacements mauresques et les lignes droites de l'ordre roman; — la maison de l'évêque *Suarez de la Fuente del Sauce*, dont il n'existe guère que la façade, œuvre réellement précieuse de la Renaissance; — la *casa del capitan don Fernando Quesada Ulloa;* elle date du milieu du XVIe siècle; — la *casa de don Cristobal de Vilches;* elle s'élève sur la promenade du Marché, au-dessus d'un rez-de-chaussée en arceaux, et date de la Renaissance; on y remarque, dans les tympans des arceaux, des reliefs d'une belle exécution; — la *casa de los Masones*, sur la plaza de San Francisco, œuvre d'architecture gréco-romaine; on y signale un oratoire de style plateresque avec de riches ornements en plâtre sculpté.

L'*Alameda* est la seule promenade; elle forme un *salon* de 86 mèt. de long sur 18 de large, malheureusement fort négligé. La *plaza de Toros*, qui présente 11 rangs de gradins en marbre, séparés de l'amphithéâtre et des loges par une élégante balustrade en fer, peut contenir 8,000 personnes.

Le territoire qui entoure Jaen se divise en deux parties : l'une montagneuse, plantée d'arbres, d'oliviers, de vignes, coupée en jardins et en vergers, présente le riche coup d'œil d'une abondante et vigoureuse végétation; l'autre partie, nommée la *campiña*, cultivée en céréales, et surtout en froment, ne le cède en rien aux terres supérieures; la rivière de Jaen et le ruisseau de Valparaiso y apportent une grande fertilité.

A 3 kil. de la ville, vers le S.-O., au pied de la colline de *Jabalcuz*, jaillit, du milieu des crevasses d'une roche de marbre noir, une source abondante sulfatée magnésique, à la température de 29° centigrades, claire et cristalline, inodore, insipide, dégageant quelques bulles de gaz. L'analyse y a constaté la présence des principes suivants :

Gaz acide carbonique.	Petite quantité.
Chlorure de calcium.	0,014 gr.
— de sodium	0,042
Sulfate de magnésie	0;360
— de calcium	0,316
Carbonate de magnésie . . .	0,056
Alumine	0,070
Silice	0,035
Total	0,893

La connaissance de ces eaux remonte, dit-on, à l'époque de la domination arabe. Il y existe un établissement avec deux grandes piscines, et des habitations non-meublées. Les baigneurs apportent leur mobilier et les comestibles. Il y vient 500 personnes année moyenne ; le site est excessivement pittoresque.

On traverse à quelque distance de Jaen, sur un pont de pierre, le ruisseau de Valparaiso, que la route rencontre trois fois avant d'atteindre (11 kil.) le *ventorillo de la Guardia*. Cette hôtellerie et les trois qui la suivent, la *venta del Chaval*, la *venta de las Palomas* et la *venta del Romeral*, ne sont autre chose que des relais pour les voitures publiques, et les ressources n'y abondent pas pour le voyageur. Au-delà de cette dernière, la route s'engage au milieu des collines, et pratique, à travers l'une d'elles, un tunnel de 33 mèt. de longueur qu'on nomme la *puerta de Arenas*, et qui débouche dans une vallée profonde, au milieu de laquelle se trouve

58 kil. *Campillo de Arenas*, petit v. de 1,900 hab., de peu d'intérêt.

La limite des deux provinces de Jaen et de Grenade est à une petite distance de cette ville, au milieu d'un défilé nommé le *Puerto Carretero*. La route, au-delà de ce passage, est pratiquée à travers un pays très-montagneux, très-cultivé, mais peu habité. On n'y rencontre, sur un parcours de 40 kil., d'autres points habités que des ventas, servant de relais, et placées à environ 5 à 6 kil. de distance l'une de l'autre : la *venta de Barajas*, à gauche de laquelle se trouve, à 500 mèt. de distance, le v. de *Campotejar* (900 hab.); le *cortijo* ou ferme de *Andar*, d'où un chemin conduit, à dr., à *Benalua*, v. de 800 hab.; la *venta del Zegri;* le *ventorillo de las Navas*, au-delà duquel on franchit le ravin de *Cubillos* sur un pont d'une seule arche de 16 à 17 mèt. d'ouverture ; l'ancien *portazgo de las Cabezas;* la *casa del Chaparral*, où la route est coupée par un chemin qui va de *Albolote* à *Maracessa*, enfin le *Cortijo de Arenales* et le pont du *Beiro*, au-delà duquel la route pénètre dans **Grenade**, en passant à côté de la plaza de Toros (109 kil.).

V. pour Grenade la R. 28, p. 327.

ROUTE 121

DE CORDOUE A CARRATRACA.

158 kil.

Cordoue (*V.* R. 28 et 29, p. 314 et 345). On prend le chemin de fer jusqu'à la station de *Gobantès*, à 136 kil. de Cordoue. Il existe à cette station des moyens de transport suffisants, chevaux, mulets et voitures, et un bureau spécial de correspondance pendant la saison des eaux. On trouve un autre bureau, a Carratraca, à la *fonda de Calenço*. Il faut compter 2 heures de Gobantès à Carratraca. Le chemin s'élève au milieu des montagnes très-pittoresques de la *Sierra de Aguas*.

22 kil. de Gobantès, **Carratraca** est un village de 250 maisons situé dans un vallon formé par les deux

montagnes *del Baño* et du *Caparain*, à une altitude de 480 mèt. Le sommet de cette dernière montagne domine le village de 75 mèt. Une centaine de maisons reçoivent les baigneurs pendant la belle saison. Quelques-unes sont bien installées, meublées convenablement; on loue un étage depuis 40 réaux jusqu'à 6 réaux par jour; une chambre seule coûte, également par jour, depuis 8 réaux jusqu'à 1 réal. Les deux principales *fondas*, tenues par des hôteliers de Malaga, sont confortablement servies. On y trouve salons, galeries de bal, piano, jardins. La table d'hôte y coûte de 20 à 25 réaux par jour; on paye 16 et 18 réaux dans les casas de pupilos.

Les habitants, au nombre de 12 à 1,300, tirent, presque tous, leurs moyens d'existence de l'établissement de bains; un petit nombre s'adonnent à l'agriculture qui leur procure, du reste, peu de produits.

L'établissement des bains est dans la partie la plus élevée du village, à la base d'une roche qui forme le sommet de la montagne *del Baño*. Il se compose de grandes galeries occupant une longueur de 60 mèt., avec un pavillon central où se trouvent un salon d'attente, les salles de service, les appartements de la direction et les dépendances dans lesquelles sont installés les appareils d'élévation et de caléfaction de l'eau minérale.

On compte, dans l'établissement, seize cabinets de bains, spacieux, convenablement installés avec baignoires de marbre blanc, robinets d'eau froide et d'eau chaude; des cabinets de bains de siège, des salles de douches variées, une salle d'inhalation, et quatre piscines. Les deux piscines qui sont affectées aux baigneurs de la première classe, une pour chaque sexe, sont de forme elliptique et mesurent 5 mèt. sur 3 1/2, avec une profondeur de 1 mèt. à 1 mèt. 1/2, elles occupent le centre de deux vastes salles de 11 mèt. sur 10, élégamment décorées, entourées de bancs et éclairées par la voûte.

La source, que M. le docteur José Salgado, médecin directeur des bains, qualifie de sulfurée calcique, arsenicale, bicarbonatée, alcaline et métallique, jaillit au milieu d'un groupe de rochers dolomitiques; elle est régulièrement captée et enfermée dans un petit bâtiment en pierre, situé en arrière de l'établissement et aux 3/4 de la hauteur de la montagne del Baño. Son débit, qui est considérable, est de 30,000 litres par heure. Des tuyaux différents la conduisent aux piscines, aux salles de bains et de douches et à la buvette. L'analyse faite par M. Salgado y a constaté les principes suivants, sur un litre d'eau :

Acide sulfhydrique	10,35 c. c.
Acide carbonique libre. . .	104,00
Azote	61,00
Total. . .	175,35

Sulfate de potasse.	0,029 gr.
— de soude.	0,048
— de magnésie.	0,112
Chlorure de chaux.	0,033
Carbonate de chaux	0,210
— de magnésie.	0,035
Acide arsénieux.	0,003
Oxyde de fer	0,001
— de manganèse	0,001
Acide silicique	0,002
Alumine, iode, nikel, traces.	
Matière organique, quant. ind.	
Perte pour la matière organ.	0,021
Total. . .	0,500

On a constaté, de plus, l'existence, dans cette eau minérale, de quantités importantes de sulfuraire en forme de flocons blancs et d'une glairine brune très-gélatineuse. La présence de ce corps rend l'eau très-douce et très-onctueuse au toucher. Elle dégage une odeur très-prononcée d'hydrogène sulfuré, qui se dissipe promptement. La température est de 22° centigrades. Elle est élevée, dans l'établissement, au degré nécessaire pour les bains de baignoire dans des réservoirs clos, parcourus

par des serpentins. L'eau conserve, à cette température artificielle, toute sa limpidité et l'intégrité de ses éléments chimiques.

On oppose de préférence les eaux de Carratraca aux diverses affections diathésiques, aux maladies de la peau, aux ulcères herpétiques, aux manifestations syphilitiques, aux scrofules, aux affections rhumatismales; aux névroses du cœur, du système cérébro-spinal; aux affections catarrhales des bronches, de la poitrine, de la vessie, aux maladies de l'appareil digestif, aux affections particulières au sexe féminin.

La saison des bains commence le 15 juin, et finit avec le mois de septembre. La cure, selon la gravité des affections, varie de quinze bains à trente au plus. Les bains se prennent le plus souvent à la température naturelle de la source, surtout dans les piscines. Cette température n'est accrue que pour certains bains de baignoire, les douches et les injections.

Le climat de Carratraca est sain et les chaleurs de la saison d'été y sont très-supportables. Le voisinage de Cordoue et de Malaga, la facilité actuelle des communications, la beauté des sites environnants, une grande affluence de baigneurs et de visiteurs pendant la durée de la saison, des distractions nombreuses, font de Carratraca un séjour très-agréable, et ces bains, reconnus très-efficaces, jouissent, relativement, d'une grande vogue. Il y vient annuellement au-delà de 3,000 malades.

ROUTE 121 *bis*.

DE MALAGA A CARRATRACA.

147 kil.

Malaga (*V.* p. 347).

On prend le chemin de fer, R. 29 en sens inverse, jusqu'à la station de *La Pizarra*, à 30 kil. de Malaga. On peut retenir des places à la gare même de Malaga, et à la station de La Pizarra, où il se trouve un bureau spécial de correspondance. Un chemin praticable, sur lequel existent, pendant la saison des eaux, des moyens de transport suffisants, chevaux, mulets et voitures, conduit en 2 h., par les versants de la *Sierra de Aguas*, jusqu'au milieu des montagnes très-pittoresques où se trouve *Carratraca* (11 kil.). *V.* R. 121, p. 571.

ROUTE 122.

DE CORDOUE A RONDA.

183 kil.

On prend, pour aller à Ronda, la même direction que pour Carratraca; c'est-à-dire, le chemin de fer jusqu'à la station de Gobantès (136 kil.). On trouve, à cette station, une diligence, des montures et des guides. Le trajet depuis Gobantès exige 6 heures. On passe par Carratraca, et au-delà on atteint la petite ville de *Casarabonela* (25 kil.), située presque au sommet d'une très-haute chaîne, à laquelle elle donne son nom. Le chemin suit les flancs du mont *Caparrain*.

Casarabonela, qui compte près de 4,000 hab., occupe une position magnifique d'où l'on découvre une immense étendue de pays. On signale : au S.-E., la petite ville de *Coin;* un peu plus bas *Cartama* et *Alhaurin el grande,* avec leurs jolies tours arabes; à l'E., *La Pizarra* où l'on distingue, côte à côte, la voie de fer et le cours sinueux du Guadalhorce; au-delà, la riche campagne de Malaga et les côteaux couverts de vignes qui l'entourent. Les vallons, au-dessous de la ville, sont plantés d'arbres de toute espèce, qui forment de charmants groupes d'une verdure luxuriante. « La ville semble, a dit un voyageur, sortir

d'un bouquet de fleurs ; c'est une des vallées les plus fraîches, les plus riantes, qu'il soit possible de voir. » Sous cet heureux climat, et malgré l'altitude du sol, les orangers, les grenadiers, les pêchers, les cerisiers, la vigne, donnent des produits excellents. Des ruisseaux coulent de tous côtés, fertilisent le territoire et descendent en jolies cascades pour rejoindre le *Toron* dans le fond de la vallée.

Au-delà de Casarabonela, l'aspect change presque subitement. Le sentier, en pente rapide, est presque toujours taillé dans le roc ; on s'engage, pour atteindre et pour franchir le *puerto de Martinez,* dans des défilés tellement étroits, tellement sinueux, qu'on perd de vue ses compagnons de route à cinq mètres de distance. Dès qu'on a passé le port, on se trouve au milieu de montagnes arides et déchirées ; toute trace de végétation a disparu. Au fond de la vallée, dont le chemin sillonne les pentes, coule un torrent dominé par d'énormes masses granitiques de couleur rouge. On atteint ainsi, à 11 kil. de Casarabonela, *El Burgo,* bourg de 2,200 hab., situé sur la pente d'une colline dont le sommet est couronné par les ruines d'un vieux château avec deux grosses tours carrées. Aux alentours et sur les collines voisines, on rencontre des vestiges épars de nombreuses habitations qui ont appartenu aux Arabes. Le reste du parcours conserve les traces d'une occupation qui fut importante, et dont Ronda était le centre.

Les montagnes, qui portent le nom de *Serrania,* c'est-à-dire la montagne par excellence, semblent, au-delà du Burgo, devenir de plus en plus inaccessibles. Leur aspect est plus pittoresque et plus solennel à mesure qu'on approche de Ronda, la plus mystérieuse et la plus étrangement située de toutes les villes d'Espagne.

11 kil. séparent Ronda de El Burgo.

Les montagnes de la Serrania forment un cirque immense d'un diamètre de près de 40 kil. Du fond de ce cirque, et au centre, s'élève une haute montagne couronnée de rochers énormes. On l'aperçoit, séparée en deux parties dans toute sa hauteur, soit par suite d'une commotion terrestre, soit par le travail patient du torrent du *Guadelevin* qui, venant de l'E. et grossi par une source abondante jaillissant du milieu des rochers, s'engage dans cette coupure et se précipite vers l'O. en formant une suite de cascades de l'effet le plus pittoresque. Cette coupure mesure plus de 160 mèt. de hauteur, et les roches toutes déchiquetées qui la garnissent présentent un écartement qui varie de 25 à 65 mètres.

C'est sur les deux plateaux formés par les rochers, et sur les pentes des deux montagnes, que s'échelonne la ville de **Ronda** qui compte 14 à 15,000 habitants. Les Maures, lorsqu'ils en étaient les possesseurs, occupaient seulement le sommet qui regarde le sud ; une citadelle puissante couronnait la cime ; ses remparts dominaient à pic le *Tajo* (la coupure) ; le sommet du nord était inoccupé. Lorsque Ronda, réputée imprenable, eut été conquise par les Rois catholiques, lorsqu'une population chrétienne, succédant aux Maures expulsés, eut fondé sur les pentes du nord une ville nouvelle, la villo des marchands, *el Mercadillo*, on songea à réunir les deux moitiés de la montagne. D'abord, et peu après la conquête, on jeta, du côté de l'Orient, à 25 mèt. au-dessus du fond du ravin, un pont qu'on nomme aujourd'hui le *Puente Viejo*. Bientôt la ville nouvelle s'agrandit, ses églises, ses couvents, ses habitations arrivèrent jusqu'à l'esplanade du côté nord et la couronnèrent. Les alcades conçurent alors l'idée d'un pont merveilleux, œuvre audacieuse, dont la construction fut entreprise par un architecte

de Malaga (José Martin de Aldehuela); nous disons entreprise, car le malheureux architecte mourut précipité en inspectant ses travaux. Sur deux des rochers, au niveau de l'une des cascades, s'élèvent deux culées colossales que termine, à 16 mèt. de hauteur, un premier arc mauresque. Au-dessus de cet arc se dressent d'autres massifs qui s'appuient aux rochérs, dans toute la largeur du Tajo, et que couronne un arc semblable, à 50 mèt. de hauteur. De ce point, et jusqu'au niveau des deux esplanades, s'étend l'œuvre du pont, présentant deux petits arcs, percés au-dessus des massifs, et, au-dessus de la clef du grand arc, une large fenêtre qui éclaire une vaste salle voûtée pratiquée entre cet arc et le tablier de la voie publique. Cette salle a longtemps servi de prison. Le tout est couronné par un parapet. L'œuvre entière se trouve à 100 mèt. de hauteur, sur une largeur de 70 mèt. d'une extrémité à l'autre du pont. Appuyé sur le parapet et dominant ce chaos de rochers, ce tumulte d'eaux écumantes dont le bruit et le mouvement donnent le vertige, le curieux voit planer au-dessous de lui les aigles et les vautours : rarement il les voit au-dessus. « J'affirme, a dit un écrivain du XVI[e] s., que souvent, pendant que le soleil brille en haut sur la ville, il pleut dans les rochers du Tajo et dans le fond de la vallée. »

On jouit d'un spectacle d'un autre genre en descendant du haut de la ville au fond du Tajo, par un sentier hardiment tracé sur l'un des flancs de la coupure, et qui décrit, au milieu des roches, une multitude de méandres capricieux. On peut également y parvenir par un escalier de 365 marches, qui part de la *Casa del Rey moro* et qui, pratiqué au cœur même du rocher, descend souterrainement, rencontrant, d'étage en étage, de petites pièces voûtées éclairées par des lucarnes placées dans le roc. Par cet escalier les captifs allait puiser au torrent la provision d'eau de la ville, lorsqu'elle était assiégée, et lorsque son alimentation habituelle lui faisait défaut.

Vu du fond du Tajo, le spectacle de ce pont colossal et de cette ville perdue dans le ciel est encore plus imposant : on se trouve au milieu de charmants jardins toujours verts et toujours fleuris, et l'on compte quatorze petits moulins suspendus comme des nids d'hirondelle sur l'un des flancs du Tajo, et mus par un canal détourné du torrent.

Ronda est divisée en trois quartiers, la ville, le Mercadillo et San Francisco. La ville occupe les sommets, et les deux quartiers se développent sur les pentes opposées de la montagne. Partout on rencontre des traces des différents possesseurs de cette position de tout temps appréciée. Aux Romains on attribue les constructions du château et l'escalier souterrain qui descend au Tajo ; aux Goths certaines parties de l'église principale et la paroisse *del Espíritu santo ;* aux Maures l'Alcazar et les remparts qui entourent la ville et les faubourgs. Les règnes qui suivirent la conquête ont augmenté la ville, ont construit des places, des promenades, aligné quelques rues au milieu des ruelles tortueuses et presque à pic des époques antérieures. On cite plus particulièrement : la place *del Socorro,* dans le quartier du Mercadillo ; la promenade de l'*Alameda,* située au point le plus élevé des rochers, et bordée à l'extrémité par le Tajo, dont la sépare un parapet couronné d'une haute grille de fer avec balcons saillants au-dessus du précipice. Des balcons de l'Alameda, comme du parapet occidental du pont, la vue sur la campagne de Ronda est admirable. On compte un nombre infini de jardins, de vergers, de riches plantations, et, dans le fond du tableau, se dresse ce cirque formé de sommets d'aspects fantastiques

dominés tous par le pic immense de San Cristobal. Il reste à signaler, parmi les édifices de Ronda, la caserne des Milices provinciales ; la maison de ville qui date de 1630 et qui fut réédifiée en partie en 1724 ; la *Casa del Rey moro* avec son escalier dans la roche et ses jardins en terrasses suspendus au bord du précipice; les vestiges du vieil Alcazar; le théâtre, indigne d'une ville comme Ronda, et la *plaza de Toros*, construite à la fin du XVIIIe siècle, aux frais de la *Real maestranza,* le plus ancien des ordres nobiliaires de la vieille Andalousie.

Il est encore une particularité de Ronda qu'il importe de signaler: ce sont les grilles qui protègent les fenêtres des habitations. Ces grilles, au lieu d'être complètement scellées dans la muraille, ainsi qu'il est d'usage dans les autres villes de l'Andalousie, sont mobiles et fermées par des cadenas. Un voyageur a remarqué que ces cadenas sont rarement embarrassés de poussière, et on en conclut que les conversations intimes des *novios* et des *novias* n'ont pas toujours lieu en dehors des grilles.

Les habitants de Ronda, les *Rondeños,* sont restés le type de la vieille race des Andalous montagnards, le type aussi du contrebandier audacieux. Ce sont les plus redoutables joueurs de couteau de tout le midi de l'Espagne. Ils professent une industrie particulière qui consiste dans le dressage des chevaux. On trouve, dans les vallées de la Serrania, des chevaux de grand prix, renommés pour l'excellence de la race et la sûreté du pied.

La foire annuelle de Ronda se tient les 20, 21 et 22 mai ; c'est l'époque anniversaire de la conquête de la ville par les Rois catholiques. Il y vient de toute la contrée un grand concours de monde, les touristes anglais et les contrebandiers arrivent nombreux de Gibraltar, et il s'y fait d'importants marchés en chevaux et en bestiaux. On fait venir d'ordinaire les taureaux de combat des meilleurs pâturages, et les tauréadores les plus réputés, pour les courses qui ont lieu à cette occasion. On prétend que les oiseaux de proie arrivent des montagnes environnantes, dans les aires du Tajo, dès la veille des fêtes, sachant quel régal leur est réservé. Il est d'usage, en effet, de précipiter du haut de la ville dans le torrent les cadavres des chevaux tués pendant les courses. Les aigles et les vautours, qui attendent leur proie au passage, s'élancent à la suite ; on les voit pendant plusieurs heures, remontant vers leurs retraites et se croisant sur l'abîme avec des lambeaux de chair dans les serres.

Ronda est l'une des plus anciennes villes de l'Espagne. En raison de sa position importante, à peu près inexpugnable, elle fut toujours le dernier rempart qui résista aux conquérants. Longtemps fidèle à la fortune de Rome, elle ne céda non plus qu'après une longue résistance à l'invasion arabe. Devenue capitale d'un petit royaume, d'abord tributaire du Maroc, puis resté indépendant lorsque les chrétiens possédaient toute l'Andalousie, Ronda fut surprise par une armée nombreuse, que le roi Ferdinand le Catholique amena presque subitement au cœur de la Serrania, malgré les difficultés d'une telle entreprise. Sa résistance, qui dura vingt jours, est restée célèbre dans les fastes militaires ; ce fut la première fois que l'artillerie espagnole fit usage de boulets de fer contre une place forte. Ronda succomba avec gloire, sept ans avant Grenade, en 1485. Ses habitants passèrent en Afrique, et la ville fut repeuplée par les conquérants et par des émigrants venus de Cordoue et du N. de l'Andalousie.

Hors de Ronda, on va visiter la *Cueva del Gato* (la grotte du Chat) et les ruines de *Ronda la Vieja.*

La Cueva del Gato est à 7 kil. env.

à l'O. de Ronda, au-delà du joli village de *Benaojan*, situé dans une vallée délicieuse animée par des eaux abondantes. On s'y rend à cheval, par des sentiers escarpés et très-pittoresques. L'entrée de la grotte, formée par de belles roches de stratifications diverses, est immense et monumentale, et semble une œuvre d'architecture altérée par le temps. Un torrent prend sa source au fond de la grotte, et la traverse dans toute sa longueur, que les gens du pays évaluent à 5 ou 6 kil.; mais on ne peut la parcourir en entier, parce que les eaux interceptent le passage.

Les ruines de *Ronda la Vieja*, que certains écrivains prétendent être l'ancienne *Acinipo* des Phéniciens, des Carthaginois et des Romains, se trouvent à env. 12 kil. au N.-O. de Ronda, au sommet d'une haute colline d'où la vue s'étend à de grandes distances; et jusqu'à la Sierra Morena, à plus de 200 kil. au N. On reconnaît, parmi ces ruines, les traces d'un mur d'enceinte et de quelques tours. Le seul édifice à peu près debout est l'amphithéâtre, que précède un beau portail d'ordre dorique. L'enceinte est intacte; tous les gradins, au nombre de 23, sont encore en place; ils sont construits en belles pierres blanches et quelques-unes ont des dimensions considérables. Au dernier étage on reçonnait les vestiges d'une galerie, et sous le cirque pénètrent des passages voûtés qui descendent à une salle souterraine, aujourd'hui obstruée. De tous côtés on trouve des tuiles, des faïences portant des inscriptions, des pierres tumulaires, des monnaies. Des fouilles conduites avec intelligence feraient certainement découvrir des traces plus nombreuses de l'ancienne cité.

Ronda ne communique avec l'Andalousie que par des sentiers de montagne. L'un franchit la Sierra au N. pour rejoindre, à Campillo, une route qui conduit à Osuna et de là à Séville; un autre, qui suit presque constamment les crêtes, se dirige au S.-O. vers *Medina Sidonia;* un troisième descend au S. vers *Gibraltar* par *Gaucin* et *San Roque;* il compte onze lieues de pays et exige une journée de marche.

Gaucin, qui forme l'étape à moitié de cette distance, est une petite ville de 4,000 hab., dans une position presque aussi originale que celle de Ronda; elle est construite en amphithéâtre, à une grande hauteur, sur les pentes et presque au sommet de l'une des montagnes de la *Sierra del Hacho*. A l'E. de la ville, et sur le haut d'un rocher, s'élève un très-vieux château à peu près inexpugnable, et dans lequel est entretenue une garnison de 50 hommes. De ce château règne une vue magnifique sur la baie de Gibraltar, le détroit, la ville de Ceuta et la côte d'Afrique.

A 6 kil. à l'E. de Gaucin, au pied de la *Sierra Bermeja,* se trouve un établissement de bains, *El Monte del Duque,* alimenté par une source ferrugineuse carbonatée, particulièrement recherchée pour la chlorose et les diverses affections de l'estomac.

On a arrêté le projet et terminé les études d'un chemin de fer qui se détachera de la station de Bobadilla (p. 324), traversera la Serrania de Ronda (p. 574) pour aboutir à Algeciras, où il s'unira avec un autre chemin de fer venant de Cadix par le littoral du détroit. La ligne de Bobadilla à Ronda est considérée comme n'étant pas moins importante au point de vue stratégique, que sous le rapport commercial.

ROUTE 122 *bis*.

DE MALAGA A RONDA.

169 kil.

V. la R. 121 *bis* pour le trajet de Malaga à Carratraca, et la R. 122

pour le chemin de Carratraca à Ronda, qui est le même.

On se rend de Carratraca à Ronda par un chemin qui suit presque constamment les crêtes des montagnes, en passant par Casarabonela El Burgo. Le trajet entre Carratraca et Ronda demande 12 h.

ROUTE 123.

DE CORDOUE A ECIJA.

55 kil.

On sort de Cordoue par la porte monumentale *du Pont,* œuvre de Herrera. On traverse le *Guadalquivir* sur le pont de pierre, ayant à g. une jolie vue sur le cours du fleuve, sur les moulins qu'il fait mouvoir, et sur une partie de l'enceinte de la ville. On fait le tour des remparts crénelés de la vieille forteresse de la Carrahola. La route, qui est l'ancienne *carretera real* de Madrid à Séville, est tracée en ligne droite à travers de vastes prairies. Elle franchit le *Guadajoz* sur un pont fort ancien, nommé *la puente vieja,* et s'engage dans une jolie vallée, un peu mouvementée, très-cultivée, où s'aperçoivent quelques hameaux épars, au milieu de coteaux en partie cultivés, en plus grande partie en jachère. La route devient mauvaise, elle pénètre au milieu d'une espèce de désert sablonneux, sans aspect; les collines incultes et les côtes se succèdent; ce sont les derniers contreforts des monts Bétiques et de la Sierra Nevada, qui forme l'horizon à l'extrême gauche. Une côte des plus roides, que les voitures gravissent au hasard, sans voie tracée, et à grand renfort de mules, conduit sur un vaste plateau d'où la vue s'étend au loin sur le cours du Guadalquivir. On reconnaît, à dr., le haut rocher d'*Almodovar,* couronné par son vieux château. Sur le plateau, auprès de la route, se trouve le hameau ou *aldea* de *Quintana;* de nombreuses habitations couvertes en joncs, blanchies à la chaux, sont éparses sur tout le plateau; la culture est très-active, les champs sont bordés de haies d'aloès.

On descend du plateau dans une riche vallée plantée de chênes verts. Sur une colline, au fond de la vallée, se présente *La Carlota,* sous l'aspect d'une petite ville du Midi de la France. La route, au pied de cette colline, franchit un torrent, sur un pont de trois arches, puis s'élève en ligne droite et sans aucun détour pour atteindre le sommet.

33 kil. *La Carlota,* petite V. de 4,400 hab. Elle est dans une charmante position, d'où l'on jouit d'une vue étendue sur toute la contrée environnante. L'église est jolie à l'extérieur, insignifiante au dedans. La Carlota est une fondation de Charles III; c'est la première des villes modernes qu'on appelait les *nuevas poblaciones* d'Andalousie. Les habitants, d'origine allemande, sont tous cultivateurs, et récoltent principalement des olives et un peu de vin.

Au-delà de la Carlota, la route devient plus accidentée, et l'on rencontre une succession de montées roides et peu praticables. Le pays est très-couvert, planté de chênes et d'oliviers, et parsemé de jolies habitations blanches. Le sol est sablonneux, et les voitures ne peuvent avancer qu'au pas. On découvre à l'horizon, à g., à une grande distance, les montagnes d'Osuna et cette ville elle-même à leur pied. A un dernier détour, la route franchit le faîte d'une ligne de collines qui forment la vallée du *Genil,* et au fond de cette vallée, au milieu de riches cultures et dans une jolie position, on aperçoit

55 kil. **Ecija.** Cette ville, qui compte 27,000 hab., est située sur la rive g. du Genil. La vallée est quelquefois inondée par les débordements fréquents de la rivière, et exposée par conséquent à des maladies endémiques. L'aspect d'Ecija, pour le voya-

geur qui descend des hauteurs qui la dominent, par la route de Cordoue et par le chemin de Palma, est des plus riants et des plus pittoresques. Un beau pont, bien construit, mais excessivement étroit, en précède l'entrée; de beaux édifices et de nombreuses tours élancées la couronnent, et tout autour de la ville s'étendent des jardins où la végétation est active et plantureuse. Au temps des Arabes Ecija était murée, on y entrait par quatre portes, dont les deux principales subsistent encore. Dans l'intérieur de la ville, on remarque quelques habitations élégantes, et parmi elles, celles du marquis de Peñaflor, de la marquise veuve de Villaseca et de la marquise de La Garantia, de nombreux patios dans le style de ceux de Séville, clos de jolies grilles en fer, ornés de vases de fleurs, et couverts l'été de tentes qui en interdisent l'entrée aux rayons du soleil. Les eaux y sont copieuses, les jardins nombreux et bien tenus; mais cette abondance de verdure et de fontaines n'adoucit pas la température brûlante de cette vallée encaissée. Nulle part, en effet, dans la province, l'été n'est plus ardent qu'à Ecija; on a surnommé cette ville *la Sarten* (la Poêle) de l'Andalousie, et elle a pris pour devise cette prophétie traduite d'Isaïe : *Una sola sera llamada la ciudad del Sol.* Les rues, selon le système des villes arabes, de Cordoue et de Séville, sont étroites et tortueuses; elles sont en partie empierrées et bien éclairées la nuit, ce qui n'est pas l'usage de toutes les villes espagnoles. La plaza Mayor, entourée d'arceaux, est bordée de beaux édifices : le palais de Benameji, le palais de Peñaflor et la Maison de ville. Au milieu de la place s'étend un beau *salon* planté d'arbres, entouré de sièges en pierres qui forment la promenade du soir; à l'une des extrémités s'élève une fontaine, ornée de statues qui attirent l'attention. Trois des six églises ont pour clochers des tours arabes d'une grande hauteur, dont nous apprécierons tout à l'heure l'architecture et l'originalité. Ces églises sont peu remarquables à l'intérieur, mais on signale toutefois : dans celle de Santiago, une image de *Ntra Sra de los Dolores*, d'un grand mérite artistique; dans la paroisse de San Gil, un Christ, et surtout, dans l'église de Santa Cruz, une image de la *Virgen del Valle*, objet d'une grande vénération. La tradition rapporte que cette image est l'œuvre de saint Luc, et que saint Grégoire le Grand l'envoya à son frère, saint Léandre, évêque d'Ecija. Cette ville compta douze couvents de moines et cinq de religieuses; on remarque les cloîtres de deux des premiers, San Francisco et Santo Domingo, et le retable de la chapelle du couvent de la Merced, dont on attribue les principales sculptures au célèbre Montañez.

Parmi les édifices civils, nous devons mentionner le théâtre, avec cette remarquable particularité — l'un des bienfaits de ce climat magnifique — qu'il n'a pas de toiture; et la *plaza de Toros*, où se donnent, dans la saison d'automne, des courses renommées. Elle occupe, dans un faubourg de la ville, l'emplacement d'un ancien cirque romain, et peut recevoir jusqu'à 10,000 spectateurs.

« Ecija, a dit Théophile Gautier, est une ville très-intéressante, d'une physionomie toute particulière et très-originale. Les clochers, qui forment les angles les plus aigus de sa silhouette, ne sont ni byzantins, ni gothiques, ni renaissance; ils sont chinois, ou plutôt japonais; vous les prendriez pour les tourelles de quelques *miao* dédié à Kong-fu-Tzée, Bouddha ou Fo, car ils sont revêtus entièrement de carreaux de porcelaine ou de faïence coloriés des teintes les plus vives et couverts de tuiles vernissées, vertes et blanches, disposées en damier et de l'aspect le plus étrange du monde. Le reste de l'architecture n'est pas moins chimérique, et l'amour du contourné y est poussé à ses dernières limites.

« La *calle de los Caballeros*, où demeure la noblesse, et qui renferme les plus beaux hôtels, est vraiment quelque chose de miraculeux dans ce genre; l'on a peine à croire que l'on soit dans une rue réelle, entre des maisons habitées par des êtres possibles. Les balcons, les grilles, les frises, rien n'est droit, tout se tortille, se contourne, s'épanouit en fleurons, en volutes, en chicorées. Vous ne trouverez pas une superficie d'un pouce carré qui ne soit guillochée, festonnée, dorée, brodée ou peinte; tout ce que le genre désigné chez nous sous le nom de *rococo* a laissé de plus rocailleux et de plus désordonné, avec une épaisseur et un entassement de luxe que le bon goût français, même aux pires époques, a toujours su éviter. Ce pompadour-hollando-chinois amuse et surprend en Andalousie. Les maisons ordinaires, crépies à la chaux, d'une blancheur éblouissante qui se détache merveilleusement sur l'azur foncé du ciel, font songer à l'Afrique par leurs toits plats, leurs petites fenêtres et leurs *miradores*, idée que rappelle suffisamment une chaleur de 37 degrés Réaumur, température habituelle du lieu dans les étés frais. Située dans un bas-fond, Ecija est entourée de collines sablonneuses qui l'abritent du vent et lui renvoient les rayons du soleil comme des miroirs concentriques. »

Hors de la ville, entre la rivière et la route, s'étend une belle promenade de 535 mèt. de longueur, avec des fontaines, des jardins, des pavillons de repos et de nombreux bancs; elle est précédée, vers le pont, par un monument nommé *el Triunfo*, composé d'une colonne portant une statue dorée de l'apôtre saint Paul.

La campagne qui avoisine Ecija produit en grande abondance les céréales et l'olive; on y élève de nombreux troupeaux de bêtes à laine, de chèvres, et de porcs dont la chair est très-estimée; la race des chevaux y est belle, et les taureaux de course, nourris dans les pâturages voisins, sont renommés parmi les plus braves et les plus sauvages, et recherchés pour les *places* de Séville, de Grenade et de Madrid.

A la sortie d'Ecija on retrouve la carretera de Séville par Carmona et Alcala. Une autre route (R. suivante) conduit d'Ecija à *Palma*, où l'on rejoint le Guadalquivir et le chemin de fer de Cordoue à Séville; un chemin tout achevé, classé de 3e ordre, relie Ecija, au S., à *Osuna*, et par conséquent aux lignes de Grenade et de Malaga par l'embranchement d'Osuna à La Roda (*V.* R. 30). Enfin un **chemin de fer** de 44 kil. a été ouvert à l'exploitation, en septembre 1879, au S.-E., entre **Ecija et Marchena**, station de la ligne de La Roda à Utrera (R. 30). Cette voie nouvelle rencontre, à 15 kil., *La Luisiana* (1,500 hab.), l'une des *nuevas poblaciones;* plus loin, à 12 kil., *Fuentes de Andalucia*, ville agricole de 7,000 âmes.

Ce chemin de fer n'a pas de tunnels, et les seuls travaux d'art consistent en trois ponts de 20, 25 et 30 mèt. dont les deux derniers sont à 6 et 8 kil. du raccordement de Marchena.

ROUTE 124.

DE PALMA A ECIJA.

22 kil.

Palma (*V.* R. 32, p. 354).

Une route nouvelle, construite de manière à pouvoir être plus tard transformée en voie de fer, conduit à Ecija depuis la station de Palma, sur le chemin de fer de Séville à Cordoue. Des voitures publiques desservent cette route et correspondent avec les trains venant de Séville (prix 22 et 18 réaux). Cette route remonte, en quittant Palma, la rive dr. du Genil, les riches campagnes qui l'avoisinent et que cette rivière fertilise. On laisse, à g., dans une plaine, la petite V. de *Fuente Palmera*, fondation mo-



derne de Charles III. Ses habitants, au nombre de 2,250, cultivent les oliviers, les céréales, élèvent des troupeaux et exportent leurs produits en assez grande abondance.

22 kil. **Ecija.** *V.* R. précédente.

ROUTE 125.

DE SÉVILLE A CADIX.

Par bateaux à vapeur (8 h.).

Des bateaux à vapeur font le service du bas Guadalquivir, et partent généralement tous les jours — *si el tiempo lo permite* — de l'embarcadère situé au pied de la tour del Oro. Les jours et les heures de départ sont affichés à l'avance dans les principaux établissements publics de Séville. On paye 60 réaux pour le voyage jusqu'à Cadix. (Déjeuner à bord, à la carte, de 8 à 12 réaux.) Les bateaux à vapeur du Guadalquivir sont bien construits, élégants, proprement tenus et d'une bonne marche.

Le cours du Guadalquivir est très-sinueux. On aperçoit d'abord, sur la dr., et sur le penchant d'une colline, le joli v. de *San Juan de Aznalfarache,* vers lequel se dirigent, dans les belles soirées d'été, de nombreuses parties de bateau. Au-dessus du village, occupant le sommet du mamelon, et soutenu par des terrasses bien construites, s'élève un vieux couvent. Les berges du fleuve sont hautes, bordées de bouquets de saules, et ne permettent pas la vue de la campagne; mais en arrière on aperçoit longtemps encore la Giralda. Les coteaux du second plan à droite, au-delà du vieux couvent de San Juan, sont couverts de plantations et surtout d'oliviers. Plus loin s'étendent les jolies maisons blanches, les métairies et les jardins d'orangers de *Gelves,* v. de 1,029 hab.; et au-delà, dans la plaine, auprès de l'embouchure du ruisseau de *Repudio*, la petite V. de *Coria del Rio,* avec 4,500 hab. Les berges s'abaissent, les campagnes se dévelop pent; elles sont riches et bien culti vées. On aperçoit, toujours sur la dr. une série de fours à briques, et, à la suite, une jolie habitation blanche, bien construite, régulière et vaste, rattachée à un petit débarcadère sur le fleuve par un chemin bordé d'aloès; d'immenses orangers l'entourent. Cette maison est une fabrique de savons de toilette; elle tient à un bourg de 2,000 âmes, *La Puebla*, habité par des pêcheurs, et dont l'église, un peu lourde, est accompagnée d'un clocher isolé et carré. Des coteaux couverts d'oliviers s'éloignent à droite; à gauche s'étendent des campagnes très-plates, et plus loin, à l'horizon, on distingue les pics et les déchirures des montagnes d'Utrera. Les campagnes sont couvertes de troupeaux qui y paissent toute l'année, de beaux chevaux, des vaches de petite race, des taureaux de course.

A quelque distance de La Puebla, le Guadalquivir se partage pour former l'île de *Hernandez,* longue de 2 kil., puis, au-delà de cette île, il se sépare en trois bras. Le bras principal est au milieu, celui de gauche se nomme *Marisma de Utrera*, celui de droite *Casas reales;* l'île de droite, longue de 40 kil., est *la Isla mayor;* celle de gauche, *la Isla menor*, a 17 kil. de longueur. On aperçoit, au-delà de la Isla menor, une ligne de collines rondes, cultivées et couvertes d'oliviers. Sur l'une d'elles s'élève la petite V. de *Lebrija* (*V.* p. 382), et un peu au-delà le v. de *Trebujena*, entouré de jardins. Le point de réunion des trois bras du fleuve se nomme le *Tablazo*, à la hauteur de *Cabezas de San Juan*, joli v. d'où est parti, en 1820, le signal de la révolution constitutionnelle, suscitée par Riego. Le Guadalquivir prend ici de vastes proportions. En avant, sont des dunes de sables avec des pins clairsemés; le fleuve les contourne pour atteindre son embouchure. A la suite des collines qui dominent las Cabezas de

San Juan, s'étendent à gauche, à l'extrême horizon, deux plans de montagnes, à deux teintes distinctes; les premières sont les montagnes d'*Arcos* et de *Bornos;* les secondes sont les monts de *Ronda*. Presque au terme du cours du fleuve, et au moment où les dunes de sable laissent entrevoir l'Océan, on s'arrête à gauche au petit port de *Bonanza*, v. tout moderne, d'un aspect plutôt français qu'espagnol, avec des maisons blanches et roses, des terrasses, des jardins d'oliviers et un môle à l'extrémité duquel est placé le débarcadère. Un chemin de fer qui arrive jusqu'à ce débarcadère relie Bonanza à San Lucar de Barrameda et ensuite à Jerez. Une vaste baie se déroule en avant de Bonanza, et est limitée, sur la rive droite du fleuve, par des dunes en amphithéâtre plantées de pins parasols à haute tige. A la pointe extrême de cette ligne de dunes, s'élève un vieux fort à demi ruiné; *San Jacinto*, au-delà duquel la côte de l'Océan fuit vers le N.-O.

A la suite de Bonanza, la rive g. du Guadalquivir s'avance encore à une longue distance vers le S.-O. On rencontre, sur cette rive, *San Lucar de Barrameda*, avec 20,000 hab., un vieux château, des clochers, des palmiers, une multitude de métairies blanches semées dans la campagne sur un fond de terre brune, des bosquets d'orangers et des prairies couvertes de troupeaux. San Lucar est l'une des résidences d'été les plus recherchées des habitants de Séville, de Jerez et de Cadix, pendant la saison des bains de mer. A la pointe extrême formée par la rive g. et par le rivage de l'Océan, qui descend à angle droit vers le S.-E., s'élève le fort de *Chipiona*. Une barre un peu moutonneuse marque la limite extrême du fleuve; le navire salue et tangue en la franchissant pour pénétrer dans l'Océan.

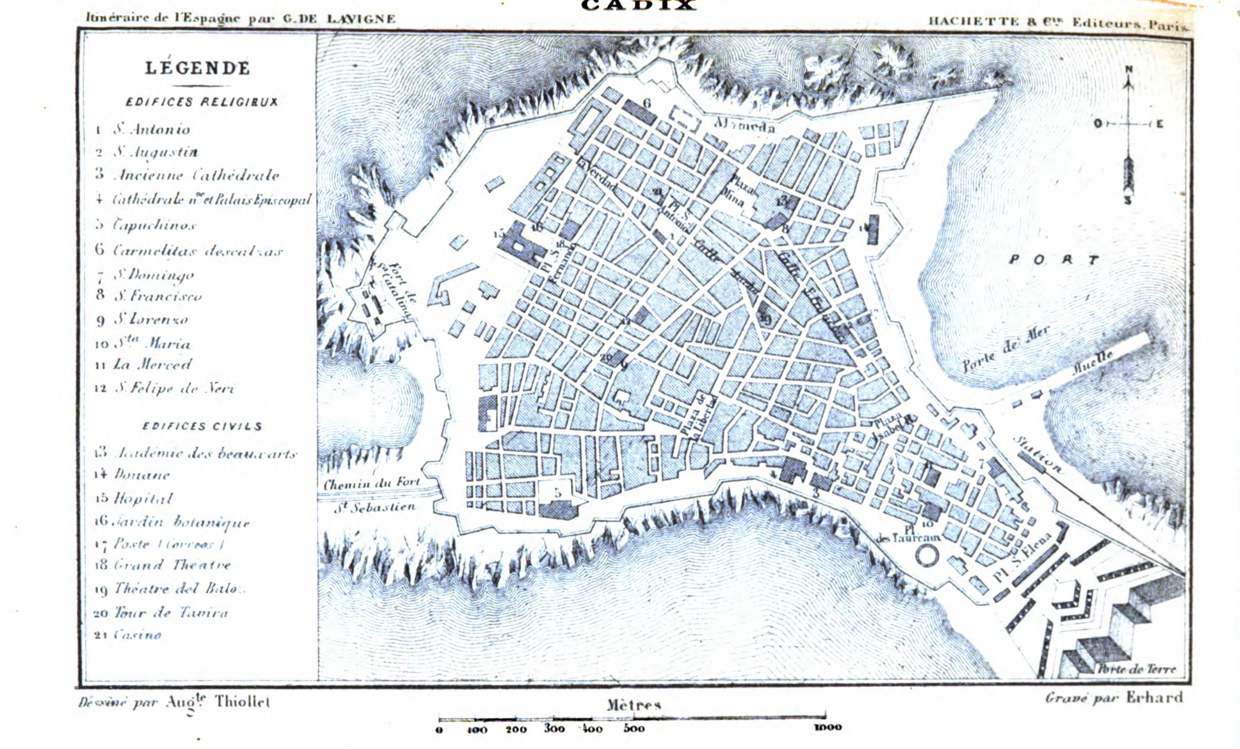
On marche en vue des côtes, semées d'habitations qu'on prendrait pour des mouettes au repos; devant elles la plage descend en pente douce, puis se relève subitement pour former la falaise à pic au sommet de laquelle est assise la modeste petite V. de *Rota* (7,200 hab.), peuplée de jardiniers, de maraîchers, qui sont en possession d'alimenter le marché de Cadix de fruits, de légumes, et surtout de melons et de tomates.

A g., à la suite de Rota, la côte s'arrondit, et forme une jolie baie au milieu de laquelle se jette un petit cours d'eau, le *rio Salado*. Des batteries démantelées, *la Gallina*, *la Puntilla*, *la Dormeja*, *la Arenilla*, sont espacées sur cette côte, qui vient aboutir, à l'extrême g., à une pointe rocheuse couronnée par le fort de *Santa Catalina*.

Bientôt on aperçoit au large, en avant du navire, une grande tour blanche, un môle blanc, une masse de constructions blanches qui semblent isolées au milieu de la mer : c'est la coupe d'Argent, — la *copa de Plata*, — comme disent les Andalous, ou, selon l'expression de Fernan Caballero, « la belle Cadix, — la *culta Cadiz*, — qui s'avance dans la mer pour aller au-devant de ses flottes. » La mer l'entoure, elle ne tient au continent que par une étroite langue de sables; c'est, comme dit Byron, le câble qui attache le navire au rivage. Au milieu de la ville on aperçoit une autre masse blanche qui la domine, et qu'à ses trois formes arrondies et séparées on prendrait, selon certains jeux de la lumière, pour un vaisseau à trois mâts voguant à toutes voiles; c'est la cathédrale, autour de laquelle surgissent, au sommet des hautes maisons de la ville, tous ces belvédères où montaient autrefois les riches commerçants pour reconnaître au large les navires qu'ils attendaient d'outre-mer.

L'Océan est à droite; à g. se développe et s'arrondit l'admirable baie de Cadix dont le fond disparaît derrière la pointe avancée du Trocadéro (*V.* le plan de la baie).

On jette l'ancre en vue du port. On débarque à l'aide de bateaux qui ac-


CADIX
Itinéraire de l'Espagne par G. DE LAVIGNE
HACHETTE & Cie Editeurs, Paris.
LÉGENDE
EDIFICES RELIGIEUX
1 S. Antonio
2 S. Augustin
3 Ancienne Cathédrale
4 Cathédrale nve et Palais Episcopal
5 Capuchinos
6 Carmelitas descalzas
7 S. Domingo
8 S. Francisco
9 S. Lorenzo
10 Sta Maria
11 La Merced
12 S. Felipe de Neri
EDIFICES CIVILS
13 Académie des beaux arts
14 Douane
15 Hopital
16 Jardin botanique
17 Poste (Correos)
18 Grand Theatre
19 Théatre del Balon
20 Tour de Tavira
21 Casino
Alameda
Plaza Mina
Verdad
Pl. S. Antonio
Calle Ancha
Calle S. Francisco
Pl. S. Fernando
Fort de Sta Catalina
Plaza de la Libertad
Plaza Isabel II
Pl. des Taureaux
Pl. S. Elena
Chemin du Fort St Sebastien
PORT
Porte de Mer
Muelle
Station
Porte de Terre
N
O
E
S
Dessiné par Augte Thiollet
Gravé par Erhard
Mètres
0 100 200 300 400 500 1000

costent les flancs du navire, et sur lesquels on paye, d'après un tarif déterminé, affiché d'ailleurs dans le salon du bateau à vapeur, deux réaux par voyageur, et 2 réaux par colis, prix variable, du reste, en raison de l'état de la mer. Les escaliers du quai sont incommodes, à marches très-hautes, étroites et glissantes. On est assailli par une cohue de portefaix qui se disputent les bagages, et auxquels on paye une piécette environ, selon le poids et la quantité. On subit la visite de la douane en entrant en ville; mais le voyageur qui sait vivre et qui sait être patient peut facilement obtenir que cette visite soit rapide et peu rigoureuse.

Cadix, *V*. p. 386.

ROUTE 126.

DE JEREZ A ARCOS ET A BORNOS.

28 kil.

Jerez (*V*. R. 23, p. 382).

Une bonne route à l'E. qui passe au milieu des riches vignobles de Jerez, conduit, en montant presque continuellement, jusqu'à **Arcos**.

On traverse la grande plaine des *Llanos de Caulina*, où l'on rencontre la vieille tour de *Melgarejo* (*V*. p.382), au pied de laquelle s'étend une ferme qui porte le même nom. Trois autres belles fermes, la *Peñuela*, *Juelilla* et *Jeula*, bordent le chemin. Au-delà se présente une nouvelle plaine, *Los Llanos de don Carlos*, limitée par un ruisseau, le *Salado de Arcos*, qui va se jeter à g., dans le Guadalete. La route franchit ce ruisseau sur un petit pont d'une arche, nommé *la Alcantarilla de Jerez*, puis traverse un groupe de collines plantées d'oliviers, d'où elle atteint **Arcos** (28 kil.).

Cette ville occupe une situation des plus pittoresques, sur un rocher en forme de cône tronqué, haut de 166 mèt. à son point le plus élevé, et accessible par un seul côté. Les autres côtés sont presque à pic, et entourés par le *Guadalete*, qui en ronge la base et qui réduit ainsi, peu à peu, l'espace occupé par la ville. Celle-ci se presente en amphithéâtre, très-resserrée dans une partie par les éboulements du rocher, et présentant, à la partie la plus avancée, deux demi-cercles qui offrent de charmants aspects. Au pied du rocher et sur la rive opposée du Guadalete, s'élèvent de jolies collines toutes vertes, plantées d'orangers et d'arbres à fruit. Du sol de la ville, et surtout de la place de l'Ayuntamiento, l'on jouit d'une vue admirable sur la plaine fertile arrosée par le *Majaceite*, au S., et au S.-E., sur la chaine majestueuse des montagnes de Ronda, qui traverse toute la partie méridionale de l'Andalousie, pour s'arrêter à la pointe extrême de l'Espagne au-dessus de Tarifa et d'Algeciras.

Arcos était autrefois entourée de murailles flanquées de grosses tours. Cette enceinte a presque complètement disparu, et la ville, débordant de la place qu'elle occupait, attaquée dans sa largeur par l'instabilité du sol sur lequel elle est assise, s'étend aujourd'hui en avant et sur les pentes qui rejoignent la plaine.

Arcos renferme quelques édifices notables : la Maison de ville, dont la salle principale est richement lambrissée; le théâtre et le palais des ducs d'Arcos, qui se voient sur la place de l'Ayuntamiento. L'église principale, *Sta Maria de la Asuncion*, est un très-ancien édifice d'ordre gothique, dont le portail latéral est très-remarquable. La tour, de construction plus moderne, est restée inachevée, à une hauteur de 39 mèt.; la violence du vent qui règne à Arcos, à certaines époques de l'année, pouvait en compromettre la solidité à une plus grande élévation. Ses 10 cloches, par la pureté de leur timbre et par le soin avec lequel elles ont été accordées, sont considérées comme les meilleures de l'Andalousie. L'intérieur de l'église est à 3 nefs, séparées par de belles colonnes sculptées; on y si-

gnale : le retable du maître-autel; les stalles du chœur, en bois d'acajou et d'oranger; l'orgue, et deux portes ornées de marbres de couleur, qui ouvrent entre le chœur et le trascoro. L'autre église, San Pedro, conserve, dans trois de ses chapelles (le *baptistère*, la *divina Pastora* et le *Santo Cristo*), les bannières qui furent conquises sur les Maures, en 1483, à la prise de Zahara, par les troupes d'Arcos conduites par leur alcaïde ou gouverneur Juan de Aillon. Le retable du maître-autel est le plus remarquable de tous ceux du xve s. que possèdent les églises d'Andalousie. Les cloches de la tour ne le cèdent pas à celles de l'église principale.

Arcos est d'origine très-ancienne, les Maures l'avaient nommée *Medina Arkosch*. Elle fut prise par saint Ferdinand, en 1250, et reçut, à cette époque, la désignation de Arcos *de la Frontera,* en raison de sa position sur la limite des contrées restées soumises à la puissance arabe. Philippe V lui donna, en 1706, les titres de *noble y fidelísima*.

A 11 kil. au N.-E. d'Arcos, en remontant le cours du Guadalete, se trouve, sur la rive dr. de cette riv., la jolie petite V. de **Bornos** (5,070 hab.). Le chemin, qui n'est pas carrossable, parcourt, à la sortie d'Arcos, de belles plantations d'oliviers, et s'engage, à 8 kil., dans une gorge étroite, nommée *la Angostura*, formée d'un côté par le cours du *Guadalete*, de l'autre par de hautes collines presque à pic. Des ruisseaux abondants, en descendant vers la rivière, font mouvoir plusieurs moulins à farine. On passe le Guadalete à gué, auprès d'un moulin, et l'on traverse une ligne de jolis jardins qui entourent Bornos.

La ville occupe une riante position, sur les pentes orientales de la *Sierra del Calvario*, et sous un climat tellement salubre, que les médecins de toute la contrée ont choisi Bornos comme résidence privilégiée pour les convalescents. Il s'y trouve des eaux abondantes, d'une qualité exquise, et en outre une source sulfureuse tempérée, désignée sous le nom de *Fuente Caliente* ou, plus vulgairement, sous celui de *Fuente de la Sarna* (source de la Gale), réputée par conséquent pour le traitement des maladies de la peau. Le séjour de Bornos est agréable, on y compte de jolies habitations où la vie est facile et peu onéreuse. Les ducs de Medinaceli y possèdent un palais, de construction moderne, dans lequel se trouve enclavé un ancien château des Maures encore bien conservé.

ROUTE 127.

DE CADIX A ALGECIRAS.

102 et 120 kil.

Ce trajet peut être fait par mer; le plus grand nombre des bateaux à vapeur qui touchent à Cadix font escale à Algeciras.

Par terre, on quitte Cadix par le chemin de l'isthme et par la Cortadura, ou même par le chemin de fer jusqu'à *San Fernando,* où l'on trouve un service de voitures qui conduit en 4 h. à *Medina Sidonia* (le bureau est calle San Juan).

15 kil. *San Fernando* (*V.* R. 33, p. 385). En quittant cette ville, au N., on va traverser le canal du Santi Petri, sur le vieux pont de Suazo, et l'on suit, à travers les marais salants, une chaussée qui n'est carrossable que pendant la saison d'été. Au-delà des marais salants, s'étendent des terres cultivées et des plantations de vignes, aux approches de

32 kil. **Chiclana**, charmante V. de 9,000 hab., chef-lieu de partido, située dans une plaine, au pied de deux collines, et traversée par la rivière de *Lirio*, qui descend des hauteurs de *Medina Sidonia*, et va se jeter dans le canal de Santi Petri. L'air y est excellent, le climat magnifique; c'est l'un des lieux de plaisance les plus aimés des habitants riches de Cadix.

Les maisons, bien bâties, presque toutes modernes, sont propres, coquettes, blanchies au dehors et au dedans, bien meublées, entourées de beaux jardins. L'agriculture, l'industrie, le commerce occupent à Chiclana une place importante, et n'ont pas moins contribué que son heureux climat à la fortune de ses habitants. On y remarque : un bel hospice ou *casa de misericordia;* un joli théâtre appartenant à l'hospice; un ancien couvent d'Augustins, *San Telmo*, où siége l'Ayuntamiento; deux églises, et de belles caves où s'emmagasinent les vins du pays, dont la récolte est considérable. De la colline de Santa Ana, qui domine la ville, et sur laquelle s'élèvent les ruines d'une ancienne église, on jouit d'une vue magnifique sur la baie, l'isthme de Léon, le canal de Santi Petri et l'admirable position de Cadix.

Ce qui ajoute à la réputation de Chiclana, c'est l'existence, à une petite distance de la ville, de deux sources minérales sulfureuses froides assez fréquentées. L'une porte le nom de *Pozo de Braque*, l'autre de *Fuente Amarga*. Leur réputation date de l'époque de l'occupation française, en 1812 et 1813; elles ont fait quelques cures remarquables, et sont annuellement visitées par 6 ou 700 personnes. Les deux sources, auprès desquelles ont été élevés des établissements avec salles de bains et baignoires en marbre, peuvent fournir par jour 180 bains.

A la sortie de Chiclana, se présentent deux routes qui conduisent à Algeciras : l'une, plus courte, par Medina Sidonia et par l'intérieur du pays; l'autre, plus longue, mais plus pittoresque, par le littoral.

A. Par Medina Sidonia.

Le chemin, en quittant Chiclana, remonte la jolie vallée du Lirio, dans la direction de l'E., et s'élève au milieu de collines plantées de vignes. A g., on laisse les beaux jardins du *Fontanar;* à d., un domaine nommé le *Doctoral*. On passe à gué le ruisseau du *Salado*, et plus loin le *Saltillo*, sur un petit pont au-delà duquel on entre à

34 kil. **Medina Sidonia,** jolie V. de 12,850 hab., placée en amphithéâtre sur les pentes d'une haute colline qui s'élève au milieu d'une plaine de 15 à 20 kil. d'étendue. L'aspect général en est agréable. Les rues sont propres, bien pavées, les maisons ont jusqu'à trois étages; les portes, les fenêtres, les volets sont peints de toutes couleurs. On y remarque une jolie place, de forme trapézoïde, au milieu de laquelle est une promenade plantée d'arbres et garnie de bancs. La *casa consistorial,* bel édifice construit en pierre de taille, occupe un des côtés de la place. Les églises et les couvents n'ont rien qui appelle l'attention. Sur l'une des places s'élève l'habitation du duc de Medina Sidonia, à côté d'un couvent de religieuses.

Auprès de la ville se trouvent plusieurs sources d'eaux minérales, les unes ferrugineuses, les autres sulfureuses, dont se servent les habitants du pays; aucun établissement n'y a été élevé.

Il reste encore à Medina Sidonia quelques vestiges du château où se réfugia Leonor de Guzman, favorite du roi Alphonse XI et mère de Henri de Trastamarre. Leonor était poursuivie par la reine doña Maria, mère de don Pedro le Cruel; trompée par d'insidieux conseils, elle quitta cette sûre retraite et se livra à la reine qui la fit tuer. La tradition dit aussi que le château de Medina Sidonia servit de prison à la reine Blanche de Bourbon, que don Pedro tint captive à Tolède, à Siguenza, à Jerez, et qu'il fit tuer après huit années d'indignes traitements.

On quitte Medina Sidonia dans la direction du S.-E., à travers un pays peu habité où l'on rencontre de grandes cultures, des fermes et quelques ventas. Les principales sont :

71 kil. Les *casas Viejas*.
82 kil. Le *cortijo de la Java*.
97 kil. *Los Barrios*, bourg de 2,800 hab., situé au pied de collines d'où l'on découvre, au S.-E., le fond de la baie de Gibraltar. Une petite rivière, le *Palmones*, qui coule à 100 mèt. du bourg, va se jeter dans la baie. Deux chemins se séparent à la sortie de los Barrios, et conduisent, l'un à Saint-Roque, d'où l'on atteint Gibraltar, l'autre à

114 kil. *Algeciras* (*V*. ci-après).

B. Par Conil.

Ce chemin, qui descend au S.-E. de Chiclana, est carrossable; mais peu praticable, et sur un terrain fort inégal. On rencontre, à 500 mèt. de la ville, une fontaine, nommée le *Degolladero;* au-delà, un bois de pins; plus loin, une grande plantation d'oliviers, enfin 5 moulins à vent qui précèdent

39 kil. 1/2. *Conil*, V. de 4,800 hab., avec un port formé par l'embouchure de la petite rivière de *Conilete*. On rencontre cette rivière avant d'arriver à Conil, et l'on traverse un ancien village abandonné, encore entouré d'une enceinte fortifiée, au milieu duquel s'élève les ruines d'un palais du célèbre Guzman le Bon, dont il subsiste une belle tour qui a été restaurée. C'est à 6 kil. de Conil, en suivant, au S.-E., la côte rocheuse de l'Océan, que l'on rencontre le célèbre *oap Trafalgar*, qui vit la flotte française et l'escadre espagnole anéanties, le 21 octobre 1805, dans un combat désespéré. Malgré la mauvaise saison et les sages remontrances de l'amiral Gravina, l'amiral Villeneuve avait voulu prendre la mer, et se porter à la rencontre de la flotte anglaise. Il avait sous ses ordres trente-deux vaisseaux; les Anglais, qu'on rencontra auprès de Trafalgar, n'en avaient que vingt-deux; mais leurs bâtiments étaient plus forts et mieux armés. Villeneuve fit la faute d'éparpiller sa flotte sur une ligne de plus d'une lieue de longueur. Nelson, qui commandait la flotte anglaise, avait divisé ses vaisseaux en deux colonnes compactes, de manière à pouvoir porter toutes ses forces sur un même point. Il parvint ainsi à rompre la ligne de bataille de Villeneuve. Les Espagnols, nos alliés dans cette circonstance, se battirent avec courage; mais leurs vaisseaux, éloignés les uns des autres, se trouvèrent attaqués à la fois par des forces supérieures, ou retenus par le vent loin du combat. Villeneuve fut pris sur le *Bucentaure*. Nelson, frappé d'une balle, tomba sans avoir vu la victoire que ses dispositions avaient préparée; l'amiral Gravina, blessé à mort, n'en continua pas moins de présider aux manœuvres. Il ramena à Cadix six de ses vaisseaux et cinq vaisseaux français. Dans cette fatale bataille, nous eûmes treize vaisseaux coulés, incendiés ou échoués; les Anglais en emmenèrent quatre à Gibraltar, et perdirent douze des leurs.

En sortant de Conil, on trouve un chemin non carrossable qui laisse, à dr., la côte hérissée de rochers et le cap Trafalgar. On traverse à gué un canal alimenté par la mer montante, et plus loin deux ruisseaux qui descendent des montagnes de Médina. Un petit bois d'oliviers se trouve au pied de la côte, qui monte jusqu'à

50 kil. 1/2. *Veger de la Frontera*, V. de 9,600 hab., située à une petite distance de la mer, sur une colline d'où l'on jouit d'une vue magnifique. La petite rivière de *Barbate*, sur laquelle est jeté un beau pont, passe au pied de la ville et va former, en se jetant dans l'Océan, une large embouchure navigable. Vejer est la résidence de quelques autorités maritimes et d'agents consulaires de France, d'Angleterre et de Hollande. Le chemin, après avoir traversé le Barbate, gravit les rampes de la Sierra de Granada, au haut desquelles se trouvent les *llanos del Cañal*, puis le *lac de Janda*. Ce lac, dont le chemin longe un des côtés, a une éten-

due de 11 kil. sur 5 1/2. Il est en partie marécageux. Des travaux considérables ont été entrepris, pour en détourner les eaux qui l'alimentent. Ces travaux sont restés inachevés. Au-delà du lac, le chemin gagne les pentes du *Mont Retin*, puis débouche dans la campagne de Tarifa, où il rencontre la venta de *Taibilla* et plusieurs belles fermes, sur les pentes d'un vallon qui descend vers le détroit de Gibraltar. Ce vallon franchi, le chemin, en longeant la côte, traverse une petite rivière qui porte un nom généralement attribué à tous les cours d'eau dans cette partie de l'Andalousie : *rio Salado;* les Arabes la nommaient *Guadalecito*. C'est sur ses bords qu'en 1340 le roi de Castille, Alfonse XI, aidé du roi de Portugal, des maitres d'Alcantara et de Calatrava, vint s'opposer à une invasion d'Arabes amenés par Abu'l Hasan. L'armée chrétienne comptait 40,000 fantassins et 18,000 chevaux; les Arabes, retranchés derrière le rio Salado, n'étaient pas moins de 400,000, avec 60,000 cavaliers. Attaqués de front par l'armée royale, surpris par derrière par une sortie de la garnison de Tarifa, ils furent mis en pleine déroute, et laissèrent sur le terrain 200,000 hommes, pendant que les chrétiens ne perdirent que 20 combattants. Déjà, en 1212, à la bataille de las Navas de Tolosa (*V. Introduction* — Nouvelle Castille), les Maures avaient perdu un même nombre de combattants, et les chrétiens seulement 115. La bataille du rio Salado mit fin à toutes les tentatives des Africains sur l'Espagne.

100 kil. 1/2. **Tarifa**, V. de 11,800 hab., place forte, située à l'extrémité la plus méridionale de l'Espagne et de l'Europe, au centre du détroit de Gibraltar. Le cap Trafalgar est à 39 kil. au N.-O., la *Pointe d'Europe* ou rocher de Gibraltar à 22 kil. au N.-E. La ville, entourée d'une vieille enceinte fortifiée, flanquée de vingt-six tours et percée de quatre portes, compte 540 maisons, la plupart à deux et trois étages, généralement étroites et incommodes; les rues sont resserrées, irrégulières, mal pavées, et sans aucun édifice intéressant, si ce n'est l'église paroissiale, d'architecture gothique, dont le portail est orné de quatre colonnes monolithes d'ordre ionique. Dans l'enceinte se trouve enclavée la célèbre forteresse, que le roi don Sancho IV avait prise aux Maures en 1292. Le grand-maître de Calatrava, don Rodrigo, avait demandé au roi deux millions d'écus et un certain nombre de galères armées pour défendre la place. Alonzo Perez de Guzman offrit de le faire pour le tiers de cette somme. En 1294, vinrent les Maures amenés par l'infant de Portugal. Les ennemis avaient enlevé un jeune enfant que Guzman faisait élever dans un village voisin; ils menacèrent de le tuer si Guzman ne rendait le château; mais le héros répondit, en leur jetant son poignard :

« ..... Matad lo con esta
Si lo habeis determinado
Que mas quiero honra sin hijo,
Que hijo con mi honor manchado ! »

« Tuez-le donc avec cette arme — Si vous l'avez déterminé, — J'aime mieux l'honneur sans mon fils, — Que mon fils avec déshonneur ! »

La tradition rapporte aussi que la femme de Guzman ajouta à cette réponse par un geste et par une parole énergiques représentés par un tableau que possède l'église de Trujillo (V. p. 553), et qu'il ne nous est pas possible de traduire ici. Le roi don Sancho décerna à Guzman, par diplôme authentique, le surnom de *Bueno*, et ce précieux document, dit un historien, fait justement la gloire de l'illustre maison des ducs de Medina Sidonia, descendants du héros.

La vieille forteresse de Tarifa, nommée l'*Alcazaba*, a conservé son caractère arabe; c'est une enceinte formée de tours et de courtines crénelées. L'intérieur est partagé en de

nombreuses salles qui ont servi pendant quelque temps pour loger le préside correctionnel.

On fait, auprès de Tarifa, l'ascension de la *Peña del ciervo*, à l'extrémité de la chaîne des monts de Ronda. Le panorama qui se développe autour de ce point et qui comprend le S. de l'Espagne, l'Océan, la Méditerranée, les côtes d'Afrique et la célèbre *Sierra Bullones*, est sans contredit le plus admirable qui soit en Espagne.

En avant de la pointe de Tarifa, et séparée d'elle par un canal de 250 mèt. de largeur, existe une île ronde de 5 à 600 mèt. de diamètre. A l'extrémité S.-O. de cette île, le point le plus méridional de l'Espagne, s'élève une belle tour ancienne, fort bien construite, au sommet de laquelle est placé le phare qui indique, la nuit, aux navigateurs, le passage du détroit. La lanterne a 4 mèt. de diamètre; le feu se compose de douze lampes, avec un réflecteur de platine dont la révolution autour du feu se fait en deux minutes. L'île est défendue, du côté de la mer, par plusieurs batteries placées au pied de la tour, avec des logements pour la troupe. Le point correspondant, et le plus septentrional de la côte africaine, est la Punta Leona, au pied de la Sierra Bullones et auprès de l'île *del Peregil*. La largeur du détroit, entre ces deux points, est, au plus, de 20 kilomètres.

Le port de Tarifa reçoit, année moyenne, 250 navires de faible tonnage; le mouvement commercial ne dépasse pas 1,110,000 réaux à l'entrée et 1,130,000 à la sortie.

Un chemin de cavaliers, à peu près impraticable l'hiver, conduit, par un pays montagneux, et au milieu des dernières ramifications de l'arête centrale de Ronda, jusqu'à

120 kil. **Algeciras**, V. de 18,200 hab. Elle est située vers le milieu de la côte O. de la baie de ce nom, vaste espace elliptique de 2 lieues marines de profondeur, sur une lieue 1/4 de largeur, qui débouche sur le détroit, et que limitent, à l'E., les hauts rochers de la Pointe d'Europe, au pied desquels est bâti Gibraltar. Algeciras forme, à l'embouchure de la rivière *la Miel*, un petit port avec un bon fond, dans une excellente position maritime, mais peu fréquenté. Il y vient, année moyenne, une soixantaine de navires étrangers, et le mouvement moyen du cabotage représente environ 500 navires apportant, à l'entrée, pour 3 à 4 millions de réaux de marchandises, et chargeant, à la sortie, une quantité à peu près égale. Par sa position topographique, Algeciras devrait être l'une des villes les plus importantes d'Espagne; mais il lui manque un port, et il ne s'agirait que de profiter des nombreuses ressources que la nature semble y avoir accumulées à dessein : un fond excellent, des lignes de rochers qui permettraient d'asseoir, sans d'énormes frais, les assises d'un port et d'un môle, des carrières de belles pierres, et des matériaux dans tous les pays voisins. Ce serait un immense service rendu au midi de l'Espagne et à la navigation.

Algeciras est une ville ouverte, dominée par des hauteurs; elle ne peut avoir d'importance comme ville militaire : le port seul est bien défendu. Les maisons sont au nombre de 1,700, propres, d'un aspect riant, mais très-basses et garnies au rez-de-chaussée de grilles formidables, c'est une double précaution, sans doute, contre les voleurs qui sont nombreux, et contre les amoureux qui passent pour entreprenants; il est vrai que les femmes sont fort jolies. Les rues sont larges, pavées et bien entretenues. Une place, vers la partie E., forme une belle promenade décorée et plantée, en 1807, par les soins du général Castaños. La ville possède encore un petit théâtre, un hôpital civil, un hôpital militaire de 150 lits, une caserne d'infanterie pour un bataillon, une caserne de cavalerie pour 50 chevaux. L'église est sans intérêt. On remarque, hors de la ville, un

aqueduc dont la prise d'eau est dans les montagnes voisines, à 1 h. de distance. Il se compose de deux rangées d'arcades de bon style.

Les produits agricoles du territoire d'Algeciras sont insuffisants pour l'alimentation de la ville; on fait venir du blé, de l'orge et du seigle de Tarifa, de Veger, et même de Séville, l'huile de Malaga, l'eau-de-vie de Ronda; on exporte néanmoins quelques fruits et des légumes à Gibraltar. L'industrie est à peu près nulle; nous avons dit ce que le commerce pourrait devenir.

On compte 6 kil., par la côte, d'Algeciras à San Roque, où l'on se trouve à égale distance de Gibraltar.

Un chemin de fer en projet suivrait à peu près le tracé de la route qui vient d'être décrite, et au plus près du littoral, par Chiclana, Veger, la rive N. du lac de Janda, Tarifa et Algeciras. De cette ville il gagnerait le fond de la baie, et San Roque, où il se bifurquerait pour atteindre Ronda au N. par Gaucin (*V.* R. 122), et à l'E. Malaga, par la côte.

ROUTE 128.

DE CADIX A HUELVA.

Par mer (6 h.)

Il y a tous les jours des navires à voiles, barques, chaloupes ou mystics de cabotage, qui font le trajet de Cadix à Huelva. Un bateau à vapeur, avec restaurant à bord, va aussi, à peu près régulièrement, tous les dix jours, en s'annonçant par affiches, de Cadix à Huelva (40 réaux), puis à Ayamonte et à San Lucar de Guadiana, sur la frontière du Portugal. On s'embarque en rade de Cadix; la traversée se fait en une demi-journée, en vue des belles côtes de la baie, de Rota, de San Lucar de Barrameda, de l'embouchure du Guadalquivir, et d'une ligne de plages à peu près inhabitées, nommées la *Cuesta de Arenas gordas*. Il faut 5 h. pour atteindre, depuis Cadix, l'embouchure de la rivière de Huelva. Cette rivière se forme, à 6 ou 8 kil. dans les terres, de la réunion du rio Tinto et de l'Odiel; on franchit, entre deux dunes élevées, une barre peu sensible nommée la *barra de Engaña bobos*, au-delà de laquelle on pénètre dans une belle rade intérieure d'une immense étendue, parfaitement sûre, bien protégée, avec un bon fond, et dans laquelle une flotte entière tiendrait à l'ancre.

A quelques encablures de la barre, on aperçoit à dr., sur une petite presqu'île de sable, une tour basse et massive, la *Torre del Arenilla*, occupée par des carabiniers douaniers; et à une petite distance en arrière, sur un monticule inculte, le premier d'une chaîne de collines qui remonte le cours du rio Tinto vers Palos et Moguer, on aperçoit, gardé par un palmier chétif et solitaire, un vieux couvent dont les murs, à demi ruinés, portent les traces d'une restauration partielle.

Ce couvent, autrefois habité par des moines franciscains, et maintenant sans destination, porte le nom de *Santa Maria de la Rabida.* — Christophe Colomb, pauvre et exténué par la fatigue, la maladie et le découragement, y reçut l'hospitalité en 1484, et c'est là que, protégé par le prieur Juan Perez de Marchena, il prépara l'exécution des vastes projets qui eurent pour résultat la découverte du Nouveau Monde. (*V.* R. 34, p. 392, Excursion de Huelva à La Rabida.)

Le bateau à vapeur traverse l'immense rade formée par le confluent des deux rivières, laissant à dr. le rio Tinto et les îles basses couvertes de joncs et de roseaux; à g. se développent les hautes dunes qui forment la pointe occidentale de l'embouchure, nommée *Punta de Umbria;* à la suite une campagne plate, et dans le fond de hautes montagnes

d'où descendent l'Odiel et ses affluents.

Huelva, où l'on arrive 1 h. après avoir franchi la barre, occupe une pointe formée, d'un côté par l'un des bras du rio Tinto, de l'autre par un bras de l'Odiel. C'est un port plein d'avenir, que fréquentent déjà de nombreux navires employés à l'exportation des minerais de cuivre du district d'Alosno. V. R. 34, p. 392.

ROUTE 129.

DE HUELVA A AYAMONTE ET A SAN LUCAR DE GUADIANA.

61 kil.

Ce trajet se fait plus facilement et plus agréablement par mer en 3 heures, soit par le bateau à vapeur qui, comme nous l'avons dit (route précédente), touche régulièrement à Huelva trois fois par mois, soit par un de ces mystics à voiles latines qui font le cabotage entre les deux ports.

Par la voie de terre, on suit, au milieu des terres labourées, et dans la direction du N., un chemin qui n'est pas très-praticable aux voitures, et qui traverse quelques torrents sur lesquels sont jetés des ponts qu'il faut gravir presque à pic : ce chemin monte parallèlement au cours de l'Odiel, et conduit en 2 ou 3 heures à

11 kil. *Gibraléon,* pet. V. de 4,400 hab., située sur les pentes d'une colline qui descend jusqu'au bord de l'Odiel. Elle n'a rien qui attire l'attention, et les édifices qui peuvent rappeler son antique origine sont en ruines maintenant. De ce nombre on cite, à l'O. et au N. de la ville, les vestiges de deux châteaux qui ont appartenu aux seigneurs de la Cerda et aux ducs de Bejar. Gibraléon est célèbre aujourd'hui par ses oranges, dont la récolte est abondante, et par ses produits agricoles qui font la principale richesse des habitants. Un pont de 330 mèt. traverse l'Odiel ; il est bas, à petites arches, sans parapets et sert seulement aux piétons. La navigation ne remonte pas au-delà, les chevaux et les voitures passent à gué en amont. Deux chemins se présentent sur la rive dr. de la rivière; l'un monte dans la direction des montagnes, il conduit à *Alosno* et aux mines de cuivre de Tarsis; un chemin de fer vient de Huelva dans la même direction. L'autre chemin, en fort mauvais état, redescend vers le S.-O. pour atteindre

33 kil. *Cartaya,* petite V. de 5,000 hab., située dans un fond, au pied d'une colline, à 7 kil. de l'Océan qui remonte jusque-là en formant, sous le nom de *Baia del Terron,* une large rivière navigable où se jette le rio *Piedra.* Cartaya possède, par conséquent, un petit port auquel appartiennent quatre mystics qui font la traversée d'Amérique, quelques bateaux côtiers, et des barques de pêche.

On pourrait venir plus rapidement de Huelva à Cartaya en remontant l'Odiel, dans une lancha, jusqu'à *el Charco,* embarcadère où aboutissent les caravanes de mulets, d'ânes et de charrettes qui apportent journellement de la montagne le minerai destiné à l'exportation. On ne compte que 6 kil. de Huelva à el Charco, et 11 de ce point à Cartaya.

On traverse le rio Piedra en barque, en sortant de Cartaya, et le chemin se rapproche peu à peu de la côte jusqu'à

38 kil. *Lepe,* petite V. de 3,800 hab., et petit port de cabotage faisant le commerce avec l'étranger. Elle a figuré, dit-on, sous le nom de Lepa ou Leptis, dans les guerres civiles de César et de Pompée.

44 kil. *La Redondela,* v. de 700 h., sans intérêt, situé sur un sol inégal et montagneux, à 3 kil. de la mer.

61 kil. **Ayamonte,** V. de 5,800 hab., port et place d'armes, pauvre et

mal bâtie, située sur les pentes S. d'une colline qui domine la rive gauche du Guadiana, à 2 kil. en amont de l'embouchure de ce fleuve. Ayamonte est la clef du cours du Guadiana, sur la rive espagnole, en face des deux villes portugaises de Villa Real et de Castromarim, qui ne sont pas fortifiées d'une manière plus redoutable. La défense d'Ayamonte se borne, en effet, à deux petites batteries modernes, mal armées, et la ville n'a ni murailles ni travaux qui puissent mettre l'entrée du fleuve à l'abri d'un coup de main. Elle n'est du reste habitée que par des marins, des pêcheurs, et par quelques charpentiers qui tirent parti des beaux bois de pin des forêts voisines, pour la construction de barques de pêche placées au nombre des plus estimées de ce littoral. Les femmes font des filets pour la pêche de la sardine.

Dans le voyage par mer, le bateau à vapeur ne remonte pas jusqu'à **San Lucar de Guadiana**, qui est à 39 kil. d'Ayamonte ; le service des voyageurs et des marchandises est fait entre les deux villes par des *lanchas*. San Lucar, bâti au milieu de rochers, et au-dessus du cours profond et raviné du Guadiana, compte environ 800 hab. et a pour vis-à-vis, sur l'autre rive, la petite V. portugaise d'Alcoutim. Elle est dominée par un château dans une forte position, armée d'un obusier et de deux canons. Les habitants font un peu d'agriculture, élèvent quelques bestiaux ; leur commerce est insignifiant.

ROUTE 130.

DE CADIX A GIBRALTAR.

A. Par terre.

On suit la route 127 de Cadix à Algeciras par Chiclana, Vejer et Tarifa.

Depuis Algeciras, on peut traverser la baie en bateau, en 2 heures, où bien on fait le tour de la baie par la plage. C'est une charmante promenade très-fréquentée à toute heure du jour par les amazones anglaises, c'est le *Rotten-Row* de Gibraltar comme à Hyde Park. Au sommet de la baie (11 kil. d'Algeciras), se trouve

88 kil. *San Roque,* V. de 9,500 hab., d'origine toute moderne, bâtie sur un rocher ; sa fondation date de l'époque où Gibraltar fut perdu pour l'Espagne. On se servit, pour la construire, des ruines de l'ancienne Carteya. Elle est le chef-lieu d'un district nommé le *Campo de Gibraltar* et, pour ainsi dire, l'avant-poste d'où les Espagnols observent cette possession qu'ils ne se consolent pas d'avoir perdue, et qu'ils ne désespèrent pas de voir revenir un jour entre leurs mains. Ce ne sera jamais pour eux un fait accompli, et le roi d'Espagne est toujours roi de Gibraltar. Les alcades de San Roque considèrent comme leurs administrés tous ceux qui naissent sur ce rocher qu'un « accident » a détourné de leur juridiction. L'envahissante Albion, trop à l'étroit sur cette pointe perdue entre l'Océan et la Méditerranée, s'est étendue jusqu'à San Roque. Un grand nombre de familles anglaises y ont établi leur résidence d'été. Si la petite ville y a perdu presque entièrement le caractère espagnol, elle y a gagné en confortable et en apparence. Les rues, en pentes, souvent à pic, sont macadamisées. Les maisons sont élégantes, les volets et les persiennes peints en vert, les fenêtres vitrées, et les portes garnies de marteaux de cuivre soigneusement nettoyés. On sent que les Anglais ont passé là : on se croirait presque dans un de ces charmants villages qui entourent Londres. La vie y est d'ailleurs à très-bon marché, la campagne produit en abondance du blé, du maïs et de beaux fruits.

On doit signaler à San Roque la

place de Taureaux, qui attire la population de Gibraltar.

On rencontre à peu de distance en avant de San Roque, en se rapprochant de la baie d'Algeciras, la rivière de *Guadarranque,* que l'on franchit sur le pont de *Mayorga,* point fortifié qui précède *la ligne.* Celle-ci était autrefois une importante fortification, construite par Philippe V, et flanquée de deux belles forteresses, le château de *San Felipe* et celui de *Santa Barbara.* Les Anglais, gênés par le voisinage de ces ouvrages, avaient demandé au roi d'Espagne de les détruire, et le roi avait répondu qu'il aimerait mieux voir tomber sur lui tout l'univers que d'y consentir. Mais, lorsque vint l'invasion française, en 1808, cet ardent désir trouva sa réalisation ; les Espagnols s'y prêtèrent, ils se décidèrent à renverser la ligne et les deux forts, ils acceptèrent même l'aide empressée des Anglais pour que la destruction fût plus complète ; et aujourd'hui, Gibraltar dit hautement que toute tentative de reconstruction serait considérée comme une déclaration de guerre.

« Au-delà de cette ligne, tout change comme par magie, dit M. Richard Ford, avec une vanité narquoise et impertinente, tout est en ordre, tout sent l'organisation, la discipline, la santé, enfin l'honneur et la puissance du Royaume Uni, de la Grande-Bretagne, *la Pallas armée de l'Europe.* On rencontre les guérites des sentinelles anglaises en face des maigres sentinelles espagnoles qui rappellent les Egestas de Virgile, sentinelles avancées des régions infernales :

« Et metus et malesuada fames... »

On se trouve sur une langue de terre étroite et sablonneuse, limitée à droite et à gauche par deux grandes lagunes que les Anglais tendent à laisser grandir et qui s'accroîtront peu à peu, de telle sorte que le rocher se trouvera un jour complètement isolé. Il n'existe, pour atteindre Gibraltar, qu'une chaussée large de quelques mètres, et qui est enfilée par toutes les batteries du Nord de la place.

94 kil. *Gibraltar.* (*V.* ci-après.)

B. Par mer.

Les bateaux à vapeur du commerce qui visitent les ports espagnols vont presque tous, en quittant Cadix, faire escale à Gibraltar. Ce trajet se fait sans indications fixes, de jour ou de nuit, et demande une durée moyenne de 8 à 10 heures.

Les bateliers de la Porte de Mer, à Cadix, conduisent dans la baie jusqu'au bateau à vapeur, moyennant 2 réaux par voyageur et 2 réaux par colis, prix variable, du reste, selon l'état de la mer.

Le bateau fait le tour du rocher de Cadix, passant en revue à une petite distance la ville et ses remparts. On ne néglige pas de faire remarquer au voyageur deux récifs sur lesquels la mer se brise, au large du fort de Saint-Sébastien, et qui ont été nommés, par les marins, *la Puerca* et *los Cochinos.*

Une fois la ville tournée, le navire met le cap au S.-E., ayant à g. l'isthme qui relie Cadix à l'île de Leon, puis l'île de Leon elle-même, limitée par le vieux fort de Santi Petri.

On ne perd pas de vue la côte espagnole. A 4 heures de distance de Cadix, on reconnaît le *Cap Trafalgar,* et à 2 heures, au-delà, la tour du *Cap de Plata.* Sur le même méridien, sur la dr., se trouve le *cap Spartel,* pointe la plus occidentale de l'Afrique, formant l'entrée du détroit. A 2 heures du cap de Plata on signale Tarifa à g., et à dr., sur la même ligne, la pointe africaine d'*Alcazar-Ceguer,* au pied des sommets noirs et dénudés de la *Sierra de Bullones.*

Bientôt se développe aux regards,

à g., le magnifique spectacle de la baie d'Algeciras, dans laquelle on aperçoit, d'un côté, cette ville groupée au pied d'un cirque de collines; au fond la ville de *San Roque,* dominée en arrière par les dernières ramifications des montagnes de Ronda, et précédée par une grande plage sablonneuse, et à dr. Gibraltar, s'étendant jusque vers les lignes espagnoles de San Roque, au pied de l'immense rocher vertical, percé à jour et casematé. Le rocher semble creux en raison de l'innombrable quantité de trous rangés en bandes parallèles, de la base au sommet, et dont chacun présente la bouche d'un canon : c'est ce que les Espagnols appellent *los dientes de la vieja,* les dents de la vieille. Chaque bastion est défendu par un autre bastion, et à chaque tournant une vedette « bien payée, bien nourrie, » dit M. Ford, veille avec une attention qui défie toute surprise.

Ce spectacle est digne de toute l'attention du touriste, et s'il vient à Gibraltar par la voie de terre, il ne saurait se dispenser de se faire conduire à Algeciras, à travers la baie, pour jouir de ce magnifique panorama.

Avant d'accoster le port, le navire reçoit la visite de la Santé (*la Sanidad*), qui ne touche les papiers du bord qu'avec des pinces, jusqu'au moment où elle est suffisamment renseignée sur la provenance. Avant de descendre au Waterport, l'étranger doit justifier d'un permis de séjour dont il est obligé de se pourvoir avant son arrivée.

Gibraltar. La ville est située sur un versant, à l'O. du rocher, faisant face à la baie. On y compte de 15 à 20,000 hab., non compris une garnison d'environ 6,000 hommes. Il s'y rencontre un étrange mélange des peuples d'Europe, d'Asie et d'Afrique, chacun avec son costume et avec son idiome particulier. Les juifs, assurément les plus riches, sont les plus sales; les Maures, les plus propres, et les contrebandiers de Ronda, les plus pittoresques. Les maisons anglaises sont construites à l'italienne, en briques, plâtre et bois, mais très-incommodes à l'intérieur, peu aérées, et on y gagne facilement ces fièvres qui règnent dans le pays à l'état endémique. Ces maisons sont généralement peintes en gris; la précaution semble bonne dans un pays où l'action du soleil est si violente. C'est un moyen de prévenir les fréquentes ophtalmies que cause la vivacité de la lumière. Les rues sont, selon la coutume mauresque, sombres et étroites, et il en est très-peu qui soient assez larges et assez droites pour mériter le nom de rue; il n'en est qu'une, en effet, que les Anglais aient décorée du nom de *street,* c'est Main street; toutes les autres sont appelées *lanes* (ruelles). Main street est donc l'artère principale de Gibraltar; elle conduit de la porte de Mer à la porte de l'Alameda, et de là à la pointe d'Europe.

On éprouve quelque surprise, en parcourant Gibraltar, et lorsqu'on sait être si près de l'Espagne, à voir ces dénominations et ces enseignes de boutiques en langue du nord, mêlées aux appellations méridionales, comme *Manuel Ximenes, lodgings and neat liquors.* Les rues sont bien éclairées la nuit; mais cependant, par une de ces mesures de précaution qui abondent à Gibraltar, et qui donnent lieu de croire que les Anglais ne sont pas rassurés dans cette possession due à la surprise, et qu'ils craignent de la perdre de la même manière, personne n'a le droit d'être dehors après le coucher du soleil, si ce n'est les officiers et ceux qu'ils accompagnent.

Il en résulte que, le soir, Gibraltar est d'une tristesse excessive. Il y a, un instant, un redoublement d'activité au moment du coup de canon tiré de la batterie basse et réglé sur l'heure du coucher du soleil, qui annonce la fermeture des portes;

les marins des navires en rade, les Espagnols des localités voisines, les étrangers qui n'ont pas de permis de séjour, sortent précipitamment; puis tout se calme. Quelques tavernes entrebâillent leurs portes et laissent voir un spectacle de gens ivres qui fait bien comprendre que l'on n'est plus en Espagne ; puis passe la retraite avec ses fifres et ses tambours : c'est le dernier bruit de la ville. Des patrouilles circulent, de quart d'heure en quart d'heure, avec un flegme britannique, relevant ceux qui sont tombés, et conduisant au poste ceux qui sont égarés.

Nonobstant cette fermeture prématurée des portes de la ville et des lieux publics, il y a un théâtre à Gibraltar; mais il finit de bonne heure, pour que les spectateurs puissent rentrer chez eux avant l'heure où circulent les patrouilles. Ce théâtre est modeste; on y joue tantôt en espagnol, tantôt en anglais, et l'on n'y fume pas comme dans les théâtres d'Espagne.

La principale place est le *Commercial Square*. C'est là que sont les meilleurs hôtels et la bourse (*Public Exchange*), monument simple, décoré d'un buste du général Don, l'un des hommes qui ont fait le plus pour Gibraltar. On y trouve une librairie et des journaux. Un club s'y tient, où les marchands sont principalement admis; il est du reste facile à un étranger qui veut y lire les journaux de s'y faire présenter par son maître d'hôtel. C'est sur cette place qu'ont lieu les ventes aux enchères. Pendant le jour cette place est très-pittoresque et très-animée ; la variété et la bigarrure des costumes augmentent l'animation de la scène. Les femmes y viennent avec un vêtement de ville, composé d'un manteau et d'un capuchon rouges bordés de velours.

La promenade de l'Alameda, qui s'étend entre la ville proprement dite et la pointe d'Europe, présente un caractère plus nettement anglais. Ces types qui appartiennent à une seule race dans le monde, ce langage, les *Oh yes!* les uniformes rouges, la musique jouant le *God save the queen*, sont, de bien loin, un reflet du mouvement de Regent's Park de Londres.

On trouve à Gibraltar beaucoup de confortable. Il n'existe ni droits ni visites de douane ; l'entrée et la sortie des marchandises sont complètement libres. Aussi le roc stérile, qui ne produit rien par lui-même et qui consomme tout, est toujours abondamment pourvu. Ce riche marché répand la vie dans toutes les localités voisines, la vente des légumes et des divers articles de consommation est une branche importante de revenu pour les habitants de ces localités. Le bœuf, qui ne se trouve pas en Espagne, vient des côtes d'Afrique. Cette abondance n'empêche pas l'excessive cherté de la vie à Gibraltar, les logements sont rares et hors de prix, les gages et la main-d'œuvre très-élevés. Il en résulte qu'il faut aller voir Gibraltar, le visiter comme curiosité; mais qu'il ne faut pas y habiter, si l'on n'est ni marchand ni militaire.

Le climat est souvent désagréable, surtout lorsque souffle le vent d'est, qui affecte beaucoup le système nerveux des hommes et des animaux; il est généralement sain, et cependant il faut tenir compte de la fièvre de Gibraltar, à laquelle certaines circonstances donnent quelquefois une fatale activité. Elle est endémique et provient surtout de l'étroitesse des habitations; du manque de circulation de l'air, de la malpropreté des juifs, qui sont nombreux, et des émanations fétides qui se produisent à la basse mer.

Les différents cultes sont parfaitement libres à Gibraltar, c'est un autre point de contraste avec l'intolérance espagnole; on y compte deux églises catholiques, mais bien différentes des temples somptueux de la pieuse Espagne; une synagogue et

deux chapelles protestantes ; l'une de celles-ci a été construite, en 1832, dans le style mauresque. Il existe aussi, par conséquent, sur la montagne et dans des terrains sablonneux, trois cimetières pour les différentes religions. De même aussi, dans l'hôpital organisé par le général Don, les salles ont été divisées selon les trois croyances.

Ce qui donne surtout une grande activité au commerce de Gibraltar, c'est la contrebande ; elle s'y pratique sur une immense échelle et d'une manière réellement scandaleuse. L'Espagne souffre beaucoup de cet état de choses, et fait de grands efforts pour y mettre obstacle ; ses carabiniers douaniers exercent une active surveillance, mais sans beaucoup de succès. M. Richard Ford plaisante très-agréablement à ce sujet, et s'affecte fort peu du tort que cette excessive liberté peut faire aux revenus de la Péninsule. « Gibraltar, dit-il, est l'asile de tous les réfugiés et de tous les gens qui s'expatrient pour le bien de leur pays. C'est là que se font les complots contre la bonne Espagne, et c'est là aussi que ses revenus sont rognés par les contrebandiers, et surtout par les contrefacteurs de cigares, qui nuisent beaucoup à la seule manufacture active de la Péninsule. Gibraltar est le grand dépôt des marchandises anglaises, et spécialement des cotons, qu'on introduit en fraude le long de la côte, de Cadix à Benidorme, au grand bénéfice des autorités espagnoles, placées soi-disant pour prévenir ce qu'elles encouragent en effet. Le sud de l'Espagne est ainsi approvisionné d'autant de nos marchandises qu'il peut en acheter, et un traité de commerce ne pourrait augmenter beaucoup la consommation. »

Il faut peu de temps pour visiter Gibraltar. La principale curiosité n'est pas la ville, c'est le rocher et les fortifications dont il est couvert. On ne peut le visiter sans une permission, qu'il est, du reste, facile de se procurer par l'entremise des garçons d'hôtel. On loue à cet effet un cheval, et on peut aller partout sans mettre pied à terre, mais en ayant soin de se courber un peu sur le cou de sa monture, pour éviter de se heurter la tête aux voûtes des galeries. On est, du reste, partout accompagné par un sergent, et l'on n'a la permission de prendre ni une note ni un croquis, à moins d'une autorisation toute spéciale du major de la place.

Le rocher mesure environ 4,300 mèt. de longueur, 1,245 de largeur et 425 de hauteur perpendiculaire. Il est entièrement hérissé de batteries, de manière que, depuis la Pointe d'Europe qui en forme l'extrémité S., jusqu'à la partie N., qui domine les sables de San Roque, il n'y a pas un seul point négligé. Les premières fortifications, auxquelles un nombre considérable d'ouvriers a été employé pendant de longues années, sont chaque jour augmentées ; on y travaille sans cesse. Des excavations, pratiquées à force de poudre dans le centre de la montagne et dans la pierre vive, forment des voûtes d'une telle hauteur et d'une telle étendue, qu'elles peuvent contenir la garnison tout entière en temps de siège. Ces cavernes, dont la plus considérable est le salon de Saint-Georges, communiquent avec les batteries établies dans l'étendue de la montagne par une route en limaçon, praticable partout à cheval, et qui a dû coûter des sommes immenses. Mais ces batteries, comme le reconnaît M. Ford, paraissent plus terribles qu'elles ne le sont réellement ; les feux rasants suffisent pour une défense redoutable, et les feux supérieurs ne peuvent plonger qu'au loin et seraient sans effet dans un siège. De plus, la plupart de ces batteries couvertes ne pourraient servir à une longue défense ; la fumée des canons rentre en dedans, et les artilleurs seraient prompte-

ment asphyxiés, s'ils avaient à soutenir un feu un peu prolongé. Cela sert du moins à éblouir, et à faire voir jusqu'où peut conduire la crainte d'une surprise et le besoin de s'assurer une possession illégitime. Creusée partout, bardée de fer, remplie de monceaux de boulets, d'obus et de bombes, renfermant des provisions inépuisables de munitions et de poudre, cette montagne a englouti des millions, elle semble défier les sièges et les attaques, et il peut suffire de quelques soldats mécontents pour faire que tous ces travaux, tous ces soins, tous ces millions dépensés l'aient été en pure perte. « Si jamais Gibraltar est perdu, dit à ce sujet M. Ford, ce sera probablement par la trahison des soldats mécontents; cela est déjà presque arrivé par un excès de sévérité de la part du gouverneur, et cela pourrait arriver encore. Il ne faut pas marchander avec les besoins des soldats destinés à garder cette possession. » C'est donc surtout une affaire d'ostentation, un jouet vaniteux et coûteux, dont le plus sérieux usage est de servir une fois l'an, au salut royal, le jour anniversaire de la naissance de la reine Victoria. Ce salut commence au sommet de la montagne par la voix du Rockgun (le canon du roc). Puis il continue de batterie en batterie jusqu'à Willis battery, située à l'une des extrémités, et là il est achevé par les troupes. Il y a lieu de croire que c'est à cela seulement que serviront les canons et les munitions accumulées dans Gibraltar, et, lorsque la forteresse retournera à l'Espagne, ce qui aura lieu certainement un jour, ce sera sans qu'il ait été besoin de mettre en jeu ce formidable appareil.

Lorsqu'on visite cette succession de cavernes et de défenses, on rencontre, au point le plus élevé, du côté S., une tour inachevée, que la foudre a frappée et qu'on nomme la tour Saint-Georges. Le général O'Hara, qui la fit construire, s'était proposé de l'élever à une hauteur suffisante pour qu'on pût de là découvrir la baie de Cadix et surveiller les mouvements de ce port. Le gouvernement anglais n'approuva pas cette entreprise, et O'Hara fut même obligé de payer de ses deniers ce qui avait été commencé. La vigilance britannique n'a pas perdu ses droits à l'inachèvement de cette autre tour de Babel. Il y a là tout auprès l'ancien télégraphe aérien, aujourd'hui relié au palais du gouverneur par un fil électrique, et auprès duquel guette sans cesse une sentinelle abritée par un pan de mur, l'œil appliqué à une longue-vue qui plonge sur la Méditerranée, sur l'Atlantique, sur le détroit et la côte d'Afrique. Rien ne passe sans être vu et sans être signalé.

Du pied de la tour Saint-Georges. le coup d'œil est magnifique ; la vue se promène sur un horizon de 200 kil. d'étendue, qui comprend deux mers et cinq royaumes : le royaume de Séville, le royaume de Grenade, puis la Barbarie, Fez et le Maroc, au-delà du détroit, qui a tout au plus 20 kil. dans sa moindre largeur. Le spectateur est posté sur l'une des deux colonnes d'Hercule, *Calpe,* et en face de lui, il aperçoit l'autre. *Abila,* couronnée par les vieilles murailles à peine entretenues de *Ceuta.* Il faudrait que le brouillard fût bien épais, pour que la ville africaine ne fût pas visible à toute heure, et quand l'atmosphère est pure on peut y compter les promeneurs sur la place. Du côté de l'O., on découvre les hautes cimes du désert *del Cuervo,* les montagnes de *Hogen* et de *Sanorra,* au-delà de l'humble ville d'Algéciras, dont l'avenir pourrait être si grand avec la centième partie des millions apportés à Gibraltar. Au N. on aperçoit les montagnes de *Ronda,* et, plus près, on découvre toute la ville de Gibraltar, étalée en éventail sur les flancs occidentaux du rocher. ses casernes qui se développent en

longues lignes parallèles, et ces énormes buissons d'aloès qui couronnent les pentes supérieures. A l'E., on reconnaît, le long de cette vaste courbe décrite par la Méditerranée, la petite ville d'*Estepona*, une partie de *Marbella;* au-delà de ces deux villes, les sommets de la *sierra Bermeja*, de la *sierra Blanca*, plus loin encore, les cimes neigeuses de la *sierra Nevada*, et celles des *Alpujarres*.

L'aspect du rocher de Gibraltar, considéré de ce point culminant, n'est pas moins curieux ; sa face orientale, celle qui regarde la Méditerranée, est tout à fait verticale ; c'est une muraille cyclopéenne sur laquelle ni un arbre ni une plante n'ont trouvé prise. A sa base, accroché à ses premières assises, ayant à peine quelques mètres de grève pour s'étendre, vit un pauvre village de réfugiés piémontais venus là on ne sait comment.

Le sol, au sommet de la montagne, est stérile et brûlé en été, mais il se couvre de verdure au moment des pluies de l'automne ; le botaniste y reconnaîtrait plus de quatre cents variétés de plantes. Le naturaliste y observe souvent une race aborigène, que les Anglais respectent, comme on respecte les cigognes dans nos contrées du N.-E. et les hirondelles partout : c'est une espèce particulière de singes sans queue, qui habitent les sommets orientaux du rocher, et qui émigrent de temps en temps vers les pentes occidentales, lorsque le vent d'est affecte leur susceptibilité nerveuse. Ils sont tout à fait inoffensifs, et se promènent en famille, père, mère et enfants, sans s'effrayer de l'approche des étrangers. Cette petite colonie, appartenant à une espèce dont on retrouve les similaires de l'autre côté du détroit, s'en est trouvée sans doute violemment séparée, loin de sa terre d'origine, lorsque Hercule vint déchirer les montagnes et ouvrir un passage entre les deux mers. Elle a vu se succéder les races sur le promontoire : les Phéniciens, les Carthaginois, les Romains, les Goths, les Maures et les chrétiens, les Espagnols et les Anglais, sans s'émouvoir de ces révolutions humaines. Les *monos* sont les plus anciens et les plus légitimes possesseurs du rocher, et ce n'est pas seulement pour cela que les Anglais les respectent ; le vulgaire prétend qu'ils useraient de cruelles représailles si l'on venait à leur faire la guerre, et qu'on les a vus, dans des circonstances où ils avaient été molestés, faire rouler sur la ville des pierres et des blocs de rocher.

La vue magnifique dont on jouit du pied de la tour Saint-Georges se reproduit au S. et à l'O. et dans tous ses détails, à mesure qu'on redescend par le chemin en zigzag si habilement pratiqué sur les flancs de la montagne.

Il ne faut pas négliger, en descendant, de s'arrêter aux grottes de San Miguel, qui se trouvent dans la direction de la Pointe d'Europe. Il aura toutefois été nécessaire de se précautionner d'avance d'une permission, de la clef des grottes, d'allumettes, de bougies, de torches ou de feux de Bengale. On est bien payé, par le résultat, des démarches qu'on aura faites dans ce but. L'entrée est difficile, une pente roide, souvent détrempée par les pluies, mène à la première salle, à laquelle font suite plusieurs autres, qui sont immenses, et qui présentent de magnifiques aspects lorsqu'elles sont éclairées. On croirait entrer dans quelque cathédrale gothique, aux voûtes solennelles, à la décoration élégante. On assure que cette succession de grottes descend jusqu'à la Méditerranée ; mais personne ne les a parcourues dans leur ensemble, et plusieurs accidents ont signalé les témérités de quelques touristes.

On descend d'ordinaire, après la visite des grottes de San Miguel, jusqu'à la Porte d'Europe ; mais

cette dernière partie de l'exploration ne saurait se faire à cheval par ces sentiers étroits et à pic ; il faut conduire sa monture par la bride.

Il se trouvait autrefois, à la pointe extrême du promontoire, une chapelle dédiée à *Ntra Sra de Europa*, avec un fanal pour les navigateurs; la chapelle a disparu, elle est remplacée par des batteries et par un phare. Près de là s'étendent des villas et des jardins, puis des casernes, une prison, une batterie et des canons, jusqu'au point où manque le rocher pour faire place à la mer. Un peu à l'E , au milieu des roches, se trouve le pavillon d'été du gouverneur. On ne peut faire à pied le tour de la pointe; les rochers se dressent comme des murailles et barrent le passage, et il faut prendre un bateau pour faire cette curieuse visite au pied des remparts inaccessibles élevés par la nature, et sous lesquels la mer s'est ménagé une cavité profonde.

On revient vers la ville du côté de la baie, en passant auprès du port militaire (le port du commerce est du côté de l'Espagne), et en suivant la promenade de l'Alameda. Il existe sur cette promenade un monument à la gloire de Wellington, avec une inscription qu'il vaut mieux ne pas traduire en français.

Le port de Gibraltar sert d'échelle à presque tous les navires qui vont de la Méditerranée à l'Océan; on ne peut dire qu'il soit ni parfaitement sûr ni parfaitement abrité; l'ancrage n'est pas bon, la baie est ouverte et très-exposée aux vents du S.-O. qui balayent cet entonnoir dans tous les sens. Le vent d'E. n'est pas meilleur, on l'appelle le tyran de Gibraltar; les navires chassent souvent sur leurs câbles, et vont quelquefois se briser à la côte. Sur toute l'étendue de rivage que forme la base de la montagne, entre la Pointe d'Europe et la porte de Terre, les Anglais ont construit à grands frais une succession de môles, qui aident à l'amarrage des navires et au déchargement des marchandises.

Calpe fut le nom du rocher jusqu'à l'invasion des Maures, Tarik, leur chef, y aborda le premier, le 30 avril 711, et le rocher prit le nom de *Gebel al Tarik,* la montagne de Tarik. Les Maures en restèrent possesseurs pendant six siècles, et la forteresse qu'ils y avaient établie, et dont on retrouve les vestiges sur la hauteur, prise en 1309 par Guzman le Bon, perdue en 1333, reprise par un autre Guzman en 1462, devint désormais possession de la couronne d'Espagne, et Charles-Quint, en 1552, chargea Calvi de la mettre à l'abri des coups de main de Barberousse.

Cromwell fut le premier à s'apercevoir que cette position magnifique conviendrait parfaitement à l'Angleterre. L'occasion manquait, on sut l'attendre, et elle se présenta, en 1704, alors que la flotte anglaise tenait la mer pour le compte de l'archiduc Charles d'Autriche, compétiteur de Philippe V à la couronne d'Espagne. La surprise, ce moyen qui fut tenté au Ferrol, sous Philippe II, puis en 1808 (*V.* p. 544), mit Gibraltar sans coup férir entre les mains de sir Georges Rooke, qui commandait la flotte anglo-hollandaise. Il n'y avait que 80 hommes de garnison « qui, dit M. Ford avec quelque mauvais goût, eurent recours immédiatement aux reliques et aux saints. Tout le monde s'enfuit, à l'exception du curé de Santa-Maria, qui fut accusé d'être resté pour voler les vases sacrés. Gibraltar, ajoute l'humoriste écrivain, fut pris par nous au nom de l'archiduc Charles, et ce fut encore une pierre enlevée à l'édifice vaste, mais ruiné de la maison d'Espagne. »

Quand la paix d'Utrecht fut conclue, l'Espagne négligea de revendiquer Gibraltar. L'Angleterre se garda bien de le rendre, et voilà comment elle possède, au S. de la Péninsule, cette position qui, d'après

R. Ford, peut être comparée à celle de Portland entre les mains d'un ennemi de l'Angleterre. La France et l'Espagne assiégèrent Gibraltar en 1783. M. d'Arçon y employa des batteries flottantes dont on attendait monts et merveilles, et qui furent coulées à fond par les batteries anglaises. C'est à cette occasion que le comte d'Artois, venu pour assister à ce succès considéré comme certain, dit que la batterie qui se signala le plus à ce siège avait été sa batterie de cuisine.

Les Anglais ont chanté victoire et chantent encore; ils ne doutent pas que les batteries de Gibraltar ne résistent à toutes les tentatives, « *in sæcula sæculorum.* » Les Espagnols croient le contraire, et attendent... Qui sait?

Excursions.

On peut aller, de Gibraltar, visiter l'antique *Carteya* (7 kil.), la seule des cités romaines ou carthaginoises dont il reste quelques vestiges, et, à 32 kil., par San Roque et la venta de Guadiaro, *Jimena de la Frontera,* ancienne V. de 6,900 hab., où l'on remarque un vieux château mauresque et des grottes curieuses. On va également de Gibraltar à *Ronda,* par San Roque et Gaucin (voir à cet égard la R. 122, p. 577, en sens inverse).

Une promenade de Gibraltar à Algeciras demande 3 ou 4 h., aller et retour. Le bateau coûte 80 réaux.

Dans une direction tout opposée, il est facile, il est même indispensable de faire une excursion à la côte d'Afrique, à *Ceuta,* à *Tetuan* et surtout à *Tanger.*

Ceuta. On peut y aller de Gibraltar, ou mieux d'Algeciras par bateaux à vapeur (*V.*, pour Ceuta, — *Présides d'Afrique*). « Ceuta devrait appartenir à l'Angleterre, dit M. Ford, surtout parce que l'Espagne n'en sait rien faire et sait à peine le garder. » Les Maures s'en seraient emparés pendant la guerre de l'Indépendance, si le gouverneur de Gibraltar n'y avait envoyé 500 hommes. Mais il s'en fallut de peu que l'Angleterre ne se payât de ce petit service en gardant pour elle cette place où ses troupes n'étaient entrées *que pour la sauver.* — *Ceuta must be preserved,* — et il fallut, en 1814, une demande formelle et répétée de Ferdinand VII, pour que les préservateurs songeassent à rendre ce poste qu'ils ne demandaient qu'à garder. « Notre puissance sur le détroit serait complète, disent-ils encore aujourd'hui... excepté pendant les brouillards. » (Ford, vol. II, p. 280).

On peut aller de Ceuta à **Tetuan**; le chemin a été tracé par l'expédition espagnole en 1860; l'excursion est sans danger et sans difficulté; mais cependant il est prudent de tâcher d'obtenir l'escorte d'un soldat par l'intermédiaire d'un consul. On logera à Tetuan, dans le quartier juif, chez Salomon Nathan.

« Tetuan, dit M. Ford, fut fondé en 1492, par les réfugiés de Grenade; beaucoup de familles de cette époque existent encore, et un grand nombre conservent les titres de leurs anciennes propriétés et les clefs de leurs portes, pour y rentrer à un moment dont la venue leur paraît certaine. Tetuan offre le type de ce qu'étaient les Maures d'Espagne et leurs villes; on doit y visiter le bazar et le jardin du sultan. Les juifs y sont nombreux, et les filles d'Israël, aussi bien celles de Tetuan que celles de Tanger, n'ont pas de rivales en beauté, leurs yeux et leurs pieds sont admirables; leur costume est plein d'originalité. »

Tanger. Des bateaux à vapeur vont à peu près régulièrement de Gibraltar à Tanger. Ce sont des navires anglais qui vont chercher au Maroc les vivres nécessaires à la garnison, et qui prennent quelques passagers. Ces navires se nomment *Tiger* et le *Lion Belge*. Ils partent tous les deux jours, le matin, après le canon, quel-

quefois tous les jours, selon les besoins du ravitaillement, et séjournent à Tanger ou 24 h. ou 48 h. Les départs de Tanger sont calculés de manière qu'on soit au port avant le canon du soir. Si le mauvais temps retardait le navire dans le détroit, au-delà de cette heure réglementaire, on serait forcé de coucher à bord. La traversée se fait en 3 heures en moyenne; on paye 60 réaux.

Le navire a le cap à l'O., s'éloignant des côtes d'Espagne, et se tenant à une petite distance des dangereux récifs qui forment la côte d'Afrique, à la base de la Sierra Bullones. On double la pointe de *Malabate,* pour entrer dans la baie de Tanger, dont cette ville occupe l'extrémité occidentale. Le vieux Tanger est à gauche. Tanger n'a ni port ni jetée; une plage, en pente douce, s'étend en avant de la ville; le navire jette l'ancre à 400 ou 500 mèt. au large, et de petites barques, montées par des nègres, viennent l'entourer, attendant un signal pour l'accoster. Lorsque ce signal est donné, les nègres prennent d'assaut le pont du navire, s'emparent des bagages et offrent leurs services au voyageur. On descend dans une barque; elle s'arrête sur le sable, à 10 ou 20 mèt. du rivage, et l'on ne peut débarquer à pied sec qu'en se faisant porter, à cheval sur l'épaule d'un nègre, une jambe sur sa poitrine, l'autre sur son dos.

On trouve à Tanger deux *hôtels* français (Joseph, Vincent Davin) et un hôtel anglais, dans Washington Street. Joseph est un ancien cuisinier de Lafayette. Son établissement occupe une maison avec *patio* garni d'*azulejos :* les chambres, avec alcôves, ouvrent sur le *patio* par de grandes portes couvertes d'arabesques sculptées et peintes. L'accueil que les voyageurs français y reçoivent est tout affectueux et empressé. La *fonda* de Joseph est une habitation arabe, comme toutes les maisons de Tanger, qui n'ont généralement sur la rue d'autre ouverture que la porte; mais elles offrent, en revanche, à la curiosité, les ressources de l'*azotea*, c'est-à-dire de la terrasse entourée de murs qui couronne l'édifice. Si le hasard vous permet de pénétrer dans une maison plus élevée que ses voisines, vous pouvez de là, par-dessus la clôture de cette cour d'en haut, apercevoir quelquefois une Mauresque traversant son patio, sans voile, parce qu'elle se croit à l'abri des regards, ou une juive étendant son linge au soleil, ou les hommes, assis à l'ombre, causant gravement en fumant leur pipe, ou bien se promenant lentement le soir, en respirant la brise de l'Océan. On monte sur l'azotea, le soir, pour répondre à l'invitation du muezzin qui invite les croyants à la prière.

Tanger explique Cordoue, Tolède, Grenade, Murcie et toutes les villes arabes de l'Espagne, et c'est à ce point de vue qu'une excursion à Tanger est l'utile complément d'un voyage dans la Péninsule.

Un guide est indispensable pour visiter Tanger : on peut s'égarer facilement dans ces rues tortueuses, et l'on n'y rencontrerait personne à qui demander son chemin. Mohamed-ben-Jachjemed est un guide précieux, il parle le français, l'anglais et l'espagnol; on le paye 12 réaux pour la journée.

Sous la conduite du guide, on doi entrer dans un café arabe, dans un débit de kiff, plante qui se fume et qui tient lieu du tabac et du hatschich; passer devant la mosquée, qui n'offre aucun intérêt extérieur et qu'on ne visite pas au dedans; visiter un bazar juif, celui de David ou celui d'Isaac ben Zaquen, dont la carte porte, imprimée en français, l'indication suivante : *Marchand de toutes objets de Maroc.*

Les rues de Tanger sont très accidentées, étroites, tortueuses, nullement pavées et, en revanche, couvertes de branches qui dissimulent

mal des trous énormes. On n'y rencontre jamais une voiture, rarement un cheval; mais, le soir, il y circule des troupes d'ânes, qu'on laisse aller par la ville en toute liberté. Tout y est à faire, au point de vue de la salubrité publique. Deux de ces rues seulement portent un nom : c'est la calle del Teatro et Washington Street.

Le Zocco est la place du marché. Cette place présente, le dimanche et le jeudi, une curieuse animation, et l'on passerait des heures entières à considérer ce spectacle inusité, et cette population si pittoresque par le type, par le costume, par la physionomie ou par le langage. Les marchands sont presque tous étrangers, les indigènes circulent avec indolence, les mendiants quêtent de tous les côtés. Les musiciens et danseurs ambulants ont, comme partout, le privilège d'attirer les passants, et méritent d'arrêter le touriste par le désordre de leurs gestes et de leurs cris, qui n'ont rien d'humain et qui sentent la vie sauvage. Par le côté de la place qui avoisine la plage, on voit venir les Arabes du dehors avec leurs chameaux, et parmi eux quelques femmes de Tetuan, reconnaissables à leurs grands chapeaux de paille. Le jeudi soir, vient défiler au Zocco le cortège des noces arabes : la femme, enveloppée de voiles, est promenée dans un palanquin, précédée et suivie de musiciens qui déchirent les oreilles, et d'indigènes qui tirent des coups de fusil.

Les femmes de Tanger sont invisibles. Celles qui se respectent ne quittent jamais l'habitation, où elles n'échappent pas toujours aux indiscrétions de l'azotea. Celles que les nécessités de la vie forcent à sortir sont complètement enveloppées d'un drap blanc, dont les replis sont dirigés à hauteur de la figure, de manière à permettre à la femme de voir et de se conduire sans être vue. La rencontre de ces fantômes pique la curiosité du voyageur; mais il serait dangereux pour lui de s'arrêter et de regarder avec trop d'affectation. Les femmes du peuple portent dans leurs draps, derrière le dos, leurs enfants et leurs provisions.

Les femmes arabes ont la taille épaisse; leur teint, très-blanc, est un peu animé par quelques tatouages, dont le nombre sur la lèvre inférieure indique, assure-t-on, le nombre de maris qu'elles ont eus. Elles se peignent les mains avec une solution de henné, et à l'aide de patrons découpés qui figurent des arabesques.

On doit voir, à Tanger, la **Kasbah**, qui se trouve à dr. du Zocco, en venant de la mer. Le palais du gouverneur est protégé par un corps de garde, où quelques soldats, beaux hommes, magnifiquement habillés, veillent sur la sûreté du pacha. A côté du palais se trouvent la salle de justice et la prison, dont la porte grillée ouvre sur la place. Le regard, pénétrant par cette grille, plonge dans une salle basse, humide, étroite et obscure, où quelques malheureux vivent dans la saleté. En continuant, on arrive à la partie des fortifications qui dominent le détroit. Ces fortifications et leur armement sont misérables; mais on est assurément dédommagé de la peine qu'on s'est donnée pour gravir jusqu'à ce point élevé, par la vue magnifique dont on jouit en y arrivant. On domine tout le détroit : en face se développe la côte d'Espagne, et en bas on peut compter toutes les maisons blanches, jaunes et rouges de Tanger, et les toits verts de ses mosquées. D'autres fortifications se développent sur le côté de la baie; elles tombent en ruines, et leurs débris obstruent le chemin qui les entoure.

On doit encore visiter le vieux Tanger, plus au fond de la baie, puis les jardins du consul de Suède, et même l'abattoir où l'on prépare les viandes destinées à la garnison de Gibraltar.

Il est encore une excursion que doivent faire les touristes, et qui con-

duit au *Cap Spartel,* à la pointe septentrionale extrême de l'Afrique, sur l'Océan. Un *phare* de construction française couronne les rochers du cap. Un chemin direct y conduit en 3 heures, et c'est une très-agréable promenade à faire à la chute du jour et au moment où s'allument les feux du phare.

Un autre chemin beaucoup plus pittoresque, mène au cap. Il passe auprès de douars berbères et d'une forêt d'oliviers. Cette forêt est complètement inculte, les générations végétales s'y accumulent sans que le regard ni la main de l'homme l'aient encore profanée. On traverse des marais, on passe des rivières, on gravit des rochers; nulle part n'existent ni une route tracée ni un pont. Auprès du cap, on rencontre un lac dont on fait le tour. Cette course est fatigante, souvent dangereuse, elle demande une journée entière à cheval et presque toujours au galop, afin qu'on puisse rentrer coucher à Tanger; mais elle offre au touriste un véritable intérêt.

ROUTE 131

DE MALAGA A GIBRALTAR.

107 kil.

Malaga (*V.* R. 29, p. 347).

On suit la côte de la Méditerranée, et l'on ne perd pas la mer de vue un seul instant pendant tout le parcours. Après avoir quitté Malaga, et à peu de distance, on laisse à dr. les routes d'Antequera et de Ronda, et la petite ville de *Alhaurin de Torre* (3,300 hab.) située au pied de la *sierra de Mijas.* La route rencontre ensuite

29 kil. *Churriana,* bourg de 2,400 hab., situé dans une petite plaine; puis successivement, et à pareille distance l'un de l'autre, *Torremolinos* (1,900 hab.), *el Arroyo de la Miel, Benalmadena, Fuenjirola,* localités sans aucun intérêt. Les hautes montagnes de la *sierra Blanca* dominent tout le côté dr. de la route, et sur le côté g. s'étend une belle plage de sable fin, sur laquelle s'élèvent, à distance de 2 à 3 kil., des tours de garde, occupées par deux hommes et un chef, ayant chacun la jouissance de 100 ou 150 ares de terrain.

51 kil. *Marbella,* jolie V., d'origine mauresque, de 6,700 hab., adossée à la sierra Blanca, du sommet de laquelle on jouit d'une vue magnifique. On découvre, en face, la côte montueuse du Rif, en Afrique; sur la dr., l'énorme rocher isolé de Gibraltar, et plus près, la jolie ville d'Estepona, au milieu de petites collines couvertes de palmiers nains. La campagne, très-limitée par les montagnes, est néanmoins couverte d'habitations, de métairies, de jardins, de plantations de toute espèce et arrosée par de nombreux ruisseaux. La ville est bien bâtie, les rues sont larges et bien aérées. L'église est un vaste édifice moderne, à trois nefs, assez remarquable, avec une tour très-élevée. Le mouvement du petit port de Marbella consiste en importation d'huile, de blé et d'orge; en exportation de poisson salé, de figues, de raisins secs et de vin, par 250 à 300 navires de cabotage, année moyenne. Il existe, à 5 kil. de Marbella, deux grandes fonderies de fer, appartenant à deux maisons de Malaga. La première se compose de trois hauts fourneaux, dans chacun desquels on traite, chaque jour, environ 300 quintaux de minerai.

On rencontre sur le chemin, au-delà de Marbella, les *ventas de Quiñones* et de *Cazorla,* à 5 kil. 1/2 l'une de l'autre, et dans l'intervalle, au bord de la mer, plusieurs tours-vigies, habitées comme celles qui précèdent.

79 kil. *Estepona,* V. de 8,800 hab., située à l'extrémité d'une plaine qui

s'étend au N. jusqu'au pied de la *sierra Bermeja*. La ville est bien bâtie; mais ses édifices sont modestes et sans intérêt. Le port manque d'abris.

Le territoire est peu productif, les récoltes en blé et en orge ne suffisent pas aux besoins de la population; mais on y trouve en abondance des oranges, des raisins, des figues, des limons, des patates et un petit vin d'une couleur ambrée et d'une saveur très-agréable. La pêche est importante. Les fruits s'exportent par mer, et le poisson est transporté dans l'intérieur du pays, à Ronda et à Séville.

Deux chemins partent d'Estepona au N. et au N.-O.; le premier se dirige vers *Ronda*, le second vers *Gaucin*, sur la route qui conduit de cette ville à Gibraltar. Un troisième chemin longe la côte, rencontre trois autres tours : *Salada Vieja*, au fond d'une jolie baie où l'on établirait à peu de frais un bon port, *Arroyo Baquero* et la *Sal*. Un peu au-delà, l'on passe au pied d'une colline, au sommet de laquelle s'élève le bourg de *Manilva* (2,147 hab.), d'où la vue s'étend sur un magnifique horizon, formé par un demi-cercle de coteaux couverts de cultures et de vignes. On peut compter plusieurs villes et villages dans un rayon de 40 à 50 kil. En continuant de suivre la côte, on rencontre la rivière de *Guadiaro*, toute bordée de lauriers-roses, et très-torrentueuse pendant la saison des pluies. Elle forme la limite entre la province de Malaga et celle de Cadix.

On peut, à partir de cette rivière, que l'on traverse en bac, suivre le long des sables pour arriver à Gibraltar. Par le chemin frayé, qui s'éloigne un peu de la côte, on arrive à

101 kil. *San Roque*, et de là à **Gibraltar** (107 kil.). *V.* R. 130.

Cette route sera remplacée par un chemin de fer en projet, qui suivra la même direction et desservira les mêmes localités. A San Roque il se raccordera avec la ligne de Ronda à Algeciras, d'où une autre voie ferrée sera conduite jusqu'à Cadix.

ROUTE 132.

DE MALAGA A GRENADE

PAR ALHAMA.

101 kil.

Malaga (*V.* R. 29, p. 347. *V.* aussi la R. 38, p. 396, pour la communication directe par Colmenar et par la montagne).

On prend à l'E. une route qui suit constamment le bord de la mer, ayant à g. une jolie plaine cultivée, limitée par des collines couvertes de vignes. De distance en distance on rencontre des tours, des vigies, ou des habitations fortifiées pour les gardes-côtes. On traverse le rio de *Velez*, un peu avant d'atteindre

28 kil. *Velez Malaga*, riche et jolie V. de 22,000 hab., située à 2 kil. env. de la mer, au pied d'une colline appartenant aux contreforts méridionaux de la *Sierra Tejada*. Son église paroissiale mérite quelque attention. Il s'y fait un commerce assez important, surtout en produits du sol, et principalement en raisins secs, qui ont une grande renommée.

En quittant Velez Malaga, la route se dirige vers le N., en suivant la rive g. du rio de Velez, au milieu d'une campagne délicieuse, toute plantée d'arbres à fruit, de vignes, de bosquets touffus, au milieu de laquelle se trouve le petit village de *Vinola*. On s'élève doucement sur les premières pentes de la Sierra Tejada; bientôt la route s'engage au milieu des hauteurs abruptes qui forment l'étroit et sauvage défilé de *Zafra*, au-delà duquel, traversant un grand bois de chênes et de yeuses, on descend vers

62 kil. **Alhama**, V. de 7,000 hab.

située au pied d'une colline calcaire dépendant de la Sierra Tejada, et surtout renommée et intéressante pour ses eaux minérales, moins fréquentées aujourd'hui qu'autrefois. L'eau, à la température de 32 à 45° cent., est bicarbonatée calcique, et renferme les principes suivants, évalués sur un litre d'eau :

Acide carbonique....	0,073	cent. cub.
Air atmosphérique ...	0,930	—
Sulfate de chaux	0,154	gr.
— de magnésie	0,038	
Bicarbonate de chaux	0,210	
— de magnésie ...	0,168	
Chlorure de calcium......	0,021	
— de magnésium....	0,064	
Silice.................	0,012	
Matière organique	0,007	
Total........	0,674	gr.

Ces eaux s'adressent plus particulièrement aux rhumatismes, aux hémiplégies symptomatiques de lésions cérébrales, aux paraplégies et aux névralgies.

On n'a conservé des constructions anciennes que deux piscines voûtées : l'une d'elles, d'une superficie de 70 mèt. sur 1 mèt. de profondeur, est un véritable monument, remarquable par le style, par la forme et par la structure de sa voûte. On a fait, depuis quelques années, d'importantes améliorations à cet établissement qui menaçait ruine; il est maintenant en état de recevoir un certain nombre de baigneurs. Il y venait autrefois par année plus de 11,000 personnes : ce nombre est descendu aujourd'hui à 1,400. Le pays est, du reste, excessivement pittoresque, rempli d'anciens souvenirs et continuellement visité par les étrangers.

On vient plus directement à Alhama par la station de Loja, sur le chemin de fer de Cordoue ou de Malaga à Grenade,

On traverse, au-delà d'Alhama, le rio *Cacin,* sur la rive dr. duquel on rencontre (5 kil. 1/2) le village du même nom (700 hab.) ; plus loin (28 kil.), la petite ville de *Gavia la Grande* (2,000 hab.). A une petite distance de Gavia, on franchit le rio *Dilar,* qui forme au S.-O. de Grenade, la limite de la riche vega de cette ville.

5 kil. 1/2 (101 kil.). **Grenade** (*V.* p. 447).

ROUTE 133.

DE GRENADE A MOTRIL.

59 kil.

On sort de Grenade par l'ancienne porte *del Pescado,* par laquelle arrive, pour la consommation de la ville, le poisson pêché à Motril, à Malaga et à Almuñecar. On passe le Genil, et au-delà, à 3 kil. de Grenade, au milieu de la magnifique vega, on rencontre le bourg d'*Armilla*, pauvre et mal bâti, humide, exposé aux fièvres inflammatoires et épidémiques, habité par 1,100 agriculteurs. Au-delà, on traverse une plaine de sables nommée la Arenilla, à l'issue de laquelle on franchit la rivière *Dilar,* pour atteindre, bientôt après,

7 kil. *Alhendin*, ou selon la prononciation locale *Algendin*, petite V. de 2,200 hab., située sur une élévation rocheuse, d'où la vue s'étend sur un riche pays : en arrière toute la vega de Grenade, à l'E., les hautes montagnes de la *Sierra Nevada*, où le Dilar prend sa source. Par elle-même Alhendin est une assez pauvre localité, mal bâtie, sans édifice important. C'est le dernier point d'où l'on puisse apercevoir Grenade, et on l'a surnommée *el ultimo suspiro del Moro,* parce que c'est là, dit-on, que Boabdil se retourna et jeta en pleurant un dernier adieu à son royaume perdu. C'est aussi à Alhendin, en 1500, que les Rois Catholiques rassemblèrent une armée importante pour réduire l'insurrection dont les Alpujarres étaient le foyer.

On signale à 1 kil. 1/2, à l'O., presque au sommet d'une colline nommée *Montevive*, une cavité naturelle et profonde, en forme de puits, d'où sort une vapeur aqueuse à la température de 18 degrés, à laquelle on attribue une certaine vertu curative dans les affections nerveuses. La route s'élève, à la sortie d'Alhendin, pour franchir une dépression qui se présente entre la Sierra Tejada à l'O., et la *Sierra Nevada*, au pied de laquelle, et sur ses versants méridionaux, on rencontre

15 kil. *Padul*, petite V. de 3,200 hab., appartenant à la jolie vallée de *Lecrin;* elle se compose de 600 maisons formant des rues étroites et irrégulières. Le territoire qui l'entoure est sillonné de cours d'eau qui y entretiennent une grande fertilité et une végétation active. Il est planté de vignes, d'oliviers, d'arbres à fruit; le blé, l'orge, le maïs, la laine des moutons, sont au nombre des produits les plus abondants. La route traverse, au milieu de la vega de Padul, la rivière *la Laguna*, et rencontre

20 kil. 1/2. *Durcal*, bourg de 2,200 hab., aussi mal bâti que le précédent, au milieu d'une jolie plaine arrosée par le *rio de Durcal*, qui se réunit à la *Laguna de Padul* pour former le *rio Grande*.

26 kil. 1/2. *Talara*, v. de 1,000 âmes, au milieu d'un territoire montueux planté d'oliviers. de chênes et de sparte exploité par les habitants.

29 kil. 1/2. *Beznar*, situé au fond d'une vallée. v. de 800 hab. Ses maisons sont restées ce qu'elles étaient au temps des Maures, mal bâties, obscures, délabrées, à peine habitables; les rues sont étroites, souvent boueuses, mais de chacune d'elles la vue sur la vallée est riante et pittoresque. L'église est vieille, menace ruine, et on y annonce les heures à coups de marteau sur la cloche, en se réglant sur un cadran solaire, lorsque le soleil le permet.

Le pays est très-productif; on en retire plus de 1,000 arrobes d'huile et près de 60,000 limons. Au-delà de Beznar on rencontre (3 kil.) le v. de *Tablate* (590 hab.), et l'on franchit le rio Grande à une petite distance de celui de *Isbor* (400 hab.), d'où la route, parcourant la partie basse de la vallée de Lecrin. suit la rive dr. de la rivière jusqu'au confluent de celle-ci avec le *Guadalfeo*, qu'elle traverse pour entrer à

48 kil. *Velez de Benaudalla*, V. de 4,054 hab., située à cent pas de la rive g. du Guadalfeo, sur les pentes d'une petite colline couronnée par les ruines d'un vieux château. Cette ville, d'origine arabe, est assez importante comme mouvement commercial, mais sans aucun intérêt local. Son territoire est fertilisé par une source abondante, qui fait tourner plusieurs moulins, où se font les moutures de presque toute la contrée. Ses produits consistent en vins, en huile, en blé, en fruits de toute espèce et en bois de chauffage. Il existe, à peu de distance, dans les premiers versants de la *Sierra de Lujar*, qui s'étend à l'E., des mines de plomb à l'exploitation desquelles s'emploient une partie des habitants. On signale aussi, au sommet de l'une des premières montagnes de cette chaîne, deux puits d'une profondeur inconnue, pratiqués de main d'homme et que la tradition a nommés les *Puits d'Annibal*. On rencontre dans ces montagnes, qui forment du reste la ramification occidentale des Alpujarres, de fort belles cavités remplies de stalactites et de nombreux gisements de minerais qui ont été activement exploités dans les temps anciens, et qui occupent aujourd'hui, relativement à leur importance, un nombre très-restreint de travailleurs. Les indices qu'on rencontre à la surface du sol dénotent des richesses assez abondantes pour exciter le zèle de l'industrie. La route, en quittant Velez, laisse à dr. le Guadalfeo s'engager dans une gorge sauvage d'une grande profondeur, et s'élève sur

les versants de la Sierra de Lujar. Du point culminant, on découvre la mer et un ensemble de magnifiques perspectives. On redescend rapidement vers

59 kil. **Motril,** V. de 13,900 hab., située au centre d'une petite vallée limitée au S. par la Méditerranée et au N. par la Sierra de Lujar, et occupant les pentes de petites ramifications de cette chaîne qui s'étendent doucement jusqu'à la mer ; celle-ci est à environ 1,700 mèt. des murs de la ville. A peu près environnée de montagnes, la jolie vallée de Motril jouit d'un climat privilégié, que l'on considère comme le plus doux et le plus salutaire de toute la côte de Grenade ; la température n'y descend pas en hiver au-dessous de 11 degrés c. et ne s'élève pas en été au-dessus de 24 à 25, adoucie qu'elle est par la brise de la mer.

Motril a été entourée de murailles; il n'en reste aujourd'hui qu'un fragment et une porte, dont le caractère antique a été altéré par des réparations inopportunes. La ville est à peu près divisée en deux parties, l'une ancienne, à rues étroites et tortueuses, l'autre moderne et assez régulièrement bâtie. Les faubourgs sont misérables. Il n'existe du reste aucun édifice de quelque importance. L'église, seule pour cette population considérable, est d'une forme irrégulière. On en avait fait une espèce de poste fortifié pour la mettre à l'abri des coups de mains des Maures, et elle ressemble plutôt à une forteresse bastionnée, qu'à un édifice destiné au culte. L'intérieur forme deux grandes nefs voûtées, avec un retable colossal sculpté en bois, un orgue passable et quelques peintures sans mérite. Une tour en briques, qui s'élève à l'angle N.-O., renferme la seule horloge de la ville.

Motril n'a pas de port; on appelle port de Motril la petite anse semi-circulaire de *Calahonda*, située à 11 kil. à l'E. et qui pourrait abriter de 100 à 120 navires. Cette anse est bordée d'une soixantaine de maisons incommodes, habitées par 150 individus, pêcheurs et matelots ; une route carrossable la met en communication avec Motril. On trouve aussi plus à l'E., auprès du *cap Sacratif*, la rade *del Baradero*, assez sûre, avec un bon fond, et défendue par un château armé de deux pièces de 24. Un bon chemin de 1,800 mèt. la relie à Motril. Il y aborde, année moyenne, 200 à 240 navires de cabotage.

La plaine de Motril donne des produits intéressants et qu'un peu d'activité pourrait doubler : du coton, du sucre, du maïs, du vin, des oranges, des limons et des figues. Le commerce à l'intérieur est peu de chose, mais il est assez important à l'extérieur, parce que Motril sert de point de transit pour la plupart des marchandises destinées à Grenade et à Jaen.

On peut aller de Motril à Malaga, par Almuñecar et Velez-Malaga; la distance est de 102 kil. Ce sera la direction que suivra le chemin de fer du littoral. Ce chemin de fer sera également établi à l'E. de Motril vers Almeria.

ROUTE 134.

DE GRENADE A ALMERIA.

144 kil.

Il existe, de Grenade à Almeria, un service de gondoles à 8 places, qui fait ce voyage en trois jours. On couche la première nuit à *Guadix*, la seconde à la *venta de doña Maria*. Le chemin est généralement mauvais et quelquefois impraticable l'hiver surtout, à moins d'un grand renfort de mules. On se dirige lentement vers les ramifications de la *sierra Nevada*, sur lesquelles la route s'élève en serpentant. On traverse de pauvres villages entourés de pâturages considérables, sur lesquels

vivent de nombreux troupeaux de chèvres évalués à près de 30,000 têtes. Le premier de ces villages, *Huetor Santillan*, à 8 kil. de Grenade, compte 1,200 hab. La route devient montagneuse, elle est bordée de rochers pittoresquement groupés, et s'élève graduellement jusqu'au port, où se trouve la venta de *la Cruz del Puerto*. Près de là, prennent naissance plusieurs cours d'eau, le *Darro* au N. et le *Carchite* à l'E., qui se réunissent pour descendre vers Grenade, et, à 10 kil. plus à l'E., le *Fardès* qui va, en sens opposé, baigner la plaine de *Guadix*, et rejoindre le Guadalquivir vers le N. Auprès des *ventas del Molinillo* (25 kil. 1/2 de Grenade), on traverse à gué un petit torrent qui se réunit au Fardès. Au-delà de ce torrent, on s'engage successivement dans deux défilés magnifiquement pittoresques, le *Prado del Rey* et *las Muelas de la Vieja*, dont le passage est souvent dangereux en raison des avalanches, et quelquefois aussi à cause des mauvaises rencontres qu'on peut y faire. A l'issue du second, après avoir traversé un site sauvage très-désert nommé *las Chaparrales de Diezma*, on atteint

34 kil. *Diezma*, bourg de 1,350 hab., situé dans une jolie plaine, au pied de la *sierra de Arana ;* ses maisons sont mal bâties, à un seul étage, sans aucun intérêt. On descend, en quittant cette localité, une longue côte de près d'une lieue, au bas de laquelle on rencontre le Fardès, que l'on passe à gué. De l'autre côté se trouve le village de *Purullena* (1,072 hab.), au milieu d'une petite plaine bien arrosée et très-fertile. Le Fardès descend vers la g., et la route traverse une vaste campagne toute semée de petites collines isolées, d'une forme bizarre, déchirées et sillonnées par les eaux pluviales qui, entraînant, avec le concours du temps, les parties molles et friables, ont donné à ces collines une foule d'aspects singuliers. La particularité la plus étrange de ces collines, c'est qu'elles servent d'habitation à toute une population. Le hasard a donné, à la plupart, la forme de châteaux flanqués de tourelles et surmontés de créneaux ; la main de l'homme a eu peu de chose à faire pour transformer ces apparences en réalité, et pratiquer des ouvertures, des cavités et quelques jours sous ces façades monumentales. Plus loin, c'est presque un village : toute une colonie de pauvres gens, qui, aux portes mêmes de Guadix, se sont creusé, quelquefois les uns au-dessus des autres, des antres qui ne sont éclairés et aérés que par la porte ou par la cheminée. Cette colonie, ou *barrio de Santiago*, est habitée par des Gitanos, qui dansent et qui chantent sans cesse en avant de leurs cavernes.

Ces collines forment entre elles d'étroits défilés, où croissent des plantes d'espèces semblables à celles qu'on trouve au bord de la mer. Cette particularité justifie l'opinion de M. Bory de Saint-Vincent, que cette campagne, en forme de cuvette, circonscrite de montagnes, était autrefois un grand lac salé. Au milieu de ce lac se trouve

55 kil. **Guadix**, V. de 11,419 hab., située sur la rive g. de la rivière de ce nom, à 12 kil. au N. de la sierra Nevada. Cette ville, autrefois importante et solidement fortifiée, a conservé quelques vestiges de ses anciennes défenses, et entre autres d'une forteresse maure, l'Alcazaba, qui occupait une petite élévation au centre de la ville. De ce point, la vue sur la Vega est magnifique. Guadix ne présente plus rien qui soit digne d'intérêt ; à peine quelques vieux palais aux angles desquels s'élèvent deux tours carrées, souvenirs de noblesse et d'autorité. Les maisons sont médiocrement bâties, les rues irrégulières, mal pavées, et la place, qui forme un parallélogramme de 100 mèt. de long sur 50 de large, entourée d'arceaux, ne présente aucun édi-

fice de quelque importance. Guadix a reçu cependant quelques institutions modernes : un séminaire où l'on enseigne le latin, la philosophie et la théologie ; des écoles d'enseignement primaire ; un pauvre hôpital ruiné, fondé par les Rois catholiques ; un hospice presque abandonné, fondé par Charles III ; enfin un évêché suffragant du siège de Grenade et une assez belle cathédrale reconstruite au XVIII[e] s. sur l'emplacement qu'occupait la mosquée arabe.

Le territoire qui entoure Guadix, et qui forme le fond de l'ancien lac, est d'une remarquable fertilité ; il produit du blé, de l'orge, du maïs, des patates, du lin, du chanvre, des légumes et des fruits. Il s'y tient, pendant les premiers jours d'octobre, une foire très-fréquentée où il se vend des bestiaux, de la serrurerie, des cuirs, du cuivre et un peu d'orfèvrerie.

A 7 kil. au S.-O. de Guadix et à droite du chemin qui vient de *Purullena*, se trouvent les sources ferrugineuses bicarbonatées de **Graena**. Ces sources sont abondantes, à la températnre de 14 à 40° c. ; on les emploie avec succès contre les rhumatismes, les hémiplégies, les affections du foie et l'état chloro-anémique.

Les eaux minérales de Graena étaient célèbres et très-fréquentées du temps des Arabes, qui y ont laissé quelques travaux. Ce n'est aujourd'hui qu'un pauvre établissement fort mal installé, où il ne vient, année moyenne, guère plus de 600 personnes, qui trouvent une grande peine à se loger dans les dix mauvaises maisons du village, situé à 1 kil. au-delà des bains. Les baigneurs ont du reste la ressource des Gitanos du barrio de Santiago, et ils habitent des caves creusées dans le tuf, où ils sont du moins abrités contre les chaleurs de l'été. Ces habitations qui se composent de plusieurs pièces, se louent 8 réaux par jour. La saison dure du 15 mai au 25 octobre, avec interruption du 20 juin jusqu'au 15 août.

En quittant Guadix, on laisse à gauche la route qui conduit vers le N.-E., à Murcie. Celle d'Almeria descend vers le S.-E., en longeant les pentes méridionales de la *Sierra de Baza*. Cette route est détestable, et rencontre plusieurs localités insignifiantes : à 11 kil., la *venta de los Llanos;* à 5 kil. 1/2, la *venta del Barranquillo;* à 11 kil., *Ocaña*, bourg de 1,200 hab., au pied de la sierra de Baza, sur la rive dr. de la petite rivière *Alboloduy*, dont la route suit la vallée ; à 1 kil. 1/2, se trouve *Doña Maria*, pauvre village dans la vallée de l'Alboloduy, et sur la rive g., à 17 kil., *Las Alcubillas*, ham. de 150 hab. ; à 8 kil., la *Venta de la Rambla*.

131 kil. *Gador*, bourg de 2,450 hab. On y arrive en passant à gué l'Alboloduy, qui prend ici le nom de *rio Almeria*. Ce bourg est sur la rive droite, et dans une espèce de fond formé par trois collines ; il se compose d'environ 300 maisons assez pauvres, formant des rues étroites, irrégulières, non pavées, sauf celle que suit la route. Gador donne son nom à une igne de montagnes qui se rattachent à la chaîne des Alpujarres.

136 kil. 1/2. *Benahadux*, v. de 1,160 hab., dans une petite plaine sur la rive droite de l'Almeria, au pied d'une montagne où se trouvent de nombreux gisements de galène argentifère, tous en exploitation.

142 kil. **Almeria**, chef-lieu de province, V. de 29,400 hab., résidence de vice-consuls des différentes nations étrangères, port ouvert au commerce d'importation et d'exportation avec l'étranger. Cette ville se trouve située à l'extrémité d'une belle plaine de 45 kil. d'étendue, entourée de riches perspectives ; son climat est l'un des plus agréables de tout le midi de la Péninsule ; l'hiver n'y existe pas, et le thermomètre n'y descend jamais au-dessous de 18°.

En été, en revanche, et lorsque le vent vient de l'E. et du N.-E., certaines journées sont d'une chaleur suffocante, et le mercure monte jusqu'à 36°.

La ville était presque entièrement entourée de murailles; la plupart d'origine arabe, qui avaient conservé un caractère très-remarquable comme architecture et comme solidité. Les maisons, au nombre de 3,400 env., sont généralement à deux étages, construites en carré, autour d'un patio qui sert de centre commun. Les rues étroites, tortueuses selon la coutume arabe, pavées en petit nombre, sont d'une excessive propreté. La place de la Constitution forme un trapèze de 80 mèt. sur le plus grand côté, et de 50 mèt. sur le plus petit, bordé de maisons de belle apparence formant galeries au rez-de-chaussée. Parmi ces maisons, on remarque l'*ayuntamiento*, flanqué de deux hautes tours carrées, la *casa de la diputacion provincial*, les bureaux du gouvernement de la province. Le marché se tient sur cette place.

La *cathédrale*, qui occupe le côté d'une petite place de peu d'étendue, est un édifice gothique peu remarquable, commencé au milieu du XVIe s., continué pendant le XVIIe, et resté inachevé. Elle présente un ensemble de constructions formant un rectangle autour d'un patio ou cloître à arcades. L'aspect général à l'extérieur est plutôt celui d'une forteresse que d'un édifice consacré au culte. Sur toute cette côte, la crainte des corsaires d'Afrique, la nécessité de se mettre à l'abri d'un coup de main portaient à s'entourer de précautions défensives; le plan de l'édifice, les tambours qui en occupent les angles, les meurtrières qui sillonnent les murailles, la hauteur et l'épaisseur de celles-ci indiquent quelles étaient les préoccupations des fondateurs. L'église occupe le côté N., et forme, sur une longueur de 80 mèt., trois nefs séparées par des arcs et par des colonnes gothiques. Du côté O. se trouvent une chapelle et le sanctuaire. On y remarque principalement le *trascoro*, construit en marbre blanc, la *silleria* du coro, en bois de noyer, avec des figures en bas-relief d'un certain mérite. La tour s'élève à l'angle N.-O.; elle est carrée et massive, haute seulement de 27 mèt., et porte l'unique horloge d'Almeria.

On compte dans la ville quatre autres paroisses, trois anciens couvents de moines. L'église de l'un d'eux, Santo Domingo, occupe la place où fut la principale mosquée des Arabes; le couvent sert aujourd'hui de collège; on y voit encore un vaste patio carré entouré de cellules.

Au N.-O. de la ville, sur le sommet d'une colline de 70 mèt. de hauteur, qui n'est accessible que du côté du S., existe un fort arabe nommé l'*Alcazaba*, qui était autrefois d'une grande étendue. Ses vieilles murailles, d'une remarquable construction, sont encore debout, et elles ont été complétées par des travaux plus modernes sous Charles-Quint. On remarque surtout, dans la deuxième enceinte, de magnifiques citernes souterraines et un puits de 60 mèt. de profondeur. L'ancienne mosquée est aujourd'hui la chapelle, presque sans modification. Ce fort est sans garnison; il est gardé par quelques artilleurs. Il domine la ville, toute la vega et un horizon de 10 lieues en mer. Une colline voisine, d'égale hauteur, séparée de celle de l'Alcazaba par un fond nommé *la Olla* (la Marmite), est couronnée par quatre grosses tours arabes. D'un sommet à l'autre, rattachant ces différents travaux, descendait en échelons, à travers la Olla, une muraille flanquée de tours d'un aspect très-pittoresque. Cette muraille faisait partie de l'ancienne enceinte, et quelques parties étaient évidemment d'origine phénicienne et carthaginoise. Les quatre portes qui coupaient cette enceinte ont également disparu.

Les promenades sont hors de la ville. L'une, nommée le *Boulevard del Principe,* sur l'emplacement de l'ancienne muraille, entre la puerta del Sol et la puerta de Purchena, forme une double avenue de 400 mèt. de long, bordée de maisons neuves de belle apparence; une autre est à l'E. du barrio de las Huertas; la troisième, et la plus fréquentée dans les soirées d'été et dans les belles journées d'hiver, est un quai de 300 mèt. garni de bancs, situé hors de la puerta de Mar. De cette promenade, la vue s'étend sur le port et sur le golfe.

Almeria communique avec Motril, et par conséquent avec Malaga et l'O., par une route de 2e ordre, qui sera remplacée par le chemin de fer projeté du littoral.

Du côté de l'E., existe une route de 2e ordre allant par Benahadux à Guadix; une autre se dirige sur Murcie par *Sorbas*, *Huercalovera* et *Lorca*. Le chemin de fer dans cette direction suivra le littoral jusqu'à *Vera*, et gagnera, au N., Lorca, où il rejoindra la ligne projetée de Grenade à Murcie.

ROUTE 135.

DE GRENADE A MURCIE.

265 kil.

Cette route sera ultérieurement remplacée par un chemin de fer qui suivra à peu près la même direction et desservira les mêmes localités.

On suit la route précédente jusqu'à Guadix (55 kil.). En quittant cette ville, dans la direction du N.-E., on laisse à dr. la route d'Almeria. Entre les deux routes s'élèvent les premières ramifications de la sierra de Baza. On franchit la rivière de Guadix, et l'on se trouve dans une plaine encaissée, sillonnée de ruisseaux, toute semblable à celle qui précède Guadix sur le chemin de Grenade. Dans cette plaine, on rencontre, à 8 kil. de Guadix, la *venta de Fuente Alamo*, et 8 kil. plus loin la *venta de Gor*. Un peu après celle-ci, la route coupe un petit ruisseau, à sec l'été, torrentueux l'hiver, et monte, pendant près de 2 kil., par une pente rude, tortueuse et difficile, jusqu'à la *venta del Baul*. Au-delà, on traverse un bois épais de taillis de chênes et de pins, à l'issue duquel se trouve une vieille tour mauresque; puis vient encore une longue côte, la *cuesta de la Monja*, au haut de laquelle se trouve une promenade, ornée de fontaines, qui précède

Baza, V. de 13,600 hab., ch.-l. d'un partido judiciaire, dépendant de la province de Grenade, située sur la pente orientale de la colline de *San PedroMartir*, appartenant à une ligne de hauteurs qui s'élèvent graduellement vers le S.-O., et forment la Sierra de Baza. Au N.-O. se développe une immense plaine nommée la *Hoya de Baza*, couverte de villages, sillonnée et fertilisée par un grand nombre de cours d'eau. Autour de la ville et en amphithéâtre sur la base de la colline, s'étendent de beaux jardins et de riches plantations d'arbres à fruits, d'oliviers, de vignes, et des fontaines de tous côtés. L'aspect de la Sierra, couverte d'une abondante végétation, est agréable et pittoresque; on tire de celle-ci des bois de chauffage et de construction, du charbon, et on y exploite, dans le voisinage de la ville, trois mines de plomb d'un produit restreint. Baza compte env. 1,600 maisons, sans aucune élégance moderne, au milieu desquelles sont pratiquées des rues arabes, sombres et tortueuses, à l'exception de deux ou trois qui sont à peu près régulières, et de trois places rectangulaires.

Les édifices n'ont aucun intérêt. L'église seule, excessivement ancienne, bâtie par les Goths, transformée en mosquée par les Arabes, res-

taurée par les rois catholiques, est de style gothique pur. Dans l'intérieur, qui est divisé en trois nefs, on remarque : un maître-autel d'ordre composite, construit en 1830; un chœur avec une *silleria* très-curieuse, sculptée en noyer, et des orgues renommées dans toute l'Andalousie; la chapelle de *San Maximo*, où reposent, dans un coffre d'ébène rehaussé de bronze doré, les restes de ce saint martyr. La tour est moderne. Au milieu de la ville s'élèvent les restes peu intéressants de l'ancienne alcazaba arabe. Les souvenirs de l'époque romaine abondent dans les terrains qui avoisinent Baza; on y a trouvé des tombes, des sarcophages sculptés, des vases cinéraires, des urnes lacrymatoires; mais bien peu de ces monuments d'une autre époque ont échappé à la destruction.

A une petite distance au-delà de Baza, on passe à gué la petite rivière du même nom. La route, qui traverse la plaine, rencontre, à 17 kil., *la Venta del Peral*, et coupe un autre cours d'eau pour entrer à

117 kil. 1/2. *Cullar de Baza*, V. de 6,450 hab., située dans un vallon, au pied d'une chaîne de hauteurs qui porte son nom. Une partie de sa population habite des caves pratiquées dans les collines. La route parcourt un paysage magnifique, elle est souvent encaissée au milieu de belles roches ou de versants d'une aridité sauvage, pendant qu'au loin se développe une riche campagne. On atteint ainsi (17 kil.) les misérables masures du ham. de *las Vertientes*. Les gens du pays nomment le parcours de ce hameau à Chirivel *la legua del Fraile* (la lieue du Moine). Le chemin suit la rive g. d'une rivière encaissée, à berges brunes et déchirées, nommée le *rio Aspilla*.

140 kil. *Chirivel*, V. de 2,347 hab., appartenant à la province d'Almeria, à l'extrémité d'une grande plaine presque circulaire, de 5 kil. de diamètre, qui s'étend au pied de la *sierra Maria*. Cette petite ville, mal bâtie, sans apparence, est entièrement habitée par des agriculteurs. 3 h. de marche la séparent de Velez Rubio, et le chemin, qui rencontre fréquemment l'Aspilla, est coupé en trois parties égales par deux énormes rochers situés à 6 kil. l'un de l'autre. Le premier est nommé le *Fraile*, le second *la Monja*.

157 kil. *Velez-Rubio*, V. de 9,384 hab., située sur une hauteur de facile accès, et entourée d'une jolie vallée que traverse l'Aspilla ou *rio Claro*. La ville est entourée de murailles en terre avec trois entrées principales. On y trouve quelques maisons bien bâties; mais presque toutes sont habitées par des agriculteurs. Les rues sont larges et commodes, à l'exception de celles qui se dirigent vers le haut de la ville, où se trouve l'église. Celle-ci est un solide édifice, construit sur les ruines d'une ancienne mosquée, avec un beau portail en pierre de taille flanqué de deux hautes tours, du sommet desquelles l'on jouit d'une vue magnifique. On aperçoit, à 5 kil. au N., sur un monticule isolé, en avant de la *sierra de Maria*, la petite V. de *Velez-Blanco* (6,500), également occupée par une population agricole, entourée de fermes, de métairies et de terrains de bon produit sillonnés de ruisseaux. Il existe, à 1 kil. au S. de Velez-Rubio, une source acidule-ferrugineuse, employée avec succès contre les maladies lymphatiques et les atonies du système nerveux; on l'appelait la fuente *de los Curas*, elle se nomme aujourd'hui la *fuente del Gato*.

On quitte Velez-Rubio du côté du N.-E., par une longue descente tortueuse et mal entretenue, au bas de laquelle on rencontre la limite de la province de Murcie. La route s'engage dans un vallon profond, ou plutôt dans un ravin, *la Rambla de Nogalte*, à la droite de laquelle s'élève une grande montagne couverte de vignes nommée la *Cabeza de la Ojara*. La Rambla forme, à 28 kil. de Velez-Rubio, une espèce de défilé nommé

le *puerto de Lumbreras*, au-delà duquel s'élève la *Torrecilla*, vieille tour mauresque, célèbre dans le pays, parce qu'il s'y livra entre les Maures et les chrétiens, d'après les traditions locales, un combat terrible dans lequel les chrétiens furent vainqueurs. La route rejoint, au puerto de Lumbreras, une autre route venant du S. par Huercalovera et Vera, la route d'Almeria à Murcie. On franchit trois fois le *rio Claro*, sur des ponts de médiocre construction, avant d'arriver à

202 kil. **Lorca** (province de Murcie), V. de 48,000 hab., située sur le versant méridional de la *sierra del Caño*, au sommet de laquelle s'élève un château entouré de défenses imposantes. La ville est coupée en deux par la rivière *Guadalatin*. La vieille ville, qui entoure le château, a, comme toutes les cités arabes, des rues tortueuses, des maisons à peine éclairées, des carrefours au lieu de places. La ville moderne, qui s'étend vers la plaine, est mieux bâtie et d'un aspect riant. La place Mayor, où aboutissent les cinq rues les plus importantes, est formée, d'un côté, par l'église collégiale (*San Patricio*), d'un autre côté par un édifice appartenant au chapitre, puis par la maison de ville, la prison et une belle habitation particulière. La collégiale est digne d'attention, l'architecture en est correcte et solide, et le portail d'un mérite artistique reconnu. L'intérieur, divisé en trois nefs, compte 24 chapelles, sans détails remarquables. L'une d'elles conserve les reliques du patron de la ville, san Patricio.

Une partie de la ville basse est en ruines, et ces ruines sont le résultat d'une catastrophe qui a coûté la vie à plus de 600 personnes. Il existait au-dessus de Lorca, au débouché de l'une des vallées, à g. de la route qu'on vient de parcourir, une digue colossale, le *Pantano de Puentes*. Cette digue, construite en blocs énormes et épaisse de 23 mèt. à la base, s'élevait à une hauteur de près de 120 mèt. et barrait la vallée d'une montagne à l'autre. Cette magnifique retenue fut terminée en 1789. Un jour de 1802, la pression considérable des eaux entraîna une partie du barrage, et les eaux se précipitèrent sur la ville en renversant tous les obstacles. Les désastres qu'elles causèrent dans la campagne furent évalués à plus de 24 millions de réaux.

A 5 kil. au-delà de Lorca, on remarque, sur la g., à une portée de fusil, une fort belle maison, d'architecture moderne, nommée *San Julian de la Higueruela*. Plus loin, on rencontre le *parador del Castillo*, puis la rambla *del Evor*, qui coupe le chemin, et enfin

224 kil. *Totana*, V. de 9,000 hab., située sur un sol en pente, au pied des montagnes de la *sierra de España*, et à l'entrée d'une belle vallée très-cultivée. Un ravin la sépare en deux quartiers nommés le *Barrio de Sevilla* et le *Barrio de Triana*. Sa population s'occupe exclusivement d'agriculture, et les habitations, installées pour l'exploitation du sol, sont vastes, mais sans aucune apparence. L'église, fort ordinaire, est surmontée d'une tour en briques, haute de 71 mèt. et couronnée de créneaux. Au milieu de la place principale, dans le Barrio de Sevilla, se trouve une très-jolie fontaine en marbre, alimentée par un aqueduc de 2,500 mèt. qui prend ses eaux dans la *Sierra de España*. Il existe à Totana une population très-pittoresque de Gitanos, qui tiennent la plupart des posadas du pays, et dont la principale industrie est de transporter à Murcie, à Cartagène, à Lorca, et dans les autres villes des environs, les neiges de la montagne. La végétation de tout ce pays est merveilleuse; la route est bordée d'aloès énormes, de roseaux gigantesques, de tournesols immenses, dont les habitants pauvres mangent la graine. Les palmiers commencent à paraître en groupes nombreux.

On rencontre, à une petite distance de Totana, une route qui se dirige au

N. vers Ziezar, Hellin et Albacete, puis on atteint

235 kil. *Alhama de Murcie,* jolie V. de 5,570 hab., à rues larges et propres, située au milieu d'une petite plaine entourée d'un cirque de hautes montagnes. Elle est dominée par un rocher élevé que couronnait autrefois une forteresse. Ce qui signale surtout Alhama, ce sont les sources minérales qui lui ont donné son nom. Elles coulent au centre de la ville, à la base même du rocher. Les eaux sont recueillies dans des salles souterraines et voûtées, de construction fort ancienne attribuée aux Romains. On a bâti tout récemment, autour et au-dessus de ces salles, un établissement convenablement installé, ayant une grande piscine arabe et neuf cabinets avec baignoires en marbre blanc. On se loge dans l'établissement et dans les maisons de la ville. Les eaux, dont la température est de 39 à 42 degrés cent., se classent parmi les sulfatées calciques; elles contiennent 1 gr. de substances fixes. Elles sont employées avec succès contre les rhumatismes et dans certains cas d'affections herpétiques. L'une des trois sources, usitée seulement en boisson, contient une certaine quantité de fer. La saison commence le 10 avril, elle est suspendue de la fin de juin au 1er septembre, en raison des chaleurs, et se clôt à la fin d'octobre. Alhama reçoit, année moyenne, 500 malades.

243 kil. *Lebrilla,* bourg de 2,400 hab., d'un aspect très-pittoresque, coupé par un profond ravin, au-dessus duquel est jeté un pont d'une arche. Ses maisons sont presque toutes bâties en terre.

On passe à gué, au-delà de ce bourg, le rio *Sangonera,* torrentueux dans les temps de pluie, et on laisse, à dr., la petite ville de *Palmar,* ou *Lugar de don Juan,* où passe le chemin de Murcie à Cartagène.

On aperçoit en avant, à l'extrémité d'une belle et longue avenue tracée au milieu des mûriers et des orangers, la tour de la cathédrale de Murcie. A dr. et à g. s'étendent des champs de maïs et de poivriers rouges. Les paysans au teint basané, avec leurs jaquettes blanches, leurs espartilles lacées au coude-pied, et surtout leurs mouchoirs roulés autour de la tête, ont un aspect tout à fait mauresque.

265 kil. **Murcie** (V. R. 26, p. 305).

ROUTE 136.

DE MURCIE A ALICANTE.

71 kil. 1/2.

On sort de Murcie par la porte du N.-E., ou porte d'Orihuela. On traverse la *Huerta* au milieu de ses riches et vertes plantations, de ses misérables cabanes couvertes en chaume, ayant à dr. le cours du *Segura.* On atteint la limite de la plaine à (5 kil. 1/2) *Monte Agudo,* v. de 1,000 hab. situé sur les pentes d'une colline en pain de sucre, au sommet de laquelle se dressent les ruines d'un ancien château. Le territoire de ce village, parfaitement arrosé, est entièrement planté de mûriers et de nopals. De ce point, on s'engage dans la Sierra d'Orihuela, qui forme la séparation de la campagne de Murcie et de celle d'Orihuela. La route devient accidentée, mais elle est bonne; elle longe la base des hautes montagnes dénudées qui forment l'enceinte de la Vega, et semble reléguée sur un coin de cette admirable plaine pour la laisser tout entière à la culture qui en tire une si grande variété de produits. On ne rencontre, dans ce trajet (13 kil. 1/2), que le ham. de *La Aparecida,* tout entouré d'oliviers et de palmiers, avant d'atteindre

24 kil. 1/2. **Orihuela,** V. de 25,000 hab. appartenant à la province d'Alicante. On aperçoit sur la g., en arrivant, une belle et vaste caserne de cavalerie et d'infanterie. La ville,

entourée de jardins, s'élève sur l'un des côtés d'une plaine magnifique où serpente le Segura. Par la richesse de la culture et la beauté des fruits, cette plaine rivalise avec celles de Grenade, de Murcie et de Valence. La végétation est gigantesque : les orangers, les grenadiers, les mûriers confondent leur feuillage et couvrent la plaine d'un épais rideau de verdure, que dominent les tiges élancées et le magnifique feuillage d'un grand nombre de palmiers et de dattiers. La fertilité de ce sol est renommée en Espagne et on dit proverbialement : *Llueva ò no llueva, trigo à Orihuela.* — « Qu'il pleuve ou ne pleuve pas, du blé à Orihuela. » Orihuela est aujourd'hui ville ouverte, elle n'a rien perdu de son caractère arabe ; on y rencontre encore quelques vestiges de vieilles murailles, de tours, de casemates, appartenant à un très-ancien château qui couronnait la colline au-dessus de la ville. Les maisons, assez bien bâties, à trois et même quatre étages, sont ornées pour la plupart de balcons. On remarque le palais épiscopal, vaste édifice avec un très-bel escalier, construit sur la rive g. du Segura, et quelques belles maisons particulières ou *casas solares,* notamment celles du marquis de Arneva. La cathédrale (Orihuela est le siège d'un évêché) a été construite sur les ruines de l'ancienne mosquée ; elle est petite, de style gothique et de peu d'apparence à l'extérieur. L'intérieur a quelque mérite de construction ; il est divisé en 12 chapelles. Le chœur est simple, entouré d'une silleria en acajou, avec des sujets sculptés de l'Ancien Testament. Orihuela possède, en outre, trois autres églises et de nombreux couvents sans aucun intérêt, mais dont les longues façades sans ouvertures, ou percées de fenêtres étroitement grillées, donnent aux rues un aspect triste et sombre.

On visite, sur la montagne qui domine la ville, le séminaire *conciliar* de San Miguel, où l'on arrive par une succession de rampes bien construites. De la terrasse qui précède le séminaire, on jouit d'une vue magnifique sur la Vega ; on aperçoit, à dr., le vieux château de Monte Agudo ; au-delà, la tour de Murcie, et, à l'extrême g., au milieu de bois de palmiers, l'issue de la vallée du Segura vers la Méditerranée. Il y a tout autour de la ville de charmantes promenades ; la principale est le Chorro, situé au S., sur la rive d'un canal d'irrigation bordé de saules, de peupliers, de platanes et d'autres arbres de belle venue ; on y trouve de nombreux bancs de pierre. Du côté opposé au canal, s'étendent de superbes jardins d'orangers.

Le commerce d'Orihuela en produits du sol, en chanvre d'abord, puis en orangers, en céréales, fruits, soie, etc., est d'une grande importance. Il se tient, le mardi de chaque semaine, un marché considérable, dont le spectacle est très-intéressant pour l'étranger.

La route suit, en quittant Orihuela, la base d'une montagne métallifère nommée *el Cerro de Oro,* et traverse (5 kil. 1/2) la petite ville de *Callosa de Segura,* dont on remarque l'église, construite sous le règne de Charles-Quint. Callosa, 3,900 hab., est dans une position charmante, entourée de jardins, de bois de palmiers et dominée par de beaux rochers. A la sortie, on remarque un vieux château maure, nommé le *Castillo de Cox,* encore bien conservé, et couronnant un mamelon dont la route coupe la base. Au-delà, la route, bordée de nopals et d'aloès énormes, longe la jolie sierra de Callosa et rencontre (1 kil. 1/2) le bourg de *Cox,* entouré de jardins d'orangers, de palmiers et d'arbres à fruits ; (1 kil. 1/2) la *Granja de Rocamora,* et 3 kil. plus loin,

35 kil. *Albatera,* bourg de 3,250 hab., situé tout près de la rive gauche du Segura ; les maisons sont basses, et ne se composent que d'un

rez-de-chaussée couvert en terrasse. A gauche, un peu au-delà de ce bourg, se sépare une route qui, passant par *Crevillente* et *Aspe*, va rejoindre, à *Novelda*, à 25 kil., le chemin de fer d'Alicante à Almansa. Crevillente motiverait un détour dans cette direction, si Elche n'était sur l'autre route ; c'est un charmant village à l'aspect tout à fait oriental, construit en amphithéâtre sur le penchant d'une colline. Ses maisons, à toits plats, s'élèvent dans le désordre le plus pittoresque, au milieu de rochers et de buissons énormes d'aloès et de nopals. Les jardins sont plantés d'orangers, de grenadiers, de mûriers, et, au-dessus de ces groupes de riche verdure, s'élancent des palmiers développant un feuillage abondant d'où pendent de belles grappes de fruits.

La route de droite a ce même aspect oriental ; les palmiers se dressent de toutes parts et se groupent de la manière la plus pittoresque autour de Elche, l'enveloppant d'un rideau si épais, qu'on en aperçoit à peine les habitations.

52 kil. **Elche**, V. de 19,000 hab. On pénètre dans la ville par un pont magnifique, jeté, à une grande hauteur, au-dessus du lit torrentueux du Vinalopo. Elle se compose d'environ 4,000 maisons blanches et basses, à toits plats, de style mauresque, percées de rares fenêtres, formant des rues étroites et sales, au centre d'une belle plaine qui s'étend jusqu'à la mer. C'est tout le caractère de la ville arabe ; elle rappelle Tanger et Tetuan ; il semble que la conquête et la civilisation chrétienne aient voulu conserver là, en face de la côte d'Afrique, un souvenir de l'ancienne occupation des Maures ; rien n'y manque, ni la localité, ni le paysage, ni le type des habitants. Elche était autrefois fortifiée ; il ne reste aujourd'hui qu'un petit nombre de vestiges des murailles qui l'entouraient. On y remarque deux ou trois belles places, et une promenade, l'*Alameda*, plantée d'ormes et de frênes qui sont, à cette extrémité de l'Espagne, des arbres exotiques, rares et curieux. Les seuls édifices notables sont la *casa capitular*, situé sur la plaza Mayor, et une prison, construction très-ancienne, nommée *la Calandura*, dont la tour porte une horloge accompagnée de deux figures d'homme et d'enfant qui frappent les heures et les quarts. L'église principale est ancienne et digne de quelque attention. Elle possède un beau retable, au milieu duquel est placée une statue de la Vierge de l'Assomption, couverte de riches vêtements et en grande vénération dans le pays. De la plate-forme de la tour, on jouit d'un magnifique coup d'œil sur la ville, la riche plaine qui l'entoure, la forêt de palmiers, les jardins qu'il est très-intéressant de visiter, et les irrigations qui les fertilisent. Les eaux de celles-ci sont fournies par une belle retenue, ou *pantano*, construite à 5 kil. au N. de la ville, en travers d'une gorge qui encaisse le Vinalopo. La muraille a 21 mèt. de hauteur, 11 mèt. d'épaisseur à la base, et 8 mèt. 1/2 au sommet, qui forme une terrasse de 70 mèt. de longueur d'une montagne à l'autre.

Ce qui provoque le plus l'intérêt à Elche, c'est sa campagnè et les produits qu'on en retire. Les oliviers, les orangers sont en petit nombre. Les dattes et les palmes constituent le principal revenu des habitants. On a dit, pour plus d'une cause : « Il n'y a qu'un Elche en Espagne ; » c'est aussi la seule ville d'Espagne où l'on soit arrivé à diriger d'une manière aussi intelligente et aussi productive la culture des palmiers. On plante ces arbres à 2 mèt. l'un de l'autre, en files parallèles à la direction des canaux d'irrigation. Ceux-ci forment de longs fosses de 20 mèt. de longueur, 3 de largeur et 20 cent. de profondeur, dont les intervalles sont plantés en luzerne, en coton et autres végétaux, à la croissance des-

quels les palmiers n'apportent aucun obstacle, ni par leurs racines qui s'étendent peu, ni par leurs tiges et leur feuillage qui n'interceptent pas les rayons du soleil. Le sol, au pied du palmier, n'exige aucun soin; mais la couronne où se trouvent les fruits oblige à plusieurs opérations difficiles et dangereuses. Les gens d'Elche grimpent avec une rare légèreté au sommet de ces tiges flexibles, s'appuyant de leurs pieds nus, le corps ceint d'une forte ceinture à laquelle est attachée, dans un anneau, une corde de sparte qui fait le tour de l'arbre. La corde, lancée en l'air, s'accroche aux rugosités de la tige; appuyé sur cette corde, l'ouvrier se sert des rugosités en guise d'échelons et monte en s'aidant des pieds et des mains. Il reprend la corde, la jette de nouveau au-dessus de lui, et continue à monter, en recommençant la même manœuvre. Tout cela se fait avec autant de rapidité qu'en mettrait un homme agile sur un sol horizontal. Arrivé à la couronne, il visite le fruit, consolide les grappes, les assujettit avec des liens pour les protéger contre l'action du vent. S'il en fait la récolte, il les descend dans une corbeille qu'il porte à la ceinture, et qu'il fait glisser jusqu'en bas à l'aide d'une longue corde.

Les palmiers mâles, après la floraison et la fécondation, et les palmiers femelles qui n'annoncent pas de fruit, sont en outre l'objet d'une opération particulière, plus périlleuse encore que celle dont nous venons de parler. On en rassemble les palmes en forme de cône; des cordes entourent et resserrent ces cônes, depuis la naissance jusqu'à la pointe, de manière à mettre les palmes qui occupent l'intérieur du bouquet à l'abri de l'air et de la lumière. Cette pratique a pour but de faire blanchir les palmes, et de les conserver pour la fête des Rameaux. A cette époque, on en charge des milliers de voitures, et on les répand dans toute l'Espagne; on en expédie même en Italie. Il est peu de maison pieuse, en effet, dans toute la Péninsule, qui n'ait, dans la semaine-sainte, une palme bénite venue d'Elche, et qui ne place à l'un de ses balcons la palme desséchée de l'année précédente. Le vulgaire prétend que celle-ci préserve la maison de la foudre; le fait est loin d'être démontré, et c'est tout simplement un usage. On commence à former ces faisceaux ou cônes dès le mois d'avril; on ne les attache d'abord que jusqu'à la moitié de la hauteur, pour laisser se développer les palmes, et on ferme la pointe au mois d'août en la couvrant de quelques feuilles défectueuses. L'aspect n'en est pas précisément pittoresque, ce maillot tout entouré de cordes ressemble quelque peu à une énorme carotte grise, assise verticalement au sommet d'un mât. L'industrie n'ajoute pas toujours aux charmes du paysage. Un palmier peut subir ce traitement tous les quatre ans, et sa couronne repousse suffisamment dans l'intervalle. On évalue à 8,000 le nombre des cônes qui se font chaque année; chacun d'eux donne dix palmes qu'on vend en moyenne 2 réaux l'une, ce qui fait un produit total de 8,000 douros (42,000 fr.), et de plus on expédie dans les fabriques de tabac les palmes défectueuses qui y sont employées à fabriquer des cigarettes. Les palmiers femelles en bon rapport sont au nombre d'environ 35,000, produisant l'un dans l'autre, année moyenne, 3 arrobes de dattes, ce qui porte le chiffre du produit à 1,400,000 réaux.

En quittant Elche, la route traverse de grandes plaines sans verdure, puis elle se rapproche de la mer qu'elle côtoye jusqu'à Alicante. Aux approches de cette ville, elle se garnit d'arbres; quelques propriétés s'étendent sur la droite. La campagne, très-cultivée, prend un autre caractère; on ne compte plus que

quelques palmiers épars, les uns développant leur riche feuillage, les autres tristement emmaillotés. A gauche, on aperçoit, sur un petit tertre, la gare d'arrivée du chemin de fer de Madrid. Alicante se présente sous un charmant aspect aux voyageurs venant par la route d'Elche. La ville se développe en amphithéâtre, dominée par la montagne et la forteresse de Santa Barbara.

74 kil. 1/2. **Alicante**. (*V*. R. 25, p. 299.)

ROUTE 137.

D'ALICANTE A VALENCE.

PAR ALCOY ET JATIVA.

117 kil.

On peut aller, par voie rapide, d'Alicante à Valence, en suivant le chemin de fer (R. 25, en sens inverse) d'Alicante jusqu'à *La Venta de la Eucina,* où s'embranche la ligne de Valence par Mogente et Jativa (p. 279). On va aussi d'Alicante à Valence, en une journée, par les bateaux à vapeur; et enfin en suivant le littoral par *Villajoyosa* jusqu'à *Denia*, où l'on trouve le petit chemin de fer (R. 23) qui rejoint la ligne principale à *Carcagente*.

La route de terre, par Alcoy, est peu suivie; mais elle a cependant, par les localités qu'elle traverse, par leur importance au point de vue des produits et du commerce, un intérêt qui fait un devoir de la décrire.

5 kil. 1/2. *Muchamiel*, petite V. de 3,700 hab., située dans la plaine, au N.-E. d'Alicante, sur la rive dr. du rio *Castalla*. On y cite le domaine de *Ravalet*, appartenant au comte de Casa Rojas, et dans lequel sont de magnifiques jardins parfaitement entretenus.

22 kil. 1/2. *Jijona*, V. de 6,050 hab., sur la pente d'une montagne que couronne un vieux château, et sur la rive dr. du ruisseau de *Cosco;* ses maisons sont échelonnées en amphithéâtre et ses rues sont très-escarpées. Il s'y récolte un excellent miel, employé surtout à la fabrication des *turrones*, espèce de massepains fort estimés, et dont il se fait une consommation considérable à Madrid pendant les fêtes de Noël.

Deux chemins partent de Jijona pour atteindre Alcoy; l'un, à dr., praticable aux voitures, et qui gravit les rudes pentes des montagnes d'*Agullent* et *Benicadell*, pour franchir, à travers la déchirure qui les sépare, le *puerto d'Albayda*. L'autre chemin, seulement accessible aux cavaliers, pénètre, à g., dans les montagnes, et rencontre, au milieu de bois d'amandiers, le célèbre **pantano de Tibi**, retenue d'eau considérable formée dans une gorge, et qui ressemble à un lac. La muraille colossale qui ferme la gorge mesure 71 mèt. de longueur d'une montagne à l'autre, 41 mèt. de hauteur et 18 mèt. d'épaisseur. On passe, au delà, au milieu de roches de marbre rouge, pour atteindre, à une heure de distance, *Tibi,* bourg de 1,700 hab., situé sur la pente aride d'une montagne, que couronne un vieux château mauresque. En 2 h. de marche, au-delà de Tibi, et à travers la montagne, au milieu de sites charmants et d'une riche végétation, on arrive à

39 kil. 1/2. **Alcoy**, V. de 25,196 hab., ch.-l. d'un district judiciaire, située au pied de la *Sierra de Mariola*, sur une petite éminence qui occupe le fond d'une gorge profonde où coule le *rio de Alcoy*. La partie haute de cette ville est très-pittoresque, ses maisons, entourées de jardins en terrasses, s'échelonnent au-dessus du ravin. On y rencontre quelques beaux édifices, une jolie place entourée de constructions modernes, une église paroissiale de style gréco-romain, des promenades, et un grand nombre de fontaines publiques. Ce qui attire surtout l'intérêt sur Alcoy, c'est son activité in-

dustrielle et ses fabriques. Après quatre ou cinq villes de Catalogne, c'est assurément la première ville manufacturière du midi de l'Espagne. Le mouvement qui s'y fait frappe vivement l'attention du voyageur dès son arrivée. D'immenses quantités de laines teintes de toutes les couleurs étendues dans les rues; un va-et-vient continuel de bêtes de somme portant des laines au foulon ou en revenant; les métiers qui marchent et frappent de tous côtés, dans presque toutes les maisons; une population dont tous les individus sont occupés, et parmi laquelle on ne voit ni un mendiant ni un vagabond. Il se fabrique par an, à Alcoy, 25,000 pièces de drap et de flanelle, 1,200 pièces de couvertures, plus de 200,000 rames de papier, dont 20,000 rames de papier à écrire et 180,000 rames employées en livrets à cigarettes, qui se fabriquent, au moyen d'appareils mécaniques, avec une rapidité extraordinaire. On emploie à ces diverses fabrications plus de 800,000 kil. de chiffons; 1,600,000 kil. de laines venant de l'Aragon, de l'Estrémadure, de Ségovie, et 18,000 hect. d'huile d'Andalousie. Certaines fortunes d'Alcoy sont considérables.

On y célèbre chaque année, pendant trois jours, les 22, 23 et 24 avril, veille, jour et lendemain de Saint-Georges, patron de la ville, une fête très-curieuse en commémoration d'une glorieuse apparition du saint qui, en 1257, protégea Alcoy contre une attaque des Maures. Toute la population y prend part; les autorités, les industriels, les fabricants, se costument les uns en Maures, les autres en chrétiens, et remettent en scène chaque année le mémorable évènement qui a motivé la reconnaissance de la cité.

En suivant, à la sortie d'Alcoy, la base des montagnes qui la dominent, on rencontre

45 kil. *Concentaina*, V. de 7,484 hab., très-ancienne, autrefois entourée de murs et de tours dont il reste de curieux vestiges. Au sommet d'une colline au pied de laquelle s'étend la ville, s'élève une tour carrée attribuée aux Maures, et qu'on nomme le Castillo. On remarque, dans Concentaina, quelques bons édifices, un palais seigneurial appartenant aux ducs de Medinaceli, et renfermant de bonnes peintures Les églises méritent quelque attention.

Un peu au-delà, on rencontre le petit v. d'*Agrès,* qui se trouve sur la limite des deux provinces d'Alicante et de Valence, et plus loin

56 kil. *Albayda,* V. de 3,200 hab., ch.-l. d'un ancien marquisat créé par Philippe III, au XVIIe s. Elle n'offre rien de remarquable, qu'un vieux palais voisin de l'église paroissiale. Un mauvais chemin, qui franchit le *rio Albayda*, s'élève sur une ligne de hauteurs, de l'autre côté desquelles on descend vers

61 kil. 1/2. **Jativa.**

Voir, pour Jativa et pour le trajet par chemin de fer de Jativa à Valence (53 kil. 1/2), la R. 22, p. 280.

115 kil. **Valence** (*V.* p. 282).

ROUTE 138.

DE VALENCE A TERUEL.

129 kil.

On sort de Valence, au N., par le chemin de fer de Valence à Tarragone (*V.* R. 24), que l'on suit jusqu'à *Sagonta* (29 kil., p. 292). On quitte la voie de fer à Sagonta, pour prendre, à g., le *camino de Aragon*, passant à *Gilet*, à *Estivella*, puis à

40 kil. *Torres Torres*, v. de 745 hab., situé dans une plaine, sur la dr. de la rivière *Palencia*. C'était le chef-lieu d'une ancienne baronnie, dont le vieux château en ruine couronne une colline, à une petite distance au S. du village.

51 kil. **Segorbe**, V. de 8.000 hab., située sur les pentes de deux collines, dans une position des plus pittoresques et sur la rive g. du Palencia. Ce fut la *Segobriga* de l'Espagne ancienne, et, sinon la capitale des Celtibères, comme l'ont dit quelques écrivains, du moins l'une de leurs villes les plus importantes. Assiégée par Viriatus, qui était parvenu à enlever un certain nombre de femmes et d'enfants, les habitants, fidèles à Rome, à laquelle ils s'étaient soumis, assistèrent, sans ouvrir leurs portes, à la mort de ces chers captifs, égorgés au pied de leurs remparts. Les Goths devinrent les maîtres de Segorbe après les Romains, et achevèrent les travaux de défense dont la ville a conservé de nombreux vestiges : un château qui couronnait l'une des collines; des murailles flanquées de grosses tours qui entouraient la ville; un aqueduc considérable; des citernes, etc. On remarque encore, dans la ville, trois belles colonnes d'ordre dorique, qui paraissent avoir appartenu à un temple, et qui ont été appliquées sur la façade d'un palais moderne construit par les ducs de Medinaceli. Les rues de la partie moderne et de la ville basse sont spacieuses, bordées de maisons assez élégantes; mais, dans la vieille ville, elles sont tortueuses, étroites et en pente rapide. Les édifices civils n'ont rien de remarquable.

Segorbe est le siège d'un évêché; l'église cathédrale, édifice médiocre, possède, sur son maître-autel, un retable avec de belles peintures de l'école de Joanès, représentant des scènes de la vie du Christ. Le cloître de cette église est d'un bon style. Un couvent de religieuses Augustines possède une chapelle dédiée à saint Martin, et qui mérite un examen plus attentif. La façade est d'ordre dorique. Dans l'intérieur se trouve un retable avec d'excellentes peintures : l'une représente *l'Apparition du Christ à saint Martin*. Audessus de l'un des autels, on voit une belle toile de Ribalta, la *descente du Christ aux limbes*, et dans le sanctuaire, au côté droit, le tombeau du fondateur, don Pedro Ginès de Casanova.

Les environs de Segorbe sont délicieux. Le Palencia traverse et arrose des champs d'une verdure luxuriante, et de riches jardins. Du sommet de l'une des collines on jouit d'une vue des plus étendues.

La route remonte la rive dr. du Palencia pour atteindre

62 kil. *Gerica*, petite V, de 3,585 hab., fort ancienne, célèbre sous les dominations romaine et arabe. Elle occupe la pente orientale d'un monticule situé au milieu de la vallée du Palencia, et dominé à l'O. par la montagne de *la Muela*, à l'E., par le mont *San Antonio*.

L'ancienne ville est encore entourée d'une solide muraille, flanquée de grandes tours et commandée par un château imposant, au milieu duquel s'élève une grosse tour carrée haute de 33 mèt. Les rues sont presque toutes circulaires et concentriques, généralement étroites, avec tout le caractère de l'architecture arabe. Celles où passe la route, dans la partie basse, sont seules larges et alignées.

On rencontre, au-delà de Gerica,

67 kil. 1/2. *Viver*, petite V. de 2,789 hab., située sur la rive dr. du Palencia, dans une vallée entourée de montagnes. On y remarque la tour de l'église, bâtie en pierres noires et haute de 40 mètres.

78 kil. 1/2. *Barracas*, v. de 563 hab., au pied d'une petite chaîne de collines que la route franchit pour entrer dans la province de Teruel.

98 kil. *Sarrion*, bourg de 2,228 hab., auprès duquel coule le rio *Mijares*, dont la source est à une petite distance de la sierra de *Javalambre*.

112 kil. *Puebla de Valverde*, bourg de 1,744 hab., entouré de bois de pins et de pâturages. On traverse la

montagne pour pénétrer dans la belle campagne de

129 kil. **Teruel** (*V.* R. 95, p. 530).

ROUTE 139.

DE CASTELLON A MORELLA.

77 kil. 1/2.

Castellon (*V.* R. 24, p. 294).

On traverse la *plana* dans la direction du N.-O. La route rencontre le v. insignifiant de la *Puebla* (11 kil.) puis

19 kil. *Cabanes*, v. de 600 hab., situé sur les pentes d'une colline, à une petite distance du *rio Seco*, en vue d'une plaine délicieuse. On aperçoit, dans cette plaine, un arc romain, ancien monument triomphal au-dessous duquel passe un chemin.

33 kil. *Las Cuevas*, petite localité sans intérêt.

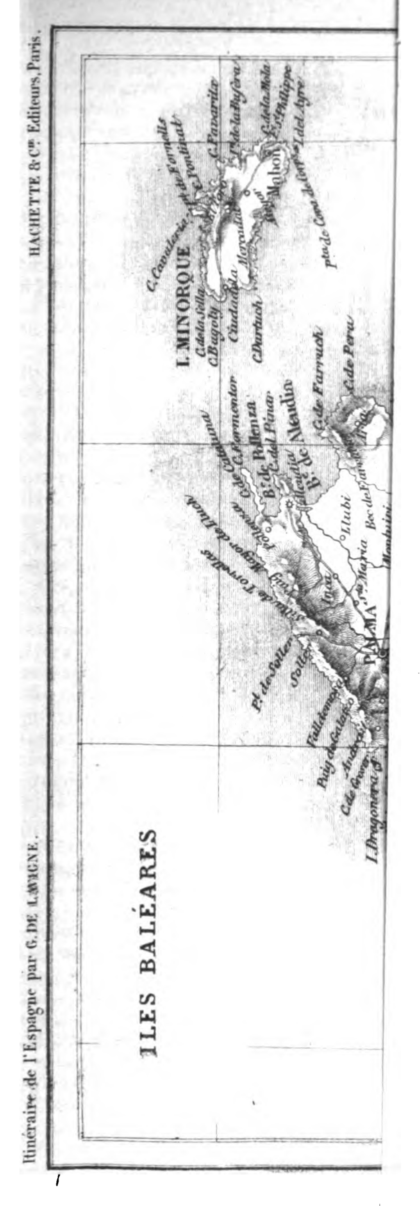
44 kil. *Salsadella*, bourg de 1,200 hab., sur une hauteur, au milieu d'un territoire d'une médiocre fertilité ; ses maisons sont misérables et ses rues impraticables.

49 kil. 1/2. *San Mateo*, V. de 3,500 hab., dans une plaine où l'on cultive surtout l'olivier. L'huile que produit ce pays est des plus estimées de la province.

77 kil. 1/2. **Morella**, V. de 6,560 hab., appartenant à la province de Castellon et au diocèse de Tortosa. L'aspect de cette ville est des plus pittoresques ; elle occupe les pentes d'une montagne escarpée, presque isolée au milieu d'un cirque de hauteurs. Au-dessus de cette montagne se dresse un immense rocher en pain de sucre, à peu près inaccessible. Sur ce rocher a été construite une forteresse, et le long de ses flancs se déroulent en spirale les murailles crénelées qui protégent le seul chemin par lequel on puisse y arriver. Le château domine de deux ou trois fois leur hauteur les clochers de la ville ; dans le roc sont creusés de profonds souterrains servant de magasins, et dans lesquels la garnison peut se tenir longtemps à l'abri d'un bombardement. Un puits d'une grande profondeur va chercher l'eau au niveau de la ville. Elle y est amenée par un bel aqueduc qui traverse, sur de hautes arches, une vallée voisine où passe une route allant en Aragon. La ville est entourée d'une muraille solide flanquée de tours.

Morella a été de tout temps une place importante, considérée comme une des clefs de l'Aragon. Suchet la fit occuper, en juin 1810, par le général Montmarie, qui y entra sans coup férir, et elle resta au pouvoir des Français jusqu'en 1813, où sa garnison, forte de 100 hommes, se rendit prisonnière. Pendant les guerres carlistes, le château de Morella fut surpris par un détachement de la faction de Cabrera, qui en escalada de nuit les rochers et les fortifications. Cabrera s'y installa, y soutint un siège et une série d'attaques des troupes de la reine, commandées par le général Oraa, qui fut forcé de battre en retraite. Espartero vint mettre le siège devant cette place en 1840, et lui envoya près de 20,000 projectiles. Une bombe, qui éclata dans le magasin à poudre, causa de tels désastres et une telle frayeur, que la garnison, cruellement décimée, se rendit prisonnière.

Un chemin, au N. de Morella, rejoint, à 72 kil., *Alcaniz*, où se trouve une route allant à Saragosse par Hijar et la rive dr. de l'Èbre. Un chemin de fer, latéral à l'Èbre, passe à Hijar, venant de Saragosse à Escatron (93 kil.). Alcaniz, qui est à 55 kil. au S.-E. de Hijar, sera relié à cette ville par une ligne ferrée, en construction.



ıe est
s dis-
pays
t des-
nom-
plus
s col-
on, à
. pic.
accu-
écrit :
intres
terre
y est
e du
s ses
dition
drapé
re du
tation
en gé-
ur, de
est la
la Ca-
ilence
nature
Major-
l'invi-
es for-
elle ne
é sous
suisse
ı cime
s bien
le pal-
ur les
capri-
a che-
cactus
ı, tout
de va-
»
ersent
secon-
super-
rrains

mont
belle
12(

Di

Ca
On
tion d
insig
19
situé
une p
vue d
çoit,
main.
au-de
33
sans
44
hab.,
d'un
lité ;
ses r
49
hab.,
tive
produ
mées
77
hab.,
Caste
L'asp
pittor
tes d'
que is
haute
tagne
en pa
cessil
struit
ses fl
mura
seul
arrive

LES ILES BALÉARES

(Voir l'Introduction)

Des services de bateaux à vapeur communiquent régulièrement de Barcelone et de Valence avec les îles Baléares. D'autres bateaux, partant de Marseille à époques fixes, touchent à Majorque et à Minorque, en se rendant à Oran et à Valence.

ROUTE 140.

MAJORQUE.

Majorque, en espagnol *Mallorca*, est la *Balearis major* des Romains. — Elle est comprise entre 0° 1' de long. O. et 39° 40' de lat. N. du méridien de Paris, correspondant à 8° 15' long. E. et 40° 7' lat. N. du méridien de Madrid. — Sa forme est à peu près celle d'un quadrilatère trapézoïde, et sa surface de 586 kil. carrés. Elle est éloignée de 130 kil. de Barcelone, de 255 de Tunis et de 430 de Toulon. Sa population s'élève à environ 200,000 habitants. — Une chaîne de montagnes, qui s'étend du N.-E. au S.-O., divise Majorque en deux parties bien distinctes sous le rapport du climat. Celui de la partie méridionale, protégée par ces montagnes contre les vents terribles du N., est doux et tempéré. Rarement, pendant l'hiver, le thermomètre Réaumur y descend à 6 degrés au-*dessus* de 0, et pendant l'été les fraîches brises de la mer tempèrent les ardeurs du soleil. La partie septentrionale, au contraire, est humide et froide, et parfois des ouragans renversent les moissons et brisent les arbres. Les maladies les plus communes sont les catarrhes, les pulmonies et les fièvres intermittentes.

La nature du sol de Majorque est si diverse, qu'à de très-petites distances on se croirait dans des pays différents. Là la campagne est desséchée, ici, tout auprès, de nombreux ruisseaux la baignent; plus loin de fertiles et ondoyantes collines succèdent, sans transition, à des rochers arides et taillés à pic. George Sand, qu'on ne saurait accuser de faiblesse pour ce pays, a écrit : « Majorque est pour les peintres un des plus beaux pays de la terre et un des plus ignorés... Tout y est pittoresque, depuis la cabane du paysan, qui a conservé dans ses moindres constructions la tradition du style arabe, jusqu'à l'enfant drapé dans ses guenilles. Le caractère du paysage, plus riche en végétation que celui de l'Afrique ne l'est en général, a tout autant de largeur, de calme et de simplicité. — C'est la verte Helvétie sous le ciel de la Calabre, avec la solennité et le silence de l'Orient. — En Suisse, la nature semble se jouer de l'artiste, à Majorque, elle semble l'attendre et l'inviter; là, la végétation affecte des formes altières et bizarres; mais elle ne déploie pas ce luxe désordonné sous lequel les lignes du paysage suisse disparaissent trop souvent. La cime du rocher dessine ses contours bien arrêtés sur un ciel étincelant, le palmier se penche de lui-même sur les précipices, sans que la brise capricieuse dérange la majesté de sa chevelure, et jusqu'au moindre cactus rabougri au bord du chemin, tout semble poser avec une sorte de vanité pour le plaisir des yeux. »

Les montagnes qui traversent l'île sont formées de calcaires secondaires, sur lesquels se sont superposés successivement les terrains

tertiaires et quaternaires communs à tout le bassin de la Méditerranée. Les pics de *Torrella* et de *Lluch*, qui s'élèvent : le premier à 1,463 mèt. et le second à 1,163 mèt. au-dessus du niveau de la mer, sont les plus hauts de cette chaîne. Quoique rocheuses, ces montagnes ne sont pas stériles : de vigoureux caroubiers et de magnifiques oliviers garnissent leurs flancs, et leurs crêtes sont couronnées de chênes verts et de seslères (*sesleria sarelna*).

Les mêmes montagnes abondent en minerais et en carrières de toute espèce, qui, malheureusement ne sont pas exploités.

Les côtes de Majorque, élevées et escarpées à l'O., sont basses et douces partout ailleurs, et la navigation y est sûre et facile. Outre les deux grandes baies de *Alcudia* et de *Pollenza* au N., qui font pour ainsi dire pendant au petit golfe au fond duquel se trouve Palma au midi, les principaux ports sont ceux de *Soller*, d'*Andraitx* et de *Felanitx*.

Majorque est un des pays les plus fertiles du monde. L'agriculture y est très-arriérée, et cependant tous les fruits du Midi : la figue, l'olive, l'amande, l'orange, le citron, le limon, la date, etc., y viennent en abondance; mais faute de chemins bien entretenus dans l'intérieur de l'île, les Majorquins ne tirent qu'un mince revenu de cette richesse. Ainsi, pour ne citer qu'un exemple : 1,000 oranges, qui dans le centre ne se vendent que 5 ou 6 francs, coûtent 10 et 12 francs sur la côte, parce qu'on n'a pu les y transporter qu'à dos de mulet.

L'industrie n'est pas plus avancée à Majorque que l'agriculture; les tissus de soie, de laine et de lin qu'on y fabrique sont médiocres, et l'on n'y sait plus ciseler le bois comme autrefois.

Le commerce, qui pourrait être si étendu, se réduit à l'exportation d'une petite quantité de blé, d'amandes, d'oranges, d'olives et un assez grand nombre de pourceaux, qui sont la principale richesse de l'île.

Les Majorquins sont en général bruns, grands, bien faits, mais fanatiques, superstitieux, indolents et d'une extrême ignorance. Du reste, c'est moins à eux qu'il faut reprocher ces défauts qu'au gouvernement, qui longtemps n'a rien fait pour les éclairer, aux moines et à l'Inquisition dont ils ont subi, pendant des siècles, la pernicieuse influence. Les femmes ont les yeux noirs et grands, les extrémités petites, la taille bien prise et, dit-on, toute l'ardeur du tempérament africain.

Les riches et les bourgeois ont adopté notre costume, les femmes et les paysans sont seuls restés fidèles aux vieilles traditions. Le costume de toutes les femmes est le même : la richesse des étoffes et des ornements distingue seule les dames de qualité des servantes et des paysannes.

Le castillan n'est guère parlé à Majorque que dans les circonstances officielles; dans la vie privée, le riche comme le pauvre parlent majorquin. Cet idiome, qui ressemble au catalan, et a beaucoup d'analogie avec le patois de Montpellier et de ses environs, se prête merveilleusement à la poésie. — Aussi l'île de Majorque a toujours un certain nombre de *trobadors*, improvisateurs, en renom. Un auteur espagnol donne à Majorque 2 cités, 32 villes, beaucoup de villages remarquables, etc. Ces désignations nous paraissent ambitieuses, surtout en ce qui concerne les soi-disant 32 villes qui ne sont en réalité que des villages.

Palma, V. de 53,019 hab., capitale de Majorque, siège d'un évêché suffragant de Valence et résidence du capitaine général des îles Baléares, s'élève en amphithéâtre, au fond d'une baie qui a 20 kil. de large, entre le cap Cala-Figuera et le cap Blanco, et 25 de profondeur. Cette ville est entourée d'une muraille

épaisse de 2 à 3 mèt. et flanquée de 13 bastions de 50 pas de largeur. Deux demi-lunes, un ouvrage à cornes, plusieurs redoutes, et du côté de terre un fossé à sec forment son système de défense. — On y entre par 8 portes; 3 donnent sur le port et 5 sur la campagne. La plus belle est celle *del Muelle* (du Môle). Elle est en pierres taillées en bossage, et surmontée d'une statue de N.-D. de la Conception et de deux anges en relief. — Palma compte environ 5,000 maisons que l'on peut diviser en deux classes: celles qui sont habitées par la noblesse et celles qu'elle loue au peuple. Celles-ci sont mal distribuées et peu commodes; nous ne parlerons que des premières. Leur construction remonte au commencement du XVIe s., et elles se ressemblent toutes. « L'entrée, dans la rue, dit M. Laurens (*Souvenirs d'un voyage d'art à l'île de Majorque*), consiste en une porte à plein cintre, sans aucun ornement ; mais la dimension et le grand nombre de pierres disposées en longs rayons lui donnent une grande physionomie. » Elles n'ont, au-dessus du rez-de-chaussée, qu'un étage et qu'une espèce de grenier appele *porcho*. « Le jour pénètre dans les grandes salles du premier étage à travers de hautes fenêtres divisées par des colonnes excessivement effilées, qui leur donnent une apparence entièrement arabe. » Un toit fort avancé et travaillé comme celui des chalets, protége contre le soleil et la pluie le *porcho*, qui forme galerie ouverte. Les salons du premier étage sont très-élevés de plafond et ornés de tableaux, souvent d'un grand prix. « L'escalier, travaillé avec un grand goût, est placé dans une cour au centre de la maison, et séparé de l'entrée sur la rue par un vestibule, où l'on remarque des pilastres dont le chapiteau est orné de feuillages sculptés ou de quelques blasons supportés par des anges. »

Les rues de la ville sont droites, mais étroites et mal pavées, quand elles le sont.

Les principaux édifices de Palma sont la cathédrale, la *Lonja* (Bourse), la *casa consistorial* (hôtel de ville).

La *cathédrale,* construite sur un plateau, domine la ville. Elle fut commencée sous Jaime le Conquérant et ne fut terminée qu'en 1601. Cette église, d'architecture gothique, forme un carré long qui s'étend de l'E. à l'O., où se trouve la façade principale. Au N. est le clocher appelé la *Torre del Angel;* mais c'est le côté du S., quoique inachevé, qui est le plus beau. L'intérieur de la cathédrale est divisé en trois nefs, dont les voûtes ogivales sont soutenues par deux rangs de sept colonnes extrêmement légères, car elles n'ont pas moins de 20 mèt. d'épaisseur sur un diamètre de 1 mèt. 75 c. Sans être un chef-d'œuvre, comme le prétendent les Majorquins, cet édifice mérite cependant une attention sérieuse de la part du voyageur. La grande nef, depuis le portail jusqu'au maître-autel, a 75 mèt. de long et 45 de haut, les deux autres sont moins élevées et la largeur des trois vaisseaux, entre les chapelles qui entourent l'église proprement dite, est de 40 mèt. Parmi les beautés nombreuses de cette basilique, nous signalerons, derrière le maître-autel, la *Capilla real*, longue de 24 mèt., destinée à la sépulture des rois de Majorque. On y remarque le tombeau de Jaime II, mort le 28 mai 1311. C'est un simple sarcophage en marbre noir, avec une couronne, un sceptre et une épée en bronze doré. Ce tombeau fut érigé, en 1779, par ordre de Charles III.

Dans la nef latérale, à g. en entrant, se trouve la *capilla de los Salas*, où s'élève le beau mausolée érigé par les cortès de 1811, à la mémoire du *général marquis de la Romana*, chef de partisans dans la guerre de l'indépendance. Au centre, est le

coro; les sculptures extérieures sont en pierre, et les cent dix stalles qui le composent se font remarquer par le fini et la variété de leurs ornements. Enfin vient le baptistère tout en marbre et en stuc doré. Sur les clefs de voûte on voit les blasons des grandes familles de Majorque, grâce aux libéralités desquelles cette église a pu être continuée. Les vitraux sont magnifiques; le pendentif de l'orgue est terminé par une tête de Maure coiffée d'un turban, et dont une partie de la barbe blanche est peinte en rouge.

La *Lonja* (Bourse), destinée jadis aux réunions des marchands et des nombreux navigateurs qui affluaient à Palma, témoigne de la splendeur passée du commerce majorquin. C'est un des plus beaux monuments du style gothique que possède l'Espagne. Commencé en 1426, il fut terminé en 1448. — Sa forme est celle d'un carré long, ses ornements sont simples et d'un goût exquis à l'extérieur. L'intérieur n'est pas moins remarquable; il se compose d'une belle et vaste salle, soutenue et divisée en nefs par six légères colonnes cannelées en spirale. Cet édifice ne sert plus aujourd'hui qu'aux fêtes publiques et aux bals masqués.

Le palais du capitaine général est d'un aspect très-pittoresque, mais il est distribué sans ordre et sans goût. Nous adresserons le même reproche au palais épiscopal, qui est plus mal situé.

La *casa consistorial* (hôtel de ville) date de la fin du XVI[e] s. Sa façade n'a rien de remarquable sous le rapport de l'architecture; ce qui attire l'attention, c'est l'auvent qui la surmonte. « Il a cela de particulier, dit George Sand, qu'il est soutenu par des caissons à rosaces fort richement sculptées sur bois, alternées avec de longues cariatides couchées sous cet auvent, qu'elles semblent porter en gémissant, car la plupart d'entre elles ont la face cachée dans leurs mains. » On voit à l'intérieur une galerie des portraits des grands hommes nés à Majorque et un grand tableau représentant le martyre de saint Sébastien par Van Dyck.

Indépendamment de la cathédrale, Palma compte six *églises* paroissiales dont quelques-unes ne sont pas sans mérite. — Des vingt-quatre *couvents* qui existaient encore en 1835, dix-neuf ont été supprimés; les cinq qui restent sont occupés par des religieuses. — Le *cimetière*, situé au N., sur la pente d'une montagne, diffère de la plupart de ceux des villes d'Espagne. Les cadavres n'y sont pas mis dans des niches, mais en terre comme chez nous, et une pyramide, qui varie suivant le goût et la fortune des familles, est élevée sur chaque tombe. — La *casa de la Misericordia* est un bel établissement tout moderne. Dix-huit salles sont destinées aux femmes et cinq aux hommes. Les pauvres des deux sexes, de la ville et des environs, y sont reçus avec un certificat du curé de la paroisse et du *celader* du quartier, et peuvent y rester indéfiniment. On les occupe à des travaux de filage et de tissage.— Les enfants trouvés sont soignés à la *casa de Expositos* jusqu'à l'âge de six ans; si à cette époque ils n'ont pas été réclamés, ils sont transférés à la Casa de la Misericordia et ils n'en sortent que lorsqu'ils savent un métier. L'*hospital general* fondé par Alphonse V, en 1456, reçoit des malades et des aliénés.

La maison la plus belle de Palma est celle du comte de Montenegro; on y voit une magnifique galerie de tableaux et une très-riche bibliothèque.

Sous le rapport de l'instruction publique, Palma est plus avancée que beaucoup de villes de la Péninsule. Elle a deux académies : l'une de médecine, l'autre de chirurgie; deux bibliothèques publiques, un grand séminaire, un institut, un collège d'enseignement secondaire, une

école navale et un grand nombre d'écoles primaires privées ou publiques, pour les enfants des deux sexes.

Avant de quitter Palma, le voyageur devra visiter, entre la cathédrale et la place des *Corts*, les ruines du couvent de Saint-Dominique où était établie l'Inquisition. Ce palais, qui était, dit-on, un chef-d'œuvre, a été froidement et systématiquement détruit. Il n'offre aujourd'hui qu'un monceau de ruines; colonnes, corniches, mosaïques, clefs de voûte sont entassés pêle-mêle ; à peine quelques arcs légers et quelques palmiers séculaires sont restés debout. Mais si l'on en juge par la beauté des débris qui couvrent au loin le sol, cet édifice était digne de sa réputation.

A 4 kil. au S.-O. de Palma, s'élève le château de *Bellver*, dans une des plus belles positions qu'on puisse imaginer. Il est bâti sur le sommet d'une colline, d'où l'on voit au S. et à ses pieds la mer, à l'E. la ville avec ses flèches et ses coupoles, à l'O. et au N. une plaine fertile, et plus loin des montagnes boisées. Cette forteresse, construite vers la fin du XIIIe s., est encore assez bien conservée, et on la regarde comme un des monuments les plus curieux de l'architecture militaire au moyen âge. Elle est de forme circulaire et entourée d'un fossé large et profond. Trois tours, parmi lesquelles on doit distinguer et visiter celle de l'*Homenage*, s'élèvent au-dessus de ses murailles. C'est dans la tour de l'Homenage, transformée en prison d'État, que l'illustre Jovellanos, expia, sous le règne scandaleux de Godoy, son Pamphlet *Pan y toros;* c'est là que notre non moins illustre compatriote, François Arago, qui se trouvait à Majorque, en 1808, pour mesurer le méridien de la terre, expia pendant deux mois le crime d'être Français. Enfin, c'est dans la tour de l'Homenage que, la veille du jour où il devait être fusillé, le malheureux Lacy écrivit : « Ici, mourant de faim, Lacy demanda du pain à la sentinelle. » Signalons aussi, dans le château de Bellver, le patio, dont la galerie est un véritable chef-d'œuvre.

ROUTE 141.

DE PALMA A ALCUDIA.

57 kil.

Un chemin de fer qui de Palma pénètre au centre de l'île, en suivant la base S.-E. des montagnes, conduit du S.-O, au N.-E. (27 kil.) à *Inca*, V. de 6,058 hab., chef-lieu de partido judiciaire. Ce chemin de fer est en voie de prolongement vers *Alcudia*, et, en attendant, les communications entre les deux villes, 30 kil., se font par une route classée de 2e ordre, et en assez bon état.

Alcudia (57 kil. de Palma) est située à 3 kil. de la mer, entre deux grandes baies, celle d'Alcudia et celle de Pollenza, sur une hauteur, et entourée d'anciennes murailles très-épaisses et très-élevées, qui sont flanquées de deux forts et bordées d'un fossé profond. Le ciel de cette ville est beau, mais l'air en est vicié par les miasmes qui se dégagent des marais voisins. On n'est pas d'accord sur son origine; d'après les uns, elle aurait été fondée par les Romains; d'après les autres, elle n'aurait commencé à exister, du moins comme ville de quelque importance, qu'à l'époque de la conquête de l'île par les Aragonais, au XIIIe siècle; on n'y trouve aucun monument qui justifie la première de ces opinions. Longtemps elle a été riche et florissante, elle a disputé à Palma le titre de capitale de l'île de Majorque; mais depuis plus d'un siècle, son commerce et sa population diminuent tous les jours. Des mille maisons qu'on y voyait autrefois, 314 seulement, dit Madoz, sont maintenant habitées, et les autres tombent en ruine. Cette dépopulation doit être

attribuée au voisinage des marais et au manque absolu de bonne eau. Dans Alcudia, nous n'avons que l'église de Saint-Jacques à signaler à l'attention du voyageur.

Une autre route de 2e ordre, allant de l'O. à l'E.. et de 50 kil. conduit de Palma à *Manacor*, autre chef-lieu de partido. Cette ville compte 12,000 hab., et parmi ses 2,500 maisons, grandes et de belle apparence pour la plupart, il en est quelques-unes de fort anciennes. C'est à Manacor et dans ses environs que la noblesse majorquine va passer la belle saison.

Un embranchement du chemin de fer d'Inca vient jusqu'à Manacor qui communique ainsi avec Palma.

On peut aussi, pour avoir une idée plus complète de l'île, en contourner la partie S., E. et N. par un chemin de 3e ordre, partant de Palma vers l'E., et sur lequel on rencontre d'abord *Lluthmayor* (8,742 hab.) au milieu d'une vaste plaine où Jaime III fut défait et perdit sa couronne. Non loin de là est l'étang *del Prat*, formé par les eaux qui coulent des hauteurs voisines. A 9 kil. au S.-E., on trouve *Campos* (4,000 hab.), qui a dans ses environs des salines naturelles dont on pourrait tirer un fort revenu, et une source d'eau minérale thermale. Toujours au S.-E. et à 12 kil. de Campos est *Santañi,* petite V. de 6,000 hab., assez bien bâtie ; son territoire, fertile en blé et en orge, fut souvent ravagé par les pirates d'Alger. — En remontant à l'E., on arrive à *Felanitx* (10,560 hab.); dans le voisinage de cette ville, on aperçoit la chapelle de *San Salvador,* en grande vénération dans le pays. Dans une vaste plaine, à g., se trouvent plusieurs peuplades : *Porreras, Montuyri*, *Petra,* etc., et, sur une petite hauteur, dominant la plaine, *Manacor*. Au N.-E., l'aspect du pays change ; le terrain est plus accidenté, la végétation plus variée, et l'on arrive à *Arta* (4,634 hab.) où il faut visiter les *constructions cyclopéennes*, et la grotte appelée *cueva de la Ermita.*

Les premières se trouvent au milieu d'une ancienne forêt de chênes et ressemblent beaucoup aux *noraghes* que l'on voit dans l'île de Sardaigne. Ce sont des tours en forme de cône tronqué, construites avec d'énormes pierres brutes enchâssées les unes dans les autres, sans aucun ciment. Quelques-unes de ces tours sont massives, les autres creuses ; on pénètre dans celles-ci tantôt par une porte étroite et basse, dont deux quartiers de rochers font les chambranles et un troisième le linteau, tantôt par une ouverture ménagée au sommet du cône, et à laquelle conduit un escalier tournant, si l'on peut appeler ainsi les pierres laissées en saillie. C'est aussi à l'aide de pierres saillantes qu'on descend à l'intérieur. Ce n'est pas ici le lieu de rechercher dans quel temps ni par quel peuple ont été érigés ces monuments, que les paysans majorquins appellent *claper des Gegants;* mais il suffit d'y jeter les yeux pour voir qu'ils remontent à une époque très-reculée et qu'ils sont l'œuvre d'hommes primitifs et tout à fait novices dans l'art de bâtir. Quant à leur destination, elle n'est plus douteuse. Les urnes cinéraires trouvées dans ceux qu'on a entièrement démolis, ont prouvé, ce qu'on pensait déjà, qu'ils servaient de sépultures ; c'est donc à tort qu'on les a appelés longtemps *autels des Gentils*. Ce nom conviendrait mieux aux grosses pierres que l'on voit rangées autour de ces tombeaux, et sur lesquelles les druides celtes faisaient probablement leurs sacrifices. Malheureusement, ces constructions, qui devaient durer jusqu'à la fin des siècles, ont été en grande partie démolies par les paysans, qui n'ont vu en elles que des carrières faciles à exploiter. Les *dolmens* ont été moins respectés encore, c'est à peine si l'on en trouve quelques vestiges.

Deux longues heures de marche séparent les *clapers* d'Arta de la colline plantée de pins où se trouve la *cueva de la Ermita* On y parvient par un sentier sinueux, étroit et roide, bordé à droite par un bois et par des rochers sauvages, à gauche par un précipice presque perpendiculaire, au fond duquel gronde la mer. D'abord on ne rencontre que de rares stalactites; mais le nombre en augmente à mesure qu'on pénètre plus avant. A la lueur des torches, on en découvre partout; les stalactites, les congélations, les stalagmites, pendent de la voûte, tapissent les parois latérales, et hérissent le sol. Leur forme, celle des stalactites surtout, est extrêmement variée et capricieuse : ici, elles s'allongent en cônes renversés; là, elles descendent ou se suspendent en sveltes colonnes ou en lourds piliers, plus loin elles s'étendent en draperies diaphanes. Après avoir descendu une pente rapide, on se trouve dans une vaste enceinte, au centre de laquelle s'élève une stalagmite gigantesque que la lumière des torches fait ressembler à une idole colossale; d'autres plus petites l'entourent et, comme elles, affectent la forme humaine. On se croirait dans un temple souterrain de l'Inde, ou plutôt dans un de ces palais féeriques que rêva la brillante imagination des conteurs arabes. Un passage si étroit et si bas qu'on ne peut le franchir qu'en se traînant pour ainsi dire sur les pieds et sur les mains, met cette grotte en communication avec une autre beaucoup plus grande. Le sol de celle-ci est à une centaine de pieds de profondeur, et on y descend à l'aide d'une longue échelle de corde. Cette seconde grotte, que les insulaires appellent *el Infierno* (l'Enfer), est d'une beauté effrayante. Les plus hardis visiteurs éprouvent un frisson involontaire lorsqu'ils considèrent ces légères colonnes, qui semblent ne pas pouvoir supporter le poids de cette voûte immense. Dans les dix ou douze grottes qui sont comme les chapelles de ce temple, la nature s'est amusée à simuler des trônes, des arceaux gothiques, des statues, des autels, des tombeaux, des colonnades, des arbres, des plantes... Par une espèce de fenêtre de cette grotte, on en aperçoit une troisième, dans laquelle personne n'est jamais descendu; mais, autant qu'on peut en juger à la clarté des torches, elle est encore plus grande et plus belle que les deux autres.

En quittant ce canton montueux, on entre dans une plaine grande et fertile où s'élèvent un grand nombre de petites villes et de villages, et à son extrémité on rencontre les marais d'*Albufera*, dont les exhalaisons méphitiques ont causé la dépopulation d'Alcudia.

Si d'Alcudia on veut visiter la côte occidentale, on rencontre d'abord *Pollenza*, colonie romaine qui appartint longtemps aux chevaliers de Malte; l'église, dédiée à Notre-Dame-des-Anges, est d'une bonne architecture, et le port peut recevoir de grands vaisseaux. Au N.-O. de Pollenza est *Palumbaria*, petit port, et au S.-O., *Soller* (8,355 hab.), d'où partent presque toutes les oranges qui s'expédient de Majorque à l'étranger; la ville est bâtie sur une éminence qui domine le port. On rencontre ensuite *Ascorea*, au fond d'une riche vallée qu'abritent les montagnes du N.-O., connue dans l'île par le sanctuaire de Notre-Dame-du-Lluch, et à l'étranger par les vins de Malvoisie et de Montana que produisent les coteaux voisins; au S., *Buñola* (2,200 hab.), fondée par Jaime le Conquérant; *San-Marcial*, bourg de 500 âmes, et *Alaro*, peuplée par Jaime II. Du haut des montagnes escarpées d'*Ensabeya*, on voit la magnifique plaine de Soller, plantée d'orangers, de citronniers, arrosée par plusieurs ruisseaux et entourée de collines couvertes d'oliviers et de caroubiers. Au S. de Soller et au N.-O. de Palma (13 kil.)

se trouve *Valldemosa*, petite ville de 1,600 âmes et patrie de Santa Catalina Tomasa, dont on montre la maison. Plus loin est un ancien *couvent de Chartreux* qui mérite d'être vu.

On entre dans la montagne; on gravit une rampe très-unie, ancien travail des Chartreux vraisemblablement, mais très-étroite, horriblement rapide et plus dangereuse que tout le reste du chemin. Pour atteindre la Chartreuse, il faut mettre pied à terre, car aucune charrette ne peut gravir le chemin pavé qui y mène, chemin admirable à l'œil par son mouvement hardi, par ses sinuosités au milieu de beaux arbres, et par les sites ravissants qui se déroulent à chaque pas, grandissant de beauté à mesure qu'on s'élève. « Je n'ai rien vu, a dit G. Sand, de plus riant et de plus mélancolique en même temps, que ces perspectives où le chêne-vert, le caroubier, le pin, l'olivier, le peuplier et le cyprès marient leurs nuances variées en berceaux profonds; véritables abîmes de verdure, où le torrent précipite sa course sous des buissons d'une richesse somptueuse et d'une grâce inimitable...» La chaîne de Valldemosa s'élève de plateaux en plateaux resserrés, jusqu'à une sorte d'entonnoir entouré de hautes montagnes et fermé au N. par le versant d'un dernier plateau, à l'entrée duquel repose le monastère, désert depuis 1835. Ce monastère, avec sa grosse tour carrée et sa vieille barbacane, qui conserve encore quelques créneaux, ressemble plutôt, de loin, à un château fort qu'à un couvent. Il se compose de trois chartreuses bâties à différentes époques, qui ne se font remarquer à l'extérieur par aucune beauté d'architecture. En les parcourant on peut se faire une idée du besoin de bien-être et, disons-le, du relâchement qui s'étaient glissés dans la vie des Chartreux. Tandis que les cellules construites dans le XV[e] siècle sont petites et sombres, celles qui datent du dernier siècle sont bien éclairées, et se composent de trois pièces assez grandes : un oratoire, une chambre à coucher et un atelier. Celles-là donnaient sur un préau commun qui servait de cimetière, celles-ci s'ouvrent sur un parterre particulier planté d'orangers, de citronniers, de grenadiers et pourvu d'eau abondamment. Chaque religieux avait, indépendamment de l'oratoire, sa chapelle où il se retirait pour prier seul. Ces chapelles étaient voûtées, couvertes de dorures sans goût et de peintures grossières, mais carrelées de belles faïences émaillées et munies d'une fontaine de marbre ; elle devaient être lavées tous les jours.

L'église de la communauté est d'ordre composite, et si gaie, si l'on peut s'exprimer ainsi, qu'on s'étonne de la trouver dans un couvent dont la règle était aussi sévère. Sa forme est celle d'une croix latine. Quatre pilastres divisent la partie comprise entre la croisée et la façade, et sur la plate-bande qui relie leurs chapiteaux sont gravés les écussons des bienfaiteurs du couvent. Au-dessus de l'entablement s'élève un espèce d'attique sur lequel semble reposer la voûte, construite en briques, et ornée de belles peintures à fresque. Sa nef unique est pavée de marbre et de jolies faïences habilement peintes, et disposées de manière à former divers dessins. On signale dans le *presbiterio*, le devant de l'autel, un lutrin et la stalle en forme de dé du prieur, trois chefs-d'œuvre de sculpture sur bois; et, dans la sacristie, un fauteuil gothique qui, s'il faut en croire la tradition, appartint au roi don Martin.

En redescendant de la chartreuse de Valldemosa, on rencontre *Beñaltubar*, V. bâtie sur le plateau d'une montagne. Le versant qui regarde la mer est garni de belles vignes. Et enfin, avant d'arriver à Palma, on traverse successivement *Andraitx* (5,660 hab.) avec un petit port, *Puigpuñent* (1,517 hab.), *Calvia* et *Deya*.

ROUTE 142.

CABRERA.

L'île de Cabrera, qui n'a guère que 5 kil. du N. au S., et 6 de l'E. à l'O., est située au S. de Majorque, à 17 kil. environ. Des courants et des écueils nombreux rendent dangereuse la navigation du bras de mer qui sépare ces deux îles. — Outre un port profond et sûr, situé au N.-O., et défendu par un vieux château attribué aux Maures, Cabrera a deux baies, l'une au N. et l'autre au S. Mais celles-ci sont désertes comme le port. Que viendraient chercher les navires dans cette île presque inhabitée dont le sol, impropre à la culture, ne présente aux regards attristés que des rochers blanchâtres et des buissons grillés par le soleil?

C'est dans cette île inhospitalière qu'après la capitulation de Bailen, en 1808, les Espagnols débarquèrent plus de 8,000 prisonniers français! Il faut lire les *Aventures d'un marin de la garde impériale*, par M. H. Ducos, pour se faire une idée de ce que nos malheureux compatriotes eurent à souffrir. A ces hommes déjà épuisés par la captivité sur les pontons de Cadix et dans l'île de Léon, la plupart atteints du scorbut et de la dyssenterie, la munificence espagnole accordait 24 onces de mauvais pain, et quelques poignées de fèves pour quatre jours! Un jour, le 25 février 1809, la barque qui leur apportait de Majorque cette ration insuffisante n'arriva pas. La situation des prisonniers devint affreuse. « Ceux à qui il restait encore un peu de force, dit M. Ducos, se traînaient sur les pieds et sur les mains jusqu'au sommet des rochers, pour tâcher de voir si quelque voile ne blanchissait pas à l'horizon. La journée se passait, et ils n'avaient rien aperçu. Bientôt le chemin qui menait au camp fut couvert de nos camarades qui y étaient tombés exténués de besoin. Tous étaient agités d'une fièvre brûlante; il y en eut qui expirèrent dans des convulsions horribles; des symptômes de rage se manifestèrent chez plusieurs; la pierre, le bois, ils voulaient tout dévorer. » La barque n'arriva que le 1er mars... 150 Français avaient succombé au tourment de la faim! A partir de cette époque les prisonniers reçurent régulièrement leurs provisions; mais bientôt ils eurent à souffrir la soif, plus cruelle encore que la faim. La seule source d'eau potable que renferme l'île était presque tarie. « On ne savait comment se désaltérer; on roulait dans sa bouche des pierres ou des débris de coquillages, durant des heures entières : on mâchait une salive épaisse et rare dont on cherchait à rafraîchir son palais brûlant... Bientôt on releva des morts partout, dans les baraques, dans les lieux écartés, sur la côte, sur les montagnes. » Le climat, la maladie, la faim, la soif dévorèrent la moitié environ des 8,000 Français jetés en deux fois sur ce rocher.

L'Ile Dragonera, à 1 kil. de la pointe O. de Majorque, est inculte et très-peu peuplée.

ROUTE 143.

MINORQUE.

L'île Minorque, en espagnol *Menorca*, comprise entre 1° 81 — 2° 8′ de long. E., et 39° 46 — 40° 41 de lat N., est située à l'E.-N.-E. de Majorque. Son périmètre est de 72 milles, et sa superficie de 215 milles carrés. Elle est éloignée de 27 milles de Majorque, de 140 du point le plus voisin de la côte d'Espagne, et de 180 de Bougie en Afrique. Le climat de Minorque n'est pas aussi heureux que celui des autres Baléares; le thermomètre Réaumur monte rarement, il est vrai, au-dessus de 26°, et ne descend guère plus bas

que 7° au-dessus de zéro; mais, à cause de la position de l'île, à l'entrée du golfe du Lion, les vents du N. y soufflent souvent avec fureur. Le printemps et l'automne sont très-variables, et c'est à ces changements subits de température qu'il faut attribuer les pleurésies, les pulmonies et les fièvres intermittentes assez communes dans cette île.

Le sol, extrêmement inégal, n'est qu'un rocher continu recouvert d'une légère couche de terre végétale. Sur les hauteurs, cette terre est noirâtre, très-fertile et produit, presque sans culture, des récoltes ordinaires; dans les plaines, au contraire, elle est froide, crayeuse, et aussi impropre à l'agriculture qu'aux pâturages : il n'y pousse que des joncs et des herbes acides dont les troupeaux ne veulent pas. Si on voit çà et là quelques vallées fertiles, c'est que les habitants ou les pluies les ont rendues telles en y transportant les terres des montagnes. — A l'exception du *Toro*, qui a 1,470 mèt. de hauteur, et qui se trouve au N., les autres montagnes (*Santa Agueda* et *Enclusa*) sont au centre de l'île et ne la garantissent pas, comme celle de Majorque, des ouragans qui, très-souvent, détruisent les moissons, les pâturages et arrachent les arbres.

Minorque possède des carrières de marbre, de porphyre, d'albâtre, de pierre, d'ardoises, etc., etc., et des mines abondantes de fer, de cuivre et de plomb, qu'on n'exploite pas faute de bois.

Cette île renferme un grand nombre d'antiquités, et notamment des constructions cyclopéennes, semblables à celles de Majorque, et mieux conservées. — Les *dolmens* de Minorque sont plus hardis que ceux qu'on rencontre en Bretagne ou en Angleterre; ceux-ci se composent d'une grande pierre horizontale posée sur trois ou quatre autres fichées perpendiculairement dans le sol; la plupart de ceux-là reposent sur une seule. Leurs dimensions varient beaucoup; dans les uns, la pierre perpendiculaire et la pierre horizontale, à peu près égales, n'ont que 2 ou 3 mèt. de long; mais dans les autres la première est haute de 5 mèt. 1/2, large de 4, épaisse de 1 mèt., et la seconde a 4 mèt. de longueur sur 2 mèt. 1/2 de largeur et 1 1/2 d'épaisseur. Il en est même dont le piédestal mesure, à lui seul, jusqu'à 7 et 8 mèt. de haut; le reste est à l'avenant. On a trouvé à Minorque un grand nombre de médailles et de monnaies anciennes, ainsi que des restes de tombeaux antiques, figures en bronze, lampes sépulcrales, urnes cinéraires.

Au physique comme au moral, les habitants de Minorque ressemblent à ceux de Majorque; s'ils sont moins superstitieux et moins fanatiques, il faut attribuer ce résultat au long séjour des Anglais dans cette île.

Mahon, V. de 18,000 hab., capitale de l'île de Minorque, au fond d'une baie qui a 6 kil. de long, est bâtie sur une hauteur et domine le port. Son aspect est très-pittoresque, mais cette ville n'est plus que l'ombre d'elle-même; de ses anciennes murailles, il ne reste qu'une tour à l'extrémité de la calle Saint-Roch. L'herbe pousse dans ses rues désertes, et ses maisons, pour la plupart construites avec goût et terminées par une terrasse, sont presque inhabitées. Mahon n'a guère de curieux que le port et ses dépendances; mais avant d'en parler, il est utile de dire quelques mots du passé de Minorque.

Jusqu'au commencement du XVIIIe siècle, son histoire a été la même que celle des autres Baléares. En 1706, au plus fort de la guerre de succession, elle se prononça seule pour Philippe V. Sous prétexte de faire prévaloir les droits de l'archiduc Charles, les Anglais s'en emparèrent. En 1707, le comte de Villars les en chassa; mais ils s'y établirent de nouveau l'année suivante, s'y fortifièrent et, sauf deux lacunes

représentant dix-huit années, ils furent maitres de la ville depuis cette époque jusqu'à la paix d'Amiens, en 1802. Sous la domination anglaise, Minorque devint un des principaux entrepôts du commerce de la Méditerranée, et Mahon s'enrichit. C'est du port de Mahon que sortaient ces hardis corsaires qui,lors de l'expédition d'Égypte et de la guerre contre l'Espagne, harcelaient la marine française. — Depuis qu'elle a été rendue à l'Espagne, le commerce de cette île a toujours été en diminuant, et aujourd'hui il est réduit au cabotage. L'industrie a subi la même décadence; aussi, beaucoup de Minorquins ont abandonné le sol natal pour aller s'établir, les uns en Espagne, et le plus grand nombre en Algérie.

Le port de Mahon est un chef-d'œuvre de la nature; de grandes escadres peuvent s'y abriter commodément : de là ce mot du fameux André Doria, que Juin, Juillet, Août et Port Mahon sont les meilleurs ports de la Méditerranée.

Le cap Mola à droite, et le fort Saint-Philippe à gauche, en forment l'entrée. Du côté du cap Mola, sur une langue de terre qui se trouve entre la ville et *Cala Taulera,* où s'arrêtent les vaisseaux venant des pays sujets à la peste, s'élève le *Lazaret,* un des mieux disposés de la Méditerranée. — A 1,200 mèt. environ du Lazaret est l'îlot de la Quarantaine, avec un établissement dont le nom fait connaître la destination. — Vers le milieu du port est l'îlot *del Rey,* ainsi nommé parce que Alphonse III y habita douze jours en 1287. Il a à peu près 700 mèt. de circuit, et renferme un très-bel hôpital militaire, construit par les Anglais. Cet hôpital fut longtemps mis par le gouvernement espagnol à la disposition de la France, pour les malades et les convalescents de l'armée d'Afrique. — Toujours à droite, après le Lazaret, est le chantier des constructions navales, jadis si animé; on n'y voit que quelques ouvriers. — En passant sur l'autre rive, on trouve d'abord les réservoirs où les navires en partance font leur provision d'eau douce; puis la *Alameda,* promenade plantée de mûriers et d'acacias. — Plus loin, et au pied des rochers sur lesquels est construite la ville, s'étend une longue file de magasins à un ou deux étages. En poursuivant, on arrive sur le môle, on passe devant *Cala Figuera,* et *Cala Fons,* deux belles anses, et l'on se trouve en face des ruines du fort Saint-Philippe, que les Anglais croyaient avoir rendu imprenable; de tous leurs ouvrages, il ne reste plus que ce fort. — Mahon est la patrie du célèbre Orfila.

ROUTE 144.

DE MAHON A CIUDADELA.

Mahon et Ciudadela, ancienne capitale de l'île, sont mises en communication par une route d'une largeur fort inégale; dans certains endroits, quatre charrettes peuvent y passer de front, mais il en est d'autres que les piétons et les mulets seuls peuvent franchir. Les Minorquins ont tenu compte des difficultés que présentait le terrain, et, pour témoigner leur reconnaissance au général anglais Kane, qui fit construire cette route, de 1713 à 1715, ils lui ont élevé un monument de marbre, en face de la première borne milliaire, à la sortie de Mahon.

En quittant cette ville pour se rendre à Ciudadela, on laisse à droite la Alameda, et à 16 kil. environ, un peu à gauche de la route, on trouve *Alayor,* chef-lieu du *termino* de ce nom. Cette petite ville, que les Français du moyen âge avaient surnommée Montpellier, à cause de son heureux climat, compte 4,300

hab. Ses rues sont inégales, étroites, tortueuses et mal pavées. Dans son église, toute en pierres de taille, dédiée à sainte Eulalie, il faut remarquer des peintures et surtout des sculptures dues à un Majorquin qui, dit-on, se forma de lui-même.

21 kil. *Mercadal,* petite V. de 2,620 hab., n'est pas mieux construite et de plus est sale, malsaine et manque d'eau. Le mont Toro et le mont de Santa-Agueda, dont les plateaux sont occupés par des chapelles en grande vénération dans le pays, se trouvent dans le voisinage. A 16 kil. plus loin, et un peu à gauche du chemin, est *Ferrerias* (1,154 hab.), encore plus mal construite, plus malsaine et plus pauvre que Mercadal; la campagne qui l'environne n'est presque pas cultivée, et le plus grand nombre de ses habitants s'occupent de la chasse qui y est assez abondante.

40 kil. **Ciudadela,** V. de 7,300 hab., ancienne capitale de l'île bâtie à peu de distance de la mer. Ses maisons, au nombre de 600, se font toutes remarquer par leur propreté, et sont pourvues de puits et de citernes; ses promenades seraient agréables si elles étaient plantées d'arbres. Ciudadela est entourée d'une muraille en assez bon état, si on en excepte la partie qui domine un ravin, et qu'on fait remonter au temps des Maures. Le fossé, peu profond, a été comblé devant chacune des cinq portes. Au centre de la ville est la *cathédrale.* Elle est composée d'une seule nef, de style gothique, mais grande, haute et profonde. On ignore l'époque précise de sa construction, mais il est certain, d'après une inscription qui se trouve au-dessus du portail du S., qu'elle existait en 1360. Elle est flanquée d'une belle tour carrée, que domine une flèche octogone en pierre de taille.

Le port est petit; peu profond, mais bien abrité ; il suffit aux embarcations qui font le commerce avec les îles voisines. A son extrémité S., est le fort Saint-Nicolas. Non loin de ce fort on trouve, au milieu d'énormes rochers, deux cavernes, dans lesquelles les eaux de la mer s'engouffrent, en faisant un bruit semblable à celui de deux soufflets de forge ; les habitants du pays les appellent *Fuelle del diablo* (soufflet du Diable). On signale aussi, à deux milles au S. de Ciudadela, la grotte nommée *Cava Perella.* — Enfin, dans le voisinage de cette grotte, existe une caverne remplie d'une eau verdâtre et salée, qui vient probablement de la mer. — Les seuls îlots qui méritent d'être cités, parmi ceux qui entourent Minorque, sont l'îlot de *Colon* à l'E., et celui *del Ayre* au S.

ROUTE 145.

IVIÇA.

L'île d'Iviça, que les Romains appelaient Ebusus, et que les Espagnols nomment *Ibiza,* est la plus grande des anciennes Pytyuses. Elle est éloignée de 90 kil. N.-O. du cap Saint-Martin, sur la côte d'Espagne, et de 79 kil. S.-O. de Mayorque. Sa superficie est de 40 kil. de long sur 17 de large, et sa population de 21,000 habitants.

Le climat d'Iviça est doux et sain; les brises et les vapeurs de la mer tempèrent les chaleurs de l'été, et, pendant l'hiver, le thermomètre de Réaumur ne descend jamais au-dessous de 12°.

Le sol d'Iviça est élevé et couvert de montagnes garnies d'arbres toujours verts, de pins, de sapins et de genévriers ; les cimes de ces montagnes sont couronnées de tours, pour découvrir les vaisseaux dans la haute mer et les signaler; à leurs pieds sont d'agréables et fertiles vallées. Le sol, quoique pierreux, se prête à toutes les cultures, et en particulier à celles de la vigne

et du blé. Si ses habitants étaient plus actifs et faisaient rendre à leur île tout ce dont elle est capable, ils pourraient exporter des céréales, du vin, de l'huile, des fruits, des troupeaux, etc. Le seul commerce extérieur auquel ils se livrent est celui du sel, dont on fait le plus grand cas dans le N. de l'Europe.

Les Iviçans sont en général d'une taille moyenne, bruns et agiles. Leur langue est une corruption de l'ancien Limousin. Ils sont braves et l'ont souvent prouvé en repoussant les attaques des corsaires qui, à la fin, n'osaient plus descendre sur leurs côtes.

L'île d'Iviça est divisée en cinq parties que les habitants appellent *Cuartones*, savoir : la plaine de la Ville, Sainte-Eulalie, Balanzar, Pormany et les Salines.

Le premier comprend Iviça, capitale de l'île, avec 7,200 hab. Cette ville, bâtie sur un rocher escarpé, est bien défendue à l'E. et au S.; elle a une forteresse construite du temps de Charles-Quint. Sur un bastion du côté de l'intérieur de l'île, on voit une statue équestre. Iviça a deux portes : la *Nueva* et celle *del Principal*, un hospice, des hôpitaux, un collège, etc. Ses rues sont montueuses et mal pavées, et ses édifices, y compris la cathédrale, construite au milieu du XVIIe siècle, sont peu remarquables. Le port d'Iviça, quoique vaseux, est assez commode; c'est le plus grand et le mieux abrité de l'île.

Le *cuarton* de *Santa-Eulalia*, au N.-E. du précédent, occupe un territoire d'environ 23 kil., et compte au moins 900 maisons assez rapprochées, sans pourtant former aucun village; elles sont habitées par 5,000 personnes, que se partagent deux paroisses : *Santa-Eulalia* et *San-Juan*. Il est arrosé par une petite rivière.

Celui de *Balanzar* est le plus petit; il n'occupe guère que 17 kil., et n'a que 400 maisons et une église, *San-Miguel*. A l'embouchure de deux ruisseaux est le petit port de San-Miguel; 2,500 hab.

Le quartier de *Pormany* a un territoire de 23 kil., et confine avec le précédent et ceux de Salinas et d'Iviça. Le sol est en général montueux; on y voit cependant une grande plaine très-fertile. Ses feux sont au nombre de 480, et celui de ses habitants passe 2,500.

Enfin le quartier des *Salinas*, ainsi nommé du sel qu'on y trouve, n'a que 12 kil. d'étendue et guère plus de 20 maisons. Au S. on trouve une belle plaine où est située l'église paroissiale de Saint-Georges.

Ces cantons forment aujourd'hui un égal nombre de districts municipaux, dont les chef-lieux sont : *Ibiza*; *San Juan-Bautista* (3,964 hab.), *San José* (3,653 hab.), *San Antonio Abad* (4,031 hab.). L'île de Fromentera, forme un district séparé.

L'île d'Iviça n'a pas de chemins, à moins qu'on ne veuille donner ce nom aux sentiers que suivent habituellement les gens du pays ; on ne trouve de routes à peu près passables que celles qui conduisent des salines au point de la côte où se font les chargements.

Les principaux îlots qui entourent Iviça sont : à l'O. les *Conejeras* (îles aux Lapins); à l'entrée du port, les *portes d'Iviça* ; à l'E. *Santa-Eulalia*; au-dessus de celle-ci *Tagamago*, etc. Quoique quelques-uns de ces îlots soient assez étendus, ils ne sont pas habités, mais, à certaines époques de l'année les Iviçins y envoient paître leurs troupeaux.

ROUTE 146.

FROMENTERA.

Au S. d'Iviça se trouve l'île de Fromentera (*Formentera*) qui a 22 kil. dans sa plus grande longueur, et 17 dans sa plus grande largeur. On

croit que son nom lui vient de la grande quantité de froment qu'elle produit, en égard à sa petite étendue.

« Sa population est de 1,600 personnes, dont les maisons sont dispersées dans la campagne et sur les côtes. On s'est plu, dit Malte-Brun, à présenter cette île comme infestée de serpents, de loups et de renards; mais les seuls animaux qu'elle renferme sont des chèvres et des moutons devenus sauvages; ses rivages sont garnis de ces grands oiseaux échassiers connus sous le nom de flamants. »

LES ILES CANARIES

ROUTE 147.

(On trouve à Cadix des services réguliers pour les îles Canaries.)

TÉNÉRIFE.

Cette île est d'une forme excessivement irrégulière; elle s'étend du N.-E. au S.-O., et présente 116 kil. de côtes, sur une largeur de 67 kil., et une superficie totale de 1,674 kil. carrés. La partie du N.-E. est étroite, elle présente des côtes très-escarpées, de profondes déchirures descendant de la base du pic gigantesque qui en occupe le centre. Celui-ci, qui forme le point le plus curieux de l'île et même de l'Archipel, s'élève du milieu d'un cirque de près de 55 kil. de circonférence, formé par un ensemble de montagnes de 2,200 à 2,500 mèt. de hauteur, en pente assez douce depuis les côtes, mais formant intérieurement une espèce de rempart de près de 245 mèt. de hauteur. On pénètre dans ce circuit, pour atteindre la base du pic, par plusieurs gorges étroites et sauvages qui semblent violemment pratiquées à travers les montagnes. Le *pic de Teyde*, l'un des plus immenses des cônes volcaniques connus, élance, du milieu de ce cirque, sa pointe de difficile accès, dont le sommet se trouve à plus de 3,686 mèt. au-dessus du niveau de la mer. Un spectacle sublime s'offre aux regards de cette cime élevée. La vue découvre tout l'archipel des Canaries, et l'observateur, isolé sur ce point perdu dans l'espace, se croit même séparé de l'île de Ténérife. Ce qu'il aperçoit à ses pieds, de cette énorme hauteur, forme un petit territoire rétréci où tout est confondu, les montagnes et les gorges, et il semble, par un effet d'optique ou de vertige, que cette base est insuffisante pour retenir en équilibre cette énorme masse, qui semble devoir chavirer, comme le font les montagnes de glace lorsque la base en est peu à peu diminuée. Un cratère, qui occupe le sommet du cône, n'est plus aujourd'hui qu'une mine de soufre de 80 mèt. de diamètre sur 27 mèt. de profondeur.

C'est dans l'île de Ténérife que se récoltent les fameux vins de *Vidueña* et de *Malvoisie*; il s'en exportait de 25 à 30,000 pièces par année; mais la production a été réduite à presque rien par les ravages de l'oïdium. La cochenille et la soie sont au nombre des autres produits importants.

La température moyenne de l'île est de 24, 26 et 27 degrés centigrades pendant les mois de juin, juillet et août; de 19, 18 et 17 pendant ceux de décembre, janvier et février.

ILES CANARIES

Echelle.
Kilomètres.
10 20 30 40 50 100

I. Alegranza
Montaña Clara
Pta. de Fariones
I. Graciosa
Isleta del Rio
Haria
S. Bartolomé
LANZAROTE
Arrecife
Pta. de Pechiguera
la Bocaina
Pta. de Matagorda
Pta. Gorda
Isleta de Lobos
Puerto de Cabras
FUERTEVENTURA
Antigua
Betancuria
Pta. Juradada
Pta. de Jandia
Bahia de la Pared
Peninsula de Jandia
Pta. del Mudo
Pico de la Cruz
Pta. Gorda
la Caldera
Pta. de la Sancha
Sta. Cruz de la Palma
Llanos
PALMA
Pta. de Fuencaliente
Punta y Rocas de Anaga
Laguna
Pta. de la Cruz
Sta. Cruz
Garachico
Orotava
Pta. de Teno
Pic de Teyde
Guimar
TÉNÉRIFFE
Adeje
Punta Roja
Pta. Rasca
Pta. de los Organos
Pta. Calera
Pta. de Sn. Cristobal
Sn. Sebastian
GOMERA
Pta. del Becerro
Pta. de la Sardina
Pta. de la Isleta
las Palmas
Telde
Pta. de Gando
Pta. de Arinaga
Bo. de la Aldea
GRAN CANARIA
(GRANDE CANARIE)
Pta. de Mas Palomas
Pta. del Norte
El Golfo
Pta. de la Dehesa
Valverde
Punta de la Caleta
Pta. de la Orchilla
HIERRO (I. DE FER)
Pta. de la Restinga
CÔTE D'AFRIQUE

Dessiné par Desbuissons. Gravé par Erhard.

La ville de *Santa Cruz* (13,598 hab.), chef-lieu de l'île de Ténérife, est la capitale de la province des Canaries, la résidence du capitaine général et des diverses autorités civiles et administratives, des consuls étrangers, etc. Elle est située dans la partie S.-E. de l'île, au pied d'une montagne toute coupée de ravins. Elle renferme, dans une enceinte fortifiée, environ 1,900 maisons, dont quelques-unes sont bien bâties, de style moderne, à un ou deux étages; les autres sont en terre, et n'ont le plus souvent que le rez-de-chaussée, mais elles sont blanchies et peintes, et l'aspect en est agréable. On ne rencontre, dans la ville, aucun édifice important. Point de théâtre, point de promenades, nul monument artistique, rien en un mot qui puisse rappeler au voyageur qu'il se trouve dans une capitale. La principale église, toutefois, placée sous l'advocation de *Ntra Sra de la Concepcion*, est un bel édifice à cinq nefs, bien décoré, riche en joyaux et en ornements, avec un très-beau chœur. L'industrie y est insignifiante. La valeur des objets de toute nature qu'y envoie le commerce étranger, sur une centaine de navires, ne s'élève pas à plus de huit millions de réaux, frappés de droits qui atteignent près du dixième.

La *Laguna* et la *Orotava* sont les deux autres villes de l'île de Ténérife. La première est le siège d'un évêché, dont le diocèse comprend la moitié de l'Archipel; elle est située dans une belle plaine, sur la côte N.-O., et sur le chemin, le seul praticable, qui conduit de Santa-Cruz (8 kil.) à Orotava. Ses habitants sont au nombre de 6,500.

On remarque à la Laguna (10,241 hab.), quelques beaux édifices, un palais des comtes de Salazar, un autre des marquis de Villanueva del Prado, un bel hôtel de ville, et le bâtiment qui renferme les archives générales de l'île. La cathédrale est un grand édifice à cinq nefs, de fort mauvais goût, mais richement orné, et possédant, dans le retable principal, de très-belles peintures de l'école flamande. Les résidents étrangers, les familles des consuls et les principaux négociants de la capitale passent l'été à la Laguna, où la température est plus fraiche qu'à Santa-Cruz.

La *Orotava* compte 7,500 hab.; c'était l'ancienne capitale des Guanches, ce premier peuple des Canaries, qui a fréquemment occupé la légende et les traditions populaires. Orotava est disposée en amphithéâtre sur la pente d'une colline; toutes ses habitations, échelonnées les unes au-dessus des autres, produisent un charmant effet. Le principal intérêt de cette jolie ville, placée sous un climat privilégié, et dans une vallée que certains considèrent comme la plus riche et la plus fertile de la terre, pourrait être le jardin botanique, qui y a été établi en 1788, par ordre du gouvernement, pour acclimater les végétaux d'Amérique, et en faciliter l'introduction en Espagne. Ce jardin est à l'heure présente dans un abandon à peu près complet, faute d'une dotation suffisante. Il n'en offre pas moins le curieux spectacle de la réunion des plantes exotiques de presque tous les pays, se développant avec une remarquable vigueur. C'est par la Orotava qu'on parvient à la plus praticable des coupures qui conduisent au pic de Teyde. Cette ville est la patrie de plusieurs hommes remarquables, et entre autres de Thomas de Iriarte, l'auteur des *Fables littéraires* et d'un célèbre poème sur *la Musique*.

GRAN CANARIA.

Cette île, située à 55 kil. au S.-O. de Ténérife, occupe une étendue de 67 kil. de long, 67 de large, 266 de tour, et 4,040 kil. carrés de superficie, avec une population de 83,000 âmes environ. Le climat en est généralement doux, la température saine

et, par un phénomène peu expliqué, c'est au mois d'octobre que se rencontrent les plus fortes chaleurs, pendant lesquelles le thermomètre s'élève entre 26 et 31° centigrades. L'île Canaria a quelque ressemblance, quant à sa structure orographique, avec celle de Ténérife. Elle présente l'aspect d'une grande chaîne circulaire dont les sommets se terminent en plateaux; des vallées profondes, mais qui n'ont pas l'aspect sauvage des gorges de Ténérife, conduisent, à travers cette chaîne, dans la région centrale de l'île. Toutes ces montagnes sont d'origine volcanique; elles sont formées, pour la plupart, de roches basaltiques, de porphyres, de granits, et présentent, sur certains points, des cratères dont le refroidissement ne semble pas remonter à une époque très-éloignée. Quelques cours d'eau en descendent, alimentés par des sources et grossis par les neiges ou par les pluies qui les rendent torrentueuses.

Canaria est la plus cultivée des îles de l'Archipel, et les bois qui couvraient ses montagnes ont disparu peu à peu pour faire place à l'exploitation du sol. On y a fait, avec succès, comme à Ténérife, des tentatives d'acclimatation des plantes exotiques; on y rencontre, d'ailleurs, des végétaux de tous les pays, des pins, des mûriers, des palmiers, des vignes, des oliviers qui viennent jusqu'à une altitude de 705 mèt. La canne à sucre, dont la culture a été à peu près abandonnée, s'y retrouve cependant dans certaines régions; les nopals et les agaves de l'Amérique y servent de clôtures aux champs de maïs et de patates; l'oranger et le citronnier y croissent à côté des arbres à fruit de l'Europe.

Las Palmas, ancienne capitale de l'Archipel, est aujourd'hui la résidence d'un gouverneur militaire et de plusieurs vice-consuls étrangers; elle est bâtie au bord de la mer, sur une ligne qui s'étend du N. au S., faisant face au levant, et sur les pentes de deux hautes montagnes entre lesquelles s'ouvre une délicieuse vallée plantée de palmiers. Une petite rivière descend de cette vallée et traverse la ville pour venir se jeter dans la mer. C'est la plus grande et la plus populeuse (14,233 hab.) des villes de l'Archipel, et aussi la plus agréable par la douceur de la température qui y règne, par la beauté de ses maisons, l'importance de ses édifices publics, la richesse, l'industrie et l'activité commerciale de ses habitants. On y remarque quatre belles promenades, et surtout l'Alameda, au centre de la ville; d'élégantes fontaines; un hôtel de ville construit, en 1848, aux frais des habitants, après l'incendie de l'ancien édifice de l'Ayuntamiento; un théâtre, le seul de tout l'Archipel; un tribunal, ancien édifice autrefois occupé par l'Inquisition, et une cathédrale toute moderne construite au commencement de ce siècle, sur les ruines de celle que les Espagnols y avaient érigée au XVIe s, au moment de leur conquête. On compte, à *las Palmas* plus d'établissements d'instruction publique que dans le reste de l'Archipel, et deux bibliothèques.

Le maïs, les patates, le vin et la cochenille sont les principaux produits du territoire de las Palmas. La pêche sur les côtes d'Afrique est l'industrie de la plus grande partie de ses habitants.

LANZAROTE.

Lanzarote est la plus occidentale des îles de l'Archipel; elle mesure 11 kil. du N.-E. au S. O., 28 kil. en largeur moyenne, et 775 kil. carrés de superficie. *Arrecife*, l'un de ses ports, possède la meilleure baie de toutes les Canaries. Quelques montagnes basses, d'origine volcanique, occupent le centre de l'île; trois d'entre elles ont fait éruption en 1824, et ont couvert une partie du sol de couches épaisses de lave qui en rendent la culture impossible. La

partie utile ou cultivable du territoire est occupée par des pâturages où l'on élève quelques bêtes à laine, des chèvres, quelques vaches et des chameaux de belle taille. *Teguise*, la localité la plus importante, compte 2,600 hab.; *Arrecife*, 15 à 1,600; *San Bartolomé*, 1,410; *Aria*, 1,440. Aucune de ces localités n'a rien de remarquable, ni établissement public ni institution intéressante. La population totale de l'île peut s'élever à 12,000 âmes. Le mouvement commercial se traduit par 600,000 réaux en sorties, et par 1,000,000 de réaux en entrées, année moyenne.

FUERTEVENTURA.

C'est, après Ténérife, la plus grande des sept îles. Elle est à 5 lieues au S.-O. de Lanzarote, et à 18 lieues de la côte d'Afrique. Sa population s'élève à 10,000 âmes seulement. Le terrain, généralement calcaire, ne produit que lorsque l'année est pluvieuse; le pays est par conséquent misérable, sans aucun attrait, et peu à peu abandonné par ses habitants.

Betancuria, la principale ville, fondée par Jean de Bethancourt, qui vint conquérir l'île à la tête d'une expédition normande en 1402, a conservé intact le caractère gothique de cette époque. La cour du conquérant y avait élevé des édifices qui tombent en ruine, et sa population s'est réduite à 730 h. sans industrie.

Puerto de Cabras (500 hab.) est au fond d'une bonne baie, très-fréquentée par les navires qui visitent ces parages.

LA PALMA.

Cette île, située à 15 lieues de Ténérife, est plus importante que les deux qui précèdent; sa population s'élève à 35,000 hab. Elle a 50 kil. de long, 39 de large, 120 de tour, et 2,790 kil. carrés de superficie. L'intérieur de l'île est montagneux, volcanique, coupé de profonds ravins; les sommets sont couverts de neige, et les chemins qui sillonnent l'île ne sont que des sentiers peu praticables et quelquefois dangereux. Au point de vue géologique, cette île peut intéresser vivement le voyageur; deux de ses montagnes, *las Toscas* et la *Concepcion*, dont l'ascension est facile, présentent de magnifiques points de vue. Les produits de l'île sont presque nuls : il y vient quelques fruits, du miel, de la cire, de la soie, mais peu de grains.

Santa Cruz de la Palma, capitale de l'île, est une assez jolie V. de 5,400 hab., située au fond d'une bonne baie, qui peut recevoir des navires de fort tonnage, Elle est en amphithéâtre, sur les pentes d'une colline, et compte environ 1,200 maisons, parmi lesquelles d'anciens couvents, une belle église et quelques établissements peu importants.

Les habitants de l'île de La Palma sont au nombre des plus industrieux de l'Archipel. Ils sont très-habiles pour la fabrication des tissus de soie, et il sort de leurs ateliers quelques étoffes qui, par la consistance et l'éclat, pourraient rivaliser avec celles des meilleures fabriques de l'Europe. Malheureusement la main-d'œuvre est rare, elle est à un prix élevé, et les produits de Palma ne sauraient lutter avec avantage contre ceux du continent. Il se construit, sur les chantiers de cette ville, des navires de petit tonnage remarquables par leur légèreté et l'élégance de leurs formes. Le mouvement commercial avec l'Amérique est peu important : il représente à l'entrée 230,000 réaux, et 216,000 à la sortie.

GOMERA.

L'île de Gomera, située à 9 lieues de La Palma, a la forme d'un trèfle et une superficie de 1,488 kil. carrés. L'intérieur est montueux et raviné, et ne présente toutefois aucune trace volcanique. Le territoire est fertile,

sillonné d'un nombre considérable de cours d'eau, et cultivé avec une très-grande intelligence par la population qui, à l'inverse de celle des trois îles que nous venons de nommer, s'est plus que doublée depuis un siècle. Elle s'élève aujourd'hui à 17,000 âmes.

San Sebastian, la localité la plus importante de l'île, compte 1,600 hab.; elle forme un joli port avec un fond excellent, défendu par deux fortins. Il s'y fait un commerce assez important de produits agricoles expédiés de Gomera dans les îles voisines.

HIERRO (ILE DE FER).

L'île de Fer est la plus éloignée du groupe des Canaries; elle est située par 27° 39′ 50″ de latitude N.. et 14° 23′ 15″ de longitude O. du méridien de Madrid. C'est la terre la plus occidentale de notre hémisphère; ce fut la seule raison qui motiva le choix des géographes anciens pour y placer le premier méridien. Le climat y est doux et sain; on y rencontre de nombreux exemples de longévité. L'île mesure environ 80 kil. de tour, et renferme 4 à 5,000 hab. L'aspect orographique en est assez singulier. Vue du dehors elle semble entourée d'une espèce de muraille de lave, presque inaccessible, s'élevant jusqu'à 891 mèt. au-dessus du niveau de la mer. Sur deux ou trois points, cette muraille s'abaisse pour former de petits ports. L'un d'eux, nommé le *golfe d'Ynama,* placé au N., est le plus abordable. En 2 heures, on arrive à *Valverde*, l'unique ville du pays, en traversant les plaines de *Nisdafe,* les mieux cultivées de l'île. Valverde, qui compte 4,600 hab. comprend, avec les faubourgs ou hameaux qui l'entourent, environ 1,300 maisons mal bâties, surtout celles du dehors, et sans aucun édifice important. De Valverde, on descend au petit port de *Hierro*, situé sur la côte S.-E. On peut parcourir l'île, dans sa plus grande largeur, en moins d'une journée. Les habitants sont intelligents et laborieux; ils exportent une partie de leurs récoltes sur les autres points de l'Archipel.

LES PRÉSIDES D'AFRIQUE

ROUTE 148.

(On trouve dans les ports de la Méditerranée, à Algeciras, à Gibraltar, à Malaga, des bateaux conduisant à Ceuta, à Velez et à Melilla.)

CEUTA.

Ceuta, la plus importante des possessions espagnoles sur la côte d'Afrique, est une place forte, construite sur les pentes orientales du mont *Hacho,* l'ancien *Abyla,* l'une des colonnes d'Hercule, qui s'avance dans la mer, en face de Calpe, le rocher de Gibraltar, et qu'un isthme étroit rattache à l'empire du Maroc. La distance entre la *Pointe d'Europe*, qui forme la limite N. du détroit de Gibraltar, et la montagne de Ceuta, autrement nommée la *Pointe de l'Almina,* est de 4 lieues; Algeciras, en Espagne, est à 5 lieues au N., et Cadix, à 20 lieues 1/3 au N.-O. Ceuta, très-défendue par sa position naturelle, est en outre entouré de plusieurs fronts fortifiés, malheureusement dans un déplorable état de vétusté, mais auxquels il faudrait peu

de travaux pour faire une forteresse redoutable, capable de contre-balancer la puissance de Gibraltar. En raison de sa position isolée, du dangereux voisinage d'une nation barbare, la place doit toujours se tenir sur le qui-vive, prête à repousser une invasion subite. Au sommet de la montagne, sur les ruines d'une ancienne fortification romaine, existe une citadelle avec une vigie, dans laquelle deux hommes, qui se relèvent de semaine en semaine, observent constamment les mouvements des Maures et tout ce qui se passe en mer.

La garnison de Ceuta se compose de trois bataillons d'infanterie, d'un régiment de discipline, appelé régiment fixe, de deux batteries d'artillerie, d'une compagnie de pontonniers, de quelques cavaliers, et d'une compagnie de Maures dont les familles appartiennent au sol, et auxquels on a permis l'exercice de leur religion sous la direction d'un iman; ils habitent dans la ville un quartier séparé. Cette force effective présente un total de 2,555 hommes; la force matérielle comprend 180 canons et tous les approvisionnements nécessaires en cas de guerre.

Vue de la mer, Ceuta présente en amphithéâtre un curieux pêle-mêle d'habitations, de remparts et de jardins; rien n'est plus triste dès qu'on y a débarqué. On y arrive par un étroit fossé entre deux hautes murailles; on parcourt des rues sombres, tortueuses, où l'on ne rencontre que des soldats ou des déportés; les habitations particulières sont misérables; les édifices publics sont sans apparence; on n'aperçoit aucun établissement commercial ni industriel; c'est uniquement une colonie militaire, avec la population civile rigoureusement nécessaire pour les besoins matériels de la garnison, quelques familles appartenant au régiment fixe et le quartier maure. Le peu de terrain qui appartient à l'Espagne autour de la place et jusqu'aux limites de l'empire du Maroc est peu favorable à la culture, et cependant l'industrie des habitants lui fait produire d'excellents légumes et de bons fruits. La température varie entre 7° centigrades en hiver, 14° au printemps, 29° en été, et 17° en automne; le climat est sain.

La population s'élève à 10,395 hab., presque tous pêcheurs ou marins du cabotage, dont l'unique commerce est l'alimentation de la place.

Le préside, organisé en ateliers comme celui de Séville, reçoit de 2,000 à 2,200 individus condamnés à 20, 30 ou 40 ans de travaux, employés, soit aux fortifications, soit chez les particuliers, soit dans les ateliers intérieurs, soit à la police urbaine, et surveillés par un état-major nombreux. Ils sont bien vêtus et passablement bien nourris, mais mal installés, dans des locaux malsains, sans beaucoup d'ordre ni de surveillance intérieure.

On vient à Ceuta, d'Algeciras, par un bateau à vapeur dont le service est régulier, et par des bateaux à voile. — (V. R. 130, Gibraltar.)

On peut faire une excursion intéressante à *Tetuan*, à la condition d'être bien accompagné, et à *Tanger*; mais il est préférable de se rendre à cette dernière ville par mer (V. R. 130).

VELEZ DE LA GOMERA.

Velez de la Gomera, ou le *Peñon de Velez*, est un îlot de rochers situé à 139 kil. à l'E. de Ceuta, et séparé de la côte du Maroc par un canal étroit et peu profond. Cet îlot, qui mesure 224 mèt. en longueur, et 107 en largeur, s'élève, à son point culminant, à 80 mèt au-dessus du niveau de la mer; il est solidement fortifié, surtout du côté de terre. La garnison se compose d'un détachement de 120 soldats, d'un régiment du continent, de 30 hommes du régiment fixe, de 50 fusiliers choisis parmi les condamnés, de 20 soldats de marine et de 30 artilleurs.

Le nombre des détenus varie de 250 à 400. Cette misérable possession, dont il est difficile de comprendre l'utilité pour l'Espagne, lui coûte par an environ 400,000 fr.

ALUCEMAS.

Alucemas est également un ilot, de 161 mèt. de long sur 81 mèt. de large, inaccessible par le N. et l'E., défendu des deux côtés par des batteries. Il est situé à 130 mèt. de la côte du Rif, entre Velez (45 kil.) et Melilla (100 kil.). Il s'y trouve 28 maisons mal bâties, sauf celle du gouverneur; des magasins, une caserne pour la troupe, un bâtiment pour les détenus, une petite église, un hôpital, et une vigie construite sur le point le plus élevé du rocher. Celle-ci est occupée par douze condamnés qui se relèvent d'heure en heure, et qui ont pour mission, outre la surveillance des côtes et de la mer, de frapper les heures sur une cloche. La population se compose d'une garnison de 85 hommes, et de 68 détenus.

MELILLA.

Melilla est à 100 kil. à l'E. d'Alucemas, et à 278 kil. à l'O. d'Oran. La place, défendue par 147 bouches à feu, occupe une péninsule reliée au continent africain par un isthme de roche long de 100 mèt. Un terrain de 700 mèt. environ s'étend entre les ouvrages avancés et la place; il est distribué en jardins qui produisent les légumes frais pour la consommation des habitants. On compte, dans l'intérieur de la place, 97 maisons, des magasins à l'épreuve de la bombe, une église, un hôpital de 60 lits, une vigie avec horloge, et de vastes citernes.

Une belle campagne, dont les terres sont d'une grande richesse, s'étend en vue de Melilla; mais les Maures négligent de la cultiver; ils aiment mieux surveiller perpétuellement la place en fournissant les postes qui campent en vue de ses lignes avancées, toujours prêts à profiter d'un défaut de vigilance, et paraissant toujours aussi s'attendre à une surprise. Melilla, dont l'aspect est misérable et abandonné, coûte annuellement à l'Espagne 75,000 douros. Sa position géographique pourrait cependant lui donner une certaine importance au point de vue commercial, et attirer vers elle les produits assez nombreux de toutes les contrées voisines de l'empire du Maroc. Le petit nombre de ces produits, qui pénètrent dans la place malgré l'interdiction inintelligente des deux gouvernements, y est l'objet de négociations dans la forme la plus primitive. Les Maures payent en fruits, en volailles, en miel, en œufs, la réparation de leurs ustensiles de ménage qu'ils confient aux artisans de la garnison. Ils sont obligés d'aller jusqu'à Mogador, sur la côte occidentale, pour se pourvoir de café, de sucre, etc., et l'idée ne vient pas que la création d'établissements commerciaux sur toute cette côte pourrait être une source de fortune pour les possessions espagnoles.

L'Espagne possède encore, à l'E. de Melilla, et vers l'embouchure de la rivière *Muluga*, qui forme la limite des possessions françaises, les *îles Chafarines*, qui ont été occupées, en 1845, par le capitaine général Serrano. On y a formé un établissement militaire. Bien qu'éloignées des différentes routes de navigation, elles peuvent offrir un excellent refuge dans les mauvais temps.

FIN DE L'ITINÉRAIRE DE L'ESPAGNE

ITINÉRAIRE

DU PORTUGAL

COUP D'ŒIL GÉNÉRAL

Le Portugal est peu connu; il appartient au domaine des touristes qui aiment à rencontrer l'imprévu, soit sous le rapport de la nature, soit sous le rapport des coutumes et des mœurs. L'ancienne *Lusitanie* n'a pas encore perdu sa couleur nationale et primitive, son originalité propre; elle garde ses allures pittoresques, peut-être plus que l'Espagne, sa voisine, et les voyageurs la visiteront avec cet intérêt de la nouveauté qui charme tant, et qu'il est si rare de trouver aujourd'hui.

GÉOGRAPHIE. — Le Portugal est situé à l'extrémité occidentale et méridionale de l'Europe, entre les 36° 58′ et 42° 7′ latitude N., et entre les 8° 50′ et 11° 50′ de longitude O. du méridien de Paris. Il est borné au N. par la Galice, à l'E. par le royaume de Léon, l'Estrémadure espagnole et l'Andalousie, au S. et à l'O. par l'Atlantique. Sa superficie est de 123,000 kil. carrés, 558 kil. sur 220. Il présente 1002 kil. de frontières terrestres, et 793 kil. de côtes.

Le Portugal occupe le gradin inférieur du versant occidental de la Péninsule hispanique. Plus favorisé, sous certains rapports, que l'Espagne, il profite des embouchures de ses quatre grands fleuves, et de la seule portion de leur cours qui soit vraiment navigable; il sépare ses deux provinces extrêmes, la Galice et l'Andalousie; enfin il jouit d'une frontière naturelle très-redoutable, bien que contraire aux lois de la Géographie physique. Cette frontière ne consiste pas, en effet, en une seule et même ligne de montagnes; mais les contreforts des chaînes espagnoles forment comme une longue et épaisse muraille qui ouvre à peine quelques brèches pour donner passage à des fleuves brisés et torrentueux. Toutefois, les montagnes de Portugal n'ont pas des pics aussi élevés que ceux de l'Espagne; à mesure qu'elles s'approchent de l'Océan elles s'abaissent par degrés, et se changent en simples collines qui probablement ont leurs derniers rameaux sous les eaux de la mer. On peut dire que les montagnes qui sillonnent le Portugal ne sont que la continuation des quatre grandes chaînes centrales de l'Espagne. Telles sont la *Serra da Estrella*, dans le Beira, qui atteint la hauteur de 1,993 mèt.; la *Serra do Gerez*, au N., dont le sommet le plus élevé, le *Suajo*, atteint 1,442 mèt.; les serras de *San Mamede* et d'*Ossa*, prolongation des montagnes de Tolède, dont la plus haute cime, dans la serra d'Ossa, s'élève à 649 mèt.; enfin la *Serra da Foia*, au S., dont le principal sommet est à 903 mèt.

FLEUVES. — Les fleuves du Portugal sont le Tage (en portugais *Téjo*);

le Douro (en espagnol *Duero*), qui sert de frontière aux deux pays limitrophes pendant un cours de 110 kil.; le Guadiana, qui sépare le Portugal de l'Andalousie; le Minho (en espagnol *Miño*), qui le sépare de la Galice; puis le Mondego, le Lima, le Cavado, le Sado, le Vouga, le Mira et le Ave qui se jette dans l'Océan à Villa do Conde. Ces derniers prennent leur source sur le territoire portugais.

Rivières, lacs et eaux minérales. — Plus de 300 cours d'eau arrosent ce pays; outre les fleuves que nous avons cités, les plus remarquables sont le Zezere, le Vizella, le Tamega, le Coura, le Tuar, le Saber, le Daô et le Sardào. Le lac d'Obidos, dans l'Estrémadure, et surtout la Ria d'Aveiro, méritent d'être visités. Quant aux eaux minérales (*caldas*), une statistique en porte le nombre à 108 sources, dont 72 sulfureuses. Les plus renommées sont celles *da Rainha*, chlorurées sodiques thermales, situées dans la province de l'Estrémadure; les plus thermales, celles de *San Pedro do Sul* (69° c.) et de *Vizella* (66° c.). Une grande réputation est attachée à celles de *Gerez* (63° c., chlorurées calciques et silicatées), que l'on trouve sur les frontières de la Galice, et que l'on regarde comme les plus salutaires du Portugal. Il y a encore des eaux près de *Chaves,* à *Oéiras,* à *Cascaes*, à *Lisbonne,* à *Sto Antonio das Taipas*, à *Aregos,* à *Canavères*. Celles de Lisbonne, sulfureuses thermales, sont nombreuses, et on cite parmi elles les *caldas* de *Alcaçarias*. Le Portugal possède seize sources salées diverses.

Climat. — Peu de climats sont aussi heureux que celui du Portugal; cependant, en été, la température y est élevée, et parfois on y éprouve d'accablantes chaleurs que modèrent à peine les vents de l'océan Atlantique. Ajoutons que, pendant l'hiver, la neige tombe seulement sur le sommet des montagnes. Mais, malgré ces excès de température, le climat en général est doux et agréable, tel qu'on s'y accoutume très-facilement. Çà et là se rencontrent des vallées délicieuses dont la fraîcheur circule par des gorges boisées du plus charmant aspect. La région des plateaux offre des inclémences de froid et de chaud; aussi les habitations y sont-elles rares et tout à fait misérables. Les études météorologiques sont dirigées par l'observatoire de Lisbonne, qui a des stations correspondantes à Coïmbre, Guarda, Moncorvo, Porto, Evora, Lagos, etc.

Productions diverses. — Les montagnes sont pour la plupart boisées de châtaigniers, de chênes, de chênes-lièges et de sapins. Le caroubier abonde dans l'Algarve. La superficie boisée présente 260,000 hectares. Les vallées fournissent en abondance des vins excellents : par exemple, ceux de Porto, de Carcavellos et de Setubal. La production annuelle s'élève à 4 millions d'hectolitres.

Les vins forment le principal élément de richesse du Portugal. Les vignobles y occupent 204,000 hectares. Les gourmets européens aiment ces vins épais, foncés et spiritueux, à la tête desquels se placent celui de Porto, que tout gentleman anglais veut posséder dans sa cave. Ceux de Bairrada, au S. du Douro, connus au Brésil sous le nom de vins de Figueira, viennent ensuite par ordre de qualité. Puis, ceux de Bucellas et de Carcavellos, qui sont blancs; les vins rouges de Barra-à-Barra, de Torres, de Lavradio et de Collares, traversent les mers pour aller principalement prendre place dans les docks de Londres. Ce dernier, analogue au vin de Valdepeñas d'Espagne, est très-apprécié. Quant au muscat de Setubal, on en récolte une si petite quantité, que l'exportation n'en saurait être faite sur une importante échelle. Tout naturellement, le Portugal, riche en vins, prépare une grande quantité de vinaigres, que le Brésil tient en haute estime, et

qui sont expédiés journellement à Rio-de-Janeiro. L'huile, peu différente de celle qui se fait en Espagne, tient le second rang parmi les produits du Portugal; cette production s'élève à 250,000 hectolitres.

Le royaume produit aussi des grenades savoureuses; plus de 250 millions d'oranges renommées ; près de 7,000,000 de kilog. de figues, et une immense quantité d'olives de la meilleure espèce. La région des plateaux abonde en céréales, surtout dans les provinces d'Alemtejo, de Minho, de Beira et de Tras-os-Montès, où la culture embrasse environ 1,127,000 hectares. On compte aussi, dans ces provinces, prés de 3,000,000 de têtes de moutons. Mais, chose regrettable, la rareté des pâturages ne permet que très-imparfaitement l'élève du gros bétail. Dans les forêts, on rencontre des loups, des cerfs, des daims, des sangliers, des chèvres sauvages, mais généralement en petit nombre. Le lièvre est rare, le lapin abonde, de même que le gibier de plumes; la chasse, toutefois, n'a pas le même caractère que celle qu'on fait en France ou en Allemagne. L'intérieur du sol portugais recèle beaucoup de métaux et de pierreries; l'exploitation de ces mines précieuses a pris une certaine activité et, dans l'Estrémadure, les extractions du fer enrichissent un grand nombre d'industriels. Le Tage, au dire des historiens et des légendaires, roulait autrefois de l'or; on prétend même que le sceptre des rois du Portugal a été fait avec l'or tiré du limon de ce fleuve si vanté. Aujourd'hui, le Tage n'a plus cette vertu aurifère.

Ces nombreuses productions du pays peuvent constituer un grand mouvement d'industrie et d'exportation. Tous les fruits, remplis de saveur, s'y récoltent; les troupeaux de toute espèce peuvent y être élevés; d'excellents poissons peuplent les rivières et les côtes maritimes. Il ne manque rien au Portugal pour qu'il ait des trésors à sa disposition, si ce n'est peut-être cette ardeur au travail, qui fait la force des contrées du nord. Le Portugal exporte dans l'empire du Brésil, devenu pour lui un marché important, des huiles assez mal préparées, des vins, des farines et du sel; en Angleterre des bestiaux, des œufs et des légumes; du maïs en Irlande; des oranges dans tout l'univers; il fait le commerce des vins avec l'Europe et le Brésil; mais néanmoins les Portugais n'ont pas encore profité des libéralités que la nature leur a prodiguées. Pour donner une idée des ressources qu'il leur serait facile de tirer de leur sol, il suffit de constater qu'ils expédient pour plus de 170 millions de francs de vins de Porto, de Madère et de divers autres crus.

Pour les exploitations, les bœufs sont d'un grand secours; les chevaux n'ont ni la vigueur ni la beauté qu'on remarque dans ceux de l'Andalousie. Avec le temps, les chemins de fer développeront sans doute en Portugal ce mouvement industriel et commercial qu'on regrette de n'y pas trouver; la marine marchande y est en pleine activité. Elle compte environ 600 navires, jaugeant 107,000 tonneaux. Les chantiers de construction, qui sont restés dignes de leur ancienne renommée, sont sans cesse occupés. Les bâtiments qui en sortent se distinguent par l'élégance des formes et une solidité à toute épreuve. La navigation sur le Tage n'est possible, avec l'aide des marées, que jusqu'aux environs de Santarem.

Il ressort des lignes précédentes, que le commerce portugais s'étend principalement au Brésil et à l'Angleterre. Avec le Brésil, il y a pour ainsi dire réciprocité d'affaires; les deux pays font échange de leurs produits, et cet échange profite d'une manière égale à l'un et à l'autre. Avec l'Angleterre, il n'en est pas ainsi. Depuis une quinzaine d'années, surtout, nos voisins d'outre-Manche encombrent de leurs marchandises les ports du Portugal,

qu'ils protègent à leur façon. Les commerçants portugais envoient dans les différents pays pour une somme d'environ 113 millions de francs, en vins, huiles, oranges, fruits secs, grains, matières premières, produits manufacturés, etc. ; l'importation apporte pour 192 millions.

DIVISION POLITIQUE. — Le Portugal était autrefois divisé en sept provinces continentales : *Minho*, *Tras-os-Montès*, *Alemtejo*, *Haut-Beira*, *Bas-Beira*, *Estrémadure* et *Algarve*, plus les *Açores* et *Madère*. Aujourd'hui l'organisation administrative compte 21 districts, entre lesquels ces provinces ont été partagées, et dont les chefs ont à peu près les attributions des préfets français.

POPULATION. — La population, évaluée par district, s'élève, d'après le recensement de 1875, aux chiffres ci-après : — **Minho** : *Braga*, 316,062; *Porto*, 445,587 ; *Vianna do Castello*, 211,683. — **Tras-os-Montès** : *Bragance*, 158,280 ; *Villa Réal*, 216,557. — **Alemtejo** : *Beja*, 142,438 ; *Evora*, 101,198 ; *Portalegre* ; 99,343. — **Haut-Beira** : *Aveiro*, 256,389 ; *Coïmbre*, 302,095 ; *Vizeu* ; 372,246. — **Bas-Beira** : *Guarda*, 219,198 ; *Castello-Branco*, 169,670. — **Estrémadure** : *Leiria*, 188,614 ; *Lisbonne*, 454,691 ; *Santarem*, 210,571. — **Algarve** : *Faro*, 192,916. — **Açores** : *Angra*, 71,455 ; *Horta*, 63,041 ; *Ponta Delgada*, 127,250. — **Madère** : *Funchal*, 121,753. Soit 4,441,037.

Au total, la population entière du Portugal ne dépasse guère le chiffre de 6,500,000 habitants, en y comprenant celle des possessions d'Afrique, d'Asie et d'Océanie. Celles-ci comprennent la province du Cap-Vert, les îles de Saint-Thomas et du Prince, la province d'Angola, la province de Mozambique, la province de Goa, la province de Macao et Timor. Elles présentent une superficie de près de 2 millions d'hectares.

LANGUE. — La langue portugaise dérive du latin ; elle s'est formée en même temps que le castillan, et a été modifiée au moyen âge par l'arabe. Le *gallego*, idiome roman de la Galice, en est évidemment un dérivé.

RELIGION. — De même qu'en Espagne, la religion catholique domine. Presque tous les Portugais sont catholiques romains ; mais les autres cultes jouissent d'une tolérance garantie par les lois. L'Inquisition, depuis longtemps sans action, a été définitivement abolie en 1820. Le clergé a pour chefs quatre archevêques et quatorze évêques, avec une dotation de 165,455,000 reis (environ 825,000 fr.). L'archevêque de Braga porte le titre de Primat.

GOUVERNEMENT. — Le gouvernement des Portugais est monarchique constitutionnel. Les colonies elles-mêmes, fort nombreuses comme on sait, envoient des députés aux chambres. La presse, organisée d'une façon assez remarquable, jouit d'une liberté à peu près illimitée. Cependant, en diverses circonstances, des coups d'État en ont momentanément diminué les droits.

REVENUS PUBLICS ET DÉPENSES. — D'après les plus récentes statistiques, les dépenses annuelles s'élèvent à 156 millions de francs. Le chiffre des recettes, provenant des impôts sur les terres, des produits des douanes, des tabacs, de diverses autres taxes, ne dépasse pas la somme de 141 millions de fr., ce qui amène par année un déficit de plus de 15 millions, déficit que tendent à combler le progrès qui se fait depuis vingt ans dans la prospérité publique, et une administration maintenant plus intelligente des deniers de l'État.

ARMÉE. — L'armée portugaise présente un effectif d'environ 25,000 hommes en activité de service, et de 3,000 chevaux. Elle est répartie dans cinq divisions militaires, dont les chefs-lieux sont Lisbonne, Viseu, Porto, Evora et Angra. Elle compte trois écoles spéciales, le Collége

militaire, l'École de l'armée, l'École polytechnique, et un vaste arsenal à Lisbonne, avec fonderie de canons et manufacture d'armes. Elle absorbe 22 millions de francs sur le montant total des dépenses de l'État. La marine dispose d'un budget de 8 millions et demi et compte un personnel de 3,300 officiers ,employés et marins, pour une force navale de 25 bâtiments, dont un cuirassé, armés de 150 bouches à feu. Elle possède, à Lisbonne, un bel hôpital, un arsenal avec chantiers de construction, corderie, musée naval et école navale.

FORTERESSES, PORTS MILITAIRES. — Seize places fortes existent en Portugal; les unes sont situées dans l'intérieur des terres; les autres défendent l'entrée du Tage. Les principales sont : *Elvas*, dans l'Alemtejo, près du Guadiana et de la frontière d'Espagne; cette place a de belles fortifications casematées, et une forteresse de la *Lippe* ou *Forte-da-Graça*, chef-d'œuvre du comte de Lippe-Schauembourg; *Jeromenha; Campo-Maior*, à 18 kilomètres d'Elvas; *Estrémoz*, *Marvao; Peniche*, dans l'Estrémadure, sur l'océan Atlantique; *Monsanto; Almeida*, dans la province de Beira, prise par les Espagnols en 1762, démantelée par les Français en 1810, et reconstruite par les Anglais; *Valença*, sur le Minho, en face de la place de Tuy, en Galice, ville forte qui avait autrefois le titre de marquisat, et qui possède aujourd'hui 1,800 âmes au plus.

UNIVERSITÉ, SAVANTS ET LITTÉRATEURS. — Le Portugal compte une Université ou grande école centrale, largement organisée d'après l'état de l'enseignement supérieur en Europe, celle de Coïmbre, dans le Haut Beira. Fondée à Lisbonne en 1290, elle fonctionne à Coïmbre depuis l'an 1537. A l'installation de cette importante école à Coïmbre se rattache une particularité d'un grand intérêt pour les lettres françaises. Le roi Joao III, disent de Thou, Moréri et Quicherat, voulant que le Portugal se montrât capable de marcher de pair, pour l'enseignement, avec les autres États de l'Europe, fit prier André de Gouvea, principal de l'Université de Bordeaux, de venir à Coïmbre, afin d'y monter une maison qui fût la digne fille de l'école bordelaise, et Gouvea amena avec lui plusieurs savants professeurs, parmi lesquels Guerente, Nicolas de Grouchy, Jacques de Teyve. (*V.* Coïmbre.) Après cette Université on distingue un grand nombre d'établissements importants dans toutes les branches : une école polytechnique à Porto, qui fournit des ingénieurs civils; une école de médecine à Lisbonne, et quatre bibliothèques publiques à Lisbonne (300,000 volumes), à Evora, à Braga et à Villa Réal. Celle de l'Académie des sciences possède 13,000 volumes, celle de l'Université de Coïmbre, 82,000. — Le Portugal a donné le jour à des hommes éminents, dans les sciences, les lettres et les arts. Citons au hasard, et dans l'impossibilité d'être complet en une place si restreinte : Camoëns, l'illustre auteur des *Lusiades*, né à Lisbonne en 1524 ou 1525; Manoel de Faria y Souza, polygraphe, dont presque tous les ouvrages sont écrits en castillan; Jean de Barros, historien, né à Viseu, auteur très-renommé de l'*Asie portugaise*, ouvrage continué par Diego de Couto; Herculano de Carvalho, membre de l'Institut de France; dans la poésie pastorale, Tavarès de Miranda et Rodrigo Lobo, surnommés, l'un le *Virgile*, l'autre le *Théocrite* du Portugal; dans la théologie, Barthélemi Quental; le jésuite et théologien Cordero; Gomez de Pereira, dont Descartes estimait les ouvrages. Dans la navigation et la géographie, Magalhaens ou Magellan occupe sans contredit la première place, puis l'infant don Henrique, fils de Joao Ier, Barthélemy Dias, Vasco de Gama, Cabral, Zargo, Gomez de San Estevan, et Carvalho da Costa. L'auteur de la première *Gazette* fut Mascarenhas, qui eut du goût pour tous les genres

de littérature, et de l'aptitude à toutes les connaissances humaines. En jurisprudence, le nombre des écrivains est comparativement restreint, et leurs noms sont obscurs pour le reste de l'Europe. L'école de médecine et d'anatomie de Lisbonne a formé des médecins très-distingués, dont les travaux ont eu du retentissement jusqu'à l'étranger. La botanique a été l'objet de travaux intéressants. Enfin, les mathématiques, longtemps négligées, ont pris, depuis un certain nombre d'années, un vaste essor, et les trois observatoires de Lisbonne, Coïmbre et Porto sont parfaitement installés. Les romans et les pièces de théâtre ne parviennent pas dans le reste de l'Europe, à quelques rares exceptions près; Diaz Balthazar, Gil Vicente et Antonio Joseph ont seuls laissé, sous ce rapport, des œuvres un peu remarquables.

Mouvement industriel. — Lisbonne et Porto sont les deux foyers les plus notables de l'industrie portugaise. Porto, qui occupe 7 à 8,000 ouvriers, est parvenue à se rendre presque indépendante de l'Angleterre. Le nombre des manufactures, quoique encore restreint, permet déjà de cesser de demander au commerce étranger ce qui peut être nécessaire en étoffes, en quincaillerie et en objets de toilette ou de luxe. La fabrication des lainages, à Portalègre et à Guarda; la manufacture de la soie, à Bragança; l'industrie cotonnière, à Porto, à Lisbonne, à Peñafiel, à Vizella, sont en prospérité, nonobstant une teinture défectueuse et quelque absence de goût dans les dessins et l'agencement des couleurs. A *Guimaraes,* ville située à 25 kilomètres N.-E. de Porto, on fabrique des toiles remarquables, de la coutellerie, des papiers et du linge damassé; à *Braga*, l'orfèvrerie et la chapellerie sont devenues deux spécialités industrielles. *Covillian* est un centre industriel très-important; *Thomar* possède aussi quelques fabriques. Des manufactures d'armes se sont montées avec succès, et on reconnaîtra qu'il y a progrès à cet égard, si l'on se rappelle qu'à la fin du XVIII[e] siècle les Portugais ne fabriquaient ni leurs canons ni leurs fusils, et les achetaient à l'Angleterre. Les arts utiles, tels que l'horlogerie, la mécanique, la papeterie, ont peu de produits dignes de remarque, et cependant la presse a développé l'art de l'imprimerie, et les libraires de Lisbonne et de Coïmbre mettent en vente aujourd'hui des livres confectionnés avec un grand soin typographique. L'imprimerie nationale, installée sur le modèle de l'imprimerie nationale de Paris et avec tous les perfectionnements modernes, avait envoyé à l'Exposition universelle de 1878 des spécimens sortis de ses presses, qui ont été très-justement remarqués.

Ports de commerce. — Malgré l'étendue de ses côtes, le Portugal ne possède qu'un petit nombre de ports, parmi lesquels ceux de Lisbonne, de Porto, de Figueira, de Setubal, de Faro, de Villa Nova, d'Aveiro, de Villa do Conde et de Vianna, occupent la première place. Le mouvement de ces ports s'effectue principalement par la navigation étrangère; mais les services de bateaux à vapeur qui s'organisent améliorent déjà l'état des choses, et le gouvernement encourage ces utiles entreprises. On a calculé que les ports du Portugal reçoivent annuellement environ 10,500 bâtiments de commerce, parmi lesquels 6,300 au moins sont nationaux.

Histoire sommaire. — Le royaume de Portugal, tel qu'il est à présent, correspond à la majeure partie de la province romaine dite *Lusitania*, au pays entre Duero et Minho, c'est-à-dire à une petite portion de la Tarraconaise d'Auguste et de la Gallécie d'Adrien, enfin à quelques territoires de la Bétique. Les habitants de ce pays étaient Celtes d'origine, selon toutes les probabilités. Comme les Romains, ils durent d'abord songer à défendre leur indépendance contre les Carthaginois, pendant l'intervalle

qui s'écoula entre la première et la seconde guerre punique. Bientôt, ils eurent à combattre les Romains, auxquels ils opposèrent une résistance vigoureuse et parfois couronnée de succès, jusqu'à ce que leurs adversaires eussent employé les massacres organisés en Lusitanie, et assassiné le courageux Viriatus (140 ans avant Jésus-Christ).

La domination romaine en Portugal dura cinq siècles et demi ; elle cessa quand les Barbares attaquèrent l'Empire. Alors, par suite de deux invasions, l'une germaine et l'autre arabe, le pays lusitanien appartint à de nouveaux maîtres, et, successivement, il devint la proie des Alains (409 de l'ère chrétienne), des Romains qui reprirent sur eux leur puissance nominale (417), des Visigoths (vers 467), et des Arabes auxquels, après la terrible bataille de Jérès ou du Guadalete (711), l'Espagne fut asservie presque tout entière.

Pendant les trois siècles qui suivirent, dit un historien, les progrès des chrétiens des Asturies enlevèrent peu à peu aux Musulmans, et rattachèrent au royaume d'Oviédo ou de Léon, la Galice et l'ancienne Lusitanie jusqu'au Tage. En 1094 ou 1095, Alfonse VI, roi de Léon et de Castille, détacha de ses États et donna à Henri de Bourgogne, devenu son gendre, le pays entre le Minho et le Tage. Ce fut le *Portugal*, nom qui, de la ville de Porto (*Portus Calle*), s'était étendu aux provinces voisines, et qui embrassa bientôt un territoire plus considérable encore. Le Portugal n'était, dans le principe, qu'un comté vassal de la Castille ; mais le fils de Henri, Affonso VI, ne tarda pas à repousser cette suzeraineté qui l'humiliait ; il reçut de ses soldats le titre de roi, et forma un État indépendant.

En lui commença la *dynastie de Bourgogne*, *branche directe*, qui régna de l'année 1139 à l'année 1385, et dont les souverains se distinguèrent presque toujours dans la longue croisade dirigée contre les sectateurs de Mahomet. A Santarem (1184), à Navas de Tolosa (1212), au Salado (1340), les Portugais se couvrirent de gloire, et l'agrandissement de leur pays suivit de près leurs victoires éclatantes. Sous Affonso Ier, l'Estrémadure, l'Alemtéjo et Lisbonne furent réunis au royaume ; sous Affonso III, le Portugal acquit les Algarves (1249-53). Il eut ainsi ses limites naturelles, ou plutôt les limites qu'il possède encore ; et peu à peu sa constitution se forma. Les cortès déclarèrent le trône héréditaire même pour les femmes, lorsque celles-ci épouseraient un seigneur portugais. Ce dernier ne devait recevoir le titre de roi, en cette circonstance, qu'après qu'il serait né du mariage un enfant mâle. Chaque fois qu'une grande question de gouvernement s'agita, les cortès y prirent part ; seulement, les assemblées ne siégèrent qu'à des dates irrégulières.

Sous la *branche d'Aviz*, depuis 1385 jusqu'à 1580, le Portugal eut une existence très-glorieuse, et il étendit ses conquêtes sur la côte septentrionale d'Afrique. D'illustres navigateurs allèrent sur les côtes occidentale et orientale de cette partie du monde, se frayèrent une route nouvelle vers l'Inde, et s'emparèrent du Brésil où la domination portugaise s'établit rapidement. Que de richesses furent acquises en moins d'un siècle ! Elles eurent de funestes résultats : l'abandon de l'agriculture dans la mère patrie, et l'amour immodéré des fortunes promptement acquises au moyen des expéditions maritimes. Cette époque vit grandir la puissance de la royauté et briller une foule de génies littéraires ; l'aristocratie perdit ses privilèges, les cortès s'assemblèrent rarement, mais le rayonnement du pays à l'extérieur pouvait consoler les Portugais jaloux de leurs franchises provinciales.

La *branche de Bragance* date de l'année 1640. Lorsque le roi-cardinal

Henrique fut descendu dans la tombe, les Portugais furent soumis aux Espagnols, et leur pays ressembla à une province de la monarchie qui les avait réduits. Cette malheureuse époque dura soixante années, pendant lesquelles le Portugal perdit à la fois sa marine redoutable et ses riches colonies, dont les Hollandais s'emparèrent. Il recouvra son indépendance sous la maison de Bragance, en 1640, et reprit ses colonies d'Afrique et du Brésil (1654, 1661). Mais son commerce ne prospéra pas, et il tomba dans un complet dépérissement. Pombal parut, et malgré ses formes despotiques, ce ministre mérita la reconnaissance de sa patrie. Pombal encouragea l'agriculture, rétablit la marine, donna quelque discipline à l'armée, et prépara le Portugal à de meilleures destinées. Cependant, après la retraite de cet homme d'État, l'Angleterre acquit une influence immense sur le cabinet de Lisbonne, influence qui disparut seulement le jour où Napoléon Ier, en 1801 et en 1806, obligea le Portugal à fermer ses ports aux Anglais. Le 27 octobre 1807, le traité secret de Fontainebleau sépara ce royaume en trois parts; la cour se retira au Brésil. Mais les Portugais, après s'être concertés avec l'Espagne que les armées françaises avaient aussi envahie, se soulevèrent et obtinrent l'appui de l'Angleterre. Junot, Soult et Masséna essayèrent en vain de les contenir; ils échappèrent à la domination française, non pour reconquérir leur indépendance, mais pour retomber sous l'influence anglaise et changer de dominateurs.

Cependant la famille royale n'était pas revenue du Brésil, où elle resta jusqu'en 1821; elle reparut enfin cette année à Lisbonne. Les cortès, à l'exemple des cortès espagnoles, s'assemblèrent et votèrent une constitution libérale. A son retour en Europe (février 1821), le roi Joao VI fut forcé de subir les conditions des cortès de Lisbonne. La constitution nouvelle le réduisait à une impuissance presque complète; en 1823, une contre-révolution rétablit ce prince dans ses anciennes prérogatives, et il promit simplement alors une charte basée sur des principes libéraux, résolution contraire aux idées absolutistes de sa femme et de son fils don Miguel. Des agitations troublèrent le Portugal, où le radicalisme des cortès ne cédait pas aux prétentions royales. Pendant ce temps, le Brésil mit à profit les circonstances, il se détacha de la métropole (1822), et don Pedro, fils du roi, en devint empereur. A la mort de Joao VI, des évènements nouveaux agitèrent encore le royaume. Une charte avait été promulguée par don Pedro, successeur de son père; puis ce prince faisait cession du trône de Portugal à doña Maria, sa fille. Don Miguel réclama, se fit nommer roi par ses partisans (1828), et ne quitta son trône que devant don Pedro, qui avait abdiqué la couronne du Brésil, et qui venait replacer doña Maria sur le trône qu'on lui disputait (1831). L'Europe s'intéressa vivement au sort de la jeune reine, qui gouverna en paix le Portugal pendant plusieurs années. En 1842, reparut la charte de don Pedro; le parti chartiste dirigeait les affaires; la prospérité renaissait déjà; le comte de Thomar (Costa-Cabral), président du conseil des ministres, donnait à l'administration une impulsion réactionnaire, lorsque le maréchal Saldanha excita (avril 1851) une révolution militaire, à la suite de laquelle on réforma la charte. Depuis ce temps, les libéraux et les chartistes donnent leur appui au gouvernement.

Moyens de transport. — Les communications les plus sûres entre l'Europe et le Portugal se font par la voie de mer. Les paquebots des Messageries nationales de France, partant de Bordeaux, qui desservent la ligne du Brésil et de la Plata, relâchent à Lisbonne. Un autre service mensuel existe au Havre.

Les services anglais sont plus nombreux et par conséquent plus fré-

quents. Le *Royal Mail Steam Packet company* a de magnifiques paquebots allant de Southampton à Rio de Janeiro, et touchant à Lisbonne en quatre jours. La *Ligne-Péninsulaire* part également de Southampton trois fois par mois, et s'arrête à Lisbonne. Les chemins de fer français du Nord et de l'Ouest sont en correspondance avec ces lignes.

Pour les communications entre les divers ports de la côte portugaise, il existe quelques petits services de cabotage à vapeur ou à voiles, qui font plusieurs fois par mois le voyage d'aller et retour entre Lisbonne et Porto en 20 heures. D'autres communications, à peu près régulières, existent entre Lisbonne et les ports des Algarves.

Par la voie de terre, les communications sont devenues plus faciles depuis la construction des deux grandes lignes de **chemins de fer** de Badajoz à Lisbonne (281 kil.) et de Porto à Lisbonne (332 kil.). La première est, quant à présent, la seule voie à peu près directe entre Madrid et la capitale portugaise. Le prolongement de la ligne espagnole du Tage depuis Malpartida jusqu'à Monfortinho, à la frontière, et ensuite par la vallée du Tage portugais jusqu'à Abrantès, offrira aux deux capitales un moyen de communication plus rapide. On évalue le trajet à 604 kil., tandis que l'on en compte 880 par Ciudad Real et Badajoz (*V.* Espagne, R. 20). — La ligne de Porto à Lisbonne, maintenant prolongée jusqu'à la frontière N. (93 kil.), se rattache, à Tuy, au réseau N.-O. de l'Espagne, et ouvrira, lorsque ce réseau sera achevé, des communications vers la France, par Orense, Léon, Palencia et Burgos. Un embranchement de cette ligne va le long du littoral (voie étroite), jusqu'à Fontainhas (44 kil.), pour être prolongé ultérieurement jusqu'à Vianna do Castello ; un autre part de la station de Nine pour rejoindre la ville de Braga (15 kil.). — En ce qui concerne la France, Paris sera bientôt plus rapproché de Lisbonne, par la ligne en construction de Salamanca à la frontière, continuée par une ligne portugaise qui suit la vallée du Mondego jusqu'à Coïmbra, où elle retrouve la ligne de Porto à Lisbonne. Par le chemin de fer du Nord de l'Espagne, la ligne de Salamanca et celle du Mondego, la distance de Paris à Lisbonne ne sera plus que de 1,875 kil. Elle est actuellement de 2,332 kil. par Madrid, Ciudad-Real et Badajoz. — Une autre ligne qui, actuellement, remonte le cours du Douro à l'E. de Porto, jusqu'à Pezo da Regoa, paraît devoir être prolongée jusqu'à la Barca d'Alba, dernière localité portugaise près de la frontière espagnole. De l'autre côté du fleuve est la ville de La Fregeneda, d'où partira un chemin de fer allant se raccorder, à Salamanca, avec le réseau Nord. (*V.* Espagne, R. 69 *bis*.)

Indépendamment des routes que ces voies ferrées ont remplacées, il existe encore quelques chemins peu fréquentés qui rattachent l'Espagne au Portugal, de Zamora à Bragança, de Ciudad Rodrigo à Almeida, etc.

Un troisième groupe de lignes de fer, formant le réseau Sud, dont le point de départ est de l'autre côté de la rade de Lisbonne, à Barreiro, conduit vers Evora avec prolongement jusqu'à *Extremos* (168 kil.) et descend au S.-E. vers Beja et Serpa (183 kil.). La ligne de Beja présente un prolongement de 47 kil., allant de Beja à Casevel, et destiné à être continué jusqu'au littoral de l'Algarve et au port de Faro. Ce réseau rattache à la capitale la partie méridionale du royaume. Un petit embranchement est dirigé de Barreiro sur Setubal (28 kil.).

Au moment où s'imprime ce volume, le réseau portugais présente un total de 1,150 kil. Les compagnies ont organisé un service de voyages circulaires qui permettent de visiter les principales localités sur les lignes de Porto, du Minho et du Douro.

Dans l'intérieur du Portugal, les chemins sont rarement bons, les voitures ne sont pas toujours commodes et bien menées, les auberges n'ont pas tout le confort désirable. Sur les routes, on a organisé des services de diligences pour les longs parcours et des chars à bancs pour les petites distances. On trouve difficilement des voitures de louage.

La seconde façon de voyager consiste à parcourir les routes à cheval ou sur un mulet, accompagné d'un muletier ou *arrieiro* qui porte les bagages en croupe. Cela coûte environ 3 francs par lieue, car il faut que le voyageur nourrisse les muletiers. Quelques voyageurs vont en compagnie des conducteurs de marchandises à dos de mulet (*almocreves*); ce mode est peu coûteux. L'âne, monture favorite du paysan portugais, est le meilleur moyen de transport pour les petites excursions.

Le service des postes est actuellement très-bien organisé. La télégraphie électrique comprend un réseau étendu qui compte 147 stations et 3,506 kilomètres.

Poids, mesures et monnaies. Le système métrique décimal est en usage depuis 1852. L'ancienne unité de poids, l'*arratel*, équivaut à 459 gr. L'*arrobe* a la valeur de 32 *arrateis* ou 14 kilog. 688 gr.; et 4 arrobes forment 1 *quintal*.

Les diamants et les pierres précieuses se pèsent au *quilate*, ou karat de 4 grains; 151 karats 1/6 valent 1 once troy ou 31 gr. 103 milligr.

Le *pied* portugais comprend 32 c. 85; la *vara* vaut 1 mèt. 10 c.; le *covado* (coudée) vaut 68 c.

La lieue portugaise, de 18 au degré, vaut 5 kil. 552; la *geira*, mesure agraire, vaut 58 ares 275.

Les mesures liquides anciennes sont: l'*almude*, qui contient 16 litres 951; l'*alqueire*, pour les grains, comprenant 13 litres 815.

Voici le tableau des monnaies portugaises usuelles :

Unité monétaire : le *real* valant un peu plus de la moitié d'un centime (0,0055). Le franc peut équivaloir à 250 reis; mais cela varie forcément selon les conditions du change.

Conto, monnaie de compte, se dit pour un million de reis (5,550 fr.); *Moeda*, 4,800 reis; *Crusado*, 400 reis; *Tostão*, 100 reis.

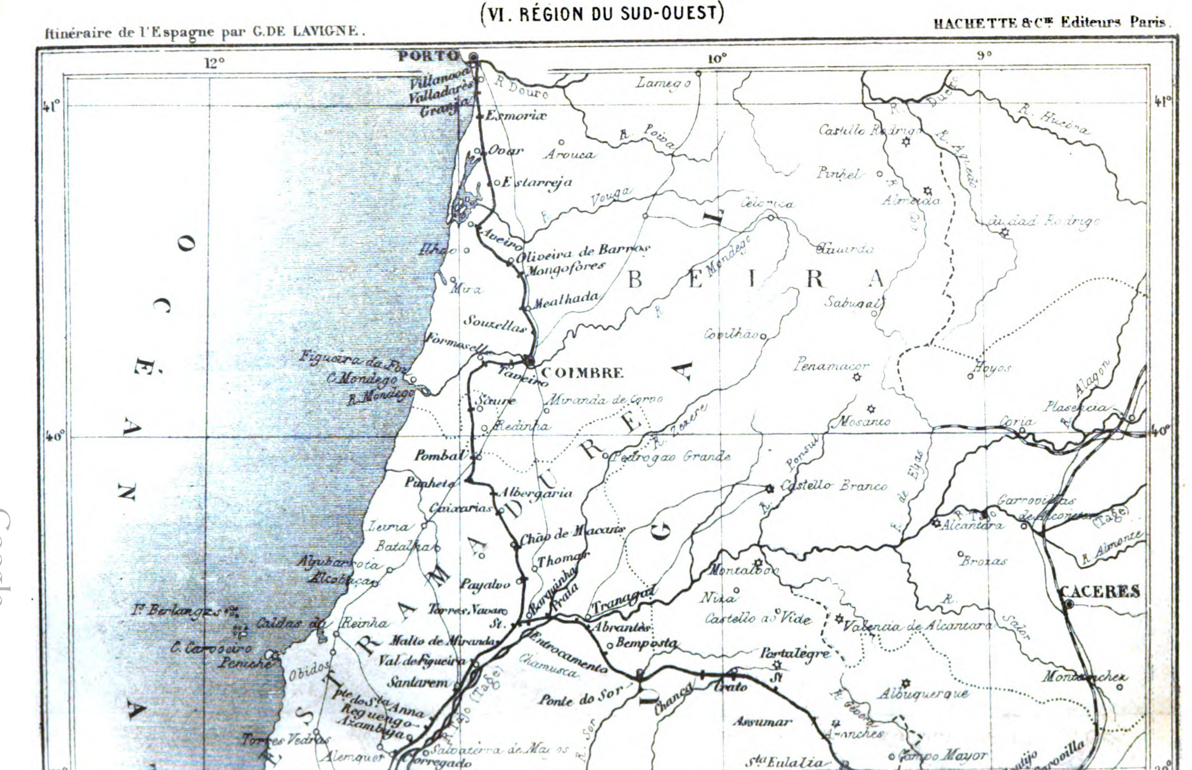
Or. *Coroa* (couronne),	10,000	reis	(55 fr. 88 cent.)
Meia coroa (1/2),	5,000	»	(en proportion.)
Quinto de coroa (1/5),	2,000	»	(idem.)
Decimo de coroa (1/10),	1,000	»	(idem.)
Argent. Couronne,	1,000	»	(5 fr. 58 cent.)
Demi-couronne,	500	»	(2 » 79 cent.)
Tostão (teston),	100	»	(50 cent.)
Meio Tostão (1/2),	50	»	(25 cent.)

Parmi les monnaies d'argent qui ont cessé d'avoir cours légal, on trouve encore la *coroa* valant 1,000 reis ou 5 fr.

Cuivre. *Vintens*,	20	reis,	10	cent.
Dez reis,	10	»	5	»
Cinco reis,	5	»	2 c. 1/2.	

Les livres sterling et les demi-livres circulent en Portugal, les premières avec la valeur de 4,500 reis, les autres pour 2,250.

La pièce française de 5 francs est rare, elle a cours à Lisbonne et à Porto pour 860 à 900 reis.


CHEMINS DE FER
(VI. RÉGION DU SUD-OUEST)
Itinéraire de l'Espagne par G. DE LAVIGNE.
HACHETTE & Cie Editeurs Paris.
12°
10°
9°
41°
40°
39°
OCÉAN AT
BEIRA
ESTRAMADURA
PORTO
Villanova
Valladares
Granja
Esmoriz
Ovar
Estarreja
Aveiro
Ilhavo
Oliveira de Barros
Mongofôres
Mealhada
Mira
Souzellas
Formoselle
Figueira da Foz
C. Mondego
R. Mondego
COIMBRE
Taveiro
Soure
Redinha
Miranda de Corvo
Pombal
Pinheto
Albergaria
Caixarias
Leiria
Batalha
Aljubarrota
Alcobaça
Chão de Macaris
Thomar
Payalvo
Torres Novas
Barquinha
Praia
Tramagal
Abrantes
Bemposta
Entrocamento
Chamusca
Malto de Miranda
Val de Figueira
Santarem
Pte. do Sta Anna
Reguengo
Azambuja
Alemquer
Torres Vedras
Obidos
Caldas da Reinha
C. Carvoeiro
Peniche
Is. Berlangas
Salvaterra de Magos
Porregado
Ponte do Sor
Chança
Crato
Assumar
Sta Eulalia
Portalegre
Castello de Vide
Nisa
Montalvão
Valencia de Alcantara
Albuquerque
Arronches
Campo Mayor
R. Douro
Lamego
R. Paiva
Arouca
Vouga
Celorica
Guarda
Sabugal
Covilhão
Penamacor
Mosanto
R. Zezere
Pedrogão Grande
R. Ponsul
Castello Branco
R. de Elgas
Castillo Rodrigo
Pinhel
Almeida
R. Agueda
R. Duero
R. Huebra
Ciudad Rodrigo
Hoyos
Coria
Plasencia
Alagon
Garrovillas de Alconetar
(Tage)
R. Tajo
Alcantara
Brozas
R. Almonte
CACERES
Salor
Montanchez
R. Gevora
Montijo
Garrovilla


LISBONNE
Ericeira
Mafra
Bellas
Cintra
Alverca
Povoa
Sacavem
Olivaes
Poço do Bispo
Villafranca de Xira
Almada
Barreiro
Lavradio
Alhos Vedros
Moita
Pinhal Novo
Pegões
Vendas Novas
Torre de Gadanha
Casa Branca
Palmella
C. Espichel
Cezimbra
Setubal
R. Sadão ou Sado
Alcacer do Sal
Villanova
Beja
Cuba
EVORA
Montemoro Novo
Estremoz
Evoramonte
Villavicosa
Redonda
Monsaraz
Elvas
BADAJOZ
Don Alvaro
Villagonzalo
Olivenza
Almendralejo
Villafranca de los Barros
Zafra
Fuente de Cantos
R. Guadiana
Mourão
Jerez de los Caballeros
R. Ardila
Fregenal de la Sierra
Moura
Serpa
Aracena
ALEMTEJO
PORTUGAL
São Tiago de Cacem
Sines
Villanova de Milfontes
Odemira
R. Odemira
Castro Verde
Ourique
Merlota
Almodovar
Monchique
ALGARVE
Silves
Villanova de Portimão
Lagos
Albufeira
C. St Vincent
Sagres
Loulé
FARO
C. Ste Marie
Castro Marim
Ayamonte
Guadiana
HUELVA
Moguer
Palos
la Palma
la Mayor
Lucar de Barrameda
ATLANTIQUE
38°
37°
12°
11°
10°
9°
Dessiné par Desbuissons.
Gravé par Erhard.
Kilomètres.
Chemins de fer exploités
Chemins de fer projetés

CHEMINS DE FER

(Voir la table méthodique en tête du volume.)

ROUTE 1.

DE BADAJOZ (ESPAGNE) A LISBONNE.

Chemin de fer. — 281 kil. Prix : 1re cl. 5,260 reis; 2e cl. 4,100 r.; 3e cl. 2,930 r. — Trajet en 11 h.

Voir la R. 39 (Espagne) pour le parcours de **Madrid à Badajoz** (599 kil.).

Badajoz, v. p. 407.

La ligne de l'E. du Portugal se rattache à celle de Madrid dans la même gare, au-delà du pont du Guadiana. La frontière se trouve à 7 kil., et, un peu au-delà, la voie franchit la rivière du *Caya* sur un pont en fer de 20 mèt.

16 kil. **Elvas,** V. de 12,000 hab., la ville la plus forte du royaume, appartenant à la province d'Alemtejo et au district de Portalegre, située à 10 kil. de la rive dr. du Guadiana, sur une colline escarpée. C'est un évêché suffragant d'Evora. La ville est très-bien défendue par les forts de *Sainte-Lucie* et de la *Lippe*, qui passent pour être inexpugnables. Dans l'enceinte du fort de la Lippe, construit par le comte de Lippe-Schauembourg, on voit une magnifique citerne, où se rendent les eaux d'un immense aqueduc que l'on croirait avoir été bâti par les Romains. Ce monument, d'une longueur remarquable, se compose de trois rangs d'arcades superposées, du plus bel effet. Elvas a un arsenal peu fourni, une douane, une manufacture d'armes, une fonderie de canons, un hôpital militaire, un théâtre, d'assez vastes casernes où le gouvernement portugais place d'ordinaire une forte garnison. La cathédrale gothique et les quelques églises d'Elvas n'offrent aucune beauté particulière. Le commerce de la ville est important, surtout en marchandises de contrebande, qui viennent d'Espagne. Elvas a été occupée par l'armée française, sous les ordres de Junot, en 1808.

35 kil. *Santa Eulalia.*

54 kil. *Assumar.*

64 kil. **Portalegre,** V. de 6,500 hab., ch.-l. de district, siège d'un évêché. C'est une des villes fortes de la province de l'Alemtejo. Elle est classée comme place frontière ; mais elle ne résisterait pas à une attaque en règle, parce qu'elle est fortifiée à l'antique. Ses églises valent à peine une visite. On y remarque une fabrique de draps, qui emploie cinquante métiers. Dans les environs, on rencontre plusieurs carrières dont on extrait des marbres renommés. La ville est située sur une hauteur, à 8 kil. à dr. du chemin de fer.

81 kil. *Crato*, petite ville, ancien siège principal de l'ordre de Malte en Portugal, est située sur une colline, presque sur les bords de la jolie rivière de l'*Ervedal;* elle est entourée de murailles. L'église et l'hôpital sont assez remarquables. On franchit, au-delà de la station, le rio *Sado*, sur un pont de fer de 30 mèt. d'une seule portée et à une hauteur de 14 mèt.

97 kil. *Chanseca.*

117 kil. *Ponte de Sor.* On traverse la rivière de Sor avant d'atteindre la station. La ville est à 2 kil. sur la g.

134 kil. *Bemposta.* La voie de fer descend dans la vallée du Tage, sur la rive g. duquel se trouve la station de

146 kil. **Abrantès.** La ville (5,000 hab.) se trouve de l'autre côté du

fleuve. C'est une position importante, considérée comme un des boulevards du royaume. Elle occupe le plateau d'une colline, où l'on rencontre des oliviers à chaque pas. Les jardins, garnis de fleurs et de fruits, s'étendent d'un bout à l'autre du pays. Cette ville joua un rôle important pendant l'expédition des Français en Portugal, en 1809 et 1810. Napoléon récompensa les services de Junot, à cette époque, en lui donnant le titre de duc d'Abrantès, et le nomma gouverneur du Portugal.

On remarque à Abrantès quatre églises, parmi lesquelles la belle paroisse de Saint-Vincent, avec un couvent rempli de curieux détails d'architecture. L'église de Saint-Vincent est généralement regardée comme l'une des plus vastes et des plus intéressantes du royaume de Portugal. On doit y visiter aussi l'hôpital. La ville d'Abrantès s'occupe de commerce ; elle vend des blés, des vins et eaux-de-vie, de l'huile et d'excellents fruits. C'était un municipe, au temps des Romains.

L'Estrémadure portugaise, où se fait tout ce parcours du chemin de fer, est une magnifique contrée, surnommée la Corne d'abondance du royaume. Il y règne un printemps perpétuel, les bords du Tage sont d'une rare fécondité. Les produits du sol consistent principalement en grains et légumes, vins et fruits délicieux, huile, miel, etc. [C'est à Abrantès que doit se rattacher la ligne directe venant de Madrid par la vallée du Tage, et par Talavera, Oropesa et Malpartida de Plasencia. Cette ligne franchirait la frontière à Monfortinho, et, s'éloignant du Tage pour traverser les grandes plaines de l'Estrémadure portugaise, viendrait se raccorder à la ligne de Lisbonne à la frontière avec un raccourcissement de 250 kil. comparativement à la ligne de Ciudad Real et Badajoz.]

151 kil. *Tramagal*. Au-delà de cette station, la voie franchit le Tage sur un pont de fer, œuvre importante de 16 arches, ayant chacune 30 mèt. d'ouverture, à une hauteur de 22 mèt. au-dessus des basses eaux. Au-delà du fleuve se trouve la station de

162 kil. *Praia*. La voie longe la rive dr. du Tage, pour atteindre

170 kil. *Villanova da Barquinha*, en passant entre cette ville et le fleuve ; puis elle s'en éloigne, en croisant l'ancienne route royale qui conduit de Lisbonne à Thomar. Au-delà de cette route elle rencontre la ligne de fer du Nord, venant de Porto (R. 2).

174 kil. **Embranchement** (*Entrocamento*) des deux lignes. A dr., à 5 kil., se trouve la ville de *Torres Novas*.

Après l'embranchement, la voie de fer descend, à peu près parallèlement au cours du Tage, qui coule à gauche, à une distance de 4 à 5 kil. Dans la plaine, entre la voie et le fleuve, on aperçoit la petite ville de Gallega. On rencontre successivement les stations de

178 kil. *Mato de Miranda*.

186 kil. *Figuiera*. La voie, au-delà de cette station, se rapproche du Tage et vient passer entre le fleuve et la ville de

196 kil. **Santarem**. (Buffet.) 9,000 hab., l'ancienne *Scalabis* ou *Præsidium Julium*. Santarem est située sur un monticule et défendue par une vieille forteresse. — Le Tage commence à être navigable dix ou douze kilom. plus haut. — C'est un chef-lieu de district et le siège du séminaire patriarcal. Elle conserve de curieux vestiges de l'architecture mauresque au moyen âge, et son origine remonte au temps des Romains, sous la domination desquels elle était renommée pour sa beauté et pour son opulence. Son nom de Santarem ne serait que le nom corrompu de sainte Irène, qui y mourut assassinée, et dont le martyre est devenu célèbre. Cette ville est fort mal fortifiée. Au-

jourd'hui, sous le rapport de la richesse, Santarem n'offre plus guère aux voyageurs que des souvenirs historiques. Un coup d'œil doit être donné à ses deux églises paroissiales, et l'on ne manquera pas de visiter avec soin les restes du château, appelé *l'Alcaçora*. La ville est généralement mal bâtie, comme presque toutes les anciennes villes ; ses rues sont étroites et irrégulièrement percées. De l'un de ses quartiers, nommé la *Merveille*, la vué s'étend jusqu'à Lisbonne. Les rois de Portugal ont résidé à Santarem, depuis Affonso III, qui lui accorda, en 1254, de grands privilèges, jusqu'à Joao Ier. Elle occupe la première place aux Cortès, et fait avec Lisbonne un grand commerce de blés, de vins et d'huiles. Elle a été longtemps en proie à de graves extrémités, pendant la guerre des Français en Portugal.

En 1810, l'armée française y établit un hôpital pour deux ou trois mille malades. Le général Éblé y jeta sur le Tage un pont pour assurer les opérations de l'armée. Pendant toute la campagne, Santarem fut un centre important d'opérations.

Trois stations, *Santa Ana* (206 kil.), *Reguengo* (220 kil.), *Azambuja* (226 kil.), séparent Santarem de celle de

233 kil. *Carregado*, point où se rattache, au chemin de fer de Lisbonne, l'ancienne route de terre qui conduisait précédemment à Porto par Caldas da Rainha, Leiria et Coïmbre. Un service de diligences, partant tous les deux jours, conduit de Carregado aux eaux de Caldas. (*V.* R. 11.)

244 kil. *Villafranca da Xira*, petite V. de 4,700 hab., aussi propre que bien bâtie. Il s'y rencontre de nombreuses salines, le long du Tage ; on y élève des chevaux, et il existe dans le pays des fabriques de toiles et de cuirs. Il y a sur le Tage un petit port, où le commerce est assez actif. L'architecture de l'église a de la simplicité, et une régularité remarquable. Villafranca est, dit-on, d'origine française ; elle aurait été fondée, après la prise de Lisbonne sur les Maures, par un parti de Français croisés. Il y a encore, dans le pays, des noms et des expressions qui n'ont rien d'ibérique. La voie de fer longe, à partir de cette station, la rive dr. du fleuve et traverse

250 kil. *Alhandra*, où l'on trouve un service d'omnibus conduisant à Torres Vedras, dont on aperçoit les hauteurs à dr. A g., la vue s'étend sur les îles que forme le Tage, à l'entrée de ce vaste et pittoresque bassin nommé la *mer de Paille*, qui forme une grande rade en avant de Lisbonne.

259 kil. *Alverca*, v. d'où la vue découvre à g. toute l'étendue de la mer de Paille.

263 kil. *Povoa*, pauvre v. situé au milieu de prairies où paissent des troupeaux de chevaux à demi sauvages, surveillés par des conducteurs plus sauvages encore. Povoa figure parmi les titres d'une illustre maison portugaise, célèbre par ses richesses, la maison de Sampayo.

La voie passe au milieu de salines établies sur le bord du Tage, et qui sont pour ce pays, où la gabelle n'existe pas, une grande source de revenus. Les salines précèdent

271 kil. *Sacavem*, charmant village, situé au bord du Tage. En face, sur l'autre rive de la mer de Paille, on aperçoit la petite ville d'*Alcochete* et, plus à dr., *Aldea Gallega*, bourg de mariniers et de pêcheurs, où aboutit la route de terre par laquelle on venait autrefois de Badajoz à Lisbonne. On trouvait à Aldea Gallega des bateaux, avec lesquels on descendait le fleuve en deux heures pour atteindre la capitale.

274 kil. *Olivaès*. Ce village est entouré de bois d'oliviers, de champs de colza et de plantations de concombres gigantesques, fort appréciés et d'un goût agréable.

277 kil. *Poço do Bispo*, village.

281 kil. **LISBONNE.** La gare d'arrivée se trouve à l'extrémité N.-E. de la ville, fort loin du centre, dans le faubourg de Santa Apollonia, sur un point resserré entre le Tage et une colline abrupte. L'emplacement en a été conquis sur le fleuve par des terrassements considérables soutenus par un large perré. Au point de vue des voyageurs, cette gare n'offre pas de grandes facilités, mais au point de vue commercial elle présente, par sa position remarquable, unique en Europe, des avantages précieux.

Lisbonne, en portugais *Lisboa*, s'appela anciennement *Olisippo*, vague et douteux témoignage de sa fondation attribuée à Ulysse ; puis *Felicitas Julia*, sous la domination des Romains, en l'honneur de Jules César. C'est une V. de 250,000 hab., chef-lieu de l'Estrémadure et capitale du royaume de Portugal. Elle est située par 38° 42′ de lat. N. et 11° 28′ de long. O., sur la rive dr. du Tage, qui a son embouchure dans l'océan Atlantique. Lisbonne est bâtie en amphithéâtre sur plusieurs collines qui dominent les bords du fleuve, quelques-unes de 100 mèt. de hauteur. Son développement, le long de la baie, présente une étendue de 10 à 12 kil., sur une largeur beaucoup moindre. De presque tous les points de la ville un merveilleux panorama se déroule devant les regards. On admire cette rade, qui a 12 kil. de largeur en certains endroits, cette multitude de vaisseaux, portant pavillons de toutes les nations, ces coteaux ravissants, couverts de la plus riche végétation. Si l'on a vu Gênes, Venise ou Naples, on peut comparer Lisbonne avec elles. Comme ces cités historiques, la capitale du Portugal offre aux regards surpris l'aspect d'une ville orientale. « Les vieilles tours, dit M. Vogel[1], et les castels qui s'élèvent sur les deux rives, de vastes édifices les anciens couvents, les palais, les églises avec leurs coupoles, des milliers de maisons et une foule de villas, en partie revêtues de plaques de faïence, avec le cadre magique de la riche végétation des hauteurs environnantes, tout cet ensemble radieux de lumière, impose et charme par un aspect que l'on a comparé à celui de Constantinople. »

La ville de Lisbonne se divise en quatre *báirros* ou quartiers : *Alfama*, la vieille ville, qui a échappé au tremblement de terre, *Rocio*, la ville moderne, *Alcantara* et *Bairro Alto* ; ces districts se subdivisent en paroisses. Les courses dans la ville sont d'une longueur désespérante, et d'autant plus fatigantes que certaines rues sont très-escarpées et qu'il faut toujours monter et descendre. Les voitures de place sont du reste nombreuses ; les lignes d'omnibus et de tramways avec moteurs à vapeur desservent la ville dans toutes les directions.

Lisbonne manque d'habitants. La ville est gardée par de très-bons soldats, chargés de la police, et faisant des rondes nocturnes qui se succèdent à intervalles très-rapprochés. La sécurité y est complète. Les gardes municipaux ont tous un sifflet dont ils se servent pour se prévenir mutuellement en cas de besoin. Il y a en outre des *cabos*, attachés aux différentes paroisses, portant des armes et un uniforme particulier. Toute cette garde est placée sous la direction du gouverneur civil. Dans l'intérieur des palais royaux, c'est une garde royale d'archers qui fait le service.

Les plus belles rues de Lisbonne sont celles *do Ouro* (de l'Or), *da*

1. Nous nous sommes aidé, pour cette description de Lisbonne et du Portugal, des ouvrages de M. Ch. Vogel (*le Portugal et ses colonies*), de M. O. Merson (*Voyages, et Guide à Lisbonne*), et surtout d'une précieuse correspondance intime, accompagnée de charmants dessins, que M. le vicomte Emm. de Grouchy a bien voulu nous confier.


LISB
Itinéraire du Portugal par G. DE LAVIGNE.
LEGENDE
EDIFICES RELIGIEUX
1 Les vieux saints (Eglise) B 4
2 Le Sacrement de Lapa (id.) B 3
3 Das Chagas (id.) C 4
4 San Pedro d'Alcantara (id.) C 3
5 La Se (id.) D 4
6 Les petits Anglais (Couvent) B 3
7 La bonne mort (id.) B 3
8 Les Carmes (id.) C 3,4
9 l'Estrella (id.) B 3
10 Le Rateau (id.) C 2
11 La Grace (id.) D 3
12 La Penha (id.) D 3
13 Palais das Necessidades A 3
Nª Sª da Piedade
Calzada da Campolide
Travesia do S.
Rua Arco do Carvalho
les 7 Moulins
Calzada del Arco del Carvalho
ALCANTARA R.
Campo de Ourique
Rua da Sol da Rato
Cimetière des Plaisirs
Rua Forno
S. Bento Couvent
Rua da S. Bento
Rua das Necessidades
Ribeyra Nova
TAGE FL
Dessiné par Augte Thiollet



HACHETTE & Cie Editeurs, Paris

EDIFICES PUBLICS.

14.	Arsenal de terre	E 4
15	Caserne du Champ d'Ourique	B 2
16	Collège des Nobles	C 3
17	Douane	D 4
18	Hôpital Royal St Joseph	D 3
19.	Monnaie	C 4
20	Magasin à poudre	A 3
21	Promenade de la Reine	D 2
22	Réservoir des eaux	C 2
23.	Statue du Camoens	C 4
24.	Nouveau Trésor	C 3

PLACES.

25	Praça d'Alegria	C 3
26	(id.) do Alcantara	A 4
27	(id.) do Roto	C 2
28	(id.) do Pilourinho	C 4
29	(id.) da Passeo publico	C 3
30	Campo da Sta Clara	E 4
31	Campo da Sta Barbara	D 2
32	Praça dos Romulares	C 4

1 D E 2 3 4 D E

Rua do Sacramento

Rua dos Angeles

Tenha de Francio (Couv.)

Campo da Sta Anna

Paseo Publico

Praça do Rocio

El Castillo

Ch. de Fer

Arsenal de Marine

Praça do Comercio

Gravé par Erhard.

Prata (do l'Argent), les rues *Augusta, do Chiado,* rendez-vous des flâneurs du monde élégant, d'*Alecrim,* etc. On y rencontre les magasins les mieux approvisionnés ; là se fait le commerce intérieur de la ville.

La *praça do Commercio*, dont la surface est de 112.000 mèt., est la plus remarquable parmi les nombreuses places de Lisbonne, on l'appelle aussi Esplanade du Palais (*Terreiro do Paço*). Les Anglais la nomment la place du Cheval de Bronze. Au S., les eaux du Tage la baignent; au milieu s'élève la colossale statue équestre en bronze de José Ier, haute de plus de 6 mèt. Sur les trois autres côtés de la place se présentent de somptueux édifices : la Bourse, élevée sur d'élégants portiques ; la Douane, monument vaste et commode ; l'hôtel des Indes ; l'Intendance de la marine, qui étonne par sa magnificence et sa grandeur ; tous les ministères ; le bureau central du télégraphe électrique et l'hôtel de ville. Au milieu du côté N., un bel arc de triomphe forme l'entrée de la rua Augusta. Cette rue et les deux autres belles rues parallèles, rua do Ouro à g., rua da Prata à dr., conduisent à la place *do Rocio,* ou de don Pedro, moins imposante que la place do Commercio, mais remarquable aussi par les monuments qui l'entourent. Sur la place do Rocio se trouvent le théâtre Doña Maria, construit sur l'emplacement de l'ancien hôtel de l'Inquisition, puis des cafés et un grand nombre de boutiques. Toute la partie qui s'étend entre ces deux places, construite sur un plan uniforme, composée d'édifices réguliers, mais sans style et sans originalité, appartient à la ville moderne reconstruite par le marquis de Pombal après le tremblement de terre. Les maisons sont généralement revêtues en faïences roses, bleues, vertes, reluisant au soleil ; les habitations principales portent sur leurs façades des écussons sculptés. Les maisons habitées par le peuple sont très-propres à l'intérieur.

En sortant de la place do Commercio, par l'angle N.-E., l'on rencontre la *cathédrale,* nommée *la Se,* ou basilique de *Santa Maria.* Cette église a conservé de ses premières constructions gothiques la façade principale, les deux chapelles qui sont à l'entrée, le chœur, et les chapelles de l'abside. Ce qui a été réédifié, après le tremblement de terre de 1755, répond à l'architecture française du temps de Louis XIV. Partout l'or y brille avec plus de profusion que de goût ; certaines parties de l'église sont revêtues de plaques de porcelaines avec peintures religieuses. Le travail des grilles est d'un intérêt plus grand peut-être que celui qu'inspirent les riches ornements et les vases sacrés.

C'est aux environs de la *Se* que l'on retrouve ce qui subsiste du vieux Lisbonne. Cette partie de la ville offre encore les traces du tremblement de terre et réclame une visite. On y voit des ruines de vieux palais, des vestiges de fortifications mauresques. Tout cela est recouvert de plantes sauvages, c'est une espèce de désert où l'on rencontre à peine quelques promeneurs. Parmi les autres églises, il convient de citer celle de *Santo Antonio,* d'une architecture à la fois sévère et gracieuse. L'église de *San Roque* n'excite nullement la curiosité du voyageur, tant son extérieur est peu de chose ; mais l'intérieur regorge de richesses. La merveille de l'endroit, dit M. Olivier Merson, dans son *Guide du voyageur à Lisbonne,* c'est la chapelle royale de Saint-Jean-Baptiste. « Elle est placée dans la première travée, en venant de l'autel principal, à droite ; elle est fermée d'une grille, voilée d'un rideau, et, pour être admis dans son enceinte, il faut en faire la demande au sacristain, qui ne la refuse jamais. Le fond et les deux faces latérales sont couverts d'admirables tableaux exécutés à Rome, en

mosaïque, par les artistes les plus renommés. Ces mosaïques représentent : l'une l'*Annonciation*, d'après Guido Reni; l'autre, la *Pentecôte*, d'après Raphaël; la troisième, le *Baptême du Christ*, d'après Michel-Ange. Le pavé offre également une belle mosaïque au milieu de laquelle se trouve un globe terrestre. Les marches de l'autel sont en porphyre et en granit d'Égypte; l'autel en améthyste, en lapis-lazuli et en argent massif; les colonnes en lapis et en cornaline. Le reste de la chapelle est, en son entier, recouvert d'albâtre, de rouge antique, de vert antique, de jaune antique, de marbre de Rome, etc., etc. » Il existe à San Roque un asile modèle dit la Miséricorde.

L'église des Carmélites, dite *église du Sacré-Cœur de Jésus*, est regardée avec raison comme le monument le plus somptueux qui ait été bâti dans Lisbonne moderne. Sa construction, commencée en 1779, a été achevée en l'espace de dix années; la basilique de Saint-Pierre a servi de modèle. L'extérieur, le dôme, les deux tours et la façade sont en marbre blanc; à l'intérieur, on aperçoit des marbres blancs et de couleur, tous rares et précieux. On montre, dans le chœur, le tombeau de doña Maria Ire, fondatrice de l'église et du monastère; dans la sacristie est placé celui du confesseur de la reine. On estime à 30 millions de francs la dépense de la construction de cette église. Il n'existe plus que dix-neuf religieuses dans le couvent.

Citons encore les couvents de *Graça*, des *Loyos*, des *Paulistas*, de *San Bento*, et enfin *das Necessidades*. Ce dernier est devenu un château royal sous le même nom. En 1599, à l'époque où le terrible fléau de la peste désolait Lisbonne, à un tel point qu'on voyait mourir journellement soixante-dix personnes et plus, ceux des habitants qui possédaient quelques ressources fuyaient dans l'intérieur des provinces, espérant y trouver un air plus salubre. Parmi ces individus, il y en eut deux, mari et femme, qui se réfugièrent à Ericeira; ils y allèrent faire leurs dévotions dans un ermitage où l'on vénérait une belle image de la Vierge. Lorsque le fléau eut cessé de ravager la capitale, ils retournèrent dans leur ancienne demeure; mais ils emportèrent avec eux, secrètement, l'image vénérée, et firent construire une petite église où ils la placèrent. Une association de marins se forma en l'honneur de la Vierge, invoquée sous le titre *das Necessidades*. Peu à peu le temple s'agrandit, et il fut définitivement achevé en 1659. A partir de cette époque, l'église devint l'objet de la sollicitude des souverains portugais. « Isabelle de Savoie, lisons-nous dans le *Portugal* de M. Ferdinand Denis (*Univers pittoresque*), y venait faire ses dévotions; puis, à la suite d'une dangereuse maladie, João V fit construire non-seulement la riche église que l'on voit aujourd'hui, mais encore le palais qui lui est contigu » et qui est habité actuellement par le roi don Fernando. Le *palais das Necessidades*, qui, de l'aveu des Portugais, est plutôt une riche maison de plaisance qu'un château royal, est remarquable surtout par l'agrément de ses jardins et l'abondance de ses eaux... Il renferme un grand nombre d'objets d'art réunis par le roi don Fernando, et le musée de Cluny peut seul donner idée de cette belle collection, vases, armes, vieux meubles, orfèvrerie, porcelaine, tableaux anciens fort rares, parmi lesquels un Holbein admirable. Il faut mentionner la bibliothèque, où l'on remarque des éditions fort rares, ainsi qu'un grand nombre de manuscrits précieux. Les derniers rois qui ont habité ce palais ont beaucoup ajouté à ses embellissements; tels sont une fontaine et un grand obélisque monolithe. Du palais, on jouit d'une vue admirable qui s'étend jusqu'à l'embouchure du Tage.

Le roi de Portugal habite le *palais d'Ajuda,* situé au sommet d'un luxuriant amphithéâtre, d'où l'on domine tout le mouvement de la radé. C'est un édifice imposant par sa masse, et qui ne représente que le tiers du plan primitif. Le jardin botanique d'Ajuda est pourvu d'un grand nombre de plantes rares. On y conserve une pièce vraiment extraordinaire, — un morceau de cuivre natif qui pèse 1,308 kilogrammes.

Lisbonne est alimentée d'excellente eau potable par le magnifique aqueduc *das Agoas livres.* La prise d'eau se trouve près du v. de *Caneças*, à 18,000 mèt. env. de la ville. L'aqueduc perce les montagnes, pénètre dans la ville par le joli village de Bemfica et franchit la vallée d'Alcantara, aux portes de Lisbonne, sur 35 arches, dont la principale a 75 mèt. de hauteur sur 35 d'ouverture. Il aboutit à un immense réservoir d'où l'eau s'échappe par des canaux, ramifiés, qui la conduisent dans les quartiers les plus retirés. L'ensemble du travail a été accompli en l'espace de vingt-neuf ans, de 1713 à 1732, d'après les ordres de don Joâo V. Une autre prise d'eau considérable a été faite sur la rivière d'Alviella, à 150 kil. de la capitale. Elle est amenée par des travaux d'une égale importance, et assure aux habitants un approvisionnement considérable, qui a permis de multiplier les fontaines publiques et de faire arriver l'eau dans presque toutes les maisons.

Les principaux *établissements d'enseignement et d'utilité publique*, à Lisbonne, sont : l'Académie des beaux-arts ; le Conservatoire royal de musique ; l'École de chirurgie ; l'École polytechnique ; l'Académie des sciences ; l'École de l'armée ; l'Institut agricole ; l'Institut industriel ; le Cours supérieur des lettres ; la Bibliothèque nationale (30,000 vol. et 10,000 manuscrits, et, parmi ceux-ci, le très-célèbre missel de Estevao Gonçalves qui a figuré à l'Exposition universelle de Paris, en 1878) ; les Archives (*Archivo Real*) occupant l'ancien couvent de San Bento ; l'École d'architecture royale, puis musée de peintures anciennes, musée d'archéologie, musée des colonies, etc. Il faut citer aussi la maison de détention (*Limoeiro*) et la prison du Castello. Parmi les établissements de bienfaisance il faut visiter surtout la *Santa Casa da Misericordia,* pour les orphelins et les enfants trouvés, où l'on reçoit en moyenne 2,500 enfants par an. La *Casa Pia* (hospice des orphelins établi dans le couvent de Belem) a 1,000 enfants des deux sexes, et comprend aussi les institutions des Sourds-muets et des Aveugles. L'hôpital de *San Jose* est un des plus grandioses qui existent.

Parmi les *théâtres*, il importe de citer *San Carlos,* opéra italien, qui a vu tour à tour les artistes les plus célèbres accueillis avec éclat par un public des plus inflammables ; le théâtre de *Doña Maria,* qui est consacré à la tragédie et à la comédie nationales ; les théâtres de la *Trindade* et *Principe real,* où l'on joue des opérettes et qui sont importants. A celui de *Don Fernando* on joue tantôt en français, tantôt en portugais ; au *Gymnase,* des vaudevilles. Les petits théâtres sont ceux de *Rua dos Condes* et de *Salitre*. Il y a en outre deux cirques pour les exercices équestres et les combats de taureaux. Ces combats sont fort goûtés par les Lisbonnais, et diffèrent de ceux d'Espagne, parce qu'on n'y tue pas les animaux ; les cornes des taureaux sont garnies de tampons d'étoupes.

Les *promenades* publiques son entretenues avec soin par la municipalité. Le *passeio publico,* la plus ancienne, occupe un espace resserré et privé d'air, entre les deux principales collines de Lisbonne ; le *passeio San Pedro d'Alcantara,* et le *passeio da Estrella,* la place du *Principe real,* sont beaucoup plus

agréables. On jouit de l'un et de l'autre d'une vue magnifique. Il y a peu de jardins publics, mais la végétation y est merveilleuse, les héliotropes garnissent les murailles comme du lierre; les géraniums ont 3 mèt. de hauteur; les jasmins sont immenses; les orangers forment des vergers.

Sous le rapport du costume, les Lisbonnais ne diffèrent guère des habitants de Londres et de Paris. Les gens du peuple des deux sexes portent presque toujours le manteau brun, comme cela se pratique aussi en Espagne. Les classes aisées suivent les modes françaises, et s'habillent avec des étoffes anglaises. « Qu'on se représente, dit l'auteur des *Silhouettes portugaises,* une abondante chevelure, le plus souvent d'un noir brillant comme une rivière de jais, quelquefois d'une nuance plus claire, mais toujours (excepté chez les plus misérables) soignée et ramenée artistement autour de la tête. Quelquefois, et bien que la mode en soit à peu près passée, un mouchoir de claire mousseline d'une blancheur éclatante, nommé *lenço*, posé légèrement, d'une façon tout aérienne, ne cachant pas aux regards une seule boucle de cheveux, et mettant cependant le front et les cheveux à l'abri du soleil, infiniment léger, coquet : les deux bouts de ce mouchoir sont réunis sous le menton et attachés par une épingle en or. Avec cette coiffure, presque toutes les femmes semblent jolies. » Ajoutons à ce portrait que les Lisbonnaises soignent leur chaussure au moins autant que leur coiffure.

Les gros ouvrages, les commissions, sont faits par des Galiciens (*Gallegos*). Le Gallego est portefaix, il est porteur d'eau, il est pompier aux jours d'incendie, il est commissionnaire et domestique. Ces montagnards forment une colonie espagnole au sein de la capitale du Portugal. Lisbonne compte des fabriques assez nombreuses, malgré la décadence de son commerce. Les étoffes, les faïences, les poteries de toute sorte, les chapeaux, les savons, les armes, les fruits enfin s'exportent sur une grande échelle; et l'Angleterre envoie dans cette magnifique cité une foule d'articles dont les habitants font beaucoup de cas et qu'ils payent fort cher.

A l'égard des caractères les plus saillants des mœurs lisbonnaises, nous trouvons, dans la correspondance de Mme de Grouchy à laquelle nous avons déjà fait quelques emprunts, des détails qui trouvent ici leur place et que nous rassemblons au hasard,

« Lisbonne dort paisiblement au soleil sur les bords du fleuve. Le gouvernement ne se préoccupe pas de réveiller cette douce quiétude, il perçoit régulièrement l'impôt, non pas sans laisser, avec une indulgence peut-être trop complaisante, la dette de certaines familles à l'égard du fisc s'accroître dans des proportions inouïes. »

Les Lisbonnais d'aujourd'hui aiment les arts et surtout la musique. Le théâtre italien est très-suivi; et les artistes les plus renommés redoutent le public de ce théâtre, qui est très-enthousiaste, mais aussi très-sévère appréciateur.

Les principales inventions industrielles pour l'éclairage, pour la transmission de la parole et des signaux, ont été adoptées et mises en pratique, même dans la vie commune, aussitôt qu'elles ont été connues.

La *rade* de Lisbonne offre un excellent mouillage, considéré comme un des plus beaux de l'Europe, et il serait admirable s'il était animé par une flotte. De la rade, la ville offre un coup d'œil magnifique; elle s'étage avec toutes ses lignes carrées sans toitures, mais sans aucune végétation. Deux forts, *San Juliao* et *Bugio*, en défendent l'entrée. La barre peut être franchie sans danger à toute heure et en toute saison. La passe septentrionale, du côté de San

Juliao, a 560 mèt. d'ouverture, la mer y présente une profondeur de 25 à 30 mèt., et cette profondeur est presque la même jusqu'au-delà de Sacavem. La navigation est active, mais elle pourrait l'être bien davantage. On constatait, avant l'ouverture des chemins de fer, un mouvement maritime de 4,720 navires, jaugeant 778,080 tonneaux.

Nous avons dit que la tradition attribuait la fondation de Lisbonne à Ulysse, qui lui aurait donné son nom (*Olisippo*); mais ce nom est phénicien; son origine est *Alis ubbo*, qui signifie baie délicieuse. Peu considérable au temps des Romains, Lisbonne prit un grand accroissement sous la domination des Arabes, qui en firent le chef-lieu d'un État particulier (de 716 à 1147). Le roi Affonso Ier la leur enleva, et se plut à l'agrandir. En 1290, elle eut une célèbre Université, que l'on transféra dans la ville de Coïmbre, en 1308. Lisbonne s'élevait peu à peu au rang des grandes capitales; elle faisait l'admiration des étrangers, autant par sa position hors ligne que par la beauté de ses monuments, lorsque le trop célèbre tremblement de terre de 1755 la ruina de fond en comble. Le 1er novembre, à neuf heures du matin, on ressentit la première secousse. Des déchirements souterrains se firent entendre; les temples et les maisons s'écroulèrent; six secondes suffirent pour anéantir les monuments et près de quarante mille individus. « La crainte et la consternation étaient si grandes, a dit un témoin oculaire, que les personnes les plus résolues n'osaient rester un moment pour écarter quelques pierres de dessus l'individu qu'elles aimaient le plus, quoique plusieurs eussent pu être sauvés par ce moyen; mais chacun ne pensait qu'à sa propre conservation, et la foule se précipitait éperdue à travers les rues et les places publiques. Le nombre des personnes écrasées dans les maisons et dans les rues ne fut pas comparable à celui des gens ensevelis dans les églises. Comme c'était un jour de grande fête et à l'heure de la messe, elles étaient toutes pleines... Les clochers, qui étaient fort élevés, tombèrent presque tous avec les voûtes des églises, en sorte qu'il n'échappa que peu de monde... Huit cents personnes périrent dans la prison civile, douze cents dans l'hôpital général. Dans un grand nombre de couvents, qui contenaient chacun quatre cents personnes, il n'en échappa aucune. L'ambassadeur d'Espagne périt avec trente-cinq domestiques. Heureusement le roi et la famille royale étaient à Belem, à une lieue de Lisbonne. Le palais du roi dans la ville s'écroula à la première secousse... Environ deux heures après le choc, le feu se manifesta en trois endroits différents de la ville; il était occasionné par les foyers des cuisines que le bouleversement avait rapprochés des matières combustibles de toute espèce. Vers le même temps aussi, un vent très-fort succéda au calme, et activa tellement l'incendie, qu'au bout de trois jours la ville fut entièrement réduite en cendres. Tous les éléments semblaient conjurés. Aussitôt après le choc, qui fut à peu près au temps de la grande élévation des eaux, le flot monta de quarante pieds plus haut qu'on ne l'avait jamais observé, et se retira aussi subitement. Cette masse d'eau entraîna dans l'abîme des milliers de malheureux qui s'étaient avancés sur les quais, en fuyant leurs maisons ébranlées. » Telle fut l'horrible catastrophe qui anéantit la ville de Lisbonne, et qui donna au marquis de Pombal l'occasion d'illustrer son nom, en relevant la ville de ses décombres, en construisant une cité nouvelle, digne encore de l'admiration générale. Au reste, la capitale du Portugal a été dévastée, dans le courant des siècles, par 8 incendies et 18 tremblements de terre.

Occupée, en 1807, par les Français, Lisbonne fut reprise par Wel-

lington en 1808. Ce général fit élever, pour défendre la ville, les fameuses *lignes de Lisbonne* ou de *Torres Vedras* (*V.* R. 12). En 1821, au retour de l'ancienne dynastie, cette ville redevint résidence royale. Depuis, elle a été le théâtre de nombreuses agitations politiques.

Le faubourg de **Belem** possède de beaux jardins, dans lesquels on voit deux statues, venues de Rome, et qui ne le cèdent en rien aux chefs-d'œuvre de l'Italie. Citons-y encore la ménagerie royale, les écuries, les serres remarquabies qui ornent le jardin de Notre-Dame de Bon-Secours, et surtout la fameuse tour de *Belem*, précieux modèle de l'art gothique, érigée par le roi don Joao II. Elle présente un massif carré s'élevant par étages à une hauteur de 35 mètres environ; elle est assise sur un terre-plein fortifié et casematé, qui s'avance dans le Tage. Le style général de cette belle construction est gothique pur; les angles sont flanqués de tourelles en poivrières, et les fenêtres à balcon sont d'un charmant effet. Les créneaux de la galerie du second étage sont formés par des écussons portant une croix de Malte. Une des salles de la tour produit un phénomène d'acoustique semblable à celui qui se remarque dans la *Sala de Secretos* de l'Alhambra de Grenade, d'un angle à l'autre de laquelle on communique à voix basse, sans être entendu des personnes voisines.

En arrière de la tour de Belem se trouve le vieux monastère des Hiéronymites, au-dessus duquel s'élèvent une foule de coupoles couronnées de globes. Nous empruntons aux lettres de Mme de Grouchy la description de cette merveille d'architecture :

« La porte latérale de la basilique est un chef-d'œuvre de richesse gothique tout enrichi de fleurons et orné de statues. Le portail, un peu surbaissé, présentant trois arcs plein cintre, circonscrits dans un grand arc gothique accolé, est surmonté d'une croisée, en avant de laquelle est placée une statue de la Vierge. La porte est partagée en deux vantaux par une colonne torse en marbre, servant de socle à une statue.

« La fondation du monastère remonte à Vasco de Gama. Partant pour conquérir la route des Indes, il alla prier la Vierge Marie dans une modeste église érigée par l'infant don Henrique, fils de Joao Ier. L'infant don Manoel, qui l'accompagnait, fit vœu, si l'expédition réussissait, d'élever à cette même place un monastère et une basilique. Lorsque Gama revint, deux ans après, les travaux furent commencés sur un plan d'une richesse et d'une grandeur dignes de retracer le souvenir de cette immense conquête.

« L'extérieur est en pierres blanches et rougeâtres, d'un style mélangé de gothique du XIIIe s. et de Renaissance, de style sarrasin et byzantin. La porte principale est au pied de la nef, sous la voûte surbaissée de la tribune des orgues. On entre dans une sorte de vestibule obscur, au-delà duquel s'offre aux regards le spectable splendide de l'intérieur de l'église; c'est du mauresque le plus pur. L'église est inondée des flots d'une lumière rendue plus vive encore par les riches couleurs des vitraux se jouant à travers des flots de dentelle de pierre. Quatre piliers de marbre blanc de 41 mèt. de haut soutiennent toute la voûte; ils ont résisté au tremblement de terre. Ils sont si hardis, si légers, si découpés, qu'on dirait des filigranes de pierre. La dentelle la plus ouvragée en donne à peine une idée.

« L'église mesure 82 mèt. depuis le portail jusqu'aux degrés du chœur; la nef a 34 mèt. de largeur, les bras du transsept ont 64 mèt. de développement.

« La tribune des orgues attenant au cloître est immense; c'est là que sont les stalles des moines, toutes sculptées avec cet esprit, ce déver-

gondage bizarre qui caractérise les œuvres de ce genre. Au-dessus de chaque place est un écusson fantastique, celui qui se trouve auprès de la porte représente un profil de tête de mort; il a pour supports un amour, avec un bandeau sur les yeux, et un écorché.

« Don Manoel mourut avant l'achèvement de la basilique; les travaux furent suspendus, et le successeur du prince appela de nouveaux architectes qui construisirent le chœur en style grec. Des projets ont été présentés pour réparer ce disparate, mais les ressources ne sont pas abondantes.

« Le monastère est contigu à l'église. On entre dans un cloître de style moresque, formé de colonnes dissemblables et enrichies de détails dont pas un ne se ressemble. Les galeries ne sont pas ouvertes. La dentelle de pierre est partout fouillée avec une admirable perfection.

« On a fait du couvent une maison d'orphelins (*casa pia*); les dortoirs occupent, au premier étage, la place où se trouvaient les cellules, dont on a abattu les cloisons. La salle du chapitre, qui communique à la tribune des orgues, est ornée de mauvais portraits des rois de Portugal, y compris ceux de don Pedro Ier, de sa femme et de sa fille doña Maria. Les murs de l'ancien réfectoire des moines sont encore recouverts de vieilles faïences en camaieu, fort remarquables et représentant l'histoire de Joseph. Dans le compartiment où les frères apportent à Jacob les vêtements de son fils, on remarque l'un d'eux présentant une culotte au patriarche. »

On travaille constamment à la restauration de ce précieux édifice. L'achèvement en a été retardé, en 1878, par l'écroulement d'une tour, de construction nouvelle, qui en complétait le plan général.

Environs de Lisbonne.

On signale, aux environs de Lisbonne : le château de plaisance de Ramalhão et celui de Quéluz (à 12 kil. de la ville), qui offrent des aspects délicieux; l'*Almada*, ancienne forteresse d'où l'on jouit d'une vue magnifique sur la ville, et au pied de laquelle se trouve un gros bourg entouré de géraniums et de cactus. Plus loin, de l'autre côté du Tage, est une *quinta*, *Alfeita*, que le roi don Pedro a fait construire pour servir de rendez-vous de chasse. Le palais, qui s'élève au bord du fleuve, est entouré de jardins bordés de hautes charmilles de buis et de myrtes, adossé à une colline de sable toute couverte de pins parasols. On y jouit d'une vue magnifique sur Lisbonne.

Les *Lumiares*, quinta de la famille de Palmella : des arbres immenses, d'épais ombrages, de l'eau partout, des fleurs à profusion, des palmiers, des bananiers, d'immenses héliotropes, des bougainvillas, qui couvrent les murs des terrasses; et le soir, au milieu de tout cela, des myriades de mouches phosphorescentes.

Mafra est un bourg voisin de la capitale, sur la route de Torres Vedras, à 27 kil. de Lisbonne. Mafra compte à peu près 3,000 habitants; il est bâti en amphithéâtre et s'étend depuis le pied jusqu'au sommet d'une colline, sur le plateau de laquelle João V a élevé un Escorial des rois portugais, c'est-à-dire un immense édifice, qui est à la fois couvent, église et palais. Cet entassement un peu confus de bâtiments, sans pensée et sans style, présente cependant une foule de curiosités hors ligne. Les principales contrées d'Europe, Rome, Venise, Milan, la Hollande, la France, Liége. Gênes, contribuèrent à la construction de Mafra. Dans l'une on fit de grandes cloches et des carillons; dans une autre, des chandeliers, des lampes de bronze; ailleurs, une infinité de statues de marbre; dans telle ville, les broderies, les chasubles. On travailla pendant treize ans à ce temple-palais, à l'exécution duquel furent occupées chaque jour de vingt

à vingt-cinq mille personnes. Le roi avait fait acheter douze cent soixante-seize bœufs pour transporter les pierres des carrières sur le lieu des constructions. Il y eut des jours où l'on comptait sur les chemins deux mille cinq cents chariots transportant les matériaux. Les bâtiments de Mafra comprennent 870 appartements, 5,200 portes et fenêtres; le couvent a 300 cellules et 58 statues de saints en marbre, d'un travail assez remarquable, parmi lesquelles on cite celle de saint Jérôme, par Filippo Valles. Les ornements religieux étaient d'une magnificence sans égale, à en juger par ceux que possède encore la sacristie. Il y a une certaine mitre, couverte de topazes, d'émeraudes et d'améthystes, dont les visiteurs ne peuvent détacher leurs regards. Deux orgues magnifiques, garnies de bronze doré, et le dôme principalement, sont des chefs-d'œuvre. Mais Mafra ruina le Portugal, et à la mort du roi don João, à qui le pape Benoît XIV accorda le titre de Très-Fidèle, il ne se trouvait pas cent crusades dans les coffres de l'État.

Le collège militaire occupe aujourd'hui l'ancien palais.

Il existe, aux alentours de Mafra, une chasse à l'usage du roi de Portugal; on y a établi une ferme modèle.

Cintra, à 27 kil. O. de Lisbonne, et qui sera prochainement relié à la capitale par un chemin de fer, est un bourg de 4,000 hab. Il a été décrit ainsi par lord Byron : « Voici qu'apparaît Cintra, nouvel Éden, avec les merveilles variées de ses monts et de ses vallées. Ah! quelle main pourrait guider le pinceau ou la plume, pour suivre l'œil ravi à travers des lieux plus éblouissants à la vue mortelle que les merveilles décrites par le poète qui osa ouvrir au monde surpris les portes de l'Élysée? Les rocs affreux couronnés par un couvent au faîte incliné; les lièges antiques ombrageant de leurs rameaux un précipice bordé de broussailles; a mousse des montagnes noircies par un ciel brûlant, la profonde vallée dont les arbrisseaux pleurent l'absence du soleil; les pommes d'or suspendues au vert feuillage des orangers; les torrents qui bondissent du haut des rochers; la vigne sur les coteaux; le saule qui se balance à leur pied, tout contribue à embellir et à varier ce paysage enchanteur. » Cette description est vraie, Cintra semble être le trône du printemps.

Il existe, un service de diligences de Lisbonne à Cintra; mais si l'on veut rentrer le jour même, il vaut mieux louer une voiture à deux chevaux qui se paie 4,500 reis, pourboire compris.

On sort de Lisbonne par le faubourg de *Sete Rios*. Sur la dr., on laisse la belle villa das Larangeiras, appartenant au baron de Quentella, et une autre maison de campagne habitée par la vicomtesse de Regaliera. On passe devant *Bemfica*, que traverse le magnifique aqueduc qui conduit les eaux de Lisbonne; sur toutes les collines se dessinent par douzaines une multitude de moulins à vent. Au-delà de Bemfica, à dr., on découvre *Campo Grande*, où se font les courses et où reposent un Larochejacquelin, tué, en 1832, au service de don Miguel. On s'arrête quelques instants à *Porcalhota;* puis la route, bordée d'aloès, serpente au milieu d'une vaste campagne monotone, où sont semés les restes de quelques couvents. A *Cacine*, le paysage reprend un aspect plus agréable; la verdure est abondante, on aperçoit des arbres magnifiques. Deux petits villages, *Charneca* et *Ramalhao*, précèdent **Cintra**. La voiture s'arrête dans le bourg, où l'on visite le château avec permission du gouverneur. Ce château, habité souvent par le roi, est un amas assez diffus de constructions sans plan fixe. Le style dominant est le style arabe, ce qui a fait comparer le château de Cintra à l'Alhambra de Grenade et l'Alcazar de Séville. On y trouve des traces de sculptures sarrasines fort belles et trois plafonds

remarquables. L'un représente des cygnes ayant au cou une couronne royale, l'autre est semé de pies tenant une rose blanche et ayant dans le bec une légende avec la devise *pour le bien*. Le troisième est orné des écus des soixante-quatorze plus nobles familles de Portugal. Il est à remarquer que, dans les palais royaux, tout ce qui tient au monument est d'une richesse excessive. tout ce qui est de la vie privée est de la plus grande simplicité. On trouve, par exemple, même dans les appartements du roi, des lits composés d'une paillasse piquée et d'un simple matelas bien dur; l'ameublement se compose de deux chaises de paille et d'une commode fort modeste.

On prend des ânes et un guide (400 reis) pour gravir la montagne. Celle-ci est hérissée de rochers énormes, et présente deux pics couronnés, l'un par les ruines du vieux château des Maures, l'autre par le merveilleux palais fortifié (*o palacio acastellado*) *da Penha*. Ce palais est la résidence d'été du roi don Fernando.

« L'ensemble de ces montagnes, dit la correspondance de Mme de Grouchy, rappelle celles de la Suisse. A mesure qu'on s'élève, on découvre un horizon immense, la mer se développe au fond. Dans les vallées se pressent des chênes-lièges, des pins parasols, des ormes gigantesques, et au milieu de cette verdure se montrent des villas comme des points blancs.

« On ne saurait faire une exacte description du château de la Penha. C'est un dédale de voûtes, de ponts-levis, de donjons, de chapelles, de cloîtres, de tourelles; un entassement de sculptures, de marbres, de faïences vernies. L'œil s'y perd, on se demande si l'on rêve, rien dans les contes arabes n'est aussi fantastique. C'est le tour de force le plus étrange, le plus étourdissant qu'on puisse imaginer. Ce château est huché au sommet d'un pic; sur la montagne qui lui sert de base se développe un parc de plusieurs lieues d'étendue, ou les camélias, les myrtes, les bananiers, les géraniums, forment des allées si épaisses, que le jour y pénètre à peine. Les hortensias bleu foncé y forment des haies; des eaux limpides y circulent de tous côtés; deux montagnes, couronnées par les ruines immenses du château des Maures, sont enclavées dans ce parc merveilleux, qui est tenu avec un grand soin et auquel la mer sert de perspective.

« Dans les ruines du château des Maures, au bout d'une allée qui surplombe un précipice, et que borde de l'autre côté une haie magnifique d'arbres verts et de géraniums immenses, on atteint les vestiges d'une mosquée, et, tout auprès, un tombeau dans lequel ont été réunis des ossements humains trouvés sur ce point. Comme on ignorait si ces restes avaient appartenu à des Maures ou à des chrétiens, on a sculpté à la fois une croix et un croissant sur la pierre du tombeau. »

Cintra est le séjour d'été de la belle société lisbonnaise; il s'y trouve une colonie permanente d'étrangers, et principalement d'Anglais auxquels appartiennent les plus jolies maisons. La vie qu'on y mène est celle des oisifs des stations thermales, et on fait de la toilette pour se promener à âne, comme à Aix et à Interkalen. Les souvenirs historiques y abondent, et l'on ne manque pas de montrer la *Citerne des Maures*, voûtée et bâtie en pierre de taille. D'après la tradition, l'eau, obéissant à la pression d'un ressort, y arrive de toutes parts en pluie fine. Le bassin se maintient constamment à 1 m. 1/2 de profondeur, hiver comme été, et il a été impossible de savoir d'où provient la source. La salle entière de la Citerne des Maures, ou bains de Cintra, n'a pas moins de 16 mètres de long sur 5 1/2 de large. Les murs, en pierres de taille, sont décorés de chaque côté de trois pilastres terminés en arc et supportant la voûte.

Tout porte à croire, malgré la tradition, que ce monument appartient à l'architecture romaine; il a le caractère propre de cette époque, et rien dans la voûte ne se rapporte au style moresque, dont on trouve tant de spécimens ailleurs, soit en Espagne, soit en Portugal. (*V. Histoire du Portugal*, de M. Ferdinand Denis.) Au reste, pour connaître à fond la ville et ses beautés, on peut consulter aussi *Cintra pinturesca,* ouvrage écrit en portugais par le vicomte de Jeromenha, et publié en 1838. Nous ne manquerons pas de signaler l'excellence des hôtels d'apparence modeste qui se trouvent dans la ville.

Il existe un projet de chemin de fer qui desservirait Cintra, Mafra, Torres Vedras, les bains de Caldas da Rainha, la vieille ville de Leiria, et rejoindrait la ligne de Porto (R. 2) entre les stations de Caxarias et d'Albergaria.

Le 30 août 1808, fut signée à Cintra une capitulation en vertu de laquelle l'armée française dut se retirer du Portugal avec tous les honneurs de la guerre, et en emportant ce qui lui appartenait. Neuf millions restaient dans les caisses publiques de Lisbonne.

Autour de Cintra, les principales *quintas* appartiennent au marquis de Vianna, au marquis de Pombal, à la baronne de Regaleira, au duc de Saldanha, et sur la route de Collarès le château de *Monserrat* appartenant à un Anglais. Le domaine du *Penha Verde* (la Roche Verte), au comte de Castro, renferme le tombeau du grand João de Castro, homme plein d'honneur et de patriotisme, qui gouverna les Indes au XVI[e] siècle, en qualité de vice-roi. On remarque dans la Penha Verde des tombeaux à la date de 1543, sur l'un desquels a été placée une inscription en caractères sanscrits qui fut, dit-on, rapportée des Indes par João de Castro. En un mot, Cintra et ses environs méritent la réputation qu'ils se sont acquise.

Un chemin, bordé de charmantes habitations, conduit de Cintra au village de *Collares*, célèbre par ses vins et voisin du cap *da Roca,* le point le plus occidental de la côte portugaise, dont un phare couronne les rochers. Auprès de ce chemin, se trouvent les restes du couvent de Santa Cruz, pratiqué dans le rocher et nommé aussi le « couvent de Liège » (*da Cortiça*). Deux roches énormes, tombées l'une sur l'autre, laissent une ouverture qui sert d'entrée; une fontaine d'eau vive est auprès, abritée par un grand chêne-liège. La première salle est à ciel ouvert, les bancs sont creusés dans le roc. Au fond de la salle, on voit de petites chapelles prises aussi sur le rocher et ornées de statues de saints, coloriées et fort laides. De la seconde salle, qui est également à ciel ouvert, on jouit d'une vue admirable sur tout le pays. Le couvent est un amas de petites cahutes. Les cellules sont si petites, qu'on n'y peut entrer qu'en rampant sur les pieds et les mains. Le réfectoire est une cavité creusée dans le rocher, les bancs et la table sont taillés dans la pierre. Les murs sont couverts de liège, afin de préserver les habitants du froid et de l'humidité. Ce couvent, qui appartient à la famille de Castro, a été fondé en 1560, par don Alvarez de Castro, et il servit de retraite, pendant de longues années, à Honorius, l'un des saints les plus vénérés du Portugal.

ROUTE 2.

DE LISBONNE A PORTO.

(332 kil.).

Chemin de fer du Nord. — 332 kil. — 2 trains par jour.— Prix : 1[re] cl. 6,610 r.; 2[e] cl. 5,140 r.; 3[e] cl. 3,680 r. — Trajet en 12 h.

On suit, en sens inverse, la ligne de fer déjà décrite (R. 1), par *Saca-*

vem, *Carregado*, *Santarem*, jusqu'à l'embranchement ou *entrocamento* (106 kil.).

A ce point on laisse à dr. la ligne d'Espagne, qui va franchir le Tage sur le beau pont de Barquinha, et l'on se dirige vers le N. par les stations suivantes :

120 kil. **Thomar**, petite V. de 4,000 hab. avec un très-beau couvent, autrefois siège principal de l'ordre du Christ, et cité comme le plus remarquable du Portugal après celui de Batalha. Ce couvent et ses dépendances furent bâtis sous le roi Diniz, en 1180, par D. Galdin Paez, grand-maitre de l'ordre des Templiers. « Cette vaste habitation, dit un écrivain portugais, se composait de trois parties bien distinctes : le couvent proprement dit avec son église, ses cloitres, ses dortoirs et toutes les divisions qui appartiennent à une maison régulière; le château avec son enceinte et ses boulevards; et en troisième lieu, la quinta, ou le parc muré du couvent. » L'architecture présente un cachet particulier, des ornements nautiques, des sphères, des cordages, des amarres, qui symbolisent la mission d'exploration que s'étaient donnée les chevaliers du Christ. La chapelle, qui est fort remarquable, renferme un retable doré, peint et sculpté, d'une exécution parfaite. Sa reconstruction partielle date du xve siècle. On remarque encore le fameux aqueduc commencé par Philippe II, en 1595, et fini par Philippe III, en 1613. La ville, dont l'aspect est fort agréable, a pris un certain essor sous le rapport de l'industrie. Il s'y trouve de fortes filatures de coton, des fabriques de soieries et de chapeaux, et des tanneries. D'après une opinion accréditée, il faudrait considérer Thomar comme occupant l'emplacement d'une ville fondée par les Romains, et qui portait le nom de Concordia.

129 kil. *Chao de Maças*. On rencontre auprès de cette station un tunnel de 640 mèt., à une altitude de 131 mèt.

139 kil. *Caxarias*.

149 kil. *Albergaria*. La voie pénètre sous un tunnel de 600 mèt. qui, par les difficultés du travail à travers des terrains argileux, sablonneux et aquifères, a été l'œuvre la plus importante de l'établissement du chemin de fer.

161 kil. *Vermoil*. On franchit la rivière la *Soure*, sur un pont en fer de 5 travées, avant d'atteindre

169 kil. **Pombal**, V. de 4,500 hab. Elle est petite, mais elle offre de l'intérêt. On y trouve quelques traces d'architecture sarrasine, une ancienne chapelle des Templiers, et les ruines d'un vieux château d'origine romaine, continué ou restauré dans le style arabe. « Ces ruines, a dit M. le baron Taylor, ont été la demeure du châtelain de Pombal, d'un Maure qui en prit possession par les droits de la guerre, puis des chevaliers du Temple. Tour à tour aux Musulmans et aux chrétiens, le donjon a servi de harem et de cellule; les appartements ont vu reposer un Arabe au milieu de ses odalisques, et le chevalier portugais qui vouait sa vie à l'amour d'une seule femme. » On ne saurait s'arrêter à Pombal sans aller visiter l'église paroissiale, non pas seulement à cause de sa belle architecture, mais surtout pour rendre hommage à la mémoire du fameux marquis de Pombal, qui releva Lisbonne de ses ruines. Les dépouilles mortelles de cet homme éminent, profanées en 1808, furent recueillies après la guerre et restèrent longtemps dans un pauvre cercueil de bois, posé sur une table et recouvert d'un drap noir. En 1856, ses descendants l'ont fait transporter à Lisbonne pour lui ériger un mausolée. La ville, qui présente une certaine activité commerciale, est entourée de terres fertiles, bien cultivées, où les paysans récoltent du blé, de l'orge, du maïs, du vin et de l'huile.

A Pombal, le chemin de fer rencontre et croise l'ancienne route de terre qui conduit de Lisbonne par Leïria à Coïmbre (R. 11). La voie néglige cette direction, pour faire un grand détour vers l'O., en suivant la vallée de la *Soure*, où elle rencontre les stations de

185 kil. *Soure*,

201 kil. *Formoselha*,

211 kil. *Taveiro*. La voie franchit le Mondego par deux ponts distincts : l'un, sur le lit principal du fleuve, est formé de six travées métalliques de 30 mèt. d'ouverture chacune; l'autre, considéré comme viaduc de décharge, comprend trois travées de 30 mèt. également, de sorte que le débouché offert aux eaux du Mondego a 270 mèt. de largeur.

Ces deux ouvrages, qui précèdent la station de Coïmbre, sont fondés l'un et l'autre au moyen de piles tubulaires en fonte, descendues jusqu'au terrain résistant, à une profondeur qui varie de 9 à 10 mèt. au-dessous de l'étiage.

217 kil. **Coïmbra** (*Buffet*). V. de 16,000 h.; la troisième du royaume. Elle est bâtie en amphithéâtre, sur une colline dont le pied touche la rive droite du Mondego, et sous un climat délicieux. C'est, de toutes les villes du Portugal, celle à laquelle se rattachent le plus grand nombre de traditions poétiques.

Elle n'intéresse pas moins le voyageur par ses sites pittoresques que par ses souvenirs. Sa situation est des plus agréables, son territoire abonde en vignes, en oliviers et en fruits. Les rues sont étroites, escarpées et sales. Elle a un air d'opulence, il s'y trouve beaucoup de magasins,et un grand nombre de librairies, surtout assorties en livres français. On y rencontre des fabriques de faïence, de poterie rouge, d'ouvrages en corne, il s'y fait un commerce considérable d'oranges excellentes. Coïmbre joue en outre un certain rôle comme entrepôt de la partie centrale du Portugal, en raison de la facilité de ses communications avec la mer, par le Mondego. Elle est le siège d'un évêché suffragant de Braga, et la résidence des autorités civiles de la province.

Coïmbre a été autrefois très-fortifiée, et les Romains en avaient fait une importance place de guerre. Elle ne présente plus aux regards aujourd'hui que de vieilles murailles flanquées de quelques tours à moitié détruites. Cette ville a appartenu aux Goths, puis aux Maures, et enfin aux rois de Portugal, qui y firent longtemps leur résidence.

Nous avons dit que l'*Université*, d'abord fondée à Lisbonne, fut transférée de cette ville à Coïmbre, où le roi João III, pour y relever l'enseignement, fit appeler plusieurs savants professeurs français, parmi lesquels André de Gouvea, Guillaume de Guerente, Jacques de Teyve, et Nicolas de Grouchy qui donna la première traduction de l'*Histoire des Indes*. L'Université occupa de vastes bâtiments désignés sous le nom de *Paços reaes das escolas*.

L'Université de Coïmbre fut de tout temps comblée de prérogatives. Le marquis de Pombal présida lui-même à sa réorganisation en 1772. Sous son impulsion, le système des études fut modifié; des bâtiments indispensable s'élevèrent ; on bâtit un observatoire; les bibliothèques se multiplièrent; des collections d'objets d'histoire naturelle furent rassemblées. En 1830, la bibliothèque de l'Université renfermait 35,000 volumes; celle du collége de San Bento 16,000 ; il y en avait 41,000 au couvent de Santa Cruz; 14,000 à Santa Rita, et enfin 34,000 au couvent da Graça. Ces dépôts considérables de livres furent distribués entre les bibliothèques des autres villes et aussi, malheureusement, gaspillés.

L'Université est aujourd'hui gouvernée par un recteur nommé par le roi. L'enseignement se partage en

cinq facultés avec un personnel triple de professeurs (titulaire, suppléant et suppléant extraordinaire) pour chaque chaire. Ces cinq facultés comprennent la théologie, le droit, la médecine, les mathématiques et la philosophie; on entend sous ce dernier titre les sciences naturelles, physique, chimie, zoologie, botanique, minéralogie, et on y rattache l'agronomie et l'art vétérinaire. Il a été ajouté à ces enseignements un cours de droit administratif. Les étudiants sont admis à l'Université dès l'âge de 16 ans ; ils payent 10.000 reis en s'inscrivant et 10,000 à la fin du cours annuel. Ces produits font à l'Université un revenu propre de 40 contos de reis, auquel l'État ajoute par une dotation importante. Le nombre des étudiants est de 8 à 900. Les cours sont de cinq ans. Les écoliers sont vêtus comme au temps de Gil Blas ; ils portent une sorte de soutanelle noire, avec culotte courte et bas noirs; un grand manteau les enveloppe, et, sur la tête, ils ont un bonnet de laine noire très-long pendant sur l'épaule.

Le palais de l'Université offre une foule de souvenirs historiques. Situé sur le plateau de la colline, il se fait remarquer par son étendue, sinon par sa magnificence. Dans une cour immense, on trouve réunis la bibliothèque, le musée, l'observatoire, les salles des séances, les salles des examens. La bibliothèque est divisée en trois salles ornées de sculptures, de dorures, de peintures du plus grand effet. Tout y est bien aménagé et d'un luxe remarquable, les tables mêmes affectées aux lecteurs sont des chefs-d'œuvre d'art. Le musée d'histoire naturelle, de chimie et de physique est un des plus complets qui existent. On jouit, depuis les fenêtres du palais, d'une vue magnifique sur toute la ville, sur le cours du Mondego, et sur le couvent de Santa Clara de l'autre côté du fleuve.

La *cathédrale* moderne, dont l'ensemble est peu agréable, appartenait aux Jésuites. L'ancienne cathédrale (*Se velha*) est, dit-on, une ancienne construction du temps des Goths, qui fut convertie en mosquée par les Maures et qui fut ensuite rendue au culte chrétien. Elle a un caractère byzantin très-original. Les colonnes, à l'intérieur, sont revêtues de faïences dont les couleurs sont si vives, qu'on dirait des bijoux émaillés. La chapelle des douze Apôtres est très-remarquable. Une autre chapelle porte le nom de Camoëns. L'édifice a l'aspect d'un château fort une porte construite par le roi Manoel est très-curieuse. Adossé au mur de cette église, se trouve le tombeau de Fernando, comte de Coïmbre. Parmi les huit paroisses, on remarque l'église de Santa Cruz, dont l'architecture manque aussi de véritable beauté; mais où l'on admire les magnifiques et anciens mausolées d'Affonso et de Sancho, les deux premiers rois du Portugal.

Le couvent de *Santa Clara* attire surtout l'attention par le monument de la reine Élisabeth sa fondatrice, monument de pierre chargé de sculptures, et entouré d'une balustrade d'argent artistement travaillée.

« Devant la porte de Santa Clara, dit la correspondance de Mme de Grouchy, était étendue autrefois sur le sol une grande chaîne de fer; le criminel qui pouvait, en fuyant, parvenir à la toucher était gracié. L'église est fort belle et possède quelques tableaux fort curieux sculptés en bois et peints. Dans le chœur des religieuses, où le roi seul a le droit de pénétrer, se trouve une châsse en argent contenant le corps de sainte Élisabeth. Un rideau sépare le chœur de l'église.

« Entre autres sculptures remarquables, on voit une chaire en pierre d'un travail ravissant; malheureusement elle a été peinte à l'huile

Cette église date de 1132, et renferme des tombeaux des premiers rois de Portugal. Le cloître est fort beau; on y remarque surtout un bassin de marbre blanc admirablement sculpté. Ce cloître est carré, il s'y trouve quatre chapelles. Les pilastres qui en soutiennent la voûte sont couverts de sculptures. On le nomme *da Manga*, parce qu'on prétend que Joâo III en dessina le plan sur sa manche, et que tout l'édifice affecte la forme de la manche royale. Les bâtiments, qui étaient immenses, contiennent maintenant la municipalité, le service des postes et divers autres.

« Un escalier, auquel on parvient par la sacristie, conduit, au second étage, à une vaste rotonde qu'on nomme le Reliquaire. Cette salle est éclairée par le haut, et ses murailles sont couvertes de précieuses reliques rangées dans un ordre parfait, chacune dans un cadre et alternant avec des statues de saints peintes et dorées.

« L'ancien couvent de Santa Clara était au bord du Mondego et s'est trouvé peu à peu envahi par les sables. Le fleuve a ainsi fait disparaître un grand nombre de monuments. Ceux de l'époque romaine sont complètement engloutis. Cette invasion du sable est telle, chaque année, qu'il est impossible de conserver les chemins tracés sur les bords du Mondego. On assure que le pont actuel, dont les arches sont presque comblées, compte cinq substructions.

« Le parc de Versailles peut seul donner une idée des immenses jardins de l'ancien couvent de Santa Cruz. On y trouve autant et plus de fontaines et de statues ; mais les statues sont renversées, les plus beaux bassins de marbre servent d'auges à porcs, les vieux arbres sont abattus, et les pelouses ont fait place à des champs de maïs. Ces jardins appartiennent maintenant à un négociant de Coïmbre. Une seule merveille est encore debout : c'est une pièce d'eau presque aussi grande que celle des Suisses, entourée de cèdres séculaires coupés ras et formant une muraille de verdure impénétrable. »

Le jardin botanique, dans une situation charmante, sert en même temps de promenade publique. Les palmiers, les bananiers y viennent en pleine terre et en plein air. On y trouve des serres chaudes pour les plantes des tropiques et des serres *froides* pour les plantes du Nord. Au-dessus de ce jardin se trouve une belle promenade nommée *l'allée des Regrets*, elle occupe le sommet de la colline sur les pentes de laquelle la ville s'étend. La vue est immense.

L'ancien collège des Jésuites, le pont du Mondego et le bel aqueduc qui fournit de l'eau à la ville ferment la liste des curiosités que l'on rencontre à Coïmbre.

Bien des voyageurs y vont voir la *quinta das Lagrimas*, qu'habitait Inèz de Castro, la *fontaine des Amours*, le ruisseau dont le cours servait à porter les lettres qu'Inèz écrivait à son royal amant. Ce ruisseau traversait le jardin de don Pedro, qui arrêtait au passage, par une grille placée en travers, ces gages chéris de tendresse.

[La chronique d'Inèz de Castro tient une grande place dans la célébrité historique de Coïmbre au XIVe s. Nous la rapportons d'après l'intéressant recueil des *Chroniques chevaleresques* de M. Ferdinand Denis:

L'infant don Pedro, fils du roi Affonso IV, avait été marié à Doña Constanza, fille du roi de Castille. Celle-ci avait parmi ses dames d'honneur Doña Inèz, fille de don Pedro Fernandez de Castro, cousin du roi. Inèz « était douée, dit la chronique, d'une grâce si parfaite, de tant de noblesse et de bonne façon, qu'on l'avait surnommée : *port de Héron.* » L'infant en devint éperdument amoureux, et Doña Constanza, qui s'en aperçut, crut qu'elle empêcherait les

progrès de cette affection en faisant tenir un de ses enfants sur les fonts du baptême par Inèz. Mais leur amour ne s'en accrut pas moins, et lorsque l'infante mourut, d'une maladie de langueur, don Pedro s'unit secrètement à Inèz. Cette liaison fut mal vue par le roi, mal vue par les grands du royaume, d'abord parce qu'Inèz était de naissance illégitime, puis parce que ses parents avaient une influence dont la cour prenait ombrage, ensuite parce qu'on accusait Inès de vouloir faire tuer les enfants de Doña Constanza, afin de frayer le trône à ceux qu'elle avait de l'infant. Le roi voulut marier don Pedro avec une infante de Léon; il s'y refusa, et averti qu'on en voulait à la vie d'Inèz, il la fit retirer au couvent de Santa Clara, à Coïmbre.

Un jour que le roi était à la chasse à Montemor-o-Velho, ses conseillers l'entraînèrent à Coïmbre, d'où le prince était absent, et lui arrachèrent son consentement à ce meurtre barbare. « Quand Doña Inèz, dit la chronique, sut la venue du roi et les intentions qu'il avait contre elle, transportée de la douleur où elle était de ne pouvoir se sauver par aucun moyen, elle vint le recevoir à la porte, avec un visage de femme qui voyait la mort présente; elle amenait avec elle les trois innocents princes ses fils. Avec eux elle demanda pardon et miséricorde. Le roi, voyant le spectacle déplorable d'une femme si belle et si innocente qu'embrassaient de si beaux enfants qu'elle prenait pour bouclier et défense, le roi s'en allait déjà et lui laissait la vie; mais quelques chevaliers, principalement Alvaro Gonzalès, Pedro Coelho et Diego Lopez Pacheco, ne pensèrent pas ainsi. Quand ils virent le roi sortir, comme ayant révoqué la sentence, ils le supplièrent de les envoyer tuer Inèz. Quelques-uns, entrant où elle était, dans un jardin du couvent, auprès de la fontaine des Amours, la tuèrent cruellement comme des bouchers. »

A cette nouvelle, don Pedro réunit une troupe, de concert avec les frères d'Inèz, mit à feu et à sang les provinces portugaises, dévasta les terres des meurtriers, demandant au roi de les lui livrer. Lorsque le roi mourut, don Pedro négocia une alliance avec le roi de Castille, qui avait recueilli les meurtriers; deux d'entre eux lui furent livrés, Gonzalès et Coelho; il leur fit arracher le cœur et leurs corps furent brûlés. Pacheco ayant prouvé son innocence, fut pardonné et rétabli dans ses biens.

La *quintas das Lagrimas* appartient aujourd'hui à don Miguel Osorio Cabral de Castro, pair du royaume. Une source admirablement pure coule sur des pierres grises à veines rouges; la veine de l'une de ces pierres présente une grande tache que la légende dit être le sang de la victime; les longs filaments des plantes aquatiques sont ses blonds cheveux. La source est ombragée par les mêmes cèdres magnifiques qui s'y trouvaient du temps d'Inèz. De chaque côté sont placés des bancs de pierre, et sur une pierre, dressée au pied de l'un des cèdres, on lit ces vers du Camoëns (ch. III, st. 135 des *Lusiades*) :

« As filhas do Mondego a morte escura
Longo tempo chorando, memoraram
E, por memoria eterna, em fonte pura
As lagrimas choradas transformaram.
O nome lhe puseram, que inda dura,
Dos amores de Ignez que alli passaram.
Vede que fresca fonte rega as flores;
Que lagrimas sam a agoa, e o nome amores. »

Les nymphes du Mondego, par une longue douleur, célébrèrent cette mort lugubre, et ces larmes versées, pour éternel souvenir, se transformèrent en une pure fontaine. Le nom qu'elles lui donnèrent et qu'elle porte encore, rappelle les amours d'Inèz dont elle fut le témoin. Voyez quelle fraiche fontaine arrose ces fleurs. Ses eaux ce sont des larmes, et son nom les Amours.

On obtient facilement la permission d'entrer dans la quinta et de la visiter.

Le corps d'Inèz avait été déposé à Santa Clara. Lorsque sa mort fut vengée, don Pedro lui fit élever, dans l'église d'Alcobaça (*V.* R. 11), un magnifique monument sur lequel fut placée son image avec la couronne sur la tête. Le corps fut exhumé, revêtu d'habits somptueux, la couronne en tête, et tous les seigneurs vinrent lui baiser la main. Puis il fut placé dans une litière magnifique que portèrent les dignitaires de la couronne, parcourant lentement entre une double haie de peuple, avec des torches allumées, les dix-sept lieues qui séparent Coïmbre d'Alcobaça.]

En quittant Coïmbre, la voie parcourt un pays accidenté, coupé de profonds ravins et de cours d'eau abondants. Cette partie de la voie comprend des terrassements assez considérables, notamment une tranchée de plus d'un kilomètre de longueur, dont le déblai atteint jusqu'à 17 mètres de profondeur, dans un terrain formé en grande partie par un calcaire compact. Une route, conduisant à Aveiro, accompagne le chemin de fer à droite. La culture du pays est négligée. Les stations suivantes sont de simples hameaux :

225 kil. *Souzella*.

236 kil. *Mealhada*. A dr. de cette station on aperçoit la *Serra de Bussaco*, où se livra, entre les Français et les Anglais commandés par Wellington, une bataille désastreuse pour nos armes. Dans ces montagnes se trouvent une forêt et un couvent célèbre. La forêt est entièrement entourée de murailles. Le couvent occupe le sommet d'une montagne dont l'ascension demande près de trois heures. Le chemin est coupé par des stations de la croix pour lesquelles on a observé, dit-on, les distances de la voie douloureuse de Jérusalem. La route de la montagne reproduit le plan de celle du Golgotha. Du sommet de la montagne on découvre un immense horizon et les plateaux où se livra la bataille de Bussaco. La forêt de cèdres, qui date de la fondation du couvent (1268), forme, vue de cette hauteur, une admirable nappe de verdure. C'est dans la chambre du curé de ce village qu'habita Wellington à cette époque. Son nom est encore écrit sur la porte. Il existe, auprès de Bussaco, des eaux minérales sulfureuses et ferrugineuses.

244 kil. *Mogofores*.

252 kil. *Oliveira de Barros*.

272 kil. **Aveiro**, V. de 7,000 hab., a porté dans l'antiquité les noms d'*Averium* et de *Talabrica*. Cette ville a sur la rive g. et à l'embouchure du Vouga dans l'Atlantique, un port avantageusement situé, mais dangereux pour la navigation. Son entrée se compose de différentes passes qui changent à tous moments au gré des sables mouvants, et les navires sont exposés à y échouer fréquemment. On a construit un canal depuis la ville d'Aveiro jusqu'à 28 kil. dans les terres vers le N.; il sert au transport des grains et des productions du pays que l'on vient embarquer dans le port. Aveiro est le siège d'un évêché. Elle possède des marais salants, et fait la pêche des huîtres, des sardines, etc. Aveiro a joui d'une haute réputation durant le XV[e] et le XVI[e] s.; on dit même que ses habitants purent armer jusqu'à soixante bâtiments pour la pêche de Terre-Neuve ; malheureusement, l'amoncellement des sables vint fermer son port magnifique, et l'on vit s'éteindre graduellement cette haute prospérité, en même temps que le pays cessait d'être salubre et que la population s'amoindrissait. Après d'immenses travaux, une nouvelle passe fut ouverte en 1808, le pays s'assainit ; mais sa population ne s'est pas relevée. Aveiro, située sur une espèce de péninsule, ayant au nord de vastes lagunes qui s'étendent jusqu'à 45 kil. parallèlement à la mer, a été quelquefois comparée à Venise, et le pays qui l'entoure s'est

vu désigné sous le nom de Hollande portugaise. Six établissements spéciaux sont destinés à la pêche de la sardine. Les terres environnantes sont d'une fertilité prodigieuse ; elles produisent en grande abondance des vins généreux que l'on réserve, pour la plupart, à l'Amérique.

287 kil. *Estarreja.*

301 kil. **Ovar**, V. de 10,000 hab., située à 5 kil. de la mer, sur la petite rivière du même nom qui se jette au fond de l'immense lac d'Aveiro. Ovar a un commerce très-actif, et fait des exportations dans les colonies. Ses marins sont audacieux et vont, sur de petits bâtiments, dans les plus lointaines contrées, où ils portent leurs marchandises qu'ils échangent contre les productions de l'Afrique et même de l'Amérique. La pêche est pour les habitants une source importante de produit.

La voie se rapproche de l'Océan, où elle rencontre

312 kil. *Esmoriz,*
317 kil. *Espinho,*
320 kil. *Granja,*
328 kil. *Valladarès,*
332 kil. *Villanova da Gaia,* faubourg de Porto, sur la rive g. du Doüro.

De ce point la voie traverse le Douro pour rejoindre la station de Porto, qui est commune avec les lignes du Douro et du Minho.

Pour cette traversée a été établie, sur une longueur de 3 kilomètres, une série d'ouvrages d'art, parmi lesquels nous citerons un viaduc courbe en maçonnerie de granit, de 23 mètres de hauteur, et un souterrain de 420 mètres de longueur. Mais, l'ouvrage capital est le pont métallique sur le Douro, dit pont Maria-Pia, qui a un développement de 353 mètres entre culées, et qui franchit le fleuve à une hauteur de 61 mèt. 28 au-dessus du niveau de l'eau. — Les piles métalliques qui le supportent ont une hauteur de 43 mètres au-dessus des maçonneries. — Sa travée centrale est formée par un grand arc de 160 mètres d'ouverture et de 42 mèt. 50 de flèche. Cet arc est le plus hardi qui ait jamais été exécuté, soit en Europe, soit en Amérique, pour un pont autre qu'un pont suspendu.

Le poids de fer entrant dans cet imposant ouvrage, qui attire l'attention des visiteurs et des ingénieurs du monde entier, est de 1,450,000 kilogrammes. Son prix a été de 1,340,000 francs. Il a été conçu et exécuté par la maison G. Eiffel, de Paris. L'inauguration a eu lieu le 4 novembre 1877, en présence du roi don Louis Ier et de la reine Maria Pia.

La station de Porto se trouve au Campo de Sirne. — Des omnibus conduisent de la station à la ville à tous les trains.

Porto ou **Oporto**, V. de 80,000 hab., la deuxième du Portugal; anciennement *Portus Cale,* évêché, capitale de la province Entre-Douro-e-Minho. Elle a été bâtie par les Suèves. Située sur la rive droite du Douro, à 5 kil. de son embouchure, elle s'élève en amphithéâtre sur deux collines, qui portent les noms *da Sé* et *da Victoria.* Les vallons qui s'étendent entre ces collines sont remplis par les maisons, dont les lignes se prolongent jusqu'à de grands faubourgs. Au-delà, s'élève un grand nombre de quintas en terrasses, d'un effet charmant. Dans toutes on aperçoit d'immenses bosquets de camélias. Il n'existe plus aujourd'hui que quelques ruines des anciennes murailles de la ville, qui pouvaient avoir trente mille pas de circonférence, sur une trentaine de pieds de hauteur; ces ruines, même, ne sont plus d'aucune utilité pour la défense de la ville, car elles sont comprises dans l'enceinte des nouvelles constructions. Porto est partagé en trois quartiers ; l'une de ses anciennes paroisses, *Sam-Martinho de Cedofeita,* aurait été bâtie, en 559, par le roi des Suèves Théodomir. C'est un témoignage de l'antiquité de la ville. Si cette assertion n'est pas

tout à fait avérée, il faut remarquer toutefois que le rite mozarabe a été de tout temps observé à Sam-Martinho. Le roi, craignant pour la santé de sa fille, envoya chercher en France une précieuse relique de saint Martin de Tours, et, au moment où partirent ses messagers, il fit commencer l'édifice qui fut achevé avant l'arrivée des reliques désirées. On l'appela, en conséquence, *Citofacta* ou *Cedofeita* (la Bientôt Faite). C'est un monument de peu d'importance, et qui ne coûta pas de grands frais d'architecture à son fondateur : il se recommande surtout par ses souvenirs légendaires.

La *cathédrale* ou *la Se*, dont l'origine première est un peu moins ancienne que celle de Sam-Martinho, doit, assure-t-on, sa réédification au comte don Henrique : cette construction tout ancienne n'a pas un ensemble satisfaisant. Porto renfermait naguère quatorze couvents, dont le plus ancien avait été bâti pendant la première moitié du XIIIe siècle. On ne comptait, parmi eux, que cinq communautés de femmes. « La suppression des couvents, dit M. Ferdinand Denis, a livré aux diverses branches de l'administration certains édifices qui, sans cela, tomberaient en ruines ; les uns sont occupés par des hôpitaux, d'autres par des bibliothèques ou des musées ; le collège *da Graça* sert d'asile aux orphelins ; l'hospice des *Capucins de la Corderie* s'est vu disposé pour les enfants trouvés, dont le nombre s'élève annuellement au-dessus de deux mille. Il est juste de dire, à ce propos, qu'il y a peu de villes dans la Péninsule où les édifices de bienfaisance publique soient aussi multipliés. » Ajoutons que l'*hôpital royal* peut être regardé comme la plus magnifique construction que l'on connaisse en ce genre dans tout le royaume. L'église *dos Clerigos*, avec sa haute tour ; la *Casa da Relaçao;* la chambre municipale ou *Hôtel de ville;* le *Théâtre*, petit, mais élégant ; la grande *Caserne de Saint-Ovide*, qui peut contenir 3,000 soldats ; le *palais épiscopal*, dont l'aspect est grandiose ; *Notre-Dame de Lapa*, où l'on conserve le cœur de l'empereur don Pedro, sont les plus remarquables monuments de Porto. L'intérieur de l'église de San Francisco n'est qu'une châsse de sculptures dorées, de colonnes de bois tordues, enroulées de ceps de vigne avec leurs grappes, parmi lesquelles voltigent des petits anges et des oiseaux. Les retables sont couverts jusqu'en haut de statuettes peintes représentant des épisodes de l'Ancien et du Nouveau Testament. Chaque autel est une châsse renfermant le corps d'un saint.

Porto possède en outre une école polytechnique, une académie médico-chirurgicale, et une académie des beaux-arts. On doit aussi visiter le port, qui a des relations avec toutes les nations civilisées ; l'école de marine et de commerce ; le cimetière, d'un aspect monumental ; la Bourse, nouvellement construite, qui passe pour être l'édifice le plus complet de la ville, et qui mérite sa réputation européenne. Le roi don Pedro y a fondé, en 1836, un musée qui possède un nombre considérable de tableaux. La Bibliothèque publique est l'œuvre du duc de Bragance : elle date du 9 juillet 1833, et compte plus de 65,000 volumes, avec des manuscrits précieux. Un musée de tableaux, fondé par un étranger, M. Jean Allen, et acheté par la municipalité, renferme aussi une assez belle collection d'histoire naturelle. Le dimanche, le comte de Rezende, seigneur portugais, ouvre au public ses magnifiques jardins. — Les étrangers sont admis à l'*Assemblea Portuense*, et à la *Feitoria ingleze*, cercles de premier ordre où ils reçoivent la plus gracieuse hospitalité.

En 1789, on évaluait à 10,000 le nombre des maisons de Porto ; ce chiffre s'est accru, depuis, d'une façon prodigieuse. La ville compte

aujourd'hui plusieurs rues droites et spacieuses, qui font un parfait contraste avec les voies tortueuses de l'antique cité. Dans la rue *das Flores*, où les riches magasins abondent, les maisons datent du XVIe siècle. Porto est maintenant fort bien éclairé au gaz, et l'on circule en toute sûreté dans la ville, aux heures les plus avancées de la nuit.

La ville a du mouvement, de la vie, les rues sont habitées, les intérieurs sont confortables. Le quartier des Anglais est très-animé, il a une bourse, des boutiques; de bonnes voitures de place, et un excellent service de tramvays facilitent les communications. Quelques rues sont en escaliers; presque toutes ont des trottoirs. On cite comme les plus belles rues celles de San-Joao et des Anglais, la calçada dos Clerigos, à l'extrémité supérieure de laquelle s'élève l'élégante tour *dos Clerigos;* les ruas de Sam-Antonio et de Santa-Catarinha, la rua das Flores, où les bijoutiers et les drapiers ont leurs boutiques. On compte douze grandes places, dont quelques-unes sont ornées de jolies plantations. Il y a beaucoup de fontaines jaillissantes, de charmantes promenades, et de plusieurs points se développent de magnifiques perspectives sur la ville, le fleuve et la campagne. Il faut, dans ce but, monter à la tour des signaux, à la terrasse du palais épiscopal.

Les habitants sont industrieux, actifs, éclairés et d'un caractère indépendant. L'industrie comprend un bon nombre de distilleries d'eau-de-vie, des raffineries de sucre, d'importantes tanneries, des fabriques de chapeaux, de soieries, de cotonnades, de faïence, d'orfèvrerie d'ébénisterie, et une cordonnerie renommée. Ces divers établissements emploient 3,200 ouvriers, plus 2,000 femmes et 200 enfants. Quant au mouvement du haut commerce à Porto, il est encore mieux attesté par les institutions qui se sont peu à peu fondées, telles que la *Banque commerciale de Porto,* la *Banque Alliance,* la *Banque Portugaise,* la *Banque nationale.* la *Banque du Commerce et de l'Industrie,* les *Compagnies contre les risques de la mer ou contre l'incendie,* l'*Association mercantile,* etc. Les étrangers, les Anglais surtout, dont la richesse en biens-fonds et en capitaux est prépondérante, ont à Porto des établissements solides.

Le mouvement de la navigation comporte, en entrées et en sorties, 3,100 navires, appartenant au Portugal pour à peu près les deux tiers, et représentant 432,000 tonnes. Les affaires, à l'importation, s'élèvent, année commune, à 34 millions de francs, à l'exportation à 36 millions.

A Villa-Nova da Gaya, faubourg de Porto sur la rive opposée du Douro, sont construits de vastes entrepôts de vins du Haut-Douro, dits vins de Porto, qui sont le principal objet du commerce du pays. Ces entrepôts contiennent environ 80,000 pipes, chacune de 535 litres, d'une valeur de 500 à 1,200 fr. la pipe. La récolte peut s'évaluer annuellement à 30 ou 40,000 pipes. Les principales quintas qui produisent le vin de Porto appartiennent à M. Capriano Cannavaro, à la vicomtesse d'Alpendura, au vicomte de Villaverde, à M. Duarte-d'Oliveira. L'Angleterre et le Brésil prennent la plus grande part dans ce commerce considérable; ainsi sur une exportation de 33 millions de litres, qui s'est faite en 1878, la Grande-Bretagne en a 20, et le reste a été expédié au Brésil. La ville de Gaïa possède plus de deux cents maisons de commerce indigènes, et au moins cinquante maisons anglaises. L'exportation se fait aussi sur une grande échelle, pour les huiles, les oranges, les citrons, les amandes, les noisettes, le sumac, etc.

Des pointes de rochers et des bancs de sable rendent dangereux l'accès du port, mais on y remédie

chaque année, bien imparfaitement. Quand la fonte des neiges commence, la rivière grossit considérablement, et charrie une grande quantité de sable que lui apportent les différents torrents échappés du flanc des montagnes. Comme les rochers brisent le courant de la rivière, l'eau n'a plus la force d'entraîner les sables. Ils s'amoncèlent donc autour de ces rochers, et y forment une barre qui va toujours en augmentant, et finit par devenir dangereuse. La compagnie du commerce anglais avait autrefois proposé de détruire ces rochers, de nettoyer cette passe, et de la rendre praticable; mais les Portugais ont répondu qu'ils ne renonceraient jamais à la meilleure défense de leur port. C'est alors qu'a été conçu le projet d'un port en eau profonde au-delà de l'embouchure du fleuve. Ce projet est à l'étude, le port, qui serait le seul entre Lisbonne et Vigo pouvant recevoir des navires de fort tirant d'eau, aurait une surface de 393 hectares.

La promenade à la mode est la route qui conduit à San Joâo da Foz à l'embouchure du fleuve. C'est une bourgade d'environ 3,000 hab., où l'on va prendre les bains de mer. Un service d'omnibus y conduit depuis Porto.

Le cours du Douro, au-delà de Porto, est encaissé entre des collines toutes plantées; il fait de nombreux détours et forme, à l'un d'eux, comme un lac qu'on a comparé au lac de Garda en Italie. Un château très-original est situé à l'extrémité de ce lac. On le nomme Freixo. Ce château est d'une grande élégance, on en cite particulièrement les parquets, en mosaïques de bois des îles, construits par des ouvriers de Madère qui excellent dans ce travail. On y remarque aussi une galerie de vieilles faïences en relief et en couleurs, représentant des oiseaux, des fruits, des fleurs, des personnages du moyen âge.

Porto avait été choisi pour lieu d'exil par Charles-Albert, roi de Sardaigne, après la désastreuse journée de Novare. Ce prince est mort dans une villa voisine, le 29 juillet 1849. Bien des étrangers visitent cette habitation, qui est admirablement située.

ROUTE 3.

DE PORTO A SAN PEDRO DA TORRE

ou à Tuy (Espagne),

PAR BARCELLOS (126 kil.).

Prix : 1re cl. 2,390 reis; 2e cl. 1,860 r.; 3e cl. 1,330 r.

Cette ligne parcourt une sorte de Savoie lusitanienne; mais si l'on trouve çà et là de magnifiques paysages, par contre, les chemins qui sont en communication avec le chemin de fer sont rarement bons. La voie accompagne, pendant la première partie du trajet, la route de Porto à Braga.

Les stations de la voie de fer sont les suivantes :

5 kil. *Rio-Tinto.*

9 kil. *Ermezinde.*

On rencontre, après Ermezinde, la rivière l'*Ave* que l'on traverse sur un pont de 20 mèt., ayant sur la g., à l'embouchure de cette rivière, *Villa-do-Conde.* A Ermezinde se détache à dr. le chemin de fer du Douro, ligne de Porto à Pezo da Regoa (R. 6), dont la continuation jusqu'à la frontière, à la Barca de Alba, est destinée à se relier avec la ligne espagnole projetée entre Fregeneda et Salamanca.

16 kil. *San Romao.*

23 kil. *Trofa.*

32 kil. *Villanova da Famalicao,* petite V. d'où partent plusieurs routes dans des directions opposées, Braga, Guimaraès, Barcellos, Villa do Condé, San Thirce et Porto.

39 kil. *Nine,* point de raccordement (*entrocamento*) d'une petite ligne de 15 kil. allant à Braga. (R. 5.)

46 kil. *San Bento*. A 4 kil. de cette station, on atteint la jolie rivière du *Cavado,* qui se jette dans l'Océan, à 16 kil. sur la g., à *Espozende.* On franchit cette rivière, sur un beau pont de 50 mèt. en fer, ayant à g. le vieux pont, couvert de verdure, par lequel la route royale entre à

51 kil. *Barcellos*, V. de 5,500 hab., très-ancienne, très-jolie, entourée d'arbres et de fleurs, et ceinte de vieilles murailles. Elle possède plusieurs églises, parmi lesquelles on cite l'église paroissiale. Ses couvents, son hôpital. sa maison d'orphelins et son école publique méritent d'être vus. Cette petite ville, dont les rues sont aussi propres que droites, dont les maisons ont une certaine régularité élégante, fait le commerce des eaux-de-vie.

Le chemin de fer prend la direction N.-O. pour se rapprocher de l'Océan et rencontre la station de

60 kil. *Tamel,* où se trouve un tunnel de 980 mèt. Après cette station on traverse la rivière de *Neiva,* qui forme la limite des districts de Braga et de Vianna-do-Castello.

68 kil. *Barrosellas.*

77 kil. *Darque*, dans la riche et pittoresque vallée du *Lima.*

[En remontant cette vallée, soit de Darque soit de Vianna,on trouve, à 20 kil , au N.-E., *Ponte-do-Lima,* petite ville de 1,900 hab., située en amphithéâtre sur la rive g., et dont la fondation est attribuée aux Grecs. Les Romains l'occupèrent, et l'on y a trouvé, entre autres antiquités de cette époque, des inscriptions, des fragments de céramique et des colonnes milliaires. Don Pedro Ier l'agrandit, l'entoura de bonnes murailles, afin de la protéger contre les incursions des Galiciens, et y construisit le beau pont de 24 arches qui joint la ville à la rive dr.

Les petits bâtiments entrés en rivière par Vianna peuvent remonter jusqu'à Ponte du Lima.

L'église mérite une visite. La ville, qui est dans une situation délicieuse, et dont les maisons sont généralement construites avec goût, possède des fabriques de chapeaux de castor, de toiles, et des filatures de lin. Les habitants sont affectueux et hospitaliers ; la race, quoique petite, est belle et intelligente. La population de la campagne est surtout remarquable, et fournit d'excellents soldats, sôbres et braves. On rencontre aux environs de beaux sites, des collines couvertes de châtaigniers, de lièges et de sapins.

82 kil. *Vianna do Castello,* jolie ville, port de commerce et de pêche sur le bord de l'Océan, à l'embouchure du Lima. Le chemin de fer traverse cette rivière sur un pont de 563 mèt. en 10 travées, précédé de deux viaducs de 81 et 91 mèt. Cette œuvre considérable a été construite par la maison Eiffel, et représente, pour la partie métallique, un poids de 2 millions de kilogrammes. Cette partie du parcours de Vianna à Caminha est très-pittoresque.

89 kil. *Montedor.*

97 kil. *Ancora.*

105 kil. *Caminha,* ville forte, à la pointe S. de l'embouchure du Minho et au confluent d'une petite rivière le *Couro Caminha*, compte 2,500 hab. C'est un point stratégique d'une certaine importance, avec caserne et hôpitaux. Les marais salants du littoral sont l'objet d'une exploitation considérable. En face de Caminha, à la pointe N. du fleuve, se trouve la petite ville espagnole de la Guardia, avec un vieux fort à peu près abandonné. (*V.* R. 61, Espagne, p. 462.)

La voie remonte la rive g. du Minho, de S.-O. à N.-O.

110 kil. *Lanhellas.*

116 kil. *Villanova da Cerveira* petite ville de 300 hab., protégée par deux forts qui commandent le

cours du fleuve. On y visite l'église, l'hospice et les fortifications.

126 kil. *San Pedro de la Torre*, terminus de la ligne du Nord, sur la rive g. du Minho, auprès de *Valenca*, et en face de Tuy, ville espagnole située de l'autre côté du fleuve. (*V.* Espagne, R. 8. p. 150.)

Valença-do-Minho, petite V. de 1,800 âmes, l'une des places fortes du Portugal, ville frontière, ch.-l. du district qui porte son nom, est située sur la rive g. du Minho, au sommet d'une éminence pittoresque. Ses fortifications sont capables de résister à une petite armée. On travailla beaucoup aux fortifications de Valença, eu 1776, lorsqu'il fut question d'une nouvelle rupture entre le Portugal et l'Espagne. Valença n'est habitée, en grande partie, que par des militaires. Au reste, rien de curieux dans cette ville, qui possède d'ailleurs une paroisse, une école et un hôpital.

On traverse le Minho à San Pedro pour atteindre Tuy, où l'on trouve le chemin de fer, dirigé d'un côté sur Vigo, de l'autre sur Orense. De ce point on peut atteindre Santiago, au N.-O., et Montforte au N.-E., où passera la voie de fer du Nord-Ouest de l'Espagne, allant d'un côté à Lugo et à La Corogne, de l'autre côté à Leon et à Venta de Baños. On rencontre à cette station le réseau général espagnol.

ROUTE 4.

DE PORTO A FONTAINHAS.

44 kil.

Prix : 1re classe 790 reis ; 2e cl. 480 r. ; — Trajet en 2 h. 20 m.

Cette petite ligne, à voie étroite, suit à peu près le littoral de l'Océan, en desservant quelques localités peu importantes, situées à de courtes distances l'une de l'autre, et surtout très-fréquentées comme stations de bains de mer.

4 kil. *Senhora da Hora.*
6 kil. *Custoias.*
11 kil. *Pedras Rubras.*
14 kil. *Villar do Pinheiro.*
16 kil. *Modivas.*
20 kil. *Mindello.*
23 kil. *Azurara.*

25 kil. *Villa do Conde*, petite V. ancienne, qui avait autrefois 3,500 hab. et qui n'est plus qu'un simple bourg, avantageusement situé à l'extrémité d'une belle vallée et au bord de la mer. Le port est d'un accès difficile et ne reçoit que des barques de pêche et de cabotage. La pêche est active et abondante. Les chantiers de construction ont une grande réputation. Un beau château fortifié, dans une bonne position, commande la ville.

28 kil. *Povoa de Varzim*, port voisin de Villa do Conde et dans une position semblable.

32 kil. *Amorim.* La voie s'éloigne du littoral vers le N.-E.

36 kil. *Laundos.*
42 kil. *Rates.*
44 kil. *Fontainhas.*

Cette ligne paraît devoir être prolongée jusqu'à *Vianna* (R. précédente) où elle rencontrera le chemin de fer de Porto à la frontière du Minho, par Barreiros.

ROUTE 5.

DE PORTO A BRAGA.

51 kil.

Prix : 1re cl. 1,030 r. ; 2e cl. 810 r. ; 3e cl. 570. — Trajet en 35 min.

On entre dans l'une des meilleures parties du Portugal, dans un riant pays, où la plus belle végétation couvre les coteaux et les vallées. Les habitants sont d'une remarquable activité. Les routes sont belles et parfaitement servies.

On prend à Porto le chemin de fer du Minho (R. 3.) jusqu'à la station de

39 kil. *Nine*, où l'on change de voitures pour prendre la petite ligne spéciale de Braga.

45 kil. *Arentim.*

48 kil. *Tairin.*

54 kil. **Braga**, V. de 15,500 hab., ch.-l. d'une province ; c'est aussi une ville très-ancienne, fondée, assure-t-on, par Himilcon. C'était la *Bracara Augusta* des Romains ; elle devint plus tard la capitale du royaume des Suèves. Il s'y est tenu cinq conciles, le premier vers l'an 411. L'archevêque de Braga a porté de tout temps le titre de primat des Espagnes, qui lui est toutefois contesté aujourd'hui par l'archevêque de Tolède.

La ville de Braga apparait sur une hauteur, au sein d'une riante plaine riche et bien cultivée, qu'arrosent le *Cavado* et le *Deste*. Elle est entourée d'une vieille muraille ; ses rues sont larges et bien percées, ses maisons anciennes ; on remarque sur ses places de belles fontaines. Sa *cathédrale* est un noble et imposant monument qui remonte au XIIe siècle ; elle possède les restes du comte Henri de Bourgogne, père du roi fondateur Affonso, et qui mourut à Astorga en 1114. L'église conserve aussi un grand nombre de reliques et d'objets précieux. La ville possède, en outre, un séminaire, un palais archiépiscopal, et quelques églises dont la valeur artistique est digne d'attention. Ce qu'il y a, au reste, de fontaines, de sculptures, de chapelles, d'escaliers, de bâtiments curieux dans Braga, est incalculable. Citons encore un collège, une bibliotheque, les débris d'un temple, d'un amphithéâtre et d'un aqueduc romains.

Au point de vue commercial, Braga ne manque pas d'une certaine importance : elle a des fabriques de draps et de lainages, de toiles, de tissus de coton et de chapeaux, de joaillerie, ferronnerie, serrurerie et coutellerie, et des blanchisseries de cire.

Aucun fait remarquable d'histoire moderne ne se rapporte à cette ville, à 4 kil. de laquelle il faut aller visiter le célèbre sanctuaire de *Senhor Jesus do Monte*, admirablement situé sur une belle colline. C'est un lieu de pèlerinage renommé, où viennent chaque année les gens les plus pieux du catholique Portugal.

La route royale qui se prolonge au N. de Braga, franchit le rio Cavado à *Ponte do Prado*, le rio Lima à *Ponte da Barca*, traverse *Arcos de Val de Vez*, et s'arrête à *Valença*, sur la rive g. du Minho (*V.* R. 3).

Un chemin direct, qui compte 22 kil., conduit au S.-E., de Braga à la jolie ville de Guimaraès, vers laquelle il est intéressant de faire une excursion.

[*Guimaraes* (7,000 hab.), est située sur la rive droite de l'Ave, à peu de distance de la rivière de l'Avezilla, dans une jolie vallée. Elle est entourée de murailles flanquées de tours ; ses rues sont larges et droites, et ses maisons sont bien bâties ; on admire la beauté de ses places publiques. Elle se divise en ville ancienne et ville nouvelle, auxquelles se rattachent de nombreux faubourgs. Dans la vieille ville, il ne reste qu'un château-fort ruiné, mais d'un grand intérêt historique, dans lequel naquit Affonso Ier, duc de Bragance, qui fut le fondateur de la monarchie portugaise. La ville nouvelle date de 1427 ; elle possède quatre églises, quatre hôpitaux et un collège. Une église, principalement, *Nossa Senhora da Oliveira* (N.-D. de l'Olivier), se recommande par le caractère particulier, bien qu'un peu sévère, de son architecture et par les souvenirs qu'elle rappelle.

La légende raconte qu'au temps des Goths, Wamba était occupé au labourage d'un champ, lorsque des envoyés vinrent lui annoncer son avènement au trône. Surpris de cette nouvelle, Wamba répondit en riant

qu'il serait roi lorsque son aiguillon aurait des feuilles, et il l'enfonça dans le sol. A l'instant l'aiguillon prit racine et se couvrit de feuillage. Un joli porche gothique, qui date du XIVe s., a été élevé à l'endroit où s'accomplit ce miracle, et l'olivier lui-même, ou son rejeton, entouré d'une balustrade en fer ouvragé, étend tout auprès ses rameaux toujours vigoureux. L'église date du même temps ; on y conserve la cuve dans laquelle Affonso Ier a été baptisé.

Guimaraès a des fabriques de coutellerie, de quincaillerie, de linge de table magnifique, etc. Elle fait un grand commerce de vins et d'eaux-de-vie. C'est aussi la patrie du pape saint Damase. Aux environs, il existe des bains d'eaux thermales sulfureuses que les Romains connaissaient.

De Guimaraès une bonne route conduit à Villa Real (5,000 hab.) et de là à Bragança. On va également de Braga à cette dernière ville par Chaves (*V*. R. 14)].

ROUTE 6.

DE PORTO A PESO DA REGOA.

Chemin de fer du Douro. — 104 kil.

Prix : 1re classe, 1,970 reis ; 2e cl., 1,530 r.: 3e cl., 1.100. — Trajet en 5 h.

On prend la ligne du Nord, de Porto à San Pedro, par

5 kil. *Rio Tinto* et

9 kil. *Ermezinde* où se trouve l'**embranchement** (*entrocamento*) de la ligne nouvelle qui s'éloigne d'abord considérablement du Douro, dans la direction du N.-E., et parcourt les immenses vignobles où se récoltent les vins dits de Porto et de l'Alto-Douro.

Cette ligne rencontre les stations suivantes :

16 kil. *Vallongo*.

26 kil. *Recarei*.

31 kil. *Cette*.

35 kil. *Paredes*.

39 kil. *Penafiel*. Au-delà de cette station, la voie revient du N.-O. au S.-E., afin de se rapprocher de la vallée du Douro ; franchit le *rio Tamega* affluent du Douro, pénètre au milieu des collines de la *Serra de Marrao* et débouche auprès du fleuve, dont elle remonte la rive dr., au milieu du *Paiz do Vino*.

46 kil. *Cahide*.

53 kil. *Villamea*.

61 kil. *Marco*.

66 kil. *Juncal*.

73 kil. *Mosteiro*.

79 kil. *Castello d'Aregos*.

85. *Rezende*. Cette ville est de l'autre côté du fleuve, tout près de Lamego, dans la province de Beira.

92 kil. *Barqueiros*, sur la rive dr.

99 kil. *Castello do Moledo*.

104 kil. **Peso da Regoa**. Cette ville, terminus provisoire de la ligne, est le principal entrepôt des vins de l'Alto-Douro, et était, avant le chemin de fer, le lieu d'embarquement de ces importants produits et des huiles fort estimées du district de Villa Real.

Il paraît probable que la ligne sera prolongée, par la vallée supérieure du Douro portugais, jusqu'à la frontière, où elle rencontrerait, au passage du fleuve, entre la *Barca d'Alba* et la *Fregeneda*, la ligne espagnole projetée qui viendrait de Salamanca, par Ledesma et Vitigudino (*V*. R. 69 *bis*).

ROUTE 7.

DE COÏMBRA A LA FRONTIÈRE ESPAGNOLE.

CHEMIN DE FER DE LA BEIRA ALTA

215 kil. (en construction).

Coïmbra (*V*. R. 2, p. 666).

Cette ligne, partant de la station

de Coïmbra, s'engage tout aussitôt dans la vallée du Mondego, dont elle remonte constamment la rive dr. La route royale de Coïmbra à Guarda se tient entre le chemin de fer et le fleuve. La voie traverse *Villa do Rumigio*, et établit des stations à *Combadao*, à *Cabrellos*, à *Oliveira do Conde*, localités qu'elle laisse à dr., sur la route. A *Camas de Senhorin*, la voie de fer croise la route, qui passe à g.

Plus loin, *Mangualde*, d'où part un chemin qui va, au N.-O., vers *Vizeu*, et de là à *Aveiro* vers l'Océan, coupant, à *Albergueria*, l'ancienne grande route de Lisbonne à Porto.

A *Fornos*, première localité de la Basse-Beira, la vallée du Mondego se rétrécit, le chemin de fer se rapproche du fleuve, et croise la route, qui passe de la rive dr. à la rive g. Après Fornos, on rencontre *Algedre*. Le Mondego décrit, à dr., une courbe autour du v. de *Celarico;* la voie, remontant à g. le cours d'un affluent, s'éloigne au N.-E., et décrit un détour considérable, afin de racheter une différence importante de niveau, revient du N. au S., coupe deux chemins allant vers *Lamego*, au N. de la province de Beira, et vers la vallée du Douro, et vient passer au pied et à l'E. de la colline sur laquelle s'élève la vieille ville de *Guarda*, à 105 mèt. d'altitude (*V.* ci-après, R. 13). Guarda, place forte importante, tient aussi un rang utile dans l'industrie du pays par la fabrication de draps qui sont exportés au Brésil.

De cette station, la ligne prend la direction S.-O. à N.-E., descend avec le cours du *rio Coa*, franchit cette rivière, rencontre *Fresnada*, puis *Villarformoso*, dernière station (215 kil. de Coïmbra), à 1 kil. de la frontière, de l'autre côté de laquelle se trouve *Fuentès de Oñoro*, première station de la ligne espagnole, de la frontière à Salamanca (113 kil.). Salamanca est à 509 kil. de la frontière de France par le chemin de fer du Nord espagnol.

ROUTE 8.

DE LISBONNE A SÉTUBAL.

Chemin de fer. — 28 kil.

Il existe, au port de Lisbonne, un service régulier de bateaux à vapeur qui traversent la baie pour conduire à *Barreiro*, tête de ligne des chemins de fer qui desservent le sud du royaume. On paye, pour cette traversée, 160 reis à l'arrière et 120 à l'avant (80 et 60 centimes). Ces bateaux partent trois fois par jour de Lisbonne, et mettent une heure pour atteindre Barreiro, et ensuite le v. de *Seixal*, séparé de Barreiro par un petit cours d'eau qui se jette dans le Tage.

Le chemin de fer de Sétubal a deux départs par jour, le trajet se fait en 2 h. 20 min. depuis Lisbonne.

2 kil. *Lavradio*.

5 kil. *Alhos Vedros*.

8 kil. *Moita*.

Cette partie du chemin de fer est commune à la ligne de Sétubal et à celle qui se dirige sur Evora et Beja.

15 kil. *Pinhal Novo*, station d'*embranchement* de la ligne de Sétubal, allant vers le S., et de la ligne d'Evora (R. 9), qui s'éloigne à g. vers l'E. Sur la ligne de Sétubal on rencontre

23 kil. *Palmella*, V. de 4,000 hab., dans une magnifique position, à 3 kil. à dr. de la voie. Cette petite ville est située au pied d'une colline, en face de Lisbonne, et, à moins que le ciel ne soit brumeux, on aperçoit, de la capitale, les ruines majestueuses du château historique de Palmella, se dressant au dernier plan du panorama de la rade. Il existe autour de Palmella de belles plantations et des campagnes très-fertiles. On ne peut d'ailleurs signaler dans la ville que l'église paroissiale et le vieux château.

28 kil. **Sétubal**, V. de 15,500 hab., l'ancienne *Cetobriga*, située sur la

rive dr. du *Sado*. Le port est d'une entrée difficile, il n'en est pas moins le troisième au tableau de la marine nationale. Un écrivain a dit avec raison que, dans Sétubal, « le commerce même est une grâce et une poésie. » La baie de Sétubal expédie vers tous les points du globe les produits de son sol et de toute la province. Ses salines et ses fruits ont multiplié ses relations commerciales. Elle tire du Sado une très-grande quantité de sel, et l'on estime qu'elle en fait annuellement une exportation de plus de deux cent mille quintaux. Elle exporte aussi des vins blancs d'une qualité supérieure. D'après les statistiques, ce territoire récolte au moins vingt mille pipes chaque saison. On exporte aussi une quantité considérable d'oranges dites tangerines, de cette petite espèce parfumée nommée vulgairement mandarine. L'église principale de Sétubal ne se recommande pas par la grandeur; mais, quoique petite, elle peut passer pour un modèle d'architecture. En outre, chose rare en Portugal, cette église renferme de nombreux tableaux, dont la valeur artistique n'est pas douteuse. Quatre places assez spacieuses et une jolie fontaine complètent les curiosités de Sétubal.

Les femmes de Sétubal fabriquent des dentelles. imitation de guipure et de Chantilly, qui sont fort recherchées.

En allant à l'O. du port de Sétubal, c'est-à-dire en se dirigeant vers l'Océan, on visite la chapelle de la *Arrabida*, qui mérite d'être vue; les montagnes de ce nom sont l'objet de charmantes excursions.

En face de Sétubal, et sur la rive opposée de l'estuaire formée par l'embouchure du *Sado*, s'étendent, sur une longueur de 5 kil., les ruines de l'ancienne Cetobriga, qui fut anéantie par un raz de marée au ve s. de notre ère. Les fouilles qui s'opèrent de temps en temps mettent à découvert des vestiges romains, et des ustensiles d'une certaine importance.

ROUTE 9.

DE LISBONNE A ESTREMOZ.

Chemin de fer. — 168 kil. — Prix : 1re cl. 4,430 reis; 2e cl. 3,370 r.; 3e cl. 2,260 r. Trajet en 8 heures.

On traverse le Tage, comme à la route précédente, pour débarquer à Barreiro, et suivre le chemin de fer par les stations de *Lavradio*, *Alhos-Vedros* et *Moita*, jusqu'à celle de *Pinhal Novo* (15 kil.) où se trouve l'**embranchement** de la ligne de *Sétubal*.

31 kil. *Poceira*.

42 kil. *Pegoès*, station à quelque distance de ce village, où passe l'ancienne route de terre allant de Lisbonne à Evora. Le pays est à peu près désert.

57 kil. *Vendas Novas*, où la ligne de fer rejoint l'ancienne route. En suivant celle-ci, sur la dr., à 23 kil. de Vendas Novas, on trouve la jolie ville de *Montemor o Novo* (2,000 hab.), dans une charmante position, sur les bords pittoresques du *Canha*. On visite à *Montemor* un vieux couvent et les ruines d'un fort arabe.

75 kil. Station de *Montemor*.

90 kil. *Casa Branca*, point d'*entrocamento*, ou embranchement de la ligne qui descend à *Beja* (V. R. suiv.). A l'embranchement de Casa-branca, la ligne prend la direction du N.-E. pour atteindre

116 kil. **Evora** (anc. *Ebura, Liberalitas Julia*), ville forte de 12,700 hab., ch.-l. de la province d'Alemtejo, située au milieu d'une riche campagne plantée d'orangers, d'oliviers, de figuiers, et partout cultivée. Sertorius résida à Evora et la fit entourer de murailles; Jules César l'érigea en municipe. Les Maures s'en emparèrent en 715, et la conservèrent jusqu'en 1167. Les Espagnols l'ont occupée quelque temps (1663), et la perdirent devant les armées du maréchal de Schomberg. Evora, qui a été

temporairement la résidence de plusieurs rois, s'en glorifie en se donnant le titre de seconde cité du Portugal. On y voit quelques antiquités romaines, de vieilles murailles, et deux châteaux forts en ruine. Ses rues sont étroites, tortueuses, mal bâties, et mal pavées. Evora est le siége d'un archevêché, avec un musée et une bibliothèque, fondée, en 1805, par l'archevêque Manoel dona Ceculo, et qui renferme 25,000 imprimés et 2,000 manuscrits. Le musée renferme des objets assez disparates, des ivoires du moyen âge, quelques tableaux, dont l'un est attribué à Van Dyck, et particulièrement un émail dont l'existence a été signalée par M. Alfred Demersay, et qui aurait pour la France une grande valeur historique. « Cet émail, l'un des plus beaux spécimens de l'art français à l'époque de la Renaissance, est un triptyque de Limoges. Sur la pièce centrale, comme sur les pièces latérales, qui s'appliquent en volets sur la première, sont représentées les scènes principales de la Passion du Christ. La monture est d'or massif, unie et sans ciselures.

« On lit dans une inscription latine collée sur le couvercle de la boite qui renferme ce précieux calvaire, qu'il aurait appartenu au roi François Ier; il aurait été pris dans ses bagages à la bataille de Pavie. La tradition ne dit pas comment, à travers quelles vicissitudes,il a passé des mains des Espagnols dans celles de l'archevêque d'Evora. On sait seulement que ce docte prélat a refusé de cet émail des sommes considérables. »

L'université, fondée en 1550, a été supprimée au moment de l'expulsion des Jésuites. On admire la vieille cathédrale gothique, les quatre églises paroissiales, l'aqueduc construit par Sertorius, et toujours en usage : il a quatre kil. de longueur; João III l'a réparé pendant le xvie s. Le beau temple de Diane, ouvrage des Romains, aujourd'hui en ruine, avait été indignement transformé en une boucherie. On l'entretient maintenant avec soin ; l'administration parait soucieuse de le conserver. Evora fait un commerce un peu actif de quincaillerie, de grosses étoffes de laine, de chapellerie et de tannerie.

136 kil. *Azaruja*.

141 kil. *Villa de Pereiro*.

168 kil. **Estremoz**, V. forte de 6.000 hab., occupant une colline, à 401 mèt d'altitude. On y exploite des carrières de marbre. L'industrie locale consiste dans la fabrication de poteries poreuses, alcarazas, etc.

La ligne d'Evora à Estremoz sera ultérieurement prolongée jusqu'à *Elvas*, à environ 50 kil. à l'E., où elle se raccordera avec le chemin de fer de Badajoz à Lisbonne.

ROUTE 10.

DE LISBONNE A BEJA ET A SERPA.

183 kil.

Prix : 1re cl. 4,810 reis ; 2e cl. 3,370 r. ; 3e cl. 2260 r. Trajet en 8 h. 15 min.

La ligne de Beja et Serpa se détache de celle d'Evora à la station d'embranchement de Casa Branca, et descend vers le S.-E., où elle rencontre successivement, en traversant d'immenses domaines à peine habités:

102 kil. *Alcacoyas*.

110 kil. *Vianna*.

117 kil. *Villa Nova*.

125 kil. *Alvito*.

138 kil. *Cuba*.

154 kil. **Beja**, ville de 6,000 hab., très-ancienne, située sur une petite colline, dans une contrée très-fertile, mais privée d'arbres. On y remarque des restes considérables de monuments romains, la porte du Sud, un aqueduc et des murailles fort anciennes. A 15 kil, à l'E. coule le *Guadiana*, qui pénètre en Portugal après avoir traversé le centre de l'Espagne, et qui forme ensuite, au S.-E., la limite des deux pays.

160 kil. *Baleizao.*
173 kil. *Quintos.*
183 kil. *Serpa*, V. d'environ 5,000 hab., au-delà de la rive g. du Guadiana. La plus active industrie de Serpa, d'après M. Vogel, paraît être la contrebande avec l'Espagne et la province de Huelva.

La frontière espagnole, formée par le *rio Chanza*, affluent du Guadiana, est à 30 kil. plus à l'E. et sera atteinte ultérieurement par un prolongement de la ligne, destiné sans doute à se raccorder avec celle de Tharsis à Huelva et à Séville (*V.* Espagne, R. 34 et 35).

A Beja le chemin de fer se bifurque, et se prolonge au S.-O. pour former, sur 47 kil., l'amorce d'une grande ligne méridionale (*caminho do ferro do Algarve*), destinée à s'étendre jusqu'au rivage S. de l'Océan, à *Faro*. Cette amorce comprend, quant à présent, les stations suivantes :
17 kil. *Outeiro.*
24 kil. *Figueirinha.*
38 kil. *Carregueiro.*
47. kil. *Casevel.*
De ce point, on prend la route de terre pour continuer par Castro Verde et Almodovar (*V.* R. 15).

ROUTES DE TERRE

ROUTE 11.

DE LISBONNE A PORTO,

PAR CALDAS DA RAINHA ET LEIRIA.

Chemin de fer et route de terre, 341 kil.

On prend le chemin de fer sur 36 kil. jusqu'à *Carregado* (*V.* ci-dessus, en sens inverse, la R. 1, p. 653). Des voitures spéciales, partant tous les deux jours, font le service dans cette direction.

En quittant Carregado, on laisse à dr. *Alemquer*, ancienne ville entourée de murailles moresques, avec une grande papeterie, des fabriques de cuirs et de chapeaux. On rencontre sur cette route les relais ou « estacoes de muda » de *Otta* (16 kil.), *Cercal* (15 kil.), *Carreiras* (12 kil.). A partir de ce point, le pays devient boisé. On aperçoit dans le lointain, à g., le lac de *Lagoa*, lac salé qu'un chenal réunit à la mer, et plus près, la vieille ville d'*Obidos*.

92 kil. de Lisbonne. **Caldas da Rainha** (*Bains de la Reine*), petite V. de 5 à 6,000 hab., située sur la rive dr. du rio *Arnoya*, au pied des collines de la *Sierra da Boira*, sur un sol sablonneux. Les collines qui entourent la ville sont toutes cultivées ou plantées de bois de pins. Les bains de Caldas sont les plus fréquentés du royaume; leur réputatoin date de la fin du xve s. « La reine dona Leonor, femme du roi Joao II, passant par Caldas, vit des paysans se baigner les pieds, et s'enquit des propriétés de cette eau; un établissement de bains et un hôpital furent fondés et dotés par elle pour être ouverts gratis aux malheureux. Dans les fouilles qui furent faites pour ces constructions, on trouva des vestiges de bains romains... L'établissement de bains, qui fut reconstruit par le roi D. Joao V, est spacieux et bien tenu; les eaux, qui sont sulfurées sodiques, sont abondantes et puissantes, soit qu'on les boive, soit qu'on s'y baigne. Les sources utilisées sont au nombre de cinq et ont une température constante de 34° 5 centigrades. Des quatre piscines, deux sont exclusivement réservées aux femmes. La plus grande, destinée aux hommes, mesure 12 mèt. d'étendue sur 1 mèt. de

profondeur. Les baignoires sont en bois, à fond de sable. La buvette présente une belle coupe de pierre sculptée, à laquelle l'eau est amenée par un ingénieux mécanisme de pompes et de robinets de cristal. »

L'eau est limpide, incolore et très-gazeuse. Ce gaz paraît contenir, sur 100 parties, 16 d'acide carbonique et sulfhydrique, 3 de proto-carbure d'hydrogène, 1 d'oxygène, 80 d'azote. L'analyse a constaté la présence des principes suivants :

Carbonate de chaux.........	0,208 gr.
Sulfate de chaux............	0,427
— de magnésie.........	0,008
— de soude............	0,140
Chlorure de sodium.........	0,594
Sulfure de sodium..........	0,002
Bromure de magnésium.....	traces
Alumine.......... Oxyde de fer...... Silice............. Matière organique. Perte.............	0,015
Total pour un litre.....	2,727 gr.

En face de l'hospice s'étend une vaste promenade ombragée d'arbres centenaires. De ce côté aussi se trouve le Casino, dont la bibliothèque est fort riche en livres anciens.

La place de Caldas est immense; le seul monument remarquable est l'hôtel de ville, fondé en 1750. Les fontaines d'eau douce qui alimentent la ville sont au nombre de neuf, et portent les noms des Muses.

« L'église, *Nossa Senhora do Populeo*, date de 1509 (Mme de Grouchy). Elle est fort originale, elle est presque ensevelie d'un côté, à cause des affaissements successifs du terrain. On descend vingt marches pour y pénétrer. Les murs, à l'intérieur, sont recouverts de belles faïences bleues à personnages, représentant la fondation du monument. Le chœur est séparé de la nef par une arcade que surmonte l'écusson aux armes du Portugal. Deux chapelles latérales, les fonts baptismaux, la porte de la sacristie offrent des sculptures d'une merveilleuse finesse. Le fond de l'église est vitré et communique avec les salles de l'hospice; les malades peuvent ainsi, de leurs lits, entendre le service divin. Le clocher est remarquable par sa grâce et par sa légèreté.

« Au-dessus de l'église se trouve le jardin de l'hospice planté de grands arbres, de pins, de buis et de chênes verts. Une terrasse, ombragée par un vieux pin dont le tronc mesure plus de 3 mètres 1/2, offre une vue magnifique sur tout le pays et sur la ville d'Obidos. »

[« *Obidos* est à 5 kil. au S. O. de Caldas; ce fut l'un des boulevards de la domination arabe. On parcourt une route ravissante qui semble pratiquée à travers un parc anglais au milieu de forêts de pins et de magnifiques buissons d'aloès. On atteint le sommet d'une montagne tout enveloppée d'une muraille mauresque crénelée et d'une énorme épaisseur. Au milieu de cette enceinte est la ville, dont l'aspect est des plus curieux. Avec ses rues étroites et montueuses, Obidos est restée une ville du moyen âge. Il semble qu'elle se soit endormie pendant plusieurs fois cent ans, et qu'en passant on la réveille dans son accoutrement du XIIe siècle. On y compte sept églises où se trouvent des tombeaux ornés d'écussons sculptés; d'immenses aqueducs, des citernes, des tours avec des fenêtres sculptées, et les vestiges d'un magnifique château construit par les Goths. Les boutiques des pharmaciens sont ornées d'or, d'argent et d'un luxe inouï. » Au pied de la montagne qui couronne Obidos est la chapelle de *Nossa Senhora da Pedra*, où les pèlerins viennent saluer une croix miraculeuse de granit sur laquelle est gravée grossièrement une image du Christ. La campagne aux alentours est fort bien cultivée.]

Les environs de Caldas da Rainha fournissent des poteries vernissées, nommées « *louça do reino* » et qui servent aux petits ménages portugais.

Au sortir de Caldas, le chemin devient de plus en plus difficile ; il faut tour à tour gravir des collines rocheuses, où le chemin est taillé en escalier, tantôt descendre au fond d'étroites ravines où il ne coule d'eau que pendant la saison des pluies, et où la seule végétation est celle des aloès. On traverse de misérables villages, et l'on contourne le pied d'une colline couronnée d'un vieux château maure, et qui précède

117 kil. **Alcobaça,** V. de 1,500 hab., bâtie dans une vallée étroite, fraîche et fertile, arrosée par deux petites rivières, dont chacune a contribué pour moitié au nom de la ville, l'*Alcoa* et la *Baça*, et qui font mouvoir de nombreux moulins. La ville est jolie et ses boutiques bien garnies. Ruinée aujourd'hui, Alcobaça était jadis une ville considérable. L'antique monastère représente seul aujourd'hui cette importance. « Les cloitres y sont des villes, la sacristie une église, et celle-ci une basilique, » a dit un écrivain portugais. Ce monastère, dont un récit merveilleux encadre l'origine, a été fondé, en 1148, par le roi Affonso Henriquez, en reconnaissance de la victoire du campo d'Ourique qui assura la fondation de la monarchie portugaise. En y appelant les religieux de l'ordre de Cîteaux qu'il y installa, le roi, selon le vœu qu'il avait fait la veille de la bataille, les dota de toutes les terres que l'œil pouvait embrasser du sommet de l'église; il les fit seigneurs de l'air et de l'eau, et leur assura d'immenses droits féodaux. L'église fut achevée en 1222.

« La façade du couvent, dit M. Lichnowsky, bien que très-antique, ressemble à celle d'un édifice du siècle dernier; au milieu s'élève le grand pignon de l'église, flanqué de deux tours et surmonté par une statue de la Vierge. De chaque côté s'étendent deux vastes corps de bâtiments à un étage, ayant chacun dix-huit fenêtres, et ressemblant à des casernes délabrées. L'intérieur de l'église, précédé d'une terrasse à laquelle on monte par quelques marches, est remarquable par la beauté et la simplicité de son style gothique. » — « C'est, dit la précieuse correspondance de Mme de Grouchy, une nef immense en forme de croix latine, une des plus belles qu'on puisse voir, ou plutôt trois nefs réunies, dédiées : celle du milieu à la Vierge, celle de g. à saint Michel, celle de dr. à saint Bernard. Les retables des autels sont ornés de statues de grandeur naturelle en terre cuite peinte et d'une expression étonnante. Saint Bernard est représenté mourant entouré de ses moines.

« La plus grande richesse de l'église, ce sont les tombeaux. On y voit ceux d'Affonso, frère du premier roi de Portugal, d'Affonso II, d'Affonso III et de leurs femmes.

« C'est dans une chapelle du bas côté de droite que se trouvent les mausolées d'Inèz de Castro et de don Pedro (*V.* Coïmbra, p. 668). Les deux célèbres amants ont été ensevelis pieds contre pieds, afin, dit la chronique, qu'en se relevant au jugement dernier, leur premier regard soit un regard d'amour. Rien n'est beau, délicat et gracieux comme ce coffret de pierre qui renferme le corps de la femme qui fut le plus aimée au monde. C'est de la pierre, mais plutôt encore de la dentelle; l'ivoire n'a jamais été fouillé avec un pareil soin. »

La statue d'Inèz, sculptée par les ordres et sous les yeux mêmes de son amant, est revêtue d'une robe à longs plis, elle croise ses bras nus sur sa poitrine et retient d'une main le collier de perles qui entoure son cou. Ses traits, d'une beauté parfaite, respirent une ineffable douceur. Elle porte sur la tête une couronne royale, au-dessus de laquelle s'étale un petit baldaquin; six anges sculptés sont agenouillés autour de la princesse : deux soutiennent sa tête, les autres soulèvent le pan de sa robe, ou bien agitent devant elle de riches encensoirs. La pierre sépulcrale est portée

par six sphinx, dont deux seulement ont la figure et la poitrine d'une femme. Tout autour de la frise, le blason de Portugal alterne avec celui de la maison de Castro.

Le sarcophage de don Pedro « le justicier » est porté par six lions. La belle figure du roi, encadrée par une longue barbe, garde encore cette expression de douceur et de noblesse que lui donnent tous les portraits; un long manteau recouvre le corps; la main droite saisit l'épée; aux pieds du roi est couché un chien de chasse. Les quatre côtés des deux tombes sont couverts de bas-reliefs représentant le Jugement dernier, le Purgatoire, la Résurrection et les souffrances des premiers martyrs. Les personnages ont quatre à cinq centimètres de haut. Pendant la guerre civile, la tombe d'Inez fut violée, la statue subit une légère mutilation, un coin du tombeau fut brisé. Les restes de la malheureuse reine, ceux du roi, furent, pendant quelque temps, dispersés sur les dalles de l'église. La main pieuse d'un voyageur français, le baron Taylor, les replaça, en 1835, dans le sarcophage où ils reposent maintenant. Mais il existait dans le tombeau d'Inèz une couronne d'or et des bagues, dans celle de don Pedro son épée; ces précieux souvenirs ont depuis longtemps disparu. La chapelle est aujourd'hui fermée par une grille et à l'abri du vandalisme.

Quelques chapelles, dans l'aile gauche, offrent, par leur surabondance de scuptures et d'arabesques, un singulier contraste avec le style sobre et sévère de la nef. Dans une de ces chapelles, dont les parois sont dorées depuis les nervures de la voûte jusqu'aux dalles du pavé, on montre quelques centaines de bustes de saints, fixés aux murailles comme des antiquités dans un musée; de petites capsules de verre, suspendues au cou de chaque buste, renfermaient autrefois des reliques, dont quelques-unes ont été volées pendant les guerres civiles. Une autre chapelle, assez obscure, renferme des statues en plâtre représentant les princes qui se sont succédé sur le trône de Portugal, depuis Affonso Henriquez jusqu'à Affonso VI, mort en 1668. Ces statues sont très-médiocres, mais le pavé sur lequel elles reposent est formé d'*azulejos* d'une assez belle exécution.

Il faut plusieurs heures pour visiter les six cloîtres, la sacristie, le reliquaire, aujourd'hui presque vide; le réfectoire divisé en trois portiques par trois rangées de colonnes; la cuisine enfin, qui à elle seule est un monument digne de description. Au centre se dresse une cheminée en forme de pyramide, qui semble appeler des rôtis homériques. Autour d'elle sont disposées des tables de pierre de 10 mèt. de longueur, dont chacune avait une mission particulière: c'étaient la table aux viandes, la table aux poissons, la table aux fruits, la table aux légumes. Des tours transportaient le service à tous les étages. Des canaux, ingénieusement pratiqués sous le pavé de la salle, distribuaient dans toutes ses parties l'eau nécessaire à la consommation et à la propreté. La vaisselle se lavait toute seule dans d'immenses éviers, grâce à l'abondance des eaux courantes.

« Le couvent, disent les lettres de Mme de Grouchy, comptait toujours 999 moines, ayant chacun un appartement avec chambre et cabinet, donnant sur de vastes corridors. Une écurie contenait 400 bœufs. Une rivière qui traverse le couvent servait de vivier. Il existe encore des souterrains considérables, d'immenses greniers.

« Le cloître du milieu, dit le cloître du roi Diniz, est le plus beau comme architecture. Ses arcs, ses fontaines occuperaient un dessinateur pendant tout un mois. Il est dominé par la statue colossale du roi Affonso Henriquez.

« Au premier étage, où conduit un

magnifique escalier voisin de la chapelle royale, on trouve une immense salle de bibliothèque, peinte en magnifiques grisailles, avec une galerie supérieure et des espèces de cabinets de travail formés dans les embrasures des fenêtres. Elle contenait cent mille volumes et des manuscrits précieux, qui ont été transportés à Lisbonne, à Braga et dans d'autres villes. Au même étage, sont les appartements du supérieur et sa chapelle. Dans cette chapelle, dédiée à sainte Constance, on remarque des dorures superbes, des revêtements en porcelaine, et des draperies de pourpre maintenant en lambeaux. »

Le gouvernement portugais fait restaurer le couvent d'Alcobaça, afin d'y installer le séminaire et diverses écoles; mais, en attendant, l'un des cinq cloîtres, qui était le cloître de service, est aujourd'hui transformé en quartier de cavalerie. Le commandant, les soldats sont logés au premier étage; le réfectoire est occupé par un théâtre; dans d'autres parties sont installées des écoles, et de grandes chambres de l'étage supérieur sont envahies par quiconque a besoin d'un abri, par des mendiants et des *fidalgos* ruinés qui cachent leur nom et leur misère.

Il y avait à Alcobaça d'immenses jardins, sillonnés par une multitude de ruisseaux qui en faisaient une délicieuse retraite. Ces jardins, aujourd'hui défrichés par un spéculateur, ne conservent plus de leur ancienne distribution qu'un immense jeu de boules, une fontaine surmontée d'un obélisque et une petite chapelle toute dorée.

Le couvent d'Alcobaça, abandonné par les moines lors des guerres de la Péninsule et lors du retour de l'empereur don Pedro, fut, dans ces deux circonstances, dépouillé de ses richesses; don Pedro en retira trente chariots chargés de numéraire. La tradition, autorisée par quelques trouvailles qui se font de temps en temps, affirme qu'il existe encore des cachettes recélant de nombreux trésors.

Au sortir d'Alcobaça, on traverse l'Alcoa, en se dirigeant vers le N.-E., où l'on rencontre, à 10 kil. de distance,

Aljubarrota, bourg peu important, situé à l'entrée d'une longue et gracieuse vallée, où le roi João Ier battit les Castillans le 15 août 1385. En souvenir de cette victoire, le monarque fit élever le magnifique couvent de Batalha. Aljubarrota n'a de remarquable qu'un souvenir de cette bataille célèbre, une pelle de boulanger scellée dans les murs de la maison de ville. La tradition rapporte qu'une femme courageuse se servit de cette arme nouvelle pour assommer six Castillans, qu'elle jeta dans son four.

A l'un des détours que forme la route, on aperçoit tout à coup, au fond d'une vallée,

135 kil. **Batalha**, V. de 1,500 hab., située sur les bords du *Lena*, et remarquable par son magnifique monastère commencé en 1388, par João Ier, le vainqueur d'Aljubarrota, et donné par ce prince à l'ordre de Saint-Dominique. Le principal architecte de ce chef-d'œuvre, le plus beau monument de l'art gothique en Portugal, fut Affonso Henriquez de Lisbonne, le continuateur fut Matteo Fernandez. Le monument qui offre le plus d'analogie avec celui de Batalha est, dit-on, la cathédrale d'York.

Il faut descendre une douzaine de marches pour être de plain pied avec le portail de l'église. « Les proportions de la façade, dit un voyageur, sont médiocres, mais parfaitement harmonieuses. On y remarque une centaine de figures en relief, de la meilleure façon, représentant Moïse et les prophètes, des saints, des anges, des apôtres, des rois, des papes, des martyrs. Chacun de ces personnages est accompagné des attributs qui lui sont propres et s'appuie sur un piédestal orné de moulures. Des losanges isolent ces statuettes les

unes des autres, et des corniches d'un charmant travail s'épanouissent sur leurs têtes. Toute cette sculpture n'est encore que l'accessoire du merveilleux portail dont une niche, de forme triangulaire, abrite le sujet principal : Jésus-Christ assis sur un trône et dictant l'Évangile ; un globe est dans sa main ; sa droite, étendue, paraît à la fois commander le respect et encourager l'amour. L'intérieur de l'église est d'une simplicité grandiose. De hautes fenêtres ogivales, décorées de beaux vitraux, répandent une vive lumière dans la grande nef, où, devant le maître-autel, reposent le roi don Duarte (1433-1438) et sa femme Léonor d'Aragon. » Cette tombe est formée d'un bloc de marbre incrusté dans les degrés et sur lequel sont couchées les deux statues grossièrement ébauchées du roi et de la reine. La nef de l'église est moins belle que celle de l'église d'Alcobaça ; mais, comme détails au dedans et au dehors, tout est d'une richesse inouïe. La fleur de lis se détache sur toutes les galeries du dehors.

La chapelle du fondateur est à droite en entrant. Bien que bâtie par João Ier lui-même, elle n'est pas construite avec la même simplicité que l'édifice principal. Elle est dominée par un clocher bâti en forme d'obélisque et entouré de huit clochetons, et communique avec la nef par un corridor fermé d'une grille. Au milieu du mausolée s'élèvent les sarcophages de João Ier et de sa femme Philippa de Lancastre. Le roi, ceint de sa cuirasse et couronne en tête, tend la main droite à son épouse reposant à ses côtés. Près de la tête de João sont sculptées les armes du Portugal et les attributs de l'ordre de la Jarretière. La devise royale « *Il me plait* », alternant avec la devise portugaise « *Por bem* (*pour bien*), » entremêlée d'arabesques et de rébus gothiques, est gravée sur les côtés du sépulcre. Le vêtement de la reine est couvert d'arabesques, offrant encore des traces de peintures et de dorures. Quatre niches creusées dans une muraille du mausolée contiennent les sarcophages des fils de Joao Ier. Don Henrique, duc de Viseu, le célèbre navigateur qui colonisa les Açores, peupla Madère et fit reconnaître la côte méridionale de l'Afrique, est étendu sur la pierre, la poitrine et la figure à découvert. Sa devise « *Talan de bien fer* » est gravée sur le socle. Ses trois frères. Fernando, grand-maître d'Aviz; João, grand-maître de Santiago, et Pedro, duc de Coïmbra, reposent à côté de lui, à demi cachés sous leurs boucliers. On lit sur le sarcophage de Pedro : « *Desir*; » sur celui de João : « *Je ai bien reson*, » et enfin sur celui de Fernando, le saint infant qui mourut prisonnier des Marocains (3 juin 1443) : « *Le Bien me plait.* » Tous ces tombeaux sont sculptés en marbre blanc, et décorés de bas-reliefs, d'emblêmes et d'arabesques; mais les statues n'offrent aucun intérêt artistique.

Les modestes cercueils en bois d'Affonso V et de dona Isabel, sa femme, sont placés au milieu de la *salle du chapitre* (*casa do capitulo*), située à g. du maître-autel, et qui est une des parties les plus intéressantes du couvent de Batalha.

Cette immense salle forme un carré parfait dont chaque côté a dix-sept mètres de long. Elle se termine par une coupole en pierre de taille qui semble suspendue en l'air. Elle n'est soutenue par aucun pilier. Les nervures de sa voûte se réunissent en une large rosace d'un admirable travail. Il règne une indicible harmonie dans cette salle sobre d'ornements. Elle ne reçoit le jour que par une ouverture ; mais cette fenêtre unique, bijou de sculpture au dehors, est garnie de vitraux splendides, représentant la Passion ; les personnages sont de grandeur naturelle.

On raconte que la voûte de la salle du chapitre ne réussit pas du premier coup à planer au-dessus des têtes :

deux fois elle s'écroula sur les ouvriers employés à la construire. Néanmoins, le roi s'obstinait à lui refuser tout appui. Afin que cette persistance n'exposât pas des vies innocentes, des condamnés à mort furent choisis pour entreprendre ce périlleux travail. On montre, dans un coin, le buste en haut-relief de Matteo Feruandez, l'architecte qui eut la gloire de diriger cette construction audacieuse.

Le cloître, situé tout près de la salle du chapitre, déploie, dans un espace carré de 50 mèt. de côté, la plus charmante élégance : ses fontaines, ses arcades ont une grâce infinie. Leurs ouvertures se terminent en ogives qui sont supportées par une rangée de piliers et d'arcs; les arcs se croisent au sommet, tandis que l'espace vide entre chacun d'entre eux est rempli par des ornements à jour formant une dentelle de pierre du plus admirable travail.

La *chapelle Imparfaite* (*capella Imperfeita*), ainsi nommée parce qu'elle ne fut jamais achevée, a été bâtie par le roi don Manoël, dans ce style gothique enjolivé, propre au Portugal, où l'on voit reparaître certaines réminiscences mauresques, et poindre la Renaissance. Elle est située à l'E., derrière le maître-autel, et communique avec l'église par une vaste arcade. Cette entrée est l'une des œuvres les plus élégantes qu'on puisse voir : des ciseaux d'une habileté vraiment féerique ont prodigué à la pierre les ornements, les figures, les dessins, les inscriptions avec une richesse d'imagination éblouissante. Le dessin qui domine est une espèce de câble formant des nœuds et suivant les contours de l'ogive. La chapelle Imparfaite forme une enceinte ouverte aux quatre vents du ciel, car ses tours attendent encore les sommets qui devaient les couronner, et aucun dôme ne la protège. Néanmoins, telle est l'excellence des matériaux employés, qu'on n'y remarque presque aucune dégradation. Sa forme est octogone; ses piliers sont formés de faisceaux de colonnettes attachées de distance en distance. Sur sept de ses côtés, ouvrent sept chapelles complètement achevées, destinées à servir de sépulture à des princes de la maison royale. Elle possède de belles verrières du XVe s. La construction a été interrompue au point où allaient partir les nervures de la voûte. On distingue çà et là des sphères qui servaient de devise parlante à don Manoël, puis des câbles enroulés qu'on retrouve, du reste, au cordon extérieur de la salle du chapitre, et enfin ces mots mystérieux, fréquemment répétés en caractères gothiques : TANYAS EREI.

Ces mots se retrouvent aussi dans l'église du monastère de Belem, fondé par don Manoël. La seule interprétation possible, dit l'abbé de Castro e Souza, serait : « Chercher de nouvelles contrées, » allusion aux préoccupations constantes du roi sous le règne duquel Vasco de Gama découvrit le chemin des Indes.

La plus grande partie de l'habitation des moines n'existe plus ; elle a été livrée aux flammes en 1810. Plus récemment, une grande tour qui se dressait au N.-E. des bâtiments a été frappée par la foudre, et s'est écroulée sur le toit non sans l'endommager. Heureusement le gouvernement a voté une somme annuelle de 2 contos de reis pour l'entretien et les réparations de ce bel édifice.

Après avoir visité Batalha, et en reprenant la grande route, on atteint

146 kil. **Leiria**, V. de 4,000 hab., autrefois fortifiée ; les remparts ont disparu en partie, et la seule importance de la ville consiste en ce qu'elle est le chef-lieu du district de ce nom. Elle est jolie, petite, avec de vieilles et belles maisons féodales. De belles forêts de sapins l'environnent, elles ont été plantées par le roi Diniz le laboureur, pour combattre la marche et l'envahissement des sa-

bles venant de la mer. On visite à Leira les deux églises, dont le style gothique est assez pur, et le château presque en ruines où le roi Diniz habita.

L'architecture de ce château est bizarre et remonte au temps des Goths; il occupe le sommet d'un énorme rocher d'où l'on jouit d'une vue magnifique. Occupé successivement par les Goths, par les Maures et par les chrétiens, il porte le caractère de ces diverses époques. On y remarque un beau fragment de tombeau, avec l'écu aux armes d'Albuquerque.

« Il existe à Leiria, dit Mme de Grouchy, des souterrains dont on voit l'entrée murée sur la place de l'Évêché. Il y a trois ouvertures; mais la tradition dit que derrière l'une des trois est enfermée la peste, derrière une autre la famine; derrière la troisième sont des trésors. La crainte, appuyée sur cette incertitude superstitieuse, est telle, qu'on ne trouverait pas dans le pays un ouvrier qui consentirait à mettre le marteau dans ces murs. »

On vient aussi de Lisbonne à Leiria par une bonne route (*V.* R. 12) qui passe à *Torre-sVedras* (66 kil) et traverse, au-delà de ce bourg, la vallée de *Vimeiro*, où le général Junot livra aux Anglais, le 21 août 1808, une bataille dont l'issue malheureuse eut pour résultat la capitulation de Cintra. Après Vimeiro, cette route traverse une plaine sablonneuse fermée à l'O. par les montagnes de *Roliça*, où, quelques jours avant la bataille de Vimeiro, 3,000 Français, commandés par le général Delaborde, arrêtèrent 15,000 Anglais, et leur firent subir une perte considérable. La route rejoint, par Obidos et Caldas da Rainha, celle qui vient d'être décrite.

En sortant de Leiria, on remarque la verrerie de *Marinha Grande*, qui produit une grande quantité de marchandises, soit pour Lisbonne et le Portugal, soit pour les colonies les plus éloignées. Au-delà on retrouve des sites solitaires. A peine quelques *vendas* sur la route offrent-elles l'hospitalité au voyageur; la campagne est plantée d'oliviers. On passe, sur un pont, la *Soure*, rivière sans aucune importance, qui va se jeter dans le *Mondego*, au N. Enfin on rejoint à *Pombal* (173 kil.) le chemin de fer conduisant à Coïmbra et à Porto.

De Pombal à Porto, 168 kil. (341 kil.).

ROUTE 12.

DE LISBONNE A PENICHE,

PAR TORRES-VEDRAS.

(76 kil.).

On rencontre sur cette route *Lumiar*, *Loures*, v. insignifiants.

Le point le plus important, celui qui attire le plus la curiosité des étrangers, est

40 kil. **Torres-Vedras**, bourg de 3,500 hab., devenu historique par les faits militaires qui s'y sont passés lors de l'invasion du Portugal par les Français. Torres-Vedras est un chef-lieu de district, dans la province d'Estrémadure; le bourg est situé sur la rive gauche du *Sizandro*, et il possédait autrefois de remarquables fortifications, aujourd'hui disparues. C'est un ancien préside romain, d'abord fondé, dit la tradition, par une colonie grecque.

En 1810, Masséna ayant forcé Wellington à la retraite, ce général se renferma derrière les lignes qu'il avait fait construire à Torres-Vedras. Masséna, à la vue de ces immenses retranchements, demanda des renforts, et après les avoir attendus six mois inutilement, il rentra en Espagne. Cette retraite procura à Wellington le titre de marquis de Torres-Vedras.

Après avoir visité les débris de fortification de Torres-Vedras, après avoir jeté un coup d'œil sur le château qui n'a plus de puissance défensive, on doit visiter, aux environs, un aqueduc d'architecture gothique.

Torres-Vedras fait le commerce de vins récoltés sur son territoire. Il s'y trouve trois sources salines thermales peu utilisées.

Au-delà de Torres, le chemin change d'aspect, l'horizon devient monotone et la marche pénible. Peu de culture, peu d'habitations; une route tantôt raboteuse et taillée dans le roc, tantôt poudreuse et traversant une forêt de pins. Après une heure environ de marche, on traverse le rio *Mongola*, puis on gravit une chaine de collines au pied desquelles se trouve, à 10 kil., dans un ravin, non loin de l'Océan, le village de *Vimeiro*, célèbre par la bataille que le général Junot y livra, le 21 août 1808, aux troupes anglaises.

Au sortir du ravin de Vimeiro, la route se bifurque, l'embranchement de droite se dirige vers *Roliça* et *Obidos* (R. 11, p. 683), celui de gauche rencontre

60 kil. *Lourinham*, bourg d'environ 2,600 hab., dans une position charmante; il possède un hospice et un hôpital. Il ne s'y fait aucun commerce. Des habitations de plaisance et une belle campagne en rendent le séjour agréable.

76 kil. **Peniche**, ville forte de 2,800 h., située sur l'océan Atlantique, avec un port petit et peu sûr, où l'on fait le cabotage et une pêche active. La force de Peniche consiste surtout dans sa position isolée du continent, au milieu de rochers qui en rendent les approches très-difficiles. Un phare s'élève sur le *cap Carvoeiro*. En 1589, les Anglais, conduits par F. Drake et venus en Portugal pour aider le prétendant don Antonio contre Philippe II, prirent la ville de Peniche et pénétrèrent jusqu'à Lisbonne. Dans l'antiquité, la presqu'île de Peniche formait une île, où se réfugièrent quelques Lusitaniens qui ne voulaient pas tomber sous le joug des Romains; mais César, après bien des efforts, alla les chercher jusque dans leur refuge, sur les rochers qu'ils croyaient inaccessibles.

ROUTE 13.

DE LISBONNE A BRAGANÇA

A. Par Santarem, Alméida et Castel Rodrigo (528 kil.).

Le chemin de fer de l'Est, ligne de la frontière d'Espagne par Badajoz, conduit jusqu'à *Abrantès* (135 kil.). (*V.* en sens inverse la R. 1).

En quittant Abrantès on suit un chemin montueux sur lequel on rencontre plusieurs relais insignifiants, à travers une contrée à peu près déserte : (20 kil.) *Chão de Codes;* (18 kil.) *Cortiza;* (14 kil.) *Sobrera Formoza*, à la hauteur de la petite V. de *Proença Nova,* située sur la g.; (22 kil.) *Serzedas,* puis

229 kil. de Lisbonne, **Castello-Branco**, V. de 6,000 hab., située sur la jolie rivière de Liria. On l'appelait sous les Romains *Castrum-Album*. Un double mur, flanqué de sept tours, la fortifie, et elle est en outre défendue par un très-ancien château. Castello-Branco est le siége d'un évêché suffragant de Lisbonne. Ce qui frappe dans l'aspect de la cathédrale, c'est la noblesse de l'ensemble et la simplicité des lignes. Les autres églises, ainsi que les hôpitaux et une maison de charité, méritent qu'on les visite, sans cependant offrir des curiosités d'art remarquables. Quant au vieux château, il ne défendrait plus efficacement la ville aujourd'hui, mais il donne une idée exacte de ce qu'étaient les anciennes fortifications en Portu-

gal. L'industrie et le commerce consistent en tanneries, poteries, vins et eaux-de-vie. On sort de Castello-Branco pour traverser des plaines qui ne manquent pas de fertilité. On trouve sur la route

240 kil. *Alcains;* (7 kil.) *Lordoza;* (13 kil.) *Alpedrinha*, villages sans intérêt; puis, après avoir passé par le village de *Fundão,* 11 kil., traversé à gué la rivière de Zezere, en avant de *Covilhao*, 17 kil., on se trouve, au bout de plusieurs plaines qui se suivent, à

309 kil. *Belmonte,* gros bourg de 1,200 hab., dans une agréable position, sur une colline très-fertile. Belmonte renferme deux églises assez remarquables.

326 kil. *Panoyas*, petit village d'une insignifiance complète. On marche pendant une heure et demie environ, et l'on ne rencontre guère qu'une ou deux *vendas*.

337 kil. **Guarda** est une fort ancienne ville de 2,500 hab., qui portait autrefois le nom de *Lancia Oppidana*. Elle est située près du *Mondego* et au pied de la *Serra da Estrella*. Comme les sommets de ces montagnes sont toujours couverts de neige, il en résulte que le climat de Guarda est froid, rigoureux même. Cette ville fait contraste à cet égard avec les cités voisines, dont la température est généralement très-élevée.

Guarda fut bâtie par don Sancho, roi de Portugal, en 1199; ce prince lui donna ce nom, parce qu'elle était un de ses boulevards contre les Maures. Sa position la rend formidable. Guarda possède de beaux monuments, parmi lesquels brille surtout sa cathédrale, d'architecture gothique et remplie de magnifiques détails. On cite encore les diverses paroisses, le séminaire, le château, l'hôpital, l'évêché et le château fort. On y fabrique une assez grande quantité de draps.

L'ascension des monts d'Estrella est digne de la curiosité des naturalistes. En les gravissant, on remarque des cavités en divers endroits: on entend même le bruit d'un fleuve qui y coule; plus haut, on trouve une carrière d'albâtre fort beau, et, à la cime, d'excellents pâturages. Au milieu des montagnes de la serra d'Estrella, se trouve un grand lac dont la profondeur est immense. On prétend qu'il s'agite par l'effet des tempêtes, et que, malgré la grande distance qui le sépare de la mer, on y a trouvé des débris de bâtiments.

Au pied de la colline occupée par Guarda, la route coupe le nouveau chemin de fer de la Beira Alta, venant de Coïmbra par la vallée du Mondego (R. 7) pour aller se rattacher, à la frontière espagnole, avec la ligne venant de Salamanca. La route, après avoir passé la voie de fer, se dirige au N.-E. pour se rendre à *Alméida*, en traversant les villages d'*Urgeira* et de *Pineu*, et en franchissant une chaîne de montagnes, ramification de la serra da Estrella. Après le terrain montueux, viennent de riantes campagnes, où le blé et le maïs croissent en abondance.

370 kil. **Alméida**, V. de 6,200 hab., située sur le versant d'une colline. C'est peut-être la ville la mieux fortifiée du royaume. Les Espagnols en firent le siége en 1762, et s'en emparèrent après quelques jours de tranchée. Elle supporta encore un terrible siége pendant la guerre des Français en Espagne et en Portugal. Elle est à une petite distance de la frontière espagnole, et se rattache par une bonne route avec Ciudad Rodrigo.

Les curiosités de cette ville consistent seulement dans son ancienne église et ses deux hospices.

En quittant, on passe la *Coa* sur un mauvais pont, et l'on ne tarde pas à apercevoir,

387 kil. *Pinhel*, petite V. de 1,700 hab., sans aucune apparence. Les anciens l'appelaient *Pinetus*. Située

sur une colline, elle possède un évêché suffragant de celui de Braga, et offre à la curiosité des touristes une cathédrale remarquable, deux paroisses, deux hôpitaux, un palais épiscopal et de jolies fontaines. Elle perd de jour en jour son importance. Au-delà on rencontre le village de *Villartorpin* (11 kilom.), puis

406 kil. *Castello-Rodrigo*, forteresse placée sur les frontières de l'Espagne. La ville ne présente aucune curiosité qui mérite d'être citée. La route poursuit son cours sur la gauche; on passe en bac la rivière de la Coa, et l'on rencontre le Douro au-delà de *Villa Nova do Foscoa*, à la barque de *Pocinho*. De l'autre côté du fleuve on arrive dans une délicieuse vallée, au milieu de laquelle est située

445 kil. *Moncorvo,* petite V. de 3,000 hab. Elle est mal peuplée et mal bâtie; mais sa position présente, stratégiquement parlant, une double défense. D'un côté, elle a pour abri une montagne, et de l'autre un fort considérable. La ville de Moncorvo n'a pas d'édifices remarquables. Seulement, sous le rapport du commerce, elle offre plus de ressources que Castello-Rodrigo. Elle fait, dans l'intérieur du Portugal ou à l'étranger, un grand commerce des vins qui se récoltent sur son territoire.

Il faut maintenant s'armer de courage pour continuer la route entreprise, pour braver les chemins qui deviennent de plus en plus difficiles, et où l'on ne trouve que des villages misérables et presque sans hôtelleries. Partout des rocs escarpés, une contrée désolée, jusqu'à la petite rivière de Sabar qu'on traverse avant d'atteindre

511 kil. *Outeiro,* petite ville bâtie par les Maures, dans une situation qui domine tout le pays environnant; la vue s'étend jusque sur le royaume de Léon.

Au-delà d'Outeiro, on retrouve la rivière de Sabor, que l'on traverse sur un pont avant d'entrer à

528 kil. **Bragança** ou BRAGANCE, anciennement *Brigantia,* V. forte de 5,000 hab. Cette ville, capitale de l'ancienne province de Tras-os-Montes, est assez agréablement située, dans une plaine fertile, à 8 kil. de la frontière espagnole. Les historiens prétendent qu'elle fut bâtie par Auguste en l'honneur de Jules César; elle est fermée par de fortes murailles et défendue par un bon château. Fernand Lopez, le Froissart des Portugais, assure que ce fut dans ses murs que l'évêque de Guarda maria clandestinement, en 1354, Inèz de Castro avec le roi don Pedro. Joa II, duc de Bragance, fut proclamé à Lisbonne, en 1640, roi de Portugal, sous le nom de Joa IV, et devint la souche de la maison qui règne encore. La ville de Bragance est le siège d'un évêché; Affonso V l'avait érigée en duché, en 1442. Ses monuments sont : la cathédrale, de fondation fort ancienne, et dont l'architecture n'offre rien d'extraordinaire; plusieurs églises qui méritent d'être visitées; un collège et un hôpital. Le commerce et l'industrie ne manquent pas d'activité à Bragance, qui fabrique beaucoup de tissus de soie et des velours.

De Bragance à Zamora (Espagne), *V.* Espagne, R. 66, p. 477.

B. Par Coïmbra (495 kil.).

Pour aller de Lisbonne à Bragança on peut aussi passer par Coïmbra.

On suit d'abord la route n° 2 (chemin de fer du Nord) jusqu'à **Coïmbra** (277 kil. — *V.* p. 666).

De Coïmbra on se dirige vers le N.-E. On traverse quelques villages insignifiants et l'on arrive à

297 kil. **Viseu**, V. de 9,000 hab., anciennement appelée *Verurium* ou *Vicus Aquarius*. Cette ville, construite sur une hauteur, entre le *Mondego* et le *Vouga*, est l'une des plus

anciennes de Portugal. On prétend qu'elle a été fondée par les peuples de la Laconie, 360 ans avant l'ère chrétienne. L'empereur Trajan la rebâtit. Elle forme une corrégidorerie de la province de Beira. Elle est située dans une plaine aussi fertile que délicieuse : c'est là qu'on a planté les premiers orangers qui furent apportés de la Chine. Ces arbres précieux ont été successivement multipliés dans le royaume du Portugal, et dans tous les endroits qui se trouvent à l'abri des vents du nord.

Les Romains ont possédé Viseu pendant une longue période de temps; il existe néanmoins dans la ville très-peu de traces de leur domination. Viseu, siège d'un évêché, a une fort belle cathédrale, dont les deux tours sont de style roman. Cette cathédrale, qu'on visite avec intérêt, fut fondée, d'après la tradition, par le comte D. Henrique et par son épouse Thareja : elle renferme de très-curieuses peintures, attribuées au célèbre artiste Gran Vasco.

La tradition rapporte que dans l'église de San-Miguel de Viseu fut enterré don Rodrigue, le séducteur de la fille du comte Julien.

On lit, en effet, dans cette église l'inscription suivante :

« Hic requiescit Rudericus, Ultimus rex Gothorum. »

La légende et les romances rapportent toutefois que Rodrigue s'était retiré, après la bataille du Guadalete, chez un saint ermite qui, par l'ordre de Dieu, avait enfermé le roi dans un tombeau avec une couleuvre vivante. Pendant trois jours la couleuvre ne fit rien au pauvre roi; mais le quatrième elle le mangea, « en commençant par la partie qui avait le plus péché ».

Le titre de *duc de Viseu* a été porté par Henrique le Navigateur, quatrième fils du roi Joao I[er], par Fernando, deuxième fils du roi don Duarte, et par ses fils Joao et Jacques. Le dernier qui porta ce titre fut tué par le roi Joao II, contre lequel il conspirait (1484). Le roi donna les terres de la maison de Viseu au frère du mort, avec le titre de duc de Beja. Celui-ci devint roi sous le nom d'Emmanuel.

L'importance de la ville de Viseu s'est accrue depuis un assez grand nombre d'années. Au mois de septembre, il s'y tient annuellement une foire qui est regardée comme la plus considérable de tout le royaume de Portugal : elle consiste principalement en objets de joaillerie, d'orfèvrerie et de bijouterie, en commerce de draps et de bestiaux. Les femmes sont remarquablement belles à Viseu. Quoique la ville soit environnée de montagnes, l'hiver y est fort doux, et bien rarement on y voit de la neige.

Après avoir quitté Viseu, on traverse un pays très-accidenté, puis on franchit le sommet de la *Sierra Aradas*. On laisse, sur la g. de la route, le petit village d'*Alva;* plus loin on passe à *Castro-Daire*, bourg de près de 1,700 âmes, sans intérêt.

353 kil. *Lamego*, ancienne *Lama*. C'est une vieille ville épiscopale, de 9,000 hab., bâtie aux bords de la petite rivière de *Balsamao*. Elle s'étend à une lieue du Douro, dans un fond entouré de montagnes.

Lamego est un évêché suffragant de celui de Lisbonne. Le seul monument digne d'être signalé est le séminaire.

Après 1 h. de marche, on passe le Douro, sur la rive opposée duquel on trouve (10 kil.) *Peso da Regoa*, station du chemin de fer de Porto à la frontière par la vallée du Douro, puis (15 kil.). *Santa-Martha*, et

396 kil. *Villa Real*, V. de 4,000 hab., située sur le rio *Corgo*, dans un territoire fertile en vins. On la considère comme la ville la plus industrielle et la plus commerçante de la province de Tras-os-Montes. Il y

existe un château bâti par les Arabes.

Après Villa Real, on tourne à droite, en suivant des chemins de traverse, pour atteindre

440 kil. *Mirandella*. Cette V. (6,000 hab.) est l'ancienne *Caladunum*. Elle a, sauf son exiguïté, une certaine analogie avec Coïmbra. Elle s'élève sur les bords de la *Tua*.

Aucune localité qui mérite d'être citée ne se rencontre sur la route jusqu'à

495 kil. **Bragança** (Voir ci-dessus, p. 692).

ROUTE 14.

DE BRAGANÇA A BRAGA,

PAR CHAVES.

185 kil.

En sortant de Bragance, on prend à l'O. une route que l'on devra faire à pied ou à cheval, parce qu'aucun service de messageries n'y est établi. On trouve, après quelques heures de marche, à travers la dernière ramification méridionale de la *Sierra de Porto*,

30 kil. *Vinhaes*, bourg de 1,150 hab., dans une plaine fertile. On rencontre ensuite, sur la dr. de la route, après avoir passé la *Tua*,

58 kil. *Lomba*, autre bourg de 1,200 hab., voisin de la frontière espagnole, de même que Vinhaes. De Vinhaes à Lomba le terrain est assez uni; mais, en quittant Lomba, on rencontre des montagnes élevées et difficiles à parcourir. Ce sont les prolongements de la *Serra Seca* vers le N. Après beaucoup de fatigues, récompensées par d'admirables points de vue, on arrive à

80 kil. *Monforte do Rio Libre*, V. de 4,000 hab., l'une des moins peuplées qui existent dans la province de Tras-os-Montes. Aucune curiosité n'excite l'intérêt des voyageurs dans Monforte do Rio Libre, d'où l'on descend vers

91 kil. **Chaves**, V. de 6,000 hab., ancienne *Aquæ flaviæ*, située sur un plateau arrosé par le *Tamega*. Elle est défendue par une double muraille, en assez mauvais état, et par quelques fortifications. C'est ordinairement la résidence du commandant des troupes de la partie septentrionale du Portugal, et on la considère, au point de vue stratégique, comme l'une des meilleures positions de la province. Chaves montre encore avec orgueil son pont de dix-huit arches, dont la tradition fait remonter la construction jusqu'aux Romains. Suivant certains historiens, cette ville aurait été bâtie par Vespasien, et suivant d'autres par Trajan, qui fit élever ce pont monumental. Chaves possède des bains d'eaux thermales fréquentés.

124 kil. *Ruivaès*, v. situé près de la rive gauche du Cavado, et dans la plaine qui s'étend au bas d'un rameau méridional de la *Serra do San-Mamed*. Ruivaès n'offre rien de curieux; mais si, avant d'y arriver, on veut remonter vers le N., plus avant dans la Serra, on visite *Montalègre*, qui est l'un des endroits du Portugal où la température est la plus froide. A Montalègre, v. d'ailleurs sans importance, on admire un antique château, merveilleusement situé sur une hauteur d'où l'on découvre une grande partie des montagnes qui environnent le pays.

De Ruivaès à Braga c'est à peine si l'on rencontre çà et là quelques hameaux peu habités. Les hôtelleries elles-mêmes sont rares et peu approvisionnées. Au lieu de suivre la ligne du Cavado, la route s'étend à quelque distance de la rivière. Autant le pays est montagneux de Chaves à Ruivaès, autant il est plat depuis cette localité jusqu'au terme de la route.

185 kil. **Braga**. L'aspect de cette ville est magnifique, vu de ce côté. (Voir Braga, R. 5, p. 677.)

ROUTE 15.

DE LISBONNE A FARO,

PAR BEJA.

273 kil.

On prend le chemin de fer du Sud à Bareiro jusqu'à Beja (route précédente). En quittant Beja, dans la direction du S.-O., par la section de chemin de fer qui forme la tête de la future ligne du Sud, on traverse une belle campagne, malheureusement peu cultivée, complètement inhabitée, et plantée surtout d'oliviers sauvages. Des troupeaux de moutons à laine grossière, des porcs en grande quantité, de l'huile détestable, un peu de blé et du liége, forment la principale ressource de cette partie de la province d'Alemtéjo. Un chemin de deuxième ordre relie la station de Casevel à l'ancienne route, où l'on rencontre la petite ville de

53 kil. *Castro-Verde*, 2,000 hab., située sur la rivière de *Corbeza*. C'est au S.-O. de Castro-Verde, dans une vallée située vers l'une des origines du Rio Sado, que se trouve le célèbre champ de bataille d'*Ourique*, sur lequel Affonso Henriquez, en 1139, en battant complètement les Maures, assura l'affranchissement de la monarchie portugaise, dont il fut le premier roi. Castro-Verde possède une église assez monumentale et un hôpital d'une bonne architecture. On pêche, dans la Corbeza, d'excellent poisson.

72 kil. *Almodovar*, petite ville de 2,500 âmes, dans la vallée la plus délicieuse, au bas d'une chaine de montagnes appelée *Serra de Calderona*. De tous les côtés, la vue s'étend sur des sites pittoresques. Nulle part, en Portugal, ne se présentent des beautés naturelles plus dignes d'être reproduites par le pinceau. On prend plaisir à gravir les montagnes environnantes, parce qu'on est largement récompensé de la fatigue que l'on a ressentie. Partout des groupes d'arbres gigantesques, des sources abondantes, des rochers abrupts d'un aspect fantastique. Le chemin est presque toujours tracé sur la partie élevée du territoire, et le regard domine le peu de campagnes bien cultivées qui se trouvent entre Almodovar et

89 kil. *Corte-Figueira*. Ce petit village, absolument sans importance comme population, est une véritable bonne fortune pour les voyageurs. S'ils sont prudents, ils feront d'abondantes provisions de bouche, sous peine de mourir de faim pendant la longue route qu'il leur faut parcourir maintenant avant de parvenir à un autre lieu habité. On entre, à 4 kil. au-delà, dans la province d'Algarve, en franchissant la rivière de *Vascoa*, qui forme la limite des deux provinces jusqu'à la frontière espagnole, où elle se jette dans le Guadiana.

122 kil. *Loulé*, ville de 8,300 hab., l'une des plus importantes de la province, bâtie sur une colline boisée d'un aspect agréable. Outre les bois qui se trouvent aux environs de Loulé, et qui contribuent à enrichir la localité, il faut visiter, au pied de la montagne, une mine d'argent dont l'exploitation pourrait être plus complète et rapporter de grands produits. A peu de distance de cette mine, on en voit une autre d'où l'on extrait du cuivre, et qui est d'un très-utile secours pour l'industrie portugaise. Mais les richesses minières ne sont pas beaucoup plus mises à profit que les richesses territoriales, dans ce pays qui a toujours trop compté sur les ressources venant du Brésil ou des Indes. On y remarque un vieux château, qui offre quelque intérêt aux amateurs d'architecture ancienne, plusieurs églises renfermant des curiosités de toute sorte, et enfin un hôpital assez vaste.

Au sortir de Loulé, le voyageur suit une route qui va s'abaissant par degrés et d'une manière presque insensible. Il rencontre partout une végétation luxuriante, des prés que fertilisent les brouillards salés de la mer; il longe de magnifiques versants; il approche du rivage, et atteint bientôt

130 kil. de Beja, **Faro**, ch.-l. de district, ville forte de 10,000 hab. Son port, précédé d'une bonne rade, est formé par l'embouchure de la *Valfermosa*, rivière aux rives charmantes, qui, après avoir pris sa source à peu de distance de Faro, sur le versant méridional de la *Serra Calderona*, se jette dans l'océan Atlantique. Les fortifications de Faro, qui étaient fort anciennes, furent endommagées par le dernier tremblement de terre, dont la violence se fit principalement sentir dans cette partie du Portugal. Faro est aujourd'hui une ville épiscopale, et la résidence d'un gouverneur civil et militaire; on y admire un bel hôpital militaire et un parc d'artillerie. En général, elle est convenablement bâtie; elle possède de belles rues droites et d'une certaine largeur. Parmi les curiosités assez nombreuses de cette ville, il faut citer en première ligne sa cathédrale : c'est un vaste vaisseau d'une belle architecture, d'un style pur et majestueux. Après la cathédrale, par ordre de mérite, vient l'église paroissiale, qui se fait remarquer par la noblesse et la simplicité de ses lignes architecturales. Enfin, le collège de Faro, ainsi que le séminaire et l'hôtel des douanes, méritent une mention toute particulière. La place est spacieuse et bien ornée. On vante avec raison l'aspect enchanteur de la campagne qui environne la ville.

Le commerce d'exportation est considérable; il consiste en oranges, sumac, liège, huile d'olives et fruits secs. De plus, il y a à Faro une très-grande activité dans le cabotage et la pêche, ce qui donne aux habitants, qui sont presque tous marins ou pêcheurs, une aisance peu commune. Une citadelle protège la ville du côté de la mer; sa rade, malheureusement peu profonde et encombrée de bancs de sable qui n'ont que 5 mèt. d'eau à marée haute, est néanmoins un excellent refuge pendant les mauvais temps.

En face de Faro, dans l'océan Atlantique, se trouve un petit groupe d'îles dont l'aspect est tout à fait pittoresque et qui forment le point le plus avancé de la côte de Portugal vers le S. Elles sont le but de promenades fort agréables pour les voyageurs qui ne craignent pas la mer un peu houleuse; car, dans ces parages, l'Océan a de fréquentes colères. On organise facilement une de ces promenades. Un caboteur descend l'embouchure de la Valfermosa, et dépose, en moins de quelques heures, les touristes dans les îles de Faro. Elles offrent des aspects variés, des recoins sauvages dont les peintres feront leur profit.

Faro est le chef-lieu de l'ancienne province d'**Algarve**.

Ce nom est dérivé d'un mot purement arabe, et il signifie « la contrée du couchant » : c'est-à-dire la partie occidentale de la Péninsule ibérique. Disons, cependant, que selon Duarte Nunez de Leao, *Algarve* est un mot qui signifie terre plate, unie et fertile.

L'Algarve est bornée au N. par l'Alemtéjo, à l'E. par l'Espagne, au S. et à l'O. par l'océan Atlantique.

La *serra de Monchique* et le rio *Vasçdo* la séparent de l'Alemtéjo; ses côtes, depuis Seixe jusqu'à Lagos et jusqu'au Guadiana, présentent une foule de petites îles sablonneuses. L'intérieur du pays est montueux. Les productions de l'Algarve variées; on tire de ce territoire de l'huile, des amandes, des figues, de la cire, du miel, des folioles de palmier travaillées, d'excellentes caroubes, que l'on exporte, en général, pour la Catalogne et la

Sardaigne. Le kermès, si précieux pour la teinture, passe de là à Gibraltar, d'où on l'expédie pour l'Angleterre et les Pays-Bas. Le poisson salé, que fournissent les côtes, est abondant et fort estimé. La grosse chasse offre également des ressources.

Le royaume d'Algarve était autrefois beaucoup plus grand ; il s'étendait depuis le cap Saint-Vincent jusqu'à la ville d'Almeria, sur la Méditerranée, et comprenait aussi la portion des côtes d'Afrique qui embrasse le même espace. Tel qu'il est maintenant; il a 155 kil. de l'E. à l'O. sur 55 dans sa plus grande largeur.

« La manière dont ce petit royaume tomba dans les mains des chrétiens, dit un historien contemporain, est sans doute un curieux épisode historique... Dès 1189, après la prise de Sylves, Sancho avait adopté le titre de roi des Algarves; les victoires des Maures l'avaient contraint à cesser de le porter. Les guerres partielles contre les musulmans de ce pays n'avaient pas discontinué, et un brave chevalier, Payo Perez Correa, s'y était plus d'une fois distingué. Il avait été nommé grand-maître de l'ordre de Santiago en Castille; et comme il était Portugais, lorsque don Affonso III, en 1249, songea à renouveler la guerre contre les Maures des Algarves, ce fut à lui qu'il s'adressa. Cette première expédition, combinée par terre et par mer, eut les résultats qu'on en attendait : la ville de Faro se rendit promptement aux Portugais, et les Maures qui en formaient la population ne réclamèrent, pour se remettre entre les mains des chrétiens, que la conservation de leurs propriétés, et le libre exercice de leur culte. »

A en croire certains écrits, l'Algarve est un pays infertile, montueux et pauvre. Sans doute, il ne produit pas autant de blé et de fruits que les autres provinces du Portugal ; mais néanmoins ses cultures s'améliorent, et, le progrès aidant, l'Algarve pourrait devenir une sorte d'Andalousie portugaise, grâce à sa position entre la mer et les belles serras de Monchique et de Caldeirao.

Pour visiter cette province en détail, on fera bien d'établir son quartier-général à Faro, dont la situation, quoique sur la côte, est véritablement centrale. On y vient d'ailleurs de Lisbonne par bateaux à vapeur.

Sylves, située à 39 kil. au N.-O. de Faro, est une vieille et curieuse cité dont la cathédrale a été fondée par don Sancho, fils d'Affonso Henriquez ; « mais, dit M. Ferdinand Denis, c'est tout ce qui lui reste d'un temps meilleur, de l'époque où elle pouvait s'enorgueillir en voyant son siège épiscopal occupé par Osorio, le Cicéron chrétien, comme l'on disait au seizième siècle. Elle n'a plus que 2,100 hab., et s'est vue dépouillée, dès 1580, de son évêché en faveur de la capitale. »

ROUTE 16.

DE FARO A CASTRO-MARIM.

117 kil.

En s'éloignant de Faro, vers le N.-E., on voyage sur la pente méridionale de cette longue et imposante chaîne de serras qui sépare l'Algarve de la province de l'Alemtéjo. La route est loin d'être facile, mais elle est constamment rendue agréable par les plus charmants points de vue.

Il faut cinq heures de marche pour se rendre de Faro à

28 kil. *Tavira*, ancienne *Balsa*, V. de 9,000 hab., située sur la frontière de l'Andalousie et à l'embouchure du rio *Sequa*, dans l'Atlantique. Elle a un port, dont l'entrée est très-difficile, et qui donne asile à quelques bâtiments de peu d'im-

portance. Tavira a reçu autrefois, assure-t-on, des navires de haut bord, et elle a fait, soit avec l'Espagne et le Portugal, soit avec les côtes d'Afrique, un commerce assez considérable. C'était dans ce port qu'allaient se réfugier les galères portugaises envoyées en course contre les pirates barbaresques. On vante l'aspect singulièrement pittoresque de la ville de Tavira; on cite, comme un morceau capital d'architecture, son pont de sept arches sur le Sequa. Cette ville fut conquise sur les Maures par le brave Payo Perez Correa, dont le buste en pierre, de date fort ancienne, est conservé dans la muraille d'une vieille maison à l'angle d'une place.

Le tremblement de terre de 1755 a été très-funeste aux antiques édifices de la ville de Tavira. Il en subsiste encore assez, cependant, pour satisfaire la curiosité des amateurs. Telle est, notamment, la vieille église de Santa Maria. On a été obligé de la reconstruire ; mais elle laisse voir les nombreuses traces de son antique origine. Dans ce monument, remarquable à plus d'un titre, se trouve une pierre portant sept croix rouges, souvenir d'une ancienne légende locale. Le « gouverneur des armes » habite une superbe résidence. Outre sa cathédrale, cette ville renferme deux intéressantes paroisses, moins anciennes quant à la fondation, et par conséquent mieux conservées. Le commerce de Tavira consiste en exportation de vins blancs, qui ont une certaine réputation, en figues et en amandes. On récolte les raisins sur le territoire même du district de Tavira. Les marais salants de la côte sont aussi exploités avec profit. Enfin, et c'est là surtout ce qui fait vivre les habitants de la ville, la pêche y est aussi active qu'abondante.

Plus on avance dans les terres sur la route qui conduit à Castro-Marim, et plus la végétation a de vigueur. On ne s'éloigne jamais beaucoup, d'ailleurs, du rivage de l'Océan, et l'on trouve, en revenant tout à fait sur la côte,

33 kil. 1/2. *Cacella,* petit bourg maritime dans une jolie situation. Toute l'activité de la localité se résume en travaux de pêche, et l'on n'aperçoit guère, dans la crique à flot de ce bourg, autre chose que de petites barques à voiles.

Au N. de Cacella, le mont Figo est l'objet de fréquentes ascensions. Du sommet. l'on découvre les environs, et, par un temps clair, les regards s'étendent jusqu'à l'Océan.

Après deux heures de marche, ou à peu près, pendant lesquelles le voyageur aperçoit à tout instant la mer, soit en traversant une vallée aux paturages salés, soit en gravissant une colline, on atteint

47 kil. **Castro-Marim.** Cette petite ville (2,500 hab.), qui se trouve située presque en face d'Ayamonte en Espagne (*V.* R. 129), appartint autrefois aux chevaliers de l'ordre du Christ. Elle s'étend sur la rive dr. et à l'embouchure du Guadiana. qui, après avoir pénétré en Portugal auprès de *Monsaraz*, à 70 kil. au-dessous de Badajoz, revient vers le confluent du Chanza, après un parcours de 120 kil. dans l'Alemtéjo. forme la limite entre les deux royaumes, sur 50 kil., entre Pomarao et l'embouchure. Castro-Marim est une ville frontière ; mais elle ne présente à l'ennemi aucune défense. Son vieux château, d'où l'on jouit d'une vue magnifique, est la seule curiosité que l'on remarque, le seul souvenir historique d'une localité qui fut jadis assez importante.

Sous le rapport de l'industrie et du commerce, la ville de Castro-Marim ressemble à celles de Tavira et de Cacella ; les habitants font une pêche très-active, soit sur la mer, soit sur le fleuve ; ils exploitent, en outre, de belles salines.

Tout près de Castro-Marim, à l'embouchure du Guadiana, s'élève

Villa Real de Santo Antonio, bâtie sur les plans les plus réguliers. Fondé par ordre du marquis de Pombal, en 1774, ce bourg ne compte que 1,720 hab., et offre la preuve qu'il ne suffit pas d'une volonté puissante pour édifier une ville. Villa Real de Santo Antonio est à environ 27 kil. de Tavira. C'est un port dont presque tous les habitants exercent le métier de pêcheurs. L'entrée du Guadiana, fermée par une barre peu profonde, y est souvent dangereuse.

ROUTE 17.

DE FARO A LAGOS ET AU CAP SAINT-VINCENT.

51 kil.

En quittant Faro, dans la direction de l'O., on peut suivre à pied ou à mulet de belles falaises qui conduisent à *Valonga*, petite localité située sur le littoral de l'Atlantique.

On continue, à travers champs et falaises jusqu'à

25 kil. *Albufeira*, V. de 3,000 hab., avec un port profond et bien défendu sur l'océan Atlantique. Cette ville est située au fond d'une baie; de fortes batteries, à l'entrée de son port, la protègent contre un coup de main du côté de la mer. Albufeira est principalement peuplée de pêcheurs. Le cabotage s'y fait sur une grande échelle.

Sur la gauche de la route dont les aspects ne changent pas, est *Lagoa*, localité qui n'offre aucunes curiosités au visiteur, mais où les beautés naturelles ne le cèdent pas à celles des villages précédents.

47 kil. *Villanova de Portimao*, V. de 3,500 hab., avec un port situé à l'embouchure de la jolie rivière de *Portimao*. Elle se recommande avant toute chose par sa position pittoresque. Ses fortifications sont imposantes et solidement construites. On en exporte des fruits et du liége.

58 kil. **Lagos.** Cette ville (5,500 hab.), qui s'appelait autrefois *Lacobriga*, a été fondée par les Carthaginois, l'an du monde 2064. Elle est située à 33 kil. du cap Saint-Vincent, qui forme l'extrémité S.-O. du royaume de Portugal. Lagos est bâtie sur trois collines et sur la côte occidentale de la baie célèbre qui porte ce nom; la mer baigne le pied de ses murailles. C'est là que se firent les premières transactions commerciales de l'infant don Henrique avec les pays nouvellement découverts sur les côtes méridionales de l'Afrique.

Bien qu'à la marée haute sa baie ne puisse admettre que de petites embarcations, il paraît certain, néanmoins, que, dès le xve s., les Vénitiens se rendaient à Lagos avec leurs galères. En échange des marchandises précieuses qu'ils y apportaient, ils prenaient des produits de la pêche qui était très-abondante dans ces parages. Ils achetaient aussi la plus grande partie des moissons magnifiques que fournissait ce territoire, dont la fertilité était et est encore extraordinaire.

Au xve s., d'après les historiens les mieux informés, chaque voyage entrepris par les marins du pays d'Algarve avait pour but de se procurer des esclaves qu'on venait vendre ensuite à Lagos. Ce trafic était quelquefois considérable; la cinquième partie en revenait au grand maître de l'ordre du Christ. La plume éloquente de Gomez Eannez de Azurara a conservé le récit d'une de ces ventes d'esclaves; et si le vieil écrivain, saisi d'une noble indignation, flétrit déjà, comme il le mérite, cet odieux commerce, il n'en trouve pas moins, en même temps, pour l'excuser, des raisons puisées dans le sentiment religieux de l'époque. En effet, qu'ils appartinssent à la race des Maures ou à celle des noirs, ces esclaves étaient immédiatement ca-

téchisés et convertis à la réligion chrétienne, et ils passaient bientôt comme tels dans la population agricole.

« Ce serait s'imposer une tâche longue et difficile, dit un écrivain, que de raconter tous les désastres que Lagos eut à subir durant le tremblement de terre de 1755. La mer s'y éleva à la hauteur des murailles, c'est-à-dire à cinq brasses, et, après avoir emporté une partie des fortifications, elle s'étendit à une demi-lieue dans les terres en faisant des ravages épouvantables. La cité de Lagos, qui se composait alors de 900 feux, fut longtemps à se remettre d'un tel désastre. Lagos est aujourd'hui dans un état assez florissant. Quatre cent marins, laborieux et actifs, y entretiennent la prospérité de ses nombreuses pêcheries. »

Les églises sont à peine dignes de remarque; mais il existe un bel aqueduc qui approvisionne d'eau la ville de Lagos, et qui, malgré l'état de vétusté et de détérioration dans lequel il se trouve, attire l'attention des voyageurs. En résumé, Lagos, très-agréablement située, est l'une des villes les plus florissantes de l'Algarve. On récolte dans les environs des vins assez estimés. Le commerce consiste en vins, fruits et poissons.

Non loin de Lagos, et sur la côte, en se dirigeant vers l'O., on trouve

Almadena, v. sans grande importance, mais dont la position est des plus délicieuses. Puis, en longeant toujours le bord de la mer, on arrive au petit bourg de

Figueira, parfaitement situé aussi. Les deux localités d'Almadena et de Figueira ont des vignobles abondants. On y fait la pêche et le cabotage.

On atteint enfin l'extrémité la plus avancée du royaume et de l'Europe. Elle se divise en deux pointes entre lesquelles la côte forme une petite baie peu profonde, de 7 kil. d'arc, ayant pour fond un amphithéâtre de rochers. La pointe méridionale est le promontoire de Sagres, la pointe occidentale est le cap Saint-Vincent.

Sagres, petite place maritime fortifiée, à 47 kil. O.-S.-O. de Lagos, sur la pointe même qui porte son nom, s'enorgueillit d'avoir été fondée, en 1416, par don Henrique, fils de Joao Ier. Dans l'origine, elle prit le nom de *Villa do Infante*.

Ce fut de Sagres que l'infant don Henrique fit partir les hardis navigateurs qui cherchaient un nouveau passage vers les Indes par le sud de l'Afrique. En 1839, sous le ministère du vicomte Sa da Bandeira, on y a élevé, à la mémoire de l'infant, un monument qui consiste en une table de marbre de dix palmes et demie de haut sur cinq et demie de large, avec une longue inscription rappelant les glorieux travaux du fils de Joao Ier. « A Sagres, dont le nom rappelle le *promontorium sacrum* des anciens, avait été construit, dit M. Ferdinand Denis, le collége maritime de l'Infant, comme quelques auteurs aiment à désigner l'habitation de don Henrique, située à 3 kil. au N. de cette pointe de roche où finit l'Europe. Le grand-maître avait choisi ce lieu pour y bâtir son palais, sans doute parce que la baie de Sagres, bien différente de la petite anse de Beliche, et des autres baies rocheuses de cette côte tourmentée, permettait une entrée facile aux embarcations qu'il employait.

« C'est dans ce lieu que le grand infant venait se livrer à ses méditations; sans doute c'est dans ce petit ermitage, bâti sur trois pics avancés, et entre lesquels la mer roule ses flots, qu'il venait prier pour ceux qu'il envoyait sonder le grand mystère! » L'infant appela à Sagres, en 1438, le célèbre Jacome de Malhorea, mathématicien et géographe, avec lequel il s'occupait des découvertes à faire par-delà les Océans. Il semble qu'un si glorieux passé eût dû préserver cette bourgade d'un complet anéantissement; mais il n'en est rien: Sagres, aujourd'hui, ne possède guère plus de 300 hab.

Le **Cap de Saint-Vincent** est situé par 37° 2′ 54″ de latitude nord et 11° 19′ 51″ de longitude ouest. Ce point extrême du monde européen n'était point solitaire et abandonné, pendant le xve s., comme il l'est de nos jours. Le grand-maître du Christ l'avait choisi, avec Sagres, pour sa résidence d'affection, et donnait de la vie à ces plages désertes, en imprimant son ardeur héroïque à ces pauvres matelots qui, aujourd'hui, ne s'occupent plus absolument que de leurs filets. En ce temps-là, ces pêcheurs, pour nous servir de l'expression d'un vieux poëte, « songeaient à jeter leurs rets sur le monde entier. » Un petit couvent solitaire, placé sous l'invocation du saint martyr espagnol, s'élevait sur le promontoire, où de nombreux pèlerins le visitaient. Il avait été fortifié pour être à l'abri des attaques des Maures ou des surprises des pirates, et une tour qui le surmontait, et qui dominait les derniers rochers du cap, servit longtemps d'observatoire. Il n'en reste que quelques vestiges.

Le cap de Saint-Vincent a vu, à de longs intervalles, trois terribles batailles navales. Dans la première, en 1693, le comte de Tourville, à la tête d'une escadre de 71 vaisseaux, triompha d'une flotte anglo-hollandaise. En une seule campagne, l'illustre marin fit perdre aux ennemis de la France plus de quatre-vingts bâtiments, et environ 36 millions. L'autre combat naval date de l'année 1797. Lord Jervis, amiral anglais, y défit les Espagnols. Enfin, en 1833, sir Charles Napier y battit et prit la flotte de don Miguel.

Revenu à Lagos, le voyageur se dirige vers le N., par une route assez bonne, qui traverse la partie sud-est de la serra de Monchique, et, en quelques heures, il arrive à

44 kil. *Monchique*, jolie V. de 2,800 hab., bâtie sur le penchant de la montagne, dans un site romantique. On y trouve des sources sulfureuses et des bains fréquentés. Son commerce consiste principalement en oranges, en fruits de plusieurs sortes, et en jambons renommés.

ROUTE 18.

Les côtes de Portugal

DE VIGO A PORTO

PAR MER.

Si l'on ne redoute pas la mer difficile, on trouvera beaucoup de plaisir à longer les côtes du Portugal, depuis la frontière de Galice jusqu'au cap de Saint-Vincent.

Les bateaux à vapeur ne relâchent pas dans toutes les localités dont nous allons parler; mais il ne manque pas de caboteurs et de barques bien installéees, et l'on trouve facilement les moyens de se faire transporter, avec ou sans bagages. On connaîtra, par ce voyage de mer, l'extrémité occidentale du midi de l'Europe, et devant les yeux du voyageur se déroulera un panorama très-varié et très-intéressant.

De Vigo (*V.* Espagne, R. 8, p. 150), on ira côtoyer le cap *Silleiro*, et l'on apercevra *la Guardia*, place fortifiée située à l'extrémité méridionale de la côte de la Galice, auprès de l'embouchure du Minho. Cette embouchure est gardée sur la rive opposée par la petite ville portugaise de *Caminha* (*V.* p. 675), et présente deux barres nommées la barre espagnole et la barre portugaise. Cette dernière est la plus praticable.

En continuant toujours à naviguer dans la direction du midi, on rencontre, le long de la côte, plusieurs petits ports fortifiés, puis

Vianna do Castello, V. de 8,000 hab., et port situé près de l'embouchure du Lima, dans l'Atlantique. C'est l'une des plus jolies villes du Portugal. Son port, autrefois très-bon, et où il se fait une pêche active,

est d'un accès difficile à cause des sables que la rivière y charrie. Un fort solidement construit défend le port, qui peut recevoir des bâtiments de 200 tonneaux, employés à l'exportation des grains, des fruits, des huiles, des toiles et autres productions du pays. On prétend que Vianna a été fondée par les Grecs, 296 ans avant Jésus-Christ, et qu'elle a été reconstruite par Affonso III. Les environs sont charmants.

Espozende, à l'embouchure du Cavado, se recommande par sa situation pittoresque.

On visite *Povoa de Varzim*, *Villa do Conde*, *Matozinhos*, *San Joao de Foz*, à l'embouchure du Douro que l'on remonte jusqu'à Porto (*V*. R. 2).

ROUTE 19.

Les côtes de Portugal.

DE PORTO A LISBONNE

PAR MER.

Le voyage de Porto par mer donne occasion de visiter la belle et pittoresque embouchure du Douro. La traversée directe de Porto jusqu'à Lisbonne, par bateau à vapeur, se fait en 16 h.

On côtoie, à 7 l. au S., à la hauteur du petit port d'Ovar (p. 671), la langue de sables qui sépare de la mer l'immense lac d'Aveiro (*V*. R. 2, p. 670), La *Bara-Nova*, qui forme l'entrée de cette mer intérieure, se trouve à 33 kil. au S. d'Ovar, à la hauteur de la ville d'Aveiro. Lorsque le navire franchit cette entrée, en se dirigeant sur Aveiro, on aperçoit, à environ 10 kil. sur la dr.

Ilhavo, V. de 6,310 hab., où se trouve la fabrique royale de verre et de porcelaine *da Vista-Alegre*. Vers 1840, c'était un Français, M. Rousseau, qui surveillait la partie artistique de cette fabrique. La taille du verre y est arrivée à un tel degré de perfection, que, selon beaucoup de connaisseurs spéciaux, on ne peut distinguer les produits de Vista-Alegre de ceux de la France et de l'Angleterre.

Les habitants d'Ilvaho exploitent de belles salines et font le commerce du poisson.

Au S. de Barra-Nova on rencontre *Mira*, ville assez importante, située au fond d'une baie profonde, avec une population de 6,000 hab. Mira renferme principalement des pêcheurs.

Au-delà, on double le *cap Mondego*, qui s'élève en avant de l'embouchure de la rivière du même nom. Sur la rive dr. se trouve

Figueira, V. de 6,000 à 7,000 hab., sur le flanc d'une colline de 208 mèt. d'altitude, au sommet de laquelle se dresse un vieux château. Les habitants de Figueira, presque tous pêcheurs, s'ocupent aussi de l'exportation du sel de la plage voisine, de l'huile et des fruits de l'intérieur. Le mouvement des navires n'est pas très-important, surtout à cause des dangers qu'offrent le fleuve, dont l'entrée change constamment de largeur et de profondeur à la suite de chaque gros temps. Les navires qui ont un tirant d'eau de plus de 3 mèt. 1/2 ne peuvent pas franchir la barre.

On peut, à partir de cette ville, remonter le Mondego en bateau, jusqu'aux approches de Coïmbra (R. 20).

De *Figueira à Lisbonne*, voir, en sens inverse, la première partie de la route suivante.

ROUTE 20.

Les côtes du Portugal.

DE LISBONNE A COIMBRA

PAR MER.

100 mil. géogr. anglais jusqu'à Figueira. Service de bateaux à vapeur. A Figueira il faut louer une barque pour remonter le Mondego jusqu'à Montemor, où l'on trouve des chevaux et des mulets pour Coïmbra.



Au sortir de la vaste baie intérieure qui forme le port de Lisbonne, le bateau à vapeur s'engage dans cette magnifique embouchure du Tage que l'on a si souvent comparée au Bosphore. Les rives du fleuve offrent un aspect enchanteur, et les châteaux, les villages, les vieilles églises, les jardins descendant en terrasses jusqu'au niveau de l'eau bleue, les phares se dressant sur les rochers, font, de chaque côté du Tage, un séduisant panorama. On voit d'abord à gauche les collines et le château d'Almada; à droite, le faubourg de Belem; puis, après avoir dépassé les fortins da Cruz Quebrada, da Serra da Valle, de Porto Salvo, de Paço de Arcos et de San Joao de Maias, qui s'élèvent tous sur la rive N., on franchit enfin la barre, entre le fort de San Juliao à dr,, et celui de Bugio à g. En face, s'étend la mer, dont le rivage s'arrondit en vaste demi-cercle entre le cap da Roca au N.-O. et au S., le cap d'Espicher, formé par les écartements de la Serra da Arrabida. De l'embouchure, on ne peut plus voir Lisbonne, cachée par les collines de Belem.

Une fois en pleine mer, le navire longe la côte dans la direction du N.-O. jusqu'au promontoire de Nossa-Sra da Guia; puis il contourne le cap superbe *da Roca*, appelé par les marins anglais « *the Rock of Lisbon.* » Au sommet de la colline de Cintra, haute de 200 mèt. env., se dresse l'ancien château royal de la Penha. Au-delà du cap da Roca, la côte s'allonge vers le N. On voit au pied des montagnes de Cintra, *Collares*, *Ericeira;* puis, à l'embouchure du Mangota, le v. de *Maceira.* Plus au N., on double un autre cap, celui *da Carvoeira* ou *da Peniche*, étroite pointe de terre, longue de 6 milles, environ, dominée par un phare et défendue par la forteresse de Peniche. (*V.* p. 690.)

A l'O. se montrent les îles rocheuses appelées **îles Berlingas.** L'île principale du groupe consiste en une colline arrondie au sommet, mais fendue dans toute sa hauteur par un énorme abîme qui la partage en deux moitiés: Carreiro dos Caçoes, et Carreiro do Mosteiro; dans cette dernière, s'élève un phare, placé à 117 mèt. au-dessus de la mer. Près de Carreiro do Mosteiro, un rocher aux parois verticales élève hors des flots un petit castel réuni à l'île par un pont étroit. Les Berlingas sont, disent les marins, les îles les plus dangereuses de toutes les mers d'Europe.

Après avoir doublé le cap Carvoeira, le bateau à vapeur suit la côte, de moins en moins escarpée à mesure qu'elle s'étend vers le N.-E. La chaîne de collines s'éloigne du littoral, et ne projette plus que de petits monticules jusque vers le rivage; de larges estuaires, dont les principaux sont le Lagoa de Obidos (*V.* cette V., p. 683) et la Conva de San Martinho, s'avancent assez loin dans l'intérieur des terres, et ne sont défendues du côté de la mer que par des levées de galets. A l'embouchure du Rio Baça qui arrose, à 8 kil. dans l'intérieur, la petite ville et le couvent d'Alcobaça, on aperçoit le v. de *Pederneira*, dominé par la dune de Na Sa da Nazareth. Au-delà, la côte devient basse et sablonneuse, jusqu'à la pointe de Pedras Hegras, à une petite distance au S. de la bouche du Rio Lis.

Bientôt le cap *Mondego* apparaît à l'horizon, puis, à droite, au fond d'une baie circulaire, le petit delta du Mondego, où, le 1er août 1808, sir Arthur Wellesley débarqua 9 à 10 mille hommes qui venaient au secours des Portugais insurgés. Le bateau à vapeur passe sous les murailles du fortin de *Santa Catarina da Figueira*, qui commande l'entrée du fleuve, louvoie entre des collines rondes, dont chacune porte les ruines d'une atalaye, et vient enfin s'arrêter à **Figueira.** (Voir route précédente.)

Il faut attendre l'heure de la marée pour remonter en bateau le Mondego.

Les rives du fleuve offrent la plus admirable végétation : des massifs d'arbres énormes laissent pendre leurs branches dans le courant, des vergers, des champs d'une exubérante fertilité se succèdent sans interruption ; à une petite distance des deux rives les collines dressent au-dessous des arbres leurs parois de rochers souvent verticales, et couronnées des ruines de vieux castels.

L'eau est assez profonde jusqu'à 20 ou 25 kil. en amont de Figueira ; mais, à mesure qu'on s'approche de Montemor, surtout au-delà du confluent du *Foure*, les bancs de sable se multiplient, et le plus souvent les voyageurs sont obligés de débarquer et de continuer leur route à pied.

Montemor o Velho est une ancienne V. ruinée, n'ayant plus qu'une population de 1,800 hab., mais célèbre dans l'histoire du Portugal par ses combats et par ses tournois. C'est à Montemor que le roi Affonso IV, conseillé par ses favoris, résolut la perte de la belle Inèz de Castro (1355). Il ne reste plus que des ruines des murailles énormes du château, ancienne résidence des rois de Portugal.

On prend des chevaux à Montemor, et on longe l'une ou l'autre rive du Mondego, devenu simple torrent. « En hiver, dit M. Lichnowsky, il est enflé tout à coup par les eaux descendues des ravines de la Serra, il sort de son lit, et inonde les campagnes ; mais en été il est rempli d'îles, et presque partout guéable ; en certains endroits il se perd pour ainsi dire dans les sables. Bien que le manque d'eau nuise à la beauté du paysage, cependant l'ensemble de la vallée présente un aspect d'une grâce infinie. » Les rives du Mondego dépassent de beaucoup en beauté les rives tant de fois célébrées du Tage ; de chaque côté s'élèvent des collines aux contours arrondis, cultivées de la base au sommet, et portant sur leurs terrasses des villas et des couvents entourés de jardins. D'épais rideaux d'arbres, parmi lesquels on remarque surtout de magnifiques saules pleureurs, s'étendent le long des deux rives. De grandes blanchisseries, autour desquelles travaillent des essaims de femmes et d'enfants, sont éparses au milieu des arbres. De distance en distance, surtout du côté de la rive droite, on aperçoit de hautes levées plantées de buissons en fleur, et destinées à protéger les prairies et les champs contre les inondations. A l'horizon lointain, vers le N.-E., se dressent les pointes aiguës de la Serra de Bussaco, et au S.-E., les hautes montagnes de la Serra da Luzao.

Ce n'est qu'après avoir contourné la colline de Santa Clara, qui se dresse au S., en face du confluent du Rio Frio et du Giraon, qu'on voit se dérouler en amphithéâtre la belle V. de **Coïmbra**. (*V.* R. 2, p. 666.)

ROUTE 21.

Les côtes de Portugal.

DE LISBONNE AU CAP SAINT-VINCENT.

Au sortir de Lisbonne, on distingue, sur la rive gauche du Tage, le v. de *Trafaria;* on tourne la pointe de Bugio, à l'extrémité de l'embouchure, pour suivre parallèlement, dans la direction du S., la partie inférieure de ce vaste demi-cercle que décrit la côte portugaise en avant du fleuve. Vers le milieu du demi-cercle, on aperçoit un lac intérieur séparé de la mer par une étroite langue de sables, et nommé l'*Albufeira*. L'extrémité du demi-cercle est formée par le cap *Espichel*, l'ancien *Barbarium promontorium* des Romains ; ce cap est situé par 38° 24′ 54″ latitude N., et 11° 38′ 39″

longitude O. Après avoir tourné le cap, le navire prend la direction de l'E., ayant à g. une côte hérissée de rochers qui, partant à angle droit, forme une profonde coupure de 5 lieues marines de profondeur, au fond de laquelle se développe la baie de Sétubal. Au pied des rochers, à g., on aperçoit la petite ville de *Cezimbra,* dominée par la Serra d'Arrabida, et dont l'antique fort attire avec raison l'attention des voyageurs. Cezimbra possède une population d'environ 5,000 âmes.

La baie de *Sétubal,* où entre le navire, est formée par l'embouchure du Rio Sado, venant du S. et des plaines célèbres d'Ourique. La position de Sétubal est presque analogue à celle de Lisbonne, sur le côté N. de cette espèce de mer intérieure, qui reçoit, au N.-E., la rivière de Marateca. Un étroit goulet en forme l'entrée, avec peu de profondeur, et, près de ce goulet, à l'ouverture d'un estuaire qui se prolonge au S., parallèlement au littoral, se trouvent les deux villages de *Troja* et de *Comporta.*

En reprenant, à la sortie de la baie de Sétubal, la direction du S., on reconnaît, à g., sur une côte sablonneuse, dominée au loin par la haute chaîne des *monts Azulos*; *Ousteiro de Pinheira, Santiago,* misérables bourgades de pêcheurs, *Melides*, puis *Saint-André* desservis par une petite route qui, de Troja, en face de Sétubal, s'étend jusqu'à Sines. A partir de la petite baie de Saint-André, la côte se dirige au S.-O. pour former le cap *Sines.* On double ce cap. C'est sur la côte méridionale, qui forme une baie d'une profondeur de plus d'une lieue marine, que se trouve *Sines*, le seul port praticable de ces parages.

Sines est une localité sans importance par elle-même, avec 1,600 hab., presque tous pêcheurs. Mais elle est célèbre pour avoir donné naissance à l'illustre navigateur, Vasco de Gama. A 6 lieues marines plus au S., la rivière de Odemira forme une large embouchure au fond de laquelle se trouve *Villa-Nova-de-Mil-Fontes,* ville maritime de 2,500 hab., province d'Alemtéjo. Son petit port ne reçoit que des bâtiments d'un tonnage minime.

Plus bas, lorsqu'on se trouve à la hauteur d'*Aljesur,* la mer devient tourmentée et la navigation difficile, jusqu'au cap de Saint-Vincent.

De Lisbonne au cap de Saint-Vincent, peu d'endroits méritent de captiver la curiosité des voyageurs. Il ne faudrait donc pas s'embarquer avec l'intention seulement d'explorer cette partie des côtes portugaises. Mais le voyage peut avoir deux buts : l'un une excursion dans la province d'Algarve, et l'autre, plus digne de considération, une visite aux Açores.

ROUTE 22.

LES ILES AÇORES.

C'est un groupe de neuf îles dans l'océan Atlantique, situées en face de la côte N.-O. de l'Afrique, à laquelle on suppose qu'elles se rattachaient autrefois. Elles sont à 300 l. des côtes de Portugal, par 38° 38′ lat. N. et 29° 32′ long. O. Leur superficie est de 2,600 kilomètres carrés. Elles furent explorées pour la première fois, en 1431, onze ans environ après la découverte de l'île de Madère. L'occupation par le Portugal n'en fut complétée qu'en 1449, ou en 1460 selon d'autres opinions. Leur nom générique d'Açores, vient dit-on, de la quantité d'autours (*Azores*), qu'on y rencontrait. Les Açores sont sujettes à de fréquents tremblements de terre et ont souvent été désolées par des éruptions volcaniques. Le sol y est d'une grande fertilité et produit le maïs, le blé, les fèves, la pomme de terre, l'igname, les oranges et le vin. La récolte fournit, dit-on, 40 pour 1 de maïs et 25 pour 1

de blé. L'exportation des oranges est estimée à 100,000 caisses, celle du vin à 12,000 pipes. Toute espèce de végétation européenne ou américaine s'y développe aisément; le tabac y croît très-bien. La cochenille et le ver à soie pourraient y être exploités avec des résultats importants, mais les habitants ont jusqu'à présent négligé cette industrie. La mer qui entoure l'archipel est riche en poissons excellents; l'entrée des ports et les côtes sont dangereuses pour les navigateurs. Le commerce y exporte principalement pour le Portugal, l'Angleterre, Hambourg et l'Amérique.

La population actuelle de l'archipel est de 261,907 habitants, formant 55,811 feux. Les douanes y rapportent 150 contos de reis.

Les habitants sont d'un caractère bon et facile, peut-être même un peu timide. Leurs mœurs sont celles des Portugais; mais dans les costumes on trouve quelques particularités originales, surtout parmi les gens de la campagne.

La principale des îles Açores est **San-Miguel**. Cette île a pour chef-lieu *Ponta-Delgada,* et possède une population de 100,000 âmes. Elle fut occupée, au nom du Portugal, par Gonzalès Velho de Cabral, en 1444. Son sol, couvert de montagnes et de volcans (le pic de Vara a une hauteur de 1,623 mèt.), n'en produirait pas moins avec abondance des grains, des fruits et des vins, s'il était mieux cultivé. Les orangers s'y trouvent en grand nombre. Gonzalès Velho-Cabral appelait les premiers rochers des Açores : rochers *das Formigas,* ou des Fourmis, à cause du bouillonnement continuel des eaux de la mer dans l'endroit où ces rochers captivaient les flots.

Ponta-Delgada compte 16,000 hab. Les autres localités importantes sont *Ribeira-Grande,* avec 12,000 hab. et *Villafranca.*

On remarque à San-Miguel les *Furnas,* vallée où jaillissent à chaque pas des eaux minérales sulfatées sodiques très-thermales (95° c.) dont la renommée s'est étendue jusqu'en Angleterre.

L'île **Sainte-Marie** contient 6 à 7,000 hab.; elle mesure 4 lieues de long sur 3 de large; on n'y trouve qu'un seul port, convenablement défendu. C'est la plus méridionale de l'Archipel.

L'île **Terceira** a environ 13 lieues de long sur 6 de large, et 40,000 hab. *Angra,* sa capitale, est le siège d'un évêché, le chef-lieu du district central des Açores et la capitale de l'Archipel. Rien de plus délicieux que le séjour d'Angra. La nature fait prospérer sur son territoire les productions les plus variées; les montagnes qui l'environnent sont couvertes d'arbres et s'élèvent en amphithéâtre. Angra possède 13,000 hab. Son port qui n'offre de sécurité que dans la belle saison, est parfaitement défendu, et le mont Brazil, qui le domine, pourrait être facilement converti en un des points les plus fortifiés du monde. C'est le point de relâche ordinaire des navires portugais qui se rendent au Brésil et aux Indes. On y fait l'exploitation des grains et des vins.

L'île **Saint-Georges** est à 8 lieues S.-O. de celle de Terceira; elle a 40 kil. sur 9, avec une population de 19,000 hab. Son port est très-petit, mais bon et sûr. On n'y cultive guère que la partie méridionale de l'île, et le terrain septentrional, pierreux et infertile, reste à peu près inculte.

L'île **Graciosa**, qui s'étend au N.-O. de l'île Terceira, a 15 kil. sur 10. Son sol, très-fertile, suffit et au-delà à nourrir ses 10,000 hab. *Santa-Cruz* est son chef-lieu avec une rade ouverte, unique mouillage de l'île.

L'île de **Fayal**, près et au N.-O. de celle de Pico, a une superficie de 132 kil. carrés, et possède une population de 20,000 hab. Son chef-lieu, *Horta,* est situé sur la côte S.-E. C'est le port le moins mauvais des

Açores, avec un excellent mouillage. Les côtes de l'île ont beaucoup d'élévation ; le sol y est fertile en céréales, citrons, oranges, etc. Il y a peu de vin, mais on y élève une grande quantité de porcs, et le commerce maritime est fort actif.

L'île de **Pico** ou **Pic**, à l'O.-N.-O. de Saint-Michel, a 40 kil. sur 16, et seulement 25,000 hab. C'est la plus grande de tout l'Archipel. Son chef-lieu, et aussi son principal port, est *Villa da Laguna*. L'île, dont le sol est volcanique et l'infertilité presque complète, n'en produit pas moins d'excellents vins blancs, dont on exporte 8 à 10,000 pipes, comme vins de Madère. On découvre l'île de Pico de loin en mer ; son nom lui vient du grand volcan couronné de neige qui la domine.

L'île de **Flores** est la plus occidentale du groupe des Açores. Elle a environ 102 kil. carrés, abonde en céréales, lin et vignes, et possède 10,000 hab.

L'île de **Corvo** se trouve à 4 l. 1/4 au N. de la précédente ; elle est toute petite, n'a guère plus 1,600 âmes, et 13 kil. d'étendue. Peu de fertilité dans son sol. Elle possède deux rades foraines. Ces deux dernières îles sont les plus occidentales du groupe.

ROUTE 23.

MADÈRE (MADEIRA).

Il existe des communications régulières entre Lisbonne et Madère, — distance 160 l. — Un navire à voiles de 250 tonneaux fait cette traversée une fois par mois, en 3 à 5 jours, à raison de 20,000 reis en premières places. Le navire est bien installé, avec des lits confortables et une bonne nourriture. Deux fois par mois, et à jours indéterminés, part aussi de Lisbonne un paquebot de la force de 100 chevaux. Le prix, en premières places, varie de 24 à 27,000 reis. L'aménagement, la nourriture et le service laissent à désirer. Trajet, deux jours et demi. Un paquebot de la Compagnie générale transatlantique part aussi de Bordeaux le 25 de chaque mois, et fait escale à Funchal. On débarque par le moyen de canots, dans lesquels on paye 300 reis pour deux places et 500 reis pour quatre places. On trouve une vingtaine d'hôtels publics : premier ordre, Hollway, Giuletti, Miles, Freitas ; second ordre : Jervis, Pias, Cerbra, Médinas, etc. Logement, nourriture, installation confortables, bons soins, 150 à 260 fr. par mois. — *Maisons* de campagne et de plaisance (*quintas*) toutes meublées, pour 1,000 fr., 1,200 fr. jusqu'à 4,000 fr. par mois. MM. John Payne et Carvalgo et Cie sont les intermédiaires pour ces locations. — *Domestiques*, 13 à 40 fr. par mois. — Magasins de vêtements confectionnés très-bien assortis. — *Monnaies :* La monnaie française ne circule qu'avec grande perte. Les monnaies anglaise, américaine, espagnole ont cours avec leur valeur nominale. Le *real* de Madère vaut moins que celui de Lisbonne (5 millièmes), par conséquent 100 reis représentant 50 centimes [1].

On sait que Madère est une résidence précieuse pour les tempéraments délicats, et surtout pour les personnes affectées de maladies pulmonaires chroniques. Le climat est renommé pour sa douceur et sa salubrité. Toute l'année la végétation y présente des fleurs et des fruits. Plus de trois cents étrangers, parmi lesquels se trouvent des souverains, des princes, des artistes, des savants, et principalement des médecins, vont chaque année y passer la saison d'octobre à mai. Le voyage doit se faire du 20 septembre au 20 octobre, pour présenter les conditions les plus favorables à la santé.

[1] Ces renseignements sont empruntés à un très-intéressant travail sur Madère, publié par M. le docteur P. Garnier.

Madère est situé au S.-E. des Açores, au N. des Canaries, à environ 150 lieues marines au S.-O. du littoral portugais, et à 120 l. O. du continent africain. L'île est de forme triangulaire ; c'est un volcan éteint, dont les côtes offrent partout de hautes falaises et de formidables escarpements de laves. Le point culminant, le Pico-Ruyro, atteint près de 1,900 mèt. au-dessus du niveau de la mer. Elle a une étendue de 57 kil. sur 23, et une population de 100,000 hab. Sa capitale est *Funchal* (15,000 hab.), défendue par des forts, résidence du gouverneur et d'un évêque. Elle est située par 32° 20′ de lat. N. et 19° 16′ de long. O., sur la côte méridionale de l'île, au fond d'une grande baie dont les extrémités sont formées par deux caps de formation volcanique. Vue de la mer, elle offre un aspect charmant; l'intérieur n'y répond pas. Il faut constater toutefois que les Anglais, établis en grand nombre à Funchal, ont beaucoup fait pour l'embellissement de cette ville et pour l'amélioration des cultures des environs. Il s'y trouve un hospice pour les poitrinaires, et une école de médecine. Le port, défendu par quatre forts, n'est pas tenable en hiver.

« L'arrivée dans l'île de Madère, dit M. le docteur Garnier, a lieu à Funchal, la capitale, où les malades étrangers passent l'hiver. Une baie large, facile, sert d'entrée et permet de jeter l'ancre près du rivage. Les formalités sanitaires sont rapidement accomplies.

« L'aspect général de l'île est majestueux et imposant. Sur des montagnes dépassant six mille pieds et d'une pente parfois très-rapide, s'étend un immense rideau de verdure formé par de riches vignobles, des vergers de citronniers et d'orangers et d'autres plantations, où se confondent les végétaux des tropiques avec ceux d'Europe. Des pics isolés, des rochers formidables et d'énormes talus de basaltes d'une part; de l'autre, de profondes excavations, des ravins, des précipices, des chutes d'eau, des cascades et des rivières au cours sinueux, descendant de la cime des montagnes jusqu'à l'Océan, en roulant leurs eaux comme des torrents et avec fracas sur ce sol bouleversé, accusent les déchirements et les convulsions dont cette terre a été l'objet.

« La ville de Funchal est située au pied de ce gigantesque amphithéâtre, au S. et un peu à l'E., et s'élève dans un vaste hémicycle avec une apparence modeste, riante et gracieuse. Aucun monument remarquable ne s'en détache ; mais les maisons blanches assises près du rivage contrastent avec les teintes rembrunies des roches basaltiques environnantes, de même que les élégantes et nombreuses villas, dispersées coquettement sur les hauteurs, se détachent admirablement de la végétation luxuriante des jardins dont elles sont entourées. Les deux coupoles de l'église de Notre-Dame-del-Monte, s'élèvant au-dessus de la ville, produisent surtout un effet saisissant. Aussi, l'Européen, abordant en hiver pour la première fois, ne peut se défendre d'un sentiment d'enthousiasme et d'admiration. C'est la profusion et la magnificence des tropiques, au lieu de l'aspect triste, nu et désolé de la zone tempérée ; un ciel azuré, un soleil brillant, des montagnes couvertes de vignes et de fruits tropicaux, l'Océan bleu et limpide, un costume pittoresque nouveau, tout l'étonne, le ravit et le transporte.

« Funchal est une retraite calme et paisible, dont la principale distraction est la promenade, à laquelle un temps pur et doux, un paysage extrêmement varié, curieux et intéressant, une mer tranquille, invitent sans cesse. Les habitants sont pacifiques et bienveillants ; les vols, rares ; les crimes, presque inconnus. L'eau circule partout en abondance. Les conditions hygiéniques en sont

excellentes, l'acclimatement sans danger, et toutes les ressources pour le traitement des malades s'y rencontrent.

« En raison du sol volcanique incliné, montueux et accidenté de l'île, l'équitation est difficile et dangereuse, les chevaux sont rares et chers. Les chariots à bœufs offrent plus de sécurité, mais la locomotion en est trop lente. L'usage du palanquin et du hamac est préférable pour de courtes excursions dans l'intérieur, surtout pour les dames et les malades faibles ; l'agilité et la prestesse des indigènes à gravir les pentes les plus escarpées avec ce fardeau sont très-remarquables. Ces objets se louent 60 à 75 centimes par jour, ou 10 à 15 fr. par mois ; les porteurs se payent 1 fr. l'heure, ou 30 à 35 fr. par mois.

« Des promenades en mer, lorsque le soleil brille, sont reconnues salutaires à la plupart des malades. Un canot à deux rameurs, propre et bien conditionné, muni de coussins, d'une tente contre l'ardeur du soleil, coûte 1 fr. 50 l'heure et 6 fr. par jour. On peut ainsi visiter tout l'extérieur de l'île avec avantage et sécurité. »

La végétation est extrêmement variée à Madère, et atteint des dimensions que l'on peut regarder comme tout à fait exceptionnelles. A côté du châtaignier croissent l'oranger et le pêcher, puis la canne à sucre et les fruits succulents des tropiques. La canne à sucre y fut introduite, de Sicile, par don Henrique le Navigateur ; elle produisit, pendant un temps jusqu'à 20,000 quintaux par an. La récolte de blé suffit à peine au cinquième de la consommation de l'île ; ce qui tient sans doute à l'abondance des laves répandues sur le territoire. Le peuple s'y trouve, par suite de la rareté de ce premier de tous les produits, dans un profond malaise et dans un dénûment extrême. Le bétail est très-chétif ; mais on y voit des chevaux grands et vigoureux provenant du croisement des chevaux de race anglaise. La principale production de Madère consiste, on le sait, dans le vin délicieux qui porte son nom, et dont on a récolté jusqu'à 2,600,000 décalitres. On distingue le *madère sec,* le *madère malvoisie,* un *madère doux,* qui tient entre les deux, et un vin rouge peu connu et d'excellente qualité. Mais les ravages de l'oïdium ont fait descendre cruellement l'importance de cette production. Il n'en a pas été exporté plus de 87,600 décalitres en 1876. On revient aujourd'hui à la culture de la canne à sucre, qui produit 274,000 kil., à celle du tabac, et l'on plante des nopals pour y élever la cochenille.

Découverte en 1344, par un Anglais, revue par des Portugais, en 1418, Madère a été visitée par les Portugais Jean-Gonzalès Zarco et Tristan Vaz (1431). Il paraît que l'île entière ne comprenait qu'une immense forêt (*Madeira* signifie pays boisé). Des habitants y mirent le feu par mégarde, et l'incendie qui se développa dura sept années. Le mal produisit plus tard un grand bien, car l'amas de cendres qui résulta de l'incendie donna au sol une fertilité extraordinaire. On y apporta de l'île de Chypre, en 1445, des ceps de vigne, qui non-seulement réussirent parfaitement, mais qui en outre acquirent, avec le temps, une qualité supérieure.

Les Anglais s'emparèrent de Madère en 1801 ; elle fit retour au Portugal en 1814. Presque tout le commerce si productif du pays est demeuré entre les mains des Anglais.

Au N.-O., se trouve la petite île de *Porto-Santo,* qui renferme 4,000 hab. et donne quelques produits en blé et en vins ordinaires.

FIN DE L'ITINÉRAIRE DU PORTUGAL.

TABLEAU DES COLONIES ESPAGNOLES ET PORTUGAISES

ESPAGNE.

En Asie. — *Iles Philippines, Iles Mariannes.* Superficie 348,975 kil. carrés; population blanche et asiatique 4,430,000 âmes; force armée 11,000 hommes et 350 chevaux. — Budget : dépenses, 13 millions de piastres ; recettes, 11 millions. Excédent de l'exportation sur l'importation, 4 millions de piastres.

En Afrique. — *Fernando Poo, cap San Juan, Mosquitos, Annobon,* 2,214 kil. carrés, 300 hab. de couleur blanche, 25,000 indigènes. — 150 hommes d'infanterie. — Budget 370,000 piastres.

En Amérique. — *Cuba et Porto-Rico.* — 128,000 kil. carrés. — 1,100,000 hab. de population blanche, 470,000 de couleur, 410,000 esclaves. — Force armée 44,000 hommes et 3,400 chevaux. — Budget : dépenses, 35 millions de piastres ; recettes, 32 millions et demi. — Importation supérieure à l'exportation de 7 à 8 millions.

Total de la population coloniale : 6,435,000.

PORTUGAL.

En Asie. — *Inde portugaise* (côte occidentale de l'Inde, Goa, Damao, Diu). 5,500 kil. carrés. — 408,596 âmes. — Force, 1,800 hommes. — Recettes, 2,991,000 fr. ; dépenses, 2,647,000 fr.

Macao. — 4 kil. carrés. — 71,800 hab. — Force, 500 hommes.

Timor. — 17,000 kil. carrés. — 800,000 hab.

En Afrique. — *Iles du Cap-Vert* (10 îles à environ 450 lieues de Lisbonne). — 53,380 kil. carrés. — 89,000 hab. — Force, 2,500 hommes. — Recettes, 1,224,000 fr. ; dépenses, 1,215,000 fr.

Haute-Guinée. — 75 lieues de côtes, 75 lieues de profondeur. — 5,600 hab.

Iles de Saint-Thomé et du Prince (dans le golfe de Guinée). — 1,025 kil. carrés. — 23,672 hab. — Force, 400 hommes. — Recettes, 586,000 fr.; dépenses, 609,000 fr. — Importation, 2,190,000 fr. ; exportation, 2,311,000 fr.

Basse-Guinée (Angola). — 600,000 kil. carrés. — 434,000 hab. — Force, 2,000 hommes. — Recettes, 3,139,000 fr.; dépenses, 3,088,000 fr.

Mozambique. — 1,284,000 kil. carrés. —300,000 hab.— Force,3,000 hommes. — Recettes, 1,376,000 fr.; dépenses, 1,386,000 fr.

Total de la population coloniale : 2,215,946.

INDEX ALPHABÉTIQUE.

ITINÉRAIRE DE L'ESPAGNE

 — *Fondas :* **Parador de** *Ramon Carro,* calle del Arco. — Parador de *la Andaluza,* plaza de la Constitucion. — Posada de *Genaro Fernandez.* — Voitures : Les voitures publiques, courrier et diligences pour la route de Lugo, se trouvent au terminus actuel du chemin de fer, à Brañuelas. Il n'existe pas de voitures de louage à Astorga. On y trouve de bons chevaux.

Hôtel : *Fonda del Inglès.*

Voitures de service pour *Bejar,* en 11 h., 70 r.; pour *Salamanca,* en 10 h., 40 r.

Buffet : déjeuner, 12 réaux; dîner, 14 réaux ; — *Omnibus* de la gare à la ville, distance, 1,200 mèt., 2 réaux par place, 3 réaux avec une malle jusqu'à 40 kilog. 2 réaux pour une valise, 4 cuartos pour chaque objet plus petit. — Station de départ pour Bejar, Candelario et Piedrahita.

 — Voiture de Zumarraga (12 kil), 10 r.
 — Hôtel : Posada nueva de Roque. — Voiture de Zumarraga (16 kil), 12 r.

B

Omnibus : — De la gare à la ville, 2 réaux par voyageur, 1 réal pour les bagages.

Hôtels : *Central;* — *las Tres Naciones;* — *el Caballo Blanco ;* — *los Caballeros.*

 — Voitures : — Service de la station à la ville, à tous les trains, en 2 heures, 8 réaux ; pour *Ubeda,* en 2 h. 1/2, 13 réaux; pour *Linarès,* en 30 min., 5 réaux.

Hôtels : — *de las Cuatro Naciones;* grande façade au midi sur la Rambla, — *Fonda del Oriente,* sur la Rambla; — *Fonda de España;* — *Peninsular : del Falcon ; de Catalaña;* — *Posadas* ou *hostals* de troisième et quatrième ordre, — *Casas de Huespedes,* peu fréquentées par les étrangers.

Cafés : *de las Siete puertas; del Oriente; de las Delicias; Nacional; de España, del Liceo; de Paris; de la Perla; Pelayo,* etc., sur la Rambla; *Suisse,* sur la place Nationale, etc.

Restaurants: — De *France,* de *Martin,* du *Café de Paris.*

Cercles : — L'*Ateneo Barcelonès;* le *Circulo Barcelonès,* el *Atenéo libre.* Les étrangers présentés par les membres sont admis pendant un mois.

Librairies : — française de Piaget, sur la Rambla ; espagnole et étrangère de Texido y Parera, Pino, 6.

Bains. — Plusieurs beaux établissements bien tenus, passage de la Paz, dans les calles de Santa Margarita, Lancaster, Arco del Teatro, de la Canuda, sur la Rambla de San José. Bains de mer chauds et froids et bains russes à Barcelonette, et calle de Mina.

Poste aux lettres (*Correos*) sur la place de Catalogne, et des boîtes (*buzones*) dans différents quartiers de la ville. Hôtels, cercles, débits de tabac, etc. La levée se fait à 11 h. du soir pour l'intérieur du royaume, *Vià* Saragosse ; à 8 h. 1/2 du soir pour le Sud-Est, *Vià* Valence à midi 1/2 pour la France.

Chemins de fer (*Ferro-carriles*). — EST, ligne de France, par l'intérieur ou par le littoral, 2 départs par jour. — SUD, ligne de Barcelone à Valence, par Tarragone, 2 départs, — LIGNE DE SARAGOSSE, Madrid, Pampelune. Bilbao, Burgos, 1 départ. — Chemin de

Cegama, 1 h. 15, 10 réaux. — Voiture spéciale pour les eaux minérales sulfureuses de *Gaviria*, en 1 h. 1/2, 12 r.
BECERRIL, 120.
BEGOÑA, 421.
BEJAR, 485. — Voitures : d'*Avila*, en 11 h., 70 r.; — de *Salamanca*, en 6 h.. 45 r.
BELALCAZAR, 401.
BELL LOCH, 237.
BELLPUIG, 235.
BELLVER (Catalogne), 534.
BELLVER (Majorque), 625.
BELMEZ, 353. 402.
BELMONTE, 276.
BELORADO, 441.
BEMBIBRE, 129.
BENACAZAN, 391.
BENACHE DE LA SIERRA, 558.
BENAHADUX, 608.
BENAVENTE, 466.
BENIAJAN, 307.
BENICARLO, 295.
BENICASIM, 294.
BENIFAYO, 281.
BERDUN, 497.
BERMEO, 421.
BETANCURIA (Canaries). 637.
BETANZOS, 137.
Casas de huespedes dans les quartiers de San Roque et de l'Alameda.
BETELU, 416. — Voitures : Service depuis *Irursun*, en correspondance avec le chemin de fer.
BEZNAR, 605.

BIARRITZ (France), 2. — Hôtels : — *Grand Hôtel*, — *Angleterre*, — *de France*, — *Ambassadeurs*, — *des Princes*, — *de Paris et de Londres*, — *de l'Europe*, — *Lapandry*, — *du Vieux-Port*, — *de la Poste-Saint-Martin*. (Voir *Biarritz-Diamant*.)
BIDASSOA, 409.
BIESCAS, 513.

BILBAO, 103.
Hôtels : — d'*Angleterre*, — *Monet*, — *La Bilbaina*, espagnol ; — *Fonda Antonia*.
Café Suisse, au rez-de-chaussée de l'hôtel d'Angleterre.
Librairie : — *Veuve Delmas*.
Voitures : — de *Zumarraga* (61 kil.), 40 r.; — de *Boo* (Santander), en 12 h., 60 r. — Pour *Vitoria*, *Vergara*, *Tolosa*. *Bermeo*, *Algorta*, *Guernica*. — *Omnibus* pour *Portugalete*. 4 r. — *Tramvia* pour *Las Arenas* et *Algorta*.
Bateaux à vapeur : — pour Santander, Saint-Sébastien, Bayonne, Saint-Nazaire. — Service pour Portugalete plusieurs fois par jour.

BINEFAR, 239.
BIURRUN, 169.

BIZCAYE (Province), XXV.
BLANCA, 303.
BLANCAS, 543.
BLANES, 206. — Voitures : — Service régulier pour Lloret.
BOBADILLA, 324.
BONANZA, 582.
BOO, 117. — Voitures publiques : — pour *Solarès*, 4 h. 1/2, 6 réaux; — *Lierganès*, 2 h. 1/2, 8 r.; — *Bilbao*, 12 h., 80 r.
BORDETA (la), 241.
BORNOS, 584.
BOVEDA, 131.
BRAÑUELAS, 128. — **Fonda** de *la estacion* ou de *Patro*. — Parador del Mayoral. — Voitures : — En correspondance avec le chemin de fer pour Lugo : le courrier et une diligence, la *Ferro-carrillana*. — On ne trouve pas de voitures de louage. On trouve de bons chevaux à des prix raisonnables.
BREDA, 201.
BRENES, 356. — Voitures : — Service régulier pour *Cantillana*, en 1 h. 1/2, 4 réaux ; — pour *Villaverde*, en 1 h., 4 réaux.
BRIHUEGA, 545.
BRIONES, 105.
BRIVIESCA, 16. — Omnibus de la gare en ville, 2 r. — Hôtel bien tenu. — Voitures de correspondance : — pour *Terrazos*, 30 min., 3 réaux ; — *Los Barrios*, 1 h., 4 réaux; — *Pino*, 2 h., 6 réaux ; — *Oña*, 3 h. 30, 6 réaux ; — *Trespaderne*, 4 h. 50, 8 réaux ; — *Nofuentes*, 5 h., 10 r. — *Medina*, 6 h. 30, 15 r.; — *Cornudilla*, 2 h. 30, 6 r.: — *Poza*, 2 h. 30, 10 r.
BRUJULA (la), 17.
BUBIERCA, 188.
BUITRON, 394.
BURGO (El) (Coruña), 137.
BURGO (El] (Leon), 121.
BURGO (El) (Ronda), 574.

BURGOS, 17.
Hotels : — *La Rafaela*, espagnol, — *Fonda del Norte*, — *F. Monin*, c. Cantarranas, 7.
Voitures de louage : chez *Doras*.
Voitures de correspondance : — Services réguliers pour *Soria*, 18 h., 62 réaux ; — *Villadiego*, 5 h., 18 réaux : — *Aranda*, 7 h., 46 réaux.

C

F

G

obligatoire; les lettres non affranchies sont retenues dans les bureaux expéditeurs. — Pour la France et tous les pays compris dans l'Union postale, 25 centimes; ces affranchissements sont facultatifs. Les timbres se vendent dans les *Estancos*, bureaux de tabac. — Les courriers partent de Madrid à 8 h. du soir; la dernière levée des boîtes de quartier (*buzones*) se fait à 6 h.

Libraires : — Don Carlos Bailly Baillière, plaza de Sta Ana, 10; — Fernando Fé; — L. Lopez, calle del Carmen; — Gaspar hermanos, calle del Principe; 4; — Antonio de San Martin. — Manuel Rosado, Puerta del Sol, 9.

Cercles : — *El Ateneo*, calle de la Montera. Salons, journaux, bibliothèque importante, salle de conférences; *el Casino*, carrera San Geronimo; — *el Circulo del Commercio*, calle Mayor, 2; — *de la Union mercantil*, calle de Carretas, 14.

Institutions de Crédit : — *Banco de Castilla*, calle del Barquillo, 3; — *Banco de España*, calle de Atocha, 13; — *Crédito comercial*, calle de Claudio Coello, 5; — *Crédito moviliario*, paseo de Recoletos, 9; *Compagnies de chemins de fer* : *Ciudad Real à Badajoz*, plazuela del Angel, 8; *Cordoue à Belmez*, calle de la Colegiata, 12; — *Madrid à Malpartida*, calle del Rey Francisco. 2; — *Madrid*, *Saragosse, Alicante-Mediodia*, station d'Atocha; — *Medina à Zamora*, calle del Almirante, 14; *El Norte*, calle de Leganitos, 54; *El Noroeste*, calle de la Salud, 13; *Cordoue, Malaga-Grenade*, calle de Alcala, 21; — *Societad española mercantil y industrial*, calle de Prado, 26.

Banquiers : — Bauer, calle San Bernardo, 54; — Jose Campo, calle del Cid, 5; — Carriquiri, plazuela de Matute, 9; — Crédito Comercial, Serrano, 84; — Heredia, Magdalena, 17; — Girona, Fuencarral, 117; — Goizueta, Espoz y Mina, 15; — Uhagon, Jovellanos, 7.

Voitures publiques : — *Courrier* (*Silla Correo*), pour Burgos par Aranda, tous les jours; Caceres, tous les jours. — Agence de transport de Elorrio Hermanos, calle de Alcala, 7, en correspondance avec les chemins de fer. — *Galice : Lugo, Coruña, Santiago*, *Pontevedra*, *Vigo*. — *Les Asturies: Oviedo, Gijon, Luarca.* Les diligences vont sur la première route de Brañuelas à Lugo (18 h.); sur la seconde, de Busdongo à Pola de Lena (3 h.).—*Salamanca — Bejar*, par Avila, 15 h. de diligence. — *Grenade et Jaen*, par Mengibar. *Coruña-Santiago* en 6 h.; *Pontevedta*, 10 h.; *Vigo*, 14 h.

Diligences, Alcala, 10, pour *Jaen*, *Grenade*, *Cordoue*, en correspondance avec le chemin de fer. — Pour *Ségovie* et *la Granja*.

La Estremeña, calle de Alcala, 14; pour *Talavera, Almaraz, Trujillo, Caceres, Merida*, *Badajoz*, etc. — *Diligencias primitivas*, calle de Alcala, 13. Service temporaire, pendant l'été, pour les *bains de Trillo*, les jours pairs à 5 h. du soir (100, 80, 70, 60 réaux); — *Bains de Sacedon*, les jours pairs, à minuit (100, 80, 70 réaux); — *la Granja*, tous les jours, à 6 h. du matin (70, 60 50, 40 réaux); — *Ségovie*, tous les jours, à 6 h. du matin (70, 60, 50, 40 réaux). — *Las Estrellas*, de Madrid à *Cuenca*, quotidiennes, à 7 h. 1/2 du soir, calle del Infante, 8 (80 et 70 réaux).

Voitures des environs de Madrid : — pour *Carabanchel*, calle de Toledo, 16 (2 réaux la semaine, 3 réaux le dimanche); — pour *Villaviciosa*, fonda de San Isidro, Cava baja, 6, tous les jours pour *Leganès*, calle de Toledo, 40 (4 réaux): — pour *Navalcarnero*, Cava baja, 6; tous les jours, à 3 h.; — pour *Torre-Laguna* et *Colmenar viejo*, calle de Alcala, 13, tous les jours.

Un grand nombre de messageries et d'ordinaires, galères, tartanes et *carritos*, dont la mention est à peu près inutile.

Chemins de fer : — Ligne du Nord, en correspondance avec les lignes de *Medina à Salamanca*, de *Medina à Zamora*, de *Palencia à Léon et Astorga;* de *Venta de Baños à Santander*, de *Miranda à Bilbao, Tudela*, *Saragosse*, *Barcelone;* d'*Alsasua à Pampelune*. — Gare de départ à la puerta San Vicente; bureau central à la puerta del Sol, nº 9; — Omnibus du bureau central à la gare, partant 3/4 d'heure avant le départ du train : 2 réaux par voyageur; 2 réaux pour les bagages au-dessus de 30 kilogr. On paye pour les colis qu'on garde avec soi.

Lignes de Saragosse, Andalousie, Badajoz, Carthagène, Alicante, Valence. (Gare à la puerta de Atocha.) — Bureau central, calle de Alcala, 2; omnibus du bureau central à la gare, partant 3/4 d'heure avant le départ du train 2 réaux par voyageur, et 2 réaux pour les bagages au-dessus de 30 kilogr. On paye pour les colis qu'on garde avec soi.

Ligne du Tage, de Madrid a Malpar-

TIDA; agence spéciale à la *Gare de la porte d'Atocha.*

(Voir pour les heures des trains et les prix, la *Guia oficial.*)

Services maritimes : — *entre l'Espagne et la France* (A. Lopez et Cie). Voyage de Madrid à Paris en 72 h., par chemins de fer et bateaux à vapeur allant d'Alicante à Marseille et relâchant à Barcelone. Départs d'Alicante : les mercredis, à 11 h. du matin. Prix de Madrid à Marseille (3 classes) : 100 fr., 70 fr., 45 fr. Bureau à Madrid, calle de Alcala, 28 et 30. — Voyages directs par les mêmes bateaux en correspondance avec la ligne d'Alicante, de *Madrid, Barcelone, Malaga* et *Cadix*. Prix : pour Barcelone, 270, 180 et 110 réaux; pour Malaga, 447, 321 et 166; pour Cadix, 527, 381 et 202. — De Lisbonne pour l'Amérique et le Brésil, service de Southampton passant à Lisbonne tous les 15 jours. (S'adresser à Elorrio Hermanos, calle de Alcala, 7.)

Messageries nationales de France, service maritime de *Valence à Marseille*, tous les jeudis, à 5 heures du soir. Administration à Madrid, calle de Alcala, 16.

Agence de transports franco-hispano-portugaise, calle del Sordo, 31. Messageries, recouvrements, annonces, abonnements.

Télégraphie : — Station, calle de San Ricardo, 1; bureaux au rez-de-chaussée du ministère de la Gobernacion, entrée par la calle de Correos. Il est accordé dix mots par dépêche au prix de 4 réaux (10 centimes pour chaque mot en plus) pour l'intérieur de l'Espagne (cinq mots gratuits pour l'adresse et la signature). Pour la France, 16 réaux. Ces prix se payent au moyen de timbres spéciaux (*sellos*) qui se vendent à un guichet spécial du bureau télégraphique.

Voitures de place : — Voitures à un cheval et à deux places, dans la ville. *La course :* le jour, jusqu'à une heure du matin, 1 piécette; de une heure à cinq heures, 2 p. 1/2; l'*heure*, le jour, 2 piécettes; après une heure jusqu'à cinq h., 3 p. 1/2. — Pour les voitures à deux chevaux et à quatre places, une piécette de plus par course et par heure. Chaque personne en sus du nombre de places indiqué paye 1 réal par course et 2 réaux par heure. Les voitures non retenues portent, à l'un des angles de l'impériale, un petit pavillon avec l'inscription : *se alquila*. Les principales places de voitures sont à la puerta del Sol, à la calle de Carretas, en haut de la calle Mayor, carrera San Geronimo, calle de Alcala, en haut de la calle de la Montera, etc. — Il existe un tarif spécial pour les courses hors de la ville. — On trouve aussi dans plusieurs établissements (calles de la Greda, del Baño, de Ballesta, Huertas) des voitures de luxe à 100 réaux par jour, 50 pour la demi-journée, 2400 à 3000 réaux par mois.

Tramvias. — De la puerta del Sol, cinq directions différentes. Les prix, affichés dans les voitures, sont fractionnés selon les distances : — *El pacifico* (chemins de fer et marchés), de la puerta del Sol au chemin de fer d'Alicante, par la calle de Carretas et la calle d'Atocha; au chemin de fer du Nord par la calle de Preciados et la calle San Bernardo. — De la puerta del Sol au barrio de Salamanca, par la calle d'Alcala; au barrio de Posas par la calle Mayor et le Palacio. — De la plaza Mayor à Carabanchel, par la calle de Toledo et Leganès.

Les tarifs sont affichés dans les voitures.

Commissionnaires, *domestiques de place et portefaix* (*mozos de cordel*) : — Ils sont généralement originaires des Asturies et de la Galice, de formes et de manières passablement gauches et grossières; mais robustes, laborieux et d'une fidélité éprouvée. Les maisons qui les emploient leur donnent d'habitude 2 réaux par jour, plus la nourriture. Les *mozos de cordel* stationnent par groupes dans les rues, sur certains points déterminés, notamment à la puerta del Sol, à l'angle de la calle de la Montera. On les paye de 2 à 4 réaux par commission.

Jours et heures d'entrée *dans les établissements publics*. — *Armeria real*, place du Palais, tous les mardis et samedis, de 10 h. à 3 h., avec un permis du grand écuyer (*caballerizo mayor*). — *Asile de San Bernardino*, extra muros, t. l. j., sans billet. — *Bibliothèque nationale*, plaza de Oriente, tous les jours non fériés, de 10 h. à 4 h.; entrée publique — *Musée des Antiques et des médailles* de la bibliothèque, les samedis, de 11 h. à 2 h., avec billets délivrés par le concierge. — *Bibliothèque de San Isidro*, t. l. j. non fériés, de 9 h. à 3 h. — *Cabinet d'anatomie* de la Faculté de Médecine, calle de Atocha, 106; les dimanches, de 10 h. à 2 h., avec permis des professeurs. — *Cabinets de machines* du Conservatoire des Arts, à la *Trinidad*, calle Atocha, 14; entrée, pour les étrangers et les artistes, avec

drid, plaza de Santa Cruz. — *Ayuntamiento* (municipalité), plaza de la Villa, 5.

Banque d'Espagne, calle de Atocha, 15. — *Bourse de Madrid*, plazuela de la Aduana Vieja, 2.

Caisse d'épargne, plazuela de las Descalzas, à l'hôtel du Mont-de-Piété. — *Caisse générale des dépôts*, calle Alcala, 9. — *Chemins*, *canaux et ports* (ponts et chaussées), commission consultative au ministère de Fomento.

Capitainerie générale, subida de los Angeles, 13.

Carabiniers (douaniers), inspection générale, calle de Isabel la Catolica, 25. — *Censure* des théâtres, calle Mayor, 115. — *Chambre de commerce*, place de la Aduana Vieja, 2. — *Collège des avocats*. calle Concepcion Geronima, 7. — *Comité consultatif de la guerre*, calle Atocha, 4. — *Comité consultatif de police urbaine*, calle Cedaceros, 13. — *Comité consultatif de la flotte*, au ministère de la marine. — *Commandant général des hallebardiers*, au Palais-Royal.— *Commissariat général de Jérusalem*, plazuela de la Leña, 26. — *Commissariat général des indulgences* (*Cruzada*), calle San Justo, 2. — *Commission supérieure des archives et bibliothèques*. à la Bibliothèque nationale ; — *Commission de statistique générale*, cuesta de la Vega, 5. — *Commission des phares*, au ministère de Fomento.

Congrès des députés, carrera San Geronimo.

Conseil d'agriculture, industrie et commerce, au ministère de Fomento. — *Conseil de guerre*, calle Atocha, 4. — *Conseil de Santé* du royaume, calle Atocha, 22.

Dette publique de l'État, calle de la Salud, 2. — *Députation provinciale* (conseil général), calle Mayor, 115. — *Direction générale de l'administration militaire*, c. Alcala, 49. — *Direction générale de la cavalerie*, calle Alcala, 63, au ministère de la Guerre. — *Direction générale du corps d'état-major*, calle Alcala, 4. — *Direction générale de la Garde civile* (gendarmerie), couvent de San Martin. — *Direction générale d'hydrographie*, calle Alcala, 56. — *Direction générale du génie*, calle Alcala, 53. — *Direction générale de santé militaire*. calle de la Cruz, 18. — *Direction générale des télégraphes électriques*, au ministère de Gobernacion.

École de diplomatie, calle de Toledo, collège de San Isidro. — *École de Commerce*, au Ministère de Fomento. — *École spéciale d'État-Major*, calle de Alcala, 49. — *École spéciale des Ingénieurs des voies, canaux et ports*, calle del Turco, 9. — *École spéciale des Ingénieurs des mines*, place del Conde de Barrajas, 8. — *École normale centrale*, calle ancha de San Bernardo, 80.

Faculté de pharmacie, calle de la Farmacia, 11.

Gouvernement militaire, puerta del Sol, 13. — *Gouvernement de la province*, calle Mayor, 115.

Intendance de l'armée, calle del Barquillo, 1. — *Intervention générale militaire* (contrôle), calle Alcala, 49.

Monnaie, paseo de Recoletos. — *Mont-de-Piété*, place de las Descalzas, 1.

Palais de Justice (v. p. 43).

Poids et mesures (vérification), calle Imperial, 10.

Santé (commission municipale), plazuela de la Villa, 1. — *Secrétariat de la chapelle royale*, cuesta de S. Domingo, 1.

Sénat (Palais du), place des Ministères, 8.

Tribunal de commerce, plazuela de la Aduana Vieja, 2. — *Tribunal suprême de guerre et de marine*, calle Atocha, 4. — *Tribunal suprême de justice*, plazuela de los Consejos. — *Tribunal suprême de Rote*, calle del Nuncio, 13.

Théâtres : — *Teatro Real*, plaza de Oriente ; — *Español*, calle del Principe, 3 ; — *el Circo*, paseo de Recoletos ; — *la Comedia*, calle del Principe ; — *la Zarzuela* (Opéra-Comique espagnol), calle de Jovellanos ; — *Variedades*, calle Magdalana, 40 ; — *T. de la Bolsa*, calle del Barquillo, 7 ; — *Circo de Price*, paseo de Recoletos ; — *Circo de Madrid*, paseo de Recoletos ; — *T. Martin*, calle de Santa Brigda, 3 ; — *T. de Apolo*, calle de Alcala, 49 ; — *T. de Novedades*, plazuela de la Cebada ; — *Plaza de Toros*, hors la porte d'Alcala.

Université centrale, calle ancha de San Bernardo, 51.

MAGACELA, 403.
MAGAZ, 25.
MAHON, 630.
MAIRENA DEL ALCOR, 396.
MAJORQUE, 621.

MALAGA (Province), CIV.
MALAGA, 347.

Hôtels : — de l'*Alameda*, sur l'Alameda ; — de *Londres*, sur l'Alameda, tenu par Gassend, Français ; — *Universo*, c. Molina ; — *del Oriente*, *Victoria*, sur le quai ; — *Europa*, sur le quai ; *fonda de la Danza*, plaza de los Moros ; — de *los Tres Reyes* ; — de *Cua-*

T

pour *Las Navas*, en 6 h., 16 réaux, tous les trains.
VILLACAÑAS, 274.
VILLACASTIN, 476.
Posada del Arco.
VILLADA, 120.
VILLADANGOS, 126.
VILLA DEL RIO, 314.
VILLAFRANCA, 9.
VILLAFRANCA (Cordoba), 315.
VILLAFRANCA (Navarra), 171.
VILLAFRANCA DE LOS BARROS, 395.
VILLAFRANCA DEL PANADÈS, 243.
VILLAFRANCA DEL VIERZO, 135. — Hôtel : — *Parador de diligencias.*
VILLAFRANCA MONTES DE OCA, 441.
VILLAGARCIA, 395.
VILLAGONZALO, 404.
VILLALAR, 464.
VILLALBA, 37. — Service de voitures pour *La Granja*, en 5 h., 60 r. ; *Ségovie*, en 6 h., 60 r.
VILLALPANDO, 466.
VILLALVA DEL ALCOR, 391.
VILLAMAÑIN, 140.
VILLANUEVA (Navàrra), 162.
VILLANUEVA DE GALLEGO, 240.
VILLANUEVA DE LA REINA, 313.
VILLANUEVA DE LA SERENA, 403.
VILLANUEVA (Séville), 390.
VILLAQUIRAN, 24.
VILLARASA, 391.
VILLAREAL DE ALAVA, 432.
VILLAREAL DE GUIPUZCOA, 10.
VILLAREJO DE SALVANÈS, 550.
VILLAROBLEDO, 276. — Voitures : — Pour *Belmonte,* à prix débattu, sans heure fixe.
VILLARQUEMADO, 530.
VILLARREAL (Castellon), 294.
VILLASEQUILLA, 274.
VILLATORO, 489.
VILLAUMBRALES, 119.
VILLAUMBROSO, 120.
VILLAVA, 413.
VILLAVERDE, 152.
VILLENA, 298. — Voitures : — Service régulier pour *Alcoy*, 5 h., 20 r.
VILLODRIGO, 25.
VINAROZ, 296.
VISILLO (El), 312.
VISO DEL ALCOR, 396.
VITIGUDINO, 481.

VITORIA, 12.
Hotel : *Pallarès,* espagnol ; *de Quintanilla*, c. de la Estacion ; *Fonda Vivier ; Viuda de Pena ; Diaz.*
Voitures pour les environs, 20 à 25 pesetas par jour. — Services de correspondance pour *Salinas*, 1 h. 30, 8 r.; *Escoriaza*, 2 h., 13 r. ; *Arechavaleta*, 2 h. 15, 20 r.; *Mondragon*, 2 h. 30, 24 r.; *Santa Agueda*, 3 h. 30, 24 r,; *Vergara*, 4 h., 20 r. — Pour *Durango* et les bains.
Omnibus des hôtels à la gare.
Café du Théâtre.
Casinos : La *Sociedad Vitoriana;* — le *Circulo de Recreo.*

VIVER, 619.

Y

YEBENÈS (Los), 556.
YUSTE, 488.

Z

ZAFRA, 395, 564.
ZALDUENDO, 441.

ZAMORA, 154.
Posada sur la place Santa Lucia.
Voitures : — pour *Salamanca*, en 7 h., 30 r., tous les 2 jours. Service quotidien pour *Vigo* et les bains de *Verin*.
Omnibus de la station à la ville. Bureau sur la place Santa Lucia.

ZARAUZ, 417.
ZORNOZA, 426.
ZUASTI, 163.
ZUBIRI, 491.
ZUERA, 240.
ZUMARRAGA, 10. — Hôtels : — *Marcelino Ugalde* et *Fonda del Norte.* — Voitures pour toutes les directions : *Placencia*, 2 h., 14 réaux ; *Alzola*, 3 h., 25 r.; *Deva*, 4 h., 30 r.; *Motrico*, 4 h. 30, 35 r.; *Ondarosa*, 5 h. 30, 27 r.; *Lequeitio*, 6 h. 30, 40 r.; *Elgoibar*, 2 h. 30, 16 r.; *Ascoitia*, 1 h. 30, 8 r.; *Aspeitia*, 1 h. 45, 10 r.; *Cestona*, 2 h., 20 r.; *Zumaya*, 3 h. 45, 33 r.; *Oñate*, 1 h. 30, 10 r.; *Mondragon*, 2 h., 13 r.; *Arechavaleta*, 2 h. 30, 20 r.; *Escoriaza*, 3 h., 20 r.; *Vergara*, 1 h. 30, 8 r.; *Elorrio*. 3 h. 45, 22 r.; *Eibar*, 2 h, 30, 18 r.
ZUMAYA, 418. — Voiture de Zumarraga et pour le chemin de fer (35 kil.), 28 r.

ITINÉRAIRE DU PORTUGAL

A

B

C

D

E

F

G

R

S

T

V

Paris — Typ. Georges Chamerot, 19, rue des Saints-Pères. — 8360